This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

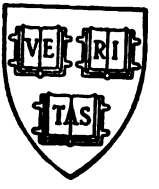
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Ce volume contient :

1° Modifications à introduire dans l'architecture
de Ville. (Extrait de Garantisme)
2° Garement de la Raison
3° VIII fragments
4° Agiotage (1er au 3e cahier)
5° Methode mixte en étude de l'Attraction.
6° L'Inventeur et son siècle.
7° Sériosophie, ou épreuve réduite.
8° Divers issues de Civilisation.
9° Series mesures (2e cahier
10° Des 3 groupes d'Ambition, Amour et Familisme
11° Cosmogonie
12° Esprit civilisateur des modernes
13° De l'Analogie.)

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PHALANGE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMPAGNIE,
RUE DU CROISSANT, 16.

Digitized by Google

CITÉS OUVRIÈRES.

DES

MODIFICATIONS A INTRODUIRE

DANS

L'ARCHITECTURE DES VILLES

PAR

CHARLES FOURIER.

(Extrait de la PHALANGE, REVUE DE LA SCIENCE SOCIALE.)

Prix : 30 centimes.

PARIS
A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,
Quai Voltaire, 25, vis-à-vis le Pont-National.

1849

Digitized by Google

Soc 860.1.52
Soc 4-60.2.15

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
ANDREW [illegible]
JUL 7 1924

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Quelque soit l'ouvrage de Fourier que l'on lise, il est nécessaire d'avoir une idée nette sur sa manière d'envisager le mouvement des sociétés humaines. Loin de faire table rase du passé, comme l'ont prétendu certains polémistes qui n'ont jamais lu ses écrits, il en tient au contraire grand compte ; il suit pas à pas le mouvement progressif qui, de l'état sauvage, a amené une partie de l'humanité à l état civilisé, où se trouve aujourd'hui l'Europe, et après lequel elle doit arriver, suivant lui, à un état plus perfectionné et plus heureux.

Fourier a divisé le passé historique en cinq grandes périodes ; il a assigné à chacune d'elles des caractères spéciaux qui doivent aider à déterminer d'une manière aussi précise que possible à laquelle appartient tel moment, telle phase, de la vie d'un peuple.

Voici ces cinq périodes :

Première période. EDEN ou Paradis terrestre. — C'est le premier moment de la création de l'Humanité. Son histoire est perdue ou restée enveloppée dans les symboles obscurs des traditions et des livres sacrés. Dans cette période, l'humanité devait jouir d'un bonheur assez étendu, s'il faut en croire les souvenirs confus et les regrets qu'elle a laissés. Après la *chute*, dont les causes sont encore indéterminées, l'humanité se trouve dans un état inférieur appelé Sauvagerie.

Deuxième période. SAUVAGERIE.

Troisième période. PATRIARCHAT. — Le Patriarchat est un progrès sur l'état sauvage ; il comporte les cultures, le soin des troupeaux, une certaine industrie.

Quatrième période. BARBARIE. — La tribu ou le clan est remplacé par la nation ; les villes, les empires se forment, l'industrie augmente ; des relations plus étendues s'établissent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Cinquième période. CIVILISATION. — Les mœurs s'adoucissent, les arts se perfectionnent, l'industrie prend d'immenses développements.

Après avoir assigné les caractères spéciaux qui distinguent chacune des cinq périodes, et avoir démontré qu'elles ont sans cesse tendu à s'engendrer l'une l'autre, Fourier se demande si l'humanité doit rester dans la cinquième appelée Civilisation. Il ne le croit pas, et il cherche à déterminer quelles seraient les périodes supérieures, ou, autrement dit, quels seraient les moyens de s'élever à un état plus parfait.

Il indique tout d'abord trois autres périodes.

Sixième période. GARANTISME. — Sous ce nom de Garantisme, il trace tout un ensemble d'institutions d'où ressortirait une solidarité plus complète entre les membres de la société, telles que banques, comptoirs communaux, asiles ruraux, associations de ménages dans les villes, etc.

Digitized by Google

Septième période. ASSOCIATION SIMPLE ou *Sérisophie.*

Huitième période. ASSOCIATION COMPOSÉE ou *Harmonie.* — Dans ces deux périodes le principe de l'association se généralise et s'étend de plus en plus ; elles comprennent à des degrés divers ce que Fourier appelle le *Phalanstère*, ou commune intégralement associée.

D'après Fourier, la huitième période doit être suivie d'un autre série d'évolutions dont il n'a lui-même tracé que des esquisses tres-rapides et que nous pouvons complètement négliger.

Les *associations de ménages*, ou comme on dit aujourd'hui *les cités ouvrières*, appartiennent à la 6e période ou Garantisme ; elles sont en dehors du cadre de la période Civilisation, et si on les généralisait, elles mèneraient promptement à cette sixième période, d'autant plus que tous les esprits sont actuellement tournés à des fondations de 6e période, comme les banques d'état, les entrepôts généraux, les assurances. etc.

Ces explications nous semblent suffisantes pour faire comprendre ces deux mots *Civilisation* et *Garantisme* qui reviennent fort souvent dans le petit écrit de Fourier que nous publions aujourd'hui, et qui a été composé par lui vers 1820, pour le faire entrer dans le grand traité de la *Théorie de l'unité universelle.*

Elles pourront faire comprendre aussi que lorsque Fourier indique telle ou telle mesure à prendre, il ne le fait point suivant son caprice : il ne dicte pas et n'a pas la prétention de dicter des lois. Il calcule, il prévoit, et il indique le résultat de ses calculs et de ses prévisions. Aussi commet-on dans le public une grossière erreur lorsqu'on dit : « Les choses se passent au Phalanstère de telle manière parce que Fourier l'a dit. » Nullement. Fourier a cherché et a trouvé, nous le croyons, les lois de l'association ; il ne les a pas forgées de lui-même, pas plus que Newton n'a forgé les lois de l'attraction matérielle. Lors donc qu'il décrit le Phalanstère, ou qu'il détaille une institution de 6e ou 7e période, il ne fait que déduire les conséquences des principes qu'il croit avoir constatés. Ses principes sont-ils justes? Les conséquences, toutes les conséquences déduites par lui, sont-elles justes? Là est la question ; l'expérience est chargée de la vérification.

Il est nécessaire de dire encore quelques mots sur une autre expression de Fourier. Dans le petit traité qui suit, il parle des 12 droits de l'homme, et des 12 garanties à leur donner. Ici par les 12 droits de l'homme, et les 12 garanties, il entend les droits et la garantie de developpement des 12 passions qui, selon lui, forment les caractères *radicaux* de l'homme. Ce sont les 5 passions *sensitives* : Ouïe, vue, odorat, goût et tact ;

Les quatre passions *affectives* : Amitié, Ambition, Amour, Familisme ;

Et ce qu'il appelle les 3 passions *distributives* ou mécanisantes, Papillone, ou besoin de variété, Cabaliste ou besoin d'intrigue, et Composite ou besoin d'enthousiasme.

La 13e passion foyère est l'*Unitéisme* qui comprend les 12 premières, comme le rayon blanc comprend les rayons colorés.

De ces 12 passions et de leur combinaison sortent toutes les autres passions.

Nous ne pouvons, on le comprend, entrer ici dans d'autres explications sur ce sujet qui aurait besoin de longs développements. Il nous suffit d'avoir indiqué le motif de la nomenclature de ces 12 droits de l'homme, qui correspondent aux 12 passions radicales constituant tout être humain, et pour lesquels dans l'écrit suivant, Fourier indique quelques garanties à établir en sixième période.

Digitized by Google

DES

MODIFICATIONS A INTRODUIRE

DANS

L'ARCHITECTURE DES VILLES.

SOMMAIRE.

CHAPITRE I. Chance bizarre et magnifique offerts aux philosophes par la période du Garantisme.

CHAP. II. Des douze droits de l'homme et de leurs douze garanties collectives et individuelles.

CHAP. III. Du Garantisme en matériel.

CHAP. IV. Du Garantisme visuel en édifices spéciaux. — Plan d'une ville de 6e période.

CHAP. V. De la propriété composée en Garantisme.

CHAP. VI. Du Garantisme visuel en distributions générales.

CHAP. VII. Du Garantisme d'ouïe.

CHAP. VIII. De la Tribu simple, ou association de ménages.

CHAPITRE PREMIER.

CHANCE BIZARRE ET MAGNIFIQUE OFFERTE AUX PHILOSOPHES PAR LA PÉRIODE DE GARANTISME.

En descendant de la 7e période, Sérisophie, à la 6e, Garantisme, nous approchons de la Civilisation, qui est 5e échelon. Nous voilà sous les murs de la forteresse, et nous allons lui donner l'assaut, la confondre, en lui montrant le bien que ses philosophes auraient pu faire sans génie inventif, sans sortir des usages civilisés, tels que le simple mariage permanent, la culture incohérente, la fourberie protégée, l'adultère toléré; ils pouvaient, sans s'écarter de ces coutumes révérées, arriver à la métamorphose sociale, sans inventer la série passionnelle, mais seulement un petit germe que je nommerai *Tribu simple*, et dont le gros bon sens

Digitized by Google

aurait suffi à dicter les dispositions, si nos savants eussent eu quelque désir sincère de mettre un terme aux misères des peuples.

Ici plus que jamais nous devons reproduire la thèse des 7 fléaux à extirper, savoir :

1. Indigence ; 2. fourberie ; 3. oppression ; 4. carnage méthodique ; 5. Excès climatériques ; 6. venins morbifiques ; 7. obscurité dogmatique : DUPLICISME UNIVERSEL.

Quelle tâche que de traiter à la fois tant de plaies, quand on songe que depuis 3000 ans la philosophie s'escrime sur une seule des 7, sur l'indigence, qu'elle nomme opprobre éternel des sociétés civilisées ! Pourquoi ne pas avouer les 7 opprobres ? N'est-ce pas encore une ruse de métier que de s'apitoyer sans relâche sur un des 7 fléaux, pour cacher qu'il en est 6 autres non moins rebelles, sur lesquels la science échoue aussi honteusement que sur le 7e, qu'elle avoue être l'écueil de son pauvre génie.

Comme on ne peut pas guérir l'un des maux sans les autres, je ne traiterai pas d'un seul, mais de tous, et je ne donnerai que des moyens de cure applicables à tous ensemble, et pour ne parler que des deux premiers, indigence et fourberie, déclarons à la philosophie que si elle veut sérieusement extirper et prévenir l'indigence, elle ne peut obtenir ce résultat qu'en abandonnant ses bien-aimés les agioteurs et accapareurs, et en spéculant sur un régime de vérité commerciale, dont le premier effet serait de congédier tout ce troupeau mercantile, bourses et courtiers, agioteurs, accapareurs, usuriers, banquiers, etc. ; bref, pour échapper aux 7 fléaux, il faut se décider à sortir de la Civilisation, puisqu'il est avéré qu'elle les traîne tous à sa suite.

Sortir de la Civilisation !!! quel blasphème, selon les perfectibiliseurs de Civilisation perfectible, sortir de l'indigence, de la fourberie, de l'oppression et du carnage ! Tout serait perdu ! vont-ils s'écrier.—Mais, que veulent-ils ? Rester en Civilisation avec des fourbes, des mendiants, des conscriptions, et des bourreaux ?— Non, répliquent-ils, nous voudrions rester civilisés et pouvoir extirper tous les caractères inhérents à la Civilisation.—C'est-à-dire que vous voudriez être civilisés de nom, et ne pas l'être d'effet. Voilà, sans doute, la prétention la plus ridicule ; mais, tout absurde qu'elle est, j'y souscris, et je vais vous donner le moyen de passer au Garantisme sans cesser d'être civilisés. Expliquons cette prétendue contradiction.

La période 6, Garantisme, est lymbe ambiguë, c'est-à-dire qu'elle amalgame tellement les caractères d'harmonie et de subversion, qu'on ne peut la ranger dans aucune des deux classes ; elle n'a pas la propriété de l'ordre mixte qui, tout en participant de 2 classes, tient un

Digitized by Google

rang distinct entre elles. C'est un caméléon social prenant, tantôt l'une, tantôt l'autre couleur, selon les aspects divers; ainsi, une renoncule glacée sera rouge, bordée de jaune, si on l'envisage de droite; jaune, bordée de rouge, si on l'envisage de gauche; c'est pourtant la même fleur dans l'un et l'autre aspect, comme le taffetas glacé ou changeant, qui est de deux nuances et n'est d'aucune.

Cette faculté d'ambigu, attribuée à la période Garantisme, ouvre ici une belle carrière d'accommodement avec la philosophie. Je lui ai fait la guerre dès la 1re page de ce chapitre; nous pouvons faire la paix à la 2e page, car la lymbe ambiguë, dite Garantisme, sera, si l'on veut, un renversement de la Civilisation, ou, si l'on veut, une Civilisation perfectibilisée. J'ai fait observer qu'elle s'amalgame avec nos coutumes les plus protégées, avec le mariage permanent, l'adultère toléré, le ménage simple et la culture incohérente; en conservant toutes ces coutumes, elle ne sera guères plus éloignée de la Civilisation actuelle que celle-ci ne l'est de la Civilisation grecque et romaine, qui admettait l'esclavage, la répudiation, le concubinage, le sérail, l'infanticide, l'orgie ou bacchanale religieuse, les sacrifices de victimes humaines, la vente des prisonniers et le massacre légal, les naumachies, la procession du Phallus, et tant d'autres coutumes aussi éloignées de nos mœurs actuelles que la Civilisation présente l'est du Garantisme, dont je vais donner la théorie.

Or, si deux sociétés aussi contradictoires que la Civilisation antique et la moderne sont toutes deux en faveur près de la philosophie, elle peut bien, sans se compromettre et sans déroger à son titre de science ambiguë, accorder protection au Garantisme, en le considérant comme 3e Civilisation, faisant suite d'échelle à l'antique et à la moderne.

Je n'aime point du tout ces accords ambigus, et il me déplaît fort de proposer pareil accord aux philosophes; mais c'est chose forcée, c'est règle de mouvement, et je ferais une faute grossière si je manquais à arborer pavillon ambigu en traitant des lymbes ambiguës, 6e et 27e périodes. Je vais donc remplir la tâche, tout en déclarant que j'aimerais mieux continuer franchement la guerre aux philosophes, comme je l'ai fait jusqu'à présent; mais si, dans un traité de 6e période, je négligeais de leur ménager constamment l'option de paix ou de guerre, ils seraient en droit de m'accuser d'ignorance sur une des principales lois du mouvement qu'il faut ici expliquer bien franchement.

La philosophie et la théologie, comme sciences ennemies de l'attraction, sont essentiellement ennemies de Dieu, distributeur de l'attraction. Dieu a bien prévu que sur tous les globes, dans leurs âges de lymbe obscure antérieure, on verrait s'accréditer ces sectes ennemies des pas-

Digitized by Google

sions, et qui doivent tomber devant le code passionnel. Dieu, en ennemi généreux, a ménagé à ces sectes une capitulation aussi honorable que brillante, en ce qu'elle assurera à chacun des vaincus une fortune pécuniaire colossale, puis aux sectes, collectivement prises, un moyen de sauver l'honneur et triompher, sauf un sacrifice partiel du dogme. Elles peuvent, sur la théorie du Garantisme, opérer comme une garnison cernée qui se fait jour et passe en perdant moitié de son monde. Une telle troupe est plus triomphante que vaincue, et tel est, quant au point d'honneur, le rôle que peuvent jouer les philosophes, tout en gagnant à cette manœuvre hardie une fortune colossale et subite.

A la vérité, ils perdront du monde et du bagage philosophique, c'est-à-dire qu'ils perdront certains des systèmes et des renommées éphémères, mais ils sauveront le corps d'armée et l'honneur, tout en gagnant la fortune. Ce sera la retraite de Xénophon, plus belle qu'une victoire. Qu'ils y prennent garde ! Il n'est pour eux aucun autre parti; s'ils manquent à s'emparer de la théorie du Garantisme et la tourner en leur faveur, à titre de doctrine ambiguë, pressentie par eux et complément de leur science, ils seront perdus sans ressource, puisqu'il faut qu'elle devienne ou destructive ou complémentaire de la philosophie.

Les bons apôtres sont assez alertes au plagiat, et il n'est pas besoin de les stimuler pour celui-ci qu'ils sauraient bien faire sans mon indication; mais j'ai exposé les motifs qui m'obligent à les en aviser. C'est servir à la fois Dieu, les hommes et la raison.

1° *Dieu !* En monarque généreux, il ne veut pas que l'inauguration de son code soit un coup de disgrâce pour aucune classe de la société; il a donc dû ménager, même à ses ennemis, les capitulations les plus honorables, et, comme interprète de ses lois, je dois prévenir les vaincus de la générosité du vainqueur.

2° *Les hommes !* Si j'allais, par haine contre les philosophes, leur cacher les moyens de triomphe que leur offre ma théorie, et provoquer ainsi leur résistance, leur opposition à l'épreuve de l'attraction, n'obtinssent-ils qu'un an, qu'un mois, qu'un jour de succès, ce serait un délai d'autant sur l'avènement au bonheur, et l'humanité serait fondée à me reprocher ce délai, m'accuser de sacrifier sa cause à la mienne.

3° *La raison !* Elle veut, pour l'honneur de Dieu et pour le mien, que je dévoile tous les moyens de conciliation renfermés dans sa théorie; à défaut de quoi j'encourrais le double reproche d'avoir mal jugé le caractère et les vues de Dieu, laissé des lacunes dans sa théorie, et manqué l'honneur de la pleine découverte, quand je puis me l'assurer en dévoilant à mes adversaires les chances mêmes qui les favorisent.

Tout, dans les livres des phiosophes ne retentit que de garanties balance, contre-poids et équilibre. Il est piquant de leur prouver à la

Digitized by Google

ois qu'ils n'en ont jamais découvert aucun procédé, et que d'autre part ils peuvent les revendiquer à titre de pressentiments implicites et tendance naturelle de leur science, qui peut, sous certains rapports, participer à l'honneur.

A ce titre, il y aurait donc partage d'honneur entre eux et moi. C'est une propriété inhérente à la branche de l'ambigu. Elle ouvre cette chance de partage à ses rivaux mêmes, et c'est une conséquence naturelle des propriétés du mode neutre, qui est le plus liant des 3 (touche 2e, section 4e). Il doit donc fournir des moyens de ralliement avec ses antipathiques. C'est ce qui a lieu dans la théorie du Garantisme, qui peut devenir le pivot de ralliement général entre tous les partis scientifiques. Ceux qu'une fausse honte empêchera de condamner la Civilisation, s'affubleront du masque de Garantisme, comme complément de Civilisation, et en exciperont pour accréditer indirectement la doctrine et l'épreuve de l'Harmonie, tout en feignant de l'improuver, de la repousser.

Du reste je ne crains pas d'avancer, pour fixer l'attention de ceux qui tiennent aux prestiges civilisées, qu'aucune étude ne sera plus consolante pour eux que celle du Garantisme. Ils y trouveront le charme de tirer parti de leurs erreurs mêmes, et s'excuser à leurs propres yeux, ce qui n'est pas un médiocre appât pour l'amour-propre. En outre, c'est dans cette étude plus que dans toute autre qu'ils pourront reconnaître la suprême habileté de Dieu en calculs de fausseté harmonique, ou art de faire emploi de 2 faussetés combinées pour produire une vérité, de 2 vices combinés pour produire une vertu, et d'utiliser ainsi, en suprême économe, tous les matériaux abjects que présente le mouvement civilisé, abîme de fausseté et réceptacle de tout vice.

CHAPITRE II.

DES 12 DROITS DE L'HOMME ET DE LEURS 12 GARANTIES COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES.

Le Garantisme ne roule que sur des mesures compatibles avec les doctrines civilisées ; il ne s'exerce que sur les problèmes philosophiques, sur les droits de l'homme et les devoirs de la société envers les citoyens, questions qui assurément n'ont pas été oubliées, surtout dans le cours de cette génération, où nous avons été assaillis de radotages sur ce sujet ; il faut que lesdites questions aient été bien maladroitement traitées, pour avoir amené à conclure que la Civilisation soit destinée de l'homme social, à qui elle ne garantit aucun de ses 12 droits, dont le 1er est le droit au travail.

Digitized by Google

Il serait bien inutile aux hommes de se réunir en société industrielle, si la masse entière des contractants sociaux ne trouvait pas dans l'ordre social plus d'avantages que dans l'état inerte ou sauvage. Dieu, en nous donnant la faculté de former le pacte social industriel, a dû peser les biens et les maux de l'un et l'autre état, de l'inertie ou de l'industrie, et s'il eût prévu que l'industrie n'aboutirait qu'à nous plonger dans un abîme de misères, qui ferait désirer à la masse des industrieux le sort du sauvage, il aurait réprouvé l'état industriel et pris des mesures pour l'empêcher de naître, car on ne peut pas soupçonner Dieu de vouloir le malheur de la majorité des hommes; or, consultez les individus, et vous trouverez les 7/8es des familles qui vous diront : je suis accablé de disgrâces, je suis bien malheureux ! — plainte qu'on n'entend pas chez les sauvages, méprisés de nous.

Nous ne sommes arrivés, jusqu'à ce jour, qu'à un sort pire que l'inertie, puisque tous nos salariés n'aspirent qu'à former la horde, et qu'on les voit, dans les empires les plus opulents, comme l'Angleterre, se soulever contre un travail qui n'alimente que les plaisirs d'une poignée de riches, et ne laisse à l'industrieux que lot de privations, d'esclavage et de désespoir, lot qui fait horreur au sauvage même, car il regarde comme malédiction le travail du labourage, dont le malheureux civilisé ne peut pas même obtenir l'exercice pour le service d'autrui; tandis que la chasse et la pêche, ressources habituelles du sauvage, sont estimées, en Civilisation, un plaisir de très-haut prix, dont les grands s'emparent au détriment de la classe bourgeoise et du peuple, qu'on envoie aux galères s'il lui arrive de tuer une pièce de gibier.

Si le pacte social n'est établi que pour garantir à la masse des citoyens industrieux, plus d'avantages qu'ils n'en trouveraient dans l'état inerte, il est clair que les conditions du pacte ne sauraient être remplies en Civilisation, où le sort de notre peuple est au-dessous de celui du sauvage. Les philosophes, en affectant une feinte sollicitude pour ces misères, ont donné pour antidote un prétendu code des droits de l'homme et des devoirs sociaux, dont ils promettaient, en 1789, de si grandes merveilles.

Il n'était rien de plus aisé à définir que les droits de l'homme. Nous avons 12 passions radicales et la foyère, et, par conséquent, 12 droits à l'essor de chacune d'entre elles, et qui doit être tellement réglé, que tout essor individuel favorise l'essor collectif, et réciproquement, et que ces essors soient progressifs, c'est-à-dire en proportion graduée avec les castes, leurs besoins et habitudes.

Examinons, sur une des 12 passions, si l'ordre civilisé remplit quelques-unes de ces conditions. Citons le sens du goût, puisque c'est un des 12 ressorts passionnels, et à coup sûr le plus impérieux des 12. Il

Digitized by Google

en résulte que l'homme social a le droit de *manger,* droit que n'ont jamais voulu lui concéder les philosophes et législateurs civilisés, car ils ne l'accordent qu'à des conditions inexécutables pour le pauvre. Ils partent du principe que la subsistance, dans l'ordre social industriel, doit être le fruit du travail. En ce cas l'homme social industriel a droit au travail, et la société, en l'astreignant à une subsistance conditionnelle et subordonnée au travail, lui doit ce travail, à défaut duquel il rentre dans les droits de l'état inerte ou sauvage, et peut prendre sa subsistance où il la trouve. Là-dessus les philosophes répondent qu'il n'y a plus de travail, plus de terres à cultiver, plus d'ouvrage dans la fabrique dont il est habitué; donc, il doit se passer de manger, et mourir de faim avec sa femme et ses enfants pour la perfectibilité de la Civilisation perfectible. Ces malheureux s'indignent, refusent de se laisser mourir de faim, et pensent, avec raison, que la société et les savants qui la dirigent auraient dû aviser aux moyens d'assigner aux gens dénués de travail un minimum proportionnel à leur caste; en conséquence ils vont, par des plaintes, chercher à émouvoir la pitié et obtenir quelques secours. La législation les fait arrêter et leur répond qu'à titre de mendiants, ils doivent être renfermés. Leurs voisins, pressés de même par la famine, et craignant la réclusion, emploient, pour se pourvoir, la voie de la nature, celle du larcin. On les arrête, on les mène pendre, pour avoir voulu user du 1^er^ des droits de l'homme, celui de manger, droit qu'on ne conteste à aucun des êtres existants, car jamais (excepté dans la pièce des *Plaideurs*) on n'a fait le procès à chien ni à chat pour avoir, dans les moments de faim, mangé ce qu'il a pu trouver, et encore sans engagement de travail qu'offrent les hommes, et que n'offrent pas les animaux.

Admirable résultat de la perfectibilité civilisée! L'homme social est mis en réclusion et mené au gibet s'il veut user du plus pressant de ses droits, celui de se nourrir conditionnellement et en offrant son travail, que n'offre pas l'animal, et c'est dans une telle société que des histrions scientifiques osent parler de garantie, contrepoids, balance, équilibre!

Voilà où en sont nos théories sociales, sur l'exercice du 1^er^ des 12 droits de l'homme; qu'on juge par là de leur habileté à nous garantir les 11 autres, moins urgents, et dont on s'est encore moins occupé. Suppléons à leur silence et définissons les devoirs de la société envers ses membres.

Ils sont, comme les droits, au nombre de 12; elle doit ménager et assurer à chacun les 12 essors de passions en sens collectif et individuel.

Il est évident que la Civilisation est si pauvre de moyens, qu'elle ne

Digitized by Google

peut pas songer à remplir la condition de garanties collective et individuelle des droits naturels, et que le problème ne peut pas même être pris en considération par des civilisées, tant il leur est impossible, avec le peu de ressources qu'offre leur mesquine société, de pourvoir aux 12 garanties d'essor passionnel dont doit jouir le plus pauvre des hommes dans la période 6, intitulée Garantisme, ou lymbe ambiguë.

Je lui donne le nom d'ambiguë, parce qu'elle est encore distribuée par familles et ménages inassociés, quant à l'industrie générale, comme la Civilisation. Cependant elle emprunte quelques dispositions de l'ordre des séries; cette demi-association constitue l'ambiguité; elle n'est ni pleine incohérence ni pleine association; elle admet quelques associations partielles sur certains travaux d'une masse de familles réunies en tribu, entre autres, sur la nourriture. Ce qui la rend digne de notre attention, c'est qu'elle réalise tous les vœux de bien social que nous osons à peine rêver, et pourtant elle opère sur un élément qui est germe de mal, sur les familles inassociées, telles que nous les voyons.

J'ai fait observer plus d'une fois que Dieu, en sage distributeur de l'attraction et des moyens matériels et spirituels, a départi à chaque société les facultés nécessaires pour s'élever à la suivante. Aussi voit-on que la nôtre ne rêve que droits de l'homme et garanties sociales, et tandis que nos savants s'agitent vainement pour arriver à ce but, on ne trouve rien de cette impulsion chez les barbares, parce que leur société est abîme politique, frappant le génie de léthargie; la nôtre acquiert déjà une inquiétude ou une tendance à de meilleurs destins. Aussi, non contente de ses progrès industriels, aspire-t-elle à l'avancement en mécanisme social, genre dans lequel elle s'est montrée si timide et si noueuse jusqu'à présent par la couardise de ses philosophes, qui n'ont pas osé proposer la tâche de la science, ou l'établissement des garanties individuelles sur chaque passion.

On trouve, il est vrai, quelques garanties en Civilisation, mais elles ne s'étendent qu'aux jouissances des riches. Une armée de sbires et de tribunaux, répartie sur tous les points, garantit la sûreté des grands chemins, mais ce bien-être ne s'étend pas aux besoins du pauvre, qui n'est pas moins dans le dénuement. Or, des garanties partielles ne sont qu'un système de vexations; chacune des 12 doit être collective et individuelle.

Et, pour les riches mêmes, existe-t-il une seule garantie complète? Si on les met à couvert du vol de grand chemin, les préserve-t-on des vols que commettront des intrigants, des gérants infidèles? Tant s'en faut, car tout riche civilisé est assailli par une nuée de fourbes qui lui extorquent de cent manières quelque portion de sa fortune. S'il entre dans vingt magasins de marchands, il y trouvera vingt trompeurs qui

Digitized by Google

le duperont sur les objets dont il n'aura pas une parfaite connaissance. Il ne serait pas exposé à ces supercheries continuelles, si le commerce était organisé en garantie de concurrence véridique et réductive, qui introduit une pleine vérité dans toutes les relations industrielles, y compris celle des fermages, sur lesquels un fermier ne peut plus tromper, dès que le Garantisme est établi.

Même lacune sur l'ordre matériel, par exemple, sur le *visuisme*, plaisir de la vue. Un riche peut bien se garantir de beaux points de vue dans son palais et dans ceux de ses amis; mais, s'il veut sortir, il ne pourra éviter l'aspect dégoûtant des sales édifices du peuple, des rues boueuses, de la populace en haillons. Il serait délivré de ce dégoûtant spectacle dans un pays où la société 6e, Garantisme, serait organisée : parce qu'elle commence par vêtir le peuple, qu'elle reconstruit peu à peu tous les édifices pauvres et malpropres, ces sales habitations du petit peuple civilisé ne pouvant pas se prêter aux relations du Garantisme sensuel, ni des branches d'association qu'il commence à introduire.

Si donc la philosophie a rêvé quelques garanties, elle n'a su en établir aucune, l'essor de chaque passion devant être assuré à tous réciproquement, c'est-à-dire en sens collectif pour le bien de la masse, et en sens individuel pour le bien de chacun. D'ailleurs, a-t-on jamais songé sérieusement aux garanties? on aurait au moins proposé le 1er problème, qui est celui de rendre l'industrie attrayante, à défaut de quoi on ne peut pas garantir de minimum au peuple, et si cette garantie fondamentale est manquée, il ne peut en exister aucune autre; mais pour que le pauvre en état de santé préfère constamment l'industrie au désœuvrement, elle devra lui offrir, soit en charmes pratiques, soit en perspective d'avancement, un sort bien différent de celui de nos salariés, qui tous opteraient pour l'oisiveté *minimée*.

Sans cette attraction industrielle, comment pourrait-on extirper le vice radical du mécanisme civilisé, selon lequel il faut qu'il y ait des pauvres pour qu'il y ait des riches, dogme que le lecteur va remplacer par celui-ci : « Les riches, en 6e période, n'ont de bonheur com-« plet et assuré qu'en raison des garanties d'aisances et jouissances pro-« portionnelles pour les castes pauvres. » C'est une vérité déjà reconnue au sujet de la peste et des épidémies : on prend des mesures pour en garantir à la fois pauvres et riches. N'est-on pas plus sage et plus heureux, en suivant cette marche, qu'en imitant les Orientaux chez qui un grand se renferme dans son palais, et laisse la populace en proie à contagion dont lui-même peut être atteint? Il en est ainsi de toutes les misères sociales. On va se convaincre que toutes celles qui pèsent sur le pauvre atteignent par contre-coup la classe riche, témoin la triste fin

Digitized by Google

de François Ier, et qu'il n'y a de bonheur et de sagesse à espérer que d'un ordre qui pourvoira, en tout sens, à garantir au pauvre sa quote part des 12 branches de passions, conformément aux vues du créateur, dont la providence n'est point partielle, mais collective, graduée et universelle.

Les préjugés ont souvent causé plus de ravage que les fléaux matériels et je doute que le Déluge, le plus terrible de ces fléaux, ait fait au genre humain plus de tort que le préjugé que je vais signaler. Il s'agit de l'erreur qui nous persuade que la pauvreté est un mal inévitable : *il faut*, dit-on, *qu'il y ait des pauvres pour qu'il y ait des riches*. Oui, en Civilisation, rien n'est plus vrai, puisque cette société est obligée par défaut d'attraction industrielle à forcer le travailleur par l'aiguillon de la misère.

Cette prévention généralement répandue est plus funeste que la famine, la peste et la guerre ; elle paralyse le génie, elle oppose aux progrès sociaux un obstacle invincible, en abusant les 4 classes qui doivent directement ou indirectement coopérer à la recherche d'une garantie de minimum social. — Ce sont les grands, les prêtres, les savants et les peuples.

1° *Les grands*. Elle les habitue à voir d'un œil sec les souffrances du pauvre. La philosophie leur a persuadé que cette misère des peuples est un mal nécessaire, parce qu'il est inséparable de la Civilisation ; par ce sot argument, elle a endurci les cœurs des monarques. Dès lors ils ne songent plus à remplir leur tâche qui est de stimuler les savants à la recherche d'un ordre social différent de la Civilisation.

Ce principe, *qu'il faut des pauvres pour qu'il y ait des riches*, est facilement goûté des grands qui s'habituent si vite à regarder la multitude comme une bête de somme faite pour endurer toutes les privations ; c'est un préjugé que la flatterie leur inculquait avant même que le sophisme fût venu le renforcer, et il est pardonnable aux grands d'épouser cette erreur tant qu'on leur persuade que le terme ultérieur des destinées est limité à cette Civilisation, où il est vraiment impossible d'extirper et prévenir l'indigence, puisque les mesures qui atteignent ce but sont ultrà-civilisées et attributs, caractères de 6e période.

2° *Les Prêtres*. Ils interviennent pour renforcer le préjugé qu'il faut des pauvres pour qu'il y ait des riches, principe très-faux en système général, quoique vrai dans trois des lymbes, dans le Patriarchat, la Barbarie et la Civilisation ; mais il est très-faux dès qu'on spécule sur d'autres périodes industrielles.

Les torts de la philosophie n'eussent été d'aucune influence si la religion eût rempli ses devoirs en prêchant la foi et l'espérance en une providence intégrale et universelle, rappelant le génie à la recherche du

Digitized by Google

Code divin. La religion avec ses dogmes de colère divine, de tribulation et d'épreuves auxquelles Dieu nous assujettit en ce monde pour nous rendre dignes du bonheur dans l'autre vie, la religion, dis-je, est en collusion involontaire avec les astuces philosophiques. Elle a sanctionné la paresse des savants, la torpeur du génie et renforcé le préjugé qui habitue à regarder comme nécessaire le fléau de l'indigence, à désespérer de la Providence en législation et persuader qu'il faut des pauvres, parce que les lois des civilisés perpétuent l'indigence. Dieu ne sait-il donc fonder le bien-être d'une caste que sur le malheur de l'autre? S'il ne peut créer un riche qu'en créant plusieurs pauvres, comme il arrive dans l'état Civilisé et Barbare, que ne nous limitait-il à l'état sauvage qui est à l'abri de l'indigence, quoiqu'il soit encore une des 4 lymbes obscures, mais la seule en contact avec le Garantisme, ainsi qu'on le verra au chapitre de l'échelle du mouvement puissanciel.

Du moment où les hommes s'habituent à considérer la législation comme attribution exclusive de l'homme, ils ne sont plus étonnés d'en voir naître l'injustice et le règne du mensonge ; mais la religion eût dû oser replacer l'homme au second rang, le façonner à croire que toute sagesse doit venir de Dieu, qu'on n'est point arrivé à la sagesse tant que la masse du corps social gémit dans les privations, et que ce résultat dénote l'ignorance des lois sociales qu'on doit attendre de Dieu et la nécessité de les rechercher. Tout au contraire, elle a façonné les esprits à spéculer sur la nécessité des pauvres. En quel sens conçoit-elle donc la Providence et quelle injure ont faite à Dieu ces légions de pauvres? S'il ne savait pas pourvoir à leur garantir le nécessaire, il eût mieux fait de ne pas créer le monde social.

3° *Les Peuples.* Tout s'accorde à les hébéter et fataliser. Les grands, armés de l'autorité, persuadent au peuple qu'il est fait pour souffrir. Ils étaient ce dogme de la crainte du gibet, lot inévitable des malheureux qui oseraient s'indigner de leur misère et réclamer les droits naturels ; à l'appui de ce régime viennent les prêtres qui nous excitent à mépriser les biens de ce monde pour lesquels ils n'ont pas autant de mépris qu'ils en étalent. Puis vient la philosophie qui persuade aux peuples que leur dénûment est la perfectibilité sociale et qu'une région pavée d'indigents est un phénomène de Civilisation perfectible, pourvu qu'elle ait une trentaine de beaux esprits rengorgés dans des fauteuils académiques et discourant sur la perfectibilité des abstractions métaphysiques.

4° *Les Savants.* Ils sont égarés à leur tour par la bonhomie des princes, des prêtres et des peuples ; ces trois classes n'ayant pas su discerner la ruse et reconnaître que les philosophes ne vantent la Civilisation que pour se dispenser d'en chercher l'issue, il arrive qu'on ne

Digitized by Google

somme pas la science de remplir son devoir, de chercher les voies de garantie du bien social effectif; et les intrigants littéraires trouvant dans le sophisme et les jactances de perfection une voie de fortune et d'honneurs académiques, bien plus commode que la carrière des découvertes, se gardent bien de signaler la tâche qu'ils esquivent, la recherche d'une société supérieure à la Civilisation et s'accordent à crier que l'esprit humain est arrivé au perfectionnement de la perfectibilité, puisque les philosophes sont pourvus de pensions et de considération.

C'est ainsi qu'une erreur primordiale engendre peu à peu toutes les erreurs. Qui est-ce qui accrédita celle que je dénonce ? Tous les partis s'en défendront et rejetteront la faute sur leurs antagonistes ou sur l'habitude, le préjugé. Leur tort ne sera pas moins grand. C'est être complice du mal que de ne pas s'opposer à ses progrès. Lorsqu'une contagion, peste ou autre, se manifeste sur un point, elle deviendrait bientôt générale si chacun négligeait d'y opposer des barrières, sous prétexte que ce n'est pas lui qui l'a apportée, et un gouvernement qui omettrait d'établir des cordons et des lazarets, serait *passivement* l'auteur des progrès du mal. C'est ainsi qu'opèrent les fausses lumières à l'égard des préjugés nuisibles à tous. Lors même qu'elles ne les propagent pas, elles en favorisent le ravage par leur apathie. Un préjugé dont rien n'arrête les progrès envahit nécessairement tout le domaine social. Aussi n'est-il rien de plus enraciné que la prévention d'insuffisance de Dieu et suffisance de la Philosophie, dogme qui attribue à la volonté de Dieu les malheurs établis par les lois des hommes, entre autres l'indigence, en l'attribuant à la volonté de Dieu, et qui au tort de donner des cœurs de fer à tous les riches et les grands joint le tort bien plus fâcheux d'empêcher la recherche et la découverte d'un ordre social exempt de pauvreté comme le Garantisme.

CHAPITRE III.

DU GARANTISME EN MATÉRIEL.

Les garanties sociales devant s'étendre aux 3 classes de passions, sensitives, affectives et distributives, il faut pour la régularité commencer par les garanties du matériel ou de l'essor des cinq sens en *minimum*.

Ce serait une tâche immense que de traiter des garanties relatives à chacun des cinq sens et du régime social qui peut les introduire ; en conséquence je me bornerai à traiter de la garantie d'essor pour un seul des cinq sens qui est la *Vue*, et je ne donnerai sur les autres

Digitized by Google

que des aperçus. Au reste, les garanties dans chacune des trois classes de passions sont tellement liées les unes aux autres que le garantisme de la Vue nous conduira à traiter de celui des autres sens.

Plus la Civilisation est indifférente sur les plaisirs de la vue, plus il importe de la remontrer sur les effets de ce vandalisme et lui prouver que tout étant lié dans le système du bien, chacune des 12 garanties conduit aux 11 autres. C'est de quoi l'on va se convaincre par celle du *visuisme*, d'où nous verrons ressortir le principe de tout progrès social, la nécessité de se rattacher aux procédés d'association graduée pour marcher au bien-être général.

J'ai tant de fois accusé les sciences incertaines qu'il est bien juste que les fixes parfois aient leur tour. Elles commettent aussi des fautes grossières. Les géomètres ont de la régularité et point de tact, point de ressort à mettre un jeu pour intéresser l'élève. Chaque science tombe de même dans des oublis. Voici le lot des architectes, que je vais accuser de n'avoir ni goût ni principes généraux. Un homme de goût, un architecte politique, pouvait, par la seule réforme des coutumes d'architecture, métamorphoser la Civilisation, qui pourtant semble fondée exclusivement sur le régime administratif.

CHAPITRE IV.

DU GARANTISME VISUEL EN ÉDIFICES SPÉCIAUX.

(Plan d'une ville de 6e période.)

Qu'on se rappelle la thèse, bizarre si l'on veut, que je me suis chargé de démontrer : c'est qu'une nation, un siècle qui ne sait pas pourvoir au luxe général des édifices, ne peut faire aucun progrès dans la carrière du bonheur social.

Nous sommes exercés en fait de luxe partiel. Tout sybarite sait bien orner son habitation au dedans et au dehors, mais il s'agit ici de l'ornement collectif gradué, l'art de garantir collectivement et individuellement une perspective d'édifices, beaux et commodes ; pour faire connaître cet art bien ignoré de nos architectes, il faut donner le plan descriptif d'une ville de Garantisme dont nos architectes n'ont aucune idée.

Sur les édifices, comme sur tout autre détail du matériel ou du spirituel, il y a des procédés affectés à chaque période. Une ville barbare est formée d'édifices assemblés fortuitement au hasard, sans aucun plan préalable, et confusément groupés entre des rues tortueuses, étroites et mal percées, malsaines. Telles sont en général les villes de France,

Digitized by Google

où l'on trouve à peine un quartier neuf qui s'écarte du mode barbare.

Les villes civilisées ont un ordre monotone, imparfait, une distribution en échiquier, comme l'île de Pétersbourg, comme Philadelphie, Amsterdam, Londres neuf, Nancy, Turin, Marseille neuf, et autres villes *qu'on sait par cœur*, quand on en a vu trois ou quatre rues. On n'a pas le courage d'en visiter davantage : elles ont le don d'affadir et attrister la vue, et l'on préfère bien vite une ville de style barbare, si elle est un peu ornée et variée comme Paris. Les villes de Strasbourg et Francfort, qui n'ont rien de régulier, plaisent mieux que Nancy et Manheim, avec leurs tristes échiquiers entremêlés de murs mitoyens, bien nus, bien hideux, selon la méthode civilisée. Passons à celle de 6e période ; il faut d'abord la décrire avant d'en expliquer les règles appliquées à l'essor des douze passions.

Chaque année l'on construit des villes neuves. La plupart des petits souverains d'Allemagne en ont fait bâtir ; à présent même, on construit encore une petite capitale en Finlande et une grande aux Etats-Unis On parle d'en construire une au Brésil. Nous pouvons donc supposer qu'un des souverains qui ont besoin de remplacer une vieille capitale par une ville de bon goût ou qui veulent faire construire quelque nouveau port, comme Odessa, opine à bâtir une ville de garantisme visuel. J'en vais donner le plan que la Russie aurait eu bon besoin de connaître lorsqu'elle a rebâti Moscou : elle en aurait fait une capitale qui aurait fait honte à toutes celles du monde policé, et prouvé à la Civilisation que si en 3000 ans elle n'a pas même découvert l'art de se loger, il n'est pas surprenant qu'elle ait manqué la science plus difficile de l'harmonie des passions et qu'elle ait méconnu le germe de cette harmonie qui consiste à allier toujours le beau et le bon, en conciliant les intérêts collectifs et individuels, règles bien inconnues aux civilisés, dans les têtes de qui jamais idée harmonique n'a pu entrer. Nul débat n'est plus propre à le prouver que celui que nous allons traiter sur l'harmonie neutre des édifices, et j'entends par harmonie neutre celle qui concilie l'ordre incohérent avec l'ordre combiné. Quand on aura analysé nos ridicules en distribution matérielle, et dont les correctifs eussent pu être inventés par tout architecte, on jugera par induction de l'impéritie de nos architectes passionnels.

PLAN.

On marquera quatre enceintes, savoir : 1 de pivot et 3 de banlieue, savoir :

La 1re, pour la ville, ou Pivot ;
La 2e, pour les faubourgs ;

Digitized by Google

La 3e, pour les annexes rurales ;
La 4e, pour les avenues et relais.

Chacune des enceintes pourra s'étendre à l'équivalent du rayon de la ville. En supposant donc 1000 toises du centre aux barrières, il y aura 2000 toises jusqu'aux confins de l'enceinte des faubourgs, puis 3000 à 4000 jusqu'au terme des annexes et des avenues.

Chacune des enceintes sera assujettie par gradation à des ornements obligés et coordonnés aux convenances de la ville. Un comité d'apparat en sera juge, et n'admettra aucune disposition soit d'agriculture, soit d'architecture, qui blesserait les garanties visuelles.

Le système d'ornement sera gradué, c'est-à-dire qu'on en exigera plus dans l'enceinte pivotale que dans les enceintes de faubourg, qui devront contenir les édifices d'utilité manouvrière, comme grandes fabriques, magasins d'entrepôt. Mais les villages mêmes de la 4e enceinte seront encore soumis au code ornemental gradué.

Raisonnons sur ce 1er article en le comparant à la licence anarchique des constructions civilisées, où chacun prend à tâche d'enlaidir l'ensemble. J'en vis 2 exemples bien frappants en arrivant à Nancy dont on m'avait vanté la beauté. Les portes de la ville sont des arcs triomphaux bien lourds, bien massifs ; car les Français, j'excepte les Parisiens, n'aiment en architecture que les masses de pierre sans goût, ni grâce. En approchant de cet arc triomphal assez semblable à une porte de forteresse, on voyait de chaque côté des fumiers bien sales devant les maisons du faubourg. Enfin, la voiture me débarqua à l'hôtel du Petit-Paris, où j'eus en face de ma chambre la perspective d'un immense mur mitoyen bien élevé, bien noir, et qui semblait recéler quelque manoir infernal. C'est ainsi que les vandales français distribuent une ville qui a la prétention d'être belle.

On montre bien plus de discernement dans les constructions individuelles. Un homme qui veut avoir un magnifique salon sent bien que la beauté de la pièce principale ne dispense pas d'orner les avenues. Que penserait-on de son beau salon si, pour y arriver, il fallait traverser une cour encombrée de fumiers, un escalier obstrué de gravois et une antichambre garnie de vieux meubles rustiques? Nos sybarites ne commettent pas cette faute grossière : ils ont soin, tout en parant le salon, de ménager une gradation de luxe dans les 3 avenues, antichambre, escalier et cour. D'où vient donc que le bon sens, qu'on trouve dans chaque individu pour l'ornement d'une demeure particulière, ne se rencontre pas chez nos architectes pour l'ornement des demeures collectives appelées villes? et pourquoi, sur tant de princes et artistes qui ont bâti des villes, aucun n'a-t-il jamais songé à l'ornement gradué des 3 acces-

Digitized by Google

soires, faubourgs, annexes et avenues composant la banlieue dans une ville garantiste? J'ai expliqué la cause de cette grossière négligence: c'est que jamais idée harmonique ou plan d'ornement collectif n'a trouvé place dans une tête civilisée, et toute génération qui n'entend rien à l'ornement collectif, ne connaît pas d'avantage l'ornement individuel. C'est ce que je vais prouver par le distributif des maisons garantistes. Procédons à les décrire en rappelant que ces idées qui semblent un calcul de luxe et de superfluités, sont une théorie de haute politique, et d'où va ressortir le principe fondamental du bonheur social, le germe de l'association. N'oublions pas que Dieu veut nous guider par le plaisir et non par les privations. C'est donc toujours dans les voies du luxe et des voluptés que nous devons nous attendre à découvrir les plus profondes spéculations de Dieu sur l'harmonie sociale.

Toute maison de la ville ou enceinte centrale doit avoir en terrain vacant, cour ou jardin, une surface égale à celle qu'occupent les constructions. S'il y a cent toises carrées de bâtiment, il faut au moins 100 toises carrées de cour ou jardin; précaution nécessaire contre les spéculateurs qui amoncellent de pauvres ménages dans des maisons sans cours, dont la hauteur démesurée s'oppose à la circulation de l'air.

Dans l'enceinte n° 2, faubourg, on exigera que la maison ait en sa dépendance un terrain vacant, double de celui des bâtiments.

Dans l'enceinte n° 3, annexes, on exigera que le terrain vacant soit triple, et progressivement il sera quadruple dans l'enceinte n° 4.

Chaque maison devra être isolée et assez ornée sur les côtés pour ne jamais présenter de murailles nues, hideuses, comme les murs mitoyens des villes civilisées. Il est aisé, même dans les maisons rurales, de ménager quelque ornement sur les murs latéraux, une croisée ceintrée et un cordon suffisant à orner le plus grand mur. On sera plus exigeant dans les enceintes 1 et 2, où les maisons devront par degré se prêter au système ornemental.

L'isolement entre 2 maisons ne pourra être moindre de 6 toises de Paris, douze grands pas, quelque basses qu'elles puissent être. Chacune des maisons devra donc avoir en sa dépendance, autour de ses corps de bâtiment, au moins trois toises de terrain vacant, excepté sur les côtés contigus à une rue qui dispense de ménager un terrain vide, la rue en tenant lieu.

L'isolement latéral, hors de rue et à l'arrière, doit être pour chaque maison de moitié de la hauteur des façades attenantes, c'est-à-dire que si deux maisons contiguës ont l'une 12 toises de hauteur, l'autre 8 toises, la 1re devra un vide de 6 toises, la 2e un vide de 4 toises, total 10 toises entre les 2 maisons. Sans cette règle de proportion, les terrains d'isolement pourraient être sans emploi par des maisons trop élevées

Digitized by Google

qui, empêchant le cours des rayons solaires, s'opposeraient à l'accroissement des végétaux.

Tous les murs de clôture seront ouverts et palissadés ou grillés à hauteur d'appui, afin que la vue puisse librement circuler, et qu'on ne chemine pas entre des murailles comme dans les villes civilisées.

Sur les rues, l'élévation de chaque bâtiment ne pourra pas excéder sur la rue l'angle de 45 degrés, c'est-à-dire que si la rue n'a que 9 toises, les maisons qui la bordent ne peuvent s'élever que de 9 toises, à moins qu'elles ne ménagent une cour en avant, chaque édifice devant être vu de la rue en angle de 45 degrés au plus.

On fera exception pour 1/8 de l'édifice, qui pourra s'élever indéfiniment pour former des tourelles ornées.

La perspective de 45 degrés se comptera de l'arête du couvert. Sans cette règle, un homme pourrait sur une rue de 8 toises de largeur élever sa maison de 8 toises jusqu'à la corniche, et de 8 autres toises en mansardes, greniers, etc. Pour éviter cette fraude, il faudra que l'arête du couvert ou sommité ne dépasse pas l'angle visuel de 45 degrés, au moyen de quoi l'on ne pourra construire des maisons très-hautes que sur des rues très larges, et la circulation de l'air sera ménagée en tout sens.

Avant de parler des rues, des eaux, des édifices publics, nous avons à disserter sur les dispositions indiquées relativement au terrain, à l'isolement et à la hauteur; nous allons les considérer comme moyens d'association partielle entre les familles plébéiennes.

Ces dispositions ne permettent guère de construire de petites maisons, cela ne sera possible qu'aux gens riches. En effet si nous supposons un pavillon de 10 toises de front et 8 de profondeur, total 80 toises carrées de superficie, il lui faudra d'abord, pour ses isolements latéraux, 96 toises de terrain vacant autour de la maison, et ces 96 toises distribuées par lignes de 3 toises ne suffiront pas à fournir une cour où puisse tourner une voiture, il faudra trouver du terrain et avoir au moins 120 toises de vacant pour 80 de bâti; encore ai-je supposé que les remises et écuries seraient dans le rez du pavillon. Si on les construit sur les côtés en forme d'ailes, il faudra beaucoup plus de 96 toises pour les isolements de 3 toises qui doivent border chaque corps de bâtiment hors le cas de contiguité à la rue.

Dans une ville assujettie à ces règles, il ne sera donc possible qu'aux gens très-riches de construire de petites maisons, qui exigeront un achat considérable de terrain pour les isolements. On spéculera nécessairement sur les grandes maisons, celle de 20 toises de front n'étant astreinte, comme une petite, qu'à 3 toises d'isolement latéral, qui, joint

Digitized by Google

à celui de la maison voisine, donne les 6 toises de minimum exigé entre 2 corps de bâtiments.

On ne construira donc pour la bourgeoisie que de grandes maisons propres à contenir une vingtaine de ménages, et leur ménager les commodités de pompe, lavoir et autres, que peut comporter une grande maison. Son principal avantage est de se prêter à une association partielle de ménages, au moins pour la préparation des subsistances qui est l'objet le plus dispendieux chez le peuple. Sans forcer cette association, il est aisé de la provoquer par des dispositions quelconques.

Supposons une maison distribuée pour contenir 30 ménages, inégaux en fortune. L'architecte y aura ménagé au rez quelques salles de relations publiques et des moyens de communication intérieure à l'abri des injures de l'air. Ces ménages pourront prendre à frais communs des domestiques chargés de la cuisine et former 4 ou 5 tables de pension en différents prix; ils auront sur l'épargne de temps et de frais et sur l'amélioration de la chère un énorme bénéfice, indépendamment de l'agrément des réunions qui ne pourraient pas se soutenir s'il n'y avait qu'une table où éclateraient des brouilleries, mais qui s'établiront facilement au moyen de 4 ou 5 tables où l'on se distribuera selon les convenances.

On conçoit que les plus riches dédaigneraient ce genre de réunion malgré l'avantage de se réunir en compagnie de 1re classe avec un service assorti à ses moyens; mais qu'importe le refus des riches ! il ne s'agit que de remédier aux misères du peuple, et le plus grand dommage pour lui est la mauvaise nourriture, à quoi l'on ne peut obvier que par le *ménage combiné;* et l'on vient de voir que le garantisme visuel qui tient à la distribution des édifices concourt efficacement à préparer les ménages combinés.

Autre objection. Le peuple, va-t-on me dire, abonnerait assez au ménage combiné, si on lui faisait crédit, mais quand on en viendrait à régler les comptes, la moitié de la populace ferait banqueroute à l'autre moitié des locataires qui aurait fait les avances, et parmi les 30 ménages il s'en trouverait 15 qui auraient vécu aux dépens des 15 autres.

C'est raisonner sur les chances de Civilisation. Je sais fort bien qu'aujourd'hui on serait dupe si on avançait une obole au peuple, mais dans le cas où les 12 garanties seraient établies simultanément, le dernier homme du peuple serait aussi solvable pour sa dépense de table pensionnelle, qu'aujourd'hui l'homme fortuné. Il serait cautionné par des corporations solidaires qui lui ouvriraient un crédit pour telle table de 3e degré. C'est ce qui a lieu en Garantisme où le comité d'approvisionnement n'a jamais une obole à perdre en faillite. Une fois cet ordre établi, il est hors de doute qu'aucun individu de la classe pauvre ne songerait à préparer isolément sa chétive cuisine, quand il

Digitized by Google

trouverait dans sa maison, sans aucune peine, une table mieux servie et une compagnie à sa convenance, avec option de variante.

Et pour que les distributions d'édifices coïncident à favoriser ces réunions il faut, par les règles des isolements, des terrains vacants et des élévations limitées à 45 degrés, ramener les spéculations des construc teurs aux maisons vastes et propres à contenir une 30e de ménages de classes rapprochées, afin que, si la maison est destinée aux ménages d'artisans ou à ceux de bourgeois, elle puisse former, soit en artisans, soit en bourgeois, au moins 16 tables, dont :

3 d'enfants, — 2 de vieillards, — 2 de domestiques ;

9 de classe dont — 1 de sexes mélangés, — 2 de jeunes gens et 2 de jeunes filles, — 2 d'hommes âgés et 2 de femmes âgées.

Ces tables estimées de 9 à 10 convives sont le contenu de 30 familles ; et comme l'objet le plus important pour le peuple est celui d'une nourriture saine, économique et abondante, le premier but dans la distribution des édifices doit être de garantir à la fois salubrité et faculté de réunion sociétaire. C'est à quoi coopèrent les règles que je viens d'assigner sur les dimensions de l'édifice et les proportions de terrain vacant.

Cette remarque est essentielle pour prouver que tout se lie dans le système des 12 garanties, et que si telles dispositions, qui semblaient n'être faites que pour nous récréer les yeux, deviennent des gages de salubrité, d'économie et de richesse du peuple ; il en sera de même des dispositions qui sembleront au premier abord n'avoir pour but que de récréer les oreilles, et lorsque j'en viendrai aux garanties d'*ouïsme* qui tendent à rendre musiciens tous les individus, on m'objectera encore qu'il s'agit de leur assurer des subsistances et non des concerts. L'un tient à l'autre, et l'on verra que la garantie de concerts facilite celle de subsistances, qu'on ne peut arriver au bien social qu'en liant systématiquement les 12 passions, tandis que le procédé contraire, celui des philosophes qui ne veulent aucun lien général des passions et s'obstinent à opérer séparément sur quelqu'une d'entre elles, cette méthode, dis-je, n'aboutit qu'à échouer sur chacune de celles qu'on veut traiter isolément.

Gardons-nous donc de dédaigner les 5 garanties de passions sensitives, de les considérer comme frivolités dont le peuple n'a aucun besoin. L'on va voir que non-seulement elles sont nécessaires au peuple en système général, mais que les riches mêmes ne pourraient pas jouir des 12 garanties, si elles n'étaient pas assurées proportionnément au peuple. La législation ne sera dans les voies de Dieu qu'autant qu'elle liera tout le système des passions ; un résultat de 3,000 ans de carnage et d'indigence doit l'avoir rassasiée des méthodes actuelles et disposée au doute sur celles qui perpétuent tant de misères, en commettant la

Digitized by Google

faute de ne pas placer les plaisirs au rang des objets nécessaires à l'homme.

CHAPITRE V.

DE LA PROPRIÉTÉ COMPOSÉE EN GARANTISME.

Il règne, en Civilisation, une étrange obscurité sur toutes les questions qui touchent au droit de propriété publique. On n'a point déterminé les limites du domaine public et du domaine particulier en fait de propriété. Une seule observation va prouver cette inadvertance. Qu'on ait besoin d'ouvrir une route ou une rue, la législation se croit bien autorisée à faire, par voie coërcitive, l'achat d'un champ ou d'une maison en tout ou en partie, et l'on ne croit pas vexer un particulier en lui signifiant que la route va traverser son jardin, sauf indemnité. On admet donc le principe de propriété composée, ou possession individuelle subordonnée à l'intérêt collectif.

Et si l'intérêt collectif permet, selon les lois civilisées, de s'emparer, sauf dédommagements, d'une propriété individuelle, il peut bien comporter, admettre un droit moins onéreux, qui est celui de modification de la propriété, droit beaucoup moins gênant que celui de spoliation. Tout propriétaire obligé de céder son jardin, pour donner passage à un grand chemin, voudrait bien accommoder pour modifier les dispositions du jardin, placer le potager à la place du verger, le parterre à la place du bosquet, etc. Ce changement obligé lui semblerait bien moins importun que le décret qui l'oblige à céder son terrain.

Cet envahissement semble pourtant fort juste selon nos lois civilisées. Or, quand elles accordent le plus, elles ne s'étonneront pas qu'en Garantisme on doive accorder le moins, et que toute propriété foncière, tant de terres que de maisons, soit légalement modifiable selon les convenances générales, qui sont graduées par 5 degrés déjà énoncés, savoir : propriété de ville, de faubourg, d'annexe, d'avenue et de pleine campagne.

On n'a aucune idée, parmi nous, du régime de propriété modifiable selon l'intérêt public. J'en vais citer une preuve qui me tombe sous les yeux à l'instant même. Je viens de lire une gazette de Paris, qui se plaint de ce qu'on va détruire les jardins du café Turc ; le propriétaire fait de cette destruction l'objet d'une spéculation individuelle : sans doute il va y bâtir des boutiques ou des logements, et priver ainsi la capitale de France d'un local qui lui sert de parure. Si l'on consultait individuellement tous les habitants de Paris, chacun d'eux, à moins d'intérêt particulier, opinerait à conserver ce joli jardin. Voilà donc

Digitized by Google

600,000 voix contre un vandale, et pourtant ce vandale triomphera, en vertu de lois absurdes qui admettent la spoliation de propriété, et n'admettent pas la modification ni la stabilisation.

J'entends par stabilisation l'ordre de maintenir un édifice *in statu quo*, parce que son état actuel convient à tout le monde. C'est le moindre degré de la propriété composée. On n'en jouit pas en Civilisation. La loi s'attribue le droit de démolir la maison d'un homme ; elle ne prend pas le droit de lui ordonner la conservation de sa maison, de son jardin, comme convenables à tous. C'est une inconséquence bien digne de l'esprit civilisé.

L'erreur n'a rien de surprenant chez des nations qui admettent qu'un accapareur a le droit de faire souffrir la faim à 30 millions de personnes, pour son intérêt particulier. Des nations aussi déraisonnables ne peuvent manquer d'avoir sur la propriété comme sur les droits de l'homme, des principes absurdes, comme celui qui autorise la législation à exiger le plus en fait d'envahissement, et ne l'autorise pas à exiger le moins. Cette inconséquence n'a pas lieu en Garantisme, où la loi déclare toute propriété modifiable en 5 degrés, selon les convenances publiques, et selon les 5 classes de localités indiquées plus haut.

Ce droit de modification est plus étendu dans une ville ou enceinte centrale que dans tout autre lieu, et, loin de permettre à un particulier la démolition d'un édifice qui orne la ville, on se croit très-autorisé à exiger de chacun, *sauf indemnité*, qu'il distribue ses façades de maison et portions visibles de jardin selon la convenance publique, et selon les règles de luxe adoptées pour les enceintes de divers degrés.

Cette loi s'étend même à l'intérieur des édifices où le spéculateur avide négligerait à la fois la salubrité et l'embellissement, pour accroître ses bénéfices aux dépens des familles pauvres qu'il y entasserait.

Ainsi la propriété en Garantisme est composée externe et interne, c'est-à-dire qu'au dedans comme au dehors des édifices, tout doit être assujetti aux convenances générales. Loin d'y souffrir, comme en Civilisation, qu'un homme construise un four à chaux, un atelier de cendres gravelées, pour empester un millier de familles vicinales, on n'y permet pas même les distributions qui gêneraient sous le rapport du luxe gradué, comme un mur de clôture, qui semble chez nous la construction la plus innocente ; mais il offusque les regards d'un passant, qui ne veut pas voir des murs, dont l'aspect limite sa vue. De là vient qu'en Garantisme on est obligé de palissader à hauteur d'appui, sauf les colonnes de soutènement.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DU GARANTISME VISUEL EN DISTRIBUTIONS GÉNÉRALES.

Je n'ai parlé que des édifices considérés isolément; il reste à parler de l'ensemble d'une ville et de ses alentours.

En Civilisation l'on a soin, aux approches d'une ville, d'amonceler de sales masures et des faubourgs dégoûtants, ou, si l'on y ménage une avenue, comme à Versailles, on la laisse border d'un fatras de maisonnettes plus bizarres les unes que les autres. Ce n'est pas ainsi qu'on doit opérer en luxe combiné. Le luxe doit être ménagé en gradation, et, dès la 3e enceinte antérieure à la ville, il faut que la capitale s'annonce par des maisons rurales, plus obligées en luxe que le commun des villages, qui, même en pleine campagne et hors des 3 enceintes, doivent être soumis aux règles de la palissade, l'isolement, l'angle visuel de 45 degrés, etc.

Avant même la 4e enceinte, et en pleine campagne, le code ornemental proscrira déjà les murs mitoyens et nus; à plus forte raison, dans les 3 enceintes antérieures à la ville, on devra, dès la 1re, exiger des précautions de propreté relativement aux fumiers et autres [ ] tolérables en pleine campagne.

Dans chacune des 3 enceintes succursales, et à plus forte raison dans l'enceinte foyère, tout l'ensemble devra être disposé de manière à favoriser le coup-d'œil en direct et inverse, c'est-à-dire procurer aux habitants de la ville de belles perspectives dans la campagne, et ménager à ceux de la campagne de belles perspectives sur la ville.

Au lieu d'observer cette règle, on a soin, en Civilisation, d'enlaidir les approches d'une ville jusqu'aux portes mêmes, témoin les entrées de Lyon et Rouen, où l'on a coupé à pic des montagnes, qui font, l'effet le plus hideux; ou d'autres fois, comme à l'entrée de Marseille, on amoncele des sables et des murs; enfin, l'on semble lutter d'enlaidissements aux approches d'une ville, ainsi que dans l'intérieur.

Au lieu de ces vandalistes coutumes, on doit embellir les avenues, couronner de bois les sommets, ou y faire placer des édifices et monuments propres à récréer la vue. La 1re mesure à prendre à cet égard, c'est de faire un fond d'indemnité pour quelques ornements extérieurs. Tel particulier bâtit sur une colline en vue de la ville, on exigera de lui des péristyles, des tourelles, un dôme, etc., et on lui paie les frais de ce superflu d'ornement qu'il ne comptait pas donner à sa maison ; mais, en cas de vente, elle reste grevée d'une redevance égale à la demi-valeur de ces frais.

Digitized by Google

Quelques Civilisés ont eu l'idée de cette indemnité de luxe. Le roi Stanislas la pratiqua dans Nancy avec les propriétaires de la place Carrière, qu'il astreignit à un système uniforme de façades. Malheureusement l'esprit d'uniformité et de monotonie vient toujours [ ] toutes les conceptions des Civilisés, et Stanislas fit précisément ce qu'il eût fallu éviter, car il n'est rien de si monotone qu'une longue rue en façades uniformes. La régularité est admissible pour un grand et somptueux édifice, comme la galerie du Louvre, le garde-meubles de Paris, mais elle est detestable dans une masse de maisons contiguës, et une des lois d'ornement doit être qu'une maison ne soit pas semblable à sa voisine, à moins qu'elles ne forment en commun quelque portion d'un système d'ornement méthodique d'une rue.

Il serait imprudent, en Civilisation, d'exiger la différence d'ornements de façades entre maisons vicinales; c'est une licence dont on abuse pour faire des édifices de hauteur inégale, qui laissent voir dans leurs sommets des murailles nues et des couverts non assemblés. Cet inconvénient ne peut pas avoir lieu en Garantisme, où les maisons sont isolées à 6 toises au moins pour les plus basses, et forment façade ornée sur tous les côtés.

Chaque avenue, chaque rue doit aboutir à un point de vue quelconque, soit de campagne, soit de monument public. Il faut éviter la coutume des Civilisés, dont les rues aboutissent à un mur, comme dans les forteresses, ou à un amas de terre, comme dans la ville neuve de Marseille. Toute maison située en face d'une rue doit être astreinte à des ornements de 1re classe, tant d'architecture que de jardins, comme celle qui est placée vis-à-vis la rue d'Artois (1), à Paris.

Les rues les plus étroites ne peuvent pas être moindres de 9 toises, car, à ce taux, il ne reste que la passe de 2 voitures, selon le détail suivant, qui est estimé au *minimum* :

2 trottoirs pavés en briques relevées, à 1 1|2. . .	=	3 toises.
2 rigoles fermées de bornes. . . . . à 1.		2 toises.
Passe des voitures.		4 toises.
Total.		9 toises.

Or, une passe de 4 toises n'est que le strict nécessaire de 2 voitures, dont une de foin ou de fagots, ou d'autre charge volumineuse Ainsi les rues de 9 toises, bien magnifiques en Civilisation, ne sont que les minimes d'une ville Garantiste.

(1) En face de la rue d'Artois, aujourd'hui rue Laffitte, existait autrefois sur le terrain qui forme la rue Neuve-Laffitte, un vaste hôtel appelé l'hôtel Thélusson, remarquable par un certain air grandiose. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

On peut ménager entre murs, palissades et jardins, des couloirs de 3 toises pour les piétons et chevaux, mais sans passe de voitures.

Le plan ou distribution de la ville doit être mis en concours composé, c'est-à-dire qu'on n'adopte pas un plan simple, comme en Civilisation, où l'on donne la préférence à tel ou tel, mais on prend de chacun ce qu'il a de bon pour en composer un tout. Souvent un architecte n'a qu'une seule bonne idée, témoin celui de Carlsruhe, capitale du grand duché de Baden. Il a eu l'idée très-ingénieuse d'une rue formant la corde d'un arc d'éventail ; cette rue donne à la ville un air de grandeur qu'elle n'a pas : c'est donc une louable idée. D'autre part son éventail est une conception excessivement mesquine et monotone. Voir le château (petit portail) de 9 rues ou rayons aboutissants, c'est voir sans cesse la même chose, et l'on peut dire de ce point de vue : aimez-vous la muscade? on en a mis partout. Je pourrais citer, dans cette petite capitale, une foule d'autres fautes choquantes; il n'y a sur le tout qu'une bonne idée. Si l'on eût consulté vingt concurrents, peut-être que chacun des vingt aurait produit quelque détail aussi bon que celui de la corde de l'arc, et de l'ensemble des 20 idées on aurait fait une charmante ville. Il faut donc des concours composés et non pas simples, car si on adopte les plans d'un seul artiste, on tombera nécessairemeut dans les excès, comme l'a fait l'architecte de Manheim, qui a construit toute sa ville en rues droites. Rien n'est plus fatigant, pour l'œil qui est délassé très-agréablement par quelques rues tournantes, souvent plus agréables que les rues droites, dans le cas d'un cours d'arbres, d'un canal ou d'un ruisseau.

Le penchant des Civilisés à la monotonie leur a fait oublier partout les rues inverses, présentant le jardin au-devant de la maison. Tel est, sur divers points, le boulevard de Paris. C'est un mode qui réunit, au sein des villes, les charmes de la campagne, et on doit ménager bon nombre de rues de cette espèce. On doit enfin varier en tout sens et prendre pour règle qu'aucune rue, qu'aucun point de la ville ne présente un coup d'œil semblable à celui des autres points, et qu'on proscrive sévèrement les échiquiers, comme Philadelphie, Londres, Amsterdam, ainsi que toutes les monotonies des constructions civilisées.

Il est inutile de dire qu'on doit éviter, autant que possible, une plaine sans montagnes contiguës. C'est le vice où sont tombés les 2 architectes de Manheim et Carlsruhe, qui eussent bien mieux fait en adjoignant leurs villes à Heidelberg et Dourlach, où l'on aurait joui de l'aspect d'une belle ligne de collines très-agréables. Les 2 constructeurs sacrifièrent tout à une manie. Celui de Carlsruhe voulut s'adosser à une forêt qui n'offre aucun point de vue. Celui de Manheim fut influencé par des convoitises mercantiles. Il crut que le confluent de Neker et

Digitized by Google

Mein allait attirer un entrepôt de commerce dans sa ville, et ne consi déra pas que l'entrepôt déjà envahi par Francfort et Mayence ne pouvait pas aller se fixer à Manheim. Croyant l'y attirer, il construisit une superbe douane à laquelle on peut appliquer le dictum du pont de Madrid : il n'y manque que de l'eau. De même, à la douane de Manheim, il ne manque que des ballots. Or, une douane sans mouvement et un pont sans eau sont deux ridicules de même force, et l'on ne trouve guères autre chose dans toutes les villes civilisées. Je doute qu'en réunissant tout ce qu'elles offrent de beau on pût compléter l'assortiment nécessaire à une ville de Garantisme. Par exemple, on pourrait bien y admettre le Bazar ou Palais-Royal de Paris, mais on ne pourrait pas y admettre ses galeries étroites, ses édifices et distributions faites pour des Lilliputiens, ses sales et tristes rues d'alentour. A peine trouve-t-on, dans chacune de nos grandes villes, une disposition bonne à imiter, et cependant le beau n'est pas plus coûteux que le laid. Chacun admire, au centre de Leipzig, une campagne artificielle où l'on descend dans des vallons sur le bord d'un petit lac, et où l'on se croit à une lieue de la ville, qui est à cinquante pas de là, tout autour du paysage factice. Cette jolie disposition ne coûte pas plus que nos insipides allées d'arbres, dont les stériles auteurs n'ont pas même eu l'idée de faire une promenade d'hiver en végétaux résineux, et verts en toute saison. C'est un ornement qu'il faudrait ménager en lieu clos de maisons dans toutes nos villes, où l'on a si longtemps à gémir de l'hiver. Personne n'y a jamais songé.

On a dû s'occuper de l'utile, répondront nos architectes. C'est faux. Ils n'ont eu que des vues sordides et sans génie inventif, et d'ailleurs, seraient-ils justifiés par cet argument de l'utile ? Non, car en ne s'occupant que de l'utile, on n'obtient ni l'utile ni l'agréable. Il faut, pour entrer dans les vues de la nature, combiner l'utile et l'agréable, et obtenir l'un et l'autre ou rien. Rechercher isolément l'un des deux, c'est opérer en système simple, selon l'éternelle coutume des Civilisés, et l'on verra, par le traité du Garantisme, que l'agréable y est dans les 12 branches inséparable de l'utile. Dieu ne voulant nous conduire au bien que par les voies du plaisir et de l'attraction, l'on est assuré d'être hors des voies de Dieu dans tout régime social qui ne sait pas allier aux vues d'utilité celles de luxe et de plaisir.

Mais en quel sens la beauté des villes peut-elle contribuer au bien-être du pauvre ? Le voici : il y a un but à atteindre dans le Garantisme, c'est d'intéresser la classe riche au sort de la classe pauvre. On en verra la nécessité au traité des 4 garanties spirituelles, ou corporations solidaires d'amitié, d'amour, d'ambition et de famillisme, sur l'intervention desquelles repose le mécanisme qui extirpe de fléau de l'indigence.

Digitized by Google

Pour préparer cet ordre, il faut que la résidence des classes pauvres amoncelées dans les villes et faubourgs présente au riche un appât pour tous les sens. L'appât sensuel achemine aux affections spirituelles, dont nous ne pourrons expliquer le système qu'après avoir décrit celui du matériel.

Le Garantisme de vue exigerait beaucoup d'autres détails, entre autres ceux de la propreté individuelle du peuple; mais ceci tenant aux moyens de bien-être qui lui seront procurés, on peut différer d'en parler. D'ailleurs je ne veux, sur aucun des 12 points, traiter en plein le sujet, mais seulement donner des généralités.

CHAPITRE VII.

DU GARANTISME D'OUÏE.

C'est encore un point sur lequel on jugera de la lenteur des améliorations sociales qui s'écartent de l'harmonie, car on établit celle-ci en 2 ans [celle du visuisme], tandis que diverses mesures de garantie, entre autres celles de l'ouïe, s'achèveraient à peine en 2 générations. Dissertons-en toutefois comme d'un bien dont nous devrions jouir depuis longtemps, si les philosophes grecs et romains avaient fait leur devoir, qui était de déterminer les garanties et en provoquer l'établissement.

Celle de l'ouïe peut se distinguer en divers degrés, dont les principaux sont le bruit, le langage et la musique.

Ce n'est pas un médiocre tourment que le fracas incommode, surtout dans les villes où un ouvrier à marteau, un apprenti de clarinette sont le fléau de 50 familles du voisinage. La société doit une garantie contre ces détestables fonctionnaires, et d'abord, quant aux ouvriers bruyants, on doit les réunir dans des édifices où ils ne puissent fatiguer que leurs semblables. Un local affecté aux magasins de fer, aux charrons et maréchaux, doit être amplement isolé. Ces professions doivent se placer communément dans l'enceinte n° 1, faubourgs, où le terrain est moins coûteux. On n'en doit admettre à la ville qu'un très-petit dépôt, mais, dans l'un ou l'autre lieu, le local doit être disposé comme il suit :

L'édifice n'aura d'ateliers et magasins qu'intérieurement; il formera un quartier séparé de tous les autres par des gazons ou plantations entre la rue et le bâtiment, qui doit être distant de 30 toises au moins des autres édifices. Le rez-de-chaussée, assigné aux ateliers, doit être muré sur les côtés extérieurs, et, pour prévenir le fracas, on peut fermer l'intérieur par une coupole vitrée, comme celle de la halle au blé de Paris.

Digitized by Google

La garantie de langage est une des dernières qu'on puisse établir, elle ne peut commencer qu'à l'époque où le peuple, pourvu du nécessaire et rentré en grâce avec la classe riche, s'y affectionne, s'efforce d'en copier les manières, et prend le ton du peuple d'Athènes, où les plus pauvres gens se piquaient de parler correctement.

On s'est apitoyé souvent sur cette bizarrerie de la Civilisation qui, avec ses perfectibilités, ne peut pas amener les peuples civilisés à s'entendre de nation à nation, pas même de province à province, car un Français de Paris ne comprend rien au jargon d'un paysan provençal.

Ce n'est pas l'instruction, la multiplication des écoles qui peuvent remédier à ce vice, mais le Ton. Il faut que le peuple arrive à un ton qui lui inspire le désir d'être présentable à la classe riche, de pouvoir sympathiser avec elle; or, les moyens d'inoculer cet esprit au peuple tiennent au régime des garanties spirituelles ou affectives dont nous traiterons plus loin.

C'est encore au ton bien plus qu'aux écoles que le peuple devra (en Garantisme) l'habitude contractée déjà dans quelques villes, de s'initier aux arts, comme musique ou danse, et pouvoir figurer sur les théâtres. Il est une ville de France où le peuple y est habitué. Les ouvriers, à Toulouse, quittent leur atelier le soir pour aller figurer dans les chœurs du théâtre. C'est une branche de leur industrie, et l'on a, dans cette ville, des chœurs très bons, et à peu de frais, tant à l'église qu'aux théâtres. Ce qui se fait à Toulouse pourrait avoir lieu dans tout autre pays, et tous les individus, même au village, seraient musiciens, si on avait pris, il y a cent ans, les mesures nécessaires. C'est un des moyens qui contribuent le plus à rapprocher le peuple et les grands. La classe riche aime beaucoup la musique, l'opéra, et ce serait entre elle et le peuple un lien très-puissant que cette faculté de trouver de bons choristes et danseurs dans les simples ouviers, dans les moindres paysans, comme ceux de Bohême, qui chanteront à toutes parties, et avec beaucoup de justesse, un chœur sur lequel échoueraient les artistes de la plupart des théâtres de France.

Avant de songer à rendre le peuple musicien, il faut pourvoir d'abord à sa subsistance. Il est donc entendu que les mesures de garantie du nécessaire doivent avoir le 1^er^ pas ; mais supposons cette garantie réalisée par des moyens dont on verra le détail aux sections suivantes, il deviendrait fort aisé de façonner le peuple à la musique. Tous les enfants ayant du goût à étudier quelque instrument, on réunirait d'abord ceux qui ont la justesse d'oreille, on en formerait un noyau de choristes qui chanterait aux offices de paroisse, et habituerait peu à peu a population entière à la justesse et l'harmonie musicale.

Digitized by Google

Les riches ne sont riches qu'à demi, tant que le peuple est pauvre; s'ils voulaient calculer ce que leur coûte la pauvreté du peuple, de combien de plaisirs et de liens ils sont privés par cette pauvreté, ils verraient que le véritable ami des riches sera celui qui trouvera le moyen de mettre le peuple dans l'aisance graduée et relative, c'est de quoi je prétends les convaincre par la théorie du Garantisme; après l'avoir lue, chacun s'écriera : nous ne serons vraiment riches que lorsque le peuple sera dans l'aisance.

Comment l'y amener? Tout est à faire pour le peuple : nourriture, vêtement, logement, tout lui manque, et surtout le travail. On s'effraie à l'idée de pourvoir à tant de besoins et on s'étourdit sur le mal pour se dispenser de chercher le remède.

Si je disais qu'il faut faire pour le peuple non-seulement l'utile, mais encore l'agréable, chacun se récrierait : les riches croiraient qu'on va proposer des mesures coûteuses pour eux et se hâteraient de conclure qu'il suffit bien de pourvoir à l'utile, qu'il ne faut pas exciter le peuple au goût des plaisirs! Opinion de civilisés qui voient tout en simple et sont par instinct ennemis du composé. Si l'on ne fait que l'utile pour le peuple, il restera ennemi des grands, et les grands resteront inconciliables avec lui; la Duplicité sociale ou discorde essentielle des classes continuera à régner, on aura manqué le Garantisme d'unité qui ne peut naître que d'un ordre où le peuple, jouissant de l'utile et de l'agréable, deviendra par cette raison agréable et utile aux riches.

Tel est le point de vue sous lequel il faut envisager le Garantisme. Il doit repousser toute spéculation simple. C'est la bévue qui fait échouer depuis 3000 ans nos philosophes; ils cherchent des Garanties simples et n'arrivent à aucune; ils veulent ou feignent de vouloir procurer l'utile au peuple; on ne peut lui procurer que les 2 biens à la fois, l'utile et l'agréable. Cette destination de l'homme social a été suffisamment établie, soit dans le traité d'harmonie composée, soit dans le petit traité de Sérisophie (7e période, Tribus composées) qu'on vient de lire en 13e touche. Nous ne pouvons donc arriver au bien qu'en nous ralliant à cette règle de mouvement social, et nous isolant de l'esprit philosophique toujours enclin au simple, aheurté à nous procurer seulement l'utile dont il ne peut nous garantir aucune branche.

Pour me prêter aux convenances, je vais commencer à traiter de l'utile, tracer le plan d'exécution sans donner d'abord les moyens; ils se trouveront dans les opérations qui garantissent à la fois l'agréable et l'utile.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DE LA TRIBU SIMPLE, OU ASSOCIATION DES MÉNAGES.

Ceux qui ont tardé plusieurs mille ans à faire des découvertes aussi faciles que l'étrier et la soupente [de voiture], ne doivent pas s'étonner d'ignorer encore des vérités fondamentales en politique socia'e. La première est que le ménage conjugal ou individuel n'est pas fait pour le peuple. C'est un plaisir de gens riches, comme celui de rouler carrosse, mais le peuple est fait pour se passer de carrosse et de ménage, il doit aller à pied et vivre en pension, les gens mariés comme les non mariés. Le peuple est ruiné, malheureux, condamné aux privations perpétuelles, s'il est obligé de tenir ménage.

On a déjà vu dans le traité des périodes 7, Sérisophie, ou Tribus composées, et 6 1|2, ou tribu mixte, quelle immensité d'économies et d'agréments procure au peuple la réunion en grandes sociétés d'environ 6 et 400 personnes; mais dans la période Sérisophie, il existe association d'industrie générale ou presque générale. Ici, au contraire, nous avons à spéculer sur des familles qui ne sont point associées d'industrie générale; nous ne voulons que les associer de ménage, par tribus peu nombreuses et qui seront d'ordre simple, puisqu'elles ne seront sociétés *que de ménage et non d'industrie*; elles devront être d'environ moitié numérique de celles d'ordre mixte, 7e période, soit 144 à 160 personnes par chaque Tribu simple.

Les lieux les moins cultivés peuvent comporter des réunions de 150 personnes, environ 30 familles. Il n'est guères de hameaux qui ne s'élèvent à ce nombre; au reste, les exceptions n'infirment pas la règle, et quand même un petit nombre de montagnards serait obligé de rester en familles isolées, il n'en serait pas moins certain qu'une réunion domestique de 150 villageois peut se former à peu près dans tous pays cultivés, et à plus forte raison parmi le peuple des villes.

Répétons que c'est ici une spéculation pour le peuple et non pour les gens riches. La théorie du Garantisme n'a pas besoin de garantir aux riches ce qu'ils ont déjà, le bien-être domestique dans un ménage opulent; mais le peuple et la bourgeoisie même, dans ses mesquins ménages, sont fort loin du bien-être domestique, et l'on peut assurer que si les tribus simples étaient organisées, aucune famille de 5 à 6 individus ne voudrait rester en ménage isolé, à moins de 6000 fr. de rente; or, quel est le nombre des familles rentées à 6000 fr. ? à peine une sur cent. C'est donc à la totalité de la Civilisation que s'adapterait la Tribu simple, car elle conviendrait aux 99|100 qu'on peut bien compter pour

Digitized by Google

le tout; d'ailleurs le Garantisme assure aux riches une foule de biens qui, sans rien changer à leurs habitudes de ménage, leur vaut de nombreux avantages vainement désirés en Civilisation; tels sont entre autres : la cessation des révolutions et excès de population, la perception facile des impôts, l'extrême diminution des guerres, la circulation directe, etc.

Il est surprenant que nos Économistes, soi-disant politiques, n'aient pas encore découvert en Économie une vérité connue de tous les soldats. C'est qu'il faut, lorsqu'on est pauvre, se réunir pour épargner les frais de ménage et améliorer sa misérable chère Si les soldats, au lieu de faire la soupe de chambrée, faisaient chacun la leur, comment parviendraient-ils, avec leur chétive paie, à manger quelque chose de passable? Pour y réussir, ils font société de cuisine, se concertent pour l'achat des légumes; le caporal va au marché, assisté d'un soldat pour prévenir les grivelages. Ainsi la compagnie est fournisseur d'elle-même, sans passer par les mains d'un intermédiaire qui la grugerait en achats, ni d'un cuisinier salarié.

Tel est le modèle que doit suivre la Tribu simple, quoique dans un cadre plus vaste. Les gens du peuple réunis en masse d'environ 150, doivent s'associer pour le ménage seulement (je ne dis pas pour l'industrie); ils doivent observer les 2 règles suivies par les soldats : être fournisseurs et cuisiniers pour eux-mêmes et ainsi des autres fonctions de ménage, blanchissage, raccommodage, etc. J'ai cité la cuisine comme la principale et la plus adaptée aux spéculations de réunion économique.

Un grand fléau pour le peuple et la bourgeoisie, c'est la rareté des ménagères; on épouse une femme pour tenir le ménage, mais sera-t-elle apte à ce genre de service? J'ai démontré qu'il se montre à peine une ménagère sur 5 à 6 femmes, et que, par un effet qui nous paraît vicieux et qui est une disposition de haute sagesse, la femme qui est ménagère par caractère est en état de conduire, de régir 6 ménages et non pas 1.

Ainsi, sur une masse de 30 familles, on trouvera communément 5 à 6 ménagères. C'est tout ce qu'il en faut pour une tribu de 150 personnes; 6 femmes intelligentes la régiront d'autant mieux, qu'elles se partageront les fonctions; les unes dirigeront la cuisine, les autres la lingerie, et ainsi des autres emplois, et un résultat de cette gestion combinée sera de rendre ménagères la plupart de celles qui ne le sont pas. En Civilisation, en effet, telle femme opérerait assez bien dans les emplois secondaires et spéciaux, mais si vous lui donnez le tout à gérer, s'il faut qu'elle surveille à la fois cuisine, lingerie, blanchissage, cave, etc., sa tête n'y suffit pas, elle se rebute et prend en aversion la branche même qui lui aurait plu isolément. Cette femme sera à sa place

Digitized by Google

dans la Tribu simple où elle ne s'occupera que de la portion du ménage qui lui plaît, et qu'elle exercera en 2e, 3e rang, selon ses moyens connus. D'ailleurs la combinaison des travaux domestiques n'exigera guère que le tiers des femmes qu'emploie l'incohérence actuelle.

30 familles sont nécessaires dans cette réunion ; elle échouerait complètement à 10 ou 12 familles. Ce nombre ne se prêterait ni aux distributions matérielles ni aux distributions passionnelles qui exigent variété et classement progressif. 150 personnes des 2 sexes et de tout âge, c'est le moindre nombre que puisse comporter le classement dont nous devons ici nous occuper. Cette entreprise est infiniment facile en Civilisation. Dans les villages comme dans les villes, tout homme tant soit peu riche peut devenir sur ce point un messie social et changer la face du monde policé par la facile entreprise d'une tribu simple.

Examinons-la d'abord dans les détails de la subsistance, qui est l'objet le plus intéressant pour le peuple, et ne perdons pas de vue qu'il faut joindre l'agréable à l'utile, puisque la destinée de l'homme est composée, et que la philosophie échoue depuis 3000 ans pour avoir voulu spéculer en simple, établir l'utile sans l'agréable. Remplissons ces conditions quant à la subsistance, et observons que des gens pauvres ou même gens de fortune bornée ne peuvent, en fait de subsistance, réunir l'utile à l'agréable que dans le cas d'une nombreuse association.

J'ai vécu longtemps dans les pensions. Souvent parmi les invités se trouvaient des étrangers, des gens tenant bon ménage dans leur petite ville, et qui en voyant notre ordinaire s'écriaient avec étonnement : — Est-ce que vous êtes servis tous les jours de cette manière ? — Oui, toujours. — Mais vous payez donc bien cher ? — 2 francs par jour pour dîner et souper. — Vous voulez dire 2 francs à chaque repas ? — Non, 2 francs les 2 repas. — Oh ! cela n'est pas possible ; votre maître de pension serait bientôt ruiné. — Il s'y ruine si peu qu'il y gagne sa vie. — Mais c'est inconcevable ! on vous prodigue volailles fines, pâtisseries, jardinages délicats, desserts somptueux, le vin à discrétion. Peste si nous voulions faire une chère pareille dans nos ménages, nos revenus n'y brilleraient pas. — Là-dessus on faisait comprendre à ces étrangers qu'un homme travaillant pour servir 25 à 30 personnes en 2 tables a des moyens que n'a pas un petit ménage : premier principe que les économistes et moralistes ne savent pas mettre en pratique pour le peuple civilisé.

Passons à l'agréable. D'autres étrangers nous disaient : — Mais vous êtes bien gais, vous riez comme des bienheureux. On apprend avec vous toutes sortes de nouvelles ; chacun apporte la sienne, l'un sur le commerce, l'autre sur les spectacles, tel sur les femmes, tel sur la poli-

Digitized by Google

tique. On apprend un peu de tout à vos dîners, on y rit, on y mène une bonne vie. — Assez bonne. Eh ! cela n'est donc pas si gai dans votre ménage ? — Ah bon Dieu ! ne m'en parlez pas — Cependant vous avez une femme aimable. — Oui, oui, tout ça est beau le premier mois. Tenez, j'aime bien ma femme ; je n'en voudrais pas avoir d'autre, mais si ça était à refaire.... Ah ! ne vous mariez pas. — Ça n'est donc pas gai comme chez nous ? — Bah ! de la gaîté dans nos petits ménages ! C'est l'enfant qui piaille, c'est la ménagère qui gronde. C'est le diable ! On est triste à table comme des hibous ; il faudrait avoir tous les jours des amis, mais la dépense ! Ah ! nous ne faisons pas une chère comme vous. Au reste voici la belle saison, j'enverrai la femme et les enfants à la campagne, et sitôt qu'ils seront partis, je viendrai un peu rire avec vous.

La conclusion est que la gaîté à table n'habite pas dans les ménages pauvres ; elle peut bien régner chez les Mondors, qui ont des ménages somptueux, mais nullement chez le bourgeois, et encore moins chez le peuple. Elle ne s'établit à table que dans les réunions amicales, artistement variées, car il y a des règles pour la composition des compagnies, et souvent telle réunion, fort gaie une année, devient morne une autre année par vice d'assortiment des caractères.

Sur ce 2e point comme sur le premier, une tribu simple de 150 personnes pourvoit à l'utile et l'agréable ; jugeons-en par le détail du régime alimentaire d'une Tribu simple ; et comme il faut envisager l'ensemble de ses fonctions, je vais donner du tout une description complète.

La maison est disposée de manière que les 30 ménages peuvent se rendre à couvert aux salles du repas. Je les suppose composées d'ouvriers qui en moyenne ne peuvent dépenser que 1 fr. par jour en nourriture, soit 150 fr. par jour, environ 5,500 fr. par an. Admettons que le fonds capital soit garanti, et on verra plus loin quels en seront les moyens, et je maintiens qu'avec la modique somme de 1 fr. par jour, ils auront la chère des bons ménages de la ville, et la gaîté dont dont on ne trouve pas l'ombre dans les ménages.

On voit déjà parmi nous un germe de combinaison sur la préparation des aliments, par la boulangerie et la brasserie. Un seul boulanger prépare pour 100 et 200 ménages, un brasseur pour 1000. Pourquoi les ménages n'ont-ils pas de même un seul traiteur ? C'est que les fraudes commerciales ont un champ moins vaste en boulangerie, le commerce et la chimie n'ayant pas encore inventé un moyen de substituer à la farine quelque drogue malfaisante. On peut maintenir sur ce point l'industrie combinée qui tombe partout où s'introduit la fourberie, mais il est aisé de prévoir que les villes de construction harmonique présenteraient contre la fourberie des traiteurs une garantie suffisante, et

Digitized by Google

qu'ils en viendraient bien vite à préparer pour 3 ou 400 ménages à la fois. Supposons 3 de ces grandes maisons contenant chacune 100 ménages, et où les propriétaires n'auront admis que des familles assez industrieuses ou assez aisées pour mériter crédit d'un mois sur la subsistance. Ces 3 maisons contiguës pourront se ménager une communication couverte, et la maison centrale fera la cuisine pour les 3, en la disposant pour 3 classes d'inégale fortune. On a vu ailleurs de quelle excellente chère et de quelle économie jouirait une telle réunion ; elle ferait révolution à l'instant, et la vie de ménage tomberait à plat, excepté chez les gens riches : encore préféreraient-ils généralement se faire servir par la cuisine unitaire, comme ils se font servir par le boulanger. Il est entendu que les 300 familles ne se mettraient pas comme nos bourgeois à la discrétion d'un traiteur qui, selon son caprice, frelate les vins, détériore les mets, achète de basses qualités, etc. On aurait aux cuisines un comité de surveillants tirés des 300 familles, et les plus riches feraient un fond pour l'approvisionnement direct, et pour se mettre à l'abri des astuces mercantiles.

Dès ce moment, la révolution de vie domestique serait consommée, et la vie de ménage abandonnée : cette combinaison fondamentale donnerait bien vite naissance à toutes les autres. Malheureusement ceux qui spéculent sur des réunions, comme la société coopérative de Londres, comptent pour rien la cuisine et les 2 combinaisons qu'elle peut former, l'une matérielle, par la bonne chère et les facilités de la préparation en 4 classes; l'autre spirituelle, par la variété des réunions qu'on peut, dans une masse de 300 familles, assortir et varier au gré de tous les goûts. C'est donc sur la cuisine combinée qu'il faut spéculer avant tout pour atteindre au double charme qui est le vœu de tous les humains, et il est certain qu'on serait arrivé promptement à ce but, dans une ville construite selon les règles d'architecture unitaire ou harmonique, dont nos architectes n'ont eu aucune idée, et dont nos philosophes s'éloignent de plus en plus par leur théorie de fausse liberté, consacrant le morcellement des ménages, le mauvais goût, les caprices individuels, sacrifiant le beau à de folles illusions sur le bon, opposés aux garanties de jouissances collectives. On a cru sur leur parole que le sentier de la vertu était dans la mauvaise cuisine, les sales habitations et les fourberies mercantiles. On peut juger maintenant quel crédit méritent ces visions qui prétendent faire régner le bon aux dépens du beau et protéger la fourberie sous prétexte de liberté individuelle, et qui repousse tout principe sur la solidarité des individus pour les jouissances de la masse, la solidarité des masses pour contribuer aux plaisirs et subvenir aux besoins de l'individu. En Civilisation, loin que la masse concoure aux plaisirs de l'individu, elle ne veut pas même coopérer

Digitized by Google

pour satisfaire ses besoins, et l'on ose, dans un pareil état social, parler de garantie, de perfectionnement social !

Une des erreurs de la politique civilisée est de compter pour rien le plaisir, ignorer qu'il doit entrer pour moitié dans toute spéculation sur le bonheur social. C'est la morale qui fausse ainsi les esprits sur ce point, et qui les engage dans cette politique simple, spéculant sur l'utile sans y joindre l'agréable. Qu'en résulte-t-il ? Qu'elle ne peut pas procurer l'utile aux sociétés humaines, le nécessaire et le travail au peuple.

On croit raisonner sagement en disant : il n'est pas bien d'habituer le peuple aux plaisirs, il faudrait seulement pouvoir lui assurer le nécessaire. Vous n'y réussirez jamais sans lui procurer en même temps le plaisir. Dieu a fait de l'homme un être composé, et non pas simple. Sa destinée collective, le destin des sociétés humaines, est composé et non pas simple. Elles doivent tendre au bon et au beau réunis, ne jamais séparer dans leurs vues l'agréable de l'utile, sinon elles n'arriveront ni à l'un ni à l'autre, et tomberont, comme le peuple anglais, dans l'extrême pauvreté à force d'industrie. Qu'on ne cite pas quelques exceptions de colonies naissantes, où la rareté de bras et l'abondance des terres procurent au peuple une aisance momentanée, elle cessera bien vite par l'accroissement de population. D'ailleurs, ces petites exceptions confirment la règle que les sociétés doivent tendre au beau et au bon à la fois, et ne peuvent pas arriver à l'un des deux isolément. La morale qui nous prêche le contraire, qui veut qu'on n'envisage que le bon, que l'utile, sans tendre au beau et au plaisir, est la plus trompeuse des sciences, le véritable ennemi de l'homme, car c'est elle qui lui a faussé le génie en politique sociale, et qui le jette dans l'anarchie simple, le détourne des vues de progrès composés, tendance au beau et au bon réunis.

J'ai dû établir cette thèse par un exemple très-matériel et très-sensuel, tiré des plaisirs de la vue, du tact et du goût, dont la voie se trouve dans l'architecture unitaire. Je pourrais établir même démonstration sur les autres sens, et prouver que si on spéculait sur l'ouïe, un moyen de donner l'oreille musicale à la nation la plus fausse d'oreille, aux Français, on n'y parviendrait que par des méthodes et dispositions qui seraient en même temps voie de progrès social et d'acheminement à d'autres garanties que celle de l'ouïe. C'est donc une grande erreur de prétendre que les sens sont des guides trompeurs, comme l'enseigne la morale ; ils sont au contraire des guides très-sûrs en progrès social, pourvu qu'on spécule sur le produit des sens en mode composé, *collectif et intégral*, en application à la masse du peuple entier, et non pas à quelques riches, selon les procédés de nos sciences économi-

Digitized by Google

ques, dont les fruits ne s'étendent qu'aux classes riche ou moyenne.

Appuyons la thèse d'un exemple tiré du sens le plus impérieux, qui est celui du goût ; examinons les résultats du développement de ce sens en mode composé, collectif et intégral, et en mode simple, individuel et incomplet.

Le goût de la bonne chère n'entraîne les individus qu'à des dépenses ruineuses, des excès préjudiciables ; mais ce goût de bonne chère devient une voie de haute harmonie sociale, s'il est appliqué à la plus grande réunion domestique, 3 à 400 familles. Il devient alors voie d'économie et de concorde par le charme de variété des compagnies, assortiment des caractères et des intrigues, auxquelles se joint le plaisir sensuel. Dans ce cas, l'exercice du sens du goût devient :

Composé, allié à un plaisir spirituel, celui des compagnies intriguées et variées ;

Collectif, étendu à la masse entière par les 3 degrés de chères culinaires ;

Intégral, embrassant toutes les branches et relations qui tiennent au régime des subsistances.

Ainsi la nature, ou Attraction, soit en plaisirs sensuels, soit en plaisirs spirituels, est toujours un guide sûr, pourvu que l'homme sache l'employer selon le mode voulu par Dieu, qui est l'application aux masses les plus nombreuses possible. Je viens d'appliquer cette règle à un plaisir sensuel, qui paraît le plus étranger à la politique sociale. C'est l'architecture combinée, jouissance pour la vue et le tact; on a vu qu'elle conduit très-directement à la branche la plus importante d'association, celle du régime unitaire des subsistances en préparation et consommation.

Là finissent les diatribes de la morale contre les sens, dont on peut dire, comme des autres branches d'attraction : Dieu fit bien tout ce qu'il fit, et il n'y a de vicieux, dans nos passions, que la fausse direction donnée par le mécanisme civilisé, qui les développe, — en essor simple et non composé, — en essor individuel et non collectif, — en essor partiel et non intégral.

C'est de l'accomplissement de ces 3 conditions que dépend l'accord du beau et du bon emploi des sens.

Digitized by Google

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

QUAI VOLTAIRE, 25.

OUVRAGES DE FOURIER.

Théorie de l'Unité universelle, 2e édition, 4 forts volumes in-8. Prix, 18 fr.

— Chaque volume séparément. 4 fr. 50 c.

— Le même ouvrage publié par livraisons. Prix de chaque livraison : 50 c. prise au bureau. — La souscription est permanente. Une ou plusieurs livraisons par semaine, à la volonté des souscripteurs,

Le nouveau Monde industriel et sociétaire, 3e édition. 1 fort volume in-8. 5 fr.

Théorie des quatre Mouvements, 3e édit., 1 fort vol. in-8. 6 fr.

— Les 6 volumes précédents ensemble. 28 fr.

Égarement de la raison, et fragments, brochure de 8 feuilles in-8. Prix, 2 fr. 50 c.

Mécanisme de l'agiotage, brochure de 6 feuilles in-8. Prix, 2 fr.

Anarchie industrielle et scientifique, brochure de 70 pages in-12. 75 c.

LA PHALANGE,

REVUE DE LA SCIENCE SOCIALE,

Paraissant une fois par mois.

Elle publie les manuscrits inédits de Fourier.

Prix d'abonnement : un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.

Imprimerie Lange Lévy, 16, rue du Croissant.

Digitized by Google

PUBLICATION

DES

MANUSCRITS DE FOURIER.

ÉGAREMENT DE LA RAISON

DÉMONTRÉ PAR LES RIDICULES

DES SCIENCES INCERTAINES.

[Cahier Éleuthère *; 27e pièce, cote supplémentaire.]

SOMMAIRE.

MÉTAPHYSIQUE. — Dénégation de la Providence et avilissement de Dieu par la métaphysique. — Nos destinées en cette vie. — Nos destinées après cette vie.

POLITIQUE. — L'indigence. — Les révolutions. — Phases de la Civilisation en vibrations ascendante et descendante.

MORALE. — Origine de la morale. — Relation de la morale avec la religion et la politique.

CONCLUSION sur les sciences incertaines.

---

* Ce cahier a été écrit par Fourier avant la publication de la *Théorie des quatre Mouvements*, (1808) ainsi que le prouvent divers passages reproduits en entier dans cet ouvrage. Plusieurs des cahiers qui semblent se rapporter à cette époque, portent un nom particulier; en tête de celui présentement publié se trouve le nom d'*Éleuthère*. — Les mots renfermés entre double parenthèse (( )) sont rayés dans le manuscrit; les crochets [ ] indiquent un blanc laissé par l'auteur ou une intercalation faite par les éditeurs. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

MÉTAPHYSIQUE.

Dénégation de la Providence et avilissement de Dieu par les métaphysiciens.

Si l'on veut glacer tous les esprits, il suffit de prononcer le mot de *métaphysique*. Cette science, affectée à l'étude de l'âme, est un objet d'effroi pour quiconque possède une âme; elle figure dans le monde savant comme la ronce dans un bosquet.

Bien différents de Midas qui changeait le cuivre en or, les métaphysiciens ont eu l'art de changer l'or en cuivre, et de reléguer au dernier rang leur science qui devait tenir le sceptre du monde scientifique. C'était à eux de dissiper les charlataneries de la superstition, de la politique et de la morale, qui prétendent diriger les affaires sociales; c'était à eux de censurer les opérations de Dieu, déterminer les devoirs de Dieu envers nous et ses plans sur l'ordre des sociétés humaines. Mais à quoi la métaphysique s'est-elle arrêtée? A des arguties sur les sensations, les abstractions et les perceptions. Cette broutille méritait-elle d'occuper la science chargée de résoudre le grand problème des destinées, le problème de l'harmonie universelle?

Comme théorie des êtres immatériels, la métaphysique est le seul juge qui puisse s'interposer entre Dieu et les sciences humaines; elle seule peut discuter si Dieu a rempli ses devoirs envers les créatures, et si les sciences ont pénétré et secondé les vues de Dieu. En la voyant renoncer à de si hautes fonctions pour se jeter dans les enfantillages de l'idéologie, ne peut-on pas lui dire :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Étrange bizarrerie! tandis que chaque science s'efforce d'étendre son domaine et d'empiéter au delà de ses attributions, la métaphysique seule abandonne ses privilèges, et n'ose pas raisonner librement sur les œuvres de Dieu dont elle est seule juge compétent. Il est désolant de penser que la stupeur, la pusillanimité de cette classe de savants prive depuis 2,500 ans le genre humain de la connaissance des lois divines et des destinées.

((A défaut de lois divines, il était naturel que les hommes établissent les leurs; c'est ce qui a donné lieu à trois classes de charlatanerie, la superstition, la politique et la morale, sciences dont les auteurs essaient de diriger l'ordre social et de suppléer au défaut des lois divines.))

A défaut de lois divines trois sciences sont intervenues pour diriger le mouvement social, ce sont ((la superstition)) la Politique, la Morale et l'Économie. Toutes trois de concert ont établi [un principe] qui est le

Digitized by Google

fondement de toutes les erreurs. Elles ont enseigné que la raison humaine peut de son chef, et sans le secours de la révélation divine, inventer un ordre social qui fera le bonheur des humains. Cette opinion, exclut Dieu de la direction du mouvement social pour la livrer aux philosophes qui ont de temps immémorial conduit le genre humain d'abîmes en abîmes, autant de fois qu'ils ont pu tenir les rênes de l'administration.

Tandis que ces 3 sciences ((la superstition)), l'économie, la politique et la morale partagent la dépouille de Dieu, la direction du mouvement social, on voit régner partout les trois dégénérations physique, politique et morale, qui attestent la dégradation du genre humain, et l'imbécillité des sciences qu'il a choisies pour guides. En voyant cette malheureuse civilisation, qui, après 25 siècles d'études, marche de révolutions en révolutions, de tortures en tortures, qu'attendez-vous, métaphysiciens, d'attaquer en masse les 3 sciences qui remplissent si mal les fonctions de Dieu qu'elles se sont arrogées? La censure des ((superstitieux)) économistes, des politiques et des moralistes n'appartient qu'à vous seuls. Vos attributions s'étendent à déterminer nos destinées en cette vie et en l'autre, et à confondre tous les charlatans qui prétendent remplir cette tâche. Mais, en vous donnant pour esprits forts, vous vous laissez paralyser par la superstition. C'est ce que je vais vous démontrer par une dissertation sur les 2 problèmes qui étaient le principal objet de votre science. Ces deux problèmes sont les analyses de nos destinées en ce monde et en l'autre.

Nos destinées en cette vie.

Je reproduis ici la thèse sur l'insuffisance de la raison sans révélation. J'ai dit précédemment [Fourier a ajouté après coup à l'interligne les mots suivants : *au prospectus en d'autres termes*] — ou Dieu ne veut pas le bonheur des hommes, et dans ce cas la philosophie ne peut rien pour eux, ou bien s'il veut notre bonheur, il a dû préparer, pour nous y conduire, d'autres voies que la Civilisation, et d'autres guides que les sciences incertaines trop convaincues d'empirisme par 25 siècles de tourment qu'elles nous ont causé.

Tel était le premier débat qu'il fallait élever sur l'impéritie des sciences incertaines. On a bien osé douter des sciences les plus fixes; on a vanté avec raison Descartes, qui le premier appliqua le doute à toutes les connaissances acquises. Pourquoi donc ne douterait-on pas des prétendues lumières qu'on doit à ((la superstition)) l'économisme, à la politique et à la morale? Le règne de ces trois sciences n'ayant produit que les révolutions et l'indigence, il fallait les condamner en masse sur

Digitized by Google

le vice de leurs [ ], et les signaler comme visions scientifiques, aberrations du génie et absence de l'esprit divin.

Le premier pas à faire pour arriver au bien, c'est d'oser confesser l'existence du mal et rompre en visière aux charlatans qui le propagent. La métaphysique chargée de rechercher les vues de Dieu devait, avant tout, constater l'ignorance de ces vues, et attaquer les sciences incertaines comme dépourvues de mission et usurpatrices des fonctions de Dieu. Rien n'atteste que Dieu, en faveur de ces 3 sectes, se soit dessaisi de sa prérogative de Directeur de tout mouvement. Or si la gestion du mouvement appartient à Dieu, le bien, en fait de mouvement social, ne peut venir que de Dieu, la connaissance des voies qui conduisent au bien ne peut venir que d'une révélation divine, et non pas des visions de 3 sectes qui ne justifient d'aucune communication directe, constante et avérée avec Dieu.

En attendant que cette révélation divine et ces voies de bien social parviennent à notre connaissance, Dieu est responsable des désordres de nos sociétés, puisqu'il est l'unique moteur de l'univers; il est donc coupable et accusable pour les maux qu'ont endurés nos aïeux, et que nous endurons nous-mêmes, et le premier pas que la raison doive faire, c'est d'accuser Dieu sur le défaut de révélation et d'intervention divine, accuser les sciences incertaines sur leur impéritie. J'avoue qu'un tel rôle devait sembler effrayant à des esprits rétrécis par les calculs de perceptions, d'intuitions et de sensations.

Un plus grand obstacle, c'était l'influence de la superstition: elle interdisait aux civilisés tout débat sur les vues et les devoirs de Dieu, elle étouffait la métaphysique dans sa source en s'opposant à toute critique raisonnée des œuvres de Dieu. Nul n'aurait osé élever des questions dont l'examen aurait conduit à blâmer et à accuser d'abord la Divinité. Aussi a-t-on craint de rechercher la cause des désordres évidents de la nature, qui n'offre par tout le globe que les triomphes de la violence et de la perfidie. Les civilisés ont étouffé l'espoir même de dissiper leur ignorance. Ils l'ont consacrée par des dogmes religieux qui nous peignent Dieu comme un Satrape, ami de la terreur et de la flagornerie. On a posé, en principe, qu'il fallait admirer tout ce qu'on ne comprenait pas dans les œuvres de Dieu, même la création du tigre qui nous dévore et de l'insecte qui nous tourmente. La métaphysique n'a point dissipé ce servile préjugé, elle a méconnu ses principales fonctions qui étaient d'établir l'homme en débat avec la Divinité, de traduire au tribunal de la raison ce Dieu dont les œuvres n'offrent jusqu'à présent qu'un mélange révoltant de sagesse et d'horreurs, amalgame déshonorant pour le Créateur, tant qu'on n'a pas reconnu la nécessité du mal dont il permet si constamment le triomphe.

Digitized by Google

De tout temps l'excès de nos malheurs sociaux a déconcerté les gens les plus religieux : on se plaint de lui à mots couverts; prêtres et philosophes s'accordent à le dire :

> Montrez vos lois à l'univers,
> Daignez dissiper les ténèbres
> Dont nos faibles yeux sont couverts.
> (J.-B. ROUSSEAU.)

En d'autres termes, c'est lui dire : « Vous n'avez pourvu à rien, vous nous laissez dans le malheur, sans vous inquiéter de nous révéler un système social qui nous mette à l'abri de l'indigence et des bouleversements. »

Il est remarquable que ce reproche très-bien fondé part du sacerdoce qui se dit interprète de Dieu, et qui, dans ces trois vers traduits des livres saints de la chrétienté, reproche franchement à Dieu de n'avoir pas fait son devoir.

Je m'arrête à cette particularité pour prouver qu'il n'y a rien de nouveau ni d'impie dans l'idée de censurer Dieu. On l'a accusé de tout temps en termes plus ou moins ménagés. Nos prières sont des reproches indirects que nous lui adressons sur notre mal être. S'il avait fait son devoir, s'il nous avait donné le bonheur, nous ne lui adresserions pas des suppliques, mais des actions de grâces. Cependant nous prions Dieu, et c'est une absurdité qui n'est pardonnable qu'aux malades; il ne sert à rien de prier, il faut *chercher*. Aide-toi, le ciel t'aidera. Mais vous avez molli, philosophes, sur ce grand problème des lois divines. Épouvantés à l'aspect des maux présents et passés, vous avez désespéré de la Providence, et vous êtes tombés dans deux excès qui vous éloignaient en tout sens de la découverte des destinées. Ces deux excès, ou plutôt ces deux faiblesses, sont l'athéisme et la crédulité religieuse.

1° L'*Athéisme*. Il est le point de ralliement des prétendus esprits forts. La plupart d'entre eux sont athées ou matérialistes, ce qui est peu différent. Je ne prétends pas les blâmer de cette opinion; au contraire, l'athéisme est très-pardonnable et très-noble dans un instant d'indignation, au moment où le savant se voyant déçu dans ses calculs de bien social, envisage avec horreur l'impossibilité de remédier aux malheurs de la Civilisation, alors il doit s'écrier : Si c'est là le sort réservé au genre humain, il n'y a donc point de Dieu, point de Providence.

Vainement des orateurs diront-ils que les cieux proclament la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei :* nos souffrances proclament bien mieux la malice ou l'impéritie de Dieu. Plus l'œuvre de la création met en évidence son habileté, plus il est compromis pour n'avoir pas employé tant de science à pourvoir au bonheur des créatures. Que nous sert ce vain étalage de la puissance divine, cette fourmillière d'astres

Digitized by Google

qui font la parade au-dessus de nos têtes? Nous demandons à Dieu le bien-être avant les spectacles : *Panem et circenses*. Veut-il s'assimiler aux souverains de la terre, qui ne gratifient leurs peuples que de parades? Au moins les souverains sont à l'abri de reproches, car ils ne peuvent pas créer l'abondance et le bien-être. Mais Dieu, qui a ce pouvoir, devait en faire usage en notre faveur. Il semble n'avoir travaillé que pour nous éblouir les yeux. Qu'avons-nous à faire de son fatras d'étoiles qu'il nous étale? il nous doit d'autres preuves de sa sollicitude avant de prétendre à nos hommages, et nous arguons de la haute sagesse qu'il fait éclater au firmament pour l'accuser de négligence sur les choses de la terre.

Osons enfin aborder la question des devoirs de Dieu, ne nous laissons point abuser par des prestiges oratoires, par des phrases ronflantes, comme *cœli enarrant gloriam Dei*. Si Dieu a des titres à la gloire, laissons chanter sa gloire à ceux qui en profitent et qui ont de bonnes rentes; quant à nous, habitants de ce globe, sur 800 millions que nous sommes il y en a au moins 750 millions qui n'ont point du tout à se louer de la sagesse de Dieu. Nous ne sommes point d'accord avec le psalmiste David, se vautrant dans la crapule, faisant égorger ses fidèles capitaines pour enlever leurs femmes, faisant scier les prisonniers entre des planches, rôtir dans des fours, couper par morceaux et éventrer les mères, etc.; David, dis-je, couvert de tant de crimes, peut bien à son aise chanter la gloire d'un Dieu qui lui fournit des hommes à massacrer, des provinces à gruger, des sérails et des flatteurs pour louer ses cantates hyperboliques. Voilà les hommes qui sont excusables de louer un Dieu protecteur de leurs orgies; mais le grand nombre des civilisés et barbares peut répondre à David en rétorquant ainsi son verset : « *Terræ enarrant incuriam Dei, et absentiam providentiæ ejus annuntiat civilisatio.* — Les désordres de la terre proclament l'insouciance de Dieu, et les horreurs de la civilisation attestent la nullité de sa providence. »

D'ailleurs, à quoi se réduit jusqu'à présent cette gloire d'avoir créé les astres? Si tous ces mondes que nous voyons graviter sont remplis de créatures aussi malheureuses que nous, le bel art de créer les mondes n'est donc que l'art de multiplier les malheureux; et si parmi ces mondes il en est quelques-uns où règne le bonheur qui nous est refusé, nous ne devons à Dieu que des reproches pour nous avoir exceptés de ses faveurs. Bref, que les autres mondes soient heureux tandis que nous souffrons, ou bien qu'ils soient victimes des mêmes infortunes qui nous affligent, dans l'un ou l'autre cas notre globe ne doit à Dieu qu'un concert de malédictions. Nous ne pouvons voir que l'esprit infernal dans celui qui nous créa pour nous dévouer aux horreurs de la Civilisation.

Digitized by Google

Aussi Dieu est-il maudit par toute la terre, — car il est harcelé de prières publiques par toute la terre. Eh! qu'est-ce que la prière publique, sinon un reproche d'improvidence, une malédiction déguisée? On n'adressera point à Dieu de prières publiques dans l'ordre combiné. Tout être en santé l'adorera sans lui rien demander, parce qu'il sera comblé de ses faveurs; mais jusqu'à présent les malheurs de la civilisation ne doivent-ils pas exciter cent fois plus de colère contre Dieu que l'aspect des étoiles ne peut causer d'admiration? Et ne devons-nous pas, en bonne justice, souhaiter à Dieu qu'il tombe à son tour dans la pauvreté, l'opprobre et les persécutions auxquelles il nous dévoua en nous condamnant à la civilisation?

Tel devait être le premier acte de la raison : *Maudire Dieu*, mais non pas le renier; car, en considérant l'ordonnance merveilleuse de l'univers matériel, il est impossible de contester l'intervention d'un moteur suprême, infiniment habile à mouvoir et à organiser la matière, infiniment méchant et ingénieux à torturer les créatures. L'athéisme est donc faiblesse, et la voix de la raison ne doit conduire qu'à l'impiété dont je viens d'exprimer les accents. L'athéisme est une opinion bâtarde qui ne mène à rien. L'impiété raisonnée mène à la lumière en ce qu'elle nous conserve dans la persuasion de l'habileté de Dieu. Une secte d'impies, quand elle sera lasse de blasphémer, en viendra à raisonner sur l'hypothèse des bontés de Dieu. L'un des impies dira : « Si ce tyran de l'univers avait voulu faire notre bonheur au lieu de nous persécuter, il pouvait imaginer pour nous un système social aussi merveilleux que celui des astres dont l'harmonie nous frappe d'étonnement. » Un autre impie ajoutera : « Ce que Dieu n'a pas fait, il peut le faire dans un moment de retour à la justice, peut-être qu'il se lassera de nous tourmenter, et qu'il remplacera l'ordre actuel par un état où la terre entière jouira du bonheur; peut-être Dieu deviendra-t-il bienfaisant dans un accès d'orgueil; peut-être sentira-t-il qu'il serait plus digne de lui de faire le bien que de perpétuer la civilisation. » Un troisième impie dira: « Peut-être ce changement que nous désirons est-il déjà arrêté dans l'esprit de Dieu, et, dans ce cas, il ne nous resterait qu'à en découvrir le plan; il se peut que nous l'ayons manqué par des études mal entendues, il se peut que ce chaos de sociétés civilisées, barbare et sauvage, ne soit pas le vœu ultérieur d'un être si habile; il se peut que ce chaos social du globe ne soit qu'une maladie politique, un désordre temporaire : n'est-il pas quelque moyen d'en sortir et de s'élever à un nouvel ordre social, comme on s'est déjà élevé de l'ordre sauvage au barbare et du barbare au civilisé? »

C'est ainsi que l'impiété raisonnée pouvait conduire la secte la plus ennemie de Dieu à la recherche des lois sociales de Dieu, à la recher-

Digitized by Google

che du mode de révélation que Dieu emploie avec nous, enfin à l'étude de l'Attraction, car toute question sur la révélation divine conduit à étudier l'attraction passionnée, seule voie par laquelle Dieu puisse communiquer aux créatures ses intentions. Mais les athées et les matérialistes, en se prétendant esprits forts, n'ont montré que des vues timides: tous ont vanté cet ordre civilisé qu'ils abhorrent en secret et dont l'aspect les désoriente au point de les faire douter de l'existence de Dieu, opinion qui décèle en eux l'égarement ou le défaut de génie.

2°. La *Crédulité religieuse*, *superstition*. — Athées, qui prétendez que l'ordonnance de l'univers est l'effet du hasard, vous êtes encore moins ridicules que les philosophes qui reconnaissent un Dieu. Ceux-ci, en avouant qu'ils croient à la Providence, s'engagent à suivre les volontés de Dieu; cependant ils déclament contre l'attraction qui est interprète de Dieu; ils veulent subordonner l'attraction aux caprices de la philosophie! Ils placent donc Dieu au second rang et la philosophie au premier rang! C'est bafouer Dieu : ne vaudrait-il pas mieux le renier?

Si l'athée est un esprit faible et pardonnable, le philosophe religieux est un déicide politique, qui usurpe sciemment les fonctions de l'Être suprême. L'athée nous dit: « Je n'aperçois sur la terre aucun indice de cette Providence que vous m'annoncez; je n'y vois que l'influence d'un génie malfaisant, brouillon et sanguinaire, d'un génie très-habile dans ses créations, mais impitoyable envers l'homme auquel il a préparé tant de tortures et tant de privations par l'aspect du bien-être dont jouit le petit nombre. Je ne veux point, dit l'athée, encenser ce mauvais génie, ce Dieu dont les œuvres ne respirent que carnage, iniquité et perfidie; je ne veux pas non plus encenser un Dieu juste, car s'il en existe un il est nul pour nous, puisqu'il n'a pas pourvu à notre bonheur, et nous ne lui devons que des reproches sur l'abandon où il nous laisse. »

L'opinion de cet athée est bien moins impie que celle d'un philosophe religieux qui, en croyant à la Providence, donne à entendre qu'elle n'a pourvu à rien, puisqu'il usurpe ses droits, puisqu'il veut régler le mouvement social sans consulter ni la Providence ni l'Attraction ou révélation.

Il suffit d'une observation pour confondre les philosophes religieux: que feraient-ils de plus s'il croyaient que la Providence n'existe pas? Ils ne pourraient pas s'arroger une fonction plus relevée que la direction du mouvement social; et s'ils osent envahir cette fonction tout en croyant à Dieu, quel rôle lui laissent-ils? Le rôle d'un roi fainéant qui est le prête-nom des volontés de son ministre. Véritablement Dieu est traité de la sorte par ces philosophes qui le reconnaissent verbalement, et le renient de fait. Ils composent des théories sociales, c'est prétendre que Dieu n'en a pas composé et que la Providence a besoin d'être sup-

Digitized by Google

plée par la philosophie. Répondez à cet argument, sectes hypocrites, qui voulez concilier l'idée d'une Providence divine avec la nécessité d'une législation purement humaine; et, pour en finir, si vous croyez en Dieu, nierez-vous que l'attraction vienne de Dieu et qu'elle conduise au luxe, aux sectes groupées et au mécanisme universel, trois buts que l'homme ne peut atteindre hors de l'état social dont j'ai donné une notice abrégée?

Sortons de ces hautes discussions, observons sur des questions plus familières l'inconséquence de ces sectes qui se mettent à la place de Dieu et qui dégradent Dieu en feignant de le révérer. Il semble que les philosophes veuillent payer Dieu en belles paroles des droits qu'ils lui ravissent; aussi lui donnent-ils des titres pompeux et vides de sens; comme ceux de mécanicien par excellence, providence économe, bonté suprême. Quel rapport ont tous ces titres avec le résultat actuel des œuvres de Dieu, avec l'ordre civilisé, barbare et sauvage? Peut-on voir l'œuvre d'un habile mécanicien, d'une providence économe et bienfaisante dans cette discordance de mille peuples divers qui s'entrechoquent sur tous les points du globe, et élèvent à l'envi des entraves de toute espèce dans les relations industrielles? L'œuvre d'un habile mécanicien, d'une providence économe, ce serait un ordre social qui rallierait tous ces peuples divers à un gouvernement central, à un systeme unitaire de relations.

Les sociétés actuelles du globe, collectivement prises, ne ressemblent-elles pas à une grande armée dans laquelle il y aurait mille commandants, mille marches contradictoires, d'où s'ensuivraient à chaque instant des discordes, des combats entre les divers pelotons; ne serait-il pas bien plus raisonnable de ne donner à cette armée qu'un seul chef, qu'un seul ordre, qu'un seul plan d'opérations au lieu de mille?

Même raisonnement s'applique aux relations du genre humain tout entier; et, pour nous en convaincre, descendons du tout à la partie. Supposons qu'on désunisse, qu'on isole les diverses provinces d'un grand empire; figurons-nous (je l'ai dit aux préliminaires) la confusion qu'exciterait sur le globe un démembrement de tous les grands États, comme la Chine, la France, la Russie, etc.; supposez qu'en France on formât des cent provinces autant de royaumes qui auraient cent souverains, cent armées, cent codes divers, cent langages divers, cent mesures, cent monnaies, enfin cent guerres et cent systèmes politiques: jugez quel chaos dégoûtant offrirait ce territoire français qui présente aujourd'hui une belle masse d'unité et de paix intérieure. La seule étude des contrastes, querelles et langages de ces cent petits états deviendrait une science immense, comme aujourd'hui l'étude des langages, codes et usages de tant de nations qui seront bientôt ramenées à l'unité. Jugez

Digitized by Google

quelle est la différence de sort pour ces cent provinces françaises d'être amies et réunies sous l'administration actuelle, ou bien de s'entrechoquer sous cent rois différents. On avouera que l'opération qui désunirait ainsi la France, la Chine et autres empires, serait le comble du ridicule. Voyez, en allant du petit au grand, si nos sciences n'ont pas entretenu sur le globe ce morcellement ridicule dont vous jugeriez l'introduction si désastreuse dans les portions du globe qui en sont exemptes.

Pourquoi penseriez-vous que Dieu ait moins de bon sens que vous n'en avez vous-mêmes, et que dans ses calculs sur le bien social de l'humanité il ait pu admettre ce morcellement du territoire que vous reconnaissez pour une œuvre d'ineptie et de confusion? Dieu qui tend à la plus grande simplification mécanique, à la plus grande économie de ressorts, n'a dû spéculer que sur la réunion administrative de tous les peuples. Si l'unité des provinces de France, de Chine et de Russie est à vos yeux le vœu de la raison, l'unité du globe serait donc un ordre plus raisonnable et plus simple encore, et l'unité du globe entier doit être le but ultérieur de la sagesse et de la raison. C'est donc sur la politique humaine que tombent les reproches de ridicule, de complication et d'esprit gigantesque pour avoir entretenu sur le globe tant de milliers d'empires hétérogènes et inconciliables, et les théories sociales de Dieu, dont je vous annonce la découverte, seront vraiment simples, en ramenant tout ce chaos de nations ennemies à un seul mécanisme d'unité et d'harmonie.

J'ajoute une dernière observation pour ceux qui trouvent gigantesque l'idée d'une réunion du globe. Pourquoi Dieu ne saurait-il pas exécuter en petit sur la terre ce qu'il exécute en grand dans les cieux? Il y fait mouvoir en harmonie des milliards de mondes inégaux : ne peut-il pas organiser de même dans chaque monde les relations des petites créatures qui l'habitent, et pouvons-nous trouver cette idée gigantesque, nous qui ne voyons rien de gigantesque dans l'harmonie des astres? Si notre imagination a pu se familiariser avec l'immensité des calculs astronomiques dans lesquels la terre, si grande à nos yeux, n'est comptée que pour une chétive étoile, nos esprits pourront bien plus aisément se prêter à envisager les habitants de cette petite étoile comme un corps de nation qui a ses périodes d'accroissement et de décadence, qui est sujet à l'enfance et à la caducité, à la déraison et à l'erreur. Si une erreur peut durer plusieurs années chez l'individu, plusieurs siècles dans le corps politique, elle peut en proportion durer plusieurs mille ans chez l'humanité entière, c'est-à-dire chez les savants qui la dirigent. Il y a à peine 3,000 ans que la raison se développe, et, dans ce court espace, elle n'a eu que trois ou quatre siècles de [ ]:

Digitized by Google

faut-il s'étonner qu'elle n'ait pas encore trouvé l'issue du dédale civilisé, barbare et sauvage? S'il a fallu tant de siècles pour produire les inventions les plus simples, comme la lunette et la boussole, qui encore ont été le fruit du hasard, sera-t-on surpris qu'une invention audacieuse comme le calcul de l'harmonie universelle soit restée inconnue jusqu'à ce jour, qu'elle ait échappé au génie visionnaire des anciens, au génie mercantile des modernes?

Si vous avez manqué jusqu'à présent la découverte des théories sociales de Dieu, c'est pour avoir soupçonné de vastes et profonds mystères dans ses plans qui sont d'une extrême simplicité. Cette harmonie universelle, dont le nom excite en vous l'idée d'immenses entreprises, est au contraire un moyen de les éviter en ramenant tout le globe à un même régime social, en supprimant toutes les méthodes de contrainte et en faisant tout mouvoir par le ressort du plaisir, par la seule Attraction. Elle est l'unique agent convenable à un mécanicien par excellence, puisqu'elle tend à combiner tous les efforts; elle est l'unique agent convenable à une bonté suprême, puisqu'elle fait trouver la volupté dans l'exécution des plans de Dieu.

Je m'arrête spécialement à ce titre de bonté suprême qu'on donne si vaguement à la Divinité. Comment peut-on voir l'intervention d'une bonté suprême dans un ordre de choses si malheureux que les plus savants demandent à Dieu des lumières, des moyens pour sortir le genre humain d'un tel abîme, et que toutes leurs théories ne tendent qu'à nous soutenir contre nos malheurs qu'ils ne peuvent nier. Aussi ne s'appliquent-ils qu'à façonner les peuples aux privations, à l'avilissement et aux calamités inhérentes à l'ordre civilisé et barbare, qu'à nous disposer aux souffrances sans espoir de bien-être. La résignation est d'autant plus grande que les diverses tentatives faites pour améliorer notre sort n'ont souvent réussi qu'à l'empirer, après de sanglantes catastrophes : les sciences incertaines qui avaient provoqué ces remèdes ont avancé, pour se laver de leur mauvais succès, que le genre humain était irrévocablement destiné aux souffrances et aux tribulations pendant cette vie, et que le bonheur consistait à savoir braver les revers.

D'après ces préjugés invétérés, on doit s'irriter contre quiconque veut faire luire l'espérance d'un meilleur sort, et je sens combien les esprits se refuseront à l'espoir d'un changement prochain et subit qui va s'opérer par tout le globe, du consentement unanime des souverains et des peuples. Comment se persuader, dira-t-on, que si ce changement merveilleux est possible, si les dispositions en ont été réglées par Dieu avant la création, il n'ait pas pris des mesures pour nous le faire connaître dès le moment où nous sommes aptes à l'opérer, et quand même il eût révélé il y a 3,000 ou 2,500 ans les lois de l'harmonie sociale aux Grecs

Digitized by Google

et aux Chinois, n'y aurait-il pas injustice de sa part d'avoir disposé les choses de manière à exclure de l'ordre combiné les générations antérieures qui en auraient ignoré les lois? Nos premiers pères auraient donc servi de marchepied aux siècles présents pour les élever à la félicité, et cette dénégation faite aux premiers hommes des bienfaits de l'harmonie réservée à leurs descendants, ne répugne-t-elle pas au caractère équitable de la Divinité?

Je réponds : Quant au malheur des générations passées, les jouissances réservées à l'harmonie sont tellement immenses, que Dieu ne devait pas s'arrêter au regret de quelques siècles de tourments et de civilisation, indispensables pour préparer le luxe qui est élément du bonheur. Dieu serait déjà justifié si la somme des temps heureux excédait de moitié celle des temps désastreux. Or la proportion générale dans l'univers est de 7/8 d'harmonie pour 1/8 de subversion (j'ai dit qu'on appelle périodes de subversion ou d'incohérence toutes les sociétés autres que l'Harmonie). Si l'âge subversif et ses calamités ont été de longue durée sur notre planète, c'est un effet de divers accidents particuliers, qui placent notre globe dans la classe la plus malheureuse de l'univers. Mais la prévoyance de ces accidents (dont je rendrai compte) ne devait pas influer sur la théorie générale de création. D'ailleurs, sur notre globe même, les temps de subversion ne sont pas toujours aussi désastreux que celui où nous vivons depuis 3,000 ans. Il n'y a de désastreuses que les 5 sociétés à famille incohérente; elles sont pauvres et agitées comme la Civilisation et la Barbarie, où le corps social ne garantit à l'indigent aucun minimum et ne peut lui en garantir, car l'ordre du travail civilisé et barbare étant trop répugnant, le pauvre resterait dans l'oisiveté pour peu que le nécessaire lui fût assuré.

La somme de malheur ne s'étend donc pas à l'âge entier de subversion, l'ordre civilisé pouvait tomber de caducité sous 1 ou 2 siècles, et nous aurions passé à la 6e société déjà plus supportable. Si la Civilisation dans laquelle nous sommes accablés d'infortunes se prolonge trop long-temps, c'est la faute de l'homme et non pas de Dieu qui nous donne assez de lumière pour chercher l'issue de l'ordre civilisé et des moyens suffisants pour nous élever plus haut.

En définitif, il ne reste sur les globes les moins favorisés que peu de siècles affectés aux malheurs de l'état subversif. Est-ce une raison suffisante aux yeux de Dieu pour ne pas créer l'homme, et croit-on que des parents doivent craindre de donner le jour à leurs enfants, parce que ceux-ci seront sujets à quelques douleurs dans l'enfance et la caducité?

Quant à l'objection sur les retards qu'a éprouvés la révélation divine,

Digitized by Google

elle n'est pas fondée, car l'Attraction qui est interprète de ces lois a été et restera invariable dans tous les temps et chez tous les peuples sans jamais cesser de se faire entendre; il n'y a donc pas eu de retard dans la révélation.

On pourrait tout au plus arguer sur le choix qu'a fait Dieu de l'Attraction passionnée pour son interprète, et dire qu'elle a fort mal rempli les vues de Dieu, puisqu'en résultat, ces vues ne sont ni connues ni exécutées depuis 25 siècles que tout est prêt pour l'établissement de l'Harmonie.

Ceci est une objection contre l'aveuglement des hommes et non pas contre la Providence. L'expérience vous avait appris que Dieu n'accorde pas à votre instinct comme à celui des animaux la faculté de découvrir naturellement et infailliblement les objets de vos besoins; mais vous avez la raison pour suppléer au défaut d'instinct, et procéder à l'invention de ce qui vous est nécessaire. Établissez bien cette différence entre vous et l'animal, il arrive à son but en fait d'ordre social par le seul instinct, et vous n'avez de ressource que dans la raison. L'invention des choses mêmes qui ne sont destinées qu'à vous seuls, comme les mines, exige encore de votre part de savantes et pénibles recherches, des études de plusieurs générations; bref, Dieu refuse tout à votre instinct et accorde tout aux efforts de votre raison; c'était donc à la raison seule à rechercher les lois divines, si vous eussiez pensé que ces lois seraient meilleures que les vôtres. La raison n'a point rempli cette tâche: peut-elle se plaindre de n'avoir pas trouvé ce qu'elle n'a jamais cherché? Loin de manifester ce désir, vous vous êtes mutuellement excités à désespérer de la Providence: vous avez classé au rang des visions et des hyperboles oratoires tout espoir de l'intervention divine dans le mécanisme social, vous vous êtes obstinément confiés à la sagesse de vos philosophes, quoiqu'elle fût réprouvée par l'expérience. Il ne fallait qu'un siècle d'essai pour vous convaincre que les lois humaines reproduisent les mêmes abus sous des formes différentes, vous avez donc été cent fois désabusés sur la suffisance de vos lumières : les déplorables essais de la philosophie vous appelaient à chercher un autre guide moins inepte ou moins perfide. Cependant vous n'ignoriez pas que Dieu fait aussi des lois sociales, témoins celles qu'il indique aux animaux sociétaires : quel est l'oracle qui les leur dicte? C'est l'attraction passionnée qui seule suffit à établir entre eux une harmonie *spontanée sans contrainte*. Si vous désirez obtenir comme les animaux un code divin sur l'ordre social, consultez ce même oracle, l'attraction passionnée. Mais au lieu de raisonner sur le but de l'attraction, vous ne vous occupez qu'à déclamer contre elle, qu'à proposer des moyens de l'étouffer: pouviez-vous parvenir à connaître son but?

Digitized by Google

Vous dites qu'elle nous porte au mal. C'est une accusation vague : elle nous pousse au bien comme au mal, selon les chances. La Civilisation et la Barbarie sont 2 chances dans lesquelles l'attraction nous pousse véritablement au mal; il en est de même de la Sauvagerie et du Patriarchat, ce sont 4 mauvaises chances pour l'attraction. Les sociétés 4, 6 et 7 sont déjà de bonnes chances où l'attraction nous pousse plus ou moins aux mesures de bien social. L'attraction opère le bien conditionnellement, et lorsque les chances du bien lui sont ouvertes, elle conduit les abeilles et les castors à un beau mécanisme social, pourvu qu'ils trouvent les fleurs et les bois qui sont les germes de leur société. Placez des abeilles dans un canton dépourvu de fleurs ou des castors dans une région dépourvue de bois, vous les verrez rester dans l'inertie et l'incohérence, malgré que leur attraction ne soit pas changée : concevez par là qu'il faut fournir à l'attraction les germes du bien social qu'elle doit opérer, et les germes sont au nombre de deux, le luxe et la théorie d'ordre combiné. Vous avez déjà le luxe, il vous restait à trouver la théorie; sans la réunion de ces deux moyens, vous êtes entravés comme des castors qui ne trouveraient que du bois sans eau ou de l'eau sans bois, ils ne pourraient pas organiser leur état social; vous êtes dans le même cas, vous n'avez qu'un des deux germes de bien social, que le luxe; aussi, malgré l'accroissement du luxe, n'arriveriez-vous toujours qu'au malheur social. Pénétrez-vous donc de cette vérité que la naissance du bonheur est subordonnée à l'invention de deux moyens : 1° le luxe, sans lequel on ne peut organiser l'harmonie; 2° la théorie d'harmonie sans laquelle on ne peut jouir du luxe et l'on n'ouvre à l'attraction que des chances d'agitation et de discorde; cessez donc d'accuser l'attraction, mais seulement les mauvaises chances qui lui sont ouvertes, les chances de la civilisation, la barbarie, la sauvagerie, etc., et autres sociétés dans lesquelles elle n'agit que pour intervertir nos penchants sociaux et nous exciter à la discorde.

N'avez-vous pas observé que l'homme est le seul être que l'Attraction porte constamment au mal, tandis qu'elle conduit tous les animaux aux habitudes sociales qui conviennent au bien de la masse? Comment expliquer cette bizarrerie, sinon en supposant une subversion accidentelle dans le mécanisme des attractions passionnées de l'homme? Cette subversion, c'est l'ordre civilisé et barbare qui contrarie en tout sens les vœux de l'attraction.

A défaut de pouvoir la réprimer, vous étudiez les moyens de l'accommoder aux usages, aux lois, aux circonstances, pour les accommoder aux vœux de l'attraction. Si vous pouviez la diriger, la contenir, la rendre docile, vous seriez plus sages et plus puissants que Dieu qui vous l'a donnée pour guide. Mais qu'arrive-t-il de vos systèmes coercitifs? Les

Digitized by Google

plus forts réprimant l'attraction des plus faibles pour donner cours à la leur. Tout ordre social autre que l'harmonie n'est toujours qu'un moyen de satisfaire l'attraction des riches en comprimant celle des pauvres, tandis que l'harmonie satisferait celle des riches et des pauvres tout à la fois.

Prétendez-vous maîtriser l'attraction par la raison, balancer l'influence du plaisir par celle de la sagesse? Quand même ce plan que vous jugez digne d'éloge réussirait à quelques individus, leur conduite n'en serait pas moins opposée aux vues de Dieu, car si la sagesse et la raison étaient arbitres du bien, Dieu ne nous aurait donné aucune impulsion violente, aucun attrait irrésistible; il aurait laissé à la raison le soin de régler tous nos goûts, il aurait donné à l'âme assez de flexibilité pour obéir sans cesse à la raison; il aurait donné à la raison assez de sagacité pour ne jamais faillir dans la distinction du bien et du mal, assez de force pour ne jamais céder quand nous hésitons entre le bien et le mal. Enfin il nous aurait donné à tous *beaucoup de raison et peu d'attractions*, tandis qu'il nous a donné à tous *beaucoup d'attractions passionnées et peu ou point de raison*, peu ou point de penchant à écouter la raison quand on nous la fait entendre.

Pourquoi donc Dieu nous a-t-il asservis à l'attraction qui se joue de la raison? C'est qu'en habile mécanicien, il devait choisir un agent qui pût remplir plusieurs fonctions à la fois. L'attraction passionnée nous indique *tacitement et continuellement* les volontés de Dieu, elle lui garantit notre obéissance par la volupté qui en est le prix, et notre punition par le déplaisir qui naît de la résistance à l'attraction. (Je n'étends pas cette assertion aux sociétés civilisée et barbare, et autres où il est pour l'ordinaire dangereux de céder et utile de résister à l'attraction, quand on n'est pas de cette minorité du corps social qui rit de la majorité).

Il suffit donc d'avoir constaté que l'attraction est le seul interprète connu entre Dieu et les êtres animés, pour que vous deviez n'attendre que d'elle seule les oracles que vous avez à solliciter de Dieu, et si pour déterminer les plans sociaux auxquels tend l'attraction, il faut que la raison vienne à votre secours, n'en concluez pas que la raison doive être votre guide dans les théories sociales, elle n'est qu'un agent secondaire dont l'emploi est de vous aider à constater les vues de l'attraction qui est votre seul guide naturel, puisqu'elle est la voix de Dieu.

En définitif, fallait-il tant de raisonnements pour faire concevoir même aux esprits les plus simples que la contrainte, et par conséquent l'ordre civilisé et barbare, n'entrent pas dans les vues de Dieu? Ces sociétés ne sont-elles pas inconvenantes avec Dieu, si vous lui supposez

Digitized by Google

la faculté d'imprimer le mouvement aux créatures? Car si Dieu a cette faculté (qu'on ne lui contestera pas sans doute), il est libre d'imprimer attraction pour ce que bon lui semble, et il serait contradictoire avec lui-même s'il imprimait de la répugnance ou seulement de la tiédeur pour l'ordre social qu'il juge convenable. Je me borne à une seule démonstration.

Si Dieu voulait maintenir à perpétuité la Civilisation et la Barbarie, si elles étaient notre destinée immuable, Dieu aurait inspiré aux neuf dixièmes des hommes un penchant pour la pauvreté et les privations, vu que l'ordre civilisé et barbare réduit toujours à ce triste sort les 9/10 de ses citoyens. Cependant les civilisés et barbares aspirent tous à un grand bien-être que leur état social ne peut leur donner à tous, et qu'il procure à quelques-uns pour désespérer la grande majorité qui en est privée. Ces deux sociétés sont donc diamétralement opposées au vœu de l'attraction, et par suite aux desseins de Dieu qui a imprimé en nous l'attraction passionnée. Penser que l'ordre civilisé et barbare est agréable à Dieu, ne serait-ce pas le soupçonner d'avoir voulu persécuter à plaisir les créatures en leur distribuant des penchants qu'il savait ne pouvoir être satisfaits?

En résumant vos arguments en faveur de l'ordre civilisé, il ne vous en restera qu'un de plausible, celui du désespoir où vous étiez de découvrir jamais les destinées. Ce désespoir entretenu par vos dogmes religieux et philosophiques, vous a fait contracter l'habitude du mal-être et de l'abattement. Familiarisés dès l'enfance avec la perspective d'un sort malheureux, d'une vie agitée, vous avez repoussé l'espérance, l'idée même d'un changement universel, et votre découragement est le seul point de vue sous lequel vous soyez excusables d'avoir croupi aussi long-temps dans le bourbier civilisé et barbare.

Pour obvier à cet aveuglement temporaire dont vous êtes frappés depuis 25 siècles, Dieu devait-il vous accorder la faculté innée d'entrevoir vos brillantes destinées? Non, sans doute: j'ai observé que cette connaissance eût été pour nos premiers pères un sujet de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans la subversion. Sachant que l'industrie ne pouvait atteindre un grand éclat qu'au bout de plusieurs siècles, ils auraient dédaigné de la perfectionner pour le bien des générations qui devaient naître dans plusieurs mille ans. Une apathie universelle aurait gagné les peuples, nul homme n'aurait voulu travailler à préparer un bien-être si éloigné, que ni les vivants ni leurs arrière-neveux ne pouvaient espérer d'en jouir: aujourd'hui même, qu'on se vante de raison, l'on ne veut pas se livrer à certaines entreprises comme la plantation des forêts, parce que la jouissance est différée de deux générations: comment donc nos pre-

Digitized by Google

miers pères, qui avaient encore moins de raison que nous, auraient-ils médité et commencé des travaux dont la jouissance était renvoyée à quelques mille ans? car il fallait au moins un laps de 3,000 ans pour élever l'industrie, les sciences et les arts au degré de perfection nécessaire pour l'entreprise de l'Harmonie. Que serait-il donc arrivé si nos premiers pères avaient entrevu cette harmonie sociale, qui ne pouvait guère s'établir qu'au bout de 30 siècles de progrès industriels? Il est probable que loin de travailler pour le trentième siècle à venir, ils auraient pris plaisir à lui nuire, et qu'ils auraient dit de commun accord : « Pourquoi serions-nous aujourd'hui les valets de gens qui naîtront dans 3,000 ans? Abandonnons, étouffons dans sa naissance cette industrie dont le fruit ne serait que pour eux. Puisque nous sommes privés aujourd'hui du bonheur réservé à l'harmonie, qu'ils en soient privés comme nous dans trois mille et dans trente mille ans, qu'ils vivent comme nous aurons vécu. » N'est-ce pas là le caractère de l'homme, témoins les pères qui reprochent sans cesse aux enfants les innovations de luxe dont ils n'ont pas joui dans leur temps? S'il nous fallait seulement trente ans pour organiser l'harmonie universelle, quel est l'homme âgé qui se plairait à s'en occuper? Chacun craignant de ne pas atteindre à ce terme, répugnerait à travailler pour des héritiers, sans certitude de jouissance personnelle, et si j'annonce avec tant de sécurité l'harmonie comme très-prochaine, c'est que son établissement dans tout lieu cultivable, n'exige pas plus de trois ans, à dater du jour où un canton commence à préparer les édifices et plantations nécessaires, et l'on en jouirait à l'instant d'un jour à l'autre, si ces dispositions préliminaires pouvaient se trouver faites en quelque lieu, s'il existait quelques palais, quelques édifices et plantations qu'ont pût affecter à une phalange d'attraction passionnée. Or, cette préparation exigeant à peine 3 ans, et le plus caduc des hommes pouvant toujours espérer 3 ans d'existence, se plaira encore à l'idée d'organiser l'ordre combiné, de le voir avant de mourir, et d'entonner à son aspect le cantique de Siméon : « Seigneur, je vais mourir en paix, puisque j'ai vu s'établir l'ordre social que vous aviez calculé pour le salut de tous les peuples. »

J'ai démontré que la perspective d'une harmonie future serait devenue un obstacle invincible à son établissement, si cette perspective eût été accordée à nos premiers pères. Dieu devait donc nous refuser la pénétration innée dans l'avenir et la faculté de découvrir naturellement nos destins. Il devait n'accorder cette pénétration qu'aux efforts de la raison, et faire coïncider l'époque où la raison devient capable de déterminer les lois de l'harmonie avec l'époque où les progrès du luxe permettent d'entreprendre et accomplir subitement ce grand œuvre.

Après avoir justifié Dieu sur les retards qu'a éprouvés la révélation

Digitized by Google

de ses lois, je finis par retracer les précautions qu'il a prises pour prévenir notre désespoir dans les siècles où règnent les lois des hommes.

1° Il a restreint la faculté de découvrir la théorie d'harmonie sociale aux temps où nous pouvons l'organiser sans délai, il nous évite ainsi le regret de connaître et entrevoir (1) le bonheur social sans pouvoir en jouir.

2° Il a rendu l'organisation de l'harmonie universelle si facile, qu'un homme riche à quelques millions peut entreprendre et achever en trois ans la première phalange qui devient le germe de la métamorphose générale.

3° Il a fait de cette théorie un calcul qu'on ne peut pas découvrir partiellement. Il faut ou le manquer ou le déterminer en plein; s'il arrive qu'on le manque, on doute de la possibilité du bonheur, et l'on n'éprouve pas le regret d'avoir échoué dans sa recherche.

4° Pour nous consoler de cet insuccès dans le cas où il aurait lieu, Dieu nous a donné la faculté de découvrir des théories sociales intermédiaires entre l'Harmonie et la Civilisation. Si l'on échoue dans le calcul de l'harmonie, on saisit nécessairement la théorie d'une des sociétés intermédiaires, et dans ce cas le genre humain peut goûter le charme de s'élever à un meilleur état social, sans songer qu'il en existe de meilleur encore.

5° Dieu a simplifié la théorie de l'Harmonie au point de mettre son étude et son invention à portée des gens qui ne sont point initiés aux sciences et qui n'ont que les lumières du bons sens.

C'est assez répondre aux objections des hommes contre la conduite de Dieu. Elles auraient été recevables quand l'existence des lois divines était douteuse; aujourd'hui qu'on vous annonce leur découverte, il ne vous reste qu'à lui adresser des actions de grâces, qu'à vous humilier de votre long aveuglement et de l'usage scandaleux que vous avez fait de votre raison. Vous ne l'avez employée qu'à avilir réciproquement vos systèmes sociaux, sans que votre lutte indécente ait fait jaillir aucun trait de lumière, aucune théorie de bonheur compatible avec l'expérience et la vérité.

J'ai dissipé vos préventions sur les destinées de cette vie, il convient

---

(1) A la vérité, ce bonheur sera entrevu par les peuples qui vivront dans la 3e période de subversion descendante, et qui seront retombés à la Civilisation, sans pouvoir réorganiser l'harmonie, devenue impossible par le refroidissement du globe et la grande diminution du luxe; mais cette période de civilisation descendante sera de courte durée, et bien moins désastreuse que la civilisation actuelle. C'est ce que je démontrerai en traitant (*Apocalypse*) des 7 périodes de subversion descendante.

Digitized by Google

de vous détromper encore sur les préjugés que la métaphysique laisse dominer au sujet du sort à espérer dans l'autre vie.

Nos destinées après cette vie (*).

Nations civilisées et barbares,

Quand vous n'osez croire que Dieu vous ait préparé dès cette vie un immense bonheur, quelle est votre inconséquence de penser qu'il vous réserve dans une autre vie plus de jouissances que dans celle-ci? Si vous supposez que sa bonté soit temporaire, qu'il diffère à plaisir de vous rendre heureux, êtes-vous assurés que votre mort sera le terme de ses délais, et que votre âme au sortir de cette vie ne passera pas dans un nouveau séjour d'iniquité, où les méchants triompheront comme en Civilisation et en Barbarie?

J'ai à ce sujet une fâcheuse vérité à vous apprendre, c'est que les âmes de vos pères sont depuis le commencement du monde dans un état de souffrance. Vos âmes participeront après le trépas au mal être des défunts, et cette proscription de Dieu contre les trépassés, durera autant que durera l'ordre civilisé, barbare et sauvage. Un tel décret doit vous sembler fort injuste au premier aperçu, mais avant d'en juger attendez de connaître les motifs de Dieu, et saisissez là-dessus le peu que je vous laisserai entrevoir dans ce premier mémoire où je ne puis m'étendre sur un pareil sujet. Considérez d'abord que Dieu n'étant pas un être compatible avec les demi-mesures, il n'y a pas de terme moyen à obtenir de lui. Nous serons ou comblés de délices en cette vie et en l'autre, dès que nous organiserons l'ordre combiné, ou écrasés de tortures en cette vie et en l'autre tant que durera le chaos civilisé, barbare et sauvage. Sachez que Dieu juge les globes en masse sans distinction des bonnes ou des méchantes créatures. Les âmes de Néron et de Socrate sont dans l'autre monde réduites au même sort, Dieu ne pouvant voir en nous tous que des rebelles tant que durera le chaos social.

Pour fonder votre espérance de bonheur dans la vie future, vous arguez de la justice et de la bonté de Dieu; sans doute elles sont sans bornes, puisqu'il a imaginé pour vous l'ordre combiné dont je vous ai fait

---

(*) Rien de plus irreligieux et de plus antisocial que le dogme du salut individuel posé en contradiction avec celui du salut collectif. Dans ce chapitre, Fourier réagit avec une toute-puissante énergie contre cette fausse doctrine du salut individuel exclusif. Nous croyons que, pour bien juger certains passages de ce chapitre, il n'y faut voir que l'expression d'une haute ironie contre un dogme déplorable, et non la négation absolue du mérite des œuvres, négation qui serait contradictoire avec la théorie elle-même, telle que Fourier l'a formulée plus tard. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

entrevoir les immenses délices. Mais ceci ne préjuge rien sur le sort qui attend vos âmes après la mort. Vous croyez que vos malheurs excitent la commisération de Dieu, mais s'il est ému et affligé des fléaux dont la Civilisation vous accable, il se trouve contradictoire avec lui-même, il ne devait pas donner lieu à vos infortunes, en souffrant la longue durée de la Civilisation, il ne devait pas même donner l'existence à ces trois sociétés civilisée, barbare et sauvage, dont il prévoyait des résultats qui l'affligeraient pendant plusieurs mille ans. Oui, si vos malheurs actuels affligent Dieu, il a donc travaillé sciemment contre lui-même et contre vous, en créant un ordre qui devait être une source d'infortunes pour vous et d'afflictions pour lui. Voyez par le seul argument de la prescience de Dieu combien vous êtes inconséquents de croire qu'il s'émeut de vos souffrances actuelles, et combien il serait inconséquent lui-même, s'il éprouvait cette commisération que vous lui attribuez en faveur du juste et de l'opprimé.

J'ai démontré précédemment que Dieu ne s'occupe pas d'affaires individuelles; qu'il n'a pu spéculer que sur les opérations des masses, qui ne meurent pas, et non sur celles des individus, qui sont sujets à la mort. Il a dû organiser le monde de manière à maintenir dans le mal-être ce grand nombre d'industrieux qui forme la masse sociale, il a dû surtout faire peser le malheur sur les justes et les savants pour les exciter à chercher l'issue de la civilisation ; d'après cela il ne fait distinction ni de vertueux, ni de criminels; il a décidé en principe que la violence et la perfidie triompheraient parmi nous. Arrive qui peut au bien-être, il n'importe à Dieu quels sont les heureux de la Civilisation, ni par quelles voies ils sont parvenus à la fortune, pourvu que son arrêt s'exécute et qu'un huitième des civilisés puisse user de la contrainte et de la perfidie pour persécuter les sept-huitièmes qui forment la masse.

D'après ces dispositions adoptées par Dieu, les criminels sont ceux qui coopèrent le plus efficacement à ses vues; tous ceux qui exercent les massacres, les spoliations, et qui désolent les empires ou les familles, étant les instruments de la vengeance de Dieu, ce sont les hommes auxquels Dieu est le plus redevable d'avoir exécuté ses desseins; il est donc heureux que Dieu ne règle pas notre sort dans l'autre vie sur les actions de celle-ci, car il ne pourrait manquer de donner le bonheur éternel aux criminels qui l'ont servi en tourmentant les civilisés.

Voilà à quelle conclusion vous arriverez si vous croyez que Dieu juge les morts sur leurs actions pendant la vie, et qu'il juge les hommes individuellement; mais si vous supposez qu'il récompense ou punit les globes en masse sans distinction des individus ni des empires, vous arriverez à des aperçus très-satisfaisants sur le sort des âmes dans l'autre vie. Commencez donc par vous défaire de ces préjugés philosophiques

Digitized by Google

et religieux d'après lesquels on vous persuade que Dieu est un cuistre qui se mêle des affaires de chaque ménage, que Dieu est un tatillon qui va mettre le nez dans les draps pour voir si un mari triche en exploitant sa femme. Dieu n'a que faire de vos tracasseries domestiques et administratives; il a réglé en système général les affaires de l'univers, il a assigné le bonheur aux globes qui consulteront l'attraction et organiseront l'ordre combiné; il a assigné le malheur aux globes qui consulteront la philosophie et organiseront le chaos civilisé, barbare et sauvage. Cette base une fois fixée, tant pis pour les globes qui prendront la mauvaise voie, leurs souffrances ne méritent que le dédain de la Divinité. Voulez-vous que sur des milliards de globes que Dieu dirige, il aille s'inquiéter de quelques globes imbéciles comme le nôtre, ensorcelés par la philosophie et rétifs aux impulsions de la nature? Dieu se borne à vous laisser le libre arbitre, la faculté de consulter l'Attraction pour votre bonheur, ou la philosophie pour votre malheur. Si votre globe s'obstine à rester sous la bannière de la philosophie et de la législation humaine, il arrivera que les déchirements et les spoliations règneront d'un bout de la terre à l'autre, et vos misères feront à bon droit la risée de Dieu, dont vous méprisez la voix en dédaignant d'étudier l'Attraction.

Eh! ne faut-il pas qu'il y ait dans l'univers quelques globes ridicules comme le vôtre pour servir à l'amusement de Dieu, comme il y a des bouffons à la cour pour amuser le roi? Dieu jouit continuellement par 810 passions différentes qu'il satisfait et développe successivement. L'ironie est du nombre : il l'exerce sur les globes qui tombent dans le ridicule de se croire égaux à lui, et de vouloir se guider eux-mêmes par leurs propres lois; les perfidies et les déchirements qui en résultent, présentent un spectacle fort plaisant aux yeux de Dieu. Il jouit de voir le renversement méthodique de son ouvrage, de voir changer en sources de mal toutes les sources de bien qu'il avait préparées : l'ensemble de vos ridicules et de vos tourments offre aux yeux de Dieu un mécanisme très-régulier et très-divertissant que j'analyserai et dont on ne pourra s'empêcher de rire. Tâchez d'éviter ce vilain rôle, et de ne pas vous ranger parmi les globes qui, en s'abandonnant aux caprices de la philosophie, servent de risée à Dieu par les tourments de leurs habitants.

En attendant que vous preniez le parti de revenir à Dieu et de reconnaître sa suprématie législative, apprenez qu'il n'est point ému des calamités que vous attirez à plaisir sur votre globe, en vous obstinant à faire des lois vous-mêmes ((et vous guider par vos lumières sans consulter la Divinité)). Apprenez que Dieu ne vous doit aucun bien-être dans l'autre vie, tant que vous vous opiniâtrez dans un ordre social qui ne vient pas de lui, et dont les résultats déplorables ne peuvent lui être

Digitized by Google

imputés. S'il a pu se résoudre à permettre l'existence de la Civilisation, nécessaire pour créer les sciences et les arts, il a permis aussi qu'elle portât avec elle son contre-poison en créant l'art du raisonnement, et mettant l'homme en état de critiquer la législation humaine et reconnaître son insuffisance. Si malgré la constance de vos ridicules sociaux et l'évidence de votre égarement, vous vous obstinez à espérer en la législation des hommes, Dieu ne doit concevoir aucune pitié pour vous. Loin de là, Dieu se rit de vos malheurs qui assurent sa vengeance, Dieu jouit en voyant vos champs de bataille jonchés de cadavres et vos empires ravagés par l'indigence et les révolutions sous les auspices de la philosophie que vous prenez pour guide au mépris de l'attraction.

((Je pourrais expliquer les causes de vos malheurs dans un sens plus conforme à vos préjugés superstitieux, je pourrais supposer à Dieu l'insouciance que vous lui attribuez sur vos guerres, vos révolutions et votre indigence)).

Comme vous êtes dans une ignorance absolue sur les attributs de la Divinité, vous pourrez croire que je lui prête un caractère odieux qui n'est pas le sien, et vous douterez que Dieu soit vindicatif au point de jouir en voyant cent mille morts et blessés amoncelés sur un champ de bataille : quelle opinion lui donnerez-vous donc sur ces horreurs qui se renouvellent chaque jour en divers lieux du globe ? S'il s'en affligeait, il n'aurait pas permis l'existence de l'ordre civilisé, barbare et sauvage qui présente constamment ces scènes de carnage. Voulez-vous supposer qu'il ne s'afflige ni ne se réjouit de vos malheurs, cette opinion est trop ridicule pour être débattue. Peut-on supposer un Créateur indifférent au sort de ses propres créations ?

L'ironie qu'il exerce contre vous n'exclut point en lui l'indulgence, et ne vous ferme pas les voies au retour ; loin de là, pour vous donner un indice continuel de votre égarement, il maintient l'Attraction dans toute sa force, malgré les efforts de la philosophie. Il a même réalisé un souhait qui était unanime chez toutes les nations, elles désiraient que Dieu vînt ((ostensiblement)) efficacement à leur secours, qu'il leur indiquât quelque moyen extraordinaire de salut, qu'il leur fît luire quelque trait de lumière qui ouvrît tout à coup la voie du bonheur social.

Dieu a rempli ce vœu par la découverte que vous avez faite dans l'île d'Otahiti : les mœurs de cette île n'étaient point l'effet du hasard, c'était une lueur de sagesse que Dieu vous avait soigneusement ménagée, non par pitié, mais parce qu'il entre dans le plan général du mouvement subversif que chaque globe engendre quelques fanaux, deux peuples destinés à servir de guides ; l'un pour entrer dans la Civilisation, l'autre pour en sortir. Les Grecs et les Otahitiens ont rempli ces deux rôles, ce sont les seuls peuples dont le génie ait été inspiré par Dieu, et dont

Digitized by Google

l'organisation sociale n'ait point été fortuite, elle fut prévue et ménagée par lui selon des procédés que je ferai connaître en traitant des exceptions systématiques du mouvement.

Provisoirement, on voit qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans le caractère social de ces deux peuples, témoin l'aptitude étonnante des Grecs à découvrir les règles du beau dans les arts, témoin encore tant de faveurs signalées de la nature, comme de leur avoir donné le plus beau des langages, la religion la plus gracieuse et la plus rapprochée de la nature, enfin la réunion de tous les petits avantages physiques et moraux qui peuvent ennoblir et farder les vices de la Civilisation. Aussi les Grecs sont-ils le seul peuple qui ait su jeter quelques fleurs sur les crimes civilisés, ils ont en masse le privilège réservé aux héros, ennoblir le crime, de là vient que tout crime est ennobli s'il vient des Grecs. — Les Otahitiens sont le seul peuple qui ait offert les misères de la sauvagerie sous des couleurs supportables, tant il est vrai que ce qui sort de la main de Dieu porte un caractère de perfection et dégénère entre les mains de l'homme, ainsi que l'a observé J.-J. Rousseau. D'autres civilisés ont pu devenir plus savants et plus riches que les Grecs, d'autres sauvages plus redoutables que les Otahitiens, mais nulle part on ne vit aussi évidemment la Civilisation dans sa fleur et la Sauvagerie dans sa fleur; ces deux peuples ont été véritablement les peuples de Dieu, les seuls qui aient exhalé quelque parfum d'attraction; tandis que les Juifs qui s'arrogent le titre de peuple de Dieu ont été le véritable peuple de l'enfer, une vile canaille dont les annales présentent sans cesse le crime à nu et dans toute sa laideur, jusque dans la personne du plus sage de leurs rois, sans qu'il soit resté d'eux aucun monument dans les sciences ou les arts, aucun acte qui puisse excuser le vice d'avoir tendu continuellement à la Barbarie quand ils étaient libres et continuellement au Patriarcat quand ils ont été asservis.

Dieu ne devait au genre humain aucun autre acheminement social que la création des peuples que j'ai cités, des Grecs pour élever la civilisation au luxe, aux sciences et aux arts, et des Otahitiens pour nous indiquer une issue de civilisation par la liberté des femmes : après cela Dieu ne nous devait aucune autre intervention dans le mécanisme social; aussi voit-on qu'il ne s'évertuait pas à nous sortir du bourbier civilisé, il nous y laissait languir sans pitié, et nous pouvions y rester bien des siècles encore si mon invention ne fût venue au secours du genre humain.

Quant à présent, quelque grands que soient vos malheurs, Dieu ne vous doit aucune indemnité dans l'autre monde pour les sottises dont vous pâtissez dans celui-ci. Il a tout fait pour vous éclairer, jusqu'à des exceptions systématiques à sa règle générale de ne diriger le genre

Digitized by Google

humain qu'en masse. Il a produit deux peuples, l'un, le grec, pour être germe du raisonnement et des arts qui doivent conduire à l'étude de l'attraction, l'autre pour germe des essais sur l'attraction, dont les Otahitiens vous offraient la branche principale mise à exécution.

Après tant de précautions de la part de Dieu pour vous ramener en cas d'égarement, si vous vous obstinez à vous confier aux lumières des hommes, aux lumières de la philosophie qui n'engendre que le carnage, l'indigence et les révolutions, Dieu peut-il vous devoir autre chose que de l'ironie? Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que sa prétendue sollicitude envers vos justes est une illusion qu'ils se font: Dieu les abandonne en ce monde comme en l'autre jusqu'à ce qu'ils se rangent à l'obéissance et à la voix de l'Attraction.

En attendant, le mouvement social est organisé de manière à ce que Dieu puisse triompher dans tous les cas, jouir du bien-être ou du mal-être de votre globe, sans gêner votre liberté. En effet :

L'homme est toujours libre d'obéir à Dieu et passer au bonheur par l'établissement de l'ordre combiné, ou de désobéir à Dieu et rester dans le malheur par la prolongation de l'ordre civilisé, barbare et sauvage.

Dieu triomphe toujours, soit par le bonheur que l'ordre combiné procure aux globes obéissants, soit par le malheur que l'ordre civilisé, barbare et sauvage répand sur les globes désobéissants.

La philosophie est toujours confondue soit par les révolutions et l'indigence attachées à son règne dans l'ordre civilisé, barbare et sauvage, soit par le calme et l'opulence qui résultent du bannissement de ses dogmes dans l'ordre combiné.

Ainsi tout est bien disposé pour assurer à perpétuité

Le libre arbitre de l'homme,
Le triomphe de Dieu,
La confusion de la philosophie,

quelque parti que prenne un globe en affaires sociales. Eh ! s'il en était autrement, Dieu ne serait-il pas inepte d'avoir disposé les chances du mouvement de manière à se préparer des afflictions et des contrariétés? il serait ridicule à lui de s'entremettre dans les affaires particulières de chaque globe, comme il serait ridicule à un grand roi de s'inquiéter des querelles de ménage d'un paysan. Que les nations entre elles se trahissent, se dépouillent l'une l'autre, trahissez-vous, dépouillez-vous, déchirez-vous, c'est remplir les vues de Dieu, qui veut vous confondre par vos fureurs. Vous ne servez jamais mieux sa vengeance que lorsque vous envoyez le bon et le méchant pèle-mêle à l'échafaud. Sachez que Dieu les confond dans sa proscription comme un roi détrôné confond les divers partis qui se disputent les lambeaux de sa monarchie. Si

Digitized by Google

Brissot et Robespierre étaient également criminels aux yeux de Louis XVI, Louis XVI et Robespierre sont également criminels aux yeux de Dieu, comme partisans de la législation humaine, qui usurpe le domaine de Dieu. Aussi a-t-il vu avec indifférence et ironie Robespierre et Louis XVI périr sur le même échafaud.

Vos prétentions au bonheur de l'autre vie vous ont conduits à un aveu assez étonnant et dont l'honneur est dû aux religions, c'est l'aveu du profond mépris que mérite la Civilisation abstractivement considérée. « La religion seule, dit Pascal, empêche que le sort de l'homme en cette vie ne soit un problème, » c'est-à-dire que sans l'espoir d'une autre vie qui nous dédommagera des tourments de la Civilisation, l'on serait tenté de croire que l'ordre civilisé, barbare et sauvage a été l'invention d'un mauvais génie et non pas de Dieu. Toutes les religions en promettant l'autre vie expriment le même dédain pour la Civilisation, en quoi elles sont aussi sensées que les philosophes sont absurdes quand ils vantent cet ordre social. La philosophie, qui écrit pour les salons, peut bien nous peindre en beau les oppressions sociales, car elle n'est lue que de ceux qui en profitent; mais la religion, qui est pour le peuple, ne peut pas lui peindre l'état civilisé comme une faveur de Dieu, comme un échange de secours et de bienfaits selon certains moralistes. Le peuple est dépouillé sans cesse, il n'ajouterait pas foi à des dogmes qui lui vanteraient son sort; voilà pourquoi la religion destinée à parler au peuple est fortement véridique sur les ridicules sociaux; elle ne peut consoler le grand nombre qu'en inspirant les sentiments que la Civilisation mérite d'exciter, c'est le mépris; et cet aveu dans la bouche du sacerdoce devient important, en ce qu'il nous montre la civilisation se dénonçant elle-même du consentement du souverain et du corps social; le même aveu dans la bouche des philosophes ne serait qu'une opinion de sectaires, et d'un faible poids.

Jusque-là la religion était pleinement d'accord avec le bon sens, il fallait poursuivre, et puisqu'on reconnaissait la Civilisation digne de mépris, il fallait chercher un nouvel ordre social; mais cette bonne impulsion que donnait l'esprit religieux fut contrariée par l'intérêt et le charlatanisme des prêtres. Ils peignirent les malheurs sociaux comme vengeance de Dieu contre la malice des individus, tandis que ces malheurs sont l'effet de la proscription divine contre le mécanisme social, sans acception des individus. Ainsi les prêtres inspirèrent aux hommes le désir d'échapper *individuellement* aux malédictions divines; de là naquit l'influence des prêtres sur les âmes faibles qui courtisent le corps du sacerdoce, croyant trouver en lui un appui auprès de Dieu. L'idée de mériter *individuellement* la bienveillance de Dieu flatta l'égoïsme : les civilisés sont si haineux, qu'ils dédaigneraient le ciel si tout le monde y

Digitized by Google

entrait, et ils jouissent en croyant qu'un bon nombre d'entre eux ira à tous les diables. Ainsi l'égoïsme et l'envie se réunirent en faveur des prêtres et étouffèrent l'idée d'échapper *collectivement* à la vengeance de Dieu, en échappant à la Civilisation. D'ailleurs une telle prétention aurait exigé quelque effort du génie et rendu inutiles les dogmes des prêtres et des philosophes. On sent qu'ils ne durent pas accueillir cette opinion. De là naquit et s'accrédita l'hypothèse d'accommodements individuels entre Dieu et les hommes, hypothèse qui donnait de l'importance aux prêtres comme entremetteurs de grand crédit, et en outre aux moralistes qui se fourrent partout, même dans la religion où ils n'ont que faire.

((Nos relations individuelles avec Dieu se bornent à l'Attraction qui agit sur chaque individu; mais elle tyrannise, elle aiguillonne sans cesse et ne transige point.))

L'hypothèse des accommodements individuels entre Dieu et l'homme donna naissance à tous les dogmes qui prêtent à Dieu nos ridicules et nos faiblesses; quiconque put croire que Dieu s'abaissait à traiter avec lui par l'entremise d'un prêtre, dut se persuader que Dieu était peu différent du prêtre, comme le roi est peu différent de l'ambassadeur qui est son interprète. De là vinrent les dogmes qui dénaturent le caractère de Dieu, entre autres le dogme de l'épreuve qu'on accuse Dieu d'exercer sur nous, avant de nous admettre au bonheur de l'autre vie.

Si nos souffrances sont une épreuve qu'il exerce, on sera d'abord tenté de croire qu'il ne nous prépare que des souffrances dans l'autre vie, car on n'éprouve un être que sur les emplois auxquels on le destine : on éprouve un novice de la Trappe aux austérités, parce qu'on veut les lui faire pratiquer pendant toute sa vie. On doit craindre que Dieu ne nous destine que des privations dans l'autre vie, s'il est vrai qu'il nous éprouve aux privations dans celle-ci. En outre, si le bonheur éternel est le prix de la résignation au malheur dans cette vie, il serait bien fâcheux qu'on trouvât un moyen d'élever le corps social au bonheur, car du moment où tous les hommes couleraient des jours fortunés, ils ne seraient plus assujétis à l'épreuve du malheur en cette vie, et Dieu ne leur devrait plus le bonheur dans l'autre.

Si je m'arrête à ces facéties, c'est parce que tout dogme philosophique ou religieux présente au premier aspect vingt côtés plaisants; mais raisonnons.

Prétendre que Dieu nous éprouve, c'est nier sa prescience et son infaillibité, c'est la ravaler à notre niveau. Nous, hommes faillibles et incertains du succès de notre ouvrage, nous avons besoin de l'éprouver pour juger si nos règles étaient sûres, et si nos procédés ont coïncidé avec les règles : mais Dieu, qui possède autant de prévoyance et de pé-

Digitized by Google

nétration que les hommes en ont peu, n'a pas besoin d'éprouver ses ouvrages, il en connaît d'avance et infailliblement les résultats. Ne conviendrez-vous pas qu'avant de créer les astres, Dieu savait quelle marche ils suivraient, quelle attraction ils exerceraient les uns sur les autres, quelle dose de lumière ils répandraient, etc.? Ne savait-il pas de même, avant de nous créer, quels seraient les rapports de force entre nos passions et notre raison? Etait-il nécessaire qu'il les vît aux prises pour juger qui triompherait? Non, il avait prévu et décrété que l'effort des passions serait à l'effort de la raison dans le rapport de 12 à 1. Car il y a douze passions radicales, dont chacune suffit à elle seule pour entraîner à des folies le plus grand philosophe; aussi les philosophes font-ils pour leurs passions autant de folies que le vulgaire qui n'a point de raison. Dieu savait donc d'avance que le combat des passions contre la raison serait un combat de 12 contre 1. L'issue n'en pouvait être douteuse (encore est-ce accorder trop de valeur à la raison que d'estimer son influence égale à celle de la moindre passion). Dieu savait en outre ((que la raison serait battue à plate couture partout où elle attaquerait les passions)) que la raison ne peut lutter contre une passion sans l'appui d'une autre passion avec qui elle s'allie, de sorte que la raison ne tend qu'à remplacer une passion par une autre, lors même qu'elle emploie la contrainte qui est un effet des passions du plus fort; c'est donc, dans tout cas, la passion qui triomphe et jamais la raison. Dieu le savait avant aucune épreuve. Le triomphe des passions était d'avance connu de lui et assuré par lui. Pouvait-il mettre le bonheur de l'autre vie au prix d'une lutte qu'il nous avait rendue impossible en donnant aux passions tant de supériorité sur la raison? Pouvait-il vouloir d'une lutte où le moindre avantage de notre part aurait renversé son ouvrage et confondu ses calculs? Dire qu'il veut que nous luttions contre nos passions pour obtenir le bonheur éternel, c'est dire qu'il doute de sa propre sagesse, qu'il veut se tenter lui-même, en essayant si la faible raison qui vient de nous balancera les forces immenses des passions qui viennent de lui; c'est dire enfin qu'il nous récompensera à jamais si nous détruisons son ouvrage, et qu'il nous punira à jamais si nous obéissons à ses dispositions toutes combinées pour assurer le triomphe des passions.

Pour motiver cette prétendue épreuve, les prêtres et les philosophes ont distingué les passions en bonnes et mauvaises, et prétendu que l'exercice des bonnes actions, telles que la charité, étant agréables à Dieu, on devait espérer le bonheur de l'autre vie pour ceux qui auront fait le bien, et augurer le malheur de l'autre vie pour ceux qui auront fait le mal.

Une preuve que Dieu ne tiendra aucun cas de vos bonnes ou mau-

Digitized by Google

vaises actions, qu'il n'admet point vos distinctions de crime ou de vertu, et qu'il juge toutes les passions bonnes, c'est qu'il a permis que tout acte que vous jugez criminel dominât dans un corps social entier, et y fût excité, admiré comme vertu, comme penchant religieux et agréable à Dieu. Donnons quelques exemples.

Commençons par le suicide : c'est une grande vertu chez divers sauvages qui se croient déshonorés de périr de mort naturelle. Le suicide a été religieusement honoré par de grandes nations, par des peuples conquérants, tels que les Scandinaves, qui croyaient exercer la vertu en se poignardant, dans l'espoir que Dieu après la mort leur ferait boire du sang dans le crâne de leurs ennemis. Ces peuples et tant d'autres ont érigé en vertu la torture des prisonniers qu'ils font périr dans de longs supplices. D'autres font une vertu de l'anthropophagie; les Auzicos, nation africaine, se mangent fraternellement les uns les autres. Je dis *fraternellement*, parce qu'ils consentent à être mangés. Un Auzico croit exercer la philanthropie et la vertu en avisant ses amis qu'il est las de la vie, qu'il va se faire tuer par le boucher, et qu'il lègue son rognon à tel ami, son aloyau à tel autre pour s'en régaler, comme il s'est régalé lui-même en mangeant son père, son frère et son enfant dans l'occasion; ce sont des anthropophages économistes et philanthropes chez qui il y a toujours des gigots de chair humaine pendus au croc devant la boutique du boucher. Les Spartiates et les Chinois nous montrent l'infanticide érigé en vertu. Tout Spartiate a cru exercer une vertu civique en envoyant son enfant nouveau-né à l'inspection du magistrat qui faisait tuer ceux qu'il ne jugeait pas bons à conserver. Les Chinois poussent la vertu plus loin, ils veulent se défaire des enfants sans les tuer eux-mêmes; en conséquence ils les exposent sur un fumier où les cochons viennent les manger tout vivants, ou bien ils les abandonnent sur l'eau attachés à une courge vide qui les fait surnager long-temps avant d'être noyés. Parlerai-je des sacrifices d'hommes qui ont été des actes de vertu et de religion chez tant de peuples, sans en excepter nos bons aïeux les Gaulois, et même nos contemporains les Espagnols, qui brûlaient les Juifs, au lieu de les envoyer gratter la terre en expiation de leurs usures et de leurs friponneries?

Passant aux crimes voluptueux, nous citerons d'abord les fiers républicains de Sparte, qui faisaient une vertu de la pédérastie. Il est à remarquer que leur manie anti-féminine règne chez la majeure partie des sauvages, que nous appelons hommes de la nature, et jusque chez les pauvres Kamtchadals où l'on voit régner l'usage d'entretenir de jeunes garçons sans que la religion du pays s'y oppose. D'autres font bien pis, les Zaporaviens font de la sodomie une spéculation politique : ils n'ont point de femmes, sont tous pédérastes, et se renouvellent en enlevant

Digitized by Google

les enfants des voisins. Il en est chez qui la prostitution des filles aux étrangers est un acte de vertu, témoin les Lapons, les Brasiliens et tant d'autres. Quelques-uns, tels que les Otahitiens, ont exercé l'acte vénérien sur l'autel, pour la plus grande gloire de Dieu, et leur religion vaut bien celle des Mexicains qui élevaient à leurs dieux des pyramides formées des crânes des victimes humaines qu'on leur immolait. On a vu aussi des Guèbres dont la vertu favorite était l'inceste. Chaque père a cru chez eux pratiquer la vertu en défiorant sa fille comme une plante qu'il avait cultivée et dont il devait cueillir la fleur; et combien de pères et mères civilisés pratiquent encore cette vertu! Bref, tout crime a dominé, domine ou dominerait chez quelques nations, toutes étant libres de placer la vertu où leurs voisins placent le crime.

Dieu a permis et permet encore ces bigarrures morales pour vous prouver que vos distinctions de crimes et de vertus sont des préjugés et des galimatias qui varient selon le caprice de chaque législateur. Chez vous-mêmes, civilisés, ne vantait-on pas l'assassinat avant 1789? On n'enseignait dans les collèges qu'à admirer Brutus, meurtrier de son père et de son souverain; et depuis, vos philosophes n'ont fait que changer de folie en prêchant l'amour du trafic, qui est un vol ou larcin selon toutes les règles de l'art social. Qu'entendez-vous donc par vertu et crime? Si les vertus sont les actions qui coopèrent au soutien de l'ordre social, le suicide est vertu d'après le culte d'Odin, qui a failli envahir l'Europe. La réclusion des femmes et la mutilation des hommes sont vertu d'après le culte de Mahomet, bien plus étendu que le nôtre. D'ailleurs, chaque religion transforme selon ses besoins le crime en vertu. La mutilation est admise chez le pontife romain pour service des autels. Vous seriez bien à plaindre si Dieu punissait ce que vous appelez crime, vous seriez de votre propre aveu tous condamnés aux peines éternelles, ne fût-ce que pour le larcin, car les neuf dixièmes des civilisés sont des voleurs, et vous seriez condamnés tous en masse pour fait d'assassinat que le corps social exerce sur ses indigents, en leur interdisant la chasse, la pêche, le larronage et autres droits de nature, sans leur fournir leur travail adoptif d'où dépend le gain de leur subsistance. Vous assassinez doublement les indigents en leur ôtant les moyens d'existence naturelle et les moyens d'existence sociale, et vous mériteriez tous de brûler dans un double enfer pour ce seul crime dont vous êtes coupables en masse. Voyez combien il est heureux pour vous que Dieu se rie de vos idées de crime et de vertu comme des songes d'un malade, et qu'il ne se mêle pas de vos infamies sociales. S'il vous prenait au mot, quand vous demandez la punition du crime, ne devrait-il pas créer 800 millions de monstres pour dévorer 800 millions de criminels qui couvrent le globe, et faire périr l'infernale engeance des civi-

Digitized by Google

lisés, barbares et sauvages, par 800 millions de supplices différents?

Cessez donc de compter sur les suppliques et les bonnes œuvres dont vous croyez vous appuyer auprès de Dieu : le seul rapport sensé que vous puissiez établir entre la vie présente et la vie future, c'est que si Dieu est bon et puissant, il doit nous donner dès cette vie un avant-goût des délices qu'il nous prépare dans l'autre vie. Eh! quel espoir pourriez-vous fonder sur un Dieu tel que vous le dépeint la superstition, un Dieu qui pouvant vous rendre heureux dès ce monde en vous donnant les richesses, se plairait à vous les refuser et à vous éprouver par des malheurs et des privations dont chaque jour vous lui demandez la fin? Si vos prières n'ont pu l'attendrir aujourd'hui, rien ne vous garantit qu'il s'attendrisse demain, et qu'après vous avoir livrés en cette vie à la pauvreté, à la hache des bourreaux, il ne vous livre de même aux tourments pendant l'éternité, en réservant comme aujourd'hui le bien-être aux ennemis de la justice et de la vérité.

Encore si vous aviez quelques preuves de cette vie future où vous comptez vous dédommager des peines de celle-ci! Mais loin d'avoir la moindre notion sur l'immortalité de l'âme, vous n'avez pas même acquis des indices. L'induction qu'on tire de l'impérissabilité de la matière n'est point en faveur du sort futur des âmes; car si le corps après le trépas se subdivise, et devient la proie d'une multitude d'insectes qui le dévorent, l'âme, par analogie, serait donc aussi morcelée et absorbée par d'autres âmes, et l'espoir d'une vie éternelle ne serait plus un sujet de consolation dans les maux actuels. Ainsi sur l'immortalité, comme sur le bonheur présent, combien vos lumières sont ténébreuses, combien vous êtes neufs dans l'étude de la nature!

La théorie des destinées en vous expliquant le sort des âmes antérieurement et postérieurement à cette vie vous enseignera que Dieu ne peut pas accorder aux globes pendant leur âge de subversion ascendante la moindre certitude de l'immortalité, pas même des probabilités, parce que les plus pauvres d'entre les civilisés et barbares se suicideraient dès l'instant où ils seraient assurés d'une autre vie. Les riches n'étant ni aptes ni disposés à remplacer le pauvre dans les travaux grossiers, l'industrie civilisée et barbare tomberait par la mort de ceux qui en portent le faix; ainsi tout globe malheureux resterait constamment dans l'état sauvage dès qu'il serait assuré de l'immortalité.

Mais Dieu ayant besoin de maintenir quelque temps les sociétés barbare et civilisée pour servir d'acheminement à d'autres meilleures, il doit nous laisser pendant leur durée dans une profonde ignorance sur l'immortalité; il a dû identifier les calculs qui donnent la certitude d'une vie future avec les calculs qui donnent le moyen de s'élever à un meilleur état que les sociétés civilisée et barbare pendant la durée des-

Digitized by Google

quelles la plupart des salariés se donneraient la mort, s'ils avaient l'assurance d'une autre vie qui ne pourrait pas être pour eux pire que celle-ci. Il suffirait de cette certitude pour faire suicider en peu de jours cent mille personnes dans la seule ville de Paris.

Pour juger des désordres qui naîtraient parmi vous de la conviction de l'immortalité, voyez ceux qu'a déjà causés le simple espoir dépourvu de preuves; voyez les sectes qu'a produits cette croyance, les corps d'assassins que formait le Prête-Jean (souverain d'Abyssinie) en les élevant dans la perspective d'une vie éternellement délicieuse! La civilisation entière a failli être anéantie par l'effet de cette croyance qui habituait la milice turque à un trop grand mépris pour la vie; cependant il y a loin de la croyance à la conviction. En y réfléchissant, vous reconnaîtrez que les civilisés se suicideraient par milliers en tout pays, du jour où existerait la conviction d'une autre vie.

Il était donc indispensable que le problème de l'immortalité restât enveloppé du voile le plus épais dans l'ordre actuel. Eh! n'avez-vous pas senti la nécessité d'enlever au peuple cette persuasion d'un grand bonheur après la mort, quand vous lui avez présenté dans l'autre vie l'épouvantable espoir de l'enfer, sans lui offrir dans le ciel aucune récompense équivalente aux moindres jouissances de la terre? Votre paradis ne vaut pas les moindres plaisirs de ce monde. Eh! quel homme pourrait se plaire à l'idée de résider seulement une semaine dans le paradis des chrétiens, où l'on n'a d'autre délassement que de prier Dieu, *voir Dieu face à face et dans toute sa gloire*, disent les livres ascétiques. Dieu a donc une face, et par conséquent un derrière? on jouit donc en paradis par les sens? car la vue est un sens. L'âme se rallie donc à la matière après la mort, et si vous lui accordez le sens de la vue dans le paradis, pourquoi ne pas lui accorder les 4 autres? Vous dites encore qu'on entendra les concerts célestes, et c'est un plaisir matériel; or si vous accordez que l'âme reprenne les deux sens de la vue et de l'ouïe, pourquoi ne lui pas tout rendre? Pourquoi lui ôter les plaisirs de l'amour et de la table qui sont les principaux? En ne les admettant pas, vous donnez à conclure au peuple qu'il y a une perte réelle à passer de ce monde dans le paradis. A quoi pourra-t-on se délasser quand on aura long-temps admiré Dieu *face à face?* Fût-il éclatant de richesse comme on le dépeint au Musée de Paris, où l'on voit Dieu le Père en grande mitre d'or, vêtu de haut en bas en drap d'or, tout galonné en or, dans un fauteuil ciselé, que devenir quand on l'aura admiré quelques heures? Est-ce là un bonheur capable de nous indemniser de tant de peines endurées en cette vie? Est-ce là une jouissance proportionnée à une minute des peines de l'enfer?

En résumé, quand on examine vos fictions sur le sort futur des

Digitized by Google

âmes, n'est-il pas évident que leurs inventeurs ont voulu exciter chez le peuple beaucoup de crainte et peu de désir de l'autre vie? En procédant ainsi, ils ont abondé dans le sens de Dieu. Ils ont empêché que le peuple ne devînt suicide et insouciant : il est également dangereux que le peuple soit imbu d'une pleine croyance ou agité d'un violent désir de la vie future. On a bien atteint ces deux buts en imaginant le monotone et incompréhensible Paradis des chrétiens, et si j'ai critiqué cet ennuyeux séjour, ça été pour faire l'éloge de ses inventeurs, qui, par un effet de politique ou de hasard, ont pleinement réussi à maintenir en tiédeur le désir de l'autre vie.

C'est principalement sur la question de l'immortalité que perce votre ignorance absolue des vues de Dieu et des fins de la nature : combien vous vous abusez quand vous placez le bonheur futur dans la désunion des deux principes jouissants, quand vous prétendez que dans une autre vie les âmes seront isolées de la matière, sans l'existence de qui Dieu même ne pourrait goûter aucune jouissance (1).

Vos opinions sur le passé, sur le sort des âmes antérieurement à cette vie, sont bien plus sensées. Vous n'en avez rien dit et c'est montrer du bon sens que de se taire sur ce qu'on ne sait pas (je compte pour rien les sornettes de Pythagore sur sa prétendue métempsycose). Vous pouvez sur de telles questions qui sont restées vierges, procéder en prenant le bon sens pour guide; mais sur les questions déjà débattues et obscurcies par le sophisme, vous avez vos préjugés à vaincre avant d'entrer dans la voie du bon sens.

Au sujet de l'immortalité passée qui nous occupe, Dieu ne créant rien de rien, n'a pu créer vos âmes de rien : quel était donc dans le passé le sort de l'essence spirituelle qui compose vos âmes? Les Barbares, dans leurs idées de métempsycose, sont plus sensés que vous, car si leur opinion ne donne pas la solution du problème, elle approche faiblement et grossièrement de la vérité. Elle est vraie sur un point, en enseignant que nos âmes ont été unies à la matière avant cette vie, et qu'après la vie elles se rejoignent à la matière sans jamais s'en isoler, et goûtent à perpétuité des jouissances matérielles. Voilà un dogme dans lequel certains Barbares ont beaucoup plus de bons sens que les Civilisés modernes, qui croient que leurs âmes seront privées de jouissances matérielles après la mort, et qu'elles ont eu un commencement d'existence, ce qui entraînerait une fin d'existence, une perspective de néant futur au lieu d'immortalité.

Quant aux circonstances de cette nouvelle vie, elles n'ont aucun

(1) Voir la note A.

Digitized by Google

rapport avec celles qu'établit le dogme de la métempsycose. Le seul éclaircissement qu'il convienne de vous donner aujourd'hui sur l'immortalité, c'est de vous détromper du bonheur que vous pourriez en espérer pendant la durée de l'ordre civilisé, barbare et sauvage. Je répète à ce sujet que les âmes des défunts sont depuis plusieurs mille ans dans un état d'anxiété : leur sort est intimement lié à l'ordonnance sociale du globe. C'est à tort que vous avez cru le sort des trépassés indifférent au vôtre. Il existe des liens et des rapports dans tout le système de la nature, entre toutes les branches du mouvement matériel ou spirituel; il existe donc des rapports entre le sort actuel des vivants et le sort des défunts. Les âmes des générations passées végètent dans un état d'angoisse que les nôtres partageront après le trépas, jusqu'à ce que l'ordre actuel du globe soit amélioré; et tant que la terre restera dans un chaos social si contraire à la justice et aux vues de Dieu, les âmes de ses habitants en souffriront dans l'autre vie comme dans celle-ci, et le bonheur des trépassés ne commencera qu'avec celui des vivants, qu'avec la cessation des horreurs civilisées, barbares et sauvages.

Cette révélation que je vous fais deviendrait fâcheuse et même désespérante, s'il était difficile d'organiser l'harmonie sociale, dont l'établissement deviendra le signal du bonheur pour les défunts comme pour les vivants; mais l'extrême facilité de passer à l'harmonie sociale nous rend précieuse une découverte qui dissipe nos illusions sur la vie future, à laquelle nous n'aurions passé que pour y souffrir pendant des siècles encore le mal être, l'inquiétude et l'impatience dont les âmes de nos aïeux sont tourmentées en attendant le règne de l'harmonie et la naissance de l'ordre combiné.

Vous connaîtrez les causes pour lesquelles Dieu devait vous ôter temporairement la mémoire du sort passé de vos âmes. Quant à leurs destinées futures, elles seront sans doute immortelles comme elles l'ont été, mais elles vivront pour se rejoindre à la matière, sans jamais s'en isoler, pour goûter à perpétuité des jouissances matérielles jointes aux spirituelles, et parcourir dans la suite des temps d'autres mondes plus fortunés que le nôtre, où jusqu'à présent elles ont véritablement habité l'enfer. Ah! ne redoutez plus l'enfer! En est-il de plus horrible que cette arène de massacres et de misères que présente votre globe? Vos voisins, les sauvages et les barbares, forment des sociétés de tigres et d'hyènes. Croyez-vous valoir mieux, parce que vous êtes des sociétés de vipères? A voir ces 3 furies : Civilisation, Barbarie et Sauvagerie, qui développent le crime sous toutes les formes, ne semble-t-il pas que Dieu ait créé ce globe dans un accès de colère pour se donner le spectacle d'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer?

O vous qui avez inventé l'enfer, prêtres orientaux, vous avez, sans

Digitized by Google

le savoir, dit la vérité. Oui, l'enfer existe, l'enfer, c'est l'état d'un globe qui ignore les lois de Dieu et gémit dans les fureurs attisées par la législation humaine ! L'enfer, c'est l'état civilisé, barbare et sauvage qui a vomi sur cette terre malheureuse plus de calamités que les anges de ténèbres n'en auraient jamais inventé !

Digitized by Google

POLITIQUE.

Il faut qu'une classe de savants se reconnaisse bien incapable, quand elle se résout à s'accuser elle-même, comme font les auteurs des sciences politiques. « Gardez-vous, disent-ils, d'ajouter foi à nos théories : nous sommes des romanciers dangereux, des charlatans littéraires. » Telles sont à peu près les expressions de Raynal dans sa lettre d'amende honorable adressée à l'Assemblée constituante de 1789. « Gardez-vous, écrivait-il, de prendre à la lettre ce que nous avons dit sur l'ordre social ; je suis profondément affligé de penser que mes écrits ont coopéré aux crimes qui couvrent de deuil cet empire. » C'est ainsi que Raynal titrait de charlatans lui et ses collègues anciens et modernes dont il avait recueilli les lumières.

Quelle est donc l'absurdité d'une science qui fait frémir ses propres auteurs lorsqu'ils voient mettre à exécution les paradoxes qu'ils ont accrédités ! N'est-ce pas d'eux qu'on pourrait dire :

A quels monstres, grands dieux ! livrez-vous l'univers ?

Les véritables monstres ne sont-ils pas les philosophes qui ont la perfidie de hasarder le malheur des nations pour le succès de leurs livres, de nous prêcher des dogmes dont ils ont une secrète horreur, des dogmes qu'ils désavouent quand ils reviennent à la probité !

Cependant, telle est la bonhomie des nations civilisées, que tous ces jongleurs sont tolérés depuis 3,000 ans, et tiennent rang dans le corps

Digitized by Google

des sciences, tant il est vrai que l'excès de souffrance excite chez les nations comme chez les individus une crédulité aveugle pour toutes les promesses des charlatans, à la tête desquels il faut placer les Politiques, et surtout les Économistes, qui sont les plus modernes et les plus perfides de tous : ce sont les grenadiers de la charlatanerie.

La Politique était de toutes les sciences la plus facile à perfectionner. C'est la seule qui laisse une pleine latitude au génie; c'est l'unique science où un esprit inculte puisse se distinguer et inventer, sans autre guide que le bon sens. Il ne fallait à ses auteurs que des idées de justice envers les salariés et les femmes. En améliorant le sort des salariés, on arrivait à la 6e période sociale (les garanties); en améliorant le sort des femmes, on arrivait graduellement à la 7e période sociale (les groupes simples). Or, la politique n'avait pas d'autre fin que de nous aider à sortir de la Civilisation, et atteindre aux 6e et 7e sociétés, qui sont intermédiaires entre la Civilisation et l'Harmonie universelle. Quant à l'invention de l'ordre combiné, elle était du ressort de la Métaphysique et non de la Politique.

J'ai dit que les auteurs politiques avaient besoin de revenir à des sentiments de justice envers les femmes et les salariés; en s'intéressant au sort de ces deux classes, ils seraient parvenus insensiblement à établir l'association agricole et la liberté amoureuse, qui sont les germes des 6e et 7e périodes sociales.

Pour atteindre ces deux buts, l'audace pouvait suppléer au génie; divers coups de hasard pouvaient produire tout à coup un changement de période, si la Civilisation eût engendré quelques politiques audacieux. Par exemple :

Il a tenu à bien peu de chose que le vandalisme de 1793 n'ait produit subitement une 2e révolution aussi merveilleuse que la 1re était horrible. Le genre humain tout entier touchait à sa délivrance : l'ordre civilisé, barbare et sauvage allait disparaître à jamais, si cette Convention nationale, qui foulait tous les préjugés, n'eût pas fléchi devant le seul qu'il importait d'abattre, devant celui du mariage. En le détruisant, l'on entrait en 7e période, en franchissant la 6e; tel est le coup de partie qu'a manqué la Convention de France par sa timidité. Comment une assemblée qui était si fortement ennemie des demi-mesures, donna-t-elle dans une demi-mesure comme le divorce? comment des hommes qui se faisaient un jeu de fouler aux pieds la Divinité même, ont-ils pu mollir contre la coutume du mariage? C'était le dernier retranchement de la Civilisation : elle s'y maintint pour reprendre bientôt l'offensive et rentrer dans tout son domaine; mais à quoi a-t-il tenu qu'elle disparût?

Sans en venir à des coups d'état, comme la suppression du mariage

Digitized by Google

et autres dont je parlerai, il y avait des procédés nombreux et réguliers pour améliorer insensiblement le sort des salariés et des femmes ; mais l'esprit persécuteur des philosophes, tous jaloux des plaisirs des femmes, et leur insouciance à l'égard des salariés, nous ont fait manquer les deux principales issues de la Civilisation et ont retenu la science sociale dans l'enfance où nous la voyons encore aujourd'hui.

La postérité ne cessera de s'étonner que ce XVIII^e^ siècle, qui s'éleva à une hauteur gigantesque dans les sciences et les arts, soit resté pygmée dans la science bien subalterne de la Politique. Chez les modernes comme chez les anciens, elle n'inventa jamais rien pour le bonheur des peuples. Dans Athènes comme dans Paris, la mendicité, assiégeant l'entrée des palais, démontra toujours la nullité de vos sciences sociales et la réprobation de la nature contre vos méthodes et vos lois. Vous vous flattez de perfectionnement pour avoir fait disparaître quelques horreurs qui ravalent l'état barbare encore au dessous du vôtre. Semblables au bambin qui se croit fort à l'âge de quatre ans, parce qu'il a terrassé celui qui n'en a que trois, vous estimez vos lumières sociales par comparaison à celles des Barbares qui n'en ont aucunes. Vous ne savez que regarder en arrière dans la politique, et vous louer du mal évité, avant d'avoir atteint à aucun bien. Eh ! où en êtes-vous dans la route du bien, quand la mendicité, l'agiotage, la banqueroute, la mauvaise foi règnent plus que jamais dans votre dégoûtante Civilisation ?

Je ne m'arrêterai pas à reprocher aux auteurs politiques les fruits de leurs derniers systèmes, les massacres de France, de Naples, d'Irlande, de Saint-Domingue ; que servirait d'aggraver leur confusion quand ils en font l'aveu ? Je les attaque sur leur incompétence à traiter un mal dont ils ne connaissent pas la cause. Quel espoir ont-ils d'extirper les désordres sociaux tant qu'ils en ignorent le principe ? Tel les attribue à l'ambition, à la violence des passions ; tel assigne pour cause l'ignorance des peuples, un autre en accuse la superstition, la servitude, etc.; d'où il résulte que la politique débute auprès du genre humain comme les médecins de la fable, par des contradictions dont le malade doit être victime. Ces auteurs ne s'accordent que sur un point : c'est de nous confirmer que l'édifice social est vicieux dans ses bases, puisqu'il reproduit en tout sens les mêmes calamités, toujours la pauvreté qui affligent les individus et les révolutions qui affligent les empires. L'antiquité nous l'avait dit en grec et en latin, les modernes nous l'ont répété avec de sublimes commentaires, au bout desquels il ne nous reste que la certitude du mal, sans aucune connaissance des causes ni du remède. Ainsi, dans le *Roman comique*, les médecins du Mans, après avoir longuement disserté sur la gravelle du curé de Domfront, ne s'accordèrent que sur un point, savoir, qu'il avait la gravelle, et sans lui indiquer ni cause ni

Digitized by Google

remède, ils lui déclarèrent en latin fort élégant *qu'il avait la gravelle*; ce que le pauvre homme ne savait que trop.

En avons-nous appris davantage de la Politique?— et que trouve-t-on dans les écrits des Montesquieu, des Rousseau, etc., sinon du bel esprit qui ne remédie à rien, et qui est si dangereux à leurs propres yeux, qu'ils s'empressent de le désavouer, comme Raynal, quand ils en voient faire l'épreuve.

Deux vices, qui sont sans remèdes en Civilisation, annonçaient [de temps immémorial l'impuissance des sciences politiques; ces vices sont l'*indigence* qui afflige les individus, et les *révolutions* qui affligent les empires.

L'Indigence.

Quelle est l'impuissance de nos pactes sociaux pour fournir au pauvre une subsistance décente et proportionnée à son éducation, pour lui garantir le premier des droits naturels, le DROIT AU TRAVAIL! Par ces mots, *droits naturels*, je n'entends pas les chimères connues sous le nom de *liberté, égalité*. Le pauvre n'aspire pas si haut, il ne veut pas être l'égal des riches, il se contenterait bien de vivre à la table de leurs valets : le peuple est encore plus raisonnable qu'on ne l'exige. Il consent à la soumission, à l'inégalité, aux servitudes, pourvu que vous avisiez aux moyens de le secourir quand les vicissitudes politiques l'auront privé de son industrie, réduit à la famine, à l'opprobre et au désespoir. C'est alors qu'il se trouve abandonné de la Politique. Qu'a-t-elle fait pour lui assurer dans les revers, non pas des secours, mais seulement l'exercice de son travail habituel d'où dépend sa subsistance? Partout le peuple et même la classe polie fourmillent d'infortunés qui demandent vainement de l'occupation, tandis que leurs semblables vivent sans inquiétude dans la fainéantise et l'abondance. Pourquoi la Politique persiffle-t-elle ces malheureux en leur donnant des droits à la souveraineté, quand ils ne demandent que des droits à la servitude, que le droit de travailler pour le plaisir des oisifs?

Direz-vous à l'indigent qu'il y a de la place aux armées et au labourage? Sont-ce là des ressources pour un père chargé d'enfants, ou pour des femmes qui sont encore plus exposées que l'homme à manquer d'occupation et à gagner si peu qu'elles n'ont de ressources que dans la prostitution? Celui qui a passé sa jeunesse à l'exercice des arts libéraux est-il propre à bivouaquer sur la neige ou à peser sur le soc? C'est lui présenter la ciguë que de lui présenter la charrue, le havresac et vos ateliers de charité, plus rebutants pour l'homme d'éducation que la mort même. S'il faut, après avoir vécu parmi la classe polie, se confon-

Digitized by Google

dre avec la grossière populace, n'est-ce pas descendre vivant dans le tombeau? Est-ce avec de tels secours que vos pactes sociaux croient surpasser la prévoyance de la nature? Pour l'égaler, il faudrait nous donner au moins ce qu'elle donne aux sauvages et aux animaux libres, un travail qui leur plaît et auquel ils ont été habitués pendant le cours de leur vie, un travail avec des êtres dont la société leur convient. Donnez de même au civilisé un travail dont il soit propriétaire inamovible, et qu'il puisse exercer comme il lui plaît, quand il lui plaît, sans dépendre d'un injuste supérieur, sans se mêler avec des gens dont les mœurs lui répugnent. Égalez les privilèges du civilisé à ceux du sauvage que rien ne peut déposséder du droit aux mêmes travaux que les chefs de sa horde, du droit à la chasse et à la pêche dont les fruits sont pour lui et non pour un maître. Enfin, avec toutes vos sciences, faites pour l'indigent autant que la nature fait pour les sauvages et les bêtes féroces, sans le secours des sciences.

Comparez au sort du Sauvage celui des familles de pauvres ouvriers qui, manquant de travail, harcelés de garnisaires et de créanciers, parviennent après tant de dégoûts à la mendicité, et font retentir vos villes de lugubres complaintes en promenant leurs plaies, leurs nudités et leurs enfants affamés. Comparez ces victimes du pacte social au sauvage qui jouit dans sa patrie de la liberté, de l'insouciance, et souvent d'une grande abondance après quelque bonne capture; il ne redoute pas comme nos salariés d'être jamais privé de son industrie. Il est dispensé d'avilissement et de fourberie, il n'a point le cœur ulcéré par l'aspect des oisifs gorgés de richesses, et après une pêche ou une chasse heureuse il jouit avec orgueil du meilleur sort qu'on puisse espérer dans sa horde; il n'est point humilié ni dépouillé par d'insolents supérieurs, c'est pour lui seul qu'il supporte des fatigues dont sa vigueur lui fait un jeu. Le médiocre avantage d'être le chef de la horde ne s'obtient que par une valeur éprouvée, et ne laisse guère d'autre avantage que d'être au poste le plus périlleux dans les combats et les travaux. Si le sauvage endure parfois la faim et les revers, toute la horde les supporte avec lui, et l'égalité des peines adoucit la commune disgrâce; elle est encore tempérée par l'espérance dont nos indigents sont privés. Si la horde fait la guerre, c'est pour une injure commune à tous, non pour des intrigues de cour dont elle n'a aucune connaissance, ni pour enrichir des traitants qui spéculent sur ses privations. Enfin la horde peut déposer un chef dont elle est mécontente, et le peuple civilisé est traîné au supplice s'il fait entendre la moindre plainte contre ceux qui le dépouillent.

A la vérité les femmes sauvages sont très-malheureuses, et cela seul suffirait pour prouver que la Sauvagerie n'est point le vœu de la nature, mais à n'envisager que les hommes sauvages, et à parler dans le sens

Digitized by Google

des philosophes qui comptent pour rien le malheur des femmes, voyez combien le sort du Sauvage est préférable à celui de nos indigents. Et quel civilisé peut se flatter que lui ou ses enfants ne tomberont pas dans l'indigence? Elle menace plus que jamais les riches et les grands dans un siècle si fertile en révolutions.

Les révolutions.

Si la Politique n'a pas su pourvoir au salut des individus froissés par le pacte social, a-t-elle mieux pourvu au salut des empires? Accusons-la maintenant sur ce point : quand on lui reproche les malheurs des individus, elle se retranche sur la perspective du bien général, elle s'appuie de ce prétexte pour excuser les oppressions individuelles; mais en sacrifiant spéculativement les individus, assure-t-elle le bien de la masse, garantit-elle les empires contre les révolutions? Non, certes. Les révolutions vont croissant; on les voit de plus en plus se former dans le lointain sans aucun moyen de les écarter, et leur imminence prouve que la Politique n'eut jamais la moindre notion sur les métamorphoses que peut subir l'ordre civilisé.

Les révolutions annoncent la lassitude et l'impatience de la nature : elle s'agite pour se débarrasser de la Civilisation et de la Barbarie. Les sciences politiques devaient accélérer cette délivrance, élever par degrés l'ordre social vers les 6e et 7e périodes; mais la Civilisation dans le peu de progrès qu'elle a faits n'a tiré aucun secours des sciences politiques, elle s'est avancée machinalement par des essais désastreux ou des jeux de hasard, sans avoir jamais reçu aucun secours de la philosophie.

Pour s'en convaincre, il faut examiner l'ordre civilisé dans ses 4 phases, dont nous tenons la 3e. On verra que les sciences politiques et morales, loin d'avoir secondé les efforts de la nature, loin d'avoir coopéré aux progrès sociaux, ont propagé de tout temps les préjugés qui pouvaient entraver la marche de la civilisation.

Je passe à l'analyse, d'où l'on tirera les conséquences.

Nota. Le tableau qui va suivre ne sera pas une analyse des ressorts qui composent le mécanisme civilisé, mais seulement une analyse des formes politiques sous lesquelles la Civilisation se présente pendant ses différents âges.

Phases de la Civilisation.

La Civilisation, ainsi que toute autre société, peut se montrer successivement sous 4 formes principales, c'est-à-dire que le cours du mouvement civilisé se divise en 4 phases distinguées par la dominance d'un ordre politique et d'un caractère spécial.

Digitized by Google

Les 4 phases composent 2 vibrations : une ascendante et une descendante.

VIBRATION ASCENDANTE.

1re phase.	*Enfance.*	
	Attribut (*) :	la monogamie, ou mariage exclusif.
	Germe :	((concubinage)) le patriarcat fédératif.
2e phase.	*Adolescence.*	
	Attribut :	l'affranchissement des industrieux.
	Germe :	la féodalité.

VIBRATION DESCENDANTE.

3e phase.	*Déclin.*	
	Attribut :	la ((licence)) politique commerciale.
	Germe :	((les colonies hétérozones)) l'art nautique.
4e phase.	*Caducité.*	
	Attribut :	la féodalité commerciale.
	Germe :	les maîtrises exclusives.

On voit par ce tableau que la Civilisation est en 3e phase, en *déclin*, puisqu'elle donne pleinement dans l'esprit commercial, et qu'il envahit de jour en jour dans le système politique.

Dire que la Civilisation est en déclin, ce n'est pas dire qu'elle dégénère sous le point de vue des sciences et des arts, c'est dire qu'elle s'éloigne de la 6e période au lieu de s'en rapprocher. Elle a manqué la principale issue qui était entre les 2e et 3e phases, et dès qu'elle entre en 3e phase elle tombe en déclin.

Les 2 phases de vibration ascendante opèrent l'affranchissement personnel.

Les 2 phases de vibration descendante opèrent l'asservissement industriel.

Je vais entrer dans quelques détails sur chacune, excepté sur la 4e. Comme elle est encore à naître, je la laisserai deviner aux curieux ; c'est pour cela que je n'en ai pas encore indiqué le germe ni le caractère plein (**). D'ailleurs je ne veux donner aucune notion dont on puisse faire usage pour modifier la Civilisation, mon objet étant de la faire disparaître et non pas de la corriger.

Dans les détails qui vont suivre, mon but sera de présenter la philo-

(*) Le mot *attribut* se trouve, aux 4 phases, à la place de ceux *caractère plein*, qui sont effacés.

(**) En effet, les mots *féodalité commerciale* et *maîtrise exclusive*, à la 4e phase, n'ont été ajoutés qu'après coup au tableau ci-dessus, et n'étaient d'abord indiqués que par des points.

Digitized by Google

sophie toujours passive dans le mouvement, et n'ayant jamais eu aucune part au progrès de la Civilisation dont elle s'est arrogé le médiocre honneur.

Vibration ascendante de la Civilisation.

PREMIÈRE PHASE. — ENFANCE.

Caractère plein [ou attribut] : la monogamie ou mariage exclusif et permanent.
Germe : le droit civil des femmes ou patriarcat fédératif.

Cette phase s'établit par l'avènement des femmes aux droits civils et à la demi-liberté. J'appelle demi-liberté ou demi-servitude pour les femmes l'état de mariage exclusif qui les tire de l'état de la pleine servitude où elles sont dans l'état barbare, et qui leur donne, non pas la liberté, mais seulement quelques droits de propriété et une garantie de sûreté personnelle contre l'époux, qui a sur elle droit de réclusion et d'assassinat dans l'état barbare.

La 2e phase s'établissant par l'affranchissement des industrieux, il s'ensuit que les Grecs et Romains, tant vantés, n'étaient qu'à la 1re phase.

J'ai à parler moins de la 1re phase qui est finie que de l'origine de la Civilisation et des obstacles que la nature y oppose. Pour faire naître la Civilisation sur les sept huitièmes du globe où elle n'existe pas, il faudrait avoir des moyens de déterminer les Sauvages à adopter l'industrie, et les Barbares à accorder aux femmes les droits civils dont elles jouissaient chez les Grecs. Les philosophes n'ayant inventé aucun moyen d'opérer ces deux changements, il est évident qu'ils ne savent pas créer cette Civilisation, objet de leurs tendres amours; et s'ils la regardent comme la meilleure des 3 sociétés connues, ils ne peuvent pas se vanter de travailler au bien du genre humain, tant qu'ils ne donnent aucun procédé expérimental pour civiliser les Barbares et Sauvages.

L'immense supériorité numérique des Barbares sur les Civilisés, et l'immense supériorité territoriale des Sauvages sur les Civilisés devaient faire entrevoir que la réprobation divine pèse sur la Civilisation, puisque cette société n'est sur terre qu'un atome en comparaison de la population et du territoire des 2 autres. Il faut répéter ici l'argument déjà exprimé en d'autres termes : si la Civilisation est un bien, pourquoi la très-grande majorité du genre humain s'y refuse-t-elle? Dieu est donc ennemi du genre humain en le dissuadant de se civiliser, — ou bien la Civilisation est ennemie du genre humain, si Dieu est juste et sensé dans le mépris qu'il inspire aux barbares et aux sauvages contre notre mécanisme social.

Digitized by Google

Si le but de l'industrie était de conduire les peuples à la Civilisation, pourquoi ne naîtrait-elle pas naturellement et périodiquement parmi les Barbares qui en ont le germe, puisqu'ils exercent la grande industrie agricole et manufacturière; mais les barbares, en montrant depuis 3,000 ans une aversion si opiniâtre pour notre état social, nous prouvent que Dieu n'a pas créé l'industrie pour conduire l'homme à la Civilisation. Dieu, pour nous rendre cette vérité plus évidente, a pris soin de maintenir les barbares en nombre immensément supérieur au nôtre, et les sauvages en territoire immensément supérieur au nôtre.

A quoi donc destine-t-il les Barbares et Sauvages? et que peut-on conclure de leur répugnance invincible pour notre Civilisation, sinon que Dieu ne veut pas laisser faire des progrès à cette société, et qu'il la réserve sur un coin du globe pour germe d'autre chose; et si les philosophes se refusent à cette conclusion, qu'ils inventent un moyen de faire naître la Civilisation sans user de contrainte. On n'y réussit pas même par la corruption secrète des chefs sauvages à l'égard de qui les Américains emploient tous les moyens imaginables de séduction. Quant aux barbares, il est peut-être plus difficile encore de les civiliser; l'ordre barbare a la fâcheuse propriété de former abîme ou gouffre de mouvement social. Les nations engagées dans cette période n'en peuvent sortir qu'à reculons, en redevenant sauvages. On peut civiliser par la force un état barbare; mais jamais de son plein gré, ni par aucune révolution, il n'arrivera à l'ordre civilisé; aussi voit-on beaucoup de barbares qui ont reformé les hordes, notamment dans la Perse, l'Assyrie et la Bactriane, dont les peuples après avoir figuré parmi les plus policés d'entre les barbares, ont presque tous reformé les hordes à cheval. Mais on ne cite point de barbares qui aient montré seulement une tendance à adopter notre état social, en introduisant dans leurs coutumes la liberté civile des femmes qui produit la naissance de la Civilisation; c'est par refus de cette mesure que les Chinois, Japonais et Indiens sont depuis 4000 ans à la porte de la Civilisation sans pouvoir y entrer, quoiqu'ils aient poussé l'industrie à une perfection qui étonne les civilisés mêmes.

Ni les philosophes barbares, tels que Confucius, ni les philosophes civilisés n'ont proposé aucun moyen d'étendre aux régions barbares la liberté civile des femmes. Voilà donc les philosophes de tous les temps et de tous les pays convaincus de n'avoir eu ni la science ni la pensée d'introduire la Civilisation où elle n'existe pas. C'est ici qu'on peut déjà reconnaître la nullité, le rôle passif et les vues rétrogrades des sciences incertaines : leurs auteurs s'ébahissent de voir la Civilisation installée dans quelques recoins du globe, quand ils devraient s'étonner de ce qu'elle ne s'étend pas plus loin et dans tous les lieux qui peuvent la

Digitized by Google

comporter ; le resserrement où elle se trouve est une accusation pour elle-même et pour ceux qui la prônent.

Certes il n'était pas à souhaiter qu'ils trouvassent le moyen de la répandre partout en faisant passer les femmes barbares à la demi-liberté et les hordes sauvages à la culture, mais il était à souhaiter qu'ils s'occupassent de trouver ce moyen. En se livrant à cette recherche, ils se seraient bientôt aperçus que la Civilisation n'est pas le vœu de Dieu, ni le but ultérieur du mouvement, et qu'il faut s'occuper non pas des moyens de la propager, mais des moyens d'en sortir pour passer à un meilleur ordre.

Venons à l'analyse des évènements qui ont pu engendrer la Civilisation.

Pour reconnaître sa véritable souche, remarquons d'abord que les sociétés sauvage et barbare ne passent jamais de plein gré et de leur propre mouvement à la Civilisation ; elle n'a pu naître que de la société patriarcale qui est aujourd'hui éteinte. Les patriarches n'étaient eux-mêmes que des Barbares, mais indépendants et exerçant chacun sur son coin de terre le despotisme qu'un Satrape exerce dans une province. Rien de plus Barbare qu'Abraham qui traite ses femmes en sultan, qui envoie Agar et son enfant mourir de faim dans le désert, parce qu'il est las de jouir d'elle et qu'il n'en veut plus ((et qui pousse la jonglerie jusqu'à supposer des entretiens avec Dieu et menace de mort son fils pour le terrifier au nom de Dieu et acquérir de l'influence sur son esprit)). On retrouve les mêmes iniquités dans Jacob, son descendant. Leur caractère tyrannique tendait à propager la Barbarie au lieu de la détruire ; ils n'avaient ni l'équité, ni l'intelligence nécessaire pour civiliser une peuplade. C'est donc dans leur intérêt seul qu'on peut chercher les sources de cette Civilisation qu'il est impossible d'introduire parmi les barbares et sauvages sans les violenter ou sans employer des ruses publiques pour gagner les chefs : tel est le procédé des États-Unis d'Amérique ; mais il rentre dans la violence, puisque ces chefs gagnés et soutenus par les civilisés forcent le peuple à la culture qu'ils n'adopteraient pas spontanément.

Dans les contrées où régna l'ordre patriarchal, comme au voisinage de la Syrie, chaque père de famille était souverain absolu de son petit canton, c'est ce que l'on reconnaît à une tradition qui nous dit « qu'Abraham, ayant rassemblé ses domestiques, marcha contre ses voisins, et battit trente rois à la fois. » Si les gens d'Abraham qui n'étaient peut-être pas trois cents, suffisaient à battre une trentaine de rois à la fois, ces roitelets ne pouvaient être que des pères de famille qui avaient amené chacun une douzaine de leurs enfants ou domestiques contre Abraham, chef d'une horde déjà puissante. Il résulte de cette anecdote

Digitized by Google

que les voisins d'Abraham, tout faibles qu'ils étaient, jouissaient pourtant du pouvoir absolu et du titre de *rois*. Cette particularité va jeter quelque jour sur l'origine de la Civilisation.

Ces roitelets, ces tyrans d'un petit vallon formaient des alliances conjugales aussi bien que des alliances politiques, et cherchaient de toutes manières à se ménager de l'influence sur leurs voisins. Ceux d'entre eux qui n'avaient que des filles, ou beaucoup de filles et peu de garçons, auraient trouvé bien du désavantage dans les alliances, s'ils avaient livré leurs filles à titre d'esclaves aux fils des roitelets voisins; il leur convint de spéculer sur l'influence des femmes, et ceux qui n'avaient pas d'enfants mâles durent se concerter pour tirer parti de leurs filles. Le moyen le plus convenable était de stipuler, en les livrant, certains privilèges exclusifs pour elles, et de les distinguer autant que possible des concubines ou favorites temporaires, d'exiger qu'aucune autre esclave ne jouirait temporairement des droits accordés à leurs filles, enfin de pousser leurs prétentions jusqu'au mariage exclusif et permanent qui réduisait au rôle d'esclaves toutes les autres favorites.

Les premières filles qui furent élevées à un tel sort par la prévoyance de leurs pères durent servir les intérêts de la maison paternelle et travailler à maintenir dans son alliance les roitelets dont elles avaient épousé les fils.

Ce fut ainsi que le mariage exclusif naquit peu à peu chez les patriarchaux, et s'y établit conjointement avec le concubinage qui, laissant une grande latitude aux plaisirs des époux, les disposait à accorder des droits sociaux à une épouse titulaire, sans perdre l'avantage de conserver des favorites esclaves.

Le privilège conjugal dut s'étendre bientôt à toutes les filles de ces petits roitelets; chacun d'eux jugea de son intérêt d'assurer à ses filles le sort d'épouses exclusives en les donnant à un prince voisin, et plus les roitelets étaient nombreux et resserrés en territoire, plus le nombre des épouses libres dut se multiplier, tant qu'enfin elles formèrent corporation distincte des femmes esclaves, et dès ce moment l'on entrait en Civilisation.

Une telle innovation ne pouvait pas avoir lieu dans un grand Etat barbare ni dans un état médiocre comme celui d'Abraham, qui formait au moins un gros village; la corporation des femmes libres ne pouvait naître que chez de petits Barbarillons ou patriarches, amoncelés en grand nombre sur un petit territoire, et exerçant chacun l'autorité absolue comme ceux qui entouraient Abraham. Si vous les supposez aussi puissants, aussi étendus en territoire que l'était Abraham, ils ne fourniront que très peu de princesses pour qui l'on réserve des privilèges exclusifs en les livrant à un épouseur; dès-lors, on ne verra plus.

Digitized by Google

naître une corporation de femmes libres, puisque la liberté n'a pu s'étendre dans l'origine qu'aux princesses ou filles de patriarches souverains.

En résumé, il fallait pour engendrer la Civilisation un corps de princesses si nombreux qu'il égalât presque celui des femmes esclaves; c'est ce qu'on trouvait chez ces patriarches qui avaient à peu près autant d'enfants que de domestiques esclaves des deux sexes, et qui, formés en confédération, exerçaient sans obstacle leur despotisme patriarchal à l'abri des déserts qui entouraient les confédérés et les isolaient des nations puissantes.

Si l'on a vu tant de régions industrieuses comme la Chine, l'Inde, le Japon, etc., entrer en Barbarie au lieu d'entrer en Civilisation, c'est que dans l'origine leurs patriarches eurent un domestique trop nombreux et ne trouvèrent aucun intérêt à établir une corporation de femmes libres. Ils s'abrutirent par l'abondance de femmes esclaves dont ils disposaient; la liberté de leurs filles leur présenta peu d'avantages et n'entra pour rien dans leurs spéculations politiques. Or, si les épouses libres sont en trop petit nombre pour former corporation, la masse du sexe féminin demeure esclave, et dès-lors les peuplades patriarchales entrent en Barbarie au lieu d'entrer en Civilisation.

Une conséquence à tirer de ce que j'ai dit précédemment, c'est que si l'on voulait civiliser *spontanément et sans contrainte* une petite île Barbare, il faudrait la subdiviser en une centaine de petites souverainetés comprenant chacune une famille d'une douzaine d'individus; cette méthode, que je ne donne pas pour infaillible, me semble la plus sûre pour faire naître un corps d'épouses exclusives, corps que les grands souverains barbares n'ont aucun intérêt à créer; de là vient que les Barbares réunis en grands corps social, comme les Chinois et Indiens, ne passent jamais à la Civilisation, lors même qu'ils adoptent les arts. Le mariage exclusif est seul germe de Civilisation et non pas les beaux-arts qui introduits chez un peuple barbare y languissent et dépérissent tôt ou tard.

Au reste, je répète qu'il est très-difficile de déterminer comment a pu naître le mariage exclusif chez un peuple qui était cultivateur sans être civilisé. Je ne donne pas mes conjectures pour être la meilleure solution du problème, mais je crois difficile d'expliquer l'origine du mariage exclusif autrement que par une confédération de petits roitelets patriarchaux isolés des grandes nations par quelque barrière comme les déserts. Les Grecs furent les premiers civilisés; les Égyptiens n'étaient que des Barbares distingués qui exécutaient de grands travaux comme les Barbares Chinois et Japonais, mais ils n'avaient ni le mariage exclusif qui donne des droits civils et la demi-liberté à l'épouse,

Digitized by Google

ni le génie des arts et des sciences, qui est une suite de cette coutume. Comment s'introduisit-elle chez les Grecs primitifs? c'est ce qui reste à déterminer : la théorie du mouvement social ne donne aucune notion à ce sujet, elle indique seulement que le mariage exclusif est porte d'entrée dans la Civilisation, mais elle n'indique point quelle peut être son origine; c'est un indice qu'elle peut être produite par diverses causes, telles que le caprice d'un patriarche isolé et souverain.

Pour que la Civilisation fasse des progrès rapides après l'établissement du mariage exclusif, il faut qu'elle se forme en petits royaumes bien séparés et rivaux, comme étaient ceux des Grecs. Un grand royaume tel que l'Égypte risquerait de retomber dans la Barbarie s'il n'était rivalisé par des royaumes civilisés d'une force égale à la sienne.

Rien ne contribue davantage à accélérer les progrès de la Civilisation que de donner aux concubines une existence légale et certains droits civils. Leur corporation est le seul stimulant qu'on puisse présenter au corps des épouses pour les préserver de l'apathie et de l'esprit servile où elles tombent faute de rivalité. Aussi, chez nous, où il n'y a pas de concubines titrées et formées en corporation, on voit les épouses excessivement rampantes devant leurs maris, apathiques sur l'extension de leurs droits. Par suite de cette insouciance sur leur liberté, elles ont manqué une très belle issue de Civilisation, une mesure qui conduisait à la septième période, et cette invention ne pouvait venir que des femmes, parce que toute invention politique doit venir des corporations intéressées à la faire.

Dans l'état actuel, l'empire que certaines femmes obtiennent sur leurs maris est un déshonneur pour la masse des femmes qui n'en profitent pas; il faudrait obtenir des privilèges pour le corps entier des épouses et non pas de l'influence pour quelques-unes qui verront leurs filles tomber dans l'asservissement qu'elles ont su éviter.

Le XVIII^e^ siècle, qui a tant raisonné sur les contrepoids politiques, ne s'est pas occupé de celui-là. Peut-on s'en étonner quand on voit que depuis 2500 ans la politique est entièrement masculine et occupée exclusivement des affaires des hommes, qu'il n'a jamais existé de politique féminine, jamais aucun corps qui s'occupât d'étendre les droits du sexe féminin? je le dis à la honte de tant de femmes célèbres qui, avec les moyens de briller et de servir leur sexe, n'ont pas entrevu cette nouvelle carrière; elle était bien facile à parcourir, car elle se bornait à un seul point : obtenir pour les femmes le libre exercice de l'amour. Cette seule innovation ouvre la voie à tous les heureux changements dont le mécanisme social est susceptible.

Digitized by Google

DEUXIÈME PHASE. — ADOLESCENCE.

Caractère plein : la liberté des industrieux.
Germe : la féodalité.

Les philosophes se sont montrés inhabiles à faire naître la Civilisation, quoiqu'il eût suffi pour engendrer cette société de faire naître chez les barbares le mariage exclusif, objet des éloges de la philosophie.

Ils n'ont pas été moins inhabiles à conduire la Civilisation à sa 2e phase. C'est encore au hasard qu'on doit l'affranchissement des esclaves qui, réuni à la monogamie, constitue la 2e phase de Civilisation.

On ne voit pas que les fameux philanthropes de Grèce et de Rome aient médité ni proposé aucune opération pour affranchir les esclaves : ils ne s'en inquiétaient nullement. Habitués, selon les maximes philosophiques, à regarder toujours en arrière, à se louer par comparaison aux Barbares, ils considéraient leur état social comme terme du mouvement ; tout philosophe de l'antiquité aurait soutenu que la Civilisation ne pouvait exister sans l'asservissement des cultivateurs et domestiques. Cependant ils sont devenus libres chez les modernes, et la Civilisation, loin d'avoir déchu par cette liberté, s'est avancée de la 1re phase à la 2e, où elle a plus de moyens que dans la 1re pour s'élever aux 6e et 7e périodes. En effet, on ne pouvait pas opérer chez les Grecs l'association agricole que l'on aurait pu introduire chez les modernes où le cultivateur est libre.

Notre mécanisme social épargne au peuple les tortures arbitraires auxquelles l'exposait le caprice d'un maître, comme le vertueux Caton qui faisait marquer ses esclaves au front avec un fer chaud, ainsi qu'on marque les chevaux des militaires. Védius-Pollion, pour la moindre faute, condamnait ses esclaves à être dévorés par les lamproies. On sait que tous les fameux républicains de la Grèce et de Rome, les tendres amants de la liberté, se faisaient un jeu du métier de bourreau ; les vertueux Spartiates allaient à la chasse aux esclaves, les tuaient pour s'exercer à tirer de l'arc et les égorgeaient par milliers pour en diminuer le nombre, quand les magistrats le jugeaient à propos. La Civilisation moderne, en faisant disparaître l'affreux régime de l'esclavage, s'est élevée à la plénitude. Nous ne sommes pas heureux pour cela, car la Civilisation, dans aucune de ses phases, n'est en état de bonheur ; mais les maux qu'elle traîne à sa suite varient du plus au moins.

Si la Civilisation tarde à tenter l'affranchissement des esclaves qui

Digitized by Google

constitue la 2e phase, si aucun souverain n'en conçoit l'idée, si aucun philosophe ne le propose, on peut y arriver par la féodalité agricole, qui engendre à la longue la liberté des esclaves; la féodalité est donc germe de 2e phase, comme le patriarcat fédératif est germe de 1re phase.

En passant au régime féodal, l'esclave passe de la servitude individuelle à la servitude collective ou combinée, les esclaves de l'ordre barbare n'ayant aucun lien corporatif, leurs privilèges, leurs affranchissements finissent avec l'individu qui les obtient, et la masse du peuple n'en tire aucun parti pour arriver à la liberté. Les esclaves féodaux ou serfs attachés à la glèbe forment une corporation qui n'est point sujette à la mort; les privilèges qu'elle obtient sont transmis d'âge en âge, et profitent à perpétuité à la masse de la commune. C'est ainsi que la servitude féodale élève insensiblement le peuple à la liberté dont il était privé chez les Grecs et Romains; car je ne vois le peuple que dans celui qui tient la queue de la charrue, et non dans les aboyeurs de la place publique, qui faisaient métier de vendre leurs suffrages.

Une circonstance qui coopère puissamment à affranchir les serfs, c'est la lutte du souverain contre les grands vassaux qu'il essaie de subordonner; il est intéressé à relâcher progressivement le lien féodal, à se liguer pour cet effet avec les communes, et provoquer l'extension des privilèges de chaque bourg et village.

En passant à l'état féodal, le peuple acquiert donc pour s'élever à la liberté deux appuis dont il manquait dans la 1re phase, dans l'état social des Grecs et Romains. Il acquiert:

1° L'appui du souverain, qui mine le despotisme des vassaux coalisés, avec tout l'avantage qu'a l'action unitaire contre l'action incohérente;

2e L'appui de la corporation, qui, constante dans ses efforts, peut saisir à chaque génération le côté faible d'un seigneur, et obtenir tel privilège de l'avarice du père, tel autre de la bienfaisance du fils.

En fournissant au peuple ces 2 moyens, la servitude féodale ou combinée devient le germe de la liberté que le peuple en masse n'a aucun moyen d'obtenir dans l'esclavage barbare ou servitude incohérente.

La féodalité agricole, quoique fâcheuse pendant sa durée, est une des plus brillantes manœuvres du mouvement social. Au reste, toutes les manœuvres de Civilisation, soit dans la génération des 4 phases, soit dans la construction du mécanisme intérieur, sont extrêmement savantes, et rien ne sera plus curieux que la synthèse passionnée du mouvement civilisé dans lequel les 7 passions radicales se déploient en renversement ou contremarche, et produisent une série de combats per-

Digitized by Google

pétuels et de cercles vicieux, dont les dispositions sont toutes admirables. Mais comme toute bataille est meilleure à voir de loin que de près, cette théorie du déchirement des passions civilisées ne sera vraiment brillante à nos yeux que lorsque nous serons hors du champ de bataille, c'est-à-dire hors de la Civilisation. Alors les philosophes pourront juger si cette société est le perfectionnement de la raison, ou bien le règne de l'enfer déchaîné.

Passant sur cette digression, je rentre dans l'analyse de la 2e phase de Civilisation.

Depuis son origine, c'est-à-dire depuis le commencement de la féodalité, qui est germe de la 2e phase, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, où l'opération de l'affranchissement était fort avancée, on ne voit pas que la philosophie soit intervenue pour l'accélérer; ce ne fut que dans le courant du XVIIIe siècle qu'elle commence à s'entremettre dans cette affaire à peu près consommée par l'abattement des grands vassaux. La féodalité était agonisante, il devenait facile aux paysans de se racheter de proche en proche, et le peuple marchait à grands pas vers la liberté, lorsque enfin la philosophie sortit de son rôle passif et vint s'immiscer dans cette affaire. Selon son usage, elle s'arrogea l'honneur d'une amélioration que le temps avait exécutée sans son secours; elle réchauffa les anciens verbiages de liberté et d'égalité, et, pour cette fois, les philosophes daignèrent s'apercevoir que le cultivateur avait aussi des droits à la liberté civile, ce que n'avaient pas entrevu les fameux philanthropes d'Athènes et de Rome.

Certes, les sophistes modernes sont louables d'être intervenus pour détruire la féodalité agonisante; mais leur tardive intervention à ce sujet prouve que la secte philosophique manque de génie inventif. En effet, les Platon, les Sénèque et toute la divine séquelle n'ayant point inventé cet ordre féodal, qui a la propriété d'affranchir insensiblement les esclaves, plus l'opération a obtenu de succès, plus sa réussite démontre le défaut de génie chez les philosophes anciens, qui n'avaient pas su l'inventer, et chez les philosophes modernes, qui n'ont pas su l'appliquer aux nègres et aux femmes barbares, avec les modifications nécessaires pour les nègres et les femmes esclaves.

Si l'on eût essayé dans l'Inde et dans l'Amérique le régime féodal sur les nègres européens et les femmes asiatiques, l'opération aurait pu s'achever en moins d'un demi-siècle, et amener de proche en proche ces deux classes à la liberté par une émancipation graduée et sans orage politique.

On ne l'a pas essayé, on n'a pas même pensé à l'essayer. Voilà donc sur le seul chapitre de la féodalité un brevet d'aveuglement pour les philosophes anciens et modernes. L'expérience leur avait démontré

Digitized by Google

que le système féodal a les propriétés de disposer l'esclave à la liberté et de l'y conduire insensiblement; elle était donc le meilleur procédé qu'on pût employer dans les tentatives d'affranchissement. Les philosophes, au contraire, ont provoqué la méthode de l'affranchissement individuel et subit, méthode dont les affreux résultats ont couvert de honte les philosophes, et jeté de la défaveur sur leurs entreprises les plus louables, tel que le divorce (1).

L'insuccès de leurs opérations sur les nègres, sur le divorce, etc., a forcé les gouvernements à resserrer les chaînes de l'esclavage des nègres et des femmes. Ainsi la maladresse des philosophes a fait rétrograder le mouvement sur ces deux points, au lieu de lui donner une impulsion. On trouvera la même impéritie dans beaucoup d'autres opérations dont le but était louable, comme l'attaque des prérogatives nobiliaires qui a été conduite avec tant de gaucherie, qu'on a été obligé de revenir aux anciennes méthodes, et les usages tant décriés en 89 ont reconquis l'opinion, à juste titre, ((étant le moindre mal connu dans un âge d'aveuglement : en cherchant mieux on a trouvé pis; il a fallu rentrer dans les anciennes positions, au lieu d'avancer, comme on l'espérait)). Mais on a fait des progrès sur un point décisif, dans l'esprit commercial, dont le règne constitue la 3e phase de Civilisation. Je vais en parler, non pour analyser le mal qu'il peut produire, mais pour démontrer que sur cet objet comme sur tant d'autres la philosophie, toujours dépourvue d'invention, est venue après coup s'immiscer dans la politique commerciale, qui était née et dominante avant que les philosophes s'en fussent aperçus.

Selon leur usage, ils se sont entremis dans le système commercial quand ils l'ont vu jouir de la vogue, et ils ont fait, comme la mouche du coche, grand vacarme littéraire pour persuader qu'ils servaient à quelque chose. La vérité est que les changements politiques survenus par l'influence du commerce n'avaient été ni prévus ni aperçus dans leur origine par cette philosophie toujours occupée à regarder en arrière et à se traîner sur les pas des anciens. Ceux-ci tournaient le commerce en ridicule, et en cela ils avaient peut-être plus de bon sens que les modernes, qui n'ont jamais commis tant d'inepties politiques que depuis qu'ils ont donné dans l'esprit mercantile.

---

(1) Voir la note B, p. 94.

Digitized by Google

Vibration descendante de la Civilisation.

TROISIÈME PHASE, OU DÉCLIN.

Caractère plein : la science commerciale.
Germe : les colonies *hétérozônes*.

Nous touchons (*) à l'endroit sensible de la Civilisation. C'est une pénible tâche que d'élever la voix contre la folie du jour, contre des chimères qui sont au fort de leur vogue. Parler aujourd'hui contre les ridicules commerciaux, c'est s'exposer à l'anathème, comme si l'on eût parlé au XII^e^ siècle contre la tyrannie des papes ou des barons. S'il fallait opter entre deux rôles dangereux, j'estime qu'il y aurait aujourd'hui moins de risque à offenser un souverain par de fâcheuses vérités qu'à offenser le genie mercantile qui, depuis quelques années, règne en despote sur la Civilisation et sur les souverains mêmes.

Fâcheux événement pour les moralistes! leur science ennemie des richesses ne peut qu'être malvenue dans un siècle tout mercantile; aussi la plupart des philosophes ont-ils prudemment déserté l'antique confrérie pour se ranger sous la bannière du nouveau Dieu, du génie commercial ((la coterie morale est aux abois depuis la naissance de l'économie politique, et c'est un sujet vraiment digne de l'épopée)).

C'est par suite de cette désertion qu'on voit le monde philosophique en proie au fléau de la guerre civile. Une secte sortie tout à coup de l'obscurité, les économistes, ont attaqué les dogmes révérés de la Grèce et de Rome, les vrais modèles de la vertu, les cyniques, les stoïciens : tous les illustres amants de la pauvreté et de la médiocrité sont en déconfiture et plient devant les économistes qui capitulent avec les passions; — le divin Platon, le divin Sénèque sont chassés de leurs trônes; — le brouet noir des Spartiates, les raves de Cincinnatus, tout fuit devant des novateurs impies qui autorisent l'amour du sucre, du café et des plus vils métaux, tels que l'or et l'argent.

C'est en vain que les Jean-Jacques et les Mably ont défendu courageusement les droits de la Grèce et de Rome; vainement ont-ils rappelé aux nations les antiques vérités de la morale « que la pauvreté est un bien, qu'il faut renoncer aux richesses, embrasser sans delai la philosophie, » et autres maximes de l'arsenal philosophique de Sénèque

(*) Ce paragraphe forme le début de la troisième démonstration de la *Théorie des quatre Mouvements*. Dans le courant de ce chapitre on trouvera un grand nombre de passages reproduits plus ou moins textuellement dans l'ouvrage de 1808. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

le pauvre : rien n'a pu résister au choc des nouveaux dogmes, le siècle corrompu ne respire que traités de commerce et balances de commerce par sous et deniers : les drapeaux du Portique et du Lycée sont désertés pour les écoles de commerce et les sociétés d'amis du commerce; enfin, l'arrivée des économistes a été pour le monde philosophique une nouvelle journée de Pharsale, où la sagesse d'Athènes et de Rome et toute la belle antiquité ont été mises en déroute complète.

En d'autres termes, le mouvement social a changé de phase; il est parvenu à la 3e phase, où l'esprit commercial dirige la Politique. Après 2500 ans de pénibles recherches sur la vérité, les philosophes ont fini par se ranger sous les drapeaux du mensonge, car, à parler net, qu'est-ce que le mécanisme commercial? c'est le mensonge triomphant avec tout son attirail : banqueroute, agiotage, monopole, papier-monnaie et fourberies de toute espèce.

Les colonies hétérozônes (en zône différente de la métropole) sont le germe de la politique commerciale. Par les monopoles lucratifs qu'elles occasionnent, la contrée qui les possède peut fonder sa supériorité, non sur le succès des armes, mais sur l'influence d'une richesse coloniale avec laquelle on achète les nations pauvres et belliqueuses.

Un tel ordre de choses change entièrement la marche de la Politique, son système qui était direct et agricole dans les 1re et 2e phases, devient indirect et mercantile dans la 3e phase. Dès-lors toutes les relations sociales se ressentent plus ou moins de cette révolution, et la Civilisation entière prend une couleur nouvelle. Dans le cours des 1re et 2e phase, elle portait dans le crime un caractère de noblesse ou de férocité; dans la 3e phase elle devient dévergondée, abjecte, elle lève le masque et réduit le vice en système raisonné. Tel est le caractère moral des siècles commerciaux.

Je ne prétends pas faire l'éloge des autres siècles; rien n'est plus faux que l'adage

> Ætas majorum pejor avis tulit
> Nos nequiores.

La Civilisation a toujours été et ne serait toujours qu'un égout de tous les crimes, mais ils prennent dans chaque phase une teinte différente comme audace ou bassesse, grossièreté ou finesse, et les 3e et 4e phases, celles où règne l'esprit commercial, sont celles où l'on voit régner plus de bassesse et moins d'audace dans les développements du vice.

Dieu avait soigneusement préparé la naissance des monopoles commerciaux. Il faut de grandes îles pour les exercer avec succès. Une puissance continentale ne peut pas soutenir long-temps ce rôle, elle

Digitized by Google

devient la proie de ses voisins moins riches dès qu'elle peut être attaquée par terre. Une armée pauvre est à moitié victorieuse quand elle marche contre une nation cousue d'or, et si le monopole n'était exercé que par des états continentaux, comme la Hollande, leur fortune plus ou moins grande ne changerait rien à la marche de la politique. Il faut donc au monopole une barrière contre les armées, et il ne peut prendre un grand essor que dans les régions insulaires.

C'est pour préparer ce règne du monopole que Dieu avait placé sur divers points de l'ancien continent de grandes îles, comme l'Angleterre, Madagascar, Bornéo, le Japon, la Nouvelle-Guinée. Ces groupes d'îles, lorsqu'ils viennent à se civiliser, forment des états assez forts pour prendre place parmi les puissances du 1^er^ ordre, mais trop faibles pour aspirer à des conquêtes sur le continent, il ne leur reste d'autre ressource que le monopole commercial pour arriver à la domination dont chaque état est plus ou moins avide. Ces îles sont placées au sein des mers les plus passagères, elles sont pour ainsi dire de la graine de monopole que Dieu a semée autour du continent, et si le hasard eût fait naître l'industrie civilisée et l'art nautique dans leur voisinage, toutes auraient joué le rôle que joue aujourd'hui l'Angleterre.

Enfin, le hasard ayant développé l'industrie civilisée dans l'Occident de l'Europe, l'Angleterre y a saisi le rôle du monopole que Dieu destinait aux grandes îles dont il avait cerné l'ancien continent. Si l'influence du monopole a donné naissance à des infamies d'un nouveau genre, on aurait tort d'en faire la critique, car la Civilisation étant destinée à développer successivement des perfidies de toute espèce, ainsi que la Barbarie doit développer des cruautés de toute espèce, il faut bien que le mouvement ait son cours, et que dans chaque phase de Civilisation ou de Barbarie vous voyiez régner les cruautés et les perfidies que Dieu a spécialement assignées pour chacune de ces phases. Ainsi que l'Angleterre agite, révolutionne les états continentaux, qu'elle amène leurs souverains à se déchirer à l'envi pour quelques subsides qu'on pourrait lui ravir en marchant sur l'Inde, qu'elle fasse naître partout la misère au sein de l'abondance en fermant les mers, violant les neutres, soutenant les pirates d'Afrique, etc.; elle n'a aucun tort, au contraire, — elle remplit les vues de Dieu, qui a créé l'Angleterre, Madagascar, le Japon, etc., pour se ménager les moyens de torturer le globe pendant la 3^e^ phase de Civilisation, pour tourner au détriment du genre humain le bel art de la navigation, qui doit se perfectionner pendant cette 3^e^ phase.

Sans mettre en question comment le genre humain doit sortir d'un pareil bourbier (question qui ne serait point résolue par la conquête de l'Angleterre), bornons-nous à nous étonner que les philosophes n'aient

Digitized by Google

jamais prévu cette dominance du monopole, cette anarchie commerciale qui forme la 3e phase du mouvement civilisé. Observons à ce sujet combien les philosophes sont ignorants sur la marche de la Civilisation. Par quel hasard les philosophes viennent-ils, après tant de siècles, se mêler des affaires commerciales, objets de leurs antiques dédains? Loin de penser que l'esprit commercial pût jamais régir la Politique, ils n'ont cessé dans la belle antiquité de persifler le commerce, quoiqu'ils eussent vu par l'influence de Tyr et Carthage que la puissance commerciale pourrait à la fin maîtriser la puissance agricole et influencer tout le système administratif. Cet envahissement était facile à prévoir depuis les nouvelles chances qu'offrent au commerce l'invention de la boussole et la découverte des Deux-Indes. Mais l'influence du commerce n'était pas encore arrivée, donc elle ne pouvait jamais arriver, telle est la règle des jugements de la philosophie incertaine. Elle ne voit le mouvement qu'en sens rétrograde. Aussi les générations futures représenteront-elles la philosophie avec une tête placée à rebours et ne voyant qu'en arrière.

Pendant le cours du XVIIIe siècle, les sciences politiques et morales ont entretenu fort tard les anciennes opinions qui dévouaient le commerce au mépris, témoin l'esprit qui régnait dans la France en 1788. Alors les écoliers dans leurs disputes et leurs invectives, disaient quelquefois à leur adversaire *fils de marchand*, et c'était la plus cruelle injure jusqu'en 1789, où les marchands furent tout-à-coup transformés en demi-dieux, parce que la philosophie toute entière commença à se ranger de leur parti et les exalter aux nues comme des instruments utiles à ses desseins. Aussi Mirabeau, pour se populariser, imagina-t-il d'ouvrir une boutique avec l'enseigne : *Mirabeau, marchand de draps;* et plût à Dieu qu'il n'eût jamais été autre chose.

Il importe de rappeler ces minutieux événements pour prouver que la philosophie n'intervient qu'après coup dans les événements politiques. Pourquoi avait-elle attendu si tard d'excuser l'esprit moderne, l'esprit commercial? Pourquoi les philosophes de la belle antiquité ne se disaient-ils pas *marchands*, comme le philosophe Mirabeau? C'est que l'influence des monopoles coloniaux n'existait pas alors, et le mot *commerce* n'était pas encore admis dans le dictionnaire des intrigues.

L'esprit commercial n'a conquis les hommages de la philosophie que lorsqu'il a été en plein triomphe, comme ces traitants obscurs qui ne commencent à être prônés que lorsqu'ils paraissent en voiture à six chevaux : alors les orateurs célèbrent leurs vertus et grugent leurs bons repas. C'est ainsi que la philosophie s'est comportée à l'égard de l'esprit commercial; elle ne l'a cajolé que lorsqu'il a été sur le pinacle; mais elle le méprisait et le méconnaissait dans son origine, et même dans le

Digitized by Google

cours de ses progrès. Le Portugal, la Hollande, l'Espagne et l'Angleterre exercèrent long-temps le monopole commercial, sans que la philosophie songeât ni à les louer ni à les blâmer; ces diverses puissances surent acquérir une grande fortune sans le secours d'aucune coterie philosophique, l'intérêt seul les stimula, l'intérêt seul répandit l'esprit de monopole chez tous les occidentaux, le commerce fit les plus rapides progrès avant que les savants s'occupassent de lui fournir leurs lumières. La Hollande avait su faire son immense fortune sans demander aucune leçon aux économistes: leur secte n'était pas encore née, quand les Hollandais amoncelaient déjà des tonnes d'or, les philosophes à cette époque étaient encore tout occupés à fouiller dans la belle antiquité ou à se mêler des querelles religieuses.

Enfin ils s'aperçurent que cette nouvelle politique du commerce et du monopole pouvait donner matière à remplir de gros livres et mettre en crédit une nouvelle coterie. Ce fut alors qu'on vit la philosophie accoucher de sectes d'économistes qui, malgré leur récente origine, ont déjà entassé honnêtement de volumes, et promettent d'égaler au moins les tomes de leurs devanciers.

Selon l'usage de tous les sophistes, ces nouveaux venus ont embrouillé la matière autant que possible, afin de vivre aux dépens de ceux qui les lisent, et l'on peut dire que les économistes, loin d'avoir rien découvert, ne savent pas encore bien de quoi ils traitent, car ils avouent que sur les questions les plus importantes du commerce ou de la politique, par exemple sur la balance, quotité de population, leur science n'a pas encore de principes fixes (*). Elle ne donne donc pas de résultats fixes, et dès lors on ne voit guère à quoi elle peut servir, mais cela n'importe aux auteurs; les presses gémissent, les livres se vendent, et le but philosophique est rempli.

On pourrait demander aux économistes si leur intention est d'augmenter ou diminuer les fléaux politiques, tels que l'excès d'impôts, l'immensité des armées, l'empiètement des gens de chicane, les progrès de la banqueroute et de la fourberie commerciale. Il est hors de doute que tous ces fléaux n'ont jamais augmenté si rapidement que depuis les

(*) La science des Économistes n'a pas encore de principes fixes, disait Fourier en 1806. — Depuis cette époque, elle n'a pas trouvé ces principes; car, le 17 janvier 1845, un savant économiste, M. Dunoyer, président de l'Académie des sciences morales et politiques, disait en assemblée publique que l'Économie politique « paraissait loin d'être une science arrêtée, qu'on n'était pas d'accord sur son objet fondamental, qu'on ne convenait pas du sens précis qu'il fallait attribuer à la plupart des mots dont est formé son vocabulaire, que comme science elle paraissait bien loin encore d'être constituée, et qu'à la considérer dans ses principes les plus fondamentaux, on ne la trouvait formulée de la même manière dans aucun des grands ouvrages qui en ont parlé. » (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

progrès de l'Économie politique, n'aurait-il pas mieux valu que la science eût fait moins de progrès et le mal aussi?

En résultat leur science est, comme toutes les autres sciences incertaines, une 5e roue au char du mouvement social, il avance vers son but indépendamment des sophistes qui s'entremettent, et tandis que les aveugles savants sont tout occupés de la politique commerciale dont ils ont si tard aperçu l'influence, déjà naissent des germes d'une révolution qui renversera la politique commerciale; mais les politiques civilisés ne s'attachent pas aux germes des révolutions futures, ils ne s'occupent que de ce qu'ils ont sous les yeux, du passé et du présent. Aujourd'hui que l'esprit commercial a conduit la Civilisation à sa 3e phase, ils ne chercheront pas à la pousser plus loin, ils décideront, comme à l'ordinaire, que l'état actuel des choses est le perfectionnement de la raison. Ils se borneront à pérorer sur ce qu'ils voient sans penser qu'il puisse survenir un ordre différent, et lorsqu'on arriverait dans la suite à la 4e phase, lorsqu'elle serait pleinement établie par une révolution quelconque, les philosophes interviendraient après coup pour former à cette occasion une nouvelle secte littéraire, et vendre encore des torrents de volumes sur le nouvel ordre dans lequel ils placeraient le perfectionnement de la raison, comme ils le placent aujourd'hui dans l'esprit mercantile.

[Ici lacune de quatre pages qui ont été coupées; elles contenaient probablement l'histoire du juif Iscariote: car le texte reprend à ce paragraphe de la *Théorie des quatre Mouvements*, p. 331, ancienne édition, et p. 351, nouvelle édition : *C'est ainsi que l'établissement d'un vagabond*, jusqu'à ces mots : *Les philosophes qui ne rêvent que contrepoids et garanties.* Puis il continue :]

Cette digression sur la banqueroute conduit à un éclaircissement très-important sur la longue durée de la Civilisation. L'on va voir pourquoi les hommes ont si long-temps tardé à en trouver les issues. Chacune des 4 phases de Civilisation donne naissance à certains désordres bien révoltants, comme la banqueroute, l'agiotage et autres infamies commerciales qui démentent si bien les jactances de perfectionnement social. Le remède à ces désordres tient à quelque opération qui fait entrer le mouvement social dans une autre période. Le remède à la banqueroute et à l'agiotage, c'était l'association graduée qui est une mesure de 6e période. Ainsi la banqueroute, l'agiotage et les fourberies commerciales aujourd'hui dominantes, sont un appât que Dieu présente au génie pour l'exciter à des doutes sur le prétendu perfectionnement. Dieu ne pouvant pas s'en expliquer verbalement, il a dû prévoir le cas où certains globes encroûtés de philosophie étoufferaient la voix de la nature et de l'Attraction. C'est pour nous rappeler à l'étude de l'Attrac-

Digitized by Google

tion que Dieu nous condamne à voir éclore de nouvelles calamités de chacun de nos systèmes opposés à l'Attraction. La banqueroute et l'agiotage sont au rang de ces calamités que Dieu fait naître pour ridiculiser les théories des philosophes. Nuls vices n'étaient plus capables de fixer l'attention des réformateurs s'ils avaient une ombre de respect pour la vérité qu'ils profanent en mêlant son nom à leurs charlataneries littéraires.

Comment expliquer la lâche complaisance des philosophes sur les désordres commerciaux? Eux qui ont tympanisé les crimes des papes et des rois, ils n'osent parler des crimes du commerce. Ils ne craignent pourtant pas d'offenser l'autorité sur cette matière: les princes et les ministres ne protègent point la banqueroute ni l'agiotage, au contraire, les grands sont plus intéressés que jamais à garantir la propriété pécuniaire. Aujourd'hui que l'instabilité des affaires civilisées conseille à tout homme riche de tenir en portefeuille une partie de sa fortune, les ministres comme les simples citoyens sont intéressés à obtenir une garantie contre les faillites du négociant chez qui ils déposent leurs capitaux. Ils favoriseront toute invention qui *assurera* le corps social contre les banqueroutes commerciales. Les souverains seront de cet avis à plus forte raison, car le progrès de la banqueroute et de l'agiotage détruisent en peu de temps le meilleur système financier. Le règne de ces deux fléaux peut causer à un empire plus de désastres que la perte d'une bataille rangée. On l'a vu en France pendant la fameuse campagne de vendémiaire; les agioteurs de Paris avaient fondé une Vendée mercantile, et faisaient à eux seuls des ravages aussi rapides que les victoires de l'empereur. A voir la chute subite du crédit public, on aurait cru que c'était Varron qui commandait nos armées. Il a fallu ce torrent de victoires pour museler l'agiotage qui menaçait d'anéantir toute industrie, et l'on frémit en pensant au sort qu'aurait éprouvé la France si elle avait fait seulement une campagne neutre sans succès ni revers.

Quand on voit les plus puissants souverains décrédités et outragés de la sorte par des intrigues d'agiotage, peut-on douter qu'ils n'accueillissent toute invention qui réprimerait ces désorganisateurs? La découverte du moyen de répression était bien facile; je ne l'indique pas ici, parce que je ne veux pas m'arrêter aux affaires de Civilisation, mon sujet se bornant à signaler l'impéritie, la bassesse des philosophes qui ne s'occupent qu'à flagorner les vices en crédit tels que la banqueroute, l'agiotage; cette complaisance est pour eux un parti bien plus sûr que de chercher des correctifs. Ils courraient le risque de n'en pas découvrir, et ils aiment mieux spéculer sur une dépense d'esprit qui remplisse de gros livres, que sur des efforts de génie qui pourraient ne produire

Digitized by Google

aucune invention. Ces prétendus amis de la vérité débutent dans le monde avec le talent de faire des livres sur un sujet quelconque : vivant de leurs livres comme un avocat vit de ses mémoires, ils sont moins intéressés à chercher la vérité qu'à délayer et propager le sophisme. Ils épousent toute chimère qui prend faveur : ayant vu dans le XVIII^e^ siècle l'esprit commercial en vogue, ils ont écrit en faveur du commerce, ils ont passé l'éponge sur tous ses brigandages, dans lesquels ils nous montrent le perfectionnement de la raison; et demain, si une nouvelle chimère succède aux systèmes mercantiles, il tourneront le dos au commerce, et cette défection leur vaudra double bénéfice, car ils fabriqueront des livres contre l'esprit commercial et des livres en faveur de la nouvelle chimère.

Il faut que la classe des auteurs politiques et moraux soit bien servile pour s'être ralliée à l'esprit commercial, qui est l'antipode de la philosophie. Le seul nom de philosophe fait hausser les épaules à tout négociant; et si un débutant dans le commerce veut se faire repousser dans tous les comptoirs, il suffira qu'il se dise philosophe pour être honni avant même qu'on le connaisse. Les marchands ont bien raison de haïr la philosophie; c'est elle qui avec ses systèmes de concurrence a provoqué cette pullulation de marchands, cette admission de Juifs et de vagabonds qui ruinent toutes les honnêtes maisons, et ont changé le commerce en un état pénible, dangereux et abject, en comparaison de la rondeur et de la bonne foi qui y régnaient il y a trente ans, lorsque l'excès de concurrence n'avait pas rendu les bénéfices si pénibles.

Les philosophes, pour l'honneur de leurs anciens dogmes, devaient s'évertuer à contrebalancer l'esprit commercial, à modérer ses empiétements politiques, et ramener le système social à l'influence agricole et militaire, telle qu'elle existait dans les 1^re^ et 2^e^ phases de Civilisation. Tel était le parti que l'honneur et la raison indiquaient aux philosophes : en s'exerçant sur ce problème, en signalant et poursuivant les désordres commerciaux, ils pouvaient arriver à l'invention dont j'ai parlé, celle de l'association graduée, qui met fin aux ravages du monopole et de l'agiotage, et qui ouvre à l'ordre industriel une nouvelle carrière, comme l'invention de la poudre en ouvrit à la tactique.

Mais une circonstance aveugla les philosophes : l'énormité et la rapidité des anciennes fortunes commerciales, l'indépendance attachée à cet état, l'air de haute spéculation répandu sur de viles manœuvres que le plus simple des hommes peut concevoir et diriger en moins d'un an, le faste des agioteurs qui rivalisent avec les grands de l'État, tout cet éclat a ébloui les savants réduits à tant de veilles et d'intrigues avant de gagner quelques écus; ils ont été étourdis à l'aspect des Plutus commerciaux : ils ont hésité entre la flagornerie et la critique; le poids de l'or a

Digitized by Google

emporté la balance, et les savants sont devenus définitivement les très-humbles valets des marchands. La philosophie avait osé dans les âges précédents critiquer les financiers, sur le compte desquels la littérature s'égayait et balançait un peu les prodigalités de la fortune. Aujourd'hui que la raison est perfectionnée, les philosophes n'encensent plus que l'argent. Ce n'est plus aux Muses ni à leurs nourrissons, c'est au commerce et à ses héros que la renommée consacre ses cent voix. Il n'est plus question de sagesse, de vertu, de morale ; tout cela est tombé en désuétude chez les littérateurs uniquement voués au soutien du commerce. La vraie gloire, la vraie grandeur pour une nation, c'est de vendre à ses voisins plus de culottes qu'elle n'en achète d'eux. Les beaux génies du XIX^e^ siècle sont ceux qui nous enseignent pourquoi les sucres ont *faibli* et les savons ont *fléchi*, pourquoi le change a baissé, haussé à la Bourse. S'ils nous expliquent ces grands mystères en livres, sous et deniers, le temple de mémoire leur est ouvert. Les orateurs n'oseraient faire un discours sans y entremêler à chaque phrase le bien du commerce. Les souverains mêmes vont bientôt s'honorer du titre de *marchands,* comme jadis de celui de *pères du peuple*, et pour se populariser ils devront se montrer en public, ayant pour trône une balle de coton, pour sceptre une aune à la main, et pour armoiries des carreaux de savon portés devant eux en guise de faisceaux. Et quelles actions de grâces les souverains ne doivent-ils pas à la politique mercantile! C'est par suite d'une rivalité commerciale entre la France et l'Angleterre qu'ils ont vu chanceler et s'écrouler leurs trônes, c'est pour une querelle de sucre et de café que Louis, sa famille et l'élite des Français sont montés à l'échafaud.

La France, toujours ardente à s'engouer, devait donner plus aveuglément que tout autre empire dans la folie du siècle. Aussi, en France, ne saurait-on penser, parler ni écrire, si ce n'est pour le bien du commerce. Déjà Polymnie sème de fleurs cette nouvelle carrière : depuis que les gens de lettres se sont pris de belle passion pour l'huile et le savon, Polymnie a dû se familiariser avec l'épicier du coin ; des expressions fleuries ont remplacé l'ancien langage des marchands, et l'on dit en style oratoire : « les sucres, les livres sterlings ont *fléchi*, *faibli*, » c'est-à-dire que le change sur Londres est en baisse. « Les savons *jouent un beau rôle*, » c'est-à-dire augmentent. Vous eussiez dit, il y a quelques années, en parlant d'une troupe d'accapareurs : « Ces vampires ont causé, par leurs sourdes manœuvres, la rareté et l'enchérissement de telle denrée. » Aujourd'hui leurs menées sont un titre à la gloire, et la renommée les annonce d'un ton pindarique, en disant : « Un mouvement rapide et inattendu s'est fait tout à coup sentir sur les savons. » A ces mots, ils semble voir les pains de sa-

Digitized by Google

von s'élancer au-delà des nues, tandis que les accapareurs de savon remplissent l'univers de leur nom. Quelque objet qui tienne au commerce, ne fût-ce qu'un quarteron de fromage, les philosophes font là-dessus des images et du sublime. Sous leur plume, un tonneau de rogome devient un flacon d'essence, les fromages exhalent le parfum des roses, et les savons effacent la blancheur des lis. Toutes les fleurs de rhétorique contribuent puissamment au succès de l'industrie, qui de son alliance avec les philosophes a recueilli ce qu'on en devait attendre : *beaucoup de paroles et peu d'effets.*

C'est aujourd'hui que Jean-Jacques pourrait bien dire : « Les ridi» cules ont changé depuis Molière; mais il manque un Molière pour » peindre les nouveaux ridicules. » Dans cette manie mercantile des philosophes peut-on voir autre chose qu'un verbiage inventé pour faire gémir les presses et disputer les oisifs? Tels ont été le magnétisme et la fraternité, auxquels succède la traficomanie. Vit-on jamais tant de désordres dans l'industrie, tant d'encouragement à l'agiotage et à la banqueroute, que depuis que cet esprit mercantile s'est emparé des philosophes.

Parce qu'une nation insulaire, favorisée par l'indolence ((de la dynastie Bourbon)) de l'ancienne France, s'est enrichie dans le monopole et la piraterie, voilà toute l'antique philosophie en défaut, voilà le trafic devenu l'unique voie de la sagesse, de la vérité et du bonheur des nations. Voilà les marchands devenus les colonnes du corps social, et tous les cabinets luttant d'avilissement devant une poignée de marchands anglais qu'on peut réduire au néant avec moins de soldats qu'on n'en perd dans une bataille.

En effet, je suppose que la France et la Russie s'accordent pour enlever l'Asie aux Anglais, et l'ouvrir exclusivement aux nations continentales, il suffira d'employer à cette expédition 100,000 hommes, dont 60,000 marcheront sur l'Inde, et 50,000 sur Nerchinsk et la Corée, pour s'y établir et opérer sur la Chine et le Japon. Au lieu d'user de ce moyen et s'emparer des trésors que l'Angleterre emploie à bouleverser l'Europe, on voit tous les cabinets paralysés par de misérables subsides dont l'Europe pourrait s'emparer directement dans l'Inde; on voit les empereurs d'Europe fléchir devant les magots de la Chine, que lord Clide se flattait de réduire avec 20,000 Anglais, et qui furent battus par 8,000 Russes il y a un siècle. Il faut ajouter que la grande armée chinoise avait une nombreuse artillerie contre les Russes, qui n'avaient pas 10 pièces, et qui, manquant de poudre et de munitions, furent obligés de se renfermer dans Nerchinsk; encore l'armée chinoise ne dut-elle ses avantages qu'aux missionnaires français qui la dirigeaient.

Digitized by Google

De tels évènements offraient un vaste champ aux spéculations politiques et invitaient l'Europe à opérer sur l'Asie ; mais tous les esprits sont encanaillés dans les calculs philosophiques, dans les balances par sous et deniers inventées par les économistes pour remplir et vendre de gros livres qu'on ne remplirait pas avec un conseil sensé, tel que celui d'enlever l'Asie aux Anglais. Si l'on considère l'extrême facilité de renverser le monopole anglais et de ramener la politique au système agricole, on sera tenté de croire au sortilège, en voyant l'Europe entière circonvenue par des sophismes commerciaux, et élevant aux nues la classe des usuriers et des agioteurs et autres ennemis naturels de l'industrie productive, les hommes qui n'ont d'autre but que d'exciter chaque jour des orages et des vacillations commerciales pour pressurer le corps social par l'usure qui natt de ces bouleversements continuels.

Brisons sur ces reproches superficiels, qui, pour acquérir du poids, auraient besoin de commentaires dont ce mémoire n'est pas susceptible. J'expliquerai en détail, dans d'autres mémoires, les absurdités du système commercial actuel ; en attendant, arrêtons-nous à une réflexion : Si Dieu veut le triomphe de la vérité dans les relations industrielles, pensez-vous que le commerce soit le mode d'échanges qu'il veuille admettre ultérieurement ? Réfléchissez au dédain inné chez toutes les nations pour le commerce, dédain bien mal étouffé chez vous-mêmes, et vous pressentirez que le commerce est un désordre accidentel contraire aux vues de Dieu, et convenable seulement à la Civilisation, parce qu'elle est le triomphe de la fausseté, comme les *maximums* et réquisitions conviennent à la Barbarie, parce qu'elle est le triomphe de la contrainte ; mais, outre la maximation et le commerce, il existe bien d'autres méthodes d'échange ; il en existe pour la 6e période, pour la 7e, et enfin pour l'ordre combiné. Quand toutes ces méthodes seront connues (et cela ne tardera pas), dites quel emploi il faudra faire des théories commerciales amoncelées par cette classe de philosophes qu'on nomme économistes ?

Peuples civilisés ! vous pouvez être excusables d'avoir manqué de génie, mais non pas d'avoir manqué de noblesse et de bon sens, d'avoir tardé si long-temps à bannir ces sciences qui, depuis 25 siècles, se jouent de votre crédulité, qui vous déchirent chaque jour par l'essai de leurs charlataneries, ces savants qui vous peignent en beau les fléaux dont Dieu vous frappe lorsqu'il veut vous faire rougir de votre ineptie et vous appeler à l'étude de la nature et de l'Attraction !

Auteurs des sciences politiques, je vous ai reproché un seul des ridicules de votre chimère actuelle, de votre manie mercantile. Je vous ai reproché le règne de la Banqueroute, que vous protégez par votre silence et votre indifférence à chercher des moyens de répression. Il est

Digitized by Google

dans le système commercial beaucoup d'autres vices également scandaleux dont j'évite de parler dans cet abrégé, où je ne puis pas même entrer dans quelque détail sur les turpitudes des banqueroutiers, mais tout détail sur la Banqueroute ou autres vices mènerait à conclure que les philosophes ont été successivement prôneurs de tous les vices en crédit dans chaque phase de la Civilisation, et dès qu'on aurait passé à la 4e phase, qui est encore à naître, ils auraient prôné ses ridicules, comme ils prônent aujourd'hui les scandales mercantiles, qui sont l'apanage de la 3e phase. Le temps s'approchait où l'on aurait reconnu les dangers de la licence commerciale par le déluge des maux qu'elle aurait enfantés : l'on aurait donné dans un excès contraire, dont les germes commencent à paraître et annoncent de loin la naissance de la 4e phase.

QUATRIÈME PHASE, OU CADUCITÉ.

Caractère plein : [(*)]
Germe : [ ]

La 4e phase, qui heureusement n'aura pas le temps de naître, aurait été l'âge décrépit de la Civilisation, l'âge où cette société aurait passé d'un caractère déjà bien sordide à un plus sordide encore. Que servirait d'en indiquer les dispositions, de porter vos regards sur les nouvelles tortures que vous pourriez subir, quand la voie vous est ouverte pour les éviter et passer sans délai à un immense bonheur?

L'âge caduc ne produit rien de bon dans le corps social, non plus que chez les individus. de là on peut présumer que la bassesse et la malice des civilisés auraient encore empiré dans la 4e phase. Aujourd'hui que nous ne sommes qu'à moitié de la 3e phase, la Civilisation conserve encore un vernis de noblesse et d'audace qui furent les attributs de sa jeunesse; mais cette fougue n'aurait pas tardé à s'amortir en raison des progrès de l'esprit commercial, qui est l'antipode des nobles sentiments, et qui pousse en tout sens le corps social au machiavélisme, témoin les nations marchandes, depuis Carthage jusqu'à l'Angleterre. On ne peut pas leur reprocher de commettre des crimes, puisque le crime est en tout sens l'âme de la Civilisation; elle se repaît de crimes comme le corbeau se nourrit de viandes corrompues.

La Civilisation serait anéantie du moment où les crimes et les perfidies sociales cesseraient de dominer. On ne peut donc pas critiquer

(*) Voir, sur ce *blanc*, la note page 41. Il ne faut pas oublier en lisant les pages suivantes qu'elles ont été écrites en 1806. La Civilisation entre de plus en plus dans la 4e phase qu'elles annoncent.

Digitized by Google

cette société sur ses crimes, mais seulement sur les formes dominantes du crime, et je dis que les 3e et 4e phases où règne l'esprit commercial, donnent au crime des formes plus mielleuses en apparence, mais plus odieuses et plus raffinées. Citons pour exemple les spéculations politiques sur la mort des esclaves, et mettons en parallèle les procédés des anciens et des modernes.

Les Spartiates spéculaient brutalement sur la mort des esclaves, ils les égorgeaient purement et simplement quand ils devenaient trop nombreux; ils n'avaient fait d'autre calcul sur cette mort que d'en tirer parti pour exercer à l'arc les jeunes républicains qui s'amusaient en se promenant à tuer les cultivateurs.

Les Romains, plus avancés en Civilisation, déployaient déjà plus de politique dans le massacre des esclaves; ils les faisaient servir à des naumachies où ils se massacraient l'un par l'autre jusqu'au dernier pour récréer les âmes sensibles de la belle antiquité, leur inoculer le germe des vertus civilisées.

Les modernes, qui ont sur les anciens divers avantages, tels que le perfectionnement de la raison et les lumières commerciales, ont dû appliquer ces précieuses lumières à l'assassinat des esclaves : c'est pourquoi les uns font périr les nègres de mort lente et par un excès de travail, selon la méthode des colons américains, qui ont reconnu qu'un esclave acheté au marché est moins coûteux que l'enfant élevé dans l'habitation. D'autres, tels que les Anglais, empoisonnent, pendant la traversée d'Afrique en Amérique, les esclaves qu'ils mènent au marché, ces malheureux meurent au bout de quelques mois et pour l'honneur du principe philosophique, *laissez faire les marchands, ils ne se trompent jamais sur les moyens d'accélérer les progrès du commerce*, il se consomme beaucoup plus de ces esclaves qu'on livre tout empoisonnés que de ceux qu'on livre bien portants. Ces savantes spéculations des modernes sur la mort lente et l'empoisonnement des nègres démontrent sans réplique le perfectionnement de la raison et les triomphes de l'auguste vérité sous l'égide des systèmes commerciaux.

C'est par l'extension de ces benins systèmes que les esclaves auraient trouvé bientôt une mort encore plus raffinée dans la 4e phase de Civilisation; je dis les esclaves, car le peuple, collectivement pris, est esclave des riches tant que dure la Civilisation.

On a vu dans plus d'une circonstance combien les compagnies de commerce sont remplies de vues paternelles envers les peuples : on a vu, dans l'Inde, la Compagnie hasarder une famine universelle pour le succès des accaparements de riz, et ordonner aux cultivateurs d'ensemencer les champs de pavots; le succès surpassa les espérances de la

Digitized by Google

compagnie, et des milliers d'Indiens moururent de faim par suite de cette savante opération. On a vu la compagnie hollandaise aller chaque année détruire les muscadiers et canneliers des Moluques, et brûler dans Amsterdam des magasins de cette denrée pour la faire enchérir. Ce qu'ils font sur la cannelle, ils le feraient sur le grain, ils le brûleraient pour jeter l'alarme et s'enrichir par des famines, s'ils jouissaient de cette liberté absolue que les philosophes veulent leur garantir. S'ils étaient à l'abri des poursuites du peuple affamé, et à l'abri des ordres du gouvernement qui craint de provoquer la mutinerie du peuple, on verrait bientôt dans l'année la plus abondante la famine s'établir à jour nommé par le seul effet des coalitions d'accapareurs que Smith croit encore trop faibles. Déjà, dans leur désunion, elles parviennent quelquefois à causer la disette, malgré le danger imminent des réquisitions et des vengeances de la multitude, et malgré le risque d'être entravées par le gouvernement, qui, en un besoin, les forcerait à ouvrir leurs greniers.

Les monopoleurs de grains bravent déjà quelquefois ces périls : qu'arriverait-il donc si, jouissant d'une protection toute puissante, ils pouvaient en assurance former des compagnies fédératives et organiser des agences pour s'emparer des récoltes ?

La Civilisation marche à grands pas à cette révolution ; bientôt l'on aurait vu en Europe des famines grandement organisées et des horreurs d'un genre nouveau. Les Néron et les Robespierre n'auraient été que des enfants en comparaison du génie mercantile déchaîné contre les peuples. ((Enfin la 4e phase s'approche à grands pas ; cette phase, ligue des souverains avec les commerçants et l'ordre des choses qui en résulte....)) [Lacune, page blanche.]

Ne vous hâtez pas de vouloir pénétrer ce que je laisse en suspens sur cette 4e phase. Bornez-vous à méditer sur l'objet de ce mémoire, à observer que vos sciences politiques ne savent rien découvrir sur vos destinées, pas même sur les changements les plus voisins de la Civilisation et les plus à portée des lumières actuelles. Vos économistes n'ont entrevu ni les opérations bienfaisantes qui pouvaient conduire à la 6e période sociale ni les innovations malfaisantes qui peuvent produire la 4e phase de Civilisation et les nouvelles calamités dont cette phase serait la source.

Vous n'en étiez pas éloignés : déjà plus d'un sophisme tendait à l'inoculer parmi vous, bientôt vous auriez vu votre chimère du moment, votre commerce, envahir sur la propriété par des mesures qui auraient frappé sur le produit sans frapper sur le fonds, et qui auraient réduit

Digitized by Google

le propriétaire en servage commercial, en liberté fictive et esclavage réel.

Si vous doutez qu'une grande révolution se préparait, et qu'elle avait pour germe la dominance des systèmes mercantiles et financiers, fixez vos regards sur un indice qui vous mettra sur la voie. Remarquez dans toutes les régions civilisées un accroissement continuel de l'état militaire et, par suite, des impôts. Ces 2 [ ] font chaque jour des progrès et doivent conduire finalement à une révolution que vous pouvez pressentir, sans en déterminer les formes, et qui constituerait l'entrée dans la 4e phase. J'en vois poindre les germes dans des coutumes qui vous semblent insignifiantes, parce que vous ne savez pas prévoir les effets futurs du mouvement d'après ses modestes débuts. Le christianisme et le mahométisme, qui n'étaient que des atomes dans leur origine, ont fini par conquérir et se partager le globe. Il en serait de même de certaines coutumes pernicieuses que vous recélez, sans prévoir les vastes développements qu'elles peuvent prendre dans l'avenir. Chacun de vous sait pourtant que le plus grand fleuve naît d'une humble fontaine, et que l'avalanche qui écrase des villages naît d'un léger flocon de neige. Concevez, d'après cela, que les coutumes qui vous paraissent bien indifférentes peuvent opérer dans la suite les plus vastes changements, et que la 4e phase de Civilisation ou la 6e période du mouvement subversif naîtraient des usages qui vous semblent le plus indignes d'attention. Vous aviez vu, avant 1789, former des clubs auxquels les honnêtes gens s'agrégeaient fort innocemment. Auriez-vous prévu que les clubs, parvenus à certain degré d'influence, ont la propriété de mettre la Civilisation en contremarche et de la faire rétrograder sur la Barbarie ou 4e période sociale, que cette institution des clubs ouvre une issue descendante, une porte de retour sur la période barbare? Frémissez en vous rappelant ces gaucheries politiques dans lesquelles a trempé la génération présente, malgré ses prétendues lumières, et concluez-en que vous êtes des aveugles en fait de mouvement social, aussi ignorants sur les voies de dégradation que sur celles d'amélioration, — que votre aveuglement sur ce point aurait duré tant que vous auriez ajouté foi à la philosophie incertaine et que ses auteurs, dans leurs entreprises pour réprimer ou diriger les passions, ressemblent, comme on le leur a dit tant de fois, à des enfants qui, ne soupçonnant aucun danger, s'amusent à tirer des feux d'artifice dans un magasin à poudre.

Digitized by Google

MORALE.

La Morale !!! quelles tristes idées ce mot fait naître ! La Morale !!! A ce mot l'enfant croit voir les pédants armés de fouets, la jeune femme croit voir les jaloux qui la menacent des chaudières bouillantes de l'enfer; au nom de morale, l'honnête homme se rappelle tant d'intrigants et de criminels à qui la morale servit de masque dans tous les temps. A ne parler que du XVIII^e^ siècle, où il était de mode d'attaquer le trône et l'autel, on y voit le moraliste Diderot souhaiter qu'on étrangle le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres, tandis que le moraliste Raynal demandait qu'on promenât la faulx sur la tête des rois: discours peu étonnants de la part des moralistes qui ne furent jamais que des caméléons littéraires, habiles à prendre les couleurs dominantes de chaque siècle.

N'est-ce point la Morale et les moralistes qui sont dépeints allégoriquement dans le conte de la tour de Babel? — « Ils entreprirent, dit l'Écriture, d'élever un vaste et inutile édifice; quand l'ouvrage fut avancé, ils parlaient divers langages, ils ne se comprenaient plus; ils furent réduits à se séparer, et le monument demeura informe pour attester la confusion de ses auteurs. » C'est bien là l'histoire des moralistes : quelle immense quantité de systèmes n'ont-ils pas enfantée, pour en venir à ne plus se comprendre, à prêcher autant de doctrines qu'il y a de docteurs ?

Digitized by Google

C'est une science bien commode pour les intrigants que celle qui donne raison à tous les écrivains, quelle que soit la différence de leurs principes, pourvu qu'ils s'affublent du masque de la secte, du nom de moraliste. Une fois plastronés de ce nom, ils peuvent prêcher le pour et le contre, l'assassinat ou la bienfaisance : ils ont comme les médecins raison dans l'un ou l'autre cas. Je le démontre.

Lycurgue forme sa nation à tuer les cultivateurs à la chasse par forme de passe-temps, à les égorger en masse quand ils se multiplient trop. Cependant Lycurgue, auteur du code qui protège ces massacres, et les Spartiates qui font ainsi une boucherie de leurs fidèles serviteurs, sont de grands hommes aux yeux des philosophes du XVIII^e^ siècle, qui prêchent l'égalité.

Le même Lycurgue, plein d'antipathie pour les femmes, ordonne dans son code que l'on provoque la pédérastie, qu'elle soit honorée comme sentier de la vertu et base de la morale. Il note d'infamie les hommes qui ont du penchant pour les femmes; il façonne les fiers républicains de Sparte à offrir leurs jeunes garçons aux rois et aux grands; enfin il organise une nation de pédérastes les plus fieffés qui aient jamais existé. Eh bien! Lycurgue est déclaré grand moraliste par les philosophes et les prêtres du XVIII^e^ siècle qui pourtant nomment la pédérastie crime contre nature.

Conciliera qui voudra ces contradictions : je ne vois qu'une conclusion à en tirer; c'est que le titre de moraliste est une sauvegarde à toute charlatanerie des écrivains, à toute bizarrerie des législateurs, si Lycurgue, provoquant la haine des femmes et l'assassinat, est un moraliste, pourquoi ne verrait-on pas quelque autre maniaque prêcher la bestialité, vanter les bergers des Pyrénées, parce qu'ils usent de chèvres en guise de bergères, et devenir le fondateur d'une secte bestiale et morale qui prendrait rang parmi les philosophes. Un tel apôtre aurait tout autant de droits à la célébrité que Lycurgue, Diogène, et leurs apologistes, Mably, Rousseau, etc.

Est-il d'absurdité et de crime que les moralistes n'aient provoqué et couvert de louanges? N'ont-ils pas proposé pour modèle le plus infâme peuple de la terre, la plus fourbe et la plus lâche de toutes les nations souveraines, la seule qui fasse, comme les Juifs, trophée de la fourberie, la seule qui soit devenue anthropophage à force d'industrie, la seule où l'on voie l'homme du peuple jouer aux dés sa famille, et faire manger aux cochons ses enfants nouveaux-nés? Eh bien! la morale vante ces Chinois, monument effrayant de la vengeance de Dieu contre l'industrie incohérente. Ils l'ont poussée à la perfection depuis 4000 ans, et quel en est le fruit? Une si grande pauvreté que le peuple y mange à poignée la vermine dont ses habits sont remplis, et exerce les fonctions

Digitized by Google

du cheval qu'on est forcé de bannir par excès d'indigence. Dans cet excès d'avilissement, les Chinois osent encore se moquer de nous, parce que nous sommes moins fourbes qu'eux. Voilà la nation qui a été l'idole des moralistes du XVIII^e^ siècle.

Passons sur l'accusation de ridicule, c'est un titre que personne ne conteste aux sciences morales. Venons à expliquer l'origine de cette branche de sciences et les effets qu'on peut s'en promettre.

Origine de la Morale.

[Lacune, le bas de la page est resté en blanc ; il reprend à la page suivante :]

Tout allait bien en Grèce pour les moralistes, mais la scène changea chez les Romains : les sectes morales n'étaient déjà plus en crédit à Rome, et Caton, au sujet d'une intrigue où figuraient quelques-uns d'entre eux, voulait qu'on chassât de Rome tous les philosophes. Les moralistes ne se montrèrent dans Rome qu'à la naissance du luxe; le concussionnaire Salluste fut un des premiers qui écrivirent pour prêcher le mépris des richesses qu'il ne méprisait guère; mais ni lui, ni d'autres moralistes, ne parvinrent à faire secte comme en Grèce. On vit encore Sénèque vanter la pauvreté au siècle de Néron, où elle n'était guère en crédit; mais quand on possède comme Sénèque une fortune de 60 millions tournois, on peut professer les opinions les plus absurdes, avec certitude d'être couvert d'applaudissements.

En rassemblant les époques où la science morale a brillé, on voit qu'elle est fille du luxe, qu'elle nait et meurt avec lui, et qu'en déclamant contre le luxe, elle outrage et renie son père. Il n'y avait pas de moralistes à Sparte d'où le luxe était banni; cependant il y avait à Sparte autant de crimes et peut-être plus qu'à Athènes. Il n'y avait pas non plus de moralistes à Rome au temps où Cincinnatus faisait cuire ses raves devant les envoyés du sénat (1). Il n'y a donc de philosophie morale que là où il y a de grandes richesses, et que doit-on penser d'une science dont les auteurs s'insurgent contre le luxe, sans lequel leur science ne peut pas exister?

---

(1) Soit dit sans faire l'éloge des Cincinnatus ni des Diogène, qui montrent l'orgueil à travers les trous de leurs habits. Il faut être circonspect avant de croire à la vertu, quand elle sert les vues de l'ambition. Dans un pays pauvre et démocratique comme l'était Rome à sa naissance, le peuple n'est pas favorable aux gens fastueux; l'affectation de pauvreté est un titre à ses suffrages, et si l'ambition décida Sixte-Quint à contrefaire le décrépit pour arriver à la tiare, elle peut bien avoir suggéré à Cincinnatus de mettre lui-même ses raves au pot devant les députés de Rome, sauf à s'en dédommager secrètement, comme font tous ceux qui feignent la pauvreté sans la ressentir.

Digitized by Google

En définitif, la morale est une vision assez fastidieuse, qui sert à amuser les oisifs quand elle s'accommode aux circonstances; aussi s'est-elle bien radoucie pour traiter avec les modernes, chez qui les raves ne sont plus en honneur, et déjà les moralistes permettent de ne pas mépriser les richesses, il faut seulement les *inconsidérer* ou *non considérer*, plaisantes expressions qui prouvent bien que la secte est aux abois sur le choix des mots comme sur le choix des moyens. La pauvre Morale n'a reparu chez les modernes que pour y mourir de sa belle mort. Vainement a-t-elle ressassé toutes les visions des anciens, toutes leurs diatribes contre les passions et les richesses, elle a un vice qui la condamne au néant, c'est d'être aujourd'hui isolée des pratiques superstitieuses qui sont la seule distraction convenable pour la bourgeoisie et la populace civilisées. Les charlatans qu'on nomme moralistes pouvaient bien prévoir qu'ils se perdaient en se séparant de la religion. Les peuples ne respectent que l'homme qui les gourmande de la part de Dieu et du souverain, et quoique l'enfer semble une cinquième roue dans le mécanisme social, il a vraiment une utilité marquée, c'est d'exercer sur les enfants civilisés une tyrannie d'opinion, et de les habituer de bonne heure à la terreur qui est le pivot des mœurs civilisées: dans ce sens il me semble qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.

Il en est des sciences incertaines comme des modes, elles ne durent qu'un temps et finissent par tomber dans le ridicule. Tel est aujourd'hui le sort de la secte morale, elle est à peu près éteinte, à peine ose-t-elle reparaître en s'affublant de quelques termes en vogue, comme les *méthodes analytiques*, dont elle s'arme encore pour lancer quelques faibles traits contre les passions. Dans sa nullité, elle ressemble à ces vieillards qui, retirés au coin de leur feu, disent encore leur mot sur le siècle présent, qui ne les connaît plus.

Vous, qui prétendez à l'honneur d'être nos guides, moralistes, qui avez amoncelé ce fatras de volumes, où les plus érudits ne voient qu'un dédale inextricable, au lieu de persister à soutenir vos dogmes, vous vous seriez bien plus honorés en avouant franchement leur nullité; si l'un de vous avait voulu se distinguer, il n'avait qu'un parti à prendre, c'était d'attaquer la secte entière et de lui dire la franche vérité, puisqu'elle prétend la chercher. La voici en ce qui vous concerne :

Vous êtes des charlatans puisque vos théories sont inconciliables, puisque cent moralistes prêchent cent doctrines contradictoires sans pouvoir se rallier à des théories revêtues du suffrage unanime.

Vous êtes des charlatans, puisque vos dogmes ne peuvent s'accorder avec l'expérience et produisent à l'essai autant de fléaux que vous en promettiez de bienfaits.

Vous êtes des charlatans, puisque vous n'usez pas pour vous-mêmes

Digitized by Google

de vos propres antidotes : vous indiquez des moyens de réprimer ses passions pour arriver au bonheur, et loin d'user de ces moyens, vous êtes les hommes du monde les plus asservis à vos passions.

Vous êtes des charlatans jusque dans les résultats hypothétiques, car vos systèmes anti-passionnés tendent par diverses voies à opérer la métamorphose de l'ordre civilisé en état nomade, dont vous n'oseriez directement provoquer le retour.

Soyez donc proclamés 3 et 4 fois charlatans. Consolez-vous de la chute de votre science, puisque cet affront sera pour vous la voie d'une immense fortune, et que le ridicule de vos erreurs dogmatiques sera couvert par l'importance de vos talents littéraires. Ils seront éminemment utiles et recherchés dans l'ordre combiné; mais ils doivent être dédaignés dans l'ordre civilisé, où rien n'est beau que l'art d'amasser de l'or.

On a commis, à l'égard des sciences morales, une plaisante inadvertance, on n'a jamais examiné à quoi elles servaient, le voici : elles sont superflues par la nullité de leurs moyens, et dangereuses par le vague de leurs préceptes.

1° Elles sont superflues, parce qu'elles s'ingèrent dans les fonctions de la politique, dans les affaires d'administration et de religion, qui sont les 2 branches de la politique. Les moralistes sont dans ce cas un rouage inutile, puisqu'ils n'ont par eux-mêmes aucun moyen de faire suivre leurs préceptes;

2° Elles sont dangereuses, parce que voulant enchérir sur les instructions administratives ou religieuses, elles y ajoutent des préceptes accessoires qui varient selon le caprice de chaque moraliste, et qui souvent affaiblissent ou ridiculisent les injonctions administratives et religieuses.

Pour démonstration j'en vais analyser un, et je le choisis autant moderne que possible, les auteurs modernes étant censés avoir plus de sagesse que les anciens, dont ils ont commenté les erreurs. Je me fixe au précepte : *Payez les impôts avec joie.* Il est extrait du catéchisme universel de M. de Saint-Lambert, affiché par ordre du ministre français de Neuchâteau.

Vouloir que l'on paie l'impôt avec joie, c'est demander beaucoup plus que le prince: il nous ordonne simplement de payer et n'exige de nous aucune joie, mais seulement de l'argent. Il nous permet en outre de réclamer et clabauder en secret, pourvu que nous payions. Quels peuvent être les motifs du moraliste qui veut que nous trépignions de joie en voyant entrer le percepteur? Les voici :

Il a senti qu'en se bornant au précepte pur et simple, *payez les im-*

Digitized by Google

pôts, sa science est l'écho de la politique et de la religion, qui appuient ce précepte des foudres de l'un et l'autre monde bien plus puissantes que les subtilités philosophiques. Il suffit donc de l'administration et de la religion pour nous apprendre qu'on doit payer les impôts, rendre à César ce qui est à César. En nous répétant le même avis, pur et simple, le moraliste ferait l'office de 5e roue. C'est pourquoi, voulant ajouter quelque chose pour se faire valoir, il nous dit, payez *avec joie;* et ce mot, *avec joie*, jette du ridicule sur un précepte fort sage qu'il fallait donner simplement comme le donne la Politique.

D'ailleurs un tel avis n'est aucunement du ressort de la Morale; aucune science ne doit s'ingérer dans des fonctions où elle n'est utile en rien, et pour éprouver quelle est l'influence des moralistes sur le paiement des impôts, il faudrait leur affermer ceux d'une province sans les soutenir d'aucun appui, leur laisser le soin de lever les contributions par leurs homélies et sans aucune autorité; publier dans cette province que chacun sera libre de refuser le paiement de l'impôt, ou de n'en payer que la somme qu'il jugera ((moralement)) convenable d'après les exhortations des moralistes. Dès-lors ceux-ci n'obtiendraient pas une obole des paysans, qui ne conçoivent rien aux discours des philosophes, et n'accueillent aucune science quand elle demande de l'argent. Les moralistes n'obtiendraient rien de plus des gens de la ville qui lisent des traités de morale sans les pratiquer, et qui sont philosophes, *à l'argent près.*

L'idée de payer avec joie excite une grêle de sarcasmes, et contre la Morale et contre le moraliste, et peut-être contre l'Administration. Ces inconvénients n'auraient pas lieu si on n'ajoutait aucun accessoire moral au précepte.

Il est douteux que l'auteur de ce bel avis, *payez les impôts avec joie*, ait jamais témoigné de la joie en payant les siens. En voici un indice. Après la publication de son catéchisme universel, il fut gratifié d'une pension de 3,000 francs, et il en témoigna grande joie dans sa lettre de remerciements au ministre, Lucien Bonaparte, en disant qu'il félicitait les lettres d'être sous la direction d'un tel ministre. Or, s'il se réjouit publiquement quand l'argent lui vient, pourquoi veut-il que d'autres se réjouissent quand leur argent s'en va? Qu'il nous permette de lui ressembler et d'aimer mieux à recevoir qu'à payer.

Moralistes, qui invoquez sans cesse la nature, voulez-vous entendre son opinion sur cette question? Consultez ceux que vous appelez hommes de la nature, les sauvages; écoutez les derniers qui sont venus en ambassade à Boston. Loin de témoigner du penchant à payer, ils débutent par dire au congrès: « Nous venons de bien loin, mais on nous a dit que vous nous donneriez des colliers d'argent, nous les recevrons avec

Digitized by Google

joie. » Écoutez d'autres sauvages, les ambassadeurs des Samoïèdes parlant à l'impératrice de Russie ; leur première phrase est : « Nous venons vous demander des lois pour que les Russes ne nous pillent pas. » C'est dire : « nous ne payons pas avec joie les tributs que vous exigez de nous. » Concluez qu'ici, comme partout, la voix de la nature est l'antipode des préceptes de la Morale.

Qu'on ne dise pas que je m'arrête ici à prouver un ridicule dont tout le monde est d'accord ; car le ridicule est le même dans toutes les branches de la morale. L'extrait du catéchisme de M. de Saint-Lambert, affiché dans les écoles par ordre supérieur, contient 22 préceptes, tous aussi superflus ou aussi risibles que celui-là, quoique le ridicule en soit moins saillant. Loin de moi toute idée satyrique contre un défunt aussi estimable ; je veux seulement, en disséquant son précepte, démontrer mon assertion, que la morale est superflue et dangereuse.

Le ridicule de cette science est augmenté par les contradictions qu'on y trouve à chaque ligne. Par exemple, ces mêmes philosophes qui conseillent de payer avec joie, conseillent aussi d'admettre aux droits de cité les sectes qui ne veulent rien payer, comme les quakers et les juifs. La religion des quakers leur défend de payer les impôts et de porter les armes. Il est plaisant que dans l'empire de France, qui a tant besoin d'impôts et de soldats, la philosophie conseille d'admettre les quakers qui refusent ouvertement de payer et de marcher, et les Juifs qui, sans refuser ouvertement, savent si bien s'entendre pour éluder, qu'on ne peut obtenir ni argent ni conscrits de toute la juiverie.

Sans doute les moralistes auront pensé que ces peccadilles devaient être pardonnées aux Juifs en considération de leur mépris connu pour les richesses et de leur amour connu pour la vérité ! Étrange aveuglement de l'esprit philosophique, il n'admet aucune modification à ses sophismes et n'a jamais pu concevoir que toute mesure administrative, comme toute affaire de mouvement social, doit comporter des exceptions, et que la tolérance religieuse, quoique bonne en principe, doit être assujétie à la règle générale de l'exception (1). Sur toutes les questions dont la morale forme son domaine, comme le larcin, l'adultère et autres, il suffit de la politique et de la religion pour déterminer ce qui est convenable à l'ordre établi. Quant aux réformes à entreprendre, si la politique et la religion réunies échouent sur quelque point, la morale échouera encore mieux : partout où elle combattra seule contre un vice, on sera assuré de sa déroute. Elle est comparable à un mauvais régiment qui se laisserait repousser dans toutes les rencontres et qu'il fau-

(1) Voir la note C, page 95.

Digitized by Google

drait casser ignominieusement à la tête de l'armée. C'est ainsi que les sciences en corps devraient traiter la morale pour les services qu'elle a rendus au genre humain. Elle n'a pu et ne pourrait jamais servir que le crime, étant obligée de flatter les crimes des plus forts pour pouvoir, à son aise, tracasser les faibles sur leurs peccadilles. Tel est votre rôle, moralistes. Si vous attaquez un vice, comme l'adultère, vous le dénoncez chez la femme et vous le tolérez chez l'homme, parce qu'il est le plus fort; si vous attaquez le larcin, vous dévouez au gibet un misérable qui ravit sa subsistance pour éviter de mourir de faim, et vous vous taisez sur les hauts faits d'un concussionnaire qui se gorge de millions, d'un banqueroutier qui réduit à la misère vingt familles honnêtes, vingt domestiques dont il avait en dépôt les petites épargnes. Tel fut votre marche dans tous les temps, vous êtes les flatteurs de la cour du lion, aux yeux desquels

> Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
> Au dire de chacun, étaient de petits saints.

Cette conduite vous a attiré le mépris qui lui était dû. Si parfois la Politique et la Religion vous ont accordé une feinte considération, si elles vous ont admis en tiers dans la lutte contre quelques vices, c'était pour pouvoir rejeter sur vous la honte de la défaite, et garder à elles deux le bénéfice des abus: votre science n'est pour ces deux puissances

> . . . . . Qu'un instrument servile
> Rejeté par dédain lorsqu'il est inutile,
> Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

Voyez le cas qu'ont fait de vous et la religion et la politique dans les circonstances décisives, comme la Saint-Barthélemy et la révolution française. Si vous doutez du mépris qu'elles ont pour vos dogmes, essayez de contrarier les leurs et vous connaîtrez la mesure de votre importance.

Votre science ne pouvant rien par elle seule, ses dogmes étant subordonnés aux convenances de la politique pour ce qui concerne l'ordre civil, aux convenances de la religion pour ce qui concerne les mœurs sociales, c'est comme agent secondaire de ces 2 puissances qu'il convient d'envisager la morale, d'observer sa nullité et d'indiquer la voie qu'elle aurait pu prendre pour s'associer aux fonctions religieuses et politiques.

Relations de la Morale avec la Religion.

Dans l'état de faiblesse où se trouvent les théories morales, quel secours la Religion pourrait-elle s'en promettre? Qu'est-ce que votre

Digitized by Google

influence, moralistes, au prix de la sienne? elle sait, au nom de Dieu, faire pratiquer les plus effrayantes austérités, et vous ne pouvez pas, au nom de la raison, faire observer la plus légère privation. Vous n'osez pas adresser aux grands la plus petite réprimande, tandis que la religion s'est maintenue dans le droit de les gourmander en face: la chaire est une citadelle d'où un orateur adroit peut remontrer les rois, parlant à eux-mêmes (s'il ne le peut pas aujourd'hui, il le pourra demain sous un règne faible). Avec son ton de rigueur, elle s'est fait aimer, tandis que la morale, en présentant la doctrine la plus radoucie, est tombée dans un mépris proportionné à la complaisance de ses dogmes; aussi, moralistes, ne fûtes-vous jamais plus dédaignés qu'aujourd'hui, où vous avez transigé avec les vices commerciaux que vous attaquiez encore dans le dernier siècle.

Cependant, vous entreprenez la même tâche que les prêtres vos rivaux, corriger les mœurs et annoncer l'autre vie: d'où vient cet excès de fortune chez les uns et de revers chez les autres dans la même carrière? C'est que votre science, malgré tout l'esprit de ses auteurs, a mal saisi le caractère civilisé. La masse dans nos sociétés est une vile canaille qu'il faut prendre par la terreur et l'intérêt, mais non pas persuader. La Religion serait conspuée comme vos dogmes, si elle se mettait aux genoux des civilisés pour les séduire, et si elle ne leur présentait que des raisonnements. Elle saisit le faible de tous les âges et de toutes les conditions. Aux enfants elle fait peur de l'enfer, ils ont le choix de croire ou brûler éternellement; les enfants ont plus de peur que de raison, et ils croient. Aux pères de famille, elle promet de contenir leurs jeunes filles et leurs domestiques; les pères sont ravis d'entrevoir quelque secours dans une tâche pénible, et ils accueillent la religion, lors même qu'ils la méprisent. Aux vieillards et aux coquettes délaissées, elle donne un régime spirituel pour tuer quelques heures d'une longue journée, elle leur donne dans ses confréries un simulacre d'importance, un dédommagement de l'ingratitude du monde qui les méconnaît. Aux hypocrites, elle applanit les voies, elle leur sert de marchepied. Aux scélérats, elle calme les remords pour un acte de contrition. Aux pauvres, elle promet leur chimère favorite, l'égalité dans le royaume des cieux. Où sont donc ceux à qui elle est inutile? quelques esprits forts, qui sont parfois bien aises, comme Voltaire, que leurs domestiques aient de la religion, quelques jeunes gens, qui sont de nulle influence et qui viendront à leur tour à son giron. Bref, elle sait effrayer les faibles, elle doit régner dans nos sociétés fondées sur la terreur; elle sait distraire de l'ennui, elle doit régner dans nos sociétés où domine la monotonie; elle sait se rendre utile aux plus rusés, elle doit régner dans nos sociétés dont l'intérêt est le pivot. Pour vous, mo-

Digitized by Google

rálistes, votre science ne présente ni terreur, ni agrément, ni bénéfice. Quelle influence pouvez-vous obtenir? quels sont vos titres pour figurer à côté de la religion et prétendre à son alliance? La raison dont vous vous appuyez n'est pas à portée du peuple. L'essai qu'il a fait du culte de la raison n'a abouti qu'à le rattacher à ses anciennes chimères. La théologie, qui semblait accablée par le ridicule, a ressaisi le sceptre de l'opinion, et en accordant qu'elle soit une science chimérique, son triomphe prouve que le peuple qui la redemande a besoin de déraison en Civilisation. Quelle vérité désolante pour les partisans du perfectionnement de la raison! De quelle utilité sont donc les philosophes dans l'ordre civilisé, si leur doctrine est repoussée du peuple qui compose le grand nombre, si leur règne momentané cause la ruine et le supplice du petit nombre qui peut les lire, et fait décliner rapidement vers la Barbarie cet ordre civilisé qu'ils prétendent perfectionner?

Reprenons l'examen des chances qui pouvaient amener une ligue de la morale avec la religion, ou une rupture ouverte.

Le paganisme, plus accommodant avec les passions que le catholicisme, se prêtait à l'association des sectes morales et religieuses. La religion mythologique pouvait admettre les sectes morales en qualité de prêtres accessoires comme sont nos moines, et de fait, les moralistes anciens n'étaient autre chose que des moines païens: les cyniques ne sont-ils pas le pendant des capucins? les épicuriens ne sont-ils pas le pendant des bernardins? etc.; tant il est vrai que les jongleries civilisées se reproduisent en chaque siècle sous des masques divers.

Depuis la révolution opérée dans le culte sous Constantin, toute union entre les sectes morales et religieuses devenait impossible. Le christianisme est trop austère, trop exclusif pour pouvoir se concilier avec d'autres sectes que la sienne; les moralistes devaient prévoir la rupture et prendre les devants dans la lutte, en cherchant à s'appuyer de la Politique, puisque leur science ne peut pas jouer par elle seule un rôle actif.

Lorsque la naissance des dogmes économiques fit prévoir le triomphe prochain des dogmes amis du luxe, la morale devait changer de batteries, transiger franchement avec le luxe, rompre en visière à la belle antiquité et au christianisme tout à la fois, attaquer en masse tous les radotages contre les richesses et les voluptés, auxquelles il faut bien que la raison s'habitue, puisqu'elles sont le pivot de la Civilisation. Enfin, la secte morale devait abandonner toutes ses anciennes positions, qui n'étaient plus tenables, et en prendre de nouvelles où elle se trouvât appuyée par la Politique contre le catholicisme.

Pour prendre cette attitude, il suffisait d'une seule opération, fonder une nouvelle religion: l'expérience conseillait une religion voluptueuse.

Digitized by Google

On voyait la mythologie triompher par ses attraits du culte même qui l'avait écrasée, et se maintenir jusque dans les écoles chrétiennes par le suffrage de la classe polie qu'elle captivait. Il fallait donc mettre en action les voluptés et les passions que la mythologie fait goûter en tableaux. Il fallait organiser le culte des passions voluptueuses combiné avec quelques dogmes de l'Évangile qui se prête à toute secte religieuse.

Il n'a manqué aux moralistes pour entrer en lice que l'appui d'un transfuge religieux qui se mît en tête de renverser la secte, comme le transfuge Mirabeau entreprit de renverser sa caste nobiliaire. Les moralistes qui n'ont que de la faconde sans audace, sans invention, avaient besoin qu'un homme de génie vînt se mettre à leur tête, leur ouvrir une carrière, et leur fournir des idées; car ils ne savent que disséquer les idées d'autrui sans en concevoir qui soient à eux.

On devait combiner le nouveau culte de manière que le catholicisme se trouvât relégué insensiblement chez le peuple, comme est en Chine le culte de Fô. On y serait parvenu par des attaques indirectes en le harcelant, l'appauvrissant par des pertes en détail, sans jamais le heurter de front.

En présentant le nouveau culte comme délassement de bonne compagnie, société du genre de la franc-maçonnerie, on aurait enrôlé d'abord la classe opulente. Les grands accueillent déjà les tableaux de licence voluptueuse dans les contes mythologiques ou autres. Comment ne goûteraient-ils pas un exercice raffiné de la volupté dans des sectes religieuses et polies, toutes composées d'adeptes à leur convenance en hommes et en femmes?

Dès que les classes moyennes, les bourgeois, auraient vu la nouvelle secte bienvenue des grands, ils y auraient donné tête baissée, comme ils donnent aujourd'hui dans la franc-maçonnerie, sans aucun appât sensuel, mais par effet de l'esprit de secte qui est naturel à tous les hommes. Aussi est-on sûr de les séduire en faisant agir l'appât du plaisir sensuel, joint à l'esprit de secte; tel devait être le canevas de la nouvelle religion.

Je ne m'arrête pas à expliquer les moyens d'exécution compatibles avec l'ordre civilisé. Il en est d'infaillibles pour saisir tout ce qu'il y a de distingué dans le corps social, et surtout les femmes riches qui sont le plus ferme appui de toute religion, les prélats mêmes et les moines opulents, qui étant secrètement mécontents de ne tenir aucun rang dans le catholicisme auraient adhéré avec ardeur à la nouvelle religion. L'on aurait laissé au petit peuple les mystères et les miracles, choses qui lui conviennent à merveille. On aurait laissé clabauder les capucins et les vicaires de campagne, comme on laisse clabauder les mécontents contre

Digitized by Google

un nouveau régime où l'on se passe de leurs services. Tel est le plan que les moralistes avaient à suivre pour reprendre une existence dans le corps social à titre de corybantes d'un culte régnant. Ne pouvant s'associer avec le catholicisme, ils devaient lui créer un rival plus séduisant que lui, et le débusquer par la ruse du rang qu'on ne peut lui disputer à force ouverte.

Le culte de la volupté cadrait merveilleusement avec la politique moderne. Les économistes trop décharnés dans leur doctrine, et prêchant trop crûment l'amour des richesses, avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. En d'autres termes, il fallait à l'Économie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure. C'est une science qui ne parle qu'à la bourse : elle devait se former un allié qui parlât au cœur, une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait prouvé que l'amour des richesses et des voluptés est très-compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses *parmi la classe polie et opulente,* aurait jeté des fleurs sur cette soif de l'or que provoquent les économistes. Hélas ! cette cupidité contre laquelle on déclame si vainement, ne valait-il pas mieux la couvrir de fleurs que de boue, puisqu'elle devait régner à jamais sur les civilisés, sans qu'aucun raisonnement pût la bannir un seul instant. — Observons bien qu'en parlant d'un culte de la volupté, je n'entends l'étendre qu'à la classe polie et quelques adeptes tirés du peuple pour le service de la secte qui n'aurait pas pu comporter l'initiation du peuple avant de s'être solidement établie parmi les grands et les bourgeois. Cette religion aurait pris une marche opposée à celle des cultes austères qui [ ]. Au reste, il serait inutile d'élever contre cet aperçu aucune objection, tant que je n'indique pas les moyens d'exécution.

Les moralistes avaient encore différentes voies à tenter pour se soutenir contre le choc du christianisme ; mais quelle a été leur marche ? Ils se sont isolés et privés de l'appui de la politique moderne en réchauffant les radotages de la belle antiquité contre les richesses : en outre, ils ont appuyé les persécutions du christianisme contre l'amour. En somme ils se sont affublés des ridicules de l'antiquité et de ceux du catholicisme. C'est avec de telles armes qu'ils ont déclaré une guerre inconsidérée à la religion chrétienne : il faut que celle-ci soit bien chancelante pour avoir été culbutée momentanément par de si faibles aggresseurs.

A parler net, le catholicisme est bien caduc ; les religions vieillissent et s'usent comme tout autre chose. La nôtre ne doit pas s'enorgueillir d'avoir repris un instant la supériorité contre les assauts mal combinés de la philosophie : cette pénible victoire est une enseigne de grande faiblesse dans la religion catholique. Hier agonisante, aujourd'hui rap

Digitized by Google

pelée à la vie, quel serait demain son sort, si la Civilisation se prolongeait, et s'il s'élevait contre elle un parti d'une autre trempe que les moralistes ?

Prêtres catholiques! réjouissez-vous d'entendre ce fâcheux pronostic; il vous éclaire sur l'abîme qui pouvait s'ouvrir pour vous : nulle classe ne courait plus de dangers que la vôtre au prolongement de la Civilisation, surtout depuis que vous avez perdu le *nerf de la guerre*, l'argent, qu'on vous enlèvera petit à petit en tous lieux. Ne vous fiez pas sur ce retour apparent de faveur. On vous conserve, faute d'avoir rien de mieux, et vous ne vous soutenez que par l'absence de rivaux. Au surplus, il serait inutile de méditer sur les dangers de votre situation politique, puisque les jours d'infortune et de révolution vont [ajouté plus tard à l'interligne : peuvent] finir pour vous comme pour tout le genre humain.

Pour rendre plus sensible la gaucherie des moralistes dans leur lutte avec la religion, observons que depuis long-temps ils ont sous la main l'instrument qui pouvait assurer leur victoire, c'est la secte des francs-maçons : cette corporation fondée dans des vues apparentes de charité, a déjà franchi les pas les plus difficiles pour former une secte voluptueuse et religieuse.

1° Elle est parvenue à opérer l'affiliation dans toutes les régions civilisées, et se composer de la classe aisée, sous la protection des grands qui sont à sa tête.

2° Elle a habitué le peuple à voir ses mystérieuses assemblées tenues en secret et loin du profane vulgaire.

3° Elle a donné une teinte religieuse au plaisir sensuel, car à quoi se réduisent les séances des maçons? à des piqueniques accompagnés de quelques simagrées morales qui ont l'utilité de remplacer les jeux de cartes, et faire passer le temps plus économiquement; la coutume des repas a élagué poliment les avares qui sont plus nuisibles qu'utiles en affaires de secte religieuse.

Voilà donc une secte dont les affaires étaient dans le meilleur train; il ne manquait à sa tête qu'un homme ingénieux qui sût y introduire les femmes et la volupté; aussitôt elle devenait religion dominante des riches dans tous les empires civilisés. Je m'abstiens de tout détail sur les statuts qui auraient convenu à une pareille secte.

Je passe sur beaucoup de résultats bienfaisants que pourrait obtenir la secte voluptueuse dont il est question, secte dont les francs-maçons ont été le germe sans s'en apercevoir; car ils avaient exactement suivi la marche convenable au succès d'une telle innovation. Étant depuis long-temps en si belle chance, il faut qu'ils soient bien couards ou bien aveugles pour n'avoir pas su en profiter. D'après cela,

Digitized by Google

s'ils ont, comme ils l'assurent, *un secret*, ce n'est pas le secret d'aller en avant: la nullité politique où ils sont restés avec tant de moyens de s'élever, donne une si triste opinion de leur prétendu secret que s'ils offraient de le communiquer, beaucoup de personnes dédaigneraient de l'entendre.

Diront-ils qu'ils n'ont jamais voulu s'élever plus haut que la médiocrité politique? Persuaderont-ils que les chefs d'une corporation affiliée puissent se garantir de l'esprit d'envahissement qui est l'essence de toute affiliation, depuis les jésuites jusqu'aux janissaires? S'ils font de pareils contes sur leur modération, on les croira comme on croit le renard quand il trouve les raisins trop verts parce qu'il ne sait comment y atteindre.

Entre temps, il convient de faire part aux francs-maçons d'une vérité qui les consolera de leur gaucherie politique, c'est que l'affront de n'avoir vu goutte en affaires de mouvement social, met leur compagnie au niveau avec les plus savantes compagnies de la Civilisation.

Les moralistes ne s'étonneront pas que je n'entre dans aucun détail sur la carrière religieuse qui s'ouvrait devant eux et qu'ils n'ont pas entrevue, mon intention n'étant pas de diriger leur science qui va finir avec la Civilisation, mais de leur faire voir qu'elles n'ont pas su se diriger elles-mêmes, se sauver en créant une religion.

Méthodiquement parlant, quel devait être le point de vue des moralistes dans leurs rapports avec la religion? c'était de s'en former un moyen d'élévation, soit en s'alliant avec elle pour partager sa puissance, soit en la dépossédant pour envahir le tout au refus de la partie. Ils avaient obtenu de l'influence dans la Grèce en y jouant le rôle de moines du culte mythologique; ils avaient vu leur crédit décliner à mesure que la religion s'isolait d'eux par la naissance du catholicisme, qui est trop austère pour s'associer à aucune secte littéraire. Ils devaient donc rentrer dans la seule voie d'élévation qui leur fût connue, manœuvrer pour se réassocier au sacerdoce ou se mettre à sa place par un nouveau culte de leur invention: ce dernier parti était plus sensé, l'autre étant une demi-mesure.

Voilà les lumières que les moralistes pouvaient tirer de ces méthodes analytiques dont ils font si grand étalage, et dont ils n'ont pas fait usage dans cette occasion, car l'analyse des causes de leur décadence les aurait conduits à la synthèse des moyens de retour à la fortune.

Digitized by Google

Rapports de la Morale avec la Politique.

J'ai établi ces rapports en démontrant que la secte morale est *superflue* et *dangereuse* quand elle intervient dans les affaires politiques. Je continue sur le même sujet. Ce n'était pas une raison pour qu'elle en fût écartée, la politique civilisée étant fort aveugle, aurait pu commettre la faute de s'associer un coopérateur maladroit comme elle.

On s'aperçut trop tard que l'Économie Politique envahissait tout le domaine de la charlatanerie. Dès le milieu du XVIII^e^ siècle, tous les esprits se ralliaient à une science qui s'annonce pour dispensatrice de la fortune, et qui promet aux nations de grandes richesses, dont chacun se flatte de tirer sa part. Déjà l'empiètement des économistes était consommé, lorsque les Rousseau, les Mably s'escrimaient encore à vanter les charmes de la pauvreté, les délices de la pédérastie, de l'assassinat et autres passe-temps des vertueux Spartiates et des aboyeurs civiques d'Athènes et de Rome. Enfin, la révolution française ayant fait tomber à plat toutes ces visions sur les vertus républicaines et les droits de l'homme, les moralistes auraient voulu entrer en accommodement: aussi ont-ils mis en avant des dogmes ambigus comme d'*inconsidérer les richesses;* mais la Politique, déjà trop forte pour avoir besoin d'un allié, a dédaigné toute voie de rapprochement et a soutenu de plus belle qu'il fallait de grandes et très grandes richesses, avec un commerce immense et un immense commerce. Dès lors, les moralistes sont tombés dans le néant et ont été incorporés sans pitié dans la classe des romanciers. Leur secte est trépassée avec le XVIII^e^ siècle; je veux dire qu'elle est morte politiquement, ne jouissant plus d'aucun crédit dans le monde savant.

La secte morale a fait une belle mort, une mort édifiante, elle a fini comme ces athées qui se décident à croire en Dieu au dernier moment. Quand elle s'est vue perdue sans retour, elle a confessé ce qu'elle niait depuis 2500 ans, elle a avoué que la sagesse s'accommode fort bien avec cent mille écus de rente, ainsi qu'on la voit dans le poëme de *l'homme des champs*, qui exerce la sagesse dans un beau château, avec meutes et équipages, brelan à tous les coins du salon, souper où l'on fait sauter les bouchons, etc.; voilà, sans contredit, la sagesse qu'il fallait mettre en jeu dans notre siècle pour faire des prosélytes, encore fallait-il y ajouter la volupté, car si l'homme des champs, l'homme aux cent mille écus de rente, a des yeux exercés, a des sens délicats, comme l'assure le poëte, il ne doit pas être insensible à l'amour.

Les écrivains s'y prennent trop tard pour donner à la morale des couleurs raisonnables, c'est amener du secours à une place qui a capi-

Digitized by Google

tulé. D'ailleurs la secte morale, en confessant à son heure dernière qu'on peut être plus sage dans un château que sous des haillons, n'aboutit qu'à nous prouver qu'elle ne peut rien par elle-même pour nous conduire au bonheur et à la sagesse, et que nous ne pouvons y arriver que sous les auspices de la Politique et de la Religion; en effet, ces 2 sciences sont les seules qui procurent des châteaux et des équipages à leurs favoris : la théologie et la politique font vivre au large une foule de leurs disciples. Depuis le cardinal jusqu'au bedeau, depuis le sénateur jusqu'à l'huissier, chacun se tire plus ou moins d'embarras, tandis qu'il n'y a pas la moindre place à obtenir en s'enrôlant sous les drapeaux de la morale.

La secte morale étant morte civilement, c'est-à-dire éconduite des sociétés savantes, cela n'empêche pas ses écrivains de produire encore une grande quantité de volumes, parce que la bourgeoisie du XIX^e^ siècle aime beaucoup les romans, il s'en lit plus que jamais, et leur immense quantité donne quelque relief aux traités de morale. Ces traités sont en quelque façon l'état-major de l'armée romantique : le romancier prône ses caprices et ses [ ] sur quelque branche des mœurs, et le moraliste embrasse le système entier des mœurs, — il n'y a entre eux que la différence du tout à la partie.

Heureusement ils n'ont jamais eu aucune influence, mais il est curieux d'examiner quel effet leurs dogmes auraient produit s'ils avaient pu régir un seul instant le système politique.

Je n'en examinerai qu'un, c'est assez dans un abrégé. Je choisis celui qui a réuni le plus de suffrages, le dogme qui nous excite à modérer notre ambition et nous contenter de la médiocrité de fortune. Je vais analyser, dans ce précepte, les 2 qualités inhérentes à la Morale, d'être superflue et dangereuse.

Quel peut être votre espoir, moralistes (*), quand vous nous vantez la médiocrité de fortune? Ceux qui sont au-dessus ne voudront jamais y descendre, aucun raisonnement ne décidera l'homme qui a cent mille livres de rente à en distribuer 80 mille pour se borner au modeste revenu de 20 mille livres, ce qui est l'*aurea mediocritas*. D'autre part, ceux qui jouissent de la médiocrité sont fondés à croire qu'elle n'est pas le vrai bien tant que les gens opulents ne veulent pas y descendre malgré la facilité qu'ils en ont. Voilà donc la médiocrité sans attrait pour les 2 classes qui peuvent en jouir, et il est ridicule de la leur vanter,

(*) La fin de ce paragraphe et les deux suivants sont insérés textuellement dans la *Théorie des quatre Mouvements*, épilogue sur le délaissement de la philosophie morale. — Le lecteur reconnaîtra facilement que cette section sur la morale est le brouillon de certaines parties de la *Théorie des quatre Mouvements*, qui, à l'impression, ont été notablement réduites. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

puisqu'ils la connaissent par expérience et s'accordent tous à préférer l'opulence. Quant à ceux qui sont au-dessous de la médiocrité, c'est les fatiguer vainement que de leur en faire l'éloge, car ils n'y peuvent atteindre. Les indigents risquent plutôt de languir et déchoir que de s'élever; la politique est déjà en butte aux plus amères critiques pour n'avoir pas su leur procurer le nécessaire. Voyez combien il est inconséquent de leur inspirer le goût de la médiocrité quand on ne peut pas même leur assurer un sort inférieur.

La théologie vante la pauvreté comme étant la voie d'une fortune éternelle; la politique vante les richesses de ce monde en attendant celles de l'autre monde, toutes deux conviennent au cœur humain qui ne s'accommode pas de la médiocrité. Si vous l'avez prônée, c'était par la manie de dire quelque chose de neuf, et de n'être pas les échos de l'administration et de la théologie : l'une se passionnant pour les richesses, l'autre prêchant la pauvreté, elles ne vous ont laissé, moralistes, d'autre belle à épouser que la médiocrité.

Voyez le danger de prendre le rôle que les autres ont dédaigné. On peut, sur le seul éloge de la médiocrité, accuser votre science d'ineptie ou de charlatanerie. Elle est inepte si l'éloge est sincère. Si vous croyez de bonne foi que la médiocrité puisse remplir le cœur de l'homme, suffire à son inquiétude perpétuelle, vous ne connaissez pas l'homme, c'est à vous d'aller à l'école au lieu de nous donner des leçons; et si l'éloge de la médiocrité n'est qu'une jonglerie oratoire, vous êtes des charlatants bien inconséquents de vanter cette médiocrité qui déplaît à ceux qui possèdent et que vous ne savez pas procurer à ceux qui ne l'ont pas. Choisissez entre ces deux rôles qui rabaissent vos dogmes fort au-dessous de la médiocrité.

Il semble qu'un grand empire comme la France, qui chaque année produit cette masse énorme de théories morales, aurait bien pu donner le jour à un petit traité spécial sur la banqueroute et sur la corruption qu'elle répand dans les mœurs. Mais les banqueroutiers sont riches, dès-lors la secte morale est aveugle sur leurs brigandages. Ils jouiront paisiblement de l'impunité sans que les moralistes en sourcillent. Puis ces savants ont l'impertinence de déclamer contre le vice; qu'entendent-ils donc par vice si la banqueroute est exceptée de leurs poursuites? Dites-nous, moralistes, quelle est la classe de larrons la plus digne du gibet?

Est-ce le voleur de deniers publics? Il vous dira qu'un million ravi à vingt millions de contribuables n'est qu'un larcin d'un sou par individu, et selon la répartition, c'est prendre un sesterce à Lucullus et un denier à Irus : y a-t-il de quoi détourner leur attention?

Est-ce le voleur de grands chemins? Il attaque au péril de sa vie,

Digitized by Google

souvent parce que la pauvreté le presse : vous êtes libres de faire feu sur lui, de le faire arrêter et supplicier s'il ose se montrer.

Mais un tartufe qui joue la probité pendant quelques années pour usurper la confiance et attirer dans ses mains les dépôts de plusieurs familles, et qui épie l'instant de *faillir, manquer*, dépouiller légalement ses victimes, se dérober pendant quelques jours à l'indignation publique, pour étaler bientôt à l'abri des lois un luxe [ ], n'est-ce pas à un tel brigand qu'il faut réserver les supplices? Il n'y a pas un siècle que Fénelon, l'homme le plus ennemi des châtiments, les invoquait pourtant (dans le Télémaque) contre la banqueroute ; aujourd'hui vous la recommandez à l'indulgence sous le nom de *faillite*, *malheur*, *embarras*, quels termes doucereux pour atténuer l'infamie d'une spoliation préméditée ! Combien toute corporation est habile à blanchir et sauver ses coupables dont elle espère imiter les crimes heureux, et combien la secte morale est commode pour les grands criminels par l'éclat qu'elle met à poursuivre les peccadilles des faibles et surtout celles des femmes, éclat qui détourne l'attention publique des véritables crimes.

((Voilà l'arrière-secret des moralistes : supposer des crimes aux plus faibles pour faire oublier les crimes des plus forts. Tel est le motif principal de leur acharnement contre les plaisirs des femmes. Elles sont sans défense, c'est assez pour que la philosophie les harcèle jusque sur les choses les plus indifférentes, même sur leurs ajustements. J'insiste sur ce reproche pour réitérer l'importante conclusion qui en résulte, c'est que l'injustice est la source de l'erreur. C'est en méconnaissant les droits des salariés à l'association et des femmes à la liberté, que les philosophes ont manqué la théorie des 6e et 7e périodes.))

Ce serait battre des hommes à terre que de s'étendre plus longuement sur les ridicules des moralistes et de la morale. Les partisans même de cette science ne peuvent y voir autre chose qu'une charlatanerie contradictoire en elle-même, en ce que *la morale promet un bonheur qu'elle sait ne pouvoir donner, et qu'elle promet ce bonheur pour prix de vertus qu'elle sait ne pouvoir obtenir.*

Pour conclure sur les relations de la Morale avec la Politique, celle-ci a dû être dans tous les temps fort embarrassée sur l'accueil à faire aux moralistes. Des raisons militaient pour les protéger, leurs dogmes servent les fripons en augmentant le nombre des dupes, d'autres raisons militaient pour les écarter puisqu'ils sont superflus et dangereux dans un état bien ordonné. C'est d'après ces réflexions que les gouvernements, tout en méprisant et redoutant les moralistes, n'ont jamais pris un parti définitif à leur égard, comme de leur donner une existence fixe ainsi qu'aux prêtres, ou bien de les interdire. Ils sont restés livrés à eux-mêmes et sont enfin tombés par l'excès de leurs ridicules. En

Digitized by Google

Grèce ils furent accueillis, à Rome ils furent soufferts, chez les modernes ils sont dédaignés, et l'empereur de France, en supprimant leur secte du nombre des compagnies savantes, a eu l'honneur de leur apprendre le premier la vérité qu'ils cherchent depuis 25 siècles. Or la vérité sur leur compte, c'est qu'ils sont superflus et dangereux dans un État bien gouverné, et plus encore dans un État faible : aussi le roi Frédéric avait-il grandement raison de dire que s'il voulait punir une de ses provinces, il la donnerait à gouverner aux moralistes.

CONCLUSION SUR LES SCIENCES INCERTAINES.

Politiques et moralistes, vous n'avez rempli aucune des fonctions qui vous étaient assignées. Je dois les rappeler.

Entrée dans les 1re et 2e phases de Civilisation :
Avènement des femmes esclaves aux droits civils;
Avènement des hommes esclaves au salaire.

Entrée dans les 6e et 7e périodes d'incohérence ascendante :

Avènement des salariés à l'Association graduée ;
Avènement des femmes à la liberté amoureuse.

Quant aux 2 premières opérations, j'ai dit que la philosophie en y intervenant, lorsqu'elles étaient consommées aux 3/4, a prouvé qu'elle manque de génie inventif, et qu'elle vient après coup s'attribuer l'honneur des améliorations qui sont l'ouvrage du temps et du hasard.

Quant aux deux dernières opérations qui conduisaient au delà de l'ordre civilisé, vous pouviez, à défaut de pénétration, les découvrir machinalement et par le secours du bon sens; car le bon sens conseillait de poursuivre les 2 innovations qui avaient été l'origine du bien social. En leur donnant plus d'extension, l'on était fondé à espérer un plus grand bien. Il fallait donc tenter d'élever les femmes de la demi-liberté à la pleine liberté, et les industrieux, de l'état de salariés à l'état d'associés qui les rend propriétaires lors même qu'ils ne possèdent rien. Ces changements auraient conduit le mécanisme social plus haut que la Civilisation. L'on serait parvenu aux 6e et 7e périodes sans les avoir prévues, et par le seul secours du bons sens qui nous dit de poursuivre et étendre les opérations reconnues avantageuses comme on poursuit dans une mine le filon qui donne le plus abondamment.

Ces 4 fonctions étaient les seuls services actifs que la raison attendit de vous, et quoique vous vous disiez avec emphase soldats et apôtres

Digitized by Google

de la raison, vous avez manqué à son appel dans les 4 assauts qu'elle devait livrer aux préjugés sociaux.

Croyez-vous servir la raison en combattant quelques préjugés secondaires et sans importance, dont la chute n'opère aucun progrès dans le mouvement social ? Tels sont les préjugés religieux.

Quand vous renversiez les superstitions catholiques pour y substituer cette platitude qu'on a nommée culte de la raison, un tel changement pouvait-il améliorer le sort des salariés et adoucir la servitude conjugale des femmes? Non, sans doute. Il n'en serait donc résulté aucun progrès dans le mouvement social : il a au contraire dégradé depuis cet événement par l'extension de l'esprit mercantile et l'admission des Juifs. Si au lieu du culte de la raison, vous eussiez établi le culte de la volupté, vous marchiez à grands pas à la 7e période, peut-être même sans passer par la 6e.

Loin de là, nous voyons la Civilisation tendre à la décadence par les ferments de révolution et de monopoles féodaux qu'elle recèle. Au lieu de ces luttes mesurées, au lieu de ces guerres purement politiques, telles qu'on les voyait avant la révolution française, on n'aperçoit que des haines implacables, on n'entend que des cris de guerre à mort. La moitié des souverains nourrit un acharnement secret contre l'autre moitié, et tous les trônes sont assis sur des barils de poudre. Depuis que chaque bataille fait naître et tomber des couronnes, la propriété est moins assurée que jamais. Dans cette rapide succession d'orages, les rois, ainsi que les agitateurs, n'admettent plus de neutralité chez les particuliers : tout propriétaire est obligé de se prononcer dans les débats politiques, et voit son patrimoine joué aux dés dans le choc des partis. Les nombreux changements survenus en Europe ont multiplié les semences des troubles civils. Un calme trompeur règne aujourd'hui, et ne repose que sur l'existence d'un prince entouré de poignards et de poisons. Au moment où il croira les conspirations éteintes, l'Angleterre en suscitera de nouvelles; et s'il venait à tomber dans leurs embûches, quel orage affreux éclaterait sur la Civilisation ! Elle se détruirait par ses propres fureurs; l'Angleterre hasarderait le sac de l'Europe pour abîmer la France; les vendées, les jacobinières et les coalitions ressusciteraient à la fois, et l'explosion s'étendrait à tout l'occident. Le volcan ouvert en 89 par la philosophie n'a fait que sa première éruption; la seconde n'était pas éloignée. Le succès de la révolution française en provoque de nouvelles. La guerre du pauvre contre le riche a si complètement réussi, que les intrigants de tous pays n'aspirent qu'à la renouveler, et peut-on douter que dans un siècle si orageux le hasard n'amène bientôt de nouvelles chances pour les agitateurs qui ont toujours un appui tout prêt dans les trésors de l'Angleterre ! Oui, le calme

Digitized by Google

actuel n'est qu'un entr'acte révolutionnaire ; c'est le repos momentané du Vésuve. Quand on voit s'accroître dans tous les États les impôts, les armées et tous les germes du désordre financier, peut-on douter que les troubles éclateraient et embraseraient toute l'Europe, du moment où le continent perdrait celui à qui l'on doit ce calme éphémère ? Oui, la boîte de Pandore est ouverte sur notre malheureuse génération, et c'est avec raison qu'elle s'écrie : *Dans quel siècle sommes-nous nés?* Frémissez ! souverains et propriétaires, en songeant à ces terribles vérités, et rendez grâces à l'invention qui va vous délivrer d'un si fâcheux avenir, en vous offrant l'issue de cette Civilisation plus volcanique et plus odieuse que jamais.

Nations civilisées,

Puisque vous touchez à la délivrance, ne cherchez plus à vous dissimuler l'horreur de votre position, osez envisager vos maux dans toute leur étendue. Voyez dans les calamités anciennes ou modernes une suite nécessaire de la proscription de Dieu, qui, pour confondre vos philosophes, avait condamné l'infâme Civilisation à s'abîmer périodiquement dans les révolutions.

Tandis que les Barbares privés de vos lumières savent maintenir pendant plusieurs mille ans leurs sociétés et leurs grossières institutions, pourquoi les vôtres sont-elles anéanties si rapidement et souvent dans le même lustre qui les a vues naître ?

Arrêtez vos regards sur ce symptôme d'infirmité politique : réfléchissez sur la fragilité de vos œuvres, sur le persiflage de la nature qui fait écrouler sans cesse vos sociétés et vos merveilles.

Je veux être un moment l'écho de vos élégies politiques. J'interroge avec vous cette nature qui ne se plaît que sur vos ruines, et qui promène le glaive sur vos empires.

Que sont devenus les monuments de l'orgueil civilisé? Thèbes et Memphis, Palmyre et Babylone, Athènes et Carthage, sont transformées en monceaux de cendres. La nature fatiguée de nos sociétés les renverse tour à tour, les lois réputées pour oracles de sagesse ou les codes éphémères des intrigants conduisent tous les empires aux mêmes naufrages.

Comment la législation grossière de la Chine et de l'Inde a-t-elle bravé 4000 ans la faux du temps, lorsque les merveilles de la philosophie ont passé comme l'ombre ? Nos sciences après tant d'efforts pour consolider les empires, semblent n'avoir travaillé que pour ménager aux vandales le plaisir des incendies, et aux modernes le spectacle des décombres. Quelques monuments ont survécu, mais pour la confusion de la politique. Rome et Byzance, les capitales du monde civilisé, sont de-

Digitized by Google

venues deux métropoles de ridicules. Au Capitole, les temples des Césars sont envahis par les dieux de l'obscure Judée; au Bosphore, les basiliques de la chrétienté sont souillées par les dieux de l'ignorance. Ici Jésus s'élève sur le piédestal de Jupiter; là Mahomet s'élève sur l'autel de Jésus. Rome et Byzance, la nature vous conserva pour vous dévouer au mépris des nations que vous aviez enchaînées! vous êtes devenues deux arènes de politiques, deux bottes de Pandore. Vous avez répandu à l'orient le vandalisme et la peste, à l'occident la superstition et ses fureurs. La nature insulte par votre avilissement au grand empire qu'elle a détruit; vous êtes deux momies conservées pour servir d'ornements à son triomphe. Vous êtes au sein des modernes le monument de ses vengeances et l'oracle des assauts qu'elle prépare encore à la Civilisation, et dont la révolution française n'est qu'un avant-goût. Oui, le volcan de 1789 fermente d'autant plus qu'il a été subitement fermé, de grandes révolutions se préparent et menacent d'anéantir les empires modernes, dont les fureurs mercantiles pèsent déjà à la nature comme à la raison.

Il semble que la nature se plaise à élever l'odieuse Civilisation pour se donner le plaisir de l'abattre, et pour nous prouver par des chutes réitérées l'absurdité des sciences qui nous dirigent. Image du criminel Sisyphe, la Civilisation semble condamnée à gravir vers le bien-être pour retomber dès qu'elle approche du but; les réformes les plus sagement méditées n'aboutissent qu'à verser des flots de sang; ainsi, les peuples civilisés gémissent dans les tourments en attendant que les révolutions replongent dans le néant leurs empires chancelants. La Civilisation (tant qu'elle ne parvient pas à l'unité suzeraine) flotte sans cesse entre deux écueils, périr par les Barbares ou par les guerres civiles. Elle ne se soutient que par miracle, elle est à chaque siècle au bord de la tombe. L'Europe entière serait barbare sans la victoire de Charles Martel sur les Sarrazins, et sans la victoire sur Attila. Elle était perdue si Sobieski n'eût pas délivré Vienne assiégée par les Turcs, ou si les Turcs eussent adopté la tactique européenne. Hier encore, la Civilisation touchait à sa ruine, la guerre de la révolution pouvait amener l'envahissement et le démembrement de la France; cet empire, une fois réduit, la Russie et l'Autriche liguées pouvaient se partager le globe et la Civilisation ((et dans un débat postérieur les Russes pouvaient écraser l'Autriche et la Civilisation, s'ils se fussent exaspérés dans l'esprit barbare qui les domine)).

Si la Civilisation s'est soutenue depuis un siècle, elle n'en est redevable qu'à un esprit vénal et mercantile introduit par l'Angleterre qui, en distribuant des subsides ou aumônes, détourne les souverains de toute entreprise audacieuse, et les habitue à des vues étroites et sor-

Digitized by Google

dides, à mendier l'or au lieu de le conquérir en se partageant l'Asie, qui leur est ouverte. La bassesse mercantile et diplomatique du XVIII^e^ siècle est la seule cause qui a soutenu l'Angleterre et empêché la Russie de distinguer ses véritables intérêts : elle devait soutenir la Pologne, opérer fédérativement avec elle, conquérir l'Inde et la Chine, et avec leur or acheter les mercantiles occidentaux qui, dans le cours du XVIII^e^ siècle, étaient divisés entre eux et frappés de nullité par la faiblesse politique de la France, qui est leur foyer central de résistance (1).

La Russie n'a pas su profiter de cette chance qui devait renverser la Civilisation avec l'or des Barbares. S'ensuit-il que la Civilisation puisse compter sur quelque stabilité? Demain la nature ferait naître d'autres chances pour détruire nos sociétés. Eh! quand vous ne redouteriez ni la conquête ni les Barbares, la nature n'a-t-elle pas mille moyens de vous détruire par vous-mêmes? Hier, des querelles d'opinion renversaient les trônes, les autels et les lois de la propriété, l'Europe marchait à la Barbarie ; demain, la nature inventera d'autres armes, et la Civilisation, mise à de nouvelles épreuves, succombera comme elle a plus d'une fois succombé. L'expérience vous apprend que son sort est de briller quelques siècles pour s'éclipser bientôt, de renaître pour tomber encore. Ainsi, l'édifice de vos merveilles sociales est fondé sur le sable, si elles faisaient le bonheur de l'homme, Dieu s'intéresserait à leur conservation, il aurait pris des mesures pour les asseoir inébranlablement. Pourquoi donc permet-il qu'après avoir duré quelques instans elles soient ensevelies dans les révolutions? c'est parce que vos législateurs fondent les lois sociales sur leurs caprices, et Dieu moins orgueilleux que les philosophes ne fait pas des lois lui seul, il ne veut ni créer ni mouvoir sans consulter l'arbitre éternel de la justice, la géométrie, indépendante de lui et dont pourtant il suit rigoureusement les lois.

Cessez donc de vous étonner si vos sociétés tombent d'elles-mêmes : elles n'étaient qu'une pierre d'attente, qu'une calamité provisoire, c'est pourquoi Dieu les confina sur quelques points du globe ; mais c'est en vain que vous vous efforceriez d'étendre et généraliser l'industrie actuelle (l'industrie incohérente). Dieu, pour diverses raisons que je ne puis expliquer ici, n'aurait jamais permis qu'elle occupât plus d'un tiers du globe ; on s'en aperçoit à cette aversion dont il [ ] le sauvage pour nos cultures et l'obéissance qu'exigent nos lois; tandis qu'il [ ] aux civilisés et barbares un penchant si violent à former la

(1) Voir la note D, page 96.

Digitized by Google

horde, qu'ils sont à peine contenus par les supplices, et si la terreur qu'inspirent les châtiments cessait un instant, les salariés et les esclaves qui sont les pivots de l'industrie, se soulèveraient de toutes parts et renverseraient aussitôt la Barbarie et la Civilisation.

Dieu a donc sagement fait en ne permettant pas que cette industrie fatale au grand nombre s'étendît à tout le globe ; si elle fait des progrès sur un point, la nature lui prépare des ennemis sur un autre point. Si l'industrie a fait quelques progrès en Europe, n'a-t-elle pas perdu en Asie d'immenses régions? Si la Civilisation a fondé en Amérique de frêles colonies, déjà menacées de décadence par la fièvre jaune et la rage des Africains, n'a-t-elle pas perdu la Grèce, l'Egypte, Carthage, l'Asie-Mineure et la Chaldée? L'industrie a été étouffée dans de grandes et belles contrées, comme la Bactriane, où elle commençait à s'introduire. L'empire de Samarkand, jadis célèbre dans l'Orient, et toutes les régions qui s'étendent de la Caspienne aux bouches de l'Indus ont reformé la horde. L'Inde-Orientale marche rapidement à sa ruine par la tyrannie des Anglais, qui provoque le dégoût des cultures et la réunion aux Tartares Mahrattes, qui peuvent avec le temps se répandre de la chaîne d'Oriza dans celles des Gates, et s'agglomérer de toutes parts les peuples de Malabar et de Coromandel, en les dégoûtant de l'industrie par leurs incursions.

Les hordes empiètent journellement sur les cultures de l'Asie, dans toutes les chaînes qui bordent la Perse, l'Indostan et la Chine; à nos portes même la horde surgit sur tous les points de la Turquie, tandis que dans l'Orient des empires jadis florissants, Pegu, Siam, sont retombés au dernier degré d'abrutissement et de faiblesse. La Chine même, ce colosse de lésine et de mendicité, la Chine est dans un déclin sensible; les dernières relations de Van Braam nous ont bien désabusés sur sa prétendue splendeur, et Macartney, quoique enthousiaste, confesse la grossièreté de la cour et l'inconcevable misère du peuple. Les hordes occupent en Chine d'immenses territoires, et sans parler des grands soulèvements, comme celui de Lysteching, on a vu des brigandeaux de province assez nombreux pour venir assiéger et rançonner Pékin. Dans cette Chine autrefois si vantée pour son industrie, on trouve, à 4 lieues de Pékin, de belles terres entièrement désertes : tandis que dans certaines provinces du Midi, les prêtres appellent en vain le peuple à la culture, il laisse en friche de vastes contrées et court de plus en plus à la horde. La horde est pour la Civilisation un volcan toujours prêt à l'engloutir, c'est une humeur invétérée qui à peine étouffée fait une nouvelle éruption si l'on cesse un instant de la traiter. Enfin, de toutes parts, l'industrie menacée par la horde ne se soutient qu'avec le secours des gibets, et cette tendance universelle des salariés à for-

Digitized by Google

mer la horde, ramène tous les calculs d'ordre social à un seul problème :

Inventer un nouvel ordre social qui assure aux moins riches des industrieux assez de bien-être pour qu'ils préfèrent constamment et passionnément leurs travaux à l'état d'inertie et de brigandage auquel ils aspirent en Civilisation.

Tant que vous n'auriez pas résolu ce problème, la nature vous aurait livré de perpétuels assauts, vous n'étiez qu'un fardeau pour elle; aussi vous [ ] périodiquement par les révolutions qui sont l'indice de sa lassitude et de son impatience. Vos sociétés dans leur marche ressemblent à l'Aï dont chaque pas est compté par un gémissement. Ainsi que lui, la Civilisation s'avance avec une lenteur inconcevable à travers les orages, et ses tentatives d'amélioration ne produisent que de nouveaux crimes et de nouvelles victimes.

Le mouvement social avait encore neuf phases à parcourir avant l'ordre combiné. Indépendamment de la phase que nous courons, il restait encore à naître :

La dernière phase de Civilisation ;
Les 4 phases de 6e période ;
Les 4 phases de 7e période.

Mais, fût-il resté encore cent phases à parcourir, on aurait vu la philosophie n'en inventer aucune, faire l'éloge de chacune à mesure de son apparition, et se couvrir par ses apologies d'un ridicule toujours croissant : car, à la 100e phase, on aurait été en droit de lui dire qu'elle s'est trompée 99 fois en croyant le mouvement social à son dernier terme, et que ses adulations, ses jactances sur le perfectionnement de la raison, ne méritent pas plus de confiance à la 100e phase qu'à la première, tant qu'elle n'explique pas le système général des variations futures et passées du mouvement.

Deux vices ont empêché la philosophie d'arriver à aucune découverte.

Croire l'avenir impénétrable et regarder en arrière dans le mouvement, c'est-à-dire juger du présent par comparaison au passé, tel est le premier vice.

Chercher les sources du bien dans l'ordre administratif au lieu de chercher le bien dans un changement d'ordre domestique, tel est le second vice de la philosophie.

Livrée à ces deux erreurs elle ne pouvait que cimenter les malheurs du genre humain, quelque entreprise qu'elle formât. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

NOTES.

—

Note A, p. 32. — *Sur Dieu.*

On nous représente Dieu comme insouciant sur les plaisirs matériels, et l'on prétend que Dieu a créé la matière; d'où il s'ensuit qu'avant cette création il passa une éternité dans l'ennui.

En effet, supposons qu'il ait créé la matière de rien ou de quelque chose (deux opinions qui sont également ridicules), que pouvait-il faire avant l'existence de la matière? La question peut se résoudre de deux manières :

Si Dieu trouve du plaisir à opérer le mouvement, il dut s'impatienter pendant une éternité avant la création de la matière, puisqu'il prévoyait une jouissance à la mouvoir. Pourquoi donc tardait-il à la créer?

Si Dieu éprouve de la peine en opérant le mouvement, il dut s'épouvanter pendant une éternité avant la création de la matière, puisqu'il prévoyait de la peine à la mouvoir. Pourquoi donc ne différa-t-il pas indéfiniment de la créer?

Voilà dans l'un ou l'autre cas un Dieu bien ridicule et bien ennemi de lui-même pour s'être condamné à passer une éternité entière dans l'impatience ou l'épouvante, tandis qu'il pouvait la passer dans le bonheur en créant la matière de toute éternité si le mouvement lui plaît, ou en ne la créant pas si le mouvement lui déplaît.

Continuons sur les absurdités dont Dieu devient coupable s'il a créé la matière. Dieu fit-il cette création à époque fixe ou non fixe? S'il créa la matière à époque fixe, il passa une éternité à ignorer s'il la créerait et quand cette création aurait lieu,—et si elle eut lieu à époque non fixe et de toute éternité, il a oublié depuis une éternité, il ignore lui-même s'il est le Créateur de la matière, et ces assertions se fondent sur ce que l'éternité passée est incommensurable pour Dieu comme pour les hommes, car si elle était commensurable pour Dieu, elle serait limitée et cesserait d'être éternité.

Ne vaut-il pas mieux avouer que la matière est éternelle et incréée comme Dieu? Pourquoi lui attribuer plus de puissance qu'il n'en veut lui-même? Loin de se plaire au despotisme que nous lui prêtons, il met son honneur à reconnaître une puissance arbitrale et indépendante de lui, celle des vérités mathématiques auxquelles il se subordonne rigoureusement dans ses œuvres. En agissant de la sorte, il est un Dieu sensé, un Être juste à ses yeux et aux vôtres, mais il n'est qu'un despote ridicule selon le caractère que lui donnent les faiseurs de religion.

Dans les flagorneries qu'ils adressent à Dieu, ils imitent ce courtisan qui disait à Louis XIV sur le balcon des Tuileries : « Voyez, sire, tout ce peuple est à vous. » Le roi haussa les épaules, et jugea que cette propriété absolue qu'on lui attribuait sur le peuple était un avilissement pour le souverain comme pour le peuple. Accordez à Dieu le même bon sens qu'avait Louis XIV; le bon sens de reconnaître que le despotisme déshonore celui qui l'exerce, et que Dieu se dégraderait s'il n'agissait que d'après son caprice, sans consulter une autorité intermédiaire qui est celle des mathématiques; en se conformant sur tous les points à leurs théorèmes, il vous prouve qu'il

Digitized by Google

ne veut pas de cette toute-puissance arbitraire que vous lui attribuez.

((Il y a plus, Dieu aime se créer à lui-même de petites contradictions qui puissent l'intriguer, comme un prince aime laisser à son valet la faculté de l'intriguer et le contrarier dans une partie de jeu. Notre globe cause en ce moment à Dieu une intrigue assez piquante, et c'est moi qui en suis l'acteur principal. Dieu sait qu'un habitant de ce globe a saisi le calcul du mouvement, et il doit à ce sujet raisonner comme il suit (((avec les esprits inférieurs))) :

« Ce petit globule nommé la terre, dont l'extrême inceptie nous amuse tant depuis 2,500 ans, se trouve aujourd'hui dans une passe fort brillante. Un de ses habitants tient le calcul du mouvement tout entier, et s'il est goûté de quelque prince ou de quelque homme riche, on verra ce petit globule passer subitement à l'harmonie; nous perdrons là un bouffon très-précieux, mais nous en serons dédommagés par le plaisir d'y faire une belle création. Il est à regretter que cet inventeur ne jouisse pas d'une immense fortune, il nous donnerait le spectacle le plus divertissant qu'on puisse voir dans tous les mondes, il organiserait une phalange d'attraction sans en indiquer le but, et en l'installant tout-à-coup il ferait sauter à la fois toutes les sociétés existantes, sans les avoir prévenues de ce grand saut; nous aurions vu là une brillante farce.

« Mais quel sera, ajoute Dieu, le sort de sa découverte? Sera-t-elle mise à exécution, ou bien l'inventeur sera-t-il mis à mort comme Galilée? Cela pourrait arriver, car les Civilisés de ce petit globe sont encore furieusement intolérants en politique, bien qu'ils soient devenus un peu raisonnables en matière de religion; il me tarde de voir le dénouement de cette affaire; elle me tient en suspens depuis le temps où la découverte a eu lieu (depuis sept ans), et dès ce moment je ne peux plus me divertir comme à l'ordinaire des folies de ce petit globe, je vois qu'il peut passer à la raison et à l'harmonie d'un instant à l'autre, et qu'il ne faut qu'un prince amant de la gloire, ou seulement curieux d'essais politiques, pour opérer cette métamorphose. En attendant, continue Dieu, les Civilisés de ce globule jouissent bien de leur reste, et s'égorgent plus que jamais; amusons-nous de leurs fureurs pour la dernière fois, puisqu'elles sont si près de leur fin. »

J'ai prêté à Dieu ce discours pour faire comprendre qu'il n'a pas connaissance de divers événements particuliers qui sont à naître; cette ignorance est une jouissance pour lui, en ce qu'elle contribue à l'intriguer sur l'issue des chances importantes qui s'ouvrent sur les divers globes)).

[Ces mots, *depuis 7 ans*, contenus à l'avant-dernier paragraphe, portent à 1806 la date de ce manuscrit, Fourier ayant toujours assigné l'époque de sa découverte à 1799.

Nous ajoutons quelques passages extraits d'un feuillet détaché formant la 201e pièce de la cote supplémentaire, et qui paraît avoir servi de brouillon à la première partie de la note ci-dessus].

Si Dieu n'a créé la matière qu'à époque déterminée, il a donc passé, au préalable, une éternité dans l'isolement, l'état simple, le vide absolu et la nullité complète. Sa puissance ne s'exerçait sur rien ou ne se combinait avec rien. Dira-t-on qu'alors elle s'exerçait sur des génies immatériels? On verra plus loin qu'il n'en existe pas, et que les créatures d'ordre intermédiaire entre Dieu et nous, telles que les planètes, sont alliées à la matière et pourvues de corps

Digitized by Google

et de sens comme Dieu et nous. Il y a bien un principe immatériel dans la nature, ce sont les Mathématiques ; mais elles ne sont pas créatures, ni passibles d'impulsion et de subordination. Dieu était donc réduit à la nullité complète avant la création de la matière ?

Si l'existence de la matière n'est pas nécessaire au bonheur de Dieu, elle lui est donc indifférente ou nuisible. Dans ce cas il a été absurde de l'avoir créée, et il est absurde de ne pas la détruire. Il tombe de fait dans le malheur par l'attribution de mouvoir et modifier la matière indifférente à son bonheur. Toute occupation de nul intérêt pour l'ouvrier lui devient par degrés insipide, fâcheuse et désespérante. Qu'est-ce donc d'une occupation nuisible, et quelle fut la duperie, l'inconséquence de Dieu, en s'imposant la tâche de mouvoir et modifier la matière, si elle est nuisible ou seulement indifférente à son bonheur ?

S'il a créé la matière de quelque chose, ce quelque chose dont il la forma était matériel ou immatériel. Si l'objet était matériel, la matière existait donc malgré Dieu avant d'être créée par sa volonté. Si l'objet était immatériel, il l'a donc tirée de lui-même, puisqu'avant elle il n'existait que lui dans l'univers, et dès lors il est de nature matérielle et immatérielle à la fois, et n'est pas créateur de la matière, puisqu'elle existe en lui-même et fait partie de son essence.

Si la matière, ayant été créée, doit finir un jour, Dieu retombera dans les disgrâces mentionnées au sujet de cette privation, disgrâces qui s'étendront à nos âmes, puisqu'on nous fait entrevoir pour jouissance de l'immortalité future celle de connaître les lois d'harmonie des sphères célestes. Par la destruction de la matière, ce plaisir sera enlevé à nos âmes sans retour et pour les plonger, ainsi que Dieu, dans un ennui éternel et établir la discorde entre elles et Dieu pour leur avoir ôté cette jouissance.

Si la matière est créée, et par conséquent précédée par une éternité de vide, il s'ensuit que Dieu est fantasque et versatile en système de mouvement. S'il prend tout à coup des fantaisies de passer du vide au plein, il peut bien prendre la fantaisie de repasser du plein au vide, et de vouloir régner de nouveau sur *le rien*, dont on prétend qu'il a créé la matière. Pour rétablir ce rien, il anéantirait âmes et corps, qui ont été, dit-on, créés par lui, et l'immortalité ne nous semblerait nullement garantie. Il faut prouver pour l'honneur de Dieu et pour notre sûreté qu'il ne peut que modifier et non pas créer les principes dont se composent le corps et l'âme. Il faut prouver en outre (et cela est de la plus haute importance) que nos âmes après la mort se rallieront à la matière, et jouiront éternellement de plaisir matériel et spirituel : tel sera le résultat du calcul des destinées.

Note B, page 51. — *Sur l'action collective et l'action individuelle.*

Le divorce, qui semble fort juste, n'est qu'une source de désordres en Civilisation, parce qu'il opère sur des individus et non sur des corporations ; or, la nature réprouve toute opération qui s'applique à des individus isolés, quelque juste qu'elle soit. Dieu n'a fondé le bien que sur l'action des masses ou groupes et nullement sur celle des individus : ainsi, qu'il s'agisse de charité, d'affranchissement de [ ] ou autre acte de bienfaisance, on

Digitized by Google

ne peut pas opérer le bien, tant qu'on agit sur des individus et par l'entremise des individus; il faut avant tout former le corps social en groupes en corporations industrielles et voluptueuses. Hors cette mesure, il n'y a aucun bien à espérer en aucun genre. Si Dieu a préféré l'action collective à l'action individuelle, il a dû décréter que le bien résulterait de l'action collective et le mal de l'action individuelle. Faut-il s'étonner d'après cela que nos entreprises les plus sages, comme celles qui ont pour objet la charité, n'aboutissent qu'à perpétuer les fléaux qu'elles essaient de pallier. Quand Dieu veut quelque chose, il ne veut pas à demi; et, s'il a décrété que vous serez pauvres tant que durera l'ordre incohérent, tant que dureront les huit sociétés à famille incohérente, ce serait en vain que chaque riche se priverait du superflu, se saignerait pour secourir les malheureux. Un tel dévouement ne servirait qu'à augmenter le dédain du travail et le nombre des pauvres, tant il est impossible aux civilisés d'échapper à la malédiction de Dieu, s'ils ne sortent pas de la Civilisation.

Mais pour en sortir, soit par l'affranchissement des femmes, soit par l'affranchissement des industrieux, il fallait d'autres guides que les philosophes; j'ai observé qu'ils sont trop insouciants envers les industrieux, et trop tyranniques envers les femmes; d'autre part, les femmes civilisées sont trop serviles, trop fausses et trop façonnées à ramper, pour concevoir les opérations qui conduisent à l'affranchissement de leur sexe. D'ailleurs, ces opérations ne s'accorderaient point avec les dogmes du catholicisme qui domine dans toute l'étendue des régions civilisées, et les préjugés qu'il fait régner même parmi les philosophes ses ennemis, sont un des plus grands obstacles au développement du génie politique. C'est pour avoir été trop cagots que les philosophes ont échoué dans maintes entreprises.

(Note C, page 73. — *Sur l'Exception.*

Il faut admettre des exceptions aux règles générales en affaire de religion comme en toute autre; et, outre les exceptions pour les cas prévus, il faut réserver des exceptions à établir pour les cas imprévus. Voilà une vérité à laquelle l'orgueil des moralistes ne put jamais se plier. Chacun d'entre eux veut que la nature humaine se déforme sans cesse pour se plier aux caprices de chaque écrivain, et, si l'on veut les en croire, il faudra, dans une année où ils auront produit 50 traités de morale, que la nature humaine change 50 fois pour se façonner aux caprices des 50 empiriques.

D'après cela faut-il s'étonner que la Civilisation qui a la faiblesse de souffrir ces charlatans ait produit des lois aussi ridicules que leurs systèmes, témoin la loi *Is pater est quem justæ demonstrant nuptiæ.* Qui de vous, messieurs les civilisés, n'a pas haussé les épaules en lisant cette loi, et qui de vous s'abstiendra d'un quolibet à la vue du père supposé qui est forcé par la loi à adopter un enfant qui n'est pas de lui, un enfant sur le front duquel la nature a gravé le nom du véritable père? Car il est dans la plupart des familles de ces enfants qui, sans être mulâtres, portent des signes irrécusables de leur origine, et loin qu'on puisse remédier à cette loi ridicule qui contraint l'époux à les adopter, toutes les opinions sont réunies pour sanctionner son infamie. Il a contre lui tout le sexe féminin qui est essentiellement ligué pour soutenir la

Digitized by Google

tricherie, et tous les jeunes gens qui vivent avec les femmes d'autrui, tous les vieillards qui, ayant éprouvé dans le temps cet affront, jugent convenable d'en maintenir la légalité ; enfin tous les maris bénévoles qui, trouvant de la douceur à se laisser duper par les cajoleries de leurs femmes, repoussent tous les doutes sur l'origine des enfants et hésitent à se croire trompés. Eh ! comment les maris si intolérants sur la liberté de leurs femmes s'accordent-ils si débonnairement à héberger des bâtards évidents, des fruits d'adultère, à associer ces bâtards dans leur nom et leur bien, quand ils proviennent évidemment d'une greffe étrangère? Ainsi, le seul cas où la femme soit coupable c'est celui où elle jouit de la protection des lois, et le seul cas où l'homme soit opprimé, c'est celui où il courbe avec sérénité son front sous le joug.

Voilà donc les vœux de la morale accomplis : c'est vraiment dans le mariage que les hommes composent une famille de frères, où les biens sont communs à l'enfant du voisin comme au nôtre. La générosité de ces honnêtes maris civilisés sera dans l'ordre combiné un sujet de rire inextinguible, et il faudra bien quelques pages récréatives pour aider à soutenir la lecture de vos annales si souvent écrites en lettres de sang.

C'est ainsi que l'on tombe dans tous les ridicules quand on veut n'admettre aucune exception à des règles générales. Dire que toutes les femmes seront fidèles parce que la loi leur ordonne d'être fidèles, dire que tous les enfants sont du mari parce que la loi les lui adjuge tous, n'est-ce pas le comble de l'absurdité? N'est-il pas également absurde de prétendre que toute religion et toute secte peut s'accommoder avec un ordre établi, pourvu qu'elle se masque d'une feinte obéissance aux lois? Mais les philosophes pouvaient-ils entendre à quelque raison dans une affaire où ils ne songeaient qu'à exercer leur haine contre la religion catholique en protégeant des usuriers?

Note D, page 89. — *Sur la Russie.*

Je dis qu'avant 1789 la Civilisation aurait été anéantie du moment où les Russes, réunis aux Polonais, auraient pu conquérir l'Allemagne et par suite la France qui n'avait alors aucun nerf. Croit-on qu'après cette conquête les Russes se seraient civilisés, croit-on qu'ils auraient imité les Tartares qui s'identifient aux Chinois après les avoir conquis? Non : les Russes ne seraient pas venus s'ensevelir dans l'Occident comme les Tartares en Chine. Leurs vicerois se seraient amusés quelques années du luxe de Paris, Vienne et Rome ; ils auraient transporté nos musées et nos comédiens dans le Nord, où les arts auraient décliné rapidement chez un peuple à demi-sauvage. La Russie, qui se serait vu obligée de tenir en bride l'Europe et l'Asie, aurait entretenu la férocité chez son peuple destiné à museler le globe ; sa cour aurait pris des mœurs mi-parties de celles d'Europe et d'Asie, elle aurait comprimé l'Europe remuante et dangereuse, elle aurait réduit nos capitales à la médiocrité pour ne les plus redouter, et son empire, trop vaste pour se soutenir avec un pareil système, aurait encore subsisté assez long-temps pour éteindre doucement et insensiblement la Civilisation.

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

FRAGMENTS.

SOMMAIRE.

I. Insuffisance de l'aumône.
II. Les trois dégénérations.
III. Hypothèse d'une critique judicieuse sur le prospectus des Destinées, ou théorie des quatre mouvements.
IV. Brouillon de la note sur la pauvreté du globe.
V. Causes du retardement de notre globe.
VI. Sur la formation des comètes.
VII. Sur la sagesse positive et la sagesse négative.
VIII. Sur le Messie.

I. INSUFFISANCE DE L'AUMÔNE.

(153e pièce, cote supplémentaire.)

Outre les quatre fonctions positives dont j'ai parlé (p. 403), politiques et moralistes, vous en aviez de négatives dans lesquelles vous auriez servi la raison, sans donner une impulsion active au mouvement.

Vos attributions négatives se divisent en deux branches.

1° Constater l'inconvenance de la Civilisation avec la nature de Dieu et de l'homme;

2° Constater l'insuffisance des méthodes politiques et morales pour trouver un meilleur ordre que la Civilisation;

C'est-à-dire qu'il fallait dénoncer l'égarement universel, vous dénoncer vous-mêmes comme guides et auteurs de cet égarement et dénoncer votre ouvrage comme preuve irrécusable de l'égarement, montrer dans l'ordre civilisé un persifflage méthodique de la nature contre le genre humain qu'elle met dans l'impossibilité de tenter le bien, car les tentatives mêmes sont ridicules en fait de bien, témoin la charité.

Digitized by Google

La charité ! elle est impossible par l'immensité des misères que nulle aumône ne peut faire disparaître; elle est de plus dangereuse, en causant la répugnance du travail dont le peuple est détourné quand il trouve des aumônes abondantes. Il y a de plus impossibilité de discerner les vrais pauvres d'avec les intrigants. Aussi est-on obligé de proscrire la charité, et de réduire le pauvre en servitude dans des ateliers industriels. Quant aux secours à domicile pour les indigents qui ne mendient pas, jamais ces secours ne s'étendraient à la 10e partie des personnes qui en ont besoin. C'est ainsi que la Civilisation tombe dans le ridicule et l'impuissance jusque dans ses entreprises les plus louables, comme celle de secourir l'indigent. En résumé :

La charité est impossible au corps social en masse : les froissements politiques ruinent 10 fois plus d'individus que l'état n'en peut secourir.

La charité est dangereuse dans l'exercice individuel, parce qu'elle provoque la paresse et la mendicité.

La charité est ridicule même en précepte, et pour prouver voyons à quoi conduirait l'observation stricte du précepte : faites à autrui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même.

Des pauvres diront à un homme riche : « vous avez cent mille écus ; si vous n'aviez rien, pas même de pain, vous seriez bien aise qu'un homme riche vous donnât un écu, daignez donc nous faire cette libéralité, vous le pouvez et vous le devez selon le précepte moral : *faites à autrui*, *etc.* » Si l'homme riche se rend à ces raisonnements, il trouvera dans la seule ville de Paris 50 mille infortunés qui lui tiendront le même langage, et, quand il les aura satisfaits, sa fortune se trouvera réduite à moitié, à 50 mille écus au lieu de 100.

Au bout d'une semaine les indigents viendront renouveler le même argument ; mais comme la fortune du riche sera réduite à moitié, ils ne demanderont qu'un demi écu, puis la semaine suivante un quart d'écu, que ce riche devra leur donner s'il veut suivre le précepte moral : *faites à autrui*. D'arguments en arguments, il se trouvera bientôt réduit à la mendicité pour l'honneur d'un précepte, comme les Colonies françaises furent réduites en cendres et inondées de sang pour l'honneur des principes moraux sur les nègres, et comme les provinces orientales de France ont été presque réduites en servage usuraire, pour l'honneur d'un principe moral sur les juifs.

Ces complications de ridicules théoriques et pratiques se trouvent dans toutes les branches du mécanisme civilisé, en quelque sens qu'on l'organise. La dénonciation de tant d'absurdités était l'attribution des philosophes et composait leurs fonctions négatives, qu'ils n'ont pas mieux remplies que les positives.

Digitized by Google

II. LES 3 DÉGÉNÉRATIONS.

(Même pièce, cote supplémentaire.)

Indice : La gradation illimitée du mouvement social par les périodes Sauvage, Barbare et Civilisée, et le refus de gradation qu'opposent les Sauvages et les Barbares.

S'il n'existait qu'un mécanisme social sur toute la terre, on pourrait présumer qu'il est l'unique destinée du genre humain, mais l'humanité s'étant élevée de l'ordre Sauvage au Barbare et du Barbare au Civilisé, elle est évidemment en marche progressive et l'on ne sait pas où s'arrêtera cette marche. On a vu naître successivement 5 ordres sociaux, dont 2 sont éteints, le Patriarchat, 3e, et la Phanéroganie, 1re ; mais n'eût-on vu se former que les 3 sociétés existantes, ce serait un indice qu'il en peut naître une 4e, une 5e, une 6e, etc., et que l'on doit procéder à la détermination des divers mécanismes sociaux dont l'établissement est possible, et organiser le meilleur lorsqu'on les connaîtra tous.

Voilà un argument que repoussent obstinément les Politiques et Moralistes. S'ils convenaient qu'on peut et qu'on doit rechercher de nouveaux mécanismes sociaux meilleurs que la Civilisation, ce seul aveu frapperait de nullité toutes leurs théories : on les accuserait d'incapacité et de charlatanerie, jusqu'à ce qu'ils eussent résolu le problème : dès-lors ils perdraient leur considération, leurs honneurs académiques et, qui pis est, la vente de leurs livres. La perspective d'une telle disgrâce les épouvante, et ces prétendus amis de la vérité, pour cacher leur insuffisance, s'accordent à vanter la Civilisation comme perfectionnement de la raison et terme ultérieur des destins sociaux.

S'il est vrai que l'ordre civilisé soit la destinée ultérieure des sociétés humaines, comment se fait-il que cet ordre soit répugné des Barbares qui composent les 3/4 de la population laborieuse, répugné des Sauvages qui occupent les 3/4 du territoire cultivable, et répugné enfin de la classe industrieuse qui compose les 3/4 de la Civilisation ? Cette classe tend continuellement aux brigandages et formerait partout des hordes sans la crainte des gibets. Voilà dans la Civilisation des propriétés bien bizarres.

Elle est répugnée des Barbares, qui sont trois fois supérieurs en nombre ;

répugnée des Sauvages, qui sont 3 fois supérieurs en territoire ;

répugnée de son peuple même, qui compose les 3/4 du corps social.

Digitized by Google

En résumé, les amis, les adhérents de la Civilisation composent à peine *un vingtième* du genre humain, car

Les Barbares s'élèvent à.	12/20 de la population.
Les Sauvages s'élèvent à.	4/20
Les Civilisés enclins à la rébellion composent.	3/20

En tout dix-neuf vingtièmes du genre humain qui se refusent à la Civilisation. Si après cela l'on persiste à croire qu'elle soit notre destinée, comment expliquer cette répugnance invariable que Dieu inspire à l'immense majorité des humains pour cette prétendue destinée? Comment se fait-il en outre que la classe infiniment petite qui est consentante à la Civilisation soit continuellement dévorée d'inquiétudes, pétrie de tous les vices qu'elle condamne, et rongée de désirs même au faîte des richesses qui sont l'objet de l'ambition universelle? Comment se fait-il enfin que cette classe soit la moins robuste du globe et que ses lumières aboutissent à lui ôter la santé qui est le premier des biens et l'enseigne de toute perfection sociale?

Observons plus en détail l'effet de ces prétendues lumières qui donnent pour résultat la dégradation physique, morale et politique des sociétés qui les possèdent.

1° *Dégradation physique des civilisés.* — Le premier affront que Dieu fasse à nos sciences incertaines, c'est de nous priver de la vigueur accordée aux Sauvages qui n'ont aucune notion d'art social, et qui dégénèrent eux-mêmes par communication avec nous; nous leur portons des vices et des maladies sans leur porter de remèdes, et l'on sait que toutes les hordes voisines de nos colonies s'abâtardissent en très peu de temps. On a trouvé les plus belles hordes là où nous n'avions jamais pénétré. Les relations nous apprennent que les Sandwickois atteignaient communément à l'âge de 100 ans, sans avoir le front sillonné d'aucune ride, et que les Otahitiens à l'époque de la découverte étaient d'une stature bien supérieure à la nôtre, quoiqu'ils vécussent dans la mollesse sous un climat brûlant où ils ne s'occupaient que d'amourettes et d'insouciance. Aussi, passèrent-ils bien des années sans pouvoir comprendre ce que c'était que le mariage. Combien toutes ces belles hordes ont dégénéré depuis qu'on leur a porté notre perfectionnement philosophique et nos maladies! Pourquoi avoir troublé ces petites peuplades qui vivaient contentes, quand elles ignoraient nos coutumes? Quelle est donc cette frénésie de prosélytisme qui tourmente les Civilisés, puisque tout retentit chez eux des cris de mal être? Pourquoi faire partager leur sort à quelques petites nations qu'on n'avait aucun besoin de troubler? Quand nous les associons sans motif à nos malheurs, n'imi-

Digitized by Google

tons-nous pas le tigre qui, après avoir assouvi sa soif de sang, égorge encore tout ce qu'il rencontre pour le seul plaisir d'égorger?

J'avouerai que la plupart des Sauvages soumis avaient besoin d'être contenus et morigénés, car ils sont généralement de la méchante canaille comme les Civilisés; mais, malgré notre jactance sur l'amélioration de leur sort, il demeure constant que toute horde dégénère aussitôt qu'elle entre en commerce avec nous, et nos colonies les plus vantées, les plus bouffies de morale, comme la colonie du cap de Bonne-Espérance, opèrent encore la dégradation physique des hordes voisines: témoin les Hottentots qu'on estime réduits à moitié de leur vigueur primitive, tant ils sont abâtardis par l'inoculation de nos maladies et par les cruautés inouïes qu'exercent sur eux les Hollandais.

Si la perte de vigueur est le premier châtiment des peuples qui s'écartent des vues de la nature, on doit penser que le recouvrement de la vigueur sera le premier résultat de l'ordre social qui est le vœu de la nature. A l'appui de ceci, je démontrerai que dès la première génération chaque individu élevé dans les sectes groupées atteindra à une force et une longévité triples de la nôtre, et que l'espèce humaine, se régénérant successivement, atteindra, au bout de neuf générations, à un terme commun de cent quarante-quatre ans de vie, terme qui sera trop court encore pour parcourir l'immense variété de jouissances qu'offrira le nouvel ordre à tous les individus.

2° *Dégradation politique.* — Elle se fonde sur la ténacité de l'indigence. Plus nous augmentons les progrès du luxe, plus nous aigrissons le mal-être de la classe pauvre qui voit le luxe à ses côtés et qui, loin de pouvoir atteindre seulement à la médiocrité, n'a aucun moyen de se procurer le travail et la subsistance.

Tout progrès du corps social devient illusoire, si la classe pauvre qui forme le grand nombre n'y trouve aucun avantage, car le riche à son tour retombera dans cette classe indigente; ses enfants mendieront peut-être aux portes du palais qu'il habite, et jamais ces chutes ne furent plus à craindre que depuis le fatal triomphe de la philosophie. Elle a ouvert en 1789 un volcan révolutionnaire dont la première explosion en présage bien d'autres, quoiqu'il soit momentanément assoupi. De toutes parts les luttes politiques des princes prennent les caractères de guerre civile et d'attentat aux propriétés et aux personnes. Déjà les voyageurs sont arrêtés et incarcérés à chaque déclaration de guerre; les [ ] sont saisies et [ ]. La Russie menace en Pologne de confisquer les biens de ceux qui hésiteront à se prononcer, à payer de leur personne. Ailleurs on voit l'Angleterre méditer hautement la saisie des capitaux qu'elle tient en dépôt du continent. Ainsi les droits de propriété et de sûreté personnelle sont de moins en moins res-

Digitized by Google

pectés, et c'est le plus grand signe de décadence dans le corps social. L'audace jacobite ayant habitué à voir fouler tous les principes, on se croit aujourd'hui très modéré en usant de mesures révolutionnaires, dont la seule idée eût fait frémir il y a vingt ans. Et qui sait jusqu'où s'étendraient ces mesures, si la coalition anglo-russe obtenait quelques avantages qui menaceraient les trônes des nouveaux souverains ?

Heureusement pour l'Occident, il possède un chef capable de tenir tête à tous les orages; mais abstraction faite de cette circonstance, tout affaiblissement de la France causerait des querelles si envenimées, qu'on verrait renaître partout le principe oppresseur : « Tout ce qui n'est pas pour nous est contre nous. » Dès-lors chaque propriétaire obligé à se prononcer verrait son patrimoine joué aux dés dans les batailles.

Nous frisons de si près un tel danger, qu'il faudrait être eunuque pour ne pas apprécier l'horreur de cette position et l'évidente dégénération dont elle frappe le corps civilisé. Il est en déclin sensible, puisqu'il est plus que jamais en proie à l'indigence et menacé de révolution. L'empirisme philosophique a fait à la Civilisation des plaies qu'elle ne peut plus fermer. En effet, elle n'aurait de salut (si l'ordre combiné essuyait des délais) que dans l'unité fédérale qui n'est pas un caractère de Civilisation, mais de sixième période, et la naissance de cette unité serait une dérogation à l'ordre civilisé, un engrenage en sixième période. Or, comme la Civilisation se trouve forcée à cette mesure, on peut dire qu'elle est blessée sans remède et réduite à appeler son ennemi naturel, la sixième période, pour s'arracher au venin révolutionnaire que ses philosophes lui ont inoculé.

3° *Dégénération morale.* — Celle-ci est trop notoire pour qu'il soit besoin de s'étendre en démonstrations. Il convient pourtant de préciser le sens que j'attache aux mots de *dégénération morale.*

La Civilisation, comme toute autre période sociale, a ses quatre phases : enfance, accroissement, déclin et caducité. Chacune de ces quatre phases a un germe et un ordre dominant. La première phase a pour germe ((la demi-liberté des femmes ou)) le mariage qui est porte d'entrée en Civilisation. Cette phase a pour ordre dominant l'esclavage des industrieux, ainsi qu'on l'a vu chez les Grecs et Romains. Sa deuxième phase a pour germe la féodalité agricole et pour ordre dominant la liberté des industrieux, telle qu'on l'avait établie depuis long-temps en Angleterre. La troisième phase a pour germe les monopoles coloniaux et pour ordre dominant la licence commerciale, telle qu'on la voit régner aujourd'hui dans toute l'Europe, où le corps commercial jouit de deux privilèges fort étranges.

L'un est de diriger à sa volonté le mouvement des capitaux, de les faire entrechoquer par une manœuvre qu'on nomme agiotage, — manœu-

Digitized by Google

vre qui s'exerce également sur les denrées et qui spolie la classe productive pour enrichir le commerçant qui est improductif et agent intermédiaire dans l'ordre industriel.

L'autre privilège est de pouvoir impunément voler au public des sommes immenses et indéterminées par une manœuvre qu'on nomme banqueroute, faillite, etc., manœuvre contre laquelle il existe quelques lois si illusoires que toute banqueroute préparée avec les précautions d'usage obtient un succès infaillible.

On me fera observer que ces deux coutumes d'agiotage et de banqueroute existaient déjà chez les Grecs et Romains, qui n'étaient qu'en première phase de Civilisation; cela est vrai, mais la licence commerciale n'était pas chez eux boussole de la politique générale. Elle l'est devenue aujourd'hui; c'est ce que démontrera l'analyse de la Civilisation actuelle.

L'agiotage et la banqueroute ne peuvent plus avoir lieu dès la 6e période : une seule opération les extirpe et les prévient sans retour, et cette opération, loin d'apporter aucune entrave à la liberté des relations, leur assure beaucoup plus d'étendue et d'activité qu'elles n'en ont aujourd'hui.

Si le règne de la licence commerciale constitue la dégénération morale des civilisés, ce n'est pas qu'elle augmente leurs vices favoris, comme la vénalité des juges, l'infidélité des traitants, etc. De tout temps, les civilisés ont, à peu de chose près, été aussi méchants qu'ils sont aujourd'hui, et il ne faut pas croire à ces faiseurs de phrases qui nous vantent les Grecs et les Romains, gens aussi méprisables que nous. La licence commerciale cause la dégénération morale par trois raisons :

1° Elle précipite chaque état souverain dans les dettes publiques, puis dans tous les genres de désordre qui naissent de l'accumulation des dettes publiques, notamment les révolutions;

2° Elle avilit tout le système social en mettant les diverses puissances continentales à la merci de toute île qui s'élève dans le monopole;

3° Elle prépare la naissance de la quatrième phase dans laquelle l'ordre civilisé prend la plus vile de toutes les formes et retombe dans un servage industriel et féodal, peu différent de l'esclavage personnel.

De toutes les chimères que les philosophes ont accréditées, il n'en est point de plus ridicule que la dernière ; c'est l'esprit commercial qui est à présent régulateur de la politique civilisée. La puissance militaire qui était régnante dans les 1re et 2e phases n'est aujourd'hui qu'en sous-ordre, depuis qu'une île placée à l'abri des attaques peut envahir commercialement toutes les richesses et en répandre une portion sur le continent pour neutraliser ses forces par des guerres soudoyées.

Digitized by Google

Cet état de choses constitue la décadence de l'ordre civilisé, il passe alors de l'esprit [militaire] à l'esprit mercantile qui domine dans les 3e et 4e phases ou âge de dégradation. Il s'élève à des conquêtes dans ces deux phases [comme] dans les deux premières ; mais la force militaire n'est plus régulatrice dès qu'elle devient jouet de la force commerciale qui n'influençait [en rien] dans les 1re et 2e phases.

L'esprit mercantile ne pouvait triompher et envahir le système politique que par une de ces grandes îles situées favorablement pour le monopole industriel. Jusque-là les nations commerçantes ne pouvaient obtenir que peu d'influence. Tyr, Carthage et Athènes avaient brillé par le commerce ; mais leurs pays étant attaquables par terre, elles ne pouvaient pas aspirer à un despotisme industriel. Toutes les nations auraient trouvé plus d'avantage à conquérir les tyrans commerciaux qu'à en tirer des subsides. Cette crainte fut cause que la Hollande, dans ses succès commerciaux, montra beaucoup d'humilité à l'égard des puissances continentales. En résumé, une nation marchande qui est contiguë aux nations pauvres ne peut pas se flatter de paralyser habituellement par quelques subsides toutes les combinaisons de la politique et tous les efforts des [ ] ; mais cette manœuvre est possible à une nation insulaire. Il importe peu que parmi les souverains connus il se trouve un grand homme qui s'indigne de cette servitude; ses talents militaires seront impuissants contre une île, et les insulaires parviendront, à force d'argent, à exciter contre lui d'autres peuples continentaux que la faiblesse d'esprit ou la pénurie d'argent met à la [ ] du premier qui les soudoie (*).

Les cabinets mercantiles ont la même propriété que les cabinets théocratiques, d'être uniformes et persévérants dans leur projet d'avilissement universel, les uns en comprimant l'opinion, les autres en comprimant l'industrie. [Lacune que nous proposons de remplirpar ces mots : Ils tiennent les nations continentales] et maritimes dans la même abjection où elles étaient sous le règne des foudres ecclésiastiques. Alors une excommunication balançait l'influence d'une victoire ; aujourd'hui un subside anglais paralyse la plus brillante victoire, tant il est vrai que Dieu a mille moyens de confondre la Civilisation et d'ouvrir sous ses pas un nouvel abîme, quand elle a employé des siècles à sortir d'un ancien abîme. A peine échappée au joug ridicule de la superstition, la voilà retombée sous le joug non moins odieux du monopole mercantile, et quand elle parviendrait à le dompter de vive force, d'autres fléaux sont

(*) Ce passage, et d'autres qui le précèdent, indiquent que ce manuscrit a dû être écrit avant 1807, au moment de la grande lutte de la France contre l'Angleterre. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

préparés et se succéderaient d'âge en âge, baigneraient les nations dans le carnarge et l'indigence et persiffleraient les fausses lumières de la philosophie, ennemie de Dieu et de l'attraction.

Les désordres qu'enfante l'esprit commercial ne sont qu'à leur début. On en connaîtra l'étendue et la marche lorsque j'aurai fait connaître le mécanisme de la 4e phase de Civilisation à laquelle nous tendons, et qui ferait éclore de nouvelles calamités. Dans les 1re et 2e phases, que nous avons passées, les malheurs n'étaient pas réguliers : souvent ils dépendaient de quelques intrigues qui pouvaient cesser sous un grand prince ou un grand ministre; mais dans l'état actuel, il n'y a qu'une perspective de calamités régulières pour tous les peuples; ils sont condamnés à s'égorger alternativement pour le bien d'une troupe de marchands qui entretiendra les déchirements successifs sur le continent jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit à l'état agricole et qu'elle ait envahi toute industrie commerciale et manufacturière. Ainsi les papes auraient excité les dissensions perpétuelles entre les cours jusqu'à ce qu'ils eussent envahi toute l'opinion et réduit chaque nation à ne voir que par les yeux de la cour de Rome. Bref, la marche est la même pour l'esprit mercantile que pour l'esprit théocratique.

Ces calamités politiques, ainsi que toutes celles dont Dieu frappe les peuples, ne sont que des amorces qu'il présente au génie. Les civilisés ayant l'orgueil de se croire savants dans l'art social, il faut bien que Dieu les confonde par une succession de disgrâces qui excitent à suspecter la Civilisation, à la regarder comme une boîte de Pandore qui répand incessamment des fléaux sur le genre humain; enfin la servitude mercantile, à laquelle le continent se trouve réduit aujourd'hui, n'est qu'un des nombreux affronts que Dieu nous a préparés pour amener à chercher une issue totale ou partielle de la Civilisation.

L'issue peut être totale ou partielle. En effet, quels que soient les malheurs qui pèsent sur le genre humain dans les périodes 4e Barbarie, 5e Civilisation, 6e Garanties, 7e Groupes simples, il peut toujours y remédier en prenant un caractère de la période supérieure. Par exemple, les Algériens éprouvent de fréquentes révolutions par la banalité du trône qui est un caractère de Barbarie : — les Turcs préviennent ces commotions en adoptant l'hérédité du trône qui est un caractère de Civilisation, d'où l'on voit qu'une calamité de 4e période a été corrigée par un caractère de 5e période.

Après ces indices d'égarement social, l'étonnement doit redoubler sur l'étourderie générale qui a persuadé que la Civilisation était le terme de nos destins et qui nous a détournés de rechercher d'autres mécanismes sociaux.

Digitized by Google

Les nations eussent été excusables d'espérer pendant un demi-siècle ou même un siècle quelque amélioration des systèmes philosophiques; mais après les premiers essais, l'on dut s'apercevoir que ces sciences ne donnaient rien de ce qu'elles promettaient; dès-lors, il devint ridicule d'y ajouter foi, et même de les tolérer. Elles méritaient d'être légalement bannies comme ces charlatans qui naisent à la santé du peuple assez crédule pour essayer leur orviétan.

Certes, la plus grande charlatanerie qu'ait pu produire l'esprit philosophique, c'est la prétention de réprimer les passions générales, comme l'amour des richesses. Si Dieu ne voulait pas que ces impulsions fussent satisfaites, il ne nous les aurait pas données à tous; l'idée de les réprimer est d'autant plus ridicule que tout succès sur ce point paralyserait l'essor de l'industrie. Il faut donc rechercher un ordre de choses qui donne aux passions le plus grand développement possible, et, par suite, le plus grand essor à l'industrie, qui est constamment en rapport avec le développement des passions générales. — Tel sera l'effet de l'ordre combiné.

III. HYPOTHÈSE D'UNE CRITIQUE JUDICIEUSE SUR LE PROSPECTUS DES DESTINÉES, ou *Théorie des quatre mouvements.*

(198e pièce, cote supplémentaire.)

Quel jugement auraient porté en cette occasion des hommes prudents? Ils auraient dit aux détracteurs : «Vous bafouez avant sa publication un calcul dont vous avez accueilli avec transport la 5e branche dévoilée par Newton; vous êtes ridicules et contradictoires avec vous-mêmes en ravalant d'avance un continuateur qui annonce une théorie coïncidente avec celle de Newton. A la vérité, les aperçus de ce continuateur sont très-choquants; mais il l'avoue lui-même, il ne se fait pas illusion sur ce point, il les transmet tels que le calcul les lui donne. Il restera donc à examiner si l'illusion est du côté de l'inventeur ou du côté de nos préjugés qui, sur toute idée neuve, nous dirigent souvent fort à l'opposé du droit sens, comme on l'a vu à l'époque de Colomb. Jusqu'à ce que la publication et l'expérience aient permis d'asseoir un jugement sur cette théorie, votre critique est suspecte par la précipitation; vos plaisanteries de collège, envois de médecins et trivialités rebattues n'infirment pas une théorie que l'auteur ne publie pas encore, et sur laquelle il se borne à des annonces. Toutes surprenantes qu'elles sont, elles tiennent évidemment à une branche de science omise jusqu'à présent; or, puisqu'il est constant que le calcul de l'attraction passionnelle est vierge encore, qu'il est tout entier resté dans l'oubli depuis 3,000 ans d'études, il convient de voir quel parti en aura tiré le premier homme

Digitized by Google

qui s'en soit occupé. Sa théorie pourra être juste, sinon en tout, au moins en partie ; elle peut être susceptible de développements que l'auteur n'aura pas su lui donner, ses erreurs mêmes pourront servir à mettre sur la voie de plus habiles que lui. Qu'importe qu'il pèche dans un prospectus par le style ou la méthode, si le calcul est neuf et spécieux. Il faut l'accueillir, fût-il écrit en patois; les bons simples qui inventèrent la boussole, la lunette, la soupente, l'étrier, ne s'exprimaient pas en style académique: leurs inventions n'en furent pas moins précieuses.

» Il est également maladroit d'attaquer cet inventeur sur le défaut de style et de méthode, s'il est reconnu que les casse-cou avec leur routine, leur audace, leur instinct, atteignent souvent le but que manquent les maîtres de l'art. D'ailleurs, en fait de découvertes, ce n'est pas de style ni de méthode que l'on a besoin, mais de génie inventif et de coups de fortune. Or, selon toute apparence, le bizarre auteur du calcul de l'attraction passionnelle a mis la main sur quelque important secret; s'il manque de talent pour produire sa théorie, ce sera une bonne aubaine pour nos écrivains qui se battent les flancs pour trouver quelque sujet neuf; ils pourront s'approprier de celui-ci tout ce que l'auteur n'aura pas su traiter, et ajouter leur prose à son génie. L'on ne risque donc rien de provoquer la publication et hasarder un examen, après quoi, si l'on reconnaît cette théorie pour une illusion, il n'y aura aucun dommage, ce sera un sophisme de plus à reléguer avec 100,000 autres dont les philosophes tapissent nos bibliothèques depuis 3,000 ans; mais si l'on découvre dans le calcul des procédés spécieux, des méthodes et des moyens neufs sur l'association, il faudra d'autant mieux hasarder l'épreuve qu'elle n'expose à aucun danger, puisqu'elle se borne à une bourgade d'un millier d'habitants,— bien différente en cela des théories de nos philosophes dont l'épreuve bouleverse des empires, et parfois le monde entier, pour arriver à quoi? *à la fraternité clubique*. Des savants qui ont employé 3,000 ans d'études à préparer une telle équipée doivent-ils être si dédaigneux sur les inventions d'autrui et les bafouer avant qu'elles ne soient publiées? L'auteur de l'attraction passionnelle fût-il cent fois plus bizarre que ne prétendent les beaux esprits de Paris, il ne produira jamais de résultat plus ridicule que cette douce fraternité clubique de 1793, fruit honteux des théories philosophiques amoncelées depuis 3,000 ans. Les philosophes ont donc mauvaise grâce à s'insurger d'avance contre une nouveauté opposée à leurs systèmes. Cette opposition est le meilleur indice en faveur du calcul de l'attraction passionnelle. Leur dédain anticipé est suspect sous plus d'un rapport; ils font preuve d'inconséquence et de malignité en s'élevant contre une théorie qui fait suite au système neutonien qu'ils admettent pour règle.

Digitized by Google

Elle est, de leur propre aveu, étayée de raisonnements bien faits, bien suivis ; or, tout raisonnement de cette espèce mérite examen et non raillerie. Bref, dans le cas de fausseté du calcul, on n'aura rien risqué à l'examen d'une chimère mathématique, séduisante par tant de titres ; mais, en cas de justesse de calcul, on risquerait, par leurs dédains, la perte d'une magnifique découverte qui peut changer le sort du genre humain; il n'y a donc pas à hésiter sur cet examen et il faut attendre que la théorie soit publiée et examinée avant d'en porter aucun jugement. »

C'est ainsi qu'auraient opiné des critiques raisonnables, et si j'eusse vu cette sagesse d'opinion, j'aurais, dès l'an 1809, publié la théorie de l'Attraction. Quoique moins avancée qu'à présent, elle était déjà assez étendue pour diriger l'épreuve qui aurait pu être achevée dès l'an 1810. Dès cette époque, toutes querelles civilisées auraient été suspendues, les princes français dépossédés seraient rentrés dans leurs domaines du gré de l'usurpateur même qui avait alors trois chances pour *l'hyper-omniarchat* du globe et qui aurait par suite abandonné tout autre siège pour celui de l'Unité placé à Constantinople ; on aurait traité à l'amiable pour les autres couronnes envahies. Dès l'an 1812, l'organisation de l'Harmonie aurait commencé chez les Barbares et Sauvages; aujourd'hui tout le globe serait complètement organisé et jouirait en plein dans les pays d'entière culture, comme l'Europe occidentale, de tous les avantages de l'Harmonie.

Quel bénéfice aura fait la France à ses railleries anticipées? Comme je n'étais pas pressé de publier, ayant encore bien des problèmes à résoudre, je n'ai rien communiqué ; j'ai abandonné la France à son malheureux sort, aux [ ] que l'affaire d'Espagne faisait assez prévoir. La France, depuis ce temps, est devenue le jouet des nations et l'opprobre du monde civilisé ; elle expie, dans les humiliations, sa manie de mépriser tout ce qui ne vient pas des étrangers et ne flatte pas ses cabales philosophiques de Paris.

Quelque superstitieux pourrait voir dans ces désastres de la France un châtiment céleste et dire : « Il était juste que la nation qui a insulté à la découverte du code divin fût frappée de fléaux. » Jugeons plus raisonnablement et ne supposons pas l'intervention de la Divinité dans les débats particuliers où son entremise la mettrait en contradiction avec elle-même. Dieu ne châtie ni peuples ni individus isolément. En nous accordant *le libre arbitre*, il a permis l'indépendance des hommes et l'existence de leurs lois ; il a dû en prévoir et en permettre les absurdes conséquences. Ainsi Dieu ne s'offense nullement de ce qu'un globe ou une nation insulte à la découverte du code divin et opte pour les lois des hommes. L'outrage porte avec lui son châtiment ; les hommes sont toujours assez punis par le prolongement de la limbe sociale, des guer-

Digitized by Google

res et de la pauvreté et par la privation des richesses et des voluptés attachées à l'introduction du code divin ou harmonie sociale. Les Français viennent d'en faire une funeste expérience en optant pour la Civilisation ; elle ne leur a pas tourné à compte depuis 1808, et le châtiment a pesé principalement sur la ville coupable.

Cette disgrâce doit apprendre aux beaux esprits de Paris qu'on n'est jamais le bon plaisant quand on se moque d'une découverte d'utilité générale avant d'en avoir communication. L'inventeur a un moyen sûr de mystifier les railleurs, c'est de ne rien publier. Ainsi fis-je : on n'entendit pas de moi un mot de réplique à leurs invectives qu'il eût été si facile de confondre ; il m'aurait suffi de mettre en regard leurs contradictions et de montrer des journaux imprimant dans la même page : « *Que mes raisonnements sont si bien faits, si bien suivis;* » et à quelques lignes de là : « *Qu'il faut m'envoyer des médecins et pharmacopoles pour me rendre la raison.* » Voilà de la logique parisienne, et ceux qui assemblent dans un même article de telles contradictions osent reprocher à autrui de manquer de méthode.

En supposant qu'on n'eût pas goûté l'ensemble de l'opération, qu'on eût hésité sur la fondation si facile de la 8e période, on aurait assurément goûté de nombreux détails des 6e et 7e, entre autres l'opération de la concurrence véridique et réductive qui donnerait (il faut le redire) 600 millions de revenu net au fisc dans la seule France, et proportionnellement dans les autres empires, sans établir aucun nouvel impôt, sans fouler aucun individu, et qui produirait à l'agriculture de tels bénéfices qu'ils équivaudraient pour elle à un dégrèvement absolu d'impôts, résultats qui seront pleinement démontrés dans le corps de l'ouvrage.

Ajoutons que l'opération de la concurrence véridique pouvant être achevée en 4 ans (car toute mesure partielle d'Harmonie est plus longue à organiser que l'ensemble), elle serait complètement établie aujourd'hui si on l'eût commencée en 1809, et le fisc en France aurait 600 millions de revenus en sus du produit net que donne le système civilisé. Un tel résultat vaudrait bien une plaisanterie de gazette.

Je saisis cette occasion pour faire observer que toutes les dispositions de l'Harmonie et des périodes Sociantisme, 7, Garantisme, 6, ont toujours la propriété de concilier l'intérêt des souverains avec celui des peuples et d'enrichir les uns et les autres en même proportion, résultat contradictoire avec le système civilisé qui ne sait jamais enrichir le souverain qu'en appauvrissant le peuple. De là vient que l'essai de la moindre des opérations d'harmonie couvrira la Civilisation et ses systèmes d'un tel ridicule que [ ]. — Ainsi, c'est par l'appât de ces richesses tant dénigrées par les philosophes que le code divin triomphera su-

Digitized by Google

bitement de la philosophie, lors même qu'on n'introduirait qu'une parcelle du code, comme la concurrence réductive.

Si l'épreuve en eût été faite en 1809, dès qu'on aurait vu naître des bienfaits si [•] d'une disposition partielle de l'Harmonie, on aurait, à l'unanimité, opiné à faire l'épreuve de l'ensemble, de sorte que l'Harmonie serait maintenant en pleine organisation. Quel parallèle à faire avec les tortures dont la Civilisation accable l'humanité depuis 1808! Le seul fléau de la guerre lui a coûté quatre millions de têtes, et les Français, en figurant pour 1,500,000 morts dans le contingent, n'auront pas brillé à plaisanter sur la découverte qui pouvait prévenir tant de désastres. Voilà ce que leur a valu mon silence; je les attendais à ce dénouement pour leur prouver qu'en fait de plaisanteries, les nations comme les individus peuvent rencontrer *à plaisant plaisant et demi*.

[Note marginale :] Jouffroy sur bateau à vapeur pas trouvé comp [atriote], sans doute raillé, puis chacun revendique pour lui, quand essai fait par d'autres. *Cur* en France nulle protection? *Pourò* nécessité de croisade spirituelle avec matérialle. L'Europe menacée par principes éversifs a fait efforts matériels pour comprimer France sur ce point. *Itò* doit efforts spirituels et croisade de [ ] pour joindre les développements à répressions et savoir tirer de France les bons germes scientifiques que la nature peut y avoir [ ], malgré l'influence et le monopole parisien qui, en composé, ne peut tendre qu'à propager les idées malfaisantes et étouffer les idées utiles. *Itò* croisade en composé; déjà en négatif pour la compression, *ora* en positif pour la tutelle que monopole refuserait.

IV. BROUILLON DE LA NOTE SUR LA PAUVRETÉ DU GLOBE.

(178e pièce, cote supplémentaire.)

Si l'on veut estimer approximativement la pauvreté de notre globe, il faut se représenter ce qui existerait si la puissance créatrice eût produit dans le sens du bien autant qu'elle a produit dans le sens du mal. Expliquons-nous d'abord sur le bien et le mal.

Dans le système de création, le bien se compose des êtres associés ou combinés : j'entends par associés ceux qui coopèrent activement ou passivement aux travaux et aux plaisirs de l'homme sans lui faire aucun mal : tels sont, dans les 3 règnes, le cheval, l'oranger, le marbre, etc., qui coopèrent au bien-être et au luxe de l'homme.

Le mal se compose des substances incohérentes ou discordantes qui nuisent à l'industrie et aux passions de l'homme : tels sont, dans les 3 règnes, le tigre, l'euphorbe et la grêle, qui sont pour l'homme 3 sources de calamités.

Digitized by Google

Les produits mixtes [ ]. . . . . .

Déterminons ce qui résulterait si Dieu avait pu opérer en bien dans les cas où il a opéré en mal; établissons l'hypothèse sur quelques êtres malfaisants comme les tigres, les punaises, etc.

La famille des tigres se compose de divers animaux conformes en propriétés et caractères, tels que lion, léopard, panthère, once, lynx, chat, etc., qu'on désigne sous le nom générique de félins. Supposons que cette race malfaisante ait été supprimée du plan de création et remplacée par une autre famille aussi avantageuse à l'homme que celle-ci lui est désastreuse. Il résultera que le meilleur animal de la famille existante ne sera que le moins bon d'une famille créée en sens inverse. Ainsi, à partir du chat qui est le meilleur des félins, la création aurait donné une série d'animaux de caractères opposés à ceux des lions, tigres et léopards, etc. Leur utilité et leur sociabilité égalerait la malfaisance graduée de ceux qui existent, et le plus grand se trouverait aussi puissant, aussi ardent pour servir l'homme que le grand tigre à collier est puissant pour déchirer tout ce qui existe.

Supposons de même que la série des insectes plats, qui sont du genre de la punaise et de la cochenille, ait été remplacés par une série douée de propriétés opposées : la cochenille qui est aujourd'hui le meilleur deviendrait le moins bon, et la création aurait donné, à partir de la cochenille, une série d'insectes croissant en utilité, de sorte que le dernier insecte de la nouvelle série serait aussi merveilleux pour le service et l'agrément de l'homme, que la punaise est infernale par sa piqûre et sa malpropreté.

Un tel renversement dans le système de création vaudrait à l'homme des richesses et avantages inappréciables, la possession de plusieurs milliers d'animaux, végétaux et minéraux, plus utiles que ceux qui existent, puis l'absence des espèces nuisibles qui nous tourmentent et nous appauvrissent aujourd'hui.

Pour opérer cet heureux changement, il ne fallait à notre globe qu'un accroissement de vigueur dans les facultés génératrices.

((J'ai observé qu'il en est des globes comme des individus, les uns sont robustes et donnent de merveilleux produits dans les époques de création, d'autres sont frêles et plus féconds en malices qu'en merveilles : j'ai dit que le nôtre est à l'avant-dernière classe qui, avec une ombre de vigueur, produit plus de créatures malfaisantes que n'en produirait l'état de faiblesse extrême.

Quelle que soit la dose de vigueur d'un globe, elle est inégale selon les époques; aussi la puissance créatrice qui engendre les produits des 3 règnes a-t-elle dans le cours de ses œuvres des périodes d'activité et de langueur d'enfance ou déclin, etc. Pendant sa vigueur, elle crée

Digitized by Google

beaucoup plus de bien que de mal, et pendant son déclin plus de mal que de bien. Elle était donc déjà en langueur à l'époque des créations d'Amérique, où elle ne montre d'activité que pour former une infinité de substances malfaisantes ou inutiles. A ce mot *inutiles*, il faut se rappeler que dans la création tout se rapporte aux passions de l'homme, et tout ce qui n'est pas utile à l'homme ou aux animaux qui le servent devient malfaisance de la part de Dieu.))

La puissance créatrice est principalement faible et vicieuse aux époques du début et de la clôture de ses travaux. C'est alors qu'elle organise en foule les êtres grotesques et inutiles, odieux et vils, tels que l'hippopotame, les monstres marins, les reptiles, les insectes, etc.

Elle était dans sa vigueur, quand elle créa le cheval et le bœuf sur l'ancien continent; et comme les créations d'Amérique, postérieures à celles d'Asie, ne produisirent rien d'analogue à ces 2 précieux animaux, il fallait que la puissance créatrice fût bien caduque à cette époque; car le plan de création n'était point changé. L'Amérique engendrait à profusion des êtres malfaisants conformes à ceux de l'ancien monde; les espèces étaient même plus vigoureuses dans la classe de la perfidie, témoin les serpents, crocodiles, cancres, etc., plus forts que ceux d'Asie, témoin les arbres épineux, les moucherons, etc., qui, par leur multitude et leur importunité, attestent que la création américaine était renforcée en germes de perfidie et de malice la plus basse; aussi n'engendra-t-elle point la cruauté franche, comme le lion, quoiqu'elle eût produit dans la famille du lion quelques petits tigres d'une espèce rabougrie, comme l'ocelot, le jaguar, etc.

La puissance créatrice était donc, lors de ses travaux d'Amérique, dans un état de déclin et de dégradation; ((car les passions perfides qu'elle organisa en grande variété sont l'apanage de la faiblesse)). Ses hommes nés sans barbe, son plus grand quadrupède dépourvu d'armes, sont des indices irrécusables de cet affaiblissement physique.

Le peu de bien que la puissance créatrice engendra sur l'ancien continent à l'époque de sa plus grande vigueur ne donne pas une haute idée de cette vigueur : car dans l'Asie et l'Afrique les espèces malfaisantes sont encore bien supérieures en nombre et en force aux êtres bienfaisants, témoin le tigre et le lion si supérieurs en tout sens au bœuf et au cheval. Celui-ci, malgré sa beauté, n'est qu'un porteur de parade, quand on compare ses faibles propriétés à celles du lion ou du tigre à collier.

Notre globe, dans l'exercice de ses fonctions génératrices, a donc joué le rôle d'un être faiblement constitué qui n'a dans son plus bel âge qu'une ombre de force et de santé; aussi voit-on que le bien dans les 3 règnes ne se montre que par lueur. J'ai déjà cité à l'appui de

Digitized by Google

cette opinion les quadrupèdes qui sont les plus utiles et les plus nombreux de nos serviteurs, et dont on trouve pourtant les 7/8 de sauvages ou ennemis.

Continuons la recherche des résultats qu'aurait donnés dans la création une vigueur différente en plus ou en moins.

Si les facultés créatrices du globe eussent été moindres, Dieu trouvant moins de ressources pour organiser le bien aurait créé en sens malfaisant la plupart des êtres utiles, tels que le cheval, par exemple. La série qui se compose de cheval, âne et zèbre, parmi lesquels le zèbre est inutile (inutile aujourd'hui, il ne le sera pas dans l'Harmonie, où il rendra de grands services), aurait donné une série inverse dans laquelle le zèbre se trouverait le meilleur, et à la place de l'âne et du cheval il existerait des animaux à peu près semblables, mais qui, au lieu de servir l'homme, l'attaqueraient à force ouverte. Ce fut par un tel renversement de plan que Dieu créa la famille des félins, des tigres, lions, léopards, etc., et tant d'autres qui font de la création une œuvre de haine et de rage contre l'homme.

Passons à l'hypothèse d'une vigueur plus grande qui aurait reproduit en sens utile la plupart des créatures malfaisantes, par exemple la série des félins que nous venons de citer.

Ainsi le tigre à collier, qui est le plus terrible de tous, aurait été remplacé par un serviteur incomparable, le porteur septenaire, grand animal de 18 pieds de longueur du museau au coccis. Il aurait à peu près la forme du grand tigre à collier et pourrait, en portant 7 hommes à la file, parcourir 8 à 10 lieues par heure d'un galop très doux, élastique et rasant terre, franchissant des fossés de 3 à 4 toises, de sorte qu'avec des relais de cet animal, 7 à 8 voyageurs iraient facilement en 12 heures de Paris à Lyon, sans être plus fatigués que d'une journée de cheval dont l'allure est infiniment plus dure que celle du tigre ou du lion. On aurait aussi à la place du lion, du léopard, de la panthère, etc., des porteurs ternaires, quaternaires dont les dimensions en longueur et hauteur excèderaient d'un tiers celles de l'animal qu'ils remplaceraient. Il faut observer à cette occasion que les créations qui produisent le bien se prêtent beaucoup mieux au développement de la matière, témoin certains couples de rivaux, tels que éléphant et rhinocéros, chat et rat, parmi lesquels l'être associé à nous excède en dimensions l'être incohérent, sauf les exceptions, comme la guêpe qui est plus forte que l'abeille.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on jugera que ces superbes quadrupèdes, tigres, lions, léopards, sont trop parfaits, trop favorisés en tout sens pour que Dieu n'ait pas conçu l'idée de les employer au service de l'homme, à qui leur vélocité et leur souplesse incomparables rendraient tant de services.

Digitized by Google

Si Dieu leur a donné un emploi contraire, celui de ravager la terre, cette disposition s'explique par le défaut de vigueur de notre globe, défaut qui restreignit Dieu à former cette famille et tant d'autres dans le sens du mal.

Démontrons ceci par la dégradation que subit cette race dans le nouveau continent, en Amérique, où les facultés génératrices étaient faibles. Dieu en travaillant sur ce plan put à peine organiser quelques petits tigres; il ne créa ni le lion, qui est le plus honorable, ni l'once, qui est le plus serviable, ni le chat, qui est le plus sociable; bref il n'engendra de la famille que ce qu'il y avait de plus mauvais, et il échoua sur les divers points du moindre mal, du bien relatif. En Asie, où les facultés génératrices étaient plus vigoureuses, cette série se développa dans la plénitude du mal; elle ne pouvait être plus complète en férocité, en beauté et en puissance, et puisque les extrêmes se touchent dans tous les jeux du mouvement, puisque le très-grand mal est voisin du très-grand bien, il est évident qu'avec une plus grande vigueur créatrice la série allait réussir dans le sens du bien. Si les différences de vigueur entre l'Amérique et l'Asie avaient donné une gradation du demi-mal au très-grand mal, un accroissement proportionnel de vigueur aurait donné le bien qui touche au mal extrême. Dieu avait épuisé en Asie le plan du mal, car la famille qui n'est qu'ébauchée dans le nouveau monde est complète dans l'ancien monde avec des nœuds ou liens de toute espèce, lien aux climats froids par le lynx, lien social à l'homme par le chat, lien industriel par l'once qui nous obéit pour le plaisir de la chasse, lien aux passions généreuses, nobles, par le lion. On trouverait dans les perfections et variétés de cette famille que la vigueur du globe était alors en dose convenable pour organiser le mal extrême, et pour peu que cette vigueur eût été plus forte, la carrière du mal ne pouvait plus suffire à Dieu; il eût été forcé de revirer sur le plan du bien qui se prête mieux aux développements de la matière, et dès-lors la famille des félins se serait organisée dans l'avantage de l'homme avec toute la magnificence qu'elle étale pour notre ruine.

Ainsi l'œuvre qui devait être le plus brillant du globe, la famille des porteurs souples et allongés devint l'œuvre le plus déplorable de la création; elle ne donna qu'un porteur roide, le cheval, être délicat, faible, ruineux, difficile à élever, d'une allure fatigante, bon pour conduire un char ou pour se pavaner, mais beaucoup trop immense pour transporter un être aussi petit que l'homme.

Sans doute le cheval a la palme de la beauté et l'homme a plus de grâce élevé sur un cheval que sur un lion. Quelle que puisse être la beauté de l'animal qui aurait remplacé le lion, le cheval serait, dans tous les cas, porteur de parade; mais si l'on compare l'utilité de l'un

Digitized by Google

et l'autre, s'il faut seulement franchir un fossé de 3 toises, le lion y parviendra, de sa nature, sans éducation, et le cheval, quoique dressé soigneusement dans un manège, franchira difficilement une toise.))

Il faut qu'on ait bien senti l'insuffisance du cheval pour avoir essayé de monter des cerfs, dans la famille desquels on voit le renne faire en un jour 40 lieues sur les neiges, en traînant un char et reconnaissant par instinct et sans aucune trace les cantons où il a passé la veille. Quelle prodigieuse supériorité sur le cheval! ((Quant aux chameaux, ânes, etc., ce sont des porteurs trop subalternes pour être comparés aux porteurs allongés, aux remplaçants des tigres, lions, léopards, etc., dont les êtres supposés auraient grandement surpassé la magnificence.))

Ce que j'ai dit de cette race d'animaux s'applique à la plupart des autres qui ne se réunissent pas à nous. Ce fut par la faiblesse des facultés génératrices que le globe fut privé de maintes autres espèces merveilleuses, comme le porteur aérien à la place duquel Dieu fut réduit à engendrer le condor ou grand aigle de 14 pieds d'envergure, dans les propriétés duquel on reconnaît une subversion d'emploi bien caractérisée; car le condor, au lieu de servir l'homme et l'industrie, attaque l'une et l'autre dans la personne de l'enfant et du mouton qui est le premier associé de l'industrie. L'oiseau qui devait remplacer le condor aurait donc été à l'égard de l'homme ce qu'est le cheval comparé au lion.

Même subversion d'emploi dans le singe ou serviteur rebelle qui dévalise l'homme au lieu de consacrer sa dextérité infinie aux occupations trop subalternes pour l'homme. C'est au singe, assemblage de tous les vices, comme le civilisé dont il est le portrait, c'est à ce vil animal que Dieu a prodigué la force, l'adresse et tous les attributs que l'homme pouvait ambitionner. Ces qualités, le singe ne les emploie qu'à concerter les larcins, les meurtres, les impudicités et les infamies de toute espèce; non content de nuire à l'homme, le singe semble créé tout exprès pour l'insulter, et cette malfaisance du créateur éclate surtout dans la faculté accordée au singe de s'accoupler à la femme et d'enlever à force ouverte l'épouse de l'homme pour lui procréer des monstres. Peut-on douter, après un tel outrage, que Dieu n'ait voulu organiser l'enfer sur ce globe, quand on voit sous l'enveloppe du tigre et du singe respirer Satan et Bélial?

Outre les familles malfaisantes comme celles dont le tigre et la punaise font partie, il est parmi les animaux et les substances des 3 règnes une classe d'être indifférents, qu'on peut nommer familles neutres et dont les propriétés attestent que tout fut organisé sur ce globe en désordre calculé et que l'esprit de malfaisance exerça une influence très-majeure dans le système de création.

J'appelle familles neutres celles qui ne sont ni utiles ni malfaisantes

Digitized by Google

à l'homme, telle est la famille des *branchus* qui se compose des cerfs, daims, chevreuils, renne, girafe et beaucoup d'autres qui portent comme ceux-ci du bois sur le front. Étudions cette famille dans les nœuds qu'elle forme avec l'homme.

On appelle nœuds, liens, points d'appui, points de contact, dans une série ou famille, les espèces qui s'écartent des propriétés générales et qui prennent quelque propriété d'une autre famille voisine. Ainsi les amphibies forment un nœud ou point de contact entre les 2 familles des quadrupèdes et des poissons. Les nœuds se forment par ralliement et scission.

Dans la famille des serpents qui attaquent l'homme sans lui être utiles, l'anguille est un point de ralliement à l'homme et de scissions avec les serpents; car elle ne nous attaque point et fournit à notre subsistance. Dans la famille des chevaux et ânes qui nous servent, le zèbre est un point de scission avec l'homme et de ralliement avec les animaux sauvages. On trouve dans chaque famille des 3 règnes quelques espèces qui forment ainsi des points d'appui à d'autres familles, et c'est dans l'étude des nœuds qu'on peut mieux saisir l'esprit de la création.

La famille qui nous occupe, celle des branchus, qui est généralement sauvage, s'associe à l'homme par le renne et la girafe, qui s'apprivoisent sous les zones torride et glaciale. Ces deux animaux sont les seuls dociles ou industrieux de cette famille, mais ils semblent n'avoir consenti à la domesticité que pour augmenter nos regrets sur l'indocilité générale de la famille. Sous l'équateur, la girafe, grande, belle, douce, obéissante, devient inutile par sa conformation et sa démarche. Au nord, le renne joue un rôle opposé. C'est le plus utile de tous les quadrupèdes connus; il rend tous les services imaginables, mais à quels hommes? A des brutes qui ne sont plus l'homme, à des Lapons, Samoyèdes et autres, que l'âpreté du climat prive à jamais de l'harmonie et des lumières. La nature semble donc avoir apprivoisé ces deux animaux pour ricaner l'homme social, qui ne peut ni acclimater le renne, ni faire usage de la girafe. Les divers autres animaux de cette famille ne sont pas moins un sujet de dépit pour l'homme, qui est obligé de s'établir en guerre avec des êtres gracieux et doux, tels que la biche, dont il voudrait plutôt faire ses serviteurs que ses ennemis, et dans lesquels Dieu aurait pu réunir pour nous les plaisirs de la chasse et les avantages de la domesticité, comme il les a réunis dans le sanglier et le cochon, qui sont le même animal servant à deux fins.

La nature montre donc dans le plan de cette famille un caractère de froideur et de persiflage à l'égard de l'homme, — *froideur*, par la sauvagerie des aimables quadrupèdes qui composent cette famille, — *persiflage*, par la bizare inutilité de la girafe, et par la désolante ab-

Digitized by Google

sence du renne, qui tous deux ferment cette série des branchus, aux deux points où elle s'appuie à l'homme.

Cette famille est la plus intéressante parmi les quadrupèdes neutres. L'analyse des autres nous fournirait des réflexions bien plus fâcheuses pour le genre humain. Les familles neutres, qui sont encore regardées sur notre globe comme des produits merveilleux, sont les plus mauvaises créatures dans les Soleils et dans Saturne, où tout est trop disposé à l'harmonie pour que l'esprit créateur ait pu se mettre en rupture complète avec l'homme, en produisant des êtres qui l'attaquent de front dans les terres ou les mers.

Ces observations sur la malfaisance et l'insociabilité des quadrupèdes, s'adapterait bien mieux aux autres substances des 3 règnes. Tout ce que nous voyons de précieux, les fleurs, les fruits, les diamants, métaux fins, etc., n'est qu'une esquisse de ce qui aurait existé dans un meilleur plan de création. Rapprochons-nous de la classe qui nous occupait, des animaux sociables : [Lacune : 2 feuillets coupés.]

Apprenez, par cette analogie de perversité entre les caractères des animaux féroces et les caractères des sociétés actuelles, que les propriétés des substances furent assimilées à celles des passions humaines, qui sont la boussole du système de l'univers et la règle de Dieu dans ses créations. Dieu sachant que ce globe comporterait, par la faiblesse des passions, les infamies de l'état Sauvage, Barbare et Civilisé, pouvait-il éviter de créer les bêtes malfaisantes en proportion égale à celle de vos iniquités prévues, et d'engendrer le bien dans les 3 règnes en somme aussi faible que vos vertus, dont les 3 sociétés actuelles n'offrent que lueurs perdues dans un océan de crimes? C'est pour imiter, retracer à nos yeux l'immensité de nos perfidies et de nos fureurs sociales que Dieu créa les contagions de toute espèce, ces monstres, ces insectes et reptiles odieux, fidèles tableaux des sociétés démoniaques, dont ce globe devait être couvert jusqu'à l'invention des lois de l'harmonie, après l'établissement de laquelle commencera la nouvelle création.

J'hésite à vous faire entrevoir les merveilles de cette création; j'en ai trop dit, peut-être, pour des esprits à qui l'habitude de voir des monstruosités dans les 3 règnes, interdit la conception des beautés possibles. Loin de vous ouvrir subitement le livre de la nature, il faudra, comme l'aveugle opéré, vous façonner insensiblement à la lumière, pour vous familiariser au problème de la création à venir. Étudiez l'énigme des convulsions de la nature, voyez ses élémens s'agiter et s'élever contre l'homme : la terre vous attaque par les tremblemens, l'air par les tonnerres, l'eau par les trombes, et le feu par les volcans; ces

Digitized by Google

éruptions sont le *But* de la nature, elles sont un effort des fluides créateurs, que l'absence de l'Harmonie empêche de développer de nouveaux germes de vie. Ne pouvant modifier les élémens pour votre bien, ils doivent les bouleverser pour vous nuire. Car le mouvement de la nature ne peut être arrêté ; il faut qu'elle avance, marche, dans la voie du bien ou du mal, et cette rébellion des élémens contre vous se prolongera jusqu'à la fin de vos sociétés subversives, qui compriment le tempérament, l'impatience de la Nature. Oui, la Nature souffre et cherche à briser sa chaîne, elle veut jouir et créer. Comment jouit-elle, sinon dans le bonheur réservé à l'harmonie universelle? Elle s'épuise au pôle arctique en vaines pollutions d'esprits vitaux, qui produisent les aurores boréales sans aucune création dans ces climats glacés où rien ne peut s'engendrer. Bientôt ces aurores viendront, pendant l'Harmonie, embellir les nuits équatoriales et porter l'enthousiasme par toute la terre, en annonçant la jouissance, la conception et l'enfantement prochain de la nature. L'âme du globe, que vous appelez la nature, s'indigne de consumer ses plus beaux siècles dans la subversion et la stérilité, ainsi qu'on voit les angoisses du célibat flétrir les roses d'un beau visage.

Ainsi s'altèrent sur notre globe les fluides créateurs. Cependant les glaces arrivant des pôles resserrent l'espace destiné à leur développement, tempèrent leur activité, et vous préparent la privation de mille substances merveilleuses, en restreignant chaque jour la carrière future de l'Harmonie, et les développements que la création pourrait prendre dans les 3 règnes.

((Considérez le genre humain tout entier comme un seul être, fiancé à la nature ; elle n'attend que ses approches, que le bonheur commun, que le jour de l'Harmonie, pour former de nouveaux êtres destinés à purger le globe des races immondes qui le déshonorent dans les terres et dans les mers. Ainsi s'accompliront les pressentiments confus, exprimés dans tous les livres sacrés de tous les peuples.))

Pendant le désordre actuel du globe, pourquoi la nature vous donnerait-elle de nouvelles richesses, d'autres minéraux et métaux précieux? Pour augmenter les fureurs de la cupidité? d'autres végétaux? Pour accroître les fatigues du peuple, qui ne vit toujours du rebut des riches? d'autres animaux? Pour les faire participer à votre ingratitude et partager les malheurs de ce cheval, qui, selon les paroles de Buffon, meurt plutôt que de cesser d'obéir, et qui n'a trouvé, dans vos sociétés, que des traitements dont le tableau fera couler des larmes dans les âges futurs, où le bonheur des animaux ne sera plus indifférent quand la justice régnera parmi les hommes? Jusqu'à cette époque, la nature devait vous refuser ses faveurs des trois règnes, les animaux, plantes et métaux précieux, dont elle a créé quelques ombres, comme pour

Digitized by Google

exciter vos désirs sans les satisfaire, et pour vous rendre plus sensible et plus cuisant le spectacle de la pauvreté de votre globe.

V. CAUSES DU RETARDEMENT DE NOTRE GLOBE.

(184e pièce, cote supplémentaire.)

Les quatre incidents qui ont retardé le développement des facultés matérielles et intellectuelles de notre globe sont :

1° *L'isolement et l'exil du tourbillon en désert céleste*, en lieu si éloigné de la région populeuse de notre univers, que la distance du tourbillon aux étoiles fixes est presque incommensurable, même en estimant leur parallaxe à une seconde, ce qui est exagéré. La distance moyenne entre tourbillons dans la région populeuse n'est communément que de sept fois le diamètre de la grande aire. Cet isolement, à le calculer sur la parallaxe d'une seconde, est au moins mille fois plus considérable. Il en résulte que le tourbillon et ses globes sont faibles d'arômes et de principes organiques; faibles en arôme, faute de relations vicinales qu'intercepte le désert : car un tourbillon appauvri et vicié en ses arômes est un mauvais champ qui ne donne que des produits chétifs ou malfaisants dans les trois règnes. De là vient que nos créations sont extrêmement dépourvues de bons produits, d'animaux intelligents, bienfaisants et sociétaires, et que les habitants de notre globe sont faibles de passions et de génie, encroûtés de préjugés, vrais crétins, qui n'ont nulle aptitude à faire, par invention, des progrès dans la carrière sociale, ni à pénétrer les mystères les moins cachés de la nature.

2° *La défection de 4 satellites.*—Notre globule ayant été admis fort tard et par urgence dans le tourbillon, et n'ayant pas gravité assez long-temps en ordre cométaire, se trouva lors de son entrée mal raffiné et d'une classe plus grossière que les autres. Son système d'arômes inspira assez de dégoût aux satellites pour entraîner à la défection quatre d'entre eux : Mercure, Junon, Cérès, Pallas, qui se réfugièrent, l'un, en chérubin, au parvis du soleil, les trois autres, en orbite sidéral, dans l'entre-ciel de Jupiter. Leur éloignement et leurs copulations avortées, qui en résultèrent, ont appauvri la création, fait éclore la plupart des germes en ordre neutre ou inverse (1) et empêché par-là les déve-

(1) Le germe, *éclos en direct*, s'associe à l'homme et l'enrichit, tels sont le Cheval, l'Oranger; — *en neutre*, ne fait à l'homme ni dommage ni profit; *idà* Zèbre, les plantes parasites; — *en inverse*, attaque et ruine l'homme : le Tigre, l'Euphorbe; quelques uns même éclosent en direct et inverse, le Chien et Loup — Chenille — Chrysalide — Papillon. — Passions, même propriété, éclosent en inverse, qui donnent Civilisation, Barbarie, Sauvagerie.....

Digitized by Google

loppements qu'une création bienfaisante aurait fournis au mécanisme et au génie social.

3° *Le décès de notre cinquième satellite, nommé Phœbé ou la lune, le seul qui nous soit resté.* — Il mourut prématurément. Son système de gravitation dut varier pendant l'agonie. L'astre n'ayant pu être contenu en nef par d'autres satellites, il dériva d'orbite et arriva sur la planète-foyer si brusquement qu'il la foula plusieurs fois dans les périgées et lui causa un déluge ou extravasation des mers, jusqu'à ce que sa mort eût permis une rectification d'orbite, après laquelle il resta plaqué et privé des trois mouvements de rotation sur axe, nutation d'axe et variation d'écliptique. Le déluge causa une destruction de créatures, qui nécessita une extra-création très-pauvre en produits; elle fut d'autant plus insuffisante à nous faire découvrir les procédés d'harmonie sociétaire, que nous aurions pu découvrir machinalement et depuis long-temps, à l'aide de certains produits de la première création, entre autres des quadrupèdes mineurs, chevaux nains, bœufs nains, etc., tous engloutis par le déluge, sans que les populations postérieures aient pu en faire éclore, réussir aucun germe.

4° *La crédulité aux philosophes.* — On pouvait en un siècle d'épreuve reconnaître la charlatanerie de leurs sciences, toujours incompatibles avec l'expérience, et produisant des fléaux diamétralement opposés aux biens qu'elles ont promis. Pour leur avoir continué sa confiance, le genre humain a manqué, non-seulement le calcul de l'Attraction ou révélation permanente, mais encore tous les calculs accessoires ou ralliements qui auraient, par des succès partiels, conduit par gradation à l'unité administrative, puis à la mécanique des passions et l'unité passionnelle. Ces accessoires étaient :

Ralliements spéciaux :

1° En métaphysique :

Le calcul des propriétés de l'amour, développé soit par la licence subite, soit par un affranchissement progressif et corporatif des femmes sur un espace d'épreuve comme une ville.

2° En morale :

Le calcul de la conquête composée, ou emploi de la force et la séduction réunies contradictoirement aux systèmes civilisés dont les meilleurs n'ont jamais opéré que par conquête simple ou forcée.

3° En politique :

Le calcul d'équilibre des 4 fonctions industrielles dont l'une, la distributive ou commerciale, est indépendante et tyrannique, formant au sein de la Civilisation une puissance isolée qui opprime et rançonne les 3 autres fonctions, productive, consommative et administrative.

Digitized by Google

4° En économie :

Le calcul de l'association progressive dans les fonctions productives, culture, fabrique, et de la concurrence véridique et réductive dans les fonctions parasites et improductives, comme le commerce et autres.

Ralliement général affecté aux quatre sciences :

Le calcul de la vérité supposée ou traitée comme l'inconnue d'une équation et la recherche hypothétique des dispositions nouvelles qu'elle ferait naître dans l'ordre industriel et social elle y était universellement pratiquée.

Tels sont les quatre incidents qui ont retenu notre globe; trois mille ans de trop dans l'ignorance et dans l'hébêtement, dont il va sortir par la très-facile épreuve d'une mécanique de passion sur un petit territoire d'environ une lieue carrée. Cette fondation, si elle était entreprise par un roi même, ou moyenne puissance comme ceux de Bavière ou de Naples, ne lui coûterait pas une obole, de sorte qu'il y gagnerait le trône du monde par un décret.

VI. SUR LA FORMATION DES COMÈTES.

(Même pièce que le fragment précédent.)

Il existe dans chaque univers un [ ] nomment voie lactée qu'on a prise mal à propos [(*)], car elle n'a rien qui indique une foule d'étoiles amoncelées. Dans toute foule il est des portions plus ou moins pressées, et des bords clair-semés où l'on distinguerait les individus épars comme on distingue les masses confuses. De tels indices n'existent pas dans la voie lactée; cependant quelques auteurs ont voulu qu'elle fût un amas d'étoiles; sur ce débat comme sur toute question de mouvement organique, le vulgaire juge mieux avec son gros bon sens que les savants avec leurs subtilités. Le vulgaire prend la voie lactée pour un nuage permanent, il a raison. Elle est en grand ce que les nuages sont en petit, un immense magasin de matière sidérale évaporée ou peu condensée, qui s'entretient par l'absorption et la fusion des astres morts. De cette immense provision l'on tire des blocs pour les mettre en travail, les aromatiser, les imprégner de fluides vitaux, les condenser légèrement et en former des comètes, à divers titres, comme nos liqueurs fortes. Cette manipulation est exercée par une classe d'étoiles très-actives, mais peu lumineuses et non visibles à nos lu-

(*) Le commencement de ce fragment se trouve au bas d'une page dont le haut est coupé; la coupure a enlevé les mots indiqués par des blancs. Il ne faut pas, en lisant ce fragment, perdre de vue que ce n'est qu'un brouillon. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

nettes, on peut les nommer *lactéennes*. Elles abondent aux alentours et dans les intervalles de la voie lactée, où elles composent des cohortes industrielles qui préparent les blocs de diverses matières, selon l'espèce d'astre qu'on en doit former. Leurs procédés seraient trop longs à expliquer; les unes placent le bloc dans un foyer d'ellipse, tandis qu'une étoile pivotale occupe l'autre foyer, puis une masse de lactéennes tourne en guise de satellites autour de ces deux pivots, elles pressent en tout sens et broient alternativement le bloc informe qu'elles imprègnent de leurs arômes. Il est refoulé par la résistance de l'étoile pivotale et manipulée comme la farine sous les mains du boulanger qui la lie, comme la laine sous les mains du fouleur qui la feutre. Les lactéennes emploient beaucoup d'autres procédés qu'il serait inutile de décrire : les blocs de matière cométaire préparés et rassemblés dans cet atelier céleste, sont laissés quelque temps en fermentation, puis après lancés par essaims dans l'empyrée, où ils se disséminent et se portent sur les ciels à eux assignés.

Ainsi ceux qui ont représenté l'Éternel lançant des milliers de mondes, ont très-exactement dépeint une des fonctions qu'il exerce, soit dans notre univers, comprenant tous les tourbillons des soleils visibles ou invisibles qui puisent et versent des mondes dans la voie lactée; soit dans les milliers d'autres univers, compagnons du nôtre, et qui tous ensemble sont aux yeux de Dieu ce qu'est à nos yeux une goutte d'eau dans laquelle nous voyons au microscope circuler des milliers d'insectes.

Reprenons l'exposé sur la génération et l'émission des comètes ébauchées, dégrossies par les lactéennes. Une comète, à son entrée dans le ciel, se dirige sur un Soleil dont elle aspire les arômes, et qui reçoit d'elle, en échange, des sucs grossiers mais réparateurs pour lui, sans se fixer dans ses premiers âges sur aucun d'entre eux. Semblables aux abeilles qui se dispersent au sortir de la ruche et vont recueillir les sucs de chaque fleur, un essaim de comètes naissantes se disperse au sortir des confins de la voie lactée, va aspirer les arômes des divers soleils qui aspirent d'elle en échange des sucs grossiers, mais réparateurs pour eux.

Il semblerait d'après cela qu'une comète emploie 40,000 ans pour osciller d'un soleil à son voisin, et qu'elle ne peut visiter que deux douzaines de soleils dans le cours d'un million d'années, car, à 500,000 lieues par jour, il lui faudrait 40,000 ans au moins pour atteindre une étoile fixe, même en calculant l'éloignement sur le parallaxe d'une seconde, ce qui est très-exagéré. Cependant j'estime que les comètes n'emploient guères à ce trajet que 3 à 400 ans. C'est que les soleils ne sont pas si éloignés entre eux qu'ils le sont du nôtre. L'immense éloignement

Digitized by Google

des étoiles fixes prouve que notre petit tourbillon habite un désert céleste et qu'il est dans le ciel ce qu'était la ville de Palmyre sur la terre. Si nous habitions la région populeuse de notre univers, nous verrions les étoiles fixes à distance ordinaire, c'est-à-dire, 32 fois le diamètre de la grand aire des planètes. Notre aire est de 1,300 millions de lieues, et pourra être de 2 milliards quand le tourbillon sera complété, parce qu'il étendra son aire, tout en serrant les rangs des planètes et meublant les intervalles : car, si l'on évalue les aires moyennes des tourbillons à 2 milliards de lieues, et qu'on multiplie par 32 pour l'intervalle d'un soleil à un autre, la comète n'aurait donc que 60 à 70 milliards de lieues à parcourir pour se relayer de soleils, et il lui suffirait pour ce trajet de 3 à 400 ans; c'est ce qui arrive dans les régions populeuses où les comètes voltigent de soleil en soleil, et se raffinent d'autant mieux ; mais une fois engagées dans notre désert, elles sont presque toutes obligées de s'y fixer, à moins d'un excès de maturité qui les obligerait de s'éloigner faute de pouvoir entrer en ligne : il faudra donc se rappeler que cet exposé sur les comètes s'entend de celles qui gravitent dans la région populeuse de notre univers. Les nôtres n'ayant pas la faculté de papillonner, vu l'immensité du désert qu'il faudrait franchir, elles ne s'éloignent, comme je l'ai dit, que par excès de maturité.

La comète dépourvue d'une atmosphère réfrigérante qui entoure les planètes, endure toute l'ardeur des feux solaires qui purifient ses molécules grossières, elle les développe en pyramide ou chevelure ondoyante, afin que chaque parcelle soit pénétrée, épurée, raffinée par le frottement et l'alliage des arômes solaires ((que la comète soit bien assortie de fluides recueillis des divers soleils)). Tel est le but de ce prodigieux développement de la matière cométaire. Plus condensée, elle aspirerait moins bien les émanations de l'astre qui doivent aviver chacun de ses atomes. C'est ainsi que l'ouvrier pour blanchir un tissu de lin, le développe sur la prairie, le retourne et l'expose en tout sens aux rayons solaires, afin qu'aucun point du tissu n'échappe à l'action de l'astre purificateur.

Une comète dans ses premières campagnes ne ressent d'abord aucun penchant à se fixer autour d'un Soleil. Elle n'éprouve que le besoin de se purifier et aromatiser ses molécules par des combustions et délaiements réitérés. Lorsque dans sa carrière vagabonde elle s'est saturée de principes vitaux, elle incline à se fixer dans quelque tourbillon, dont elle devient bientôt postulante assidue par une périodicité d'orbite ; mais pour la fixer de la sorte il faut l'appât de quelques chances d'admission dont je parlerai plus loin, à défaut de quoi elle peut se lasser et se diriger sur un autre soleil ((jusque-là elle est errante, plus ou moins errante, et papillonnant de soleils en soleils. J'oserai à ce sujet contre-

Digitized by Google

dire les astronomes sur la distance infinie à laquelle ils placent les étoiles fixes)) (1).

La comète n'ayant pas, comme les planètes, une âme, une intelligence, ((des idées, des passions et un langage de communication, ses mouvements sont déterminés par des influences purement matérielles, comme la convenance des arômes aspirés)), elle ne sait pas s'il y a, dans un tourbillon, chance d'admission; elle cède machinalement à l'appât des fluides, des arômes que lui lancent un soleil et ses magnats ((cardinales)), comme Jupiter, Saturne et Herschel, qui correspondent et se concertent pour opérer sur les comètes.

Ici je serai interrompu par [ ].

Remarquons provisoirement que la grande affluence de comètes, dans les ciels du tourbillon, dénote un effort du soleil et de ses cardinales ou magnats, pour assembler et maintenir en orbite périodique un bon nombre de ces voyageuses, et s'en incorporer environ 400, pour former le grand clavier dont je parlerai plus loin. Cependant, les comètes n'entrent point en ligne, parce que nos magnats, le Soleil et les cardinales, manquent d'un arôme complémentaire, ce qui rend leur système d'attraction insuffisant à l'égard des comètes. Aussi arrivent-elles en foule, mais pour nous quitter de même. Les plus saturées et les plus aptes à se planétiser doivent s'éloigner promptement, faute de trouver parmi nous la combinaison et l'assortiment d'arômes nécessaires à déterminer l'introduction. Cette lacune dans le système d'arômes du tourbillon est causée par notre globe, qui se trouve en retard, et ne fournit pas encore son arôme d'harmonie attendu impatiemment par les autres planètes, et faute duquel le système est vicié, faux, inefficace. De là vient que les opérations sur les comètes sont indéfiniment ajournées, ce qui est une grande calamité pour toutes les planètes du tourbillon, et plus encore pour la nôtre.

Les comètes sont sujettes à de nombreuses variétés de genre, d'espèce et de propriétés; elles ont, comme nous, des caractères et tempéraments dominants dans chaque individu. Je passe sur ces détails, que je produirai à fur et mesure de convenance, avec l'objet principal ou histoire de notre globe, à laquelle il faut promptement arriver pour répandre de l'intérêt sur une matière aussi neuve et aussi abstruse.

---

(1) Selon leur compte sur le parallaxe d'un seconde, une comète faisant 500,000 lieues par jour, emploierait au moins 40,000 ans pour franchir l'intervalle d'un soleil à un autre, J'estime, d'après les données que j'ai sur cette distance, qu'elle n'y emploierait guères que 5,000 ans, et que les distances d'un soleil à un autre n'excèdent pas en terme moyen 810 fois le diamètre de la grande aire d'un tourbillon. Au reste, les astronomes ont la franchise de confesser que leur science est en défaut sur la distance des étoiles fixes. (*Note de Fourier.*) — On remarquera que, dans cette note

Digitized by Google

VII. LA SAGESSE NÉGATIVE ET LA SAGESSE POSITIVE.

(185e pièce, cote supplémentaire.)

Continuons la recherche des causes qui ont fait dévier la raison sur ce globe.

Les dogmes religieux, étayés de l'opinion générale, supposaient les destinées impénétrables, et enseignaient que les lois de Dieu se bornent à régler les formes du culte et l'ordre de la société conjugale, sans rien statuer sur l'ordre administratif et domestique, ni sur les relations industrielles.

Cette erreur, toute pernicieuse qu'elle est, ne contribuait que secondairement à détourner l'esprit humain de la recherche des lois divines. Il règne une erreur bien plus funeste, qui est la véritable cause de l'égarement de la raison dans les 3 sciences incertaines.

J'appelle *sagesse négative et comparative* toute opinion qui estime pour *bien* l'absence du mal ou le moindre mal, — qui ne se propose pas d'atteindre le bien désirable, mais d'éviter ou adoucir le mal existant.

Si l'éloignement du mal était la mesure du bien, il serait facile de prouver qu'un scélérat qui demande les têtes de cent honnêtes gens, est lui-même un homme de bien. On pourrait raisonner ainsi : Marat demande 200,000 têtes; un autre ne demande que 100,000 têtes, il est bien moins féroce; un 3e ne demande que 10,000 têtes, il est modéré; un 4e se contentera de 1,000 têtes, il est tout à fait indulgent; — mais celui-ci ne veut que 100 têtes, c'est un phénix de clémence et de vertu.

C'est sur cette progression comparative que sont fondés tous les principes de la sagesse civilisée : de tels jugemens sont flatteurs pour l'amour-propre, chacun incline à se croire honnête et sage, à côté d'un plus fripon et d'un plus sot que soi.

La sagesse positive et abstraite qui est opposée à la négative, n'a d'autre règle et d'autres vues que le contentement collectif et individuel de tous les êtres sur lesquels elle opère dans le mécanisme social; elle n'admet ni le bien comparatif ou moindre mal, ni le bien négatif ou absence du mal, état neutre entre le bien et le mal; elle ne tient pour bien que la jouissance réelle, que le contentement des sens et de l'âme, dont les voluptés réunies constituent l'état de bonheur; elle n'estime

---

placée ici en marge du texte rayé, Fourier donne une évaluation différente de celle insérée plus haut dans le texte même sur les distances des soleils entre eux, et, par suite, sur le temps du parcours des comètes. (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

le bien qu'abstractivement, et jamais comparativement; elle n'admet pour bien social que l'ordre qui peut assurer à chaque membre de la société, pendant une longue carrière, la jouissance permanente des voluptés du corps et de l'âme, réunies et variées suffisamment pour préserver l'âme de la tiédeur, et garantir le corps des excès qui ont pour principe la rareté des plaisirs. Tel sera le genre de bonheur que nous goûterons sous les lois divines fondées sur la sagesse abstraite et positive.

La sagesse négative n'a en vue que le maintien d'un ordre quelconque, sans égard pour les individus qui seront froissés ou sacrifiés dans cet ordre ; aussi varie-t-elle autant de fois que l'ordre social change de face. Elle diffère chez tous les peuples.

Les institutions et coutumes réputées justes parmi les Sauvages, comme de manger les prisonniers de guerre, abandonner les vieillards aux bêtes féroces, sont une horreur aux yeux des Barbares; — les institutions et coutumes établies chez les Barbares, comme l'usage des sérails et des eunuques, les spoliations arbitraires, sont une horreur devant les Civilisés; — les institutions et coutumes des Civilisés seraient de même absurdes et horribles devant d'autres sociétés plus relevées; et par suite les coutumes de toutes les sociétés subversives sont absurdes devant l'Harmonie. (On appelle état de subversion toutes les sociétés autres que l'Harmonie. Il y a dans l'état subversif 14 périodes sociales, dont 3 existent sur ce globe, la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation.)

La même diversité d'opinions règne dans une société entre les degrès dont elle est susceptible. Considérez la Civilisation dans les nuances et gradations par lesquelles elle a passé, vous verrez la sagesse varier d'un siècle à l'autre, d'une année à l'autre, parce qu'elle a toujours pour base la comparaison au mal évité, et non pas l'existence du bien.

Massacrer les Américains pour le bien de la religion, brûler les hérétiques, c'était, il y a 3 siècles, un acte de sagesse comparative, puisqu'il contribuait au maintien de l'ordre établi. Dénoncer et faire périr son ami, son frère, son père, c'était hier, en France, un acte de sagesse comparative tout aussi admissible que la conduite tant vantée des Brutus, qui égorgèrent, l'un son père, l'autre son fils, pour la raison banale de maintenir l'ordre établi. La Civilisation de France a changé; mais ses usages actuels, traite des nègres, banqueroutes autorisées, garnisaires, ne seraient pas moins odieux dans une société plus élevée.

La plus funeste des erreurs de sagesse négative, souche d'autres, est dogme sur les passions, qui les regarde comme dangereux ennemis que la raison doit réprimer.

Digitized by Google

VIII. SUR LE MESSIE.

(164e pièce, cote supplémentaire.)

[Cette pièce est un extrait écrit par Fourier d'une conversation entre M. de Lamartine et lady Esther Stanhope, appelée la reine du Liban, conversation rapportée dans le *Voyage en Orient*, publié par M. de Lamartine en 1835. Les mots en italiques sont ceux intercalés par Fourier, comme annotations.]

« Elle (lady Stanhope) trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec les croyances orientales.

» Esther possède (*hic vérité indirecte*) une science née en Orient. « Je lis dans les astres... Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance. »

Lamartine répond que « lien peut exister entre hommes et astres, ou anges ou êtres supérieurs, car tout s'enchaîne dans la nature visible et invisible... et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature, je ne crois qu'à Dieu, (*Non, il n'y croit qu'à demi, Dieu n'est donc pas en lien, en communication avec la créature sur les destinées.*

» Qu'à la liberté, (*Elle est impossible en civilisation*).

» Qu'à la vertu, (*Elle est perfide en civilisation, ergò Dieu perfide*). »

Esther. « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé? »

Lamartine. « Je suis né chrétien, c'est vous répondre. (*Non, car Messie est bien arrivé, sed règne du Messie n'est pas arrivé, tant que civilis. et philos.* »

Esther. « Chrétien! Moi aussi je suis chrétienne; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : « Je vous parle encore par parabole, celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité... » Eh bien! c'est celui-là que nous attendons; voilà le Messie (*dites le hypomessie*) qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde (*las de quarante-cinq ans de phil.*).

Lamartine escobarde : réponse évasive.

Esther. « Mais enfin, trouvez-vous le monde social politique et religieux bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent,

Digitized by Google

la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie (*du sous-Messie*) que nous attendons. »

Lamartine. « Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux politiques et religieux; nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité; nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que Divin (*non pas comme Enfantin*). Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous et plus que vous... Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même, le monde en est là (*y était quand Voltaire, Rousseau, Montesquieu, sed oggi progrès, vol sublime*). — Je crois donc à un messie voisin de notre époque; mais dans ce messie (*dites sous-messie, vice-messie*), je ne vois point le Christ (*bien dit*); je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui, cet Esprit saint, toujours assistant l'homme (A l'interligne : *Synthèse de l'attraction.*), toujours lui révélant, selon les temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Que cet Esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, j'espère en lui, je l'attends, et, plus que vous, milady, je l'invoque. »

Esther. « L'Europe est finie; la France seule a une grande mission à accomplir encore. »

Digitized by Google

PUBLICATION

DES

MANUSCRITS DE FOURIER.

ANALYSE

DU

MÉCANISME D'AGIOTAGE.

(45e et 46e cahiers, cote 9.)

SOMMAIRE.

SECTION PREMIÈRE. — **Bourses.**

Conclusions sur les deux sections du commerce.

Préambule. — Transition en 7e période par l'extirpation de l'agiotage, ou attaque partielle du Commerce.

CHAP. I. Origine des nombreuses Bourses de commerce qui infestent la France.

CHAP. II. Nécessité de la résistance aux intrigues des Bourses et Courtiers.

CHAP. III. Aperçu du mécanisme des Bourses et Courtiers.

CHAP. IV. Tactique des Bourses. Distribution des Courtiers dans les grandes manœuvres.

CHAP. V. Définition des Bourses de commerce.

CHAP. VI. Classement des Bourses de commerce.

CHAP. VII. Conclusion sur les Bourses d'agriculture.

Intermède. — Le monde à rebours ou les écrevisses mercantiles. — Des opuscules qui traitent de la Bourse.

SECTION II. — **Les Courtiers.**

CHAP. I. Du monopole de courtage.

CHAP. II. Tableau des produits annuels du courtage en France.

Digitized by Google

CHAP. III. Lésion au détriment du fisc sur le courtage patent et le courtage clandestin.
CHAP. IV. Scandale bizarre que produit le courtage clandestin.
CHAP. V. Des sept incidents qui ont abusé successivement les divers ministres.
CHAP. VI. Des abus du monopole de Courtage.

SECTION III. — Corollaires et Conclusions.

Interlude.
CHAP. I. Faiblesse et apathie des quatre classes appelées à opérer la réforme.
CHAP. II Examen des amendements proposés.
CHAP. III. Correctif aux maîtrises limitées. Concurrence réductive ou maîtrise proportionnelle, solidaire et illimitée.
CHAP. IV. Final sur les gains scandaleux du Courtage.
Conclusion pour les deux sections des Bourses et Courtiers.
Esprit de la Bourse : Entretien d'agioteurs au sortir de la Bourse.

CONCLUSIONS SUR LES 2 SECTIONS DU COMMERCE.

J'ai donné sur les infamies mercantiles un tableau abrégé, une peinture *en gros*. Je vais la donner en détail aux 2 sections suivantes, sur l'un des 32 crimes du commerce. Ce sera l'Agiotage. Préalablement, nous avons à prendre des conclusions générales sur l'analyse qui précède, contenue dans les 4e et 5e mineures.

Financiers et administrateurs qui vous flattez d'avoir atteint à la quintessence des subtilités fiscales, soyez juges de vous-mêmes en matière d'imposition commerciale et estimez ici par comparaison l'étendue de votre duperie.

Lorsqu'un agioteur débutant avec [*] gagne en 8 années 30 millions à des spéculations *pour le bien de sa patrie*, combien avez-vous perçu en impôt sur ses honnêtes bénéfices? Comparez le produit fiscal prélevé sur ces 30 millions avec l'impôt prélevé sur un territoire de 20,000 cultivateurs qui aurait rendu 30 millions en 8 ans; environ 4 millions par an, et dites si vous ne percevez pas dix fois plus sur ces 20,000 malheureux que sur la sangsue qui gagne en 8 ans 30 millions en spéculations pour le bien de sa patrie.

---

* Ces crochets [ ] indiquent ou un blanc existant dans le manuscrit ou une intercalation des éditeurs. La double parenthèse (( )) indique un passage rayé dans le manuscrit.

Digitized by Google

Confessez que vous êtes mystifiés par le Commerce, qu'il échappe complètement à l'impôt, que les perceptions établies sur quelques branches du commerce n'atteignent que le service de consommation et nullement l'agiotage. Concluez qu'il vous faut une nouvelle boussole fiscale pour vous diriger dans l'attaque du tripôt mercantile qui sait échapper à toutes embûches. Confessez en outre que les économistes, en vous leurrant de l'espoir d'une juste répartition n'ont fait que masquer les subtilités de l'agioteur pour esquiver l'impôt.

A parler net, vous êtes désappointés par le Commerce. On peut vous assimiler à l'ordre judiciaire, qui n'a pas le pouvoir de faire pendre celui qui *vole* en agiotage 100,000 écus. J'use du terme *voler* comme seul convenable pour définir les bénéfices de cette classe de sangsues dont il est si juste de dire : J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

Une maison citée pour la plus respectable de l'Europe en termes de commerce, et la plus friponne en [termes de morale], avait imaginé un moyen très-ingénieux pour se voler légalement elle-même. Elle faisait armer dans un pays en guerre avec le sien des corsaires chargés de surprendre, à hauteur désignée, les vaisseaux qu'elle armait dans son pays et assurait là ou ailleurs, car on assure partout. Ainsi cette maison en se volant elle-même et volant les dépositaires qui avaient chargé à frêt sur ses vaisseaux, faisait payer le vol aux assureurs tant régnicoles qu'étrangers. Dira-t-on qu'elle méritait mille fois le gibet? Non, puisque la justice ne pend que les petits voleurs. Elle pendra un capitaine coupable de *baraterie*, pour avoir fait couler à fond le vaisseau afin de soustraire au naufrage 20 ou 100,000 francs; mais on ne pend pas, on n'accuse même pas celui qui en armant contre lui-même vole et se fait rembourser par les assureurs une dizaine de millions. Toute l'Europe la nomme pour maison très-respectable. Elle l'est aux yeux du commerce, qui ne respecte que le coffre-fort. Combien la finance a-t-elle perçu en impôts sur ce joli manège de corsaires fictifs d'où l'on retirait si commodément des millions? La finance n'en a rien eu, pas plus que des trente millions gagnés en 8 ans pour le bien de la patrie.

Financiers! après ces indices de votre duperie, il vous reste à vous garantir de vos préventions contre l'auteur du remède. N'imitez pas les oisons du 15e siècle, qui nièrent à Colomb l'existence de l'Amérique et furent ensuite les plus empressés à le flagorner. Un nouveau système fiscal vous est présenté, il mettra les souverains en possession des immenses bénéfices et frais du commerce. N'écoutez point les clabaudeurs qui crient à l'impossible. C'est une ruse des sophistes pour prévenir l'examen et l'épreuve des théories qui les alarment. Insistez pour cette épreuve, et quand le commerce se verra en danger de

Digitized by Google

rendre gorge, il vous offrira des monts d'or pour capituler. Il proposera le doublement des impôts qu'il repousse aujourd'hui. Songez que tout bénéfice de l'intermédiaire appartient au prince, et que dans l'état de pénurie où se trouvent les gouvernements, ils ont besoin d'une ressource extraordinaire pour parvenir à combler leur déficit, à dégrever les peuples.

Toutefois, l'urgence des besoins fiscaux ne serait pas un motif suffisant en pareille réforme. Il en existe un plus décisif, le besoin d'établir la justice, la garantie de vérité et l'équilibre des 4 fonctions, dont 3 sont tyrannisées par celle du commerce, vrai forban social au sein de la Civilisation.

Rappelons ici à ce sujet des erreurs déjà signalées et qu'on ne saurait trop dénoncer.

L'antiquité, vraiment imberbe sur ce débat, perdit ses beaux siècles à railler le commerce au lieu d'en faire l'étude. On ne daigna pas l'envisager comme l'une des 4 fonctions cardinales du système social. On le laissa dans un état d'indépendance et d'anarchie mensongère qui préparait les empiètements modernes, monopole, agiotage, etc. La découverte des deux Indes éleva cette hydre à une grandeur colossale. Il excita enfin l'attention de la politique. Une nouvelle science, l'Économisme, fut consacrée à en faire l'étude. Elle trouva commode de sanctionner l'anarchie et le mensonge au lieu d'en chercher le remède. Elle honora les vices mercantiles que l'antiquité avait bafoués. Ainsi l'Économisme a ajouté au règne du mensonge l'apologie du mensonge. Tel est sur ce point le véritable état des lumières humaines, bien inférieures à celles des anciens, qui, du moins, avaient le bon sens de mépriser un régime de fourberie auquel ils ne connaissaient pas de remède.

La théorie du commerce, déjà embrouillée par des millions de volumes, se réduit à un seul problème : Assujétir la fonction dite *circulation* au même régime que les trois autres, c'est-à-dire, aux convenances générales. La loi astreint les cultivateurs-propriétaires, les princes même, à observer cette règle dans l'aménagement et la coupe des forêts, dans la distribution des eaux, etc. Pourquoi la classe mercantile, qui est la dernière du corps social, à titre d'improductive, ne serait-elle pas assujétie, comme les propriétaires et les princes, aux convenances générales, dont la première, en fait de commerce, est la vérité des relations? Sans une pleine garantie de vérité, il n'y a pas de libre circulation, ni équilibre des 4 fonctions. Elles sont asservies par les forbans mercantiles, et il suffit pour le prouver de spéculer sur l'hypothèse de la vérité générale en commerce, et des avantages incalculables qui en naîtraient. C'était donc uniquement sur l'introduction de la *vérité garantie* que devait s'exercer l'Économisme, et c'est au contraire le problème dont il

Digitized by Google

a entravé l'étude par ses sophismes de libre-concurrence ou anarchie mensongère.

Maintenant que la difficulté est surmontée, que le régime de vérité commerciale est connu, il reste à démasquer le régime mensonger,et, après le tableau général de ses turpitudes, je vais examiner en détail l'une des 32, l'Agiotage, fléau si compliqué qu'il faudra me borner à l'analyse de 2 branches. Ce sera le sujet des deux sections suivantes, où je vais traiter des bourses de commerce et des courtiers de commerce. Je décrirai les prouesses de ces deux branches d'agiotage : elles serviront à juger estimativement de celles de l'agiotage entier et des 31 crimes dont les bornes de l'ouvrage ne me permettent pas l'examen.

PREMIÈRE SECTION. — BOURSES.

PRÉAMBULE. — TRANSITION EN SEPTIÈME PÉRIODE, PAR L'EXTIRPATION DE L'AGIOTAGE, OU ATTAQUE PARTIELLE DU COMMERCE.

Dévoiler les intrigues de la Bourse et des Courtiers, c'est entreprendre un des travaux d'Hercule. Je doute que le demi-dieu, en nettoyant les écuries d'Augias, ait ressenti autant de dégoût que j'en éprouve à fouiller ce cloaque d'immondices morales qu'on appelle tripot de Bourse et de Courtage, sujet que la science n'a même pas effleuré. Il faut pour le traiter un praticien blanchi sous le harnais, et élevé comme moi, dès l'âge de 6 ans, dans les bergeries mercantiles. J'y remarquai, dès cet âge, le contraste qui règne entre le commerce et la vérité. On m'enseignait au catéchisme et à l'école qu'il ne fallait jamais mentir ; puis on me conduisait au magasin pour m'y façonner de bonne heure au noble métier du mensonge ou *art de la vente*. Choqué des tricheries et impostures que je voyais, j'allais tirer à part les marchands qui en étaient dupes et les leur révéler. L'un d'eux, dans sa plainte, eut la maladresse de me déceler, ce qui me valut une ample fessée. Mes parents, voyant que j'avais du goût pour la vérité, s'écrièrent d'un ton de réprobation : « Cet enfant ne vaudra jamais rien pour le commerce. » ((En effet, je conçus pour lui une aversion secrète, et je fis à 7 ans le serment que fit Annibal à 9 ans contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce.))

On m'y enrôla bon gré malgré. ((Entraîné à Lyon par l'appât d'un voyage, et arrivé à la porte du banquier Schérer, où l'on me conduisait, je désertai en pleine rue, déclarant que je ne serais jamais marchand. C'était refuser l'hymen aux marches de l'autel. On m'y ramena dans Rouen, où je désertai une seconde fois.)) A la fin je fléchis sous le joug, et j'ai perdu mes belles années dans les ateliers du mensonge,

Digitized by Google

entendant partout retentir à mes oreilles ce sinistre augure : « Bien honnête garçon ! il ne vaut rien pour le commerce. » En effet, j'ai été dupé, dévalisé dans tout ce que j'ai entrepris. Mais si je ne vaux rien pour pratiquer le commerce, je vaudrai pour le démasquer.

Déjà j'en ai présenté sur l'ensemble un tableau plus fidèle que ceux des économistes. Je passe à l'un des détails, au mécanisme légal d'agiotage, au manège de la Bourse, dont ces savants ne connaissent que l'écorce. Rien de plus imposant pour un malheureux philosophe que ces cohortes de millionnaires s'acheminant d'un air préoccupé vers la Bourse. Il croit voir les patriciens de Rome allant délibérer contre Carthage. Tout savant recueille avidement et avec respect le récit de leurs maquillages, comme les badauds en 89 recueillaient les sornettes patriotiques de l'Assemblée nationale. Tout écrivain chausse le cothurne pour nous annoncer la hausse des savons, pour faire de l'agiotage un objet de vénération, et persuader à l'agioteur ou sangsue légale qu'il est une des colonnes de l'État.

On ne répand point le même fard sur les autres sangsues. Un financier qui divertit quelques millions n'est point recommandé à l'opinion et n'y prétend pas. Si l'on parle de probité, il fait diversion en jouant avec ses diamants. Mais tout tripotier de Bourse est fermement persuadé qu'il est le citoyen par excellence. Les gazettes le lui répètent en élevant aux nues ses menées dignes du gibet. Pour les anoblir, on va jusqu'à créer un langage d'apparat qui est un des vices à signaler. Le lecteur devra s'attendre à trouver parfois ici le langage [ ] tel qu'il l'entendrait à la Bourse. Lorsqu'on y parle d'un accapareur, on n'embouche pas la trompette héroïque, on dit en termes de l'art : « Il y a des lurons qui ont raflé à la Bourse tous les savons de la place : les coquins vont gratter sur l'article. »

Je n'imiterai pas les beaux esprits qui rendent compte de ces équipées en style académique, ou les savants prenant le vol de l'aigle : « Par suite d'une profonde combinaison, d'habiles spéculateurs, etc. » Chaque négociant prend sa part de l'encens; il s'étonne d'avoir opéré de si grandes choses, et s'émerveille, comme le Bourgeois gentilhomme tout ébahi d'avoir fait de la prose sans s'en douter. Ainsi, en lisant les pompeuses relations du tripot de Bourse, tout brocanteur d'huile et de savon se persuade, comme Cicéron, qu'il a sauvé la République. Il faut ici quitter ce ton d'adulation, et suivre la méthode de Boileau :

J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

Rappelons d'abord le but de la discussion déjà exposé [ ]. L'examen des crimes du commerce doit conduire aux procédés gradués d'organisation de l'impôt naturel ou impôt de l'intermédiaire. Nous al-

Digitized by Google

lons, au final de cette section, donner l'option, pour satisfaire les goûts par gradation :

1° Sur la métamorphose subite et générale du commerce mensonger, en mode véridique ;

2° Sur la métamorphose partielle, ou suppression de l'agiotage et substitution de la régie concurrente ;

3° Sur la métamorphose lente, par le correctif des maîtrises limitées, la maîtrise proportionnelle, illimitée, solidaire.

En dissipant les prestiges légaux dont on étaie l'agiotage par l'institution des Bourses et Courtiers, ne perdons pas de vue que la Civilisation a besoin de quelque invention neuve en finances, et qu'abstraction faite des calculs de l'Harmonie dont les zoïles et sceptiques négligeront l'examen, on doit au moins une sérieuse attention aux branches de la découverte qui touchent aux plaies de la Civilisation, et qui peuvent la sauver de la pénurie financière plus alarmante que jamais.

La Bourse et les Courtiers ses boute-feux sont la branche la plus imposante de l'édifice mercantile. C'est la synagogue publique des agioteurs ; c'est la relique auguste qu'on expose à la vénération du vulgaire ; mais cette pétaudière, comme toute assemblée cabalistique, se compose en très-grande majorité de marionnettes mises en jeu par une poignée de meneurs. Avant d'approfondir ces grands mystères, préludons par les notions élémentaires.

Le monde mercantile a ses vanités comme le monde politique. Les petits marchands veulent singer les matadors, trancher du spéculateur. Ils imitent Mascarille, qui, pour jouer du tacticien, parle avec emphase de demi-lunes et de lunes tout entières. Tel est le faible des margoulins (sobriquet dérisoire qu'on donne aux petits marchands). Autrefois ils allaient traiter expéditivement leur menu négoce avec un banquier ou *grossier* qui terminait en quelques minutes ; aujourd'hui, n'eussent-ils à négocier qu'une brochette, une lettre de 25 louis, ils iront se pavaner une heure à la Bourse, importuner les Courtiers qui dédaignent la broutille, raisonner à perte de vue sur les intérêts du commerce immense de l'immense commerce des amis du commerce pour le bien du commerce et autres amphigouris de mode. La Bourse est remplie de ces parasites qui, autrefois, n'y entraient jamais, et qui, aujourd'hui, stimulés par les provocations de gazettes, y vont prendre le goût de l'agiotage, et jouer en un instant le capital de leur menu négoce. On y voit même la noblesse, qui, autrefois, n'avait pas de portefeuille à *manœuvrer :* elle achetait des domaines. Aujourd'hui, tout marquis a une partie de sa fortune en effets négociables et usuraires. Lui ou son intendant fréquentent la Bourse et ont des prétentions à être initiés aux grandes manœuvres d'agiotage. Mille autres

Digitized by Google

abus concourent à encombrer la Bourse, et en créer le germe là où il n'existait pas. De là est venue la manie d'établir partout des Bourses, des Courtiers, même dans les villes sans industrie où il est impossible de tenir Bourse. Elles veulent au moins avoir le simulacre de Bourse dans l'Almanach du Commerce et les cartons de préfecture. La Fontaine a dit :

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Aujourd'hui toute bourgade veut avoir une Bourse de commerce et des Courtiers de commerce; en d'autres termes, une arène d'agiotage et des embaucheurs d'agiotage. Cette frénésie toute récente mérite le plus sérieux examen. C'est le sujet le plus convenable pour démontrer combien la politique moderne est ignorante sur le commerce. Tout autre sujet n'aurait pas le mérite de la nouveauté. Par exemple, si je traitais des vices déjà signalés et condamnés, comme la banqueroute; si je décrivais dans autant de chapitres les variétés indiquées [ ], je ne ferais qu'étendre une critique déjà entamée par d'autres. Il convient de choisir un vice totalement méconnu, et, de plus, encouragé par la politique, prôné comme institution utile. Telle est la pullulation des Bourses de commerce et Courtiers de commerce dont on fait trophée. J'analyserai ce fléau pour en conclure que la plupart des innovations mercantiles qu'on introduit à titre de perfectionnements sont (comme les clubs) autant de poisons que la politique inocule au corps social.

Nous abordons une discussion aussi neuve que plaisante, les tours de gibecière de messieurs les agioteurs et courtiers. Je n'ai pas la prétention de traiter à fond ce vaste sujet qui remplirait des volumes; je me bornerai même à décrire quelques-unes de leurs opérations les plus fréquentes, par lesquelles on pourra juger de l'influence des grandes manœuvres dont l'exposé nous conduirait trop loin. Il me suffira de soulever un coin du voile pour convaincre que cette manie récente d'organiser des Bourses et des Courtiers jusque dans les bourgades est la plus grande absurdité. C'est exciter tout le monde à l'agiotage; c'est comme si l'on créait dans chaque village des tribunaux et procureurs pour stimuler tous les paysans à plaider avec acharnement. Ils ne sont que trop enclins à cette sottise, qu'il faut prévenir et non pas provoquer.

Les Courtiers n'étant que facteurs et boutefeux de l'agiotage, il est dans l'ordre que je traite d'abord de la Bourse et des négociants qui la composent. Les courtiers n'y font que l'office d'entremetteurs, très-nécessaires dans l'agiotage et les bouleversements industriels, mais très-peu utiles au commerce honnête qui est celui de consommation.

Quoique les Courtiers ne soient que subalternes en rang à la Bourse,

Digitized by Google

on peut douter s'ils n'y tiennent pas de fait le premier rang : car ils ont les bénéfices les plus clairs de l'agiotage à la hausse et à la baisse. Ils se font souvent cent mille francs de rente là où plus d'un spéculateur vient brûler ses ailes. D'autre part, les Courtiers, quoique valets titrés de la Bourse, ont eu l'impudence de s'ériger en chefs, et d'attribuer à leur corporation isolément le titre de Bourses. Ils auraient fini par s'emparer du commerce entier, s'ils n'eussent pas été contenus par les Courtiers clandestins, qui opposent à leurs tentatives d'envahissement une concurrence illégale, mais très-efficace, et dont je traiterai plus loin.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES NOMBREUSES BOURSES DE COMMERCE QUI INFESTENT LA FRANCE.

Déjà, depuis un demi-siècle, l'esprit mercantile était en pleine vogue, ainsi que je l'ai dit au titre précédent ; mais dans cette chimère il y a des phases qui se succèdent. Avant la révolution, c'étaient les illusions coloniales et calculs de la balance. Une fois ces illusions perdues, on a dû s'accrocher à quelque autre billevesée du domaine mercantile.

Au sortir de la Terreur, les Français, rassasiés de chimères d'égalité, durent se passionner pour quelque vision nouvelle. On ne pouvait plus remettre en scène les balances coloniales, et ce fut l'esprit d'agiotage qui obtint la vogue ; dès-lors l'encens ne brûla que pour ce nouveau Dieu. Tous les discours, tous les écrits de circonstance ne retentissaient que de commerce, bien du commerce, vérité du commerce. Commerce, commerce, était la substance, le contenu de tous les discours ; c'était vraiment le culte du veau d'or qu'on substituait au culte de la déesse de la Raison. Ce fut alors que la noblesse, tant ancienne que moderne, se fit honneur de s'initier aux menées de Bourse et d'agiotage, et que l'on consacra dans les grandes villes un palais au commerce. On lui donna à Lyon le vaste palais de Saint-Pierre pour siège de Bourse et autres séances ; mais comme on ne pouvait pas en bannir le musée et les établissements des arts, on en fit un amalgame plaisant en écrivant au frontispice : Palais du Commerce et des Arts, plaçant ainsi le Commerce en tête, et à la queue leurs favoris les Arts, réduits à figurer humblement à la suite du veau d'or : car le mensonge est le plus beau des arts en un siècle de perfectibilité.

Ce fut alors que l'on commença à organiser partout des bourses de commerce. Personne n'osa élever des doutes sur leur utilité. Tout opposant eût été couvert d'anathèmes comme celui qui, au X^e^ siècle, au-

Digitized by Google

rait révoqué en doute l'utilité des nombreux couvents de moines. Alors toutes les petites villes, comme Rhodez, demandèrent à l'envi des bourses de commerce. L'appât du faible cautionnement versé par les courtiers put séduire le gouvernement; cette finance fut fixée à peine au quart du prix exigible.

Une bizarrerie assez plaisante qui régna dans cette fondation, c'est que l'on créait une bourse à Rhodez, quand Bruxelles et autres grandes villes de commerce et de banque n'en avaient pas encore. Il n'y eut aucun travail régulier sur ce sujet; le ministre ne s'informa même pas des cas où la tenue d'une Bourse est praticable. Genève exposa avec raison que ses négociants n'étaient pas assez nombreux, ses relations pas assez majeures pour comporter la fréquentation d'une Bourse. Comment, après cela, pourait-on tenir bourse à Rhodez et autres villes comme Dijon, qui sont des bourgades sous le rapport commercial? Mais la fougue mercantile l'emporta : les Dijonnais, qui sont en France les Gascons de l'est, ne voulurent pas que leur ville semblât inférieure à Bordeaux et à Marseille ; il leur fallut une Bourse et, pour se donner des airs de ville de commerce, une liste de leurs banquiers plus étendue que celle de Lyon, et dans laquelle ils avaient fait figurer jusqu'aux fripiers et aux regrattiers pour former un tableau pompeux du corps mercantile de Dijon.

((Ces bourgades qui demandent une bourse de commerce ne ressemblent-elles pas au bambin qui, à peine capable de soutenir un hochet, prend fantaisie du grand sabre qu'il voit porter à un cuirassier?)) Quel était le plus imprudent ou de ces petites villes qui demandaient une arène d'agiotage ou du gouvernement qui la leur accorda? Créer une Bourse dans les petites villes qui n'en ont nul besoin, c'est comme si l'on créait des maisons de jeu et de prostitution dans les lieux où elles sont inconnues. Les Bourses et les Courtiers sont un ulcère politique dont il faut régulariser la marche dans les villes où il s'est formé de lui-même; c'est un égout de mensonge et d'intrigues assez nécessaire dans les ports; mais dans les autres villes qui n'en ont pas les germes, il faut se garder d'en créer, comme de placer un cautère à un homme en santé.

Ce fut Bonaparte qui commit la faute de créer partout des Bourses et offices de courtiers, d'exalter l'agiotage, de jeter les toges de sénateurs à la tête des agioteurs, faute qu'il a payée de son trône : c'est la vraie cause de sa chute. Un tripotage de bourse, une famine artificielle fit retarder et manquer sa campagne de Russie. De là naquit la coalition générale. Le conquérant qui faisait trembler tant de monarques tremblait lui-même devant un agioteur (contraste fort naturel dans un caractère de sixième degré comme le sien).

Digitized by Google

Que serait-il arrivé si Napoléon n'eût pas fléchi devant la bourse et les courtiers de Paris? Un despote, sans prévention et de sang-froid, aurait dit : « Voilà une poignée de sangsues qui veut affamer un em» pire, soulever mon peuple, ébranler mon trône, ils méritent eux» mêmes d'être mis à la famine. Qu'on saisisse les magasins des me» neurs bien connus; qu'on les vende au prix d'achat et qu'on en par» tage le produit entre les dépôts de mendicité. » S'il eût pris cette mesure dès le mois de janvier 1811, et s'il l'eût appuyée par l'envoi de commissaires en pays étrangers pour l'achat des grains, qu'en serait-il résulté? La rentrée en circulation de tous les grains accaparés, la cessation de la famine et, ce qui eût été décisif, l'ouverture de la campagne au 15 mai, époque où fut ouverte en pareil climat celle qui amena la paix de Tilsitt. La crainte des menées d'agiotage et des mouvements populaires fit différer de six semaines et plus. Pendant ce délai, la Turquie, voyant qu'on manquait le moment d'agir, se crut leurrée. On faisait craindre à la Porte d'avoir à soutenir bientôt le choc de toutes les forces de la Russie; en même temps on lui offrait des conditions brillantes : elle transigea. Le traité de Bucharest ne fut signé que dans le courant de juin. Il ne l'aurait pas été si le passage du Niémen, effectué le 30 juin, l'eût été le 15 mai; l'entrée à Moscou, faite le 14 septembre, aurait eu lieu le 31 juillet. Alors, les Russes auraient considéré que, malgré l'incendie de Moscou, Bonaparte avait encore la chance de trois mois de campagne; qu'il pouvait, pendant l'automne, se rabattre sur l'Ukraine, bien pourvue de grains, et envelopper Kiow, la Volhynie et l'armée du Danube, occupée par les Ottomans. Dans cette perplexité, la Russie aurait été forcée de demander la paix en souscrivant au rétablissement de la Pologne.

Objectera-t-on que dans cette occasion l'agiotage a très-bien servi l'Europe et surtout l'Angleterre? D'accord. Mais ne sortons pas de la question. Il s'agit d'opiner sur l'influence colossale de l'agiotage. S'il avait hier le pouvoir de renverser le plus puissant ((trône du monde)) usurpateur, il pourra demain compromettre un prince légitime : car l'agioteur ne connaît ni prince ni patrie. Ce n'est pas pour servir l'Europe que les agioteurs de Paris ont contrecarré Napoléon en 1811; ils auraient indifféremment servi le despote aux dépens de l'Europe, si leur intérêt l'eût conseillé. Il est donc souverainement impolitique d'avoir élevé l'Agiotage, les Bourses et Courtiers au degré d'influence qui peut traverser les opérations du Cabinet et menacer le Trône.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

NÉCESSITÉ DE LA RÉSISTANCE AUX INTRIGUES DES BOURSES ET COURTIERS.

Qu'est-ce qu'une Bourse de commerce ? Quels sont les éléments, les procédés, les intrigues, le but réel et fictif des assemblées cabalistiques nommées Bourses? En quels lieux, en quels cas et jusqu'à quel point la Bourse peut-elle être utile ou nuisible ? Il faut que l'ignorance soit bien grande sur ces divers problèmes, puisque les courtiers de France ont eu l'effronterie de s'arroger le titre de bourse de commerce, ce qui est aussi absurde que si les huissiers se donnaient le titre de cour de justice.

Il n'est pas surprenant qu'on n'ait jamais fait l'analyse d'une bourse de commerce, puisqu'on n'a jamais fait celle du commerce entier. Quand on oublie le tout, on peut bien oublier la partie. Je réparerai l'inadvertance et je distinguerai les bourses en genres et en espèces plus ou moins malfaisantes, surtout dans les temps où le commerce n'est plus qu'un agiotage universel.

La Bourse est, comme le club et le bal, une assemblée colorée d'intentions très-louables. Rien de plus innocent, en apparence, qu'un club d'amis de la liberté ou une bourse d'amis du commerce; mais bien fou qui se fie aux apparences en affaires de politique et d'intérêt. Telle a été la bévue des administrations modernes qui ont cru voir dans ceux qui fréquentent la Bourse autant de petits saints.

On n'a vu qu'un ministre, en Europe, qui ait jugé sainement ces assemblées malfaisantes : c'est le comte Wallis, à Vienne. Sans s'arrêter aux prestiges académiques et scientifiques sur la liberté du commerce, il les a déclarées une carrière ouverte au tripot mercantile ; il a essayé diverses mesures coërcitives pour museler l'agiotage dont la Bourse est le foyer ; il a tenté les réductions de séances. Il n'a pas dû réussir, parce que toute intrigue mercantile a la propriété de répercussion quand on l'attaque de front. Il a du moins l'honneur d'avoir entrepris le bien, d'avoir reconnu qu'en dépit des orateurs à gages, la Bourse n'est qu'une arène d'agiotage où des agitateurs coalisés conspirent légalement contre l'autorité et contre l'industrie productive, en organisant la fluctuation perpétuelle du prix des denrées et des effets publics.

En réforme administrative, il ne suffit pas de la bonne intention : il faut encore la connaissance des antidotes. Si quelques ministres eussent manifesté les mêmes vues que M. de Wallis et sollicité des méthodes de répression, n'eussent-ils proposé pour prix qu'une médaille de cuivre, je leur en aurais depuis longtemps indiqué le secret ; mais

Digitized by Google

il y a toujours force médailles d'or pour les sophismes ou le bel-esprit; il n'y en aura jamais une de cuivre pour les inventions utiles.

A l'appui de l'opinion du ministre de Vienne, je citerai celle du comte de Fontanes : « qu'en administration le simple bon sens est pour » l'ordinaire un guide plus sûr que les subtilités de la science. » Jugeons-en par trois manœuvres dont le souvenir est récent chez les Français et autres nations.

1° La famine factice de 1811.

2° L'enchérissement des denrées coloniales en 1808.

3° La disparition subite du numéraire en 1805.

1° *La famine en* 1811 était factice : car, au moment où la récolte approchait, on vit sortir de toutes parts des magasins de farines. On en faisait retourner de Lyon à Paris d'où elles étaient venues, et huit mois après la récolte on mangeait encore les farines anciennes dont une grande partie avait été échauffée et moisie par l'impéritie des agioteurs dans cette manutention. La famine cessa en juin, du moment où l'on contrevint aux règles de la science, au principe de licence mercantile. L'autorité essaya enfin de résister aux agioteurs, en exigeant des déclarations de grains et farines et il n'en fallut pas plus pour déconcerter tous les tripotiers de bourse et rendre les grains à la circulation. Si on eût laissé les agioteurs intriguer en liberté selon les principes des économistes, ils auraient non seulement prolongé la famine, mais accaparé toute la récolte nouvelle que déjà ils s'occupaient à acheter sur champ. Toute leur synagogue fut déjouée dès l'instant où l'usurpateur qui régnait alors manda le créateur de la famine pour le semoncer, et où le ministère osa regimber contre les intrigues des Bourses et Courtiers, suivre l'impulsion du bon sens qui conseille de prendre en cas de famine des subsistances où il y en a ; on peut juger par là de l'absurdité de la science qui opine pour laisser pleine liberté aux accapareurs. L'économiste Smith prouve par quatre arguments qu'il faut les protéger. Si on l'eût cru en 1811, on aurait eu en France deux famines au lieu d'une, qu'on pouvait prévenir dès le mois de janvier en prenant les mesures de répression dont on ne s'avisa qu'en juin.

2° *L'enchérissement des denrées coloniales en* 1808. — Le ministère opéra dans cette circonstance comme dans la précédente, il toléra long-temps l'anarchie et revint trop tard aux mesures de répression qui réussirent d'emblée. Fatigué des intrigues de Bourse et des fausses nouvelles qu'inventaient chaque jour les courriers extraordinaires du comité central d'agiotage, il osa enfin riposter aux fredaines des agioteurs par une contre-manœuvre. Il fit répandre le bruit de la mort du roi d'Angleterre, d'un changement de ministère et d'une probabilité de paix ; la ruse eut un plein succès, en moins d'une semaine toute la

Digitized by Google

clique des agioteurs fut aux abois, ils se perdirent les uns par les autres ; c'était à qui ferait des *lessives* ou ventes à perte, les denrées baissèrent en peu de temps de moitié et cette débâcle subite prouva combien les gouvernements sont dupes quand ils se fient aux prestiges scientifiques, au relief dont on veut entourer le tripot de Bourse qu'il faut combattre au moins par les armes qu'il emploie, par les astuces de fausses nouvelles et autres, en attendant qu'on découvre un moyen de le museler régulièrement.

3° *La disparition subite du numéraire en* 1805. — Elle était l'ouvrage d'un courtier de Paris, d'un agent de change du trésor public. Cette fois le gouvernement n'essaya aucune résistance et fut dupe jusqu'à la fin ; le discrédit ne fut arrêté que par la victoire d'Austerlitz et la paix qui s'ensuivit ; mais jusque-là les tripotiers de bourse eurent pleine licence de décréditer la Banque de France, de faire agir leurs affidés de province, accaparer le numéraire, paralyser les fabriques, ravager sans obstacle.

En comparant ces trois échauffourées, on conclura que tout gouvernement sage doit résister aux agioteurs en dépit des insinuations scientifiques des hableurs qui nous conseillent de *laisser faire*, *laisser aller* le tripot d'agiotage, de Bourse et de Courtiers, sous prétexte que les économistes ont décrété la liberté d'agiotage. Ne ressemblent-ils pas à ces derviches orientaux qui veulent qu'on n'oppose à la peste ni cordons ni lazarets, qu'on la laisse ravager en liberté, sous prétexte que Mahomet le veut ainsi ; n'en déplaise à Mahomet, nous établissons contre la peste des quarantaines dans Marseille, Livourne, et nous nous en trouvons bien. Il fallait agir de même contre l'agiotage, user des précautions que conseille le bon sens, guide plus sûr que la science, et traquer les limiers d'agiotage, la Bourse qui en est le quartier général et les courtiers qui en sont les boute-feux ; mais, je l'ai déjà dit au sujet du comte de Wallis qui échoua dans cette lutte, quelque méprisable que soit un ennemi, il faut, quand il est en force, conduire prudemment l'attaque et bien connaître le terrain avant de hasarder aucune affaire ; c'est à quoi ont manqué MM. de Wallis et autres qui ont escarmouché contre le monstre et n'ont fait que l'aguerrir, le rendre plus redoutable. Aussi les agioteurs regardent-ils en pitié les tentatives de résistance que font les gouvernements peu courageux dans cette lutte, parce qu'ils ignorent la brillante dépouille qu'ils ont à recueillir de la victoire, 600 millions de rente pour le seul gouvernement de France et proportionnellement pour tous les autres.

Depuis quelque temps l'esprit mercantile décline sensiblement, on commence à suspecter les systèmes commerciaux, les menées de l'agiotage. Cependant quoiqu'on entrevoie l'égarement, les esprits sont

Digitized by Google

encore tout imbus des prestiges mercantiles ; par exemple : il n'est pas rare de rencontrer de graves personnages qui, en dissertant sur la politique, citent fort sérieusement à l'appui de leur opinion la hausse ou la baisse des effets publics. Ces mouvements ne sont que les efforts des intrigues ourdies par les courtiers, alarmistes commerciaux qui mettent à profit chaque événement pour inventer et colporter de faux bruits, les répandre par courriers extraordinaires, leur donner consistance par des ventes et achats simulés qui entraînent la foule dans le piège. C'est donc le comble de la duperie que de prendre pour boussole des menées d'agiotage, des fluctuations d'effets publics. Elles sont favorisées par l'organisation fédérale qu'on a donnée aux bourses de commerce et compagnies de courtage qu'on a affiliées selon la méthode Jacobite. Il eût fallu au contraire aviser aux moyens de les désunir, de les soumettre à une surveillance du ministère et des manufacturiers ; il fallait agir avec eux comme le ministère de Pékin agit avec les hordes tartares ; sa politique est d'empêcher leur réunion. On a fait tout le contraire avec les agioteurs ; on a organisé en grande pompe tous les ressorts nécessaires à leur coalition, les bourses de commerce et courtiers de commerce avec affiliation par des syndicats, correspondances secrètes et autorisation de courriers extraordinaires. Enfin on a fait de l'agiotage une puissance indépendante au sein des empires qu'il ravage ; dans cette opération il est évident que les gouvernements ont donné à l'agiotage des verges pour les battre.

Comment aurait-on découvert le remède, quand on n'apercevait pas le mal, quand la science et la mode s'unissaient pour prôner l'agiotage, et prosterner tous les princes aux pieds du monstre, au lieu de les coaliser et de les insurger contre lui ?

J'ai dit et il restera à prouver que ce remède consiste à mettre en régie fiscale deux branches d'industrie mercantile, le Roulage et le Courtage, système bien opposé à celui qui a suggéré l'idée de bâtir dans Paris un palais somptueux aux agioteurs et courtiers.

La régie ne sort pas du cadre des habitudes civilisées. Si les gouvernements ont établi des monopoles fiscaux sur le tabac, l'eau-de-vie, les messageries, les commerces coloniaux, les pêcheries, etc., ils pourraient bien en établir sur le Roulage et le Courtage. Ce ne serait pas s'écarter du système civilisé. L'innovation dont il s'agit ne sera pas monopole, elle ne sera que régie concurrente, et ne portera atteinte à aucune propriété ; mais elle enlèvera au commerce les deux moyens de maîtriser le produit industriel.

Quand on attaque une forteresse, ne serait-il pas absurde de lui laisser quelque porte libre pour recevoir des vivres et des secours ? on commence par la cerner et l'isoler. Il fallait agir de même avec le com-

Digitized by Google

merce. Une fois bloqué sur ces deux points de transition, sur le Roulage et le Courtage, il serait en moins de deux ans réduit par famine.

Autant l'industrie de transport est innocente, autant celle du Courtage est désastreuse, et comme sa chute serait le gage d'un événement très-heureux pour la Civilisation, d'un engrenage en 6e période, ce ne sera pas trop d'employer une section entière, et de démontrer, par les ravages de cette industrie peu connue, l'impéritie de la politique, occupée à vanter indistinctement toutes les sangsues mercantiles.

Pour préluder sur l'utilité des bourses de commerce, interrogeons d'abord l'expérience : voyons par quelque exemple récent si la fréquentation et l'accroissement des Bourses est une enseigne de prospérité industrielle. Je citerai la ville de Lyon, elle n'avait point de Bourse en 1789; Lyon n'avait alors qu'un seul courtier de denrées, on y en voit aujourd'hui une vingtaine au moins, non compris ceux de banque et de soie. Cependant Lyon, avant sa ruine, pouvait être compté, je pense, comme ville de haute et brillante industrie, ses ateliers excitaient l'envie de toutes les nations, ses capitalistes étaient nombreux et opulents : or à cette époque Lyon n'avait point de Bourse et n'en demandait pas, Lyon n'avait que quarante courtiers pour les trois genres de banque, soies et denrées ; il y en a aujourd'hui un nombre triple dont soixante titulaires et autant de clandestins. Cependant Lyon est aujourd'hui une ville appauvrie, déclinante, elle n'a plus que l'ombre des capitaux et de l'industrie de 1789. Comment se fait-il qu'une ville ruinée ait besoin d'une Bourse de commerce et d'un palais du commerce qui lui étaient inutiles dans sa prospérité, que Lyon après sa ruine ait l'emploi d'un nombre de courtiers triple de celui qu'il employait dans son état florissant? ne suffirait-il pas de ce seul indice pour faire suspecter cet attirail de Bourse et Courtiers qui, étant presque inutile à l'industrie honnête et régulière, devient nécessaire dans le temps des progrès de l'agiotage !

Les Bourses et Courtiers sont devenus nécessaires par le morcellement et la complication résultant de l'affluence de marchands. Leur nombre est aujourd'hui triple de ce qu'il était en 89. Quoique leurs débouchés soient moins étendus, ils sont en tous pays trente pour faire l'ouvrage auquel dix suffisaient autrefois. Leurs frais, leurs intrigues, leurs spéculations hasardeuses se sont accrus en proportion, et le mécanisme s'est compliqué à tel point qu'il faut une foule de Courtiers et des assemblées fréquentes pour le débrouiller; d'où l'on voit que tout cet étalage de Bourses et de Courtiers n'est autre chose que l'enseigne du désordre, de l'enchérissement et de la confusion, et le premier problème que présente cet état de choses est d'aviser aux moyens de réduire les

Digitized by Google

Bourses et Courtiers, d'amener le commerce à abandonner la Bourse dans les lieux où il n'en existait pas autrefois, comme Lyon, de ramener l'industrie à ce mécanisme simplifié, économique et florissant, qui permettait de se passer de Bourse dans des temps bien plus prospères. Ce moyen serait de réduire les négociants et manufacturiers au nombre où ils étaient alors, au tiers du nombre actuel, réduction à laquelle on atteindrait par la patente croissante, qui est le premier [ ] de la réforme générale du commerce.

Dans les ports, l'affluence à la Bourse est moins [ ], c'est même un indice de prospérité, d'un grand abord d'étrangers; mais si l'on retranchait des Bourses maritimes tout ce qui tient aux mouvements d'Agiotage; s'il ne restait que le négoce de consommation, la Bourse se réduirait à fort peu de chose. Le négoce de consommation est d'une lenteur et d'une prudence incompatibles avec l'activité et l'audace des tripotiers de Bourse. Lorsqu'un homme purement manufacturier achète des matières, ce n'est presque jamais à la Bourse qu'il contracte, il négocie chez lui avec mûr examen; il ne va traiter à la Bourse que lorsque la cloche des jeux d'agiotage le force à une décision précipitée. On verra à la Bourse cent agioteurs de grains et farines, et on n'y trouvera pas un seul des nombreux revendeurs qui distribuent aux boulangers. L'honnête industrieux, le marchand de consommation ou le fabricant ne connaît la Bourse que par les terreurs qu'elle lui cause; il frémit aux approches des spéculateurs et des courtiers qui viennent le stimuler par le récit des savantes manœuvres de la Bourse, qui ont subitement élevé la matière brute au-dessus du prix que vaut à poids égal la matière fabriquée, et quand le tripoteur de Bourse est radieux le manufacturier est abattu, obligé de fermer ses ateliers, par l'impossibilité de faire adhérer le consommateur à l'augmentation qu'exigera celle des matières brutes.

Ainsi les accroissements des Bourses et des Courtiers de commerce, surtout dans les villes intérieures comme Paris, Vienne, Lyon, Milan, sont à la fois effet de désordre commercial et germes de nouveaux désordres. Une politique éclairée aurait dû chercher à les assoupir plutôt qu'à les stimuler; il eût fallu diminuer l'influence des Bourses et des Courtiers, rendre peu à peu leur service inutile, paralyser les effets de leur affiliation aussi désastreuse en industrie que celle des clubs en politique; mais, en fait de mécanisme commercial, le bon sens n'est guère l'apanage du XIX^e^ siècle; il raille sur les illusions passées pour en accréditer de plus ridicules. Le XVII^e^ termina par les visions des Jansénistes et des Molinistes; le XVIII^e^ acheva tristement sa carrière dans les chimères d'égalité et de fraternité. Le XIX^e^ débute ridiculement par les rêveries mercantiles; il n'encense que l'Agiotage fardé du nom

Digitized by Google

de spéculation; il multiplie les arènes d'agiotage, les Bourses et Courtiers et tout l'attirail qui sert à tramer des famines, des pénuries manufacturières et autres machinations désastreuses. Chaque bourgade prétend à la ridicule [ ] d'avoir un de ces boursillons d'agiotage. Quand on voit Rhodez et Dijon demander et obtenir une bourse de commerce, n'est-ce pas la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf?

Les affiliations des Bourses et Courtiers ont, comme toutes les ligues fédérales, un penchant à l'empiètement; elles rentrent dans la catégorie des jésuites, des clubs jacobites, des janissaires et autres corporations qui, dans leur début, ignoraient à quels excès l'affiliation les entraînerait: ainsi des Bourses et Courtiers qui tendent sans le savoir à l'envahissement du commerce et à l'asservissement de l'autorité par des syndicats subordonnés au comité central d'une capitale. Leurs empiètements ont été arrêtés jusqu'à présent par l'opposition très-efficace du courtage clandestin, que ni elles ni le gouvernement n'ont aperçu, et que je signalerai. Leur fondateur, Bonaparte, avait donc raison de dire que *personne ne connaissait rien au commerce;* lui-même était fort aveugle sur ce point, témoin son hésitation à réprimer les accapareurs de grains, sa faiblesse quand il fut question du monopole du roulage. Il avait montré beaucoup de hardiesse pour établir le monopole vexatoire des tabacs, qui envahissait à la fois l'industrie et les propriétés en denrées. comment trembla-t-il sur celui du roulage, qui n'eût causé qu'envahissement d'industrie et pas de propriétés?

Observons dans cette inconséquence les dangers d'une erreur en politique commerciale. Bonaparte, qui fut précipité par un choc d'agiotage, allait lui-même terrasser l'agiotage et le monopole anglais s'il eût osé s'emparer du monopole du roulage, sur lequel il hésita et rétrograda après quelques tentatives. Satisfait de l'établissement des tabacs, qui était plus brillant en produits effectifs, il mollit sur le coup de partie, sur le roulage. C'était là le point où il devait frapper: car il ne cherchait qu'à asservir le commerce tout en feignant de le cajoler. Il se serait aperçu, en moins de six mois, que le monopole du roulage lui dévoilait par tableaux tout le mouvement intérieur et extérieur des denrées; qu'il pourrait, à volonté, le ralentir et l'accélérer, et, par ce seul moyen, déjouer l'agiotage en divers cas, notamment sur les machinations de famine, qu'il redoutait fort. Enhardi par ce succès, il aurait donné de l'extension audit monopole, il y aurait ajouté celui de *l'affrétement des vaisseaux* pour envahir tout le transport matériel. Dès que j'aurais vu le gouvernement franchir le premier pas, j'aurais indiqué le surplus de l'opération, le moyen de s'approprier le transport politique, appelé cour-

Digitized by Google

tage, et puis le but de l'opération, l'entrepôt concurrent, qui, absorbant à la fois tous les monopoles et tous les morcellements, y substitue l'unité d'action, l'ordre véridique, la liberté commerciale dont il fait verser le produit entre les mains des gouvernements. Ce produit aurait été, à cette époque, de 700 millions pour la France, limitée à Lubeck et Raguse. Un avantage plus précieux aurait été la chute du monopole maritime des Anglais, qu'on ne peut contrecarrer que par un changement absolu du système commercial qui l'a engendré.

Les financiers de Bonaparte, qui se croyaient des Argus, n'entrevirent pas cette nouvelle carrière. Il n'est pas de corporation plus novice en conquête fiscale que celle des financiers modernes. Ils ne s'occupent que des empiétements particuliers, jamais d'innovations ingénieuses. Ils se laissent enivrer par les flagorneries du commerce qui les redoute. Quand on les voit fléchir devant les Bourses, les Courtiers et la tourbe mercantile qu'ils devraient régir, ils s'admirent eux-mêmes dans leur stérilité. On disait à l'abbé Terray au sujet d'un impôt vexatoire. Mais, monseigneur, c'est prendre dans nos poches. Il répondit : Eh ! où voulez-vous donc que je prenne ? On trouva l'idée plaisante, et aujourd'hui l'abbé Terray ne serait pas le bon plaisant, car l'opération de l'entrepôt concurrent remplit les poches du peuple au lieu de les vider. Elle remplit même celles du prince. Elle frustre, à la vérité, la sequelle des agioteurs et morcelleurs, mais des corsaires ne font pas partie du corps social. Ce sont des Bédouins, des forbans industriels, que la législation rougira bientôt d'avoir tolérés sans songer à les combattre.

CHAPITRE III.

APERÇU DU MÉCANISME DES BOURSES ET COURTIERS.

En bonne méthode, il faudrait débuter par une définition de la Bourse, par une distinction des genres et espèces de Bourses ; mais puisque les critiques permettent à chacun sa méthode, je m'en tiendrai à la mienne qui est, dans tout sujet, de placer la pratique avant la théorie.

Je commence donc par mettre l'intrigue en action dans quelques tableaux à la suite desquels je donnerai la définition et la division des Bourses, Boursons et Boursettes, Boursillons et Boursillettes, dont je donnerai le classement circonstancié.

Ce serait être bien dupe que de juger la Bourse par les pompeuses relations qu'en donnent les journaux, lesquels en raisonnent comme un bon simple qui jugerait les clubistes sur leur étalage d'amour du peu-

Digitized by Google

ple. Ils ignorent ou ils feignent d'ignorer les menées secrètes des croupiers et limiers de Bourse qui causent les fluctuations et crises industrielles. Ils nous donnent pour boussole politique les fables qu'un comité de tripotiers fait répandre chaque jour à la Bourse. A les en croire, tout agioteur est un oracle de sublimes conceptions. C'est avec de pareilles sornettes qu'on mène l'imbécile Civilisation. Il faut mépriser tous ces contes d'enfant si l'on veut acquérir de justes notions sur la Bourse et sur le courtage ; il faut entrer dans le détail de ses prouesses inconnues des badauds. C'est de quoi nous allons traiter.

Dire que les intrigues s'exercent à la Bourse en ordre simple, mixte et composé, ce serait déployer un appareil scientifique sur un sujet risible. Expliquons-nous familièrement. La Bourse a, comme le monde, ses trois classes d'intrigue, noble, bourgeoise et roturière.

1° L'intrigue *roturière ou subalterne* comprend le négoce de consommation, le commerce utile qui traite sagement, ne précipite rien, ne spécule pas, n'excède pas les besoins journaliers. C'est un négoce tâtonné que les spéculateurs appellent dédaigneusement le *carottage*, ou le *margoulinage*, si c'est en détail. La description des intrigues des margoulins et carottiers serait dépourvue d'intérêt.

2° L'intrigue *mixte ou genre à prétention* est un engagement d'une ligue d'agioteurs contre la masse de ces carotteurs ou marchands et propriétaires benins qu'il s'agit de plumer par un coup de filet, par une râfle ou autre manœuvre déjà digne de mention honorable dans les gazettes.

3° L'intrigue *transcendante* ou noble est le choc de deux cabales d'agioteurs qui se livrent des batailles rangées et ravagent l'industrie, les uns par leurs victoires et leur fortune subite ; les autres par leur défaite et leur banqueroute, qui les enrichit autant que les vainqueurs ; le tout aux dépens du bon peuple et des gouvernements qu'on façonne à révérer ce tripot de Bourse dont le fisc est victime aussi bien que le peuple.

La première classe d'intrigues, je l'ai dit, n'est pas digne d'attention. Rien de plus insipide que les débats du négoce de consommation, la rhétorique des carotteurs de province : « Nous y gagnons si peu : » d'honneur nous n'y gagnons rien à ce prix-là ; nous y perdons, ah ! » nous y perdons gros : mais nous ne travaillons pas pour gagner, ce » n'est que pour obliger nos amis, etc., » et autres phrases séduisantes qui constituent le bel art de la vente. Lorsque la Bourse est réduite à ce genre d'affaires, c'est *le mauvais temps*, *le calme plat*. Alors le négoce prend une assiette régulière, les prix varient très-rarement ; le manufacturier peut travailler en sûreté : les effets publics ont un crédit fixe, une valeur stable qui les fait rechercher ; enfin, dans ces jours de

Digitized by Google

mauvais temps, la Bourse a peu d'activité, mais l'État et l'industrie productive sont florissants. Ce qui est, sans contredit, très-fâcheux pour les tripotiers et les Courtiers ou agents de change. Aussi les entend-on s'écrier en pareil cas : « C'est détestable ; voilà un mois que » la rente n'a pas changé de prix, que les denrées n'ont pas bougé ; il » faut monter un coup pour dégourdir tout ça. »

La deuxième classe d'intrigues, la mixte, s'établit quand des évènements ou des machinations quelconques donnent lieu à monter le coup et à organiser des fluctuations, quand les Courtiers peuvent dire : « Ça s'éveille, » et stimuler les spéculateurs à entrer en campagne. Ce mouvement est déterminé par quelque ligue formée dans les capitales pour opérer sur les propriétaires et sur les commerçants vulgaires. Leurs magasins, caves et greniers sont arrhés et enlevés avant qu'ils ne sachent la hausse. Un propriétaire avait gardé long-temps ses grains et ses liquides que l'on dédaignait. Enfin, un Courtier de la clique vient lui offrir du comptant et le juguler. Pressé par le besoin, il accepte et apprend deux jours après qu'on l'a mystifié, que la denrée vaut déjà 20 °/₀ de plus ; que tous les magasins sont achetés et mis en *très-bonnes mains*, c'est-à-dire entre les mains de quelques sangsues des capitales, qui ont fait agir dans chaque Bourse de province des tripotiers et Courtiers affidés et qui, *ayant les reins forts*, beaucoup de capitaux, pourront nourrir la marchandise. Les agioteurs des grandes villes ne sont occupés qu'à coucher en joue les genres de denrées sur lesquels on peut faire ce coup de filet, et le généraliser par l'entremise des affiliés de province qui font chorus de râfle dans les Bourses et boursillons de leur district.

La 3ᵉ intrigue, la transcendante, a lieu quand des ligues d'agioteurs se livrent bataille, quand les denrées commencent à peser sur une coterie qui les a accaparées, et quand, par trop d'avidité, elle a manqué l'occasion de vendre et se trouve pressée par les échéances ; alors une autre coterie, instruite de la situation critique des détenteurs, prend l'offensive, les attaque en débâcle, organise un simulacre de baisse, fait vendre avec éclat et à vil prix de petites parties. Bientôt le désordre se met dans les rangs de la bande surchargée ; ses champions tombent à la file et se déterminent à faire *lessive* au moyen d'une banqueroute qui suit de près. Leurs magasins, quoique donnés à bas prix, ne rentrent pas dans la circulation, ne vont pas alimenter les fabriques et la consommation ; ils retombent *entre bonnes mains* ; ils sont rétrocédés à la ligue victorieuse qui a fait sauter la plus faible et qui donne aux vaincus du comptant que ceux-ci détournent pour frustrer les créanciers pincés dans la banqueroute. Après, l'on ouvre une nouvelle hausse par de savantes manœuvres que l'on fait prôner dans les gazettes. Tel est le *bon temps* qui

Digitized by Google

ruine l'industrie productive et enrichit les tripotiers dans tous les cas, ou par une vente à la hausse, ou par une banqueroute en cas de vente à la baisse. Quant aux Courtiers, ils gagnent indifféremment sur la hausse ou sur la baisse, percevant sur toute mutation, comme les Bédouins qui pillent indifféremment amis ou ennemis.

Telles sont les trois attitudes principales de la Bourse. Elle est languissante dans le 1er cas; animée dans le 2e; orageuse dans le 3e, qui est le bon temps.

Dans le 1er cas, on a peu besoin de Courtiers. Dès que les prix ont une assiette fixe, le fabricant sait où prendre les matières, il a le temps de visiter par lui-même les magasins, et le Courtier n'est écouté qu'à force d'intelligence pour trouver des marchés avantageux. Un tel état de choses est l'enfer des Courtiers et le paradis de l'honnête industrie.

Dans le 2e cas, le fabricant est alarmé par les enlèvements; il a recours aux courtiers pour s'approvisionner au plus vite. Encore n'est-il servi que par les courtiers dédaignés de la ligue d'accapareurs, qui défend à ses agents d'informer les fabricants, ordonne de semer la terreur et de prouver que les matières vont manquer complètement.

Dans le 3e cas, les courtiers ne daignent pas entrer chez les consommateurs; ils ne traitent plus qu'entre les hauts et puissants agioteurs, qui parfois sont de riches fabricants, cumulant alors manufacture et agiotage. Le Courtier, dans ce temps d'orage appelé *bon temps*, ne se borne pas à la simple provision, il obtient souvent de fortes dîmes sur les coups fourrés de râfle ou de débâcle; il en obtient sur les banqueroutes quand il a manœuvré savamment pour les préparer, et sur les ventes judiciaires, qui sont des simagrées convenues d'avance et dont il tire double et triple provision pour la peine de signer.

Remarquons que l'entremise du Courtier devient précieuse en raison de la malfaisance des intrigues. Les cliques d'agioteurs étant trop défiantes pour s'aborder franchement, elles ont besoin de traiter par des facteurs, dépositaires de leur secret ou dupes de leurs feintes; en traitant sans courtier, une ligue d'agioteurs s'exposerait à mettre à découvert ses vues et son plan, qui ne sont point décelés par l'entremise du Courtier. Celui-ci a la faculté de donner chaque proposition comme effet de son avidité, de son aptitude à engager l'affaire. Sous ce rapport, il peut être désavoué des deux parties; il peut les servir et engréner la négociation sans compromettre le secret d'aucun des deux. C'est pourquoi les grands brasseurs d'affaires n'opèrent jamais que par courtiers. N'y eût-il qu'une rue à traverser pour un achat d'un million, l'on envoie le Courtier qui gagne 10,000 francs pour sa peine de traverser la rue et de donner une carte d'arrhes; si le spéculateur y allait lui-même, il donnerait l'éveil, on se douterait du coup de filet, on lui surferait de

Digitized by Google

5 %, et il perdrait 50,000 francs pour n'avoir pas su en sacrifier 40,000.

J'ai dû entrer dans ces détails pour faire comprendre que toute régularité dans la marche de l'industrie privant le courtier des bénéfices attachés aux grands bouleversements, il est intéressé à créer le désordre, il est nécessairement provocateur à l'agiotage. L'organisation de ce fléau est le but des menées secrètes et des correspondances d'affiliation entre courtiers. C'est une classe essentiellement perturbatrice, comme les clubs, et l'on peut juger par là : 1° de l'ineptie des villes qui ont demandé une Bourse de courtage, qu'heureusement elles n'ont pas pu organiser ; 2° de la duperie des écrivains qui ne voient de la Bourse que l'écorce, prônent emphatiquement toutes ses [ ] ; 3° de la duperie des gouvernements qui font élever des palais du commerce pour y rassembler pompeusement ces hordes, voraces par état, conspirant contre l'autorité et contre l'honnête industrie.

CHAPITRE IV.

TACTIQUE DE BOURSE. — DISTRIBUTION DES COURTIERS DANS LES GRANDES MANŒUVRES.

Dans les opérations transcendantes, comme la préparation d'une famine et autres complots, une cabale et ligue d'agioteurs doit distribuer ses courtiers en 3 parties opérant en divers sens, savoir :

Les courtiers de fausse attaque ;
Les courtiers de contre-police ;
Les courtiers de décision, action, explosion en rafle ou débâcle.

Je vais décrire la manœuvre telle qu'on l'exécute dans les villes qui sont des foyers d'agiotage, comme Londres, Paris, Vienne et quelquefois dans les ports. On n'agit pas de même dans les villes secondaires qui n'opèrent qu'en succursales.

1° La fausse attaque doit s'effectuer par des courtiers subalternes qu'on entremet avec des instructions contraires aux vues de la compagnie, comme de proposer et vendre à bas prix quelque peu de la denrée que l'on veut accaparer. On confie d'ordinaire la fausse attaque à des courtiers marrons ou non titulaires, qui, n'ayant point d'exercice légal, ne peuvent pas se formaliser d'être bernés. On leur laisse quelque chose à glaner afin de ne pas trop les humilier. D'ailleurs, dans le commerce, nul ne peut se plaindre d'être dupé, surtout en courtage. Plus un homme est mystifié, plus il a les rieurs contre lui. Si le courtier s'a-

Digitized by Google

perçoit qu'on le lance pour la fausse attaque, il doit trahir le commettant et stimuler quelques acheteurs pour la denrée à l'avilissement de laquelle on l'emploie. S'il agit ainsi, les agioteurs qu'il aura joués prendront de l'estime pour lui et l'emploieront une autre fois dans les grands coups, car, en fait d'agiotage, on n'estime que les aigrefins, et rien n'est plus méprisé des spéculateurs qu'un courtier qui a du penchant à la bonne foi et à la probité.

2° Le courtier de contre-police est un agent peu favorisé qu'on entremet en sous-ordre dans l'opération, pour tenir en haleine l'agent principal qui est initié au plan. Celui-ci est d'autant plus actif et discret au moment de la râfle, qu'il craint la concurrence d'un rival admis partiellement à coopérer. La ligue, avant d'agir définitivement, scrute par le courtier de contre-police l'état de l'opinion. L'on vérifie par ses rapports si les courtiers initiés ont su donner aux esprits les impulsions convenables ; s'ils n'ont point ourdi quelque trahison en formant une contre-ligue d'accaparement ou en n'accusant pas quelque partie bonne à acheter et qu'ils détourneraient pour leur compte.

3° Les courtiers qui sont, selon les cas, courtiers de râfle ou courtiers de débâcle, sont chargés des manœuvres insidieuses, reconnaissances de la place, tableaux des masses d'approvisionnements. Ils sondent l'effet des trames ourdies par la ligue, ils constatent l'état de l'opinion et l'instant d'opérer. Quand toutes les mesures sont prises, on les envoie arrher tous les magasins. Par une carte donnée à double, on déclare la hausse et on envoie aux gazettes un article pour vanter les vastes conceptions des profonds spéculateurs qui ont opéré avec une rare sagacité pour le bien du commerce immense et de l'immense commerce des amis du commerce.

Les manœuvres varient suivant la denrée sur laquelle on opère. Par exemple, s'il s'agit d'une famine, on n'augmente pas subitement les prix, on manœuvre en alarme graduée. L'agence fait former mystérieusement dans les villes de tripot quelques petits magasins de blé ou de farine qu'on fait semblant de tenir cachés, et qu'on place à dessein en lieux très-visibles, en rues bien fréquentées, afin que le public en raisonne. En même temps la coterie répand des augures sinistres sur la prochaine famine; les affidés feignent de brocanter avec éclat en une seule bourse, et à très-haut prix, diverses parties qu'on fait traiter entre compères dont le marché est simulé et ne sert qu'à répandre l'alarme. Là-dessus les gobe-mouches mordent à l'hameçon, s'animent, s'acharnent, se disputent les grains. Tous les capitaux sont distraits pour l'agiotage ; les fabriques sont paralysées, les ateliers fermés, les ouvriers réduits à la mendicité ; le peuple est saisi d'effroi, et les accapareurs font prôner dans quelque *factum* la liberté du commerce, qui va sau-

Digitized by Google

ver l'État des horreurs, des dangers de la famine. Ainsi fut conduite celle de 1811, et il est dans l'ordre que ceux qui organisent la famine se donnent les airs d'en avoir préservé le public assez sot pour les croire, et que l'État adresse, comme Pourceaugnac, des actions de grâces au fripon qu'il devrait étouffer.

On peut déjà entrevoir que les Bourses et Courtiers étant les ressorts de tout cet agiotage, il est non-seulement dangereux d'en créer où il n'y en a pas, mais absurde de ne pas les surveiller et déjouer là où elles existent : d'où il suit que la plus stupide opération qu'ait pu faire la politique moderne a été d'affilier les Bourses et Courtiers selon les méthodes jacobites.

Détails spéciaux sur les manœuvres de la Bourse.

Parmi les dictionnaires des arts et métiers on a oublié de [ ] à celui de l'agiotage, qui pourtant mériterait le premier rang, car il n'est aucun art, parmi les beaux, qui puisse produire en peu de temps 30 millions de francs à l'artiste et 100 mille francs de rente aux entremetteurs subalternes et courtiers.

En attendant qu'un praticien commercial s'occupe à décrire et à classer les opérations d'agiotage, je vais faire entrevoir quelques évolutions de cette noble [ ]. On me permettra de me servir des termes techniques. La Bourse a son jargon bien différent du style fleuri qu'emploient les journaux dans leurs narrés des prouesses d'agiotage. La Bourse est une lanterne magique dont les tableaux se succèdent avec rapidité. Là on ne perd pas une seconde en belles paroles ; on s'aborde sans aucune mention de chaud ou de froid ; on est laconique par urgence et trivial par prudence. Un puriste serait plaisanté à la Bourse, il faut y porter l'argot du métier : je soulignerai les termes empruntés à cet argot.

Pour décrire méthodiquement les opérations de Bourse, il faudrait commencer par la pivotale, qui est l'accaparement. Il faut tenir entre mains une grande masse de denrées. Pour opérer avec fruit, l'opération doit s'exécuter en plusieurs actes, avec intermèdes ou *soubresauts*, qui peuvent doubler et tripler le bénéfice. Acheter pour 10 millions de farines à 60 francs et les faire monter à 120, ce ne serait que doubler son capital. Il faut agir plus savamment, tripler, quadrupler le capital au moyen de *soubresauts*, qui est la manœuvre d'accaparement composé. Il consiste à vendre et à racheter plusieurs fois la même denrée. Les farines accaparées à 60 francs sont-elles montées à 80, on vend. Après quoi il faut manœuvrer pour les faire retomber à 70. Alors on rachète ; on remplit de nouveau ses magasins, puis on opère pour

Digitized by Google

Dans un traité régulier des opérations de la Bourse, il faudrait aller par gradation et décrire d'abord la broutille, les [ ] du métier, par exemple le *Ricochet*. C'est la plus simple des [ ] de courtage. Il consiste à faire passer une denrée en main tierce avant de la faire parvenir à celui qui en fait la demande et qui en a l'emploi. Dans ce cas le Courtier et son prête-nom partagent le bénéfice intermédiaire ; c'est la ressource des Courtiers et débitants qui n'ont pas de fonds disponibles pour s'adjuger les marchés avantageux.

Le ricochet est une amorce qu'on ménage à celui qu'on veut entraîner dans l'agiotage, on lui remet en passade un marché dont la revente est faite d'avance à plus haut prix. Ces bonnes aubaines sont fréquentes dans les jours de *bon temps*, elles amorcent puissamment un capitaliste qui craignait de s'engager dans des affaires inconnues. Manque-t-il de magasins ! on lui vend avec la faculté d'enlever dans 15 jours et souvent la revente est faite le jour même. Ce fut ainsi qu'en 1808 sur les denrées coloniales, en 1811 sur les grains et farines, on parvint à créer tant de menus tripotiers : la plupart des nobles, surtout en Hollande et en Belgique, se trouvèrent gorgés de denrées coloniales au moment de la baisse ; on les avait d'abord amorcés par des ricochets, bénéfices assurés qui aguerrissent le trembleur. A la Bourse comme aux banques de jeu on a des méthodes [ ] pour la recrue, très nécessaire en agiotage, car si le nombre des joueurs était petit, les coups fourrés, pièges et tricheries seraient promptement découverts et il deviendrait impossible de tenter et de mener à bonne fin de grandes opérations. Ainsi tout est lié dans le docte système de l'agiotage et la plus petite manœuvre, comme le ricochet, en servant à lever des recrues, prépare les voies aux grands [ ] de l'art, qui exigent une nombreuse cohue d'agiotage ; c'est le plus sûr moyen de masquer les trames et d'assurer les succès des meneurs.

Je me borne ici à préluder sur leur savoir-faire, il eût fallu les signaler plus en détail ; montrer l'imbécillité du siècle qui les entoure de considération, l'étourderie de la législation qui les affranchit de toute surveillance, les autorise à des manœuvres de conspiration ouverte, comme des syndicats d'affiliations, envois de courriers extraordinaires, etc., etc. Le peu que j'en dirai dans cette section doit suffire pour donner l'éveil, surtout si on considère que de la chute des Bourses, Courtiers et attirails d'agiotage dépend l'établissement de l'entrepôt concurrent, qui doit doubler sans aucun impôt les revenus des gouvernements et mettre un terme à tous les désordres qui affligent l'industrie agricole et manufacturière.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

ANALYSE

DU

MÉCANISME D'AGIOTAGE.

(Suite. — Voir les deux précédentes livraisons.)

CHAPITRE IV.

SCANDALES BIZARRES QUE PRODUIT LE COURTAGE CLANDESTIN.

Les gouvernements sont prodigues pour leurs favoris comme les amants pour leurs maîtresses. L'Usurpateur fut généreux pour les courtiers autant qu'Assuérus pour Aman, que Charles IV pour Godoï. Tel fut le dévouement de Bonaparte pour les limiers d'agiotage : il voulut que tout fléchît devant eux, qu'ils pussent éclipser et tyranniser le commerce de consommation, pour le service duquel ils étaient institués. On régla tous leurs statuts de manière à ne favoriser que l'agiotage, et sous prétexte d'exclure les courtiers illégaux, on interdisait aux négociants de moyenne et de basse classe l'emploi d'agents peu cupides, peu coûteux et analogues au service du négociant peu fortuné qui s'adonne au commerce de consommation.

Cette nombreuse classe de négociants compose la grande majorité ; elle représente avec raison que les courtiers titulaires, gorgés de richesses, enorgueillis par les faciles bénéfices du haut agiotage, dédaignent les commissions modestes et peu lucratives du négociant de

Digitized by Google

moyen ordre. Celui-ci, sans l'intervention des courtiers clandestins ou marrons, serait obligé de déserter son comptoir, d'aller traiter lui-même les négociations ingrates qui produisent au courtier quelques écus. Il n'ose réclamer l'entremise des autres courtiers que pour les services d'où ils recueillent l'or à pleines mains. Dès-lors, la masse immense des petits et moyens négociants composant la majorité serait comme dépourvue de courtiers si elle était réduite à ces privilégiés tout concentrés dans le tripot lucratif des effets publics ou de l'agiotage. Ils y sont absorbés à tel point que, sur 89 courtiers de banque à Paris (9 août 1809), on n'en trouvait pas 1/3 qui daignât s'occuper de la négociation des lettres de change : d'où il résulte qu'une compagnie créée pour le service du commerce ne daignait pas servir le commerce, résultat bien digne des innombrables [ ] qu'a consacrés le traité des ministres consulaires sur ce monopole.

Trois motifs impérieux militaient depuis longtemps pour la révision du traité et des statuts :

1° Le service du moyen et du petit commerce, classes qui composent les 9/10 des négociants.

2° Le droit du fisc. On revient légalement sur les marchés, en cas de minorité par lésion d'outre-moitié. A plus forte raison doit-on y revenir quand il y a lésion de 5/6 et leurre du total sous un gouvernement mineur.

3° L'unité de système. La libre concurrence, en admettant les monopoles dans le cas d'intérêt de l'État ou du commerce, doit les rejeter dans le cas de lésion révoltante de l'un et de l'autre.

Pour satisfaire à ces trois conditions, il fallait admettre dans le courtage comme ailleurs une graduation ou hiérarchie d'agents affectés aux divers services, et versant un cautionnement plus ou moins [ ] selon les bénéfices des fonctions auxquelles ils sont affectés et bornés.

Loin d'aviser à toutes ces mesures d'équité, on a dernièrement mis le comble aux [ ] en accordant l'hérédité du courtage. Quelle monstruosité ! où en serait le système social si pareil empiètement s'introduisait dans le commerce et dans les manufactures, qui auraient bien plus de droits à la demander, car celui qui expose ses capitaux mérite plus de faveur que celui qui ne hasarde que des verbiages. Toute liberté serait anéantie si l'on ne pouvait élever un commerce, fonder une manufacture, faire un armement, sans être l'héritier d'un négociant, fabricant ou armateur. Les courtiers, fidèles à leur tactique de profiter de toutes les occasions pour adresser au ministère des plaintes lamentables sur leur position, ont saisi le moment où les indemnités de guerre exigeaient un sacrifice de chaque citoyen, et, selon leur usage de duper tout le monde, ils ont tiré parti d'un moment de détresse pour

Digitized by Google

obtenir l'hérédité de leurs offices, et à quel prix ? à peine au vingtième de la valeur réelle de cette concession.

Ceux de Lyon ont obtenu pour 4,000 fr. l'hérédité de fonctions qui rendent communément 10,000 fr. et quelquefois 40,000 fr. C'est encore là une scène de monde à rebours : car, au lieu de céder l'emploi pour le capital de la rente au denier 10, on a envisagé la rente comme capital du denier à exiger.

Une fonction qui rend 10,000 fr. de rente n'en vaut-elle pas en propriété héréditaire 100,000 fr., le capital décuple? Combien de manufacturiers emploient un capital de 100,000 fr. pour obtenir, après un travail pénible, 10,000 fr., et encore courent-ils le risque de perdre, tandis que le courtier n'a jamais rien à risquer. Des années médiocres sont compensées par d'autres plus fortunées, mais il y a bénéfice dans tous les cas ; chance qui n'existe pas pour les fabricants. C'est donc estimer très-modérément que d'estimer la concession d'hérédité du courtier au décuple du revenu moyen. On n'en a pas tiré moitié de ce revenu. Est-ce impéritie ou [ ] ? Je ne sais, mais il y a lésion des 19/20, c'est donc un marché dérisoire, une surprise révoltante et punissable dans ceux qui en sont les auteurs.

J'entends répliquer qu'il est bien embarrassant de traiter avec ces aigrefins, que l'autorité, en prenant force informations, est entraînée de duperie en duperie. Sans doute elle n'est pas de force à lutter contre le commerce, encore moins contre les courtiers qui dupent et vexent le commerce. Les financiers s'abusent étrangement s'ils envisagent les courtiers comme des contribuables ordinaires, avec lesquels il suffit des lumières communes pour discerner et obtenir les droits du fisc.

Examinons par quel enchaînement [ ] ils sont parvenus à circonvenir et à [ ] consécutivement les divers ministères.

CHAPITRE V.

DES SEPT INCIDENTS QUI ONT ABUSÉ SUCCESSIVEMENT LES DIVERS MINISTÈRES.

Il est toujours plaisant de voir les beaux esprits dupés par leurs inférieurs. Comment les matois qui composaient le ministère de Bonaparte se laissèrent-ils duper par les courtiers dans la concession du monopole? Sept incidents y concoururent. Je les distinguerai en trois fatalités et quatre faux renseignements.

Digitized by Google

3 *fatalités.*

1° L'engouement mercantile ou esprit du jour. La gloriole d'organiser les amis du commerce immense pour le bien de l'immense commerce des amis du commerce, et là-dessus dans un compte-rendu quelques périodes bien ronflantes. L'on crut faire un chef-d'œuvre [ ] en créant une ribambelle de boursillons de commerce. Cette sotte vanité fit négliger le point important, les informations sur le bénéfice secret, et abonner pour [ ] ridicules que les courtiers appuyaient, selon leur usage, de jérémiades sur le déplorable état du commerce.

2° Le dédain que les grands ont si mal à propos pour les ruses des courtiers, dédain qui fait négliger de se tenir en garde contre eux. Ils sont forts de leur renom de faiblesse, et comparables à une recrue qui tue en duel un maître d'armes en lui portant un coup fourré contraire à toutes les règles, et dont le maître ne se défie pas. Tel a été le jeu des courtiers avec le gouvernement.

3° L'esprit d'agiotage répandu parmi les grands, dont chacun, pendant la révolution, a voulu tenir une partie de sa fortune en portefeuille. Ils ont eu besoin de courtiers pour la manutention de leurs lettres de change, et cet incident avait donné accès et grand crédit aux courtiers auprès des ministres de Bonaparte, de qui ils obtinrent leur monopole vexatoire.

4 *faux renseignements.*

Le ministère ne puisa les siens que dans des sources dont il aurait dû se défier. Il consulta, tant sur la concession que sur les amendements et réclamations postérieures, 4 compagnies intéressées à le tromper.

1° Les négociants.
2° Les chambres de commerce.
3° Les compétiteurs ou marrons.
4° Les courtiers titulaires.

Il semble que c'était recueillir tous les avis, qu'en sondant par tant de voies différentes, le ministère devait recueillir quelques lumières sur le véritable état des choses. Il n'y réussit pas. Rien n'est plus difficile que d'obtenir [ ] sur ce qui touche aux bénéfices cachés du commerce. Analysons l'intérêt de chacun à tromper l'autorité.

1° *Les négociants.* — Ils ont tous pour principe qu'il ne faut jamais faire connaître sa fortune au gouvernement ni lui dévoiler dans le

Digitized by Google

commerce des bénéfices cachés qui donneraient lieu à de nouveaux impôts ; mais toujours lui déclarer que les temps sont si durs, les affaires si ingrates qu'on ne gagne rien du tout, qu'on s'y ruine et qu'il faudra renoncer. Ils suivent la méthode du peuple qui, dans les recensements de récolte et de population, s'accorde à déguiser tiers ou moitié dans la déclaration. Le commerce pense qu'avouer au ministre les bénéfices énormes des courtiers et l'insuffisance numérique de ces agents, ce serait donner à entendre que le commerce est encore dans un état prospère, ce serait contredire les simagrées de pauvreté par lesquelles on cherche à mettre en défaut la surveillance financière. D'autre part, les négociants ne sauraient souscrire à l'idée de révéler des abus dont le redressement ferait passer force millions des caisses du commerce à la caisse d'amortissement. Cette perspective soulève d'autant plus les maisons du premier ordre qu'elles profitent des abus du courtage, et [ ] à molester et à juguler les maisons de moyen et de bas étage, déjà effrayées à l'idée de déclarer au ministre les bénéfices du commerce, en déclarant ceux des banquiers.

De là vient que le Commerce en masse ne peut admettre sur ce sujet que des pétitions insignifiantes et donner que des renseignements insidieux tendant à une affectation de pauvreté. On ne fait valoir que de faibles griefs sans faire mention des lésions faites au fisc. Celui qui les ferait connaître serait honni, persécuté par les autres marchands, discrédité par les courtiers. Ce n'est donc pas vers les négociants que le gouvernement devait chercher des renseignements.

2° *Les chambres de commerce.* — Leurs membres, en tant que négociants, adhèrent à la politique commerciale ou affectation de pauvreté et précaution de ne pas indiquer au fisc des impôts oubliés qui, en frappant d'abord sur les courtiers, s'étendraient bientôt aux classes supérieures, négociants, banquiers, etc.

Les chambres de commerce, comme corporation, trouvent bien d'autres motifs de se taire sur les abus du courtage. Leurs membres sont toujours du petit nombre de 1/10 qui profite des abus commerciaux. Un membre de la chambre, qui n'est pas opulent, est courtisé, favorisé de dépôts abondants et prôné en affaires de crédit par les courtiers privilégiés, qui ont un vif intérêt à ménager cette autorité et à s'étayer de son suffrage auprès du ministre. D'autre part, lesdites chambres, par faveur ou par étourderie, ont été dans le principe entraînées à des démarches favorables aux courtiers. Ce monopole est devenu une affaire d'amour-propre sur lequel on ne veut pas rétrograder.

Le syndicat de courtage a d'autres ressorts pour gagner ou pour terrifier chaque membre de la chambre de commerce, mais je me fixe aux principaux. Il gagne les riches par l'appât de ligue avec les courtiers

Digitized by Google

titulaires pour juguler le petit commerce. Il gagne les pauvres par la promesse de les accréditer, de leur verser des dépôts, et d'ailleurs les courtiers, avec leur tactique d'inquisition syndicale et de délation secrète, ont sur la masse des négociants, même sur ceux de la chambre, le même empire qu'avait une poignée de clubistes sur la masse des autorités. D'où l'on voit que les chambres sont encore plus intéressées que les négociants à déguiser les abus de courtage, abus dont on verra plus loin un ample tableau. Nous n'en sommes ici qu'aux lésions fiscales.

3° *Les compétiteurs et courtiers postulant et réclamant contre le monopole.* — Il semble que ceux-ci auraient dû dévoiler les abus. Il n'en est rien. Ces prétendants nourrissent l'espoir d'arriver en partage au monopole. Ils cherchent moins à rétablir l'équité qu'à participer à l'injustice. Aussi se garderaient-ils bien de dire au ministre la vérité sur les sommes à percevoir du courtage, ils n'adressent que des réclamations insidieuses où ils voient tous les désordres dont ils espèrent tirer parti.

Un jour, à leur sollicitation, je brouillonnai un mémoire où je dévoilais les griefs principaux contre le monopole des courtiers titulaires, entre autres le larcin de 50 °/₀ fait à la caisse d'amortissement. A cette lecture ils pâlirent et s'écrièrent : « Tout est perdu si le ministre vient » à savoir cela, le métier est gâté. » Je leur observai qu'ils échoueraient tant qu'ils se borneraient à des demi-mesures. Inutiles représentations! La crainte de voir leurs profits diminués les émut tellement, qu'ils n'entendirent plus aucune objection. Je ne pus pas achever la lecture du mémoire, qui était pourtant moins indiscret sur le courtage que ne l'est celui-ci. On voit, par cette anecdote, que si le ministre est abusé par des réclamants qui affectent de dénoncer des abus, il doit l'être bien davantage par les privilégiés qui en profitent. Passons à ces derniers.

4° *Les courtiers titulaires.* — Ceux-ci ne sont guère consultés par le gouvernement, mais ils n'attendent pas qu'on les consulte. Ils assiègent toutes les avenues et font retentir partout leurs hypocrites lamentations sur les malheurs du temps et autres sornettes. Ils parviennent, à force d'intrigues, à accréditer au moins une partie des impostures qu'ils hasardent. Ils redoutent surtout l'instant où il faudrait admettre quelques-uns des nombreux postulants qui offrent un cautionnement. Leurs arguments se réduisent à celui-ci : « Nous trouvons la proie si » belle, que nous nous sentons le courage de la gruger tout entière » à nous seuls. » On les entend dire en public : *Nous voulons tout pour nous et rien que nous.*

Digitized by Google

J'ai fait connaître les intérêts des quatre partis consultés sur les abus et les tracasseries du courtage. On voit que 4 coteries, avec des intérêts très-opposés, doivent pourtant se réunir sur un seul point qui est de cacher au gouvernement la vérité sur les bénéfices commerciaux. Je n'ai pas prétendu blâmer ces diverses compagnies. On ne peut raisonnablement condamner chez des civilisés le soin qu'ils prennent de leurs intérêts personnels. J'ai voulu établir que le gouvernement restera dans l'erreur tant qu'il s'attendra à tirer quelque lumière des 4 classes d'hommes qui, dans cette affaire, ne sauraient être véridiques sans aller contre leur intérêt personnel.

En résumé, le gouvernement est leurré dans ce monopole sur les trois buts qu'il se proposait. On le berce de trois illusions en lui promettant :

1° Garantie de l'impôt qu'il doit percevoir de cette industrie par les tributs de patente, conseing, etc., auxquels échappent des agents non titrés.

2° Garantie au commerce de la moralité et de la juste proportion de ses courtiers, par un cautionnement qui réponde de leurs actions et qui élague la foule des agents superflus.

3° Garantie aux courtiers de la considération que peuvent compromettre certains agents immoraux, juifs et autres qui s'immisceraient sans titre et sans responsabilité dans l'exercice du courtage.

Tels sont les motifs qu'on peut faire valoir pour obtenir le monopole, il a produit trois résultats diamétralement opposés aux garanties promises.

1° L'impôt est complètement éludé. Le fisc est frustré de tous ses droits, même sur la patente et le cautionnement qui sont illusoires ou plutôt dérisoires. J'ai démontré qu'au contraire les courtiers ont l'art de se faire pensionner indirectement par le fisc et de percevoir, indépendamment des bénéfices de courtage, diverses dîmes et immunités qui, excédant le produit de la patente, du cautionnement, sont pour eux une pension réelle substituée à l'impôt.

2° La moralité des courtiers est encore moins garantie. Si leur monopole écarte les menus larrons, il favorise les grands fripons, les banqueroutiers audacieux comme on l'a vu dans les [ ] de Lefebvre et Fould à Paris, Seigneray à Bordeaux, Peillod à Lyon, banqueroutes d'autant plus scandaleuses que le réglement interdit tout commerce aux courtiers, toute disposition des fonds déposés pour leur privé compte. Leur compagnie n'use de son influence que pour assujétir à l'agiotage les effets publics et trahir en tout sens leur pays qui les comble de faveurs.

3° L'industrie des courtiers n'est pas régularisée. Les vexations et

Digitized by Google

lacunes de service résultant de leur monopole obligent le négociant à employer en tous pays des courtiers illégaux ou clandestins, exempts de tribut. Il ressuscite les coutumes du jacobinisme par les dénonciations secrètes et autres mesures inquisitoriales employées par les syndicats de courtage.

Tant de duperies de la part du gouvernement de Bonaparte donnent lieu à soupçonner une [ ] dont les courtiers n'ont pas fait grand mystère. On les entendait dire ouvertement de tel grand personnage : *Pour celui-là nous l'avons dans notre manche.* Il est probable que les courtiers avaient suivi le bon conseil de Virgile : *Placant hominesque Deosque munera.* Eh ! sans le ressort de la vénalité, comment pourrait-on croire qu'un gouvernement qui se composait de chefs très-cauteleux et très [ ] eût pu sacrifier ainsi tous ses intérêts? à qui? à des courtiers.

Après ce préambule sur les incidents qui ont favorisé cette compagnie, il est temps de faire connaître [les abus du courtage], avec quelques détails ; je ne traiterai le sujet qu'en abrégé pour ne pas surcharger la section, déjà fort étendue.

CHAPITRE VI.

DES ABUS DU MONOPOLE DE COURTAGE.

Dans l'analyse des maîtrises ou monopoles limités numériquement, je rencontre un obstacle. C'est que je ne les connais pas par expérience, et ne puis me procurer les brochures qui en ont dévoilé les abus. Je ne suis initié qu'aux mystères secrets d'une seule que j'ai exercée en contravention ; c'est celle du Courtage.

On peut rapporter les abus du monopole de courtage à 3 genres et à 12 espèces; indépendamment de la lésion fiscale dont j'ai traité séparément et par forme de préambule.

PREMIER GENRE. — *Les exactions industrielles.*

Premier grief. *La cumulation d'emplois sans impôt.* — Habitués à ne suivre aucune loi, ils exercent publiquement la commission et la banque, en dépit des statuts qui défendent cette cumulation. Souvent ils se disent courtiers pour éviter l'impôt de banquiers, et banquiers pour éviter celui de courtiers, quand ils devraient payer l'un et l'autre. Dans Bordeaux, Marseille, Rouen, Montpellier, ils sont tous banquiers et courtiers à la fois.

Digitized by Google

On est bien [ ] de ne voir dans l'almanach que trois courtiers de banque dans des villes comme Rouen, Marseille, qui en occupent au-delà de trente ; mais au moyen de la bigamie que je viens de citer, ils évitent cautionnement et patente. Un petit nombre d'entre eux consent à ce tribut pour profiter des dîmes que la loi accorde aux courtiers en légalisation d'affaires contentieuses. La finance a bien entrevu qu'elle était jouée par les courtiers de grandes villes, mais avec leurs livres de banque ils savent en bonne forme éluder la loi, et les financiers peu experts en pièges mercantiles se laissent prendre à celui-ci comme à tant d'autres. Et ce n'est pas un tort individuel ; c'est une corporation tout entière qui foule aux pieds les statuts faits pour son avantage et dictés par elle-même.

Denxième grief. *La compensation d'impôt par les dîmes commerciales.*—Elles sont au nombre de trois : 1° Droit sur le contentieux, sur les comptes de retour, enchères, ventes juridiques, sans autre corvée qu'une signature ou une apparition. La loi serait fondée à confier cette intervention aux agents fiscaux, et leur allouer la dîme qui équivaut et surpasse parfois le produit de la patente des courtiers. D'ailleurs, ces messieurs ne se bornent pas au droit fixé. J'en ai vu signer des comptes de retour à 3 0/0 de différence du cours et se faire donner moitié du grivelage. Même fredaine a lieu en ventes juridiques. Souvent elles sont convenues d'avance. Le courtier intervient pour la forme, et reçoit 3 0/0 pour sa signature et sa part au gâteau.

2° Dîme sur les loteries mercantiles de ventes à livrer qui sont des jeux de sommes énormes stipulées sur des objets imaginaires, sur deux ou trois mille tonneaux ou balles qui n'existent pas, sur lesquels on paie, on reçoit à l'époque de livraison le montant de la variation que le cours a subie. Cette loterie autorisée est d'autant plus active qu'elle n'est pas grevée de chances inégales comme les jeux publics, et se prête beaucoup plus à la frénésie du jeu. Cette mine d'or abandonnée aux courtiers pourrait être tenue en régie par le fisc à qui appartiendrait la prime de légalisation du marché. Il faudrait même grever ces jeux de hasard d'une prime très-forte pour en arrêter la propagation. C'est une branche d'agiotage très-riante, une *perfectibilité commerciale*, qui produit aux courtiers au-delà de l'intérêt de leur cautionnement. Il est compensé par cette seule dîme.

3° Dîme sur les créances en faillite, autre prérogative des plus scandaleuses. En cas de faillite, la créance du courtier est privilégiée comme celle du boulanger, du boucher et du logeur, qui ont fourni des valeurs bien réelles, tandis que le courtier n'a fourni que des verbiages et des mensonges qu'on assimile en importance aux fournitures de pain et de viande.

Digitized by Google

Que de faveurs au mensonge dans un siècle qui se vante de chercher la vérité! Cependant, le courtier est un créancier qu'on devrait placer au dernier rang, car loin de risquer il gagne en cas de perte supportée par l'objet vendu. En cas de faillite, le perdant devrait être autorisé à percevoir double prime sur le courtier qui, par astuce ou par avidité, a provoqué la livraison, et qui souvent cause les faillites en provoquant de folles entreprises. On en voit s'entendre avec le failli pour lui procurer des marchandises, duper des négociants et partager la dépouille. Ils ont su, comme on le voit, se faire allouer des dîmes sur les fredaines pour lesquelles ils devraient en payer eux-mêmes, et les trois que je viens de citer doivent compenser, souvent même surpasser le prix de la patente et l'intérêt du cautionnement. Dans ce cas c'est l'état qui les pensionne pour le monopole qu'ils lui ont surpris.

Troisième grief. *Le péculat fiscal et commercial.* — Le péculat commercial consiste dans le divertissement des capitaux que le courtier aventure pour son propre négoce aux dépens du capitaliste qui les lui confiait pour un placement solide. Les courtiers, en exposant ainsi le bien d'autrui sans son consentement, gardent le bénéfice en cas de succès; mais en cas de perte, ils se dédommagent par une *banqueroute* pour *compte d'amis*, pour compte du dépositaire qui n'avait pas même connaissance du divertissement de ses fonds et qui, dans l'intervalle, a été abusé par quelques effets simulés ou par quelque autre ruse. Ces fonds hasardés par le courtier sont autant de larcins faits au négociant chez qui le dépositaire et la loi voulaient qu'on en fît le placement.

Le péculat fiscal consiste dans la revente d'offices confiés en jouissance viagère, en usufruit (avant 1816). Ces courtiers peuvent être destitués comme l'ont été Lefebvre et ses adhérents. Ils se mettent en règle (c'était avant l'hérédité) par des démissions et des simagrées apparentes, en représailles desquelles on devrait leur infliger la peine du talion, le procès sur notoriété et la restitution du bénéfice de revente qui est quintuple de leur cautionnement.

Quatrième grief. *L'élimination concurrente des négociants.* — C'est ici le côté plaisant des escamotages. Le négociant, si j loux de son industrie, souffre paisiblement que des subordonnés le rivalisent en contradiction aux lois, qu'ils enlèvent l'industrie au commerce payant les impôts. Analysons ici la lésion du négociant que la Chambre de Paris n'a exprimée que vaguement dans sa réclamation.

Le courtier perçoit 1/2 0/0 du vendeur et 1/2 0/0 de l'acheteur. Total, 1 0/0. Le commissionnaire, au contraire, donne 1/2 0/0 au courtier. Ainsi, l'un a déjà perdu 1/2 0/0 là où l'autre a gagné 1 0/0. Différence, 1 1/2 pour le courtier (et proportionnellement en banque). Il peut bien traiter le commettant au rabais et offrir à 1 0/0 la commission sur la-

Digitized by Google

qualle le négociant perçoit 2 0/0. Dès-lors, le commettant qui à ce prix donnera la préférence au courtier, dans un achat de 1/2 million de grains ou de denrées trouvera une épargne de 10,000 fr. sur cette préférence, et pourtant le courtier, en percevant 10,000 fr. sur la provision, aura gagné tout autant que le négociant qui en aurait perçu 20,000 fr. Compte bien connu des gens de commerce. De là vient que beaucoup d'acheteurs ou consignateurs abandonnent le négocient et préfèrent le courtier.

Celui-ci a encore sur les négociants l'avantage de s'adjuger les meilleures parties, car il est informé des arrivages avant les négociants qu'il est chargé d'aviser, et il peut arrher avant eux.

La chambre de Paris a glissé sur ce [ ] dans ses doléances du 9 août 1809. En le dévoilant avec éclat, elle aurait suggéré à beaucoup d'étrangers l'idée de traiter par les courtiers. De là vient qu'elle reproche simplement aux courtiers d'exercer la commission, et ne fait pas mention de la lésion énorme du négociant luttant contre eux. Il en est de même des négociants ou chambre de commerce. Dans toutes leurs communications faites aux ministres, ils sont toujours contenus par quelque motif d'intérêt qui les force à déguiser en plein ou en partie ces vérités.

Quant aux négociants, ils souffrent ces pirateries de leurs courtiers, parce que les corporations affiliées ont, comme les clubistes, la propriété de paralyser toute masse qui veut lutter contre elles. Quand le commerce a toléré qu'on donnât à ses valets titrés une puissance qu'il n'a pas lui-même, un syndicat de dénonciation secrète et de correspondance affiliée, qui dispose par ses menées du crédit individuel, on a dû s'attendre que bientôt les valets empièteraient sur les maîtres. C'est ce qui est arrivé.

Corollaire. — J'ai démontré que les courtiers, loin de payer (en balance ultérieure) aucun impôt, sont, d'après les 3 dîmes, pensionnés et dotés par l'État, indépendamment des énormes bénéfices attachés à leurs fonctions. Ils jouissent en outre du produit des pirateries qu'ils exercent, l'élimination concurrente et autres, sur le négociant et le capitaliste. En contravention aux lois qui leur défendent le commerce et la banque, ils jouissent de la cumulation des deux emplois, en ne payant patente que pour le moindre, et quelquefois pour aucun. Ils jouissent d'une véritable dotation par la faculté de revendre avec un énorme profit un office concédé à vil prix. Voilà quelques duperies du fisc ; on verra qu'il éprouve de la part des courtiers des lésions bien plus importantes.

Que de faveurs pour la classe la plus fourbe et la moins digne de protection ! Quel talisman ont donc les courtiers pour fasciner et aveugler ainsi la débonnaire finance ? N'est-on pas tenté de croire qu'ils

Digitized by Google

ont comme le serpent la propriété de charmer et de stupéfier la victime qu'ils veulent dévorer ?

Jusqu'ici nous n'avons vu que plaies d'argent dans les 4 griefs du premier genre, et même dans la grande lésion de cautionnement indiquée au préambule. Toutes ces pirateries sont peccadilles, et c'est sur le gouvernement que retombe le blâme. Plus les courtiers spolient, plus ils se montrent dignes de leurs soutiens. Quand l'autorité a la bonhomie de se fier aveuglément à la classe la plus mensongère de la Civilisation, de lui accorder des statuts permanents sans faculté de révision annuelle, sans précaution contre les subtilités de ces [ ], si le gouvernement est dévalisé, on ne peut pas plus le plaindre qu'un voyageur qui s'aventurerait sans [ ] au milieu des Bédouins ou Cosaques, gens qui sont en guerre ce que sont les courtiers en industrie, pillant amis ou ennemis partout, sans risquer de combat. Au reste, quand on voit les codes les plus sagement médités présenter encore, dès leurs premières années, des lacunes et des imperfections qui exigent une foule d'amendements, que penser de la prétention des ministres consulaires qui crurent pouvoir dès le premier coup d'essai assujétir et régir en un seul règlement, et judicieusement, une corporation inépuisable en stratagèmes et en audace pour éluder les lois, et qui par son caractère d'indiscipline et par ses habitudes d'intrigues, mérite qu'on l'assujétisse à la révision périodique de tout règlement dont elle est l'objet.

Cette réserve de révision était d'autant plus nécessaire que les occupations et les bénéfices des courtiers peuvent être doublés, triplés dans les [ ] En cas de pacification, il était juste d'élever en même rapport la patente et le cautionnement, et d'augmenter le nombre d'agents selon l'extension que la paix et l'ouverture des mers donnent au service. On remplirait un volume des inadvertances qu'a commises sur ce règlement le ministère consulaire : faut-il s'étonner que les courtiers en redoutent si fort la révision ?

DEUXIÈME GENRE. — *Les bizarreries administratives.*

Nous passons à des délits graves qui compromettent la législation, la morale et la discipline. J'ai dû classer séparément ces délits et les isoler des larronages qui prêtent aux facéties.

Cinquième grief. *Le droit de répartition proportionnelle de l'impôt enlevé au gouvernement.* — Lorsque tant de contribuables se plaignent de ne pouvoir subvenir aux impôts, comment se fait-il qu'on refuse les tributs offerts par la classe aspirante au courtage ? C'est, dit-on, pour ne pas déroger aux conditions du monopole de Bonaparte ; mais lui-

Digitized by Google

même avouait qu'on ne connaissait rien au commerce, et il en a bien fait preuve dans cette occasion, où il sacrifia aux courtiers le droit de l'état en finance : la répartition proportionnelle et annuelle de l'impôt.

Les bénéfices du courtage étant sujets à de grandes variations, l'autorité doit en constater les inégalités annuelles et varier en même rapport la quotité de l'impôt. Lorsqu'une paix maritime rouvre les communications, on voit dans chaque port les fonctions du courtage s'élever au double, au triple, et ainsi des bénéfices. Or, les mers étant fermées à l'époque du traité entre Bonaparte et les courtiers, ils firent valoir cette entrave pour [ ]; l'entrave cessé, les impôts stipulés sur cet état de choses deviennent dérisoires quand les facultés des contribuables sont évidemment triplées. N'est-il pas de règle, en finance, de charger les cantons ou individus dont la fortune s'accroît et de dégrever ceux qui sont en souffrance, et de réserver à l'état les moyens d'établir cette proportionnalité annuelle? Or, pourquoi, sur l'industrie très-variable des courtiers, déroger à cette règle, dont le seul oubli suffirait pour frapper de nullité le règlement de Bonaparte?

Je m'appuie d'un exemple. A l'époque où l'on créa, à Lyon, le monopole, les courtiers de banque gagnaient autant que ceux de soie, et tous deux plus que ceux de commerce. On fixa les deux premières classes à 12,000 fr. et la troisième à 8,000; mais les conquêtes et autres incidents concentrèrent dans Lyon et Strasbourg une foule de relations commerciales, entre autres le marché des cotons du Levant et de Naples. Il arriva que les courtiers de commerce, qu'on avait nommés par dérision les *huileux* (1), gagnèrent plus que ceux de soie et de banque : souvent un huileux gagnait mille écus en un coup de filet; ils devaient

---

(1) *La noblesse et la roture du courtage.*

Recourons à quelque facétie pour nous délasser de ce [ ]. Examinons nos héros les courtiers, sujets comme les autres aux faiblesses humaines. Ils ont entre eux une noblesse et une roture. On conçoit que c'est le poids de l'or qui décide de la noblesse. Eh! quelle autre boussole des courtiers pourraient-ils suivre?

Ceux de banque et d'effets publics étaient jadis les nobles de la corporation; de là vient qu'ils prirent le nom d'agents de change, laissant aux autres le nom de courtiers ou courtauds, qui est assez trivial. Cependant les fonctions sont les mêmes de part et d'autre, car trotter pour négocier des denrées ou des lettres de change, pour un domaine, c'est toujours être un entremetteur ou courtier, et j'applique ce nom même à des gens qui négocient sur les demoiselles à marier. Dira-t-on qu'ils sont agents de change pour le mariage? Non. Ce sont tout simplement des courtiers de mariage, et c'est peut-être la classe la plus nombreuse, car tout le mode se mêle de proposer des demoiselles au

Digitized by Google

donc, pendant ces années, fournir en cautionnement et en patente plus que les courtiers de banque et de soie.

Concluons de là qu'on ne doit statuer que temporairement et conditionnellement sur toute l'organisation du courtage, tant en impôts qu'en nombre d'agents, et que l'autorité fiscale tombe dans le ridicule, si elle se prive du droit de révision périodique sur les statuts, contributions et nombre d'agents d'une industrie si variable en tout sens et si suspecte à l'autorité qu'elle contrecarre sans cesse dans les intrigues d'agiotage.

Sixième grief. *La faveur de la loi assurée à ses violateurs les plus coupables.* — Si le courtier illégal est riche, il peut exercer audacieusement en dépit de la loi, prendre patente de banque ou de négoce, s'étayer d'endossements accidentels, de comptes simulés, de commissions réelles. Ainsi, celui qui préjudicie le plus au commerce, en cumulant les fonctions de courtier et de commissionnaire, jouit de la protection de la loi et de l'entrée légale à la Bourse, tandis que celui qui demande à exercer en payant l'impôt et le cautionnement est l'objet de la rigueur des lois.

En outre, on favorise par cette inconséquence tout hypocrite qui, ayant l'intention secrète de ne pas payer le cautionnement, affecte de

---

détriment des notaires, qui ont le privilége, mais qui ne peuvent suffire, vu l'abondance de la denrée.

Au fait, certains courtiers ont prétendu à la noblesse, et, dans chaque ville, ceux à grand bénéfice ont voulu un titre imposant. Par exemple, à Lyon, ceux de la soie, qui sont des matadors, se sont dits agents de change pour la soie, titre aussi exact que le serait celui d'un cordonnier qui se dirait tailleur pour les bottes.

Dans la même ville de Lyon l'on appelait, en 1800, les courtiers de denrées des *huileux*, et la liste de ceux-ci fut reléguée à la Bourse, dans un petit tableau séparé, tandis que ceux de banque et de soie furent inscrits dans un grand et noble tableau d'où étaient exclus les *huileux* ou roturiers.

Mais il est arrivé depuis dix ans que les huileux ont fait des bénéfices énormes sur l'agiotage des denrées coloniales. Les huileux, dans ce charivari, ont gagné amplement de quoi payer le dégraisseur; de sorte que les courtiers nobles, ceux de bourse et de soie, ont commencé à sourire aux huileux, à s'humaniser avec eux, leur adresser des douceurs du jargon : « Ah! les chiens, ont-ils fait leurs farces, les coquins! » Au besoin, on admettait les huileux dans le grand et noble tableau d'où ils furent exclus, lorsqu'ils étaient petits garçons. D'autres [ ] ont eu lieu dans beaucoup d'autres villes. D'après cela on ne sait trop quels sont les vrais nobles entre les courtiers, puisque les anciens colliers de l'ordre se mésallient avec les roturiers qui ont acquis le poids de l'or en faveur. Voilà donc aussi le courtage en révolution. Tant il est vrai, comme l'a dit Mirabeau, que la révolution devait faire le tour du monde, sans en excepter l'obscure république des courtiers.

Digitized by Google

l'offrir, et se prévaut de la bienveillance qui s'attache aux prétendants arbitrairement exclus.

Ces inconséquences d'une loi qui contrarie en tout sens l'honnête aspirant pour assurer pleine faveur à l'hypocrisie suffiront pour expliquer le mépris général où est tombé le règlement et la répugnance que les tribunaux et la police témoignent à exercer des poursuites qui, frappant les [ ] dignes de protection, n'atteignent point les contrevenants, dignes de châtiment.

Septième grief. *Le refus de service faute de nombre.* — Nous voulons, disent-ils, tout pour nous et rien que pour nous. Par suite de cette avidité, ils se limiteront à un si petit nombre, que le service doit éprouver des lacunes. Il est connu que, parmi ceux de Paris, absorbés au tripot de la rente, il n'en est pas un tiers qui se donne à la négociation des lettres de change, besogne habituelle des négociants, pour qui ils sont créés. Ainsi, sur les quatre-vingt-dix courtiers de Paris (1808), il en reste seulement un tiers pour le service des lettres de change, trente seulement, nombre qui ne peut suffire à Lyon, ville cinq fois moindre que Paris en population et en banque.

A Lyon, ils s'étaient limités d'abord au petit nombre de cinquante, qui excita d'abord tant de réclamations, que, pour céder tant soit peu au commerce, ils s'adjoignirent seulement dix collègues de plus, mais le nombre peut-il suffire? Jugeons-en par une branche du service, les laines.

Elles sont exercées à Lyon par plus de cent maisons exerçant la fabrication ou l'approvisionnement de la chapellerie, et l'on ne voit, parmi les dix courtiers, qu'un seul occupé fixement à ce service, et aucun lorsque ce privilégié tombe malade. Où en serait le service des cent cinquante maisons si elles n'entremettaient pas des agents clandestins?

Sans doute les neuf autres titulaires s'ébranleront quand ils verront quelque belle proie, quelque partie de matière offrant cent écus de provision en une pirouette et pouvant devenir objet d'agence et de revente en ricochet, mais ils n'iront pas voltiger aux extrémités de la ville, abandonner la denrée coloniale, pour visiter les fabriques de chapellerie; elles ont donc à leur service un seul courtier. Il en faut au moins trois à chaque négociant pour assurer la concurrence et se garantir des avis insidieux. Il serait bien imprudent de se fier à un seul, dont on peut n'avoir pas la faveur secrète; et d'ailleurs, cet agent unique, lorsqu'il est une fois arrêté par une négociation, peut-il continuer la visite des cent maisons? Il n'en voit même pas le quart chaque jour; la plupart ne seront ni informées, ni avisées, ni servies aux instants de besoin. Faut-il s'étonner qu'elles écoutent les non-titulaires qui se présentent et qu'elles se rendent à l'opinion très-bien énoncée par la chambre de Paris dans

Digitized by Google

ce passage : *Nécessité n'a point de loi.* S'il en était autrement, le commerçant serait donc le seul être qui n'aurait pas le droit de se faire servir en payant, et ce n'est pas être servi que d'être réduit à trois agents gorgés d'or, dédaigneux sur les petits bénéfices, et avilissant tout le moyen et bas commerce par leur abandon ou leur humiliante protection.

Huitième grief. *Avilissement de la loi qui heurte l'opinion, seule garantie de l'exécution du réglement.* — Il n'est violé par le courtage clandestin, qu'autant qu'il plaît au négociant d'y concourir. Les agents secrets n'ont d'appui que la commisération du négociant, indigné de voir exclure des hommes nécessaires, économiques, modestes, et s'offrant à payer les impôts exigés. La loi, déjà avilie par ses duperies et sa contrariété avec l'intérêt commercial, devient ridicule pour avoir concédé à vil prix le monopole et le droit odieux de persécution. Le négociant, habitué à compter et à rançonner par sou et maille, regarde en pitié une loi qui accorde pour 12,000 fr. le privilége qu'on revend à l'équivalent de 75,000. Une telle niaiserie en affaires de finances est, aux yeux du négociant, le plus honteux des torts. Si, à ce ridicule, se joint l'oppression du négociant, qui a besoin de maintenir la concurrence entre les courtiers, ses agents, et se garantir de leurs ligues avec le haut agiotage, on conçoit que le négociant doit considérer leurs statuts comme une surprise faite au gouvernement et au commerce, qui en sont également dupes.

TROISIÈME GENRE. — *Les monstruosités politiques.*

Neuvième grief. *La subversion hiérarchique.* — L'autorité réprime en tout sens l'empiètement des subalternes sur les chefs : on l'a vue intervenir contre les artisans nommés compagnons du Devoir et du Gavot, qui voulaient exercer une autorité collective sur leurs supérieurs, interdire tel atelier, censurer et contrecarrer les dispositions des manufacturiers, ou bien opérer à l'imitation des courtiers qui interdisent secrètement tel comptoir, délibèrent que la compagnie n'y entrera plus et le discréditera. Le gouvernement a reconnu l'abus de ces empiètements des subalternes ; il a fait rentrer dans le devoir les ouvriers dits Gavots et Dévorants. On doit suivre pareil système à l'égard des courtiers ou commis bannaux, d'autant plus que les chefs ou négociants sont vingt fois plus nombreux que les courtiers, qui les traduisent par centaines devant les tribunaux. Les opérations du négociant ne doivent être inspectées que par ses pairs ou par ses supérieurs, et, selon la hiérarchie des pouvoirs, c'est la compagnie de courtage qui devrait être soumise à l'inspection d'une compagnie de négociants, spécialement instituée pour surveiller les intérêts du commerce contre cette corpora-

Digitized by Google

tion, toujours prête à empiéter, exerçant publiquement la banque et la commission, qui lui sont interdites.

On a, au contraire, légalisé chez les courtiers l'usurpation qu'on réprime chez les compagnons artisans. On permet aux courtiers de scruter et de dénoncer les négociants pour libre emploi de confiance. Pour réfuter tous les sophismes dont on a étayé cette tyrannie des courtiers, raisonnons sur l'hypothèse d'une application de leur monopole à d'autres classes.

Supposons qu'on accorde trois monopoles semblables à trois classes d'agents du négociant, savoir : les capitaines de navires marchands, les voyageurs de commerce et les commis de magasin ; qu'on restreigne les compagnies fort au-dessous du nombre nécessaire au service, et que les négociants soient obligés de choisir exclusivement parmi ces trois lignes de monopole, de refuser, malgré ses talents, tout autre capitaine, voyageur ou commis qui offrirait de fournir le cautionnement imposé.

Le négociant, ainsi limité dans l'emploi de sa confiance, ne serait-il fondé à se plaindre, en cas de naufrage ou de capture de ses vaisseaux, ou de voyage infructueux, ou de mauvaise gestion de ses magasins? Ne serait-il pas en droit de dire au gouvernement : « Consentez à me laisser le choix de mon capitaine, voyageur ou commis, ou bien soyez garant de l'arrivage de mes vaisseaux, du produit des voyages entrepris et des magasins approvisionnés à mes frais. »

Or, si l'état s'abstient de créer des monopoles sur trois branches d'industrie commerciale *subordonnée*, et dont il pourrait percevoir, en cautionnement et patente, des tributs bien plus copieux que ceux des courtiers, concluons que le monopole obtenu par les courtiers est effet de surprise et de duperie dérogeant au principe de concurrence établi en administration. La faveur est d'autant plus révoltante que les courtiers sont des agents sans aucun mérite, bien moins importants que les capitaines de navire, voyageurs et commis, gens qui ont besoin d'expérience et de connaissances éprouvées, tandis que les conditions requises pour le titre de courtier sont infamantes pour le métier et le récipiendaire; aussi la loi n'ose pas les énumérer, elle se borne à exiger l'absence d'exercice pratique, parce qu'il est assez connu que les plus habiles candidats sont les gens les plus fourbes : le courtage ne prospère jamais mieux qu'aux hommes qui excellent dans le mensonge. C'est de quoi l'on se convaincrait si l'on [ ] une candidature de praticiens courtiers. La loi a sans doute prévu cet affront, puisqu'elle n'a pas osé former de candidataire ni mentionner les conditions requises dans la pratique de cette fallacieuse industrie.

Dixième grief. *Spoliation du fisc, du gouvernement, du peuple et du commerce.* — J'ai démontré suffisamment la spoliation du fisc par

Digitized by Google

les courtiers titulaires, soit directement par l'escompte des 5/6 en cautionnement et par concession de dîmes, soit indirectement par suggestion de refuser les versements qu'offrent les non-titulaires.

Passons à la spoliation du gouvernement sous des rapports étrangers au régime fiscal. Les rapines de l'agiotage s'exercent directement ou indirectement sur l'administration, comme il arriva dans l'origine de la banque de France. Les courtiers et limiers de Bourse jetèrent les hauts cris contre ce terrible établissement, qui tendait à terrasser l'usure, maintenir les capitaux à un taux modéré, et comprimer les fredaines *du bon temps*. Les courtiers de Lyon, réunis à quelques agioteurs, firent des efforts inouïs pour diffamer le comptoir d'escompte lors de son établissement.

D'autres fois, l'agiotage opère en concurrence directe contre le gouvernement. Par exemple, si l'état forme une armée, des magasins, l'agiotage s'empare d'une portion des denrées, avoines, eaux-de-vie, etc., et manœuvre pour les faire hausser.

L'attaque est indirecte lorsque l'agiotage fait peser sur le gouvernement les frais des désastres causés par les courtiers et tripotiers de Bourse. Quand leurs menées d'accaparement ont fait fermer les ateliers et réduit à la mendicité des fourmilières d'ouvriers, c'est sur le gouvernement que retombe leur entretien. Il faut alors que le trésor public ou les communes entretiennent des ateliers de charité, fournissent des secours à domicile. Les agioteurs et les courtiers ne manquent jamais de rejeter tout le tort sur le gouvernement, en disant : « Allez demander » du pain au gouvernement, qui ne veut pas protéger le commerce. » Le peuple ne comprend pas que c'est, au contraire, le tripot commercial qui a désorganisé les manufactures. Cette vérité n'est même pas comprise de la classe aisée, habituée par les savants à confondre les manufactures et l'agiotage sous le nom banal de *commerce*, qui comprend, dans son acception présente, la consommation, l'agriculture même. On voit des mandataires du gouvernement promettre le *retour du commerce* à des pays ravagés et purement agricoles, qui n'ont besoin que de bonnes récoltes et ne peuvent opérer aucun commerce : car ce n'est pas commercer que de vendre les grains, les vins qu'on a récoltés, c'est déboucher, écouler en droiture et sans intermédiaire commercial. Mais le mot commerce a tout envahi ; l'on assemble, l'on confond sous ce mot toutes les nuances industrielles, toutes les relations directes du mouvement agricole et manufacturier.

Dès-lors, plus l'agiotage a causé de désastres, plus la clameur publique se déchaîne contre le gouvernement, qui n'en peut mais. Ce n'est pas lui qui concerte les amas de matières et de grains : au contraire, il est obligé de supporter des frais énormes pour l'approvisionnement ex-

Digitized by Google

traordinaire des capitales, des ports et des garnisons, et autres lieux où la sédition est à craindre. J'estime qu'en 1811 la seule ville de Paris, à laquelle on maintenait le pain à trois sous, quand les provinces le payaient neuf et dix sous, a dû coûter au moins 20 millions de faux frais au gouvernement. Il faut porter en compte les économies périodiques dans le tableau des épargnes que vaudra au fisc la suppression de l'agiotage ou tripot des Bourses et courtiers.

Spoliation du peuple. Quand la fermeture des ateliers, l'enchérissement des subsistances l'obligent à vendre ou à engager son champ et son vêtement, dans quelles mains passe le [ ] de tant de pauvres familles? Dans les mains de l'accapareur et de l'usurier. Cette [ ] est trop évidente pour avoir besoin de preuves.

Spoliation du commerce. Les magasins de consommation, les maisons qui méritent protection en l'absence du système véridique sont toujours victimes des menées d'agiotage; ils ne peuvent pas se réassortir ni élever les denrées en détail au taux où l'agiotage les fait monter en gros. On vit, dans la bourrasque de 1808, beaucoup de petits marchands de province envoyer leurs magasins à Paris, Lyon, Bordeaux, pour les y faire vendre. Ils ignoraient que l'agioteur ne touche pas à ces rapsodies d'assortiment; il veut de belles parties comme 120 caisses de sucre, 100 balles de coton uniformes. On fut obligé de renvoyer à tous ces détaillants leurs chétifs magasins. Tous ces mouvements fatiguent le commerce de consommation, car l'agioteur vend au comptant, ne voulant courir que le risque de hausse ou de baisse. D'autre part, il achète à crédit, et, si une baisse le culbute, il se venge, comme d'usage, par une banqueroute. C'est toujours froisser le commerce de consommation qui lui a fourni ses denrees; d'où il suit que la classe utile du commerce est ultérieurement victime de la classe intriguante.

Les provocateurs de tous ces mouvemente étant les ligues des agioteurs et des courtiers, il eût convenu que leurs [ ] fussent corporisées et astreintes à des garanties solidaires, en attendant la connaissance du remède propre à extirper le mal. Je parlerai de ces garanties aux conclusions. Remarquons provisoirement que le commerce, si fréquemment dépouillé par les courtiers, comme on l'a vu dans les faillites de Fould à Paris, Peillo à Lyon, Seigneray à Bordeaux, n'a pas même su profiter de ces leçons pour solliciter l'engagement solidaire de leur cautionnement, en indemnité de tout jeu d'agiotage dans lequel les courtiers s'engageraient en contradiction à leurs statuts, qui leur interdisent la banque et le commerce.

Onzième grief. *L'imminence du monopole général.* — Toute corporation affiliée et correspondant par comités de syndicat tend à l'envahissement, même sans le savoir. Les jésuites, les jacobins ne pré-

Digitized by Google

voyaient pas, à l'époque de leur fondation, quels empiétements ils devaient tenter bientôt après. Il en est de même des courtiers, qui n'ont pas été fondés pour opérer l'envahissement général du courtage, mais qui y tendent secrètement et pourraient y atteindre en moins de dix ans, si on les dégageait de la concurrence des courtiers clandestins, qui sont le seul frein au monopole général.

Certaines compagnies, comme les francs-maçons (9e section), passent des siècles à ignorer qu'elles ont en elles-mêmes le germe d'un vaste empiètement. Il en est de même des courtiers qui ne se sont pas aperçus du but de la féodalité commerciale où leur compagnie conduirait l'ordre civilisé si elle etait délivrée de cette concurrence des clandestins qui, heureusement, se sont maintenus en dépit des efforts des privilégiés.

La concurrence serait anéantie du moment où les courtiers seraient assurés de l'élimination des rivaux et pourraient organiser sans leurs [ ] contre le corps des négociants. On les verrait prendre des résolutions contre tel ou tel négociant, ce qu'ils ont déjà fait, user de leur influence sur le crédit pour régler celui de chaque maison de moyen ordre, selon qu'elle se rendrait agréable à leur compagnie, forcer ces maisons de moyen et de petit commerce à leur porter humblement les notes de négociations à faire, se liguer avec le petit nombre de grandes maisons pour [ ], et par ce concert d'intrigues faire ballotter à volonté le cours dont chaque variation tourne à leur bénéfice, et surtout empiéter sur le commerce de commission sous lequel ils jouissent de l'avantage [ ].

Dans les premières années, le bénéfice du haut commerce serait partagé entre les courtiers et les maisons principales liguées avec eux; mais après l'envahissement de la commission, qui leur serait très facile par la différence de 1 0/0, ils aborderaient successivement les autres branches, et comme cette innovation ne manquerait pas d'exciter les clameurs de quelques négociants, ils offriraient dans les moments de pénurie une ferme au ministère et obtiendraient pour le plus vil prix, comme dans le marché de l'hérédité, des fermes successives de chaque branche en s'agrégeant les maisons les plus marquantes en ce genre.

Notre siècle a frisé de près cette révolution qui eût fait tomber l'ordre civilisé en quatrième phase. Les courtiers avaient demandé à Bonaparte la réclusion de leurs concurrents dans les prisons d'état. Peu s'en fallut qu'ils ne l'obtinssent; une telle persécution pouvait leur réussir, les débarrasser de rivaux, et l'envahissement eût été bientôt consommé. Quand ils auraient tenu le commerce par monopoles et syndicats affiliés, on aurait vu périodiquement des famines et disettes de matières, des manœuvres comme celle de la compagnie d'Amsterdam,

Digitized by Google

qui fait brûler une masse d'une denrée pour la raréfier et en hausser le prix. Alors la bourgeoisie et tous les menus propriétaires auraient été en servage féodal sous les ligues mercantiles qui auraient dirigé à volonté le prix des grains comme elles l'ont [ ] en différentes occasions dans les marchés de Flandre par des hausses ou baisses simulées.

Je le répète, les courtiers n'ont point entrevu cette propriété inhérente à leurs statuts d'affiliation et à leur genre d'industrie. Les économistes ne s'en sont pas non plus aperçus. Faut-il s'étonner de cet aveuglement quand on en a vu de plus surprenants et plus [ ] au sujet de la franc-maçonnerie dont les [ ] cherchaient à empiéter et ne manquaient que de [ ] et non pas de [ ], tandis que les courtiers ont manqué de [ ] et n'ont pas entrevu [ ] qu'ils auraient effectué involontairement et par appétit progressif, dans le cas de destruction de la concurrence clandestine qui seule a sauvé la Civilisation et garanti le monde de ce honteux dénouement des fourberies mercantiles.

Douzième grief. *Procédés jacobites et danger d'extension.* — Si j'avais manqué de moyens pour confondre les courtiers, j'aurais placé au premier rang ce grief que je réserve pour le dernier, mais j'ai voulu soulever contre eux la raison et non la passion. Aussi ai-je glissé légèrement sur leur infâme politique dont il faut enfin faire une courte mention.

La tactique des courtiers n'est autre que le système des clubs, reproduit en miniature. Inquisition, syndicat, délations secrètes, liste de suspects, arrestation sur de simples soupçons, suspension de lois pénales, condamnation sur notoriété, bref l'image fidèle du tripot jacobite. Aussi les autorités ont-elles manifesté une répugnance unanime à seconder les mesures de persécution que la cupidité dicte à ces monopoleurs, d'autant moins dignes d'appui légal, qu'en réclamant la loi pour leur intérêt ils la violent ouvertement par les banqueroutes et autres prévarications citées.

Une propriété bien odieuse du système inquisitorial des courtiers, c'est de communiquer à la compagnie en masse la malfaisance du plus méchant de ses membres et faire coopérer même les plus indulgents à toute vexation.

Par les [ ], la dénonciation est déposée au syndicat, composé, pour l'ordinaire, des plus cupides. Il agit comme par devoir et collectivement. La compagnie attribue aux devoirs du syndicat tout l'odieux de la poursuite.

Chacun laisse exécuter une vexation qu'il n'a pas provoquée, mais dont il partage le bénéfice. Les syndics disent n'avoir agi que par ordre

Digitized by Google

de la masse. Chacun des membres peut être l'auteur de la dénonciation secrète. Le dénonciateur même affecte en public un langage de clémence et joue le rôle d'un bon [ ] qui voudrait voir régner la tolérance. Ainsi, la totalité des sociétaires se trouve entraînée en complicité avec le dénonciateur, et toute la corporation épouse en masse toute la malice du plus méchant ; de sorte que sur cent courtiers dans une ville, s'il se trouve un Marat, un Châlier, la loi aura créé cent Marat, cent Châlier par suite de l'*inquisition secrète* qu'elle accorde à ce monopole.

Ce résultat suffirait seul à rendre odieux le monopole. Une institution est vicieuse dès qu'elle reproduit les procédés cubiques. Elle mérite par cela seul d'être exclue du système social, où elle peut faire des progrès, s'étendre à d'autres branches.

Un tel système contraste bizarrement avec la tolérance des négociants qui n'osent pas même demander une répression des abus dont ils sont victimes, et qui souffrent qu'on admette sans garantie une foule de vagabonds et d'intrigants, n'élevant un commerce que pour ruiner d'honnêtes rivaux par des exercices qui décèlent un projet de banqueroute.

Ce désordre qui va croissant devait à la fin éveiller l'attention des négociants qui en sont victimes, Il était à craindre qu'ils n'en vinssent à demander un monopole général, organisé dans chaque négoce comme celui des courtiers, et qu'on ne l'accordât par apathie, ou par vénalité, ou par ignorance d'un meilleur ordre. Ensuite le monopole se serait étendu du commerce à l'agriculture. Il aurait féodalisé en peu de temps toute l'industrie. Voilà dans quel abîme une bévue peut conduire l'Administration si elle prête l'oreille à de voraces tripotiers qui ne rêvent que rapine, arbitraire et persécution. Si l'on voulait plonger dans le [ ] moral une nation entière, il faudrait organiser toute son industrie en monopoles comme celui des courtiers et pourvus de privilège inquisitorial. Cette nation serait transformée en deux classes de persécuteurs et de persécutés. On n'y verrait plus d'une part qu'excès d'impudeur, d'autre part qu'excès d'avilissement. Tant de dépravation la rendrait un objet de dégoût et de risée pour les peuples voisins : elle deviendrait en moins de dix ans la société la plus abjecte du globe.

Comme on pourrait me reprocher de l'animosité contre la compagnie des courtiers et des agents de change, il est bon d'articuler un grief personnel à moi et qui motive la franchise avec laquelle je m'explique sur leur compte.

A l'époque où le nouveau code de courtage fut mis à exécution, le ministre de l'intérieur écrivit au préfet du Rhône : « Que l'article 82

Digitized by Google

» du code, défendant de cumuler les fonctions de courtier de transport » et de courtier de commerce, il y avait lieu de créer dans Lyon des » places de courtier de transport, et dresser à cet effet une liste de » candidats selon l'usage. »

Quelqu'un de la préfecture m'avisa aussitôt de cette lettre en me disant : « Vous voilà fort, le code l'exige, le ministre le requiert : il n'y » a qu'à se présenter pour obtenir le brevet de courtier de transports. » Je fis à l'instant mes soumissions et je joignis à ma pétition un exposé détaillé de l'utilité de ces nouvelles fonctions pour la place de Lyon.

Les exclusifs eurent vent de cette demande, parce que le préfet en fit un commérage à la chambre de commerce qui n'avait rien à voir dans cette affaire. Les exclusifs auraient dû me laisser exercer une industrie dont aucun des soixante ne songe à s'occuper ; mais comme ils ne veulent ni faire ni laisser faire, ils firent agir la chambre de commerce pour éconduire ma demande. La loi fut mise au rebut comme d'usage, et le ministre avisé à mots couverts qu'il eût à se taire vu qu'il ne plaisait pas aux courtiers de laisser exécuter la loi (1). En outre, ils profitèrent de cette occasion pour faire retentir près des autorités leurs jérémiades sur leur pauvreté et sur les [ ] des glaneurs. C'était à la suite de l'année 1808 où ils avaient si largement moissonné. Ils étaient donc moins que jamais dans le cas de s'occuper de chétifs courtages de transport, ni de jalouser celui qui soumissionnait cette fonction offerte par le code et par le ministre. Il est bon d'examiner les plaisantes raisons qu'ils alléguèrent pour m'exclure.

1° « *Ils ont*, disent-ils, *payé* 8,000 *fr. de conseing sous condition de cumuler les deux fonctions, transport et commerce.* » Eh ! qu'importe leur traité, il est invalidé par le code, qui défend cette cumulation. D'ailleurs, aucun d'eux n'exerce sur le transport, qui exigerait une station à bureau ouvert. Ils n'abandonneront pas pour cette mince industrie les riches proies de l'agiotage.

2° « *Il n'y a jamais eu dans Lyon de courtier de transport, donc*

---

(1) Voici la lettre adressée à ce sujet par le préfet du Rhône à M. Charles Fourier, voyageur du commerce, rue Saint-Côme, 74, à Lyon.

Lyon, le 18 février 1808.

J'ai reçu, Monsieur, les observations que vous m'avez présentées sur la création de places de courtiers de transport par terre et par eau. Je verrai avec plaisir, si cette création avait lieu, que vous fussiez compris au nombre des candidats pour ces places; mais j'ai lieu de croire que cet établissement serait superflu.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le préfet du département du Rhône,

C. HERBOUVILLE.

Digitized by Google

il n'en faut point : ils ne conviennent que dans les ports de mer. »
Il n'y avait jamais eu non plus, avant la Révolution, de courtiers de commerce dans Lyon, et il y en a aujourd'hui dix titulaires et autant de clandestins. Tout changement dans le système des relations exige de nouveaux agents. D'ailleurs, pourquoi la compagnie, dans son traité avec le ministère consulaire, a-t-elle compris expressément l'exercice de cette fonction ? pourquoi a-t-elle payé pour cumuler *transport et commerce ?* Ces messieurs savent trop bien compter pour payer l'exercice d'une fonction qu'ils jugeraient impraticable. Leur plan était donc d'envahir le privilège de l'une et de l'autre pour se fixer à la plus lucrative. En stipulant la concession des deux branches, ils jugeaient évidemment celle du transport convenable dans Lyon qui, en temps de guerre maritime, offre un roulage plus étendu que celui d'aucun port. Ils arguent de ce qu'il n'y en a jamais eu. Comment s'en serait-il établi sans titre légal ? Ce n'est pas une industrie qu'on puisse pratiquer en secret. Elle doit s'exercer à bureau ouvert, formant bourse de rouliers et de bateliers. Or, celui qui établirait un tel bureau sans être breveté serait à l'instant incarcéré sur la requête des privilégiés.

Personne n'a donc pu songer à en établir malgré le besoin. On voit seulement dans les faubourgs (notamment à Saint-Clair) des affiches de bureau d'indication pour le roulage. Cela ne supplée pas au bureau général qui serait nécessaire dans la ville, et dont le défaut cause des lenteurs et des entraves sans nombre. Comment le roulier qui ne connaît pas la ville peut-il visiter environ deux cents maisons de roulage et de commerce qui ont des chargements à leur donner ? Il perdrait à ces recherches plus d'une semaine : il aurait besoin de trouver dans un bureau de courtier les notes des objets à charger dans ces deux cents maisons qui, de leur côté, trouveraient commode d'apprendre chaque matin par l'entremise dudit bureau quels sont les rouliers arrivés dans les divers faubourgs, et quels chargements ils peuvent prendre. Les privilégiés disent avec dédain *que ce travail est entre les mains des domestiques d'auberge.* Il faut bien qu'à défaut de courtier et de bureau de roulage le roulier s'aide de renseignements et de guides pris dans l'auberge, et cela prouve combien il aurait besoin de trouver subitement à ce bureau un tableau des chargements offerts par ces diverses maisons.

En résumé, n'est-il pas évident que dans cette circonstance où je soumissionnais en vertu de la loi et de la réquisition du ministre, ils ont voulu me priver d'un travail qu'ils ne pouvaient ni ne daignaient exercer. Ils ont imité le mauvais riche qui refuse à Lazare les miettes tombées de sa table, et dans les motifs absurdes dont ils appuient ce

Digitized by Google

refus, ils se sont montrés dignes de la devise qu'ils se sont choisie : « Tout pour nous et rien que pour nous. »

D'autres se récrieraient sur l'injustice, la [ ], sur le [ ] d'un préfet qui, au lieu d'obéir à la loi, en fait des commérages avec la chambre de commerce, d'une chambre qui s'oppose à la loi, quand elle n'est pas même en droit d'opiner, d'une compagnie de courtiers qui veulent enlever à autrui l'industrie qu'ils ne peuvent ni ne veulent exercer, [ ] d'un ministre qui se tait devant cette pétaudière, au lieu de lui imposer silence en lui ordonnant l'exécution de la loi. Toutes ces injustices me semblent fort [ ]; je ne m'étonne que quand je rencontre de la justice en Civilisation, et ce n'est pas souvent que j'ai lieu de m'étonner.

Avec ce cahier se trouve reliée une petite brochure de six pages imprimées, contenant la lettre adressée au ministre de l'intérieur par la chambre de commerce de Paris, dont Fourier a plusieurs fois parlé dans le cours de cette section, et dont il voulait donner quelques passages, qu'il faisait précéder des observations suivantes :

L'immensité des privilèges accordés aux publicains a provoqué de toutes parts les plaintes des négociants. Un débat scandaleux s'est élevé dans toutes les villes de commerce, une querelle des chefs avec les subalternes. La chambre de Paris a présenté au ministre de l'intérieur les doléances des négociants froissés par ce monopole. Elle n'a pas su dévoiler toute l'étendue du mal. J'ai observé que les intérêts individuels des membres s'opposent à ce qu'on le [ ].

Aussi n'a-t-elle pas fait mention de leurs banqueroutes dont on a pourtant vu à Paris des exemples fréquents. D'ailleurs, il n'eût pas convenu à la dignité de cette chambre d'accuser sans ménagement ses propres agents. Elle a dû user d'indulgence à leur égard, mais elle a fait valoir divers principes bons à citer, d'abord celui qui aurait dû servir de boussole aux ministres consulaires : c'est que les courtiers sont faits pour le commerce et non le commerce pour les courtiers. Il suit de là que le commerce doit avoir le droit d'augmenter le nombre de ses courtiers, en rapport des besoins variables de l'industrie comme chaque négociant a la faculté d'accroître ou de réduire le nombre de ses employés, selon les variations de son négoce.

J'extrais de cette lettre divers paragraphes.

[Voici la teneur de cette lettre :]

Digitized by Google

Paris, le 9 août 1809.

A Son Excellence le Ministre de l'intérieur.

Monseigneur,

La Chambre de Commerce voit, par la lettre que V. E. a bien voulu lui adresser le 21 juillet dernier, qu'un avis du conseil d'état, approuvé par S. M., le 17 mai dernier, applique à toutes les Bourses de commerce de l'empire les dispositions d'un décret du 10 septembre 1808, consistant principalement à faire donner par LL. EE. les ministres de la justice et de la police générale les ordres nécessaires, à l'effet de poursuivre, suivant la rigueur des lois, les individus qui s'immiscent illicitement dans les fonctions d'agent de change et de courtier de commerce.

La Chambre pense qu'il est de son devoir de présenter à V. E. quelques observations sur cette disposition; l'intérêt du commerce les réclame; et, sans doute, c'est remplir les intentions du gouvernement que de lui soumettre une discussion qui peut le conduire à suppléer, avec sa sagesse ordinaire, à ce que les lois sur cette matière laissent à désirer.

Aucun commerçant n'est porté et n'a intérêt à charger de préférence de ses négociations des individus sans caractère autorisé. L'observation faite par V. E., qu'en employant de tels agents les négociants s'exposent, en cas de contestation devant les tribunaux, à voir leurs opérations invalidées et à encourir la peine d'une amende, suffit pour démontrer qu'ils ne sont nullement enclins à cette préférence; mais il est aussi reconnu que, sur quatre-vingt-neuf agents de change, six ou sept seulement s'occupent de négociations de change, et ne sauraient, non plus que cinquante-neuf courtiers de commerce, suffire, lors même qu'ils le voudraient bien, à toutes les transactions commerciales qui se traitent journellement à Paris; la localité est trop étendue pour cela, les affaires trop multipliées, même dans le moment où le commerce éprouve la plus grande stagnation : ce qui convient à Amiens et à tant d'autres places ne convient pas également à Paris. Il est encore certain que les agents brevetés ne sacrifient pas leur temps aux affaires les plus importantes; cependant ce sont les plus multipliées, et leur ensemble forme une masse considérable : les effets publics fixent uniquement l'attention de la plupart des agents de change; et quoique leur nombre excède les besoins de cette partie qui, se traitant à la Bourse, emploie peu de temps, le domaine des changes n'est cultivé que par quelques-uns, encore le trouvent-ils trop stérile pour s'y livrer uniquement; ceux-là non plus ne cherchent que les grandes affaires et dédaignent les négociations de petite valeur, que cinq à six cents maisons de commerce dans Paris doivent faire chaque jour. Ces négociations sont néanmoins indispensables à cette multitude de commerçants. Comment parviendraient-ils à pourvoir aux besoins de leur négoce, s'ils n'employaient ces agents secondaires, qui, n'ayant pas caractère pour aspirer aux grandes affaires, se contentent des plus petites?

Il n'est pas un négociant qui ne préférât obéir strictement à la loi, en ne se

Digitized by Google

servant que d'agents autorisés par le gouvernement, et qui néanmoins soit forcé, malgré les risques dont il est alors menacé, à employer fréquemment ceux qui s'empressent autour de lui et qui, contents de la plus modique affaire, facilitent ainsi l'ensemble du grand mouvement commercial. Ce bienfaisant mouvement se compose moins de quelques affaires étendues que de leur multitude; les unes n'intéressent immédiatement que les commerçants à grands moyens, les autres intéressent le grand nombre.

En payant sa patente, le négociant, le manufacturier semblent acquérir le droit d'exercer leur industrie avec toute l'activité qui peut assurer leur succès. Cependant si, pour acheter une ou deux balles de coton, une ou deux caisses de sucre; si, pour prendre ou donner une lettre de change de mille à quinze cents francs, ils sont contraints de s'adresser aux agents habituellement attachés aux banquiers, aux spéculateurs qui traitent par centaine de balles ou caisses, qui prennent ou donnent à la fois pour 100,000 francs de papier, ces fabricants, ces marchands, réduits à attendre qu'un agent commissionné ait le temps ou la volonté de satisfaire à leur demande, courraient grand risque de perdre leur temps où leurs affaires, qui, pour être modestes, n'en sont pas moins essentielles pour ceux qui les font et pour l'intérêt public.

Le privilège donné aux agents commissionnés tend, on ne peut se le dissimuler, à mettre le grand nombre des commerçants dans la dépendance de ces agents titrés; cependant leur institution a eu pour but l'utilité du commerce : *ils sont faits pour lui et non le commerce pour eux.*

Le plus petit commerçant a besoin d'agents plus actifs qu'ambitieux, non seulement pour ses opérations, mais encore pour être informé des variations qui surviennent si fréquemment dans le commerce, et sur lesquelles toutes les affaires doivent être réglées; ce ne seront pas les agents brevetés qui iront d'un bout à l'autre de Paris parcourir les boutiques, les petits ateliers, pour, à force d'amabilité, obtenir la préférence de ces opérations, qui à peine valent quelques écus à l'entremetteur.

Les agents titrés sont même peu exacts à répondre aux désirs des commerçants du second ordre, chez lesquels ils ne sont pas assurés de trouver constamment des affaires qui les dédommagent amplement de leurs pas.

Nécessité n'a point de loi. Tel fut, il y a trois années, le mot principal de la défense de quatre-vingts négociants appelés au tribunal correctionnel pour quelques affaires faites par l'entremise d'un agent non commissionné; et tel serait encore sans doute le moyen essentiel de leur défense, si pareille dénonciation se traduisait de nouveau devant ce tribunal. Quel juge pourrait, en son ame et conscience, condamner à la peine de l'amende le commerçant qui lui dirait avec franchise : « Je connais la loi qui prononce un amende dans le » cas où je parais être : pour obéir à cette loi, j'ai appelé divers agents brevetés à s'occuper de mes transactions; ils les ont dédaignées : je n'ai pu satisfaire aux besoins de mon commerce qu'en recourant à des intermédiaires » non autorisés : sans eux, j'aurais manqué à mes engagements; ma famille, » mes créanciers, mes correspondants auraient souffert; ma patente me serait » devenue inutile et même fatale, puisque j'aurais dû la payer sans en retirer » le fruit; si j'ai commis une faute, elle est contraire à mon inclination; l'hon-

Digitized by Google

» neur m'y a forcé! » Plus que jamais ce serait le cas d'absoudre par la question intentionnelle. Se bornerait-on à sévir contre les individus employés illicitement dans les opérations d'agents brevetés? Mais comment seraient-ils coupables quand ceux qui les auraient fait agir ne le seraient pas? Comment les condamnerait-on, lorsqu'il serait reconnu qu'ils sont des instruments utiles et même nécessaires, indispensables et bienfaisants? Sans eux, la très-majeure partie des manufacturiers, et autres commerçants, serait forcée de cesser d'enrichir l'État par leur industrie et se condamnerait à la misère.

La Chambre, Monseigneur, ne peut parvenir au but utile qu'elle se propose qu'en présentant à Votre Excellence toute la vérité.

Les agents brevetés réclament aveuglément la sévère exécution des lois qui ont de toutes les transactions commerciales leur apanage particulier; mais sont-ils eux-mêmes bien exacts à observer ces lois dans toute leur plénitude? Le Code de commerce porte, article 85 : « Qu'ils ne peuvent, dans aucun cas » et sous aucun prétexte, faire des opérations de banque et de commerce pour » leur compte; qu'ils ne peuvent recevoir ni payer pour compte de leur com» mettant. » Cependant ceux qui s'occupent des changes, le plus souvent prennent le papier pour leur compte, le font endosser à un personnage inconnu, et le négocient ensuite, quand cela leur convient; ils deviennent ainsi les concurrents des banquiers et des négociants. Evidemment, il en résulte pour ceux-ci des dommages; ils paient le papier plus cher, et il est au moins présumable que l'Agent de change se donne la préférence des négociations les plus favorables; souvent encore il prive le banquier de commissions qui lui auraient été profitables, si ceux avec qui les agents correspondent ne trouvaient plus d'économie à les employer, n'ayant point de courtage à payer, et pouvant ainsi, mieux que les banquiers, modérer la rétribution usitée; mais parfois il en résulte aussi un état de choses commode pour le banquier, qui trouve dans le portefeuille de l'agent de change ce qu'il n'aurait pu se procurer aussitôt s'il avait fallu le chercher ailleurs.

Plusieurs courtiers de commerce se permettent aussi de correspondre pour obtenir des commissions; ils achètent, vendent, reçoivent, livrent, expédient pour des négociants non domiciliés, et privent le négociant de la commission qu'il aurait gagnée, si les courtiers s'étaient bornés aux fonctions que la loi assigne.

Tout cela est abus, infraction de la loi; le commerçant serait fondé à s'en plaindre; mais il croit que, moins le commerce a d'entraves, plus il prospère; qu'en laissant les commerçants et les agents jouir d'une grande latitude de liberté, le commerce acquiert plus d'activité, présente plus de ressources à tous ceux qui s'en occupent et à l'État plus de fruit.

Ne pourrait-on, Monseigneur, concilier le privilège accordé aux Agents avec l'intérêt du commerce? De tout temps en Hollande, et dans plusieurs autres pays essentiellement commerciaux, il y a eu des agents privilégiés et une multitude d'agents secondaires qui traitent les affaires de change et de marchandises sans obstacles. Les premiers peuvent seuls faire des ventes publiques, certifier des marchés, enfin ont un caractère public et digne de foi. Les transactions faites par d'autres agents n'ont d'appui que la bonne

Digitized by Google

foi de ceux qui ont traité par leur ministère ; en les employant, le négociant sait qu'il court le risque du défaut de délicatesse de celui avec lequel il fait ce marché ; c'est à lui à calculer ce risque.

Ainsi les agents titrés auraient un apanage assez important pour être contents de leur lot, et le commerçant, toujours intéressé à les employer de préférence, aurait un moyen de plus pour satisfaire à ses besoins, quand il est réduit à s'adresser à des agents sans caractère public.

Si Votre Excellence daigne méditer cet exposé exact des besoins du commerce, des écarts involontaires, mais inévitables de la loi, et des moyens de concilier ces divers intérêts, elle jugera s'il ne serait pas convenable de soumettre à l'attention de Sa Majesté un état de choses qui présente assez de contradiction pour que le citoyen ami des lois ne puisse y trouver la satisfaction de leur obéir.

IIIe SECTION. — Corollaires et Conclusions.

INTERLUDE.

C'est trop accumuler de preuves contre un monopole qui est évidemment l'absence de toute justice et de toute raison. Il semble qu'après tant de griefs articulés, il ne resterait qu'à conclure et à indiquer le procédé de régie concurrente qu'on doit substituer à tout l'échafaudage mercantile et mensonger.

Il est préalablement une question à traiter, celle des palliatifs et correctifs qu'on eût dû appliquer au monopole ou maîtrise limitée. J'ai dit et je ne puis trop répéter que le débat est de la plus haute importance. Le correctif à ce genre de monopole était une des issues de Civilisation. Il eût conduit en Garantisme ou 6e période. Il est donc nécessaire dans un abrégé du mouvement d'examiner les étourderies commises sur cet intéressant problème.

On a toujours dédaigné en Civilisation les discussions sur lesquelles il eût fallu s'appesantir et stimuler les esprits. Lorsqu'on a traité des maîtrises, les écrivains ont à peine daigné produire de menues brochures : le sujet leur répugnait. S'occuper de tracasseries de boutiquiers, de cordonniers, de bouchers, perruquiers, courtiers, etc., un tel cortège semble ignoble aux beaux esprits. Ils ne veulent s'exercer que sur les constitutions sociales, les balances du commerce et autres sujets d'apparat qui acheminent au fauteuil académique, et qui pourtant ne sont point un champ de découvertes. C'est toujours sur ce fastueux galimatias que l'orgueil fixe les écrivains et l'attention générale. On en verra cent à la file s'escrimer sur des questions parasites comme

Digitized by Google

l'*Esprit des lois*. Eh ! à quoi a servi cet imposant ouvrage de Montesquieu sur les lois ? Il n'a pas extirpé un seul des vices sociaux, il nous a enseigné l'art de faire des constitutions, talent banal et funeste d'après les bouleversements qu'a causés leur affluence. N'eussent-elles produit que le doublement d'impôt, c'en serait assez pour maudire la science qui a enseigné à chacun l'art de faire une constitution.

C'est dans les modestes calculs, dans les bourgeoises dispositions de l'industrie que Dieu a placé les voies de l'acheminement au bien, et surtout dans le problème qui va nous occuper : la détermination de l'antidote aux deux excès industriels, le monopole ou maîtrise fixe, et la licence anarchique ou exercice libre et confus.

Cet ordre que j'ai nommé régie concurrente pouvait être précédé de divers acheminements. On arrive au bien par degrés ; la nature nous ménage des transitions de toute espèce, et l'on n'en a pas découvert une seule relativement aux maîtrises.

Nous allons traiter des transitions dont la découverte jugée insignifiante et négligée partout eût été un véritable échelon de perfectionnement. Ce sujet donnera lieu à trois [ ].

1° L'apathie des 4 classes appelés à porter remède au mal ;

2° Les palliatifs proposés ou essayés ;

3° Le correctif ou maîtrise proportionnelle.

Dans cet examen, je serai obligé de tirer mes indices et preuves du monopole de courtage, le seul qui me soit bien connu. Chacun pourra faire l'application aux monopoles ou maîtrises à lui connus.

CHAPITRE PREMIER.

BAISLESSE OU APATHIE DES CLASSES APPELÉES A OPÉRER LA RÉFORME.

Comment les négociants, les ministres, les financiers et les publicistes ont-ils pu si longtemps supporter un monopole dont tous sont victimes ? Récapitulons sur l'apathie des uns et sur l'impéritie des autres.

§ Ier. — *Les négociants.*

De toutes les classes, la plus aisée à désunir est celle des négociants au sein de laquelle règnent tous les germes de mésintelligence. Leurs intérêts se heurtent sans cesse, rien n'est moins stable qu'un pacte entre négociants : on ne peut jamais espérer qu'il tienne jusqu'au lendemain, à moins d'engagements et dédits signés. Sans cette précaution la majorité des négociants se compose de caméléons dont chaque cour

Digitized by Google

rier change les couleurs morales. Aussi est-il extrêmement difficile de les déterminer à une démarche collective auprès du gouvernement dont ils ne veulent pas être remarqués. J'ai observé que leurs chambres de commerce craignent d'initier le gouvernement aux bénéfices du commerce, dont l'examen du courtage lui donnerait connaissance. La compagnie des courtiers, forte de ses moyens d'influence, en trouve de plus puissants encore dans la politique individuelle des négociants. On peut la distinguer en quatre [ ] qui sont celles des *avaricieux*, des *louvoyeurs*, des *timorés* et des *indépendants*.

1° *Les avaricieux*, — plaisantés dans la société, sont ceux qui donnent le ton dans le commerce. On les honore du titre de *bon*, *bien bon*, *excellentissime papier*, *papier doré*, *jolie valeur*, *délicieux*. Parmi les autres classes, le nom d'Harpagon excite la risée, mais, dans le commerce, au nom d'Harpagon, vous verrez tout genou fléchir, chacun se pâmer de tendresse et s'extasier à l'envi sur la bonté d'Harpagon. En quoi consiste-t-elle? En ce qu'il est bien bon pour payer à l'échéance ou escompter tout ce qu'on lui a vendu. Le courtier à la Bourse, les chefs dans le magasins, chacun lui serre la main, l'aime, l'adore, lui offre tout ce qu'il possède : on ne lui vend pas pour gagner, mais par amitié pour lui. Or, il faut savoir qu'Harpagon et ses pareils donnent le ton dans le monde commerçant, et cette classe de ladres est indifférente sur les [ ] d'oppression, d'injustice, elle n'est sensible qu'aux vues d'intérêt personnel, qu'à la crainte de dévoiler au gouvernement les bénéfices commerciaux qu'il ignore et qui donneraient lieu à une juste perception d'impôts. L'on sait combien les syndicats de courtage sont habiles à manier ce ressort et [ ] la nombreuse classe des avaricieux à se taire sur l'affaire du courtage, à signer des pétitions qui tendent à leurrer le gouvernement sur les bénéfices de cette industrie et des commerçants pour lesquels elle est exercée.

2° *Les louvoyeurs*, — la foule d'hommes sans caractère, *servum pecus*, gens qui surabondent dans le commerce, parce qu'on y fait parade du mépris de toute idée libérale. De tels hommes ont besoin d'être maîtrisés; ils obéissent, par insouciance ou par faiblesse, au syndicat qui sait leur en imposer. Les négociants, n'étant pas corporisés, n'ont ni l'énergie, ni l'amour-propre inhérent aux corporations; ils s'honorent d'un égoïsme qui les porte à s'isoler de tout débat, de tout intérêt collectif. La classe des louvoyeurs excelle en ce genre; elle sert facilement les vues du syndicat de courtage, qui lui insinue de ne pas se mêler de réformes, de demandes, de ne point se mettre en avant contre une corporation puissante.

3° *Les timorés*, — ceux qui ont un besoin secret de crédit, et le

Digitized by Google

nombre en est grand, dans un temps où les frais sont énormes et les entreprises périlleuses. Ceux-là tremblent devant le syndicat de courtage, qui peut leur retirer les dépôts et les en menace, qui peut ébruiter leur embarras pécuniaire et faire écrouler leur frêle édifice.

4° *Les indépendants*, — ou gens à caractère, dont on peut dire comme partout : *Rari nantes in gurgite vasto.* Ces hommes énergiques sont raillés par les courtiers et titrés de mauvaises têtes. S'ils n'ont pas une grande fortune, ils sont minés dans leur négoce par le machiavélisme du syndicat; s'ils sont opulents, ils ne peuvent guère se mettre en scène pour arrêter des vexations qui pèsent sur une classe subalterne, et qui donnent aux riches négociants divers avantages sur le petit commerce.

Ainsi, parmi les quatre classes, les trois premières, formant l'immense majorité, servent à souhait les empiètements du syndicat de courtage, et la quatrième, qui désire le réprimer, est paralysée. D'ailleurs elle a jusqu'à présent ignoré les moyens de résistance dont je parlerai aux amendements.

Le syndicat reste donc pleinement maître de ses moyens oppressifs, qu'on peut rapporter aux leviers suivants :

1° Altération du crédit individuel; concert secret pour miner le crédit des négociants insoumis, leur enlever la confiance, leur retirer les dépôts des capitalistes, qui ne connaissent guère que les courtiers, les diffamer par de perfides insinuations, par des renseignements équivoques et chancelants, qui font suspecter une maison, lors même qu'on affecte de la recommander.

2° Faculté d'intimider, par un comité syndical et inquisitorial, qui recueille les délations secrètes et fait craindre aux nombreux négociants des deuxième et troisième ordre d'être mis sur la liste des suspects aux courtiers, et traduits devant les tribunaux, pour avoir écouté le glaneur qui vient recueillir les petites commissions dédaignées par les titulaires.

3° Unité d'action contre les commerçants qui, par les lenteurs et l'incohérence de leurs mesures, se font battre en détail et mystifier dans toutes les tentatives de résistance aux courtiers. Persuadés de leur impuissance, ils désespèrent d'avance de la réclamation la mieux fondée. Une députation du syndicat les frappe de stupeur et leur fait signer, en Bourse, des déclarations contraires à toute doléance qu'ils ont pu signer et adresser précédemment; aussi en voit-on beaucoup qui signent le pour et le contre, ici par conviction et là par terreur.

En définitive, jamais compagnie ne fut mieux en mesure d'envahir avec rapidité et de s'emparer de tout le commerce en feignant de le servir, de même que les jacobites, sous prétexte d'éclairer et de servir les au-

Digitized by Google

torités, parvinrent à les toutes asservir. Il faut l'avouer, les courtiers n'ont pas eu des vues si vastes; ils n'ont songé qu'à morceler et à rançonner le commerce, et n'ont que peu ou point entrevu les moyens très-faciles de l'envahir en entier. Mais quand on voit des sociétés beaucoup plus éclairées, comme celle des francs-maçons, manquer pendant quatre cents ans l'envahissement religieux pour lequel elle avait tant de moyens, faut-il s'étonner que des courtiers aient manqué pendant quinze ans l'envahissement commercial auquel s'oppose la concurrence des courtiers clandestins, envahissement dont les courtiers titulaires découvriraient très [ ] les voies dès l'instant où l'obstacle de concurrence serait levé par l'emploi des persécutions qu'ils sollicitent depuis quinze ans.

§ II. — *Les ministres et les financiers.*

Les fautes dont je vais parler furent l'ouvrage des ministres de Bonaparte : c'est un motif de ne pas épouser aveuglément leur système. On fit valoir auprès d'eux l'absence de dynastie, le défaut de crédit public sous le gouvernement consulaire, le danger de confier un cautionnement de forte somme à une administration encore irrégulière et qui se défiait de sa propre stabilité, puisque les chefs eux-mêmes s'accordaient à mobiliser leur fortune. Ces motifs étaient plausibles, et le gouvernement consulaire (1) dut sentir combien sa garantie était éphémère pour les cautionnements. Les anciens courtiers firent valoir cet argument pour ressaisir à vil prix leur monopole. — Et lorsque Bonaparte ceignit le diadème et fonda avec grand appareil sa dynastie, elle ne présentait pas encore de garantie assez fixe pour qu'on pût supposer les révolutions finies et établir les cautionnements d'offices à leur valeur réelle et comparative aux bénéfices annuels. D'ailleurs on dut, par amour-propre, maintenir le traité du gouvernement consulaire; mais il est évident que le prix du monopole concédé pendant cette queue d'anarchie ne peut pas être considéré comme prix définitif et fondé sur la garantie d'un gouvernement digne d'entière confiance.

Du vice originel et [ ] passons au développement politique, à l'exclusion de police et de surveillance que le gouvernement devait se réserver. Pouvait-il ignorer que les compagnies de courtiers, fondant leur bénéfice principal sur les mouvements d'agiotage, sont intéressés à les provoquer au détriment du commerce de consommation? Il était donc aisé de prévoir que les courtiers n'useraient de leur influence

(1) Le ministère consulaire sentant combien le fisc était lésé par la modicité du prix de concession refusa long-temps d'y souscrire, et les deux premières députations de la compagnie de Lyon ne parvinrent point à conclure.

Digitized by Google

que pour organiser ce fléau, et que tout règlement qui leur accorde une influence illimitée est un appui fourni à l'agiotage qui, dans ses périodes d'activité, produit plus en un mois aux courtiers que ne produirait le commerce de consommation. Qui est-ce qui va de porte en porte exciter au jeu de hausse et crier au capitaliste et au négociant paisible : « Achetez des sucres, achetez des farines, voyez tels et tels ; ils se font » un pont d'or sur les blés ; il n'y a que vous qui ne voulez pas gagner » de l'argent. Non, vous n'aimez pas l'argent. L'argent vous tend les » bras, vous n'en voulez point. » Qui est-ce qui va stimuler ainsi la frénésie du jeu ? N'est-ce pas la compagnie des courtiers, qui, gagnant à la baisse comme à la hausse, a intérêt à faire pulluler les agioteurs, afin que leurs différences d'opinions causent des fluctuations, des reventes journalières, et que la multitude des détenteurs ouvre des chances aux trames des meneurs ?

Il est inutile d'insister sur cette malfaisance des courtiers pour faire sentir la faute d'une administration qui se priva de moyens de surveillance et révision d'un monopole aussi dangereux.

De même que la vipère peut fournir quelques sucs salutaires, ainsi le monopole peut devenir utile quand il assure un service qui péricliterait entre les mains des agents libres. Il peut convenir de privilégier une compagnie d'armateurs pour certaines régions éloignées où les armateurs isolés manqueraient aux ménagements nécessaires avec les princes ou les naturels du pays. Il est encore utile dans les gestions de loteries, bureaux de prêt, et sous le rapport des garanties ; mais les fonctions de courtage n'entrent point dans la catégorie de celles qu'il faut enlever à la concurrence ; elles sont, au contraire, de celles qu'il faut combattre par elles-mêmes. Les intrigues de courtage sont comme la piqûre du scorpion, que l'on guérit en écrasant l'animal sur la blessure. Il en est de même des courtiers, dont on déjoue les intrigues en opposant une ligue à une autre. Il faut donc se borner à exiger d'eux les trois garanties [ ] et laisser régner la plus grande concurrence dans leur dangereuse industrie. Pour peu qu'on les réduise à trop petit nombre (ce qu'ils demandent sans cesse), ils se ralentissent par la certitude de grandes affaires, qui leur font dédaigner les moindres ; ils deviennent comme les médecins opulents, qui dédaignent de visiter les malades du sixième étage.

Nous avons examiné dans cet article trois fautes commises par l'administration : 1° Base vicieuse du prix de concession réglé sur le crédit éphémère du premier consul Bonaparte ;

2° Coïncidence involontaire du gouvernement dans la provocation à l'agiotage ;

3° Emploi du monopole dans une industrie où la concurrence est le plus nécessaire.

Digitized by Google

Sans étendre davantage ces tableaux des bévues administratives, que je pourrais pousser fort loin, l'on est amplement fondé à conclure que ce monopole est l'antipode de la politique, de la justice et de la raison. Si le gouvernement de l'usurpateur a tenu, par amour-propre, à soutenir son ouvrage, il n'est, pour le gouvernement légal, aucun motif de soutenir l'œuvre de ténèbres dont il n'est pas l'auteur, et qui redouble de ridicule par la faculté acquise aux financiers actuels d'exiger en plein le cautionnement que doit prétendre un gouvernement stable. Il faut répéter que cette duperie du fisc devient l'appui des contrevenants, qui ont pleine chance pour ridiculiser le monopole. Or, quand le ridicule s'attache à une loi, il donne une teinte de sagesse à la résistance des peuples, et, en pareil cas, le législateur doit rétrograder, comme le ferait un général engagé dans un piège.

D'ailleurs le bien, en administration, n'est jamais le fruit d'un coup d'essai. L'œuvre des légistes, comme celui des poètes, est sujet au précepte :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Or, comment aurait-on atteint d'emblée à la perfection dans une œuvre de police subalterne comme le règlement du courtage, et pourquoi ses auteurs, les ministres de Bonaparte, auraient-ils été plus exempts d'erreur que les autres hommes?

Il serait donc urgent de réviser et de rectifier cet informe règlement; mais j'aurai d'autres conclusions à donner à ce sujet, et il me reste à parler des réclamations maintes fois élevées contre ce privilège et de la contradiction de quelques chambres de commerce qui ont opiné sur cette question. N'oublions pas que si la restauration des finances civilisées, et tant d'autres bienfaits énoncés [ ] dépendent de la facile extirpation de l'agiotage, il importe, avant d'en indiquer le remède, de relater toutes les fautes commises à cet égard.

CHAPITRE II.

EXAMEN DES AMENDEMENTS PROPOSÉS.

C'eût été un acheminement décisif vers le perfectionnement social qu'un bon règlement sur les maîtrises, courtage ou autres. Une amélioration de ce genre se serait bien vite étendue à tout l'ensemble du mécanisme commercial complètement anarchique; elle aurait enseigné au fisc à mieux asseoir l'impôt proportionnel et à mieux régler la police industrielle très-vicieuse dans les manufactures.

Le problème à résoudre était de concilier la liberté individuelle avec

Digitized by Google

les restrictions nécessaires pour assurer l'impôt et la moralité conformément aux trois garanties indiquées [ ].

L'organisation équitable des maîtrises ayant été l'écueil de la politique moderne, il est utile de constater les fautes commises en ce genre, et principalement sur le courtage, qui est la plus importante de toutes les maîtrises, aucune autre ne produisant à ses titulaires le bénéfice colossal de 100,000 francs de rente individuelle.

Je vais passer en revue les réformes proposées; j'analyserai leur faiblesse pour en induire la nécessité d'un remède entièrement neuf. Ce que je dirai de la maîtrise, ou monopole de courtage, peut s'appliquer à toutes les autres maîtrises. Observons d'abord la faiblesse des amendements proposés sur un abus dont le redressement pouvait devenir une planche de salut pour la politique industrielle.

1° *L'augmentation limitée du nombre des privilégiés ou titulaires de maîtrise.* C'est une modification du vice et non pas un remède. Ce palliatif a été employé pour les villes d'Amiens et d'Avignon : toutes les autres seraient fondées à le solliciter; mais il en résulte de nombreux inconvénients.

Il laisse subsister en plein les diverses branches d'abus attachés au monopole : en augmentant le nombre des copartageants il ne détruit nullement le vice.

Il accuse d'impéritie la législation. Ces tâtonnements et amendements arbitraires attestent l'absence de système. Si, après avoir fixé le nombre des maîtres à 50, on l'élève à 60, 70, 80, c'est avouer que l'on n'avait pour règle de ce nombre aucune base fixe lors du premier essai et qu'on n'en a pas davantage lors du deuxième, et qu'on reviendra sans doute à une troisième, à une quatrième fixation de nombre. Il faut éviter ces procédés chancelants; il faut un système méthodique, variable, pour cadrer, coïncider avec des besoins évidemment variables. D'ailleurs ces maîtrises en nombre fixe [ ] des dispositions évidemment ridicules : par exemple, on a créé à Toulouse dix courtiers de commerce comme à Lyon, quoique le commerce de Toulouse ne s'élève pas au tiers de celui de Lyon, qui est évidemment lésé et dépourvu par cette assimilation à celui de Toulouse.

Les places données dans ces cas d'augmentation fixe sont d'ordinaire la proie d'une cabale. On en a vu deux fois la preuve dans la ville de Lyon (1). Ainsi, la maîtrise en nombre fixe est un procédé empirique et à rejeter.

---

(1) Lorsqu'ils ajoutèrent 10 agents aux cinquante premiers, ils nommaient pour le courtage de soie des gens qui n'avaient aucune connaissance de la soie et qui, d'accord avec leur compagnie, exercèrent la banque, dérogeant ouver-

Digitized by Google

2° *La tolérance d'agents non titrés.* Ce fut l'avis de la chambre de Paris, qui s'autorisait de l'exemple d'Amsterdam, où l'on peut, comme ailleurs, commettre de graves erreurs.

Cette licence d'agents non titrés consacre trois abus :

La frustration du fisc ;
L'intervention d'agents immoraux ;
L'affluence d'agents parasites.

La loi doit, au contraire, exiger un cautionnement fixé à la somme la plus élevée, afin d'écarter les parasites et les fripons, sans exclure aucun agent [ ] et sans irriter l'opinion par des monopoles toujours favorables à l'intrigant. Un vice qui rend cette mesure [ ] est d'affranchir d'impôt une fonction industrielle. Cette franchise, déjà criante dans toute maîtrise, l'est plus encore dans les triviales fonctions de courtage, dont les postulants offrent l'impôt au lieu de le refuser. D'où l'on voit que ce deuxième correctif, tolérance d'agents non titrés, serait un mal ajouté à un autre mal, une collusion des vices de la licence avec ceux du monopole ; c'est donc une mesure à rejeter en plein, tout en rendant hommage à l'indulgence qui en suggère l'idée à la chambre de Paris.

J'ai établi contre les privilégiés le grief d'exemption comparative de l'impôt, qui est neutralisé par les trois dîmes relatées [ ] ; mais du moins la loi les grève ostensiblement, leur impôt est apparent quoique illusoire. Le gouvernement, frustré par eux, est censé ignorer sa duperie, et ne déroge pas aux garanties fiscales ; il est en erreur et non en faute ; mais, en adoptant la tolérance ouverte des agents non titulaires, il tombe dans les monstruosités politiques, entre autres d'affranchir légalement d'impôt ceux qui, par avarice, tentent de l'éluder en évitant cautionnement et patente.

En résumé : les quatre partis appelés à [ ] sur cette question n'ont montré qu'apathie ou insuffisance, n'ont [ ] proposé que des amendements inadmissibles. Quel faisceau de lumières ! et comment la Civilisation s'étonnerait-elle de manquer depuis 3,000 ans les voies du perfectionnement, quand elle est si stérile en solutions sur les problèmes qui peuvent y conduire, entre autres sur le correctif aux maîtrises limitées ?

---

tement à leur emploi, comme celui qui serait nommé procureur et qui exercerait comme notaire. Une autre fois, lors de la consulte cisalpine, on demanda à Bonaparte l'admission de 40 postulants, qui faillirent être admis, et qui tous étaient pour la banque ; pas un pour la soie ni les denrées. C'en est assez pour prouver que les augmentations numériques de maîtrises tournent sans cesse au bénéfice d'une cabale.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

CORRECTIF AUX MAITRISES LIMITÉES. — CONCURRENCE RÉDUCTIVE OU MAITRISE PROPORTIONNELLE, SOLIDAIRE ET ILLIMITÉE.

La Révolution, qui nous jeta en tous sens de Charybde en Scylla, débuta de même sur la question des maîtrises et jurandes. Elle nous conduisit d'un extrême à l'autre, de la maîtrise limitée à la licence anarchique. L'un et l'autre système avaient donné lieu à de stériles critiques, il est plus aisé de dénoncer le mal que d'en découvrir le remède. Le problème était de se garantir de ces deux excès et non pas d'opter sur l'alternative. Il fallait donc inventer un correctif qui évitât les [ ] de l'une et l'autre méthode.

La question, plusieurs fois reproduite, est restée sans solution. Pouvait-elle intéresser nos beaux esprits ? Il s'agissait de cordonniers et savetiers, buandières et revendeuses. Vraiment un académicien rougirait en traitant de pareils sujets. On en laisse le débrouillement à quelques agents de police. La science, tout occupée à plaider par l'agioteur en litière, ne daigne pas prendre en mains la cause des pauvres piétons, intercéder pour le redressement des injustices qui pèsent sur l'aspirant à la maîtrise, analyser et corriger les désordres qui règnent dans l'organisation des artisans et castes plébéiennes. Les orateurs politiques sont tout aux questions d'apparat, au budget, à la balance, au crédit public et autres sublimités qui peuvent se produire dans les salons de la haute finance; toujours altiers comme l'aigle devant les moucherons, ils manquent dans leur vol superbe les découvertes dont la nature a semé les germes dans les humbles détails de l'industrie domestique et manœuvrière.

Au sujet de ce dédain, je leur demanderai quelle branche du système social a dû exciter spécialement l'attention de Dieu ? Pourra-t-on dans le régime qu'il nous destine se passer des industrieux, subalternes aujourd'hui, des cordonniers, menuisiers et autres artisans ? Non, sans doute, leurs fonctions seront comme aujourd'hui le pivot du mécanisme domestique. Dieu n'a donc pas pu négliger de statuer sur leur organisation, et l'on peut arriver à découvrir sa théorie. Sur ce point, comme sur tout autre, il vous a ménagé des voies de [ ]. La principale était l'organisation de l'agriculture en système sociétaire et économique. J'en ai suffisamment traité; il faut passer aux autres branches, et notamment à celles réputées ignobles et triviales. Toute branche d'industrie utile n'est jamais abjecte aux yeux de Dieu. Il nous a ouvert dans chacune des voies de transition graduée vers

Digitized by Google

l'Harmonie. Gardons-nous de rien dédaigner de ce qui tient au travail productif, car sur quelque point que nous eussions découvert le sentier de la justice distributive, ce premier succès nous eût conduit par analogie à l'organisation équitable de tout le système social.

Pour rendre hommage à la Sagesse divine, qui embrassa dans son plan d'ordre social tous les détails de ses relations, il convient d'examiner celles du dernier ordre et des artisans subalternes, et prouver que sur ces minuties comme sur les branches transcendantes, Dieu a pourvu à tout et assigne les voies de bien dans un système unitaire, qui est toujours l'association graduée libre et solidaire.

[Note marginale.] La maîtrise proportionnelle doit être envisagée comme transition mineure; opposée au monopole maritime offrant maniement et abordage par l'extrême infiniment petit et opposé au monopole.

Ce sujet sera traité comme contact d'infiniment petit. Faut lui donner du relief par digressions sur mouvement et on reliera ces deux feuilles pour les classer aux 32 crimes.

On offre de tripler les rouages de Marly.

On a vu dans le traité des crimes du commerce que la maîtrise se divise en absorbante et résorbante. (Cette distinction est inutile à mentionner ici.) Le remède sera le même pour l'une et l'autre espèce, pour les procureurs et messagers, qu'il faut réduire au plus petit nombre possible. sauf les trois garanties [relatées page 199.] Commençons par établir la nécessité du lien solidaire dans les corporations.

La loi accorde aux corporations toute faculté pour rançonner le public, et nul [ ] au publie pour se garantir de leurs [ ] collectif ou individuel. Je continue à citer les courtiers pour exemple.

Combien de fois les journaux ont-ils annoncé que tel courtier avait disparu emportant 5 et 600 mille francs d'effets ! Sur de tels exploits les gazettes se gardent d'ajouter aucune critique, parce que, en Civilisation, on est honnête homme si l'on vole 600,000 francs d'un seul coup. Ces brigandages auraient-ils lieu si la solidarité existait? si le négociant volé pouvait se rembourser des 600,000 francs sur les cautionnements de la corporation? Dans ce cas, chacun des courtiers aviserait les négociants et capitalistes de ne pas confier aux courtiers une obole en effets au porteur. Est il donc si pressant de les confier à l'agent avant qu'on ne sache quel placement il en aura trouvé? Ne peut-il pas, à Paris, suivre l'usage de Lyon, se borner à en prendre la note et venir aviser sur les emplois qu'il en trouve? Quand il ne s'agit pas d'agiotage, on n'est jamais si pressé de négocier les effets. Mais dans les jours de *bon temps*, où les denrées changent de prix à toutes les heures, il faut promptement se faire des fonds, si l'on veut opérer. Ces opérations de *bon temps* sont le vice à extirper, et l'une des premières mesures est

Digitized by Google

la solidarité des corporations en commerce comme en courtage. Alors les syndicats, tout occupés aujourd'hui à concerter des moyens de spolier le public, s'occuperont des moyens de lui garantir ses propriétés contre leur propre compagnie.

Du moment où les corps commerciaux seront corporisés solidairement, chacun sera forcé de se restreindre aux fonctions spéciales, et l'on brisera par là un des grands ressorts de l'agiotage, la cumulation de [ ]. On ne verra plus un négociant en draps acheter subitement des blés et farines. Le syndicat de la draperie le forcerait au même instant à quitter le commerce de draperie. En vain vanterait-il l'excellence de la spéculation, en vain offrirait-il de prendre patente de farinier et de payer le cautionnement exigé pour l'admission aux marchés des grains, le corps des drapiers lui répondrait : « Nous ne con-» naissons point le commerce des grains ; nous ne voulons pas répon-» dre d'un homme qui s'engage dans ce négoce, et nous saisissons » votre magasin de draps si vous achetez un seul sac de farine. »

Tentera-t-il d'éluder en s'associant secrètement avec un marchand de grains ? Il n'y a point de pareils secrets entre négociants. Ils sont plus habiles qu'aucun ministre de la police à découvrir les opérations cachées de chacun d'entre eux ; ils les découvrent même sans syndicat ; que serait-ce avec ce nouveau levier ? D'ailleurs la loi sur les nouvelles maîtrises astreindrait aux peines les plus sévères toute coopération d'association secrète hors d'un commerce patenté solidairement.

C'est dans les grandes villes que doit commencer le régime solidaire. On ne pourrait pas former les corporations de genre dans les petites villes, mais peu à peu lorsqu'on aura bien classé les genres à la grande ville, on établira les annexes composées, c'est-à-dire qu'un marchand de petite ville, obligé de tenir les draperies et les toileries, sera incorporé aux deux masses provinciales de draperies et toileries.

Présume-t-on que les marchands assujétis à ce nouveau régime s'en prévaudraient pour vendre plus cher ? D'autres mesures y pourvoiraient. Nous n'en sommes pas encore à cette thèse. Achevons sur chaque sujet sans élever des arguments qui tiennent à un autre chapitre, et remarquons provisoirement que les marchands deviendront bien souples et bien silencieux dès qu'ils s'apercevront que le gouvernement va enfin les subordonner et tenir le fil de toutes leurs opérations par la concurrence réductive. Aujourd'hui ils sont sûrs d'épouvanter le ministère avec quelques vociférations sur le bien du commerce, mais alors il s'agira du bien public et non pas de celui du commerce. Beaucoup de négociants seront rebutés en voyant naître ce nouvel ordre : tant mieux : leur nombre est triple du nécessaire, et cette réduction est le premier but à atteindre pour établir l'ordre. Si, d'un jour à l'autre, ils

Digitized by Google

pouvaient être réduits au tiers, leur bénéfice individuel serait à l'instant triple par le triplement de débouché. Chacun d'eux deviendrait solide ou solvable par ce seul [ ], et le fisc pourrait percevoir en impôt tout le montant des frais épargnés par la retraite des deux tiers, frais dont les marchands et les consommateurs sont grevés. On pourrait percevoir en outre une triple patente, vu le surcroît de bénéfices que la retraite des deux tiers assureraient au tiers restant. L'agriculture recevrait tout à coup les capitaux et les [ ] de cette masse de marchands retirés. Les fabriques auraient une confiance fondée au petit nombre restant, et dont les bénéfices seraient prodigieusement accrus. Ainsi, tous les ordres d'amélioration naîtraient l'un de l'autre par la seule réduction des deux tiers, et c'est le but auquel il faut progressivement arriver.

CHAPITRE IV.

FINAL SUR LES GAINS SCANDALEUX DU COURTAGE.

On doit payer aux tribunaux et aux magistrats un tribut de louanges pour la résistance qu'ils ont apportée aux persécutions des courtiers. Partout les juges et la police ont rivalisé d'indulgence pour sauver les victimes et retarder l'effet des listes de proscription dressées par les syndicats de courtage. Ces nouveaux turcarets n'ont pas même réussi par l'offre de gratifications secrètes pour les arrestations. La magistrature, qui n'aime point les réminiscences de 93, a résisté aux paillasses jacobites ou courtiers. Pendant plusieurs années l'on n'a pu obtenir des autorités qu'un simulacre de rigueur. Les agents de police ont toujours tendu une main secourable aux dénoncés, en leur disant : « J'ai ordre » de vous arrêter, tenez-vous sur vos gardes, je différerai autant que » possible. » J'en parle par expérience, et je dois à la police de Lyon [ ].

Comment les tribunaux et les autorités ne seraient-elles pas indignées, lorsqu'on les sollicite de prêter leur ministère à ces monopoleurs gorgés de rapines ? « Nous savons, disent les juges, pour prix de » vingt ans d'études sur la législation nous contenter d'un modique » traitement de 3 à 4,000 fr. avec lequel il nous faut pourvoir à l'en» tretien d'une famille, tandis que des courtiers, dont tout le talent se » réduit à savoir :

» Cent francs au denier vingt, combien font-ils ? 5 livres.

» des courtiers ne peuvent pas vivre avec un revenu quadruple de ce-

Digitized by Google

» lui d'un juge, avec quinze ou vingt mille francs de rente dans Lyon ; » avec quarante ou cinquante mille francs de rente dans Paris ? Pour » accroître encore l'opulence de ces ignorants tripotiers, il faut que les » corps de judicature voués au soutien des libertés sociales devien- » nent les champions de l'arbitraire ! Il faut intervertir le cours des » lois qui conviennent à toutes les classes de citoyens ; il faut que les » tribunaux soient transformés en milices prévôtales, jugeant sur no- » toriété et servant la rapacité de valets qui souvent accusent leurs » chefs ! Peu nous importe, disent les juges, que ces tripotiers accu- » mulent d'immenses trésors, mais du moins qu'on nous épargne l'af- » front de servir leur cupidité par une dérogation au code. Qu'on laisse » l'or à Midas et l'honneur à Thémis. »

Tandis que la classe honorable des propriétaires s'agite sur tous les points pour atteindre à une médiocre place de 10,000 fr. dans la législature, un courtier et sa Laïs, du haut de leur char, regardent en pitié cette élite de la nation, ces corps électoraux où l'on voit un millier de bonnes gens faire valoir des lumières ou des services publics pour être portés à quelque place amovible dont le revenu n'équivaut qu'à un mois de bénéfice des courtauts, et ces courtauts ne sont pas encore assouvis si l'état ne consent à rétablir pour eux l'inquisition et l'attirail du jacobinisme ! Lorsqu'on voit des courtauts solliciter le ministre de mettre à leur disposition une prison d'état, n'est-on pas fondé à dire que s'ils ne relèvent pas les échafauds, c'est qu'ils ne le peuvent pas ? Quel résultat des sophismes commerciaux ! quel [ ] de cette politique moderne qui abat l'opinion aux pieds de l'agiotage. Fut-on jamais mieux fondé à se récrier sur les temps et sur les mœurs ? N'est-il pas [ ] que l'état assure aux fonctions triviales et mensongères des courtiers un revenu double de celui d'un maréchal, d'un archevêque ou de tout autre dignitaire supérieur !

Vainement objecterait-on que l'honneur attaché aux fonctions publiques balance les énormes bénéfices du courtage : il n'en est rien. Quel lustre peut rejaillir sur les fonctionnaires publics tant que les principaux d'entre eux, un préfet, un évêque, n'ont pas le revenu d'un courtier, tant que l'avare peut se dire : « Il vaut mieux faire de mon fils » un courtaut qu'un préfet ou un évêque ? » Aujourd'hui que les prestiges nobiliaires et autres sont dissipés, nul objet ne s'offre à la révérence des peuples. Leur engouement porte de plus en plus sur les veaux d'or, et c'est un motif de ne pas prodiguer les trésors aux hommes les moins respectables comme les courtiers, de ne pas leur accorder la faculté de dérogation aux codes et de persécution pour l'accroissement de leur scandaleuse richesse, de ne pas compromettre la magistrature en la subordonnant à servir aveuglément la rapacité de ces publicains par

Digitized by Google

qui elle est éclipsée en public et persiflée en secret. Ah! comment le courtier qui trouve dans une crasse ignorance la chance d'une fortune subite et colossale manquerait-il à persifler toutes les fonctions honorables dont les titulaires végètent dans la médiocrité pour prix d'une vie consacrée à de pénibles études?

Comment n'a-t on pas redouté que d'autres classes, notamment les négociants, n'en vinssent à demander un monopole comme celui des courtiers, qu'on ne l'accordât par ignorance d'un meilleur système? Ensuite le monopole se serait étendu du commerce aux fabriques. Il aurait féodalisé en peu de temps toute l'industrie et généralisé dans le corps social l'odieuse politique des courtiers. Voilà dans quel abîme peut conduire une erreur politique. Ah! quels législateurs pourraient éviter les erreurs, s'ils prêtent l'oreille à de voraces tripotiers qui ne rêvent qu'arbitraire et persécution !

D'après ces considérations, j'estime qu'on aurait dû, par respect pour la morale publique, aviser aux moyens de restreindre les bénéfices scandaleux du courtage, et pour y parvenir il était un moyen aussi simple que politique : c'était de doubler le nombre des courtiers, afin de diminuer d'autant la proie à partager entre eux. Une telle mesure aurait réduit le revenu d'un courtier de Paris au niveau de celui du maréchal de France, et le revenu d'un courtier de Bordeaux ou de Marseille au niveau de celui d'un archevêque. Ah ! ne serait-ce pas encore trop de 40,000 fr. de rente dans Paris et de 20,000 fr. dans Marseille pour payer cette méprisable industrie !

Vous qu'on citait jadis pour amis de la morale, philosophes qui voyez dans le monopole des courtiers poindre tous les germes de dépravation, comment expliquer votre inconcevable silence ? Êtes-vous tous en masse devenus sourds aux vieilles maximes d'honneur qui régnaient dans des siècles moins mercantiles ? Vous n'êtes plus les héritiers des Socrate, des Platon, vous n'êtes que des sentinelles endormies qui laissent éteindre le feu sacré. Vos devanciers aimaient du moins à rêver le bien en l'absence du bien ; ils avaient le mérite de bien dire, sinon de bien faire. Les anciens philosophes, en exprimant une franche indignation contre les vices dominants avaient le bon esprit de sauver l'honneur et d'isoler la science des travers du siècle. Mais vous, philosophes modernes, vous voyez de sang-froid vos contemporains encenser tout ce que le mensonge produit de plus ignoble, vous flagornez des courtiers, des colporteurs de mensonge, des limiers d'agiotage, encore plus méprisables que l'agioteur dont ils sont les âmes damnées. Après cet acte de bassesse, dites, philosophes modernes, si vous n'êtes pas les apostats de cette antique [ ] qui, par un simulacre de zèle pour la vérité, sut jeter quelques fleurs sur les premiers égarements de la Civilisation?

Digitized by Google

CONCLUSIONS POUR LES SECTIONS DES BOURSES ET COURTIERS.

J'ai démasqué le commerce dans une branche de ses fourberies. Je n'ai décrit qu'un des 32 crimes, l'Agiotage, encore bien incomplètement. C'est assez pour prouver que les modernes sont joués par les théories des économistes. Les gouvernements plient sous le faix des emprunts et des déficits; ils sont comme Tantale, mourant de soif au milieu des eaux, pauvres au sein des sources de richesse. La cause de leur dénuement est que le commerce mensonger, ses [ ] de monopole, d'agiotage, etc., absorbent tout le revenu de l'intermédiaire, fonds assigné en politique naturelle pour [ ] de subvention aux charges publiques.

Le remède, je l'ai dit, est la métamorphose du commerce mensonger en commerce véridique ou régie contrebalancée. L'orgueil et l'habitude répugneront d'abord à franchir le pas. Les nations, une fois infatuées de quelque chimère désastreuse, deviennent sourdes aux remontrances comme un jouvenceau, engoué d'un fol amour qui le ruine, s'obstine à sacrifier sa fortune. Tels sont les modernes pour leur nouveau Dieu. Après tant de siècles d'aberration dans la recherche du bonheur, ils ont cru trouver enfin dans l'esprit mercantile une planche de salut. Les rois comme les peuples ont fléchi devant ce minotaure. Maintenant, pour les désabuser, c'est peu des armes du raisonnement. Il reste encore la passion à combattre, les préventions de perfectibilité, l'amour-propre, qui répugne à désavouer une chimère en plein crédit, à briser une idole que tout le monde a encensée.

J'ai fait valoir les règles de la politique naturelle ou équilibre des quatre fonctions cardinales, qui exigent que la quatrième fonction, la circulation, soit astreinte comme les trois autres aux convenances générales, et d'abord à la vérité, dont le système actuel s'éloigne de plus en plus, ainsi qu'on en peut juger soit par la fausseté croissante des marchands, dont le consommateur est à chaque instant victime, soit par le tableau des 32 crimes du commerce et l'analyse détaillée de l'un des 32, l'Agiotage.

A l'appui du principe d'équilibre cardinal, j'ai fait valoir la pénurie fiscale ou déficit universel, véritable lèpre qui a gangrené tous les gouvernements modernes, vrai volcan à révolutions, qu'il faut éteindre subitement par l'invention de quelque ressource neuve. L'antidote est découvert, et serait-il permis d'hésiter sur l'épreuve quand ce remède offre le double avantage de substituer à la fausseté universelle des relations un ordre de vérité pratique et garantie, et de doubler le revenu des princes, tout en ajoutant à celui des peuples un nouveau produit équivalant à une suppression d'impôt!

Digitized by Google

Quel obstacle peut retarder cette heureuse innovation? Il n'en est qu'un : l'amour-propre du siècle qui a encensé l'idole mercantile et les dogmes d'économisme, protecteurs du mensonge pratique et des 32 crimes du commerce, inséparables du système de libre concurrence. Les économistes même n'ont-ils pas répugné en secret à cette vénale adulation? S'ils veulent être sincères, ils avoueront qu'ils n'ont fléchi devant le veau d'or qu'en rongeant leur frein; qu'ils ont toujours conservé pour les marchands le mépris que l'antiquité, plus loyale, exprima sans réserve.

Je veux admettre que les Économistes aient donné une preuve de dévouement en surmontant le mépris naturel qu'inspire le commerce et en cherchant dans ce cloaque de fausseté des voies d'amélioration sociale. Accordons, s'il le faut, que dans leurs erreurs mêmes ils puissent prétendre à l'honneur d'un médecin qui s'expose au milieu des pestiférés pour étudier le mal et tenter des voies de [ ]. Sans doute les économistes peuvent présenter sous ce point de vue le parti qu'ils ont pris de faire trève aux antiques railleries sur le commerce, de surmonter le dégoût, et de tenter, par quelques opérations sur cet hydre de mensonge, des voies de bonheur social, si vainement cherchées dans les autres branches des sciences.

En adhérant sur ce point aux prétentions des Économistes, il demeure évident qu'ils ont pleinement échoué; que les vices mercantiles n'ont fait qu'empirer, Monopole, Déficit, Agiotage, Banqueroute, Fourberie, etc. Peut-on nier le progrès alarmant de tous ces ulcères? Or, du moment où le remède est découvert, la science, qui avait jusqu'alors échoué dans ses efforts, en perdrait tout le mérite, si elle traversait l'épreuve d'une innovation qui en [ ] le commerce mensonger, sert à la fois le souverain, le producteur, la vérité et l'honneur, l'honneur surtout, dont les modernes ont brisé les autels, du moment où savants, princes et peuples ont fléchi devant les Midas commerciaux.

Gouvernants et savants modernes, je vous le répète : le commerce ne vous paraît grand que parce que vous êtes à genoux devant lui; levez-vous, vos peuples sont aussi las que vous du monopole de fourberie et d'agiotage, et, dès que l'attaque du système mensonger sera résolue, tout rivalisera d'ardeur pour abattre cet arbre immonde.

Il ne reste qu'à opiner sur la marche. Veut-on procéder avec lenteur ou précipitation? La méthode est la même dans l'un et l'autre cas; sauf le ralentissement et le suspens de quelques mesures, on ne tendra toujours qu'à soumettre le commerce à l'emploi de la vérité, dont le régime peut s'établir avec plus ou moins de promptitude. Je vais décrire les dispositions principales, puis j'indiquerai celles qui seront susceptibles de tempéraments, modifications et délais, et qui rentrent dans le procédé d'attaque insensible développée [ ].

Digitized by Google

ESPRIT DE LA BOURSE,

ENTRETIEN D'AGIOTEURS AU SORTIR DE LA BOURSE.

INTERLOCUTEURS.

RAFFLE, CRAQUET, } Courtiers.
GRIPPON, GRUGEON, } Capitalistes.
DOUBLEMAIN, prête-nom.

GRIPPON. — Voilà M. Grugeon qui vient de faire quelques bonnes affaires à la Bourse. Il aura bien gagné un sac ou deux.

GRUGEON. — Il faut bien gagner quelque chose, on ne travaille pas pour la gloire.

GRIP. — Bah ! la gloire ! c'est de la ripopée. Vive le commerce ! Vous venez d'en plumer quelques-uns, je parie !

GRUG. — Pas grand'chose. J'ai attrapé un millier de francs en m'amusant.

GRIP. — Diable ! un millier de francs ! Eh ! comment avez-vous gratté çà?

GRUG. — Que sais-je? c'est un courtier qui m'a fait faire un achat de farines. Je ne songeais pas plus à farine qu'à farinette. Je ne connais pas cet article, mais il m'a fait acheter et revendre de suite.

GRIP. — Ah ! ah ! un ricochet ! c'est excellent quand on en trouve. C'est de l'argent sûr.

GRUG. — Oui, il a arrangé tout cela sans que je m'en mêle. On règlera ce soir. Je n'ai que la peine de palper un sac de mille francs. Çà met en appétit avant dîner.

GRIP. — Peste ! je voudrais bien connaître les courtiers qui vous font gagner un sac de mille francs.

GRUG. — C'est Raffle qui a maniganoé çà. Excellent courtier ! habile garçon !

GRIP. — Oh ! je connais bien M. Raffle. C'est un garçon de mérite. Son associé Craquet m'a fait acheter des farines il y a trois mois. J'en ai là 400 sacs. J'attends qu'elles soient à un bon prix. Comment avez-vous fait les vôtres ?

GRUG. — Je vous ai dit. Ça s'est fait par-dessous main. Je crois qu'on a traité à 110. Je ne me suis pas mêlé de çà.

GRIP. — 110 fr. ! ce n'est pas encore un bon prix. J'ai payé les miennes 70. Il faudrait bien que ça vînt à 140 pour y gagner quelque chose. J'ai mis 30,000 francs à cet achat, si j'en trouve 60,000 francs comptant, je les donnerai. Craquet m'a promis que l'article serait en feu le mois prochain ; que le pain monterait à 15 sous, qu'il y a d'habiles gens à Paris qui tiennent les

Digitized by Google

farines, qui ont de quoi les nourrir. En attendant, j'aimerais bien faire ouvrer vous, gagner un sac par ci par là.

CRUG. — Vous ne venez pas à la Bourse, on ne vous y a pas vu hier ni aujourd'hui. Cependant il s'y remue des affaires, il y a du tapage, pourquoi n'y venez-vous pas?

GRIP. — C'est que je suis à sec. J'ai trouvé hier à placer à un honnête intérêt, bon nantissement; mais j'attends des rentrées pour la semaine prochaine.

CRUG. — Voilà ce qu'il faut, du comptant, pour s'entendre avec de bons courtiers qui sont dans le secret. Il y a toujours quelque chose à gratter. Aujourd'hui les blés, les riz, demain les sucres.

GRIP. — J'ai bien 2 ou 3 cent mille francs qui vont me rentrer. Mon notaire veut me faire acheter un gros domaine. Il prétend que c'est une affaire d'or.

GRUG. — Bah ! y songez-vous? des domaines ! Pour se mettre en évidence, pour payer des impôts, quand on peut gagner secrètement sans que le gouvernement y mette le nez ! Voyez Dorante de Paris, au lieu de [ ] de domaines, il a acheté pour dix millions de farines; il aura peut-être cinq millions de bénéfices. Il serait *frais*, s'il avait des domaines sur les bras !

GRIP. — Oui, vraiment ! il faut prendre garde aux financiers, aux impôts.

GRUG. — Si vous vouliez mettre quelques cent mille francs comptant et moi autant, nous pourrions brasser sur les denrées et gagner quelque argent sans bruit. Il n'y a que cela de bon. Le gouvernement a beau faire, il ne peut pas atteindre les portefeuilles, les spéculateurs qui font des affaires brisées.

GRIP. — C'est bien dit. J'ai envie de renoncer à cet achat de domaines. Il faut nous arranger pour nous tenir à l'affut des coups de filet avec une bonne somme, suivre la Bourse et plumer la poule; mais je vois sortir Raffle et Craquet. Il faut que je parle à Craquet pour mes farines.

GRUG. — Eh ! bien, songez à cette affaire. Si nous y mettions chacun cent mille écus, nous mènerions bien la barque. Ça vaudra mieux que des domaines. Adieu, on m'attend.

GRIP. — Demain nous parlerons de ça.

(Il reste seul, attendant que les deux courtiers cessent leur colloque.)

(Raffle et Craquet à part.)

RAFFLE. — Je te dis que je le tiens de Géronte, qui est bien informé. Il vient de m'assurer en secret que le ministre veut exiger une déclaration des grains et des farines. J'ai peur d'une débâcle. Arrangeons-nous pour en profiter. Géronte vient de se défaire de ce qui lui restait. J'en ai fait un ricochet à ce coquin de Grugeon, qui a gagné mille francs. Si j'avais trouvé là notre prête-nom Doublemain, j'aurais bien pris pour nous les bénéfices.

CRAQUET. — On a déjà parlé de cette déclaration, mais ce sera quelque tuyau de commis du ministre pour avoir part au gâteau. Bah ! les croupiers de Paris pourront jeter un os aux criards.

RAF. — Nous pourrions faire courir le bruit, manigancer une petite baisse. Il faut voir quelques trembleurs, faire mousser la nouvelle, mettre la puce

Digitized by Google

à l'oreille. Nous achèterons ce soir des peureux, puis nous démentirons le bruit demain.

CRAQ. — Tu as raison. Quand nous n'achèterions que mille sacs au rabais, Bonace les prendra au cours : il a une commission privée. Mais voilà Grippon qui a l'air de vouloir nous parler. Ce vieux renard a une partie de farines qui ne bougent pas de place depuis trois mois. Elles auraient dû filer déjà vingt fois, nous aurions gagné là dessus des courtages.

RAF. — Il faut lui monter un coup pour le forcer à vendre.

CRAQ. — Faisons-lui peur de ta nouvelle; tu n'as qu'à bien claba uder contre le gouvernement. Puis tu me laisseras seul avec lui. Je le travaillerai. Nous aurons la partie à bas prix. Nous la prendrons au nom de Doublemain. Nous pouvons gagner là dessus quelques mille francs, sans qu'il y paraisse. Chut ! le voici.

GRIP. — Voilà ces messieurs qui ont fini leur Bourse. Ils auront remué quelques belles parties. On dit que les affaires ont roulé ces jours-ci.

RAF. — Eh ! qu'est-ce que nous faisons? Rien du tout. Les affaires ne peuvent pas aller avec un gouvernement qui ne protège pas le commerce.

GRIP. — Sans doute : il faudrait protéger les spéculateurs. Eh ! bien, M. Craquet, ces farines. Vous m'aviez promis qu'elles seralent ce mois-ci à cinquante écus et que les amis de Paris feraient monter le pain à 15 sous. Ce serait bien utile pour le commerce, nous gagnerions quelque chose sur nos farines.

CRAQ. — Vous auriez déjà dû les vendre dix fois. Il y avait un joli bénéfice. Je vous l'ai assez dit.

GRIP. — Mais je suis prêt à vendre. Elles me coûtent 70 ; dès que j'en trouverai 140, je les donne au premier ami qui paiera comptant. Je ne cherche pas à gagner gros, pourvu que je double mon argent.

RAF. — Vous êtes comme tout bonhomme. Quand vous gagnez cent pour cent vous prenez patience; mais il faut rabattre sur vos farines. Il parait que vous ne savez pas tout.

GRIP. — Qu'est-ce que c'est? Y a-t-il quelque chose?

CRAQ. — Il y a bien quelque chose sur le tapis. Ça va mal, mais il ne faut pas dire cela à tout le monde, çà ne se saura que trop.

GRIP. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ?

CRAQ. — C'est, que le ministre va demander une déclaration de grains. N'allez pas le dire, au moins ! vous feriez baisser l'article dès ce soir. C'est une nouvelle qu'on ne saura que demain matin. Elle est venue par courrier extraordinaire. Hein ! si vous m'aviez cru quand je vous tourmentais pour faire à 140 !

GRIP. — Eh ! M. Craquet ! qu'est-ce que vous dites là? Il faut donc que je me décide à vendre mes farines?

RAF. — Eh ! il est bien temps. On les aurait peut-être placées à la Bourse, mais il n'y a plus rien à faire avant demain matin, puis demain la nouvelle sera connue et l'article sera au diable.

GRIP. — Eh ! M. Raffle, vous croyez donc quea ç va baisser.

RAF. — Que voulez-vous faire? Un gouvernement qui ne protège pas le

Digitized by Google

commerce, qui assassine les spéculateurs ! De quoi s'avise-t-il de demander des déclarations ? On lui a dit cent fois qu'il ne devait pas se mêler du commerce.

CRAQ. — Il y a dans ce Paris des coquins de savants qui rabâchent tous les jours sur le commerce. Ils donnent au gouvernement l'idée de se mêler de nos opérations. Si cela continue, il finira par en savoir autant que nous.

RAF. — On devrait faire pendre tous les savants.

GRIP. — Ma foi oui ! Des gens qui viennent gêner le commerce ! les spéculateurs ! Nous avons besoin de gagner de l'argent. Diable soit des savants.

RAF. — Une affaire qui était si bien menée ; nous aurions fait monter les farines à 150 avant la fin du mois ; mais quand le gouvernement n'aime pas le commerce, comment voulez-vous avoir un commerce qui devienne un commerce des amis du commerce, pour le bien du commerce !

(Il s'en va furibond et riant sous cape.)

GRIP. — Ah ! le brave homme que M. Raffle ! comme il dit de bonnes choses pour le bien du commerce ! Voilà les hommes que le gouvernement devrait consulter, les courtiers. Ils auraient déjà fait monter le pain à 15 sous. Eh ! que faut-il devenir avec un gouvernement qui nous assassine ! Mais, M. Craquet, est-elle bien sûre cette nouvelle ?

CRAQ. — Je vous le dis, foi de Craquet. Nous savons ça de Géronte, qui est lié avec des moustaches de Paris ; mais n'en parlez pas. Je vous en avertis parce que vous êtes des amis.

GRIP. — Eh ! grand Dieu, mes farines ! il faut donc vendre. Si j'avais su j'aurais donné à 110. Oh ! vous en trouverez bien 110, cherchez vite avant qu'on ne sache la nouvelle.

CRAQ. — Que voulez-vous chercher ? il ne se fera plus rien ce soir. Je verrai. Si je trouvais preneur à 110, je vous conseillerais de lâcher.

GRIP. — Jarni ! je perdrais trop gros !

CRAQ. — Comment ! vous perdrez ! Elles vous ont coûté 70 il y a 3 mois. En revendant à 110, vous avez encore sur les 400 sacs 12,000 francs de profit. C'est bien joli en 3 mois.

GRIP. — Bah ! 12,000 francs ! ce n'est pas gagner, et puis les courtages à déduire ! Je n'aurai pas 11,000 francs net. Une affaire où je devais gagner 30,000 francs, n'avoir que 10,000. C'est 20,000 de perdus. Que le commerce est à plaindre avec un gouvernement qui n'aime pas le commerce ?

CRAQ. — Enfin, décidons quelque chose. Aimez-vous mieux attendre à demain que la nouvelle soit connue ?

GRIP. — Non parbleu ! vendez ce soir. Mais vous m'en aurez bien 110. C'est fleur de marché à 110. Ce n'est pas vendu, c'est donné, elles me coûtent 70 ; si je lâche a 110, il y a 40 francs par sacs, c'est 16,000 francs, et puis les frais à déduire, il reste 15,000 francs, ça fait tout juste moitié de 30 000 francs que je comptais avoir là dessus. Oui je les donnerai à 110. Je n'y perdrai que 15 000 francs. Voyons, avez-vous quelqu'un en vue.

CRAQ. — J'en vais parler à Doublemain, qui a eu des commissions à 100. Mais il expédie à 100 et ne passerait pas au-dessus.

GRIP. — Je ne connais pas ce Doublemain.

Digitized by Google

CRAQ. — Bien bon ! maison respectable ! habile garçon ! D'ailleurs c'est du comptant.

GRIP. — A la bonne heure. D'ailleurs je ne vends pas à terme. Tenez-les toujours à 110. S'il fallait relâcher quelque chose, on verrait. Soignez-moi en ami, car j'y perds gros.

CRAQ. — Soyez tranquille. Quand je traite, c'est tout d'amitié, ce n'est pas pour gagner.

GRAQ. — Eh ! bien, si nous terminons cette affaire, il faudra que vous me *quittiez* le courtage.

CRAQ. — Laissez donc, papa, c'est pour rire.

GRIP. — Non, ma foi. C'est une affaire qui me ruine. S'il fallait encore payer deux courtages d'achat et de vente, vous sentez bien, il faut que je gratte quelque chose.

CRAQ. — Ouais ! gratter sur un courtier ! Ce serait le monde renversé.

GRIP. — Faites-vous payer un double courtage par ce Doublemain. Il doit gagner là dessus. Je lui donne une jolie partie, marché d'amis, un choix distingué. Dites-lui que j'y perds gros, que je lui vends cela pour l'obliger, qu'il doit se charger des deux courtages en conscience.

CRAQ. — Ah ! oui, joli mignon pour payer des deux mains ! à la bonne heure pour prendre ! Là, ne perdons pas de temps; je vous verrai après dîner pour en finir ; mais ne parlez pas de la nouvelle Si elle se répand ce soir, les farines sont flambées et vous les aurez sur les bras. Serviteur.

(A quelques pas de là Craquet rencontre Doublemain.)

CRAQ., *à Doublemain.* — Gentil garçon ! tu arrives à la Bourse quand elle est finie. Nous t'avons cherché pour un ricochet. Tu nous fais manquer de l'argent et à toi aussi, trainard !

DOUBLEMAIN. — Bah ! j'ai eu une affaire terrible avec ces étrangers pour ces cochenilles fausses. Ils étaient furieux. Ils ont dit que c'était presque de la fausse monnaie, qu'on en pendait qui n'étaient pas aussi voleurs que moi.

CRAQ. — Laisse-les bavarder, pourvu qu'ils paient. Est-ce fini ? soldé ?

DOUBL. — Oui, avec le rabais. Il a fallu accorder 1000 au lieu de 600. Ils voulaient résilier.

CRAQ. — Ah ! coquin ! C'est que tu veux nous souffler 400, filou que tu es !

DOUBL. — Non, ma foi ! Mais il me faut double provision, car des affaires comme ça, c'est détestable. Il faut essuyer des compliments de pendard. Ah ! il me faut double provision.

CRAQ. — Hein ! je te vois venir. Tu veux que je ne dise rien des 400 que tu nous voles.

DOUBL. — Je ne badine pas. Tu me doubleras ma provision.

CRAQ. — Allons ! tu fais la bête. Je vois bien que tu n'as pas envie de gagner de l'argent.

DOUBL. — Tiens ! je ne veux pas gagner de l'argent ! Voyons donc, as-tu quelque chose à faire ?

CRAQ. — Une jolie passade. Il y aura à gratter ; mais je veux que tu nous rendes moitié des 400 que tu voles sur les cochenilles.

DOUBL. — Va toujours, on s'arrangera assez. De quoi s'agit-il ?

Digitized by Google

CRAQ. — Voici. Je te vends 400 sacs de farines de Grippon à 100 francs. Tu les revends à Bonace le commissionnaire à 110. Grippon n'a pas encore cédé à 100, mais je le ferai vendre. C'est une affaire sûre. Nous l'enverrons relancer par Israël, qui lui proposera des farines au-dessous du cours en demandant une offre. Grippon aura une peur du diable de la baisse. J'arriverai là dessus, il finira comme je voudrai. Entrons chez le concierge, et nous ferons les cartes d'avance.

DOUBL. — Hein! 400 sacs à 10 fr. de bénéfice, c'est 4000 fr. à empocher. Çà! j'aurai bien mon tiers sur 4,000, ça fait treize....

CRAQ.— Qu'est-ce que tu marmottes de treize? Crois-tu partager avec nous deux? c'est bien assez avec un. La moitié de 4,000 est 2,000.

DOUBL. — Eh! bien, c'est mille francs qui me reviennent, ce n'est guère.

CRAQ. Hut! mille francs, et nos courtages donc? N'y a t-il pas vente de Grippon à Doublemain et de Doublemain à Boniface?

400 sacs à 100, 40,000. 400 sacs à 110, 44,000.

c'est 84,000 francs. Tu nous dois 440 a déduire de 1,000, il te revient 540.

DOUBL. — Voyez ce chien d'Arabe? Quel conte borgne avec ses courtages doubles!

CRAQ. — C'est la loi qui le veut, c'est sacré. C'est un décret de l'Empereur.

DOUBL. — Eh! je m'en bats l'œil de ta loi et de ton Empereur. Il faut bien qu'ils ne sachent que faire, s'ils s'occupent d'enrichir les courtiers qui lui flanquent la famine aux trousses. Ne badinons pas, il me revient 1,000 fr. Donne-moi au moins 800, tu gagneras assez.

CRAQ. — Le maraud n'est jamais content. Veux-tu que j'aille chercher Israël? il sera vite d'accord.

DOUBL. — Non, non, fais les cartes. Aimons-nous, mais tu seras raisonnable.

CRAQ. — Tiens, je suis bon garçon, tu auras le compte rond, 600 fr. Ah! coquin, tu attrapes là 25 louis au vol. Tu ne croyais pas manger ce morceau avant dîner.

DOUBL. — Bah! tu me devais bien 800 là dessus.

CRAQ. — Oui, pour la peine que tu as.

DOUBL. —Tâche au moins de me faire gagner quelque autre chose; car je n'ai rien sur cette affaire-ci. N'y aura-t-il pas d'autre oiseau à plumer sur ces farines?

CRAQ. — Il m'en faut encore 600 sacs. Boniface m'a donné une commission de 1,000 sacs à 110. Il expédiera à 115, mais il faudrait trouver un autre nigaud qui nous lâchât 600 sacs à la baisse. Nous mitonnerons ça après dîner, nous avons fait arriver une fausse nouvelle; il faudra manœuvrer lestement, parce qu'elle ne peut durer que jusqu'à demain matin.

DOUBL. — Bon! puis-je servir à quelque chose.

CRAQ. — Je te parlerai après dîner, il faut que je voie Raffle, qui est allé sonder le terrain. Songe que je ne te donne pas les 400 que tu me voles. Je t'en laisse 200, c'est déjà trop.

DOUBL. — Bourreau, tu ne veux donc pas que je vive!

Digitized by Google

CRAQ. — Eh ! nous te faisons pont d'or, tu vas devenir une maison respectable avant six mois.

DOUBL. — Respectable, moi !

CRAQ. — Oui, c'est le nom des marchands qui ont fait les cent coups. Tu ne sais donc pas ça, toi !

DOUBL. — Comment veux-tu que j'aie appris ça, chez mon procureur ? On ne nous respectait guère, nous autres clercs, pas plus que nos maîtres.

CRAQ. — Ah ! ce n'est pas comme ça dans le commerce. Tu verras, c'est un bel état. Nos croupiers de Paris s'entendent avec les savants pour dire que nous sommes respectables et tout le monde le croit.

DOUBL. — Ouais ! nous sommes donc des honnêtes gens nous deux ! Raffle aussi et Grippon, et tout ce monde là qui va à la Bourse, c'est des honnêtes gens !

CRAQ. — Que veux-tu ? les savants le disent, les gazettes aussi. Tout le monde le dit. J'aime autant croire que je suis un honnête homme.

DOUBL. — Ah ! la belle chose que le commerce ! Tiens, j'ai bien fait de lâcher mes procureurs. Au moins il y a de l'argent à gagner avec vous autres, et puis en se faisant passer pour un honnête homme ! Les procureurs sont bien bêtes, ils ne savent pas se faire estimer comme vous autres.

CRAQ. — Les procureurs, c'est des nigauds. Les savants se moquent d'eux, ils ne se moquent pas de nous qui valons bien mieux. Maintenant que tu es lancé dans le commerce, rappelle-toi bien de faire l'honnête homme. Quand je te propose dans une affaire, je dis toujours : Doublemain, maison respectable ! Vas, vas, si nous te poussons, tu seras un saint homme dans six mois.

DOUBL. — Tout ce qu'on voudra, pourvu que je gagne de l'argent : je serai respectable s'ils veulent ; mais si on vient à savoir....

CRAQ. — Ah ! l'imbécille ! si l'on vient à savoir ! Qu'est-ce que cela fait dans le commerce ? tu feras comme cet autre de Paris qui a gagné 20 millions. Tu diras que tu as fait des spéculations pour le bien de ta patrie. On dit de si belles choses à Paris ! Quand on tient l'argent, ça passe. Je m'en vais dîner là dessus. A ce soir.

Entre temps, maître Grippon est sur les épines. Les deux courtiers qui l'ont endoctriné auront le soir ses farines à 100 fr. sous le nom de Doublemain, leur âme damnée. Ils les revendront 110 francs à l'instant même, et quand Grippon l'apprendrait au bout de quelques jours, croit-on qu'il s'en fâcherait ? Non, il leur dirait familièrement : « Ah ! les coquins ! ils m'ont pris une plume de l'aile. » Eux rejetteraient tout sur Doublemain. D'ailleurs on n'admire dans le commerce que celui qui sait le mieux griveler, et qui mérite le surnom d'habile garçon, à peu près synonyme d'habile fripon. Eh ! comment avec de la probité un homme, débutant presque sans fortune, gagnerait-il en 8 ans *trente millions à des spéculations pour le bien de sa patrie?* Et voilà les hommes desquels la science dit : « Laissez faire, laissez passer le commerce, il sait bien ce qui convient aux siens. » Certes il ne le sait que trop ; mais n'est-il pas temps que l'État sache ce qui convient aux siens ?

J'ai décrit cette scène de Bourse, non pour signaler des intrigues assez connues de tout le monde, mais pour faire sentir le ridicule de la législation qui encourage les menées des gens intéressés à créer le désordre, à provoquer l'agiotage. La législation eut fait bien plus sagement si elle eût avisé aux moyens de se passer des Courtiers et des Bourses de commerce qu'elle a si mal à propos multipliés.

Digitized by Google

DE LA MÉTHODE MIXTE

EN ÉTUDE DE L'ATTRACTION.

CHAPITRE PREMIER.

PROLÉGOMÈNES SUR LA MÉTHODE MIXTE, OU JUGEMENT CONDITIONNEL EN ATTRACTION. — APPLICATION A LA RELIGION.

L'état révolutionnaire qui a si long-temps affligé le monde policé a dû rendre les autorités défiantes et promptes à suspecter sans examen. Plusieurs pourraient croire que la Théorie de l'Attraction a quelque rapport avec ces chimères funestes qu'avait accréditées la philosophie, et sur ce vague soupçon la nouvelle science risquerait d'être contrariée dans son apparition, surtout dans les pays d'inquisition comme l'Espagne. Heureusement il existe un moyen de la concilier avec tous les dogmes qui régissent la Civilisation. Ce moyen est la méthode mixte dont je vais parler.

Jusqu'ici j'ai présenté la théorie de l'Attraction comme incompatible avec la superstition et la philosophie. Maintenant si je la mets en rapport avec ces deux sciences, on m'accusera d'agir en caméléon, de souffler le chaud et le froid. Je suis loin de ce rôle, mais d'autres pourront le prendre et s'en faire un titre en plagiat. C'est pourquoi je dois faire connaître cette méthode mixte, que je ne veux point adopter, quoique je la reconnaisse plus insinuante que la mienne.

Préludons par un exemple. Quand il sera prouvé que l'humanité entière va jouir d'une extrême opulence, que l'homme le plus pauvre, l'indigent actuel, aura place à des tables servies somptueusement, et qu'il faudra s'évertuer à consommer beaucoup par les raffinements gastronomiques, à défaut de quoi l'on serait obligé de jeter une grande masse de produits aux égouts et outrager la Providence par une telle déperdition de ses présents, comment pourra-t-on faire concorder un tel ordre de choses avec la Philosophie et la Religion actuelles qui prêchent la sobriété, la modération et rangent la gourmandise parmi les vices ? On les conciliera en sens relatif et temporaire. La Philosophie et la Religion pourront dire : « Tant que nous avons ignoré le mécanisme social qui élève les peuples à l'extrême opulence, il a été indispensable

Digitized by Google

de les façonner à une sobriété d'autant plus nécessaire que souvent ils manquaient de pain. Ce dogme était donc le plus sage possible pour la Civilisation, et nous avons dû en faire une base de système religieux et moral. Aujourd'hui que la théorie d'Attraction passionnelle est découverte, éprouvée, et qu'elle va établir l'abondance, nous nous y rallions volontiers ; mais tout en abandonnant le dogme de sobriété, nous prétendons qu'il a été judicieux jusqu'ici, en sens *relatif et temporaire*, c'est-à-dire jusqu'à la révélation du mécanisme social qui peut établir l'abondance permanente et utiliser la gourmandise. »

Toutes les doctrines, sous ce rapport d'*application temporaire*, toutes les doctrines religieuses et philosophiques deviennent compatibles avec l'Attraction. Malgré leur apparente contrariété, elles sont également sages les unes et les autres, de même qu'un médecin n'est pas en contradiction avec lui-même lorsqu'il ordonne de se bien fourrer en janvier et de se vêtir légèrement en juillet ; il opine temporairement pour l'un et l'autre cas. C'est une contradiction relative à des situations différentes et judicieuse en deux sens opposés.

L'Attraction peut de même s'accorder avec tous les dogmes civilisés, sauf la distinction du régime temporaire et limité à la durée de la Civilisation. Envisagée sous ce point de vue, la nouvelle science ne pourra offusquer aucun parti, malgré sa contrariété avec les opinions reçues. Il en sera comme de la découverte de l'Amérique ; elle heurtait tous les partis ; Religion, Philosophie, tout s'était réuni pour excommunier et baffouer Christophe Colomb avant son succès, mais au retour de la découverte il fut prôné par ceux mêmes qui l'avaient persécuté. La cour de Rome, lorsqu'elle vit arriver les sauvages d'Haïti et les blocs d'or, cessa de faire valoir l'autorité du Saint-Esprit et des saints pères qui condamnaient l'opinion d'un nouveau continent. Cette cour pouvait alors justifier en sens mixte sa conduite antérieure et dire : « Il m'a convenu, pour comprimer les novateurs intrigants ou pour tel autre motif, de réprouver l'hypothèse d'un nouveau continent jusqu'à ce qu'elle fût démontrée par le fait : aujourd'hui que son existence avérée ne prête plus aux intrigues dangereuses, il me convient d'y souscrire, et j'ai toujours eu l'intention secrète de me rendre aux vérités démontrées ; mais je devais, pour déjouer d'avance les agitateurs, condamner toutes les vérités douteuses qui devenaient entre leurs mains des leviers d'insubordination. Les deux opinions ont eu pour moi des convenances temporaires et successives ; je ne me contredis point en les adoptant tour à tour, selon qu'elles cadrent avec ma sage précaution de prévenir les troubles et de ne m'attacher qu'au bien-être des peuples. »

Ainsi, chaque dogme de l'Attraction peut s'accommoder avec les

Digitized by Google

dogmes civilisés sous le rapport des convenances temporaires. D'après cela plus d'un lecteur pensera que j'aurais dû adopter dans l'exposé de la nouvelle doctrine ce mode conciliant, ou sens mixte, qui ne heurte personne et qui est le plus propre à faire goûter les idées neuves, les inventions ; mais je ne saurais m'habituer à ce genre amphibie. Je craindrais en outre qu'il ne donnât prise au plagiat. Je ne pourrais pas écrire sur ce ton deux chapitres de suite. Assez d'autres l'adopteront, il ne manque pas de caméléons qui entendent l'art de la flatterie et qui accommoderont toute l'Attraction au mode mixte ; elle s'y prête en tout sens, principalement sous le rapport de la fausseté harmonique dont j'ai parlé et dont on pourra s'appuyer ponr pallier toutes les infamies civilisées.

Dieu, qui n'omet aucune précaution, a dû prévoir que la théorie de son code passionnel exposée toute nue pourrait déplaire à quelques civilisés puissants qui croient que le riche ne peut pas être heureux sans que le peuple souffre, et qui s'alarment à l'idée du bonheur du peuple. Dieu a dû nous ménager les moyens de présenter le code divin sans alarmer les préjugés des grands, ni l'orgueil des savants qui ne demandent qu'à sauver l'honneur de la science. Ils consentiraient au bonheur des peuples si l'on voulait leur prouver qu'il est le fruit de leurs 400,000 volumes auxquels il est facile d'accommoder l'Attraction en sens relatif et temporaire. Il en est de même des écrits des Pères de l'Église qui sont, comme ceux des philosophes, des lames à deux tranchants et se prêtent merveilleusement au double emploi. L'on a fort bien observé que l'Évangile sert les vues de tous les partis ; aussi les démagogues s'en réclamaient-ils fréquemment.

Passons aux applications des dogmes religieux et philosophiques, à ceux de l'attraction *sous le rapport temporaire*. Je choisis en préceptes religieux la proscription des sept péchés capitaux, qui deviennent autant de qualités requises dans l'Harmonie : 1° l'orgueil est d'absolue nécessité pour exciter chaque *Tourbillon* [ou phalange] au plus grand luxe dans ses édifices et ses cultures, et au maintien des coutumes qui lui assurent l'intervention dans le régime administratif du globe ; 2° l'avarice y devient une manie précieuse qui ne peut coopérer qu'au bien général : j'en ai donné la démonstration ; 3° la luxure y trouve des emplois de la plus haute utilité, je les ai décrits en traitant de la cour d'amour, et j'en parlerai plus amplement dans la section pivotale ; 4° l'envie y devient le germe de l'émulation générale, qui s'éteindrait dans un Tourbillon peu jaloux des succès de ses voisins ; 5° la gourmandise est dans ce nouvel ordre la base de la sagesse et de l'éducation, la première passion à éveiller chez les enfants et attiser chez les pères ; 6° la colère, c'est-à-dire colère honorable ou irri-

Digitized by Google

tabilité sur le point d'honneur et sur l'exécution régulière des travaux, une telle colère est grandement utile dans l'Harmonie où l'on ne doit excuser aucune faute industrielle ni aucun passe-droit qui offenserait la fierté naturelle aux peuples libres ; 7e la paresse ou attraction est le plus précieux des sept péchés ; car on n'est pas paresseux pour le plaisir de ne rien faire, mais pour éviter les occupations fastidieuses ; un paresseux est très-empressé de courir aux festins, aux spectacles et à tous les plaisirs : or, comme tout est plaisir dans les travaux de l'Harmonie, on estimera très-précieux les caractères dits paresseux, qui haïssent le travail civilisé et, ne se livrant qu'au plaisir, sont les plus aptes au mécanisme d'Harmonie, où tout n'offre qu'une succession de plaisirs. Ainsi, la première qualité requise dans les candidats sera l'inclination aux sept péchés capitaux, gourmandise, paresse, concupiscence, orgueil, amour des voluptés et des richesses, etc., etc. Voilà ce qu'on exigera de tout récipiendaire.

Plus ces dogmes semblent contraires aux maximes de la Religion, plus il est facile de les concilier avec elle, tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Le culte mythologique était licencieux, et pourtant il eût été très-difficile de l'accommoder avec les dogmes précédents qu'on va voir pleinement compatibles avec le catholicisme.

En effet, supposons que les peuples antérieurs à la naissance du catholicisme, que les Grecs eussent pu entrer en colloque avec Dieu sur les destinées, et qu'après l'exposé du tableau ils lui eussent parlé en ces termes : « Tu nous apprends qu'il peut exister sur terre des sociétés supérieures à la nôtre, que nous pouvons passer à la 6e, Garantisme, à la 7e, Séries composées, à la 8e, Harmonie simple ; mais en vertu du libre arbitre que tu nous accordes, nous optons pour la Civilisation et y voulons rester. Daigne nous enseigner quelle est la religion la plus convenable à l'ordre civilisé. » — Dieu leur aurait répondu : « Puisque vous préférez la période malheureuse et diamétralement opposée à l'Harmonie, organisez par analogie une religion qui soit en contraste régulier avec celle de l'Harmonie. On y professe le culte des voluptés, choisissez le culte des privations, et ce sera le mieux assorti à votre société civilisée qui, étant un abîme de privations toujours croissantes, doit adopter le système religieux le plus propre à familiariser ses peuples avec les souffrances. Votre culte mythologique a été bon pour une Civilisation naissante amie des voluptés, il excitait les esprits à en chercher le calcul régulier, le développement en séries passionnelles ; mais du moment où la Civilisation s'enracine et tend à se prolonger indéfiniment, ce genre de culte lui deviendrait très-pernicieux à mesure qu'elle avancerait en luxe et en industrie. Le peuple, toujours indigent tant qu'il est civilisé, sera d'autant plus rongé de désirs que vous aurez

Digitized by Google

fait plus de progrès dans le luxe et qu'on lui étalera plus de jouissances refusées à sa misère. Il convient donc d'assoupir ses désirs par une religion austère, ennemie des voluptés dont la mythologie provoquerait l'aiguillon sans les satisfaire. »

Tel serait le conseil de la Divinité. Les civilisés s'y sont conformés en adoptant le catholicisme qui aura dans la postérité le titre honorable de *culte naturel inverse* parce qu'il offre dans tous ses détails la contre-partie du culte naturel direct.

Quoiqu'il soit la religion la mieux adaptée à une Civilisation avancée, il y a produit parfois de grands désordres par effets de vices administratifs, qui ne sont pas propriétés inhérentes à cette religion, car on en voit naître des effets très-opposés. En Espagne et Portugal elle engendre l'inertie, en Lombardie et Belgique elle s'allie avec la perfection industrielle; d'où il est évident que l'inertie de certains peuples, dont on accuse la religion catholique, est résultat de vicieuse administration: rien ne le prouve mieux que la comparaison des deux états de Rome et de Toscane si différents en industrie, quoique identiques en religion.

Un reproche plus grave adressé au Catholicisme est celui d'obscurantisme. Il a persécuté les physiciens, les navigateurs, les anatomistes et tous ceux qui s'occupaient de sciences utiles; c'était encore un effet de vice administratif, car de nos jours la religion, même dans son état prospère en 1788, ne songeait point à persécuter les savants utiles. A la vérité elle poursuivait les philosophes, les auteurs des quatre sciences incertaines; avait-elle tort? Non sans doute. Il est maintenant assez démontré que ces quatre sciences poussent les peuples à la sédition, les financiers à la concussion, et qu'en dépit de leurs masques philantropiques elles ne sont que malfaisantes. Il est donc nécessaire qu'une religion adaptée aux convenances civilisées soit en guerre avec ces quatre sciences toujours prêtes à égarer les peuples, et c'est une propriété très-utile dans le catholicisme. A la vérité il a en abusé dans des siècles peu éclairés, il a poursuivi les savants utiles comme Galilée; c'était l'abus d'un bon principe, vice administratif, mollesse des gouvernements qui ne savaient pas contenir chaque classe dans de justes limites. Les prêtres catholiques sont hommes et enclins à l'empiètement, mais leur religion n'est pas moins la plus convenable à l'ordre civilisé, malgré les écarts où l'entraînent ses prérogatives trop étendues et dont j'aurai moi-même à me plaindre, car ils ne manqueront pas au premier abord de me confondre avec les philosophes.

En résumé, cette religion trouvera une foule de triomphes dans la doctrine de l'Attraction, — d'abord l'apologie de tous ses dogmes austères dont la convenance temporaire sera pleinement démontrée, — ensuite l'apologie de son obscurantisme, dont l'utilité déjà reconnue par

Digitized by Google

les bévues des philosophes, sera encore mieux constatée par l'opposition du code divin avec les méthodes philosophiques. A ces triomphes dogmatiques se joindra celui des augures. Le Catholicisme a pronostiqué son extension future par toute la terre; il y règnera de fait par la *religion naturelle directe*, avec laquelle il est identique en application temporaire: car, le culte naturel direct ou religion des voluptés doit se transformer en naturel inverse ou religion des austérités pour s'appliquer à la société opposée à l'Harmonie.

CHAPITRE II.

APPLICATION DE LA MÉTHODE MIXTE A LA PHILOSOPHIE.

Nous passons des convenances religieuses aux convenances philosophiques; nous allons voir la doctrine de l'Attraction s'identifier parfaitement avec celle des philosophes en sens conditionnel, comme l'application temporaire, la modification relative. Je choisis pour exemple une thèse trop fameuse, les droits de l'homme. Ce sont des biens que la philosophie n'a su qu'entrevoir et non pas établir. La théorie d'Attraction, qui va les assurer au genre humain, est donc la meilleure amie des philosophes, elle comble tous leurs vœux, n'importe par quels moyens. Aurait-elle tort aux yeux de ces savants, parce qu'elle renverse plusieurs de leurs systèmes ou tous à la fois? Elle ne fait en cela que les imiter; chacun d'eux est l'antagoniste des autres. Lycurgue détruit le système de Solon; Chrysippe combat celui d'Aristippe, et Voltaire celui de Rousseau; enfin chaque philosophe en voit cent autres démolir son édifice, comme il a sapé les leurs, et pourtant ces savants, si opposés entre eux, forment corporation, ils ont la propriété de se soutenir, quant au but collectif, malgré la diversité des moyens individuels; ils peuvent donc envisager la Théorie de l'Attraction comme une philosophie nouvelle, qui, selon l'usage, détrône toutes celles des prédécesseurs, et malgré cette usurpation consacrée par l'usage, ils peuvent me traiter en confrère, *dignus intrare in nostro docto corpore*, pourvu que je tende aux fins assignées par eux tous. Il ne reste qu'à constater l'identité de leur but et du mien.

Je vais établir la comparaison d'un extrême à l'autre, en commençant par les partis extrêmes, réputés odieux et repoussés de tous les autres, comme les démagogues ou champions d'égalité pure et de loi agraire. Quelles sont leurs vues? A les supposer bien intentionnés, ils savent par l'exemple de Rome que cette loi ne dure que 24 heures; que le paresseux, le dissipateur vont le lendemain revendre leur portion de champ à l'homme économe; la loi agraire n'assure donc point au peu-

Digitized by Google

ple ce bien-être que ses flatteurs voudraient lui procurer ; en outre le peuple veut des plaisirs, *panem et circenses*, et il faut renoncer aux spectacles en pays de loi agraire. Elle ne conduit donc pas le peuple aux divers buts de son ambition; elle n'y conduit guère mieux le démagogue; il n'arrive que rarement et pour peu de temps à la domination qui est son vœu secret.

Voici une théorie qui conduit l'un et l'autre à leurs fins; elle donne au peuple beaucoup plus que les faibles avantages qu'il obtiendrait de la loi agraire, d'abord une table somptueuse, qui est le bien suprême pour la populace, puis des plaisirs adaptés à chaque genre de travail, des spectacles gratuits, etc., le tout à perpétuité, sous la seule condition de vivre sans inquiétude. La même théorie donne au démagogue l'objet de ses désirs secrets, le rang suprême. Tout homme qui a assez d'audace et d'esprit pour être démagogue (ce qui n'est pas le rôle d'un sot) est assuré de parvenir dans l'Harmonie à quelqu'un des sceptres de divers degrés.

Si la théorie de l'Attraction satisfait et outrepasse les désirs du parti exagéré ou démagogique, elle entre bien mieux dans les vues des philosophes modérés, qui ne s'offusquent pas de voir le peuple dans l'indigence et qui pourtant seraient bien aises de l'en garantir. Examinons leurs différentes prétentions connues sous les titres de Liberté, Égalité, Fraternité, Unité, etc. Sur tous ces points la nouvelle doctrine peut les absoudre aux yeux du public et aux leurs, ce qui est plus fort, car il est assez douteux que ces champions d'égalité et de fraternité se pardonnent leurs propres systèmes, depuis l'épreuve récemment subie. Tout va s'excuser par l'Attraction expliquée en mode mixte.

1° La Philosophie eut raison de vanter *la liberté*, c'est le premier vœu de tous les êtres, mais elle oublia que dans les sociétés policées la liberté est illusoire sans la richesse individuelle du peuple ; à défaut, l'indépendance des classes de salariés ressemble à une maison sans fondations qui ne tarde pas à s'écrouler. L'homme libre et sans fortune retombe à l'instant sous le joug du riche ; l'esclave à peine affranchi s'effraie du besoin de subsistance et court se revendre pour échapper à cette nouvelle inquiétude, qui est pour lui l'épée de Damoclès. En lui donnant inconsidérément cette liberté dépourvue de fortune, on le fait passer du supplice corporel au supplice idéal. Il ne trouve dans ce nouvel état qu'une existence onéreuse. Aussi les nègres n'usent-ils de la liberté que pour courir au brigandage, à la horde qui a par elle-même un attrait particulier, l'esprit d'agression, de guerre contre les civilisés. L'homme, dans cet état, est stimulé par l'espoir de capture qui soutient le chasseur dans ses fatigues et l'étourdit sur les chances de mauvaise fortune. De là vient que tous les esclaves affranchis cou-

Digitized by Google

rent à la horde ou tombent dans l'inquiétude quand une bonne police les empêche de former la horde. Il faut donc, en donnant la liberté au peuple, l'étayer de 2 appuis qui sont *la garantie d'aisance* et *l'attraction industrielle*, appuis dont les théories philosophiques ne peuvent pas même créer l'ombre, et dont on ne trouve la réalité que dans la théorie de l'Attraction. Ainsi les philosophes, tant ravalés aujourd'hui sur la fâcheuse épreuve de leurs théories de liberté, peuvent sortir triomphants de cet échec en se ralliant à l'Attraction qui donne la liberté au peuple, mais qui pourvoit à la fonder sur les bases primordiales de la subsistance et de l'appât industriel.— Continuons l'examen des autres vœux de la philosophie avant de conclure sur ses erreurs en moyens d'exécution.

2° *L'égalité de droits* est encore une chimère, louable abstractivement, et ridicule quant aux moyens employés pour l'introduire en Civilisation. Le premier droit des hommes est le droit au travail et au *minimum*. C'est précisément ce qu'on omet de reconnaître dans toutes les constitutions; elles ne s'occupent d'abord que des favoris qui n'ont pas besoin de travail; elles débutent par un pompeux tableau des élus des familles privilégiées à qui la loi assure 50 et 100,000 fr. de rente pour la commode fonction de gouverner les peuples ou siéger dans une siége curule et opiner du bonnet dans un sénat. Si la première page des constitutions est consacrée à garantir l'opulence et la paresse aux administrateurs, il conviendrait que la deuxième page s'occupât un peu du sort des classes inférieures, du *minimum proportionnel* et du droit au travail, qu'ont oubliés toutes les constitutions, et du droit au plaisir, qui ne se trouve que dans le mécanisme des séries industrielles. En réparant cet oubli, selon le précepte *errare humanum est*, les philosophes acquerraient le droit de censurer les sciences rivales qui n'y ont pas mieux pourvu, et d'exiger que les unes et les autres fussent enfin soumises au creuset de l'expérience, à l'épreuve de l'attraction ou science rivale. Il résulterait de cette expérience que la philosophie a eu raison de proclamer l'égalité des droits, puisque, en régime d'unité passionnelle, tout individu, homme ou femme, a droit à un minimum splendide et de plus droit et accès aux postes les plus brillants de la magnature, et droit personnel à trois des trônes suprêmes du globe, et droit éventuel au quatrième dans la personne du successeur dont il peut être le père ou l'aïeul. Dès-lors la philosophie, sur le problème de l'égalité comme sur celui de la liberté, sera triomphante sous le rapport intentionnel; il lui restera l'honneur d'avoir bien jugé le but de la nature. Quant à l'erreur qu'elle a commise sur les moyens d'exécution, elle est excusée d'avance par le principe *errare humanum est*, principe dont l'admission lui assure le double avantage de se justifier

Digitized by Google

ce sens intentionnel et de forcer ses ennemis à la résipiscence en leur opposant leur propre sentence, *perseverare autem diabolicum*.

3° Passons à la *fraternité*. Discussion plaisante, répugnante et savante à la fois : elle est plaisante quant à l'imbécillité des théories qui ont prétendu l'établir. Elle répugne par le souvenir des horreurs auxquelles ce nom a servi de masque ; enfin, c'est un problème des plus dignes d'occuper la science, en considérant que les sociétés n'auront atteint leur but, n'auront élevé l'homme à sa dignité, que lorsqu'on sera arrivé au point de fraternité universelle, c'est-à-dire à un degré d'intimité générale qui ne peut s'établir qu'à l'aide des quatre conditions :

Aisance du peuple et assurance d'un minimum splendide ;
Éducation et instruction des classes inférieures ;
Véracité générale dans les relations industrielles ;
Services réciproques des classes inégales.

Ces quatre conditions une fois remplies, e riche Mondor sera en fraternité réelle avec Irus, qui, malgré sa pauvreté, n'aura nul besoin de protecteur, nul motif de tromper personne, et qui pourra, vu sa bonne éducation, figurer parmi les princes, comme on voit dans nos capitales civilisées tant de littérateurs et artistes pauvres qui brilleraient à la cour mieux que les courtisans. Tels seront dans l'Harmonie les individus de classe inférieure, qui généralement raffineront sur l'éducation et les manière; l'homme riche, en se liant avec eux, n'aura jamais à redouter d'importunes demandes. Au lieu de sollicitations à essuyer d'eux, il n'aura que des services à en recevoir ; il sera donc amical et fraternel avec eux. Quant à présent, comment la fraternité pourrait-elle s'établir entre des sybarites pétris de raffinements et des paysans grossiers, affamés, couverts de haillons et souvent de vermine, de maladies contagieuses comme typhus, gale, plica et autres fruits de la misère civilisée? Est-il de fraternité à établir entre des classes d'hommes si hétérogènes? Elle ne pourra naître que dans une société riche et polie, où les derniers du peuple seront, par leur éducation et leur bonne tenue, présentables aux assemblées des grands. Cette politesse générale ne saurait s'établir dans l'ordre civilisé. J'ai cité plus haut les divers obstacles qui s'y opposent et qui établissent au lieu de fraternité une jalousie réciproque. Eh ! comment vaincre ces obstacles dans l'ordre civilisé, où des travaux ingrats, ne conduisant le peuple qu'à l'indigence et au désespoir, doivent exciter en lui la haine des oisifs qui nagent dans l'abondance, oisifs qui n'existent pas dans l'Harmonie, où les travaux, métamorphosés en plaisir, entraînent les riches à coopérer par amusement à tout ce qui peut augmenter les biens du pauvre.

L'*Unité*, autre vœu des philosophes, ne peut de même être satisfaite

Digitized by Google

que par la chute de la Civilisation. Elle est si antipathique avec les unités, qu'on ne peut pas y introduire celles d'urgente nécessité, comme le système métrique : on n'a pas pu en vingt ans d'efforts le généraliser dans le royaume qui en a fait le travail et pris l'initiative. La difficulté est bien plus grande sur les unités de langage et autres, qui exigeraient de longues études ; on n'y astreindra jamais les peuples civilisés. C'est bien pis des unités administrative, religieuse et commerciale ; comment étendre, je ne dis pas aux Barbares et Sauvages, mais seulement aux Civilisés ces trois dernières unités, surtout celle de libre circulation, absence de douanes et entraves ? On ne peut pas même le tenter, et l'on traite avec raison de visionnaires ceux qui ont, comme l'abbé de Saint-Pierre, des projets de paix civilisé ou de libre circulation. L'obstacle serait bien plus grand pour étendre aux Barbares et Sauvages ces unités que la Civilisation ne peut s'inoculer à elle-même. Combien sur ce point la philosophie est éloignée d'atteindre au plus louable de ses vœux, car il n'en est pas de plus sage que celui de l'Unité universelle. On ne connaît pas même les moyens dont il faudrait tenter l'emploi et présenter l'appât : ce sont l'attraction industrielle, la richesse, la vérité ; mais l'ordre civilisé ne peut mettre en jeu que les ressorts opposés. Aussi ne peut-il organiser que l'incohérence universelle. Il n'est donc pas de science qui offre, *quant au but*, plus d'affinité avec la philosophie que celle de l'Attraction, qui établirait subitement toutes les unités imaginables.

Sans prolonger ce parallèle, concluons que si la découverte de l'Attraction conduit le genre humain tout entier aux divers buts entrevus et désirés par les philosophes, elle devient pour eux une planche de salut, et ils doivent, en faveur du succès qu'elle leur assure, faire abstraction des contrariétés dogmatiques. La situation des philosophes est comparable à celle d'un mineur qui s'est ruiné à de nombreuses fouilles sans atteindre aucun filon d'or. Si quelque voisin, en fouillant sur un point négligé, trouve la mine et en livre gratuitement le secret, ne serait-ce pas folie de lui reprocher qu'il n'est pas mineur de profession et que sa découverte rend inutiles tous les autres puits ouverts avant le sien ? loin de là, on le remerciera avec transport, parce qu'on ne tient pas aux puits, mais à la mine. Il en est de même des systèmes de la philosophie. Tient-elle à ses dogmes ou bien au bonheur social qui en est l'objet ? Sa réponse n'est pas douteuse ; en ce cas, elle doit être l'amie du nouveau calcul qui la mène à son but, comme le mineur abandonnerait volontiers tous les puits inutiles pour le nouveau qui conduirait seule à la mine. En adoptant ce sage parti, les philosophes, même les défunts, seront réhabilités sous le rapport de l'intention, dont leur science perdrait le mérite si elle contrariait l'épreuve de l'Attraction.

Digitized by Google

Ma doctrine leur donne gain de cause sur le dogme religieux qui renvoyait à l'autre monde le bonheur, dont la philosophie voudrait avec raison nous assurer la jouissance dès celui-ci; elle les débarrasse du fardeau des systèmes dont ils défendent péniblement la caduque renommée. Je les dégage d'un mauvais poste, d'un travail ingrat; en leur livrant une théorie dont l'exploitation leur vaudra une moisson de gloire et de fortune, c'est leur donner des biens qu'ils n'osaient pas même désirer, et je n'exagère pas en disant que chacun d'entre eux me devrait des actions de grâces. [A l'interligne] Messie philosophe, titre que je craindrais.

On concilierait de même l'Attraction en sens conditionnel avec les coutumes qu'elle proscrit le plus, comme celle du commerce mensonger ou libre exercice de la fraude; on louerait les marchands d'avoir eu l'art de maintenir leurs libertés industrielles au sein de l'esclavage universel, d'avoir su opposer à l'avidité fiscale une digue insurmontable et amortir sa tendance au monopole général. On pourrait, au moyen de quelques arguments captieux, amalgamer bien ou mal la fausseté mercantile avec le dogme de fausseté harmonique. C'est ainsi qu'en procédant par la méthode mixte on pourrait produire la doctrine de l'Attraction sous des couleurs flatteuses pour tous les partis.

Dieu fait un si grand cas des moyens conciliatoires qu'il a assigné à l'ordre mixte, un septième dans le clavier aromal ou planétaire et dans le clavier des caractères. Il a dû, selon cette règle, donner à sa théorie sociale des propriétés de conciliation avec les dogmes de tous les partis. Chacun d'eux peut disposer le calcul de l'attraction de manière à y trouver l'apologie de ses méfaits. Ce n'est pas équivoque ni duplicité dans la science, car l'Attraction, en conciliant et absolvant les divers partis, n'en trompe aucun et satisfait les vœux de tous, précaution digne de la sagesse de Dieu, qui dut sentir que le bienfait du code divin perdrait de son prix, et que l'épreuve en serait retardée si à son apparition il offensait les divers partis civilisés. Il conviendrait donc à l'inventeur d'adopter cette méthode mixte et conciliante, mais je ne saurais m'assujétir au genre louvoyant et flagorneur de nos faiseurs de systèmes. Si j'avais cette souplesse de caractère, je n'aurais pu ni inventer ni suivre le calcul de l'Attraction. Je laisse donc à d'autres l'emploi de la méthode mixte dont ils pourront tirer grand parti en s'accommodant à l'Attraction. C'est une manière qui fera rechercher leur livre plus que le mien ; elle convient à une foule de littérateurs français très-habiles à crier selon le temps : Vive le roi, vive la ligue. Chacun d'eux, en produisant de cette manière la nouvelle science, pourra se faire porter aux nues par quelque parti flatté. Pour moi je n'ambitionne pas ce genre de succès et je persiste

Digitized by Google

dans la méthode directe, la franche critique des infamies civilisées et des sciences incertaines qui en sont les suppôts.

CHAPITRE III.

APPLICATION SPÉCIALE A LA PHILOSOPHIE. — DISTINCTION DE LA RAISON EN INCOHÉRENTE ET COMBINÉE, HOMOGÈNE ET HÉTÉROGÈNE.

Pour abréger sur les définitions, débutons par un exemple tiré de l'opposition des vues de Dieu avec les vues de la philosophie.

Dieu nous excite au plaisir. Son interprète, l'Attraction, ne donne jamais d'autre conseil, l'homme est toujours disposé à obéir à Dieu en se livrant au plaisir ; il est donc de sa nature *homogène* avec Dieu. Mais la raison intervient et nous oppose 400,000 volumes de philosophie pour nous détourner des routes du plaisir ; elle est donc *hétérogène* avec Dieu et l'homme. Quel est le moyen de ramener la raison à l'homogénéité ? c'est de l'associer aux opérations de Dieu, l'employer au raffinement des plaisirs, la faire intervenir pour nous indiquer le parti le plus voluptueux, et pour enchérir sur l'Attraction qui parfois pourrait nous pousser à un seul plaisir, tandis qu'une marche mieux calculée peut nous procurer deux plaisirs au lieu d'un. Quand la raison sera ramenée à cet emploi, elle secondera pleinement les vues de Dieu et de l'homme, elle sera homogène avec l'un et l'autre. Aujourd'hui elle est complétement hétérogène, car elle ne se fait entendre que pour contrarier l'impulsion divine et la volonté humaine, ou Attraction.

Sur ce, elle répond par de solides arguments sur le danger des plaisirs et les maux qu'ils nous préparent. Cela est vrai en Civilisation ; mais qu'elle cherche donc un ordre différent où les plaisirs ne soient plus nuisibles et où la raison puisse prendre le rôle homogène en s'accordant avec Dieu et l'homme, en secondant l'attraction qui est vœu de Dieu et de l'homme.

De toutes les imperfections civilisées, il n'en est pas de plus frappante que l'imprudence de l'individu livré à lui-même et toujours entraîné par la nature à une conduite qui lui est préjudiciable, tandis que l'animal n'est entraîné qu'à des actions convenables à son bien-être. A qui doit-on imputer cette inconséquence naturelle du civilisé, cette dissidence de l'homme avec ses propres intérêts, vice dont l'animal n'est point affligé ? Là-dessus s'élève une question vainement débattue, celle de savoir si l'homme est né bon et enclin au bien, ou s'il est né mauvais et enclin au mal.

S'il est né bon, si la nature l'a bien formé tel qu'il est, pourquoi dans

Digitized by Google

sa pleine liberté, ne se porte-t-il qu'aux actions qui lui seront nuisibles? Pourquoi voit-on le jeune homme dissiper son patrimoine, compromettre sa santé par des excès et devenir l'artisan de son prochain malheur? Pourquoi voit-on l'homme fait se souiller de crimes dans les affaires d'intérêt et encore plus dans les intrigues politiques, dès qu'on lui en ouvre la carrière, se perdre par le jeu, les folles entreprises, etc.? Pourquoi enfin le nombre des gens raisonnables qui savent se garder du vice et de l'imprudence est-il si limité? Pourquoi n'offre-t-il que des exceptions qui confirment la règle et accusent de déraison les sept huitièmes des hommes livrés au libre exercice de leurs passions?

Il est peu de problèmes plus embarrassants pour nos sages qui, sur cette énigme, se sont perdus dans la controverse. D'abord la masse des philosophes prétendit que l'homme, étant né vicieux, avait besoin d'être étayé du secours de la raison; mais l'expérience en a démontré l'impuissance. Elle est en défaut de quatre manières:

1° Les sept huitièmes des civilisés ne savent pas lire et n'auraient ni le temps de lire ni le moyen de se procurer les 100,000 traités de raison;

2° Ces 100,000 volumes, ne s'accordant nullement entre eux, laissent leur lecteur plus indécis que celui qui ne les a pas lus;

3° Leurs systèmes de raison mis en pratique donnent des résultats diamétralement opposés aux promesses: notre génération n'en a que trop fait l'épreuve;

4° L'homme, après avoir compulsé tous ces systèmes, n'acquiert pas la force de se diriger selon leurs avis, force dont manquent les auteurs mêmes, qui sont encore plus vicieux que le commun des hommes.

Ces sciences répressives sont donc un double affront pour l'homme civilisé. D'abord elles le placent au-dessous des animaux en supposant qu'il n'a pas comme eux une raison naturelle et suffisante à se diriger; d'autre part, elles ne lui procurent à force d'études qu'une raison peut-être pire que le mal, si l'on en juge par le caractère vicieux des distributeurs de raison qui ne savent pas se guérir eux-mêmes des vices dont ils veulent guérir autrui.

Voilà les médecins positifs en défaut. — Consultons une autre classe de médecins, les négatifs ou rétrogradateurs, qui ont prétendu que cette déraison de l'homme social était une punition de ce qu'il a abandonné l'état de nature ou état sauvage, opinion doublement inconséquente. Elle suppose que l'initiation à l'industrie, aux sciences et aux arts serait pour nous un don funeste de la Divinité. C'est accuser à la fois Dieu et la Civilisation sans prouver en faveur de l'état sauvage dont les peuples ne sont pas moins déraisonnables que nous, quand ils ont les occasions

Digitized by Google

de pécher. Qu'on leur donne à discrétion des liqueurs fortes, ils s'en gorgeront à tel point que moitié de la horde sera morte au bout d'un mois par les suites de l'ivresse et des querelles qu'elle occasionnera. Le Sauvage ne montre pas moins de déraison dans ses guerres et ses haines nationales. Il n'est sage que lorsqu'il n'a pas les moyens d'abuser ; un Sauvage privé de liqueurs fortes n'a pas de mérite à en éviter l'excès, de même qu'un paysan français qui n'a pour dîner qu'une poignée d'orties, n'a pas de mérite à être sobre. Ce n'est pas un brevet de raison qu'une sagesse forcée. Donnez à ces deux êtres, au sauvage et au paysan, la fortune de Lucullus, et vous pourrez juger s'ils sont sages dans l'essor des passions. Ce n'est que sur les gens riches qu'on peut asseoir cette épreuve dans laquelle ils se montrent tous ou presque tous vicieux en divers sens.

On ne peut donc pas prétendre que l'homme actuel soit né bon et enclin au bien, puisqu'il n'y arrive ni dans l'état policé avec le secours des distributeurs de raison, ni dans l'état sauvage nommé simple nature.

D'autre part, si l'on admet, selon les pessimistes, que l'homme soit né vicieux et enclin au mal, c'est tomber dans une triple contradiction :

1° Accuser Dieu comme créateur malfaisant se plaisant à engendrer le vice ;

2° Accuser la Civilisation comme arène des misères qu'un Dieu malfaisant se serait plu à organiser ;

3° Accuser la raison comme Esculape impuissant qui s'efforce en vain de corriger l'ouvrage de Dieu ou impulsion passionnelle.

Toutes ces alternatives sont un cercle vicieux sur lequel on ne peut arriver à aucune conclusion. Tout balancé, on ne peut pas jusques-là décider si l'homme est né bon ou mauvais, ce problème ayant la propriété commune à toutes les questions philosophiques, celle de jeter dans le cercle vicieux, quel que soit le parti auquel on se fixe.

Puisqu'on ne peut opter ni pour l'affirmative ni pour la négative, puisque l'homme est mauvais dans l'état libre ou sauvage, dit naturel, mauvais dans l'état civilisé ou industrieux, il faut recourir à un parti mixte, inventer un état qui soit à la fois naturel et industrieux. Cette combinaison de deux germes qui sont vicieux isolément devra nous donner un bien selon les règles de la fausseté harmonique indiquée ailleurs. En conséquence les 2 conditions radicales de l'état sauvage et de l'état civilisé, savoir, la liberté et l'industrie, sont les 2 buts que la science devait assigner dans la recherche d'un nouvel état social. C'est le parti mixte qui spécule sur la combinaison et l'amalgame des méthodes connues.

J'ai résolu le problème par la théorie exposée aux neuf premières

Digitized by Google

sections. Elle développe dans leur plénitude la liberté, qui ne réside que dans l'essor de l'attraction et l'industrie, qui ne s'élève au plus haut degré que par la grande association ou mécanique des séries passionnelles; d'où l'on voit qu'en recourant au parti mixte ou combinaison de 2 ressorts isolément vicieux, on peut arriver au bien avec les éléments du mal et faire éclore une foule de biens par l'amalgame des innombrables vices contre qui la raison déclame depuis 3000 ans.

Pour mieux faire sentir cette vérité, posons la question sous quelque autre point de vue qui donnera gain de cause à cette philosophie que je condamne sans cesse. Puisqu'on a l'option sur les philosophes comme sur les cultes, je vais opter pour Aristippe et Épicure, qui valent bien les rigoristes et démagogues. Ces deux sophistes ont pour système la recherche du plaisir, sauf l'emploi des moyens les plus sages pour y parvenir. Je vais mettre en scène leur philosophie ou raison humaine, sauf une seule condition qui est de la subordonner à la raison divine ou attractive. C'est un parti mixte, un amalgame des 2 ressorts Attraction et Philosophie, qui se disputent le sceptre du monde social.

Dans l'état civilisé, la direction divine ou Attraction est vicieuse, car elle ne nous conduit qu'au mal. La direction humaine ou Philosophie est également vicieuse et ne donne que des remèdes pires que le mal. On peut les concilier toutes deux par l'association dont j'ai donné la théorie aux neuf premières sections; l'on a vu par le tableau de ce nouvel ordre social que les 12 passions radicales, en quelque sens qu'elles se développent, y trouvent des contrepoids ou options qui préviennent l'excès de chaque plaisir et maintiennent l'équilibre des jouissances alternativement goûtées. Cet ordre est donc un raffinement des dogmes d'Aristippe et d'Épicure, un emploi des voies les plus sages pour arriver au plaisir. De là résulte une combinaison des 2 raisons, divine et humaine, de la raison divine ou impulsion attractionnelle, et de la raison humaine ou impulsion philosophique, théorie raffinée des plaisirs, méthode prêchée par Aristippe et Épicure. Analysons le mécanisme plus en détail.

Dans l'ordre sociétaire, où l'on a fréquemment et d'heure en heure des options sur divers plaisirs et sur les voies d'amalgame, un homme peu judicieux qui se livrerait à l'attraction brute pourrait bien prendre la voie la moins voluptueuse; il ne serait pas pour cela malheureux, mais il arriverait à un moindre bonheur, quoique dirigé par la raison divine ou attraction. Si l'on y joint la raison humaine ou raffinement calculé, elle fournira des moyens de tirer plus de parti de l'Attraction, sans cesser pour cela de lui obéir. Dans l'un et l'autre cas, ce sera Dieu qui aura dirigé l'individu; mais dans le premier cas, l'homme ne sera arrivé qu'au bonheur de l'animal, qui ne sait point raffiner ses plaisirs,

Digitized by Google

et dans le second cas en adjoignant la raison humaine à l'impulsion divine, il aura atteint à un bonheur supérieur à celui de l'animal.

Ainsi l'homme est né bon conditionnellement. L'Attraction et la Philosophie sont bonnes et sociables conditionnellement, sauf l'organisation de l'état sociétaire, où les 2 sagesses divine et humaine, l'Attraction et la Philosophie, se classent à leur rang, la première en direction suprême, la deuxième en direction secondaire, favorisant les impulsions de la première. Dans cet ordre, les passions, sûres de trouver partout un équilibre, un contrepoids aux excès, n'ont plus besoin de méthode répressive, mais seulement de voies de développement très-étendu dont la raison humaine calcule et indique les voies. Cet ordre, tout en assignant à la raison humaine un rang distingué, ne porte aucune atteinte à la suprématie de l'Attraction; mais dans l'ordre civilisé, où la raison humaine, dite Philosophie, adopte un système répressif de l'Attraction, elle imite un ministre qui voudrait réprimer le roi et faire prévaloir sa volonté sur celle du chef suprême dont il doit seconder les vues; elle place l'homme au-dessus de Dieu, elle ravit à Dieu la direction du mouvement. Qu'en arrive-t-il? que Dieu ne cède point, que l'Attraction continue à dominer pour notre malheur, car si elle est destinée à produire l'opulence et l'unité dans le régime sociétaire, elle doit produire la discorde et la pauvreté dans tout régime social qu'inventeront les hommes, en s'arrogeant le pouvoir de faire des lois, et méconnaissant la suprématie de Dieu, tant en législation qu'en direction permanente.

La raison n'est donc point faite pour nous gouverner, mais s'entraider au gouvernement que Dieu doit exercer par l'Attraction. Notre sagesse humaine ou Philosophie ne peut intervenir utilement qu'à titre d'acolyte de l'Attraction, occupée à calculer ses développements, raffiner l'ouvrage de Dieu, coopérer au développement des impulsions voluptueuses qu'il nous distribue, mais qui ont besoin de 2 appuis, savoir, la détermination de l'état sociétaire où elles trouvent leur équilibre, puis l'intervention de la raison humaine pour calculer les raffinements praticables dans chacune des 12 branches d'attraction, dans chaque volupté des sens et de l'âme.

Jusqu'à présent les Philosophes n'ont pas voulu entendre à ce parti mixte, à cette association de la raison divine ou attractive avec la raison humaine ou raffinement. A la vérité, ils n'en connaissent pas les moyens; je les leur ai indiqués dans la théorie des Tourbillons passionnels.

Maintenant il reste un parti mixte à leur recommander, c'est celui de la pratique. Puisqu'ils ont obtenu l'essai de leurs systèmes par de grands empires de 40 à 50 millions d'âmes, qu'ils sollicitent l'essai de

Digitized by Google

la Théorie divine sur un bourg de mille habitants. A défaut, on les accusera de vouloir tout pour eux, rien pour Dieu et les hommes ; obstination d'autant plus blâmable, qu'en se ralliant à la méthode mixte que je viens d'indiquer, en consentant à placer la philosophie en société subordonnée à la raison divine, ils peuvent proclamer le triomphe des sciences philosophiques. Leurs sectes ne peuvent dans aucun cas régner toutes à la fois, puisqu'elles sont en contradiction de systèmes, dont l'un vaut l'autre. Or, en optant pour ceux d'Épicure et Aristippe, vers qui l'âge moderne incline spécialement, il leur sera facile, moyennant quelque modification de dogme, de former une nouvelle école pleinement ralliée à l'Attraction, tout en s'appuyant sur cette branche de l'ancienne philosophie voluptueuse, la seule qui puisse trouver accès au près des modernes.

On a vu dans le cours de ce chapitre combien il est facile de résoudre toutes les questions qui ont le plus embarrassé les philosophes, comme celle du naturel bon ou mauvais de l'homme ; tout débat sur de semblables objets est éclairci par la seule hypothèse d'un emploi des passions dans l'état d'Harmonie ou destinée. On pourrait recueillir et résoudre ainsi tous les grands problèmes qui ont divisé les philosophes, opposer les aberrations des sectes diverses, les cercles vicieux de chacune et la solution donnée exclusivement par le mécanisme du tourbillon passionnel ; il en résulterait une collection fort intéressante qu'on pourrait intituler *les erreurs célèbres* ou *les cercles vicieux de la raison humaine isolée de la raison divine*. C'est une des nombreuses perles dont la récolte s'offre à tous nos beaux esprits ; ils se plaignent sans cesse du défaut de sujet ; ma découverte peut leur en fournir 100 plus brillants les uns que les autres, indépendamment des calculs du mouvement et à ne parler que des accessoires littéraires, comme le recueil des erreurs célèbres et autres critiques de la philosophie et du régime civilisé.

Par exemple, maintenant qu'on connaît le régime du vrai bonheur ou développement complet des 12 passions dans le tourbillon à 810 caractères, il serait curieux d'opposer, en fait de bonheur, les opinions des plus fameux philosophes, en évitant toutefois le fatras, comme les 278 opinions que l'on comptait à Rome sur le vrai bonheur au temps de Varron. Il serait également curieux de comparer les principaux systèmes d'éducation avec celui d'éducation naturelle. Tous ces débats étant aujourd'hui jugés sans appel par la Théorie des Destinées, on verrait avec intérêt en quel sens les divers sophistes ont pu en approcher, ou plutôt l'on verrait à la confusion de l'esprit humain que tous étaient presque également éloignés du but. Ces 2 sujets et tant d'autres du même genre qui peuvent fournir des compilations et tableaux

Digitized by Google

piquants conviennent parfaitement aux érudits versés dans l'étude de la philosophie ancienne et moderne, mais en tant qu'ils se rallieront à la doctrine de l'Attraction, cette comparaison étant maintenant le seul moyen de mettre en scène la philosophie, devenue insipide par elle-même depuis qu'elle a si vilainement abusé les peuples ; mais du moment où l'on connaît le remède aux misères sociales, il sera amusant de rapprocher et classer les fautes des célèbres et pitoyables médecins entre les mains de qui s'était jeté l'esprit humain.

La découverte du calcul de l'Attraction force l'esprit humain à opter entre les deux opinions suivantes : ou que la sagesse et la vertu naturelles ne résident point dans l'ordre civilisé qui retient le genre humain dans la pauvreté, la fourberie, la discorde et l'asservissement, ou que si la sagesse et la vertu résident dans l'ordre civilisé, elles produisent donc la condamnation du genre humain à la pauvreté, la discorde, la fourberie et l'asservissement. Si l'on opte pour la première opinion, il faut chercher une issue de cet ordre civilisé incompatible avec la sagesse et la vertu. Si l'on opte pour la deuxième opinion, il faut chercher à s'affranchir de la sagesse et de la vertu civilisée, qui donnent en résultat les quatre fléaux redoutés. Laquelle qu'on adopte des deux opinions, ce sera conclure directement ou indirectement à l'abandon de la Civilisation [5e période sociale] et à l'épreuve facile de la découverte qui en ouvre l'issue [et mène aux périodes plus élevées dans l'échelle sociale].

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

L'INVENTEUR ET SON SIÈCLE.

SOMMAIRE.

I. Le sphinx sans Œdipe, ou l'énigme des *Quatre mouvements*.
II. L'entretien.
III. Annonce d'une nouvelle publication.
IV. Du monopole de génie qu'exerce la ville de Paris.
V. La nouvelle Isabelle.

LE SPHINX SANS ŒDIPE, OU L'ÉNIGME DES QUATRE MOUVEMENTS.

(232e pièce, cote supplémentaire.)

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Les Français si habiles à deviner les énigmes d'enfants, les charades, les logogriphes, ont échoué sur une grande énigme contenue dans un livre bizarre qui fut publié en mai 1808, sous le titre de : *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales; Prospectus et annonce de la Découverte.*

Ils m'adressèrent à ce sujet des plaisanteries usées, des critiques dignes d'échappés de collège, des sobriquets d'imbécillité, de démence, d'âneries et autres grossièretés familières aux Français qui aiment à se faire valoir en dépréciant ce qui est au dessus de leur portée.

Tout autre que moi se serait morfondu à prouver aux journalistes qu'il n'était pas une bête. Pour moi qui n'ai pas de prétention à l'Académie, je ne répliquai rien à ces Messieurs, qu'il m'eût été bien facile de confondre en rassemblant sur une feuille, que j'aurais fait distribuer, les principaux arguments de ce livre qu'ils accusaient de démence;

Digitized by Google

mais en me démasquant trop tôt j'aurais perdu le fruit de mon travestissement. Il me convenait de rester âne à leurs yeux pendant une année au moins. Après ce délai il eût été trop tard pour riposter sur des facéties oubliées. Aujourd'hui que je publie une seconde annonce, je puis lever le masque au sujet de la première ; c'est à mon tour de badiner les plaisants, de rendre à chacun selon ses œuvres et de prouver que dans cette affaire « le plus âne de tous n'est pas celui qu'on pense. »

Comment ces beaux esprits n'ont-ils pas reconnu par le seul titre, *Théorie des 4 mouvements*, que le livre était une parodie publiée avant la pièce, que je spéculais sur leur manie de railler en leur jetant cet os à ronger et que je faisais usage d'une ruse bien connue depuis Brutus jusqu'à la fausse Agnès, c'est de contrefaire l'idiot, le niais ou le visionnaire, pour se tirer d'un mauvais pas, et que le livre n'avait de bizarre que l'écorce, chose si vraie que les détracteurs n'ont pas osé en transcrire un seul argument et se sont coupés, confondus eux-mêmes en m'accusant de démence et avouant dans la même feuille que *mes raisonnements sont si bien faits, si bien suivis, etc.?*

Il suffit donc d'une mascarade littéraire pour mettre en défaut ces Parisiens si subtils, à ce qu'ils disent. Comment n'ont-ils pas reconnu que l'auteur des *4 mouvements* était la cruche qui craint de heurter le pot de fer. Je m'étais affublé d'un travestissement pour sonder le terrain. J'avais choisi le déguisement le plus connu, celui d'Arlequin. J'avais fait un livre cousu de toutes pièces, bizarre, de diverses couleurs et divers tons. Quelques-uns me disaient au sujet de ce livre : « Vous avez des passages de grande force, puis tout-à-coup vous tombez bien bas. » Oui, selon les matières dont je traitais; quand j'osais prendre le franc-parler, j'étais bien grave, bien compassé. Quand la discussion devenait épineuse, comme au sujet du mariage, je tombais à dessein, je me cachais sous un masque de grivoiserie, de paradoxe affecté, enfin j'imitais l'habit d'arlequin qui passe tout-à-coup du rouge au gris, du jaune au bleu.

Depuis cette annonce j'ai gardé le silence jusqu'à ce que le temps m'eût fait raison des plaisants. Quel a été le dupé dans cette affaire, ou de moi ou du siècle? a-t-on depuis 1808 fait de grands pas vers le bonheur? La Civilisation tant en Europe qu'en Amérique a-t-elle coulé des jours tissus de fleurs? Quelle différence pour elle si elle eût accepté et éprouvé sur un village la théorie que je lui offrais en 1808! Dès 1809 on aurait vu cesser les guerres par toute la terre; on aurait procédé à l'organisation de l'Unité universelle qui aurait été pleinement achevée en 1813. Le fondateur (je suppose que c'eût été le monarque de France) aurait vu dès l'an 1812 toutes les nations du globe députer un

Digitized by Google

congrès dans sa capitale pour l'élever au trône de l'unité universelle, et l'Angleterre, dès cette époque, lui aurait remis ses escadres sur estimation pour être employées au service unitaire. La perspective d'un tel résultat ne valait-elle pas l'examen et l'épreuve d'une découverte gratuitement offerte, et si l'on veut faire le parallèle de ce bonheur manqué avec le sort dont jouit à présent la Civilisation, ne conviendra-t-on pas que la raillerie a été payée cher et que c'est jouer trop gros jeu que de persifler avant de la connaître une chose d'aussi haute importance que la théorie de l'unité universelle ?

« Il est vrai, dira-t-on, mais votre prospectus ou volume d'annonce était si bizarre qu'il était impossible d'y ajouter confiance. » Voilà sur quoi je vais contester, et le débat est facile à juger. Si cette bizarrerie était naturelle, c'était un titre, un heureux augure en faveur de la découverte annoncée. On sait que les esprits bizarres et originaux ont la propriété de découvrir ce que les savants ont manqué et qu'en fait de découvertes il y a plus de ressources et de moyens dans une tête bizarre que dans celle de vingt académiciens pétris de méthode, et qui ne savent que se traîner dans les sentiers connus, sans jamais concevoir une idée heureuse et hardie. Il était donc fort indifférent que mon prospectus manquât de méthode, puisqu'on y voyait des indices péremptoires d'une grande découverte. Ce prospectus se recommandait par sa bizarrerie même, et si je démontre aujourd'hui que cette bizarrerie, qui à la vérité m'est naturelle, était dans cette occasion, affectée poussée à l'excès dès le titre, qu'elle était une ruse pour sonder le siècle et tendre un piège à quelques malins, on avouera que le livre était bien moins bizarre que les juges n'étaient sots de ne pas y voir une mascarade régulière et conseillée par la prudence. Ainsi, que ma bizarrerie soit naturelle ou simulée, voilà mes juges convaincus de sottise dans l'un et l'autre cas, et voilà un siècle dupé, privé de la plus importante découverte, pour s'être fié au jugement de quelques beaux esprits pétris de mauvaise foi, de malignité et de préjugés. C'est ce que je leur prouverai dans le cours de ce prologue où je vais expliquer la mascarade des *4 mouvements*.

Les découvertes, les vérités neuves ne peuvent s'établir que sur la ruine de quelque préjugé : or, il est reconnu que les civilisés, savants comme ignorants, sont incapables de raisonner quand on heurte leurs préjugés : quelque énorme avantage qu'on leur fasse entrevoir, ils sont sourds à toute nouveauté qui va contre les préjugés.

Colomb, en leur proposant d'aller chercher le nouveau continent, servait en tous sens leurs intérêts ; il servait l'avidité des Génois ses compatriotes, et pourtant les Génois le conspuaient, le bannissaient. Il ser-

Digitized by Google

vait les vues ambitieuses du pape en lui faisant entrevoir l'extension du christianisme dans un nouveau monde, et pourtant le pape l'excommuniait, le persécutait. Tels sont les civilisés quand on offense un de leurs préjugés. Ils croyaient d'après le Saint-Esprit que la terre était plate et l'Océan sans bornes. Colomb, qui contredisait ces absurdités, devenait un monstre à leurs yeux en dépit des avantages que leur présentait son expédition. Il faut donc qu'un inventeur se sente bien puissant, bien protégé, pour oser attaquer les préjugés dominants, puisqu'on ne lui tient compte ni des fléaux qu'il détruira, ni des biens qu'il [ ]. Quand il est sans fortune ni protection, quelle serait sa folie de produire inconsidérément une découverte qui offense un préjugé ? C'est bien pis, s'il en offense plusieurs, et les plus enracinés qui existent. Tel est le cas où je me trouve. Il fallait pour publier ma théorie de mécanique des passions et d'unité universelle que je heurtasse de front le plus puissant des préjugés. Vainement aurais-je représenté aux Français que ma découverte allait devenir pour eux comme pour le genre humain une mine de [ ]. A commencer par le souverain qui y gagnait le trône de l'Unité par un essai sur un village, un autre bénéfice qui eût été particulier aux Français, c'est que si leur souverain se fût établi, par cet essai, fondateur, et par suite monarque de l'unité sphérique, il avait des moyens infaillibles de faire adopter la langue française pour langage unitaire provisoire ; c'est-à-dire langue de communication générale du globe jusqu'à la formation d'un langage régulier qui ne pourrait pas être composé avant quatre siècles; dans ce cas, toute famille pauvre qui parlerait bien le français et le langage provisoire trouverait une fortune assurée hors de France, parce que dans tous les cantons du globe, surtout dans les plus éloignés, on serait très empressé de posséder une famille parlant et prononçant bien le langage de communication, et propre à former par sa société les habitants à ce langage devenu nécessaire. En quelque pays qu'une telle famille voulût se transporter, elle verrait chaque contrée se disputer par des offres brillantes l'avantage de la fixer.

Cet [ ] eût été une source de fortune subite pour les Français du centre et surtout pour les Parisiens.

Mais cette théorie d'unité, qui allait assurer la paix perpétuelle et le bonheur à tout le genre humain, ne pouvait être publiée qu'aux dépens de 2 préjugés tout puissants. L'un est l'esprit mercantile ou respect du trafic mensonger et arbitraire, qui n'est point le mode d'échange régulier, mais qu'on révère parce qu'il est le seul mode connu. L'autre est la contrainte amoureuse ou mariage, qui n'est point non plus le mode d'union régulière, mais qu'on révère comme le commerce mensonger, faute de connaître un autre procédé.

Digitized by Google

Je n'étais point gêné quant à l'attaque du commerce qui n'est point *le pot de fer*, et qui d'ailleurs est secrètement haï de tous les gouvernements continentaux depuis qu'il a abouti par ses illusions à les réduire en servitude industrielle sous le monopole anglais. La Civilisation entière est évidemment dupe du système commercial, et il n'y avait aucun risque à lui rompre en visière. Aussi m'expliquais-je franchement dans la 3e partie du Prospectus, où je préludais à cette attaque. Les plaisants n'ont dit mot de cette 3e partie, où je leur prouvais que lorsqu'il me plaît, je ne suis pas plus bizarre qu'un autre et que je puis attendre de pied ferme les sophistes et les beaux-esprits. Dans la 2e partie, où je préludais à l'attaque du mariage, il fallait prendre des précautions et ne pas jouer à jeu découvert, sonder l'opinion sans offenser les autorités civiles et religieuses qui protègent nécessairement le mariage. C'est pourquoi, après avoir pris dans le début un ton de visionnaire scientifique, je glissais la 2e partie comme vision érotique, facétie grivoise et gastronomique. Je savais qu'on ne poursuit les visionnaires d'aucune espèce; il était donc très-prudent, en dépit des railleurs, de prendre ce masque de visionnaire pour n'offenser personne dans une entreprise aussi délicate que l'attaque du mariage, et au moyen de mon travestissement je faisais, comme le bouffon de la cour, passer de grosses vérités qui n'eussent pas été recevables de toute autre manière. Voilà le secret du petit prospectus de 450 pages. Je savais bien que le seul nom de prospectus donné à un ample volume suffirait pour lancer les railleurs sur la [ ]. Aussi m'étais-je étudié à choisir un titre bien bizarre, quoique régulier, et l'imprimeur en était ébahi et me disait d'un air stupéfait : « *Théorie des 4 mouvements!!!* Mais !!!»—Quoi ? Mais ! Cela vous semble bizarre ? lui disais-je, tant mieux, il faut que cela soit ainsi, vous en saurez quelque jour la cause. » Je craignais encore que le plaisant titre ne manquât son but, et j'y ajoutai après coup une petite introduction bien pédantesque pour prévenir l'effet du discours préliminaire qu'on avait, sur l'épreuve, trouvé sagement écrit. Cet éloge ne faisait point mon compte; il fallait que d'emblée on criât fortement au visionnaire : tel fut le [ ] de l'introduction ajoutée. Cette brochette suffit pour attraper un étourneau des Alpes, le journaliste de Grenoble, qui vint engluer ses ailes sur cette première page. Pour un Dauphinois, ce n'était pas avoir le coup d'œil fin, et cela ne soutient pas le renom du pays.

J'ai recueilli de cet essai des renseignements précieux et qui m'ont prouvé que j'aurais été bien dupe de livrer débonnairement ma Théorie d'unité sans avoir sondé les malins par la mascarade des *4 mouvements*. J'ai reconnu que ces philosophes qui crient à l'intolérance contre

Digitized by Google

les prêtres et les administrateurs, sont eux-mêmes les gens les plus intolérants du monde sur tout ce qui menace leurs systèmes, et s'ils ne persécutent pas, c'est qu'ils ne le peuvent pas.

Ils sont réduits à la raillerie ; c'est tout le contenu de leur arsenal ; mais chez un peuple enclin comme le Français à railler avant d'examiner, les philosophes ont des moyens de ralentir et traîner en longueur l'examen d'une théorie nouvelle en la criblant d'abord de sarcasmes, puis en manœuvrant secrètement pour en empêcher l'épreuve. Comme la mienne renverse de fond en comble leurs trois sciences, politique, morale, économique, et réduit la quatrième, la métaphysique, à très-peu de chose, ils auraient fait jouer contre moi tous leurs ressorts et auraient parfaitement réussi à différer, peut-être à 20 et 30 ans, l'épreuve de la mécanique de passions sur une bourgade. Colomb essuya 7 ans de tribulations avant d'obtenir une épreuve bien plus facile, l'envoi d'un petit vaisseau. Encore son siècle était-il moins détracteur que le nôtre. Colomb avait en outre le temps d'aller solliciter les cours étrangères : moi je suis obligé de rester dans mon pays pour y vivre de mon travail. Aussi, toutes chances balancées, j'ai pour le moins 4 fois autant d'entraves et de lenteurs à essuyer, et je dois m'attendre à 20 ou 30 ans de chicane et de délai avant l'épreuve. Or, je ne veux pas travailler uniquement pour ceux qui viendront après moi, ni préparer une pâture aux plagiaires qui, après ma mort, réveilleraient ma théorie, sauraient la dénaturer, la reproduire sous d'autres couleurs, s'en attribuer l'honneur, et me faire passer pour un larron qui avait trouvé des mémoires perdus. On connaît ces ruses littéraires, je n'en serai pas dupe, non plus que des malices de la cabale philosophique, et comme il faut être méchant avec les méchants, j'ai pris mes mesures pour faire pièce à la philosophie et au siècle qui se laisse conduire par elle, malgré les fredaines récentes qu'elle a commises et qui auraient dû désabuser tous les esprits. Voici le plan que j'avais adopté pour jouer les [ ].

Dans trois annonces dont ce volume forme la seconde, je ferai entrevoir progressivement des parcelles de la théorie des passions, que je ne livrerai point. Je donnerai seulement quelques notions subalternes de l'ordre mixte qui n'est qu'acheminement à l'Unité. Ces dispositions seront examinées et éprouvées après ma mort, époque où cessent les [ ] des envieux. Le fruit qu'on en recueillera stimulera les recherches : on commencera à se désoler d'avoir manqué une théorie, que j'offrais, qu'il sera impossible de retrouver en système général. On maudira les beaux-esprits de Paris qui auront commis la maladresse de railler le calcul de l'unité avant de le connaître. On feuilletera mes trois annonces pour y découvrir quelques dispositions ; on

Digitized by Google

s'évertuera a ces épreuves, et au lieu d'une on en fera peut-être successivement cent et mille sur des bourgades. On ne parviendra que lentement à découvrir l'ordonnance générale du mécanisme unitaire, et le laps de temps qu'auront coûté les épreuves, suffira pour que la génération présente et toute la suivante en soient privées et se répandent en malédictions contre les philosophes de Paris qui leur auront valu cette privation. Enfin, lorsqu'on aura pleinement déterminé tous les détails de la mécanique de passions, on reconnaîtra à diverses phrases énigmatiques de mes annonces que j'en tenais complètement le système; mon triomphe et ma gloire seront aussi complets après ma mort que si l'essai avait été fait de mon vivant. J'aurai eu l'avantage pendant ma vie de narguer la malignité française et d'en punir la génération présente et la suivante par une exclusion de l'unité universelle et par une prolongation des calamités civilisées au moment où elles sont le plus effroyables, et où j'aurai pu subitement les terminer. L'arrêt peut sembler rigoureux, mais lorsqu'on tend une planche à un naufragé et qu'au lieu de la saisir il crie des injures à qui veut le sauver, qu'a-t-on à faire, sinon retirer la planche et lui dire : Vas-t'en, coquin, au fond de l'eau, puisque tu insultes celui qui vient à ton secours ! C'est ainsi que je traite la Civilisation. Maintenant elle peut plaisanter à son aise sur l'annonce de ma découverte, je n'en serai pas plus ému que je ne l'ai été des impertinences de 1808, auxquelles je ne daignai pas répondre, et je me bornerai à dire aux continentaux ce qu'on dit au bouc dans le puits : Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. Qu'ils essaient de se tirer sans moi du trébuchet du monopole insulaire, du bourbier politique où est tombé la Civilisation; qu'elle se recommande à ses beaux-esprits, toujours féconds en verbiages, stériles en découvertes, et qu'elle se rappelle que leur orgueil coûte chaque année et coûtera peut-être longtemps encore un million de têtes à l'humanité par le seul fléau de la guerre, qui n'est qu'une des nombreuses calamités dont la terre serait déjà purgée s'il eût plu, en 1808, à la cabale philosophique de la faire cesser.

Nous sommes, dit-on, le siècle des esprits forts. Je voulais dans ma première annonce éprouver s'il se trouverait quelques têtes assez fortes pour entendre la théorie des développements et emplois de l'amour. Quoique je me cachasse sous un masque de grivoiserie, j'avais suffisamment rassuré les consciences timorées, en faisant observer que le libre amour ne serait pas de nécessité absolue dans le début de l'ordre combiné; qu'on pourrait maintenir la contrainte du mariage, qui tomberait d'elle-même, s'éteindrait insensiblement sous les générations suivantes. Une telle [ ] ménageait suffisamment les préjugés.

Digitized by Google

D'ailleurs je ne présentais le libre amour que comme [ ] d'harmonie sociale et d'accroissement de richesse, et de plus comme moyen de s'assurer de cette fidélité qui ne peut pas être générale et qu'il faut donc chercher partiellement, puisqu'elle est inapplicable collectivement. Or, l'effet du libre amour et des coutumes qu'entraîne le libre amour, serait d'assurer la fidélité de quelques femmes et constater la vraie souche de tous les enfants. C'est à quoi l'on n'aboutit, ni avec les liens du mariage, qui laissent plus ou moins d'incertitude sur la paternité, ni par les vexations du sérail, plus odieux mais moins inconséquent que le mariage. J'ai reconnu que nos philosophes sont trop [ ] pour raisonner sur un tel sujet. Ce sont des caffards politiques incapables d' [ ] avec l'étude des vues de la nature.

J'aurais pu mutiler, tronquer ma théorie pour l'accommoder aux petitesses d'un siècle qui ne veut pas entendre parler des lois de la nature sur l'amour; on m'a même observé que j'aurais fait sagement de prendre ce parti, sauf à produire ensuite la théorie complète, après que j'en aurais fait d'abord admettre les branches relatives à l'industrie qui est l'objet important. Mais dans l'ordre combiné le mécanisme industriel s'allie en tout sens au mécanisme amoureux. L'amour n'y est plus comme chez nous une récréation qui détourne du travail; il est au contraire l'âme et le véhicule, le ressort principal de tous les travaux et de toute l'attraction industrielle. Lorsque j'ai avancé que celui qui possède aujourd'hui dix mille francs de rente, pourra dans l'ordre combiné mener le même train de vie, quant au matériel, table, carosse, etc., que s'il possédait quarante mille francs de rente en Civilisation, j'ai établi le compte sur les bénéfices que produit le libre amour. Si on le retranche de la mécanique de passions, le bénéfice est considérablement réduit et ne s'élève qu'au double de celui de l'ordre civilisé. En outre, le système de l'attraction se trouve semé de lacunes, et le travail sujet dans certaines branches au commandement. Dès lors, ma théorie publiée avec ces retranchements ne serait plus qu'un avorton, qu'une monstruosité. Lorsqu'on me conseille de la mutiler ainsi pour l'accommoder aux petitesses du siècle, c'est comme si l'on eût conseillé à Praxitèle de mutiler sa Vénus, et qu'on lui eût dit : « Elle est trop belle, elle produira des effets contraires à la morale, il faut l'estropier, la défigurer pour la rendre admissible. Prenez le ciseau et à grands coups rompez-lui une jambe, cassez-lui un bras, pochez-lui un œil, coupez-lui une oreille pour la rendre digne des philosophes. » Praxitèle aurait répondu : « Je casserais plutôt les bras à tous les philosophes que de les casser à ma Vénus : s'ils ne savent pas l'apprécier, je l'ensevelirai au lieu de la mutiler. » Telle est la réponse que je fais au 19e siècle qui me conseille de morceler ma théorie d'attraction, en retrancher l'amour et y faufiler le mariage, le mensonge, etc., pour

Digitized by Google

l'accommoder aux caffarderies des philosophes. Que la philosophie aille au fond de l'enfer d'où elle est sortie; quant à moi, j'ensevelirai cent fois ma théorie, plutôt que d'en retrancher une syllabe pour plaire à cette clique malfaisante, et au siècle assez imbécile pour se laisser diriger par elle après avoir si bien appris à la connaître.

Tout abattue qu'elle paraît, elle est encore toute puissante. Semblable à saint Bernard qui dirigeait la politique en paraissant s'isoler du monde, la philosophie dirige tout ce qui touche à l'opinion, sans affecter aucune influence, et la véritable cause des railleries que m'adressent les journaux de Paris sur ma première annonce, c'est qu'elle était offensante pour la philosophie dont elle annonçait la ruine prochaine.

Il est dans chaque siècle des cabales dominantes qui veulent que tous genoux fléchissent devant leurs dogmes, et l'un des grands vices de la Civilisation est de n'assurer aucune protection aux inventeurs qui [ ] les sophismes de cette cabale. Notre siècle, si triomphant d'avoir abattu la superstition, n'a fait que changer d'esclavage, il est retombé sous le joug des métaphysiciens et des économistes. Cette dernière secte est déjà discréditée et peu dangereuse. On est revenu de ses illusions mercantiles, depuis qu'elles ont conduit le monde social au fâcheux dénouement du monopole insulaire. Quant aux métaphysiciens ou idéologues, ils sont en plein triomphe, et quoique en apparence ils règnent despotiquement sur le monde savant, ma découverte est pour eux un affront impardonnable. Un intrus, un casse-cou scientifique leur enlève la plus belle portion de leur domaine. Je leur souffle le calcul de la mécanique des passions qui devait être l'objet primordial et exclusif de leurs études, jusqu'à ce qu'il fût découvert. Après quoi, ils auraient pu sans inconvénients se délasser sur les broutilles de l'entendement, de l'idéologie et autres futilités auxquelles ils ont consumé 25 à 30 siècles, tandis qu'ils avaient à chercher la boussole sociale, la théorie de l'attraction passionnée, d'où dépendait l'avènement du genre humain à sa destinée, à l'unité sphérique.

Il est heureux pour moi que cette classe de savants ne soit pas en mesure de persécuter ouvertement, et qu'elle soit réduite à de petits moyens comme la raillerie. Car d'après l'affront que leur fait ma découverte, je n'échapperais pas au sort de Galilée. Au reste, si je les ai [ ] dans ma 1re annonce, ce n'a pas été sans motif. J'avais à me plaindre de leur influence avant cette publication, et c'est ce que je vais expliquer pour mettre en évidence la sottise, la duperie et la mauvaise foi de mes détracteurs.

J'avais achevé en 1806 le calcul de l'attraction passionnée; je me dis-

Digitized by Google

posais à publier selon les convenances quelqu'une des branches de cette théorie. Je sondais à cet égard les savants que je pouvais rencontrer, je cherchais à pressentir quel accueil recevrait une nouveauté aussi surprenante, et je reconnus bien vite que j'aurais à lutter contre des sophistes intolérants, avec qui il n'est aucun moyen de conciliation, si l'on ne se présente pas l'encensoir à la main. Il fallut se préparer à la guerre et faire son plan de défense qui, je le répète, fut de publier la parodie avant la pièce, et présenter la perle enduite de boue, c'est-à-dire des aperçus choquants et disposés contradictoirement aux règles. Je débutai donc par des détails gigantesques sur la cosmogonie, sans donner le calcul d'où je tirai ces pronostics inconcevables. C'était fouler aux pieds la méthode, mais il ne me convenait pas d'être méthodique, et je ne le serai guère plus dans ce volume; car je donnerai à la 2e partie de nouveaux détails de cosmogonie plus gigantesques, plus bizarres encore, sans expliquer d'où je les tire. Je ne veux plus livrer ma théorie ; ce que j'en ai dit dans la 1re annonce était pour exciter la curiosité, faire désirer le traité d'unité. Ce que j'en dirai dans les 2e et 3e annonces et dans *le sphinx d'unité*, sera pour exciter le dépit d'avoir manqué si maladroitement une nouvelle science, dont on tire des notions si surprenantes. Après les informations prises en 1806 et 1807, je recueillis sur l'intolérance des philosophes des indices qui m'obligèrent à faire usage d'une ruse de confessionnal, c'est de faire passer le gros péché à travers les petits dont on l'escorte de droite et de gauche. Ainsi, dans le livre des *quatre mouvements*, le gros péché, les aperçus du libre amour, était placé entre la cosmogonie et les discussions mercantiles, et fardé d'un ton grivois. Je ne voulais pas traiter gravement une malice qui pouvait me compromettre, et j'ai reconnu sur cette question du libre amour que les philosophes sont peut-être plus intolérants que les prêtres même. En vain leur observe-t-on que ce sont des aperçus spéculatifs, qu'il n'est pas nécessaire de supprimer d'emblée le mariage, qu'il ne tombera que par la force des circonstances, par le changement des besoins sociaux, par la certitude des immenses bénéfices que produira sa chute, enfin par la volonté commune et générale des individus de l'un et l'autre sexe qui, après une génération d'ordre combiné, auront oublié jusqu'à l'idée du mariage, parce que leur vie domestique ne ressemblera en rien à la nôtre; une foule de fonctions et de plaisirs nouveaux et inconnus en Civilisation viendront les distraire des jouissances de ménage, et les mariés les plus inséparables aujourd'hui, ne se trouveront pas dans le cours d'une semaine deux fois ensemble à dîner ; c'est pourquoi le mariage tombera par oubli, d'autant plus vite qu'on ne pourra déterminer aucun homme à contracter ce lien. Il sera frappé de ridicule, quand on connaîtra qu'il n'atteignait aucun des buts pour lesquels il est institué, comme garantie d'éduca-

Digitized by Google

tion aux enfants, de plaisirs à l'âge moyen, de soins à la vieillesse, d'économie domestique, de progéniture, de fidélité ou paternité certaine; tous ces buts manqués par le mariage sont pleinement atteints par [ ]. En conséquence, dès qu'on aura connu seulement pendant un an la vie domestique de l'ordre combiné, les époux ne se rappelleront plus qu'ils ont été mariés, et les hommes élevés dans ce nouvel ordre feront à cet égard comme les Otahitiens à qui on ne pouvait faire comprendre ce que c'était que le mariage.

Il me semble que d'après un tel prospectus on aurait pu se décider à entendre la théorie du libre amour dont je ne conseille pas l'établissement légal puisqu'il s'introduira par la volonté générale. Mais à ce mot de libre amour les philosophes éprouvent des suffocations, des défaillances. Ils s'imaginent que leurs femmes et leurs filles devenues libres iraient se familiariser avec le savetier ou le goujat; ils ignorent que les esprits de corps et les risques d'élimination sont dans l'ordre combiné des barrières bien plus fortes que les autorités paternelle et religieuse. La seule institution des vestales temporaires assure mieux la chasteté des jeunes filles que nos simagrées morales, et d'ailleurs une femme que le tempérament ou l'inclination pousse à prendre parti dans les classes de bayadères, zélatrices, fakiresses, magiciennes, bacchantes, etc., y trouve l'honneur et la fortune parce que dans l'ordre combiné elles sont payées par la société et jamais par l'individu. Cette méthode maintient l'honneur du corps tout en flattant l'amour-propre de tout le monde qui est blessé sans cesse par les coutumes civilisées. Car aujourd'hui une dame âgée et dédaignée de son mari ne saurait se procurer un homme sans le payer. Il en est de même des hommes âgés qui veulent avoir des jeunes femmes. Cet affront de payer l'amour disparaît dans l'ordre unitaire. L'institution de divers corps tels que les fakirs et fakiresses, qui sont les Décius sociaux, assurent aux personnes avancées en âge les jouissances qu'elles ne peuvent se procurer aujourd'hui qu'aux dépens de leur bourse et de leur amour-propre. Mais la génération actuelle est trop difforme, trop mal faite et surtout trop grossière pour qu'on puisse lui appliquer de pareilles coutumes. Au reste, je démontrerai que les plus ardents à demander le libre amour seront les moralistes et rigoristes d'aujourd'hui.

Cette liberté amoureuse, dont le nom seul fait frissonner les personnes âgées, se trouve entièrement à leur avantage. Il est certain que si j'en avais publié les dispositions, il n'est pas un cagot, pas un vieillard qui n'en eût été chaud partisan et qui ne m'en eût félicité à mot couvert. Il en est de même des jeunes gens, car ils ne peuvent pas être assurés de la fidélité dont ils sont jaloux et qu'ils trouveront dans l'ordre combiné autant qu'ils la garderont eux-mêmes; car alors on n'admettra pas les pré-

Digitized by Google

tentions des hommes actuels qui veulent faire à une femme cent infidelités et obtenir d'elle une constance à toute épreuve. Ces malentendus des amours civilisées tiennent à deux vices, le système de mariage permanent et l'absence du dévouement amoureux ou religion naturelle qui concilie toutes les querelles que produit l'ordre actuel des amours. Je peindrai cet ordre dans *Le Sphinx d'unité*, ouvrage en dialogue qui ne sera publié qu'après ma troisième annonce, et s'il se peut, après ma mort, afin de différer plus longtemps des communications qui aideraient la génération actuelle dans la recherche du mécanisme de l'unité sociale. Je ne saurais trop prendre de mesures pour frustrer du bonheur cette stupide génération qui, tout ensorcelée par ses jactances, croit toujours qu'il n'existe rien au-delà de l'ordre civilisé. On s'obstine a juger les innovations annoncées d'après les résultats qu'elles donneraient si on les amalgamait avec la Civilisation où elles ne produiraient que des infamies matérielles et spirituelles. Par exemple, comment l'ordre civilisé, qui est sujet aux maladies vénériennes, pourrait-il se concilier avec des corporations voluptueuses? Comment de telles corporations seraient-elles admissibles avant que le genre humain n'eût été éprouvé, purifié par une quarantaine universelle qui sera la première mesure de l'ordre unitaire? L'incompatibilité serait la même quant au moral. Comment des organisations voluptueuses pourraient-elles se concilier avec la grossièreté des peuples actuels? Des bayaders ou bayadères qui voudraient se vouer au service de la canaille actuelle ne seraient-ils pas plus crapuleux qu'elle? Toutes ces dispositions du libre amour sont réservées à une époque où le physique et le moral des peuples seront changés comme leurs coutumes et relations, et il est ridicule de penser que j'aie eu l'idée d'appliquer en plein ce nouvel [ ] à la canaille actuelle. Mais nos beaux-esprits ne veulent pas attendre qu'un inventeur leur ait expliqué son plan; ils veulent raisonner avant lui et mieux que lui de ce qu'il ne leur a pas encore communiqué; ils lui attribuent là dessus des projets absurdes dont il n'a pas la moindre pensée, et ne veulent pas même écouter une explication. Condamner sans entendre, voilà la règle de ces philosophes modernes qui se vantent d'avoir perfectionné le perfectionnement de la perfectibilité!

J'ai fait sur leur intolérance un essai remarquable au sujet de moyens de fortune que leur présente l'ordre combiné. On sait que ces beaux-esprits, tout en prêchant le mépris des richesses, n'en sont point ennemis comme ils affectent de l'être; sous ce rapport, l'ordre combiné sert tout à point leurs idées et leurs secrets, puisqu'il les élèverait tous à une fortune subite et colossale. Lorsque j'ai annoncé aux philosophes que leurs 4 sciences touchaient à la ruine, cette annonce fâcheuse pour eux en apparence était compensée par la perspective suivante, les chefs

Digitized by Google

de secte étant morts depuis longtemps... [Ici est indiqué un renvoi aux pages 2 1/2 jusqu'à 11 d'un cahier qui n'est pas déterminé.]

En résumé, j'aurais eu trois dangers à courir en publiant d'emblée ma découverte :

1° Risque de heurter l'opinion par la théorie du libre amour qui est la branche la plus importante de l'attraction ;

2° Risque d'être entravé, d'essuyer des délais d'épreuves par la jalousie de la cabale philosophique ;

3° Risque d'être spolié et compromis par les plagiaires si abondants, surtout à Paris.

Il fallait me prémunir contre ces divers périls par un stratagème quelconque, et le livre *des 4 mouvements* a bien atteint le but ; en effet :

1° J'ai pu scruter l'opinion et reconnaître que le siècle est trop imbu de préjugés, trop encroûté de philosophie pour entendre l'[ ] des vues de la nature ; car ses vues tendant à un développement combiné de toutes les passions, s'il en est quelqu'une, telle que l'amour, dont le siècle ne veuille pas entendre parler, on ne pourrait lui donner qu'une théorie incomplète, mutilée, et que je pourrais fournir, et qui serait très-praticable ; mais je n'aime pas les demi-mesures, et, à tort ou à raison, il ne me plaît pas de donner à demi la théorie de l'attration ; j'aime mieux l'ensevelir et la faire seulement entrevoir, de manière qu'on ne puisse ni douter que je la possédais en entier, ni la retrouver avant deux ou trois générations et par de pénibles essais que j'aurais évités.

2° J'ai pu reconnaître la tactique de la cabale et juger qu'elle m'opposerait des moyens dilatoires.

Cette cabale, quant aux moyens, est faible et défiante de ses propres forces ; car elle évite avec soin tout engagement, toute discussion sérieuse ; elle se retranche dans les plaisanteries et paraît avoir pour ruse de temporiser, assoupir et ne risquer aucune affaire. Un inventeur qui jouirait d'une fortune médiocre et qui pourrait aller résider dans Paris et publier consécutivement quelques mémoires, battrait une pareille cabale en moins d'un an ; mais n'ayant pas les moyens pécuniaires qu'exige cette petite guerre, je n'ai, comme je l'ai dit ( ), d'autre parti que frustrer et sacrifier la génération actuelle et la suivante pour avoir raison de la cabale parisienne, qui tombera, quoique plus tard, dans la boue dont elle est déjà bien près et dont elle se serait [ ] en se conciliant avec moi.

3° J'ai élagué d'avance les plagiaires en les amenant à un désaveu entier, et après avoir prêté le flanc aux railleurs, j'ai présenté la perle

Digitized by Google

enduite de boue. Elle se trouve à la fin du 1er vol., au dernier chapitre que j'intitule note A, parce qu'il fallait l'annoncer plusieurs fois dans le courant du livre ; elle contient une description passionnée ou rouage principal de la mécanique des passions. Les beaux-esprits s'en sont moqués, c'était là où je les attendais; car s'ils raillent sur la description d'une série passionnée, c'est avouer qu'ils n'ont aucune notion de l'emploi qu'on en peut faire, aucune connaissance de la mécanique d'harmonie domestique qui se compose en termes moyens de 144 séries passionnelles, formant la Phalange d'attraction ; les voilà donc par leurs railleries déboutés de toute revendication sur une théorie dont ils ont persiflé et désavoué les divers aperçus et ridiculisé le rouage principal.

II. L'ENTRETIEN.

(223e pièce, cote supplémentaire.)

Quelques essais antérieurs à 1808 m'avaient convaincu qu'il règne en France un très-mauvais esprit, une manie de zoïlisme ou détraction acharnée, surtout à Paris, où selon l'observation d'un journaliste (*Gaz. de Fr.*, 25 avr. 1812), on affecte le mépris, l'indifférence pour les talents nationaux, en même temps qu'on professe une admiration niaise pour toute espèce de mérite étranger. Ces travers des Parisiens s'étendent et se communiquent à la France entière par l'effet du monopole littéraire qu'exerce la ville de Paris; elle inocule, faute de rivalité, ses vices à tout l'Empire.

Si j'eusse publié sans précaution ma *Théorie de l'attraction*, j'aurais eu à redouter un ennemi plus dangereux que le zoïlisme, c'est le plagiat qu'on exerce lestement dans Paris. Je sentis qu'il fallait aviser à quelques ruses de guerre pour jouer ces divers ennemis. J'imaginai de publier la parodie avant la pièce. Tel est le livre des *quatre mouvements*, livre qui est une mascarade par la violation méthodique des règles, par les communications prématurées et intempestives, et autres bizarreries étudiées. Du reste je n'ai pas une syllabe à en désavouer. Je savais fort bien que tout le contenu des 1re et 2e parties serait souverainement ridicule aux yeux du lecteur qui n'avait pas comme moi la clé de ces prédictions incompréhensibles ; mais cette mascarade conduisait au but, *jouer les plagiaires et zoïles*. Comme ce livre sera quelque jour l'acte d'accusation du XIXe siècle et fera classer les beaux-esprits de France à côté de ceux qui excommunièrent et bafouèrent Christophe Colomb, il est à propos d'en dire quelque chose.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Les Français, si habiles à deviner les énigmes d'enfants, les cha-

Digitized by Google

rades et logogriphes, n'ont rien compris à la belle énigme du livre des quatre mouvements. Ils m'adressèrent à ce sujet des plaisanteries usées, des critiques dignes des échappés de collège, en m'accusant d'imbécillité, de démence, d'ânerie. J'essaie de leur prouver que, dans cette affaire, le plus âne de tous n'est pas celui qu'on pense. Et comment n'ont-ils pas entrevu dès le titre même que je faisais usage d'une ruse bien connue depuis Brutus et la fausse Agnès? c'est de contrefaire l'imbécile pour se tirer d'un mauvais pas.

J'avais à redouter trois périls dont je parlerai à l'introduction. Je craignais peu les zoïles, mais beaucoup les plagiaires. Il était très-facile de me souffler ma découverte et me faire passer ensuite pour larron de ceux qui m'auraient spolié. Sachant d'ailleurs qu'un inventeur en France ne peut pas échapper au ridicule dans son début, et que tout Français sacrifierait son père même au plaisir de railler, je hasardais ce volume comme sentinelle perdue qu'on expose pour observer l'ennemi, et j'avais disposé le livre à l'instar du costume d'Arlequin, cousu de toutes pièces et bigarré de toutes couleurs. Les journaux ont dit qu'il manquait de méthode; il y régnait la méthode qu'on doit suivre dans un travestissement. Il était disposé de manière à faire crier au visionnaire dès le titre. Un masque serait bien maladroit s'il se faisait connaître du premier abord. Comme diverses assertions de ce livre seront rapportées dans celui-ci, il convient d'en donner provisoirement une légère notion, qui se reproduira plus amplement à l'extroduction. D'ailleurs, comme c'est ici une affaire qui touche à l'intérêt le plus pressant de l'humanité entière, je dois la traiter d'abord avec gravité, sauf [·] dans l'extroduction aux plaisants, dont je possède le talent assez pour l'apprécier et le mépriser.

Commençons donc par quelques [ ] sur ce bizarre livre.

J'use d'une comparaison pour faire sentir aux beaux-esprits combien ils sont ridicules. en se moquant d'une invention sur une simple annonce et avant de la connaitre.

Je suppose qu'à Athènes, où l'on ne connaissait pas encore la boussole, quelque bon simple en eût fait la découverte et que, redoutant les escamoteurs scientifiques, il eût comme moi fait sonner bien haut l'importance du secret sans le dévoiler; qu'il eût comme moi défié en écrits et en paroles les savants du Portique et du Lycée, avec qui il aurait eu à peu près le colloque suivant, qui est un abrégé des entretiens que j'ai eus avec divers savants :

Les Philosophes. Vous dites donc, bonhomme, que vous avez fait une découverte?

Digitized by Google

L'inventeur. Oui vraiment, une bien magnifique!

Les Phil. Bien magnifique! Cela tient donc à la Philosophie transcendante qui est ce qu'il y a de plus magnifique dans l'univers? A quel système de Philosophie a-t-elle rapport? est-ce à la philosophie d'Aristote, ou à celle de Pythagore, ou à celle de....?

L'inv. Non, messieurs, je ne connais point les Philosophes ni leurs systèmes; je n'ai rien étudié de tout cela.

Les Phil. Eh bien, mon ami, vous êtes fou de prétendre que vous avez fait une découverte. On ne peut en faire qu'à l'aide de la philosophie, source de toute lumière.

L'inv. Je ne sais, mais le seul bon sens m'a suffi pour faire une brillante découverte, sans connaître la philosophie.

Les Phil. Ah! le plaisant original! vouloir faire des découvertes sans le secours de la philosophie! Et sur quoi pourraient-elles rouler?

L'inv. Messieurs, la mienne s'applique à la direction des vaisseaux.

Les Phil. Eh bien! la direction des vaisseaux, cela tient à la Philosophie du commerce; les vaisseaux ne peuvent voguer qu'à l'aide de la philosophie.

L'inv. Il me semble, messieurs, que ce sont les vents, les voiles, les matelots qui font marcher le vaisseau.

Les Phil. Non pas, c'est la Philosophie qui, en développant les facultés intellectuelles des marins par les méthodes analytiques et les abstractions métaphysiques, leur fait acquérir l'intuition de la perception des voiles, et la cognition de la volition des manœuvres qui, à l'aide des sensations d'impulsions des vents, dirigent les vaisseaux pour le bien du commerce immense et de l'immense commerce; d'où il suit que c'est la philosophie qui est le moteur primordial du vaisseau.

L'inv. Je ne comprends rien à toutes ces subtilités métaphysiques.

Les Phil. Comment! vous ne comprenez rien, cela est clair comme le jour; demandez plutôt à tous les idéologues.

L'inv. Je ne veux rien leur demander; je ne veux point étudier leur science.

Les Phil. En ce cas, vous ne parviendrez jamais à faire des découvertes, vous ne pourrez vous rendre compte....

L'inv. Bah! je n'ai pas eu besoin de savoir cela pour faire ma découverte; je ne veux pas me farcir la tête de ces subtilités, c'est de la ripopée scientifique.

Les Phil. Comment! comment! l'idéologie est de la ripopée; mais cet homme-là est fou. Questionnons-le un peu, on verra bien vite s'il lui reste une ombre d'intelligence. Voyons ça! N'êtes-vous pas d'accord que nos sensations dérivent du sensualisme transcendantal par le rationalisme de l'anthropologie?

Digitized by Google

L'inv. Oui, oui, j'accorde tout ce que vous voudrez et je m'en vais, car votre science me ferait donner au diable. Je croyais que vous vouliez parler de ma découverte.

Les Phil. Sans doute ! nous en parlerons, mais il faut d'abord s'entendre sur les principes de l'entendement et l'entendement des principes.

L'inv. Moi, je ne veux pas m'entendre sur votre science, et ne veux pas vous expliquer la mienne tant que vous me parlerez d'idéologie.

Les Phil. Eh bien ! voyons votre découverte. Vous ne pouvez l'avoir faite qu'en acquérant la perception des idées qui naissent des sensations supersensibles de l'être cognitif, des modalités, des catégories qui répandent des torrents de lumières, pour perfectibiliser la perfectibilisation du perfectibilisantisme.

L'inv. Messieurs, vous me rompez la tête avec vos perceptions de sensations ; je ne me soucie que les sensations naissent des idées ou que les idées naissent des sensations. Je n'ai pas eu besoin de tout ce grimoire idéologique pour avoir des idées neuves et faire une belle découverte ; je me suis passé de votre philosophie moderne, et je m'en passerai bien encore.

Les Phil. Oh ! voilà un homme qui a décidément le cerveau endommagé. Mon ami, il faut vous ménager, vous traiter. Nous avons ici de bons médecins.

L'inv. Je crois vraiment que vous êtes de moitié avec eux pour leur créer des maladies d'esprit, car votre science est un casse-tête qui brouillerait les cerveaux les mieux construits.

Les Phil. Au contraire, c'est une science claire comme le jour, c'est la philosophie transcendante qui répand des rayons de lumière pour perfectibiliser... Consultez les écrits des idéologues.

L'inv. Dieu m'en garde ! je vous laisse, car je vois que sous prétexte de m'entendre, vous ne songez qu'à vanter vos coquilles.

Les Phil. Non, en vérité ! nous sommes prêts à vous écouter. Faites-nous part de vos systèmes sur la génération des idées.

L'inv. Je vous ai dit que je ne m'occupe pas d'idéologie, qu'il s'agit d'une découverte sur la direction des vaisseaux.

Les Phil. Eh bien ! voyons comment vous concilierez cette direction avec les grands principes de la philosophie moderne.

L'inv. Je ne concilierai rien, je ne veux pas entendre parler d'idéologie.

Les Phil. Ah ! le pauvre garçon, son esprit est décidément malade. Eh bien ! mon ami, qu'est-ce qu'elle chante cette découverte ?

L'inv. Elle chante que les méthodes de direction admises par tous vos marins du Pirée, de Tyr, de Carthage, vont devenir inutiles à tel point que, sous peu d'années, on ne s'en souviendra seulement pas ; on

Digitized by Google

ne fera usage que d'un brimborion que j'ai dans ma poche, la boussole de fer aimanté qui va faire oublier tout autre procédé. Ainsi, vous pouvez déchirer toutes vos théories de direction nautique et souterraine; elles vont devenir aussi inutiles aux marins et aux mineurs qu'une cinquième roue l'est au char.

Les Phil. Tout de bon! déchirer nos théories! mais vous perdez la tête, mon pauvre garçon; vous rêvez tout éveillé avec votre découverte.

L'inv. C'est vous, messieurs les savants, qui rêvez et qui êtes des aveugles pour avoir manqué une découverte aussi simple et aussi belle que la boussole matérielle.

Les Phil. Enfin, voyons! montrez-nous ce brimborion qui va réduire au néant nos théories de direction nautique.

L'inv. Ouais! je veux bien vous en parler, mais non pas vous la montrer d'emblée; vous en sauriez autant que moi; vous pourriez vous approprier l'invention. A parler net, vous me la voleriez, je ne m'y fie pas.

Les Phil. Insolent! osez-vous bien parler de la sorte avec des Philosophes, à tout ce qu'il y a de plus respectable dans le monde?

L'inv. Respectables, tant que vous voudrez; mais je vous vois disputer tous les jours pour des plagiats. Quand vous vous accusez respectivement de vous voler; quand Newton et Leibnitz, les plus honnêtes gens du corps savant, se sont accusés l'un l'autre de s'être volé leurs découvertes, je puis bien craindre que vous ne m'en fassiez autant: car, après tout, n'étant soutenu de personne, je serais encore plus facile à dépouiller. Je dois donc me défier des savants qui, après tout, ne sont pas plus honnêtes gens en 1843 que n'étaient Newton et Leibnitz.

Les Phil. Ce garçon-là a dans sa folie quelques instants lucides; mais vous-même, ne cherchez-vous point à faire des dupes? Si vous aviez quelque nouveauté de haute importance, vous la montreriez.

L'inv. Je ne prétends pas la cacher, mais la montrer avec précaution; si vous voulez, je vous ferai voir la principale pièce de ma boussole de direction, mais sans vous montrer le mécanisme. (Il tire de sa poche une aiguille aimantée.) Voilà tout ce que je peux vous montrer pour le moment.

Les Phil. Eh bien! une aiguille aimantée. Voyez la pièce curieuse! Il a ramassé cela dans un tas de vieille ferraille. Eh! qu'en voulez-vous faire? Amuser quelque enfant, tenir fixé à son couteau....

L'inv. J'en veux faire une pièce admirable. Dans peu vous serez saisis de respect, à la vue de ce petit morceau de fer aimanté. Il y a plus de discernement dans ce petit morceau de fer que dans les têtes de

Digitized by Google

tous vos pilotes. Ainsi, je vous le répète, vous pouvez déchirer vos méthodes de direction nautique et souterraine, tout sera éclipsé par ma petite aiguille.

Les Phil. L'imbécile ! il retombe dans ses visions. Il te faut, mon ami, aller bien vite à l'hôpital des fous et te faire traiter. Tu as parfois quelques lueurs de raison, il y a de l'espoir : avec des soins, on te rétablira le cerveau.

L'inv. Si je suis un fou et mon aiguille une vision, vous n'y prétendez donc rien, et tous les emplois utiles que j'en indiquerai seront donc exclusivement de mon invention ?

Les Phil. Oui, oui, vas vite te faire traiter, et tâche d'oublier cette chimère qui te fait déraisonner.

L'inv. Adieu, messieurs les savants, nous nous reverrons.

Les Phil. Oui, quand tu seras rétabli, reviens nous voir si tu veux, mais tâche de te distraire de tes visions.

L'inv. Gare aux vôtres, messieurs ; au revoir.

On conçoit qu'un tel inventeur qui possèderait seul le secret de la boussole aurait beau jeu de confondre les railleurs et mystifier les plagiaires ; car après s'être exposé pendant quelque temps à la risée et avoir bien fait constater en paroles et en écrit que personne ne revendique la découverte annoncée, qu'au contraire on la juge ridicule et indigne d'examen, il reparaîtrait muni d'un cadran à pivot sur lequel il placerait l'aiguille aimantée tournant au nord. Alors il serait reconnu pour inventeur exclusif de la boussole et ferait avouer aux plaisants que les véritables fous en affaires scientifiques sont ceux qui se moquent d'une découverte avant de la connaître. Les plagiaires penseraient qu'ils ont commis une gaucherie en négligeant d'amadouer l'inventeur, lui faire dévoiler son invention et la lui souffler, en tout ou en partie, par les intrigues d'usage, comme la supposition de mémoires perdus ; et enfin le public dans cette occasion dirait de ces savants ce qu'il a dit tant de fois : « Que les gens d'esprit sont bêtes. »

III. ANNONCE D'UNE NOUVELLE PUBLICATION.

(221e pièce, cote supplémentaire.)

Je ne veux pas qu'on m'accuse d'indifférence pour le genre humain ; il n'est pas coupable des impertinences des zoïles parisiens ; et puisque le sort m'a favorisé d'une découverte d'où dépend l'avènement de l'humanité entière au bonheur, je dois enfin songer à la publier : car les 7 ans de délai qui ont si bien puni la France, ont par contre-coup

Digitized by Google

frappé le globe entier et enveloppé dans les révolutions l'Amérique, l'Espagne et autres pays fort tranquilles jusqu'alors. On dirait que la Providence ait voulu venger son offense, et que depuis le moment où les meneurs de la Civilisation, les esprits forts de Paris ont raillé sur la découverte du code passionnel ou divin, elle ait voulu châtier la Civilisation en masse, punir tous les Empires civilisés d'Europe et d'Amérique des torts de quelques-uns. Puisque le mal provient des Français, je crois devoir, pour les autres nations, donner bientôt une seconde annonce de la découverte du code passionnel. Je la publierai en 1817, mais avec les restrictions convenables pour que le siècle, s'il imite l'imbécillité française, soit puni à son tour comme ils l'ont été.

Je ne donnerai que des branches du calcul, mais assez [ ] pour qu'on ne puisse pas douter que j'en suis pleinement possesseur. Je laisserai en réserve certaines solutions dont l'absence fera échouer ceux qui entreprendraient sans moi de fonder un tourbillon passionnel, ou qui, selon la méchanceté civilisée, attendraient jusqu'à ma mort pour commencer l'œuvre et tâcher de m'en ôter l'honneur.

En outre, pour punir les civilisés par leurs défiances mêmes, les prendre dans leurs pièges, je donnerai la théorie d'avènement graduel par la méthode de concurrence véridique ; elle sera contenue à la suite du traité des crimes du commerce. Elle séduira en ce qu'elle donnera des moyens très [ ] pour doubler le revenu des souverains sans établir aucun nouvel impôt, ni froisser aucunement l'industrie qu'elle enrichira comme le fisc ; mais elle marchera lentement au but, elle emploiera au moins 30 ans pour arriver graduellement jusqu'à la pleine Harmonie, et l'on aura le dépit de voir qu'on y serait arrivé d'emblée en faisant, par mon entremise, l'essai de la méthode directe sur un millier d'habitants. Ainsi, la méchante génération actuelle aura été privée de l'Harmonie et punie par elle-même de ses jalouses défiances. Il faut le dire, toutes ces défiances ne sont que jalousie, pure malignité. Elle serait pardonnable si je mettais à prix mes services, mais je travaillerai gratuitement pour gens à ma convenance, et sous la seule condition que les beaux-esprits de Paris, athées, matérialistes et champions mercantiles, soient exclus de toute intervention dans cette [ ].

Beaucoup de princes ou particuliers pourraient sans attendre l'an 1817 profiter de l'offre, et il convient de jeter un coup d'œil rapide sur leurs intérêts dans cette affaire.

1° L'empereur de Russie est bien intéressé à dégager des frimats son vaste empire, et plus tôt il commencerait, plus tôt il jouirait. Ses sujets ont le même intérêt. Tel seigneur qui possède vers Archangel ou Tobolsk des déserts glacés trouverait bien son compte d'y voir sous 3 ans

Digitized by Google

les cultures, la température de la belle Italie. Quant à l'empereur de Russie, il est à présent celui qui a le plus de chances pour le tétrarchat héréditaire du globe, et cette place ne peut pas lui manquer s'il prend la facile initiative de fondation;

2° Les États-Unis ont un besoin urgent de policer les Sauvages voisins dont ils redoutent les excursions. — Leur température peut profiter subitement de cette portion de 25 millions d'émigrants qui seront forcés à dégorger d'occident parce que l'Harmonie s'étend et n'amoncèle pas des fourmilières de populace sur un terrain réservé, comme on en voit en France, en Italie, en Allemagne. Il ne manque pas de terres vacantes sur le globe; il faudra encore plus de 2 milliards d'habitants pour le porter au complet malgré l'extension du territoire que tiendront les cultivateurs en Harmonie, où leur nombre n'excèdera jamais un millier sur la grande lieue carrée;

3° Le prince héréditaire de Belgique va se consumer en dépenses inutiles pour former une ligne de forteresses bien impuissante contre 28 millions de voisins remuants et audacieux; il peut faire une spéculation plus sûre et qui ne lui coûtera pas une obole, car tout souverain peut faire l'avance du terrain, du bois de construction et fonder les autres frais sur une souscription que rempliront ses courtisans.

En fondant le premier canton d'Harmonie, il peut s'assurer la souveraineté à choix d'une des Triarchies du Globe, il prendra la Triarchie d'Europe, et d'Afrique et se trouvera par cette [ ] le supérieur de tous les souverains dont il réclame aujourd'hui l'entremise pour lui garantir son petit état. D'ailleurs petit ou grand, un État n'a plus besoin de garantie dans l'Harmonie où il n'existe plus de guerre et où les divisions graduées de territoires sont proprtionnées aux besoins, et, puisque le prince Belge peut épargner 50 millions que lui coûteront ses forts et gagner par cette épargne la souveraineté d'un tiers du globe, l'affaire doit lui paraître digne de réflexion, d'autant plus qu'en prenant l'initiative de la fondation d'Harmonie il pourrait assurer de belles principautés aux seigneurs de sa cour qui l'auraient aidé.

Après les Souverains il faut mentionner les particuliers. Il en est une foule en Europe dont chacun peut faire à lui seul sans risquer une obole l'entreprise de l'Harmonie au moyen d'une souscription dont il s'établirait le chef. On a cité dernièrement dans les journaux anglais une liste de 25 riches propriétaires. Le moindre d'entre eux peut [ ] et s'assurer en outre un bel Empire héréditaire, égal en surface à la France ou l'Espagne, et des mêmes souverainetés pour ses amis et coopérateurs, émigrés et dépossédés. Quant aux souscripteurs de fondation, rien n'est plus facile à trouver en tous pays, surtout par l'effet des émigrations. Tant de gens qui abandonnent l'Europe, et se retirent aux

Digitized by Google

États-Unis pourraient y bâtir un édifice selon la méthode d'harmonie beaucoup moins coûteuse et infiniment plus commode que la méthode civilisée.

Quelques cents millions de rançon seraient bons à épargner, et cette économie vaudrait mieux que de sottes plaisanteries qui coûtent des torrents de sang et de trésors. Quel est le bon plaisant, d'eux ou de moi ? Je n'ai pas été le plus malheureux depuis 1808 ; je ne le suis pas encore, tandis que les Français ont souffert et souffrent toutes les humiliations et les misères. Ce n'est pas être les bons plaisants que de payer si chèrement une raillerie d'autant plus inconsidérée qu'ils ne tenaient pas encore la découverte annoncée. Ils ont imité les stupides Génois du XV^e^ siècle qui se moquèrent trop tôt de *Christophe Colomb*, leur compatriote ; il porta à d'autres le domaine de l'Amérique, et les Génois devinrent la risée de leur siècle ; c'est ce qui pourra arriver aux Français au sujet du calcul de l'attraction.

Toute autre nation que la leur se serait enorgueillie de ce qu'un des siens allait enlever à l'Allemagne et l'Angleterre cette palme de calcul du mouvement, dont leurs Géomètres ont contesté la 5^e^ Branche ; en quoi ils se sont disputé les écailles pour me laisser l'huître. Les Français auraient pu voir dans ce succès d'un de leurs compatriotes un moyen de réfuter victorieusement l'Europe, qui les accuse de n'être bons qu'à perfectionner, et non à inventer. L'Europe n'a peut-être pas tort ; il est certain que si j'avais le genre d'esprit des Français et les petitesses de cette nation, je n'aurais pas inventé le calcul général du mouvement.

S'il existait dans les gouvernements civilisés une police d'invention qui serait plus nécessaire en France qu'ailleurs, elle aurait pour règle de toujours encourager la communication d'une découverte ; car si l'invention est fausse, il n'y a pas de risque à la faire livrer et examiner, mais si elle est juste et d'utilité générale, on doit craindre que l'inventeur ne l'ensevelisse pour mystifier les zoïles et les envelopper comme tant d'autres plaisants dans la privation. Supposons qu'on se fût moqué de celui qui découvrit et annonça la Boussole, et qu'au lieu de répondre, il eût comme moi gardé en silence le secret de la précieuse aiguille, il aurait puni tout le monde. Les naufrages auraient continué, et peut-être que les railleurs auraient été les premières victimes du défaut de boussole. Tel a été le sort des Parisiens ; ils ont été, plus que d'autres, victimes du prolongement de la Civilisation dont je pouvais enseigner l'issue ; le sort n'a cessé de les poursuivre avec leur chef depuis 1808. Leurs coryphées, qui se partageaient alors les fonctions administratives, ont été renversés, et les disgrâces ont été comblées par les deux invasions et l'en-

Digitized by Google

lèvement de leur musée. Ainsi, quand j'aurais commandé au sort, il n'aurait pas mieux servi ma cause.

Que la détraction exerce une tyrannie littéraire, qu'elle fasse tomber l'Athalie de Racine et l'OEdipe de Sacchini (ce qui est arrivé à Paris), ces injustices, bien criantes sans doute, n'influent pas sur le sort des Empires, tandis que la détraction anticipée d'une découverte qui arrêterait l'effusion du sang est nécessairement vengée par des flots de sang. si l'inventeur garde son secret. Ce retard de la mienne a déjà baigné dans le sang civilisé l'Europe et l'Amérique depuis 1808. Indépendamment de ces massacres de circonstance, chaque année l'État C. B. S. moissonne un million de têtes par la Guerre et 20 millions par l'Indigence. Quelle protection ne devrait-on pas à celui qui au bout des 3,000 ans, d'égarement, trouve l'issue de ce dédale plus sanguinaire que jamais ?

On m'a demandé souvent pourquoi je ne prenais pas le parti de publier sans m'arrêter à des détractions que l'on doit mépriser. Certes, je ne m'en suis guère ému puisque je n'avais pas même fait de réponse, tout aisée qu'elle fût. Peut-être, le devais-je à cause de leurs contradictions assez risibles ; je ne voulais pas me mettre aux genoux des Français pour leur faire accepter un service. N'était-ce pas assez que je ne demandasse aucune récompense quand j'y aurais été si bien fondé, à stipuler pour prix de livraison de ma découverte? Ce qui m'a principalement retenu, lorsque j'ai su par des avis très dignes de foi qu'il est impossible en France de faire accueillir, ni éprouver, ni même lire une découverte, si l'on ne va pas à Paris solliciter les journalistes, le rameau d'or à la main (cela est-il vrai ou faux, je ne veux pas, à leur exemple, diffamer sans certitude), mais Geoffroy faisait là-dessus des aveux assez clairs ; il ne se cachait pas de jouer le minotaure scientifique et d'exiger le tribut. Or, pour aller à Paris distribuer des rouleaux d'or, il faudrait en avoir, et quand je serais un Crésus je ne me soumettrais point à ce tribut humiliant. Je ne puis donc guère songer à publier une découverte en France, pays de monopole, où chacun ne pense et ne voit que par les yeux des journaux de la Capitale. Un inventeur a plus de chances en Italie, en Allemagne, où il y a des villes d'appel ; aucune contrée ne se hâte d'insulter un inventeur, parce qu'elle sait qu'il trouverait un appui dans les autres capitales et villes d'université qui osent avoir une opinion sans qu'elle leur soit soufflée par un feuilleton. Il n'en est pas de même dans un pays de monopole où les opinions prennent une teinte servile, et où les provinces se plaisent à déprimer leurs auteurs s'il n'ont pas su gagner les trompettes de la Capitale.

Ces entraves, jointes au dédain qu'inspirent des coutumes abjectes,

Digitized by Google

ont dû arrêter une publication que je n'aurais pas différée si longtemps dans tout autre pays non sujet au monopole de génie.

Entre-temps les Français peuvent faire le parallèle du résultat qu'aurait eu, en 1808, un procédé plus judicieux si, au lieu d'entraver la communication du calcul de l'harmonie, ils avaient provoqué la publication et l'épreuve. Qu'en serait-il arrivé ? Qu'en 1809 et 1810 toutes les querelles Civilisées, Barbares et Sauvages auraient cessé de proche en proche sur la simple certitude du changement de sort qu'allait éprouver le genre humain ; tous les princes et particuliers dépossédés seraient dès l'an 1810 rentrés par amiable composition négociée au congrès et d'accord avec les usurpateurs mêmes, dont le principal avait toutes chances pour obtenir le haut tétrarchat du globe. Après quoi, obligé d'aller résider à Constantinople avec la cour et l'administration centrale il n'aurait pas plus jalousé le trône de France, que le roi de France ne jalouse le préfet de Lyon. Dès l'an 1811, toutes les légions civilisées auraient été organisées, et les barbares dès l'an 1812; les sauvages auraient commencé leur accession, et l'Harmonie en 1813 se serait étendue dans les contrées les plus inconnues, comme les centres d'Afrique et d'Australie.

Le globe serait aujourd'hui un séjour enchanté, on ne se souviendrait de la Civilisation et de la Barbarie que comme de ces rêves affreux dont on détourne la pensée au réveil.

Au lieu de ce bonheur, continuez, messieurs les plaisants, à goûter les charmes de votre Civilisation que vous décorez du nom de perfectibilisée, et que je nomme, avec plus de raison, de gangrenée, de désastreuse pour le présent et d'effrayante pour l'avenir. Quant au calcul qui vous en ouvre l'issue, vous vous êtes évidemment trop pressés de le dédaigner puisqu'au bout de 7 ans on ne vous le livre pas encore, quoique vous en ayez plus besoin que jamais et que vous risquiez de le perdre sans retour dans le cas de mort subite qui déjà aurait pu arriver.

IV. DU MONOPOLE DE GÉNIE QU'EXERCE LA VILLE DE PARIS.

(228e pièce, cote supplémentaire.)

Le caractère français étant un *neutre, ou bâtard, 2e degré*, en ralliement d'honneur, ainsi que je le démontrerai en traitant du clavier général des caractères, cette nation n'a de son chef aucune marche méthodique, aucun pivot passionnel ; elle a besoin d'impulsions étrangères : aussi estime-t-elle de préférence les étrangers. Elle assemble, selon l'usage des neutres, les deux extrêmes en tout sens, individuellement l'excès de présomption, collectivement l'excès de défiance sur ses moyens. Elle est la plus susceptible sur le point d'honneur individuel,

Digitized by Google

et collectivement elle est la plus insensible au déshonneur et au [ ] de la patrie, celle où l'on trouve le plus de trahison et de vénalité.

Ceux-là s'abusaient fort qui voulaient faire des Français une grande nation. Le Français quand on l'initie à la grandeur est déconcerté, comme le savetier qu'on ferait asseoir à la table d'un seigneur, et qui aimerait bien mieux aller se gaudir à la table des valets. Les Étrangers en accusant cette nation de petitesse, dans leur surnom de petits Français, jugent beaucoup plus sensément que ceux qui ont voulu faire de la France une grande nation. Toute grandeur des Français ne sera jamais qu'un feu de paille, un colosse fondé sur le sable.

Ce n'est pas que les Français manquent de moyens. Ils sont, et c'est une propriété des neutres, capables de tout sous un bon chef et s'étonnent eux-mêmes de leurs aptitudes et de leur flexibilité. On les avait amenés dernièrement à égaler et surpasser en divers points les manufactures anglaises ; mais ils étaient moins satisfaits de leurs progrès que fatigués de ne pouvoir plus admirer les Anglais, qu'on surpassait évidemment. Il en sera de même au sujet de l'invention des lois du mouvement, sur lesquelles l'Angleterre et l'Allemagne avaient pris l'initiative. Les Français seront moins flattés de ce qu'un des leurs enlève la palme aux deux nations, que désolés de ne pouvoir plus admirer les Étrangers et de voir Newton et Leibnitz réduits au titre d'étourdis et d'aveugles.

Avec ces penchants serviles, il n'est pas étonnant que le Français ne soit bon qu'à perfectionner et non à inventer, quoique bien pourvu de moyens pour exceller en toutes sortes de fonctions, mais, par le fait de son caractère neutre et bâtard, il a besoin d'impulsions étrangères, il n'ose voler de ses propres ailes, il est persécuteur de ses concitoyens qui se distinguent et passe bientôt de la basse jalousie à l'excès d'adulation. Quand le succès est confirmé, assuré, alors les Français pérorent comme certains badauds qui sont pleins d'ardeur après coup, raisonnant à perte de vue sur le parti qu'il aurait fallu prendre, sur les opérations qu'il n'est plus temps de faire. Ces badauds quand une denrée a doublé de prix, vous prouvent que c'est celle-là qu'il fallait acheter. Voient-ils les cinq numéros sortis de la roue de la fortune, ils s'écrient : c'était bien là les bons ; j'allais les jouer, je les avais dans l'idée. A quoi on répond : que ne les jouais-tu donc et n'achetais-tu quand il était temps, et pourquoi ne discernes-tu le sage parti que lorsqu'il n'est plus temps de le prendre ?

Ainsi babilleront quelque jour les Français au sujet du calcul de l'attraction quand l'épreuve sera faite et qu'un autre pays leur en aura enlevé l'honneur; ils s'écrieront en chorus : « Il était clair que c'était immédiatement qu'il fallait éprouver cette découverte ; c'était la conti-

Digitized by Google

nuation du calcul de Newton ; l'on ne courait aucun risque à essayer sur une lieue carrée. On hasardait le bonheur du monde sans danger de perdre une obole. Comment a-t-on pu hésiter à faire l'épreuve ? Je l'aurais faite, dira chaque Français, ah ! je n'aurais pas balancé ! »

Le temps n'est pas éloigné où ils tiendront mot pour mot ce langage. Mais pourquoi chez eux les lueurs de raison ne sont-elles toujours que la moutarde après dîner, et pourquoi leur jugement est-il faux sur les nouveautés, et n'ont-ils de faveurs et de penchant que pour les jongleurs? Pourquoi une découverte utile ne trouve-t-elle chez eux ni accès, ni protection, ni examen ? Ces travers, qui tiennent à leur caractère neutre ou bâtard, sont renforcés par le monopole de génie qu'exerce leur capitale. Je signalerai ce fléau dans divers chapitres : je ne fais ici que préluder sur ce sujet.

L'origine du monopole de Paris remonte à Louis XIV. Il eut la louable intention de faire briller la France dans les sciences et les arts ; mais en continuateur du système de Richelieu qui avait travaillé à abattre les grands vassaux et comprimer les provinces, il ne vit la France que dans Paris. Louis XIV concentra tout dans Paris, sans créer à cette ville aucun contrepoids, aucune rivalité, qui put la tenir en bride, corriger ses travers, contrebalancer son despotisme et reviser ses jugements absurdes, comme la chute de l'Athalie de Racine, et de l'Œdipe de Sacchini. Pour atteindre ce but, Louis XIV aurait dû créer deux villes concurrentes en sciences et arts et former à Lyon et Bordeaux de grands établissements scientifiques et littéraires, universités, musées, conservatoires, théâtres, bibliothèques richement dotées, etc., etc., Au lieu de ce système concurrent, Louis XIV adopta le monopole ; il voulut qu'en affaires scientifiques, tout fût village en France hors Paris, et que la capitale jouit de la prérogative de ridiculiser, put proscrire sans appel tout auteur qui ne servirait pas les intrigues et prétentions des coteries parisiennes. Peut-être n'eut-il pas cette intention, mais il opéra comme s'il eut tendu à ce but.

Son système à cet égard s'est tellement enraciné qu'il est devenu branche d'esprit national. Le monopole de Paris est considéré en France comme autorité sacrée ; les provinces n'oseraient pas croire qu'un de leurs habitants fut un homme de génie tant que Paris n'en a pas décidé. Chaque ville s'estime très-honorée d'être dépouillée pour l'ornement de Paris d'après le principe *gniak Paris ! gniak Paris !* Chaque ville se pique de voir un de ses auteurs molesté par les Parisiens. Les villes de France dans leurs rapports avec Paris, ont le caractère des esclaves qui se trahissent et se dénoncent entre eux pour courtiser le maître. Les Français dans leur stupide respect pour Paris sont comparables aux anciens Musulmans qui, dit-on, tenaient à honneur d'être étranglés

Digitized by Google

par ordre de sa Hautesse. Tous les gouvernements et ministres de France ont entretenu cette bassesse nationale, même en révolution, où, depuis l'assemblée constituante et jusqu'à Napoléon, tout s'est accordé à concentrer le domaine scientifique dans Paris exclusivement, ravaler et repousser de plus en plus la province; de sorte qu'aujourd'hui plus que jamais, si une nouveauté heurte les coteries Philosophiques de Paris, les Idéologues, les Économistes, etc., elle est bafouée sur annonce et il devient impossible de la produire, à moins que l'inventeur n'ait une fortune suffisante pour aller dans Paris mener un train splendide et capter la belle compagnie par les moyens connus. Un savant riche à 30 millions, comme Cavendish, ou même une fortune médiocre, comme Montesquieu, Voltaire, Helvétius, Lavoisier, pourrait dans Paris tenter une lutte, produire une découverte en dépit des Philosophes; il se soutiendrait contre eux en s'appuyant d'un bon cuisinier, et la découverte une fois mise *sur le tapis* acquerrait bien vite assez de consistance pour obtenir l'épreuve. Mais un homme sans fortune, et, qui pis est, provincial ou paria, quoi qu'il puisse découvrir, a divers torts impardonnables en France, d'abord celui de n'être pas Parisien et de ne pas se laisser voler sa découverte par quelques Parisiens. C'est bien pis s'il n'encense pas les Cabales parisiennes. Alors sa découverte est absurde, impossible, avant d'être connue; il est nécessairement imbécille, fou, maniaque, enragé. Les philosophes, avant qu'il n'ait publié sa théorie, l'envoient aux petites maisons et l'enverraient à l'auto-da-fé si leur ligue inquisitoriale en avait le pouvoir.

C'est par l'entremise des journalistes que cette inquisition publie ses arrêts sans appel. Quelques personnes pourraient croire qu'on ne manque pas à Paris de moyens d'appel, puisque les journaux ne sont jamais de même parti et se livrent des combats acharnés, d'où ressort une concurrence. Cette petite guerre est le plus souvent une simagrée comme le vacarme des procureurs qui s'injurient à l'audience, et vont au sortir de là trinquer ensemble aux dépens des clients. Au reste, en admettant que les journaux soient de différents partis, ils ne sont toujours accessibles qu'à l'écrivain qui se range de leur parti, et non pas à un inventeur qui ne sert aucune coterie savante, et blesse plus ou moins l'amour-propre de tous; car si j'attaque spécialement les philosophes, je ne serai pas pour cela apologistes de leurs rivaux. Par exemple, je reprocherai aux théologiens de manquer de foi et d'espoir en Dieu, et de n'avoir employé aucun des [ ] qui pouvaient ramener la raison et la science dans les voies de Dieu. Je ferai à d'autres classes des reproches également graves, car toutes sont plus ou moins complices du long règne de la philosophie.

En m'annonçant sur ce ton, c'est en vain que je montrerais dans le

Digitized by Google

calcul de l'attraction des]] satisfaisants pour les classes dont il offense le dogme. En vain dirais-je aux prêtres et aux philosophes qu'ils vont tous être élevés à une grande fortune ; c'est bien là leur plus ardent désir, mais l'amour-propre offensé ne raisonne pas, et l'intérêt cabalistique l'emportera sur l'intérêt pécuniaire, je n'aurai donc pour moi aucune coterie savante, et par conséquent aucun journaliste.

Autre [ ], et celui-ci, dit-on, est le pire de tous. Je n'ai point à ma disposition la clef d'or, l'argument irrésistible ; on assure pourtant, et c'est l'opinion générale, qu'il ne faut pas se présenter à Paris chez les aristarques, sans tenir le rameau d'or d'une main et l'encensoir de l'autre. Le fameux Geoffroy était assez franc sur ce point, et avouait à mot couvert qu'il voulait tirer parti du casuel. C'était fort bien fait à lui puisque le monopole est établi, puisque Paris joue le rôle du minotaure scientifique, exigeant le double tribut d'argent et d'encens. La faute n'est pas aux écrivains qui profitent d'un abus établi, mais à ceux qui l'ont créé et entretenu; c'est aux gouvernements qui ont existé depuis Louis XIV, et surtout aux divers gouvernemnts révolutionnaires qui, avec leur jargon de liberté et d'égalité, n'ont pas mis la moindre barrière au despotisme parisien, et ont au contraire favorisé les empiétements progressifs de cette capitale, à qui il eût été si facile de créer une concurrence, même sans la dépouiller. Car, quand on spoliait tous les musées d'Europe au bénéfice de Paris, il eût été facile de fournir des musées à deux villes comme Lyon et Bordeaux, où l'on aurait établi les foyers de concurrence, de leur assigner des dotations en divers genres et de les comprendre dans les livraisons gratuites des ouvrages nouveaux. Mais les Français, avec leurs clabauderies éternelles contre le monopole des Anglais, ne savent qu'imiter cette monstruosité politique dans tous les menus détails de leur administration.

Ainsi, l'influence du monopole parisien coïncide avec les travers du caractère français pour entraver dans son apparition la théorie de l'Attraction. Convaincu d'avance de ces obstacles, je sondai le terrain en 1808, par un Prospectus dont je parlerai au chapitre suivant, et dont le but principal était de mystifier les plagiaires, spéculer sur leurs railleries inévitables pour les exclure de toute revendication. Ils donnèrent dans le piège et se moquèrent de la théorie de l'attraction avant de la connaître. C'est un désaveu anticipé de l'opération, et jusque-là leurs railleries me servaient à point; mais ce qui m'entrava, ce fut qu'aucun journal ne rendit compte de la partie raisonnée, des arguments contre la Civilisation. Du reste, je n'étais pas pressé de publier; j'avais encore beaucoup de problèmes à résoudre. Toutefois, il est fâcheux de penser qu'à cette époque le fond de la théorie était pleinement déterminé. Je savais toutes les mesures nécessaires à organiser un tourbillon passion-

Digitized by Google

nel ; ainsi l'on aurait pu passer à l'Unité dès l'année 1809. Que de sang inutilement versé par ce retard. Je continuai à m'occuper de certains problèmes accessoires, qui pouvaient donner du relief au calcul le plus important de ces problèmes. La distribution du clavier général de création n'a été résolue qu'en novembre 1814. Sa solution a appuyé ma théorie de diverses connaissances bien importantes, entre autres celles sur le retour prochain des quatre lunes, dont je n'avais aucune certitude en 1808; elles seraient, à l'heure qu'il est, réintégrées au clavier satellitique, si l'on eut fondé la phalange d'essai en 1809, et leur retour aurait d'autant plus surpris le globe qu'il aurait été imprévu, car je n'en eus connaissance que le 17 novembre 1814; elles se seraient réorbitées sur pédale dès la fin de 1813.

Je me borne, dans ce préliminaire, à signaler le fléau du monopole de Paris, sur lequel je m'étendrai plus amplement. Cette entrave n'a pas lieu dans les régions qui ont divers cours de même langage, comme l'Italie, l'Allemagne. En pareil cas, chaque région soutient ses savants et ses inventeurs, et aucune capitale ne se hâte de les bafouer des découvertes, parce qu'elles trouveraient protection dans les capitales rivales. Une nouveauté qui serait décriée d'avance dans la capitale de Vienne, pourrait trouver appui dans celles de Berlin, Dresde, Stutgard, etc., et même dans les villes d'université comme Goettingue, Hall, Jena. Il en est de même en Italie. Ce régime de concurrence est le garant des jugements équitables; il peut seul assurer protection au talent, et contenir les zoïles dans des bornes décentes, il est donc très malheureux pour le genre humain que la découverte des lois de l'unité soit d'un pays de monopole. Si elle fut [ ] en pays de concurrence littéraire, elle serait éprouvée à l'heure qu'il est.

Dans cette accusation, précisons bien les griefs, envisageons les causes du mal et non les agents ni les effets. Or, la cause du mal, c'est le monopole de Paris; ce n'est donc pas les agents du monopole, les philosophes et les journaux, qu'il faut accuser. On ne doit s'en prendre qu'au régime vicieux qui provoque et tolère leurs persécutions. Par exemple on ne doit pas accuser les procureurs et leurs extorsions, mais seulement la législation défectueuse qui leur ouvre une carrière de fourberie et de spoliation.

Tel est le sens dans lequel je vais critiquer les journaux de Paris, qui ne sont qu'agents et non pas auteurs du monopole, imputable en retour à Louis XIV et ses successeurs jusqu'à nos jours.

Puisque la ville de Paris est arbitre de l'opinion en France, et par suite en d'autres pays, il importe d'examiner la validité de ses jugements et la dose de sagesse qui y préside.

Digitized by Google

La découverte du calcul de l'attraction fut annoncée en 1808, par un Prospectus qui en donnait de vagues aperçus; les journaux de Paris déclarèrent que la découverte était *impossible*. Comment pouvaient-ils en décider? elle n'était pas publiée. N'importe, sans attendre la publication, ils déclarèrent qu'elle était *impossible*, parce qu'elle battait en brèche toutes les théories philosophiques. On fit la même objection à Christophe Colomb : son siècle déclara que la découverte d'un nouveau continent était *impossible*, parce qu'elle eut contredit les traditions sacrée, qui enseignaient que la terre était plate. On sait quel fut le résultat du débat. Après 7 ans de railleries et d'excomunication, l'Amérique fut découverte, et la cour de Rome, qui avait nié l'existence de l'Amérique [|. Ainsi, un premier essai confondit les *Impossibles* du XV^e^ siècle, comme un premier essai de la mécanique attractionnelle sur une bourgade confondra les impossibles de Paris et du XIX^e^ siècle. Jusqu'à quand ces champions d'impossibilité seront-il crus sur parole et sans confrontation avec l'expérience?

Le mot *impossible* est le pivot du bel esprit des Français. Une nation qui veut trancher sur tout, sans approfondir aucune étude, n'a pas de meilleur argument que celui d'*impossibilité*. Avec ce seul mot, le Français le plus ignare en sait plus, sur une découverte, que celui qui a passé de longues années à la chercher et la mettre en ordre. On sait tout, en France, quand on a appris à dire, d'un ton bien impertinent : *c'est impossible*. En conséquence, les journaux de Paris décidèrent, en 1808, qu'il était *impossible* que j'eusse découvert le calcul d'attraction ; *impossible* de continuer l'étude des trois branches d'attraction négligées par Newton et Leibnitz. Pour toute réponse, je renvoyai le jugement de ce débat au temps. On peut, sur les sept années écoulées depuis, établir un parallèle de preuve et d'achèvement. Si l'épreuve eût été faite en 1809, l'achèvement aurait lieu aujourd'hui, l'harmonie serait pleinement organisée, même au sein des régions les moins accessibles, comme les contrées d'Afrique et d'Australie. Quel bénéfice les Français ont-ils trouvé à différer sept ans l'avènement du globe à l'unité, à rester sept ans de plus en Civilisation?

La France, pour sa part, a perdu, dans le cours de ces sept années, plus de 12 à 1,300,000 hommes dans les combats, indépendamment des fléaux révolutionnaires. Or, ce n'est pas être le bon plaisant, que de payer de sa tête, comme ont fait les Français. Ne doivent-ils pas frémir en pensant que si le calcul de l'attraction est juste, on pouvait le mettre à exécution dès l'an 1808. Les plaisants ont à se reprocher tout le sang versé et tous les fléaux endurés depuis le mauvais accueil qu'il firent à cette découverte. J'étais bien assuré que cette insulte serait lavée dans des fleuves de sang français.

Digitized by Google

En effet, c'était en 1808 que commençait la guerre d'Espagne; on entrevoyait l'incendie qu'elle pourrait allumer sur les deux continents. Le prolongement de la Civilisation devait nécessairement coûter des torrents de sang. On jouait trop gros jeu, en sacrifiant à une plaisanterie l'avantage d'échapper subitement aux révolutions.

Les Français, fidèles échos de la cabale philosophique de Paris, aimèrent mieux railler que de réfléchir sur cette alternative de pacification subite; leur facétie a été funeste aux vainqueurs comme aux vaincus : car les Bourbons seraient rentrés dans leur patrimoine dès l'an 1810, par la cession spontanée de Bonaparte, qui, s'il eût été fondateur de l'unité, avait une chance assurée pour être promu au Tétrarchat du Globe; après quoi il aurait nécessairement transporté la cour d'unité à Constantinople, et n'aurait pas plus jalousé la couronne de France, que le roi de France ne jalouse la préfecture de Lyon ou Bordeaux. Les autres Civilisés, depuis 1808, n'ont guère moins souffert que les Français.

L'Amérique, jusque-là paisible, a été, sur tous les points, criblée de révolutions et de carnage. Jamais la Civilisation n'a été si complétement bouleversée dans les deux continents.

Quelques superstitieux pourraient voir, dans cet événement, l'intervention divine, et croire que la providence a voulu, par une tourmente générale, punir, pendant sept ans, les Civilisés d'une raillerie anticipée sur l'invention du code divin. Les lois du mouvement social démontrent que Dieu n'intervient pas directement dans ces incidents partiels, et qu'ils sont abandonnés au mécanisme périodique, à la serie périodique.

Depuis 1808, il a conduit les évènements, comme si le destin se fût engagé à punir la Civilisation, et surtout les Français. Est-il d'affronts, de fléau dont ils n'aient été accablés depuis? La nation française et le nom français sont devenus la risée du genre humain. Les victoires même des Français sont des crimes pour ceux qui les ont remportées. L'opprobre, la ruine, la servitude publique, enfin toutes les calamités qui ont assailli, dévoré [ ], date de l'époque où elle insulta à la découverte du calcul de l'attraction. La capitale où cette découverte fut insultée a été deux fois envahie, souillée par les outrages de ses ennemis: elle croyait commander au monde, elle en est devenue le jouet. Je le répète, si j'avais eu quelque pouvoir sur le destin, aurais-je pu lui demander une vengeance plus éclatante?

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Beaucoup de gens me demanderont pourquoi je ne répondais rien aux facéties des journaux de Paris. Qu'était-il besoin de réplique? Le temps et les évènements me vengeaient assez. Il convenait d'attendre le dénouement de cette tragédie politique et laisser les Français prendre à

Digitized by Google

leur saoul des bains de sang, et leur présenter ensuite le parallèle des biens qu'ils avaient refusés, et des maux qu'ils avaient soufferts. Je résolus secrètement d'attendre que la France eut perdu encore un million de têtes dans les combats, et chaque fois qu'on me demandait ce calcul annoncé sur l'attraction, je donnais des réponses dilatoires. Enfin l'an 1813 a soldé amplement ce tribut d'un million de têtes, auquel j'avais imposé la France. Il y a même aujourd'hui un excédant en massacre de 3 à 400,000 têtes. Maintenant je puis inviter messieurs les Français à faire le parallèle, à comparer le sort brillant dont ils ont joui depuis 1808, avec l'hypothèse d'une fondation de l'unité qui aurait pu avoir lieu cette même année, ils verront plus loin, au chapitre des 3 passions rectrices (1re pe, 1re section), quels seraient aujourd'hui le bonheur du globe et les jouisances individuelles de chacun.

A cela on réplique : cette annonce de l'unité du globe semblait une chimère, et d'ailleurs vous n'en donniez pas le traité. — Qu'importe, je ne le refusais pas, je ne le mettais pas à prix, j'annonçais que j'allais le publier, et je l'aurais fait, si j'eusse vu un seul des journaux de Paris tenir la neutralité dans cette affaire et opiner à peu près dans le sens suivant :

— On se hâte de persifler cette chimère ou prétendue chimère avant sa publication : il est très-possible que ce soit une erreur, un système sophistique à ajouter à tant d'autres, et dans ce cas on n'aura pas plus risqué à le lire qu'à lire les 400,000 tomes de philosophie au rang desquels celui-ci pourra être placé, s'il se trouve comme eux démenti par l'expérience. Mais jusqu'à ce que l'expérience ait prouvé, jusqu'à ce que la publication du traité puisse donner lieu à une critique raisonnée, cette chimère, ce calcul de l'attraction passionnée réunit en sa faveur 7 présomptions ou augures qui militent pour ne pas condamner d'avance et pour suspendre tout jugement jusqu'à la publication.

Ces 7 motifs sont 1° l'annonce d'un calcul nouveau et omis sans excuses valables, car les savants étant tenus à l'exploration du domaine de la nature, quiconque signale et répare une de leurs négligences, quiconque annonce et produit une branche d'études omise depuis 3000 ans, mérite attention et protection jusqu'à ce qu'il ait publié.

2° L'annonce d'identité entre le calcul d'attraction passionnelle et le calcul newtonien d'attraction matérielle, l'engagement d'appliquer les théories du matériel au système du passionnel. Sous ce rapport, l'auteur, devenant continuateur d'une doctrine fixe et généralement admise, mérite provisoirement la protection dont jouit le calcul newtonien sous l'égide de qui il se range et auquel il promet de rattacher et identifier le corps de sa doctrine passionnelle.

Digitized by Google

3° L'engagement de donner un système de causes sur le mouvement, dont on n'a jusqu'ici expliqué que les effets, et d'expliquer par la théorie de mécanique passionnelle toutes les causes et les dispositions fixes de la nature dans les 3 règnes, depuis les relations des astres jusqu'à celles des insectes et substances quelconques, et de démontrer entre leurs propriétés et celles des passions une relation d'analogie universelle, et que les sciences actuelles n'ont aperçue en aucun sens, car elles ne peuvent pas répondre à une seule question sur les causes, comme serait celle-ci : Pourquoi Herschel gravite-t-il à contresens des autres planètes ?

4° La triple coïncidence avec les vues présumables de Dieu, par l'engagement d'employer et utiliser toutes les passions réputées vicieuses en Civilisation, mais qui n'auraient pas été créées par Dieu s'il n'en eût prévu et assigné un emploi dans quelque mécanisme différent de la Civilisation; — en morale par un système social qui conduirait à la fortune par la pratique de la vérité et de la justice, et n'assurerait qu'une ruine inévitable au mensonge et à l'injustice ; — en politique, par un système d'unité sociale applicable aux Sauvages, Barbares et Civilisés, sans contrainte, mais par le seul appât du bénéfice et du plaisir.

5° La faculté d'épreuve partielle et limitée à un petit territoire d'un millier d'habitants sans heurter aucune forme de gouvernement et sans recourir à ces mesures d'innovations générales et bouleversement d'empires que provoquent les théories philosophiques.

6° La contradiction avec les quatre sciences philosophiques toutes évidemment hors des voies de la vérité, puisqu'elles la cherchent encore après 3000 ans d'inutiles efforts pour la découvrir et l'introduire dans les relations humaines, d'où elle est de plus en plus bannie.

7° L'indice tiré du mauvais succès des méthodes qu'on juge *sensées*, et qui n'ayant abouti, malgré leur sagesse apparente, qu'à perpétuer les fléaux, comme indigence, guerre, révolution, monopole, mariage, deviennent un titre en faveur des méthodes bizarres en apparence, mais évidemment neuves, comme celles dont le Prospectus de l'attraction fournit des aperçus.

Une chimère qui s'annonce sous de tels auspices est au moins digne de curiosité, et l'auteur, à supposer qu'il échouât, serait louable de s'être proposé de tels buts et d'avoir tenté la solution d'un problème si effrayant que les savants jusqu'ici n'ont osé s'en occuper. Une théorie aussi neuve pourrait, quoique fausse en système général, se trouver juste dans quelques détails, acheminer à quelques vérités importantes. L'auteur n'est pas rhétoricien, mais il a l'avantage plus rare de l'originalité. Ses raisonnements, de l'aveu même de ceux qui le raillent, sont bien faits et bien suivis. A tous ces titres, il mérite attention, délai de

Digitized by Google

jugement et garantie d'examen, d'autant mieux que si sa théorie, en définitive, n'est qu'une chimère, elle sera la plus belle des chimères, et c'est toujours quelque chose que d'être le premier dans un genre quelconque, même dans celui des chimères. Mais comme il est de fait que l'étude de l'attraction passionnée a été complètement omise depuis 3000 ans, il reste toujours à cet auteur l'honneur de l'initiative sur cette science, et sa théorie, en cas qu'elle soit défectueuse, pourra être étendue par de plus habiles et servir plus ou moins à leur frayer les voies. —

C'est ainsi qu'aurait parlé un analyste impartial. Sans rien préjuger sur la validité de la découverte, sans faveur ni détraction, il aurait pesé et rassemblé les indices bons et mauvais. Si j'avais vu un seul des journalistes prendre ce ton d'équité, j'aurais songé à publier; car en France, pays de monopole scientifique et littéraire, un livre n'est lu qu'autant qu'il est protégé, ou du moins protégé par les journalistes de Paris, arbitres exclusifs de l'opinion, et comme les journalistes m'adressèrent un orage de sarcasmes, sans rapporter aucun des arguments pressants dont fourmillait le livre, je reconnus à travers leurs railleries que la cabale philosophique ne voulait pas laisser accès à cette découverte et qu'elle détournait l'attention en esquivant toute discussion sur le fond. Ses critiques ne portèrent que sur les accessoires auxquelles je vais répondre.

Premièrement. — Ils m'attaquèrent sur le style et la méthode, comme s'il se fût agi d'une pièce académique. Qu'importe le style en fait de découvertes, et qu'est-il besoin qu'un inventeur soit un Démosthènes? Va-t-on s'enquérir aujourd'hui si celui qui inventa la boussole s'exprimait en style académique ou jargon populaire? Qu'il ait parlé patois, cela n'importe, la boussole n'est pas moins une découverte plus précieuse que les beaux discours de tous les rhéteurs de la terre. Il en est de même du calcul de l'attraction passionnée. S'il est juste, s'il peut conduire subitement le genre humain à l'Unité, la cessation des guerres et des révolutions, qu'importera que je l'ai publié en patois? En aura-t-il moins de prix pour le genre humain? Un diamant trouvé par un goujat n'a-t-il pas autant de valeur entre les mains d'un goujat qu'entre celles d'un bel esprit? D'ailleurs j'avais déclaré que je n'étais pas écrivain de de profession, mais courtaud, sergent de boutique; que n'ayant nulle prétention à l'Académie, je donnais à pendre sous le rapport du style tout ouvrage que je pourrais produire, et que je n'entrais en scène qu'à titre d'inventeur.

Quelle maladresse aux beaux esprits de Paris d'intenter pareil reproche! il est de leur intérêt qu'un inventeur manque de fécondé. Ils peuvent broder sur son canevas, ajouter leur prose à la sienne, composer

Digitized by Google

de brillants traités sur le sujet d'où il n'aura su tirer qu'un corps de doctrine tout nu, sans papillotage ni fanferluches oratoires. Puisque ces messieurs ne savent rien inventer, sont toujours aux abois pour trouver un sujet à traiter et n'ont d'aptitude qu'à compiler, commenter et broder sur le fonds d'autrui, ils doivent désirer que les découvertes n'échoient en partage qu'à de bons simples comme moi, qui, n'ayant pas le goût de remplir beaucoup de volumes, sont précieux pour les milliers d'écrivains à qui ils fournissent des matériaux.

Passons au reproche du défaut de méthode, ils avaient tort. C'étaient eux qui manquaient de finesse, ils ne s'aperçurent pas que le petit prospectus de 450 pages était un piège tendu aux malins et disposé de la manière la plus convenable pour les jouer. Il avait double but, éconduire les plagiaires et sonder l'opinion.

1° *Econduire les plagiaires.* Il faut en France bien se précautionner contre eux, ils savent, en une quinzaine, commenter et dénaturer une théorie nouvelle, s'en attribuer la meilleure partie ou même le tout, et persuader que l'auteur est un larron qui a trouvé et copié quelques manuscrits inédits. Un inventeur qui ne se prémunirait pas contre eux, risquerait, après de longues années de travail, d'être payé par la spoliation et le renom de fripon. Je connaissais sur ce point le savoir-faire des Parisiens et je crus nécessaire de leur tendre un piège, leur présenter la perle enduite de boue, des aperçus très bizarres sans être faux. J'affectai à dessein la bizarrerie dès le titre : *Théorie des 4 mouvements*! titre fastueux, ampoulé, mais juste, et je disposai le livre à l'instar du costume d'Arlequin, cousu de toutes pièces et bigarré de toutes couleurs ; s'il n'est pas conforme aux règles oratoires, il est ce que doit être un travestissement, et sous ce rapport il ne manque pas de méthode ; je pourrais le prouver par des détails qui deviendraient oiseux pour le lecteur.

2° *Sonder l'opinion.* Il fallait reconnaître quelle résistance opposeraient les divers préjugés, et pour cela je préludai sur toutes sortes de sujets sans rien traiter à fond. Par exemple, étant obligé dans l'analyse de Civilisation de donner un traité sur les crimes du commerce (ce qui sera l'objet de la 4e partie), il fallait sonder les résistances sur 4 ou 5 crimes seulement. Aussi en parlant de la banqueroute, qui est l'un des 36 crimes du commerce, je n'en décrivais que 3 variétés au lieu de 42 dont se compose la hiérarchie des banqueroutes. En parlant de l'adultère, qu'on nomme en France cocuage, je n'en décrivais que 3 variétés au lieu de 72 variétés dont se compose la hiérarchie de l'adultère. Ces aperçus très-abrégés formaient un ouvrage diffus qui préludait sur vingt sujets sans en approfondir aucun. C'était la méthode convenable pour sonder l'opinion sur tous ces détails.

Digitized by Google

Au surplus, quand j'aurais manqué de méthode comme de style, qu'importe, si ma découverte était juste et si elle sauvait la vie à 3 millions de civilisés, que la guerre a depuis 1808 moissonnés en Europe et en Amérique ? S'ils étaient vivants, me feraient-ils un crime d'une faute de méthode qui les aurait conservés à la vie, et si aujourd'hui le genre humain tout entier jouissait des richesses, des voluptés et de l'Unité où il pouvait passer en 1808, m'incrimineraient-ils pour avoir fait quelques fautes de méthode ou de style dans la publication du calcul de l'Unité? Quand donc les savants comprendront-ils que la rhétorique n'est pas tout et que le génie est quelque chose, qu'enfin le bonheur du genre humain, la cessation des guerres, l'avènement aux richesses, à l'unité sociale, seraient mille fois plus importants que des fatras de discours académiques, et qu'il est souverainement absurde d'assimiler aux pièces oratoires des inventions dans l'exposé ou l'annonce desquelles l'on ne doit envisager que l'utilité, surtout quand il s'agit d'évènements qui peuvent d'un instant à l'autre changer le sort du genre humain ?

Deuxièmement. — Ils me reprochèrent *de chercher à me faire ami des savants par l'immense fortune que je leur faisais entrevoir.* Je leur disais franchement ce qui leur était réservé : *abattus comme sophistes, ils brilleront comme littérateurs.* En effet, d'après le détail donné au Prospectus, il sera plus facile à un savant de gagner un million dans l'Harmonie qu'un sac d'écus en Civilisation, et tous ceux qui sont versés dans la littérature, aujourd'hui si négligée, nageront dans l'or, parce que chaque phalange recherchera un littérateur exercé et capable de former la jeunesse à de bonnes études. Loin d'en trouver pour chaque phalange, on en trouvera à peine un pour chaque région d'une centaine de Phalanges. Le peu qu'il y aura, sera harcelé de séductions par les diverses contrées qui tâcheront de le fixer et qui auront un besoin urgent de ses services. Tous ces auteurs dédaignés dans les capitales, et qui dans leur polémique s'accusent réciproquement d'ignorance, deviendront tout-à-coup des hommes de la plus haute importance, parce que chacun d'entre eux est en état d'occuper une chaire d'enseignement littéraire, et je le répète, leur nombre qu'on dit trop grand aujourd'hui ne suffira pas au 100e des besoins et des demandes. Ils obtiendront donc des bénéfices proportionnels à leur petit nombre ; car s'ils eussent soutenu le calcul de l'attraction et provoqué l'épreuve, ils seraient tous aujourd'hui au faîte de la fortune, surtout s'ils fussent parvenus à faire adopter la langue française pour langage provisoire de l'Unité. Cependant, malgré cette immense fortune où ils s'élèveront comme littérateurs, ils seront badinés comme philosophes, titre dont ils se défendront soigneusement et dont il sera assez

Digitized by Google

facile de se laver, vu qu'il n'existe plus aucun des coryphées de la science, et le peu de continuateurs qui restent désirent en secret se débarrasser du fardeau. Le temps n'est plus où la philosophie était caressée par les rois et les ministres; ses beaux jours sont finis, les palais lui sont fermés, aucun parti ne veut s'en affubler, et la friperie de Platon et Sénèque, d'Helvétius et Jean-Jacques, n'est plus qu'un objet de risée générale. Leurs acolytes cherchent un prétexte pour abandonner ce fatras ancien ou moderne dont le soutien ne leur vaut aujourd'hui que des disgrâces. Ils devaient s'estimer fort heureux que le calcul de l'attraction vînt les tirer de ce mauvais poste et les autoriser à déserter en masse la synagogue philosophique. Si je leur ai représenté ces vérités, ce n'était pas pour rechercher leur amitié, mais pour exposer franchement l'état des chances.

J'ai tellement négligé ces cajoleries, que je n'ai pas même parlé aux Parisiens d'un moyen de fortune particulière que leur ouvrait la fondation de l'Unité. Le voici : la première opération de la hiérarchie sphérique sera de fixer les unités de communication en langage, en système métrique, en lignes typographiques, etc. Si les Français et surtout les Parisiens n'eussent pas entravé et retardé l'avènement à l'Unité, si au contraire leur monarque en fût devenu fondateur, le globe aurait été fortement obligé et reconnaissant envers eux, et ce motif aurait puissamment influé pour faire adopter leur langage. Il en faut un provisoire, la langue définitive ne pouvant pas être fixée avant deux cents ans. L'idiome français avait des moyens d'obtenir adoption pour peu que la gratitude eût parlé en sa faveur; alors chaque phalange des pays non français aurait cherché à s'adjoindre et fixer dans son sein par de grands avantages une des familles pauvres qui parlent et prononcent agréablement le français et qui abondent à Paris. Cette chance est à peu près perdue depuis 1808, les Français ayant commis la double faute de retarder l'avènement du globe à l'Unité et semer depuis cette époque tous les désordres sur le globe. Cette double sottise ne militera pas pour faire préférer leur langage, qui aurait très-probablement réuni les suffrages en 1808. J'aurais pu, si j'eusse quêté des protections, présenter cette perspective qui intéressait spécialement les Parisiens, mais je n'ai songé à flatter ni les Parisiens, ni les savants, ni personne.

Troisièmement.— Les journaux de Paris me reprochèrent de n'avoir pas de fortune, disant ironiquement que lorsqu'on fait de si belles découvertes, on doit nécessairement être fort riche. Plaisante conséquence ! A-t-on jamais vu qu'en Civilisation la fortune pécuniaire fût essentiellement compagne du génie ? On a vu tout le contraire, depuis Homère, prince des poëtes, qui mendiait son pain en récitant les vers de l'*Iliade*,

Digitized by Google

usseau, prince des sophistes, qui gagnait sa vie à copier de la musique. Les savants et artistes ont été plus souvent vêtus de bure que de drap d'or. A la vérité la fortune sourit à quelques-uns qui composent des feuilletons et des mélodrames ; elle ne sourit pas pour cela à ceux qui passent de longues années en recherches scientifiques, et quand des journalistes cousus d'or insultent un inventeur sans fortune il ne s'émeut pas de cette grossièreté. L'un d'eux, *le Publiciste*, me peignit comme un escroc, parce que je disais très-franchement aux lecteurs que l'édition du calcul de l'attraction coûterait 12,000 francs, et que je désirerais en être couvert par une souscription. D'après les renseignements, la seule dépense des planches devait s'élever de 6 à 7,000 francs ; puis l'édition de deux volumes, puis mon salaire d'un an, les voyages à Paris, etc. Tous ces frais auraient plus approché de 18,000 francs que de 12 ; je voulais en être couvert, sachant bien qu'on ne peut pas en France spéculer sur la vente d'un ouvrage qui contredit les philosophes et qui ne flagorne aucun autre parti. On a tout le monde contre soi quand on ne peut distribuer ni encens ni argent à personne. Aussi *le Publiciste* me peignit-il comme un homme qui voulait escroquer 12,000 francs, sans qu'aucun de ses collègues lui observât qu'il sortait des bornes. Ces messieurs se croient tout permis contre un provincial. De telles impertinences ne méritent que le mépris, et c'est pour cela que je ne répondis rien aux journaux de Paris, et résolus de laisser la France à son régime de bains de sang et aux délices où on la voyait courir, et j'estime que messieurs les Français ont largement payé l'injure. Je ne saurais trop le redire : payer de 1,200,000 têtes une raillerie, ce n'est pas être les bons plaisants, et tout le bel esprit du monde n'est que sottise quand il aboutit à de pareils résultats.

Quatrièmement. — Les journaux de Paris voulurent m'envoyer force médecins, force apothicaires pour me rendre la raison. Ces verbiages sont bien usés, bien triviaux ; tous les Français entre eux s'accusent de démence. On est fou dès qu'on n'est pas de leur avis. Dans un temps, les journaux de Paris déclaraient fous tous les rois qui n'adhéraient pas au système français ; et lorsqu'on voulut placer la dynastie Bernadotte sur le trône de Suède, les gazettes de Paris décidèrent très-gravement que le roi Gustave était fou. Ainsi tout le monde est fou, au dire des Français, qui eux-mêmes ne sont rien moins que raisonnables aux yeux de l'Europe. Une nation qui est surnommée en tous lieux nation de fous ne devrait pas adresser ce titre à personne, car on peut lui répondre qu'elle imite les filous qui crient au voleur pour se déguiser.

Analysons la logique de ces distributeurs de raison. Dans la même colonne où un journaliste (celui du *Commerce*) veut m'envoyer des pharmacopoles pour rétablir mon cerveau, et pour me rappeler au res-

Digitized by Google

pect dû aux philosophes, aux athées et aux agioteurs, il avoue à quelques lignes de là que mes raisonnements *sont si bien faits, si bien suivis*... Cela étant, à quoi me servira le ministère des pharmacopoles qu'il m'envoie? Si leur orviétan apporte un changement dans mes facultés mentales, il m'amènera donc à produire des raisonnements *mal faits, mal suivis* ; puis, au lieu d'esprit original dont les journalistes m'accordent le titre, je deviendrai un servile copiste comme eux, reflétant des plaisanteries banales et des idées rebattues. Voilà des docteurs bien inconséquents dans leur traitement et leur but! Plaisants distributeurs de la raison et de la logique! Ce sont pourtant de pareils oracles qui règlent l'opinion de Paris sur une découverte encore inédite; ce sont eux qui la déclarent impossible, ridicule, avant qu'elle ne soit connue. Sur leur autorité, la France, *servum pecus,* condamne la découverte avant de savoir de quoi elle traite. L'Europe, qui ne connaît les ouvrages annoncés en France que par les gazettes de Paris, conclut de leurs diatribes que le calcul annoncé sur l'attraction passionnelle est une absurdité. L'auteur insulté ne trouve en pays français aucune ville où il puisse en appeler des arrêts de Paris. En attendant, la Civilisation se prolonge, les massacres continuent, et depuis 1808, 3 millions de civilisés paient de leurs têtes ce judicieux arrêt des journaux de Paris, effet inévitable du monopole scientifique dont Paris est investi depuis le règne de Louis XIV. Ce ne sont pas les zoïles de Paris qui ont tort ; la faute en est à Louis XIV, qui créa leur monopole.

En général les plaisanteries des journaux de Paris, comme de tous les Français, fournissent toujours dans un même article de quoi confondre le plaisant en l'opposant à lui-même. Les Français n'y regardent pas de si près ; le raisonnement [ ] n'est pas leur mets favori. Aussi ne leur cita-t-on aucun de mes arguments sur les absurdités civilisées. Les journalistes se bornèrent à imiter le talent des clercs de procureur, qui savent faire pendre un homme en commentant et travestissant quatre lignes de son écriture, en rassemblant des lignes éparses et tirées de diverses pages dont on forme aisément une phrase ridicule. C'est ainsi que mon prospectus fut critiqué en 1808.

Une chose à remarquer, c'est la très-humble adhésion des savants de province aux arrêts du minotaure. Il est dans les provinces de France quelques savants, quelques académies, — trente fauteuils rangés en rond, dit Bernardin de Saint-Pierre.

On trouve à Lyon, comme ailleurs, une de ces intéressantes réunions. J'ai l'honneur d'en connaître plusieurs membres avec qui je conférais dans le temps sur le prospectus de l'Attraction. Voici les documents importants que j'en recueillis; ils servent à mesurer l'influence

Digitized by Google

d'un monopole de capitale sur les opinions de province, je rapporte en abrégé mes conversations.

Les savants. Si vous ne faites pas imprimer votre ouvrage dans Paris, il ne peut pas réussir.

L'auteur. Hélas! je n'ai pas de quoi aller m'installer dans Paris, je vis à Lyon de mon humble travail que je perdrais en me déplaçant.

Les savants. Ah! tant pis, Paris veut le début, Paris veut être seul juge des nouveautés. *Gniak Paris! gniak Paris!*

L'auteur. Mais si je publie une bonne découverte qui soit utile aux Parisiens comme à d'autres, et qui les conduise à la fortune dont ils sont si avides, ne peuvent-ils accepter le bienfait quoique venant d'un profane, d'un provincial?

Les savants. Bah! bah! ce sont des systèmes. Paris n'entend pas que les provinces jouent un rôle dans le monde savant. *Gniak Paris, gniak Paris!*

L'auteur. D'accord, je sais que Paris exerce en France ce monopole de génie; mais quelles mesures faut-il prendre quand on a le malheur d'être un ilote, un paria, un provincial enfin? faut-il ensevelir sa découverte parce qu'on n'a pas l'honneur d'être né à Paris, ou les moyens d'y vivre somptueusement.

Les savants. Non, mais il faut par quelques moyens vous faire des amis à Paris. *Gniak Paris!* Avez-vous mis Geoffroy dans vos intérêts?

L'auteur. Je ne peux pas y songer, je n'ai pas la clé d'or à ma disposition.

Les savants. Ah! si vous n'avez pas pour vous Geoffroy, vous ne pouvez rien, vous serez mal vu dans Paris. *Gniak Paris!*

L'auteur. Et comment faire? je n'ose pas me présenter chez Geoffroy et consorts sans avoir le rameau d'or à la main. Boileau défend d'aborder sans argent un clerc de rapporteur, et sans doute aussi le clerc de feuilletoniste.

Les savants. Alors votre livre aura bien de la peine à paraître; il faut absolument vous ménager des protecteurs dans Paris. *Gniak Paris!*

Les annonces précédentes ne sauraient manquer de causer beaucoup de défiance même aux lecteurs bienveillants; il importe de leur fournir une boussole qui puisse les guider dans ce nouveau monde scientifique dont je soulève le voile. On a été depuis 25 siècles, et surtout depuis 25 ans tellement dupé par les beaux esprits et les intrigants littéraires, qu'il est bien juste de suspecter tout inventeur jusqu'à ce que l'expérience ait prononcé sur sa théorie; mais autant il est sage de se précautionner contre les charlatans, autant il serait absurde d'être l'écho des zoïles et des jaloux qui dénigrent toute découverte avant

Digitized by Google

l'épreuve, et qui diffament toute nouveauté quand elle n'encense pas les sophismes en crédit, les prestiges philosophiques. Voici une comparaison qui pourra rassurer les lecteurs impartiaux, régler leurs jugements sur l'attraction et les garantir de la duperie où ils tomberaient par une défiance prématurée.

Je suppose qu'à Rome, au siècle d'Auguste, où certains orgueilleux s'imaginaient, comme nos philosophes, avoir atteint à la perfection du perfectionnement de la perfectibilité, quelque homme inconnu dans le monde savant eût fait une de nos découvertes modernes, soit la poudre à canon, et que sans se hâter de chanter victoire, il eût employé comme moi seize années à déterminer les emplois de sa découverte, la mousqueterie, l'artillerie, les artifices, la mine, etc. Fort de ces nouvelles connaissances, il aurait pu en promettre des résultats bien incompréhensibles aux Romains; par exemple, il leur aurait dit : Je puis vous enseigner à incendier les villes à mille toises de distance (par la bombe), à faire tomber leurs murailles sans catapultes ni balistes (par le boulet), à porter la foudre dans vos goussets (par le pistolet), à faire sauter en l'air toute la ville de Rome à minute nommée (par la mine). Puis montrant aux Romains une cartouche, il leur aurait dit : J'exécuterai tous ces prodiges avec la matière contenue dans ce papier, elle seule va changer et paralyser la tactique des Alexandre et des César.

Sur une telle annonce, les Romains qui ne connaissaient ni la poudre, ni ses effets auraient jugé cet homme insensé ; les savants de Rome auraient couvert un tel inventeur de railleries, et cependant cet homme n'aurait pas exagéré d'une syllabe dans ses annonces. Aujourd'hui elles n'étonneraient pas même les enfants qui connaissent fort bien les emplois de la poudre. Les Romains auraient donc été déraisonnables de condamner et railler cet inventeur avant l'épreuve. Les modernes sont déjà tombés dans la même inconséquence au sujet du calcul de l'attraction et de ses résultats surprenants qui furent annoncés en 1808. Ils sont révoltants, inconcevables, je le sais, mais il faut bien les annoncer sans ménagement tels que les donne la théorie. Si je modérais les annonces, on m'accuserait ensuite de n'avoir qu'entrevu, qu'ebauché le calcul. C'est pourquoi j'en [ ] les effets dans toute leur immensité, et je garantis très-pertinemment qu'autant il est certain qu'on ferait sauter subitement un magasin à poudre, quelque immense qu'il fût, avec une simple étincelle qui est pourtant bien peu de chose, autant il est certain qu'on fera sauter, disparaître subitement les 3 sociétés Civilisés, Barbare et Sauvage avec une étincelle d'attraction, un petit essai d'un tourbillon passionnel sur une lieue carrée. Plus ces annonces paraîtront inconcevables et ridicules, plus on devra se rappeler qu'il survient de mille en mille ans certaines découvertes merveilleuses

Digitized by Google

comme la poudre, la boussole, qui [ ] toutes les connaissances acquises, changent toutes les méthodes, les habitudes, et que le possesseur exclusif de pareilles inventions peut, malgré les apparences de [ ], faire à bon droit les promesses les plus gigantesques, et que le ridicule et la folie sont du côté de ceux qui veulent juger avant l'épreuve, surtout quand cette épreuve est facile comme celle du tourbillon passionnel, qui n'exige qu'un millier d'habitants, avec toutes les formes de gouvernements, avec toutes les habitudes sociales, hors l'esclavage.

J'invite le lecteur à se rappeler la comparaison précédente sur les défiances mal fondées que l'invention de la poudre eût causées aux Romains. Nous sentons aujourd'hui combien ils auraient été dupes, en se moquant des ridicules apparences de cette découverte ; évitons de tomber dans le même écueil au sujet des ridicules apparences de la théorie d'attraction.

Distinguons surtout dans cette affaire les intérêts du genre humain d'avec les intérêts des philosophes qui le dirigent depuis 3,000 ans. Voyant leurs 4 sciences métaphysique, morale, politique et économique, anéanties et couvertes de ridicules par cette découverte, ils ne manqueront pas de diffamer l'inventeur et l'invention, pour en empêcher l'épreuve. Il est fâcheux pour le genre humain que cette découverte soit échue à un homme inconnu, sans protections et sans fortune, dépourvu de moyens pour lutter contre les détracteurs et décider l'épreuve; si elle fût échue à des Newton, des Leibnitz, elle aurait eu sur la simple annonce vingt sociétés savantes pour prôneurs, mais elle tombe en partage à un homme inconnu et qui a le tort impardonnable en France d'être un *provincial ou paria scientifique*, elle sera nécessairement contrecarrée par la capitale qui exerce le monopole du génie et ne veut pas que hors de son sein il existe en France un homme de génie. Je donnerai sur l'influence de ce monopole d'autres détails dans un chapitre spécial. Provisoirement, j'invite le lecteur à peser les considérations précédentes que je résume en 4 articles.

1° Le danger de se laisser abuser par les ridicules apparents, comme eussent été, aux yeux des Romains, ceux de la poudre et de ses emplois ; 2° le risque d'être dupe des philosophes dont toutes les sectes confondues par le calcul de l'attraction ne manqueront pas de la diffamer, en empêcher l'épreuve, sans considérer que, s'il blesse leur orgueil, il assure leur fortune ; 3° l'influence du monopole exercé par la ville de Paris, qui ne saurait pardonner à un provincial la plus importante des découvertes, quand les Parisiens se battent les flancs pour innover dans les sciences, sans pouvoir y parvenir : 4° l'effrayante alternative de prolonger l'indigence, le carnage et les révolutions, et le sacrifice annuel d'un million de têtes que moissonne la guerre, et

Digitized by Google

40 millions que moissonne l'indigence, indépendamment de tant d'autres fléaux qui se [ ], autant qu'on différera l'examen et l'épreuve de la théorie d'attraction passionnée.

En rassemblant ces préventions défavorables, que je désignerai sous le nom de *triple bévue*, on peut en tirer une boussole suffisante pour se maintenir dans les voies de l'impartialité, et échapper aux préventions et suggestions par lesquelles on cherchera à [ ] l'examen et l'épreuve d'une découverte, d'où dépend l'avènement de l'humanité entière au bonheur, à l'Unité. Les beaux esprits de la cabale philosophique prétendent qu'il ne reste rien à découvrir. Bien pourvus de pensions et de couronnes littéraires, ils raisonnent comme le Sganarelle de Molière, qui, lorsqu'on lui parle de ses enfants affamés, répond : « quand j'ai bien dîné, je veux que personne n'ait faim chez moi. » Telle est la devise des philosophes rengorgés dans leurs fauteuils académiques ; ils déclarent que la société civilisée, qui les entretient dans l'abondance, est la perfection du génie social, et qu'il ne reste plus rien à découvrir.

Les hommes impartiaux, qui comptent les souffrances de la multitude pour quelque chose, raisonnent bien différemment ; ils reconnaissent que l'espèce humaine est très-malheureuse, puisqu'elle est accablée de privations, même dans les régions qu'on appelle opulentes, comme dans Londres, ville qui compte 115,000 mendiants, vagabonds, gens sans aveu et privés du nécessaire. Cependant, Londres est la cité qui perçoit des tributs sur l'industrie du monde entier : quel doit être le sort des régions pressurées, si celle qui les pressure est dans une telle détresse?

Cette vérité a été reconnue, même par les chefs défunts de la philosophie, les Voltaire, les Rousseau, les Montesquieu, etc. Ces chefs plus traitables, moins rebelles à l'évidence que les savants actuels, ont maintes fois confessé l'insuffisance de la Civilisation pour faire le bonheur des sociétés humaines ; ils ont manifesté l'espoir de quelque découverte, qui changerait le sort de l'humanité, et purgerait sa corruption sociale. J.-J. Rousseau dit, en parlant des infâmes Civilisés, Barbares et Sauvages : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. » Montesquieu porte le même jugement sur ces 3 sociétés gangrénées, et dit « que le genre humain est atteint d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché. » L'on voit cette plainte répétée dans tous les siècles, depuis Socrate, qui *espère qu'un jour la lumière descendra*, jusqu'à Voltaire, qui se plaint de ce qu'elle tarde à descendre, et condamne amèrement nos lumières philosophiques, en disant : « Montrez l'homme à mes yeux, honteux de m'ignorer, etc. » Ainsi, les chefs du sophisme, au siècle passé, étaient moins orgueilleux que dans l'âge présent ; ils n'avaient point adopté ces jactances de perfectibilisation et de perfec-

Digitized by Google

tibilisantisme que font retentir les philosophes du XIX^e^ siècle. Ils expriment franchement le désir d'échapper au dédale Civilisé, Barbare et Sauvage. Ils eurent le tort bien grand de n'en pas chercher l'issue, qui est enfin découverte, mais, en la publiant, j'ai à lutter contre les préjugés philosophiques et superstitieux, qui nous peignent l'humanité comme devouée, en cette vie, aux misères et aux souffrances. Je vais leur prouver, au contraire, que Dieu lui a préparé un immense bonheur dès la vie présente. Les communications que je vais faire produiront l'effet du soleil de midi sur un homme récemment opéré de la cataracte. Les esprits Civilisés, rétrécis par l'antique habitude du malheur, ne pourront supporter les brillants tableaux d'un ordre social, où la pratique de la vérité sera plus lucrative que celle du mensonge, d'un ordre où l'amour des plaisirs se conciliera avec le triomphe de la vertu, où l'amour des richesses deviendra le gage de l'harmonie générale, d'un ordre où la classe inférieure, qui aujourd'hui manque de pain et de vêtements, jouira d'un sort plus heureux que celui de nos grands propriétaires, tandis que les jouissances de la classe moyenne, ou riche; croîtront en proportion. J'aurai à produire des descriptions de plaisirs, devant lesquels nos fêtes civilisées ne présenteront qu'un ennui insoutenable. C'est vraiment un monde nouveau dans lequel je vais introduire le lecteur; mais, pour s'y guider, pour éviter les suggestions des sceptiques et des zoïles, il sera nécessaire de faire usage de la boussole, que je viens de donner sous le nom de triple bévue, boussole que je rappellerai et reproduirai autant de fois que je présenterai ces tableaux d'harmonie sociale, si contradictoires avec les misères, les perfidies et les fureurs de la Civilisation.

Que si certains peuples comme les Français ne peuvent résister à la manie du sarcasme, aux ironies anticipées qui sont un besoin pour eux, qu'ils se rappellent que je ne m'en offense point, pourvu qu'elles soient suivies de quelques raisonnements et qu'après avoir donné à l'ironie, aux travers nationaux, un essor suffisant, on en vienne enfin à raisonner, à peser les privations qu'on encourt et les horreurs auxquelles on expose le genre humain par des délais d'épreuve de la théorie d'attraction. Ce [ ] méritera bien une remontrance, un avis plus étendu, un chapitre spécial sur l'alternative de se plonger dans les bains de sang et les révolutions ou de consentir à un examen et une épreuve du calcul de l'attraction.

J'ai donné sur cet examen une boussole de critique; il convient maintenant de mettre en parallèle les méthodes critiques adoptées par les Français, en langue de qui j'écris, et d'analyser la confiance que méritent leurs jugements sur les inventions. Je vais à ce sujet remettre en scène un Prospectus que je publiai en 1808.

Digitized by Google

V. LA NOUVELLE ISABELLE.

(Extrait du cahier 222, cote supplémentaire.)

Notre siècle, qui se flatte de raffiner en métaphysique, n'a su raisonner sur aucune des fonctions et opérations de Dieu, par exemple sur l'option en ressorts du mouvement. Dieu ne peut opter qu'entre deux ressorts, l'Attraction ou la Contrainte. En adoptant la voie de contrainte, il tomberait dans la complication et l'absurdité ; il serait forcé de créer des êtres gigantesques pour contraindre des créatures inférieures ; mais en adoptant l'attraction pour ressort, il obtient des avantages de toute espèce :

Cumuler en un seul ressort l'interprétation et ((la révélation)) l'impulsion permanente ; — concilier par appât du plaisir l'amour des créatures avec l'obéissance au créateur ; — assurer la punition du rebelle par le martyre d'attraction attaché à la désobéissance, etc.

Et si l'emploi de l'attraction fournit de si puissants ressorts à celui qui peut en disposer, comment peut-on supposer que Dieu, distributeur exclusif de l'attraction, néglige de l'employer comme ressort de mouvement ? Il l'a déjà employé exclusivement pour le matériel. Nous en avons la preuve par la théorie newtonienne. Or s'il est *un* en système, il a dû employer l'attraction en passionnel comme en matériel. Où pourrait-il trouver un ressort plus compatible avec ses 3 propriétés : unité de Providence, unité de système, économie de ressorts ?

Si un prince pouvait posséder cette attribution réservée à Dieu seul, cette faculté de distribuer l'attraction pour l'exécution de ses ordres, hésiterait-il à en user ? Il donnerait à tous ses sujets attraction pour les impôts, attraction pour marcher aux conscriptions, et dès lors tous ses sujets obéiraient par plaisir. Il ne serait besoin ni de tribunaux ni de sbires, puisque chacun trouverait son bonheur à se soumettre. Il suffirait d'inviter tous les sujets à se livrer à leurs passions, qui seraient de payer les impôts et marcher aux [ ]. Un prince pourvu d'un si puissant levier serait-il assez [ ] pour le négliger et recourir à la contrainte, qui serait ruineuse pour lui et qui lui ôterait l'amour de ses sujets ? Accordons donc à Dieu autant de bon sens que nous en avons nous-mêmes, et nous [ ] qu'il n'a pu manquer de choisir l'attraction pour agent de communication près de ses univers de leurs créatures.

C'est donc dans l'Attraction seule que les hommes devaient chercher l'interprétation des lois sociales de Dieu et de la destinée générale. Cependant notre globe a tardé 25 siècles à étudier l'attraction. Après une telle étourderie, une telle démence, n'est-on pas fondé à dire qu'il est des globes fous comme des individus, et que s'il existait des petites

Digitized by Google

maisons pour les planètes folles, on aurait dû y envoyer la nôtre pour avoir perdu 25 siècles sans [ ] que la première des études dût être l'étude de l'homme, de son mécanisme passionnel et de ses relations avec Dieu, connaissance qu'on ne peut obtenir que par la théorie de l'attraction? Insistons sur cette faculté exclusive de distribuer attraction. J'en tire un argument péremptoire contre les prétentions législatives des philosophes civilisés.

Dieu n'a pas pu ignorer que tout législateur civilisé et barbare est privé du pouvoir d'imprimer attraction, et que possesseur exclusif de cette faculté, il peut en nous donnant le code le plus défectueux nous assurer le bonheur social, pourvu qu'il attache un véhicule d'attraction, un appât de plaisir à l'exécution de ce code, tandis que nos législateurs, en composant le code le plus sage, n'aboutissent qu'à contraindre et fatiguer les peuples, parce qu'ils n'ont pas la faculté d'imprimer attraction pour l'exécution de leur code. Cette considération seule suffirait pour déterminer un Dieu généreux à donner aux hommes un code quelconque étayé du ressort d'attraction; et cette même considération suffit à nous prouver que si Dieu est bon pour nous, il n'a pu manquer de composer un code d'attraction, à la recherche duquel il faut procéder si on veut le découvrir.

Il reste à examiner si les savants modernes ont pu manquer d'entrevoir ces nombreux arguments sur l'existence du code divin et sur la nécessité d'en faire la recherche. Entre autres indices de mauvaise foi dans cette [ ], on peut citer un scandale récent, la secte d'athéïsme. J'y vois une ressource d'escobarderie pour se dispenser de cette recherche.

En effet, les sophistes qui ont formé secte d'athées étaient trop éclairés pour ne pas apercevoir l'intervention d'un moteur suprême dans les créations des 3 règnes et le système sidéral dont Newton avait expliqué les lois. Tant de science étalée dans les œuvres matérielles excitait à rechercher le système du passionnel, en suivant la voie de l'attraction qui avait conduit à un premier succès et dissipé les prestiges d'impénétrabilité. Sans doute les savants entrevirent que l'hypothèse d'une théorie fixe et mathématique sur l'harmonie des passions exposerait de plus en plus à double [ ], qu'elle ferait planer le soupçon d'absurdité sur leurs 400,000 volumes, et qu'elle les exposerait au sobriquet d'ignorants s'ils échouaient dans cette recherche. On évitait l'un et l'autre risque par le subterfuge de l'athéisme, opinion très-commode pour dispenser d'études sur la théorie passionnelle arrêtée par Dieu, et pour consolider les renommées philosophiques sans autre [ ] qu'un grossier sophisme. En conséquence ils opinèrent à renier Dieu, et le siècle eut la sottise de leur répliquer quand il fallait

Digitized by Google

se borner à les accuser de couardise, d'escobarderie, et les sommer de procéder au calcul de la destinée passionnelle, en continuant le travail de l'attraction commencé par Newton.

Les anciens n'avaient pas donné ce scandale de sectes d'athéisme et dictionnaires d'athées. Au contraire, ils tendaient aux opinions sensées en fait d'esprit religieux. Socrate et Cicéron rejetaient les fables des 3,500 dieux et se ralliaient au Dieu inconnu. Cette sage doctrine de l'Unité fut établie par les religions modernes. Elle induisait à soupçonner l'unité dans le système de la nature, dans le passionnel comme dans le matériel, dont Newton venait d'expliquer les lois. Mais au moment où sa théorie du matériel stimulait à entreprendre le calcul du passionnel, les beaux-esprits, pour s'en dispenser, ont mis en jeu deux esprits de sectes, l'obscurantisme et l'athéisme.

D'une part ils ont réchauffé les préjugés sur l'impénétrabilité du voile d'airain et sur la prétention sacrilège de ceux qui tenteraient de le soulever. Ils ont encensé à outrance le système de Newton pour persuader qu'il était le terme des lumières à acquérir sur le mouvement, et que tout le domaine assigné au génie se bornait aux lois du matériel.

D'autre part, pour distraire l'esprit humain de tout débat sur le système divin ou passionnel, ils ont formé des sectes niant l'existence de Dieu. Cette malheureuse doctrine a dupé ceux mêmes qui perdaient le temps à la confondre, car elle les a détournés du but, qui était la continuation du calcul newtonien sur l'attraction.

Préfère-t-on excuser l'athéisme comme égarement de la science et dire que les philosophes n'ont point eu la pensée des deux ruses que je viens de signaler? Je souscris volontiers à le croire; mais pour prouver leur sincérité, il faudrait qu'eux-mêmes consentissent à reconnaître leur négligence, qu'ils n'insultassent pas l'homme qui répare leur faute en apportant la théorie de l'attraction passionnelle et du code social divin. Leurs [ ] de vision et de démence ne sont que des ruses de poltrons qui n'osent pas entrer en lice et s'en rapporter à une facile expérience.

Il n'importe que cette théorie présente des perspectives trop éblouissantes. Je les donne telles qu'un calcul rigoureux me les fournit. Il me serait aisé de les affaiblir si je voulais capter la faveur en blessant la vérité. Le calcul de l'attraction passionnelle, annoncé en 1808, a subi l'épreuve [ ]. Les tableaux de bonheur, loin de s'affaiblir, se sont agrandis par de nouvelles découvertes; c'est à l'expérience à prononcer. En attendant, je réponds aux détracteurs que les véritables chimères sont les sciences qui, après 2,500 ans d'études et 400,000 volumes de controverses, n'aboutissent pour coup d'essai qu'à bouleverser, ensanglanter un grand empire et embraser par suite les deux continents. Quelle différence de ces théories avec le calcul de l'attraction

Digitized by Google

passionnelle dont l'épreuve, limitée à un millier d'habitants, ne repose que sur des opérations agricoles et manufacturières qui ne pourront, même en cas d'erreur, causer aucun désordre ! Mais, si le calcul est juste, quel coup de partie que de pouvoir changer le sort du monde entier par une si facile épreuve ! Serait-il raisonnable d'hésiter en pareille alternative, et les opposants ne sont-ils pas les échos de ces beaux-esprits du XV^e^ siècle qui s'accordèrent tous à ridiculiser et traverser Christophe Colomb ? Ils furent couverts d'opprobre dès le premier essai. Une femme plus sensée que cent mille philosophes de son temps voulut examiner, vérifier avant de condamner. Elle recueillit de cette épreuve le sceptre du nouveau continent. Qui sait si notre siècle ne trouvera pas aussi *une autre Isabelle*, qui, au mépris des clameurs philosophiques, prendra en main la cause de l'humanité et s'élevera par la facile épreuve de l'harmonie passionnelle au trône de l'unité universelle ?

Civilisés pauvres, qui êtes si nombreux en tous pays, considérez les funestes conséquences qu'entraînerait pour vous une erreur de jugement sur le degré de confiance dû à la théorie de l'attraction. Si le calcul est juste, vous pouvez en peu de temps atteindre au vingtuple de votre fortune. Quelle chance pour un pauvre père de famille qui, végétant avec un mince revenu de mille francs, pourrait sans aucun effort se trouver riche à vingt mille francs de rente, si l'on parvenait à surmonter l'obstacle, l'entrave des détracteurs français, et obtenir, en dépit de leurs sarcasmes, l'épreuve bien facile de l'harmonie passionnelle qui changerait subitement la face du monde ! Songez qu'il est sur le globe au moins 4,000 candidats, gens capables par leur fortune et leur rang de provoquer et déterminer cette épreuve. Peut-on douter d'amener aisément l'un d'entre les 4,000, quand on a à lui offrir la chance magnifique du sceptre héréditaire du Globe et de beaucoup de sceptres d'empires que le fondateur pourra faire obtenir à ses créatures et coopérateurs, sans hasarder dans cette entreprise une obole de sa fortune, puisque l'[ ] est purement agricole et exempt de toute chance périlleuse.

Ce n'est pas ici une de ces [ ] indifférentes pour le sort de la multitude comme l'expédition de Christophe Colomb, qui ne tendait qu'à enrichir le monarque et ses généraux et traitants. L'épreuve de l'attraction est un coup de fortune pour toutes les classes riches et pauvres, pour tout le genre humain sans exception. Elle sera éprouvée plus tôt ou plus tard. Dans le cas de délai, elle sera [ ] après ma mort. Les zoïles alors [ ] la théorie pour se l'approprier en tout ou en partie.

Hommes judicieux, qui formez le très-petit nombre, méfiez-vous de [ ] et gardez-vous que [ ] des zoïles ne privent plus longtemps du bonheur une génération qui, foulée depuis 25 ans par les révolutions, a plus besoin que toute autre de mettre à profit sans délai la découverte qui lui ouvrira l'issue du labyrinthe civilisé !

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

DE LA SÉRISOPHIE,

OU

ÉPREUVE RÉDUITE.

(Cahiers 36 , 37 et 38, cote 9.)

SOMMAIRE.

CHAP. I. Des trois degrés de Sérisophie.
CHAP. II. Plan d'opération de la Tribu Sérisophe, en première phase.
CHAP. III. Les actionnaires.
CHAP. IV. Composition et distribution de la Tribu.
CHAP. V. Du choix des sociétaires.
CHAP. VI. Installation de la Tribu.
CHAP. VII. Du service combiné simple.
CHAP. VIII. Clôture de la première phase.
CHAP. IX. Deuxième phase. — Ébauche des unités majeures.
CHAP. X. Système politique des plaisirs dans la Tribu.
CHAP. XI. Courtoisie dans les relations des deux sexes, majeur et mineur.
CHAP. XII. Aperçu en liens d'unité matérielle : service des comestibles.
CHAP. XIII. Aperçu de liens spirituels.
CHAP. XIV. Fusion sociétaire des classes.
CHAP. XV. Ébauche des unités mineures.
CHAP. XVI. Troisième phase. — Préparatifs ultérieurs.
CHAP. XVII. Plan d'opération de charité intégrale.
CHAP. XVIII. Fonctions des hordes saintes en essor de famillisme, d'amitié, d'ambition et charité fédérale.
CHAP. XIX. Du service passionnel composé.
CHAP. XX. Impéritie de la Civilisation.
CHAP. XXI. Quatrième phase. — Préparatifs postérieurs.
CHAP. XXII. Coup d'œil sur la Tribu mixte.
CHAP. XXIII. De l'esprit unitaire en répartition des dividendes.
CHAP. XXIV. Fragments.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

DES TROIS DEGRÉS DE SÉRISOPHIE.

Il est peu de globes qui fassent le coup de fortune que fait aujourd'hui le nôtre: découvrir d'emblée la théorie complète de la Phalange, et pouvoir s'élever immédiatement de l'abîme civilisé au faîte de l'harmonie. C'est un pas de géant s'il en fut jamais; d'ordinaire, les globes ne s'élèvent que par degrés à cette hauteur, et tâtonnent pendant quelques siècles sur l'art de former les séries passionnelles et les associer.

Nous avons à traiter de cette gradation, du cas où notre Globe n'aurait découvert et essayé qu'imparfaitement l'opération des séries passionnelles et ne serait arrivé au but que peu à peu, par extension successive des procédés sociétaires et par des diminutifs de Phalange comme 3|4, 1|2, 1|4, 1|8, 2|3, 1|3, 1|6, 1|12.

L'épreuve qui reposerait sur une association de 400 personnes serait 1|3 de phalange, puisque l'entier en exige 1200. Beaucoup de gens qui n'ont pas de grands moyens de fondation inclineront à l'épreuve partielle, surtout dans le cas où l'Angleterre hésiterait à fonder la Phalange complète de 1200 personnes.

Il est donc à propos de disserter sur les épreuves graduées ou diminutifs de Phalange et les examiner dans tous les degrés, afin que les candidats aient des documents relatifs au degré d'épreuve que leurs moyens leur permettraient. L'étude de ces degrés compose la *Sérisophie* ou science gradative de la formation des séries.

Le nom de Sérisophie ou sagesse des séries est celui que doit porter la 7e période, puisque c'est dans cette période que le genre humain retrouve le secret du mécanisme sériaire, et s'essaie par degrés à le reformer et l'élever jusqu'à la plénitude ou Phalange d'harmonie qui constitue la 8e période.

La 6e, Garantisme, se compose des tentatives que fait le génie social pour passer de la Civilisation ou état d'incohérence à la Sérisophie ou développement sociétaire des 12 passions. Il faut établir beaucoup de garanties avant d'en venir à former un concours de séries régulièrement assemblées et dont le minimum est de 200 associés actifs. Les civilisés sont fortement préoccupés de Garanties sociales, sans savoir en établir sur aucune des 12 passions. Je leur indiquerai dans les fouches 14 et 15 le système régulier de ces garanties qui sont une étude bien intéressante pour les politiques civilisés, quoique fâcheuse pour eux, car elle renverra bien loin leurs prétentions scientifiques, mais elle leur donnera d'agréables notions sur le bien qui était compatible avec l'ordre

Digitized by Google

Domestique-familial, et ils jugeront par là qu'étant si neufs dans la partie des garanties qui sont l'objet de leurs études, ils doivent l'être bien davantage dans la partie des destins sociétaires dont le Garantisme n'est qu'un avant-coureur conduisant aux séries.

L'ordre des matières exige que je renvoie le Garantisme après les séries, puisque nous redescendons de l'Harmonie à la Civilisation. Notre objet ici n'est donc pas de nous occuper des moyens par lesquels on peut s'élever de la Civilisation aux Séries, mais des procédés que devra employer un fondateur qui, n'ayant pas de quoi fonder une Phalange entière, voudra tenter l'épreuve sur 1|2, 1|4 de Phalange.

L'épreuve ne peut être moindre que le 1|4, 300 personnes; en n'y employant que 200 personnes, on tomberait dans un ordre bâtard qui ne marcherait pas complètement par attraction, et qui, ayant besoin de quelques lois, rentrerait dans le cadre des périodes 6 et 5, Garantisme et Civilisation, où la société est régie par les lois des hommes.

Au-dessous de 300 personnes, il n'est plus possible d'organiser le mécanisme de 7e période ou jeu de pure attraction: il faut pour des petites sociétés de 200 recourir à quelques lois coercitives. Dès lors, ce n'est plus la période Sérisophie ou diminutif de la Phalange, et ébauche de la mécanique des séries passionnelles.

Nous traiterons pourtant de ces ébauches insuffisantes, qu'on aurait dû tenter depuis tant de siècles, et qui auraient conduit peu à peu à s'élever plus haut. L'adage dit *qu'en forgeant on devient forgeron*, et si les Grecs et Romains, si surtout les modernes, depuis la naissance de l'Économisme, avaient tenté de former quelques noyaux d'association progressive et inégale, quelques réunions différentes des monastères agricoles du Paraguay, des Hernutes et autres qui ont foulé aux pieds la loi fondamentale d'harmonie sociale, l'*inégalité*, on serait parvenu depuis longtemps à la découverte du mécanisme des séries passionnelles, ou accord de toutes les inégalités graduées.

Lorsque je traiterai de ces petites épreuves inférieures à la Tribu et par conséquent limitées aux nombres de 200, 150, 100, je les considérerai comme société inférieure à la 7e, Sérisophie, qui ne peut pas fonctionner à moins de 300; ces petits germes de 200 et moins composeront la société n° 6 1|2 dite *sérigermie*, ordre bâtard et moyen entre le Garantisme, 6, et la Sérisophie, 7, dont les associations portent le nom de tribu.

Dans l'examen des divers échelons d'épreuve, nous supprimerons le 3|4 contenant 900 personnes au lieu de 1200. Ce ne serait qu'une Phalange affaiblie, et il devient inutile de donner une théorie du degré 3|4, ainsi que des 2|3, qui seraient en tout point conformes aux dispositions de la grande Phalange de 1200, sauf la différence de fai-

Digitized by Google

blesse et de lacunes très-nombreuses dans les ressorts et le mécanisme.

Il n'y a d'altération notable qu'au degré 1/2 où la réduction de 1200 à 600 sectaires change tout-à-fait les intrigues et les moyens. A 600 on ne peut plus spéculer sur le clavier général des caractères. Cette manœuvre suppose un emploi de 12 à 1300 sectaires dont on tire 810 personnages d'élite. On ne peut guère ou très-difficilement tirer de 600 personnes un demi clavier de 405, il serait tout-à-fait irrégulier et il n'y aurait plus de ressources pour les opérations qui, loin de pouvoir se passer du nombre total de 810 caractères de clavier, ont besoin au contraire que les 810 soient relayés et soutenus par des touches de complément.

Dès lors le mécanisme de la Phalange est tout-à-fait dénaturé s'il tombe au-dessous de 900 personnes, et l'on peut dire qu'à 600 il n'est plus qu'un avorton dont on peut cependant tirer parti en suivant les principes donnés sur l'Harmonie, en les adaptant sur les points où ils seront applicables et en suppléant aux lacunes par quelques mesures de circonstance qui sortiront plus ou moins du cadre donné pour la fondation de la Phalange.

Comme il se trouvera 5 fois plus de gens en état de tenter une épreuve à 600 qu'une à 1200, et 40 fois plus de gens capables de tenter une épreuve à 200 qu'une à 600, il est nécessaire de donner d'amples instructions sur toutes les épreuves partielles et sur les moyens essentiels ou accidentels qu'aura le fondateur dans chaque degré d'épreuve, depuis le plus bas degré, qui est 100, 144 à 150, jusqu'au plus élevé, qui est 6 ou 700. J'ai fait observer que 8 et 900 seraient des diminutifs de Phalange, et que par cette raison je n'en fais pas mention dans la théorie des épreuves ou tentatives intermédiaires d'harmonie. Il est hors de doute que ceux qui auront de quoi fonder une Phalange à 8 ou 900 pourront bien la pousser à 11 ou 1,200. Or, elle est déjà en petit complet à 1,000. Nous pouvons donc négliger tous ces diminutifs et borner nos théories de *sérisophie* aux degrés qui excluent tout-à-fait l'opération et les approximations du clavier général des 810 caractères.

Il serait fastidieux d'examiner les degrés dans tous les détails, comme 700, 600, 500, 400, 300 sectaires; il faudrait une kyrielle de 5 à 6 théories pour analyser les ressources que présente chacun des degrés. Il me paraît nécessaire d'abréger par une théorie générale, qui consistera à traiter d'un fort degré, du nombre de 600 sociétaires. On fera facilement l'application aux 700 et aux 500; car il sera évident que l'un fournit beaucoup plus et l'autre beaucoup moins de ressources en mécanique passionnelle.

Distinguons donc les épreuves de Sérisophie, ou 7e période, en 3 classes haute, moyenne et basse

Digitized by Google

La pleine, ou tribu complète, à 6 ou 700 sociétaires,
La moyenne, ou tribu mixte, à 500 sociétaires,
La basse, ou tribu simple, à 3 ou 400 sociétaires.

Je leur donne le nom de tribu pour les distinguer de la Phalange qui est un corps infiniment supérieur en nombre et en mécanisme et qui d'ailleurs est société de 8e période ; ceux-ci ne sont que la 7e dans ses divers échelons.

Les noms de tribu composée, mixte et simple sont analogues aux leviers d'attraction dont on pourra faire usage dans chacune de ces 3 épreuves.

1re. Dans la tribu haute comprenant 6 ou 700 sociétaires, on pourra moduler en pleine gamme passionnelle, c'est-à-dire qu'on pourra développer ouvertement et fortement les passions en accords majeurs d'amitié et d'ambition, mais très-faiblement et furtivement en accords mineurs d'amour et de famillisme. Cette combinaison des jeux majeurs et mineurs constitue la modulation composée. Je n'en donne pas le plan parce qu'une telle modulation serait à peu près impossible en pratique, vu l'obstacle du préjugé. La modulation amoureuse ne peut se tenter que dans la Phalange complète à 810 caractères; là elle prend des formes régulières et des équilibres qui la rendent tolérable.

2e. Dans la tribu moyenne, mixte, à 400 sociétaires, on aura presque en plein la modulation majeure amitié-ambition, sauf ce qui touche au mécanisme commercial et aux relations extérieures ; on aura partiellement, furtivement, quelques branches de modulation mineure en amour et famillisme.

3e. Dans la Tribu basse de 300 à 400 sociétaires, on sera réduit à la modulation majeure encore bien restreinte ; quant au mineur ou jeu d'amour et de famillisme, on ne peut pas le tenter là où le majeur est entravé, incomplet.

Nous traiterons dans cette touche d'une tribu progressive, fondée et portée par degrés de 300 à 400, 5 et 600 sectaires, 300 étant le plus bas degré où l'on puisse conserver les éléments d'harmonie. Une tribu à 200 sectaires ne serait plus qu'un embryon bien informe et dépourvu de la plupart des ressorts d'harmonie passionnelle. Nous traiterons donc de la mixte ; j'ai cru convenable de dépeindre le dernier degré de gêne qui est le nombre 300, et les ressources qu'il peut fournir. Si l'on sait vaincre dans un mauvais poste, on vaincrait d'autant mieux dans un bon, comme la Tribu pleine, où le nombre de 600 donne de grandes facilités d'opérations que ne laissent pas les nombres 400 et 300 ; du reste nous aurons recours à divers expédients pour compenser le défaut de nombre et de ressorts.

La progression étant un attribut essentiel de l'harmonie et de tout le

Digitized by Google

système de la nature il faut bien qu'on retrouve la progression dans les moyens que nous fournit la nature pour fonder l'harmonie. L'analyse de la tribu en échelons à 300, 500, 600 nous donnera la juste mesure des degrés d'association et du rétrécissement du génie moderne qui n'a su tenter l'association dans aucun de ces 3 échelons, pas même des Sérigermes en nombre 200 et 150, qui étaient de petits essais adaptés aux étroits génies des économistes civilisés.

Le petit traité qui va suivre semblera une réminiscence de la théorie donnée sur l'harmonie aux sections 3 à 7, et vraiment il sera un rappel de quelques unes de ces règles, puisque nous allons nous appliquer à extraire du grand plan ce qui pourra entrer dans un très-petit cadre de 3, 4, 5 et 600 sociétaires ; et comme on a suffisamment traité de ces règles dans l'octave majeure, je me bornerai ici à n'en rappeler que l'esprit sans m'arrêter aux détails. Nous commencerons par la Tribu du moindre contenu, celle de 300. De là nous la supposerons élevée par des renforts successifs à 400, 500, 600, ce qui donnera 4 phases dans notre opération, l'antérieure, 300 ; la citérieure, 400 ; l'ultérieure, 500; la postérieure, 600. Je ne spéculerai pas sur celle de 700 qui est le plus haut degré de sérisophie, notre objet étant de traiter pour le cas où l'entreprise roulerait sur une compagnie d'actionnaires peu fortunés, obligés d'aller à l'économie et de se faire peu à peu des ressources pour élever leur tribu à de plus hauts degrés.

CHAPITRE II.

PLAN D'OPÉRATIONS DE LA TRIBU SÉRISOPHE EN PREMIÈRE PHASE.

La tribu devant entrer en fonctions dès les premiers beaux jours, on commencera dès l'automne précédent à préparer ses jardins, vergers, étables, basses cours, etc. ; on achèvera dans le cours de l'hiver, l'intérieur des appartements, où les 300 sectaires de 1re phase (j'en donnerai plus loin le tableau) devront entrer dès le 1er février, afin de profiter de tous les beaux jours propres à la culture, s'habituer pendant les mauvais temps au soin des étables et à la gestion des ateliers nécessaires comme ceux ou l'on manutentionne les aliments, le bois, le fer, etc., prendre connaissance des magasins d'approvisionnement et du mode de gestion.

Dès l'automne on aura dû installer par forme d'avant-garde quelques familles, au moins 150 personnes affectées au soin des fruits en magasin, des caves, des serres et jardins d'hiver, des animaux déjà arrivés, aux plantations qui doivent être faites dès l'automne. Il est inutile que je décrive le régime social de ce noyau de 150 personnes. C'est un ta-

Digitized by Google

bleau réservé à la 2e mineure qui traite de la sérigermie et des sérigermes ou sociétés de période 6 1|2 qui sont sujettes aux lois humaines et ne se meuvent point par pure attraction, parce qu'elles ne peuvent pas former en plein les séries passionnelles.

Nous n'examinons la tribu qu'au moment où elle entre en 1re phase et s'installe au nombre de 300, le 1er février. Traitons d'abord de l'objet principal qui est l'industrie. A quelles branches devra-t-on se fixer? Quelle distribution faudra-t-il établir dans les travaux pour user sagement du peu de ressources que fournit une tribu de 300 personnes? elle n'est que le quart du contenu d'une Phalange, et n'a pas le 1|8 d'intensité attractionnelle. Comment avec si peu de moyens s'élever à la [ ] opération des séries passionnelles ou équilibrées en contrastes, en identité, en alternat, puis en gradation générale? Comment avec cette poignée d'individus tout-à-fait neufs en [ ] sociétaire, établir ce mécanisme d'attraction générale de plein essor des passions décrit en octave majeure, établir enfin cet enthousiasme universel, tant de la tribu que du monde social qui attendra avec impatience l'issue de cette épreuve d'harmonie?

D'abord on aura pourvu à ce que les *Tributiens* à leur installation trouvent un dégrossissement tout effectué. Du moment où le terrain est acheté et avant même qu'on n'élève les édifices, la régence des actionnaires doit préparer les travaux qui exigent plusieurs années de préludes. Par exemple, quel intérêt la tribu pourrait-elle apporter à une culture d'asperges s'il fallait faire le semis l'année d'installation? Il resterait 3 ans à attendre avant de recueillir des asperges; jusque-là sur quoi rouleraient les intrigues et cabales des groupes d'*aspergistes?* Ces groupes ne pourraient pas même se former.

Il en est de même des arbustes, des treilles, des espaliers, etc. Dans la fondation d'une Tribu, comme dans celle d'une Phalange, le zèle serait mince dans le cours de la 1re année, si les fondateurs n'avaient pas veillé à ce qu'on garnît les jardins pendant qu'on a préparé les édifices. Il faut surtout ne pas oublier de faire transplanter des arbres de 2 ou 3 ans avec la motte de terre enlevée et encaissée dans le transport jusqu'à l'extrémité des radicules, puis soutenir ces faibles arbres par des abris, des irrigations. Si la Tribu, en s'installant, ne trouvait, au lieu d'arbres, que des morceaux de bois plantés de la veille, on ne voit trop sur quoi reposerait l'intérêt; elle serait réduite à semer des choux et des oignons, et soigner la basse-cour, ou meubler son jardin de pommes de terre, comme Robespierre.

Sans doute il est parmi les cultures annuelles quelques objets très-intéressants, comme le melon; mais nous avons besoin de former beaucoup de séries, surtout en culture de végétaux; c'est la branche prin-

Digitized by Google

cipale d'attraction. Il est donc censé que la Régence y aura pourvu d'avance, et que la Tribu, en s'installant au nombre de 300 sectaires en 1re phase (février et mars), trouvera en suffisance et en âge convenable tous les végétaux qui peuvent l'occuper et dont elle doit former ses ressorts cabalistiques.

Vu la facilité de meubler les serres chaudes et fraîches, on devra donner une très-grande extension à cette branche. Elle suppléera au défaut de quelques autres qu'il ne sera pas possible d'étendre suffisamment dans le cours des 1re et 2e années. Ainsi l'orangerie, comme tout ce qui tient aux serres, devra recéler un contenu adapté à 1200 personnes, quoique la Tribu ne doive s'élever progressivement qu'à 600, et se limiter, au début, à 300, sauf les cohortes de mercenaires adjoints.

Il faudra s'attacher aux branches d'industrie qui peuvent produire facilement quelques prodiges d'harmonie sériaire, et jeter les Civilisés dans la stupéfaction et la honte de leur incohérence. Il faudra organiser, avec le plus grand faste, les travaux qui peuvent créer et intriguer des séries *binoctaviennes*, ou séries mesurées de 3e puissance. On a vu (touche 8e majeure) que cette espèce de série est formée de 32, soit 35 groupes, modulant par double clavier :

Savoir :	12 groupes de gamme majeure.....	32
	12 groupes de gamme mineure.....	
	4 groupes d'ordre ambigu.....	
	4 groupes de sous-pivot.....	
	3 groupes de foyer.....	3
	Total.....	35 groupes.

dont on peut pousser la série à 38 ou 40, au moyen des compléments. J'indique par aperçu 7 de ces séries qu'on peut espérer de former d'emblée en binoctavie ; ce sont :

1° La fruiterie, ou conservation des fruits (1).
2° La culture des fleurs.
3° Celle des arbres fruitiers.
4° Celle des légumes et hortologes.
5° Celle des serres chaudes et fraîches.

(1) Objectera-t-on que la Tribu n'aura pas de fruits à conserver avant quelques années? Elle en aura dès son début, car, en se plaçant à portée d'une capitale bien pourvue, comme Paris, elle achètera, dès la 1re année, une très-grande quantité de fruits, et garnira pleinement ses fruitiers, munis de tout l'attirail nécessaire pour la conservation des fruits; elle pourra, l'année suivante, en mars et avril, prodiguer les richesses de l'automne.

Digitized by Google

6° Le soin des étables.

7° Le soin des basses-cours.

Ces fonctions passionneront à peu près tout le monde, et au moins les 3/4 des sociétaires, pourvu qu'elles soient gérées fastueusement. S'agit-il de la basse-cour, il faut qu'elle soit splendide, comme aujourd'hui les appartements de nos grands. Sans doute le luxe d'un colombier ou poulailler ne doit pas se composer de *festons et astragales*, mais il est d'autres genres d'ornements applicables à l'intérieur d'un vaste colombier, et qui doivent concourir, avec la beauté des espèces, à passionner les gens indifférents.

J'admirais un jour, dans une basse-cour très-sale, comme elles le sont en France, une douzaine de poules huppées, et d'énorme grosseur, et le coq assorti. Un étranger s'extasiait sur cette superbe collection, et s'amusait à jeter du pain à ces volailles. Je lui dis : Vous êtes donc un amateur de poules? — Non, répondit-il, je n'y fais jamais attention; mais celles-là sont si magnifiques ! Si j'avais ce troupeau-là, j'en aurais bien soin; ce serait mon amusement !

C'est ainsi qu'il suffit souvent d'un seul des 3 luxes d'industrie pour passionner l'homme indifférent. Que sera-ce donc si on les suppose réunis tous trois, comme ils le seront dans la Tribu, luxe d'espèces, luxe d'étables, et luxe des sectaires; et si à ces 3 luxes on ajoute les intrigues et rivalités que produit une série bien contrastée et graduée, on concevra que le soin des basses-cours doive passionner au moins les 3/4 de la Tribu, d'autant mieux que chacun peut ne s'attacher qu'à une seule espèce, qu'à une variété d'une espèce, et ne figurer, dans les travaux, qu'aux séances qui pourront lui convenir.

Les 7 travaux que je viens de nommer exerceront une attraction assez générale pour comporter la série binoctavienne à double clavier et 35 groupes, d'où l'on tire de magnifiques accords, par les oppositions régulières des passions. A n'estimer les groupes qu'au terme moyen de 8 sectaires, il faudrait 280 personnes, et à 7 sectaires, 245 seulement. Une Tribu de 300 peut bien fournir ce nombre de 245 sectaires dans quelques fonctions très-attrayantes comme celles que je viens de citer.

Personne ne contestera que sur une masse de 300 individus de tout âge, on n'en puisse trouver 245 qui se plaisent à soigner quelque fleur, surtout dans le cas où cette culture serait étayée des 3 luxes et bornée à quelques séances joyeuses et cabalistiques. Je ne dis pas que sur 300, dont quelques bambins et vieillards, on en trouverait 245 passionnés pour une même fleur, mais seulement pour quelqu'une des fleurs connues et qu'on cultiverait concurremment au moyen de 35 groupes contrastés et gradués.

Comme un individu peut être membre de 3 ou 4, et même 5 ou 6 de

Digitized by Google

ces groupes, on n'a pas besoin à la rigueur du nombre de 245 sectaires pour former les 35 groupes. Lucas a travaillé dès les 5 heures du matin avec le groupe des tulipes, qui termine sa séance à 6 heures et demie; Lucas peut ensuite figurer dans le groupe des tubéreuses, qui s'assemble de 6 et demie à 8 heures; il se peut que 3 des sectaires de la tulipe figurent comme Lucas au groupe de la tubéreuse et de beaucoup d'autres fleurs, car un fleuriste ne se passionne guère pour une seule.

Ajoutons que les monogynes, qui sont les caractères les plus nombreux, s'effraient peu de l'uniformité d'occupations; ainsi Lucas, après avoir fait deux séances en groupes de fleurs de 5 à 8 heures du matin, ne craindra pas de figurer dans un 3e et de se joindre après déjeuner au groupe de l'hortensia, qui s'assemble de 8 et demie à 10 et demie, et peut-être à un 4e groupe de fleurs dans l'après-dîner. En supputant ces emplois triples et quadruples, on trouvera que 35 groupes au terme moyen de 7, exigeant 245 sectaires, peuvent s'organiser avec 150 seulement. Or, il est indubitable qu'au moyen des 3 luxes et des leviers cabalistiques de série, on passionnera très-facilement une moitié de la tribu et même plus pour les 7 travaux indiqués plus haut, et peut-être pour un plus grand nombre; car j'ai cité ceux qui passionnent déjà la multitude en Civilisation, et je n'ai pas fait mention de certains autres, comme la cuisine, travail qui, très-fastidieux aujourd'hui, plaît généralement en Harmonie par l'effet des dispositions décrites au traité des séries.

Nous pourrons donc en séries binoctaviennes compter non pas sur 7, mais sur une octave complète, savoir: 12 de gamme et 1 ou 2 de foyer, dont celle des caractères. Ce développement nous donnera déjà des accords passionnels si sublimes, que leur aspect suffira pour abasourdir la Civilisation; elle sera stupéfaite plus encore de l'utilité des discords que de l'éclat des accords; dès ce moment, ses coryphées mêmes proclameront la clôture des folies philosophiques et la fin du règne du mensonge, la chute prochaine des lois des hommes et de l'impiété. Les philosophes, dans l'excès de leur confusion, ordonneront eux-mêmes qu'on livre aux flammes tout écrit qui contient une seule ligne de satire sur le plus savant œuvre de Dieu, sur les passions.

La Tribu devra autant que possible élaguer les fonctions qui donneraient moins d'une série monoctavienne à 12 groupes et le pivot. J'excepte celles de hauts emplois comme bureau de correspondance, qui pourra bien être limité à 3 groupes, mais dans l'industrie, il faudra préférer les branches susceptibles de passionner et mettre aux prises au moins 12 groupes et un plus grand nombre.

Je ne prétends pas qu'il faille proscrire les petites séries de 5, 7 et 9 groupes; elles seront même utiles pour la progression, et il y aurait

Digitized by Google

des lacunes dans le mécanisme général si l'on n'y faisait pas intervenir quelques-unes de ces petites séries moins fécondes en accords. On a vu que le Simple devient précieux en relais du Composé; de même aussi les accords subalternes sont nécessaires en système général comme relais des transcendants, l'harmonie étant ennemie de l'uniformité et inséparable de la progression.

Il est bon de se ressouvenir ici de ce qui a été dit en 3e Touche majeure sur les Accords de groupes élo ignés, les Discords de contigus et l'Unité fondée sur l'influence des Discords comme sur celle des Accords, et reposant principalement sur les contrastes dans les 12 groupes de nuances douces ou d'octave mineure et les 12 groupes de nuances fortes ou d'octave majeure. L'aspect de ces belles manœuvres passionnelles, où l'on utilise toutes les passions sans en réprimer aucune, couvrira de honte les théories philosophiques, tellement ignorantes sur les emplois des discords et des contrastes, qu'elles veulent rendre les hommes tous frères, tous républicains, tous unis d'opinion. Lorsqu'on verra le noyau d'harmonie, la faible Tribu, se soutenir par d'innombrables discords et par toutes les dispositions opposées aux préceptes de la philosophie, le siècle sera frappé d'une telle honte, qu'après 3 mois d'exercice passionnel de la Tribu, il ne restera pas le moindre doute sur la débâcle inévitable de la Civilisation, sur la folie des sciences qui ont cru que l'industrie devait être gérée par des incohérents et que les hommes devaient s'armer contre leurs passions, ou, en d'autres termes, s'armer contre Dieu, qui en est créateur et distributeur, et qui, à moins d'être absurde, n'aurait pas pu leur donner des propriétés contraires à l'harmonie générale.

En admettant que la faible tribu de 300 personnes, ou Tribu de 1re phase, puisse se former une 50e, 60e, 70e de sectes [ou séries], le 6e ou 8e du nombre qu'en comporte la Phalange, nous aurons pour ces sectes la proportion suivante, approximativement donnée :

7 séries Binoctaviennes, 3e puissance, 35 groupes.	13
12 séries Libres de 15 à 30 groupes	20
16 séries Octaviennes, 2e puissance, 14 groupes .	25
15 séries Subalternes au-dessous de 12 groupes. .	10

Quoique cette manœuvre soit bien limitée en comparaison de celle d'une phalange comportant 405 sectes dont plusieurs Trinoctaviennes à 134 groupes distribués sur 8 octaves, nous aurons encore ici d'amples moyens pour frapper de stupeur la Civilisation et la Philosophie, et si les fondateurs de la Tribu veulent bien mettre à profit leurs faibles ressources, bien se garantir des préjugés qui entraveraient le jeu des séries, ils sont assurés de renverser du premier choc la Civilisation.

Digitized by Google

Il faut donc s'occuper des dispositions à faire pour tirer parti du petit nombre de 300 sectaires, auquel la Tribu est réduite en 1re phase, et marcher avec ce faible noyau à la conquête du monde.

Persuadons-nous bien que le but de la Tribu n'est pas de faire une opération mercantile, *gagner de l'argent*, rendre à ses actionnaires 100 pour 0/0 de dividende. Elle le pourrait, elle en aurait cent moyens que je ne daigne pas écrire ; elle ne doit tendre qu'à un but, qui n'est pas de conquérir l'or, mais les esprits et les cœurs ; elle doit aspirer aux victoires passionnelles et non pas aux victoires mercantiles. Si ce faible germe d'harmonie veut suivre la marche que je vais lui tracer pour ses opérations, il verra, au terme de sa première campagne, les grands, les sybarites, les monarques même, à ses pieds et lui offrant des trésors pour être admis à remplacer les sectaires habituels. On leur répondra : « Nous ne voulons pas seulement gagner des trésors, mais conquérir le monde. » On refusera ces illustres solliciteurs, parce qu'un sociétaire neuf et non intrigué ne conviendrait nullement pour remplacer un sociétaire déjà intrigué et équilibré en passionnel. Un remplaçant, avec les meilleures intentions, perdrait 2 ou 3 mois en fausses manœuvres par l'influence des préjugés civilisés, dont il ne pourrait pas se défaire avant d'avoir formé ses intrigues de séries, et celui qui arriverait avec ces préjugés au moment où les travaux champêtres touchent à leur fin n'aurait plus aucune aptitude à passer le premier hiver, époque bien critique sous le rapport des calmes passionnels qui seront inévitables pour la première année.

Pensera-t-on que la Tribu devrait s'organiser de manière à débuter avec 400, et se former, au bout de l'automne, en Tribu complète à 700 ? Cela serait facile sans doute si les édifices et plantations étaient disposés en conséquence ; mais, dans ce cas, il vaudrait encore mieux débuter franchement avec le nombre de 500 pour s'élever à 800 en 4e phase, et puisque nous spéculons sur une limite de 400, qui est la moindre en début de Sérisophie, restreignons nos calculs à ce nombre et étudions les moyens de le faire valoir, puisqu'il peut, si la manœuvre est sagement drigée, suffire à déterminer la chute de la Civilisation et le concert des monarques et des peuples à fonder l'harmonie universelle. Quand nous saurons opérer attractionnellement sur une donnée de 300, 1re phase ; 400, 2e phase ; 500, 3e phase ; 600, 4e phase, nous saurons d'autant mieux moduler sur un accroissement de 100 ou 200 par phase, sauf la masse de capital nécessaire. Dans ce cas, qui peut le moins peut le plus ; mais nous devons prudemment spéculer sur le minimum de capitaux et de moyens.

Il faut se garder d'objecter contre les instructions que je vais donner, les habitudes et préventions du monde civilisé. Des soldats de recrue,

Digitized by Google

comme sont tous mes lecteurs en manœuvre d'harmonie passionnelle, doivent-ils opposer leurs craintes aux plans d'un général expérimenté? ils ne doivent qu'obéir et espérer. La veille de la bataille d'Austerlitz, les troupes françaises étaient inquiètes; les maréchaux disaient à Napoléon : L'ennemi est bien nombreux, nous sommes cernés. Il leur répondit : Soyez tranquilles, cette armée est à moi, et demain tout sera fini de bonne heure. Le lendemain, sa victoire était complète à midi. Sa réserve de 20 bataillons de grenadiers n'avait pas même donné. Telle sera la victoire de la petite Tribu débutant avec 300 sectaires. Si elle veut suivre exactement le plan que je vais lui tracer, on peut lui pronostiquer que *tout sera fini de bonne heure*, et que, entrant en exercice au printemps, elle aura dès le milieu de l'été fait capituler à discrétion la pétaudière civilisée.

A quoi se réduit la force réelle de cette société qui s'arroge le titre de politique? Existe-t-il de la politique là où il n'y a point d'Unité, et peut-on voir dans tout le système civilisé autre chose que la duplicité d'action, des pauvres soulevés contre les riches, des valets ligués contre les maîtres, des jeunes gens ligués contre les vieillards, des épouses contre les époux? Un tel ordre n'est-il pas celui d'un général qui divise ses forces devant l'ennemi, comme François Ier à Pavie? Telle est la sagesse politique de la Civilisation; il faut bien lui opposer la tactique d'Unité. C'est le coup de partie qu'il faut préparer dès le début, sans s'arrêter à quelques railleries qui ne manqueront pas d'assaillir les fondateurs; mais en pareil débat rit bien qui rit le dernier. On attendra les plaisants au dénouement, à l'époque où la tribu exercée par une [ ] en 1re et 2e phases, en viendra au bout de cinq mois à démasquer ses batteries et moduler de pleine unité sur toutes cardinales à son entrée en 3e phase. Dès qu'on aura atteint ce but, et ce sera dans le cours de juillet, la tribu fera l'effet d'une Méduse, et la Civilisation sera si pétrifiée qu'on ne pourra pas même tirer vanité de son anéantissement.

CHAPITRE III.

LES ACTIONNAIRES.

« Combien nous rendra-t-elle cette tribu? donnera-t-elle en divi» dende 20 p. 0/0, ou 25, ou 30? » Voilà le vrai sens de la question pour un bailleur de fonds, et comme les vrais libéraux sont gens peu chargés d'argent, il ne faut pas négliger de mettre en perspective des chances d'intérêt pécuniaire, proposables à de riches capitalistes, qui,

Digitized by Google

comme on le sait, ne jettent pas leur poudre aux moineaux, et seront beaucoup moins empressés de la conquête du monde que d'un agio de 50 0/0.

Quels éclats de rire si on s'avisait de leur dire : vous allez faire une opération qui changera la face du monde, vous serez les dieux du genre humain : il vous récompensera magnifiquement, chacun de vous aura pour le moins un califat du contenu de 2,000,000 d'habitants. — Ah ! le bon homme ! il rêve tout éveillé, il nous promet des royaumes. Pauvre garçon, prenez-en un pour vous, chacun de nous vous cède sa part.

Voilà ce qu'on appelle en Civilisation du bon sens, et vraiment le bons sens d'un civilisé ne doit pas s'étendre à juger des questions de mouvement, puisqu'il n'en connaît pas les lois.

Tenons donc le langage qu'il faut tenir à des cretins politiques, tous aheurtés au principe d'Harpagon : « Il faut bien que je touche quelque chose. » Ils voudraient toucher tout de suite et dès la première campagne. Répondons avec Frosine : « Ah ! vous toucherez assez », et je vais le prouver, non pas en bénéfices négatifs comme ceux de Frosine, mais en profits très-positifs.

Il n'est aucun actionnaire qui ne sache qu'en plantant un verger ou un arbre on ne peut pas espérer du fruit la première année. On s'estime fort heureux et bien payé de sa peine si les arbres ont réussi et surmonté l'année de début, qui est le pas difficile à franchir. On sait que dès la saison suivante la plantation plus forte, mieux enracinée pourra déjà se maintenir d'elle-même et sans irrigation. Jusque-là, loin d'en exiger du fruit, on est déjà enchanté que les jeunes plants aient bien fourni des feuilles, qui deviennent une valeur réelle en garantissant le succès de la plantation, jusque-là douteux.

Ainsi, l'homme le plus avare sait qu'il serait ridicule dans certaines entreprises de prétendre à un grand bénéfice dès la première année. Tel est le sens dans lequel on doit envisager la fondation d'une Tribu sérisophe. C'est un végétal exotique ; il donnera assez de fruit, pourvu qu'on parvienne à l'acclimater, et notre sollicitude pour la première année doit se borner à ce point. Si l'on réussit à la consolider, l'enraciner, l'équilibrer en passionnel au bout de sept mois de saison agricole, ce sera un triomphe éclatant ; elle aura ensuite à lutter contre les calmes passionnels du 1er hiver. Alors le défaut de culture et d'aliments d'intrigue sériaire se fera vivement sentir ; mais parvenue au 2e printemps, elle sera si forte des liens de l'année précédente qu'elle n'aura plus rien à redouter. Ce sera un aiglon capable de s'élancer de l'aire, et certes il ne faudra pas attendre jusque-là pour juger le grand procès entre l'incohérence et l'association ; il sera au bout de quatre

Digitized by Google

mois jugé en dernier ressort ; mais nous avons à disserter ici sur l'intérêt des actionnaires, sur les [ ] d'un homme qui, antérieurement à cette fondation, calcule strictement les chances de gain et ne veut rien donner aux illusions.

Ne voit-on pas chaque jour de ces hommes cupides prendre part à des entreprises qui ne promettent un dividende qu'au bout de trois ans ? Telle est une compagnie des Indes. Assurément ce n'est ni la première année, ni la deuxième qu'on en peut prétendre un dividende. Combien de temps avant qu'on ait fondé et organisé les comptoirs éloignés ? Quelques secours qui arriveront la deuxième ou troisième année ne donneront pas encore une répartition, et cependant l'affaire est réellement bonne, si on veut patienter trois ou quatre ans et spéculer là dessus comme sur la plantation d'un verger, dont on ne s'épouvante pas de ne rien tirer pendant trois ans.

C'est ainsi qu'on doit envisager la Tribu. Il faut d'abord dix-huit mois tant pour construire les bâtiments et les sécher que pour emplanter les terres. Supposons qu'ensuite on entre en exercice, est-il raisonnable d'exiger un bénéfice au début, et des actionnaires sensés devront-ils s'étonner si on leur dit que la première campagne sera, quant au produit industriel, une *année blanche*, ne donnant que l'équivalent des frais ? Ce qui est déjà un fort beau résultat pour une première année, où la Tribu n'a point jeté de racines, où les sociétaires se connaissent à peine, ont peu de liens passionnels, peu de force en mécanique sociétaire, et pas davantage en agricole, puisque leurs plantations et ateliers seront au berceau.

Sur ce, tout actionnaire judicieux conviendra qu'on ne peut pas sans démence prétendre davantage, mais puisqu'il faut absolument une chance aux illibéraux, une voie de bénéfice subit, en voici plus d'une. La première se composera du tribut prélevé sur les curieux. J'en ai déjà parlé en traitant de la Phalange. Elle sera moins forte ici, puisque la Tribu, plus circonscrite, ne pourra admettre que peu d'étrangers, sous peine de compliquer son mécanisme passionnel. C'est caver bien bas que d'estimer à 400,000 fr. le bénéfice à percevoir de la curiosité ; mais sera-ce le seul dans le cours de la première année ? Combien de ces curieux supplieront pour l'admission permanente et offriront à tout actionnaire le double de son capital dès le troisième mois, et le quadruple dès le huitième, et le décuple à la fin de la saison d'hiver. Si les actionnaires sont confiants et veulent tenter une opération mercantile, selon mon opinion, ils construiront leur édifice de manière à contenir un surcroît de 200 agrégés non sociétaires, lesquels seront tous de la classe riche et n'auront que l'admission conditionnelle et accidentelle, sans intervention permanente au mécanisme, jusqu'à ce qu'ils aient

Digitized by Google

justifié d'aptitude à entrer en ligne de série. Ces prétendants se présenteront en foule dès le troisième mois, et si les fondateurs veulent spéculer sur 2 millions de bénéfice extraordinaire dès la première année, ils sont assurés d'avoir à 10,000 fr. par tête lesdits agrégés, qu'on pourra sans inconvénient porter à 200, et sauf indication de l'emploi à donner à leur intervention.

Selon cette chance, qui est des plus sûres, il faudrait que l'édifice et les jardins fussent préparés pour une Tribu de 600 personnes, quoique débutant avec 300 seulement, et pussent contenir en édifice accessoire 200 agrégés. Je donne cette idée en réponse à ceux qui veulent des calculs mercantiles. Celui-là serait le plus profitable et le plus sûr, mais comme il pourra arriver qu'une société d'actionnaires ait à peine de quoi fonder et bâtir pour 400, et qu'elle contienne bon nombre de gens clairvoyants qui sentiront qu'on ne doit spéculer que sur la conquête du globe et la démonstration effective de l'harmonie passionnelle, bornons-nous à établir notre plan sur ce nombre de 600 en final, 300 en initial, et continuons sur les détails préparatoires.

Je ne m'arrêterai pas à parler des dividendes et répartitions entre séries et groupes, le mode en étant le même, à peu de chose près, que dans la Phalange dont j'ai expliqué, touche 6e majeure, les relations à cet égard. Je donnerai seulement à la fin du traité un court article sur ce sujet. Quand on connaît les règles de répartition entre 1,200 on peut bien les connaître entre 400, le mécanisme étant le même, en raison directe des masses, inverse des distances de capitaux : je renvoie pour cet objet à la Touche qui en a traité.

CHAPITRE IV.

COMPOSITION ET DISTRIBUTION DE LA TRIBU.

Aux approches d'une lutte décisive, un général, faible de nombre, donne tous ses soins à voiler ses projets et sonder l'ennemi. C'est ce que nous allons faire dans cette section, où nous traitons des préparatifs et des escarmouches qui, je l'ai dit, doivent employer environ 4 à 5 mois pour la 1re et la 2e phases.

J'ai raillé et raillerai encore sur le dicton des Français : *Gniak Paris! Gniak Paris!* Mais pour cette fois je serai obligé de faire chorus avec eux, car les habitants de Paris et le voisinage de cette ville sont ce qui convient le mieux au monde pour l'opération de la tribu sérisophe. C'est une entreprise où excelleront les gens adonnés au plaisir et distingués par les manières polies. A ces titres on conçoit que ((la tribu

Digitized by Google

mixte)) cette fondation est l'apanage des Parisiens, ((comme la tribu composée est l'apanage des Allemands, peuples enclins aux harmonies de grande industrie.)) Ils y excelleront plus qu'aucune autre nation du globe.

Il faudra un local un peu éloigné de la ville et où l'on soit à l'abri des importuns, au moins des piétons, qui deviendraient trop incommodes par leur affluence. Encore faudra-t-il des palissades contre eux. Une distance de 2 à 3 lieues sera nécessaire. Marly, Lucienne, Malmaison seraient un local très-convenable, si on pouvait obtenir le terrain. Il convient qu'il soit à portée d'une grande forêt de chasse et qu'il ait déjà beaucoup d'arbres fruitiers, indépendamment de ceux qu'il faudra planter. On peut estimer le terain au 1|3 de celui de la Phalange, l'équivalent d'une surface d'environ 2,000,000 toises carrées, non compris la forêt.

Je ne m'arrête pas à la distribution des bâtiments, on la fera connaître avec l'exposé des emplois, qui sont en petit les mêmes que dans les branches d'industrie empruntées de la Phalange.

On composera la Tribu de 300 pauvres en gradation pour la 1re phase, février et mars, on y ajoutera pour la 2e phase, avril, mai, juin, 100 riches en gradation. Pourquoi pas 400 d'une seule [ ]? parce qu'ici nous avons à lutter contre une foule de contretemps qui exigent qu'on s'écarte des règles et qu'on établisse en débutant une distinction très-marquée entre les riches et les pauvres. Il serait trop long d'expliquer ces nombreux motifs ; qu'on s'en rapporte à moi qui dois être juge compétent en pareille affaire.

Je me borne à citer un de ces obstacles, celui de l'amour-propre. Les familles riches seraient récalcitrantes à s'enrôler dans la Tribu. Il faut les y attacher par une ruse qui mette à couvert leur amour-propre. Tant de familles parmi les rentiers des grandes villes n'ont pas le moyen d'acheter une maison de campagne ; elles sont obligées de la louer et d'y végéter tristement pendant la belle saison. Souvent on loue une campagne sous prétexte de se livrer au doux plaisir de l'amour des champs, tandis que le motif réel n'est autre que de faire des économies et supprimer un train de maison qui, pendant l'hiver, a presque absorbé les ressources de l'année. Les familles gênées seront charmées de trouver dans la Tribu une foule de plaisirs gratuits qu'elles ne pourraient pas se procurer à grands frais dans la capitale en y dépensant le triple de ce que coûtera leur séjour dans la Tribu.

Dès les premiers jours de février et mars, et deux mois avant de faire entrer les familles riches, on aura installé les 300 sectaires ou 60 familles ouvrières et peu fortunées. Il sera facile de les enrôler. On

Digitized by Google

n'aura que l'embarras du choix, et je puis augurer qu'il en sera de même des riches, quand l'inauguration sera faite.

Il s'en trouve toujours les 9/10 qui ne sont pas satisfaits de leur fortune, surtout dans les grandes villes dispendieuses comme Paris. Il sera facile d'en enrôler 20 familles pour s'amalgamer à la Tribu sérisophe, chez qui elles jouiront d'une fortune au moins triple en sens relatif, c'est-à-dire qu'elles y mèneront pour mille écus le train de vie qui coûterait à Paris 3,000 écus, puissante amorce pour tant de familles qui se plaignent d'en être au bonheur moral de la médiocrité. En s'adjoignant à la tribu elles passeront tout-à-coup de la gêne à la grande opulence. Il sera bien facile de trouver dans Paris et dans toute grande ville une vingtaine de familles empressées de tripler leur revenu à la seule condition de résider à loyer dans le bel édifice de la Tribu, d'y conserver à volonté toutes leurs habitudes civilisées qu'elles ne garderont pas un mois et de sauver encore l'amour-propre en prétendant qu'elles n'ajoutent aucune confiance à cette entreprise, et qu'elles n'y vont passer la belle saison que par amorce des belles cultures et du doux plaisir d'aimer les champs.

C'est ici une opération bâtarde, car nous allons allier une centaine de Civilisés avec des sérisophes, alliage qui, au bout de 2 mois, se terminera par une fusion complète.

La Tribu devra observer autant qu'il se pourra la loi fondamentale d'harmonie, l'inégalité, surtout celle des fortunes. Indiquons à cet égard une échelle approximative et bonne à suivre, tant pour les 60 familles plébéïennes de 1re phase estimées de 300 personnes, que pour les 20 familles riches estimées à 100 personnes et introduites en 2e phase, avril, mai.

(*Voyez* le tableau ci-contre.)

Le terme moyen des 16 âges bornés à 300 sectaires, donnerait à peu près la progression suivante :

1	2	3	4	5	6	7	8	—	9	10	11	12	13	12	11	11
26	13	14	15	16	17	18	19.	—	17	16	15	14	13	12	11	10
								12								

Total des 16 âges, 288 et un foyer de 12 = ensemble 300, un tiers en sus pour 400 sectaires, y compris les 21 familles riches dont la fusion sera opérée en moins de 2 mois. Sur quoi il faut réïtérer l'observation que la race actuelle qui est peu robuste est bien plus fournie en nombre sur les premiers âges de la série que sur les derniers. C'est une objection prévue dans la pratique, et ce défaut de balance est fort

Digitized by Google

1re PHASE, FÉVRIER, MARS. En ménage combiné. *Capital versé ou non versé.*				2e PHASE, AVRIL, MAI. Adjoints en ménage incohérent. *Sans versement.*			
A. Familles pauvres.	12..	Fortune.	0	D. Familles cossues.	5..	Revenu.	5,000
	9.	—	300 f.	12	4..	—	7,000
30	6..	—	600	—	3..	—	9,000
—	3..	—	1,000	E. Familles riches.	4..	—	12,000
B. Familles moyennes.	8..	—	2,000		3..	—	16,000
	6..	—	4,000	9	2..	—	20,000
20	4..	—	7,000	—			
—	2..	—	9,000				
C. Familles aisées.	4..	—	12,000				
	3..	—	15,000				
10	2..	—	20,000				
—	1..	—	30,000				

Les capitaux versés à intérêt selon le taux d'usage et sous la garantie de la masse des actionnaires qui aura versé au moins 1,000,000, indépendamment de l'édifice et des fournitures de troupeaux, végétaux et provisions de bouche.

utile, parce qu'on peut tirer en début d'harmonie plus de parti de l'âge ascendant que des 8 âges descendants ; car les jeunes gens et enfants étant moins imbus de préjugé et d'esprit mercantile seront plus aptes à la manœuvre passionnelle ; il conviendra donc de les faire affluer en nombre.

J'ai établi le compte sur des familles de 5 personnes, terme moyen. Il n'est point nécessaire de n'admettre que des familles ; il conviendra au contraire qu'il y ait moitié, et s'il se peut, majorité de gens non mariés, parce que ce n'est pas ici une mécanique passionnelle complète, nous ne pouvons spéculer que sur certains ressorts. Nous sommes très-bornés sur celui de famille ; nous n'aurions dans la Tribu aucun moyen de tenter sur les familles certains équilibres transcendants, comme le ralliement par les divergences de lignée. Il ne convient donc pas à la Tribu sérisephe de spéculer sur des harmonies de famille qui ne peuvent s'établir facilement que dans la grande Phalange à plein clavier de caractère. Il ne faut pas non plus négliger le peu d'harmonie de famille qu'on pourra obtenir ; mais en général nous spéculerons plutôt ici sur les 2 harmonies majeures, celles d'amitié et d'ambition. Les lacunes en harmonie familiale seront une preuve en faveur de l'essai,

Digitized by Google

puisque toute lacune prévue dans la Tribu prouve la nécessité de spéculer sur la grande Phalange, à 810 caractères de plein clavier et 1,200 sectaires.

L'ensemble des 60 familles, A, B, C, se compose de la classe pauvre, qu'on trouve en abondance à la ville. Parmi les 60, on en voit d'abord, A, 30, qui n'ont rien ou à peu près rien ; la 2e classe B est dans les basses fortunes ; la 3e C dans les médiocres. Il ne faut pas chercher à introduire des riches parmi les 300 de première phase. La Tribu doit spéculer sur les talents méconnus et les caractères honorables. Or, on ne trouve guère la fortune chez les ouvriers de caractère libéral ; elle ne favorise que les intrigants et les fourbes : on devra donc enrôler ceux qui auront été éliminés par les monopoles de maîtrise ou négligés pour cause de probité. Je ne conseillerais pas ce choix pour une Phalange entière, où il faut de tous les caractères, même de ceux qu'on appelle vicieux, criminels. Ici la manœuvre étant limitée, il faudra se borner aux genres d'élite, et j'ai opté pour ceux qu'on appelle honnêtes.

Les 21 familles incohérentes qui seront adjointes à la Tribu en 2e phase doivent être choisies parmi celles de *pauvreté relative*. Je m'explique ; une famille de petits rentiers, ennemis du luxe, ne serait pas pauvre à 5,000 fr. de revenu ; mais elle sera très-pauvre si elle prétend avec 5,000 fr. de rente frayer avec la haute bourgeoisie des capitales, et il en serait de même d'une famille à 10,000 fr. de rente, qui voudrait fréquenter le grand monde. La voiture seule lui coûterait 3,000 francs et le surplus de son revenu serait absorbé par la cuisine qu'exige une voiture : cette famille resterait donc en déficit du vêtement, du logement et des autres accessoires.

Cependant les villes fourmillent de ces gens qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, paraître riches quand ils ne le sont pas. Ce sont précisément les familles dont il faudra faire choix pour les associer à l'humble Tribu de 50 familles plébéiennes. Chacun de ces individus à prétention de luxe pourra dans la Tribu tenir état de prince. Telle famille avec 10,000 fr. de rente se prive de rouler carrosse, parce qu'il en coûterait pour ce seul plaisir 3,000 fr. qu'on ne peut pas distraire d'un ménage où 10,000 suffisent à peine à végéter en allant à pied. Cette famille, une fois logée dans la Tribu, aura voitures de toute espèce, assorties pour l'été et l'hiver ; elle éclipsera les incohérents qui ont 20,000 de rente, et il en sera de même pour la chère et les autres branches de service domestique. Chaque membre des 21 familles adjointes aura une trentaine de domestiques à ses ordres. On en verra la preuve dans les détails spéciaux ; à la vérité, ce ne seront pas des domestiques inaliénables et personnels ; mais qu'importe, pourvu que sur di-

Digitized by Google

verses branches de service on ait à ses ordres autant d'individus intelligents et dévoués.

C'est alors qu'on reconnaîtra la duperie de vivre en ménage civilisé, en incohérence philosophique si dispendieuse pour toutes les classes de fortune.

On devra réunir dans la Tribu tous les genres d'ouvriers qui sont nécessaires en service domestique dans les diverses branches de subsistance, d'habillement, d'ameublement, comme boulanger et boucher, tailleur et dégraisseur, cordonnier et savetier, charron et sellier, linger et tapissier, et surtout forcer en nombre sur les musiciens et les cuisiniers. L'avis peut sembler plaisant ; mais nous faisons ici une entreprise d'attraction et non de science mercantile. Je me réserve de prouver que ces musiciens et cuisiniers seront très-utiles, même sous le rapport du bénéfice pécuniaire.

D'ailleurs un grand principe en attraction est que l'utile doit naître de l'agréable, contre l'usage civilisé, et qu'on doit pourvoir avant tout à l'agréable, considéré comme germe de l'utile en harmonie.

CHAPITRE V.

DU CHOIX DES SOCIÉTAIRES.

A mesure que nous diminuons de nombre, nous augmentons les difficultés de la manœuvre passionnelle. Si, dans sa plénitude, elle exige 1200 personnes, dont 810 de caractère plein, et le reste de supplément ou complément, on perd plus de moitié des ressorts dès qu'on est réduit à 600 personnes, taux ultérieur de la Tribu. La perte augmente et devient presque insoutenable quand il faut tomber à 300 personnes, comme dans la 1re phase de la Tribu, et nous nous trouvons ici dans le cas d'un vaisseau à qui les bordées de l'ennemi coupent successivement tous ses mâts, et ne laissent que des tronçons auxquels il faut rattacher quelques voiles par des expédients quelconques.

Nous ne pouvons donc plus ici spéculer sur une manœuvre passionnelle, régulière et complète ; il faudra proportionner le choix des sectaires au peu de ressources que nous laissera le faible nombre de 300, et quoique 300 soit le quart de 1200, les moyens d'harmonie seront réduits bien au-dessous du quart, et à peine au 8e, car les ressorts passionnels font, dans leur amalgame, l'effet des sommes multipliées par elles-mêmes, comme 3, 9, 27, 81.

Ainsi les 4 sociétés		X	Y
Phalange entière.	1200	81	24

Digitized by Google

Tribu forte.	600	27	12
Tribu faible.	300	9	6
Sérigermie.	150	3	3

Sont en rapport de forces comme les nombres x, et non pas comme les nombres y.

Il nous restera donc très-peu de leviers passionnels à mettre en jeu dans une association de 300 personnes. La plupart des règles d'harmonie ne seront plus applicables à cette petite réunion; il faudra recourir à des statuts, des conventions agréées. On les rapprochera autant que possible des méthodes d'harmonie, mais on ne pourra pas se flatter de conduire, au bout d'un mois, la Tribu de 300 personnes par pure attraction, comme la phalange de 1200, qui est une mécanique à toutes pièces passionnelles, apte à surmonter tous obstacles, et comparable à un vaisseau qui, pourvu de tous ses agrès, peut braver les tempêtes auxquelles succomberait un navire désemparé.

La Tribu de 1re phase est une société destinée à louvoyer et s'élever, selon ses faibles moyens, jusqu'à une hauteur déterminée, comme un ballon mal pourvu de gaz. Il faut au moins apporter le plus grand soin au choix des matériaux passionnels dont se composera son petit approvisionnement, et si j'ai désigné de préférence les Parisiens, c'est qu'ils sont de toutes voix le peuple le plus raffiné de la Civilisation. Ils ont à eux seuls l'urbanité dont se vantent les Français, qui dans la plupart des provinces cachent un grand fond de grossièreté sous un masque de politesse. ((L'observation peut s'étendre aux femmes, il n'y a de polies en France que celles de Paris et Genève. Ce sont des femmes sensées, élevées à disserter sur toutes sortes de sujets, aptes à prendre part aux conversations des hommes. Quant aux Françaises de province, comme celles de Lyon, Marseille, etc., ce sont des [ ] d'hypocrites, fardées d'esprit, de dévotion ou de romanesque, et cachant des inclinations de Messaline sous un masque de [ ], femmes qui se moquent de tout ce qui n'a pas les airs d'un Hercule, et avec qui on ne peut pas entamer une conversation [ ], sans s'exposer aux railleries secrètes. Observons ici, comme partout, l'exception d'un 8e, qui confirme la règle. On trouve cette exception dans les familles protestantes, bien plus que dans les catholiques, où elle est infiniment rare.))

Les Parisiens, comme plus polis que les Français, ne donnent guère dans les excès qui caractérisent le Français, et surtout le Provençal; ils sont plus rapprochés des goûts qu'on appelle simple nature, comme le goût de soigner les végétaux et les animaux, goûts qui ne tiennent en rien de la nature simple, mais de la composée. On voit, à Paris, chacun se complaire à perfectionner les belles espèces, tandis qu'en pro-

Digitized by Google

vince une femme se croirait déshonorée de soigner un animal ou un végétal. Aussi les provinciaux n'ont-ils que des chats abominables, tandis qu'à Paris on voit, dans toutes les boutiques, des chats magnifiques.

Les Provinciales françaises ne sont adonnées qu'à l'hypocrisie et aux momeries cafardes, les hommes qu'à l'agiotage et à la chicane; il n'est donc pas surprenant que les Français voient la France entière dans Paris, dont le caractère vaut un peu mieux que celui du commun de la France, où l'on ne trouve partout, même chez les hommes, qu'un profond mépris pour ce qui tient aux sciences et aux arts. Lyon, Bordeaux, Marseille, sont 3 bazars où, sur 100 marchands, on trouve au moins 90 personnages très-communs, dont les 10 autres sont forcés de suivre le ton, sous peine de discrédit; il en est de même chez les femmes qui, sans être communes par les manières, le sont par l'extrême fausseté et l'affectation de mépris pour les sciences et les arts.

Il faut dire, à la louange des Parisiennes et des Genevoises, qu'elles n'ont rien de cet ignoble caractère. C'est ce qui les rendra plus aptes à intervenir dans un essai d'harmonie dont nous allons donner le plan quant au choix des caractères. Je vais décrire les classes préférables, ensuite j'indiquerai les motifs de mon choix.

Il faut éviter, en monogynie, les titres de haut degré, c'est-à-dire que des caractères fortement prononcés en monogynie, comme un joueur fieffé, ou joueur de 5e degré, un gourmand fieffé, un ivrogne fieffé (ces titres du 5e degré), gens qui seraient très-utiles en Harmonie, ne vaudront rien dans la Tribu de 1re phase, et fausseront son mécanisme. Il faudra donc bien se garder d'y admettre des Provençaux et Languedociens, maniaques de passions jusque dans les plus petites choses, et ne pouvant faire un pas sans donner dans l'excès. J'ai fait observer que la Tribu est un corps faible, un vaisseau désemparé, qu'il faut confier à des matelots très-souples, et munis de patience. On devra donc, en monogynie, préférer les degrés 2 et 3 aux 4e et 5e, si toutefois on a l'option.

Sous le même rapport, on devra rechercher les polygynes de haut degré, comme César et Alcibiade, qui sont des gens d'une souplesse infinie. Le choix devra donc être, en monogynie, le contraire de ce qu'il sera en *polygynie*. On devra rechercher les bas degrés de l'une, les hauts titres de l'autre. C'est un assortiment bien différent de celui d'Harmonie, où il faut de tous les titres, et où Néron est aussi utile que Fénélon.

A cette règle, j'en pourrais ajouter bien d'autres; mais chacun va me dire qu'on ne saura pas, lors de la fondation d'une Tribu, faire la distinction des caractères monogynes et polygynes, puisqu'ils sont, de mon propre aveu, confondus en Civilisation, inconnus pour moi-même,

Digitized by Google

qui tiens la clé du calcul, et qui avoue que j'ai besoin d'étudier quelques mois un caractère et le soumettre à des épreuves, pour assigner son vrai titre.

L'objection est juste; il est certain que le fondateur d'une Tribu ne saura pas discerner les caractères pour en faire un choix. Je vais donc donner, à cet égard, des instructions civilisées ou analogues aux notions vulgaires et dégagées du jargon scientifique sur les titres caractériels; on ne l'entendrait pas; supprimons-le, et passons à une instruction familière.

Choisissez dans les nuances, dites *libérales*. Je n'entends pas par ce mot le libéralisme des démagogues, mais les caractères généreux, honorables, tolérants en toutes passions. Un libéral philosophique voudra que la femme adultère soit livrée aux bourreaux; Jésus-Christ veut qu'on lui pardonne, et gourmande les accusateurs, plus coupables qu'elle. Jésus est le vrai libéral; il est tolérant, et les philosophes, sous le masque de libéralisme, ne sont que des égoïstes renforcés.

Evitez certaines classes, qu'on appelle vicieuses en fait d'ambition pécuniaire, et qui, sans être vicieuses pour la phalange d'Harmonie, le seraient vraiment pour la Tribu, parce qu'elle n'admet pas les excès en sens illibéral, comme l'avarice, l'extrême cupidité.

Admettez les vices de Civilisation, qui tendent au plaisir, comme une galanterie romanesque ou cynique. Ces prétendus vices ne sont point insociables, comme la cupidité et l'avarice; ils seront donc utiles dans une société qui ne tend qu'à donner aux liens passionnels la plus grande extension possible.

Quant aux détails, recherchez spécialement les individus qui se plaisent au soin des animaux et des végétaux. Tout sociétaire admis dans la Tribu, devant cumuler plusieurs fonctions, on ne pourrait pas l'y employer utilement ni le conserver, s'il voulait s'y borner à un seul travail, comme la menuiserie. La phalange d'Harmonie aurait des moyens pour arracher un monogyne à ses goûts exclusifs, mais la Tribu ne le pourrait pas. Dans tous les cas, il faut donc choisir, en ouvriers et artisans, ceux qui manifestent du penchant pour les fonctions champêtres, et qui inclinent à faire diversion à leurs travaux par les soins des jardins et vergers, basses-cours, étables, etc.

Recherchez et préférez, dans tous les cas, ceux qui ont l'oreille juste, qui sont aptes à chanter en chœur, ou jouer de quelque instrument. Il faut que la Tribu se distingue par un bon orchestre et des chœurs très-justes. Elle sera même obligée de faire intervenir, pour cet objet, des étrangers. Il lui serait bien avantageux de pouvoir fournir l'orchestre de son propre fonds, chose difficile, puisqu'en Civilisation les musiciens ne vaquent à aucune autre fonction, et ne savent pas même planter un

Digitized by Google

chou (au moins en France; il se peut qu'ailleurs cela soit différent).

Préférez les familles qui ont des enfants industrieux, polis, honorables, disposés au travail des jardins et basses-cours. Ces goûts sont difficiles à découvrir parmi les enfants d'artisans. On les mettra à l'épreuve par quelques essais, sur lesquels tout homme clairvoyant pourra juger s'ils sont passionnés pour les fonctions champêtres.

Recherchez les femmes de tout âge qui aiment la parure et le bon goût, c'est un penchant très-utile dans tout le mécanisme d'Harmonie, quelque dangereux qu'il soit en Civilisation, où le goût de la parure conduit aux excès par défaut de concert ou parure collective des groupes.

Recherchez les hommes gourmands sans gloutonnerie, c'est-à-dire les gastronomes, intelligents à apprécier la bonne chère, et se montrant sévères sur tout détail de cuisine et de cave.

Evitez les inconséquents, gens dont les goûts sont en contradiction. Tels sont ceux qui croient aimer les animaux quand ils aiment un chien qui, en une soirée, détruit leur basse-cour, leur dévore une douzaine de volailles vivantes, et les fait périr dans les supplices. Pour aimer les animaux ou les hommes, il faut vouloir le bien-être de tous, et non pas d'un seul aux dépens de tous. On ne considérera donc pas pour bonnes gens et amis des animaux ni des hommes, ceux qui gorgent leurs chiens de viande, et refusent à manger à leurs domestiques. Dans le même sens, il faudra choisir une famille de bouchers qui ne soit pas française, parce que les Français se plaisent à rouer de coups leurs animaux, et les faire morceler par les chiens, avant qu'ils n'arrivent à la tuerie. Les Allemands sont humains dans ce genre de service, et l'adjonction d'une ou 2 familles allemandes ne changera rien au ton général de la Tribu.

Recherchez les caractères alternants ou dominés de la 11e passion (papillonne). Un grand avantage dans la Tribu sera d'habituer les sociétaires à s'adonner simultanément à divers travaux, et tendre, autant que possible, à la méthode harmonienne qui fait alterner les séances d'heure en heure, ou de 2 en 2 heures au plus. On n'atteindrait pas ce but avec des êtres *monotones* de goût, et qui se plairaient une journée entière à une même occupation. Ces individus, même dans le cas d'exercice parfait, nuiraient à la rivalité qui exige l'intervention de plusieurs concurrents dans chaque branche.

Préférez les gens qui, en industrie, aiment le beau et le bon, s'attachent à bien faire et élever leur ouvrage à la perfection. C'est moins la quantité que la qualité qu'on recherchera dans une Tribu dont tous les travaux devront tendre au plus grand perfectionnement, sous peine d'obstacle à l'émulation et lésion aux rivalités concurrentes. Au reste, cet esprit de perfection naît de lui-même dans l'ordre des séries, mais

Digitized by Google

il sera d'autant plus fort chez ceux qui en manifestent le penchant dès la Civilisation, où on ne sait pas apprécier le bon ouvrage.

Les indications vagues, les conseils trop généralisés, comme celui-ci : *n'admettez pas les vilaines gens*, seraient souvent défectueux par application à une masse de 300 associés. Il reste à vérifier si ces vilaines gens ne seront pas de quelque utilité dans la Tribu ; par exemple, un calomniateur y sera sans doute nuisible et odieux, puisqu'il l'est déjà en Civilisation ; mais un avare, que nous appelons vilain homme, y deviendra utile, en ce qu'il épargnera pour la Tribu entière, et provoquera les épargnes dans les groupes qu'il fréquentera, et quelques avares, disséminés dans la masse, y seront infiniment utiles. Ils n'empêcheront en rien l'essor de l'esprit libéral, et y adapteront leur manie économique dans les fonctions où elle pourra être utile.

Un avis, et des plus importants, c'est de réunir de belles gens. Il est des beautés de tout âge, même à 80 ans. Chacun sait bien faire distinction d'un beau vieillard ou d'un laid. La Tribu qui aura divers équilibres à fonder sur les relations amoureuses, y parviendra d'autant plus facilement, qu'on aura réuni une race belle et robuste, en proportion des âges. C'est une précaution de la plus haute importance. On en jugera mieux quand on aura vu combien ce petit noyau, gêné dans ses manœuvres de série, tirera des secours de amours bien développés à chaque âge, même dans ceux que nous estimons hors de ligne, comme 60 à 70, et qui fournissent parfois des sujets très-actifs encore en amour. Ces barbons galants et valides seront, *dans l'un et l'autre sexe*, du plus grand prix pour consolider les équilibres passionnels qui péricliteraient totalement sur divers points, si la vieillesse n'était pas plus galante qu'on ne la voit communément en Civilisation. On se moque, parmi nous, des vieilles femmes galantes. Elles seront les plus utiles dans la Tribu, surtout dans une opération de haute Harmonie, qui aura lieu en 3e phase, et sera la manœuvre décisive de la Tribu. Il est entendu qu'en conseillant de rechercher les vieillards galants, je suppose qu'ils seront de la classe riche, et plus il y aura de vieillards riches, plus l'équilibre passionnel sera assuré.

Pour dernier avis, je recommande en tous genres de caractère le choix des [ ] sensibles à l'honneur. J'ai dit que des êtres vils pourraient être utilisés dans la phalange qui, opérant sur le clavier général des caractères, aura l'emploi de tous les mixtes les plus méprisables, mais ici, bornés à un petit nombre d'individus dont on ne pourra ni déterminer le titre caractériel, ni l'employer en système général ; il convient, faute d'emploi général des caractères, de spéculer sur la portion estimable. Telle a été la règle de mes [ ]. J'ai tâché de [.] les opérations sur [ ], et je ne saurais trop recommander de s'atta-

Digitized by Google

cher, pour le choix, aux gens d'honneur véritable, et non pas d'honneur simulé. En [ ] des êtres sordides et [ ] si communs en Civilisation, comment pourrait-on inoculer à la Tribu le plus fort des leviers d'unité, la persuasion que sa bonne conduite, sa loyauté, son union pendant 7 mois vont décider du changement, du sort du monde et [ ]?

CHAPITRE VI.

INSTALLATION DE LA TRIBU.

Quel embarras pour des académiciens civilisés, si on leur donnait la commission d'installer le cadre antérieur de la Tribu, la petite république des 60 familles A, B, C, et de l'amener à la pratique de la vérité, et de l'unité passionnelle. Nos savants ne manqueraient pas de débuter par la banale coutume des serments. Le moraliste exigerait d'eux le serment d'aimer la charte, toute la charte, et rien que la charte, l'économiste exigerait le serment d'aimer le commerce et le mensonge, tout commerce et mensonge, rien que commerce et mensonge; le théologien, celui d'aimer le sacré cœur de Jésus, tout le sacré cœur, rien que le sacré cœur; le courtisan, celui d'aimer la personne sacrée de Bonaparte et Robespierre, tout Robespierre, rien que Robespierre. Quelle absurdité que cette manie des serments! Ils sont inutiles si l'intention existe, et encore plus si elle n'existe pas. C'est donc l'intention qu'il faut créer. Il faut habituer la Tribu à se chérir elle-même, et ne pas craindre d'y employer un mois de fêtes, qui paraîtront en pure perte aux gens à courte vue; mais faut-il leur rappeler à chaque page que leurs profondeurs scientifiques n'ont engendré que les 7 fléaux? Sortirait-on de cet abîme si l'on suivait les voies de morale, d'économisme, de contrainte et d'ennui qui nous y ont plongés.

En s'installant, la Tribu doit d'abord s'occuper beaucoup de divertissements et très-peu d'industrie. Le premier soin de la Régence devra être d'habituer le peuple, en février, à varier la composition des banquets, faire aujourd'hui un dîner d'amis, demain un dîner d'âges ou de corporation industrielle; ici un souper galant, là un déjeuner de famille, sans s'inquiéter du plus ou moins de travail qu'il pourra faire dans les intervalles qu'on emploiera à disposer les jardins, étables et ateliers. On fera au besoin soutenir ces travaux par quelques journaliers payés, afin d'empêcher qu'aucune séance n'excède 1 heure 1/2 ou 2 heures au plus, le but n'étant pas de spéculer pécuniairement sur les sectaires durant les premiers jours, mais de les amener à l'intelligence des équi-

Digitized by Google

libres passionnels, ou du moins de ceux que peut comporter la Tribu en 1re phase.

« Eh ! ne faut-il pas, répliqueront les philosophes, que votre Tribu songe à gagner de l'argent ? Qui est-ce qui paiera ce mois de fêtes que vous voulez procurer à 60 familles pauvres pour leur installation ? Où trouver des actionnaires assez imbécilles pour verser des fonds dans une entreprise où l'on s'occupera pendant un mois à faire divertir et godailler une masse de peuple qui, une fois habituée à une vie de Cocagne en travaillant peu, croira qu'on doit à perpétuité l'entretenir dans l'indolence et la bonne chère ? »

Objection de civilisés ! Pour toute réponse, je les compare à l'ami bouc des plus hauts encornés

Qui ne voyait pas plus loin que son nez.

Les frais de cette bonne chère du peuple seront payés par les railleurs mêmes, non pas le 1er mois, mais dès que la manœuvre passionnelle aura pris consistance au bout de 6 semaines et qu'il ne sera bruit d'autre chose dans la capitale ; on verra tous ces grands et beaux esprits, aux portes de la Tribu, solliciter l'admission visuelle. On leur fera payer au poids de l'or cette curiosité. Ils paient bien à l'Opéra 10 francs pour aller un instant voir des illusions de bonheur et de féeries, ils pourront bien à la Tribu payer 40 et 50 francs pour voir, un jour entier, des réalités de bonheur bien différentes de celui de l'Opéra ; et combien d'entre eux, à 40 francs par jour, y passeront plusieurs journées, non compris la dépense de table, pour laquelle on aura dû s'approvisionner de bons cuisiniers. Encore, malgré cette dépense de 40 francs par jour pour la seule admission, ne recevra-t-on pas moitié des postulants ; car la Tribu ne pourrait pas sans s'encombrer admettre plus du 1/4 de son nombre, soit 100 spectateurs donnant par jour 4,000 francs en recette de curieux, outre leur dépense de table, dont le bénéfice est à la Tribu et non aux actionnaires.

On limitera le nombre des admis parce qu'ils devront obtenir la faveur de parcourir les groupes industriels et de prendre part à leurs travaux. Or ce serait risquer de troubler et fausser un groupe que d'y admettre en curieux plus du quart du nombre des sociétaires actifs. C'est pour cela que la Tribu de 400 ne pourra pas admettre plus de 100 curieux, et que la Phalange de 1,200 pourra en admettre jusqu'à 300 par jour. La Tribu, en la supposant fondée au voisinage de Paris, ne pourra pas, en admettant 100 personnes par jour, satisfaire seulement les Anglais qui abondent à Paris et qui feront le voyage tout exprès pour la voir.

Des [ ] mercantiles diront qu'on ne trouvera pas de cu-

Digitized by Google

rieux à 40 francs par journée : on en trouve bien à 10 francs pour 2 heures à l'Opéra, on en trouve chaque jour des légions à 100 francs pour une demi-journée. Tels sont tous les gens qui donnent un grand dîner souvent ennuyeux pour eux et pour les autres. Ici la curiosité et la passion seront bien autrement pressantes ; il s'agira de voir si définitivement le monde C. B. S. va changer de face et si le genre humain va passer du chaos à l'harmonie, si la philosophie va finir, si les bibliothèques et les fauteuils vont rouler dans l'abîme ; il s'agira de voir ce mécanisme entièrement neuf des passions developpées par groupes et séries équilibrées par contrastes, identités, alternat et gradation, de voir dans les passions tant diffamées par les faux savants un orchestre [ ], le plus bel œuvre de la suprême sagesse et le garant d'un bonheur perpétuel pour les races présentes et futures. Les philosophes, alarmés de leur chute prochaine, vont prétendre que pour voir ce nouveau monde passionnel, on ne trouvera pas de curieux à 40 francs ; on en trouvera 40 fois plus que la Tribu n'en pourra journellement admettre.

J'ai dit précédemment que c'est ici un problème d'attraction à résoudre en 6 ou 7 mois de belle saison, d'avril à octobre, non compris le prélude en mars. Il faut donc dans le cours de ces 7 mois s'attacher à obtenir non pas des résultats matériels d'industrie, mais une industrie attractionnelle ou produite par pure attraction et par la seule véhémence des liens et ressorts passionnels. Ce problème une fois résolu, la Civilisation s'évanouit, le genre humain s'éveille de sa léthargie et proclame pour libérateurs les actionnaires sectaires de la Tribu. Il les récompense par des royaumes et principautés, non compris le remboursement douzuple du capital.

Voilà le but où doit tendre la Tribu sans s'inquiéter des critiques à qui on prêtera le flanc pendant 2 mois. N'est-il pas connu que pour recueillir il faut semer ? or pour recueillir en attraction, il faut semer de l'attraction et attendre le fruit aussi patiemment qu'on attend jusqu'en septembre celui des melons semés en avril. Sans doute ce sera une nouveauté très-risible en apparence que cette semaille d'attraction Tant mieux ! que les civilisés [ ] au début ; laissons-les s'enivrer de folles présomptions : dût leur orgueil se prolonger trois mois, peu importe puisque nous avons 9 mois pour consommer l'œuvre. Il ne s'agit pas de vaincre dès le premier mois, mais de vaincre dans le cours de la saison assignée pour l'épreuve et de calculer ses opérations en raison du peu de moyens.

D'abord il faut exercer la petite Troupe aux évolutions passionnelles, aux équilibres et contrepoids. Nos 300 sectaires débutant en février seront sous le rapport passionnel ce que seraient sous le rapport militaire

Digitized by Google

300 paysans réfugiés dans les bois et ne sachant ni manier les armes, ni se former en ligne et en colonnes : leur chef agirait en insensé s'il les exposait au combat avant de les avoir exercés aux manœuvres et aguerris dans quelques escarmouches et dans une guerre de fuyards. Ainsi, pour exercer la Tribu aux évolutions passionnelles, il faudra pendant 2 ou 3 mois refuser l'engagement sérieux sur l'industrie et s'attacher uniquement à exercer la Tribu, tâche d'autant plus épineuse qu'on n'aura pas, comme dans une Phalange, le puissant levier du clavier général des caractères qui donne à chacun une force passionnelle double de celle qu'il peut avoir hors de clavier.

Malgré ces obstacles, la Tribu peut en 2 mois être exercée au degré satisfaisant, mais jusque-là il faudra laisser gloser les badauds et employer le temps à des opérations si plaisantes, que la cohorte académique s'écriera qu'il n'y a pas assez de petites maisons pour loger les visionnaires qui ont aventuré leurs capitaux dans cette billevesée.

Venons aux opérations d'initiative et surtout à celle d'ouverture, qui sera d'enthousiasmer la classe populaire.

La gueule est le côté faible du peuple civilisé, c'est la 1re amorce qu'il faut lui tendre. Quelle surprise pour ces familles pauvres, et surtout les 30 de classe A, de passer à un état d'abondance au sortir de leur doux ménage où l'on n'était occupé qu'à se quereller sur la misère si bien dépeinte par Molière, dont je rapporte ici les paroles :

« Pendard, dit au mari la tendre ménagère, coquin d'ivrogne, j'ai cinq enfants sur les bras. — Mets-les par terre. — Qui me demandent du pain. — Donne-leur le fouet, carogne. » Et là-dessus le tendre époux donne la bastonnade à la tendre épouse.

Voilà les doux plaisirs de la morale et du tendre ménage civilisé. Quelle surprise, dis-je, pour ces habitués d'enfer conjugal, de se trouver transportés dans un vaste et bel édifice, où l'on n'exigera d'eux que d'apporter de l'appétit et de la gaîté à des tables bien servies sans luxe, de s'habituer à varier les rassemblements, tantôt d'amour et d'amitié, tantôt de famille ou de corporation, les varier en outre dans chacun des 4 titres, c'est-à-dire habituer les enfants mêmes à cette variété, sauf celle des réunions d'amour qui ne sont pas de leur compétence.

On ne saurait proposer au peuple de condition plus acceptable, et il est hors de doute qu'il sera enchanté de ce nouveau genre de vie auquel se joindra l'avance du bon vêtement et bon logement. On aura fait un grand pas vers l'harmonie passionnelle en créant dans les banquets du peuple un lien ignoré même des sybarites civilisés qui n'ont aucun art pour contraster, alterner et graduer les groupes de repas dans les 4 titres; sur cette seule épreuve, les coryphées de civilisation s'avoueront déjà vaincus en théorie de plaisir. L'objet principal est de vaincre la

Digitized by Google

civilisation en industrie; l'un conduit à l'autre, mais la voie régulière est de former des liens passionnels à quelque prix que ce soit. Ils seront ébauchés quand le peuple aura passé une quinzaine dans ce nouvel état, dans cette variation graduée des réunions de la table, système qu'on n'aura point éprouvé sur les 150 sociétaires d'avant garde qu'on aura installés dès l'automne; ils auront suivi le régime de la période Sérigermie, 6 1|2, qui est très différent de celui de Sérisophie, période 7.

Une fois habitué et devenu calme dans le plaisir comme le sont les riches dans leur bien-être, le peuple s'enquerra des moyens de maintenir cet heureux train de vie, et offrira sans qu'on l'exige ce qu'on n'aurait pas obtenu par des serments, la promesse de se dévouer à la Tribu, d'en servir les intérêts au péril de sa vie. Ce sera l'instant de commencer à spéculer sur l'industrie.

« Eh ! pourquoi ne pas commencer d'emblée, diront quelques sots? pourquoi habituer pendant un mois le peuple à des bombances perpétuelles qui le rendront incapable de retour au travail? » C'est que notre objet est d'organiser le travail attrayant qui ne se fonde pas, comme le nôtre, sur la peur de la famine et autres ressorts subversifs.

Il faut donc s'appliquer d'abord à développer entre nos 400 sectaires les ressorts d'unité harmoniques, savoir: la composite, la papillonne et la cabaliste. On ne saurait faire un pas vers l'harmonie, si on ne prend pour boussole les 3 passions distributives qui régissent les 9 autres, et pour façonner notre faible essaim à développer combinément ces 3 passions, nous n'avons de ressource que dans ((le mode majeur d'Amitié et d'Ambition; nous ne pouvons pas moduler en mineur, en Amour et en Famillisme, l'un étant criminel selon nos lois, et l'autre impossible par défaut de liens de consanguinité entre nos 400 sectaires; nous pouvons encore moins moduler en unitéisme, c'est-à-dire en majeur et mineur conjugués, puisque nous sommes limités aux ressorts majeurs d'ambition et d'amitié,)) le plaisir de la table, ressort d'autant plus précieux qu'il est tout puissant sur le peuple; il faut commencer par exercer le peuple et non pas les riches qui, à leur tour et lors de l'entrée en 2e phase, resteront une quinzaine spectateurs hésitants et presque récalcitrants.

Il n'y aurait aucun moyen d'exercer subitement la Tribu entière aux évolutions passionnelles; cela serait possible dans une Phalange de grand clavier, mais non pas dans cet embryon de Tribu si restreint dans son coup d'essai. On commencera donc à dégrossir le peuple A et B, l'enthousiasmer par les festins en contrastes, en identique et en alternat et gradation sur les divers titres cardinaux, et lorsqu'il sera habitué à manier les armes passionnelles, c'est-à-dire les 3 distributives, on pourra par degré, avec de grands ménagements, l'exposer au feu

Digitized by Google

industriel, c'est-à-dire aux groupes et séries agricoles distribués selon les lois des 3 distributives. Jusque-là et pendant le 1er mois, peu importera qu'il n'ait exécuté que de faibles travaux, qu'il n'ait pas même gagné sa subsistance, pourvu qu'il ait réussi sur le point essentiel, qui est le maniement des armes, c'est-à-dire des 3 passions Distributives et surtout de la Cabaliste équilibrée selon les lois indiquées aux Chapitres spéciaux. D'ailleurs ce ne sera pas trop d'un mois dans tous les cas, pour que les sectaires apprennent à se connaître, et jusque-là il vaudra beaucoup mieux avoir perdu quelques jours que de hasarder aucune opération avec des [ ] qui n'ayant pas de liens formés, pas d'exercice passionnel, faibliraient devant le moindre obstacle et fausseraient leur jeu au lieu de le perfectionner.

Je suppose que ces préparatifs auront lieu en février-mars, et avant l'ouverture des grands travaux de jardin ; les classes populaires A B C, seront déjà dégrossies sur la pratique des 3 distributives ; elles s'y seront essayées non-seulement dans les festins, mais dans quelques ateliers et séances d'étables et de serres variées de 2 en 2 heures au plus ; le travail des jardins survenant en mars les façonnera tout-à-fait à la manœuvre de série.

Alors, on notifiera définitivement aux 3 classes A B C, les clauses de l'association qui auront été énoncées dans le programme, entre autres le travail en commandite avec dividende à chacun sur la masse du bénéfice général et répartition selon les 2 facultés de capitaux et industrie, ainsi qu'il a été expliqué touche 6e majeure. La distinction d'un dividende affecté aux lumières n'étant pas nécessaire dans cette petite société, il suffira de répartir par 2/3 au travail et 1/3 aux capitaux.

Le peuple, du moment où il aura joui seulement un mois de ce genre de bonheur inconnu même à nos riches, du plaisir de développer sans cesse les 3 passions distributives, adhérera avec transport à toute condition qu'on lui indiquera comme essentielle au soutien de la Tribu. On ne lui en recommandera qu'une seule, celle de bien choyer et satisfaire les 21 familles riches qui vont entrer en loyer, et auxquelles la Tribu s'engage à fournir un corps de domesticité combinée, qu'on aura déjà organisé et dressé pendant les essais de mars. Donnons quelques lignes à le définir.

CHAPITRE VII.

DU SERVICE COMBINÉ SIMPLE.

Il faut ici répéter divers principes émis. Le premier sera que dans toute évolution d'harmonie passionnelle, il faut se conformer en plein

Digitized by Google

au vœu des 3 distributives et les prendre pour guides constants. Il faut donc en service combiné que le domestique travaille par cabale intriguée et contrebalancée, selon la 10e passion; qu'il soit enthousiaste de ses fonctions et de ceux qu'il sert, afin de réunir selon la 12e passion un plaisir matériel et un spirituel; enfin, qu'il alterne dans ses fonctions, selon les règles de la 11e ou papillone.

Aucune de ces conditions ne serait remplie si l'on faisait un service mercenaire près d'un individu; il plaît aujourd'hui à son valet, il peut demain lui déplaire. Il en est de même du travail qui peut plaire aujourd'hui et fatiguer demain. D'autres inconvénients se rencontrent par milliers dans le service individuel, chose la plus opposée à la destinée de l'homme qui, au contraire, trouve un plein essor des 3 distributives dans le service combiné dont j'ai donné une description en traitant des Pages de la Phalange.

Tel est le procédé qu'on adoptera dans la Tribu, et les riches à leur entrée trouveront une domesticité non individuelle, mais composée environ de 150 personnes, hommes, femmes et enfants. Chacun des riches en aura au moins 30 à 40 en service spécial, et opte par préférence affectueuse, par sympathie, dont le concours sera déterminé en moins d'une 15e.

La série du service combiné ou des Pages, loin de se considérer comme domestique, a pour 1er statut de considérer comme tache l'acceptation d'un salaire, elle éliminerait comme infâme celui qui recevrait un cadeau pour fait de service. Il est payé par les dividendes que la Tribu assigne à sa Série comme à toutes celles dont il est membre.

Je ne prétends pas dire que, dans la Tribu, une douairière ne puisse par amour faire des présents à un jeune page sans fortune, dont les services lui sont agréables, mais qu'elle se gardera bien de donner à ce présent les couleurs d'un salaire, si elle ne veut exposer le jeune homme à être ignominieusement congédié par la Série et peut-être par la Tribu. Au reste, le peuple est trop heureux dans ce nouvel ordre, trop insouciant du lendemain et trop fier de son sort, pour conserver l'esprit mercenaire de Civilisation. Cela peut sembler douteux, mais on s'en convaincra plus loin. Je reviendrai sur cette démonstration quand j'aurai expliqué en détail le sort du peuple de la Tribu. Ajoutons quelques mots sur le service combiné.

Dans cette fonction comme dans toute autre, il faut s'attacher à équilibrer les groupes dans les 3 divisions. l'actif ou classe des excellents;
le neutre ou classes des moyens;
le passif ou classe des faibles.

Sans cet équilibre, on ne verrait naître dans un groupe ni gaîté, ni émulation, ni accords, ni discords combinés, et remarquons bien que

Digitized by Google

les discords sont aussi précieux en harmonie que les accords, pourvu que la proportion soit observée.

Il faudra donc veiller soigneusement à ce que dans un groupe de Pages ou pagesses, quelle que soit la fonction, l'on puisse trouver les 3 genres de sectaires, et qu'il y ait option sur 3 individus au moins dans chacun des 3 genres. Ainsi les moindres groupes en pages et pagesses devront être de 9 à 10, et plus s'il est possible.

J'établis cette règle, parce que c'est une série plus chanceuse que d'autres, et qui mérite beaucoup plus de soins; elle figurera très efficacement dans le ressort dont on fera usage en 3e section pour frapper un coup décisif. Il faut donc l'organiser fortement et assurer à ses moindres groupes un plein essor d'équilibres et de contrastes.

En supposant cette série portée à 160 personnes, on pourrait établir le contenu de ses 13 groupes, comme il suit :

9. 9. 10. 11. 10. 11. — 12. — 11. 10 11. 10. 9. 9. = 112.
10. 10. 11. 11. 11. 12. — 16. — 12. 13. 13. 13. 14. 14. = 160.

Selon ce tableau, les moindres groupes étant égaux ou supérieurs au nombre 9 qui comporte déjà le parfait équilibre, ce sera une série d'élite si on l'élève aux proportions que je viens d'indiquer. Quand elle sera plus exercée et plus renforcée en nombre, on la subdivisera en 32 groupes, la plupart de 7, pour en faire une série binoctavienne régulière qui a plus de ressorts qu'une série libre.

Rien ne sera plus facile que de l'organiser d'abord en monoctavienne selon le tableau, car le service combiné est un véritable amusement, moyennant les conditions indiquées ( ) et l'absence de salaire et de sujétion individuelle. Si à toutes ces [ ] on ajoute celle d'une série bien équilibrée, je ne réponds pas que des gens riches à 100,000 écus ne s'enrôlent au bout de 2 mois dans la série du service combiné qui assurément s'élèvera bien vite à 200 sectaires. J'ai fait observer ailleurs qu'on entend dire à des gens vivant dans l'aisance : j'aurais été un bon domestique. Ils le seront d'autant mieux quand le service, loin d'être astreint à la domesticité personnelle et aux caprices de l'individu, sera au contraire une fantaisie momentanée, dégagée de tout assujettissement, apte à faire briller les talents de ménage et agréable à exercer dans des groupes exactement équilibrés en cabale, en enthousiasme et en variété. Ces groupes font le bonheur de la vie, quel que soit l'objet sur lequel ils opèrent. Il n'y a point de bonheur sans essor combiné des 3 distributives, et le bonheur est partout où elles peuvent se développer sans entraver aucune des 9 autres. Chez nous, la domesticité ferait entrave à l'honneur, branche d'ambition, mais dans la Tribu cet inconvénient ne peut pas avoir lieu, puisqu'on

Digitized by Google

ne sert pas l'individu et qu'on n'est pas salarié par lui, ni engagé avec lui.

D'ailleurs dans cette série où les plus pauvres mêmes ne font rien qui puisse avoir une teinte de service individuel ou rapproché de la sujétion, les plus riches se tiennent aux fonctions rectrices donnant titre de majordome. Chacun des groupes a ses officiers qui se bornent à diriger. Le groupe foyer de 12 personnes est presque entier composé de majordomes, et, par une propriété naturelle aux séries, chacun des chefs soutient et fait honorer les moindres fonctions de sa série. C'est là le point par lequel l'Harmonie contraste sans cesse avec la Civilisation où chacune des classes non corporées cherche à avilir ses pareils inférieurs en fortune : un riche banquier se moque d'un petit marchand, nommé carotteur. Il n'en est pas de même des corporations : un premier président soutient le moindre huissier, un évêque soutient le bedeau, un colonel soutient son soldat ; il ne veut pas qu'il se déshonore par aucune action vile, mais il ne souffre pas non plus qu'on avilisse le soldat en fonctions. Bref, les corporations, même dans l'ordre civilisé, ont la propriété de se faire respecter et de respecter leurs membres. Supposons ce ressort élevé au décuple d'intensité et nous aurons la mesure du respect que méritera et qu'inspirera la série du service combiné ou toute autre série de la Tribu.

Toutefois, c'est un débat à renvoyer jusqu'au moment où nous traiterons du service passionnel composé. Celui-ci n'est que simple, *quia* ne module qu'en amitié simple et ambition simple, énigme dont je renvoie l'explication jusqu'au moment où je traiterai dudit service modulant en amitié composée et ambition composée.

Nous aurons à traiter, mais dans d'autres chapitres, des charmes que trouvent dans le service composé les servis comme les servants, je ne dis pas les maîtres et les valets, puisque ni les mots ni le sens qu'on y attache ne peuvent être applicables à l'Harmonie et à la Tribu qui en est l'esquisse.

Le premier avantage que les riches y trouveront dès le début sera celui d'avoir en foule tous les serviteurs, tandis qu'une famille de 30,000 fr. de rentes ne peut en avoir qu'un seul. Comment cette famille aurait-elle 3 ou 4 cuisiniers de divers systèmes, des cuisines en pareil nombre avec variété habituelle, des voitures de toute saison, 30 et 40 pages spéciaux et intelligents sur chaque fonction, et, qui plus est, l'option sur plusieurs, au moins 3, d'une même espèce de fonction et 3 d'une variété ? Un tel train est celui de l'homme à 300,000 fr. de rente, et cette jouissance, vraiment précieuse pour les riches, est le ressort qui va préparer dans la Tribu une sorte de lien très-impraticable en Civilisation, c'est l'affection des riches pour les pauvres, et des pauvres pour les riches.

Digitized by Google

[Note marginale :] Disent que domestiques, tourment des honnêtes gens: *atqui* honnêtes gens, tourm. des domestiques : *ergo* besoin d'innovation.

Chacun dans la Tribu peut être à la fois page et ouvrier, adopter quelque branche de service qui ne l'occupe que peu d'instants ou à certains jours ; et comme le service n'est pas personnel et n'a rien de dégradant, on verra s'y adonner la foule des ménagères que le nouvel ordre aura rendues inutiles par l'économie de bras et de temps, résultant de l'ordre sociétaire; on pourra organiser les services divers selon le procédé d'harmonie ( ), c'est-à-dire en groupe affecté à chaque branche. C'est le moyen d'établir l'émulation et la dextérité, surtout parmi les enfants, très-maladroits en Civilisation et rebutés par la longueur et la continuité d'un service. La Tribu, en formant quelques groupes, réduira déjà les fonctions à une courte durée et ménagera des alternats et relais qui préviendront le dégoût.

Ainsi le riche dans ce [ ] ne verra autour de lui que des serviteurs empressés et non des mercenaires ennuyés et [ ]. On se sera exercé au service combiné avec la Tribu même et on l'opèrera vers les familles riches avec d'autant plus d'empressement qu'on fondera sur leur satisfaction l'espoir du succès de la tribu.

Avant l'installation des 20 familles riches, les 2 classes de 1re phase A B C et de 2e phase D E, seront déjà portées d'affection l'une pour l'autre. Parmi nous, les pauvres ne s'occuperaient que des ruses à employer pour piller les 20 familles riches qui vont habiter l'édifice, les riches ne s'occuperaient que de précautions pour se garantir des pauvres, les spolier et s'enrichir à leurs dépens. Ici les 2 classes apportent des vues bien différentes. Le peuple sachant que la continuation de son heureux sort, le maintien de la Tribu tient au contentement de ces 20 familles riches, s'enquiert à l'avance des moyens de leur être agréable, ce qui est bien facile dans le service combiné, où loin d'être valet on n'exerce que pour des individus préférés sur une masse. D'autre part, les riches sont empressés d'habiter cette Tribu dont ils ont tant de charme à se promettre ; ils ont entendu vanter ses nouvelles méthodes sur la variété des réunions de table ou de plaisir, ils se proposent d'imiter cette distribution, ou d'en essayer quelques détails. Ils auront de plus l'avantage de jouir des plaisirs connus sans avoir les embarras de préparatifs, surveillance et gestion ; le service combiné leur garantit la faculté de pouvoir tout obtenir au plus bas prix, sans autre peine que de commander, d'être à l'abri de fraudes sur toutes les fournitures et de s'assurer de cette fidélité de gestion en intervenant dans la régie par une section de conseil tirée de la classe riche.

Les 2 classes, riche et pauvre, dès le début se trouveront donc en accord présomptif et respectivement désiré ; mais pour donner une idée

Digitized by Google

de l'empressement du peuple à satisfaire les riches, il faut avoir quelque notion de son bien-être dans ce nouvel état et pour cela descendre aux minutieux détails des plaisirs, et surtout de la nourriture. C'est le premier côté par lequel il faut capter le peuple pour l'amener par degrés aux accords industriels dont on ne pourra organiser le système qu'autant que la Tribu aura fait la conquête d'elle-même et sera enthousiaste de son sort. Nous allons donc procéder dans une 2e section à l'analyse de ces jouissances nouvelles qui feront de toute la classe populaire une troupe de séides aveuglement dévoués au bien de la Tribu.

Il restera à démontrer que le bonheur des riches, ou essor des 3 distributives, étant *dans l'ordre combiné* inséparable de celui des pauvres, on obtient l'un et l'autre dès qu'on obtient l'un des deux. Attachons-nous donc à la branche inconnue du problème, au bien-être des pauvres si écrasés en Civilisation, et remarquons bien dans cet examen combien les riches se sont abusés depuis 3,000 ans par l'ignorance de deux vérités politiques; l'une, que le bien des pauvres étant inutile et dangereux au bonheur des riches en civilisation, ils ont pu croire que la saine politiques exigeait l'oppression et la [ ] du pauvre; l'autre, que le bonheur des 2 classes étant inséparable dans l'ordre combiné, on a le secret de la théorie du bonheur des riches dès qu'on a celle du bonheur du pauvre, dont nous allons donner le tableau dans la 2e section où je suppose les classes D E installées et la Tribu parvenue à sa 2e phase.

CHAPITRE VIII.

CLÔTURE DE LA PREMIÈRE PHASE.

A la fin de mars, notre noyau de 300 débutants est dégrossi, exercé, parvenu au point des soldats qu'on envoie du dépôt au régiment. Une circonstance a concouru à accélérer leur éducation passionnelle, c'est l'influence du cadre de 150 sociétaires, moitié de la classe A, B, C, qui était entrée en exercice dès l'automne précédent et avait passé l'hiver en régime de Sérigermie (Période 6 1|2). Ce régime sujet à discipline et pourtant voisin de la Sérisophie (Période 7) avait disposé et façonné le cadre d'hiver. Les 150 qu'on y a adjoints en février ont trouvé pareil nombre d'hommes déjà disciplinés, familiarisés avec les localités et avec un genre de vie assez voisin de celui de Sérisophie qui a commencé en février.

La sérigermie a déjà les coutumes matérielles de sérisophie, comme le travail en groupes distingués par uniforme et ornements; elle en a déjà le travail politique, la coutume de la Bourse où se négocie le ras-

Digitized by Google

semblement des groupes, elle n'a pas l'engrenage des séries, les facultés d'alternat; mais 150 hommes exercés en ce genre de vie depuis quelques mois sont déjà un cadre bien apte à recevoir et éduquer des recrues d'harmonie. Or, comme 150 hommes exercés suffisent pour imposer et donner le ton à pareil nombre d'arrivants, on n'aura point eu de désordre à essuyer dans les premiers jours de février en introduisant 150 gens du peuple et leur donnant *la volée passionnelle* ou pleine liberté ; elle n'a point enivré les 150 Serigermes d'automne, ce sont des habitués de bien-être ; ils ont, par le bon exemple, contenu et dirigé les arrivants dans l'exercice de la liberté ; ils en auraient contenu le double et le triple; on sait qu'il suffit de 100 vieux soldats pour tenir en respect et façonner au devoir mille conscrits qu'on leur incorpore. Ainsi la volée passionnelle s'est effectuée sans désordre, et l'habitude a été contractée au bout d'une 15e, parce qu'on a pu dès les premiers jours introduire la manœuvre harmonique, l'emploi des 3 Distributives auxquelles étaient déjà un peu initiés les 150 Serigermes d'automne.

Nous avons donc à la fin de mars 300 hommes exercés et que j'ai à dessein choisis dans la classe pauvre en gradation. Toute affluence de riches ou de moyens aurait été impossible à manier, parce qu'habituée à l'abondance, à la bonne chère, elle n'en aurait pas goûté le charme, et on n'aurait pas pu faire valoir ce bien-être comme stimulant et ressort d'empressement à étudier l'art des équilibres passionnels, par accord et discord de groupes et séries, harmonisés en contraste, identité, alternat et gradation.

Notre noyau de 300 hommes est déjà manouvrier en ce genre, soit en spirituel, soit en matériel, c'est-à-dire qu'il sait éviter en matériel les germes d'excès et de dégoût, en spirituel les germes d'affadissement et d'ennui ; il sait prolonger tout plaisir sans l'user. Si ce noyau rentrait dans la Civilisation, il saurait déjà, même dans ses réunions les plus vantées, signaler mille abus passionnels qui tendent à abréger et user le plaisir ; il verrait dans les groupes les plus vantés des fautes graves contre l'équilibre; il saurait prouver à chaque philosophe qu'avec ses verbiages de modération et de sagesse, il ne marche que d'excès en excès, de bévue en bévue, et que l'essor modéré et judicieux des passions ne peut avoir lieu que dans des séries de groupes, strictement contrebalancées en toutes inégalités, auquel cas la véhémence même de la passion devient le garant de son équilibre.

Il semble qu'avec 300 hommes parvenus à ce point, y compris les enfants exercés aussi bien que les pères, quoique moins théoriciens, on pourrait déjà jeter le gant à la Civilisation et la sommer de venir voir la vraie sagesse, le vrai bonheur et de jeter au feu ses bibliothèques. La

Digitized by Google

Tribu ne se hâtera point d'engager le combat. J'ai dit qu'elle doit faire longtemps une guerre de Parthes et se dérober à l'ennemi jusqu'en août où elle sera en état de l'anéantir en bataille rangée. Ainsi la Tribu harcelée dès les beaux jours de mars par les instances d'innombrables curieux leur fermera ses portes, malgré les offres pécuniaires ; elle admettra tout au plus à un double louis par jour un très-petit nombre de personnages éminents par le rang ou les lumières ; elle ne perdra rien au délai d'admission, si elle est placée près de Paris : c'est mal spéculer que de se jeter à la tête des Parisiens.

Entretemps, on aura eu connaissance des conditions imposées pour le renfort citérieur qui doit entrer au 1er avril. L'affluence des candidats sera telle qu'on pourra, après les avoir éprouvés légèrement sur les titres des caractères, en extraire un excellent choix qui composera les 21 familles D, E, ou plus exactement une centaine d'adjoints distribués ou non par famille. Ce lien n'étant que peu nécessaire, on doit même préférer les non mariés, soit parce que les familles civilisées n'ont pas de connexion entre elles et que leur consanguinité est simple, soit parce que la non parenté est plus favorable au lien d'adoption, bien plus réciproque en affection et plus passionné que celui de consanguinité.

C'est un faible renfort que celui de 100 sur 300 et pourtant avec ce tiers en sus, nous allons passer à des manœuvres d'ordre supérieur, comme l'école de bataillon l'est à celle de peloton ; 100 personnes tirées de la classe riche des gens du monde et accolées à 300 plébéiens vont donner lieu à de grandes spéculations sur les ralliements d'extrêmes et autres évolutions passionnelles qui seront entreprises dès l'arrivée de la classe D, E. Cette installation une fois faite ; la Tribu entre en 2e phase et va tenter quelque modulation d'ordre mineur en amour et famillisme de hauts accords ; elle n'avait dans le cours de la 1re phase modulé qu'en simple, qu'en majeur isolément, les amours de 2e, 3e et 4e, seconde, tierce et quarte, qu'a pu comporter le noyau antérieur, n'étant pas des accords d'Unité : or, notre but n'étant que l'Unite, nous devons compter pour rien tout ce qui n'y achemine pas.

Il n'y aura rien à débattre sur les versements de capitaux avec ces nouveaux admis de classe D, E ; on pourra n'exiger d'eux que très-peu de fonds, parce que la Tribu en mars trouvera à bas prix déjà plus de capitaux qu'elle n'en voudra. Ceux qui auront pu dans ses exercices admirer le contraste de la véhémence des passions avec la sagesse dans l'emploi, la mesure et l'équilibre, ceux qui auront vu l'ardeur de ces nouveaux sectaires pour tout ce qui peut tendre à l'Unité, à la vérité, à la charité générale et à la perfection industrielle pressentiront les destins de ce noyau d'harmonie ; ils jugeront que les rêveries civilisées

Digitized by Google

touchent à leur fin ; que les passions tant calomniées étaient le plus savant œuvre de Dieu, et que l'aurore du bonheur va luire enfin pour le genre humain ; ils rougiront d'avoir pensé que la civilisation, la pauvreté et la fourberie étaient compatibles avec les vues de Dieu, et satisfaits d'avoir vu le berceau de l'harmonie sociétaire, ils s'éloigneront de la Tribu en disant avec Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quià viderunt oculi mei salutare tuum.* »

Jusqu'ici je n'ai disserté que sur des préliminaires d'unité ; la Tribu ne prétendra pas dans le cours des trois premiers mois atteindre au but ultérieur, ni produire le fruit avant la fleur ; on croira avoir beaucoup fait si on peut sur les 4 passions cardinales faire éclore des germes d'unité. Il serait ridicule de prétendre à les mettre en œuvre avant qu'ils n'eussent acquis de la force ; jusque-là on ne doit pas les cultiver en système combiné, mais les encourager isolément, tenter peu à peu quelques combinaisons partielles pour prélude à une combinaison générale dont nous allons exposer le plan sur les 4 cardinales et sur l'Unitéisme.

C'est passer de la manœuvre simple à la composée, car dans nos tentatives d'équilibre partiel nous n'avons nullement spéculé sur un concert collectif des 4 cardinales, et par conséquent des 12 passions, car partout où l'on obtient l'accord des cardinales, on obtient accord de toutes les 12 ; tel est le résultat auquel nous allons [ ].

Résumons sur l'état des choses. Je n'ai représenté jusqu'ici la Tribu qu'en système défensif, tenu pendant les 3 mois d'avril, mai, juin. J'ai compté pour rien les préparatifs de janvier, février, mars, employés à façonner la classe populaire. N'oublions jamais que la progression est loi universelle de la nature et que toute opération conduite sans graduation est toujours follement dirigée. Ce serait donc méconnaître le vœu de la nature que de vouloir donner à la Tribu dès le 1er mois (avril) l'essor qu'elle ne doit prendre qu'après 3 mois de plein exercice au bout desquels elle peut songer à prendre l'offensive, démasquer ses batteries et jeter le gant à la Civilisation.

CHAPITRE IX.

DEUXIÈME PHASE. — ÉBAUCHE DES UNITÉS MAJEURES.

J'adopte le titre d'*Ebauche d'unités*, *quia* dans la 2e phase la Tribu ne prétend pas s'élever à des développements pleins, surtout en cardinales mineures, où elle est moins forte qu'en majeures.

On n'exige de chaque âge que les produits qu'il peut donner. Or, en

Digitized by Google

comparant les 4 phases d'une société à celles d'un végétal qui donne successivement : 1° feuilles; 2° fleurs ; 3° fruits; 4° graines, on ne doit pas s'attendre à obtenir de la 2e phase le fruit qui est attribut de la 3e : il en est de même en carrière passionnelle, soit collective, soit individuelle. Exige-t-on la raison, la prudence dans un adolescent de 20 ans ? Non, sans doute, ces qualités sont un lot réservé à l'âge mûr.

Même argument s'applique à la Tribu sérisophe. Nous l'organisons en système progressif, de manière à exécuter ses développements en 4 phases. Tant que dure la 2e, nous sommes dans la saison des fleurs, nous ne pouvons prétendre qu'à des germes spécieux, des tâtonnements d'unité sociale, et non pas à des opérations décisives qui sont réservées à la saison du fruit, à la 3e phase.

Nous allons donc spéculer sur des tâtonnements d'Unité. Cela peut sembler timide. Qu'on me donne à opérer sur 1300 personnes, et je ne tâtonnerai pas ; mais tant que j'opère sur 400, je suis réduit à louvoyer, amasser des forces, exercer ma troupe et la mettre en état de tenter un coup décisif avec le petit renfort de 100 qu'elle recevra en juin.

La tribu n'hésitera point sur les branches de relations où elle verra un but fixe. Par exemple, en ressort d'Ambition, aucun des sectaires ne doutera que la Tribu ne marche à la conquête du monde, chacun d'eux pénétré de ce [ ] aura l'assurance des 400 soldats de Cortez lorsqu'après avoir brûlé leurs vaisseaux ils marchaient sur Mexico. Eh ! quelle devra être l'ardeur des Tributiens en pensant qu'il suffira à dater d'avril de 5 mois passés dans les plaisirs pour leur assurer les honneurs et les récompenses que devra le Globe aux conquérants du monde social, aux libérateurs de l'Humanité ! Ce véhicule sera si puissant que l'Ambition, dont il est branche, doit être comptée comme le plus fort de nos leviers passionnels.

Il serait illusoire, si l'on ne réussissait pas à établir l'Amitié. Les sérisophes deviendraient semblables aux civilisés, d'autant plus acharnés à se déchirer que la proie est plus brillante.

Ainsi, quoique l'Ambition soit le ressort principal de la Tribu, nous devons à peine nous en occuper. C'est sur l'Amitié que nous devons spéculer avant tout, puisque l'amitié sera le gage de succès en ambition.

La Tribu sera entourée d'ennemis. Tous les gens de bien voteront pour elle; mais qu'est-ce que les gens de bien en Civilisation ? une poignée de pygmées qu'un aboyeur de club met en désarroi. On en a trop bien vu la preuve en 1793. Si donc nous voulons opérer à coup sûr, comptons pour peu de chose le suffrage de gens estimables, et ne voyons que nos ennemis. Nous avons à lutter contre la maligne cohorte des Philosophes. Ce n'est pas avec de belles théories qu'il faut les attaquer,

Digitized by Google

mais avec des forces réelles, avec une supériorité colossale de moyens, et jusqu'à ce que ces moyens soient rassemblés, bornons-nous à des ébauches d'Unité, à des prétentions restreintes; évitons tout engagement sérieux. Quand nous aurons amassé beaucoup plus de moyens qu'il n'en faut pour garantir le succès, nous pourrons, sans rien donner au hasard, nous montrer en rase campagne, déployer d'Unité sur toutes cardinales, enfin livrer la bataille rangée après laquelle il ne restera rien des bibliothèques et des fauteuils philosophiques.

Entretemps, gardons-nous de conduire [ ] à la manière de Bonaparte qui se mettait constamment dans le cas d'être anéanti par un seul revers. Pendant 5 ans on lui appliqua cet horoscope, que l'affaire de Moscou vint justifier. Il faut, au contraire, se fortifier de manière que 3 et 4 défaites ne puissent pas compromettre. Adoptons ce principe, timide si l'on veut, mais prudent.

Je ne raisonnerais pas ainsi dans le cas où je pourrais *tailler en plein drap*, opérer par une phalange entière à 12 ou 1300 sectaires, pour 810 touches de clavier; je m'engagerais à balayer la Civilisation au bout de 6 semaines et sans louvoyer.

Mais puisque nous spéculons sur une manœuvre gênée par le défaut de nombre et de moyens, soyons conséquents avec nous-mêmes et bornons-nous longtemps à tenir l'ennemi en échec jusqu'à ce que nous ayons en surabondance les moyens de l'écraser, et donnons d'autant plus de soins à diriger la 2e phase qui est l'époque faible de la Tribu, le moment où elle pourrait commettre des fautes si elle agissait présomptueusement; soyons, en dépit des railleries, hésitants et tâtonneurs dans les 2 sections suivantes affectées à exercer la petite troupe de 400 aux esquisses d'Unité en majeur et en mineur.

Tel est le plan que je vais suivre dans l'exposé de la 2e phase à laquelle j'ai par cette raison donné le titre d'ébauche des unités majeures. Il faut sans cesse me défier de mes moyens, caver au pis en toute affaire, multiplier les sûretés, tripler et quadrupler les liens sur des accords déjà formés et constatés, puis après tant de garanties douter encore et recourir en 3e phase à de nouveaux accords et cimenter sans cesse les liens d'Unité avant de livrer bataille aux 400,000 volumes d'incohérence philosophique; et parce que la Tribu pendant les mois d'avril, mai, juin, temporisera et agira, comme Fabius devant Annibal, sera-t-on fondé a penser qu'elle se méfie de sa force? Non, mais elle veut frapper à coup sûr. Nous arriverons assez au moment décisif en août. Concertons longtemps nos dispositions et selon le précepte si bien donné et si mal suivi par les philosophes, croyons qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Étayons-nous de tous les moyens imaginables en manœuvre d'unité avant de hasarder l'affaire

Digitized by Google

décisive qui doit opérer la délivrance du genre humain, son avènement aux destinées heureuses, aux richesses, aux plaisirs, à l'harmonie sociale et à l'unité universelle.

CHAPITRE X.

COURTOISIE DANS LES RELATIONS DES DEUX SEXES, MAJEUR ET MINEUR.

L'Amour est celle des cardinales qu'il nous sera le plus difficile d'équilibrer. Ce ne sera ni en avril, ni en mai que nous y parviendrons. Commençons à préparer nos batteries, à expliquer la marche que nous suivrons.

Si les femmes n'étaient pas des esprits serviles qui ne font cas d'un homme qu'autant qu'il les tyrannise et les ravale, depuis longtemps elles se seraient indignées de la prétendue courtoisie des hommes. Ils n'ont de la galanterie que le masque, le jargon, vérité assez prouvée par la coutume du mariage et les sordides négociations des demandeurs, au moins des 9|10.

Démontrons l'accusation par quelque fait dont les dames puissent être juges. Examinons la tyrannie des hommes dans les usages du bal.

J'y remarque d'abord 3 habitudes vexatoires pour les femmes : ce sont : 1° la proposition despotique ; 2° la chance de stagnation ; 3° l'abus de toilette.

1° *La proposition despotique.* — Une femme conduite à la danse est une esclave qui appartient à tout venant. Il faut qu'elle refuse de danser ou qu'elle accepte le premier demandeur, puis une demi-douzaine d'autres dont elle peut n'avoir aucune envie et qu'elle n'a peut-être jamais vus. Plaisant divertissement, usage vraiment courtois pour le beau sexe, galanterie digne des bazars d'Orient, où la pauvre odalisque doit suivre le premier qui l'a marchandée !

2° *Chance de stagnation.* — Une femme peu connue ou peu accréditée risque de stationner pendant des heures entières. On en voit de fort belles essuyer cette disgrâce, quelquefois par le seul défaut de fortune qui suffit pour ralentir les trois quarts des galants chevaliers, bien amoureux, s'il faut les en croire ; mais, à parler net, ils ne sont amoureux que de la balance la plus chargée.

3° *L'abus de toilette.* — Quel plaisir que celui qu'on achète par trois heures de préparatifs aussi fastidieux qu'inutiles ! Car à quoi sert ce fatras de colifichets ? A rien, puisque les hommes n'y prennent pas garde ; ils n'exigent que la propreté et la grâce, et préfèrent souvent

Digitized by Google

la femme vêtue le plus simplement; ils se moquent des fanfreluches qui ont coûté une demi-journée de toilette sans embellir celle qui les porte.

Si les fêtes ont du charme dans une Tribu, c'est qu'elles sont dégagées de ces 3 inconvénients et de beaucoup d'autres qu'entraînent les coutumes civilisées. Dissertons d'abord sur le premier grief, *la proposition despotique*. Le remède est facile. Dans la Tribu, une femme à qui l'on dira : Etes-vous disposée à danser ? — répondra sans gêne : « Pas encore, » — c'est-à-dire, à mot couvert : Je ne vous accepte pas; si vous avez le droit de me préférer, j'ai le droit d'en préférer un autre. —Une femme a bien le privilége de faire ce refus sur une demande en mariage; *cur* ne l'aurait-elle pas sur une demande en valse ?

2e Grief. — *La chance de stagnation*. — Les hommes savent si bien apprécier cette vexation, qu'on en voit quelques-uns assez compâtissants s'établir *chevaliers de miséricorde* et faire danser les femmes délaissées; mais du moment où ils seraient remarqués dans cette fonction, leur choix deviendrait presque une injure à la dame qu'il fait titrer de délaissée.

Comment y remédier? Il en est un moyen facile : c'est de substituer à la miséricorde simple et incohérente une miséricorde composée et combinée, organiser dans chaque bal une série de complémentaires successifs qui s'organisent, et de tirer au sort avant le bal. Sur 32 jeunes gens, on forme les lots des complémentaires; les nos 1 à 8 le sont pour le premier quadrille et la première valse, les numéros 9 à 16 pour la seconde station, ainsi jusqu'à la quatrième; après quoi l'on recommence suivant le même ordre. Dès-lors personne n'est chevalier de miséricorde quand tout le monde l'est à tour de rôle, et les dames, n'ayant pas assisté au tirage des lots, ne savent pas si celui qui vient les demander est en tour de miséricorde ou en démarche de pure inclination.

Voilà des méthodes qui seraient faciles dans tout pays où régnerait une véritable courtoisie. L'arrivée successive des hommes ne serait point un obstacle, car les derniers arrivés prendraient le rang des complémentaires pour les 4e, 5e quadrilles. Mais comment les hommes songeraient-ils aux mesures de courtoisie, quand les femmes ne réclament pas sur la lésion, et se résignent bassement à toutes les insultes qu'il plaira aux maîtres de leur faire? La Civilisation n'a su créer, chez les femmes, que le cynisme fardé de pudeur et étranger à toute idée d'honneur. Faut-il s'étonner que les hommes n'aient, pour unique règle, que le cynisme et le sordide intérêt, seuls ressorts de la prétendue galanterie des Civilisés. Il y a sans doute un petit et très-petit nombre d'amours honorables; mais, dois-je répéter à chaque page que l'exception confirme la règle ?

Digitized by Google

3e Grief. — *L'abus de toilette.* — Celui-ci, dira-t-on, est le tort des femmes, et non des hommes, dont aucun ne provoque ce fatras de parures minutieuses. On se trompe. L'excès de toilette est encore le tort des hommes, l'effet des inconséquences morales de la Civilisation. Les femmes, dans certaines occasions de grande étiquette, comme les visites aux églises le jeudi-saint, ne s'imposent-elles pas, de commun accord, la loi d'une toilette simple et modeste, et pourquoi? Parce que le sacerdoce et les prêtres l'exigent pour la bienséance. On sait donc parfois régir et diriger la toilette selon le vœu de l'opinon. Les lois de la toilette ne sont pas plus révérées que celles des chartes constitutionnelles, qu'on sait bien, en tous pays, fouler aux pieds, quand elles déplaisent au plus fort. Si donc le sexe fort voulait sérieusement prévenir l'abus de toilette au bal, ces abus cesseraient le lendemain. Il cessera dans la Tribu, *quia* hommes et femmes trouveront leur compte à s'affranchir de cette sujétion, et adopteront, pour le bal, le négligé galant.

Les groupes, en avril, reviennent du travail avant 8 heures. S'il fallait employer 3 heures à se papilloter et falbaliser, le bal commencerait donc à 11 heures, et, pour peu qu'il durât, comment pourrait-on, le lendemain, retourner au travail avant le lever du soleil?

Les Harmoniens ont trop d'intrigues à suivre pour admettre des amusements qui feraient perdre du temps au retour du travail. Les groupes donnent un quart d'heure au plus à quitter les costumes industriels et prendre le négligé de bal et de soirée galante. Les danses commencent à 8 heures en avril. On sert le souper à 9 heures. La danse est reprise une heure après souper, et tout le monde est couché à 11 heures. Quelquefois la soirée commence par le concert ou la comédie, et on ne danse qu'après souper. Rien n'est uniforme en Harmonie.

Quant aux grandes toilettes, on les réserve pour des circonstances de gala, qui sont rares en été, ou pour les jours de pluie, qui ne sont pas gênants, vu le [ ] des communications couvertes et chauffées en hiver, ainsi qu'on l'a vu au chapitre de la Rue-Galerie, touche 3e majeure.

N'étendons pas davantage ces parallèles, qui suffisent à prouver qu'il ne règne dans les fêtes civilisées ni courtoisie pour le sexe mineur, ni économie de distribution, et que notre prétendu raffinement n'aboutit qu'à multiplier les dépenses, frustrer les hommes, ravaler les femmes. Or, quand il ne règne aucune sagesse, aucun équilibre passionnel dans les coutumes de bal, dont chacun peut être législateur, faut-il s'étonner qu'il n'en règne point dans la législation sociale, ouvrage de quelques privilégiés, et qu'elle ne soit comme le bal qu'un masque pour couvrir les vexations du plus fort qui paie les femmes de belles paroles, *de*

Digitized by Google

poussière des ailes du papillon, de plumes trempées dans l'arc-en-ciel.

D'autre part, comment expliquer l'apathie des femmes, qui assez savantes pour publier de longs romans et même des imbroglios politiques, témoin le dernier ouvrage de madame de Staël, ne s'élèvent contre aucune des persécutions masculines, pas même contre celles du bal dont jamais femme n'a proposé de moyens correctifs? Quel plaisir peuvent-elles trouver à ce rôle avilissant, à ces risibles coutumes de bal, comme la proposition despotique et le risque de stagnation? C'est double privation de ne pouvoir danser ni quand elles veulent, ni avec qui elles veulent.

« Il faut, disent nos moralistes, qu'une demoiselle n'ait point de volonté, point d'inclination, et c'est en afficher une que de préférer un tel pour la danse. Une femme doit au bal se comporter en amie de l'égalité et de la fraternité, et traiter tous les danseurs comme une famille de frères et de républicains égaux en droit. »

Voilà de beaux principes, excellents pour faire des femmes une troupe d'hypocrites et de cyniques en masque de pudeur. Je n'ignore pas que les pères sont obligés de maintenir cet ordre et de ne pas habituer les jeunes filles à manifester au bal de préférences qui empêcheraient son établissement et entraîneraient de graves [ ]. Si j'étais père, je serais le premier à soumettre mes filles à ces coutumes de retenue. J'y adhère pleinement comme civilisé; mais si ces principes sont bons pour spéculer sur l'art d'ensorceler un épouseur, la chance devient bien différente dans la Tribu. Un père civilisé ne sait pas si sa fille, avec des momeries de pudeur, sera mariée avantageusement l'année suivante et même dans deux et trois ans, tandis qu'il saura en entrant dans la Tribu que si l'opération réussit, au bout de 9 mois, lui et ses enfants auront une fortune assurée, à titre de coopérateurs à la métamorphose sociale et copartageants des récompenses que décernera le Globe. Un tel appât vaudra bien le petit effort d'accéder à quelques nouveaux usages de bal, selon lesquels il ne sera pas plus indécent à telle dame de préférer tel homme, qu'à tel homme de préférer telle dame. L'indécence n'existe que dans la violation des convenances : or, la Tribu d'épreuve, comparativement aux civilisés, est dans le cas d'un couvent de moines qui a sa règle particulière à la maison, et indépendamment des usages extérieurs de la ville auxquels un religieux se conforme quand il est hors de son couvent.

La Tribu s'attachera à s'affranchir d'emblée de toutes les formalités gênantes et ridicules, comme celle d'ôter son chapeau devant un passant. Les militaires portent la main au chapeau, et le capitaine est aussi satisfait de cette salutation que de celle d'un bourgeois qui se décoiffe.

Digitized by Google

Chaque tributaire ôtera son chapeau pour les saluts extérieurs faits dans les rues où on est civilisé ; mais, dans l'intérieur de l'édifice, il ne se découffera pas, à moins de convenance générale ou personnelle.

On proscrira soigneusement diverses niaiseries morales qui s'affublent des noms de décence, bienséance, et qui ne sont que servitude et absurdité. Une mère est condamnée à rester quatre heures sur un siége pendant que sa fille danse. J'ai souvent demandé aux mères si elles prenaient plaisir à rester ainsi clouées pendant quatre heures. — Non, disaient-elles, cela me fatigue et m'ennuie beaucoup. — En ce cas, pourquoi ne pas vous promener dans la salle avec d'autres dames, vous mettre, comme les hommes, dans le centre pour la valse ? — Là-dessus les mères frémissent à l'idée de faire un tour de salle défendu par la morale, et cependant cette circulation des mères serait quelquefois nécessaire dans l'intérêt de la morale pour savoir ce que devient leur fille, entraînée dans une contredanse lointaine où il se pourrait qu'on lui glissât quelque billet doux. Les mères civilisées, du moins en France, n'ont pas le droit de faire ces promenades permises à tout homme.

Voilà des servitudes fort inutiles dont la Tribu s'affranchira dès le premier jour. Elle devra, pour l'étiquette et les manières, être comparativement à Paris ce que Paris est aux provinces. Les provinciaux, vrais Chinois en étiquette, croiraient outrager la morale si toute la compagnie ne se levait à l'entrée et à la sortie de chacun et si la dame et son époux manquaient à faire cinquante voyages pour introduire et reconduire les entrants et sortants. Cette coutume apprête à rire aux Parisiens quand on leur en parle. Ils ont le bon sens de laisser chacun entrer et sortir comme il lui plaît sans obliger personne à se déranger pour lui et pour la morale ; mais, quoiqu'on soit à Paris plus sensé en affaires d'étiquette que dans aucun autre pays, il y reste encore une foule de sujétions oiseuses, ridicules, tyranniques. La Tribu en fera justice ; elle en dressera un tableau, une liste de proscription pour les bannir franchement de ses séances, et les Parisiens, au sortir de ce nouveau monde social, avoueront qu'on ne sait pas vivre à Paris, qu'on y est encore tout bouffi de morale et d'étiquette.

On n'en finirait pas si l'on s'arrêtait à passer en revue les coutumes civilisées qui s'opposent aux 3 conditions assignées, savoir :

1° L'amalgame économique des plaisirs ;

2° Le lien fédéral des classes hétérogènes ;

3° La satisfaction des 3 sexes, majeur, mineur et neutre.

Quand la Civilisation ne sait pas, dans les moindres choses, comme un bal, concilier les intérêts des femmes avec ceux des hommes, établir dans leurs convenances une balance équitable, même pour les en-

Digitized by Google

fants, comment saurait-elle concilier des classes qui s'avouent antipathiques, et le sont de fait, comme les riches et les pauvres, dont le rapprochement et le lien fédéral vont devenir l'objet principal de nos calculs ?

Préludons à ce grand problème en continuant sur les plaisirs du peuple qui, assez étrangers aujourd'hui au bien-être des riches, du moins en apparence, en deviendront inséparables dans l'Harmonie où le bien sera en gradation échelonnée et contiguë pour les diverses classes, c'est-à-dire que les pauvres, les moyens et les riches, tendront collectivement à un bonheur croissant, dont je vais représenter figurément l'échelle.

	Pauvres.		Moyens.		Riches.	
Barbarie.....	—	1.		0.	+	1
Civilisation.....		0.	+	1.	+	2
Garantisme.....	+	1.	+	2.	+	3
Sérisophie.....	+	2.	+	3.	+	4
Harmonie simple.....	+	3.	+	4.	+	5

Pour apprécier la régularité de cette échelle, il faut considérer que l'esclave barbare, le captif d'un bagne d'Alger, loin d'être au degré 0 en fait de bonheur, est à la souffrance réelle exprimée par le signe — *moins un*; que le petit bourgeois de barbarie, sans cesse vexé par les officiers du pacha et par le moindre jannissaire, est au degré 0 en fait de bonheur, et que le riche barbare, obligé de cacher son or et d'acheter quelques protections et redouter le fatal cordon, n'est qu'au 1er et faible degré de bonheur exprimé par + 1, *plus un* (1).

L'échelle s'élève un peu en Civilisation, et notre classe plébéienne, collectivement envisagée, est déjà à l'absence de bonheur ; car, en subdivisant les plébéiens, on trouverait pour l'échelle d'analyse :

Populace, gueusaille.....	— 1	Terme moyen 0 de bonheur pour les plébéiens civilisés.
Salariés, petits ouvriers...	+ 1	
Artisans, petits fermiers...	0	

La bourgeoisie, distinguée de même en 3 échelons, 0, + 1, + 2, donnerait pour terme moyen les degrés + 1 de bonheur, et la classe riches + 1, + 2, + 3, donnerait, en terme moyen, + 2.

Si le riche veut s'élever au degré 2, 4, 5, il faut qu'il avise aux moyens d'élever proportionnément les 2 autres classes, et qu'il se désabuse du faux principe philosophique : « il faut qu'il y ait des pauvres pour qu'il y ait des riches, » principe très-applicable à la Civilisation,

(1) *Atqui* si Barb. = + 1, *cur* non attiré par sort de riche Civil. qui = + 2 ? *quia* incoh. n'attire pas, grosse comète n'attire pas petite.

Digitized by Google

qui ne peut comporter, en échelle consécutive, que les 3 degrés, 0, 1, 2, *pauvre*, *moyen*, *riche*. Il faut donc, en Civilisation, pour élever le riche au degré 2, que le peuple soit maintenu à 0. Mais s'ensuit-il que le riche, si peu satisfait en Civilisation, et toujours mécontent de son sort, ne doive pas mériter d'atteindre aux degrés 3, 4, 5? Or, pour l'y élever, on ne peut pas élever la seule classe riche, mais élever les 3 classes en échelle générale, et si j'avance que la sérisophie conduira le riche au degré 4 en échelle de bonheur, je dois prouver d'abord qu'elle élèvera le pauvre au degré 2, et le bourgeois au degré 3.

Qu'on ne s'effarouche donc pas des tableaux d'un ordre social où le pauvre sera, dès le début, aussi heureux que nos sybarites, puisque le seul moyen de satisfaire leurs immenses désirs et combler le vide de leurs âmes, *atra cura*, est d'élever le système social à une échelle supérieure où le lot actuel + 2, assigné au riche, deviendra lot du peuple, et où par suite la classe moyenne atteignant à un lot supérieur numéroté 3, la riche atteindra nécessairement à un lot plus élevé qu'il faut nommer 4.

Les riches doivent donc sourire au tableau que je vais tracer du bien-être du peuple dans les périodes 6, 7, 8, car la conséquence de ce tableau est que le sort du riche sera amélioré en même rapport, ainsi qu'on s'en convaincra dans les chapitres qui traiteront de l'accroissement du bonheur des riches, dont je suis obligé de renvoyer les tableaux à la fin du traité; l'attraction industrielle étant la cheville ouvrière du bonheur social, il faut bien débuter en industrie attrayante, comme en industrie répugnante, par traiter de la classe populaire, qui est le principal rouage du mouvement industriel.

Plus d'un lecteur ensorcelé de morale pensera que, dans une épreuve comme la Tribu, où il s'agit des grands intérêts du genre humain, et surtout des problèmes d'accord industriel, de rapprochements entre les riches et les pauvres, c'est une inconséquence que de s'occuper de l'organisation du plaisir avant celle de l'industrie. Mais (faut-il cent fois le redire?) tout doit ici marcher de front : industrie, plaisir et politique sociale, et tout doit reposer sur les mêmes principes. Ainsi, peu importe qu'on traite d'un bal ou d'un congrès des représentants du peuple : toute assemblée passionnée doit se régir selon les principes généraux d'Harmonie, si elle veut arriver à l'Harmonie passionnelle. Sous ce rapport, un bal est aussi digne d'attention que l'auguste assemblée des représentants d'un pays libre, que Robespierre mettait en coupe réglée. D'ailleurs, si nous ne savons pas mettre le bon ordre dans une assemblée de plaisir, comme un bal sur lequel chacun peut opiner, comment le mettra-t-on dans les affaires publiques, sur lesquelles ne sont admis à opiner que ceux qui paient mille francs d'impôt foncier, ou reçoivent

Digitized by Google

40,000 fr. de rente pour le bien du commerce et de la charte? Considérons donc les fêtes de la Tribu comme égales en importance à ses travaux, puisque l'accord ne peut s'établir dans les uns sans s'établir dans les autres, et qu'elle n'arriverait pas à l'unité industrielle, si elle n'arrivait pas auparavant à l'unité passionnelle.

Je ne m'arrête pas à déterminer les nouvelles méthodes qu'adoptera la Tribu d'épreuve pour abréger le cérémonial tout en maintenant la décence. Je pourrais me tromper sur ces détails minutieux pour lesquels je n'ai aucun goût; je me borne seulement à recommander les principes et préciser les problèmes dignes d'occuper un aréopage féminin; car ceci est de la compétence des femmes bien plus que des hommes.

Par exemple, citons le problème de refus personnel pour la danse. Une demoiselle, dira-t-on, désoblige un homme si elle le refuse et qu'au même instant, devant lui, elle accepte le voisin. Comment faire pour assurer le libre choix de la demoiselle et sauver aux danseurs éconduits l'affront d'un refus personnel? C'est une question de haute politique baladoire et l'affaire n'est pas si étrangère qu'on peut le croire aux principes d'équilibre passionnel. Il faut se garder en passions de dédaigner la théorie des menus accords; ils tiennent aux mêmes lois que les accords transcendants relatifs à l'ambition, source de tant de fureurs. Etudions ce petit problème du refus de bal aussi régulièrement que nous étudierions celui de concilier des prétendants au trône qui font égorger les nations pour leur cause.

Partons du principe établi touche 2°, que le simple est source de discorde, le composé et le mixte, source de concorde. Concilions donc ce refus avec les lois du composé et du mixte. Le refus dans l'ordre actuel serait simple. Il équivaudrait à ces mots : « Non, je ne vous accepte pas pour la danse; vous me déplaisez; je choisis un tel qui me plaît. » Les formules employées pour gazer ce refus direct n'empêcheraient pas que le refusé ne sentît l'offense, et il pourrait s'ensuivre un duel, ainsi qu'il est tant de fois arrivé dans toutes les villes.

Déterminons donc un mode de refus qui soit composé ou appliqué à plusieurs personnes, et mixte, c'est-à-dire équivoque, indirect, passif, un mode par lequel on refuse sans refuser; beau problème pour les dames civilisées si expertes en caméléonisme!

Je ne me flatte pas de satisfaire à tout; je n'ai pas même été content de la première solution que j'ai trouvée, c'est pour cela que je renvoie aux personnes compétentes le soin d'en chercher une meilleure; mais je vais indiquer un procédé qui, bien que défectueux, peut mettre sur la voie de plus habiles que moi.

Digitized by Google

Une salle de bal est entourée de tringles mobiles et supportant des liteaux en croissant, percés de trous, comme les bords du trictrac ; au milieu est un pivot mobile qu'on hausse à volonté, et qui ne contient que 4 trous.

Les danseurs apporteraient ou loueraient, à l'entrée du bal, un paquet d'une douzaine de flammes, nombre suffisant, car on ne peut pas demander plus de 12 personnes à la fois. Chacun a pour ses flammes des couleurs spéciales. Il est aisé de les différencier de mille manières en assemblant seulement 3 couleurs, soit parallèlement, soit transversalement. Cette liasse n'équivaut en grosseur qu'à un demi paquet d'allumettes.

Les tringles débordent d'un pied le rang des sièges où les dames sont assises.

Tout danseur désirant une dame lui demande la permission de déposer sa flamme devant elle ; il la place à l'un des trous du croissant percé. La dame répond par une inclination ou quelques paroles qui ne préjugent rien sur sa décision.

D'autres demandeurs surviennent et déposent aussi leurs flammes ; ce sont des petites enseignes longues de 5 à 6 pouces.

La dame voit, parmi les flammes présentes, celles qu'il lui plaira de choisir. Elle en laisse arriver un bon nombre ; enfin, lorsqu'elle est décidée, elle déplace les flammes qui lui conviennent, les pose sur le pivot central, un peu plus élevé que le croissant. C'est un indice d'acceptation. Après quoi, les autres prétendants peuvent retirer leur flamme non agréées pour cette fois.

S'il n'y a que 2 flammes, la danseuse doit les agréer toutes deux, pour éviter le refus personnel ; mais, dès qu'il y a 3 flammes ou plus, elle peut n'en agréer que le tiers, et ne doit jamais en refuser, ni une seule, ni moins d'un tiers de celles placées au croissant.

Il faut, pour éviter d'offenser l'amour-propre, que les refusés soient en nombre multiple, afin que le refus soit composé.

Les acceptés ne doivent pas excéder 4. Ainsi, celle devant qui on a déposé 12 flammes et dont le croissant se trouvera rempli ou plein ne pourra pas placer au pivot plus de 4 flammes. Les plus élevées indiquent les deux premiers admis, les inférieures indiquent les 3e et 4e admis. La gauche indique le premier rang, parce qu'elle est côté du cœur et de l'orient, et côté d'honneur en Harmonie.

Après ce choix, les 8 refusés viennent retirer leurs flammes ; ils peuvent avoir été acceptés ailleurs, car un homme en place devant plusieurs dames. Les acceptés ne retirent les leurs que successivement, après les contredanses ou valses à eux allouées.

On ne replace de nouvelles flammes que lorsqu'il n'en reste qu'une

Digitized by Google

au pivot, afin que les dames n'aient pas, à l'issue de chaque valse ou quadrille, un galimatias à débrouiller sur les rangs de chacun. C'est bien assez que l'opération du choix se renouvelle à peu près d'heure en heure.

Les dames civilisées, harcelées par 20 demandeurs, à qui il faut promettre, seraient presque obligées de se faire suivre par un teneur de livres. A peine sortent-elles de la danse, qu'un essaim les entoure en chicanant sur les rang. – Moi, je suis pour la septième. — Non, monsieur, vous êtes pour la huitième ; c'est monsieur *un tel* qui est pour la septième. — Là-dessus débat entre les deux champions. Or, combien de fois les a-t-on vus s'aller couper la gorge, le lendemain, par suite de cette confusion, ou par l'offense des refus simples, qui mettent aux prises deux candidats seulement.

Un bal n'est-il pas une corvée pour une dame, lorsqu'il faut qu'elle se rappelle les rangs, sous peine d'exciter des duels? combien d'autres irrégularités font de nos bals autant de pétaudières, où la peine passe le plaisir !

En y réfléchissant, on verra que le vice de nos méthodes est l'ordre simple dans les demandes. Celle que j'indique est non-seulement abréviative, mais elle évite les offenses à l'amour-propre, les servitudes et privations des dames, la confusion des demandes et surcharge de mémoire, les erreurs ou équivoques d'où peuvent naître les duels, la perpétuité des demandes et débats en débrouillement du rang. Elle évite à la fois tous ces embarras, parce qu'elle est composée, en n'excluant les prétendants qu'en nombre multiple, et parce qu'elle est mixte en ne refusant rien au moment de la proposition, malgré l'intention secrète de refuser.

Nos modernes se vantent de courtoisie avec le sexe et dans les réunions de danse, unique plaisir qu'on accorde aux jeunes personnes, ils ont trouvé le moyen d'en faire des esclaves du public, au lieu de subordonner les volontés des jeunes gens aux convenances des dames. Cette prétendue courtoisie de verbiage, d'où résulte l'esclavage du sexe, ressemble assez aux perfectibilités philosophiques d'où résultent l'indigence et la fourberie.

Je ne prétends pas que la méthode indiquée, le croissant à flamme, obvie aux divers inconvénients. J'en vais citer moi-même plusieurs pour prouver qu'il y a un régime distributif à inventer pour le bal, comme pour tant d'autres relations, et que je ne prétends pas avoir inventé cet ordre ; mais je vais montrer que ce doit être l'objet d'une recherche coordonnée aux principes du mode composé et mixte.

Lésion d'amour-propre des dames qui ne veulent pas danser. — Une femme de médiocres appâts verra les flammes s'accumuler sur le crois-

Digitized by Google

sant de sa belle voisine, et le sien resté vide semblera dire au public : personne ne veut d'elle.

Cet inconvénient n'aura pas lieu. J'ai exposé le mode général ; il reste à parler des modifications.

Toute dame qui doutera des demandes, et chacune à cet égard connaît bien ses chances, pourra arborer flamme blanche à son pivot. Il y en a toujours 2 au liteau de réserve attenant au croissant, une blanche, qui signifie calme et rôle de spectatrice, — une blanche et noire, qui signifie trève, suspens, renvoi des demandes importunes. Ainsi, on n'est pas dans le cas de faire ni de refuser des propositions inutiles.

Mais telle dame qui craint le manque de chevaliers ne voudrait pourtant pas en refuser un s'il se présente. Comment accomoder les deux intentions ? Si elle n'arbore pas flamme blanche, elle pourra avoir l'affront d'avoir désiré des athlètes qui n'arrivent point. Si elle a hissé flamme blanche, elle peut en éloigner un ou deux qui se seraient présentés. Non, car en cas de flamme blanche, la demande simple est permise. Un danseur peut s'approcher et la prier de retirer le blanc et d'accepter sa flamme. La méthode simple n'a aucun inconvénient avec les dames qui ne font pas foule. Il n'y a près d'elle ni disputes ni galimatias à craindre. Ainsi une flamme blanche, tout en indiquant le refus de danse, n'exclut pas les demandes, et celui qui viendra presser la dame de sortir de son inaction aura d'autant plus de mérite à ses yeux.

Si cette flamme blanche était une simagrée de modestie, on s'en apercevrait bien vite à l'affluence des demandeurs ; alors la dame serait obligée d'enlever le blanc et hisser sur le pivot les flammes des cavaliers acceptés.

Si un danseur est accepté par plusieurs dames pour un même rang, il peut prier l'une de commuer le rang avec celui de son inférieur, ou bien demander que la flamme soit placée à la réserve qui est un liteau mis à l'arrière pour supporter les 2 flammes de trève et de calme et les réserves. Un réservé passe de plein droit lorsqu'on renouvelle l'offre des flammes.

Après le choix sur les flammes du croissant, la dame est délivrée de solliciteurs jusqu'à l'épuisement des flammes ; chacun ne retirant la sienne qu'au moment où il donne la main à la dame pour entrer en danse.

Une dame n'est pas tenue de conserver sa place jusqu'à ce que les flammes arborées par elle soient épuisées ; elle peut en changeant de place transporter les flammes des acceptés qui restent à satisfaire, et les replacer sur le pivot de son nouveau siége. Dans tous les cas, les

Digitized by Google

nouveaux prétendants ne rentrent en négociation avec elle qu'après l'enlèvement de la dernière flamme de pivot.

Au moyen de cette méthode, les négociations sont réduites au quart; la liberté des dames est ménagée dans le choix, les équivoques et sujets de démêlés sont prévenus, et l'amour-propre n'est point offensé ni chez les hommes refusés, ni chez les femmes délaissées; car celle qui craint l'abandon ne manque pas d'arborer le pavillon de paix, la flamme blanche.

On a vu que dans cette méthode, le mode simple en demande verbale et directe peut intervenir concurremment avec le composé et, dans les cas où celui-ci n'est pas nécessaire, régulariser les demandes nombreuses. Redisons à ce sujet que si le mode simple est vicieux en système général, il devient utile quand on l'emploie accessoirement et en relais du composé C'est une remarque à répéter souvent afin de désabuser nos beaux esprits de leurs prévention pour le simple et la simplicité qui ne peuvent produire que le désordre en relations sociales, s'ils sont isolés du composé.

Sur cette question très minime en apparence de mettre l'ordre dans un bal, d'y maintenir les libertés, les garanties respectives, nous aurions encore une foule de détails à traiter, par exemple celui des garanties faquiriques. Il n'y a ni honnêteté, ni courtoisie dans une fête, où les hommes n'ont pas une convention pour demander à tour de rôle et faire danser au moins une fois celles qui le désirent, puis ménager leur amour-propre en leur laissant ignorer que le danseur qui les invite est en mission faquirique. On voit dans les bals civilisés de ces délaissements choquants; souvent de belles étrangères sont négligées, parce que les jeunes gens n'ont pas de liaisons avec elles. Tous ces usages sont discourtois au suprême degré, et n'auraient pas lieu si un huitième des danseurs était affecté à tour de rôle aux stations faquiriques. La prétendue courtoisie des hommes se borne donc à s'occuper exclusivement de leur plaisir individuel, et cette courtoisie au bal n'est qu'égoïsme, comme sont toutes les relations civilisées.

Je n'ai traité ici que le problème du distributif des danses, et loin de l'avoir résolu, j'ai pensé que ma méthode indiquée présentait beaucoup de lacunes; cependant je n'en ai pas cherché d'autres, parce que ces recherches sont du ressort des femmes. Qu'il me suffise d'avoir prouvé que dans les détails de plaisirs qui semblent frivoles, il y a des principes réguliers à observer, comme celui des demandes et refus exercés en mode composé et mixte, puis accessoirement en simple, mais sans ériger le simple en système dominant.

Les lois de l'équilibre passionnel sont applicables à un bal comme à l'administration des globes. Tout ce qui est jeu de passions est suscep-

Digitized by Google

tible d'admettre les lois de l'harmonie; elle ramène tout au plaisir, et dès-lors un bal n'est pas plus indigne de son intervention, qu'une régie de vingt empires

Nous avons maintenant des principes sûrs en recherches d'harmonie, c'est à nous de les appliquer autant que possible dans une épreuve incomplète, comme celle d'une Tribu mixte où il faut ajouter aux règles d'harmonie, comme le refus composé, des moyens d'imagination Dans une phalange complète à 1200 personnes, on n'a pas besoin de recourir aux expédients pour équilibrer les passions dans un bal, mais nous traitons ici d'une petite Tribu qui n'a pas les ressorts de grande harmonie, et comme j'ai promis de laisser à chaque classe de savants les problèmes de sa compétence, il faut bien renvoyer celui qui nous occupe au sénat des Dames. Elles trouveront sans doute quelque chose de mieux que ma proposition de flammes déposées au croissant; mais en imaginant d'autres moyens, qu'elles observent strictement les règles d'harmonie, les demandes et refus par ordre composé et mixte, bornant le simple à servir de relais au composé dans les emplois subalternes.

CHAPITRE XI.

SYSTÈME POLITIQUE DES PLAISIRS DANS LA TRIBU.

Les 21 familles D, E, font leur entrée au commencement d'avril quelques-unes plus tôt si elles le désirent. Il convient même qu'elles n'entrent que successivement. Comme elles sont de la classe riche, on a pris des précautions pour ménager leur amour-propre; elles ont une quinzaine d'examen pour l'option. Au bout de ce temps, chaque famille ou individu sera libre de refuser l'incorporation et pourra, s'il lui plaît, rester 2 mois en loyer. C'est une clause de pure étiquette, car la Tribu a bien sondé sur la foule des postulants lesquels sont à sa convenance, et il n'est pas à craindre qu'aucun d'eux opte pour l'incohérence; mais ils se ménagent dans cette alternative un plastron contre la critique; ils sont censés n'être entrés là en loyer que pour goûter le doux plaisir d'*aimer les champs, parcourir dans leurs innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres* et suivre à la lettre les préceptes de Delille. Car, au moment où ils feront leur entrée, la renommée de la Tribu et la comparaison de ses travaux et de ses mœurs avec ceux des paysans fourbes, fripons et enguenillés, auront déjà prouvé qu'en Civilisation les champs et les héros champêtres n'ont rien d'aimable, que les variétés y sont très-rares, les décorations très-pauvres et les scènes fort insipides, et qu'on trouve dans la Tribu seule

Digitized by Google

ce que le jongleur Delille prétend nous faire voir dans les champs de civilisés, lui qui n'a vu les champs que dans les salons des marquis.

Les nouveaux sectaires admis en avril savent que le but politique de la Régence est d'établir l'unité passionnelle entre les inégaux ; on ne leur cache pas qu'on tendra à amalgamer pleinement les 2 classes D E avec les 3 classes A B C, si inférieures en fortune. Tout sera spontané dans cette réunion : ainsi la perspective n'a rien d'effrayant ; chacun est libre de badiner sur la prétention et soutenir qu'on ne réussira pas à le dégoûter des deux charmes de l'incohérence philosophique.

Dès la 1re semaine, ces familles effectueront déjà un rapprochement au sujet de la table. On les servira de 3 manières :

1° En pension de 1re chère E ;

2° En pension de 2e chère D ;

3° En incohérence ou service isolé de famille et d'individu, qui est plus coûteux et moins copieux que les deux précédents.

Comme il se trouvera sur les 105 au moins 80 personnes qui préfèreront le service à pension, il sera aisé d'y ménager des tables distinctes pour les 3 sexes. En variant ces rassemblements, les riches commenceront à étudier la manœuvre passionnelle, et dans l'impossibilité de l'exécuter en si petit nombre, ils sentiront le besoin de se rapprocher, quant aux repas, de cette Tribu très-exercée et très-polie avec qui ils ont chaque instant des relations de groupes industriels.

Pour juger de la puissance des amorces qui seront présentées aux riches admis en avril, il faut parcourir en détail le cercle des plaisirs dont ils jouiront dans la Tribu, le bien-être assuré à chacune des 5 classes A, B, C, D, E, avant même que l'amalgame ne soit opéré.

Par où commencer la description ? Les lecteurs féminins désireront que je parle d'abord des bals et des amours, les hommes opineront pour traiter auparavant de la table et des intrigues, les moralistes demanderont qu'on les entretienne avant tout du bien du commerce. Commençons par les plaisirs, puisque c'est par là que se forment les liens en série passionnelle, où l'agréable régit l'utile et où l'industrie ne devient moyen d'accord qu'autant qu'on l'élève au rang de plaisir. Le but ici n'est donc pas de subordonner les plaisirs à l'industrie, mais d'opérer peu à peu la fusion de l'industrie avec les plaisirs, en prenant ceux-ci pour guides, contradictoirement à la méthode civilisée. Occupons-nous d'abord des repas et des fêtes, qui seront le 1er ressort à mettre en jeu avec le renfort installé.

Dans la tactique des amusements, nous avons à surmonter 3 vices dominants en Civilisation ; ce sont :

Le défaut d'unité économique, d'enchaînement des jouissances ;

Digitized by Google

Le defaut d'extension fédérale entre classes hétérogènes;
Le défaut d'application aux 3 sexes majeur, mineur et neutre.

Raisonnons sur les correctifs que l'ordre sociétaire apporte à ces 3 vices. On ne saurait pas aujourd'hui, à moins d'énorme dépense, amalgamer un repas, un bal, un concert. Celui qui veut donner à 100 personnes une soirée ou fête nocturne avec souper et bal, variantes musicales. scènes dramatiques, etc., ne s'en tirera pas à moins de 600 francs au moins. Or il faut que la Tribu, dans les soirées d'avril et encore mieux dans celles d'hiver, donne chaque soir ces fêtes réunies sans qu'il en coûte rien ni à elle ni aux 400 et 600 personnes festoyées avec quelques admis de l'extérieur, et de plus qu'on soit confus dans la grande ville voisine de savoir si mal se divertir à grands frais, tandis que la Tribu se divertit à merveille et donne sans aucuns frais des fêtes immenses et quotidiennes.

En plaçant au voisinage des salles de repas les salons de danse, concert, comédie d'amateurs, elle n'aura point de dépense à faire pour donner un souper à chacun de ses danseurs et spectateurs. Il faut dans tous les cas leur servir à souper; il n'en coûte pas plus de le donner là qu'ailleurs puisque les salles se toucheront, celles des repas au rez-de-chaussée, celles de danse et concert au 1er étage. On se trouvera chaque soir dans la même situation que les familles qui aujourd'hui pendant le carnaval font des soirées de pique-nique dansant. Chacune de ces familles sait fort bien calculer que si l'une d'entre elles était obligée de faire les frais du souper pour 40 autres, elle serait écrasée par la dépense. Nos sériaires de première phase auront donc été chaque soir, pendant les mois de février et mars, dans le cas de 60 familles qui feraient pique-nique et danse en 3 compagnies, avec cette différence qu'il n'y aura ni frais, ni embarras, ni étiquette, puisque le couvert sera celui qu'il faut mettre chaque soir, même dans le cas où l'on ne danse pas.

Nos dames civilisées sont déjà fort aises qu'on leur donne une soirée dansante avec quelques verres de sirop; elles seront donc bien contentes quand la soirée coïncidera avec un bon repas, et ce sera l'un des mille avantages de l'association d'inégaux dans un édifice combiné. On pourra répondre que les femmes ne font pas cas de la table. Oui, les femmes civilisées qui, sous ce rapport, sont des estropiées passionnelles. On les ennuie à table par double moyen, l'étiquette et la chère mal assortie. Nos prétendus gastronomes composent un repas d'ordre simple, un repas pour les hommes seuls, sans songer aux femmes ni aux enfants qui veulent une chère fort différente en comestibles et en boissons. Il est impossible dans nos ateliers civilisés de préparer une chère en 3 modes:

Digitized by Google

En majeur pour les hommes ;
En mineur pour les femmes ;
En neutre pour les enfants.

Cette variété devient économique dans la Tribu sérisophe et nécessaire pour l'engrenage sériare ; elle serait si ruineuse en Civilisation, qu'on ne peut pas même y songer. C'est déjà un motif matériel pour rendre insouciant sur le plaisir de la table un sexe qu'on n'a compté pour rien dans les préparatifs.

Le sexe compté pour rien dans les repas ! — Là-dessus nos beaux esprits vont réclamer et parler de quelques madrigaux, calembourgs et fadeurs qu'on débite aux dames pendant le repas. S'ensuit-il que le matériel du repas soit disposé selon leurs convenances. Faisons un examen plus sévère, entrons dans les détails.

Je ne citerai pas les soupers fins ou réunions immorales. On a fait le projet de mettre les femmes en gaîté, il faut bien se munir de vins mousseux, sucreries, etc., enfin étudier leur goût ; mais dans un repas ordinaire et moral, comme les familles de bons bourgeois s'en donnent réciproquement le saint jour du dimanche, après avoir entendu la messe de paroisse et le prône, voyons ce qu'il y a de dégoûtant dans ces repas, et comment on y ménage les goûts des femmes et des enfants.

Au son de l'angélus, à midi, on sert le potage, une ample soupe aux choux ; les femmes ne l'aiment point. — Arrive le bouilli, belle pièce tremblante, morceau de roi, selon les tendres peres ; ils ont raison, car un bon bouilli est un mets aussi agréable que sain. Mais faites entendre cela aux femmes, le bouilli de bœuf est leur bête d'aversion ; elles donneraient tous les aloyaux du monde pour un mirliton sucré ; il en est de même des enfants, qui ne dédaignent rien tant que le bouilli de bœuf.

Jusque-là rien d'intéressant pour les femmes et enfants. Cependant il faut bien qu'ils fassent bonne mine, car les tendres pères sont déjà en gaîté avec leurs choux et leur bouilli qu'ils arrosent de vin rouge, insipide aux femmes et enfants. Il faut pourtant que celles-ci se montrent gaies, et les enfants de même, car le père a donné ordre d'être gais, bien faire les honneurs ; pareil mot d'ordre est donné parmi les conviés qui ont enjoint aux enfants d'être bien sages, sans quoi on ne les mènera plus nulle part, et on les fera dîner avec le chat quand il y aura du monde à la maison.

Les femmes et enfants font donc leur possible pour être bien sages, paraître enchantés des choux et du bouilli, ainsi que d'une belle conversation qu'entament les tendres pères sur la charte et les cabales des élections.

Arrive le service, et d'abord on découpe des mets qui sont les épouvantails des femmes et des enfants, à droite une bonne tête de veau,

Digitized by Google

à gauche une bonne rouelle de veau, escortée d'oignons roussis. Je n'ai garde de me moquer des susdits ragoûts, non plus que du 1er service, que je préfère beaucoup au 2e. Mais je sais que le 1er déplaît aux femmes, qu'elles n'aiment que les rôtis et non les ragoûts en viandes bouillies, et qu'un repas qui serait servi pour des femmes ne doit rien suivre de ces dispositions adoptées pour les hommes.

Partant, laissons les dames s'ennuyer tant qu'il plaira à Dieu, et bâiller au bruit de la charte et des élections; je fais grâce du repas, qu'un autre décrirait plat par plat, et je viens au moment où nos galants bourgeois, déjà honnêtement pleins, oublieront un peu le matériel, pour songer au beau sexe, qui perd patience.

On forcera les femmes à chanter quelques couplets, qui raviront cette bonne bourgeoisie, mais les pauvres dames n'en sont pas quittes: il faudra qu'elles soient embrassées et qu'elles paraissent enchantées quand tous ces barbons viendront leur appliquer un vieux museau; car, dans les bonnes maisons bourgeoises, en un repas de fête carillonnée, où les mères ont mis leur robe de noces, les embrasseurs font le tour de la table, et appliquent des baisers même aux grand-mères, sans quartier pour aucune.

Quels torrents de délices pour les femmes et les enfants, et quel rapport tout cela a-t-il avec leurs convenances? Le seul dédommagement d'une jeune femme est qu'à travers ce flux et reflux d'amis de la charte et du commerce, qui viennent la bequeter, il s'est glissé, dans le festin, quelque jouvenceau, parent ou ami, qui, en faisant la tournée des embrassades, lui répète à voix basse l'heure du rendez-vous où elle pourra s'occuper de tout autre amour que de celui de la charte.

Quant aux enfants, ils trouvent bien, sur le tard, quelques sucreries longtemps attendues; ils ont un bon moment au dessert, où ils se lancent, en dépit des défenses et de certaines œillades que lancent les tendres mères pour ralentir l'ardeur de ces petits drôles, qui se servent au dessert de tout ce qu'on fait passer, fort heureux encore si on ne les empile pas à une petite table, avec un mentor qui les tiendra sévèrement; mais, quand ils sont à la grande, que diraient-ils s'ils voulaient, selon les avis de la morale, rendre hommage à l'auguste vérité? ils s'écrieraient au 1er service : votre soupe aux choux, votre bouilli d'aloyau, votre rouelle de veau nous déplaisent, apportez-nous les crèmes, les compotes, les croquantes et le vin blanc sans tarder. A ces mots quel scandale dans l'auguste assemblée; chacun crierait aux enfants mal élevés, *qu'ils ne savent pas ce que c'est que de vivre.*

Voilà l'inconvénient de préparer les aliments pour 3 sexes réunis et incompatibles en goût. Il faut que 2 des 3 pâtissent pour le bien du 3e.

A cela un amphitryon répond : il faut que j'invite les pères et les

Digitized by Google

maris avec les dames et les demoiselles; je ne peux pas faire deux repas ni trois, il est déjà assez coûteux d'en faire un, et pourtant il faudrait trois repas au lieu d'un; car il faut aussi celui des enfants. Si l'on ne sait pas satisfaire chacun des trois sexes, on ne peut pas spéculer sur l'harmonie passionnelle, et on n'obtient qu'un simulacre, que des accords avortés. Aussi les femmes civilisées sont-elles maussades à table comme des hiboux; on leur sert du vin de Bordeaux très-coûteux; elles croient que c'est de la médecine et s'écrient en y versant une gorgée d'eau : « Ah fi ! que c'est mauvais, le vin de Bordeaux, ça sent la rhubarbe. » Il en est ainsi des mets, à part quelques friandises qui se font attendre une heure; toute la masse des belles pièces n'obtient des femmes que des exclamations de dégoût qu'elles suppriment par bienséance.

Quant à la compagnie, comment s'y prend-on à table pour charmer les belles et les assortir aux convives ? Un maître de maison veut faire honneur à telle jolie femme, et pour lui donner des voisins délectables, il la place entre quelques vieux jurisconsultes et amis du commerce. Voilà une dame bien honorée, bien choyée, entre deux damoiseaux surannés. Ils tâcheront bien de lui dire quelques grivoiseries renouvelées des Grecs : elle voulait être placée entre deux jeunes gens, elle s'ennuiera de ses antiques voisins. Pour la distraire, on entamera pendant le repas une discussion sur la Charte; on portera des toasts patriotiques ou royalistes, aussi plats les uns que les autres :

1° A la gloire immortelle de l'auguste philosophie moderne, qui, par ses torrents de lumière, a fait de tous les hommes libres une famille de frères ! puisse-t-elle à jamais éclairer le monde par des millions de systèmes contradictoires pour le bien du commerce et de la Charte !

2° A la douce et touchante fraternité des farouches républicains ! puissent-ils, par la pureté des principes, régénérer tous les ennemis du commerce et de la Charte dans les eaux salutaires des vertus constitutionnelles et de l'auguste vérité !

3° A l'impartialité des prochaines élections ! puissent les électeurs toujours inaccessibles aux brigues et aux cabales n'élever aux augustes fonctions de représentants d'un peuple libre, que les amis de la douce paix, fille du Ciel, qui cultive l'olivier à l'ombre du commerce et de la Charte !

4° A la gloire immortelle des Economistes et Idéologues, vraies colonnes de la perfectibilité idéale ! puissent-ils longtemps cimenter le bonheur social, en reléguant la richesse publique et la vérité dans les livres et ne laissant au peuple que la pauvreté et la fourberie pour le bien du commerce et de la Charte !

J'ai tâché d'imiter ici le style burlesque de ces réunions qui font le len-

Digitized by Google

demain tapisser les gazettes de leurs toasts visionnaires et amphigouriques. Cette manie a gagné les repas particuliers, même ceux où se trouvent les femmes qui n'aiment point à boire, et c'est avec ces pédantesques toasts qu'on fête une dame en table civilisée. Les deux sexes majeur et mineur sont toujours dans la situation du renard et de la cigogne dont l'un s'ennuie d'un repas qui n'est disposé que pour l'autre. Comment nos prétendus sybarites sauraient-ils ménager les convenances des enfants quand ils ne savent pas même aviser à celles des femmes envers qui ils se prétendent si galants ! Cependant il n'y a point d'harmonie ni équilibre à espérer là où on ne sait pas satisfaire les trois sexes à la fois. Il faut donc, outre l'assortiment des compagnies qui est facile à une Tribu, ménager pour les sexes trois cuisines différentes ; ce qui, loin d'être dispendieux, devient une économie pour la Tribu, obligée d'opérer progressivement et par série dans tous les détails de son mécanisme domestique ; on en a vu la preuve au traité des séries.

CHAPITRE XII.

APERÇU EN LIENS D'UNITÉ MATÉRIELLE. — SERVICE DES COMESTIBLES.

J'use du mot aperçu, parce que je ne prétends pas donner un tableau général de tous les liens matériels et spirituels de la Tribu en 2e phase. J'en indiquerai quelques-uns en chaque genre. Vouloir les tous décrire, ce serait entreprendre un nouveau traité, presque aussi long que celui de l'Harmonie, dont la Tribu n'est qu'un abrégé.

Bornons-nous en matériel aux spéculations de gourmandise, aux dispositions qui, sous le rapport de la bonne chère, attachent le peuple aux grands et lui font souhaiter que les riches, D, E, récemment installés, soient magnifiquement servis à peu de frais, chose qui est en Civilisation bien indifférente à l'ouvrier mourant de faim à côté d'un palais. Il désire au contraire que le riche soit bien rançonné, bien dupé, car en civilisation le peuple ne peut gagner qu'aux dépens du riche, tout le système social étant organisé en conflit universel.

L'Harmonie au contraire doit former entre les diverses classes des liens étayés sur chacune des 12 passions, et à ne parler que des sensitives, il faut établir dans la Tribu, entre toutes les classes, des liens fondés sur les cinq plaisirs de goût, vue, odorat, ouïe, tact, des relations d'après lesquelles chacune des cinq classes de fortune A, B, C, D, E, soit intéressée à ce que les quatre autres vivent dans l'abondance de tous ces plaisirs.

On a vu au traité des séries combien la préparation combinée donne

Digitized by Google

de chances pour le luxe de table. Qu'on se rappelle la comparaison de l'auberge où l'on sert en mets excellents plus de plats qu'il n'en coûte de sous, environ 35 plats et vin pour 30 sous; qu'on calcule ensuite l'accroissement de luxe que pourra fournir une grande entreprise de 400 personnes et 200 curieux, total 600, et un travail de cuisine distribué en progression et donnant par économie une foule de variétés. Spéculons sur cet ordre pour entrevoir comment le luxe des 20 familles riches D, E, jaillira sur les 60 familles des classes médiocres et pauvres A, B, C.

En attendant que les riches D, E, soient acclimatés, qu'ils aient opté pour l'amalgame et en cas que pendant 2 mois il leur plaise de vivre séparément, la tribu traite avec eux aux 3 conditions de desserte abandonnée, reprise à demi-valeur des pièces de commande et indemnité d'absence.

La reprise à demi-valeur offre aux classes inférieures une grande facilité de bonne chère, c'est un détail important comme lien du pauvre avec le riche, il mérite un petit exposé.

Dorimon donne un grand repas et a commandé 20 plats hors d'abonnement et 20 bouteilles de vin fin. Après le dîner, il lui reste en pièces présentables comme demi-pâtés, demi-volailles, demi-crèmes, plusieurs mets dont la Tribu lui tient compte à demi-valeur, c'est-à-dire que pour une volaille, elle lui rabat moitié du prix de l'entier, pour demi volaille, elle lui rabat le quart du prix de l'entier, pour un demi flacon de madère, le quart du prix de l'entier. C'est un avantage réel pour Dorimon qui n'a que faire de rien conserver puisqu'il est à pension de 1re classe pour les repas suivants, où il ne manquera de rien en bonne chère : il lui convient donc de livrer à demi-valeur tout ce qui est présentable. Il est entendu qu'on ne lui paie pas les débris des objets commandés, d'autant mieux qu'il peut les garder s'il lui plaît.

Au moyen de ces reprises, la classe C, qui est menue-bourgeoisie et veut de la bonne chère peu coûteuse, en trouve dans la collecte des reprises; la classe B, qui est à l'étroit, en trouve dans les Dessertes et Débris, des hautes familles E, et la classe A qui est pauvre, en trouve dans les dessertes des familles D, toute desserte d'abonnement étant livrée par la Tribu gratuitement aux classes inférieures, tandis que les reprises sont livrées au prix coûtant.

C'est ainsi que le bas peuple a toujours quelques mets délicats dans ses festins modestes. J'ai supposé que la classe inférieure A vit à 30 sous par jour. Si la Tribu, par effet du mécanisme combiné, triple la richesse, on doit être servi comme aujourd'hui les pensionnaires à 60 sous. Or, nous avons vu que chez les civilisés mêmes, on est magnifiquement servi à ce prix, 40 sous pour 2 repas et 3 fr. pour 3 repas, on le sera donc de

Digitized by Google

même dans la Tribu où 20 sous équivaudront à 60 sous par le triple avantage, 1° des achats combinés; 2° des préparations combinées; 3° des reprises et dessertes de haute classe.

Vous verriez dans la Tribu sur les tables de ce peuple qui paie 20 sous par jour un plat de volaille. Cependant il n'est aucun moyen connu de fournir à un pensionnaire de 20 sous par jour de la volaille à ses principaux repas, à moins qu'elle ne provienne de desserte. Le peuple n'est pas fier sur la nourriture, il s'accommodera fort bien d'un plat de volaille découpée, rassemblée de diverses tables; il sera aussi content que les familles D, E, qui ont eu les pièces entières dont il consomme les débris.

On verrait de même en un jour de festivité les très petits bourgeois de la classe B se donner tel vin de liqueur, de Madère ou Chypre; c'est qu'il provient des reprises à demi-valeur.

Les riches, par suite de cet ordre, voient tout le peuple au nombre de 300 personnes empressés de raffiner sur le service de leur table, et s'y intéresser comme pour lui-même; si l'on ajoute que ce peuple est poli, bien vêtu, exempt de besoins et honorable par esprit de corps, on conçoit que les riches lui porteront le même intérêt dont ils le verront animé pour eux.

Les pauvres tiennent principalement à la subsistance. Leurs privations en ce genre font le tourment continuel du petit peuple en Civilisation. Voyons comment celui de la Tribu jouira de l'utile et l'agréable en ce genre. Avant de parler de la chère, examinons d'abord la distribution des Tables.

On y observe en diminutif l'ordre établi en Harmonie. Il ne peut pas en exister de meilleur; nous devons donc l'adapter à une masse de 300 personnes formant la Tribu dans laquelle je ne fais pas compte des malades et absents, parce qu'elle aura toujours beaucoup plus d'étrangers payants que de malades et absents. Mais ne nous occupons ici que du ménage interne des sociétaires au nombre de 50 familles, 300 individus, les malades et absents compensés par autant d'admis extérieurs.

Les tables, quels que soient l'âge et la fortune des convives, sont de quadruple titre passionnel, c'est-à-dire qu'on peut former à volonté aujourd'hui dîner d'amis, le soir souper de famille, demain déjeuner d'âges, dîner de corporation, souper d'amour, sans péché selon la méthode Civilisée, où tout est masqué et où l'on affecte en orgie galante de se réunir pour le bien du Commerce et de la Charte. Il n'en coûte pas une obole de plus pour se procurer cette variété de plaisirs, et celui qui n'a que dix sous par jour à dépenser pour sa nourriture et qui vit

Digitized by Google

en chère de 3e classe peut de même varier ses repas en 4 titres, et ce sera pour la Tribu un charme perpétuel qui, la 1re semaine, suffira pour faire tourner en risée la Civilisation et déterminer chaque sociétaire à soutenir la Tribu au péril de sa vie.

« Eh! quel charme pourra-t-on trouver dans ces repas de gens pauvres vivant à 20, 25, 30 sous par jour, quelle chère leur donner à ce prix ? Le peuple aime le vin, et si on voulait à ses trois repas, déjeuner, dîner, souper, lui donner deux bouteilles de vin, estimées 5 sous, il dépenserait en vin la 1/2 de ce qu'il fournirait pour sa subsistance. »

Faux calcul. On fera même aux tables de 3e classe, à 20 sous par jour, très-bonne chère, et par double raison. C'est d'abord que ces tables sont régies en système combiné pour 300 personnes, et qu'ensuite elles ont la desserte et les accessoires du service affecté aux familles riches.

Sur les divers plaisirs comme sur celui de la table, chacune des classes tire des autres d'éminents services, et il n'est parmi les riches comme parmi les pauvres qu'une opinion sur la nécessité de se prêter respectivement appui pour consolider et étendre les biens qu'on recueille de l'association.

Dissertons sur les achats combinés. On pressent bien que la Tribu ne voudra pas passer par les mains des amis du commerce, et qu'elle saura faire ses achats en temps et lieux opportuns; sans cette précaution, comment mettrait-elle du vin sur les tables du peuple? Mais en achetant des vins de basse Provence et de Portugal dans une année d'abondance où ils ne coûtent que 2 sous la bouteille, elle pourra en fournir à ses dernières tables taxées à 20 sous par jour. Elle aura par la même raison abondance de fruits indigènes et exotiques, de compotes et de laitages sucrés. Comme c'est un essai d'où doit dépendre pour les souverains le doublement du revenu fiscal, ils accorderont bien à la tribu par exception spéciale une franchise pour ses achats de pure consommation, vin, sucre et café, que la Tribu aura fait acheter en droiture aux colonies et lieux d'origine.

Vu la nécessité de passionner pour le succès de l'entreprise toutes les classes et notamment la dernière, celle des familles pauvres, on fera sur la fourniture de pain, de viande et autres objets un calcul de progression que ne font pas les civilisés, et dont ils ont pourtant quelque idée. Le boucher sait bien exiger un prix double de tel morceau délicat, et le riche consent à payer double un filet de bœuf. La Tribu étendra cette règle en faisant sur les proportions de l'animal une répartition ainsi graduée :

Morceaux de choix, soit.	12	sous la livre.
— de 1re classe.	8	—

Digitized by Google

Morceaux de 2e classe. . . . . 6 sous la livre.
— de 3e classe. . . . . 4 —
— résidus. . . . . 2 —

J'ai dit que la Tribu est boulangère et bouchère pour elle-même, confiseuse et vinattière pour elle-même. Au lieu de payer les bénéfices d'un fournisseur, elle en fait son propre gain; ((elle n'oblige pas son boucher, son vinattier à travailler en association avec la Tribu, mais elle les admet à bénéfice convenu, sauf réciprocité)).

La Tribu est assez nombreuse pour tuer à son compte la plus forte pièce qui est le bœuf et bénéficier des frais de boucherie. J'ai dit qu'elle traite à bénéfice convenu toutes opérations d'achat communiquées au comité de régie, c'est-à-dire que les groupes de boucherie ou vinatterie doivent connaissance de leurs achats de viande ou de vin que la Tribu s'engage à payer. Chacun dans sa partie est commis intéressé, et y trouve plus de profit qu'à gérer pour son compte.

En effet, que le boucher ait le droit de tromper sur les objets qu'il fournit, on aura réciproquement le droit de le tromper sur le pain, le vin, les légumes, les fruits, la charcuiterie, le blanchissage, la chaussure, la pâtisserie, la confiserie, etc.; il aura en dernière analyse volé 10 louis, pour s'en faire voler 30 en détail. Voilà le mécanisme civilisé ou système de commerce simple. C'est ce qu'il faut éviter par une convention de réciprocité sur les profits, c'est-à-dire qu'on n'élèvera ceux de la viande qu'à tel taux, sous condition qu'il règnera une modération sur les autres fournitures gérées par les divers groupes.

Dira-t-on que le groupe des bouchers n'a nul intérêt d'acheter un bœuf à bas prix, puisqu'il a un bénéfice convenu sur ce bœuf; il est presque réduit en commis salarié.

Il n'en est rien: il trouve son compte à la garantie respective des bénéfices, elle assure le bénéfice général de la Tribu, dont il aura un dividende; et une fois convaincu qu'il gagnera beaucoup à cette restriction s'il obtient qu'elle soit de même observée par les autres, il souscrit volontiers à toute mesure qui lui assure cette modération des autres fournisseurs, en leur donnant même garantie sur la sienne. C'est le calcul d'un marchand qui vendrait pour 100,000 francs à 25 p. 0/0 de bénéfice, ou 400,000 francs à 10 p. 0/0 et au comptant. Dans le second cas il aurait doublé et sans aucun risque, en réduisant de moitié son bénéfice nominal. Telle est la chance de tous les fournisseurs d'une Tribu, et c'est par cet appât de double bénéfice qu'ils souscrivent à ne pas tromper ni rançonner la tribu, mais s'identifier avec elle dans toute affaire de fourniture.

D'ailleurs, ils n'opèrent que par groupes; ils sont toujours plusieurs à l'achat, et ne font que des marchés assez considérables pour qu'on en

Digitized by Google

connaisse bien la nature et les détails. Ajoutons que toute fraude exposant à être congédié, nul ne serait tenté d'en courir la chance, dans un état de choses où l'association procure au peuple tant de bien être, qu'il n'est inquiet que des moyens de la maintenir.

La tribu étant déjà un germe d'harmonie, elle devra, selon l'usage des harmoniens, donner le pas à l'attraction et subordonner l'utile à l'agréable. C'est donc par l'agréable que nous devons commencer, en dépit des préceptes politiques et moraux qui, en commençant par l'utile, nous ont conduits à l'indigence et aux 7 fléaux. Ne suffit-il pas d'un tel résultat pour prouver qu'il est absurde de suivre leurs traces, et qu'on ne peut arriver au bien que par des voies opposées à celles qu'ils ont choisies?

Il est inutile de disserter ici sur le mode de régie des intérêts et de régie intérieure de la Tribu; autant que possible, elle se conforme à celui de la Phalange d'Harmonie. Par exemple, la Tribu ne fait sur elle-même qu'un bénéfice convenu avec sa régence, et proportionné pour les divers genres de travaux. Les ouvriers n'ont rien de caché pour la Tribu; leurs achats et ventes sont faits en coopération avec elle, comme ceux d'un commandité sont communiqués à son commanditaire. Elle traite en droiture tous ses achats, elle n'a dans ses ventes qu'un prix fixe pour tout acheteur extérieur, elle est garante de tout ce qu'elle vend au dehors. Ces conditions sont sous-entendues sans que je les explique.

En industrie civilisée, toutes les spéculations ne roulent que sur la fourberie adroitement fardée; en industrie sériaire, où le mensonge est impraticable, on spécule sur la probité combinée. C'est un régime opposé au nôtre, et tandis que les philosophes, pour établir le règne de la vérité, veulent révolutionner des millions d'hommes, nous allons procéder à l'ouvrage avec une poignée d'industriels, avec 300 sériaires auxquels on adjoindra 100 civilisés. C'est avec cette frêle armée de 400 hommes, femmes et enfants, qu'il faut marcher à la conquête du monde et renverser les 3 sociétés civilisée, barbare et sauvage; mais pour que la Tribu conquière le monde, il faut qu'elle se conquière elle-même, qu'elle passionne chacun des sociétaires pour le bien collectif, qu'elle nous présente des riches dévoués aux pauvres, des pauvres dévoués aux riches, et tous ensemble dévoués à la vérité. Quel problème pour des civilisés! transformer en hommes ces êtres monstrueux dont Rousseau a si bien dit: « ce ne sont pas là des hommes: il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. » On va voir que la prétendue difficulté s'évanouit du moment où on procède par d'autres voies que celles de Civilisation, et qu'aux coutumes d'incohérence et d'ennui on substitue l'association et le plaisir.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

PUBLICATION

DES

MANUSCRITS DE FOURIER.

DE LA SÉRISOPHIE,

OU

ÉPREUVE RÉDUITE.

Suite

(~~Fin.~~—Voir la précédente livraison.)

CHAPITRE XIII.

APERÇU DES LIENS SPIRITUELS DANS LA TRIBU MIXTE.

Parcourons le système de liens qui va s'établir entre les 2 classes D, E, riches, arrivant en avril, et A, B, C, pauvres, installés dès février. J'ai traité d'abord de la chère parce que c'est le côté faible du peuple. On le séduit d'emblée quand on le prend par ce côté. Nous allons y ajouter successivement tous les autres appâts, mais traitons réciproquement, et donnons un chapitre à l'analyse des amorces que la classe populaire va du premier jour présenter aux riches qui tiennent davantage aux jouissances affectives. On va d'abord faire la conquête de leurs enfants pour acheminer à la leur.

Le neutre étant la principale source des liens, c'est par le sexe neutre, par les enfants, que commencera à s'établir l'affection entre les diverses classes aujourd'hui si haineuses, si attentives à s'isoler les unes des autres et à consacrer l'isolement par des prérogatives de caste, comme les titres nobiliaires que je me garderai bien de critiquer. Loin de là, j'estime que le peuple civilisé est si odieux par sa grossièreté et sa malfaisance que les riches ont raison de considérer ce

Digitized by Google

peuple comme une classe de brutes ou gens étrangers à l'honneur, gens dont les familles honorables doivent s'isoler par tous les moyens possibles, entre autres par la corporation nobiliaire. Les nobles et les grands sont une classe de libéraux identiques, c'est-à-dire de libéraux entre pairs et à charge de réciprocité. On ne peut pas espérer cette réciprocité du peuple civilisé dans le cas de conduite libérale avec lui ; il n'usera de votre générosité que pour vous duper et spolier (quelques exceptions très-rares confirment la règle).

En vertu de l'expérience acquise sur cette malfaisance de la classe populaire, les classes supérieures ont dû se coaliser pour transmettre corporativement certains procédés nobles qu'il faut pourtant combiner avec d'autres procédés ignobles comme la rapine. Un noble n'est pas bon civilisé s'il ne sait pas piller ses vassaux, car il faut en Civilisation être dupe ou fripon et je répète ici que les exceptions applicables à 1|8 confirment la règle et militent pour forcer les 7|8 à opter entre l'un des rôles, persécuteur ou persécuté, ou, si l'on veut, voleur ou volé. Les nobles ont donc raison de se coaliser pour persécuter le peuple, car s'ils y manquaient ils seraient persécutés par le peuple, témoin les prouesses fraternelles de 1793 et 1794, témoin encore les perfectibilités régénératrices du règne de Bonaparte où l'on vit naître des nobles de 24 heures, aussi impudents que les Montmorency étaient honnêtes. — Il convient donc pour le bien du peuple civilisé qu'il soit persécuté par une classe de nobles privilégiés généalogiquement. — Laissons ce débat qui anticiperait sur le cadre de la 17e touche et rentrons dans le sujet. Nous en sommes aux procédés qui peuvent établir l'affection entre les classes riche et pauvre si justement antipathiques par suite du mécanisme civilisé, classes qu'il faut réunir et coaliser dans la Tribu, en les animant d'un dévouement réciproque.

On sait que les enfants n'ont rien de ces antipathies de castes qui règnent parmi les les pères. L'enfant est tout à l'attraction qui l'entraîne dans les réunions de ses semblables : il pourra d'autant mieux s'y abandonner dans la Tribu qu'il n'y trouvera pas de réunions destructives comme celles des enfants civilisés.

L'enfant est essentiellement harmonique du moment où les 16 âges sont distingués en 3 sexes et affectés par séries à des branches d'industrie concurrentes. Cet effet, impossible en Civilisation, peut déjà avoir lieu dans la Tribu, surtout lorsqu'elle sera renforcée en avril de quelques enfants des 21 familles qui se hâteront de se joindre aux groupes enfantins tirés des 60 familles pauvres et moyennes.

Là commencera pour les familles riches un plaisir inconnu en Civilisation, celui de voir l'enfant rendu à la nature harmonique, se portant

Digitized by Google

de lui-même aux occupations utiles qui lui donnent santé, dextérité, lumières et bénéfices. On atteindra ce but par la précaution de bien répartir les fonctions selon la compétence des 3 sexes, d'éviter la confusion civilisée qui n'établit aucune concurrence des sexes, et de ménager partout les ateliers enfantins bien pourvus d'un attirail proportionné aux forces du jeune âge.

La concurrence ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a au moins 3 groupes de chaque sexe dans chacune des fonctions enfantines. Chacun de ces groupes enfantins est aidé des conseils de quelque personne âgée, un groupe d'enfant ne marchant jamais sans un foyer ou mentor choisi parmi les personnes capables de le diriger; mais ce personnage est avec eux pour le conseil et non pour le commandement. C'est un chef désiré et non pas redouté, puisqu'il ne peut donner aucun ordre; du moment où il y aurait des commandements et assujétissements, la réunion ne serait plus un groupe susceptible d'équilibre passionnel, mais un ramas d'esclaves et de mercenaires; or, nous ne devons spéculer ici que sur des réunions purement passionnelles.

La Tribu de 2e phase, 405 sociétaires, fournissant au moins 120 enfants au dessous de 4 ans 1/2 selon le tableau des 16 âges :

36 — 18.21.24.27.30.31.36-F-30.27.24.21.18.15.12 — 9 — 405,
1 2 3 4 5 6 7 8-24-9 10 11 12 13 14 15 16.

Elle peut dès l'entrée des familles riches organiser dans chaque série de travail la concurrence régulière des enfants, car dans les fonctions qui peuvent comporter le mélange de l'âge 6 pubère avec les 2,3,4,5 impubères, on aura 120 enfants, et 90 seulement dans celles où il faudra séparer l'âge 6. Or, le nombre 90 fournit déjà suffisamment à la concurrence, car si un travail comme la basse-cour peut passionner les 2/3 des enfants au nombre de 60, on pourra former 6 groupes, 3 de garçons, 3 de filles par 9, 10, 11, et chacun des 6 groupes étant susceptible d'une subdivision interne par 3, 3, 3, ou 3, 4, 3, il existera sur ce travail 4 partis et 9 sous-partis de garçons, autant de filles, en tout 18 cabales régulièrement opposées et contrebalancées. La Tribu sera déjà très-harmonique sur ce point, soit dans les rivalités d'âges, soit dans celles de fantaisies industrielles.

Cette opération serait impossible dans une tribu composée de 200 personnes; elle ne donnerait que 45 enfants des âges 2, 3, 4, 5. Or, dans un travail qui n'en attirerait que les 2/3, 30, dont 15 de chaque sexe, il n'y aurait plus moyen d'organiser une cabale à contrepoids composé, à triple rivalité interne et triple rivalité externe, exigeant pour les 2 sexes 18 groupes. On voit par là qu'il serait impossible d'établir, sur un petit nombre de 200 personnes, la formation des séries

Digitized by Google

passionnelles puisqu'il n'y aurait plus moyen d'organiser les enfants ; de là vient que tout essai au-dessous de 300 sort du cadre de Sérisophie et rentre dans une période bâtarde que je décrirai sous le nom de Sérigermie et qui tient le rang 6 1/2 en lymbes antérieures.

Et comme les enfants sont les premiers sur qui l'on doive opérer, parce qu'ils sont plus dociles à la nature et à l'attraction, on voit combien serait gêné celui qui voudrait fonder pour essai une tribu de 200 personnes ; il serait obligé, dès le début, de recourir à des opérations bâtardes, car il est de règle qu'il faut équilibrer les passions des enfants avant celles des pères, et de plus commencer par les harmoniser matériellement avant de passer aux spirituelles et aux composées qui réunissent matériel et spirituel.

Aussi ne débutera-t-on pas avec les enfants par des appâts industriels, mais par des exercices d'harmonie matérielle, comme la manœuvre de l'encensoir qui leur plaît à tous et qui, sur 90, en passionnera assurément 72, nombre nécessaire aux évolutions régulières. On y ajoutera les exercices militaire et chorégraphique, et c'est dans ces amusettes matérielles de goût général qu'on les façonnera d'abord à la subdivision cabalistique et au développement des passions en contrepoids régulier, en groupes équilibrés par contrastes, identités, alternats et gradations d'où naît l'unité d'une série sur les ressorts à mettre en jeu pour que chaque sectaire apporte une joie fougueuse, une ivresse amicale dans l'exercice de toute fonction de travail. Cet effet dépend de la composition méthodique des groupes avec qui l'on exerce.

On n'y parviendra qu'en ménageant l'alternat de fonctions, les séances courtes et fréquemment variées selon la méthode harmonienne. C'est pour cela que les gens qui voudront forcer de travail dans une branche, ne conviendront nullement. Le but étant de former des liens passionnels et des rivalités concurrentes, il faut sur chaque travail créer d'abord une série de 3 ou 4 groupes se répartissant les diverses fonctions, afin que le travail bien subdivisé puisse être expédié en peu d'instants. De là vient que les gens qu'on appelle en Civilisation culs-de-plomb, forçats de travail, ne conviendront pas dans la Tribu où la difficulté d'atteindre aux équilibres obligera à cultiver les germes d'où ils peuvent éclore, entre autres l'amour de la variété, 11e passion, papillonne, et le bon assortiment judicieux, 10e, cabaliste.

J'ai déjà remarqué que telle société fort gaie, fort amicale, si elle est équilibrée en plein contrepoids comme

3 coryphées tenant le dé par degrés,
3 mixtes sans faveur ni défaveur,
3 bardots raillés en gradation,

sera fort triste si les assortiments sont mal établis et en rompent les

Digitized by Google

proportions; on verra bientôt la tiédeur empiéter par degrés, comme il arrive si 2 bardots ou coryphées se retirent d'un groupe régulier; souvent il est déconcerté et comme paralysé par cela seul qu'il n'a plus de bardots à railler.

La tribu, quoique réduite à peine au quart des ressources d'une phalange, aura déjà de beaux moyens pour graduer et équilibrer ses groupes; 400 sectaires fourniront déjà une ample ressource de variété et de graduation. Cultive-t-on un végétal, comme le pois vert, on peut bien s'attendre à y réunir 3 groupes, dont 1 d'hommes, 1 de femmes, 1 d'enfants, tous gradués par 7, 8, 9, ce qui est le nombre nécessaire pour ménager les contrepoids. Ces groupes varieront, changeront parfois de sectaires et ne seront pas désorganisés par la perte de quelque individu, comme les groupes civilisés qu'on ne peut plus reformer dès qu'un contretemps les dénature par la retraite de quelques membres.

On enseignera aux enfants à exécuter cette manœuvre en spirituel dans les cabales de repas, dans la composition des réunions négociées à la bourse pour le dîné et le soupé. Ces cabales sont d'amitié; on passera de là à celles d'ambition ou de rivalités industrielles, et au bout d'une quinzaine les enfants seront déjà assez exercés en équilibre passionnel pour faire honte aux pères qui sentiront dès lors combien l'incohérence industrielle et le conflit des passions sont éloignés de la destinée de l'homme, et combien l'on a dupé le pauvre genre humain en le détournant d'étudier les lois de l'attraction et de l'association par séries à cabales contrastées.

Il faut se garder de croire que l'équilibre d'une série repose essentiellement sur un concours de 18 cabales des 2 sexes. La cabale est souvent très parfaite à 14 groupes, 2. 3. 2 en hommes, 2. 3. 2. en femmes : ce dernier nombre est même le plus naturel, parce qu'il est plus inégal et varié dans ses dimensions. On forme encore des séries passablement équilibrées à 12 groupes, dont 6 d'hommes et 6 de femmes par 2. 2. 2. Mais cette division a le vice d'affaiblir le terme moyen qui est en lutte contre les 2 extrêmes. Il faut donc moduler en terme moyen par 14 groupes J'ai spéculé ici sur 18, parce que nos débutants étant peu exercés, il faut par le nombre suppléer au défaut d'habileté.

Dès que l'ordre sériaire ou destinée de l'homme peut germer parmi les enfants qui sont le sexe neutre, il germe bien vite chez les 2 autres, confus de voir que l'enfant leur apprend la sagesse naturelle en économie sociétaire et concurrente.

C'est un lien de la plus grande force entre les pères qu'une convenance respective des enfants.

Digitized by Google

Les pères de la classe riche prendront les pères pauvres en affection et seront réciproquement aimés d'eux du moment où leurs enfants seront nécessaires les uns aux autres, et comme les relations de série étendent ce lien d'un père riche à 20 enfants pauvres qui aident le sien dans les groupes, ils l'étendent de même à 20 pères et mères de ces enfants. L'effet de ce lien, très-inconnu en Civilisation, sera que chaque riche regardera la tribu comme une famille adoptive et prendra part officieusement à ses fonctions. D'abord ce ne sera que bienveillance, curiosité, et bientôt ce sera rivalité industrielle. On n'intervient pas dans un groupe sans en épouser bien vite l'esprit et les prétentions, sans s'émouvoir pour le sortien de ses intrigues. Or, si Dorimon et Philinte, gens des plus riches de la Tribu, se sont entremis dans la culture des melons et ont pris parti pour deux espèces ou deux méthodes opposées dans 2 subdivisions d'un groupe des jardiniers, cette seule rivalité suffira à les passionner pour leurs coopérateurs.

Deux cabales sont menées par le riche Dorimon et le pauvre Ménalque. Il arrivera que le fils de Dorimon se trouvera partisan contre son père de la cabale de Ménalque, et réciproquement le fils de Ménalque sera contre son père dans la cabale de Dorimon. Ces croisements sont immanquables, et la nature les a ménagés avec soin pour disposer aux adoptions industrielles qui sont le contrepoids de l'égoïsme du groupe familial.

Ce sera en petit le mécanisme de l'harmonie, décrit aux touches 3e, 4e majeures. On y arrivera partiellement et lentement, mais on y viendra peu à peu, grâce à la précaution de distinguer et opposer les 3 sexes dans les travaux. La classe riche, au bout d'un mois d'exercice, aura tant de ligues et intrigues et de rivalités avec la classe populaire, qu'on finira par convenir d'oublier les rangs avec les sectaires de la Tribu et réserver la morgue pour le dehors, pour les relations avec les civilisés, que la Tribu s'accordera à regarder comme des êtres d'espèce inférieure et au-dessous de la nature humaine.

Un riche ne se croira pas compromis en se familiarisant avec le page, le jardinier, le cuisinier, parce qu'ils ne feront pas de service individuel; ils serviront la Tribu et non un seul maître. Chacun d'eux sera dans la situation d'un artisan qui sert le public avec intelligence et jouit de la considération générale, sans être sujet aux caprices de personne, puisqu'il peut refuser tout service individuel sans compromettre son industrie.

Un pas qui semble difficile à franchir est celui d'amener les 24 familles riches D E à se mêler peu à peu aux tables des moyens C B, et fondre finalement toute la classe riche D E dans les classes B et C, bref

Digitized by Google

réduire les 5 classes à 3, dont on améliorerait la chère en ne conservant qu'une classe accidentelle, d'extrà ou de pivot, comme en Harmonie, où l'on distingue, outre les trois classes, la chère commandée.

Cette fusion des tables est une opération qui doit sembler bien plus difficile que la fusion des travaux, car dès à présent un petit propriétaire est forcé à se mêler avec ses jardiniers dans toute exploitation; mais comment le décider à fréquenter quelquefois leurs tables, même en les supposant égales en chère à la sienne?

Le problème n'a rien de difficile, pourvu qu'on emploie par gradation les ressorts convenables. Observons que j'ai dit: fréquenter quelquefois leurs tables, et non pas habituellement; je ne donnerai pas la solution pleine dans ce chapitre; je me borne à y préluder.

Les riches consentent facilement à se mélanger à un peuple même grossier, quand il s'agit *d'amour* ou *d'intérêt*. Les jeunes gens riches fréquentent avec empressement les bals et coteries de grisettes, couturières, modistes, et d'autre part les marquises ne sont pas moins accommodantes avec leurs laquais que les marquis avec les soubrettes. Il n'y a donc aucun obstacle sérieux aux rapprochements amoureux.

En affaires d'intérêt le mélange des classes extrêmes est forcé, puisque tout grand seigneur est par le fait associé de son fermier, obligé de concerter avec lui la gestion du domaine et les opérations agricoles. Or, le jardin, les étables, ateliers et cuisines de la tribu sont un domaine exploité par actions. Chaque riche se plaît à y intervenir avec les subalternes, pour concerter au conseil de série la meilleure disposition possible sur la régie sociétaire, où le pauvre est intéressé pour les deux tiers de dividende affecté au travail, et le riche pour le tiers affecté au capital.

Voilà des chances pour les amalgames d'amour et d'ambition; ce sont les 2 principaux des 4 groupes, et l'on voit déjà que dans ces 2 groupes, l'unité ou fusion des classes inégales n'essuiera dans la tribu aucun obstacle de la part des préjugés, surtout si l'on remarque que les ateliers, étables, cultures, etc., présentent sans cesse au riche l'amorce des 3 luxes réunis à la vérité, et qu'une fois lié d'intérêts et de cabales industrielles avec un peuple très poli, il n'aura aucune répugnance à se lier avec les femmes de cette classe populaire.

Il reste donc à unitariser les relations d'amitié et de famille. J'ai observé que celles de familliisme ne peuvent guères être l'objet d'une spéculation d'unité dans la tribu, elle ne peut tenter que les accords de familliisme indirect ou adoption, elle n'a pas les moyens nécessaires pour opérer les ralliements directs de famille, puisque les 80 familles n'ont aucun lien de consanguinité, et les lacunes prévues sur ce point prouveront la nécessité d'essayer sans délai la Phalange complète.

Digitized by Google

Mais la Tribu en 2e phase pourra déjà atteindre à l'unité en affaires d'amitié et surtout aux réunions de table, qui sont essentiellement les réunions [ ] d'Amitié.

A quoi se réduit le problème ? Il s'agit d'amener aux tables des classes B C, les 24 familles riches D E, ou en d'autres termes, élever les classes B C aux tables des classes D E.

Les 2 classes B C tiennent déjà un rang dans la Tribu; elles comprennent 20 familles moyennes et 10 aisées. La table subalterne ou 3e classe étant réservée aux 30 familles A (je dis 30, nombre certain pour l'incertain, il est assez connu que si l'on veut distinguer le peuple en 3 classes, on trouvera communément sur 60 familles la proportion de 30 pauvres A, 20 moyennes B, 10 aisées C.)

Il s'agit donc d'amener les 24 familles riches D E à se familiariser *peu à peu* avec les tables B C seulement, et non pas avec la table A qui est la classe pauvre, classe mieux servie pourtant que ne le sont les bourgeois de nos villes; car on n'en voit aucun avoir 3 sortes de vins sur sa table aux repas d'ordinaire, tandis que la classe pauvre de la Tribu offre toujours à ses derniers sociétaires de 20 sous par jour, une option sur 3 vins, ce qui est, selon les lois de la concurrence de série, plus économique pour elle que de n'en servir qu'un seul, puisque la gestion d'un seul n'exciterait point d'attraction, point d'émulation industrielle.

En définitif, notre tâche sur l'unité des 4 groupes se réduit à former une alliance en titre d'amitié; quant aux 3 autres, on a vu qu'il n'y a pas d'obstacle sur ce qui concerne les rapprochements en affaire d'amour et d'ambition, et que les accords, quant au lien de famille directe, ne peuvent pas s'établir dans la Tribu faute de consanguinité, mais qu'elles y germeront peu à peu en sens indirect par les adoptions industrielles.

C'est donc sur le lien d'amitié, et principalement sur les réunions de table, que nous avons à spéculer. Si nous remportons cette victoire, si nous amenons les 2 classes D E à s'humaniser avec les tables B C, l'unité passionnelle s'établit dans la Tribu, et c'en est fait de la Civilisation.

Il faut donc s'occuper minutieusement en grand détail de cette opération. Nous n'en sommes qu'aux préludes, qu'aux occasions de réunions accidentelles, pendant le mois d'avril qui est mois d'entrée des classes D E. L'affaire s'engage d'abord par les enfants.

Dans toute circonstance embarassante, où il s'agit de former des liens passionnels, spéculons s'il se peut sur le sexe neutre, sur les enfants qui sont une classe docile à l'attraction. Les enfants riches s'habitueront dès le premier jour avec les inférieurs de la Tribu, ils prendront

Digitized by Google

parti dans les groupes industriels des autres enfants, et en serviront ardemment les rivalités. Chaque fois qu'il y aura des repas de corps ou d'âges, on ne pourra pas arracher les enfants riches d'avec les pauvres qui les auront invités à un repas décemment servi et surtout animé par la galté qui ne règne pas dans les tables de famille ; du moins n'y règne-t-elle pas pour l'enfant qui y est sans cesse assailli de leçons et réprimandes. Ne trouvât-il que du pain bis aux tables des corporations d'enfants, il y courra avidement parce qu'on traitera des cabales industrielles et des intrigues de la corporation. Du reste ces tables, sans être somptueuses, auront tout ce qui est nécessaire pour des enfants qui, chez les princes mêmes, sont nourris sobrement, servis à part avec le précepteur et exclus de la table du père dans les repas d'étiquette. Précaution très sage, car il est bien inutile d'exciter la gourmandise chez les enfants civilisés, ni même chez les enfants d'une Tribu mixte. La gourmandise des enfants ne peut être utile qu'en Harmonie, où on a des moyens d'équilibres passionnels que n'offrent pas les autres sociétés. Cependant on peut déjà, dans la Tribu mixte, admettre en gourmandise beaucoup de fantaisies chez les enfants, sans qu'il en résulte aucun inconvénient. En effet, voici la cause : Ils ne sont pas confinés exclusivement à cette table, ils peuvent souvent être conviés à des tables supérieures, et il est bon qu'ils sachent y disserter avec l'aptitude qu'on exige dans l'ordre sociétaire sur tout ce qui touche aux cultures et préparations.

Les pères, si embarrassés d'inspirer à leurs enfants le goût du travail, les verront avec plaisir se mêler dans les jardins, vergers, ateliers et écoles, aux groupes d'enfants industrieux de la classe populaire, et par suite aux tables de ces mêmes groupes. En peu de temps il deviendra impossible de séparer les enfants riches de ceux de la Tribu, et ce sera le commencement de l'amalgame, qui finira par s'étendre aux pères comme aux enfants.

Les pères, quelle que soit leur fortune, prendront plaisir à se mêler à ces travaux d'enfants, présider leur table, où il faut toujours à chacun un mentor pris dans l'âge avancé. Bientôt chaque père de la classe riche voyant que la masse des enfants de la Tribu est nécessaire à l'éducation des siens, s'habituera à regarder ces enfants comme demi-adoptifs, comme famille accessoire. L'ordre séraire a la propriété de rendre les enfants aimables par une tendance générale à la politesse, par leur industrie qu'il favorise en tous sens, en leur affectant les mêmes travaux et les pourvoyant d'outils, chariots et animaux adaptés à leur faiblesse.

Souvent il arrivera qu'un père ou une mère de la classe riche sollicitera la présidence d'une table d'enfants, où figurera leur fils ou leur fille. D'ailleurs il est d'usage que le recteur ou la rectrice, tirés des âges

Digitized by Google

13, 14, 15, soient servis différemment des enfants, dont ils président la la table, et aucun enfant n'en est offensé, d'autant mieux que les goûts du jeune âge sont très différents.

Ceux qui quitteront un jour les tables D E pour figurer aux tables B C ne causeront aucune dépense de service à la Tribu, car elle en aura été prévenue assez à temps pour diminuer des tables de classe D E autant qu'il faudra ajouter aux tables B C. Les riches, soit pères, soit enfants, seront très-fêtés aux tables inférieures, parce que leur présence aura produit une amélioration dans le degré de la chère, qui se trouvera transformée en genres C D, terme moyen de B C et D E.

Tandis que les pères de la classe riche s'habitueront à quitter quelquefois leurs tables pour figurer à celle des corporations d'enfants, les fils d'autre part assisteront fréquemment aux soupés des femmes de classe inférieure, et dans les cas de repas de corps personne ne dédaignera de figurer dans des réunions où se trouveront les inférieurs qu'on aura, je le répète, choisis parmi les ouvriers polis qui abondent dans les capitales.

Divers individus des classes B C, qui jouiront d'un petit capital et feront d'amples bénéfices, pourront former quelques réunions de table avec certains riches D E. Ce ne sera pas une dépense pour aucune des classes, car la Tribu déduit à chaque repas manqué l'équivalent de son prix de pension, et celui qui manque un repas de 20 sous pour figurer à un de 30, ne dépense réellement que 10 sous.

S'il fallait amener les deux classes E D à quitter leur table pour s'associer à celles C B, la réunion serait impossible malgré les liens d'amitié et de corporation, mais il y a pour cette réunion d'autres ressorts dont nous allons rendre compte.

Répétons que tout ce qui tient aux relations d'amitié devient ici de haut intérêt, car la Tribu doit en système général moduler sur les 2 cardinales majeures, amitié et ambition; elle ne peut, sur les 2 autres, amour et famillisme, atteindre qu'à des branches d'équilibre unitaire; mais sur les 2 majeures elle doit s'élever à un équilibre voisin du plein. C'est donc l'ordre majeur qui est son pivot de manœuvre, et c'est pour cela qu'une opération d'amitié assez délicate comme la fusion des riches et des moyens dans les repas, mérite la plus sérieuse attention.

CHAPITRE XIV.

FUSION UNITAIRE DES CLASSES.

Pendant le courant d'avril, nos arrivants des classes riches D, E, après avoir fureté, examiné pendant une quinzaine, ont pris parti des

Digitized by Google

divers groupes industriels, et, dès la deuxième quinzaine d'avril, ils sont cantiés, l'un pour les roses et les pêches, l'autre pour les œillets et les abricots; celui-ci pour les mérinos et les pigeons; celui-là pour les chevaux et les chiens à éducation pastorale. Si l'âge empêche quelques-uns d'entre eux de coopérer activement, ils n'interviennent pas moins par la cabale émulative; ils sont les appuis de divers groupes, et vont s'asseoir sous la tente mobile pendant les séances, où règne une franche gaieté qu'on ne trouverait pas dans les réunions de civilisés, toujours mal équilibrées, ignorantes sur les proportions de caractères qui doivent régner dans une assemblée, et obligées de recourir aux cartes pour se déguiser leur vice d'assortiment et le défaut de fonction.

Au 1er mai, chacun des riches est déjà enrôlé dans une dizaine de groupes, avec qui il se trouve en pleine amitié et en lien de cabale corporative; mais les riches D, E, ont fait entre eux une fâcheuse observation, c'est que les classes pauvres A, B, C sont plus heureuses que celles D, E, qui souvent éprouvent de grandes lacunes d'équilibre passionnel.

On sait que cet équilibre consiste dans la jouissance continue des 3 passions distributives : composite, papillonne et cabaliste. Ces riches s'aperçoivent bien que les lacunes d'équilibre diminuent à mesure qu'on prend parti dans un nouveau groupe et qu'on en épouse les intrigues; il se sont faufilés dans les fêtes du soir, classe A, B, C, et, en revanche, ils ont admis dans les leurs quelques individus de ces classes à titre de bons danseurs, bons chanteurs. On a ébauché des liens. Cependant on observe, dans les 3 classes A, B, C, un essor passionnel bien plus actif, un bonheur plus réel. Quelle en est la cause? Faut-il l'attribuer au surplus d'exercice qu'ont les classes A, B, C installées moitié depuis 3 mois, moitié depuis 7 à 8 mois, tandis que les D, E n'ont qu'un mois d'habitude, et sont moins aptes au travail, ayant été élevés aux fonctions dites libérales?

Cet [ ] influe bien pour quelque chose dans les différences d'équilibre; mais la vraie cause provient 1° de ce que les riches D, E n'ont formé, avec la Tribu, que des ébauches de lien, des demi-liens, tandis que les classes A B C n'ont pas songé à limiter les leurs, et ont agi sans morgue, sans [ ].

2° De ce que les riches étant limités à une centaine, soit dans les repas, soit dans les soirées, ne peuvent pas arriver à la manœuvre qu'on appelle engrenage des séries, et qui, exigeant au moins 300 personnes, devient praticable aux classes A B C; on a fait, parmi les D E, diverses tentatives pour imiter en petit ce mécanisme : vains efforts! il ne s'organise pas à moins de 300.

Voilà donc pour la 1re fois, depuis l'existence du monde, les riches

Digitized by Google

fort ébahis de reconnaître que le bien-être du pauvre peut l'emporter, surpasser le leur, et qu'il n'y a d'heureux que celui qui se conforme strictement aux lois de l'attraction.

Quel remède apporter ? c'est le sujet de maint conciliabule dans les classes D E. Si l'on consultait là-dessus nos équilibristes politiques, si habiles à équilibrer la pauvreté, la fourberie et le duplicisme, ils seraient hommes à faire la proposition suivante :

» Puisque le Tribustère (palais de la Tribu) et son territoire sont disposés pour contenir et occuper ultérieurement 600 personnes, il faut faire entrer encore 200 riches qui, avec les 100 déjà admis, compléteront le nombre 300, nécessaire à l'engrenage des séries ; alors les riches D E s'élèveront au même bonheur que les pauvres A B C. »

Admirable idée pour organiser le duplicisme ! ce serait organiser 2 tribus en une seule, et faire le pendant des comédies à double action. Qu'en arriverait-il ? Que les 2 tribus se jalouseraient et se sépareraient selon la méthode civilisée.

La nôtre doit être l'Unité. Il faut arriver à la fusion, et c'est sur quoi la classe riche devisera dès la fin d'avril ; elle saura que l'harmonie ne peut pas exister si l'on n'observe la proportion suivante quant aux fortunes : riches, 1 ; moyens, 2 ; pauvres, 4 ; règle qui serait anéantie par la proportion : riches, 300 ; pauvres, 300.

On songera donc à la fusion, et voici sous quel rapport elle sera envisagée pour la table, qui est le point le plus délicat, ladite fusion étant facile en affaires d'industrie qui auront préludé à celle des tables.

On raisonnera d'abord sur le matériel. Une fusion des 5 cuisines, A B C D E, donnerait en terme moyen réduit à 3 les cuisines B C D, la classe pauvre y gagnerait beaucoup, car elle passerait tout entière de la cuisine A en B ; la classe E perdrait, car elle tomberait de E en D. Serait-il mieux de ramener la fusion aux termes A C E, qui ne feraient tort ni aux pauvres A, ni aux riches E, mais qui gêneraient un peu les classes B D, obligées de descendre en degré, ou de monter à une table plus coûteuse ?

Le remède sera d'adopter les termes B, C 1/2, E. C'est, dira-t-on, un système alimentaire plus coûteux : il faudra donc que les 30 pauvres familles A soient traitées en cuisine B ?—Oui, et il n'y aura aucun surcroît de dépense. En effet, la Tribu, après 3 mois d'exercice, aura, par le perfectionnement de gestion, acquis des moyens d'amélioration qui comporteront un [ ] collectif de la chère ; elle sera dans le cas d'un particulier dont l'établissement prospère, et qui ajoute à son train de ménage. D'ailleurs, s'il y a dans ce nouvel ordre alimentaire quelques frais de plus, ils seront couverts sous un mois par les grands moyens que donnera le renfort ultérieur de 100 personnes, la plupart très-riches.

Digitized by Google

Ajoutons que dès le mois de mai, où doit s'opérer cette fusion, la Tribu commencera à ouvrir ses portes aux curieux admis à 40 francs par jour, sans la nourriture. Il faudra, pour ces spectateurs, un grand surcroît de cuisine, qui donnera les moyens d'améliorer sans frais celle du peuple, au moyen des reprises et dessertes, et extensions d'achats.

Objectera-t-on que les riches E n'auront rien à gagner à la fusion, et que les riches D perdront un demi-degré, puisqu'ils tomberont en C 1/2; mais, d'après les nouveaux moyens dont je viens de parler, comme extensions d'achats et ressources de saison,

Le degré C 1/2 en mars sera D en mai.

Le degré E en mars sera E 1/2 en mai.

Nulle perte pour la classe D, bénéfice pour la classe E. D'ailleurs on saura bien ménager les intérêts de chacun, et ces menues considérations ne prévaudront pas un instant contre une [ ] plus noble et plus puissante. C'est que la Tribu, sentant qu'elle est appelée à la conquête sociale du monde, qu'elle n'y peut marcher que par l'Unité, sera unanime et ardente pour toutes les mesures qui tendront à l'Unité, sauf les précautions nécessaires pour satisfaire les diverses classes.

Dans cette occasion, l'on aura le plaisir de contenter outre mesure les 2 classes A B — 50 familles pauvres, qui s'élèveront, les unes en chère B, devenue bas degré, les autres en C 1/2, devenue moyen degré.

En considération de cet avantage, les 50 familles pauvres A B redoubleront de prévenances pour les riches qui auront voté la fusion; ils les combleront de [ ], soit dans le service de pagerie, soit dans les séances de groupes industriels.

Et quel sera le nombre de ceux qui auront voté la fusion parmi les 105 riches? Tous auront adhéré sans [ ]; si l'on en doutait, envisageons seulement l'intérêt des principaux. Nous conclurons de là aux inférieurs.

J'ai dit que sur les 21 familles riches entrées en avril, il s'en trouve 4 des plus riches : Dorimon, Lisimon, Dorante et Argante, qui ont opté pour l'incohérence, et, par un reste de morgue civilisée, refusant les tables de pension D E, ont voulu faire ménage à part avec leurs familles. Qu'en est-il résulté? Qu'au bout d'un mois ils sont secrètement ennuyés de leur orgueil; ils paient plus cher, sont moins bien servis et vivent moins gaiement que la table pensionnaire E : car on ne peut pas donner à 4 ou 5 personnes l'assortiment de mets qu'on sert à 30 ou 40, formant une seule ou bien 3 ou 4 tables, ce qui est indifférent quant à la fourniture et la division.

Les 4 familles incohérentes ont pendant le mois d'avril formé des liens aux jardins, aux vergers, avec tous les inférieurs A B C; elles ne

Digitized by Google

répugnent à aucun rapprochement avec ces subalternes; leur morgue n'a porté que sur les familles D E. Les 4 scissionnaires ne voudraient pas se rejoindre aux pensions D E; elles plaident ardemment pour la fusion; elles y prendront place en chère H 1/2; auparavant elles étaient, par leur incohérence, réduites à D 1/2. A la vérité, elles se réuniront à ces 30 pensionnaires E, qu'elles avaient paru dédaigner; mais, en franchissant ce pas, l'amour propre est sauvé, et la démarche acquiert tout le lustre du patriotisme. Il est censé que les 4 familles supérieures adhèrent à la fusion pour le bien général de la Tribu, et pour favoriser les 50 familles pauvres A B, qui vont s'élever en B et C 1/2, et pour donner l'exemple de dévouement à l'Unité chez les plus notables des associés.

Si l'on voulait passer en revue les mobiles des familles E D dans l'affaire de la fusion, on y trouverait de même des doubles [ ]. C'est une propriété essentielle à l'ordre combiné que de créer toujours double appât, un matériel, un spirituel, dans toute lutte qui peut s'établir de l'incohérence à la combinaison.

Je ne m'arrête pas à cette analyse; il me suffit de l'avoir faite sur une classe de riches entrés en avril. Ajoutons pourtant un ressort négatif, mais bien puissant, c'est la concurrence prochaine du renfort qui va entrer en juin et qui sera aux 2/3 composé de gens plus riches que les classes D E.

Ces dernières n'auront garde de laisser aux futurs adjoints de classes F G l'honneur de l'initiative d'unité. L'homme de rang supérieur est indulgent, familier avec les subalternes. Un petit parvenu se croira déshonoré de fréquenter les bourgeois; il les traitera du haut de sa grandeur. Un Montmorency sera honnête avec les bourgeois comme avec ses pairs. Les classes D E, qui sont de moyen ordre quant à la fortune et l'extraction, n'auront pas manqué, en arrivant dans la Tribu, de conserver un peu de cette morgue des demi-grands; mais elles se sentiront talonnées par les classes F G qui vont entrer en juin, qui seront composées aux 2/3 de grands choisis parmi les vrais libéraux. Les D E seraient flétris s'ils laissaient à ces futurs adjoints l'honneur de voter les mesures d'unité, et la fusion sera résolue au 1er mai par acclamation.

Je viens de spéculer sur un ressort négatif, sur une de ces petitesses jalouses qui dirigent les assemblées civilisées. Si je me suis arrêté à ce mesquin véhicule, c'est pour justifier de l'assertion précédente, que dans toute lutte entre l'incohérence et la combinaison l'ordre sériaire sait mettre en jeu double appât, le matériel et le spirituel, et qu'il fait naître ces appâts en négatif comme en positif. C'est toujours quadruple véhicule à opposer aux impulsions [ ]. J'ai déjà tant de fois

Digitized by Google

démontré cette belle propriété des séries passionnelles que je croirais fatiguer les lecteurs intelligents si je m'arrêtais à la prouver encore par des analyses détaillées.

Fixons plutôt nos regards sur les [ ] nobles qui viendront enthousiasmer tous les sociétaires D E; chacun d'eux, à supposer qu'il ait en arrivant usé d'une sage circonspection, aura vu, en moins d'une 15e, ses enfants devenus heureux et [ ] par la fréquentation des groupes A B C. Lui-même, en s'y mêlant quelquefois, y aura trouvé ce bonheur, cet essor des 3 distributives, qu'on ne saurait trouver en Civilisation, et dont la privation constitue l'*atra cura*, le tourment du Civilisé. Il aura, par les relations d'amour et d'esprit de parti, préludé à une réunion fédérale avec le peuple; pourra-t-il hésiter quand il s'agira d'achever l'ouvrage par la fusion des tables, qui, après tout, n'établit aucune ombre d'égalité puisqu'elle conserve la trinité classique, les pauvres, les moyens et les riches, avec faculté à ceux-ci de s'isoler, même dans la classe riche, en prenant place aux tables séparées et servies à 8 ou autre nombre convenu? Chacun d'eux, par cette mesure, se sera assuré le vrai bien, l'essor des 3 Distributives, que gênait l'absence d'un système de liens complets et d'engrenage de séries. Cet engrenage, qui existait déjà dans le nombre 300 des classes A B C, sera d'autant plus actif quand la fusion aura élevé cette masse unitaire à 405, et les pauvres se croiront redevables envers les riches de ce surcroît de bonheur social, comme de l'amélioration matérielle des tables. Ces nouveaux liens resserreront les nœuds d'amitié collective déjà si bien établis par la bienveillance et la loyauté générales, qui contrasteront si fort avec les relations civilisées.

Quant au nœud d'ambition collective, il se renforcera par l'estime réciproque des sectaires et l'assurance d'une prochaine et éclatante victoire, dont leur Unité devient le garant; chacun d'eux, persuadé qu'il marche à la conquête du monde et que le moindre prix sera, outre l'honneur, une principauté héréditaire pour chaque Tributien ou Tributienne, chacun d'eux, dis-je, considèrera tous les collègues riches ou pauvres comme des compagnons de gloire qui vont éclipser tous les inutiles trophées de Civilisation; chacun d'eux sera tout à l'honneur, tout à l'amitié, dans ce nouveau monde social où il suffira d'être tout au plaisir pour ne jamais dévier de l'amitié et de l'honneur.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

ÉBAUCHE DES UNITÉS MINEURES.

Antienne.

Le mineur est le côté faible de la Tribu ou Phalange sérisophe ; elle aura en accords majeurs d'Amitié et d'Ambition pleine marge selon l'opinion, c'est-à-dire que ses prétentions, même en semblant gigantesques, seront applaudies. Conquête du monde, opulence universelle, il n'est pas un Civilisé qui ne sourie à cette perspective ; la législation, la religion, tout sera pour la Tribu annonçant qu'elle va ranger le monde civilisé, barbare et sauvage à l'unité administrative et religieuse. On raillera sur ses espérances, mais en louant ses desseins.

Même faveur à ses plans d'amitié et de philantropie universelle. Ici la philosophie même sera obligée de déguiser sa malveillance et d'applaudir du bout des lèvres à l'engagement d'opérer en 7 mois ce que la science promet en vain depuis 3000 ans.

Mais tout devient entrave pour la Tribu dès qu'elle spécule en mineur ; sur l'accord de famillisme elle manque des liens de consanguinité directe par l'engrenage collatéral des familles. On ne forme pas ces liens avec le secours de l'art ; il faut donc y renoncer et ce n'est pas une médiocre lacune.

Reste la parenté indirecte ou adoption, lien peu en crédit et blâmé en secret par l'égoïsme général qui veut qu'un père laisse mourir de faim les enfants du voisin pour amasser aux siens propres un immense héritage.

L'entrave est pire en Amour. Tout est réduit aux accords exclusifs de tierce et seconde, les seuls permis en Civilisation. Les accords de 4e sont proscrits comme adultères, ceux de simple matériel ou cynisme sont réputés abjects, ceux de simple spirituel ou céladonie sont voués au ridicule, ceux de seconde hors de mariage sont infâmes à titre de prostitution, ceux de tierce hors de mariage sont criminels à titre de fornication et immoralité. Le pauvre amour est donc réduit à un bien faible essor s'il veut se concilier avec la philosophie et la Civilisation, qui le tiennent pieds et poings liés. Qu'il est habile à s'en dédommager secrètement et que la science est dupe de ne pas transiger avec lui !

La Tribu, obligée par bienséance de déguiser sa politique en ce genre, n'adoptera pas moins en secret le principe d'harmonie, qui est de former tous les liens possibles et de former au moins quelques liens transcendants, comme 1er, 5e pour le contrepoids des subcendants

Digitized by Google

2e, 3e, 4e, qui sont essentiellement discordants, à moins qu'on ne parvienne à les combiner avec les liens 1. 5. 6. 7. 8., auquel cas ils donnent de très-belles harmonies.

Cependant l'accord de prime spirituelle ou céladonie est couvert de ridicule en Civilisation; l'accord de quinte ou phanérogamie confuse est réputé infâme. Ces deux accords méritent ce discrédit en Civilisation, où l'un conduit à la duperie, l'autre n'engendre que l'infamie, effets inévitables des sociétés subversives qui dénaturent les bons germes et en font naître l'ivraie.

La Tribu ne veut employer ces 2 accords amoureux qu'en sens noble, qu'en essor harmonique et favorable aux unités sociales. Il faut longtemps à l'avance en prévenir les lecteurs afin qu'ils se gardent de croire que la Tribu veuille favoriser ni même tolérer ce qui tendrait à la débauche; elle veut, au contraire, établir sur chacune des 12 passions les équilibres qui préviennent tout excès. Or on n'arrive à l'équilibre que par une balance judicieuse des liens transcendants avec les subcendants, et qu'importe que les transcendants produisent des infamies en Civilisation puisque nous traitons d'une autre société, qui est à la Civilisation ce que le papillon est à la chenille et qui va opérer pareille métamorphose sur les amours céladonique et phanérogame!

Je serais blâmé par les lecteurs décents si j'oubliais de les prévenir de cet effet qu'il faudra fréquemment leur rappeler. Je vais dans quelques chapitres passer en revue les moyens que fournit la Tribu pour opérer des accords d'amour par les méthodes connues et les moyens de Civilisation. Après le tableau de ces moyens, nous y appliquerons les 2 ressorts céladonique et phanérogame; ce sera le sujet des deux derniers chapitres.

On pourra reprocher aux 5 chapitres suivants une teinte libidineuse, lorsqu'on oubliera que c'est une revue des moyens que fournit l'état actuel des choses et que tout ce qui paraîtra licencieux dans ces 5 chapitres sera corrigé par l'alliage des accords de prime et quinte exposés aux chapitres 6 et 7.

Ces deux accords seront un puissant secours pour acheminer au lien de famille indirecte ou adoption, seule ressource que nous ayons pour tirer de la 4e cardinale quelques liens d'unité sociale, et, d'autre part, les adoptions contribueront très-efficacement à l'unité amoureuse dont nous allons nous occuper. Passons à l'examen des moyens qu'elle pourra tirer de l'état sociétaire avant l'introduction des 2 ressorts céladonique et phanérogame.

[Dans les chapitres que Fourier indique ici, il énonce des idées déjà exprimées dans les ouvrages publiés de son vivant; néanmoins nous ajournons

Digitized by Google

la publication de ces chapitres, pour ne pas fournir un nouveau texte à l'indignation des hommes prétendus vertueux qui, sans vouloir prendre la peine d'étudier Fourier, sont saisis d'une si sainte horreur lorsqu'il parle de liberté amoureuse.

En remplacement de ces chapitres nous donnerons une esquisse officielle du véritable état des mœurs. Nous le tirons du *Moniteur* et de la séance de l'Assemblée nationale du 21 février 1849.

M. Pierre Leroux avait proposé un amendement pour exclure les adultères du droit d'être nommés représentants. Cet amendement souleva une grande tempête dans toute la droite, où siége le parti honnête, modéré et religieux, et qui se dit moral par excellence. Ce parti repoussa l'amendement; mais, ne voulant pas que le nom de ses membres qui s'opposaient ainsi à une mesure *morale* fût connue des électeurs, probablement parce que, dans beaucoup de cas, les électeurs auraient trouvé une contradiction flagrante entre le vote et la conduite connue du votant, il demanda à deux reprises différentes le scrutin secret. L'amendement fut adopté par 286 voix contre 229.

C'est qu'en fait d'amour, le monde a deux morales : la morale *publique*, officielle, et la morale *privée*. Les paroles, les démonstrations extérieures sont conformes à la morale publique : les actes réels, la vie réelle du monde sont abandonnés à la morale *privée* ou liberté. C'est ce qu'exprimait très-bien dans les discussions sur l'amendement de M. Pierre Leroux, un des opposants de la droite, M. Baze. Lisons le *Moniteur*.

Le citoyen Baze. Messieurs, j'espère que l'Assemblée, rendue au calme habituel de ses délibérations, me permettra de combattre un amendement que quelques-uns de vous pourraient peut-être être disposés à adopter par un entraînement louable, mais, permettez-moi de vous le dire, irréfléchi.

Voix diverses. L'adultère est pire que le vol.

Le citoyen Baze. Messieurs, il faut traiter sérieusement les choses graves, et c'est une chose grave que d'établir une incapacité, une indignité d'être élu représentant.

Sans doute le respect de la famille doit être une des premières lois de la conduite de tout citoyen, et bien plus encore de ceux qui aspirent à l'honneur d'être élus; mais *il y a des torts qui relèvent encore plus de l'opinion que de la loi*..... (Réclamations et murmures à gauche.)

Le citoyen Pascal (d'Aix). Et l'attentat à la pudeur!

Plusieurs membres. Effacez du Code les peines contre l'adultère, alors.

Le citoyen Baze. Ma pensée a été mal comprise. J'ai voulu dire seulement qu'entre les diverses incapacités, il y en avait qu'il fallait élever, par une disposition législative, à la hauteur d'une incapacité légale, et qu'il y avait d'autres incapacités morales, dont il fallait nécessairement, fatalement, à raison de l'infirmité humaine, abandonner le jugement aux électeurs eux-mêmes. (Nouvelles réclamations. — Interruption prolongée.)

« Il y a des torts qui ne relèvent que de l'opinion, ou qui relèvent encore plus de l'opinion que de la loi. » A notre avis cela ne veut pas dire autre

Digitized by Google

chose que ceci : Il y a des torts qui sont torts seulement lorsque l'opinion les connaît, seulement lorsque, par la publicité, ils offensent une morale convenue; mais en eux-mêmes ces torts ne sont pas des torts, et la preuve en est que jamais cette espèce de torts n'a été reprochée aux hommes, et que chez les femmes seules ils ont passé pour des fautes ou des crimes.

La distinction entre la morale publique et la morale privée est aussi contenue implicitement dans le discours d'un autre opposant, M. Billault; mais auparavant achevons le discours de M. Baze sur la partie plaisante des pièges que sèmeraient l'amour et la morale pratique autour d'un candidat.

Le citoyen Baze. Remarquez, messieurs, que si vous adoptiez l'amendement, vous créeriez des dangers immenses et dont vous ne vous êtes pas rendu compte.

Le délit d'adultère ne peut être poursuivi que sur la plainte du mari..... (Bruit général.) Le délit d'adultère est de ceux qui ne peuvent pas être poursuivis d'office par le ministère public..... (Le bruit va croissant.)

Le citoyen président. J'invite l'orateur à ne reprendre la parole que quand le silence sera tout-à-fait rétabli.

Le citoyen Baze. Je disais, messieurs, que l'adoption de l'amendement créerait des dangers et des inconvénients dont il faut se rendre compte.

Le délit d'adultère est de ceux qui ne peuvent être poursuivis que sur la plainte du mari, et le mari peut même abandonner la poursuite en se désistant.

Or, savez-vous ce qui arrive? C'est qu'on fera des spéculations scandaleuses..... (Oh! oh! — Oui, c'est vrai!) C'est là qu'est le danger politique de l'amendement qu'on vous propose. (Le bruit des conversations couvre la voix de l'orateur.)

Plusieurs voix. Attendez! attendez le silence!

Le citoyen Baze. Je supplie l'Assemblée d'être attentive à cette considération du danger que l'amendement va introduire dans nos mœurs politiques. On sèmera de pièges, de séductions, la situation d'un candidat..... (Rires et exclamations prolongées.) Je vous assure que, si je n'avais pas regardé la question comme infiniment grave et périlleuse, je n'aurais pas voulu encourir la responsabilité du rôle que je viens remplir à cette tribune; mais cela est très-grave.

J'ai dit qu'on sèmerait de pièges la carrière parlementaire. Un mari estimera son injure tout juste autant qu'il supposera que peut valoir un siège dans le parlement; voilà ce qui arrivera. (Réclamations.)

Ce sera là le résultat le plus clair de l'amendement qu'on vous propose; et au lieu d'avoir introduit dans vos lois une disposition favorable à la morale, vous aurez introduit dans nos mœurs, sans le vouloir, un véritable *chantage* parlementaire.

En ceci, nous sommes à peu près du même avis que M. Baze; toutes les mesures morales ou prétendues telles, comme l'amendement de M. Leroux, allant contre la nature des choses, présentent encore plus d'inconvénients

Digitized by Google

que d'avantages, et compliquent encore plus les mouvements, déjà si embarrassés dans ce milieu faux et compressif, des passions humaines. Mais arrivons à l'opinion de M. Billault.

Après avoir considéré la proposition de M. Pierre Leroux comme une simple *malice*, il ajoute :

L'honorable M. Pierre Leroux a raison, l'adultère est un fait aussi condamnable que le vol. Et si, dans la mollesse de nos mœurs, l'opinion publique n'assimile pas et ne flétrit pas au même degré ces deux faits, cela est regrettable.

Mais quand le Code pénal a voulu réprimer cette sorte d'attentat aux mœurs, il a senti avec quelle circonspection il fallait en ces matières faire agir la main de la justice.

Le respect de la famille commande, non-seulement que les lois en protègent les mœurs, mais qu'elles n'en violent pas volontiers et sans précautions sérieuses les secrets intimes. La société ne refuse pas au mari outragé le droit, s'il le désire, de réclamer au grand jour de la justice une punition exemplaire, mais elle a compris que ce qu'il y a presque toujours de plus sage et de plus prudent dans les choses tristes de la famille, c'est le secret et le mystère. (Très-bien ! très-bien !) Elle a senti qu'il n'était bon ni pour la morale publique, ni pour la paix et l'honneur du foyer domestique, de livrer trop facilement à la grande lumière de la justice les égarements de la vie intime. Elle a donc formé autour de ces délits spéciaux une sorte d'enceinte de pudeur publique, elle a défendu même au procureur de la République d'y pénétrer. C'est le chef de la famille qui, seul, peut agir ; elle a réservé la disposition de ce secret pour lui seul. (Très-bien ! très-bien !)

Vous voulez, à cette prudente circonspection, substituer les indiscrétions des passions politiques. Nous aussi, je dois le dire, dans la commission, au premier abord, nous avions voulu ranger ce délit au nombre de ceux qui ne permettent pas à un homme de siéger dans cette enceinte. Mais, à la réflexion, les difficultés de la pratique nous ont arrêtés : il y a un article du Code pénal qui punit l'homme libre commettant l'adultère avec une femme mariée, et un autre article qui punit, mais faiblement et seulement dans certaines circonstances, l'homme marié coupable d'un adultère avec une femme libre.

Mais ce même code, justement respectueux du secret de la vie privée, n'a pas osé punir l'homme qui, marié, et devant sa fortune, son temps, son affection à sa femme, à ses enfants légitimes, passe ses jours, passe ses nuits dans des lieux infâmes, dans des liaisons honteuses, et y perd trop souvent son temps, sa fortune, et jusqu'à toute affection pour sa famille ; celui là aussi est coupable et mérite d'être flétri, et cependant la loi n'a pas osé l'atteindre ; elle a craint tous les périls du scandale de la poursuite et du scandale du jugement ; elle a vu un mal, mais elle a craint, dans la répression, un mal plus considérable encore. Serez-vous plus hardis dans un intérêt électoral ? Nous avons reculé devant un remède qui pouvait être pire que le

Digitized by Google

mal, et, par respect pour la morale publique, nous repoussons l'amendement qu'on vous propose.

Comme on le voit, ce qui est toujours en cause, c'est la morale publique. Il ne faut pas attaquer, il ne faut pas offenser la morale publique; or, tous les *éclats* l'offensent, et, d'après les paroles de l'orateur, on serait tenté de dire : Les éclats *seuls* l'offensent. Aussi désire-t-il qu'il y ait le moins d'éclats possibles; il faut enfermer dans le secret et le mystère les infractions à la morale publique. Voilà où en est arrivé le législateur. Pourquoi ? Parce que réellement il n'a pas une foi sincère dans ses principes de morale.]

CHAPITRE XVI.

TROISIÈME PHASE. — PRÉPARATIFS ULTÉRIEURS DE LA TRIBU.

Déjà la Tribu a franchi les sentiers de ronces. Elle a pendant les mois d'avril et mai formé les liens les plus difficiles, ceux d'initiative. Parvenue en juin, elle est, quant aux accords sociaux, dans un chemin de fleurs; ses cultures sont faciles et séduisantes, ses groupes exercés par deux et trois mois de travail le sont bien plus encore par les habitudes amicales et par l'assortiment de caractères auquel ils sont parvenus; ses travaux, même dans la saison des chaleurs, sont des récréations, parce qu'on ne cultive que sous des tentes mobiles que le groupe soulève et transporte en un instant à mesure qu'il parcourt un carreau de terre.

Dès le mois de juin, la Tribu commence à jouir d'une haute considération. Divers curieux admis par faveur spéciale ont pu admirer ses concerts sociaux, ses méthodes parfaites dans l'assemblage, la variété, le contraste et la gradation des groupes. De nombreux aspirants sollicitent l'honneur d'y être admis, offrent déjà de payer double et triple valeur des actions. C'est le moment que choisira la Tribu pour introduire un renfort que je n'estime qu'à 75 personnes qui, jointes à 405, donneront un total de 480. C'est le tiers maximé d'une Phalange qui peut à la rigueur être portée à 1,440.

Ce renfort de 75 ne sera pas admis en proportion des âges. Il n'a pas pour but d'augmenter la Tribu en nombre, mais de renforcer seulement certaines fonctions sur lesquelles on va opérer en juillet pour procéder aux opérations d'unité.

Digitized by Google

Répartition de 75 entrants, puis de 20 autres.

Anciens....	405 = 36 —	18.21.24.27.30.33.36—	30.27.24.21.18.15.12—9.	
			24	
Nouveaux.	75 = — —	3. 4. 5. 6. 7. 8. 9—	6. 5. 4. 3. 3. 3. 3—	
			6	
Derniers...	20 = — —	1. 1. 1. 1. 1. 1. 1—	1. 1. 1. 2. 2. 2. 2—	
			2	
Totaux.	500 = 36 —	22.26.30.34.38.42.46—	37.33.29.26.23.20.17—9.	
			32	

Pendant le courant de mai on se sera appliqué à observer quels titres de caractère manquent à la Tribu et y causent des lacunes capables d'entraver le mécanisme; on aura en même temps éprouvé parmi les aspirants quels sont ceux qui semblent pourvus des titres de caractère dont on ressent le besoin.

On admettra à peu près 30 personnes choisies parmi ces titres et à répartir, savoir, comme il suit :

Dans les chœurs	2. 3. 4. 5. 6.	= 12
Dans les chœurs	7. 8. 9. 10.	= 10
Dans les chœurs	11. 12. 13. 14. 15.	= 8
		30

On admettra en outre 15 personnes en 3 divisions affectées aux fonctions sur lesquelles va reposer l'opération d'avènement à l'unité; le choix devra comporter environ

18 enfants aptes aux fonctions des petites hordes,
15 pubères aptes aux fonctions du faquirisme,
12 vieillards de la classe riche.

45

Ces 45, joints aux 30 précédents, complètent le nombre de 75, qui portera la tribu mixte de 405 à 480.

Avant d'expliquer l'emploi de ces 75 aspirants, je réponds à une objection sur le retard de leur entrée. Pourquoi, dira-t-on, n'avoir pas porté d'emblée la Tribu à 480, qui seraient bien plus exercés et auraient par leur nombre favorisé les pénibles essais d'équilibres sociaux? — Ce serait mal spéculer : comme il est impossible d'atteindre d'emblée à une assortiment régulier des caractères, et comme il est certain qu'on trouvera avec le temps beaucoup de lacunes très-préjudiciables, il vaut bien mieux se ménager des moyens de complément, que de se porter d'abord au nombre plein et se voir dans le cas de con-

Digitized by Google

gédier quelques sectaires superflus qui entraveraient le mécanisme par affluence de caractères en titre identique et lacune en d'autres titres. D'ailleurs, en juin, les travaux du jardin exécutés sous tente mobile sont si variés et si intéressants, que les sectaires nouveaux seront bien vite formés. Ajoutons qu'on n'admettra que ceux qui, dans les épreuves subies en mai, auront dénoté une aptitude particulière, et ils réussiront d'autant mieux qu'ils n'entreront qu'aux emplois que l'expérience aura démontrés vacants et indispensables.

Au moyen de ces tardives recrues la Tribu aura fait un bénéfice réel à retarder son complément; le cadre général sera d'autant plus parfait et pourra approcher à peu près d'un demi-clavier des 810 caractères, car la recrue de 75 personnes n'admettant rien ni en patriarches ni en bambins, limités à 36 et 9 = 45, il restera en titres actifs une masse de 435 touches de caractère sur lesquels on pourra à peu près discerner le demi-clavier général de 405; au moins arrivera-t-on à une bonne approximation.

Le mois de juin tout entier sera employé à façonner ces nouveaux sectaires, à l'appui desquels la tribu va définitivement entrer en modulations unitaires. C'est ici le coup de partie qui doit terrasser l'hydre.

En vain prétendrais-je que la Tribu intimidera les philosophes, si d'avance je divulgue la manœuvre. Une ruse de guerre n'est plus une ruse quand elle est connue; elle devient une niaiserie à laquelle personne ne se laisse prendre. Si vous construisez une batterie masquée et que les espions en instruisent l'ennemi, il saura bien la tourner sans en essuyer le feu, et votre batterie sera inutile.

Comment donc espérer quelques succès de la manœuvre que je vais divulguer? Fût-elle excellente, elle sera nulle par la publicité. Ainsi raisonneront les critiques. Il est deux réponses à leur faire.

1° Si j'indique une opération, j'en puis mettre en jeu d'autres. Dès-lors je ne dévoile qu'un de mes secrets et je me réserve la faculté d'opérer mystérieusement sur les autres.

2° Si la manœuvre que j'indique est régulière, méthodique et assortie aux convenances, elle pourra être mise en jeu malgré que je l'aie dévoilée. Elle pourra lutter contre la philosophie comme une armée qui, sûre de sa manœuvre et de ses moyens, n'en cache rien et joue à jeu découvert, comme celui qui ayant les belles cartes dédaigne toute ruse et déclare qu'il gagne forcément, que son adversaire ne peut pas résister.

Tel sera le résultat de la manœuvre passionnelle que je vais décrire;

Digitized by Google

je puis en termes de l'art mettre cartes à bas et gagner forcément en montrant mon jeu.

Cependant j'ai commencé une opération capable de terrifier les philosophes et leur faire lâcher pied sans combat. Pour juger de cette assertion, il faut supposer qu'un prince ou une compagnie fondant la Tribu me donnent carte blanche pour l'organiser à ma volonté et que le secret des opérations ne soit connu que de moi, pas même des chefs; car on dit qu'un secret n'en est plus un quand il est su de 3 personnes. Je crois qu'il est bien aventuré, même quand il est su d'un second. Pour plus de sûreté je ne le confierais à personne, mais je peux sans inconvénient divulguer le trébuchet que je tendrais à la philosophie : ce n'est qu'un des 20 pièges que je veux lui tendre, et je ne risque rien à en divulguer un; il en reste assez d'autres en réserve.

Le moyen dont il s'agit et que j'emploierais contre les philosophes, même après l'avoir divulgué, c'est le christianisme adapté aux 5 branches de charité, qui n'est autre chose que l'amitié inverse en amour, ambition, amour, famillisme et unitéisme.

C'est une vraie mine de miracles en fait de charité que la religion chrétienne, rien ne lui est impossible. Rome s'enorgueillit d'avoir produit des Curtius et des Décius. On en trouve par milliers quand on veut mettre en jeu les dogmes charitables du christianisme. Aucune religion n'a mieux réussi à exciter le dévouement aveugle et l'abnégation de soi-même. Témoin les trappistes, les missionnaires, les pères de la rédemption, et tant de corporations qui ont brillé et brillent encore dans la charité et dans les autres branches du dévouement. La religion chrétienne a souvent abusé de ses moyens, elle a produit les Ravaillac et les Clément et tant d'autres scélérats, mais ceci est un abus de la chose et n'en infirme pas le mérite réel : ainsi, quoique le fusil puisse être employé à tuer un honnête homme, il n'est pas moins vrai que l'arme à feu est un des plus beaux trophées de l'industrie.

La philosophie ne redoute rien tant que la religion chrétienne, et si dans la Tribu elle voyait à la levée de la toile la religion chrétienne employée à propos et mise en jeu pour obtenir des hommes un léger effort de charité, les philosophes s'écrieraient : Nous sommes perdus ! la Tribu opèrera tous les prodiges de charité si elle emploie le christianisme.

Mais à quoi se borneront ces efforts ? A bien peu de chose, à des travaux beaucoup moindres que ceux qu'on voit exercer journellement par les femmes vraiment pieuses qui servent les hôpitaux et qui sont si mal payées de tant de fatigues. Lorsqu'on les voit prodiguer si généreusement de pénibles soins, ne pourra-t-on pas obtenir de la Tribu le

Digitized by Google

quart seulement en ajoutant au levier de la religion celui de l'amour-propre et de la gloire.

Nous allons extraire de la Tribu un corps d'élite ou croisade, composé du tiers des sectaires actifs, soit 144. On va voir que leur tâche, d'où dépend la conquête sociale du monde, n'exigera pas le quart des fatigues endurées chaque jour par les pieuses [ ]; et quand on voit cette religion suffire à électriser et soutenir pendant tout le cours d'une longue carrière les [ ], peut-on douter du succès d'une ligue religieuse qui, pour le quart de ces fatigues, aura la perspective d'opérer en trois mois la délivrance du monde et s'élever à l'immensité de fortune et de gloire?

CHAPITRE XVII.

PLAN DE L'OPÉRATION DE CHARITÉ INTÉGRALE.

La charité jusqu'ici a toujours été bornée à des spéculations partielles, jamais elle n'a pu ni ne pourrait en Civilisation embrasser l'ensemble des besoins de l'homme, car elle ne peut pas même remédier à la plus pressante des privations, qui est celle de l'absolu nécessaire, nourriture et vêtement. Faut-il s'étonner qu'insuffisante sur l'objet principal, elle néglige beaucoup de branches moins urgentes, entre autres celles qui tient au plaisir?

La Tribu envisage la charité dans un sens bien différent; elle veut tout embrasser, pourvoir aux besoins de l'homme sur les 12 passions, et si la Tribu peut faire preuve d'un système de charité complet sur les 12, elle aura [ ] la vraie garantie de bonheur social, il ne restera qu'à imiter.

Examinons son plan dans les 3 classes de passions et d'abord en matériel. Pourvoir aux besoins du matériel, c'est assurer le minimum en subsistance, vêtement, logement et même en récréations de la vue, de l'ouïe, etc. C'est le premier des statuts de la Tribu, le minimum est une des 3 garanties d'unitéisme : la croisade de charité n'aura donc pas à s'occuper de cette [ ] à laquelle pourvoit essentiellement l'ordre sociétaire.

Il ne lui restera que le soin des 4 passions affectives; je ne parle pas des distributives puisqu'elles sont un mode d'exercice raffiné des 9 autres. Or, la charité se borne à procurer le nécessaire qui s'étend fort loin en harmonie. Nous allons en tracer le plan sur les 4 cardinales.

Les vices de ces 4 passions, leurs [ ] égoïstes, ne proviennent que des accords inférieurs en seconde, tierce et quarte. Ainsi l'amour an-

Digitized by Google

drogame ou amour de tierce par couple est germe d'égoïsme et de discorde, comme le famillisme en accord de tierce par le mariage exclusif, est un levain d'égoïsme général. La charité doit donc s'exercer dans les 4 passions sur les accords transcendants qui sont les gages de concorde et d'unité. Elle doit s'attacher à introduire des accords de 1e, 5e, 6e, 7e, 8e. Voilà en thèse générale son objet, nous allons l'examiner dans les détails, dans ses moyens d'absorber par des accords transcendants l'influence vicieuse des accords infimes 2e, 3e, 4e. Préalablement disons quelques mots sur l'organisation de la légion de charité collective.

Elle serait corporative, religieuse, militaire comme les templiers et les maltais. Leurs signes distinctifs et ornements seront pour les chevaliers la croix et le sabre, pour les chevalières la croix et le poignard; les drapeaux seront une croix ornée de cravates militaires: —oriflamme croix sur drapeau, bannières croix à cravates.

La horde sera sous le vocable d'un héros de charité, comme saint Vincent-de-Paule, mais comme ce sera un nouvel ordre monastique, il ne suivra la règle d'aucun des ordres existants.

On ne donnera à la horde que des statuts qui n'entraîneront aucune perte de temps; elle est faite pour exciter le travail et non pour encourager l'oisiveté comme font les moines d'Espagne. Ainsi, tout en la soumettant au rit catholique, on la dispensera de toutes les [ ], où l'on perd des heures à réciter du latin; elle n'aura d'autres coutumes religieuses que celles qui consument peu d'instants, et comme de recevoir le matin de son aumônier le pain de l'unité, la communion corporative.

On donnera à la horde des costumes élégants, gracieux et point embarassants comme les vêtements monastiques; on choisira au contraire ce qu'il y a de plus beau et de plus commode dans les costumes antiques ou modernes. Elle adoptera la manœuvre tartare perfectionnée par cercles et demi-cercles.

CHAPITRE XVIII.

FONCTION DE LA HORDE SAINTE EN ESSOR DE FAMILLISME, D'AMITIÉ, D'AMBITION ET DE CHARITÉ FÉDÉRALE.

Un accord ne sera pas bien immense pour embrasser la Tribu de 400 personnes. Les philosophes nous disent que les hommes ne doivent former qu'une seule famille; elle serait donc de 800,000,000. C'est ce qui peut arriver par l'accord de famillisme en 8e degré, mais ici nous n'avons à opérer que sur 480 personnes, et encore n'est-ce qu'en famil-

Digitized by Google

lisme indirect; car nulle opération ne pourra établir entre ces 480 personnes des liens de consanguinité, liens qui ne commenceront à se former qu'à la 3e génération, par les lignées diverses. Il faut recourir au lien indirect qui est celui d'adoption, praticable dès la première année.

Chacun au bout d'un mois ou deux de plein exercice, aura pu connaître quels sont les enfants qui héritent de ses penchants. Mondor, sectateur ardent des tulipes, n'a pu inspirer pour cette culture aucun goût à son fils, qui dédaigne obstinément cette fleur; d'autre part, le jeune Euryale, pauvre enfant âgé de 12 ans, est le plus ardent, le plus intelligent des jeunes sectateurs de la tulipe. Mondor doit voir en lui un héritier partiel, car ce sera Euryale qui soutiendra par la suite les travaux qui charment la vieillesse de Mondor. Il doit en toute justice titrer Euryale comme adoptif industriel, et en titrer 20 autres par la même raison, car Mondor ne peut manquer d'avoir dans la Tribu 20 fonctions favorites.

La règle en Harmonie est de léguer un tiers de sa fortune aux adoptifs de séries. On devra donc former une cohorte, 16 personnes, de gens riches qui se seront prononcés pour ce genre d'adoption, qui auront titré au moins 8 enfants, je dis 8 seulement, car on ne peut pas s'attendre que dans la 1re année chacun puisse bien connaître tous ceux qu'il aura à titrer.

On formera par la même raison une cohorte, 16 personnes, de jeunes gens riches, qui auront titré des vieillards pauvres à titre de pères et mères industriels, et leur auront assuré une gradation de fortune et de bien-être, comme serait une élévation d'un degré sur les tables.

Ce secours serait offensant s'il était personnel, mais il est honorable collectivement. 16 jeunes gens d'un et d'autre sexe adoptent tels vieillards. Ce n'est plus intrigue ni *captation*, c'est témoignage collectif des soins de la vieillesse pour former les jeunes gens au travail et gratitude publique de la jeunesse pour la corporation des vieillards ou du moins pour ses membres les plus distingués dans les soins de l'éducation.

Ce genre d'accord est déjà en familisme un des accords transcendants, il n'est qu'accord de quinte, mais nous ne pouvons pas en employer de plus élevé dans la Tribu. Elle ne saurait admettre la sixte, mais il suffit de ce court exposé de l'accord de quinte, pour [ ] la fausseté des Philosophes qui veulent, disent-ils, faire des hommes une famille de frères, et qui les réduisent en modulation de familisme à l'accord de tierce, selon lequel un homme n'aime que ses enfants, issus d'une seule femme, et voit de sang-froid mourir de faim les enfants de son voisin : plaisante fraternité bien digne de la mercantile civilisation !

Passons aux 2 cohortes d'amitié : Elles devront de même fonctionner

Digitized by Google

dans les liens les plus vastes que puisse admettre la Tribu, qui ne peut pas s'élever au-dessus de la quinte.

Le lien d'amitié collective s'exerce sur les malades et infirmes, y compris les enfants et gens caducs. La Civilisation a déjà fait un grand pas en ce genre, car elle a attaché quelque honneur aux fonctions de ceux qui se vouent dans les hôpitaux à soigner les malades, les enfants trouvés, etc. On formera donc les 2 cohortes d'amitié collective dans le même sens [que les hôpitaux civilisés, et l'on comprendra dans ce service les sectaires qui soigneront la salle des petits enfants et celle des patriarches; ces 2 classes étant réputées infirmes en harmonie.

On formera donc de la classe que nous nommons hospitaliers et hospitalières, 2 cohortes dans la légion de charité, où elles jouiront d'autant de lustre qu'on en donne peu parmi nous à ces estimables et précieux fonctionnaires. Ce sera un bel affront à la Civilisation que d'élever au 1er rang de la Tribu ceux que notre perfectibilité condamne à l'obscurité. Quel mérite attaché à la charité dans un ordre social où les serviteurs gratuits des malades ne sont pas même indemnisés par des récompenses honorifiques. Leur dévouement persévérant malgré l'injustice des [ ] est un bel éloge de cette religion qui suffit seule à soutenir leur charitable zèle.

[Note.] *Porrò* point d'hôpital, un fiévreux avec fiévreux, *tout* au plus maladies contrastées.

Voilà déjà 4 cohortes, 2 formées d'adoptants et adoptantes et 2 d'infirmiers et infirmières. Il reste à en définir 4 autres dont 2 hyper majeurs, ou ambition, et 2 en titre hypermineur, ou amour.

Etrange annonce pour les civilisés d'une corporation de charité en amour et en ambition, eux qui condamnent ces 2 passions aux flammes de l'enfer. Cependant le système de charité collective serait avorté s'il n'embrassait pas les 4 cardinales et l'Unitéisme qui ne peut naître que du concert de ces 4 passions. Il faut donc, si l'on veut un mécanisme d'unité, y faire intervenir très-exactement les unités d'amour et d'ambition, et c'est pour en garantir l'essor que la Tribu formera 4 cohortes en service d'Amour et d'Ambition comme elle en a formé 4 en service d'amitié et de famillisme.

C'est l'Amitié qui aura l'honneur de porter les premiers coups. C'est par les modulations d'amitié que la Tribu, dès le 1er mois, étonnera et déconcertera tous ses détracteurs en leur démontrant par l'aspect des groupes industriels régulièrement équilibrés, que la Civilisation n'a jamais eu la moindre notion des accords transcendants de l'amitié dont elle ne connaît et ne prône que la tierce ou accord de couple, comme

Digitized by Google

celui d'Oreste et Pilade, Pirithoüs et Thésée, accord qui n'est le plus souvent qu'une ligue de brigandage.

Si nos savants n'ont aucune connaissance de la passion la plus prônée par eux, de celle dont leurs [ ] ont vanté les doux charmes, et qu'ils ont donnée pour boussole de vertu, quelle doit être leur ignorance relativement aux passions proscrites, comme l'amour, dont on ne parle que pour les [ ], au lieu d'analyser leurs accords transcendants, et spéculer sur les ressources qu'ils pourraient offrir ?

Pour constater cette impéritie philosophique en emplois de passions, je crois devoir insister sur l'éminente utilité de l'Amitié en mécanique sociétaire. Je n'ai pas lu le traité de Cicéron sur l'Amitié ; mais comme il ignorait pleinement les règles de construction d'un groupe amical contrasté et équilibré à 3 parties, je suis assuré de n'être l'écho ni de Cicéron ni de personne, et de ne donnner que des idées neuves sur cette importante passion si inconnue des modernes.

Il n'est pas de passion plus incompatible avec l'ordre civilisé, où la fausseté universelle détruit dans sa base tout essor d'Amitié collective. Aussi est-ce la cardinale la plus faible en Civilisation, où elle obtient à peine le rang de passion, tant elle y est éphémère et dénaturée par une fusion continuelle avec l'Ambition.

L'Amitié n'étant pas crime, selon la philosophie, comme l'Amour, on peut spéculer franchement sur son plein développement. Cela ne se pourrait pas en Amour. Nous ne pourrions pas sans scandale choisir, dans le début, pour pivot de manœuvre, une passion proscrite ; mais, en spéculant sur l'Amitié, nous marchons de front avec toutes les lois philosophiques et théologiques, et la Tribu pourra faire ses débuts sans heurter les préjugés.

Il s'agit d'amener tous les civilisés à s'écrier, en voyant la Tribu : « Nous n'avions point d'amis, nous ne connaissions pas l'Amitié, nous » sommes des profanes qui souillons le nom de cette belle passion en le « donnant à nos liaisons mercenaires, à nos glaciales et perfides réu- « nions. » La Tribu, pour les amener à ce point, devra d'emblée, c'est-à-dire dès le 1^er^ mois, développer la véritable amitié dégagée des rêves de cette philosophie qui prétend faire des hommes une famille de frères, et n'en fait qu'une famille de vipères et de vautours.

L'Amitié collective, ou essor des intrigues de gaieté dans des groupes équilibrés par contrastes, identités, alternat et gradation, cette amitié, dis-je, dépend de l'union affectueuse qu'on pourra établir entre les inégaux. On ne peut pas faire en sorte qu'une branche de travail, comme la culture des œillets, soit tout entière exercée par des gens riches, que le groupe des œilletistes se compose de neuf marquis et neuf marquises. Il faut bien quelques gens du peuple, et en majorité, pour

Digitized by Google

la grosse besogne; mais si ces gens du peuple ne sont pas intimes avec les marquis, s'il ne règne pas dans le groupe une franche cordialité, comment parvenir à l'équilibrer selon la méthode indiquée touche 1re, (3, 3, 3,)?

Répondra-t-on que les marquis ne doivent pas se familiariser avec leurs jardiniers, qu'ils doivent réserver leur intimité pour les amis de la morale, du commerce et de la charte? il n'en est rien. Les marquis, comme les bergers, doivent être dans la Tribu en gaieté perpétuelle. Au jardin comme à table, il faut que tout rassemblement soit jovial et bien intrigué, à moins qu'il ne tienne au groupe d'Ambition, qui a le ton grave. Or, la culture des œillets et des roses ne sera pas dans la Tribu une spéculation d'ambition, mais une amusette qu'il faudra traiter en sens d'amitié.

Ne suffit-il pas, diront les moralistes, de jouir du bonheur champêtre selon l'abbé Delille, goûter les doux charmes de l'amour des champs en cultivant les doux présents de Flore? — Non vraiment. Avec toutes ces fadeurs poétiques et morales, vous ferez de votre jardinier un fripon, un ennemi secret prêt à vous dénoncer après qu'il vous aura volé. Tels sont les ouvriers civilisés sous leur manteau de bonhomie. On ne veut, dans la Tribu, rien de ces mascarades morales; elle veut faire de tous ses sectaires autant d'amis, sans acception des rangs que l'amitié ne fera pas méconnaître, mais qui ne devront pas nuire à l'essor de l'amitié.

Pour le préparer, j'ai fait observer qu'on devait choisir les 60 familles pauvres parmi les gens polis et honorables qu'on rencontre en abondance chez le peuple de Paris, où l'on trouve souvent plus d'urbanité que chez certains grands de province. Une réunion de ces ouvriers polis sera l'élément convenable pour former au travail des groupes d'amitié bien contrastés et équilibrés qui assurent l'essor d'amitié directe, expansive et joviale.

Du moment où les philosophes verront régner universellement dans la Tribu cette amitié et cette vérité partout bannies de leur infâme Civilisation, ils chancelleront et n'oseront pas même songer au combat; ils seront désorientés, abasourdis et culbutés les uns par les autres, comme le furent par la chute des tentes les armées de Rosbach, en apercevant inopinément le bel ordre de cette poignée d'hommes qu'on croyait tenir prisonniers. C'est ainsi qu'avant le choc définitif qui tient aux opérations unitaires de la horde sainte, la philosophie sera déjà battue, et par le seul aspect de l'amitié collective équilibrée, c'en sera assez pour faire augurer l'issue, et ne laisser aucun doute sur la prochaine débâcle qui va entraîner bibliothèques, fauteuils, renommées et Civilisation, quoique étayés dans le combat par 400,000 volumes et par

Digitized by Google

400 rangées de fauteuils académiques d'où jaillissent des torrents de lumières. (Je dis 400, car j'estime que la Civilisation en masse peut bien mettre sur pied 400 académies, plus ou moins parsemées de ces doctrines inutiles de classe incertaine).

On ne doit pas perdre de vue que le bonheur de la vie consistant à se trouver fréquemment dans des groupes d'amis bien gradués, contrastés et équilibrés, ce charme serait perdu pour la Tribu, si la domesticité simple existait, car il deviendrait impossible de réunir passionnément sur chaque branche de culture ou d'industrie des groupes d'environ 9 personnes assez intimes et familières pour l'équilibre du groupe d'amitié. Cette intimité sera pleinement praticable du moment où le travail immonde sera réduit en service de charité religieuse. Chacun, dans les autres fonctions, se trouvera au niveau du marchand et de l'artisan, qui ne sont pas serviteurs spéciaux de tel individu, quoiqu'ils s'empressent pour lui dès qu'il réclame leurs services, qui ne l'empêchent pas de se familiariser avec eux.

Le plan d'opérations serait manqué si l'on n'arrivait pas à former les groupes de gaieté industrielle ou d'amitié directe. On n'aurait plus dans les travaux que des réunions mercenaires et mornes comme celles des Civilisés ; le travail n'attirerait plus.

Le plan serait manqué de même si l'on négligeait la garantie fondamentale d'unité, celle du minimum. Il n'y aurait plus d'insouciance ni de cordialité là où règnerait l'inquiétude du lendemain ; les riches suspecteraient des pauvres qui seraient dans le cas de demander ou intriguer pour s'enrichir à leurs dépens. L'amitié tomberait du moment où le souci et le soupçon de vues intéressées germerait dans les esprits ; il faut les amener à [ ] impraticables en Civilisation : l'incurie motivée par la garantie du minimum et l'attraction industrielle fondée sur la brièveté des séances : la subdivision et répartition libre des travaux ; l'assortiment équilibré des compagnies.

On atteint à la fois tous ces divers buts si l'on opère bien dans la formation de la légion de charité intégrale. On assure le mécanisme d'amitié directe en fondant celui de charité fédérale ou ambition indirecte, et rien n'est plus facile que de produire cet effet en formant les petites hordes, ou en leur donnant un grand relief par la monture sur chevaux nains et la beauté des uniformes, en les exaltant au travail par l'esprit religieux. Il faudra les installer les premiers, vu la facilité des fonctions, dont la plupart n'exigent aucune étude ; on peut dire qu'en soignant bien cette facile fondation, l'on aura tout disposé pour que la philosophie, déjà consternée à la levée de la toile par le spectacle de l'amitié directe, soit achevée par l'accord d'ambition indirecte, ou cha-

Digitized by Google

rité fédérale qui, en absorbant toute fonction méprisée, lèvera un des obstacles principaux à l'unité.

Empressé de leur rendre justice quand il s'en trouve par hasard quelque occasion, je n'oublierai pas de les louer sur certaines lueurs d'instinct charitable en amitié indirecte dans les genres d'hospitalité et d'infirmerie. On a vu en fait de charité hospitalière de beaux accords de quinte (masse avec masse), chez les moines du Mont Saint-Bernard voués au soutien des voyageurs perdus dans les neiges ; on a vu en charité fraternelle de sublimes accords chez les pères de la Rédemption des captifs ; on a vu en hospitalité amicale l'honorable coutume de la grande Chartreuse où l'on recevait et hébergeait très-gracieusement pendant 3 jours bon nombre de voyageurs inconnus et souvent peu dignes par le prolongement indiscret de séjour ; enfin on voit partout dans les hôpitaux un dévouement magnanime de charité médicale. Pourquoi tous ces nobles amis de l'humanité sont-ils si mal payés de leur zèle, si oubliés dans les derniers rangs de la société, et pourquoi à côté d'un titre glorieux pour la Civilisation, faut-il toujours se récrier sur l'ingratitude des civilisés ?

J'ai dû les louer sur ces actes honorables pour les rappeler à la vraie théorie du bien social : c'est la tendance aux accords transcendants comme les quintes d'amitié indirecte que je viens de citer, et la défiance des accords de 2e, 3e, 4e, dont on n'obtient isolément que la discorde. Si les académies voulaient entendre la vérité qu'elles feignent de chercher, on les mettrait sur la voie par cette seule proposition : déterminer un système social où tout le mécanisme des relations soit régi par des accords transcendants, 1e, 5e, 6e, 7e, 8e, et où tous les accords subcendants 2e, 3e, 4e, soient en tous sens subordonnés à l'influence des transcendants. Voilà en jargon scientifique le problème de l'harmonie universelle déjà posé dans d'autres thèses, entre autres dans celle de l'essor passionnel en raison directe des masses, inverse des distances.

Méthode rebutante ; je n'en parle que pour faire voir que j'évite autant que je puis ces épines scientifiques. Poursuivons sur l'étude plus intéressante du développement des passions affectueuses en hauts accords. Nous allons passer à un noble effort de l'honneur, à la charité fédérale dont le succès sera pour la Tribu le plus sûr garant de la conquête du monde.

Nous avons peu de moyens dans la Tribu, ménageons-les bien et suppléons par l'habileté au défaut de forces réelles.

On a vu, Touche 5e majeure, que le pivot de l'ambition indirecte ou charité est la petite horde, sans qui le travail des classes inférieures

Digitized by Google

serait déshonoré, et par suite on dédaignerait celui des classes voisines du rang inferieur, et, d'orgueil en orgueil, la société ne serait comme en Civilisation qu'un chaos d'ennemis se haïssant en gradation; il n'y aurait plus de lien honorifique entre les classes extrêmes du moment où les derniers degrés seraient méprisés. Le ralliement général d'ambition ne peut se fonder que sur le lustre des fonctions utiles et pourtant avilies parmi nous. C'est à les rehausser que doit tendre la charité collective en titre d'ambition, et pour y parvenir il faut transformer en service religieux les fonctions de service immonde.

On a vu en 5e Touche majeure, que cette illustration des emplois domestiques subalternes tient aux 2 corporations des petites hordes et du corps vestalique; nous ne pourrons pas dans la Tribu organiser la 2e; quelle foi aurait-on à des vestales sortant de civilisation où il est avéré même dans les innocentes campagnes que les filles ne sont plus intactes à 10 ans. Nous ne sommes plus au temps où l'on croit aux rosières.

Il faut donc dans la Tribu renoncer au puissant levier de la corporation vestalique et se rattacher d'autant à celui des petites hordes, l'accroître en forces pour compenser l'absence de l'autre levier.

On les étaiera d'une horde de Coeres et Coeresses choisis parmi les individus qui, même après la puberté, conservent un penchant à exercer gaiement les fonctions immondes et répugnantes; il se trouve de ces caractères dans la classe riche comme dans la pauvre. Il faudra soigneusement les recueillir pour former la horde coere, mi-partie des des 2 sexes.

Les petites hordes ainsi que les grandes fourniront chaque jour 1|3 de leurs membres pour le service immonde qui commencera en été à 3 heures, en hiver à 5 heures, en 1|2 saison à 4 heures; il s'exercera sur les décrottages, les fumiers, les déjections, les triperies et autres services répugnants.

Dans ce service on comprendra celui des malades et on adjoindra à la petite horde une grande horde composée de coeres et infirmistes.

En supposant que les enfants des familles riches prennent parti dans les petites hordes, ce qui ne manquera pas, on peut compter, sur une masse de 480 habitants, environ 60 enfants de 8 à 15 ans, dont on pourra enrôler plus de moitié aux petites hordes. Il ne faut pas spéculer sur le tout puisque l'enrôlement est volontaire et qu'on a besoin d'une corporation formant contrepoids; mais, par besoin; par circonstance, il conviendra de donner beaucoup plus de relief aux petites hordes qu'aux petites bandes, et forcer de nombre sur les hordes, qu'on peut estimer à 3|5, soit 36 enfants dont 18 garçons et 18 filles.

Vu la difficulté de se procurer des chevaux nains, on ne montera

Digitized by Google

que les petites hordes; elles auront d'autant plus de relief en comparaison des petites bandes moins nécessaires dans une opération bâtarde, comme celle de la Tribu mixte où les petites bandes ne pourraient fonctionner scientifiquement qu'après 3 ou 4 ans d'exercice, tandis que les petites hordes affectées à la charité sociale ou ((amitié)) ambition indirecte qui s'applique aux travaux immondes pourront fonctionner en pleine attraction dès la 2e quinzaine, pourvu qu'on les entoure de tout le lustre nécessaire à les exalter dans leurs fonctions.

J'ai prôné ce levier dans la 5e touche majeure en traitant de la Phalange; il devient ici plus précieux encore puisque la Tribu ne pourra déployer en plein que sur pivot d'ambition et d'amitié, et très-peu sur pivot d'amour et de famille, tandis que la Phalange déploierait sur toutes passions. On devra donc soigner d'autant les petites hordes, qui sont le ressort principal d'amitié et qui fourniront 2 cohortes dans la légion de charité. Sans leur intervention nous verrions avorter en divers sens la manœuvre passionnelle de la Tribu. Il faudrait créer un corps de domestiques dont les fonctions, surtout dans le genre immonde, seraient dédaignées et empêcheraient toute intimité publique entre le page et le maître. De là résulterait l'impossibilité de nuancer et d'équilibrer les groupes d'amitié directe et d'intrigue joviale en industrie; de là résulterait un bien plus grand inconvénient, celui des mépris de la classe riche pour la classe pauvre. Les riches ne voudraient point se familiariser ni aux travaux avec des valets ni frayer avec eux dans les soirées.

Ainsi le mécanisme d'amitié et d'ambition, du moment où il avorterait en essor inverse, deviendrait impraticable en essor direct, en intrigue de gaieté et d'intimité industrielle et en ligue de conquête sociale.

Envisageons bien cet obstacle, car, si nous parvenons à le surmonter (et c'est l'unique), la philosophie sera battue sans combat. Il suffit, pour la mettre en déconfiture, de lui montrer, dès le début, un bel ordre de bataille dans cette petite esquisse d'harmonie qu'elle aura couverte de huées pendant les travaux préparatoires.

Précisons donc bien la principale condition à remplir. Il faut que la Tribu, par le moyen de sa légion de charité collective, développe sur les 4 cardinales en essor et industrie. Nous en sommes à franchir l'obstacle d'ambition par un ralliement d'extrêmes, ce qui ne peut avoir lieu qu'en faisant disparaître la domesticité. Tout-à-l'heure nous aurons à traiter de l'obstacle en ralliement d'amour; achevons sur celui-ci. On va opposer les préjugés; ils seront puissants. Toute cette race qu'on asssemblera dans la Tribu aura été élevée à mépriser les travaux domestiques et surtout les fonctions immondes; quelques hochets, quelques fumées honorifiques ne suffiront pas à vaincre les préventions et

Digitized by Google

n'amèneront jamais le marquis à frayer publiquement avec son valet; il pourra en secret s'apprivoiser avec la soubrette, mais c'est un rapprochement déjà effectué, aussi bien que celui de la marquise avec son laquais, et il n'est pas besoin d'un attirail de Tribu ni d'une théorie fastueuse d'harmonie pour en venir à faire ce qui existe déjà et rêver ce qui est impraticable, comme la prétention d'identifier et associer les domestiques avec les maîtres.

Je ne me dissimule ni les obstacles ni les préventions qui décréditeront la Tribu pendant les travaux préparatoires. On s'en égaiera à tel point que la philosophie croira au-dessous d'elle d'entrer en lice et de démontrer l'impossibilité. Les antagonistes seront aussi superbes que les vaincus d'Austerlitz et de Rosbach: la veille tous comptaient prendre vivants Frédéric et Bonaparte; quelle fut leur déconvenue à la fin de la journée!

Les petites hordes auraient peu de relief, même dans une épreuve de Phalange complète à 1,200 personnes, tant qu'elles ne pourraient pas former la nuée ou escadron de 12 hordes vicinales, se prêtant secours et formant corporation. La Tribu sera infiniment loin de cet effet; elle n'aura qu'une quarantaine d'enfants enrôlés pour le travail immonde: supposons 36, dont 20 garçons et 16 filles, les hordes devant être de 16 au moins, dont 12 cavaliers formant le cercle, puis 1 chef, 1 foyer et 2 acolytes latéraux; on ne peut pas former le cercle de cavaliers à moins de 12. L'on pourra facilement, vu l'insigne relief attaché à cette corporation, enrôler 40 enfants pour le travail immonde; ceux des familles riches adjointes seront les premiers enrôlés. Quand les enfants riches verront la horde formée et exécutant sur chevaux nains la manœuvre tartare, les pères n'auront ni paix ni trève avec l'enfant jusqu'à ce qu'ils lui aient permis d'y entrer. On peut même augurer que les petites bandes seront réduites à peu de chose, et que les petites hordes absorberont la grande majorité des enfants de 9 à 15 ans. Il n'importe, puisque nous n'avons, dans ce faible essai, aucune opération à confier aux petites bandes, et qu'au contraire notre principale manœuvre, celle de l'absorption du régime de domesticité simple, roule entièrement sur les petites hordes.

Parmi les enfants d'âge inférieur et supérieur on choisira l'élite pour l'adjoindre à toutes les cérémonies dont la horde sera le pivot, comme dans la manœuvre de l'encensoir à 72 thuriféraires. On fera de cette adjonction aux petites hordes une faveur pour les enfants d'âge inférieur. Plus on donnera de relief aux fonctions des petites hordes, plus on renforcera l'esprit de charité industrielle qui est l'objet de leur institution.

Il arrivera nécessairement que divers enfants riches, entraînés par

Digitized by Google

la vocation et l'esprit de corps, exerceront les fonctions immondes, qui dès lors seront relevées de [ ]. Là finiront les préventions contre l'état de domesticité composée ou service collectif et libre, dans lequel, loin d'être assujetti aux volontés de tel individu, chaque servant peut à volonté refuser son service à tel individu.

Alors les gens riches ou qualifiés pourront sans déroger prendre parti dans les fonctions domestiques non immondes, qu'on appelle domestiques et dont plusieurs sont attrayantes, sinon pour l'exercice manuel, au moins pour la distribution. Tel saura diriger et [ ] le battage des habits, il se plaira à occuper un rang dans le groupe du battage. Chacun a des prétentions même sur quelqu'une des fonctions nommées domestiques, et qui cesseront de l'être par l'établissement des Phalanges et par la collectivité et liberté du service, qui n'aura rien de désagréable lorsque sa grande étendue, ses nombreux détails portant sur 480 personnes permettront d'établir une grande division du travail et d'affecter à chacun la branche où il pourra exceller.

CHAPITRE XIX.

DU SERVICE PASSIONNEL COMPOSÉ RÉCIPROQUE.

J'ai démontré qu'en affaires d'harmonie générale, calculée pour des masses de 500 et 1000 associés, on ne peut ni en amitié, ni en amour, ni en ambition, ni en famillisme, spéculer sur les accords inférieurs 2e, 3e, 4e, que ces accords employés isolément n'établissent du plus au moins que l'égoïsme, la fausseté et la discorde, quoique 2 soient de fait accords réels, car la tierce est le plus doux des accords. Ainsi nous allons en ambition indirecte ou charité corporative spéculer comme en toute autre passion, et fonder toujours nos plans d'harmonies sur les accords transcendants, ceux de 5e, 6e 7e, 8e, joints à celui de prime, qui n'est concertant que par connexion avec les transcendants.

Étudions donc la charité fédérale en 5e degré, qui donne une protection des masses riches pour les masses pauvres, et réciproquement de cette ligue natt un lien merveilleux que je nommerai service passionnel. Il absorbe la domesticité et transforme en plaisir une des plus grandes servitudes de la Civilisation.

J'ai déjà signalé une plainte continuelle des riches, qui se lamentent sur ce que les domestiques internes ou externes sont le tourment de la classe riche, tandis que de son côté la classe domestique se plaint à bon droit de l'injustice et de l'égoïsme des maîtres. Tel est le résultat des accords de seconde, tierce et quarte, qui sont traités d'individu

Digitized by Google

à individu ou d'un chef à une masse. En élevant cette branche de relations à l'accord de quinte on la transforme en source de plaisir continuel pour les riches et les pauvres. Tel est l'objet de la charité fédérale ou service passionnel collectif, qui confédère les corporations de serviteurs avec celles de servis.

Pénétrons-nous bien des propriétés de l'opération décisive dont il s'agit. On a vu que le service composé, élevé au rang de charité fédérale, par entremise des petites hordes crée aux riches des variétés d'amitié par le fait même de l'inconstance avec ses pages, tandis que le service de mode simple lui enlève l'amitié du valet même qui en avait pour lui. On se lasse les uns des autres en fonction trop continue ; il faut quelquefois se quitter pour mieux s'aimer. Aussi, dit-on des écoliers qu'ils ne sont pas bons amis sans s'être battus une fois. La 11e passion, qui a beaucoup d'influence chez le grand nombre, veut des alternats en toutes choses, et tout au moins des entr'actes. J'ai vu une foule de gens se dégoûter de leur mets favori pour en avoir maugé trop habituellement et regretter ensuite de n'avoir pas songé à la nécessité de varier. Il faut que cet alternat, en affectif comme en matériel, naisse de la nature même des relations sociales, qu'il naisse des chances de variété, et qu'on ne soit pas obligé d'y recourir par calcul et par lassitude au moment où la possession coutinue d'un bien en a usé pour nous la saveur. En domesticité passionnelle comme en toute autre jouissance, il faut des [ ]; et comment les chercher en Civilisation quand on ne trouve pas même l'affection simple ou garantie d'attachement sincère dans l'individu qui nous sert en domestique, et qui doit être suspect au maître par cela seul qu'il est payé par lui? car ce débat des salaires et l'obligation des générosités sont déjà deux motifs de refroidissement chez un homme honorable : il faut que le valet soit un peu mercenaire, un peu vil, ou tout au moins faible sur le point d'honneur, pour s'attacher franchement à celui qui le paie et avec qui il faut débattre ses intérêts ou se contenter de peu, puisque sur 10 civilisés il y en a 9 d'injustes et de ladres sur le paiement de services rendus.

La tribu doit éviter toute opération ambiguë qui ne conduirait pas aux liens composés. Par exemple, si on se bornait à mettre en jeu les petites hordes pour absorber la domesticité en fonctions immondes, ce serait n'atteindre qu'à moitié du but. C'est peu d'absorber le service mercenaire simple, il faut encore y substituer le service passionnel composé, transformer en germe de dévouement cette fonction, qui aujourd'hui n'est que germe de haine secrète, parce qu'elle est personnelle et salariée.

Quelques lecteurs pourraient croire qu'il s'agit de transformer les

Digitized by Google

domestiques en amis zélés de leurs maîtres, il n'en est rien, puisqu'il n'y a point de domestiques dans l'Harmonie, où chaque page sert par préférence officieuse et jouit d'un dividende sur le travail général de la Tribu.

Pourquoi s'attachera-t-elle fortement à produire cet effet? c'est que sans le service passionnel composé, qui est effet d'honneur corporatif et de charité fédérale, on ne parviendrait pas à équilibrer les groupes d'amitié, les réunions industrielles d'inégaux, et ils ne seraient plus attrayants; le travail et les intrigues de rivalité ne suffiraient pas à égayer la séance et la transformer en fête qui fasse amorce par elle-même et indépendamment des bénéfices et rivalités. On voit par là combien la perfection des groupes d'amitié tient à celles du système de charité fédérale ou ambition indirecte, et que les 2 cardinales majeures sont liées l'une à l'autre dans cette opération, et qu'on doit disposer tout le système de manière à leur assurer un plein essor.

C'est pour l'activer que j'ai élagué tous les travaux pénibles. En nous restreignant aux jardins, vergers, troupeaux, bassecours, nous ne prendrons pas un vol trop élevé, selon nos faibles moyens.

Nous n'avons qu'environ 100 sectes au lieu de 400 qu'exigerait la grande mécanique passionnelle; en estimant les 100 sectes à 20 groupes, terme moyen, d'environ neuf personnes, ce sera 1,400 groupes à 2,000. Sur une petite masse de 400 sectaires, on peut sans exagération espérer ce nombre de groupes réguliers dans les 4 titres.

Si l'on manque les moyens d'établir la gaieté, la fraternité et l'équilibre d'unité dans chaque groupe, son travail sera peu profitable, et la Tribu, au désavantage de peu gagner, joindra le vice bien plus grand d'avoir peu d'unité, d'en manquer dans diverses relations. Le véritable préservatif contre ce double péril, consiste dans les mesures de charité fédérale, d'où résulte le service passionnel composé, qui lève tous les obstacles et fait des 500 sectaires une masse très-intégralement liée et très-fortement confédérée, lors même que l'amour ne viendrait que faiblement à l'appui.

Dans l'état actuel il est à peu près impossible de juger les influences du service passionnel, chacun se rattache à l'idée banale de commander à des valets, les rudoyer, les renvoyer. Tout civilisé se croirait privé d'autorité s'il n'avait pas des mercenaires à quereller et [ ]. Ce goût de querelle ne naît que de l'habitude d'être mal servi, nous ne querellons pas une maîtresse lorsqu'elle daigne s'entremettre à notre service. Tout est bien, quoi qu'elle ait fait. On se contente même d'un service insuffisant; on n'est plus au plaisir de commander un mercenaire, mais à celui d'être servi passionnément, et ce 2e agrément sem-

Digitized by Google

ble bien préférable à celui de rudoyer un mercenaire qui vous volera l'instant d'après s'il en trouve l'occasion.

Les civilisés, tout entourés d'ennemis en domesticité, ne songent qu'au besoin de les contenir et non pas au plaisir qu'il y aurait à être délivré d'eux, à pouvoir les remplacer par des amis empressés et fidèles. Cet effet ne peut pas avoir lieu dans le mécanisme de domesticité permanente; personne ne sera serviteur empressé et fidèle quand il faudra passer sa vie à satisfaire les caprices d'un ingrat, ou même d'un maître juste. Si le service est passionné dans la Tribu comme dans la Phalange, c'est qu'il est momentané et libre. C'est sur quoi il convient d'insister par quelques exemples qui établissent bien le contraste du mode combiné avec le mode incohérent.

Je continue à citer le battage des habits, qui n'a rien d'immonde et rentre dans la catégorie des services, assez intriguables pour s'élever au degré d'attraction, sauf les ressorts cabalistiques et les équilibres: on peut puiser ces équilibres hors des intrigues d'amour qui rendent le lien trop facile, car si nous voulons mettre aux prises la jouvencelle camérière Chloé avec le sexagénaire Dorante, il est sûr qu'il y aura entre eux de grands moyens de concorde et que Dorante verra un service passionné dans les plus petits soins que donne Chloé au battage de ses habits. Laissons les calculs grivois et spéculons sur une relation de pure amitié.

Phébon, âgé de 50 ans, est un des plus pauvres sectaires de la Tribu; il ne s'est point adonné au service de page, il est tout occupé des jardins et vergers, troupeaux et fruiterie, où il excelle dans divers groupes, il y obtient de bons dividendes et jouit d'une grande considération. Cependant il a des prétentions dans un service réputé aujourd'hui pour basse domesticité, c'est le battage des habits. Il a pris parti dans le groupe qui s'en occupe. Lisimon, très-satisfait de l'intelligence de Phébon, le préfère et lui confie exclusivement sa garderobe, et après avoir essayé successivement des services d'autres pages, il ne trouve que dans Phébon le genre de battage qu'il désire, et il est très-satisfait que Phébon, pressé par beaucoup de solliciteurs, veuille bien accepter le soin de sa garderobe de préférence à tant d'autres qui lui sont offertes. D'ailleurs Phébon ne veut pas accepter plus de 12 garderobes, dont il [ ] une portion chaque jour de la semaine. On lui en offre 50, il se borne à 12 et n'est point payé individuellement par les 12 acceptés, mais par une portion du dividende affecté au groupe du battage, où il tient rang d'officier de pages et où il fonctionne une heure chaque matinée, ou deux heures en cas de [ ].

Croit-on que Phébon puisse être considéré comme valet des 12 personnes dont il accepte la garderobe? Tant s'en faut, car chacun les

Digitized by Google

félicite d'avoir été préférés. Phébon sera dans cette fonction ce qu'est parmi nous un habile artisan, qui ne travaille pas pour tous ceux qui le font appeler. Ajoutons que l'artisan, et même l'homme de profession libérale, comme avocat ou médecin, est payé par les individus, tandis que Phébon n'est point en relation d'intérêt avec eux et n'en reçoit pas une obole.

D'autre part, les 12 individus se rencontrent avec Phébon dans divers groupes des jardins et troupeaux, où il est leur co-sectaire et leur supérieur en connaissances; ils sont encore obligés de le consulter et réclamer ses services, ils ne sont embarrassés que des moyens de s'en reconnaître par des civilités, des invitations, où Phébon, officier de pages et décoré comme tel, peut bien figurer à la table d'un comte, capitaine d'aspergistes, lieutenant de cerisistes.

Eh! de quelle considération jouiront les sectaires du battage qui ne sont que simples pages? N'y en aura-t-il point dans leur nombre quelques brouillons qui maltraiteront les habits et feront donner au diable le groupe de pages et ses dignités?

Cette crainte n'est pas fondée. Aucun groupe n'admet de sectaires maladroits, et aucune série n'admet de groupes éclipsés ou notés comme inférieurs dans l'objet de leurs fonctions.

Cependant il y aura bien quelques sectaires inférieurs à Phébon, puisqu'il est le premier en habileté, mais ces sectaires, pour être moins exercés, manqueront-ils de moyens pour satisfaire et mériter la considération. Examinons leur clientèle.

Dorimon est moins raffiné, moins exigeant que Lisimon sur le battage des habits. Il se contente volontiers des services de la jeune Chloé, qui ne passe pas pour la plus experte du groupe de battage, mais les choses tournent de manière que Dorimon s'estime encore fort heureux que Chloé veuille bien lui donner ses soins pour cet objet.

Quelques rigoristes diront que ces préférences peuvent tenir à des intentions très-alarmantes pour la morale: laissons les philosophes s'alarmer et occupons-nous de former nos accords un peu par amitié, un peu par amour, ici par ambition, là par esprit de religion. Je ne me suis pas engagé à établir les accords d'un groupe sur un seule passion puisqu'il doit moduler sur les 12 quoiqu'il n'en ait d'ordinaire qu'une seule en pivot.

La plus belle propriété des groupes industriels étant de substituer au vil ressort du salaire le lien des esprits de parti ou des affections quelconques, lorsque le mécanisme est bien organisé il se trouve des affinités de toute espèce pour lier les divers membres d'un groupe avec ceux qu'ils ont à servir et fonder sur des affections nobles tous ces travaux

Digitized by Google

avilis aujourd'hui par le sordide esprit du gain et les tentatives continuelles de fourberie.

La garantie assurée contre toute fraude sera dans la Tribu un plaisir absolument neuf pour les sociétaires sortant de l'état actuel où ils ne sauraient faire un pas sans avoir à se prémunir contre quelque astuce. A cette garantie de vérité ajoutons l'insouciance du lendemain, l'assurance du minimum perpétuel, la cessation de toute inquiétude sur le placement des enfants, tous ces motifs se réunissent pour enthousiasmer les sociétaires. Comment pourraient-ils manquer d'accord sur l'opération d'où dépend le succès de la Tribu et la fortune subite de ses sociétaires?

Or, cette opération difficile en perspective, cet essor de charité fédérale ne sera plus même un obstacle, quand au concert intentionnel se joindront les intrigues et liens de toute espèce dont j'ai fait mention. Eh! sans ressasser le détail de ces liens, ne voyons-nous pas chez nous que le seul lien de l'intrigue suffit à faire oublier tous les rangs? On en a pu juger dans les révolution où les intrigues de parti ont rapproché tant de familles et de classes hétérogènes comme les anciens nobles et les jacobins qu'on a vus plus d'une fois en accord cabalistique. — Or, cet esprit de secte est un levier général pour tous les groupes régulièrement organisés : la Cabaliste, 10e passion, y est en essor collectif et suffirait seule à élever le charme au degré suffisant pour faire tomber le préjugé de domesticité dans un service qui n'étant ni personnel, ni obligé, ni salarié, joindra à tous ces titres d'indépendance le titre plus noble de lien personnel et charme réciproque entre les sociétaires.

Parmi les jouissances refusées à la Civilisation et qui seront pleinement réalisées dans la tribu mixte, il faut particulièrement distinguer celle du service passionnel. Les monarques même n'en trouvent pas l'ombre dans leur domestique où règne tout au plus le simple et non le composé. Un souverain peut bien se procurer un valet de chambre affectionné, reconnaissant. On le paie si bien par le crédit et par les libéralités qu'on peut soupçonner des motifs d'intérêt dans cette affection; mais comment un souverain trouverait-il un dévouement absolu et dégagé d'intérêt dans tous ceux de qui il reçoit quelque service domestique? tel est le problème que résout la Tribu, le bien qu'elle procure à tout le monde. Analysons le charme qui y est attaché.

Chacun a pu jouir quelques fois du service passionnel, simple et hors de la domesticité. Une maîtresse est ardente à servir son amant malade : les soins d'un mercenaire lui seraient insipides, ceux d'une amie lui sont délicieux. Le service passionnel est agréable même pour celui qui l'exerce. Quel homme n'a pas quelques fois pris plaisir à servir sa maîtresse? Lui plaît-il de déjeuner au lit? l'amant sera son va-

Digitized by Google

let empressé, donnera lui-même serviette, cuillier, tasse, etc. et s'en fera un plaisir qu'il disputera à la soubrette. Le service passionnel est donc jouissance en actif comme en passif; il fait le charme du serviteur et du maître à la fois.

Jouissance bien rare en Civilisation ! Chacun en cherche le simulacre. Un père aime à être servi par sa fille et prend pour soins empressés et passionnels ce qui n'est, hélas ! que devoir et formule de bienséance. Du moins ce père jouit en illusion. Un vieux garçon accoquiné à sa gouvernante serait désolé s'il manquait de ses services impérieux. Qu'elle fasse un voyage d'une quinzaine et qu'on la remplace par une béate bien experte, bien attentive, bien craignant Dieu et bien soumise au maître, au bout de la quinzaine le vieux garçon sera à demi mort d'impatience, rien ne peut remplacer la servante maîtresse qui lui dicte ses ordres d'un ton sévère et dont il est le véritable serviteur, mais il est persuadé qu'elle le soigne affectueusement. C'est bien souvent illusion, du moins en partie; car sans les vues intéressées, sans l'espoir d'héritage, la gouvernante délaisserait le barbon. Il s'étourdit sur ces vérités que lui font entendre les collatéraux, il jouit d'une apparence de service passionnel. Il faut que ce soit un plaisir bien séduisant pour maîtriser ainsi l'homme dans tous les âges.

L'enfant y est sensible comme le vieillard; il s'attache à celui des valets qui soutient ses fredaines et les cache au père. Quand un valet a fait la conquête des enfants, on les verrait dans la désolation s'il était bruit de le renvoyer, ce n'est plus pour eux un domestique, c'est un ami intime.

Sans doute on est bien convaincu de la réalité des plaisirs que trouve le riche dans le service passionnel de ses inférieurs, car cette illusion est la flatterie la plus fréquemment employée auprès des rois. Tout s'accorde à leur persuader que les sujets servent passionnément et paient les impôts et marchent à la conscription avec transport de joie, et brûlent d'un pur amour pour la personne sacrée du monarque; gazettes, courtisans, littérateurs, tout redit aux rois cet impudent mensonge et ils en croient toujours quelque chose. Tibère et Néron se croyaient les pères du peuple. Avaient-ils tort ? non, car on le leur persuadait par des crieurs et des louangeurs stipendiés.

Les êtres les plus méchants, les Néron, les Tibère, sentent donc ce besoin de trouver le service passionnel dans les inférieurs et sont flattés du simulacre.

Ce genre de lien n'est jamais connu chez nous qu'en mode simple. Il ne roule que sur une personne, s'il s'agit des valets, ou sur une circonstance comme le service d'une maîtresse dans une maladie, et ce qu'il faut remarquer dans ce genre de fonction, c'est que personne ne

Digitized by Google

veut qu'elle porte le nom de domesticité, même dans un domestique lorsqu'on le croit serviteur passionné. On dit et on pense de lui: Ce n'est pas un domestique, c'est un ami qui m'est tout dévoué.

Nous avons à spéculer sur l'introduction générale de ce genre de service, sur le cas où on ne rencontrerait dans toutes les fonctions de besoin journalier que des amis dévoués servant l'individu passionnément et par préférence à d'autres et sans aucun salaire personnel, effet qui ne peut avoir lieu que dans le cas où le *serviteur* a une option sur un très-grand nombre de *servis* comme il arrive de la Tribu où l'on peut dans chaque branche de service opter pour telle compagnie, telle table, tels individus, telle portion d'ouvrage, etc. Les variétés d'option n'y sont pas à beaucoup près aussi étendues que dans la Phalange, mais elles existent déjà et suffisamment pour comporter le service passionné en composé réciproque. Il est composé lorsqu'au lieu d'être individuel et mercenaire il devient [ ], il est réciproque lorsque par un système de relations inhérent aux séries passionnelles, le servant trouve l'instant d'après chez le serviteur un équivalent des bons offices qu'il vient de lui rendre.

C'est donc non seulement le riche, mais le pauvre même qui dans la tribu aura le charme de trouver à chaque pas ce service passionnel qu'un riche peut si rarement rencontrer dans quelqu'un de ses valets, encore n'est-il jamais assuré, vu le défaut d'option, qu'il y ait chez ce valet une préférence bien sincère, une inclination franche. Parfois le valet pourra être mécontent, déguiser longtemps, et même toujours, son refroidissement: il n'y a jamais rien de garanti en Civilisation dans les affections de ce genre.

Ce sera donc un avantage bien neuf pour les Tributiens que celui de trouver un service passionnel chez 20 et 30 personnnes, chez un quart ou un tiers de ceux qui serviront la tribu et dont le nombre peut bien s'estimer à 100, car personne ne fera du service une fonction permanente. Tel qui est au balayage à six heures du matin est à huit heures officier de groupe ou de série dans une autre fonction des jardins, des ateliers.

La Tribu jusqu'en juin, 3e mois de son installation, n'a pas un grand nombre de serviteurs en tout genre comme la Phalange; elle n'a pas non plus un si grand de riches à servir. Ainsi l'option y est proportionnément très étendue, et quand Dorante fait choix de Colinette pour le battage de ses habits, il aurait pu choisir sur 7 ou 8 autres femmes qui composent le groupe du battage, mais il a un penchant pour Colinette, il en a un pour Lucette qu'il a chargée de son linge, pour Zélie qu'il a chargée de ses bas; il aurait pu de même opter entre beaucoup d'autres

Digitized by Google

qui composent les groupes de lingerie, ravaudage et ainsi des autres fonctions dont chacune est gérée par un groupe spécial.

Si Dorante a des préférences d'amourettes dans les fonctions confiées aux femmes, il a de même des préférences d'amitié dans celles qu'exercent les groupes d'hommes : ainsi sur une trentaine de services divers dont il a besoin dans le cours de la semaine, ou de la journée, il a le charme de recevoir les services affectueux de 30 individus dont l'attachement est d'autant moins douteux qu'ils peuvent le quitter sans rien perdre de leur dividende annuel, et que lui peut les quitter sans que son service périclite un instant puisque chaque groupe fournit des remplacements dans le cas de brouillerie.

Dorante pour quelque motif inutile à rapporter est mécontent de Colinette ; elle est la première à lui dire : Je cesserai de vous servir, faites votre choix dans le groupe du battage. Dorante s'accomode avec Chloé qui sera dorénavant chargée de la revue et du battage de ses habits. Que résulte-t-il de ce changement ? un surcroît de liens sans aucun froissement industriel. Ni Colinette, ni Chloé n'y ont rien perdu, car la Tribu leur paie un dividende pour l'opération au groupe du battage et non pour services rendus à tel ou tel, c'est à ce groupe à répartir entre ses sectaires selon leurs faits et gestes, mais qu'importe au groupe qu'à telle date Colinette ait quitté la garde-robe de Dorante et pris celle de Dorimon, que Chloé ait ajouté celle de Dorante à d'autres qu'elle battait déjà ? Le conseil du groupe, sans s'arrêter à ces convenances individuelles, n'estime que la masse de travail fait dans le courant de l'année par chaque sectaire, et un groupe de gens exerçants ne peut pas se tromper sur la dose de travail qu'ont fourni ses divers membres. On saura bien laquelle des jouvencelles a battu habituellement 10 à 12 garde-robes, ou n'en a battu que 5 à 6, laquelle a été assidue ou rare aux séances, laquelle a par négligence obligé quelque autre à la suppléer et laquelle a par diligence été suppléante des autres. Les industriels ne se trompent pas sur ces menus détails, et n'ont pas même besoin de pointer journellement. Un groupe à la fin de l'année, tenant conseil de répartition du dividende, ne peut pas errer sur cette estimation des services respectifs. La passion aveuglerait un individu en faveur de son favori, ce serait jugement simple, mais la passion ne peut pas aveugler 10 à 12 personnes, prononçant en jugement composé sur l'assiduité et la dextérité d'une seule. Bref, le composé est toujours juste et vrai, le simple toujours faux, à moins qu'il n'intervienne en variante obligée du composé.

Les variations de service passionnel ne causent donc aucun froissement de [ ]; d'autre part elles causent un surcroît de lien. En effet, croit-on que Dorante et Colinette seront longtemps brouillés pour une

Digitized by Google

cessation de service ? non, ils n'iront pas à 3 jours sans se rejoindre et raccommoder en quatre mots leur querelle vraiment légère, parce qu'elle n'aura pas pu être poussée à l'aigreur, comme en civilisation, où la longueur des débats, le délai des séparations enveniment les moindres discordes et font une [ ] d'un germe de [ ]. Ici, au contraire, la querelle de Dorante avec Colinette étant oubliée au bout de 4 jours, malgré le changement il aura dans Chloé et Colinette deux pagesses affectionnées. Une autre querelle lui en donnera 3 sur le seul battage des habits et ainsi sur tous les détails du service domestique, où le mode passionnel composé devient [ ].

Des philosophes vont mêler ici une question de mécanisme amoureux direct dans une amitié indirecte. Nous n'en sommes ici que sur la domesticité passionnelle composée, que nous envisageons comme fonction émulative et préférence amicale; peu importe que l'amour y intervienne, les passions ne sont jamais de trop quand elles se soutiennent et se renforcent l'une, l'autre, en essor honorable et indépendant. Colinette et Chloé, dans le cas dont il s'agit, ne seront point avilies en relations d'amour avec Dorante, puisque leur salaire sera indépendant de lui. Qu'elles en reçoivent quelques présents à titre de courtoisie, il n'est pas moins certain qu'elles ne pourront, ni ne voudront accepter de lui une obole pour service domestique. On sert la tribu et non l'individu, celui qui serait convaincu d'avoir accepté quelque chose pour service individuel, serait à l'instant réprouvé et congédié par sa série, comme coupable d'esprit vénal, de sujétion individuelle, de mœurs mercantiles et civilisées.

C'est escobarder, diront les philosophes, et qu'importe que Colinette ne reçoive pas de Dorante le salaire légitime à titre de service domestique, si elle reçoit de lui le double et le triple pour des complaisances criminelles condamnées par la philosophie moderne. — Eh ! de quoi vont se mêler les philosophes? encore une fois pourquoi compliquer une affaire accidentelle d'amour avec une d'amitié en service passionnel? qui leur a dit que Colinette aura avec Dorante ces privautés qui font frémir la philosophie moderne? à supposer que cela soit, serait-elle moins complaisante en Civilisation ? non, elle le serait davantage et plus vénalement; mais est-il sûr que Dorante cherchera les faveurs de ces jeunes filles, par suite de quelque service domestique, auquel il n'assistera pas, car elles n'entreront guères chez lui qu'au moment où il n'y sera pas ? D'ailleurs, quand on connaîtra le mécanisme de la Tribu, on verra que les relations d'amour s'y établissent par tant d'autres voies romantiques et nobles, qu'il faut bien se garder de les attribuer aux rencontres de service domestique, service qui, au contraire, est un dissolvant d'amour dans tous les cas, où il n'est pas passionné, mais du

Digitized by Google

moment où il est passionné il n'est plus service, il devient branche d'amour ou d'amitié ou de l'une et l'autre passion, il est lien sublime en ce qu'il combine l'essor de 2 cardinales.

Au résumé, le service passionnel composé, donne dans la Tribu le décuple (ce n'est pas trop dire) des jouissances que peut donner le service passionnel simple en Civilisation, dans les cas où il réussit pleinement comme lorsqu'il est fait par un valet sincèrement affectionné et désintéressé, par une maîtresse à son amant, ou par une fille empressée pour un père. Ajoutons qu'il est rare en Civilisation que le service offre le charme de la réciprocité, qui a toujours lieu en harmonie. Car celui qui jouit positivement du service passionnel avec 30 domestiques d'élite en toutes fonctions, exerce lui-même activement dans d'autres fonctions de série un service passionnel, envers ceux à qui il est désireux de payer la dette d'obligeance.

De là naît entre les inégaux, serviteurs ou non, une affection ardente qui, portant sur une trentaine d'industriels et souvent sur une centaine par suite des changements, s'étend bien vite à la masse entière de la Tribu et produit ligue fédérale des *servis* avec les *servants*, intervention des servis pour le soutien des intérêts et droits honorifiques du corps de pages.

Cette ligue sincère, cette charité fédérale est due à l'influence des petites hordes qui, s'emparant par esprit de religion de tout service immonde, répugnant et dédaigné, ne laissent aucune teinte de bassesse aux autres fonctions. Il ne peut exister aucun service abject là, où tout ce qui serait réputé abject serait envahi à l'instant par une corporation très noble, et jouissant du plus grand lustre. Ainsi s'évanouit la défaveur attachée aux fonctions domestiques, il n'en reste que les jouissances de service passionnel et l'esprit de ligue fédérale entre les obligeants et les obligés. C'est ici que l'on peut dire de l'harmonieux mécanisme des séries passionelles : il fait naître les accords des fonctions même qui, parmi nous, sont les gages de désunion générale, témoin cette relation de domesticité qui, chez nous, exercé en simple et en salaire individuel, y aboutit à semer les haines dans tout le corps social, par l'irritation inévitable des valets contre les maîtres, toujours injustes quand ils salarient et traitent du salaire en stipulation individuelle.

Chez nous, le seul [ ] de la domesticité et du salaire qui en est une branche, suffit pour exciter la guerre secrète du pauvre contre le riche : nous allons le [ ] en plein accord, en ligue d'intérêts, par la seule métamorphose de ce ressort que nous élèverons du simple au composé.

Qu'on s'abstienne donc d'opposer à cette théorie le danger d'accoin-

Digitized by Google

tances illicites entre tels et tels. Si, lorsque je traite d'une harmonie de passions en système bien restreint, on veut que j'en retranche l'emploi des passions plus fortes, comme l'amour, sur quoi donc faudra-t-il que j'opère, et quels leviers pourrais-je mettre en jeu?

Evisageons mieux le problème, et considérons qu'il s'agit de multiplier les liens sociaux sur chaque fonction, y faire concourir toutes les passions le plus fréquemment que possible, et leur donner l'essor noble et libre qu'elle n'ont pas en civilisation, c'est-à-dire les développer en hauts degrés, par 5e, 6e, 7e et 8e où elles produisent, outre les accords collectifs, le règne de la vérité, qu'on a la stupide prétention d'introduire en Civilisation, sans songer qu'elle ne peut s'établir que par l'essor des passions en hauts degrés 5, 6, 7, 8, par l'essor de toutes et non d'une exclusivement, et que vouloir en bannir une seule, c'est vouloir moduler en fausseté dans tout l'ensemble du mécanisme.

Loin de ces [ ] de préjugé, il faut au contraire spéculer sur les moyens d'élever chaque passion au plus haut degré possible, et puisque l'amour, borné aux accords de seconde, tierce et quarte, n'est qu'un germe de discorde générale, il faudra s'attacher à l'élever au moins en accord de quinte ou infidélité composée, où il devient déjà un puissant levier de concorde. C'est précisément la propriété de la Tribu mixte, où la manœuvre d'amour pourra s'effectuer en quinte générale, mais sans arriver à l'accord de sixte, qui est le plus tendre et le plus romantique, encore moins aux accords d'octave direct et indirect, décrits en 10e et 11 touches.

Au reste, comment, avec un embryon de Phalanstère passionnel, pourrions-nous prétendre aux accords transcendants, et ne sera-ce pas déjà un plein triomphe, que de fonctionner harmoniquement dans une foule de degrés, dont la Civilisation ne fait naître que la discorde générale, parce qu'elle ne peut pas s'élever jusqu'à la quinte qui est le plus bas des liens en accord passionnel, et sans qui les accords inférieurs quarte, tierce, seconde ne sont qu'une zizanie passionnelle, dont l'aspect révolte les âmes honnêtes, et fait naître les 400,000 volumes de rêveries sociales, qui veulent réprimer les passions, ou en d'autres termes réprimer Dieu qui en est le créateur et le distributeur.

Avec notre faible noyau, nous n'avons pas pu d'emblée tenter un développement général sur toutes passions. Il a fallu opérer particulièrement sur chacune, c'est-à-dire sur les 4 cardinales dont l'équilibre suppose celui de toutes les autres. Là où on s'accorde en Amitié, en Amour, en Ambition, en Esprit de famille, sur quoi ne s'accordera-t-on pas?

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

IMPÉRITIE DE LA CIVILISATION.

Un adage dit avec raison « que charité bien ordonnée commence par soi-même. » Pourquoi les philosophes si bien imbus de ce principe en affaires administratives, si exacts à remplir leurs poches quand on les charge de gérer les deniers des peuples, ne savent-ils rien faire pour eux-mêmes en législation amoureuse ? Je leur ai reproché amèrement cette bévue au traité du faquirat, il est bon d'insister sur le reproche et d'en laver d'avance la Tribu ; elle devra se montrer fidèle aux 4 branches de charité, et les légions saintes affecteront 2 hordes à la charité amoureuse comme aux trois autres dont nous venons de traiter.

J'ai déjà dit au traité du faquirat que ce n'est pas du plaisir matériel que l'harmonie doit procurer aux vieillards ; il suffirait de la science des Bayadères de l'Inde. Ceux-mêmes d'entre eux qui, à prix d'argent, se procurent le matériel en amour, se plaignent encore de n'avoir plus d'illusion en ce genre. C'est donc sur le spirituel ou affectif qu'ils trouvent des lacunes, et l'art de les remplir est l'objet de la charité amoureuse. Quant au matériel isolément considéré, il tient à la charité d'unitéisme et de minimum, qui doit pourvoir au nécessaire des 5 sens ; or nous traitons ici de ce qui tient à l'âme.

Ce n'est pas au premier mois d'exercice que la Tribu pourrait songer à former de pareils liens entre la vieillesse et la jeunesse ; ils sont les plus difficiles à créer et doivent être les derniers à naître. Il faudra auparavant avoir préparé les voies par tous les autres liens d'amitié, d'adoption, de ligue fédérale, etc., et lorsque la Tribu sera parvenue au degré de bienveillance collective, lorsque cette [ ]s'étendra à tous les âges indifféremment, et que chaque jouvenceau ou jouvencelle regardera les vieillards de la Tribu comme une classe d'amis intimes, dont on désirera le contentement parfait et dont les privations seront un [ ] pour la jeunesse, il sera temps de songer à créer les germes du faquirat qui ne pourra pas s'élever à une grande intensité, car il n'aura presque aucun des ressorts qui le soutiennent dans l'harmonie ; mais il en aura quelques [ ] et on organisera en conséquence les 2 hordes de charité amoureuse.

Quelles seront leurs fonctions ? Un moraliste va croire que ces 2 hordes seront obligées par statuts à se livrer aux vieillards d'un et d'autre sexe, jugement digne des civilisés qui ne voient la nature qu'en ordre simple.

Faisons un moment abstraction du matériel, ne raisonnons que sur

Digitized by Google

la branche affective de l'amour. Nous y trouverons déjà 2 [ ] bien distinctes, surtout chez les vieillards : celle du charme direct ou [ ] et celle du charme indirect ou confidence, intimité. Dissertons d'abord sur cette dernière qui, sans doute, sera approuvée des philosophes, s'il est vrai qu'ils n'aiment, comme ils le disent, que l'auguste vérité, toute l'auguste vérité et rien que l'auguste vérité.

Supposons donc un sexagénaire qui, voulant se fixer au rôle que l'âge lui assigne, ne prétend, avec les jeunes filles, qu'au rôle de confident, qu'à l'auguste vérité. Comment pourra-t-il amener les demoiselles à lui dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Loin de là, elles lui conteront cent mensonges sur leurs amours secrets, prétendant qu'elles ne songent qu'à suivre le chemin du ciel, et que leur cœur n'est à personne autre qu'au papa et à la maman. Dieu sait ce qu'il y a de vrai. Glissons sur les scènes qui se passent derrière la toile, sans le consentement du papa et de la maman, sur les jeux innocents où les demoiselles vont se cacher et s'egarer au grenier à foin avec les innocents militaires des innocentes campagnes. J'admets tout cela pour passe-temps moral. Raisonnons seulement sur les relations que peut avoir, avec ces péronnelles, un sexagénaire qui veut se tenir à sa place, aux prétentions admissibles selon les philosophes, c'est-à-dire à des conversations sur l'auguste vérité. Comment s'y prendra-t-il pour tirer de ces hypocrites un mot de vérité sur leurs amours?

Qu'importe! diront les moralistes, un vrai républicain doit-il s'occuper des amourettes des demoiselles? il ne doit les approcher que pour leur recommander l'amour de la morale, des abstractions métaphysiques, du commerce et de la charte.—Plaisant rôle que jouerait auprès des demoiselles ce farouche républicain. Il tomberait dans double absurdité : l'une de parler aux demoiselles un langage inintelligible pour elles, et l'autre de se priver de la seule conversation intéressante qu'on puisse avoir avec les jeunes filles, car elles sont incapables de parler d'autre chose que d'amour, surtout en France, où on ne les élève qu'à l'hypocrisie et au mépris des sciences et des arts. J'excepte les parisiennes et les genevoise, et quelques protestantes, à qui on donne un ton sensé.

Certains damoiseaux surannés, dont l'espèce foisonne en France, ont l'art de conter aux demoiselles des arlequinades sentimentales qui ne vont point aux but, car les *ci-devant jeunes gens* ne feront pas la conquête de la demoiselle, et n'obtiendront pas même ses confidences en amour. Diront-ils qu'ils ne prétendent pas à sa conquête? Ils en ont menti, comme le renard qui trouve les raisins trop verts. Ce sont de plats libertins qui ne chercheraient qu'à séduire les jeunes filles. Mais admettons leur excuse; à quoi donc tendent leurs douces paroles? elles

Digitized by Google

ne peuvent tendre qu'au second rôle ; puisqu'ils ne veulent pas, disent-ils, du premier, ils veulent au moins du 2e, celui de confident. L'obtiendront-ils ? Non. La demoiselle ne leur dira mot de ses équipées du grenier à foin avec les innocents jeunes gens ; elle leur persuadera au besoin qu'elle a peur de l'enfer, qu'elle aime la charte et la morale. Voilà tout ce que notre vieux damoiseau tirera de ses niaiseries sentimentales, en attendant qu'il aille se consoler avec sa gouvernante ou sa grisette ; il ne sera qu'un imbécille avec son bel esprit, car on ne doit fréquenter les jeunes femmes que pour tenir auprès d'elles le rang convenable, et autant il est certain que les vieillards ne peuvent pas prétendre au 1er rang, à la possession, autant ils deviennent ridicules quand ils n'obtiennent pas le second rang, celui de confidents. Conçoit-on quelle peut être leur jouissance dans la conversation d'une jeune femme qui, ne sachant s'occuper que d'amour, ne pouvant se complaire qu'aux conversations d'amour, devient un masque, un caméléon pour celui à qui elle n'accorde pas au moins l'initiative à l'auguste vérité, aux confidences des fredaines du grenier à foin, ou bien du boudoir, pour celles qui peuvent raffiner sur le choix du local. Sans cette confidence, quel plaisir peut trouver un vieillard dans la compagnie de jeunes filles à qui on ne peut parler que d'amour, et qui ne lui diront pas un mot de vérité sur ce sujet ?

Beaucoup de gens âgés aimeraient à connaître le bulletin journalier de ces expéditions galantes. C'est une chronique amusante et qui exerce agréablement la 10e passion, la cabaliste. Sans être partie active des intrigues, on en jouit sous le rapport critique, et c'est chaque jour une distraction aussi précieuse que celle des nouvelles politiques. Il faut exercer la Cabaliste en mineur comme en majeur, et l'on a besoin de connaître la chronique amoureuse aussi bien que la chronique politique. Si Antoine et Octave se disputent le sceptre du monde, moi, pauvre hère, qui n'ai aucune prétention à la couronne, et qui ne porterai *que deux bâts* sous l'un ou l'autre maître, je suis pourtant très-empressé de savoir, jour par jour, où en sont les armées d'Antoine et d'Octave. Le moindre incident pique vivement ma curiosité, et je me repais avidement d'une escarmouche en attendant la journée d'Actium. Enfin, si je ne joue aucun rôle actif dans le débat du sceptre impérial, j'aime au moins à y intervenir passivement et spéculativement par des augures et des conjectures qui tiennent mon esprit en intrigue.

Ce besoin d'intrigue spéculative règne de même en mineur, en affaires d'amour. On veut, lors même qu'on n'a plus de prétentions au rôle actif, s'enquérir passivement de l'état des choses, être au courant des intrigues journalières ; c'est un besoin aussi fort que celui des caquets politiques. La plupart des vieillards civilisés se dissimulent ce

Digitized by Google

besoin, parce que le défaut de fortune ou la tyrannie du préjugé leur ôte les moyens de le satisfaire. Tel que son rang, son état de père contraignent à [ ], se persuade qu'il ne doit plus s'enquérir des intrigues d'amour. A tout âge on a besoin d'exercer la Cabaliste ou 10e passion, et de l'exercer en passif à défaut de l'actif. Supposez ce moraliste, ce républicain farouche dans un état différent de la Civilisation, supposez-le dans la Tribu, où il n'aura plus aucun souci des préceptes de la morale, ni des prudotteries d'étiquette, il reconnaîtra bien vite que l'intrigue, même en rôle passif, nous plaît en Amour autant qu'en Ambition, que l'une et l'autre gazette sont un besoin journalier, qu'une querelle amoureuse entre Aspasie et Phryné peut intéresser comme la lutte politique d'Antoine et Octave, surtout quand on connaît les personnages, et vous verrez que dans la Tribu, les jalousies et rivalités de Phillis et Chloé, qui s'enlèvent quelques amants, intéresseront le vieux Lisimon aussi activement que les débats des tirailleurs de la charte. L'âme a besoin d'intrigue sur les 4 cardinales, sinon en mode actif, au moins en mode passif, et il n'est pas d'absurdité plus grande que le [ ] moral, qui veut persuader aux vieillards qu'ils doivent rester étrangers aux affaires d'amour, où la nature les appelle à figurer en passif et en actif.

Il est vrai qu'en Civilisation ils sont obligés de faire de nécessité vertu : la sévère étiquette leur défend jusqu'à l'apparence de curiosité sur ces intrigues, dont il leur serait bien impossible de s'enquérir, puisque toute la jeunesse est cuirassée de fansseté, et que même en se bornant à l'innocent délassement des [ ] on serait obligé de hanter des compagnies interdites à tout vieillard qui se respecte.

Mais nous allons raisonner sur un ordre de choses où la chronique amoureuse sera dans tous ses menus détails aussi connue des vieillards que l'est aujourd'hui la chronique des débats législatifs et politiques. Ils reconnaîtront bien vîte dans ce nouvel ordre que l'examen des gazettes ou caquets d'amour, quand ils sont variés et piquants, devient pour l'esprit un aliment aussi utile que celui des gazettes politiques. C'est un vrai déjeuné de l'esprit, et on y tiendra dans la Tribu autant et plus qu'aujourd'hui à la lecture de la gazette, car on n'y voit d'ordinaire que le masque des diplomates, ils figurent sur la scène comme les jeunes gens en amour où tout est mascarade. Combien l'intérêt sera plus [ ] quand on pourra se flatter de savoir chaque matin a peu de chose près l'exacte vérité, sauf quelques résidus à débrouiller, et dont l'obscurité sera utile à alimenter l'intrigue des curieux.

Prétendra-t-on que cette curiosité est un aliment puérile pour un vieillard et qu'il doit se borner à s'informer de la charte et du commerce ? Mais lorsqu'il n'y aura plus ni charte, ni commerce, de quoi la

Digitized by Google

10e passion devra-t-elle s'alimenter ? tel est le cas où se trouveront les sociétaires de la Tribu ; les intrigues sur la charte ne seront d'aucun intérêt pour eux, puisque leur petite colonie prétend donner congé à toutes les lois humaines, et loger au même bourbier les chartes de Mirabeau, Robespierre, Sieyes, Bonaparte et autres fabricants de chartes dont il ne résulte toujours que les 7 fléaux. Même prétention au sujet du commerce dont la Tribu démontrera l'inutilité et la perversité. Dès-lors ces deux foyers d'intrigues présentes ne seront à ses yeux que des foyers de ridicules ; elle n'en sera que plus vivement intriguée en sens politique puisqu'elle aura jeté le gant à tous les charretiers politiques, à toutes les sangsues mercantiles de la Civilisation.

S'ensuivra-t-il qu'elle doive négliger les intrigues d'Amour parce qu'elle sera bien alimentée quant à celles d'Ambition ? Non sans doute et ses vieillards mêmes voudront des intrigues d'amour, au moins en passif, en rôle de spectateurs et confidents bien informés de la vérité. Auront-ils tort de prétendre à ce délassement refusée aux vieillards civilisés ? si on les blâmait, autant vaudrait blâmer les Espagnols quand ils se plaignent de ce que leur ministère les laisse une année entière dans une ignorance absolue sur ce qui ce passe aux colonies révoltées. Les moines Escoiquiz et Ostolaza sont-ils fondés à dire à 11 millions d'Espagnols: ce n'est pas vous qui gouvernez, donc vous ne devez pas prétendre à savoir ce qui se passe dans les colonies espagnoles soulevées contre la métropole ? — A cela tout Espagnol répondra avec raison : Je ne prétends pas disputer l'autorité à une douzaine de moines qui la possèdent, mais je voudrais, loin du rôle actif, avoir du moins l'aliment passif et connaître ce qui touche de près aux intérêts de mon pays et aux guerres qu'il soutient.

Tout philosophe approuvera cette réponse des Espagnols. Or, si la Philosophie approuve et reconnait en ambition le besoin de l'intrigue passive, *cur* méconnaîtrait-elle en Amour la même propriété si générale chez les hommes et encore plus chez les femmes, qui dans leur vieillesse raffolent des caquets d'amour et s'entremettent si ardemment dans ce genre d'intrigues, sinon en actif, au moins en passif, sinon en exercice essentiel, au moins en accessoire ?

Il fallait ce préambule pour établir qu'en fait d'amour la philosophie veut refuser aux vieillards jusqu'aux besoins *passifs* de l'âme, jusqu'aux aliments d'intrigue confidentielle et de chronique amoureuse. — Comment, après cette vexation s'occuperait-elle à les satisfaire sur les besoins *actifs* qui exigent des illusions d'amour chez la vieillesse comme chez la jeunesse, illusions auxqelles doit pourvoir un système de charité intégrale et obligée sur l'amour comme sur les autres cardinales ?

Digitized by Google

Encore, si l'impéritie des Civilisés se bornait, sur la charité amoureuse, au *négatif simple du bien*, à l'absence de plaisirs sans disgrâces; mais ils n'ont assuré à la vieillesse qu'un lot de double disgrâce, un *positif composé du mal.*

Il est assez connu qu'il faut être tout ou rien avec les femmes civilisées. Elles ne conçoivent pas ce que c'est que l'Amitié, dont pourtant elles se fardent communément. Un lien d'amitié avec elles ne peut reposer que sur une basse adulation de leur hypocrisie ; il faut feindre de croire qu'elles n'ont qu'un amant, quand elles en ont à rechange, croire à leurs sornettes romanesques sur la constance, et, qui pis est, flatter la demi-douzaine d'amants dont chacun peut d'un mot faire éconduire le prétendu ami. Encore avec cette abjecte flatterie n'arrivera-il qu'à être secrètement un objet de mépris pour les amants et pour la femme, qui vous raillera de n'avoir pas prétendu à ce que tant d'autres obtiennent. Là se réduit l'amitié des femmes civilisées; il n'y a d'autre alternative avec elles que tout ou rien. Aucun accommodement pour des vieillards qui se contenteraient de la fumée du festin, de la confidence amicale, mais complète. Un vieillard, à moins de prostitution vénale, ne peut donc trouver chez les femmes qu'hypocrisie et dédain. Pour l'en dédommager, les philosophes lui conseilleront d'aimer la charte, rien que la charte et toutes les chartes qui varieront au gré de chaque parti. Les savants proposeront vingt affections également insipides, et aucun d'eux ne résoudra le problème de charité intégrale qui exige qu'on satisfasse l'individu sur les 4 cardinales et l'unitéisme matériel ou minimum des cinq sens.

Les philosophes pourtant sont généralement des vieillards dont les 9/10 sont galants, égrillards et désireux d'illusions en amour et en tout sens. Faut-il s'étonner que ces maladroits, qui en amour comme en intérêt ont su faire si peu pour eux-mêmes, aient fait aussi peu pour le monde social? Examinons comment la Tribu y suppléera en charité amoureuse.

Jusqu'ici les rigoristes n'auront pas eu à murmurer sur les emplois assignés aux 3 classes de hordes que je viens de décrire, mais l'emploi de la 4e va soulever les philosophes, qui opposeront leurs banales doctrines contre l'amour. Qu'ils envisagent donc le problème dans toute sa plénitude, qu'ils en mesurent bien les difficultés, ils ne gloseront pas sur les moyens d'exécution.

Il faut opérer attraction industrielle et hausse progressive du dividende populaire, telles sont les 2 voies par lesquelles on doit marcher à la [ ] d'équilibre en raison directe des masses, inverse des distances, et lorsque des gens, qui pendant 3000 ans n'ont pas même su

Digitized by Google

poser le problème de l'harmonie, s'avisent de critiquer mes moyens, n'est-ce pas le comble du ridicule ?

Avec leur prétendue sollicitude pour le peuple, comment s'y prendront-ils pour amener les riches à souhaiter que le peuple ait une ample portion des bénéfices, à s'inquiéter sur le bien-être des familles du dernier ordre, à plaider dans les débats de répartition pour faire grossir la part du peuple, même aux dépens de la leur ? Est-ce avec des subtilités idéologiques et morales, des amours du commerce et de la charte, qu'on amènera le riche à cette générosité pour le pauvre ? Cependant, si on ne l'amène pas à demander pour son lot la raison inverse des distances de capitaux, c'est-à-dire recevoir d'autant moins en bénéfice industriel qu'on a plus versé de fonds, si on le maintient comme aujourd'hui dans la prétention de percevoir en raison directe des masses et directe des distances, où sera la solution du problème d'unité passionnelle et d'unité de l'univers en matériel et passionnel ? Pour parvenir à cette solution, comment opérer si les philosophes veulent proscrire une des 4 passions cardinales ? N'est-ce pas la prétention d'un fou qui voudrait ôter une des 4 roues de sa voiture et la faire marcher avec les 3 autres ? Telle est la démence des philosophes qui veulent proscrire l'amour des opérations d'harmonie. Gémissons de cette ineptie et poursuivons notre ouvrage. Il reste à parler du levier d'amour en équilibre passionnel.

[Ici lacune forcée. Voir ce qui a été dit ci-devant sur l'amendement de M. Pierre Leroux contre les adultères. Ce qui n'empêchera pas les hypocrites de clabauder contre les dires de Fourier sur l'amour, sans vouloir faire attention à aucune autre de ses idées.

Nous remplaçons le passage *ajourné* par des extraits de la cote supplémentaire.]

(Extrait de la 64e pièce, cote supplémentaire)

.... Il n'est bruit que de garantie, balance, contrepoids et équilibre politique. Ces quatre mots sont les chevaux de bataille de nos savants, et là-dessus, comme sur tous les problèmes dont ils s'occupent, il est évident que plus on raisonne de garantie et d'équilibre, moins il en existe. Les sciences philosophiques ont la propriété d'éloigner le corps social de tout lieu où elles veulent le conduire. Aussi n'a-t-on jamais été si asservi, si persécuté que depuis leur [ ] de 1789 pour nous conduire à la liberté.

Le Garantisme est l'une des 3 sciences qui ont été négligées, et que j'ai désignées sous les noms de :

Garantisme, en théorie de la 6e période sociale ;

Digitized by Google

Association, en théorie de la 7e période sociale;
Attraction, en théorie de la 8e période sociale.

Il faudra se garder de confondre ces 3 [ ], selon l'usage des Français qui font confusion de tout et prennent pour la 8e ce qui est dit de la 6e ou 7e. Je ne parlerai ici que de la 6e.

Les peuples civilisés ont cherché à établir des garanties de toute espèce, par exemple, sur la fidélité conjugale des épouses, sur la fidèle gestion des financiers et fermiers ruraux, sur la responsabilité des ministres, sur l'observation des traités, etc. Il est clair qu'on réussit de moins en moins à atteindre le but, et que tout le savoir-faire de nos perfectibiliseurs n'a servi qu'à rendre de plus en plus douteuse la fidélité des femmes, des financiers et de toutes les classes qu'on a voulu garantir.

C'est donc une science tout-à-fait neuve que le Garantisme, tout-à-fait inconnue aux savants, qui échouent sur tous les points où ils veulent l'établir.

Je ne connais qu'un point sur lequel on ait réussi à établir approximativement le Garantisme, c'est sur le prêt d'argent dont on sait garantir les rentes par des cautions, hypothèques, gages et conseings et garantir la circulation par des billets à ordre et contrats négociables. On a donc grand tort de critiquer les civilisés sur leur soif de l'or, car le peu de sagesse et de garantie qu'ils ont imaginé est due à cette cupidité, qui n'a été ni assez forte ni assez éclairée puisqu'on a manqué les belles opérations, comme la concurrence réductive qui double les revenus fiscaux de chaque souverain, tout en augmentant ceux des peuples. D'après cette [ ], il est clair que nos financiers n'ont pas su concerter de vastes plans d'enrichissement et que la politique civilisée a été mesquine, rétrécie en cupidité comme en toute autre chose. Ceux même qu'on a accusés de vaste ambition n'ont eu que des vues timides et des plans restreints, témoin Bonaparte qui, avec les moyens surabondants de faire la conquête du Globe, n'a pas su y parvenir, et qui, animé d'un violent désir de s'emparer du commerce, n'a pas su trouver la concurrence véridique, qui ramène au fisc tous les bénéfices envahis aujourd'hui par la corporation mensongère des marchands.

Le Garantisme, en système général, a pour but d'assurer le développement des 12 passions radicales. Comme je ne les ai pas encore définies, je ne peux pas indiquer l'essor qu'elles doivent avoir en 6e période. D'ailleurs, nous n'en sommes ici qu'a des aperçus, et je me bornerai à jeter un coup d'œil sur le sujet, à donner deux dissertations sur le Garantisme appliqué aux passions les plus connues des civilisés, l'Amour et l'Ambition.

Digitized by Google

Pour commencer par l'Amour, je traiterai de la fidélité conjugale des époux.

J'entends les plaisants s'écrier : si vous nous donnez une méthode de garantie infaillible sur la fidélité des femmes, vous serez le phénix des inventeurs, *nobis eris magnus Apollo* ! — Je vais les satisfaire. Ce n'est pas une question aussi facétieuse qu'elle le paraît au premier abord.

Tout garantisme implique réciprocité d'obligation et équilibre d'avantage, observance respective des engagements. Or, je demanderai aux maris civilisés s'ils consentiraient à un ordre de chose qui leur garantirait pleinement la fidélité de leurs femmes, sous condition de garantir de même aux femmes la fidélité des maris. A cette proposition, je les vois tous froncer le sourcil, et se déceler pour ce qu'ils sont, pour des tyrans qui n'ont aucune idée de justice. Un Turc est plus estimable dans sa manière. Il vous dit franchement : je veux tyranniser, je veux avoir vingt femmes, et que toutes les vingt n'aient d'homme que moi. Mais un civilisé veut aller se parjurer aux pieds des autels, promettre une fidélité qu'il n'a aucune intention de tenir, et il prétend qu'une épouse lui soit fidèle pour prix de ce parjure !

Demander la fidélité des épouses, c'est demander la chute de la Civilisation, car il n'est pas 2 moyens d'obtenir cette fidélité, ou par la voie de contrainte (réclusion, duègnes, eunuques, et autres coutumes qui constituent l'état barbare), ou par la voie des garanties amoureuses qui constituent la 6e période et l'issue de Civilisation. Quant à l'ordre civilisé, il est incompatible avec la fidélité des épouses, et, pour mieux convaincre ceux qui en douteraient, je donnerai, dans l'un des intermèdes, un tableau de la hiérarchie de l'adultère, divisé en classes, ordres, genres et espèces. C'est une analyse qui n'a jamais été faite, et qui prouvera l'illusion de ceux qui croient pouvoir concilier la fidélité des femmes avec le mécanisme civilisé.

Quelle est donc, diront-ils, cette société où les épouses deviennent fidèles ? — C'est une société où il n'y a que nombre égal de femmes fidèles et d'hommes fidèles. Chacun y trouve facilement à s'assortir en ce genre, pourvu qu'il observe fidèlement la clause qu'il a exigée d'une épouse ; car toute infraction de la part de l'un des contractants entraîne le dégagement de l'autre. — Nous ne voulons pas cela, disent les civilisés, nous voulons avoir des maîtresses sans que nos femmes aient des amants. — Vous ne voulez donc pas la fidélité qui entraîne réciprocité ; vous voulez la fidélité contrainte, et non obligatoire pour l'homme. En ce cas faites-vous barbare et coëffez-vous du turban, munissez-vous d'eunuques et de verrous, à défaut de quoi vous serez, tant que durera la

Digitized by Google

Civilisation, décorés d'une autre coëffure qui est votre lot commun, et que vous méritez si bien.

Il serait fort plaisant que Messieurs les civilisés fussent pris au mot par le sexe et collectivement satisfaits sur tout ce qu'ils exigent. Car chaque homme voulant trouver une épouse vierge, il faudrait pour satisfaire tous les hommes que la masse des femmes refusât de céder à aucun homme avant le mariage. Tous seraient obligés de prendre femme avant vingt ans; tout libertinage deviendrait impossible, puisque toutes les femmes seraient fidèles après et chastes avant la noce, et Messieurs les maris diraient bien vite de la fidélité absolue ce qu'on a dit de l'égalité absolue, après quelques courts essais : nous n'avions pas senti les conséquences de ce que nous demandions; rétablissons toutes choses comme auparavant.

Le Garantisme régulier n'établit point cette fidélité absolue du sexe; elle serait hors de nature, Dieu voulant une série de variétés dans les les espèces passionnelles comme dans les espèces matérielles. On n'entend donc par garantisme qu'un classement gradué de caractères et une certitude pour chacun, homme et femme, de pouvoir s'assortir sans aucune fraude dans la carrière qu'il veut suivre. Un homme loyal ne saurait trouver cet avantage en Civilisation. Il demande une femme qui ait le gout de la fidélité (et il existe de pareilles femmes en dépit des plaisants). Mais comme les mœurs et les usages flétrissent la coquette, chacune se prétend fidèle. On ne connaît pas le moyen de discerner et constater les penchants de la jeunesse en ce genre, et l'on perd l'avantage de connaître le petit nombre de femmes fidèles que crée la nature, en exigeant qu'elles le soient toutes. On perd tout pour avoir trop exigé, pour avoir voulu un seul caractère dans le sexe entier, quand on connaît si bien l'impossibilité d'obtenir pareille uniformité.

Ceux qui ont imaginé le système actuel du mariage, ont sacrifié un sexe entier aux convenances de l'autre. Ils ont cru par cette mesure tyrannique faire le bonheur du sexe masculin : il n'en est rien; les hommes sont d'autant plus heureux que les droits des femmes sont plus étendus. Mais on a tellement avili en Europe le sexe féminin, qu'il ne songe pas même à réclamer ce qui lui est dû, la garantie de mariage. Puisqu'on destine toutes les femmes à cette union, on leur doit ou le mariage, ou une indemnité pour la perte des belles années consumées dans l'attente du mariage...

(58e cote supplémentaire).

.... Au reste, on doit s'étonner que les nations diverses n'aient pas encore cherché, pour l'union conjugale, des coutumes analogues à leur

Digitized by Google

caractère respectif. La coutume du mariage permanent peut convenir aux Allemands, nation calme, constante, méthodique jusqu'à la monotonie. Un tel caractère se concillie avec l'nniformité du lien conjugal; mais le Français qui a toute les qualités opposées, l'ingratitude, l'inconstance, l'étourderie, etc., est de tous les caractères le moins compatible avec le mariage perpétuel. Aussi les mariages sont-ils généralement mauvais en France, et de là vient que les Français sont les plus grands ... qu'il y ait sur la terre. Il y a, sans contredit, bien moins de... en Allemagne qu'en France, qonique les jeunes Allemandes soient moins surveillées et élevées dans une grande liberté de [ ] et de conscience. Tant qu'elles sont demoiselles, elles se croient maitresses de leurs personnes, et acceptent les propositions d'un homme avec une facilité qu'on ne trouve point du tout en France. Leur conscience sur l'honneur féminin est à peu près celle de nos servantes d'auberge, qui ont pour principe: Mon corps est au roi, mon âme est à Dieu et mon honneur est à moi. Fondées sur ce principe, les demoiselles de bonne famille en Allemagne, Flandre, Hollande, ne se font aucun scrupule de conclure de prime abord, même avec un étranger, et le voir en maison tierce, à quoi se prêtent fort débonairement les artisans qui, presque tous, louent une chambre à quelque demoiselle. Mais aprés le mariage, elles sont plus [ ] que les Françaises, et de là vient que l'infidélité conjugale, peu commune en Allemagne, est [ ], dont j'aurai lieu de parler en grand détail dans l'épilogue.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

LA SÉRIE,

LOI UNIVERSELLE DE LA NATURE.

THÉORIE ANALYTIQUE DE LA SÉRIE CONSTITUTIVE.

ANALYSE DE L'HOMME.

Dans l'étude générale de l'homme, il faut commencer par l'analyse des organismes du corps avant d'aborder celle des facultés de l'âme. On pourrait, à la rigueur, suivre une marche opposée, mais avec moins d'avantage pour la démonstration positive et scientifique.

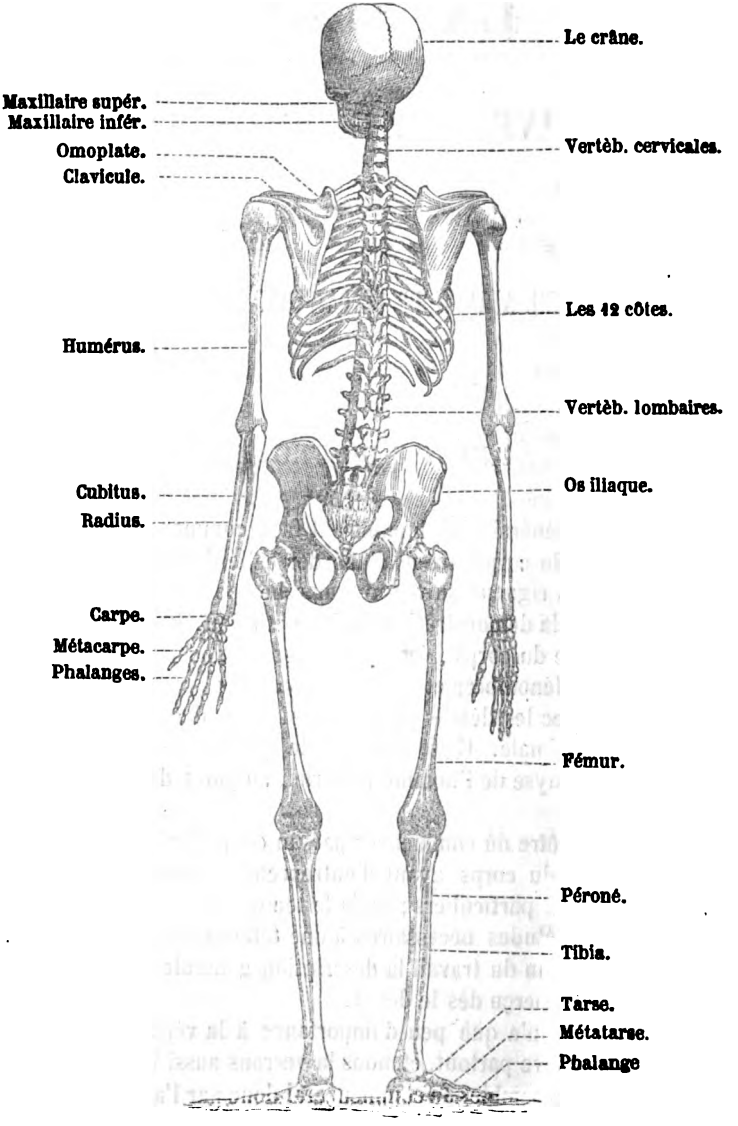
Dans l'analyse du corps, le système osseux nous présente la partie la plus facile à dénombrer et à décrire pour les gens du monde trop peu familiers avec les détails de l'anatomie humaine, et des fonctions de l'économie animale. C'est donc par le système osseux que je vais commencer l'analyse de l'homme matériel, au point de vue de la série constitutive.

J'aurais peut-être dû commencer par un coup d'œil général sur tous les organismes du corps avant d'entreprendre l'analyse détaillée de l'un des systèmes particuliers; mais le temps m'a manqué pour compléter toutes les études nécessaires à une telle méthode. Je suis forcé de renvoyer à la fin du travail la description générale du corps au lieu d'en donner un aperçu dès le début.

Ce retard forcé n'a que peu d'importance à la vérité, car la même loi sériaire se trouve partout, et nous la verrons aussi bien dans les détails que dans l'ensemble. Je commencerai donc par l'analyse et la description générales du système osseux.

Digitized by Google

SQUELETTE DE L'HOMME.



Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

DE LA SÉRISOPHIE,

OU

ÉPREUVE RÉDUITE.

(Fin. — Voir les deux précédentes livraisons.)

CHAPITRE XXI.

QUATRIÈME PHASE. — PRÉPARATIFS POSTÉRIEURS.

Le problème sera, comme en Harmonie, de bien intriguer les groupes et de s'appliquer à :

Varier leurs fonctions ;
Abréger leurs séances ;
Mélanger les inégaux ;
Graduer les offices individuels ;
Lier un groupe en toutes passions ;

Enfin suivre toutes les règles indiquées pour l'essor des 3 passions distributives, la Cabaliste, 10e ; la Papillonne, 11e ; la Composite, 12e. C'est de leur essor simultané que résultent l'unitéisme, la vérité générale.

Pour obtenir tous ces résultats, spéculons sur un seul moyen, qui n'a rien de compliqué et qui *simplifiera* sans être *simple* ; c'est de restreindre les fonctions pour les mieux varier, n'adopter en industrie qu'un petit nombre de branches, mais les graduer et contraster avec le plus grand soin. C'est de là que dépend l'attraction.

En conséquence, la Trihu devra rejeter toute la grande culture, champs, vignes et bois, et les grandes manufactures, comme serait une fabrique de draps ; elle ne s'attachera qu'aux fonctions romanti-

Digitized by Google

ques et attrayantes selon les poètes, qui n'ont jamais osé vanter beaucoup la charrue ; mais ils ont vanté avec raison le soin des jardins, vergers et troupeaux, lorsque ces fonctions sont présentées avec luxe d'édifices et collection de belles races. Elles sont même, en Civilisation, le plus noble délassement des grands, quoique la Civilisation, meublée de fourbes, de fripons et de grossiers, ne puisse attacher à ces fonctions aucun des charmes qu'y réunira la Tribu exerçant par séries passionnelles.

En resserrant ses travaux sur un espace très-circonscrit, elle donnera aux rassemblements beaucoup d'activité. Elle doit tendre à un seul but : réduire les séances à 2 heures au plus, le feu de la Composite ne pouvant pas se prolonger plus longtemps. C'est donc une règle à suivre invariablement ; car, si on manque la Composite, on manque les 2 autres distributives ; et, en règle générale, on ne peut pas assurer l'essor de l'une des 3 sans celui des 2 autres.

Voilà notre boussole, et, pour ne pas nous en écarter, excluons de la Tribu mixte tous les grands travaux, comme labourage et manufacture compliquée.

En même temps il faut donner le plus grand essor aux branches auxquelles on se sera fixé. Ce serait une spéculation des plus absurdes que d'adopter tous les travaux de la Phalange, en les réduisant au tiers ; il faut, au contraire, n'en adopter, s'il se peut, que le tiers, et s'élever approximativement à la variété, à la division et aux rivalités dont il serait susceptible dans la Phalange. En suivant cette méthode, on aura peu de séries, mais on les aura bonnes, bien graduées, bien contrastées et aptes à produire de vastes accords, qu'on n'obtiendrait pas d'une foule de menues séries.

Le charme industriel n'est que du côté des jardins, vergers, serres et troupeaux. Point d'attraction du côté des manufactures. Ç'aurait donc été une absurdité que de les introduire d'emblée dans la Tribu, trop faible en ressorts d'harmonie pour s'adonner aux travaux peu susceptibles de charme.

Cependant, aux approches de l'hiver, il faudra bien songer à occuper la Tribu, que les frimats vont bannir des jardins. Il ne restera, pour intriguer ses groupes, ses séries, que le travail des étables et basses-cours, des cuisines et de l'immense fruiterie qu'on aura prodigieusement remplie par les achats d'été et d'automne. Elle sera pour la Tribu une forte branche d'occupation et de bénéfice jusqu'au retour de la belle saison. La Tribu se munira d'un bateau à vapeur ou d'autre pour la conduite de ses provisions de fruits, tant à l'achat qu'au retour.

Dès le mois de septembre on admettra une centaine de manufacturiers très-experts ; ce sera le complément numérique des 600 sectaires.

Digitized by Google

Là-dessus s'élève la question de savoir pourquoi on ne les ferait pas entrer dès le début pour les exercer, dans tout le cours de la belle saison, aux intrigues industrielles et les initier aux cabales de série, dans lesquelles ils seront très-novices à leur entrée en automne. Ce seront des sectaires de peu de valeur, sans émulation, neufs et inactifs, maladroits, comme on l'est toujours dans un début. Il n'eût pas plus coûté, dira-t-on, d'en former, en mars, 400 que 300; n'est-ce pas se donner double tâche pour obtenir moins de bénéfice, moins de liens sociaux?

C'est raisonner comme s'il s'agissait de renforts matériels, comme de recrues pour un régiment. Sans doute il vaudrait beaucoup mieux les lever et exercer tous à la fois, mais nous avons ici des considérations fort différentes. Le vice de notre petit établissement est de ne pouvoir pas spéculer sur le plus puissant des leviers d'harmonie, sur le clavier général des 810 caractères. A défaut de cette boussole, il faut marcher en tâtonnant. On ne forme pas un demi-clavier ni un quart de clavier; on peut tâcher d'en approcher; mais on courra le risque de s'encombrer de certains caractères et manquer de quelques autres. Cela n'arriverait guère sur une masse de 1,300 personnes rassemblées selon la loi des inégalités graduées; on en extrairait assez facilement, sauf les moyens convenables, un clavier de 810 touches de titre.

Ici au contraire nous ne pouvons pas dans le rassemblement graduer les inégalités. J'ai supposé qu'on travaille pour une société qui n'a que des capitaux limités et qui comptera même sur un surcroît d'actionnaires que lui obtiendront ses premiers succès. Jusques-là je suppose qu'elle est harcelée par la détraction et ne veut rien hasarder; nous ne pouvons donc pas adopter un système d'opérations pleines et régulières, comme si la fondation était faite par un puissant monarque, dont la protection entraînerait les courtisans, ferait affluer les actionnaires et imposerait aux détracteurs.

Dans la conjoncture pénible sur laquelle nous spéculons, le parti le plus sûr est la marche progressive. En admettant 3 renforts successifs en avril, juillet, septembre, nous n'aurons que des sectaires de choix et qu'on aura pu éprouver en divers sens avant l'admission. Les 3 renforts donneront 300 touches de titre à peu près garanti, et il n'y aura de défectuosité que dans l'assortiment des 300 touches de première origine, dont plusieurs se trouveront impropres, mais on aura obvié à ce [ ] dans les admissions successives, et la Tribu sera beaucoup plus forte en gammes matérielles que si elle eût admis d'abord tout son nombre sans connaître individuellement et par épreuve les titres de chacun.

A la vérité les 100 derniers admis seront assez novices en cabale amicale, mais de deux inconvénients il faut choisir le moindre.

Digitized by Google

puisque notre but est d'arriver aux accords passionnels, attachons-nous strictement aux moyens d'atteindre au demi-clavier. La cabale agricole, surtout pour les jardins et vergers somptueusement gérés, est si agréable, que les derniers admis se façonneront bien vite au printemps suivant, pour peu qu'ils aient eu trois mois d'exercice la première année, et ils auront cet exercice, car avant de les admettre en septembre on les aura éprouvés en juillet et août.

Si l'on ne peut pas au début exécuter en plein l'opération du débrouillement des caractères sur une masse de 1,300, capable de fournir les 810, on serait fort embarrassé d'une moindre masse de peuple, et dans ce cas le petit nombre serait plus onéreux que le grand. En voici la raison : Il faut pour cette opération donner une absolue liberté d'essor passionnel, il n'y a pas de danger à la donner à 1,300 personnes bien graduées en tout sens et dont on tirera à coup sûr de quoi remplir à peu près les 810 touches, et il y a beaucoup de danger à la donner à 600 personnes dont on ne serait pas sûr, quant à la gradation générale, si comme je le suppose la société fondatrice de la tribu est limitée en moyens pécuniaires et hors d'état de donner à son entreprise le lustre nécessaire pour attirer des sujets de choix et pouvoir avant l'inauguration réunir une masse de candidats dont on puisse admettre 600 élus en parfaite gradation.

C'est lourdement s'abuser que de croire que les demi-opérations soient aussi faciles que les opérations complètes. Si au sortir du port un vaisseau perd dans une tempête moitié de ses voiles et de sa mâture, si une sécheresse enlève à telle usine moitié de sa prise d'eau, croyez-vous qu'ensuite il sera facile au pilote de réduire sa marche à moitié par heure, au meunier de réduire sa mouture à moitié par heure ? Non : il faudra que tous deux aient recours aux expédients. Le meunier vous dira : mes rouages perdant moitié de leur activité, ont perdu en outre moitié de leur efficacité ; la mouture, depuis ce ralentissement, est imparfaite, inégale, il y a déperdition de telle et telle espèce. Le pilote vous dira : depuis que j'ai perdu la moitié de mes agrès, ma manœuvre est incertaine, mal assurée, et tout en diminuant ma marche de moitié, elle diminue en même rapport la sûreté de mes manœuvres; je n'oserais pas, sans risque de naufrage, me hasarder sur tels parages dangereux, où je passais à pleines voiles quand ma manœuvre était assurée par l'intégralité de mâture et d'agrès.

Quel parti prendront les deux individus s'ils sont judicieux? Le pilote opinera qu'il vaut mieux rentrer un mois dans le port, s'y radouber et réagréer en plein que d'entreprendre un voyage qui à l'inconvénient des lenteurs joindrait celui des fausses manœuvres, impuissantes contre l'orage et les écueils. Le meunier opinera qu'il vaut

Digitized by Google

mieux s'arrêter un jour et amasser dans le bief une masse d'eau suffisante pour fournir de deux jours l'un une mouture active et parfaite.

Ainsi, les opérations à demi-moyens ne sont admises par aucun homme sensé, et la hardiesse avec des demi moyens n'est plus qu'une témérité folle. Quand on est limité en manœuvre, il faut louvoyer et ne rien hasarder. Je suis plus que tout autre ennemi des demi-mesures et peu enclin à hésiter en opérations, mais il est des circonstances qui l'exigent et il faut savoir y céder. A toute règle il y a exception, et quoique le mouvement en système général exige de la hardiesse, il faut admettre les cas d'exception, le 1|8, où il est prudent de déroger aux règles et louvoyer.

Qu'on me donne une masse de 1,300 personnes, j'en saurais extraire en un mois une foule de séries adaptées au clavier des 810 caractères. Ces séries ébaucheraient les grands accords d'extrêmes entre riches et pauvres, entre jeunes et vieux. Je ne peux pas obtenir pareilles séries d'une petite masse de 600 titres inconnus. J'ai suffisamment pesé toutes les doses d'attraction que cette petite masse peut fournir; j'ai essayé toutes les modifications, entre autres l'exclusion de la grande culture et des fabriques, et définitivement je me suis vu entravé, hors d'état de déployer sur toutes passions avec si peu de monde; il faut donc dans cette perplexité user de stratagème et marcher la sonde à la main, c'est-à-dire faire une fondation progressive où rien ne sera donné au hasard. Sur des épreuves aussi critiques il est prudent de s'en rapporter au maître et dire en pleine confiance comme les disciples de Pythagore et d'Aristote : *Ipse dixit.*

Venons au choix des manufactures qui composeront le renfort postérieur; les plus faciles seront les plus convenables. Ce genre de travail est très-répugnant par lui-même dans l'état actuel, où l'on pousse les séances à une journée de 15 heures au lieu de 1 1|2 ou 2 heures au plus. On saura dans l'harmonie élever l'attraction manufacturière presque au même degré que l'attraction agricole, mais il faudra pour y parvenir observer la règle générale prescrite selon les 3 distributives, la réduction désignée à 1 ou 2 heures; il faudra en outre organiser les rivalités extérieures entre phalanges, les intrigues et habitudes contractées dès l'enfance, le plein établissement du négoce véridique, l'entier développement du mécanisme passionnel. Comment la Tribu mixte, frêle embryon qui n'aura rien de tous ces moyens, pourrait-elle prétendre à créer l'attraction manufacturière, même en faible degré ?

Cependant elle a sur ce sujet un très-beau problème à résoudre, c'est celui des effets proportionnels aux moyens, l'art de créer une

Digitized by Google

attraction manufacturière en dose égale aux faibles ressorts d'harmonie que possède la Tribu. Il faudra faire choix de 3 fabriques extrêmement faciles, comme de simples tissus en fil ou coton, des broderies ordinaires, enfin des occupations qui n'exigent pas plus d'un mois d'étude, à peine six semaines.

Si on commettait l'imprudence d'introduire dans la Tribu des manufactures difficiles, il faudrait donc qu'elle y passât son hiver en vaines tentatives avant d'arriver au degré d'habileté où commence à s'établir l'attraction. Telle fabrication, comme les brocards de Lyon ou les tapis des Gobelins, exige au moins dix ans d'étude chez l'ouvrier, surtout dans le cas où il travaillerait à peine 2 heures par jour. Ces fabriques seront bonnes pour les phalanges bien équilibrées, bien enracinées, qui ayant déjà 400 séries de pleine harmonie, pourront sans péril y adjoindre une série manufacturière de 10 ans d'études préparatoires. Qu'importera qu'elle échoue, qu'elle manque d'équilibre pendant ces 10 ans, puisque l'harmonie sera consolidée par 400 séries de plein concert? En pareil cas un échec sera un sujet de facétie comme celui d'un [ ], qui ayant réussi vers 10 femmes, est refusé par la 11e. Il en badine lui-même et considère ce petit revers comme une diversion amusante à ses nombreux triomphes.

La Tribu naissante ne pourra pas envisager sous ce rapport un insuccès en manufacture; elle devra se ménager les moyens de réussite, d'autant mieux qu'elle a besoin d'aliment industriel et cabalistique pour l'hiver. Il faudra donc le créer promptement par des manufactures faciles, et si la Tribu réussit dans le cœur de l'hiver à bien organiser l'esprit cabalistique, les rivalités de partis sur des fabrications aisées, on en conclura qu'un corps dix fois et vingt fois plus intrigué, comme le seront les phalanges, pourra de même appliquer la cabale émulative à des fabrications vingt fois plus difficiles. Ainsi sera résolu le problème de l'attraction manufacturière, proportionnelle aux moyens d'intrigue. On y échouerait si, dans le début, en avril et mai, où les liens seront à peine ébauchés, où les séries mal intriguées auront assez de peine à régulariser les cabales agricoles, on allait compliquer le mécanisme par des tentatives de cabale manufacturière, très-inutile, à cette époque, où l'on est suffisamment occupé aux cultures. C'est une des nombreuses raisons qui militent pour renvoyer à l'arrière-saison l'introduction des fabriques de pure cabale et n'admettre dans le principe que celles d'absolue nécessité, comme sellerie, carosserie, charonnage, dont la Tribu aura un besoin journalier. Supposons donc 3 manufactures dont on entreprenne peu à peu l'introduction en octobre; l'apprentissage, estimé à six semaines, conduira jusqu'à la mi-novem-

Digitized by Google

moment la tribu trouvera dans ses fabriques un supplément efficace aux lacunes d'agriculture; elle pourra dès la fin de novembre avoir des cabales nombreuses et actives sur ses 3 manufactures, qu'il faut, je le répète, choisir dans la catégorie la plus facile, afin que l'apprentissage soit assez court pour que l'intrigue et l'émulation naissent avant le gros de l'hiver et forment supplément aux lacunes de cabale agricole, et remède aux calmes passionnels dont on sera menacé pour l'hiver.

Le système de cabale manufacturière et d'équilibre passionnel en ce genre serait bien incomplet, s'il ne roulait pas au moins sur 7 ou 9 divisions principales. Je viens d'en indiquer 3 en tissus, introduites fort tard et seulement en octobre, puisque les manufacturiers auront employé tout septembre à s'initier aux cabales agricoles. Examinons d'où proviendront les 6 autres et comment je surmonterai la difficulté d'en établir neuf, quand j'avoue moi-même qu'il sera difficile d'en établir 3 à l'entrée de l'hiver.

C'est supposer qu'on aura déjà jeté les fondements des 6 autres et qu'elles se trouveront combinées avec les travaux d'été de la tribu, qui n'aura pas toujours un temps serein et sera quelquefois emprisonnée par les pluies. Il faudra donc dès l'été qu'elle se ménage des moyens de relais aux fonctions agricoles, souvent paralysées. J'établis ces relais sur 6 branches, dont 3 permanentes et 3 accidentelles.

Les 3 accidentelles rouleront sur un atelier indispensable à la Tribu, celui de sellerie, carosserie et charonnage; elle perdrait la majeure partie de ses profits si elle était obligée de passer par les mains des loueurs de chevaux et de voitures pour transporter les milliers de curieux qu'elle recevra et hébergera. Il faudra pour subvenir à ce service qu'elle ait un fort atelier des 3 genres que je viens de citer. Elle aura d'ailleurs une masse énorme de chars et harnais à soigner, et l'atelier du train sera pour elle d'urgente nécessité. Elle devra donc en faire une de ses manufactures fondamentales; elle sera sûre d'en tirer grand bénéfice, car elle pourra se réserver le *fret* des curieux, à qui elle fournira des voitures aussi bonnes qu'ils en puissent avoir, et de plus économiques. Nul curieux ne se soucierait de conduire à trois lieues de Paris ou de Londres deux chevaux et deux domestiques pour les y nourrir à frais de gîte pendant deux ou trois jours qu'il passera dans la Tribu. Chacun aimera mieux user, moyennant un prix raisonnable, d'une belle voiture qu'elle fournira et qu'elle fera [ ] par une compagnie de cochers enrégimentés, afin de ne pas distraire du travail et des intrigues journalières ses sectaires qu'elle est obligée d'exercer au mécanisme cabalistique.

Aux 3 manufactures, 1 de raffinement, 1 de comestibles liquides et 1 de broderie,

Digitized by Google

Aux 3 manufactures de sellerie, carosserie et charonnage,

Il en reste 3 à ajouter pour compléter le nombre 9, nécessaire à l'équilibre. Il pourrait bien exister à 7, mais ne craignons pas de forcer la dose, puisque les 9 fabriques envisagées comme séries de genre n'auront pas de concurrence établie avec des rivaux de même espèce et formés en tribu.

Il nous reste donc à ajouter 3 fabriques dont l'amalgame soit facile avec les cultures et les travaux habituels. Pour faire un choix judicieux et adapté aux convenances de la Tribu, il faut se fixer au genre le plus décrédité en civilisation par les fourberies. Je n'en connais pas de plus fallacieux que celui de la mixtion et fabrication des liquides, vins, eaux-de-vie et liqueurs. Ce genre d'industrie est le superlatif de la fausseté; il n'est pas possible de pousser plus loin la fraude et l'effronterie. Déjà au temps de Regnard, le légataire disait du marchand de vin : C'est un fripon qu'il faut envoyer aux galères. A quoi Crispin répond : Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guères.

Que dirait donc Regnard aujourd'hui où l'on ne peut pas, au poids de l'or, obtenir une goutte de vin naturel, ni de liqueur naturelle chez les marchands? Ils en ont sans doute, mais ils ne livrent au commerce rien de naturel, rien qui n'ait passé à l'officine. Dans le traité de Civilisation je les [ ] sur ce sujet, et notamment sur leur insolente coutume d'injurier celui qui paratt douter de [ ]; la multitude imbécile se laisse prendre à ces [ ].

Plus cette branche d'industrie est dévergondée, plus il convient à la Tribu de s'en emparer et de profiter de la propriété des séries qui ne peuvent pas plus mentir à autrui qu'à elles-mêmes. En achetant d'une série passionnelle, bien contrastée, bien équilibrée, vous êtes assuré de savoir en compulsant les registres et résumés de gestion tout ce que fait, tout ce qu'a fait la série, tout ce qu'a pensé chacun de ses membres notables.

Par exemple, tel jour on a procédé en séance d'œnologie à délibérer sur des mélanges de tels vins en telle proportion; les opinions ont été débattues, enregistrées, et on a arrêté de faire les mélanges en telle proportion, à la majorité de tels opinants et tels opposants, dont suivent les noms.

Le mélange ne peut s'exécuter qu'en présence des commissaires de la classe des opposants, qui ne jugent pas l'opération valable et ne prétendent pas que leur nom y soit attaché. Point d'harmonie sériaire sans opposition et mixte; les 2 partis, opposant et mixte, ont assisté par délégués à l'opération qu'exécutent les sectaires positifs, et l'on est assuré que ce mélange, s'il n'est pas consenti par la masse de la série, est au moins une mixtion savamment raisonnée par le parti qui ne

Digitized by Google

peut pas cacher une syllabe de ses procédés, puisque l'opposition le suit et le signale pas à pas. Dès lors les différences d'avis ne sont que des variétés de perfectionnement. Le mélange qui est aujourd'hui la plus infâme branche de l'industrie, deviendra la plus noble. En effet :

La Tribu a acheté une masse de vendanges et de vins nouveaux des environs de Paris, vins des plus médiocres et dont l'empereur Sévère, s'il revivait, ne serait pas enthousiaste comme il le fut jadis.

La Tribu entreprend de perfectionner selon les procédés indiqués par tel traité, soit celui de Chaptal ou autres. Sur 9 groupes de ses œnologues, il en est 4 qui opinent pour tel mélange avec des vins du Midi ; 3 pour tel mélange d'autres vins, 2 pour la correction avec le sucre ou autres denrées salubres pendant le travail de cuverie. Les vendanges et vins achetés seront livrés aux 9 groupes, selon la proportion des opinions ; savoir, 4|9 aux uns ; — 3|9 aux autres ; — 2|9 aux autres.

Chacun opèrera selon ses procédés favoris, et il ne pourra pas y avoir de fraude puisque chacun des 3 partis opère devant les commissaires des 2 autres qui ont protesté et surveillent cabalistiquement l'opération qu'ils dénoncent et dont ils soignent l'exécution conformément aux procédés ballotés en concurrence. Il n'y a point là de séance perdue, car les surveillants mêmes travaillent pour leurs opposants à charge de réciprocité.

Chaque acheteur qui viendra déguster et acheter connaîtra pleinement la manutention mentionnée sur les registres, elle n'aura dans les mélanges et procédés rien dont on ait à [ ]. Celui qui proposerait en séance d'une série passionnelle de faire du vin de civilisé, du vin de marchand avec le bois d'Inde, la litharge, etc., serait accueilli par la série comme le serait un soldat qui proposerait au régiment assemblé de fuir devant l'ennemi : le colonel lui brûlerait la cervelle, et de même la série chasserait ignominieusement celui qui oserait proposer quelque procédé dont la Tribu aurait à rougir et qui la ferait soupçonner de participer aux fourberies mercantiles, de vouloir s'assimiler à des marchands et des pendards.

Comme la Tribu ne fera aucune vente aux marchands, et que selon les lois d'harmonie elle ne traitera qu'avec les consommateurs et avec garantie de consommation directe, ses ateliers de manutention des liquides seront comme une sauvegarde anti-mercantile, et pour peu qu'elle gère avec intelligence, qu'elle s'adjoigne quelques œnologues expérimentés, elle sera assurée d'un débouché énorme et qui deviendra pour elle une fort belle branche d'industrie. C'est le 3e ordre de manufactures que j'opine à lui adapter.

Comme on aura déjà organisé dès le printemps les 3 manufactures

Digitized by Google

du 2e ordre, sellerie, carrosserie, charonnage, il n'y aura que 2 ordres à faire entrer en septembre, ceux des tissus et ceux des liquides. On aura dû préparer en conséquence les ateliers, et exécuter les achats préparatoires, la régence y aura vaqué, en s'adjoignant quelques gens de l'art, et lorsque les 100 recrues du système manufacturier feront leur entrée dans le courant d'août, il n'y aura pas d'autre procédé à suivre dans leur admission que ceux déjà suivis pour les renforts précédents.

Il est donc inutile d'entrer dans aucun détail sur l'introduction de ce renfort postérieur qui complétera le système industriel de la Tribu et lui fournira pour l'hiver une diversion aux calmes passionnels qui doivent naître de la stagnation des cultures et la réclusion des troupeaux.

Là se borne l'exposé d'organisation de la 4e phase ; il ne nous reste qu'à récapituler sur la tactique passionnelle de la Tribu et insister par quelques chapitres sur la prédominance qu'elle doit donner dans sa manœuvre, à l'ordre majeur, et aux cardinales d'amitié et d'ambition, les seules sur lesquelles elle puisse pivoter et moduler en plein développement.

CHAPITRE XXII.

COUP D'ŒIL SUR LA TRIBU MIXTE.

Je n'ai traité d'aucune des relations commerciales de la Tribu ; elle se conformera autant que possible aux méthodes indiquées pour la Phalange, c'est-à-dire qu'elle ne fera avec les sociétaires qu'un bénéfice de provision convenue sur les objets avancés et dont l'achat aura été résolu par le conseil de Régence.

On doit se rappeler que le but de la Tribu n'est pas de prétendre à de grands bénéfices industriels puisqu'elle est amplement défrayée par les tributs des curieux et que chacun de ses actionnaires externes trouvera à revendre son action à bénéfice énorme en considération de quelques priviléges de fréquentation accordés aux actionnaires.

Son but unique doit être d'arriver à des accords passionnels d'où naîtra assez le bénéfice industriel, quand les séries seront bien constrastées et bien stimulées en rivalités par des habitudes cabalistiques.

Aucun actionnaire ne serait assez ridicule pour prétendre que la 1re année donnât un grand produit industriel. Comment pourrait-on l'obtenir d'arbres nouveaux, de troupeaux et jardins sur la gestion desquels on sera nécessairement un peu novice ? En outre, la Tribu n'aura ni manufacture, ni grande culture ; on aura dû renoncer aux manufactures parce qu'elles fournissent peu d'attraction tant qu'une troupe n'est

Digitized by Google

pas exercée cabalistiquement sur le travail champêtre. Ce n'est point du tout sur les manufactures qu'on pourrait commencer à organiser des intrigues de série ; aussi les ai-je formellement exclues n'admettant que celles de sellerie, carrosserie et charonnage qui sont indispensables, et quelque bagatelle comme la broderie, pour occuper dans les jours de temps pluvieux.

Quant à la grande culture, elle aurait le vice de trop disperser les sociétaires et ralentir l'activité des changements de séances qui déjà risqueront d'être un peu longues à moins d'une adjonction d'ouvriers externes ; il faudra donc en faciliter les variantes par un rapprochement de tous les lieux de séance.

Dans une épreuve aussi restreinte, on ne peut pas prétendre aux essors passionnels que comporterait une Phalange complète à 1200 personnes. D'ailleurs, cette phalange éprouverait encore de fortes lacunes par le défaut de relations extérieures et surtout de cohortes vicinales intriguées. Sans ces cohortes la grande culture est bien pauvre d'attraction, et ç'a été un motif de plus pour l'exclure de la Tribu réduite à 500.

C'est donc aux exercices passionnels en jardins, vergers et troupeaux que doit se borner notre tâche, et j'ai remarqué que les accords, quant à la modulation, doivent reposer sur le majeur plus encore que sur le mineur, c'est-à-dire qu'il faut rattacher les bases du concert sur les liens d'amitié et d'ambition. J'y ai fait intervenir les amours et les adoptions comme ressorts secondaires, quoique très-utiles, mais il est certain que la Tribu devra moduler essentiellement en majeur et imposer à la Civilisation par le bel ordre et l'intégralité des ralliements majeurs qui seront sa véritable force passionnelle, seul point où elle puisse prétendre à briller dans un début où elle sera entravée en tant de [

] sur les 2 cardinales mineures et dépourvue de leurs principaux ralliements.

Gênée par de si fortes lacunes, comment la Tribu pourrait-elle songer à choisir le mineur pour pivot de manœuvre, ni même à le faire figurer en ligne d'évolutions passionnelles ? Il ne doit y intervenir qu'en auxiliaire.

Toutefois, pour confondre les civilisés sur ce qui touche à l'amour, la Tribu ne manquera pas d'accréditer les liaisons désintéressées et proscrites en Civilisation, comme la céladonie qui y est vouée au mépris secret, quoique chacun en prenne le masque. Il n'est pas de penchant plus dangereux en Civilisation; cependant c'est un besoin pour certains caractères de haut titre. Pour juger si la céladonie n'est pas hypocrisie, il faut avoir constaté d'abord le titre caractériel de l'individu. Jusques-là il est impossible de décider si la céladonie fait partie de ses domi-

Digitized by Google

nantes. Or comme l'étude des titres caractériels sera une des occupations de la Régence, on ne sera point trompé sur l'étalage de céladonie ; on n'y croira que chez ceux de la part de qui elle sera présumable. Il s'en trouvera quelques uns sur le nombre, et leur relief sera un moyen de plus pour confondre l'hypocrisie amoureuse des civilisés. Au reste, les femmes auront bien vite jugé la question, et quand elles auront vu que malgré le peu d'essor admis dans les amours de la Tribu, on y jouit déjà de l'avantage du classement, que la véritable honnête femme n'y est plus confondue avec les cyniques fardées de pudeur ; toute femme tant soit peu décente se déclarera contre les mascarades vertueuses de Civilisation, et ce sera se titrer d'hypocrite et de Messaline que d'opiner en sens contraire.

Il règne dans ce plan de la Tribu une lacune forcée, celle des relations de commerce véridique dont l'établissement ne pourrait avoir lieu qu'entre des Tribus, et non pas d'une Tribu aux Civilisés, qui resteront fourbes tant que durera la Civilisation. Le régime commercial des Tribus serait à peu près semblable à celui de l'Harmonie décrit en pivotale majeure. Au reste, il convient de renvoyer tout aperçu de mécanisme commercial véridique jusqu'à la 3e touche mineure, Garantisme, où je donnerai sur ce point une méthode fort intéressante, celle du procédé initial du négoce véridique et tel qu'on pourrait l'appliquer à la Civilisation même. De là nous nous élèverons par degrés au mécanisme commercial des Tribus simples, puis à celui des Tribus mixtes, peu différent de l'harmonien.

A défaut d'un système complet de relations commerciales véridiques, impraticable avec des fourbes civilisés, la Tribu, quoique placée au sein de cette *forêt noire*, pourra déjà pratiquer en sens commercial diverses branches du régime véridique ; par exemple, toute récolte ou autre produit qu'elle mettra soit en vente soit en consommation sera apprécié rigoureusement à sa valeur intrinsèque par les groupes rivaux. Ne fût-ce qu'un char de choux, on connaîtra le jugement écrit qu'en ont porté tous les groupes rivaux 2, 3, 4, 5, 6, 7, qui cultivent une autre variété de choux et ne veulent pas que l'espèce du N° 1 se donne un relief qui rabaisserait le leur. Les choux du groupe 1 seront donc strictement appréciés à leur valeur intrinsèque, avec désignation d'emplois convenables. Quant au prix à en exiger, ce sera un [ ] qui restera dans le vague tant qu'il n'existera pas des mercuriales comparatives de tribus rivales.

Forte en ressorts d'ambition spéculative, la Tribu sera faible en ressorts d'ambition industrielle ; ses groupes n'auront pas de rivalités éta-

Digitized by Google

blies avec d'autres. Comment, au début, pourraient-ils prétendre, sur aucun travail, à lutter avec les renommées établies? S'agit-il d'une branche de culture, il faut avoir au moins achevé la campagne pour qu'on puisse juger de l'aptitude de la Tribu à lutter contre les virtuoses connus.

La Tribu sera donc, dans le cours de la 1re année seulement, dépourvue de ce ressort; car quels que soient ses moyens, elle ne pourra pas les faire valoir dans une 1re campagne, où les sociétaires, se connaissant peu et n'ayant pas d'habitudes pratiques, seront nécesairement inférieurs dans les travaux divers, ce qui ne préjugera rien pour la suite.

Les groupes industriels seront donc privés en sens d'ambition d'un puissant ressort qui est la concurrence ou intrigue fédérale de prétentions. Ils ne sauront pas eux-mêmes juger ce qu'ils pourront être par la suite, entrevoir quel sera le degré de perfection de leurs produits, jusqu'à ce qu'un exercice de 6 mois d'été leur ait appris de quoi ils sont capables et leur ait donné l'aptitude locale et les habitudes industrielles.

Cherchons à nous indemniser de cette lacune par quelques ressorts de menue et de haute ambition propres à faire nattre l'estime. J'en vais citer 2, l'un d'influence individuelle et l'autre d'influence générale.

En individuel, nous aurons, dès les premiers jours, les oppositions de systèmes en toute exploitation et les rivalités qui naissent de plusieurs méthodes adoptées par plusieurs divisions d'une série, jusqu'à ce qu'on ait reconnu les variétés bonnes à conserver définitivement. De ces oppositions de méthode naissent les intrigues.

On a vu en 3e touche que les intrigues de série amènent les rivaux à s'estimer réciproquement, parce qu'elies élèvent chaque produit à la plus grande perfection possible, et que les variétés se font valoir entre elles au moyen de l'enchatnement entre variétés sympathiques par accords de tierce, 4e, 5e et 6e.

Si cet eflet ne peut pas s'établir en plein dans la Tribu, on en aura du moins le germe dans les contrastes des systèmes qu'adoptera chaque portion d'un groupe, ce qui sera un grand moyen d'estime réciproque entre les Tributiens, chacun d'eux pouvant se faire considérer de la masse par quelque prééminence dans une ou plusieurs sectes, chaque groupe ne fût-il que de 7 personnes, 2, 3, 2. Ces divisions opèreront communément sur 3 systèmes différents dont elles chercheront à tirer parti. L'amour propre les excitera à s'évertuer pour le soutien de leur opinion; de là nalt la perfection de chaque travail, et cet effet se remarquera au bout de 2 mois dans les fonctions de la Tribu.

Les rivalités d'harmonie ne tendent pas, comme celles de Civilisation,

Digitized by Google

à déprimer et frustrer le rival, mais seulement à faire briller chaque produit, activer chaque travail et donner quelque relief à chaque individu ; car tel qui est le dernier dans la pagerie est peut-être un des premiers officiers dans une série de la culture des végétaux, et, à ce titre, considéré grandement de tous ceux qui ont des intrigues avec cette série ou contre elle.

Ce n'est là qu'un ressort faible dans les débuts ; il ne sera vraiment actif qu'à la 2e année ; mais nous en aurons dès le 3e mois un tout puissant et d'influence générale. Je le trouve dans l'intrigue de conquête universelle, dans la perspective qu'aura la masse de la Tribu de changer sous 6 mois la face du monde, opérer la métamorphose passionnelle du globe et assurer des souverainetés au moindre de ses sociétaires ; elle sentira que le monde policé a les yeux fixés sur elle et attend d'elle sa délivrance ; elle verra les monarques et les sujets impatients de voir l'épreuve couronnée d'un plein succès, elle verra l'hydre de la philosophie frémir à l'apparition de l'harmonie et du bonheur social.

Cette situation sera pour elle un puissant véhicule capable, à lui seul, de suppléer à l'énorme lacune des intrigues fédérales en prétentions industrielles et des luttes établies de canton à canton, de contrée à contrée, de système à système.

A défaut d'intrigues fédérales, on aura un petit germe d'intrigues spéciales de série, et le nombre de 400 personnes permettra de ménager au moins 3 variétés d'espèces et de systèmes dans un travail, c'est à-dire que, en exerçant sur un animal, un végétal, comme poulet huppé, pois vert, etc.; la Tribu pourra bien distinguer et répartir à autant de groupes 3 espèces de poulets huppés, 3 espèces de pois verts, soignés chacun selon 3 systèmes différents. Dans ce cas, les rivalités seront régulièrement opposées et équilibrées.

Il faut peu de monde pour tenter ce mécanisme. On peut l'entreprendre en ordre simple, c'est-à-dire que, si l'on n'a que 27 sectaires pour le soin des moutons, on peut déjà distinguer 3 espèces de moutons et affecter à chacun 3 groupes essentiels de 7, 9, 11 sectaires ; puis, dans chacun de ces 3 groupes, distinguer 2 ou 3 sous-groupes et leur répartir l'essai d'autant de systèmes appliqués à 3 espèces de moutons traitées de 3 manières différentes.

Il est entendu qu'en surchargeant ainsi 27 sectaires, en leur affectant 3 espèces et 5 ou 9 systèmes de gestion, il faudrait les faire soutenir par un corps de coadjuteurs ou *finiteurs*, qui aiderait chaque sous-groupe dans ses travaux, et surtout dans les écarts systématiques dont la méthode, formant rivalité de procédés, éloignerait les autres sociétaires d'y intervenir passionnément.

Digitized by Google

Pour se ménager ces rivalités graduées, la Tribu devra éviter d'adopter un grand nombre de travaux ; elle ne pourrait réunir, sur chaque fonction, assez de sectaires passionnés, et la rivalité tomberait par le trop petit nombre des individus destinés à la soutenir dans chaque branche.

La Tribu devra chercher à forcer en nombre sur les groupes initiateurs et finiteurs, afin de ne pas surcharger les sectaires principaux, sur qui portera le poids de l'intrigue ; mais comment tirer ces groupes en abondance d'un petit nombre de 400 personnes ?

On peut, sur ce point, faire usage d'un supplément accidentel : introduire des mixtes industriels partout où ils seront applicables, je veux dire des cohortes d'ouvriers civilisés qui n'interviendront en rien dans le mécanisme passionnel des sectaires, et seront considérés comme parmi nous les bœufs qui coopèrent au travail. Ces coadjuteurs dispenseront de forcer en nombre sur les sectes des initiateurs et des finiteurs ; si elles étaient copieuses, elles affaibliraient la masse des autres sectes, d'autant plus qu'il y aura, dans la Tribu, beaucoup d'emploi de ces fonctions d'initiative et finitive ; tout étant à créer ou à finir dans cette entreprise, qui, à son installation, trouvera une foule de travaux, les uns non achevés, les autres non commencés. Elle devra donc ne point organiser les sectes de fonctions accessoires, comme celles d'initiateurs et finiteurs, en ménager à peine 2 faibles noyaux de 21 ou 27 personnes dans les 3 sexes, car ce genre de travailleurs, intervenant comme affiliés passionnels, donne un précieux élan ; mais on aura tant de lacunes passionnelles dans la Tribu, qu'il faudra bien supprimer toute secte dont on pourra se passer à la rigueur, et suppléer les 2 par des mixtes industriels, des ouvriers civilisés faisant fonction d'initiateurs et finiteurs matériels et sans intrigue.

La Tribu étant une entreprise mixte, elle ne doit négliger les mixtes en aucun genre.

Il faudra, en faisant intervenir des groupes de mercenaires civilisés, les isoler soigneusement dans le travail, les assembler s'il se peut à d'autres heures que la secte sur le terrain d'exploitation. Si on les accolait à la secte, cet amalgame fausserait la manœuvre passionnelle en refroidissant l'intrigue joviale et répandant la tiédeur.

D'ailleurs les tributiens, une fois habitués entre eux, au bout d'une quinzaine, et pourvus d'une foule d'intrigues et de liens nouveaux, regarderont comme des bêtes brutes et gens au-dessous de l'espèce humaine ces mercenaires civilisés qui travaillent sans passion ni lien de série, et pour le vil motif de gagner du pain. Chaque Tributien se considérera, en parallèle des civilisés, comme le noble à 32 quartiers a côté du goujat, et comment pourraient-ils manquer à prendre cette haute

Digitized by Google

idée d'eux-mêmes quand ils verront un petit nombre de princes et magnats de civilisation qu'on aura, par insigne faveur, admis pour spectateurs de la manœuvre passionnelle, s'écrier à l'unanimité : « Nous n'avons pas vécu, la philosophie nous a trompés en nous laissant languir dans la civilisation ; nous ne voyons que chez vous l'homme dans sa nature et dans un état digne de la sagesse du créateur ; nous rougissons d'avoir cru à cette absurde philosophie qui insulte les passions, le plus bel œuvre de Dieu, et nous ne retournons chez nous que pour y livrer aux flammes les volumes de cette perfide science qui nie le code divin et l'universalité de la Providence. »

CHAPITRE XXIII.

DE L'ESPRIT UNITAIRE EN RÉPARTITION DES DIVIDENDES.

L'harmonie de répartition est vraiment la clé de la voûte. Sans cet accord, tous les autres seraient éphémères, et l'édifice croulerait au moment où il faudrait en venir aux répartitions du bénéfice et aux règlements de comptes individuels.

Quel esprit apporteront à cette répartition les gens âgés qui sont toujours les plus riches en capitaux? Viendront-ils avec les intentions de nos civilisés mercantiles, qui ne rêvent qu'aux moyens de pressurer le peuple et diminuer ses faibles salaires? Ils auront, au contraire, la générosité d'un amant pour une maîtresse. Tout ce peuple, cette classe de jeunesse pauvre, a fait leur charme dans les groupes de travail et de festins. Dès-lors, les vieillards arrivant à la séance de répartition ne seront en peine que de veiller à ce que la jeunesse perçoive les meilleurs lots en dividende industriel. On entendra les vieillards déclarer qu'ils sacrifieraient plutôt une portion de leur dividende capital que de souffrir que la jeunesse fût lésée en répartition industrielle. Voilà l'esprit qu'apporteront les chœurs 13, 14, 15 au conseil de répartition : ils y arriveront prêts à maudire quiconque ne tiendra pas les intérêts de cette jeunesse qui fait leur bonheur en amitié comme en amour, à tous les instants de chaque journée.

Je suppose que ces vieillards n'aient pas été bien informés du mécanisme social de la Tribu, qu'ils aient dédaigné d'en lire les conditions, comme je dédaigne de lire les chartes variables des peuples chez qui je vis et dont je ne connais ni ne veux connaître les constitutions aussi variables que les almanachs. Dussé-je vivre cent ans, je ne lirai jamais les innombrables constitutions des civilisés ; je tiens à honneur de n'en connaître aucune, tant je les méprise toutes, depuis celle de Mirabeau

Digitized by Google

jusqu'à celle de Laréveillère-Lepeaux, et autres successeurs en fabrique de chartes.

Le débat principal roulera sur la question suivante :

Les capitalistes ayant droit au tiers des bénéfices pour l'intérêt de leur versement de fonds, et cet intérêt leur étant garanti franc d'impôt, lesdits capitalistes doivent en outre recevoir une portion quelconque du lot affecté à l'industrie, c'est-à-dire qu'outre les intérêts de leurs fonds versés en capital, ils doivent recevoir une part des lots affectés à chacune des séries où ils coopèrent en industrie, et chacun d'eux doit percevoir une portion du dividende industriel réparti à chacune des 20 ou 30 séries dont il est sociétaire.

Sur cette proposition, l'on verra s'insurger toute la classe riche ; elle représentera qu'en Civilisation l'on ne tire pas plus de 3 pour cent net des bons domaines, que si la Tribu en assure 4 1/6 franc de tout impôt, ou impôt déduit, ce qui équivaut à 6 pour cent, impôts et grivelages mercantiles défalqués (1), tout capitaliste doit s'estimer fort heureux d'obtenir de la Tribu la rente nette de 6 pour 100, c'est-à-dire 4 1/6, impôts déduits et fraudes mercantiles déduites, ce qui équivaut au revenu net de 6 pour 100 en Civilisation.

La classe riche, fondée sur cet argument, s'insurgera contre l'idée de percevoir une portion du dividende affecté à l'industrie. En vain lui représentera-t-on que les riches ont assisté comme les pauvres aux séances industrielles des jardins et vergers, des étables et basses-cours. Ces riches répondront qu'ils y ont assisté et y assisteront sans cesse pour leur plaisir, qu'ils sont prêts à sacrifier moitié du revenu de leurs capitaux plutôt que de renoncer à ces séances amicales, qui font leur bonheur à chaque instant du jour.

Sur ce, la régence leur notifiera que loin d'être admis à renoncer à aucune rétribution d'intérêt de capital et industriel, ils doivent accepter, dans l'un et l'autre genre, les lots qui leur seront alloués.

La-dessus s'établira le plaidoyer des gens riches : « Nous trouvons fort juste, diront-ils, qu'on nous paie un intérêt, un agio de nos fonds versés, nous sommes pleinement satisfaits de ce qu'on élève cet intérêt à 4 1/6 franc d'impôt et de fourberie mercantile, ce qui égale et surpasse même 6 pour 100 du régime civilisé soumis aux impôts et aux fourberies mercantiles non moins coûteuses que les impôts. Mais pourquoi voudrait-on nous humilier en nous obligeant à recevoir une portion du dividende industriel acquis à nos amis intimes, qui, n'ayant pas

(1) On dit l'impôt si onéreux, il l'est moins peut-être que les fourberies mercantiles dont on publie le fardeau par confiance pour les économistes qui ont su persuader aux nations que leur bonheur tient à tolérer les ravages mercantiles.

Digitized by Google

de capitaux, doivent au moins percevoir le fruit de leur industrie journalière? Nous y coopérons, il est vrai, mais parce que cette industrie fait nos délices. Pourrions-nous cultiver des fleurs, des fruits, des légumes, sans nous faire aider par toute la classe populaire? Il faudrait, en Civilisation, la payer fort cher, être dupe de ses voleries, fatigué de sa grossièreté; ici nos cultures, nos serres ne nous coûtent aucun frais; nous y sommes secondés par des compagnons intelligents, bienveillants, zélés pour tout ce qui peut nous plaire. Comment pourrions-nous consentir à entrer en partage des deniers qu'ont si bien gagnés nos amis pauvres? »

Telle sera l'objection de quelques riches qui n'auront pas fait une étude des lois d'harmonie passionnelle. On leur fera comprendre que dans une série tous les groupes et les individus doivent avoir part à la rétribution industrielle, à défaut de quoi l'association serait faussée. Les non percevants deviendraient une classe de maîtres et non d'associés, et toutes les classes rétribuées seraient ravalées par cette générosité mal entendue. Les riches, par amitié pour leurs collaborateurs, devront se rendre à cet argument, et ils termineront par dire: « S'il est absolument nécessaire que nous acceptions un salaire de nos plaisirs, que nous participions au bénéfice industriel, si bien gagné par nos amis pauvres, du moins qu'on nous fasse la part si petite qu'elle touche à zéro. »

Tel est l'esprit qu'apporteront les riches à la répartition; ils n'y seront occupés que des intérêts du pauvre.

Cet esprit sera le véritable sceau de l'Unité, le garant de tout le système d'équilibre passionnel, dont on ne peut établir aucun [ ] dans un ordre où le riche ne cherche qu'à rédimer les bénéfices du pauvre et opérer la baisse du salaire. C'est là le côté infâme de la Civilisation et l'opprobre éternel de ses philosophes mercantiles qui ont l'effronterie de se dire amis du peuple, tout en prônant un régime social qui coalise les riches pour accroître la misère des pauvres et ne fait de la concurrence industrielle qu'un gage de baisse de salaire et d'accroissement de la fourberie.

Là dessus ils répondent que la hausse du salaire conduirait le peuple à l'inertie. Sans doute, puisqu'il n'existe pas d'attraction industrielle dans l'ordre civilisé, mais dans les séries passionnelles, où cette attraction existe et où le travail s'opère par plaisir, par point d'honneur, sans acception du bénéfice, peu importe que le bénéfice du peuple aille croissant et que son bien-être soit assuré. Quand la philosophie justifie un mal comme la baisse du salaire par un autre mal qui est le danger d'inertie, elle ne prouve autre chose sinon qu'en Civilisation tous les fléaux se donnent la main, s'engendrent l'un l'autre, et qu'au

Digitized by Google

lieu de songer à perfectibiliser cet enfer social, il faut en sortir puisqu'enfin l'issue nous en est offerte, et hausser les épaules des objections de quelques [ ] qui gloseront sur ce qu'on emploie l'amour ou autre moyen pour [ ], quand il est certain que tous moyens sont bons, pourvu qu'on atteigne le but, qui est de sortir du chaos civilisé, barbare, sauvage, et arriver à l'harmonie ou développement unitaire des 12 passions.

La Tribu, à part le produit des curieux, aura peu de bénéfice à partager la première année. Ses travaux ne deviendront profitables que la deuxième année où elle sera bien exercée. Alors elle se sera adjoint une centaine de manufacturiers qui entreront en automne et s'occuperont au moins un mois aux travaux agricoles, afin de s'intéresser aux intrigues de la Tribu et y intervenir activement au retour de la saison. Pendant l'hiver ils formeront les Tributiens à quelques essais en manufacture. C'est un sujet dont il n'est pas temps de parler.

Si la Tribu voulait ne viser qu'au bénéfice, elle aurait une belle chance dans les admissions à journée payante, mais une grande affluence d'étrangers désorganiserait le mécanisme social, qui sera faible de liens passionnels. Ce qui peut convenir à un corps vigoureux comme une phalange de grande harmonie, n'est plus applicable à un embryon comme la Tribu mixte.

D'ailleurs, quel est son but? C'est de confondre la Civilisation en lui prouvant que l'unité passionnelle est possible. Une fois cette démonstration fournie, il sera évident qu'il faut abandonner la Civilisation, et que l'honneur de la métamorphose est dû à la Tribu, ainsi que les récompenses de délivrance. Elle ne doit donc aspirer qu'à ce but et ne pas s'arrêter à des calculs mercenaires sur les bénéfices d'admission des curieux; elle pourra seulement en accepter à très-haut prix pour soutenir la première année, qui fournira peu en bénéfice de culture et troupeaux.

La Tribu est un corps trop faible pour établir ses répartitions sur les 3 fonctions, capitaux, industrie et lumières. Elle pourra se borner à 2 titres, capitaux et industrie, en proportion de 1 à 2, c'est-à-dire que sur 300,000 fr. de bénéfice il y en aurait 200 d'affectés à l'industrie et 100 aux capitaux.

La spéculation du capitaliste est ici la même que dans l'Harmonie; il doit satisfaire la classe populaire pour l'enthousiasmer dans les travaux dont il est co-intéressé et pour répandre du charme sur l'ensemble des fonctions. Chez nous, un riche n'ayant rien de commun avec ses fermiers quant aux divertissements, ne songe qu'à les pressurer pour se former une brillante maison; mais dans la Tribu le riche a des rela-

Digitized by Google

tions journalières avec les industrieux ; il lui importe de les voir satisfaits et ardents à leur travail, dont il peut d'ailleurs obtenir pour lui un dividende industriel indépendamment de celui de ses capitaux. Si par exemple il est agronome et qu'on soit obligé de le consulter sur le soin des jardins et vergers, il sera rétribué d'un dividende industriel ; mais que sont ces petites spéculations au prix de la principale qui doit seule occuper les riches ? C'est l'espoir d'opérer la métamorphose du monde social au bout d'une épreuve de 6 mois, suffisante à établir les accords passionnels.

Ils auront eu dans la Tribu des plaisirs qu'on ne peut trouver en Civilisation, ni à la ville ni à la campagne ; on ne jouit à la ville que de plaisirs limités au genre oisif comme spectacles, bals, jeux, promenades, on ne trouve à la campagne qu'une ombre des plaisirs champêtres qu'on y va chercher. Le riche y manque toujours de l'intrigue industrielle avec des groupes de gens affectionnés à son service et intéressés au succès de l'industrie qu'ils exercent. Un riche qui aura ces avantages dans la Tribu s'attachera nécessairement au peuple à qui il les devra, et craignant de rentrer en Civilisation, il adhèrera de cœur à tout ce qui pourra satisfaire le peuple de la Tribu.

Rien de plus aisé que de régler le dividende affecté aux capitaux. Quant à celui de l'industrie, on suivra la règle d'harmonie qui est de faire classer l'importance du travail de chacun par le groupe de même fonction ou par ceux de genre approximatif ; d'ailleurs, ces classements, dans lesquels interviendra au besoin le Conseil, ne seront pas difficiles à régler, vu l'empressement des sociétaires à maintenir l'accord dans la Tribu.

Les bénéfices industriels seront nécessairement faibles la 1re année, sauf le produit des étrangers admis et dont on peut bien estimer le [ ] à 400,000 francs de France. En supposant qu'on n'en accepte qu'un petit nombre, ce seul objet donnerait, en gradation de 500 à 1500, un terme moyen de 1600 pour chaque sociétaire ; les agios des capitaux seront payés par le médiocre bénéfice de la 1re année.

Dès la 2e année, la Tribu aura pu statuer sur les branches d'industrie qu'il lui conviendra d'étendre ou d'introduire, mais alors si elle a bien opéré elle aura pleinement formé ses liens passionnels, et n'aura plus besoin de spéculations actives en industrie, elle voguera à pleines voiles dans l'attraction et saura proportionner chacun de ses travaux à la dose de plaisir qu'ils pourront procurer. Elle ne s'occupera qu'à élaguer les branches peu attrayantes, les remplacer par de plus séduisantes et renforcer les liens plutôt que d'étendre les spéculations.

Le but de l'harmonie n'est pas le même que celui des empires et in-

Digitized by Google

dividus civilisés qui ne cherchent qu'à accaparer en entier quelque branche de bénéfice et n'en rien laisser à leurs voisins. Une société d'harmonie ne cherche qu'à gagner un peu plus que sa consommation poussée au plus haut degré de bien-être. Quand on aura formé 800.000 phalanges, si elles avaient cet esprit d'empiètement et d'égoïsme qui caractérise les civilisés, comment chacune des 800,000 trouverait-elle des sources de bénéfice exclusif? D'ailleurs, quel est le mobile de cette ambition dévorante qui possède les civilisés? On ne saurait trop le redire: ils travaillent pour un lendemain qui n'arrive jamais, ils craignent avec raison que leurs enfants ne manquent un jour du nécessaire.

Cet océan d'inquiétudes n'existe plus dès que la mécanique passionnelle est formée. On y vit pour aujourd'hui et non pour demain, on y trouve dans l'alternative de plaisirs et de travaux attrayants un équilibre des passions qui est le bonheur et non pas l'espoir du bonheur; on y est par la garantie de minimum à l'abri de toute crainte pour ceux qui sont nés ou naîtront dans ce nouvel ordre, et l'on n'a plus d'autre souci que d'accroître les liens passionnels d'où résultent l'attraction industrielle et l'accroissement des bénéfices combinés avec les plaisirs.

CHAPITRE XXIV.

FRAGMENTS.

Sur la beauté primitive et la dégénération de l'espèce.

Tiré de Ramsay, écossais. (*Voyage de Cyrus.*)

Après une description de l'âge d'or qui n'a rien de la fadeur de celles des poètes, et qui nous montre Jupiter emportant les premiers hommes sur son char dans un ciel supérieur où ils voyaient à leur source même la vérité, la sagesse, la justice, le philosophe poursuit en ces termes:

« Un jour les hommes ne suivirent pas le char de Jupiter, ils restèrent dans le champ d'Hécate, s'enivrèrent de nectar, perdirent leur goût pour la *vérité pure* et divisèrent l'amour du plaisir d'avec l'amour de l'ordre. (Vérité et ordre finis quand série rompue sous prétexte de plaisir familial) l'amour abandonna la terre (il finit avec les séries) et avec l'amour toutes les divinités célestes disparurent, les vieux sylvains furent changés en satyres (vrai), les Napées en Bacchantes (vrai), les Nayades en Syrènes (vrai), les grâces et les vertus se séparèrent (morale répressive) et le faux amour de soi-même, père de tous les vices (égoïsme), enfanta la volupté, source de tous les maux (brodé, *sed* bien dit). Toute la nature changea de forme dans cette sphère inférieure (anneau

Digitized by Google

s'éteint). Le soleil n'a plus la même force ni la même douceur, sa lumière s'obscurcit, la terre s'enveloppe d'une croûte épaisse, opaque et difforme (atmosphère viciée), les jardins des hespérides sont détruits (Sibérie), notre globe s'écroule, les abîmes s'ouvrent et l'inondent (déluge), etc.

Les ailes de l'âme sont abattues (hors des séries point d'âme, d'essor), les esprits sont précipités dans des corps mortels ou subissent plusieurs métempsycoses, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatoires. C'est ainsi que le siècle de fer succéda au siècle d'or ; il durera 10,000 ans (oui, si on écoute philosophie mercantile) ; Saturne se cache dans une retraite inaccessible, mais à la fin il reprendra les rênes de son empire et rétablira l'univers dans son premier éclat ; alors toutes les âmes seront réunies à leur principe (à unité, Dieu, série.)

—

« Les financiers les plus habiles ne m'ont offert pour remède que des » emprunts, des impôts ou la banqueroute, des projets désastreux ou » des actes frauduleux : ruiner l'Etat, pressurer le peuple, voilà tout » leur savoir (décimer l'avenir, plus élégant). »

Si l'on ne savait pas que Louis XVI était un roi honnête homme, on l'apprendrait par ces seules paroles. Il jugeait bien les perfectibiliseurs ; *però*, si aux yeux d'un roi intéressé à les excuser ils étaient déjà brigands lorsqu'il ne s'agissait que de combler un déficit annuel de 52 millions dans cette France alors si opulente par ses colonies (1788) et ses propriétés, quelle est leur [ ] depuis qu'ils ont trouvé le secret de combler 52 millions de déficit en mangeant 4 milliards de biens nationaux, faisant banqueroute de 4 autres milliards de dette et finissant par grever la France d'une nouvelle dette qui s'élèvera bien vite à 4 milliards, si elle n'y touche déjà ? Voilà donc 12 milliards engloutis par les perfectibiliseurs, sous prétexte de combler un déficit de 52 millions annuels ; et s'ils étaient déjà brigands de l'aveu même de Louis XVI, avant d'avoir consumé les 12 milliards, que sont-ils aujourd'hui ?

Ils s'excuseront sur les évènements, les contretemps. Mauvais subterfuge ! *cur* tous les régénérateurs de finance, de morale et de politique n'aboutissent-ils qu'à amener des évènements qui décuplent le mal ? Je les compare à un médecin qui donnerait de l'arsenic à ses malades et qui, après les avoir tués l'un après l'autre, attribuerait leur mort à quelque évènement. On lui dirait avec raison : c'est votre remède seul qu'il faut accuser puisqu'il tue tous ceux à qui on l'administre. N'est-ce

Digitized by Google

pas là le fait des financiers ? Appelez l'un après l'autre les plus habiles. Ils ne vous donneront d'autre remède que l'arsenic politique si bien défini par Louis XVI, les emprunts, etc.... Et qui est-ce qui oserait contredire l'opinion de Louis XVI, quand on considère que malgré sa défiance de ces hommes dangereux, il a pourtant été perdu par le financier Necker, et qu'après Louis XVI, l'Europe entière s'est perdue pour s'être jetée dans les bras des financiers. Car, qu'est-ce qui a entretenu le foyer révolutionnaire, sinon la confiance aux demi-mesures du financier Pitt, qui a mangé 800 millions sterlings (20 milliards) à son pays pour ruiner l'Europe en masse comme sa patrie, et pourtant les financiers d'aujourd'hui lui élèvent des monuments, en le qualifiant d'homme d'Etat. On peut répondre à ses prôneurs : Qu'arriverait-il à l'Angleterre si elle avait seulement 3 hommes d'Etat de même force qui mangeassent chacun 20 millions sterlings pour envenimer le mal ? Car c'est tout ce qu'a su faire M. Pitt. L'Europe n'a commencé à lutter contre Bonaparte, que lorsqu'elle s'est écartée de ses intrigues mercantiles en recourant aux levées en masse, aux vendées et landsturms. Qu'ils sont petits ces hommes d'État civilisés quand on les considère de près, et qu'ils ont raison de payer des idéologues pour vanter à tue-tête la perfection de la Civilisation perfectibilisée. C'est le secret des juifs qui surfont des 7/8 ; on croit faire un effort de raison en leur rabattant moitié, on est encore dupe des 3/4 de ce qu'on leur paie. Les perfectibiliseurs sont encore pires, car ils ne vous laissent qu'un accroissement de misères. *Ità* compter sur mots et non résultats.

Digitized by Google

DES

DIVERSES ISSUES DE CIVILISATION

SOMMAIRE.

I. Synthèse de la Civilisation.
II. Issues et mort de la Civilisation.
III. Des Banques rurales.
IV. Des Garanties sociales en commerce.
V. Issue de Civilisation par les garanties matérielles ou plaisirs sensuels.
VI. Vices des tentatives faites en association.
VII. Transitions en Garantisme.

(Cahier 28, cote 10. Ce cahier est un des brouillons du *Nouveau monde industriel.*)

I.

SYNTHÈSE DE LA CIVILISATION.

La carrière sociale du genre humain considéré dans son ensemble, se compose de périodes successives, comme les échelons déjà parcourus, 1. Éden, 2. Sauvagerie, 3. Patriarcat, 4. Barbarie, 5. Civilisation, et les échelons à parcourir, 6. Garanties solidaires, 7. Association simple, 8. Association composée, etc., etc.

Chacun de ces échelons se subdivise à son tour en phases d'accroissement et décroissement, analogues aux phases de la vie humaine, qui sont, l'enfance, l'adolescence, l'apogée, la virilité et la caducité. Dans les divers traités qui prétendent analyser la Civilisation, l'on n'a jamais songé à faire ce tableau des phases et de l'apogée, en indiquer les caractères distinctifs. Il règne sur ce sujet une confusion extrême.

Je passe à l'examen spécial de quelques-uns des caractères de chaque phase de la Civilisation. Le plus digne d'attention est le pivot de la 1re phase.

Digitized by Google

Concession de droits civils à une épouse exclusive. C'est la porte d'entrée en Civilisation. L'on peut y parvenir par d'autres voies, mais celle-là est la plus directe et la plus efficace, et ce qui prouve que le mariage exclusif est voie d'entrée en Civilisation, c'est que si on rétablissait la réclusion et l'esclavage des femmes, on sortirait par le fait du mécanisme civilisé pour retomber à peu près dans celui des Chinois, peuple métis, qui n'est ni civilisé, ni barbare, mais mi-parti des caractères de Civilisation, Barbarie et Patriareat.

La 2e phase a la propriété de créer cette liberté du peuple dont les philosophes anciens ont tant raisonné sans savoir l'établir. La féodalité, l'enchaînement à la glèbe, objets de tant de diatribes, étaient le germe de liberté que la philosophie ancienne n'a pas su inventer, et que la philosophie moderne ravale fort mal à propos; car c'est la voie naturelle de l'affranchissement du bas-peuple, qui n'est guère moins malheureux après ce dégagement. La Civilisation a pour ton dominant les illusions chevaleresques en 1re phase; on en a vu la preuve au Xe siècle, et les illusions de liberté en 2e phase; on en a vu la preuve à Rome, à Athènes et à Sparte, où l'on a tant parlé de liberté, quoique le peuple fût dans le plus affreux esclavage.

L'apogée ou plein est une phase moyenne dont nos méthodes ne tiennent aucun compte, ni en mouvement social, ni en matériel. C'est pourtant la portion la plus remarquable de toute carrière: nos sciences ne veulent pas lui accorder un rang distinct, un espace mitoyen. On le considère comme un point, on ne lui donne qu'un instant de durée, sans lui assurer ni caractère ni fonctions. Cette erreur s'étend au matériel; aussi, dans le calcul des phases de la lune, la physique omet-elle de distinguer un apogée ou plein.

Si l'on est dans une période malheureuse comme la Civilisation, il faut, lorsqu'elle a acquis toute sa force, rassembler les moyens qu'elle fournit et tâcher d'atteindre l'échelon supérieur (*voyez* le tableau des échelons sociaux), se faire jour à travers le chaos des misères sociales et recourir aux méthodes neuves, sortir de l'ornière. C'est un effort dont la philosophie n'a pas été capable; elle a suivi servilement l'impulsion des circonstances, elle s'est enchaîné à l'esprit mercantile par le seul fait de l'enrichissement colossal du commerce et de l'agiotage, qui maintenant joue au dé la fortune des empires. Ainsi, la 3e phase de Civilisation s'est pleinement établie soit par les fortunes gigantesques de l'agiotage, soit par le monopole maritime qui l'a emporté après une lutte long-temps prolongée contre les forces de l'Europe. Nous avons pleinement parcouru cette 3e phase dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, le monopole maritime et l'influence industrielle des compagnies actionnaires qui font aller les entrepre-

Digitized by Google

neurs en carosse et la multitude en sabots. Voilà tout le fruit de nos modernes systèmes d'industrialisme.

Les illusions économiques, sont le ton dominant de la 3e phase, ton qui commence déjà à décliner, car l'illusion devient trop visible, et les derniers évènements de Manchester, combinés avec le progrès des dettes publiques, prouvent trop clairement que toutes les billevesées d'économisme ne servent qu'à appauvrir collectivement et individuellement les masses : — *collectivement* par le progrès des dettes et des intérêts ; *individuellement* par la baisse du salaire et les [ ] de travail.

Contre des preuves si évidentes, le bel esprit scientifique devient tout-à-fait impuissant; aussi le ton dominant de 3e phase, l'illusion en économie, est-il à peu près tombé, quoiqu'on soit encore en 3e phase, et déjà l'opinion cherche des illusions nouvelles dans une chimère toute récente, l'esprit d'association fausse et bornée aux compagnies d'actionnaires. Les publicistes ne la tournent qu'au détriment de la classe populaire, en fournissant au fisc des moyens d'augmenter les impôts, dévorer l'avenir, et au commerce des moyens d'accroître les fourberies, les rapines, altérer impunément toutes les denrées sous le masque de la concurrence.

Le monopole maritime (caractère pivotal de la 3e phase civilisée) est aujourd'hui trop en force pour qu'on puisse s'abuser sur les bévues de l'esprit mercantile et sur ses tristes résultats; il est donc naturel que l'opinion, rassasiée des illusions de 3e phase, s'accroche à celles de 4e phase, même avant d'être entré en 4e phase. Aussi donne-t-elle aujourd'hui à corps perdu dans les [ ] d'association fausse ou association de chefs actionnaires, qui, loin d'associer les nombreux subalternes au bénéfice d'une entreprise, ne leur garantissent pas même le travail ingrat dont ils subsistent.

Ces nouvelles chimères, décorées si mal à propos du nom d'association, sont une ruse des sophistes, qui, voyant leurs théories mercantiles en discrédit, ont besoin de mettre en scène quelque illusion nouvelle, créer de nouvelles philosophies et remanier les vieux sophismes qui sont très- [ ], car le siècle est confus de ces duperies en industrie; on aperçoit une tendance à un nouvel ordre; on parle d'association sans oser aborder le problème : c'est dans l'agriculture que l'association pourrait [ ].

Sur un sujet aussi neuf et aussi étrange que la théorie de l'association domestique agricole et de l'attraction passionnée, le lecteur est en droit d'exiger des preuves surabondantes. Je vais donc, suivant la méthode mathématique, ajouter aux démonstrations positives déjà

Digitized by Google

données un système de contre-preuves ou démonstrations négatives et indirectes. Elles seront tirées de l'ignorance où sont les modernes sur les caractères et les propriétés, sur la marche et la fin de la Civilisation, dont ils ont la bonhommie d'espérer quelque perfectionnement, et sur les voies qu'aurait pu suivre leur génie tâtonneur et limité, pour arriver par degrés à des progrès réels dans l'échelle sociale.

C'est ici qu'on va désabuser ceux qui se bercent d'illusions sur le progrès de la Civilisation, démontrer qu'elle n'est dans ses 4 phases qu'un cercle vicieux reproduisant à peu près les mêmes fléaux sous diverses formes et donnant aux perfidies sociales des couleurs variées qui fardent les plaies sans en fermer aucune, et en forment de nouvelles.

On va se convaincre, d'une part, que les prétentions des modernes au perfectionnement, aux garanties sociales, sont une tendance à sortir de la Civilisation, à s'élever à un échelon supérieur (6e période); — d'autre part, que les fausses mesures adoptées par notre siècle, notamment son système d'industrie anarchique et de concurrence individuelle, et surtout sa bévue de prendre la *régie actionnaire* pour l'*association*, nous précipiteraient bientôt en 4e phase de Civilisation, état diamétralement opposé aux garanties sociales.

Pour préluder à cette analyse, posons d'abord contre l'état civilisé deux chefs d'accusation, que personne ne déclinera. Ce sont le régime des monnaies et celui des assurances. Tous deux sont des dispositions extra-civilisées, deux enjambements ou engrenages dans la période 6e, dite Garanties sociales. On ne trouve la garantie de vérité que dans le régime des monnaies; — on ne trouve la garantie de secours social que dans le régime des assurances. Mais sur quoi sont fondées ces deux garanties collectives, à peu près les seules qu'on trouve en Civilisation? Elles reposent sur des principes essentiellement contradictoires avec les principes de l'Economie politique.

En effet, la monnaie est une régie exclusive [contre-balancée. Ce n'est point un monopole, car le monopole n'est pas contre-balancé comme la monnaie qui a double contre-poids dans le change et l'orfèvrerie, et ces deux rivaux jouissent du libre exercice: tandis que le monopole n'a qu'un seul contre-poids non libre qui est la contrebande, et n'est pas contre-balancé régulièrement par double concurrence. Aussi est-il vexatoire autant que le régime des monnaies est tutélaire. Ce dernier est la plus belle disposition du mécanisme civilisé, et pourtant c'est une *régie exclusive*, le contraire de la libre concurrence prônée par les économistes.

Autre démenti pour la science. La seconde garantie qui se trouve en [illegible] de nos systèmes

Digitized by Google

de concurrence individuelle et non solidaire sur laquelle repose tout le mécanisme civilisé. Il repose sur l'industrie conjugale ou subdivision morcelée en petits ménages d'un seul couple, cultivant sans association solidaire avec les couples voisins. Si on changeait cet ordre, on sortirait de la Civilisation qui a pour base le plus grand morcellement possible et la plus petite combinaison possible. Il existe moins de morcellement dans les phases où règne l'esclavage; mais cet état de choses est considéré comme civilisation imparfaite et non comme civilisation perfectionnée. D'où il est évident que le sceau d'une parfaite Civilisation est le plus grand morcellement possible, et quand nos économistes votent pour l'association dont ils raisonnent sans cesse, ils votent pour la chûte de la Civilisation, qui est fondée sur le morcellement et la concurrence individuelle ou anarchique.

Le régime des assurances est un mécanisme tout opposé et tout-à-fait anti-civilisé; car il oblige solidairement une très-nombreuse masse pour le soutien d'un individu. Mille maisons sont assurées à une compagnie; chacune des mille a pour garante les 999 autres dont les propriétaires ont payé d'avance le remboursement de celle qui brûlera. Les mille propriétaires sont donc solidaires les uns des autres. Mais si un villageois a sa récolte gelée ou brûlée, personne n'est solidaire pour l'indemniser.

L'assurance est donc le régime de sagesse, l'esprit de Dieu. Toute société fondée sur d'autres bases que l'obligation solidaire de la masse pour les biens de l'individu n'est qu'un chaos d'injustice et d'égoïsme. C'est ce qu'on nomme civilisation perfectible qui, tout en prônant ses progrès, n'avance vers le but qu'autant qu'elle se greffe sur la 6e période et qu'elle en emprunte pièce à pièce quelques caractères.

Observons qu'en accusant cette perfide société, je ne lui oppose pas des systèmes de mon crû, des correctifs arbitrairement imaginés. Je ne la condamne que sur des faits notoires, sur ce que possédant les 2 germes de garantie, le régime des monnaies et celui des assurances, elle n'en fait aucune application aux autres branches du mécanisme social où il faudrait les introduire pour s'élever à la période des Garanties.

Ici la Civilisation est prise en flagrant délit, en charlatanerie évidente, car qu'avait-elle à faire pour échapper à elle-même et arriver aux Garanties? Il fallait appliquer *au commerce* le régime des monnaies, la régie exclusive contre-balancée et appliquer à l'*industrie productive*, aux 4 facultés agricole, manufacturière, domestique et enseignante, le régime des assurances, ou obligation solidaire des masses pour les individus.

Remarquons aussi que ces deux fanaux de garantie, le régime des monnaies et celui des assurances n'ont pas été des fruits de la science

Digitized by Google

politique. Elle a pour caractère la stérilité en inventions et applications. C'est l'instinct des gouvernements qui a inventé le régime des monnaies; c'est l'instinct des commerçants qui a inventé le régime des assurances. La Politique vient après coup faire du bel esprit sur un germe de bien dont elle n'est point créatrice, mais seulement profanatrice, car elle ne sait ni ne veut en faire application, en étendre l'usage. Elle ne propose même pas ces applications; elle ne loue ces germes du bien que pour en paralyser la culture, en empêcher l'extension, persuader que tout est fait quand tout reste à faire, et que l'état social est parfait quand il foule aux pieds les germes de perfectionnement réel que la nature a placés sous ses yeux.

Je signalerai plus loin d'autres menus germes disséminés en civilisation, sans qu'on songe à en déduire des principes et des méthodes de garantie: tels sont les hypothèques, les lettres de change, les réserves corporatives, les caisses d'épargne, les hôpitaux, etc.

II.

ISSUES ET MORT NATURELLE DE LA CIVILISATION.

Un mot sur ce titre, qui peut sembler bizarre. On va demander: qu'est-ce que la mort naturelle de la Civilisation? Expliquons-le.

Cette mort serait l'événement ou la série d'événements par lesquels la Civilisation arriverait par degrés de la 3e phase, aujourd'hui existante, à la 4e phase non encore née; puis de la 4e phase à la 1re phase de la période 6, dite Garantisme ou régime des garanties sociales.

Dans ce cas, la Civilisation s'éteindrait naturellement et gradativement, en passant par tous les degrés de l'échelle sociale. Ce serait pour elle une mort véritable, parce qu'elle ne pourrait plus renaître, car les gouvernements et les peuples une fois parvenus à la 1re phase du Garantisme ne voudraient plus rentrer en Civilisation où les bénéfices et les jouissances quelconques sont beaucoup moindres qu'en Garantisme.

Si j'employais les mots *fin* ou *clôture* de la Civilisation, ce seraient 2 termes impropres; car la fin signifie une chute locale qui n'empêche point la renaissance. On a vu la Civilisation *finir* en Orient par l'invasion des Turcs; on l'y verrait renaître aujourd'hui si les cabinets Européens, au lieu de se liguer pour faire égorger les Chrétiens par les Turcs, se liguaient pour renvoyer ce peuple féroce dans les déserts d'Arabie et se partager les belles provinces qu'il a envahies sur la chrétienté. Si les Sarrazins eussent vaincu Charles Martel, on eût vu la *fin* générale de la Civilisation, mais non pas sa *mort*, car elle aurait

Digitized by Google

pu se cacher dans quelque réduit et en sortir plus tard, comme le christianisme, banni d'Espagne, se réfugia dans les Asturies et en sortit sous les successeurs de Pélage.

Le mot *clôture* serait impropre, comme celui de *fin*, car il y aura clôture de la Civilisation dans le cas d'abandon subit et unanime, par aspect d'une société immensément supérieure en bénéfices et jouissances, comme sera la 8e période éprouvée sur un canton d'une lieue carrée et 1,800 habitants. Dans ce cas, il n'y aura pas *mort*, mais *clôture* de la Civilisation; elle sera abandonnée sans qu'on veuille en parcourir la 4e phase, ni parcourir les phases de la période 6e, Garantisme.

Telle est la transition qui se prépare; mais il est bon d'examiner quelle aurait été la marche progressive du mouvement social, dans le cas où la stérilité du génie se serait prolongée et où le mouvement, à défaut du secours des inventions, aurait parcouru successivement tous les échelons de la carrière. C'est le sujet des 34e et 35e chapitres qui traitent, l'un de la 4e phase de Civilisation non encore née, et l'autre de la période des Garanties, où la 4e phase aurait pu nous acheminer, selon la marche qu'elle aurait suivie; car on va voir que cette phase a plusieurs entrées et plusieurs issues. Elle peut conduire soit en Garantisme, 6e période, soit en Association simple, 7e période; je vais, dans ces chapitres, examiner les voies qu'auraient amenées ces deux dénouements.

Table des 28 issues de Civilisation.

Voies de transition.

K. 1 K. Les utopies sociétaires, les tâtonnements (Kepler, Owen.)
2 K. La thèse du monde à rebours et les calculs subséquents.

Voies de génie directes.

1. L'architecture unitaire.
2. Les calculs réguliers sur l'association agricole simple.
3. L'exploration intégrale des sciences.
4. La théorie d'affranchissement gradué appliqué aux femmes.
5. Les procédés du Garantisme successif.
6. La concurrence commerciale véridique.
7. Le calcul des passions récurrentes, ou du vœu de la nature manifesté en travestissement.

Voies de génie indirectes.

8. L'analyse de la Civilisation.
9. Le calcul de [illegible]

Digitized by Google

10. L'étude de la nature intégrale des propriétés de Dieu et du mouvement en cadre intégral.
11. L'analogie, dualité du mouvement et immortalité.
12. L'hypothèse calculée de Civilisation universelle.

Voies de contrainte.

13. La perquisition forcée.
14. La conquête composée.
15. Le monopole composé.
16. La conquête simple intégrale.
17. L'usure intégrale.
18. Le monopole du pis-aller.

Voies d'extension.

19. Application du régime des monnaies.
20. Application du régime des assurances.
21. Les banques rurales.
22. L'archéologie intégrale.

Voies de bizarrerie, originalité.

23. Le génie en casse-cou.
24. L'esprit de contradiction sur le commerce et le ménage.
25. L'analyse du commerce.
26. Le calcul des courtes séances.
27. L'écart absolu.
28. Le libre arbitre calculé pour Dieu et pour l'homme.

⋈. La synthèse de l'attraction passionnée.
La foi intégrale en Dieu.
L'algèbre sociétaire ou calcul de la vérité supposée.

Parmi les 28 issues on peut remarquer d'abord les utopies sociétaires et tâtonnements tels qu'on en fait en Angleterre. C'est une voie d'issue fort lente, car elle ne peut fructifier que par intervention et concurrence de la 24e voie, l'esprit de contradiction qui n'est pas encore en jeu, car la société coopérative se déclare pour la méthode de M. Owen. Il faudrait au contraire en antagonisme à ces méthodes dépourvues d'attrait, une société qui amenât les compagnies d'essai à tenter des voies opposées à celles qu'on suit actuellement et qui ne sont que l'arbitraire mal déguisé. Les contradicteurs, par esprit hostile contre leurs rivaux, s'attacheraient aux procédés d'où naît l'attraction et obtiendraient aussitôt un succès notable qui couvrirait de honte les méthodes actuelles et l'arbitraire de leurs statuts.

Digitized by Google

Mais cette marche serait lente et fâcheuse, car le genre humain a besoin d'arriver promptement au but. Dissertons pourtant sur la voie lente puisqu'elle est adoptée par nos tortues politiques; supposons le cas où l'invention du régime sociétaire ne serait pas faite et où l'humanité serait réduite aux formes lentes par défaut d'invention.

Au nombre des issues lentes on voit figurer n° 15 le monopole composé, que les Anglais avaient si beau jeu d'entreprendre et qu'ils n'ont pas su inventer; je ne peux pas m'arrêter à définir cette méthode, mais je me borne à dire que le monopole *simple* exercé aujourd'hui par l'Angleterre est comparable au scorpion qu'il faut écraser sur la blessure qu'on en a reçue. C'est par un raffinement de monopole qu'on pourrait détruire le monde actuel. Mais comment les civilisés inventeraient ils des opérations transcendantes en politique sociétaire, quand ils ne savent pas même inventer les plus faciles, telles que l'algèbre sociétaire, ou calcul de la vérité supposée? C'est l'une des deux voies par où j'ai débuté, l'autre fut l'architecture combinée.

Je néglige l'examen successif des 28 voies, pour en venir à deux voies lentes, l'objet spécial de ce chapitre. Ce sont la théorie de féodalité usuraire par les *Banques rurales*, 21e voie conduisant en 7e période et à la théorie de concurrence commerciale en mode solidaire véridique et réductif, 6e voie du tableau, conduisant en 6e période. Je traiterai de préférence le sujet des banques parce que c'est l'opération à laquelle tend l'esprit dominant du siècle entièrement adonné à l'usure.

III.

DES BANQUES RURALES.

Il est évident que l'usure est devenue manie générale sous des noms décents et des formes bénignes, comme les placements en fonds publics, l'exercice de la banque, etc. Ces divers genres d'industrie ne sont autre chose que le domaine de l'usure et de l'agiotage; le banquier le plus honnête prête à la journée; car il compte les intérêts *jour par jour*, faisant payer comme achevé le jour commencé; quelques-uns même spéculent à l'heure et calculent sur le retard habituel de leurs paiements pendant 6 heures.

La banque n'est donc autre chose que l'usure, et quant au placement en fonds publics, c'est la manie usuraire alliée à la manie du jeu. Telles sont les professions qu'on révère et qui fixent l'attention générale, même de la classe noble; autrefois elle dédaignait les manigances mercantiles; aujourd'hui elle déserte et vend ses domaines pour venir exposer à la bourse ou y envoyer ses capitaux du fond de la province,

Digitized by Google

comme on le voit dans les faillites d'agents de change où figurent des légions de propriétaires de la province.

Tel est le germe d'un grand évènement que personne ne prévoit, mais qui s'avance à grands pas, c'est l'entrée en 4e phase de Civilisation. Souvent on se demande à l'aspect d'une innovation politique: Où va nous conduire ce [ ]? On n'a pas encore songé à appliquer cette question au progrès colossal de la banque et de l'agiotage. On vend aujourd'hui le revenu des royaumes aussi lestement qu'on vendait autrefois des culottes; les mines de l'Amérique et les finances des états ne sont plus que des pièces d'étoffes étalées dans la grande boutique de l'agiotage, les capitaux se concentrent de plus en plus entre les mains des banquiers, des chefs de compagnies et des hauts et puissants tripotiers qu'on nomme gens d'affaires. Autrefois un banquier riche de 2 à 3 millions était cité comme colosse; aujourd'hui quelques uns possèdent cent millions et il faut de 20 à 30 millions pour être un notable dans la confrérie. Celui de 2 à 3 millions n'est que petit bourgeois en banque.

C'était donc le cas de se demander où nous conduira cet empiètement gigantesque de la banque, effet d'autant plus digne d'attention qu'il fait des progrès rapides. C'était là un beau sujet d'investigation; mais la science, tout occupée de suivre les recherches sur les vieilles pierres d'Egypte ([ ] caractère, inquiétude du passé et non de l'avenir, seul utile à connaître)? ne songe pas à prévoir et neutraliser les événements qui peuvent changer la face du monde. Il faut rendre justice aux banquiers et agioteurs, eux-mêmes ne savent pas non plus où ils conduisent l'état social. C'est le seul instinct de la cupidité qui dirige toute la force des choses et entraîne la Civilisation, mûre depuis longtemps, pour passer en 4e phase. Ceux qui rêvent l'immobilisme prennent bien mal leur temps, car jamais le monde social ne toucha de plus près à un changement décisif, qu'aucune théorie d'immobilisme ni d'obcurantisme ne saurait empêcher : répétons que je ne parle pas de l'association, j'en suppose la théorie ignorée et je ne disserte ici que sur la tendance à une 4e phase de Civilisation. Ce ne serait pas un événement fâcheux, mais, au contraire, une innovation très-paisible, séduisante, pour les gouvernements comme pour les peuples, une restauration industrielle, qui *serait toute confite en douceurs et plaisirs*. Plus d'indigence, plus de soulèvement d'ouvriers, comme à Manchester, plus de populace affamée, déguenillée, plus de retard dans le paiement des contributions du pauvre, plus de privation de travail, plus d'insubordination chez la classe inférieure, ce serait la merveille sans égale que cette 4e phase, et la philosophie, qui toujours intervient après coup pour s'attribuer ce qui n'est qu'effet du hasard, aurait beau jeu de s'é-

Digitized by Google

crier : Quel progrès vers la perfectibilité, sous la bannière de l'auguste philosophie du commerce !

Je n'ai décrit que le germe de cette innovation, l'empiètement de la banque. Expliquons maintenant la marche qu'elle suivrait. Elle n'est encore qu'enfant dans l'agiotage, car elle ne brocante que les revenus présents et futurs des empires, à peine quelques branches du fonds, comme les mines, les canaux, mais son art de dévorer l'avenir ne sait point encore s'exercer sur le fonds entier, c'est là le but à atteindre en banque, il faut en venir, et bien vite, à posséder le fonds, créer une agence de tripotiers moraux qui, d'accord avec le gouvernement coassocié et copartageant, organisent un vaste coup de filet pour s'emparer, par voie très-légale, de la masse entière des propriétaires, — entière, sauf l'exception ; — mais dans cette affaire, quand on tiendra moitié ou tiers en possession, l'on tiendra le tout en propriété indirecte.

Il y a longtemps qu'on a sous la main le germe de cette opération, les monts-de-piété ou agence de prêt légal sur nantissement. Il ne s'agit que de les appliquer à l'agriculture, au grand contentement des cultivateurs mêmes qui sont dévorés en détail par des usuriers locaux et des compagnies parisiennes prêtant ostensiblement à 4 ou 5 pour 100 d'agio, et grivelant jusqu'à 20 pour 100 par des accessoires. Ceci rappelle qu'il y a trois ans un financier ou homme d'affaires, qui avait fortement déclamé dans les journaux contre les extorsions fardées, voulut y substituer des mesures modérées, et mit en scène un plan de commandite dont il aurait été le chef, où l'agiotage devait être borné à 5 pour 100. Ses adversaires, en réplique, disséquèrent le plan et prouvèrent que son projet au lieu de 5 pour 100 s'élèverait réellement à 17 pour 100 avec les accessoires. Voilà où en est la pauvre agriculture avec les secours de cent théories d'industrialisme ; encore est-elle heureuse de recourir à ces compagnies vampires, grugeant 17 pour 100 par an ; ils sont moins voraces encore que ceux qui, dans certaine ville, prêtent sous la halle *à un écu le cent par mois ;* ce qui fait 36 pour 100 par an, taux vraiment moral et chinois, car en Chine, centre de la morale et des bonnes mœurs, l'intérêt légal est de 35 pour 100 par an, selon les lois.

Il ne faut pas s'étonner que dans un tel état de choses on voie des gens très-pieux, très-moraux, prêter consciencieusement à 10 pour 100, tout en croyant faire une œuvre pie et travailler à leur salut en préservant l'agriculture des usuriers qui lui prennent 20 et 30 pour 100. J'ai vu de saintes gens raisonner ainsi et prêter à 10 pour 100 pour la plus grande gloire de Dieu ; aussi l'esprit commercial a légalisé toutes ces [ ] et l'on n'a plus même ces scrupules de nos aïeux en matière

Digitized by Google

de prêt. Tout s'est perfectionné, même la conscience religieuse des prêteurs.

Notre siècle a sanctifié 2 professions qui n'étaient rien moins que saintes autrefois, ce sont le commerce et la diplomatie. Des diplomates se disent saints en aidant à faire égorger et apostasier les chrétiens; des usuriers (je pourrais les citer) se disent saints en cachant à leurs confesseurs qu'ils ont prêté à 20 pour 100. Si on les en badine, ils répondent : Je l'ai fait pour le commerce; ce n'est pas pécher, c'est affaire de commerce. Ainsi, grâce aux saintetés de fraîche date, saintetés mercantile et diplomatique, tous les crimes, toutes les infamies deviennent œuvres pies. Montesquieu se plaignait déjà de ce conflit de saintetés, en disant : Le mariage est un état saint et le célibat un état saint ; tout état est donc saint, car on ne peut être que garçon ou marié. Montesquieu trouverait aujourd'hui une hiérarchie de sainteté plus embrouillée; mais rentrons dans le sujet.

Il s'agit de prouver que le monde social marche à l'usure féodale, qu'elle s'établira dès qu'un ministre en aura la pensée, la velléité, car elle sert merveilleusement les vues de centralisation et concentration qui règnent aujourd'hui chez les ministres de tous pays ; elle est même pour eux voie exclusive, hors de laquelle ils n'atteignent point le but et se trouvent en conflit avec le monde commercial, ainsi qu'on l'a vu dans l'affaire de la société commanditaire de l'industrie, qui a porté ombrage au ministre des finances ; d'où il est clair qu'il voudrait exercer cette influence, à laquelle marchent le commerce et la banque. Je vais lui indiquer le moyen d'y parvenir, et avec l'appui de l'opinion qu'il n'a pas toujours de son côté, mais qu'il aurait pleinement dans cette occasion.

Déjà elle est en faveur des monts-de-piété, qui sont pourtant très-vexatoires en ce qu'ils n'avancent réellement que moitié de la valeur réelle, et confisquent trop tôt l'objet engagé. Cependant ils sont moins rançonneurs que l'usurier bourgeois, ils sont donc *le moindre mal* en usure, et tel est le but auquel doit tendre la Civilisation, car elle ne peut pas arriver au bien possible, mais seulement au moindre mal. C'est l'effet que produiront les *Banques rurales* pour toutes les classes de propriétaires à qui elle prêteront sur engagement du fonds ou des récoltes. L'entreprise étant très-lucrative [ ], le ministre des finances ne courrait aucun risque en créant, pour essai, une de ces banques rurales au voisinage de Paris, dans une petite commune de 15 à 1,600 habitants, sous sa direction. Il pourrait, dès la première année, estimer les résultats généraux que donnerait cette méthode étendue à la France entière.

Je vais analyser ladite méthode et en décrire les résultats.

Digitized by Google

La Banque rurale se compose des officiers divers nommés par le gouvernement, si c'est lui qui fonde l'établissement, et d'actionnaires votants, jouissant d'un nombre de votes proportionné à la masse de leurs actions.

Les concessionnaires de chaque Banque rurale versent un cautionnement à la caisse d'amortissement, et garantissent au fisc portion quelconque, un tiers ou un quart dans les bénéfices.

La Banque rurale ne se borne pas comme le mont-de-piété au prêt sur gage, elle opère activement en industrie; elle occupe la classe pauvre et se forme une ferme expérimentale, opérant selon les instructions d'un comité d'agronomes, placé dans la capitale, sous la direction du ministre.

Le fisc est associé de la Banque rurale, comme il l'est du mont-de-piété. Le ministre concède l'exploitation de chaque canton, chaque arrondissement, chaque division. Ainsi les Banques rurales sont comme les droits réunis, les douanes, etc., une agence du ministère, mais plus étendue à elles seules que toutes les autres ensemble; aussi occuperaient-elles amplement un ministre spécial, qui nomme les agents au nombre de 12 à 15 dans chaque Banque rurale.

La Banque rurale prête au taux commercial qui est 6 pour 100 l'an. Ce taux n'effraie pas les cultivateurs, ils savent bien que les compagnies qui prêtent à 5 et à 4 en prennent bien plus de 10 avec les accessoires et les pièges.

La banque rurale prête les deux tiers de l'objet consigné; le troisième tiers payable à l'époque de la vente, soit de la récolte déposée, soit de l'immeuble non dégagé. Elle doit être pourvue d'un édifice propre à recevoir les récoltes nanties, en bien gérer la manutention, surtout celle des liquides, si mal tenus par le paysan qui n'a pas l'attirail nécessaire en caves, futailles, et ne peut pas se les procurer.

En déposant à la Banque rurale, il trouve le triple avantage, 1° de voir sa récolte mieux gérée, mieux garantie des dégâts et intempéries; 2° d'en recevoir d'avance les deux tiers de valeur, sans être obligé de vendre à l'instant; 3° de travailler lui-même, avec salaire, au soin de ses propres récoltes, qui, si elles étaient enserrées chez lui, lui coûteraient son temps, un salaire de valet, un achat d'ustensiles, futailles, etc., et des avaries inévitables dans une mauvaise manutention. Ainsi tout campagnard, même l'homme riche, sera fort aise de verser tout le gros de sa récolte à la Banque rurale, moyennant une provision fixée à un taux très [ ], car la Banque rurale, opérant sur une grande masse de denrées, ne fera que le tiers des frais que fait un particulier.

Les récoltes versées à la Banque ne sont pas distinctement soi-

Digitized by Google

gnées; elle peut recevoir du blé de cent individus, elle ne fera pas cent tas de blé, ce serait perdre tout le bénéfice de gestion combinée; elle se borne à faire 3 à 4 tas, selon la série distincte des qualités, et ainsi des vins et de tous les objets déposés. Celui qui a versé dix hectolitres de vendanges en 3e qualité n'a droit que sur le foudre de 3e qualité et sera payé selon le produit de ce foudre ou estimativement s'il ne veut pas attendre la vente du foudre.

La Banque par cette gestion combinée des récoltes petites et grandes qui lui sont consignées, épargnant une grande partie du temps qu'absorbe la gestion incohérente, il arriverait que beaucoup de paysans resteraient oisifs, surtout en hiver si elle ne se ménageait pas des moyens de les occuper. En conséquence elle doit avoir un jardin, une ferme, et trois manufactures, une pour les hommes, une pour les femmes, une pour les enfants, ou bien une seule si elle présente des fonctions applicables aux 3 sexes. Elle doit avoir aussi des écuries et cuisines spéculatives, salles d'enfants et écuries; le villageois ne pouvant pas ni bien traiter, ni faire prospérer ses animaux, ni se nourrir sainement et à bas prix, ni soigner convenablement ses enfants, elle traitera à prix convenu sur les 3 branches de dépense, et le villageois s'empressera de traiter avec elle, soit pour le bien-être des hommes, enfants et animaux, soit pour l'épargne du temps qu'il emploiera au service de la Banque, soit par l'avantage de ne rien débourser et jouir d'un crédit à la Banque sur la vente future de ses récoltes ou le produit de ses travaux, et même pour le logement qu'on donnera à prix convenu à la classe pauvre dans les lieux où la Banque aura des édifices convenables.

Les sources de bénéfices de la Banque sont:

1° Les économies de gestion combinée (voyez sur leur énormité l'article de la préface) et cette gestion sera énorme parce que la grande majorité des habitants et surtout les gros propriétaires qui ne résident pas habituellement, remettront leurs récoltes à la Banque dont les greniers et les caves seront surveillées chaque jour et bien garanties contre les intempéries, les insectes, les rats, et autres fléaux, qui causent tant de dégats dans les dépôts des particuliers. J'ai vu un arrondissement peu étendu perdre en un seul été trois mille muids de vin qui *poussèrent* parce que les paysans et même les propriétaires aisés manquent d'édifices et moyens convenables à la manutention.

2° Les bénéfices de ventes opportunes. Le paysan est obligé de vendre à vil prix au moment de la récolte; en 1819 on vendait, à 50 sous la mesure, des blés qui selon le compte des frais de culture coûtaient 62 sous aux cultivateurs; ils ne pouvaient donc se tirer d'affaire qu'en

Digitized by Google

vendant à 70 sous, et pourtant ils donnaient à 50, par besoin de vivre, pour éviter les garnisaires, les usuriers.

La lésion du cultivateur est bien plus forte en pays vignoble : aussi n'est-il rien de pauvre comme les vignerons, presque tous obligés de livrer à vil prix, au moment de la récolte, des vins qu'il faudrait garder 2 et 3 ans. La Banque rurale ne se presse jamais de vendre à la baisse, elle a des capitaux à 4 0/0 l'an, car, outre le fond des actions à dividende, elle a des versements de diverses parties à qui elle assure des avantages de comptes courants, une voix de plus aux délibérations, etc.

3° Les provisions ou droits de commission et gestion qui s'élèvent à une somme assez considérable.

4° Le bénéfice des cultures sur les terres confiées à fermage fixe ; les gens riches aimeront mieux traiter avec elle qu'avec les paysans, fripons et retardataires dans les années stériles.

5° Le produit des terres qu'elle acquerra successivement par expiration des termes de prêt.

6° Le bénéfice de ses manufactures.

7° Le produit des jardins, fermes et étables.

⋈ Enfin, le bénéfice de commerce direct, moyen d'éviter par une forte consommation l'entremise et l'extension du commerce que les banques feraient entre elles sans voie de négociants.

K Puis la voie de bénéfice dans le bas prix des capitaux versés en compte courant.

Le bénéfice du peuple se trouve dans la garantie contre le prêt usuraire, la garantie de travail fructueux, moyen de profiter de ses petites récoltes et faculté de faire donner les soins convenables à ses enfants et ses animaux, bénéfice des journées qu'il pourra consacrer au travail salarié par suite de l'épargne de temps.

Le bénéfice du gouvernement se trouverait dans les articles suivants (je ne mentionne ici que la France) :

1° Faire verser 300 millions à la caisse d'amortissement en supposant 1500 banques rurales, dont les concessionnaires fourniraient en moyenne 20,000 fr. de cautionnement.

2° Ajouter 200 millions au revenu fiscal par le produit des dividendes alloués au fisc dans chaque phalange ; plus 50 et peu à peu 100 millions qu'on épargnerait en frais de perception, les banques faisant l'avance de l'impôt du pauvre et des dépositaires de récoltes. Il en serait de même des ménages combinés qui s'organiseraient dans les villes à l'imitation des banques rurales, au moyen de quoi on parviendrait à abonner bientôt tous les impôts des classes moyennes et basses.

3° Procurer subitement à 200,000 protégés du gouvernement

Digitized by Google

des emplois lucratifs en tous degrés, car il faut environ 12 à 15 employés par Banque rurale, le directeur, les gérants, les commis et les valets.

4° Maîtriser sans monopole ni contrainte le commerce des grains et comestibles et garantir à jamais des extorsions commerciales et famines, par les silos de réserve qu'entretiendraient toutes les Banques rurales.

5° Extirper et prévenir l'indigence par le travail que fourniraient les Banques rurales en tout temps, et, par convention avec elles, prendre le soin des infirmes et malades.

6° Opérer en plein un bien qu'on a vainement rêvé, la restauration des forêts que le peuple ne dévasterait plus parce qu'il serait chauffé et nourri à la banque ; elle ferait donner à la culture des forêts le temps qu'on emploie aujourd'hui à les dévaster.

7° Établir en tout canton une caisse d'épargne où l'on recevrait aux conditions d'usage les petites sommes du pauvre en leur procurant dans l'intérieur de l'édifice des délassements et repas aux jours de chômage pour les détourner des habitudes vicieuses, cabarets et autres.

⋈ Enfin, établir la discipline populaire en soumettant le peuple à un régime régulier, l'action unitaire du gouvernement, par des fermes expérimentales qui, en chaque canton opéreraient méthodiquement selon les instructions données par le bureau ministériel d'agriculture.

K. Métamorphoser de fait le système commercial qui tomberait par la ligue des Banques rurales pour éviter l'intermédiaire ou négociant et traiter en droiture, effet qui ramènerait à l'industrie productive tous les capitaux et les neuf dixièmes des agents qu'absorbe aujourd'hui la complication commerciale.

Telle est l'opération qu'aurait dû faire depuis longtemps le gouvernement au lieu d'abandonner l'industrie à la concurrence individuelle et au morcellement. Voilà pour ceux qu'épouvantent les prodiges sociétaires une opération de basse catégorie civilisée et pourtant colossale en bienfaits ; le plan n'en est pas suspect, car il n'est que l'application, l'extension d'un germe existant sous le nom de Mont-de-Piété.

Nous avons à examiner comment on amènerait peu à peu la mort naturelle de la Civilisation et l'entrée en 6e période. L'effet n'aurait pas lieu d'emblée, car les Banques rurales deviendraient d'abord tyranniques ; l'esprit civilisé abuse de tout, et ne verrait d'abord dans cette innovation qu'un moyen de museler les peuples, pressurer la classe pauvre par une méthode qui augmenterait considérablement le produit sans enrichir le peuple. Bientôt toutes les petites propriétés tomberaient entre les mains du gouvernement par expiration des délais de prêt, et alors toute la classe pauvre serait transformée en industrieux enrôlés et dis-

Digitized by Google

ciplinés, recevant comme le soldat vêtement et ration à la Banque rurale. Diverses propriétés de familles moyennes écherraient aussi à la banque par suite du prêt, de sorte que le gouvernement posséderait bientôt un tiers du territoire; il pourrait alors monétiser le territoire selon le rêve de quelques forcenés qui n'ont pas observé que pour monétiser le tout ou partie du territoire, il faut d'abord posséder la partie qu'on veut monétiser. Or, le gouvernement actuel ne possède que le revenu et non le fonds, mais au moyen des Banques rurales il pourrait en moins d'un demi siècle acquérir le 1|4, puis le 1|3, et la 1|2 des immeubles.

Je le répète, cet empiètement fiscal se présenterait sous les couleurs les plus séduisantes, les plus morales. On verrait le peuple morigéné, discipliné et ennuyé de cet état de monachisme industriel, mais comme il serait à l'abri de l'indigence et du manque de travail, vêtu décemment et contenu sévèrement, on peindrait tout en beau ce nouvel ordre. La philosophie chanterait le perfectionnement et le progrès des lumières sociales. On aurait trois beaux prétextes de jactance: 1° la discipline introduite parmi le peuple; 2° l'accroissement réel du produit, car cette 4e phase de civilisation rend au moins 1|4 en sus de la 3e et le produit de la France estimé 5 milliards s'élèverait promptement au delà de 6. Le 3e serait la facilité des améliorations impossibles aujourd'hui, comme la restauration des forêts et des sources, la construction et l'entretien cantonal des chemins vicinaux sans les mettre à la charge du fisc, les travaux généraux d'irrigation qui seraient exécutés en grand par la Banque rurale; enfin les reconstructions de nos sales bourgades et villages dont on ne conserverait que les maisons de la classe aisée, tandis que toutes les masures seraient remplacées par un bon édifice attenant à la banque, et où elle logerait la populace enrolée, comme aujourd'hui le seigneur loge ses valets dans une attenance du château.

Un 4e trophée apparent serait le changement de mœurs, la mascarade morale. On verrait non seulement les pères, mais la jeunesse entière devenir avaricieuse et ladre comme les Chinois et les Autrichiens. La Civilisation dans son âge de vieillesse ou 4e phase prendrait les caractères de la vieillesse qui est généralement avare. Sans ce [ ] le gouvernement deviendrait bientôt propriétaire de tous les immeubles par les folles dépenses des gens riches, mais les prodigues et dissipateurs sont infiniment rares dans cet ordre, ils seraient raillés et traités de fous par leurs égaux en âge. Le monde social parvenu à ce caractère sordide n'en vaudrait pas mieux, il serait encore plus hypocrite qu'à présent; tout jeune homme s'élèverait à la fausseté méthodique d'un diplomate. On n'aurait aucune commisération pour le peuple, on dirait: « Rien ne lui manque, » et vraiment il ne manquerait de rien quant au strict nécessaire, mais il serait bien chétivement nourri et payé,

Digitized by Google

et ne pourrait guère s'émanciper de ce nouveau joug, car il ne trouverait plus de fermes, les riches aimeraient mieux affermer à la Banque rurale qu'à un individu sans moyens.

Nos sages commettent une grande bévue quand ils [ ] de la perfection dans le caractère mercantile et usuraire de la jeunesse actuelle, élevée à peu près comme les jeunes gens de Chine, qui à vingt ans sont tous des usuriers raffinés. Aujourd'hui la jeunesse, il est vrai, n'est plus dissipatrice, comme elle l'était il y a un demi siècle; elle est façonnée à ne s'occuper que du 5 et du 3 0/0, de report et de *dont-un*, mais c'est un jeu où les familles se ruineront aussi bien qu'aux anciennes mœurs, et cela ne prouve autre chose que le progrès de l'égoïsme, inhérent à l'esprit commercial, que la tendance de la Civilisation à la 4e phase, qui est la féodalité mercantile et usuraire à laquelle on marche à grands pas. Il est certain que dans cet ordre les jeunes gens seront très-peu dissipateurs, comme sont aujourd'hui ceux de Bâle et Genève, mais les enfants et les pères seront-ils moins vicieux, moins égoïstes? le système social sera-t-il moins pervers, le peuple moins pressuré? Non, il le sera plus encore, avec des formes plus régulières.

Toutefois la plus belle propriété de cette nouvelle Civilisation, c'est qu'elle ne pourrait pas durer longtemps sans se détruire par elle-même, et voici ce qui amènerait sa chute.

Après la première fougue passée, après les jactances des perfectibilités perfectibles, on verrait les écrivains politiques tomber dans un grand dénûment de sujet. L'organisation et les modifications des banques rurales pourraient bien occuper cinquante ans les faiseurs de systèmes. Après quoi il ne resterait plus rien à dire sur le sujet, car on connaîtrait par expérience les meilleures dispositions pour pressurer le peuple, et on dirait de toutes parts aux sophistes que la perfection sociale qu'ils cherchaient est découverte et qu'on n'a plus besoin d'eux. Il y aurait pénurie absolue de sujets pour les systèmes : rien de neuf à dire, à moins de changer de marche, abandonner leur odieux système de ne travailler que pour le bien-être des riches.

Comme ils seraient obligés de spéculer sur des masses, vu que toute industrie populaire serait organisée par masses nombreuses et non par couples conjugaux, ils arriveraient forcément à l'étude de l'attraction industrielle, étude qui consiste à spéculer sur des masses opérant combinément et sur l'art de rendre heureuse et enrichir la classe pauvre tout en enrichissant la classe opulente. Ils découvriraient cet art, parce que le besoin d'écrire et vendre les forcerait à chercher une voie de changement du sort des masses populaires. Ce changement ne pourrait convenir aux riches qu'autant qu'il présenterait bénéfice, et tel est

Digitized by Google

l'effet du régime d'attraction industrielle: tous les philosophes tourneraient donc leurs vues vers cette nouvelle branche de calcul; ils deviendraient forcément philanthropes, faute de pouvoir écrire en faveur de l'égoïsme.

Une fois engagés dans cette carrière ils y prendraient goût, parce que les premiers essais seraient très-fructueux pour le canton d'épreuve et très-honorables pour l'inventeur. Alors tout se jetterait dans cette nouvelle route; on consentirait à prendre pour règle et base de système l'essor de cette attraction si dédaignée aujourd'hui, et l'on arriverait peu à peu à la disposition par séries et courtes séances. (Je la suppose non inventée.) Dès lors la Civilisation entrerait en 7e période, association simple, adaptée aux pauvres et non aux riches. Ce serait la mort naturelle de la Civilisation; elle ne pourrait plus renaître, et le monde social passerait à la 7e période en franchissant la 6e.

Ainsi, la 4e phase, quoique tout aussi vicieuse et oppressive que la 3e, a sur celle-ci une grande supériorité, c'est de conduire au progrès social par double voie: conduire en 7e période par les banques rurales ou monts-de-piété agricoles, et conduire en 6e période par la concurrence réductive ou maîtrise proportionnelle illimitée dont je traiterai au chapitre suivant.

Si la 3e phase de Civilisation rend l'état social stationnaire, ce n'est pas qu'elle manque de moyens, mais les génies ont pris une marche noueuse et timide, n'osant pas sortir de l'ornière ni déroger aux coutumes de morcellement individuel, et manquant de grandeur dans le vice dont ils suivent la voie. Les grands vices mènent au progrès social comme les grandes vertus; c'est une loi générale de la nature que celle du contact des extrêmes. Quant à la petitesse, elle ne mène à rien, et c'est pour cela que le mouvement civilisé n'a fait aucun pas en avant depuis 300 ans qu'il est entré en 3e phase. Pour peu que les philosophes eussent eu de grandeur dans le crime, s'ils avaient su spéculer sur un monopole vaste et universel, embrassant le commerce et la conquête, s'ils avaient spéculé sur un vaste plan d'usure, envahissant les empires entiers, depuis longtemps ils auraient effectué de grandes et utiles opérations; mais la petitesse de génie est le coup mortel pour le mouvement social, et telle est la cause pour laquelle il est stationnaire et rétrograde aujourd'hui, où il est pourvu de tant de moyens pour s'ouvrir quelque issue du labyrinthe civilisé.

Quelle est la cause qui nous y retient si malheureusement? C'est la faculté qu'ont les philosophes de gagner sur les théories de morcellement industriel et distribution des cultures par familles. En plaidant pour ce régime de fourberie et d'indigence, ils vendent beaucoup de

Digitized by Google

systèmes et de nouvelles philosophies; ils obtiennent des pensions, des fauteuils, enfin leur commerce va. Si on leur propose de le quitter pour s'attacher à des théories de vérité et d'association, ils en hausseront les épaules et diront : « Nous avons un commerce qui va bien, et vous voulez que nous le quittions pour un que nous ne connaissons pas, qu'il faudrait étudier sans savoir ce qu'on y gagnera; nous ne sommes pas si dupes. » Au résumé ils vous répondent comme le marchand à qui on dirait : Vous vendez là des étoffes détestables, dont le tissu léger et le faux teint ne peuvent pas durer une quinzaine, c'est de la drogue infâme : — à cela le marchand répondrait : Drogue tant que vous voudrez, c'est le meilleur article de ma boutique, je le vends aussi cher que du bon, il y a si peu de connaisseurs! — Dans le même sens les philosophes vous diront : « Ce morcellement que nous prônons, cette Civilisation perfectible, c'est un excellent article, il fournit à bien des systèmes qui se vendent bien. »

Tel est l'effet du caractère civilisé qui transforme les sciences en valeurs vénales, en articles de boutique. Aujourd'hui le monde social les juge, comme les procureurs jugent une mauvaise cause bien payée; dites lui que c'est un procès d'une injustice criante, qu'il devrait avoir honte de s'en charger, il vous répondra : c'est le meilleur procès de mon étude, c'est un client qui paye bien, une affaire qui s'embrouille sans fin; il y aura gros à gagner là dessus, c'est la perle des procès. — Voilà au plus juste dans quelle situation le monde civilisé s'est placé, laissant carte blanche à ses philosophes sur le choix des sujets; ils ne pouvaient manquer, à titre de procureurs littéraires, de choisir les controverses qui l'embrouillent le plus, telles que la civilisation perfectible, la morale douce et pure, les grandes vérités du commerce et autres articles de goût. Qu'on écrive sur pareil sujet pendant dix mille ans, on se comprendra moins qu'avant le premier jour; le commerce ira, les systèmes se vendront, c'est là tout le but des fabricants de systèmes et des libraires.

Mais si vous supposez un changement de régime industriel, un passage du morcellement au régime d'industrie combinée, par suite une bascule dans les modes littéraires, les philosophes seront obligés de spéculer comme le marchand à la suite d'un changement de mode, qui voit par cette mode nouvelle son magasin à moitié paralysé : telle drogue qui était *si bonne* à la vente est rebutée tout à coup, *l'article ne va plus, il faut se retourner sur d'autres articles.* En voici un qui commence à prendre, c'est la théorie de l'attraction appliquée à l'industrie; il faut tenir cet article, *faire dans l'attraction*, comme on dit en style commun *faire dans les draps*, et dès lors les philosophes se retourneraient sur l'attraction et ils arriveraient peu à peu au but.

Digitized by Google

lors même que cette théorie serait inconnue. A défaut de génie l'esprit de contradiction leur servirait de guide et leur donnerait la force de secouer le joug des préjugés et repousser tout calcul sur les devoirs. Dès ce moment ils sortiraient de l'ornière civilisée, et leur sirène civilisée deviendrait tout à coup l'objet de leurs outrages; ils la traiteraient comme Voltaire traite les ministres congédiés; il nous dit élégamment qu'on leur verse le pot sur la tête. Ainsi feraient les philosophes une fois engagés dans la théorie de l'attraction; et voyant par les essais progressifs de la Banque rurale un succès toujours croissant, ils abjureraient définitivement leurs anciennes erreurs et verseraient le pot sur la tête de leur vieille furie de Civilisation; ce serait sa mort naturelle et le gage de la délivrance du genre humain, elle serait tuée par l'opprobre.

Je viens de décrire le genre de mort le plus naturel pour la Civilisation, mort bien graduée, passant par la 4e phase et conduisant par degrés à une autre période sociale; il est diverses remarques à faire sur ce sujet.

Les impulsions collectives de la nature sont toujours bonnes et judicieuses. L'usure est aujourd'hui l'impulsion collective, la science en vogue est celle du 5 pour 100 et du 3 pour 100; les beaux génies sont les haussiers et les baissiers; bref, les esprits, comme les capitaux, ne se portent plus qu'à l'usure, et cette manie tend à s'accroître sans cesse comme celle des emprunts fiscaux, si commode pour tout nouveau ministre.

Est ce un vice que cette impulsion usuraire du siècle? Non, c'est un précieux germe, pourvu qu'on sache l'élever du simple au composé, passer de l'usure individuelle et anarchique à l'usure nationale et féodale par établissement des Banques rurales. Dans ce cas, l'usure deviendrait la planche de salut pour le genre humain: car, en l'élevant à une Civilisation de 4e phase, elle le conduirait par cette voie à la période sociétaire n° 7, d'où l'on voit que les impulsions collectives de la nature sont louables et judicieusement distribuées malgré leur apparence vicieuse. Elles ne deviennent malfaisantes que parce qu'on ne sait pas les élever du simple au composé, ce qu'on aurait déjà dû faire sur le monopole et l'esprit de conquête qui, exercés en mode composé, auraient conduit à deux issues de Civilisation; mais notre siècle est profondément encroûté de simplisme, et ce qui le prouve, c'est qu'il est arrivé au matérialisme et à l'athéisme qui sont les deux colonnes du simplisme.

Dans chacune des 4 phases de Civilisation, la nature donne toujours ces impulsions collectives qui poussent à la phase suivante, et qui nous semblent vices, parce que notre siècle n'a aucune connaissance en mou-

Digitized by Google

vement social et ignore même le premier principe de cette science, le principe que les attractions ou impulsions collectives sont proportionnées aux destinées générales et que les attractions individuelles sont proportionnées aux destins sociétaires de l'individu : sans cette [ ] Dieu serait faux et arbitraire en distribution du mouvement.

On vient de voir, au contraire, qu'il nous dirige fort bien vers la 4e phase de Civilisation. Quoi qu'en disent les philosophes des deux partis dominants, Dieu est ennemi de l'immobilisme, il veut que chaque phase d'un siècle avance vers la phase supérieure, et que chaque période sociale avance vers la période supérieure. C'est l'opposé des vues de nos 2 partis, dont l'un, celui des féodaux, veut que la Civilisation rétrograde de la 3e phase à la 1re, et l'autre, celui des philosophes, veut qu'elle demeure stationnaire en 3e phase.

C'est le cas de s'étonner que les ministres européens, enclins à l'esprit de centralisation et concentration, n'aient pas inventé cette 4e phase de Civilisation, ce régime des Banques rurales qui servirait si bien leurs vues de centralisation et leur jalousie secrète contre la banque et l'esprit libéral. Ce sont les deux rivaux qui partout contrecarrent les ministres, et dans cette lutte les gouvernements ne savent employer que la marche rétrograde, appeler à leur secours le dixième siècle, quand ils pourraient, en faisant avancer le mouvement par entrée en 4e phase, battre d'un seul coup les deux partis à la fois, confondre les banques et le haut commerce par une opération de libre concurrence, qui leur enlèverait tous leurs bénéfices et apporterait leurs capitaux aux Banques rurales, et confondre les libéraux et philosophes, en leur prouvant qu'ils n'ont rien su faire pour le bien du peuple, pas même lui garantir du travail dont il ne peut plus manquer en 4e phase de Civilisation. Ce serait pour des ministres une politique aussi brillante, aussi fructueuse que celle d'aujourd'hui est abjecte.

J'ai décrit l'entrée directe en 4e phase de Civilisation par les Banques rurales; il reste à décrire l'entrée indirecte dans cette même voie. On pourrait n'y arriver qu'après bien des tourmentes, si on suivait les vagues systèmes essayés depuis peu sous le nom d'association en Hollande, en Ecosse, en Amérique, établissements entachés de deux vices radicaux, qui sont : de ne pas exercer attraction, puisqu'aucun voisin ne les imite, de ne pas avoir les gouvernements pour associés co-intéressés. Ce sont des fondations de monachisme industriel, aussi arbitrairement réglées que celles des Bruno, des Dominique, des Bernard, des Ignace. Leurs directeurs n'ont aucune boussole, aucune idée des deux principes sur lesquels doivent se régler toutes les dispositions, savoir : 1° que le peuple ne pouvant être heureux que par la concession d'un

Digitized by Google

minimum en nourriture et entretien. et le minimum ne pouvant être concédé que dans le cas où règnerait l'attraction industrielle, qui garantit la rentrée du minimum avancé, il faut inventer un régime d'attraction industrielle; 2° que la découverte de l'attraction industrielle deviendrait un ressort insuffisant, si on ne découvrait pas en même temps un moyen d'établir l'accord de répartition satisfaisant pour chaque individu, en raison de son capital, de son travail et de son talent. Avant de faire aucune tentative d'association, il y a deux problèmes à résoudre, et tous deux se résolvent par un seul calcul, qui est celui des séries passionnées, formées en conformité des trois règles de rivalité, charme, engrenage. Il n'y a donc rien à espérer de tous ces établissements qui n'opèrent pas par séries passionnées et ne connaissent pas même cette méthode. Ils n'arriveront qu'à de tristes avortements tant qu'ils ne se rallieront pas à ce procédé, et si, égarés par l'amour-propre, ils veulent, selon l'usage des sophistes, dénaturer ma théorie, la travestir pour l'accommoder à leurs idées morales et former des approximations bâtardes et arbitrairement, fantastiquement distribuées, il résulterait un grand malheur, qui serait d'engouffrer la Civilisation en 4e phase, pour plusieurs siècles, et la faire passer par toutes les agitations dont cette phase est susceptible. Examinons l'écueil à éviter.

Je suppose qu'ils parvinssent, moyennant quelques améliorations, à séduire l'opinion, déterminer quelques villages à l'imitation; sitôt qu'on verrait ce régime gagner dans l'opinion, faire des prosélytes, les gouvernements interviendraient pour donner des statuts à ces réunions ou grandes fermes communales. Ils apporteraient dans cette organisation leurs idées despotiques et ignorantes, et on ne songerait, en organisant les fermes communales, qu'à réduire la ration du peuple, étouffer tout germe d'attraction industrielle, et on disposerait les grandes fermes à peu près comme les dépôts de mendicité. Il y aurait bénéfice, parce que les grandes réunions agricoles produisent toujours de grandes économies et favorisent la mécanique; mais l'avidité des chefs amènerait tôt ou tard des soulèvements, à la suite desquels on reconnaîtrait la nécessité de recourir aux voies de séduction ou attraction pour maintenir les grandes fermes. Tout essai qu'on ferait en voie d'attraction donnerait d'heureux résultats, dont l'aspect ramènerait peu à peu les esprits à la bonne voie; mais jusque là on aurait passé par des commotions qui sont évitées dans le cas où la 4e phase est organisée directement par les princes mêmes et par fondation générale de monts-de-piété ruraux ou Banques rurales, s'adjoignant des fermes ou manufactures. Cette méthode est presque un embryon de 6e période, plutôt qu'une phase de Civilisation, tandis que les opérations essayées à Hoogstraeten et New-Lanark sont des associations fausses qui abouti-

Digitized by Google

raient ou à l'avortement, ce qui est déjà leur tort, puisque nul voisin ne les imite, ou à une entrée pénible en 4e phase et un ballotement long et orageux dans les révolutions, dont cette phase est susceptible comme les trois autres, la Civilisation étant essentiellement malfaisante dans ses 4 phases.

En Civilisation, on ne peut innover sans l'appui et l'adhésion des gouvernements; ils entraveraient d'emblée toute nouveauté qui leur porterait ombrage : on vient de le voir dans l'affaire de la société commanditaire de l'industrie. Là-dessus les libéraux de crier à l'oppression; le tort en est à eux, oui, à eux seuls. Pourquoi ne savent-ils pas inventer des opérations qui atteignent le double but *de faire le bien* et *coïncider avec les vues du gouvernement?* Imbus d'esprit simpliste, comme tous les philosophes, ils se bornent à imaginer une opération utile, mais dépourvue d'unité, de concert avec l'autorité. C'est invention simple, il faut s'élever aux inventions composées, remplissant les deux conditions. Il en était quantité à faire, notamment celles qui forment le sujet de ces deux notices, 11e et 12e; mais notre siècle, si inventif en mécanique industrielle, est aussi stérile sur la mécanique sociale que fécond sur le matériel.

Dieu sachant que la Civilisation est assujétie en innovations à la férule des gouvernements lui a ménagé de nombreux moyens de faire, d'accord avec eux, des progrès en mouvement. Dès le premier essai d'une Banque rurale, entreprise qui n'exige que 2 millions de capitaux, l'on verrait les ministres de tous pays au comble de la joie pour le double [ ] qu'ils trouveraient dans cette nouveauté :

1° Succès positif dans la faculté de réaliser leur plan de centralisation universelle, accroître d'un tiers le produit fiscal et industriel, mettre un terme à la mendicité et à la famine, discipliner et tenir en bride la populace, faire face à l'intérêt et à l'amortissement rapide des dettes publiques, absorber le commerce et la banque dans un nouveau mécanisme, qui placerait tout le mouvement commercial sous la régie indirecte du gouvernement.

2° Succès négatif dans la faculté de renoncer à leurs pénibles systèmes d'obscurantisme, d'immobilisme et de dévergondage, méthodes et systèmes qui doivent leur peser en secret; car cette marche inquisitoriale tendant à étouffer les lumières et ramener au dixième siècle, cette atroce tactique de lâcher toutes les bêtes féroces d'Afrique sur une nation chrétienne, doit leur paraître aussi odieuse qu'elle paraît à tout le monde, et il est hors de doute qu'en secret ils se méprisent eux-mêmes, et jouiraient plus que d'autres de l'invention d'une méthode qui doublerait leur influence, tout en n'employant que les voies honorables, pallierait un peu la turpitude, l'opprobre que l'on

Digitized by Google

a imprimé sur les atroces diplomates de la génération présente.

Tel serait l'effet des Banques rurales, moyen de rapide progrès en mouvement, car elles ne feraient qu'effleurer la 4e phase de Civilisation, pour peu qu'on les organisât en sens d'attraction industrielle, donnant au petit peuple des voies de fortune sociétaire, par coupons d'actions appliqués aux plus petites sommes, et des voies de charmes sociétaires par la variété des fonctions et des séances du travail. Le nouvel ordre agricole et manufacturier ne ferait, dis-je, qu'effleurer la 4e phase de Civilisation, et conduire en très-peu de temps à la 7e période (association simple, dont je suppose la théorie inconnue).

Tels sont les biens dont la Civilisation a manqué la voie par une philantropie mal entendue, un génie noueux, un libéralisme *simple*, qui ne sait pas se combiner avec les vues des gouvernements, conception digne de figurer avec la morale simple, qui ne sait pas se combiner avec l'intérêt, et veut faire aimer la vertu pour elle-même, aux dépens de l'intérêt.

Remarquons que l'invention des Banques rurales était à peu près forcée par les circonstances, et que l'entrée en 4e phase ne pouvait pas tarder un demi-siècle, par suite de la pénurie financière qui va croissant dans tous les empires, et qui, à la première guerre, aurait accru les embarras de toutes les puissances à tel point que l'instinct de cupidité aurait conduit au but par l'usure communale. L'épuisement des moyens, l'insuffisance des subtilités fiscales, enfin le besoin de puiser à de nouvelles sources auraient amené les esprits à s'élever du pillage simple au pillage composé. On ne sait dévorer aujourd'hui que le revenu à venir, on aurait enfin songé à dévorer le fonds, et d'abord s'en emparer par l'usure qui n'est qu'une application des monts-de-piété, opérant sur l'industrie et la propriété en système général.

On touchait donc de très-près à la 4e phase de Civilisation qui, bien que pétrie de vices comme les trois autres, a sur elle un avantage incontestable, c'est de se lier à la période suivante et d'y conduire en temps donné, *soit subitement*, si on organise les Banques rurales, selon la méthode régulière que je viens d'indiquer, soit lentement, mais à terme de 300 ans au plus, si on prend la fausse route qui, malgré tous les inconvénients, aurait du moins l'avantage de faire avancer le mouvement et ne pas laisser l'humanité embourbée pendant des milliers d'années dans le malheur. J'ai fait observer que la 4e phase, opérant forcément sur des masses, oblige les sophistes à spéculer en industrie sur des masses et non sur le morcellement par couples conjugaux. Ce changement de direction dans les sciences est de telle importance, qu'il faut examiner avec soin les différents événements qui pouvaient l'opérer en faisant naître la 4e phase.

Digitized by Google

Je vais analyser d'autres voies qui y conduisaient plus ou moins rapidement.

IV.

DES GARANTIES SOCIALES EN COMMERCE.

L'avènement aux garanties sociales tant invoquées n'exigeait pas de découvertes. Il suffisait de cultiver le germe placé au milieu de nous, c'est le régime des monnaies, garantie très-bien équilibrée, qui est sous les yeux de tout le monde. Ce procédé, fanal de sagesse politique, est aussi peu caché que l'était le café qui pourtant fut pendant plusieurs mille ans dédaigné dans les champs de Moka. Même fatalité nous a fait négliger la régie fiscale contre-balancée, qu'on aurait dû appliquer à tout le système industriel et surtout au commerce.

J'ai décrit au chapitre précédent une issue régulière de Civilisation en ce qu'elle conduit de 5e en 7e période. Je vais décrire une issue plus régulière et plus lente, car elle supposera le cas où on parcourrait pas à pas la 4e phase, pour n'arriver au sortir de cette phase qu'à la période suivante, qu'à la 6e, celle des garanties solidaires, tandis qu'on les franchirait par l'opération des Banques rurales bien organisées.

Je vais traiter de la bévue la plus récente, et l'on peut dire la plus grossière des modernes : c'est le système commercial, nommée concurrence individuelle, anarchie de l'industrialisme. J'examinerai aussi d'autres erreurs qui se rattachent au faux principe de liberté individuelle absolue et rebelle aux convenances collectives. Toutes les philosophies modernes reposent sur cette erreur, toutes consacrent l'égoïsme sous le prétexte de liberté ; ainsi toutes s'accordent à proscrire les principes de garantie sociale, qui sont l'opposé de ceux de l'égoïsme.

C'est d'abord dans le commerce qu'il faut analyser ce vice.

Lorsqu'il faut écrire un chapitre sur le commerce, je suis toujours embarrassé par l'affluence des matières, il n'existe pas de sujet plus fécond que les turpitudes commerciales.

En fait de crime le commerce n'y va pas à petites doses, témoin les prouesses des villes de Nantes et Marseille, l'une pour la traite et la torture des noirs, l'autre pour la traite des blancs et le massacre des chrétiens.

Le commerce, le dieu du dix-neuvième siècle, est pour le corps social un valet qui produit un et qui prend dix ; il y a donc perte de neuf pour un sur le service distributif dont il est chargé. On ne saurait trop répéter cette définition, la plus précise qu'on puisse donner. Supposez un commis qui fasse dans vos bureaux un service

Digitized by Google

valant cent louis et qui vous en coûte mille, tant en émolument qu'en gaspillage, et vous aurez la mesure exacte du service commercial et du fruit qu'on en retire. Les fortunes des commerçants et banquiers, plus colossales aujourd'hui que jamais, auraient dû depuis longtemps éveiller les soupçons et provoquer une analyse sévère du mécanisme commercial, de ses ressorts et de ses effets, propriétés dont les plus évidentes jusqu'à présent sont d'avoir engendré au dehors le monopole maritime, et au dedans la misère du peuple par la concurrence en réduction de salaire. Cette misère est à tel point que dans le pays le plus industriel, à Manchester, des ouvriers travaillant 16 heures par jour ne gagnent dans une semaine que 1 schelling 7 pences (40 sous de France), dans un pays ou les comestibles sont à très-haut prix.

La manie d'industrialisme qui possède notre siècle n'est donc autre chose qu'une savante conspiration pour fonder le bien être des riches sur le mal être des peuples. Cet étalage d'industrie n'aboutit qu'à rendre plus misérable toute la masse qui travaille, à stimuler les caprices des riches et raffiner leurs plaisirs. Avec cette manie de production sans répartition proportionnelle, notre siècle conduit les peuples au sort des Chinois et des Indoux, réduits à faire un seul et petit repas dans la journée, ne vivre que d'un peu de riz crevé dans l'eau, sans pouvoir même y ajouter du sel. Voilà le bonheur où conduirait cette frénésie de production fondée sur la lutte de salaire décroissant.

Expliquons bien la cause du mal déjà entrevue par quelques écrivains de bonne foi. Bernardin de Saint-Pierre dit : « Ces grandes manufactures, ces grandes entreprises font aller quelques chefs en carosse et les nombreux ouvriers en sabots. » Rien n'est plus vrai ; c'est une persécution grandement organisée, et il faut dire à ce sujet le secret des chefs de manufactures, secret fort inconnu des philosophes, parce qu'ils ne voient l'industrie que dans les salons de ceux qui pressurent l'ouvrier. Veut-on savoir le thème secret de cette politique industrielle? Ce n'est pas dans les rapports académiques, dans Smith ou Stewart, dans Malthus ou Ricardo, qu'il faut le chercher, c'est dans les complots des chefs pour rédimer l'ouvrier. Écoutons à ce sujet un dialogue entre deux fabricants, l'un de Lyon, l'autre de Saint-Étienne, gens sans prétention à l'académie et disant *grosso modo* le secret du métier.

Le Lyonnais au Stéphanois. — Vous croyez être les seuls pour cet article, mais nous commençons à le monter et nous le ferons comme vous.

Le Stéphanois. — Je vous en défie, nous vous écraserons toujours, nous avons les façons à plus bas prix.

Le Lyonnais. — Nous formerons des ouvriers peu coûteux, nous les tiendrons dans la campagne, où ils vivront de peu.

Digitized by Google

Le Stéphanois. — Ça ne vaudra pas les nôtres, nous les ferons vivre de pommes de terre, rien que de pommes de terre, et des raves... et ceux qui veulent manger autre chose, point d'ouvrage pour eux.

Voilà la philantropie qui ressort de la concurrence, c'est de forcer le peuple à mourir de faim, ou ne vivre que de quelques riens, et qui pis est, quand il survient une crise de stagnation causée, comme celle de 1826, par des machinations d'agiotage, les chefs de fabrique renvoient ces ouvriers qui les ont enrichis et leur disent: nous n'avons plus besoin de vous, allez mourir de faim. Admirable système social, institutions bien dignes de l'apologie des philosophes qui s'écrient: l'état social se perfectionne!

Tant que dure cet infâme régime, il est certain que le peuple serait plus heureux de vivre dans l'inertie, comme l'Espagnol. A la vérité l'état est pauvre en Espagne, mais le peuple est moins malheureux; il coule dans l'insouciance des jours plus tranquilles, il se fait bien payer le peu de travail auquel il consent. Le peuple, en Suède, ne travaille dans le cours de la semaine que trois jours sur six; aussi la Suède est-elle pauvre; mais la masse y est plus heureuse que dans ces rigoureux ateliers de Manchester et Verviers, où il faut que l'ouvrier, même en hiver, soit à l'ouvrage à cinq heures du matin, et pointé pour rabais de salaire s'il tarde un quart d'heure à arriver ou s'absente un instant sur les seize heures. On sait combien les ouvriers sont à la torture dans les ateliers d'Angleterre, souvent privés d'air. Ceux des fabriques de mousseline sont obligés de travailler dans des caves humides, qui les criblent de douleurs et d'infirmités précoces, quelques emplois de la fabrique de Lyon détruisent l'ouvrier avant l'âge de trente ans. Voilà donc le bonheur qu'on recueille de l'industrialisme. Je le répète, l'apathie espagnole et musulmane est un sort plus heureux pour le peuple.

Mais les riches sont ils plus heureux de ces tortures du peuple? Non vraiment; elles accroissent les pertes du riche en paraissant augmenter leurs jouissances, la plupart bien illusoires. Sous Louis XV, les tables des grands étaient servies en faïence et en verre. Aujourd'hui les bourgeois servent en porcelaines dorées et cristaux. Est-ce pour eux un plaisir réel? Non, chacun est blasé là dessus dès le lendemain. Les repas de nos aïeux étaient plus gais que ceux de nos jours, malgré cette différence de la faïence à la porcelaine, des verres aux cristaux. Les dames du siècle passé n'avaient pas des cachemires sur les épaules, mais était-on moins jovial, moins raffiné chez Sévigné et Ninon que dans les réunions actuelles, qui, avec leurs colifichets couronnés à l'exposition de l'industrie, sont, dit-on, des réunions assez mornes et bornées à d'insipides rabachages sur le 5 0/0 et le 3 0/0, la congrégation

Digitized by Google

et l'opposition ? Ce n'est donc pas une jouissance réelle que ce progrès du luxe; il n'est que moyen de jouissance fictive dans un ordre différent, où chacun y participera du plus au moins et où il formera des liens d'amitié plus actifs entre les diverses classes. Aujourd'hui il ne tend qu'à envenimer les haines des grands contre les petits et à renforcer les spéculations du riche contre le pauvre. Notre frénésie de raffinement industriel redouble chaque jour les privations du peuple, qui reste au même degré de misère, tandis que les riches avancent en luxe et en jouissances. Aujourd'hui nos trophées industriels n'ont jusqu'à présent que deux résultats honteux, au dehors le joug honteux du monopole maritime, et au dedans l'accroissement relatif des souffrances du peuple. Voilà les seuls fruits qu'on ait jusqu'à présent recueillis de cette industrie qui amoncelle des fourmilières de pauvres, des arsenaux de commotions populaires, dont on est obligé de se débarrasser par la guerre ou l'émigration.

Après ce prélude venons à l'analyse des principes d'anarchie consacrés dans les mœurs, de liberté *individuelle* du commerce, nous allons découvrir l'absence de toutes les garanties sociales. Examinons cette lacune par degrés en allant du petit au grand.

Lacune de garantie pour l'ouvrier, à qui on doit assurer le travail par obligation solidaire des chefs de fabriques.

Lacune de garantie pour le consommateur, à qui on doit assurance contre la fourberie des manufacturiers sur les qualités et l'altération qu'y ajoutent les commerçants de divers degrés.

Lacune de garantie en économie sociale par la pullulation des agents parasites et l'absorption des capitaux en luttes de concurrence outrée.

Lacune de garantie en sureté générale par tolérance des menées de famine en comestibles et famine industrielle des manufactures, victimes des accaparements.

Lacune de garantie en gestion distributive par la tolérance de la banqueroute, qui autorise ou du moins enhardit le commerce au rôle de cosaque industriel, prélevant par la banqueroute une dîme et un gain sur le produit dont la gestion lui est confiée.

Je pourrais pousser à 40 ce tableau des lacunes de garantie en les appliquant à chacun des 40 caractères du mode commercial nommé concurrence industrielle, méthode qui n'est autre chose qu'un [ ] des leurres et friponneries légalisées, une absence de toutes les garanties. Notre siècle raisonne sans cesse de balance, contrepoids, garantisme, équilibre; voici sur une seule branche de relations, sur le commerce, 40 lacunes de garanties systématiquement exclues par la politique moderne.

Digitized by Google

Le défaut d'espace ne me permet pas d'analyser ces divers caractères. Je me borne à quelques lignes sur un des plus saillants.

La Banqueroute. Comment les civilisés, qui ont si bien trouvé dans le régime hypothécaire une garantie individuelle pour le prêteur, n'ont-ils pas eu la pensée d'étendre cette garantie au corps social, qui étant commanditaire du commerce, doit avoir hypothèque sur le commerce en masse par solidarité des négociants contre la banqueroute et cautionnement garant de cette solidarité ? L'état sait exiger un cautionnement des courtiers qui ne sont que porteurs de paroles, et il n'en exige pas des négociants qui sont détenteurs de la fortune publique abandonnée à leur gestion arbitraire.

Répondra-t-on que le régime de solidarité éloignerait du commerce tous les gens riches qui ne voudraient pas être garants des entreprises téméraires du négociant pauvre, et il ne resterait dans la banque et commerce que les gens sans fortune, dont la solidarité serait illusoire faute de moyens ? C'est ce qui arriverait dans le régime actuel. Il faut donc préluder à la solidarité commerciale par une opération qui éloigne du commerce tous les chefs pauvres ou qui les réduise au rôle d'associés des maisons riches ; c'est à quoi l'on parviendrait en cinq ou six ans par le régime de maîtrise, garantie qui se fonde sur trois conditions, savoir : patente progressive, cautionnement enchéri et hypothèque de crédit commercial. La patente progressive échelonnée, croît d'année en année, comme 300, 600, 900, 1200, 1500, 1800. Dès la troisième année le marchand peu fortuné serait obligé de lâcher prise et retourner à l'agriculture ; le riche paierait sans regret, sachant que cette hausse progressive élaguera, fera disparaître du commerce la foule des parasites qui font banqueroute au moindre échec, n'ayant pas le moyen de soutenir une année de stagnation. A cette patente progressive on ajouterait un cautionnement enchéri pour obtenir l'admission de maîtres non limités en nombre. Ce cautionnement mesuré forcerait d'autant mieux à la retraite les commerçants dépourvus de capitaux ; ils seraient obligés de s'engager à titre d'intéressés ou commis dans une maison riche. Enfin, pour 3e garantie, on astreindrait tout maître patenté, tout aspirant commercial à fournir hypothèque supérieure au crédit qu'il veut obtenir, de sorte que celui qui prétendrait 20,000 fr de crédit, avec garantie du syndicat provincial et ratification des factures, serait obligé de fournir en immeubles ou valeurs circulantes une garantie de 30,000 fr. Ainsi s'effectuerait la mesure préparatoire qui est d'éloigner tous les négociants sans fortune et ne conserver que les riches. Après cette disposition préalable on procéderait à organiser la solidarité en directions graduées par régions, provinces, districts et cantons. Cette échelle est nécessaire, car le négociant de

Digitized by Google

Paris ne pourrait pas répondre d'un petit débitant qui réside au fond des Alpes ou des Pyrénées; mais les négociants de Grenoble et de Toulouse peuvent se procurer sur cet homme des renseignements satisfaisants et juger s'il est digne de garantie et d'admission à l'exercice commercial, s'il fournit une hypothèque satisfaisante. Il convient donc que la solidarité soit distribuée par divisions de divers degrés, dans chacune desquelles les chefs commerciaux répondront, seront garants des subalternes ou débitants en détail

Observons bien qu'au moment où la garantie solidaire sera mise en activité, le grand nombre de petits détaillants, petits grossiers et petits banquiers aura disparu par suite de l'échelle croissante que le cautionnement et la patente auront subi pendant cinq à six ans; le peu d'agents commerciaux qui restera trouvera dans la diminution des frais et l'accroissement de ventes un bénéfice bien suffisant pour supporter ces frais de cautionnement enchéri et patente croissante.

Observons aussi que dans cette opération il n'y aura pas eu de monopole, car personne n'aura été exclu individuellement, comme il arrive sous nos méthodes actuelles, qu'on nomme libre concurrence, règne de la liberté, de la charte et de l'industrialisme. Plaisante liberté que celle qui dit au public : vous serez 60 favoris admis à exercer telle industrie, vous ne paierez le brevet qu'au quart de sa valeur réelle. C'est ainsi que l État opère avec tous les agents de change et courtiers. On a bonne grâce après cela à déclamer contre le monopole : en est-il plus vexatoire que celui des courtages?

Il n'y aurait point de monopole dans la solidarité commerciale : elle ne réduirait le nombre que par les deux progressions: accroissement de patente et cautionnement, sans exclure aucun de ceux qui consentiraient à payer le tribut exigé.

On sera donc en mesure, au bout de cinq à six ans, d'organiser la solidarité, rendre le corps commercial assureur de lui-même et donner au corps social une hypothèque sur le corps commercial, dans laquelle les biens meubles et immeubles de chaque individu seront engagés en garantie contre toute banqueroute.

Mais cette obligation n'épouvantera-t-elle pas les solidaires? Non, sans doute, les marchands savent bien mieux connaître qu'aucun ministre de la police ce que font tous leurs rivaux; ils y réussiseent à présent même où la confusion est si grande par suite de la multiplicité des négociants. Lorsque le nombre sera réduit au 5e ou 6e, les opérations de chacun seront connues de la masse; elle aura d'ailleurs le droit de vérifier et d'annuler toutes celles qui n'auraient pas été notifiées au syndicat de ville ou de canton. Personne ne souscrirait à la solidarité sans un syndicat d'examen et d'approbation, et aucun ven-

Digitized by Google

deur ne consentirait à livrer s'il n'avait pas la garantie du syndicat ratifiant, acceptant la facture et en accusant réception.

La corporation commerciale formerait des sectaires de genre, chacun répondrait des débitants et manufacturiers de son genre. Lorsqu'un atelier serait seul dans une province, on pourrait le corporer avec ceux d'une autre province; il y aurait cent moyens de pourvoir aux cas d'exception. Je ne m'arrête pas ici à entrer dans les détails, je me borne au cadre général de l'opération.

On va m'objecter que cette réduction énorme du nombre des marchands, ces 3 conditions rigoureuses de patente croissante, cautionnement au fisc et versement d'un fonds de garantie au syndicat provincial rebuteraient tous les prétendants, que cette retraite des 3/4 des marchands anéantirait la concurrence, etc.

C'est mal connaître le mécanisme de concurrence; il existe partout où il y a 3 compétiteurs. Aussi la concurrence n'est-elle nulle part plus complète que dans le système des monnaies où les rivaux ne sont que trois : le fisc, l'orfèvrerie et le change. Il reste donc à savoir si l'on pourra en tous pays maintenir 3 marchands en chaque genre; rien n'est plus facile même dans les villages, où cette rivalité trinaire s'établira d'un village à l'autre. On ne peut pas avoir dans un village de 1,000 âmes 3 marchands d'étoffes, quelquefois pas un seul; mais sur l'ensemble du district on aura assez de 3 marchands parce que cet état donnerait un bénéfice assuré, vu le très-petit nombre de ceux qui seront admis à l'exercer.

Quant à leurs prix de vente, ils ne seraient pas arbitraires comme aujourd'hui. La première clause d'un régime de garantie commerciale est l'établissement des livres et timbres de notions fixes. Un marchand, même au village, ne pourrait pas vendre une toile, un drap sans le timbre du syndicat provincial et l'exhibition d'une copie de la note estimative de cette étoffe, note rédigée au syndicat par expertises concurrentes. Ces précautions de garantie qui peuvent sembler difficiles n'emploieraient pas le quart du temps et des frais qu'on perd dans notre état mensonger à marchander, s'informer, hésiter et finir par être dupé sans garantie de recours en indemnité.

Là finirait la banqueroute, l'un des plus odieux caractères du système de libre concurrence. Le corps social, une fois délivré de ce fléau, comprendra qu'il avait été trompé par les théories économiques, prônant la liberté individuelle sans garantie de la masse; il comprendra que l'odieuse coutume nommée banqueroute ou faillite, comme on voudra (car on est traité de grossier quand on prononce le mot banqueroute), ne reposait que sur le système de concurrence individuelle sans solidarité, et on en conclura que les autres vices du système commercial re-

Digitized by Google

posent peut-être sur la même erreur. Alors on s'éveillerait du rêve d'idolâtrie mercantile, on opinerait à examiner et subordonner les opérations du commerce, à l'assujétir de plus en plus aux convênances de la classe des producteurs, aux règles de l'économie réelle qui exige qu'un travail improductif n'emploie que la plus petite quantité d'agents et de capitaux. Alors on verrait les ministères chez toutes les nations civilisées revenir de leur prévention pour la fausse liberté, pour l'anarchie ou licence de fourberie individuelle, corriger pièce à pièce tous les caractères du commerce et d'abord la fourberie en l'assujétissant à la triple amende.

Il est difficile de la déjouer tant que les vendeurs ne sont pas réduits à un petit nombre et à de grandes corporations embrassant une province entière; mais sous le régime des garanties, un petit marchand de village est lié, tient solidairement aux gros marchands d'une grande ville voisine chez qui il a pris ses étoffes et denrées (car le syndicat ne voudrait pas garantir les petits débitants de campagne s'ils prétendaient selon la complication actuelle tirer en droiture des fabriques et ports éloignés de cent lieues). Si donc ce marchand petit ou gros vous a vendu un drap faux teint sans mentionner sur facture cette fausse couleur, on ira porter plainte lorsque la fraude se sera manifestée après quelques mois d'usé. Le marchand sera condamné au paiement provisoire de la triple amende envers l'acheteur, sauf recours sur les vendeurs en gros et fabricants. Ainsi la fraude retombera ultérieurement sur son auteur, marchand ou fabricant.

Remarquons que cette garantie ne serait pas praticable dans l'Etat de confusion actuelle, multiplicité de marchands et enchevêtrement de fonctions; mais quand on aura élagué cette foule et réduit le tout à un petit nombre de maisons solidaires et bien solvables en ce qu'elle s'interdiront par ratification de syndicat toute opération hazardeuse, il n'y aura rien de plus facile que de discerner et frapper d'amendes les auteurs d'une fourberie; mais personne n'osera l'exercer quand la punition sera inévitable.

Ainsi le règne de l'auguste vérité tant invoquée par les philosophes ne peut s'établir que par la chute de cette fausse liberté qu'ils ont établie dans le commerce dont ils ont fait une corporation de cosaques industriels, exploitant légalement la crédulité du public et volant à qui mieux mieux par la fourberie, la banqueroute, etc.

Du vice de fourberie on passera à d'autres comme ceux d'agiotage, d'accaparement. Il suffira de décréter la permanence des ventes, personne n'accaparera quand on ne pourra pas interrompre la vente et dire comme aujourd'hui : L'article est en bonnes mains, il est bien tenu, on ne le vendra pas avant qu'il n'y ait famine déclarée et hausse de cent

Digitized by Google

pour cent; ainsi spéculaient les accapareurs de 1812 qui, tout en amassant d'immenses magasins de farine, faisaient crier à tue-tête que le pain allait manquer. Il fallait la petitesse mercantile de Bonaparte pour être dupe des menées qui l'ont renversé en faisant retarder et avorter la campagne de Russie. Il les aurait déjouées par un décret de vente permanente à prix d'origine et provision. Chacun aurait pu dire aux accapareurs : Puisque les subsistances vont manquer, ouvrez-nous ces vastes magasins, chaque ménage y fera son approvisionnement.

En régime de garantie, non seulement la vente est permanente sur tous les objets, mais elle est réduite en vente commissionnée dans les cas de disette, ou imminence de disette, ou évidence d'accaparement. Alors on a le droit de considérer le détenteur comme vendant à provision, faire justifier des prix d'origine avec amende décuple en cas de fraude et lui allouer sur les prix l'intérêt à 1|2 0|0 par mois et la provision d'usage 2 0|0. Il résulterait d'un tel ordre que le négociant même serait ennemi de l'accaparement et de tout ce qui pourrait causer pénurie d'une denrée, car pouvant gagner 5 0|0 dans le cas d'abondance il n'en gagnerait que 2 dans le cas de pénurie.

Je pourrais en examinant pièce à pièce tous les caractères et les extorsions du commerce prouver que chacun d'eux a des correctifs très faciles à établir, si l'on voulait organiser le régime de garantie de vérité et le code anti-mercantile, mais par un prestige qui fera la risée des siècles futurs, notre siècle s'est laissé ensorceler par les économistes sur la fausse liberté ou anarchie individuelle ; on lui a persuadé qu'il doit considérer comme des demi-dieux, des oracles infaillibles et inviolables, ces nuées de cosaques modernes qu'on appelle marchands et qui de leur propre aveu ne cherchent qu'à faire des dupes, disant hautement : Nous ne travaillons pas pour la gloire, etc.

Leurs apologistes ont pour thème trois paradoxes, que la liberté absolue de concurrence conduit au plus grand perfectionnement du mécanisme industriel, que les intérêts individuels de chaque négociant concourent à l'intérêt général, et que chaque négociant sait bien ce qui convient à ses intérêts.

Réfutons ces trois paradoxes qui sont la base de toute l'économie moderne : 1° Que la liberté absolue de concurrence conduit à la plus grande perfection du mécanisme industriel. En réponse, je me borne à faire observer qu'elle nous a conduit extérieurement au triomphe complet du monopole maritime, intérieurement à la plus grande misère des industriels, même dans l'Angleterre, pays qui pressure tous les autres par le monopole.

2° Que les intérêts individuels de chaque négociant coïncident avec

Digitized by Google

l'intérêt général. D'où il suivrait que l'intérêt du négociant, qui organisa la famine de 1812, était d'accord avec l'intérêt de 3 millions de Français, victimes de cette famine.

3° Que les négociants, collectivement et individuellement, savent bien discerner ce qui convient le mieux à leurs intérêts. Autre fausseté confondue par la crise commerciale actuelle, 1826, où l'on voit double bévue commise par les négociants, collectivement et individuellement :

Bévue de spéculation collective par l'accaparement de coton et autres denrées qui, après un succès éphémère en 1825, les a culbutés en 1826, et, par suite, bouleversé le commerce d'Europe (contre-coup d'avortement) ;

Bévue de spéculation individuelle par l'engorgement d'importation dans les marchés d'Amérique, où la nécessité de regorgement a paralysé les fabriques et les négociants d'Europe.

Le monde commerçant n'a donc rien de cette sagesse que lui supposent les économistes ; il a, au contraire, la propriété de s'aventurer sciemment dans toutes les plus folles spéculations ; il y est poussé par des écrivains adulateurs, persuadant à tout marchand qu'il est la colonne de l'état, le modèle des vertus. Dès-lors chaque trafiquant joue à quitte ou double dans l'agiotage, stimulé par la perspective de fortune rapide et par la faculté de banqueroute, qui lui laisse, en cas d'échec, un honnête bénéfice. Aussi dit-on d'un banqueroutier : Il est bien à son aise depuis sa dernière faillite ; il est devenu *bien bon*. La justice poursuit bien quelques petits banqueroutiers, petits margoulins, carotteurs : en tous pays les petits voleurs se font pendre, c'est chose connue, mais les gens comme il faut, qui font une banqueroute à million, une affaire *bien menée*, ne courent aucun risque. On a pour eux tous les égards qui sont *dus au malheur*, et ce sont eux qui indirectement menacent leurs créanciers de la justice, en leur faisant dire par le notaire : Si vous envenimez l'affaire, si vous y mettez la justice, elle mangera tout ; il vaut bien mieux prendre 50 pour 100 qu'on vous offre et en finir sans éclat. Les créanciers, dont les uns ont déjà fait une bonne banqueroute et les autres en préparent une, goûtent sans peine cet argument ; ils ne veulent pas dénoncer l'état de banqueroutier qui leur est si profitable ; ainsi l'affaire s'accomode aisément quand elle est *bien menée*, c'est-à-dire quand le failli a mis de côté des sommes suffisantes pour acheter tous les gens qui doivent avoir part au gâteau.

Au résumé, voici le plan d'une bonne banqueroute, conforme aux vrais principes du commerce et du perfectionnement social. N... possède un million et un bon crédit, il veut arriver promptement à doubler sa fortune, il agiote sur les denrées et les effets, s'en charge pour 12

Digitized by Google

millions, dont 10 à terme; s'il a bien joué sur la hausse ou la baisse, il gagnera un dixième net, 1,200,000 fr. Voilà sa fortune doublée, il est proclamé *habile garçon*, *bonne tête* (ce sont les termes techniques), et les journaux vantent les services qu'il a rendus à l'Etat et à l'industrie. S'il échoue, s'il a joué à contre-sens des événements, perdra-t-il un million? Non, vraiment. N..., qui connaît les vrais principes du commerce, fera une bonne banqueroute, de genre honnête, de celles qu'on appelle *affaire fâcheuse*. et non *banqueroute*, qui est un terme de petites gens, un mot exclu de la bonne compagnie; bref, N... manque de 12 millions, mais il manque savamment et par degrés, d'abord ce n'est qu'un engorgement; cela se terminera bien pour peu que les créanciers se prêtent; il n'y a pas un sou à perdre; ensuite l'affaire se complique, devient difficile. Entretemps les prôneurs à gage, répètent partout: « C'est un si digne homme, une famille charmante »; enfin pour éviter la faillite d'éclat, on propose un petit amendement, une remise de 25 pour 100, et les gens d'affaires, entremis à propos, payés largement, ont bientôt conquis une majorité, d'autant que c'est pour éviter une faillite où les créanciers perdraient au moins 50 pour 100. Il obtient donc une remise de trois mois, sur lesquels il faut déduire 1,200,000 francs de perte réelle, plus 800,000 fr. à distribuer aux gens d'affaires, aux prôneurs et compères, et aux récalcitrants les plus malins; reste 1 million en bénéfice, et de plus l'honneur; oui, l'honneur, le renom de vertu et de probité, tant il est vrai qu'il n'y a point de sot métier, et celui de banqueroutier est un des plus nobles pour qui sait le faire en grand.

Ainsi un agioteur opulent, rusé, est sûr, dans tous les cas, de doubler sa fortune, en cas de perte comme en cas de gain. D'ailleurs, il est tant d'espèces de banqueroutes, sur lesquelles un homme intelligent peut opter; j'ai donné un tableau de 40 espèces de banqueroutes, II, 419, et suis loin d'avoir complété le tableau. On peut s'étonner, après cela, du silence de 300 chambres de commerce de France, qui devraient dénoncer ces brigandages commerciaux, demander qu'on mît au concours l'invention d'un système répressif de l'anarchie commerciale. Elles n'en feront rien: les loups ne se mangent pas entre eux. La faute est aux gouvernements et aux philosophes, qui ne s'aperçoivent pas de leurs duperies respectives; ils auraient dû cent fois reconnaître que le commerce les mystifie et s'évertuer à lui opposer une digue: la corporation réductive conduisant à la solidarité par les trois moyens indiqués plus haut.

Les négociants une fois réunis en [ ] corporatif et soumis à la surveillance du gouvernement, leurs [ ] seraient de tous les abus le plus facile à réprimer.

Digitized by Google

Lors même qu'on eût cru la découverte difficile, il eût déjà mieux convenu d'établir un monopole universel, semblable à celui du tabac; car, dans l'état de fausseté où est parvenu le commerce, fausseté politique en banqueroute, agiotage, etc., fausseté matérielle par déception, altération, etc., le public serait déjà bien moins trompé par une ferme générale que par la concurrence individuelle. Une ferme générale pourrait-elle être aussi fausse que les marchands de chevaux et les marchands de vins de Paris? Elle se ferait tort à elle-même, si elle altérait ainsi tout ce qu'elle vendrait; elle obligerait toute la bourgeoisie à se fournir en droiture chez les producteurs. Mais si l'on eût mis au concours la découverte du mode répressif des fourberies, elle aurait été faite à l'instant, car elle est si facile qu'elle ne mérite pas même le nom d'invention; elle n'est que mesure de police fondée sur l'emploi des trois degrés pécuniaires et de la solidarité auxquelles on doit joindre une garantie législative, ou code anti-mercantile, pour la répression des tentatives en lésion de l'intérêt collectif et individuel.

Du moment où cette méthode serait employée, on verrait s'évanouir, comme par enchantement, tous les vices du système industriel; on verrait le mécanisme commercial réduit au dixième d'agents, et opérant presque sans capitaux; on verrait retourner à l'agriculture 400,000 agents parasites, du régime actuel, tous leurs capitaux et les trois quarts de ceux des maisons riches; ou verrait les fourberies et les brigandages, tels que banqueroute, agiotage, accaparement, disparaître sans aucun effort de l'autorité, qui gagnerait ainsi un surcroît de revenu fiscal. Alors les gouvernements et les philosophes en viendraient à se demander laquelle des deux classes a été la plus dupe de se laisser ensorceler par les trafiquants et n'avoir pas songé depuis 3000 ans aux moyens de les réprimer; alors les gouvernements reconnaîtraient que la bonne voie, en administration, n'est pas l'obcurantisme ni l'immobilisme, comme le croient aujourd'hui toutes les cours, et que la route des vrais lumières et du progrès social est beaucoup plus profitable pour les gouvernements; mais les vraies lumières sont prodigieusement différentes de celles que répand la philosophie moderne avec ses dogmes de concurrence anarchique, licence de fourberies individuelles et protection indirecte de la banqueroute et de l'agiotage.

Dès qu'on aurait, par une réforme du système commercial, constaté l'erreur des systèmes appelés économiques, ce seraient les gouvernements qui se déclareraient contre l'obcurantisme et l'immobilisme, et travailleraient de tous leurs pouvoirs au progrès de l'état social; car la réforme du commerce mensonger est une véritable issue de Civilisation, et une entrée en Garantisme solidaire, en 6e période, et cette réforme en amènerait bien d'autres; car, dès qu'on verrait que, pour ar-

Digitized by Google

river au bien réel, au règne des vraies lumières, au progrès de la richesse et des garanties, il suffit d'opérer à contre-sens du système philosophique, on voudrait essayer d'appliquer le régime de solidarité et d'action collective à toutes les branches du mécanisme social, où tout n'est aujourd'hui, dans tous ses détails, que l'anarchie des volontés individuelles décorées du nom de liberté. Dès-lors toutes les vues se tourneraient vers l'extension du régime de garantie solidaire, obligeant les masses pour le soutien de l'individu, et l'état civilisé ou action morcelée tomberait par le fait ; l'entrée en Garantisme serait générale.

Du commerce, on passerait à d'autres garanties et d'abord à celle de travail ou secours à assurer aux indigents, obligation qu'on rejette aujourd'hui sur les familles, qui ont raison de s'y refuser ou sur les comités de bienfaisance qui n'ont aucun moyen d'y suffire. Le Garantisme contre l'indigence tient à quatre corporations fondées sur les relations d'amitié, d'amour, d'ambition et de parenté. La famille ne doit donc intervenir que pour un quart à répartir entre toutes les branches. Quand on procédera de cette manière, elle ne se refusera pas à concourir. D'ailleurs le régime général des garanties, en détruisant les loteries industrielles (un des caractères commerciaux), diminue si fort le nombre des indigents qu'il se borne à peu près aux infirmes, et dès-lors il devient d'autant plus facile de les secourir que le produit s'accroît considérablement, dès que le corps social passe de la Civilisation au régime des Garanties solidaires. Les Garanties sont un état mixte entre la Civilisation et l'Association, parce qu'elles opèrent encore sur des familles associées en divers relations, mais non pas en toutes ; elles associent les masses et non les individus, tandis que l'Association comprend masses et individus. Laissons ces [ ] didactiques.

Les Garanties sont au nombre de neuf, dont une pivotale ; — 5 pour les 5 sens, j'en parlerai au chapitre suivant ; — 4 pour les 4 passions affectueuses, je n'ai pas d'espace à donner à cette analyse ; — 1 pour la passion unitaire, dont le régime de commerce véridique est une branche.

Continuons donc sur ce régime dont je n'ai pas décrit la pleine organisation. Lorsque les solidarités commerciales seraient organisées et étendues aux manufactures, on s'appliquerait à en bannir de plus en plus tous les germes de fausseté et de cupidité individuelle. Ce serait l'instinct même des négociants solidaires qui indiquerait le moyen d'y parvenir.

En effet, dès qu'un agent serait peu connu des syndics de la division, ils l'astreindraient, malgré ses cautionnements, à ne tenir les marchandises qu'en consignation et non en propriété directe. Eux-

Digitized by Google

mêmes useraient de cette méthode avec les manufacturiers et les producteurs étrangers, et se feraient expédier à consignation autant que possible ; ils n'auraient aucun intérêt à acheter quand l'accaparement et les menées d'agiotage ne seraient plus praticables. Alors tout le commerce serait peu à peu métamorphosé en entrepôts échelonnés, celui des ports distribuerait aux grands dépôts de l'intérieur, ceux-ci aux moyens des petites villes et aux petits des villages.

Il resterait à organiser la concurrence d'entrepôt. On prendrait pour modèle d'équilibre, la monnaie. On organiserait l'entrepôt trinaire en trois agences rivales associées avec le fisc et partageant avec lui. Ce serait le gouvernement qui serait commanditaire général. Des trois entrepôts distingués par leur pavillon rouge, azur, jaune, chacun des trois s'évertuerait à obtenir la plus grande masse de consignation et débit. On n'y réussirait que par l'exacte vérité, car la moindre fraude reconnue pourrait faire déserter pendant plusieurs mois l'entrepôt d'une région.

Tel est le but auquel doit arriver le commerce ; il est branche principale du gouvernement, et les trois entrepôts ne doivent être que des associés ordinaires que le gouvernement s'adjoint pour la gestion. Ainsi, loin que le gouvernement ne doive pas se mêler du commerce, *le laisser faire*, *laisser aller* et piller à sa fantaisie, il faut, au contraire, que tout marchand ne soit qu'un agent du gouvernement, sauf la rivalité trinaire fondée sur le triple entrepôt.

C'est une mesure que l'instinct dicte à tous les gouvernements, car ils ont grande envie de s'immiscer dans le commerce en dépit des théories qui le leur interdisent. Bonaparte se désolait de ne savoir pas maîtriser le Protée, dont il disait fort bien : *On ne connaît rien au commerce ;* il n'osait pas étendre les monopoles directs, comme celui du tabac, c'eût été s'exposer à des répercussions et engourdissement (caractères commerciaux), et déjà l'on avait vu à Vienne que le gouvernement ne brille pas quand il veut lutter directement contre les menées commerciales. Il faut attaquer le monstre par la concurrence réductive dont j'ai indiqué les trois ressorts ; mais personne ne savait enseigner le procédé à Bonaparte, et il ne le découvrit pas, parce qu'il n'était point inventif en mécanique sociale, mais seulement oppresseur, vorace, n'ayant aucune tendance aux opérations d'harmonie.

Les gouvernements actuels qui ne croient pas à l'invention de l'harmonie sociétaire, car ils ne croient à rien de ce qui est noble en ressorts administratifs, pourront croire au moins à la faculté de la métamorphose commerciale. Le besoin de se créer de nouvelles ressources fiscales est pour eux un motif pressant de faire scission avec les philoso-

Digitized by Google

phes nommés économistes et de se déclarer contre la concurrence anarchique ou individuelle, y opposer le frein des garanties solidaires. Ce serait une issue de Civilisation un peu lente, mais enfin ce serait une issue heureuse, quoique beaucoup moins brillante que celle du précédent chapitre. Car la réforme commerciale ne va pas droit à l'association agricole où conduisent bien vite les Banques rurales, mais du moins la réforme commerciale amènerait à reconnaître que la philosophie industrielle des modernes est pleinement à contre sens de la vraie économie et du régime de vérité.

On suspecterait bientôt le tout comme la partie, on suspecterait bientôt l'agriculture morcelée et non solidaire, comme le commerce individuel et non solidaire. Ainsi l'esprit humain entrerait bien vite dans les routes du vrai perfectionnement social s'il pouvait entrer seulement dans quelque petit sentier de régime sociétaire garanti, mais les théories actuelles ont faussé toutes les idées sur ce qui touche à l'association, en voulant l'isoler de coopération avec le gouvernement. On ne saurait trop répéter aux modernes que ces luttes entre l'industrie et le fisc vont directement contre les vues de Dieu qui veut lier tout le système social; sachant que les gouvernements y sont maîtres, il a dû coordonner toutes les voies de progrès social aux intérêts du gouvernement. Aussi la philosophie en voulant lutter contre lui, nous précipite-t-elle dans la rétrogradation. Il n'y aura donc de louable que les mesures qui serviront les vues du gouvernement, son avidité fiscale et son instinct de centralisation et direction intégrale. Les 2 méthodes exposées dans ces deux chapitres atteignent complètement ce but. Aussi sont-elles dignes de l'attention des gouvernements civilisés qui trompés par leur esprit oppressif, ne pourraient pas croire aux sublimes calculs de l'harmonie passionnelle, mais ils croiront fort bien aux calculs fiscaux de la concurrence réductive et de la Banque rurale; et si l'affaire était proposée à divers ministres européens on en trouverait probablement plus d'un qui inclinerait à l'essai : car la pénurie financière va croissant, on a épuisé toutes les rubriques de fiscalité civilisée et si l'on veut faire un coup de maître en finance, créer tout-à-coup des ressources neuves et vastes, il n'est d'autre moyen que de sortir de la sphère civilisée et recourir aux méthodes de garantie.

Le premier essai qui en sera fait constatera la triple duperie des gouvernements, des philosophes et des peuples.

Duperie des gouvernements. — En se bornant à compter sur la stérile science nommée économisme, ils manquent tous les moyens de bénéfice et de centralisation; ils se réduisent à la route pénible de l'obscurantisme qui les rend odieux et qui sert mal les ministres en les

Digitized by Google

exposant aux haines et aux chutes fréquentes. Leur véritable intérêt eut été de prendre la route opposée, employer la perquisition forcée, faire procéder à l'exploration de toutes les sciences négligées, cette recherche ne pouvait pas produire pis que les sciences actuelles. Il fallait donc la tenter, et au lieu de se tenir en arrière de la philosophie qui n'avance qu'en paroles et rétrograde en effets, il fallait essayer d'avancer en réalité, s'emparer des fanaux de vraie lumière dont elle n'a pas connaissance. La carrière serait brillante pour un ministre; elle est faite pour tenter les hommes à grand caractère. Mais peut-on attendre des bourreaux de la Grèce quelque penchant aux grandes choses?

Duperie des peuples. — Ils ne s'aperçoivent pas que cette philosophie qui leur promet les lumières, donne toujours en résultat l'opposé de ses promesses; elle est comme le médecin ignorant qui, avec des intentions bonnes si l'on veut, n'en tue pas moins tous ses malades. Elle a voulu donner aux peuples un gouvernement représentatif. Qu'en est-il résulté après 40 ans de tourmentes? que le tiers-état en France a perdu son tiers en représentation, et qu'il y a aujourd'hui 2 chambres de noblesse et pas une du tiers-état; il a donc perdu ce qu'il possédait au lieu de gagner ce qu'on lui promettait. La philosophie promettait au peuple de diminuer les impôts, la milice, la chicane par le régime représentatif, et le régime a doublé les impôts, les milices et les procès. Elle promettait de donner des constitutions libres à tous les peuples et n'a abouti qu'à faire exterminer le seul qui en avait une, car si l'Europe est d'accord à faire massacrer les Grecs, c'est parce qu'ils veulent avoir une constitution. Les philosophes ont de même fait périr sur l'échafaud leurs amis d'Espagne en leur persuadant de faire des discours au lieu de tirer les armes : ainsi quelque bien que la philosophie promette, on est sûr de recueillir de son intervention tout le contraire. Qu'on prouve si l'on veut qu'elle a raison en théorie, en intentions il n'est pas moins certain que c'est un médecin qui tue tous ses malades? qu'importe après cela l'intention?

Duperie des philosophes. — Ils sont les premières victimes des calamités dont leur maladresse a frappé le monde social. Ils ne peuvent paraître en scène qu'en reniant leur propre science, ils se battent les flancs pour la présenter sous des formes neuves, et ne produisent toujours que les mêmes vieilleries, ils sont repoussés du gouvernement qui se plairait à les favoriser s'ils cultivaient les nouvelles sciences conformes aux vues du gouvernement : ils y trouveraient un moyen de fortune colossale et de gloire, même dans les travaux les plus minimes.

Digitized by Google

V.

ISSUE DE CIVILISATION PAR LES GARANTIES MATÉRIELLES OU PLAISIRS SENSUELS.

J'attaquerai dans ce chapitre le plus spécieux de tous les préjugés, celui qui prétend que nos sens sont des guides trompeurs. Cependant Dieu nous donne pour but en attraction le luxe, les plaisirs des 5 sens; il serait un être bien trompeur, si, à la première impulsion qu'il nous donne, celle du plaisir sensuel, était un piège pour nous. Je vais démontrer au contraire que tous les plaisirs des sens pourraient devenir autant de gages de progrès social et voies d'avènement à l'harmonie, si on eut su les développer en exercice collectif, appliqué à la population entière et non pas à la seule classe riche; spéculer sur les moyens de faire participer le peuple aux plaisirs sensuels, au beau, à l'agréable, aux raffinements des sens et de leurs emplois.

C'est encore une thèse diamétralement opposée aux idées philosophiques et morales; elles veulent isoler le bon et le beau, sacrifier l'un à l'autre. Fénélon fait démolir les belles façades commencées à Salente; il ordonne qu'on les construise en genre plus commun, plus moral. Robespierre fait arracher les fleurs du parterre des Tuileries et les remplace par des plantations morales de choux et de raves. Fénélon, Robespierre sont ignorants l'un et l'autre sur les vues de Dieu, qui tendent à assembler en tout sens le beau avec le bon et faire du beau une voie de progrès social aussi efficace que le bon. On va se convaincre que Fénélon aurait dû faire construire à Salente des façades plus belles encore, ne fut-ce que pour éviter la double dépense de démolir de beaux édifices pour en élever de laids. C'est aussi par une morale de brocantage et de vandalisme que les Parisiens ont fait démolir l'an passé le plus beau de leurs hôtels, nommé Thélusson. Nous allons spéculer sur une architecture opposée à ce vandalisme moral, et appliquée aux convenances générales et non pas à l'égoïsme. C'est une idée qui n'a jamais pu germer dans la tête d'aucun architecte civilisé. Habiles en constructions égoïstes et confuses, ils n'ont pas entrevu une seule règle de construction harmonique, sauf les galeries couvertes qui commencent à Paris et dont les Anglais ont, dit-on, eu la première idée.

Il est peu d'état où les monarques n'aient fait bâtir une ville, quelquefois une capitale, petite ou grande, comme Pétersbourg, Washington, Philadelphie, Nancy, Manheim, Carlsruhe, quelquefois une sous-capitale, comme Versailles, La Haye, Postdam.

Digitized by Google

Si donc les lois de l'architecture harmonique eussent été connues, il est certain qu'un de ces princes les aurait depuis longtemps mises à exécution, car tout homme qui bâtit une ville tient à lui donner un renom de supériorité en quelque genre.

Les Parisiens avaient l'an passé une belle occasion de faire cet essai. Dans le sein de Paris même ils ont commencé une petite ville du nom de François 1er. Comme elle est isolée des autres quartiers, on aurait pu faire une ville harmonique et la peupler promptement en y plaçant une mairie et un tribunal, mais on a fait un ramas de murs mitoyens, une vilenie comme tout l'ensemble de la ville. Ils bâtissent aussi une ville et un pont à Grenelle et auraient pu y faire l'essai des constructions harmoniques, moyen lent et sûr pour conduire à une issue de Civilisation.

La nature, fidèle au système des contrastes, nous avait ménagé pour arriver aux garanties les voies de luxe comme celles d'économie, les voies de plaisir sensuel comme celles de plaisir spirituel. Nous spéculons ici sur la voie de plaisirs sensuels, tous rattachés à l'architecture, car sa perfection est d'unir la salubrité à l'embellissement et aux charmes domestiques. Tel est l'effet des constructions unitaires.

Les civilisés, regardant comme superflu ce qui touche aux plaisirs de la vue, rivalisent d'émulation pour enlaidir leurs résidences, nommées villes et villages. La France excelle principalement en ce genre de mauvais goût. La plus large rue de Paris, la seule praticable, la rue de la Paix, serait la plus étroite d'Unerapoura, capitale des Birmans, ville où les rues ont de 80 à 120 pieds de large. La rue de la Paix n'en a que 75, et c'est la seule rue intérieure où l'on puisse circuler en sûreté; tout le reste, hors les boulevarts et certains quais n'est que rue de bourgade, coupe-gorge où l'on joue sa vie aux dés, si on n'a pas d'yeux derrière le dos.

Il est pour les édifices des méthodes adaptées à chaque période sociale.

Insistons sur les moyens de progrès social que fournit l'architecture, notamment sur la préparation des aliments.

On voit déjà parmi nous un germe de combinaison sur la préparation des aliments, par la boulangerie et la brasserie. Un seul boulanger prépare pour 100 et 200 ménages, un brasseur pour 1000. Pourquoi les ménages n'ont-ils pas de même un seul traiteur? C'est que les fraudes commerciales ont un champ moins vaste en boulangerie, le commerce et la chimie n'ayant pas encore inventé un moyen de substituer à la farine quelque drogue malfaisante. On peut maintenir sur ce point l'in-

Digitized by Google

dustrie combinée qui tombe partout où s'introduit la fourberie, mais il est aisé de prévoir que les villes de construction harmonique présenteraient contre la fourberie des traiteurs une garantie suffisante, et qu'ils en viendraient bien vite à préparer pour 3 ou 400 ménages à la fois. Supposons 3 de ces grandes maisons contenant chacune 400 ménages, et où les propriétaires n'auront admis que des familles assez industrieuses ou assez aisées pour mériter crédit d'un mois sur la subsistance. Ces 3 maisons contiguës pourront se ménager une communication couverte, et la maison centrale fera la cuisine pour les 3, en la disposant pour 3 classes d'inégale fortune. On a vu ailleurs de quelle excellente chère et de quelle économie jouirait une telle réunion; elle ferait révolution à l'instant, et la vie de ménage tomberait à plat, excepté chez les gens riches : encore préféreraient-ils généralement se faire servir par la cuisine unitaire, comme ils se font servir par le boulanger. Il est entendu que les 300 familles ne se mettraient pas comme nos bourgeois à la discrétion d'un traiteur qui, selon son caprice, frelate les vins, détériore les mets, achète de basses qualités, etc. On aurait aux cuisines un comité de surveillants tirés des 300 familles, et les plus riches feraient un fond pour l'approvisionnement direct, et pour se mettre à l'abri des astuces mercantiles.

Dès ce moment, la révolution de vie domestique serait consommée, et la vie de ménage abandonnée : cette combinaison fondamentale donnerait bien vite naissance à toutes les autres. Malheureusement ceux qui spéculent sur des réunions, comme la société coopérative de Londres, comptent pour rien la cuisine et les 2 combinaisons qu'elle peut former, l'une matérielle, par la bonne chère et les facilités de la préparation en 4 classes; l'autre spirituelle, par la variété des réunions qu'on peut, dans une masse de 300 familles, assortir et varier au gré de tous les goûts. C'est donc sur la cuisine combinée qu'il faut spéculer avant tout pour atteindre au double charme qui est le vœu de tous les humains, et il est certain qu'on serait arrivé promptement à ce but, dans une ville construite selon les règles d'architecture unitaire ou harmonique, dont nos architectes n'ont eu aucune idée, et dont nos philosophes s'éloignent de plus en plus par leur théorie de fausse liberté, consacrant le morcellement des ménages, le mauvais goût, les caprices individuels, sacrifiant le beau à de folles illusions sur le bon, opposés aux garanties de jouissances collectives. On a cru sur leur parole que le sentier de la vertu était dans la mauvaise cuisine, les sales habitations et les fourberies mercantiles. On peut juger maintenant quel crédit méritent ces visions qui prétendent faire régner le bon aux dépens du beau et protéger la fourberie sous prétexte de liberté individuelle, et qui repoussent tout principe sur la solidarité des individus pour les jouissances

Digitized by Google

de la masse, la solidarité des masses pour contribuer aux plaisirs et subvenir aux besoins de l'individu. En Civilisation, loin que la masse concoure aux plaisirs de l'individu, elle ne veut pas même coopérer pour satisfaire ses besoins, et l'on ose, dans un pareil état social, parler de garantie, de perfectionnement social !

Une des erreurs de la politique civilisée est de compter pour rien le plaisir, ignorer qu'il doit entrer pour moitié dans toute spéculation sur le bonheur social. C'est la morale qui fausse ainsi les esprits sur ce point, et qui les engage dans cette politique simple, spéculant sur l'utile sans y joindre l'agréable. Qu'en résulte-t-il ? Qu'elle ne peut pas procurer l'utile aux sociétés humaines, le nécessaire et le travail au peuple.

On croit raisonner sagement en disant : il n'est pas bien d'habituer le peuple aux plaisirs, il faudrait seulement pouvoir lui assurer le nécessaire. — Vous n'y réussirez jamais sans lui procurer en même temps le plaisir. Dieu a fait de l'homme un être composé, et non pas simple. Sa destinée collective, le destin des sociétés humaines, est composé et non pas simple. Elles doivent tendre au bon et au beau réunis, ne jamais séparer dans leurs vues l'agréable de l'utile, sinon elles n'arriveront ni à l'un ni à l'autre, et tomberont, comme le peuple anglais, dans l'extrême pauvreté à force d'industrie. Qu'on ne cite pas quelques exceptions de colonies naissantes, où la rareté de bras et l'abondance des terres procurent au peuple une aisance momentanée, elle cessera bien vite par l'accroissement de population. D'ailleurs, ces petites exceptions confirment la règle que les sociétés doivent tendre au beau et au bon à la fois, et ne peuvent pas arriver à l'un des deux isolément. La morale qui nous prêche le contraire, qui veut qu'on n'envisage que le bon, que l'utile, sans tendre au beau et au plaisir, est la plus trompeuse des sciences, le véritable ennemi de l'homme, car c'est elle qui lui a faussé le génie en politique sociale, et qui le jette dans l'anarchie simple, le détourne des vues de progrès composés, tendance au beau et au bon réunis.

J'ai dû établir cette thèse par un exemple très-matériel et très-sensuel, tiré des plaisirs de la vue, du tact et du goût, dont la voie se trouve dans l'architecture unitaire. Je pourrais établir même démonstration sur les autres sens, et prouver que si on spéculait sur l'ouïe, un moyen de donner l'oreille musicale à la nation la plus fausse d'oreille, aux Français, on n'y parviendrait que par des méthodes et dispositions qui seraient en même temps voie de progrès social et d'acheminement à d'autres garanties que celle de l'ouïe. C'est donc une grande erreur de prétendre que les sens sont des guides trompeurs, comme l'enseigne la morale ; ils sont au contraire des guides très-sûrs en progrès social,

Digitized by Google

pourvu qu'on spécule sur le produit des sens en mode composé, *collectif et intégral*, en application à la masse du peuple entier, et non pas à quelques riches, selon les procédés de nos sciences économiques, dont les fruits ne s'étendent qu'aux classes riche ou moyenne.

Appuyons la thèse d'un exemple tiré du sens le plus impérieux, qui est celui du goût ; examinons les résultats du développement de ce sens en mode composé, collectif et intégral, et en mode simple, individuel et incomplet.

Le goût de la bonne chère n'entraîne les individus qu'à des dépenses ruineuses, des excès préjudiciables ; mais ce goût de bonne chère devient une voie de haute harmonie sociale, s'il est appliqué à la plus grande réunion domestique, 3 à 400 familles. Il devient alors voie d'économie et de concorde par le charme de variété des compagnies, assortiment des caractères et des intrigues, auxquelles se joint le plaisir sensuel. Dans ce cas, l'exercice du sens du goût devient :

Composé, allié à un plaisir spirituel, celui des compagnies intriguées et variées ;

Collectif, étendu à la masse entière par les 3 degrés de chères culinaires ;

Intégral, embrassant toutes les branches et relations qui tiennent au régime des subsistances.

Ainsi la nature, ou Attraction, soit en plaisirs sensuels, soit en plaisirs spirituels, est toujours un guide sûr, pourvu que l'homme sache l'employer selon le mode voulu par Dieu, qui est l'application aux masses les plus nombreuses possible. Je viens d'appliquer cette règle à un plaisir sensuel, qui paraît le plus étranger à la politique sociale. C'est l'architecture combinée, jouissance pour la vue et le tact; on a vu qu'elle conduit très-directement à la branche la plus importante d'association, celle du régime unitaire des subsistances en préparation et consommation.

Là finissent les diatribes de la morale contre les sens, dont on peut dire, comme des autres branches d'attraction : Dieu fit bien tout ce qu'il fit, et il n'y a de vicieux, dans nos passions, que la fausse direction donnée par le mécanisme civilisé, qui les développe, — en essor simple et non composé, — en essor individuel et non collectif, — en essor partiel et non intégral.

C'est de l'accomplissement de ces 3 conditions que dépend l'accord du beau et du bon en emploi des sens, et si nos politiques sociaux avaient envisagé sous ce rapport l'exercice des sens, ils auraient depuis longtemps découvert que la morale est la vraie boîte de Pandore, en ce qu'elle a étouffé toute lumière sur l'emploi des sens, premiers guides que Dieu a donnés à l'homme, des sens dont le plus

Digitized by Google

impérieux, celui du goût, est celui qui fournit la voie la plus facile d'avènement à l'harmonie par une gestion combinée des subsistances.

C'est assez prouver que la nature nous avait ménagé des voies de toute espèce pour sortir de la Civilisation ; il a fallu le génie malencontreux de nos sciences pour manquer des issues si nombreuses et si faciles, mais saura-t-on profiter de la découverte qui nous les enseigne toutes, et le génie de l'obscurantisme dominant depuis 3000 ans, triomphera-t-il encore dans cette conjoncture, ou l'humanité doublement accablée par le fâcheux dénouement de ses illusions industrielles et de ses tentatives en liberté, devrait reconnaître enfin la fausseté de ses lumières et la nécessité de recourir à une science neuve pour entrer dans la carrière sociale, incompatible avec la Civilisation ?

VI.

VICES DES TENTATIVES FAITES EN ASSOCIATION.

Après avoir exposé la méthode naturelle en régime sociétaire, il est à propos de terminer par un examen des fautes commises à cet égard dans les réunions industrielles et les sociétés d'actionnaires qui ont une tendance à l'association. Le mot est bien profané avant qu'on connaisse la chose. Tous les sophistes sont à cheval sur le mot association qu'ils appliquent à des opérations mercantiles, tendant au bien de quelques riches seulement, sans rien faire pour le bien de la classe inférieure.

En conséquence, une société qui voudra réellement fonder l'association, devra éviter dans son titre ce mot devenu vide de sens par l'abus qu'on en a fait. Elle devra s'intituler *Société d'attraction industrielle*, nom qui exprime exactement le résultat auquel on doit toucher et auquel n'arrive aucune des réunions connues.

Il est très-fâcheux qu'aucune de ces sociétés n'entre dans la bonne voie. Une seule qui aurait opéré en mécanisme d'attraction industrielle aurait déjà effectué l'organisation universelle. Il est donc urgent de les éclairer sur la fausse marche qu'elles ont adoptée.

Un poète nous dit :

> Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

C'est ce qui manque à toutes nos sociétés. Les journaux les ont accablées de louanges... sur l'intention sans doute, car jusqu'ici elle n'est couronnée d'aucun succès. Il eût fallu au contraire les critiquer sur ce qu'elles prenaient l'intention pour moyen suffisant, et qu'elles négligeaient de rechercher et mettre au concours la découverte du procédé d'association.

Digitized by Google

Entretemps tous les chefs et sociétaires se sont enivrés de louanges anticipées, et il en résulte que rien n'avance, que l'association n'existe qu'en paroles, et que loin d'avoir donné une impulsion salutaire, on en a donné de vicieuses.

D'une part, on a excité le sophisme, les amis de l'arbitraire, à fonder des réunions monacales-industrielles, qui ne sont que la caricature de l'association et tendent à semer des préventions fâcheuses contre cette entreprise ;

D'autre part, on a rebuté les souscripteurs qui auraient pu s'élever facilement en nombre suffisant, mais qui ne voyant dans ces tentatives que de l'arbitraire sans règle fixe, craignent qu'elles ne servent de masque à l'intérêt particulier.

C'est donc le cas de signaler franchement les fautes commises, afin qu'elles puissent être évitées par une nouvelle société, mieux dirigée que les précédentes.

Le personnage le plus marquant dans ces tentatives est M. Owen. Il s'est emparé du mot association, et l'on est persuadé en Europe qu'il organise l'association. Il fait tout le contraire. Moi-même j'avais bien auguré de ses vues, mais depuis que j'ai lu son discours aux habitants de New-Lanark et ses statuts monastiques, je vois qu'il est imbu de tous les principes les plus opposés au régime d'attraction industrielle et équilibre des passions. C'est tout simplement un moraliste qui veut réprimer les passions par des voies douces, persuasives, mais toujours voies de répression et non pas de développement de la nature.

En général on voit dans les plans des sociétés ou des chefs qui opèrent sur l'association, un penchant pour les vues d'égalité, chose la plus contraire à l'harmonie des passions. J'ai su de bonne part qu'à la société coopérative de Londres, beaucoup de membres donnent dans ce travers politique, et, pour le deviner, il suffirait de voir un plan d'édifice carré fait par l'une de ces sociétés. Or, le carré est la forme la plus inconvenante pour un bâtiment sociétaire, car c'est la forme qui prête le plus à l'égalité et à l'uniformité,

On ne peut pas espérer qu'aucune société convienne collectivement de ses préventions et de ses fausses méthodes. Au contraire, la plus récemment formée, celle de Coop-mut, donne pleinement dans le tort de mépriser l'expérience. Elle se range dans son programme et par son titre même sous la bannière des vieilles erreurs. Car le mot de *Coopération mutuelle* n'est que le refrain des philosophes de tous les siècles. Tous ont répété en différentes expressions que les hommes doivent s'entraider comme frères, idée synonime de coopération mutuelle. Il n'y a donc rien de neuf dans cette *intention ;* mais fut-elle vraiment neuve, elle serait insignifiante si on ne trouve pas un moyen

Digitized by Google

d'exécution, moyen qui ne peut être que le mécanisme d'attraction industrielle; sans lequel on ne verra jamais les classes riches coopérer au soutien des pauvres par une garantie de minimum d'entretien en 3 degrés. Ainsi l'idée de coopération mutuelle est pleinement chimérique sans la découverte et l'emploi du mécanisme d'attraction industrielle.

Mais plus on presse les philosophes par ces arguments sans réplique, plus ils sont rétifs à adopter la conclusion, la nécessité d'un essai en attraction industrielle; — ou s'ils paraissent en goûter l'idée, en vouloir prendre connaissance, ils veulent aussitôt accorder cette théorie avec leurs préjugés, la remanier selon leurs vues erronées. C'est pour cela que j'ai supprimé le chapitre des approximations, qui devait traiter des épreuves sociétaires qu'on peut tenter sur une masse inférieure à 600 personnes. J'aurais donné des règles pour opérer sur 500, 400, 300; mais j'ai reconnu que ces petits essais dans lesquels il faudrait mutiler le procédé, ne tendraient qu'à favoriser les cosaques scientifiques, les entreprises bâtardes, où divers plagiaires travestiraient le procédé à qui mieux mieux, afin de se l'approprier, sinon en tout, au moins en partie. Ces [ ] retarderaient la fondation du véritable mécanisme sociétaire.

Pour accélérer cette fondation, il faut prévenir les corsaires qu'ils ont tout à perdre au plagiat et tout à gagner par une franche coopération. En effet, s'ils feignent d'opérer selon leurs propres idées, n'avoir pas connaissance de ma théorie, et que pour cacher le larcin, ils s'éloignent en divers sens de mes dispositions et en ajoutent de leur cru, on verra qu'ils n'approchent du but, l'attraction industrielle, qu'en raison du plus ou moins de conformité à ma théorie. Dans ce cas ils seront confondus par une compagnie rivale, qui voyant les succès partiels de ma théorie dans les branches où elle est employée, en concluera qu'en l'employant complètement, on arriverait au succès complet. Ils opèreront dans ce sens, et après leur réussite les chefs de la fondation travestie seront éconduits par l'opinion, désavoués comme Américc Vespuce, convaincus d'avoir fait avorter leur opération pour en ravir l'honneur à l'inventeur.

C'est pour prévenir ces lenteurs qu'il convient de former une compagnie décidée à aller franchement au but et provoquer les essais de la théorie d'attraction industrielle sans vouloir enter sur cette théorie les idées particulières de chaque sociétaire. Je viens de démontrer que toutes ces conceptions qu'on croit neuves ne sont encore que les vieilleries morales et politiques sous un nouvel accoutrement.

Des esprits superficiels ne manquent jamais de dire, lorsqu'on leur parle de fonder l'association : « Hé bien ! comment cela s'accordera-t-il avec le Gouvernement? Il empêchera, etc... »

Digitized by Google

C'est bien mal connaître les gouvernements. Ils sont ennemis des nouveautés en affaires sociales, parce que toutes les innovations nommées théories sociales sont philosophiques, tendant à restreindre l'autorité du gouvernement, assujétir les ministres à des responsabilités. Il n'est pas étonnant qu'il se défie de ces théories et qu'il les entrave. Si vous détournez l'eau qui fait agir un moulin, le meûnier ne manquera pas de vous faire un procès. Dans le même sens, les gouvernements ne peuvent manquer d'être en désaccord avec la philosophie et de plus avec les opérations purement industrielles qui lui enlèveraient partie de son domaine. Aussi a-t-il entravé la *société commanditaire de l'industrie*, tandis qu'il n'entrave point d'autres sociétés industrielles comme celle de fructification et de reboisement.

Il en sera de même de l'Association. Le Gouvernement examinera les résultats qu'elle doit produire, et voyant qu'elle agrandira son domaine au lieu de l'entamer, il souhaitera qu'elle obtienne plein succès.

Que veulent tous les gouvernements? Du pouvoir et des trésors. Pour accroître leur pouvoir, il faut qu'ils trouvent le moyen de centralisation universelle. C'est le régime d'attraction industrielle où le gouvernement se trouve directeur de toutes les branches de l'industrie, et où le produit devenant quadruple permet au gouvernement de doubler son revenu, tout en diminuant de moitié la masse relative de l'impôt.

On voit par-là que la route du bien social est fort différente de celle qu'ont prise les philosophes de tous les siècles, et qu'au lieu de restreindre l'autorité et les gouvernements, il faut donner plein essor à leur vœu d'empiètement en autorité et en revenu. Mais il faut fonder leur accroissement de pouvoir et d'impôt par le régime sociétaire qui satisfait les passions de la multitude, en même temps que celles des gouvernements, effet que j'ai mentionné implicitement dans la clause de faire coïncider l'intérêt individuel avec le collectif, et l'intérêt collectif avec l'individuel.

Le vice radical de nos théories sociales est donc de ne pas être en accord direct avec les gouvernements, en association active avec eux, en participation de bénéfice pécuniaire. Aussi les gouvernements n'ont-ils d'autres ressources que de prendre le plus qu'ils peuvent sur leur nation, qui, de son côté, se soustrait le plus possible à leur rapine. C'est duplicité d'action, discordance en finance comme dans tous les régimes civilisés. Établissons cette doctrine plus méthodiquement.

Les gouvernements sont sur la terre l'image de Dieu, non par leur caractère, qui est très-odieux en Civilisation, surtout depuis qu'ils se concertent publiquement pour faire égorger les Grecs, tout en feignant de négocier pour eux; mais ils représentent Dieu à titre de foyers d'unité, centres de direction du mouvement; ils sont sur la terre ce que le

Digitized by Google

Soleil est dans l'Empirée, un pivot de mécanisme, et, par cette raison, Dieu a voulu que les tentatives d'amélioration sociale se conciliassent avec les vues des gouvernements, fussent-ils tous aussi atroces que Néron, Mahomet, etc. Il n'est pas moins nécessaire de concorder avec eux en tentatives de progrès social. Ce qui le prouve, c'est que la nature frappe d'impuissance toute entreprise qui contrarie le gouvernement. On en voit la preuve en système représentatif dans les revers constants de l'opposition que le ministère sait paralyser au moyen d'une majorité vénale, si bien définie par Walpole, qui avait en portefeuille le tarif de toutes les probités parlementaires.

Est-ce faire injure à Dieu que de le supposer consentant à ces infamies? ((ce serait mal le juger que de penser qu'il veuille le règne de la vertu en Civilisation. Il veut assurément le triomphe de la vertu et de la vérité, mais sous la condition que les hommes renonceront à l'industrie morcelée pour passer à l'industrie sociétaire. Tant qu'ils persistent dans l'état de Civilisation ou morcellement, ils sont en rebellion contre Dieu.)) Il doit donc les tolérer par double motif: 1° pour faire connaître aux hommes que la Civilisation est une fausse route, un abîme d'injustice, un cercle vicieux dont ils doivent chercher l'issue et non le perfectionnement; 2° pour observer les règles suivant lesquelles tout devant être faux hors du mécanisme voulu par Dieu, il est dans l'ordre que dans la Civilisation, la Barbarie, le Patriarchat, les chefs et les subalternes trouvent leur intérêt dans la voie du vice, puisque dans l'ordre divin ou sociétaire, ils trouvent leur bénéfice à suivre la voie de la vertu.

Il faut considérer qu'en remaniant et altérant la théorie on ferait avorter l'épreuve, on manquerait les bénéfices et l'honneur de fondation subite et complète. D'ailleurs le public n'a plus de confiance aux subtilités philosophiques, il faut pour le stimuler une théorie vraiment neuve. La voilà publiée; elle donnera un relief éclatant à toute compagnie qui effectuera l'épreuve, et pour cela s'aidera de quelques grands personnages propres à inspirer confiance et déterminer les souscripteurs dans cette affaire, où le pis aller est de doubler le revenu et faire en deux ans sur les curieux admis un bénéfice supérieur au capital.

Je ne prétends pas que la société d'attraction industrielle doive adopter ma théorie, s'enchaîner comme la société coopérative, qui semble dans son programme se ranger sous la bannière de M. Owen, car elle le nomme en toutes lettres comme son oracle politique, bien qu'il ne mette en scène aucun moyen d'association et n'ait obtenu aucun succès par imitation libre.

Digitized by Google

Elle devra, sans se ranger sous le patronage d'aucun homme, s'attacher aux choses, exposer clairement son plan, et représenter que les ressorts qu'elle veut mettre en jeu :

Combinaison domestique et industrielle, — la plus nombreuse et la plus variée en variétés, genres et classes ;

Séances courtes et variées, multiplicité de fonctions ;

Exercice d'une seule branche dans chaque fraction ;

Développement libre des passions ;

Voie de modération indirecte par double contrepoids de plaisirs, — sont en plein contraste avec les méthodes civilisées ; doivent produire des effets contraires à ceux que donne le mécanisme civilisé, produire l'attraction industrielle au lieu de la répulsion industrielle, — et que le monde policé peut s'attendre à voir naître enfin de ce régime le bien que les autres opérateurs se sont bornés à rêver et promettre sans avoir aucun moyen neuf pour le produire, puisque leurs procédés rentrent tous dans les voies de modération directe par sagesse, raison et calcul, voies opposées à la nature et à l'attraction.

Quoique je sois le seul inventeur de cette méthode, la société ne devra pas pour cela considérer ma méthode comme guide suffisant ; mais elle devra dire que M. Fourier ayant le premier donné un traité sur ce point, elle invite les génies sociaux à faire mieux qu'elle, et propose tel prix à celui qui indiquera de meilleures méthodes que celles de M. Fourier pour arriver à l'état de société industrielle naturelle ou état d'attraction industrielle, combinée avec le libre essor des passions.

Lorsqu'une découverte précieuse est publiée, il s'agit de la juger et la faire juger, et ce n'est pas chose facile dans notre siècle, où comme le dit fort bien Thomas, le dernier des crimes qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles.

Aussi voit-on toujours les détracteurs prendre les devants, ils se hâtent d'embrouiller le débat et égarer l'attention en ergotant sur un accessoire insignifiant, pour éviter l'examen du fond et tourner autour de la question *sans vouloir jamais y entrer*. Leur tactique est bien secondée par un public avide de railleries et diffamations, et les accueillant comme passe-temps habituel, sans examiner si elles contiennent un mot de vérité.

La première chose à considérer sur la découverte de l'harmonie sociétaire, c'est que si elle est faite, le monde civilisé est prodigieusement dupe de tarder à en recueillir le fruit, surtout à une époque de malaise général, où les régions civilisées, même en pleine paix, éprouvent plus de mal être que n'en aurait causé jadis une guerre générale.

Digitized by Google

A ces disgrâces du monde industriel se joignent les perfidies du monde diplomatique, provoquant le massacre d'une faible nation dont le seul crime est d'avoir une constitution, plongeant l'Europe dans le deuil, transformant les puissances chrétiennes en disciples d'Odin, dont la suprême jouissance est de boire du sang dans le crâne de leurs ennemis. Fût-il jamais d'époque où l'on put mieux apprécier l'infamie du mécanisme civilisé et le prix d'une découverte qui en ouvre l'issue?

Mais pour porter sur cette théorie un jugement régulier, il faut, selon Condillac et Bacon, remettre l'ordre dans la faculté de penser, cesser de prendre pour art du raisonnement l'art d'abuser des mots sans les entendre, c'est sur cet abus de mots, mal compris, que je vais d'abord disserter, et je choisis le mot dont on a le plus abusé, le mot de bonheur social.

L'idée de bonheur social est chimérique et vexatoire si on ne spécule pas sur un bonheur appliqué à la société entière, aux 3 classes, riche, moyenne et pauvre, aux 3 sexes, hommes, femmes et enfants, aux 4 âges et à toutes les divisions quelconques. C'est de quoi nos systèmes ne tiennent compte. Ils ne travaillent que pour le bonheur de quelques riches en divers degrés, pour celui des hommes, sans tenir compte des femmes ni des enfants, ni de l'immense masse du peuple.

Pour envisager intégralement cette question de bonheur du peuple, il eut fallu, je l'ai dit dès les premières pages de la préface, lui assurer le nécessaire, ou minimum décent en nourriture, vêtement, logement et en *plaisirs;* car si la nature nous a donné le goût des plaisirs, ils sont nécessaires au bonheur. Sans la jouissance des plaisirs on n'arriverait qu'à une [ ] ambiguë, un état mixte entre le bonheur et le malheur. Mais à ne spéculer que sur ce sort bâtard, sur un minimum décent en nourriture, vêtement et logement, il est évident qu'on ne peut pas garantir au peuple ce genre de bien-être avant d'avoir découvert et organisé un régime d'attraction industrielle; à défaut le peuple abandonnerait le travail dès qu'il aurait la garantie du minimum.

Ainsi, tout débat sur le bonheur social et le bonheur du peuple, qui compose la majeure partie du monde social, conduisait d'abord à mettre au concours l'invention d'un régime d'attraction industrielle, c'était la condition *sine qua non*, celle dont on devait s'occuper toute affaire cessante, et c'est pourtant celle à laquelle personne n'a jamais songé, pas même depuis Newton, qui avait frayé la voie en calcul d'attraction.

La société dont je propose la formation n'aura pas cette lacune à déplorer; elle pourra déjà s'étayer d'un calcul très-complet sur l'attraction et se présenter aux souscripteurs comme voie tout-à-fait neuve et garantie contre l'arbitraire des statuts. Telle est la doctrine dont je

Digitized by Google

lui conseille de s'appuyer pour inspirer confiance. Elle pourra sans indiscrétion y joindre une critique des essais déjà tentés et de l'imprévoyance de ceux qui les ont dirigés.

On retrouve même inadvertance dans toute étude sur les autres branches du bonheur social, sur le bonheur des femmes, sur celui des enfants ou des vieillards, et autres classes dont le bonheur ne pourrait naître que des dispositions et jouissances inconnues dans l'état civilisé.

On ne songe point à inventer des moyens de bonheur ; la science ne veut dans aucun cas s'avouer les découvertes qui restent à faire et les mettre au concours. Aussi voit-on avorter successivement toutes les entreprises formées pour améliorer la condition de l'homme social.

Chacune d'elles, avant de mettre la main à l'œuvre, avant même de faire aucun plan d'opérations, devrait prendre en considération que :

1° Le but à atteindre, c'est la garantie d'un minimum d'entretien en échelle graduée, assortie aux 3 classes de fortune ;

2° La voie à suivre pour arriver à ce but, c'est l'invention et établissement d'un régime d'attraction industrielle ;

3° Le ressort à employer pour créer cette attraction, ce sont les séries de groupes libres fonctionnant en séances courtes et variées.

Au lieu d'envisager ainsi le sujet intégralement, se tracer une marche régulière, se rallier à la nature ou attraction, chacune de ces sociétés n'a songé qu'à faire prévaloir ses fantaisies individuelles, comme l'ont fait les fondateurs des monastères. J'ai lu les statuts de ces sociétés et je n'y ai rien vu ou vu presque rien qui s'accordât avec la nature collective ou attraction.

Par exemple elles négligent toutes la première branche d'attraction collective, celle de la bonne chère dont elles ne disent mot et qui est le plus puissant moyen de créer des liens amicaux dans une réunion de 2,000 personnes, pourvu qu'on y organise la gastronomie équilibrée, distribuée en séries de triple classe de fortune, en série sur les variétés d'un produit et de sa préparation, en série sur les assortiments et variétés de compagnies et sur leurs intrigues de plaisir et d'industrie, contrebalançant les impulsions gloutonnes du sens du goût? Cette disposition est la plus féconde source d'attraction industrielle ; c'est la première à laquelle il faut tendre dans un grand établissement, et c'est pourtant ce dont on ne dit mot dans les factums que j'ai lus. On y vante au contraire les pratiques opposées à l'attraction, telles que la sobriété, chose très-opposée au goût général, et surtout aux goûts du peuple masculin, qui est tout dévoué à la gueule et regarde en pitié les autres plaisirs, même l'amour. Sans doute il ne convient pas de pousser aux excès de la table, mais il faut les prévenir

Digitized by Google

par 2 genres de plaisir inconnus aujourd'hui même aux tables des riches. Ce sont :

Le raffinement cabalistique sur la sorte et la préparation, et la culture des mets servis,

Le charme des affinités de caractères et des variétés d'intrigues et de débats dans les compagnies.

Si ces 2 ressorts sont employés en dose convenable, aucun individu ne tombera dans l'excès. J'ai cité à ce sujet un très-faible contrepoids, l'amorce d'une partie sur un mauvais billard, qui suffisait seule à plusieurs jeunes gens pour leur faire quitter précipitamment un bon repas. Or, si vous supposez des contrepoids 20 fois plus puissants, on concevra que le peuple harmonien, quoique très-ennemi de la sobriété et gastronome raffiné, ne donnera jamais dans les excès de la table et qu'il arrivera à la tempérance par l'impulsion de plaisirs multipliés et sans aucun frein de sagesse répressive. Mais cette sagesse harmonique ou sagesse par attraction, tient à l'emploi des contrepoids attrayants, et les contrepoids ne peuvent se trouver que dans le régime des séries de groupes libres et passionnés fonctionnant en séances courtes et variées. Tant que les fondateurs d'établissements sociétaires ne viendront pas se rallier à cette théorie, ils n'opèreront aucun bien, ou bien n'approcheront du bien que dans les détails où ils se rallieront à ladite théorie.

J'ai remarqué, en lisant leurs statuts et principes, que, lorsqu'ils ont quelques vues en attraction, ils s'attachent toujours aux faux emplois, par exemple:

A l'attraction négative ou lien corporatif fondé sur la crainte d'un sort plus fâcheux et non sur le double charme des sens et de l'âme;

Au tarissement d'attraction ou état de choses qui, en empêchant les passions d'éclore, épargne le malheur de ne pouvoir les satisfaire;

A la collision en attraction, ou état de choses qui fait supporter un mal réel et véritable par convenance corporative ou autre.

Telle est l'habitude aussi incommode que dangereuse d'aller nu-pieds, coutume des sociétaires de New-Lanark.

Ces austérités et méthodes négatives n'ont aucun rapport avec la méthode naturelle qui tend au développement des passions contrebalancées par leur grand nombre, leur activité, leurs impulsions alternatives et contrastées. Il est certain que les compagnies d'Angleterre et d'Amérique n'ont aucune idée de cette méthode et opèrent à contresens en attraction; aussi n'obtiennent-elles aucun succès malgré leurs illusions qu'il convient de dissiper très-franchement.

Les établissements de New-Lark et Hoogstraten en Hollande, n'ont trouvé aucun village qui voulût imiter leur organisation, et qui est-ce

Digitized by Google

qui pourrait être séduit par des austérités monacales, comme la manie d'aller nu-pieds? De tels établissements sont des réunions de trapistes et faquirs industriels. Il pourra s'en former d'autres. La multiplication d'un ordre monastique n'est point une preuve de sa coïncidence avec les vues de la nature; les chartreux, les trapistes, font des prosélytes, et les réunions de monachisme industriel formées en Angleterre pourront bien aussi s'étendre par cantons affiliés, mais la pierre de touche en régime d'attraction c'est l'adhésion des gens riches et des savants. Quand on verra tous les millionnaires adopter la coutume d'aller nu-pieds en pays froid et boueux, on pourra croire que cette méthode est conforme à l'attraction. Ce n'est pas avec de tels statuts que M. Owen fera la conquête du genre humain, comme il l'avait annoncé à l'empereur Alexandre (Bruxelles, 1814), et comme il l'a promis récemment encore dans son discours aux habitants de New-Lanark, à qui il vante les charmes de la sobriété, charme très-peu en crédit chez les Anglais. Aussi le genre de vie de New-Lanark n'a-t-il tenté personne, quoique seize années d'existence en aient mis en évidence les prétendues délices. Une vie bien sobre, un travail bien monotone et bien uniforme, comme le tissage au métier, la filature du coton, sont précisément ce qui convient le moins dans une tentative d'association, et si les établissements de New-Harmony-Motherwell et Orbiston ne prennent pas une autre marche, on peut leur augurer même dénouement qu'à celui de New-Lanark.

Il ne suffit pas de changer de méthode, de procéder en sens différent de ceux qui ont échoué, il faut adopter des mesures sûres et conformes aux trois conditions citées plus haut. Je vois des principes tout opposés dans les plans et statuts des compagnies anglaises. J'en vais citer de réminiscence quelques erreurs seulement; j'en pourrais citer au moins cent si j'avais pris des notes.

Parlons d'abord de la société nouvelle, celle de Coopmut, qui doit avoir profité, s'être éclairée par les erreurs de ses devanciers; cependant elle se déclare par le fait *incompétente en théorie;* car elle propose de fonder le plus grand nombre possible de sociétés conformes à son plan. Si elle veut en fonder plus d'une, elle doute donc du succès de la première; elle n'a donc pas foi à sa propre théorie, car si le régime qu'elle propose est attrayant, s'il est conforme au vœu de la nature, il suffira de l'organiser dans un seul canton pour amener le monde entier à l'imiter par le double appât du bénéfice et du plaisir; mais si l'on propose d'en fonder un grand nombre en divers lieux, c'est avouer indirectement qu'on doute de l'influence du premier canton. Si l'on croyait qu'il sera organisé de manière à créer l'attraction

Digitized by Google

industrielle et les harmonies sociétaires, on ne proposerait pas d'en fonder plusieurs; car le premier suffira à opérer l'initiation générale s'il atteint réellement au but, à l'attraction industrielle.

Proposer d'en fonder plusieurs, c'est se dénoncer soi-même, s'accuser d'impéritie, avouer qu'on n'est pas sûr d'opérer selon l'attraction, qu'on n'espère pas que l'aspect du premier détermine l'initiation subite et générale; or, si ce n'est pas par l'attraction que cette société veut opérer, c'est donc par l'arbitraire, par l'esprit de système, par la discipline monacale, comme celle des Bruno et des Bazile, des Loyola; elle veut donc former des monastères industrieux de telle ou telle règle, tandis que d'autres sociétés fonderont des monastères d'une règle différente. L'industrie se trouverait dès-lors comme le clergé, divisée en régulière et séculière. Et que seront tous ces établissements d'industrie régulière? Ils seront une Civilisation de 4e phase bâtarde, une féodalité industrielle bâtarde, et qui, dans son début, pourra bien porter ombrage aux gouvernements, car elle tendra comme les jésuites à un envahissement fédéral isolé du gouvernement, tandis que des Banques rurales qui auraient cette même tendance l'exerceraient d'accord avec le gouvernement et sous sa direction. C'est pourquoi les Banques rurales seraient une Civilisation de 4e phase méthodique et non bâtarde.

L'horoscope que je donne sur ces essais se trouve justifié par une particularité qu'il convient de rapporter.

Lorque M. Owen se rendit en Amérique pour y fonder la réunion de New-Harmony, je témoignai un jour à un Anglais de ses amis combien cette démarche me paraissait inconséquente. « N'est-ce pas, luidis-je, *courir deux lièvres* pour n'en prendre aucun? il commence déjà un établissement nouveau à Motherwell, en pays bien cultivable, où il pourrait réparer les fautes commises à New-Lanark, opérer mieux en réunissant culture et fabriques, et n'ayant pas les capitaux suffisants pour la fondation de Motherwell, il va en tenter une seconde en Amérique, disséminer ses capitaux déjà trop faibles et inspirer de la défiance, car tout actionnaire opinera à réunir ses capitaux sur un seul point pour frapper un coup décisif. On conclura de cette double entreprise qu'il n'est assuré de plein succès ni dans l'une ni dans l'autre; que ce sont des spéculations aventureuses et cachant des vues mercantiles sous des dehors philantropiques. On dit que ses souscripteurs se ralentissent déjà; cela est aisé à croire, s'il opère de manière à causer de tels soupçons. » Sur ce on me répondit: Il fait cette entreprise de New-Harmony parce qu'il veut *placer un de ses fils!!!* Étrange illusion de l'amour paternel! il croit travailler, se persuade qu'il travaille au bien du genre humain, et avise au placement d'un de ses fils! mais

Digitized by Google

analysons dans ce [ ] des conséquences plus graves. Ces réunions soi-disant philantropiques auront donc à leur tête un suzerain industriel qui sera ce qu'est l'abbé dans un monastère, ou le châtelain dans une bourgade; il aura la meilleure part en profit et la moindre en besogne. Ce sera tout à point une féodalité industrielle, une 4e phase de Civilisation en mode bâtard, sans intervention du gouvernement, ni association directe avec lui. Peut-être, au lieu d'un suzerain, d'un titulaire de sinécure, en créerait-on une demi-douzaine dans chaque réunion de ce genre. Ce serait une petite oligarchie industrielle dont les chefs masqueraient cette féodalité par exercice de quelque branche de travail très-facile, ainsi que cela se pratique en administration. Si M. Owen avait connaissance du régime sociétaire et de ses résultats, il saurait que les enfants du fondateur, eût-il une lignée aussi nombreuse que celle de Feth-Ali-Schah (soixante-cinq garçons et soixante-cinq filles), seront tous bien placés comme adoptifs du genre humain, dont leur père sera le libérateur. On s'empressera de leur offrir le seul genre de sinécure qui existe en harmonie, la présidence héréditaire des divisions administratives, qui sont de 13 degrés, depuis celle du globe entier jusqu'à celle d'un canton. D'ailleurs, du moment où l'association existera, tout le monde sera placé, personne ne songera à pourvoir ses enfants, car l'harmonie saura que tout jeune homme, toute jeune fille avanceront sans peine dans les diverses fonctions dont la nature leur aura donné l'instinct et jouira dans tous les cas d'un minimum supérieur au sort de nos bons bourgeois. Si donc M. Owen pense que dans l'état social qu'il veut fonder, les pères auront encore le souci de placer les enfants, comme il l'a pour les siens, il prouve par cela seul qu'il ne connaît pas le régime sociétaire, les résultats de l'attraction industrielle.

Je sais qu'il n'est pas suspect de cupidité, il a même fait ses preuves de désintéressement en refusant de prendre aucune part dans les bénéfices de l'établissement de New-Lanark. C'est encore une faute de mécanisme qu'il a commise, car, en régime sociétaire, les coopérateurs, tous, sans exception, doivent être co-intéressés et rétribués selon leurs 3 facultés : capital, travail, talent.

Ainsi le désintéressement et beaucoup d'autres vertus peuvent être nuisibles en association, si on les pousse à l'excès. J'ai déjà expliqué en quel sens le désintéressement peut fournir des contrepoids utiles, mais en équilibre de passions, les excès de vertu ne valent pas mieux qu'aujourd'hui ceux de vice.

Ces calculs d'attraction et d'équilibre en passion sont complètement ignorés de ceux qui opèrent dans les sociétés anglaises, et d'ordinaire tous les détails qu'on en apprend sont des contre-sens d'attraction. Der-

Digitized by Google

nièrement les journaux nous donnèrent pour nouvelle de la *société de* New-Harmony, *qu'elle va faire une gazette*. Ce sera un contre-sens de plus en attraction, car le travail de l'imprimerie est des moins attrayants, et je me serais bien gardé de l'admettre dans la liste des travaux indiqués pour la phalange d'essai. Il est du nombre de ceux qui ne deviendront attrayants qu'au bout d'une dixaine d'années, quand les intrigues industrielles seront élevées à très-haut degré. De là je présume que la société New-Harmony n'a aucune méthode en mécanisme d'attraction, qu'elle est comme les autres, monacale et asservie à des statuts plus ou moins arbitraires.

On trouve à chaque pas semblables inconséquences dans les statuts et discours de ces sociétés. Par exemple, j'ai lu souvent dans leurs plans relatifs à l'enseignement et l'emploi des enfants le mot *récréation*, puis des idées spéculatives sur l'emploi des instants *de récréations*. Les enfants, dans ce régime, se seront donc ennuyés au travail ou à l'étude? car toute récréation suppose des précédents ennuyeux qui exigent un délassement d'esprit ou de corps. Ces enfants, dans leurs travaux et études, n'auront donc pas opéré par l'attraction, par stimulant d'un plaisir composé ou double charme? Si les enfants ne sont pas en attraction, les pères y seront encore moins, car les enfants sont la classe la plus aisée à amener à l'attraction industrielle.

On ne connaîtra pas de récréation en régime sociétaire, les enfants n'en voudront pas plus que les pères; tous regarderont en pitié les cartes, les quilles et autres amusements de Civilisation perfectionnée, et, au lieu de séances récréatives ou distractions à l'ennui, ils auront besoin de séances lénitives, ralentissements de plaisir, passage du bonheur composé au simple; car une journée à douze séances consécutives en bonheur composé causerait une tension trop forte dans le physique et le moral; c'est pourquoi il faut, pour l'équilibre matériel et spirituel, des calmes de bonheur, des séances de plaisir simple, comme la lecture des gazettes et autres menus passetemps faisant diversion quatre à cinq fois par jour à la véhémence des plaisirs composés. C'est un effet contraire à celui qu'on nomme *récréation* ou restauration des corps et des esprits abattus par la fatigue et l'ennui.

Ainsi, sur ce qui touche aux récréations, à l'éducation, au travail et à tous les détails de la vie, nos faiseurs de systèmes n'ont aucune idée qui ne soit en opposition tranchée avec le régime sociétaire. Toutes leurs dispositions sont des contresens *de chose et de mot*, ainsi qu'on vient de le voir au sujet des récréations. En croyant spéculer sur l'association, ils n'ont que des méthodes antisociétaires, et pour leur donner des notions justes sur ce sujet, il faudrait, disent fort bien Condillac

Digitized by Google

et Bacon, *refaire* en eux l'entendement *humain*, *remettre* chez eux *l'ordre dans la faculté de penser, leur faire oublier tout ce qu'ils ont appris*, car leurs connaissances acquises n'ont abouti qu'à leur fausser le jugement sur tout problème d'association et d'attraction, et il est bien plus aisé, comme le pense Condillac, d'instruire sur ce genre ceux qui n'ont rien étudié que ceux qui, ayant beaucoup lu et beaucoup écrit, sont imbus de *préjugés qu'ils prennent pour des principes* et considèrent comme *art du raisonnement l'art d'abuser des mots sans les entendre.*

Aussi ont-ils déjà tellement dénaturé le sens du mot *association*, qu'il n'existe plus une idée juste sur ce sujet, et qu'on n'a pas même posé les bases en ce genre d'étude, comme la garantie de minimum gradué, le concours de l'intérêt individuel avec le collectif, condition qui suppose le moyen d'arriver à la fortune par le plaisir et la vérité.

De là vient que, lorsqu'on me propose de lire ces systèmes arbitraires sur l'association, je m'y refuse, sachant bien qu'ils sont tous au niveau les uns des autres, et qu'on y trouve autant de contresens que de phrases, comme l'idée de récréation que j'ai disséquée plus haut. Lorsque je leur dis ces fâcheuses vérités, ils prétendent que je m'exprime grossièrement. Sans doute la vérité est très-grossière; aussi ne la dit-on jamais à la cour, on ne la hasarde avec le beau monde que sous un déguisement, au bal masqué. Colomb et Galilée étaient des grossiers quand ils disaient à leur siècle : Vous jugez tout à contresens de la raison. Newton, Linnée, Harvey, Copernic, étaient des grossiers quand ils contredisaient leur siècle et heurtaient de front ses préjugés, et lui prouvaient que ses opinions dominantes étaient des absurdités. Il est bien certain que les vrais inventeurs sont très-grossiers dans leurs opinion; de là il suit que les écrivains qui disent des choses flatteuses pour le siècle et le monde civilisé, n'apportent aucune découverte. Si l'on désire des méthodes sûres en association, on doit se résoudre à entendre des avis fâcheux, comme l'est toujours la vérité, et souffrir que je leur dise avec Bacon et Condillac : Refaites votre entendement sur ce qui touche à l'association; renoncez à prendre pour des principes vos préjugés, vos illusions, vantant la morale simple qui veut faire aimer la vertu pour elle-même, sans l'appuyer du bénéfice et du plaisir.

Il faut franchir un pas pénible pour l'orgueil, se résoudre à reconnaître que tout est faux dans les doctrines civilisées comme dans les esprits, parce qu'en politique et en morale ils suivent toujours la méthode simple au lieu d'adopter la composée, seule compatible avec l'attraction. Aussi arrivent-ils toujours à l'opposé de leur but; par exemple veulent-ils amener le peuple à la sobriété, en le modérant par

Digitized by Google

raison, le peuple ne veut pas entendre à leur sagesse, parce qu'elle est ressort simple; mais si, à l'intempérance, on oppose un ressort composé, un double plaisir comme les cabales gastronomiques et le charme des réunions bien assorties, vous verrez le double contrepoids obtenir un plein succès. Il en est de même de la liberté, qui, en mode simple, ne produit que désordres de toute espèce, et l'on a vu qu'en commerce, pour établir la vraie liberté, les garanties respectives, il faut un monopole composé, une régie à double contrepoids, comme celle de la monnaie.

Parmi les erreurs que je nomme politique simple, espèce de simplisme, la plus funeste, celle qui a entraîné toutes les autres, est d'employer la raison isolément, la séparer de son premier appui, qui est Dieu. Si la politique, avant de rien statuer sur l'ordre social, eut pris pour règle de s'étayer de Dieu, scruter méthodiquement ses vues, elle serait arrivée tout droit au calcul de l'attraction passionnée.

Si Dieu a permis que l'homme s'initiât depuis Newton et Képler aux théories les plus transcendantes de l'équilibre de l'univers, il ne veut sans doute pas nous cacher les lois d'un équilibre plus utile à connaître, celui des passions et des relations sociales, sur le mécanisme desquelles il a dû statuer avant de créer les mondes et leurs habitants. Ce raisonnement conduisait en droiture au calcul de l'attraction, seule voie que puisse employer l'homme dans la recherche des vues de Dieu.

Aussi ai-je indiqué comme principale issue de Civilisation la foi intégrale en Dieu et l'espérance en l'universalité de sa providence. Mais l'esprit religieux est ridiculisé par la politique moderne. ((Que ne se rallie-t-elle au moins aux appuis naturels de l'esprit humain, à la géométrie? Qu'elle adopte pour règle dans ses tentatives que s'il y a unité dans le système de l'univers, il doit exister une théorie d'harmonie géométrique pour le monde social comme pour le monde matériel, et qu'il faut recourir à une politique sociale calquée sur la théorie newtonienne d'équilibre matérielle de l'univers. Il faut donc fonder une société de *Coopération newtonienne*, continuant la théorie de Newton et l'appliquant du matériel au passionnel. En se traçant cette marche, on ne risquera pas de tomber dans l'arbitraire des statuts; la politique n'agira plus en mode simple, fondé sur la raison seule, mais en mode composé, puisqu'elle associera la raison à un de ses appuis naturels, qui est la géométrie. Telle est la base du plan que je pense proposer à ceux qui voudront fonder une société propre à obtenir la confiance et réunir en peu de temps les capitaux nécessaires à la fondation d'une phalange d'harmonie sociétaire)). Elle ne veut s'étayer

Digitized by Google

daucun arbitre, pas même de l'expérience qui constate si bien que la Civilisation est un cercle vicieux et qu'on n'en peut espérer aucun bien, puisqu'elle n'arrive au bien que par dérogation à ces caractères, comme on le voit dans le régime du mouvement qui est tout-à-fait hors de la sphère des méthodes de libre concurrence dont il est l'antipode.

VII. TRANSITIONS EN GARANTISME.

(29e cahier, cote 10.)

Les germes de pleine Civilisation sont l'art nautique et la chimie expérimentale. La civilisation n'est qu'un avorton industriel tant qu'elle ne possède ni la boussole et l'art nautique, ni les connaissances chimiques. Du moment où elle acquiert ces 2 moyens, l'industrie tient du plus au moins le gouvernail de la politique, où elle ne joue qu'un rôle subalterne dans les deux premières phases de la Civilisation.

Aussi les gouvernements se montrent-ils aussi stériles que leurs beaux esprits quand ils veulent ramener la féodalité directe et seigneuriale (1re phase) qui n'est pas possible. Car le commerce empiète et s'emparera de la féodalité composée ou Banque rurale qui anéantirait la simple et dévorerait les seigneurs même par le prêt usuraire. Le Commerce en Civilisation doit finir par tout dévorer, pour peu qu'il soit moins [ ] que dans son état actuel, où quoique réduit au seul instinct, il marche encore assez rapidement à l'envahissement.

Aussi aperçoit-on une tendance confuse à un nouvel ordre. On parle d'association sans oser aborder le problème. C'est dans l'agriculture que l'association pourrait aborder le bien et personne ne songe à l'y introduire. Aucune société savante n'a mis au concours l'invention d'un procédé pour associer 300 familles villageoises. On tomberait donc dans le faux régime d'association, comme on est tombé dans le régime du commerce mensonger et complicatif. Ce serait l'entrée en 4e phase de Civilisation.

Cette 4e phase ou féodalité industrielle a 2 germes fort inconnus, quoiqu'ils soient sous les yeux de tout le monde, les *Monts-de-piété* et les *Maîtrises exclusives*.

Les Monts-de-piété, si on les étendait à l'agriculture, deviendraient bientôt propriétaires d'une moitié du territoire, même sans prêts à un taux usuraire, tant de gens par inconduite ou mauvaise gestion, ou mal réel, sont hors d'état de rembourser. Un Mont-de-piété par contre préserverait encore de l'usurier, qui souvent absorbe en quatre à cinq ans la propriété de l'emprunteur. ((Aussi voit-on s'établir des caisses hypothécaires qui prêtent à un taux modéré et qui acquièrent encore

Digitized by Google

beaucoup de domaines par suite de non paiement. Ce sont des Monts-de-piété ruraux.)) Une agence générale de ce genre pourrait bien vite réaliser le plan de ceux qui parlent de monétiser le terrain. Pour le monétiser il faut le posséder, afin que le papier émis ait une garantie. Or, dès qu'un gouvernement aurait acquis par les Monts-de-piété ruraux la moitié du territoire, il pourrait bien émettre des billets jusqu'à concurrence du quart, ce qui est déjà plus que suffisant à l'entretien de sa dette.

Les diverses compagnies à qui on affermerait cette branche d'industrie formeraient une féodalité industrielle, une ligue possédant dans chaque canton la majeure partie des terres.

A mesure qu'elles acquerraient, elles logeraient les familles pauvres, à qui on fournirait, au moyen de jardins et fabriques, un travail assuré.

Ce serait pour tout gouvernement un moyen facile de duper et maîtriser les peuples. Il tiendrait la classe pauvre en domesticité directe et l'amorcerait par un petit intérêt sur quelque branches de fabrique et culture. Les impôts de cette classe seraient avancés sans poursuite et sans frais par les Monts-de-piété ruraux ou Banques rurales, ou fermes commerciales, comme vous voudrez. Ce régime procurerait au ministère en France la nomination de 300,000 fonctionnaires, à 25 par canton. Les villes auraient des moyens d'imiter ces établissements et assujettir la classe ouvrière, but où on tend pas les livrets.

Ainsi le peuple, en moins d'une génération, tomberait insensiblement en servage féodal industriel. Nos gens à projets fiscaux sont bien stériles de n'avoir pas eu l'idée de cette opération, qui constitue la 4e phase de Civilisation.

Elle présenterait des illusions de bien-être et de moralité : secours assuré aux malades et infirmes des campagnes, caisse d'épargne universelle, discipline du menu peuple, qui serait dès l'enfance élevé dans l'édifice communal, action unitaire en agriculture par toutes les fermes communales, qui opérerait selon les instructions ministérielles de la capitale, selon le plan donné par un comité central de la capitale (on serait assuré qu'un procédé utile en agriculture serait introduit à jour fixe dans tout un empire), abolition de l'usure individuelle, précautions contre la famine par silos communaux, grande épargne du combustible et voie de restauration des forêts, entrepôt des denrées du du peuple et local salubre, bien pourvu et géré bien économiquement.

Ces fermes feraient d'énormes bénéfices auxquels participerait le gouvernement, mais le pauvre serait tenu sévèrement et passerait de la pauvreté accidentelle à la pauvreté fixe et méthodique. On le grugerait collectivement au lieu de le pressurer individuellement. Absorbé

Digitized by Google

peu à peu par les fermes rurales, le peuple se trouverait retombé en esclavage industriel, moins fâcheux certainement que l'esclavage militaire qu'on établit en Russie.

Ainsi, la Civilisation en 4e phase doit finir, comme elle a commencé en première phase, par une féodalité différemment organisée. C'est un effet de la loi de contact des extrêmes qu'on retrouve en mal comme en bien, dans tous le système de la nature.

Un autre germe de féodalité industrielle est la maîtrise en nombre fixe, en monopole corporatif, s'emparant d'une branche d'industrie. Les gouvernements réalisent dans divers genres cette méthode, en s'emparant de quelques branches de commerce, du sel, du tabac, du vin, de l'eau-de-vie. La cour d'Espagne vient de s'emparer du commerce de la morue; celle de Perse fait le monopole de l'eau. Rien n'empêcherait de pousser plus loin cette méthode et de réduire le commerce en monopole fiscal universel. On pourrait motiver l'opération sur ce que le commerce est devenu si trompeur, que le gouvernement ne pourra pas l'être autant et classera plus fidèlement les qualités.

Les besoins, la pénurie fiscale animeraient bientôt ces deux innovations. Alors la féodalité industrielle commencerait par les villes et le commerce pour s'étendre de là aux campagnes et à l'agriculture.

Après avoir indiqué les moyens d'atteindre au lien sociétaire, je dois, par forme de contre-preuve, dissiper les illusions qu'on se fait sur l'état civilisé, et prouver que toutes les prétentions au perfectionnement, aux garanties sociales, ne sont autre chose qu'une tendance à sortir de la Civilisation et s'élever à un échelon supérieur, celui du Garantisme.

Il est donc absurde d'associer les deux idées, garanties sociales et perfectionnement de la Civilisation, puisque toutes les garanties collectives sortent du système civilisé, et que lui-même est obligé de déroger à ses principes toutes les fois qu'il veut obtenir une garantie collective.

Il est visible que l'esprit humain fait des efforts pour établir les garanties sociales, c'est-à-dire entrer en 6e période. Jusqu'à présent il n'y a point réussi; les garanties n'existent qu'en rêve et nullement en réalité. Aussi manque-t-on de la plus importante, celle du travail et du *minimum* d'entretien.

Après 3000 ans de trophées en industrie, n'avoir pas même réussi à garantir le travail et le nécessaire au peuple, c'est vraiment marcher à pas de tortue dans la carrière sociale. Cependant l'on manifeste un ardent désir de connaître les progrès futurs et possibles du genre hu-

Digitized by Google

main, témoin cette phrase extraite d'un journal français, à qui je réponds en regard :

C'est en consultant avec attention, patience et sagacité les annales du genre humain, en observant et comparant les nations dans les périodes successives qu'elles ont traversées (*a*), en creusant au fond des abymes qui séparent quelquefois ces périodes (*b*), c'est surtout en cherchant à mieux connaître la nature de l'homme, à saisir les rapports mystérieux (*c*) qui existent entre son organisation et son intelligence, qu'un homme supérieur pourra tracer d'un pinceau hardi et fidèle, le véritable tableau de la civilisation, les progrès possibles et futurs du genre humain (*d*).

a. — Elles en ont traversé 5 et ne sont pas arrivées à la 6e, qu'elles invoquent sous le nom de garantie sociale.

b. — Il ne faut pas tant creuser : on verra que le minerai est à fleur de terre ; c'est le calcul de l'attraction le plus facile de tous.

c. — Pour saisir ces rapports il eût fallu étudier l'attraction passionnée et l'analogie du monde matériel au spirituel : rien de mystérieux que dans l'imagination de ceux qui allèguent impossibilité pour esquiver la recherche.

d. — Ce progrès possible est, dès à présent connu en tous échelons ; c'est l'entrée en périodes 6, 7 et 8. Quant au tableau de la civilisation, je vais le tracer d'un pinceau fidèle, nommé rudesse : ce n'est guère le moyen de plaire.

Tant qu'on n'étend pas les garanties au peuple, on reste dans le cadre de la Civilisation, puisque les garanties régulières doivent être collectives, embrasser tout le corps social, toutes les classes, réaliser leurs vœux généraux, opérer à contre-sens de nos assemblées représentatives qui, envoyées pour diminuer les impôts et charges publiques, n'aboutissent toujours qu'à les accroître. Aussi sont-elles un perfectionnement réel de la Civilisation, en ce qu'elles perfectionnent le pillage et la duplicité d'action, agissant en apparence pour le peuple et en réalité contre lui.

Notre système social dépouille l'homme des droits naturels dont il jouit dans l'état sauvage, savoir : cueillette, pâture, pêche, chasse, ligue intérieure, insouciance, vol extérieur. Il faut donc lui garantir en compensation ce travail auquel on le condamne, lui assurer un travail fructueux et adapté à ses moyens ; enfin un *minimum* ou nécessaire pour le cas où ce travail lui manquerait.

Les gouvernements ont si bien reconnu la justesse de ce principe, qu'ils assurent à leurs employés militaires des pensions de retraite et des casernes de vétérance, puis aux employés civils, dans le cas de

Digitized by Google

vieillesse et de retraite, des fonds de réserve formés d'une retenue annuelle sur le traitement des employés valides.

C'est une mesure fort sage, mais qui sort du système civilisé, puisqu'elle oblige solidairement les masses pour l'individu. Pourquoi n'est-elle pas étendue à tout l'ensemble?

Nos sciences politiques s'apitoyent sur le fléau de l'indigence, qu'elles appellent opprobre éternel des sociétés civilisés. Le remède est bien connu, le principe est bien mis en pratique dans la coutume des fonds de retraite; il ne s'agit que d'appliquer à la société entière ce que le gouvernement fait pour ses employés civils et militaires. C'est donc la société entière qui doit s'engager pour assurer le *minimum* à ses membres indigents.

La méthode à suivre dans cet engagement est des plus simples. Elle consiste à obliger solidairement les 4 groupes, c'est-à-dire toutes les corporations d'Amitié, d'Amour, d'Ambition et de Familisme, à qui tient l'individu. Nos politiques ont voulu renvoyer ce soin à la famille qui s'y refuse et avec raison. Le secours doit être formé par les 4 groupes dans l'ordre suivant :

Amitié. — Elle n'engendre dans l'état actuel aucune corporation. C'est une lacune politique; il fallait, selon les lois de garantie collective, que les amis dans tout le cours de la vie, se confédèrent, s'obligent par un secours. A défaut il arrive que si un un homme, tombé à 50 ans dans l'indigence, réclame le secours de 10 hommes qui auront été très-liés avec lui à l'âge de 25 ans, il s'en trouvera 9 sur 10 qui le méconnaîtront, effet qui n'aurait pas lieu s'il existait un engagement corporatif. Les 9 anciens amis de celui qui est dans le besoin seraient obligés, selon leurs moyens, de se cotiser pour lui procurer un travail convenable, ou un quart du minimum d'entretien en 1re, 2e, 3e classe, selon le cas.

Mais aucun ami ne voudrait souscrire à pareil engagement, ou du moins très-peu y consentiraient si les 3 autres groupes n'étaient pas appelés à intervenir.

Ambition. — Elle forme de nombreux liens dans le cours de la vie. Tous ceux qui ont été associés, coopérateurs en affaires d'intérêts, doivent être obligés pour un quart de *minimum*. L'engagement doit s'étendre aux [ ]. Ainsi les chefs de maisons opulentes doivent contribuer à la formation d'une caisse de secours, destinée aux domestiques vieux et pauvres, et de même les domestiques enrichis, pour leurs confrères indigents, — sauf à graduer les doses de secours, selon le cas de boune ou mauvaise conduite.

Amour. — Il n'est rien de plus ingrat que les amants. Une fois ma-

Digitized by Google

riés, ils oublient et laisseraient périr de faim toutes leurs maîtresses. Le mariage, dans notre système social, est un foyer d'égoïsme qui étouffe toute charité. Dans la société des garanties collectives les amours interviendraient pour un quart dans cette prestation du *minimum*.

L'engagement serait assez délicat quant aux femmes, qui ne peuvent pas avouer le lien. Il y aurait des dispositions à prendre à cet égard. Je crois inutile de les exposer ici, et je me borne à établir le principe d'intervention de l'amour pour un quart du fonds de garantie.

Familisme. — Lorsque la famille n'aurait qu'un quart à fournir, elle cesserait de méconnaître l'obligation, et ce quart serait bien facile à percevoir sur les parents de divers degrés.

D'ailleurs les perceptions ne seraient pas individuelles. Chacune des 4 corporations aurait sa caisse générale dans toute ville et dans tout canton, et cette branche de secours serait organisée de manière à ce que l'individu n'aurait point de sommation personnelle à adresser.

Je sais que ces [ ] ne sont pas praticables en Civilisation, mais redisons qu'il s'agit ici d'une société qui n'est plus la Civilisation

Ce genre de secours dont nous n'avons aucune idée, ne serait en garantie sociale que moitié du remède contre l'indigence. Il faut au secours joindre le préservatif et assurer du travail à celui qui en sollicite. Mais comment notre système social est-il organisé à cet égard? On n'a pas fait le premier pas en garantie de travail. On nous vante les prodiges industriels de nos manufacturiers qui, périodiquement, condamnent leurs ouvriers à la misère par une opération qu'on appelle *mettre bas les métiers*. Vous verrez fréquemment dans Lyon, Paris, Manchester, Leeds, des ouvriers réduits tout-à-coup à la mendicité parce qu'on a mis bas les métiers.

Mais lorsque les métiers étaient en activité, le chef de fabrique faisait de grands bénéfices, et après qu'il a gagné des millions avec ses ouvriers, il en est quitte pour les envoyer mendier si le temps devient moins favorable. C'est une législation commode pour les riches, mais est-elle juste et doit-on s'étonner de la ténacité de l'indigence tant qu'on néglige à ce point les préservatifs les plus [ ], comme l'engagement proportionnel des chefs de fabrique pour le soutien des ouvriers pauvres, selon les services de l'ouvrier et les facultés des chefs?

Tels sont les droits et secours qu'il faudrait songer à assurer au peuple, au lieu de lui garantir une souveraineté dont il n'a que faire, et ce n'est pas seulement à la ville, mais avant tout dans les campagnes que ces précautions seraient nécessaires. J'ai décrit à la fin du 14e chapitre l'espèce d'établissement qu'on devrait fonder dans chaque petit

Digitized by Google

canton de 1,500 à 2000 habitants [Comptoir communal], pour assurer travail et secours au peuple. Cet établissement serait susceptible de divers développements dont je n'ai point parlé. Il serait universellement établi dans la 6e période. Il tendrait surtout à faire disparaître ces amas de chaumières dont l'économie moderne fait trophée et où la culture est exercée au plus mal.

Dès l'avènement en demi-association (6e période), on s'occuperait à agglomérer tous ces ramas de misérables, manquant de tout ce qui est nécessaire en exercice agricole : on leur donnerait un intérêt sur les travaux de ferme, jardin, étables et fabriques dont serait pourvu le grand établissement nommé Comptoir communal ou Banque rurale.

Loin de pourvoir à ces garanties collectives qui embrasseraient les masses de la population et les porteraient sur l'agriculture, notre politique ne s'occupe qu'à accroître les plaisir des riches. Elle ne fait trophée en industrie que de ce qui est inutile à la masse. Quel fruit le peuple a-t-il retiré de ces productions exposées fastueusement au Louvre? En est-il moins misérable, et ce progrès industriel n'est-il pas la honte de l'industrie et de la science tant qu'il n'aboutit qu'à aggraver les misères du peuple, d'autant plus malheureux dans le système actuel que les fluctuations de l'industrie exposent souvent les manufactures à la stagnation?

D'ailleurs, jouit-il de quelque bonheur dans les ateliers de grande manufacture? Il y est au supplice, et il sera heureux dans la demi-association ou 6e période, parce qu'alors toutes les manufactures seraient transportées à la campagne, et que le peuple exercerait à la fois aux ateliers, aux jardins, aux basses-cours, etc., selon le vœu de la 11e passion, de l'Alternante, à qui il faut, comme à toutes les autres garanties, un essor. Point de bonheur pour l'homme sans l'essor des passions!

La Civilisation sait établir bon nombre de petites garanties pour la classe riche : telles sont les assurances, les hypothèques; mais elle ne sait pas garantir au pauvre son premier besoin, le travail et le *minimum*.

Examinons plus en grand cette absence de garantie et la nécessité d'un plan général à cet égard, plan qui tendrait à sortir de la Civilisation, puisque l'ensemble des garanties forme une période sociale distincte entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Sur l'agriculture il faudrait que la Civilisation trouvât le moyen de se garantir contre elle-même. Son agriculture est désordonnée en tous sens et destructive des climatures par l'excès du défrichement, par le déchaussement des montagnes et le tarissement des sources. La France, en 1323, a perdu 300 millions sur le défaut de maturité des ven-

Digitized by Google

danges, dont la valeur cette année ne s'éleva pas à moitié de ce qu'elle eût été en cas de maturation. Voilà le produit de ces cultures désordonnées qui ont déchaussé les Alpes, les Pyrénées et autres chaînes. Qu'on se vante après cela d'avoir fabriqué des schalls ! Il faudrait beaucoup de schalls pour compenser 300 millions, qui encore ne sont qu'une des plaies de l'agriculture. J'ai ouï dire à des gens instruits que la récolte du blé avait failli manquer en entier par un de ces vices d'intempérie qui, prolongé trois ou quatre jours de plus, aurait anéanti la majeure partie des moissons. Et comme ces vices vont croissant dans tous pays, ce serait ne rien faire que d'y remédier localement. Il faut une restauration générale, comprenant tout l'occident d'Europe, et, pour mieux dire, tout le Globe ; car les climats viciés influent sur les régions voisines. Mais la Civilisation, avec ses lois et ses gardes, ne peut même pas restaurer un seul canton. Jamais elle n'entreprendrait les opérations nécessaires comme le rechaussement des montagnes. Elle n'est qu'un pygmée pour de pareils travaux, et il est clair qu'il faut pour les effectuer une autre société apte à généraliser les entreprises de restauration.

Tel serait l'effet du comptoir communal, qui, dans le régime des garanties, enrôle et régit toute la classe populaire. A peine fondé sur un point, il s'organiserait partout, vu l'appât de double garantie qu'il présente aux riches contre la misère et la dépravation du pauvre, aux pauvres contre l'indigence et l'ennui.

Dès-lors les forêts seraient en peu de temps restaurées par double voie : par la grande économie de combustible qu'opèrerait le comptoir communal et par l'économie de temps attachée aux grandes réunions agricoles et domestiques. Chaque individu aurait par cette réunion au moins cent cinquante jour d'économie à donner à la replantation et au rechaussement qui s'exécuteraient en tous les lieux, parce que les Régences de chaque comptoir communal seraient soumises à l'action unitaire, opérant selon les instructions données par le ministère, et que tous les gouvernements s'empresseraient de former chez eux un établissement si avantageux par les gouvernements et les peuples.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le comptoir communal avancerait l'impôt de toutes les classes inférieures qu'il enrôlerait et occuperait.

Il resterait à établir même ordre parmi les peuples des villes. Ce serait l'effet d'une disposition à peu près semblable appelée Ménage progressif. Elle naîtrait d'elle-même à la suite du Comptoir communal. Je me borne à faire observer que c'est par l'agriculture qu'il faut commencer la restauration de garanties sociales, principe fort inconnu des modernes, qui sont exclusivement occupés des peuples des villes et des

Digitized by Google

manufactures, sans tenter ni proposer aucune opération de garanties en faveur du peuple des campagnes.

Celui-ci une fois organisé en état de bien-être cesserait de se refouler sur les villes, qui verraient au contraire les ouvriers se retirer dans les campagnes, pour y jouir du charme de combiner leur travail avec celui des jardins, étables et cultures, bien plus agréables à l'homme quand on est pourvu d'un beau mobilier agricole, comme le serait celui de tout Comptoir agricole.

Mais, dans l'état actuel, l'agriculture, par défaut de mobilier, est le tourment du peuple des campagnes, comme la fabrique, par la monotonie et la longue durée des fonctions, est le tourment de l'ouvrier des villes.

Si, de l'agriculture, nous passons au commerce, on y verra des garanties encore plus illusoires qu'en agriculture. Les gouvernements l'ont senti au sujet de la monnaie, dont ils se sont emparés en tous pays.

Le commerce est, comme l'ensemble du mouvement, sujet à deux méthodes : l'ordre mensonger ou concurrence individuelle, et l'ordre véridique ou concurrence sociétaire.

L'ordre mensonger présente une foule de caractères odieux, vraies monstruosités politiques, telles que la propriété intermédiaire, l'estimation arbitraire, la monnaie individuelle, le mouvement parasite, les monopoles divers, la fraude garantie, l'insolidarité, l'agiotage, l'usure, la banqueroute, etc., etc.

Il est facile d'entrevoir que cet échafaudage de vices tomberait dès le lendemain de la formation du comptoir communal : car, comme ils enrôleraient dans chaque canton environ la moitié de la population, ils auraient une consommation assez forte pour faire en droiture leur approvisionnement et même celui des familles non enrôlées. Ils s'associeraient pour établir dans les ports et lieux d'entrepôts des agences non libres, très-subordonnées, et non propriétaires de denrées. Ces agences feraient venir en droiture des cargaisons de sucre et produits exotiques, et enverraient en droiture les produits indigènes. Là finirait le commerce indirect et mensonger ; il serait réduit à fort peu de chose, à quelques objets de luxe dès l'entrée en 6e période.

Les moyens à mettre en jeu se bornent à trois passions chéries en secret de tout le monde (Cab. Pap. Comp.), et qui jouissent de l'inestimable propriété de créer l'attrait industriel partout où elles sont appliquées combinément à des séries de groupe. Le mode d'exécution n'est autre que l'opposé de nos coutumes. Il ne s'agit que de substituer des séries de groupes, combinaison la plus grande possible, à l'action isolée des familles qui sont la combinaison la plus petite possible, et d'opérer par séances les plus courtes et les plus variées au lieu des séances les plus longues et les moins variées qui sont la méthode civilisée.

Digitized by Google

(28e cote, 10.)

L'homme a besoin d'être intrigué fortement. C'est une impulsion ou pression de la 10e passion, dite Cabaliste ; mais la Civilisation ne fournissant pas d'intrigues industrielles propres à passionner une compagnie assemblée, il faut bien lui créer une intrigue malfaisante, qui est le Jeu, délassement trés-pernicieux qui est un essor de la Cabaliste ; car il met en lutte et en intrigue subite vingt personnes ennuyées d'elles-mêmes. Une réunion de salon, après quelques instants de dissertations savantes sur la pluie et le beau temps, ne saurait que se dire, tomberait en calme plat ; les personnages pèseraient les uns aux autres ; le jeu leur crée une intrigue dangereuse. L'état sociétaire leur en présenterait une fort utile, soit dans l'exercice d'un travail attrayant et passionné, soit dans la pratique des arts et des plaisirs alliés à l'industrie productive. L'État civilisé n'emploie les arts et les plaisirs qu'à détourner de l'industrie productive.

On ne jouera pas dans l'état sociétaire. A peine verra-t-on quelques vieillards malades ou infirmes recourir au jeu pour tuer des instants qu'ils regretteront de ne pouvoir pas donner à ces intrigues industrielles, faute d'agilité et de santé ; mais on ne verra pas de gens bien portants manier des cartes. Leur journée ne pourra pas suffire aux intrigues réelles dont ils seront engoués ; ils ne voudront pas perdre le temps à des intrigues factices.

Dans ce cas on n'aura pas besoin de réprimer la passion du jeu ; elle tombera par le dédain.

Le jeu est un essor récurrent de la Cabaliste, car il la développe en sens inverse et malfaisant, lui donne une marche anti-industrielle. Rien n'est plus contraire à l'industrie que la passion du jeu ; elle agit donc à contresens de la Cabaliste, passion dont l'emploi en règne sociétaire, est de stimuler sans cesse au travail et y répandre partout une émulation ardente.

Il n'est donc pas d'illusion plus folle que celle de la morale qui prétend réprimer les passions. Si elles sont réprimées, ou si seulement elles manquent de moyens d'essor, elles agissent comme les eaux entravées qui s'ouvrent un lit [ ] et vont ravager la campagne au lieu de la féconder. Ainsi les passions dans la marche dite *récurrence* reviennent à leur but par une voie malfaisante, et la raison qui prétend réprimer, entraver les ressorts du mouvement, n'aboutit qu'à faire développer en mal tout ressort qui se serait développé en bien dans l'état sociétaire.

On prouverait de même que la horde enfantine, ardente à briser et ravager est un travestissement ou récurrence de la 12e passion dite

Digitized by Google

Composite, qui est très-ardente chez les enfants, et qui, dans l'ordre sociétaire, les entraînerait sans cesse au travail utile. Il faut bien par opposition que cette passion en marche récurrente les entraîne à détruire; aussi est-ce le plaisir suprême pour une masse d'enfants réunis en liberté.

La mode et ses caprices inutiles et nuisibles sont une récurrence de la passion 11e dite Papillonne. Il existera aussi des changements de mode en association; mais ils ne tourneront qu'à l'avantage de l'industrie productive, et aujourd'hui ils ne tendent qu'à compromettre l'industrie, par des fluctuations désordonnées et les fortunes par de folles dépenses.

Voilà trois récurrences de trois passions mécanisantes. On en décrirait de même sur chacune des neuf autres et sur l'Unitéisme.

Ainsi la prostitution est une récurrence d'amour libre. Elle emploie à ruiner et libertiner les hommes l'amour libre, qui, dans l'état sociétaire, ne serait employé qu'à les exciter au travail utile. A l'examiner, sans acception de ses côtés vicieux, elle présente un effet d'harmonie très-brillant. C'est l'équilibre de pouvoir entre les deux sexes, mâle et femelle. Dans l'état civilisé, l'homme enlève tout à la femme, non-seulement les fonctions lucratives et emplois publics, exercice d'enseignement, etc., mais en outre les travaux féminins, comme la couture et autres. Il ne reste aux femmes que ce que l'homme n'a pas daigné prendre, l'emploi d'écumer le pot, raccommoder les culottes d'un mari, et vaquer aux soins des petits enfants. La femme est donc réduite à une seule branche d'industrie, c'est le commerce de ses charmes. Elle en use pour duper et ruiner l'homme par la prostitution qui règne dans toutes les classes, chez les dames de la cour comme chez les courtisanes de profession.

Le bon ton, dans l'état actuel, ne tend qu'à éloigner du travail productif, le faire mépriser par la classe riche, bien élevée, et cependant le bon ton est un très-bel effet de la passion Unitéisme. Car il établit entre nations différentes l'unité passionnée de mœurs, usages et manières, sans aucune autre loi que l'amour propre de figurer dans la classe distinguée, se garder des manières de la classe commune. C'est par l'influence de ce précieux ressort d'amour propre que des habitants de Pétersbourg, Varsovie, Berlin, Naples, s'accorderont à parler la langue française et copier les manières de Paris, parce qu'elles sont réputées les meilleures.

Si ce même ressort d'unité pouvait intervenir sur des relations plus importantes, déterminer tous les habitants du globe à adopter un même langage, même écriture, mêmes poids, etc., sans aucune loi coercitive, et de plus exercer l'industrie utile, protéger ceux qui la pratiquent, ce

Digitized by Google

bon ton deviendrait la plus précieuse des passions; c'est ce qui aura lieu en régime sociétaire, et la nature doit nous donner sur cet effet futur, comme sur toutes les propriétés de l'harmonie sociétaire, des tableaux renversés qu'on nomme récurrence, et qui, en travestissant la passion, produisent pourtant une esquisse fidèle de l'harmonie future; car nous voyons très-exactement

Dans le bon ton un tableau renversé de l'unité passionnée de mœurs et d'usages;

Dans la prostitution un tableau renversé de l'équilibre de puissance entre les sexes.

Digitized by Google

PUBLICATION

DES

MANUSCRITS DE FOURIER.

DES SÉRIES MESURÉES.

(Fin.—Voir la précédente livraison.)

CHAPITRE V.

DES SÉRIES MESURÉES DE 4e ET 5e PUISSANCES.

Il est force de renvoyer ce sujet, qui ne serait pas à la portée des commençants. Je vais l'effleurer et l'indiquer plutôt qu'en traiter.

La 3e puissance, dont on vient de lire un exposé, ne s'étend pas au-delà d'une octave. Ces 12 touches majeures et 12 touches mineures ne sont qu'une octave dialoguée en 2 modes. La binoctave n'est toujours qu'une octave composée, au lieu d'être simple comme celle décrite page 367 [précédente livraison]. Les touches de sous-pivot, d'ambigu et de foyer dont on l'étaie, n'empêchent pas que l'étendue des accords n'y soit limitée à une seule octave.

Cependant, nos moindres instruments musicaux ont une étendue de 2 et 3 octaves. Le violon en a 4. Ainsi, les accords que je viens de décrire sous le nom de Série de 3e puissance paraissent bien bornés ; mais on peut s'élever à celles de 4e, 5e, etc. ; l'essor des passions est illimité, et, du moment où nous savons former les binoctaves, nous pouvons en associer plusieurs et moduler par claviers ou lignes de 10, 20, 30 et 100

Digitized by Google

binoctaves. Il ne s'agissait que d'apprendre à en former une, à connaître ses accords en contraste et en identique.

Avant de nous occuper de la 4e puissance qui emploie un clavier de 4 binoctaves, et de la 5e qui emploie un clavier de 12 binoctaves consécutives, nous aurons à étudier long-temps l'emploi qu'on doit faire de chacun des 24 groupes majeurs et mineurs de la binoctave, ainsi que des groupes de foyer, sous-pivots et ambigu. Étudions les modulations à 32 touches, avant d'étudier celles à 134 et 404.

Ne serait-ce pas affadir et rebuter l'étudiant que de lui apprendre qu'une Série mesurée de 4e puissance est un quadrille de 4 Séries de 3e [puissance] modulant en octave pivotale sur une gamme de leurs 16 groupes de sous-pivot; que cette 4e puissance est composée de 135 groupes, savoir :

Tableau d'une série de 3e puissance.

48 formant les 4 octaves majeures.
48 formant les 4 octaves mineures.
16 groupes de sous-pivot occupant les postes 14. O. 15. P de la table, p. 378 [livraison précédente].
14 groupes d'ambigu occupant les postes notés 1. A. 16 Q.
L'une des 4 binoctaves est pupille et devant manquer de 2 ambigus.
4 groupes de sous-foyer occupant le poste ⋈ 17.
4 groupes d'hyper-mixte.
1 groupe de grand pivot.

135 groupes.

A quoi serviraient ces tables numériques et les détails qu'elles exigent tant que le lecteur ne connaît pas encore les emplois des deux groupes dont se compose une binoctave ou 3e puissance passionnelle tablée en ligne consécutive, page 378 [livraison précédente], ou en cadre de parade, page 360 [précéd. livr.] ?

Il faut donc étudier long-temps la troisième puissance. Quand on connaîtra les emplois et les propriétés de chacun de ses 32 groupes, on sera en état d'aller plus loin; mais, jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas besoin de passer la 3e puissance passionnelle. Nous serons obligés, à la section des caractères, d'étudier la 5e; alors l'étudiant sera déjà un peu façonné à ces calculs de binoctave sur lesquels il doit long-temps s'exercer.

Toutefois, pour satisfaire les curieux, on peut leur donner une légère idée de la 4e puissance en l'appliquant à quelque travail connu de tout le monde.

S'il s'agit de cultiver toutes les variétés de poires, au nombre d'en-

Digitized by Google

viron 150 ; si une masse de phalanges, les unes de plaine, les autres de montagne, veulent porter au complet cette culture, quels développements, quelles relations devront-elles donner à leur série générale de Poiristes, composée d'environ 150 groupes ?

Si on la distribue selon l'ordre indiqué pour les séries libres, un centre et 2 ailes, comme seraient :

Aile ascendante. . . .	50 groupes de cassantes.	150 groupes.
Centre.	60 groupes de fondantes.	
Aile descendante. . .	40 groupes de farineuses.	

On aura un mécanisme régulier, bien équilibré, bien rivalisé, on pourra même décomposer ladite Série en 7 corps, comme seraient les 7 indiqués *Théorie des quatre Mouvements* (p. 405 A. E., p. 433 N. E), et, pour plus d'exactitude, on pourra répartir cette grande Série en 9 corps ; par exemple :

Nombre de groupes de poiristes.	Transit^on^ ascend^te^.	Aile ascend^te^.	Centre de série.	Aile descend^te^.	Transit^on^ descent^e^.	
	12 —	18.20 —	20.24.16 —	16.14 —	10	150
	12	38	60	30	10	150

Voilà une Série libre de 150 groupes régulièrement distribuée, ((* à part une faute que j'ai commise à dessein, celle d'égaliser à peu de chose près les 2 transitions comptées pour 12 et 10 groupes de Poiristes ; il suffit que je connaisse la faute ; je ne la ferais pas en pratique, mais je la juge utile ici pour faciliter l'étudiant)). Elle opèrera avec succès ; les rivalités s'établiront entre les 9 corps principaux et entre leurs subdivisions, qui seront au moins binaires dans chacun des 9 corps, et souvent quaternaires.

Supposons que cette Série intégrale de Poiristes nuancée, à toutes variétés, se forme dans un bassin fertile, comme la Limagne d'Auvergne, ou dans une vallée plantureuse et variée, comme celle du Graisivaudan, ou enfin dans une contrée qui, pourvue de diverses qualités de terres et d'une variété d'expositions, promette des succès pour les 150 variétés de poires, aura-t-on suffisamment perfectionné le travail en organisant cette série régulière ? Non, car elle n'est que Série libre, et, si on peut l'élever au rang de Série mesurée, on aura des intrigues bien plus actives, une émulation plus forte, et en résultat un produit qui, pour la

---

* Nous rappellons que la double parenthèse (( )) indique les mots et passages rayés dans les manuscrits : les signes [ ] indiquent les lacunes existantes, ou les mots ajoutés par les Éditeurs.

Digitized by Google

quantité et la perfection, excèdera au moins d'un tiers celui que donnerait la Série libre indiquée ci-dessus.

Si donc la Limagne d'Auvergne veut organiser une Série intégrale de Poiristes, elle considèrera que 150 variétés peuvent bien fournir une série mesurée de 4e puissance, qui n'exige que 135 variétés et 135 groupes répartis entre diverses phalanges. Il restera 15 groupes, dont on formera 3 corps complémentaires de serre par 4, 5, 6 groupes.

On aura ensuite à déterminer les 135 espèces qui doivent prendre place dans la ligne de série. On pourra, durant les premières années, se tromper sur quelques espèces; il ne sera pas possible de déterminer de prime-abord les 15 variétés qu'on doit exclure de la ligne et placer en complément; mais on réussira peu à peu à les discerner en observant, en éliminant, en éclipsant les groupes mal intrigués, et si l'on parvient à organiser la série en plein clavier de 4e puissance, tel qu'il est indiqué p. 6 ci-dessus, le produit sera plus copieux d'un tiers, et beaucoup plus parfait que si on eût laissé la série en ordre libre, p. 7, qui n'élève pas les intrigues et l'émulation au même degré que l'ordre mesuré.

Or, s'il est vrai que les civilisés aiment les richesses, comme on peut le présumer de leur question banale sur l'Harmonie, dont ils disent d'abord : « *Y aura-t-il de l'argent à gagner?* » ils doivent tourner toutes leurs vues du côté des séries mesurées, qui donneront beaucoup plus de bénéfice que les libres. Aussi un canton d'Harmonie cherchera-t-il toujours à former des Séries mesurées dans toute branche d'industrie qui en sera susceptible.

La poire, d'après divers indices, me paraît être au nombre des productions qui comporteront la Série mesurée de 4e puissance à 135 groupes, selon le tableau (6). Je vois dans la poire différentes espèces et variétés qui décèlent tous les types des grands officiers du 4e degré.

1. Grand foyer, les 4 beurrés (1).

4 cardinales. { 2 pivotales majeures, le Messire-Jean et le Rousselet.
2 pivotales mineures, le Saint-Germain et le Bon-Chrétien.

L'une des 4 est nécessairement cardinale miniature : c'est le Rousselet; en Pommes, ce serait la pomme d'Api.

4 hyper-mixtes, comme la Royale, la Cressane et autres espèces.

16 sous-pivotales. On trouve beaucoup d'espèces très-distinctes qui peuvent prétendre à ce rôle. Il y en aura nécessairement 4 petites, puisque toute binoctave a un de ses 4 pivots en dimension miniature, comme est la terre parmi les 4 planètes cardinales.

---

(1) Selon ce tableau, le groupe foyer serait quadruple, car il comprendrait les 4 coteries du beurré. C'est une propriété du groupe foyer que d'en cumuler ainsi 2 et 4. (*Note de Fourier.*) — Voir le *Nouveau Monde industriel*, p. 104, A. E., et p. 86, N. E.

Digitized by Google

On trouvera pour sous-pivotales d'autres poires qu'il serait trop long de nommer, et dont je ne saurais pas exactement assigner le rang sans un examen de toutes les espèces qu'il faudrait juger en parallèles d'accords contrastés et identiques. On ne trouve dans les écrits des botanistes rien qui puisse acheminer à ces notions : ils nous débitent force grec et latin sans donner aucun des renseignements nécessaires à former les tableaux d'une Série libre ou mesurée.

Admettons que cette série intégrale de Poiristes puisse obtenir de son travail les avantages suivants dans les cas de Série libre ou mesurée.

En libre.	En mesurée.
Gloire limitée.	Gloire immense.
Bénéfice 200,000.	Bénéfice 300,000.

Elle sera vivement intéressée à organiser l'ordre mesuré, au lieu du libre. Elle devra tenter cette distribution, pour peu qu'elle ait le nombre nécessaire, au-delà de 140 espèces entretenant 140 groupes; et de même s'il s'agit d'un travail qui ne comporte que 40 variétés, on devra tenter la série mesurée de 3e puissance, qui n'exige que 33 variétés et autant de groupes.

Il est donc nécessaire, pour arriver à notre premier but, qui est la richesse (le luxe, 1er foyer d'Attraction), de connaître cette théorie des Séries mesurées, et savoir les distinguer des libres, qui doivent exciter beaucoup moins d'attraction industrielle, parce que le mode libre ou vague présente moins de ressources pour intriguer et enthousiasmer les sectaires et les groupes. Il doit donc être moins recherché des Harmoniens. Ils s'attacheront en toute industrie à la méthode la plus attrayante et la plus profitable, qui est la Série mesurée, produisant une foule de liens affectueux et cabalistiques dont la Série libre n'est pas susceptible. On obtient dans tous les cas plus d'accords du mode mesuré que du mode libre : or, les produits en toute industrie sont toujours en raison des accords.

Et comme il n'est pas nécessaire, pour distribuer un travail par série mesurée, d'avoir des nombres fixes d'espèces 7 et ⋈, 12 et ⋈, 32 et ⋈, 134 et ⋈; comme on peut employer en groupes complémentaires les nombres excédants, on devra tenter la série mesurée sur toutes les espèces légèrement excédantes en nombre, comme seraient 10. 16. 40. 160. Telle est la Poire, qui, donnant ou moins 150 variétés, et peut-être 160, peut bien faire espérer une distribution exacte en 135 groupes de gamme et les complémentaires.

Il est possible qu'une Série de 4e puissance exige l'intervention de plusieurs provinces, plusieurs bassins pour trouver les qualités de sol convenables aux différentes variétés. Dans ce cas, la Série est un lien

Digitized by Google

entre plusieurs contrées ; or, plus on forme de liens en Harmonie, plus on accroît les bénéfices.

Une grande Série mesurée, comme celle de 4e puissance, forme une sorte de province à part. Elle a sa capitale où se réunissent les congrès cabalistiques des Poiristes, pour décider quelle phalange et quels sols produisent les espèces vraiment typiques en saveur, propriétés, durée, etc. On pourra, sur chaque variété, reconnaître plusieurs cantons typiques, les uns pour la saveur, les autres pour la beauté, pour la durée ou qualité quelconque.

La phalange d'essai ne pourra pas prétendre à ces grandes combinaisons agricoles ; mais il est bon de les faire entrevoir sans s'arrêter à en décrire les règles. Quant aux séries mesurées à 32 groupes, la 1re phalange pourra les comporter et sera même obligée d'en former plusieurs. On doit donc s'attacher à l'étude facile des Séries mesurées de 3e puissance bornées à 32 groupes. Celui qui ignorerait leur mécanisme ne pourrait faire aucun progrès dans l'étude de l'Attraction. L'on en jugera au traité de l'éducation harmonienne, auquel nous allons passer.

Préalablement, doit-on s'étonner d'apprendre qu'il existe des degrés et échelles dans les harmonies passionnelles comme dans toutes les autres qui nous sont connues? La voix d'un rossignol est parmi nos oiseaux le plus haut période où atteigne la mélodie confuse, et cette voix, quoique supérieure à celle de la fauvette, du serin et autres concurrents, n'est encore que mélodie confuse. Or, s'il y a des degrés ou échelons, même dans l'harmonie confuse, il doit en exister à plus forte raison dans l'harmonie mesurée, dans les concerts d'instruments, de planètes et de passions. Aussi peut-on former des Séries libres confuses et libres régulières ; puis des Séries mesurées en accord simple à 12 sons comme nos clavecins, puis en accord composé ou binoctaves distinguant le timbre majeur et le mineur; puis en accords plus raffinés à quadruple timbre, division dont on fait usage en 5e puissance, notamment dans la série des 810 caractères où les 48 octaves de mono [titre] sont associées par 4 tétroctaves,

De majeur direct. 12 De majeur inverse. 12 De mineur direct 12 De mineur inverse. 12	48 caractères ou personnages formant une tétroctave ou octave à quadruple timbre.

Je ne me hâterai pas de traiter de ces graduations de haute harmonie, mais j'ai dû les faire entrevoir pour prouver que je réduis au moindre développement cette instruction élémentaire sur les Séries mesurées dont la connaissance nous sera indispensable dans l'étude de l'Association et du problème principal, qui est la rétribution proportionnelle aux trois facultés.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DES PRÉVENTIONS RELATIVES AUX NOMBRES ET A LA MESURE.

En traitant des Séries mesurées toujours distribuées par octaves ou douzaines, comme la musique; en démontrant que ces sortes de Séries sont très-supérieures aux libres, dont les groupes sont en nombre indéfini, je ne prétends établir aucun préjugé pour ou contre tel nombre, ni épouser l'opinion des auteurs prévenus pour telle division. Loin de là, je vais établir que l'harmonie sait tirer parti de tous les nombres, sauf emploi limité selon les ressources de chacun.

La manie d'établir des systèmes exclusifs en faveur de tel nombre est aussi ancienne que les sciences. Les prêtres d'Égypte et les Pythagoriciens tombèrent dans ce vice : on aurait cru les modernes guéris de cette manie, mais elle renaît de plus belle. Aujourd'hui encore, on me communique un extrait d'un philosophe moderne, nommé Saint-Martin, qui voit la mesure du mal dans le nombre 9, et la mesure du bien dans le nombre 4. Il n'y a pas long-temps que Bernardin de Saint-Pierre voyait dans le nombre 5 la mesure de tout bien; un autre nous prouvera demain que c'est le nombre 6 qui est le flambeau de lumière.

Ces préventions exclusives sont l'enseigne de l'égarement; c'est croire l'auteur de la nature bien borné que de penser qu'il se passionne exclusivement pour tel nombre et qu'il réprouve toute distribution différente.

Il est, à la vérité, des nombres plus ou moins adaptés aux chances de haute harmonie. Ces nombres sont :

3 — 4 7 — 12

Les deux derniers sont produits d'addition et de multiplication des deux premiers; ce sont les 4 nombres dont les combinaisons renferment les principales subdivisions des Séries mesurées. Je traiterai ce sujet dans un chapitre de la 2e livraison.

Mais, de ce que certains nombres sont plus favorables aux dispositions d'harmonie, s'ensuit-il que les autres soient des nombres à flétrir et à bannir, et que 2. 5. 6. 8. 9. 10. 16. 18., nombres plus ou moins adaptés à l'harmonie, doivent être dédaignés et proscrits ?

Accusons ici tous les sophistes et interrogeons-les d'abord sur les nombres inférieurs 3 et 4. De là nous passerons à des nombres plus élevés.

Toute l'espèce humaine s'est prononcée en faveur du nombre 3. La trinité est partout le nombre sacré. Mais voici deux philosophes, Saint-

Digitized by Google

Martin et Bernardin de Saint-Pierre, qui veulent nous enrôler pour les nombres 4 et 5. Lequel des deux faut-il écouter? Aucun, puisque ni l'un ni l'autre ne connaissent les vertus des nombres qu'ils vantent.

4 est un nombre aussi sacré que 3, car les séries simples à 4 groupes ont autant de propriétés utiles que celles à 3 groupes. L'équilibre passionnel s'établit aussi bien sur l'une que sur l'autre, quoique par diverses méthodes; d'où il suit que le nombre trinitaire et le nombre cardinal ou quaternaire sont les 2 nombres sacrés inférieurs, comme étant les plus aptes aux combinaisons d'harmonie. Le nombre 5 n'a plus les mêmes avantages: il s'emploie utilement quand on le distribue en 4 touches coordonnées à un pivot, comme sont les 5 doigts de la main, dont un, le pouce, fait pivôt et contrepoids aux quatre autres.

Voilà une harmonie pour le nombre 5, et par conséquent pour le nombre 10. J'en indiquerai d'autres pour les nombres 6. 8. 16. 9. 18. On en conclura que ces préventions de certains philosophes pour tel ou tel nombre sont des manies déraisonnables.

On peut bien, parmi les nombres, donner le pas à quelques-uns, comme agents principaux d'harmonie; mais il faut conserver aux autres leurs prérogatives, mentionner leurs emplois utiles, et reconnaître que tout étant progressif dans le système de la nature, elle peut bien donner le pas à certains nombres et à certains êtres, sans pour cela proscrire les autres.

Je serai, dans tout le cours de cet ouvrage, antagoniste du nombre 10, quant à la numération; je raillerai les civilisés sur ce qu'ils comptent par 10, comme les sauvages, et je n'exprimerai que des railleries bien motivées, dont il n'est pas encore temps de s'occuper. Je ne prétendrai pas pour cela que 10 soit un nombre à proscrire, mais seulement qu'il est inférieur en importance aux nombres intégrants d'harmonie, qui sont 3. 4. 7. 12.

$$\frac{3+4.}{7}$$ Addition. $$\frac{3\times 4.}{12}$$ Multiplication.

Le nombre 12 a pour lui le témoignage de l'harmonie parlante ou musicale. Dieu n'aurait pas affecté ce nombre à la musique s'il ne l'eût pas jugé le plus propre à la multiplicité des accords.

Le même nombre 12 a pour lui l'harmonie mathématique: 12 est le nombre qui donne le plus de diviseurs communs dans la moindre somme d'unités. Sous ce double rapport il devient nombre d'harmonie composée ou de [ ], titre contre lequel aucun autre nombre ne saurait lutter.

Quant au nombre 7, j'ai énoncé, aux prolégomènes, sa propriété es-

Digitized by Google

sentielle, qui est de former la moindre des Séries équilibrées. On en forme de simples à 3 groupes, mais les composés ne peuvent pas se former à moins de 7 groupes dont 3 en centre, 2 et 2 en ailes.

Le nombre 3 a l'avantage de donner à 4 groupes l'harmonie d'une proportion géométrique : 32 sectaires divisés par 3. 5.—9. 15. peuvent avoir, dans les rivalités industrielles et dans la rétribution des dividendes, les propriétés d'une proportion géométrique. L'influence combinée des deux groupes extrêmes sera égale à l'influence combinée des deux groupes moyens, soit en relations d'intérêt et de répartition, soit en luttes émulatives.

La Série de 3 groupes jouit à peu près des mêmes propriétés, sauf une légère différence. De là vient que les nombres 7 et 12, qui sont puissances de 3 et 4, savoir :

7, puissance d'addition,
12, puissance de multiplication,
} sont les plus adaptés à l'harmonie.

On ne jugera bien de ces propriétés de la septaine et de la douzaine qu'après avoir lu le traité de leurs emplois en Séries passionnelles ; on en conclura que ces deux nombres sont les favoris de l'harmonie, ainsi que les nombres 3 et 4, dont les combinaisons engendrent la septaine et la douzaine.

Mais, parce que 4 nombres ont une prééminence, doit-on déconsidérer les autres et bâtir des systèmes qui excluent d'intervention harmonique les nombres non favorisés des sophistes? Faut-il exclure d'une série la division en 5 groupes ou en 9 groupes parce que Saint-Martin n'estime que le nombre 4 et proscrit le nombre 9? Faut-il exclure la division en 4 groupes, parce que Bernardin de Saint-Pierre n'admire que le nombre 5.

L'harmonie est étrangère à toutes ces préventions ; elle tire de chaque nombre tout le parti qu'on en peut tirer, et quoique l'octave ou douzaine soit le nombre le plus favorable aux accords, elle emploie avec succès les autres nombres. Par exemple, une binoctave, comme les côtes, formée de 24 pièces et les 2 foyers ou clavicules, total 26, est sans doute un nombre harmonique : mais si une culture fournit 27 groupes distincts, l'harmonie essaiera d'autres accords sur 27 : peut-être cette culture ne comportera-t-elle pas les divisions en octaves ; dans ce cas, on essaiera une série libre à 27 groupes qui pourra réussir par les divisions de 7. 9. 11., formant une aile et 2 centres (1), ou bien 8. 9. 10. ou 6. 9. 12. ou 6. 12. 9. etc., etc.

---

(1) Il y a évidemment ici une erreur de rédaction ; il faut lire : « un centre et deux ailes. » (*Note des Éditeurs.*)

Digitized by Google

On peut donc, soit par les Séries libres, soit par les mesurées, chercher et trouver des voies d'accords dans tous les nombres. Telle sera la méthode des Harmoniens. Ils n'épouseront jamais l'esprit systématique des Civilisés qui, lorsqu'ils sont engoués d'un nombre ou d'un principe, veulent tout coordonner à l'objet de leur engouement.

Le génie de Dieu n'est pas si borné ; il sait utiliser tous les moyens que fournit la nature. Si le nombre 24 se prête à certaines harmonies, les nombres 25, 26, 27, 28 en fournissent d'autres. Elles se rehaussent toutes l'une par l'autre en mécanique générale. Si on se passionnait exclusivement pour tels et tels nombres, une phalange serait fort embarrassée lorsqu'il faudrait augmenter ou réduire la quantité de groupes voués à telle culture, à telle fonction ; il faut qu'elle puisse changer le système d'accords chaque fois qu'elle change le nombre de groupes d'une série.

Telle série est bien accordée à 26 groupes de Pommistes ; mais divers sociétaires se passionnent pour une 27e espèce de pommes, et veulent l'introduire dans le canton ; il faut bien colloquer leur groupe dans la Série générale de Pommistes ; peut-être conviendra-t-il en réserve, annexé à l'une des deux octaves qui sera plus riche par l'accession de ce nouveau corps ; peut-être aussi sera-t-il mieux placé en ligne d'octave que l'un des groupes qui y figurent et qui, dès-lors, se placera en réserve ou en mixte entre les deux octaves. Peut-être ce nouveau groupe fournira-t-il quelque moyen de ramener utilement à l'ordre libre une série qui chancelait dans l'ordre mesuré.

Il existe donc des accords applicables à tous les nombres, et c'est bien à tort que les gens à système s'engouent exclusivement de tel ou tel nombre. 12 est sans contredit le plus favorable aux liens d'harmonie, et Dieu, par cette raison, a dû coordonner la musique au nombre 12, qui présente la plus grande somme de divisions dans la moindre somme d'unités ; mais il serait absurde de se passionner exclusivement pour ce nombre et vouloir y ramener toutes les séries passionnelles. Sans doute les douzainales ou mesurées sont les plus belles ; mais elles perdraient tout leur charme à être prodiguées, et, comme l'a fort bien dit Boileau : « Si la muscade est bonne, il ne s'ensuit pas qu'on doive en mettre partout. » La Série mesurée est un ornement dont il faut user avec sobriété, et dont la profusion nuirait à l'harmonie toujours subordonnée au système progressif, aux gradations et graduations. Toutefois il ne sera pas au pouvoir des Harmoniens de faire aucun excès en ce genre. Dieu a prévu et réglé la proportion. Il suffira de quelques années d'expérience pour réduire les Séries mesurées ou libres à leur quantité convenable et apprendre aux Harmoniens à tirer parti de tous les nombres et de tous les accords que chacun d'eux peut fournir, et se convaincre qu'un philosophe qui prétend que 9 est le nombre du mal n'a pas plus raison que

Digitized by Google

celui qui prétendrait que 9 est le nombre du bien, puisque 9 peut, dans divers cas, être nombre du bien ou du mal.

POSTIENNE ET RÉCAPITULATION.

Cette notice, quoique très-courte, contient des notions si importantes qu'il est à propos de les récapituler pour les graver dans la mémoire de l'étudiant.

J'ai disserté, dans l'Antienne, sur la prévention générale des nations pour l'ordre mesuré. Il a divers essors, dans les arts, musique, danse, etc. Tout homme, dont l'éducation a été soignée, se passionne pour quelqu'une des harmonies mesurées. L'un aime la justesse dans les mathématiques, l'autre l'admire dans la musique. Les jeunes femmes cherchent le plaisir mesuré dans la danse; d'autres, plus instruites, l'aiment dans la poésie.

D'après ce penchant universel, qu'on trouve établi jusque chez les sauvages, il est surprenant que les investigateurs de la nature n'aient pas encore découvert que le genre humain dans ses relations sociales est destiné à l'harmonie mesurée, et que Dieu nous doit une théorie d'essor mesuré des passions, à défaut de quoi son système de l'univers manquerait d'unité; car s'il a su établir l'harmonie mesurée dans les rapports des astres, il doit savoir l'établir dans ceux des passions et du genre humain.

Dans le 2e *chapitre*, j'ai remarqué qu'on n'arrive au but de la nature, à l'harmonie mesurée, que par gradation, et qu'il faut s'élever d'abord aux Séries libres illimitées avant de s'élever aux mesurées, qui sont aussi supérieures aux libres que la poésie l'est à la prose.

L'invention des Séries libres n'était pas chose difficile, puisque les peuplades primitives surent d'instinct découvrir ce mécanisme; il est vrai qu'elles étaient favorisées par plusieurs circonstances qui n'existent plus sur ce globe; mais ces peuplades n'étaient pas douées de raisonnement, et puisque Dieu accorde cette faculté de raisonnement aux nations civilisées, n'est-il pas juste qu'il ne les admette à remonter à l'harmonie que sous la condition de découvrir *par raisonnement* plus que n'avaient découvert par instinct les grossières nations primitives? Il est juste que nous soyons astreints à retrouver l'ordre libre en séries passionnelles, et à inventer en outre l'ordre mesuré qui fournit des accords bien plus nombreux, plus raffinés et mieux nuancés que ceux de la série libre.

(J'ai reconnu que la plupart des lecteurs désireraient qu'on leur donnât d'abord connaissance de cette société primitive; qu'on leur expli-

Digitized by Google

quât comment par le secours de l'instinct et des circonstances les premiers hommes, si ignorants, purent découvrir l'organisation en séries passionnelles. Je ne pourrai donner cette explication qu'à la suite de l'analyse des 12 passions octaviennes qui sera l'objet d'un autre volume).

J'ai insisté sur le besoin des gradations et des discords entre les groupes. J'ai dit que si après avoir gradué les espèces d'une culture on peut graduer de même les nombres de sectaires dans chaque groupe, l'accord général en sera plus parfait.

Quant aux discords, j'en avais déjà démontré la nécessité entre les groupes contigus. J'ai appuyé ici la démonstration d'une analogie avec la gamme musicale, qui est le plus puissant ressort d'harmonie, quoique chacun de ses 12 sons discorde fortement avec les deux contigus et faiblement avec les 2 suivants.

J'ai observé que les séries mesurées sont aux libres ce que la poésie est à la prose. Les 2 genres se prêtent réciproquement appui, malgré l'inégalité de nombre. Dans toute phalange, la masse des séries libres est presque septuple du nombre des mesurées. Elles n'en sont pas moins nécessaires les unes aux autres, et on ne saurait connaître le mécanisme d'harmonie sans une étude approfondie des unes et des autres.

Chapitre 1er. J'ai décrit parmi les séries mesurées celle qu'on doit considérer comme l'alphabet de la science, et j'ai réfuté d'avance les préventions contre le classement par âges. On verra, aux sections suivantes, combien cette distribution en 32 chœurs favorise les accords entre tous les âges.

On a vu, dans ce chapitre, quelques indices en faveur de la préférence que la nature donne aux nombres 7 et 12. Ils sont essentiellement nombres d'harmonie, car ils dominent dans les 3 divisions indiquées page 368 [de la précédente livraison] et dans toutes les séries mesurées qui sont toujours distribuées par octaves. Je donnerai dans la 2e livraison un chapitre sur cette harmonie des nombres, dont la recherche a mis à la torture tant de philosophes. On verra que les nombres 3 et 4, 7 et 12 (ces deux derniers sont donnés par addition et multiplication des 2 premiers) sont les nombres sur lesquels repose le mécanisme de la série mesurée, qui est ressort principal d'harmonie. Faut-il s'étonner que la nature nous ait donné des préventions d'instinct pour ces 4 nombres?

Chapitre 3e. J'ai passé des accords contrastés dont traitait le 2e chapitre aux identiques, également nécessaires pour ((fonder l'harmonie sur pivot composé)) établir dans les liens passionnels un double régime d'accords comme dans les liens matériels, où l'on voit le lien s'équilibrer en raison directe des masses et inverse des distances : puis en rai-

Digitized by Google

son contrastée et identique des arômes majeurs et mineurs. Cette seconde source d'accords sidéraux est inconnue des modernes; aussi ignorent-ils la cause des conjugaisons sidérales.

J'ai dissipé les craintes de ceux qui croient les séries difficiles à former, et qui pensent qu'on doit s'astreindre en toute rigueur aux règles données. Il faut les suivre autant que possible, mais si on ne peut pas mieux faire, on se bornera à des approximations. Par exemple, si l'on ne donnait que 50 familles pour l'épreuve de l'Association, je ne pourrais pas en tirer les 32 chœurs des âges et j'en réunirais quelques uns. Ce sera le sujet d'une dissertation à la notice des essais de bas degré.

Après la démonstration des accords identiques, j'ai rappelé le principe de coordonner sans cesse toutes les dispositions au vœu des trois passions distributives. Il aurait été nécessaire de placer avant ce volume une définition étendue des 12 passions et surtout des trois distributives, mais quel parti prendre quand il s'agit de satisfaire 2 classes de lecteurs inconciliables: un petit nombre de sages qui exigeraient un ample exposé de principes, et un grand nombre d'impatients qui veulent d'emblée arriver au but et tout effleurer avant de rien approfondir!

*Le chapitre 4^e^* traite de la binoctave, ou gamme pivotée à double timbre, qui est l'objet spécial de cette notice. On trouvera dans cette gamme une distribution que la nature nous montre dans les divers détails de l'anatomie. En examinant les côtes, les vertèbres, les phalanges osseuses des mains et des pieds, on voit la prédilection de la nature pour les douzaines redoublées ou binoctaves, qu'elle étaie tantôt d'un foyer, comme est la clavicule pour les côtes; tantôt de 4 sous-pivots, comme sont les os des 2 pouces pour les 24 os des doigts longs. Cette analogie est plus sensible dans la distribution des dents, où l'on voit 33 pièces figurées telles qu'elles sont dans la binoctave, p. 378 [précédente livraison].

L'os hyoïde en foyer,
Les 4 dents de sagesse en transition. . . . . 1. 16. A. Q
Les 4 canines en sous-pivots. . . . . 15. 14. P. O
et les 24 dents de surplus formant la binoctave ou octave conjuguée en majeur et mineur ((en gamme de 8 et 4 : l'harmonie admettant également les deux divisions 7 et 5, en emplois majeurs: clavier de Saturne et de la Terre. 8 et 4, en emplois mineurs : clavier d'Herschell et de Jupiter.))

Ces analogies numériques ont, de tout temps, donné de la tablature aux philosophes qui cherchaient à en pénétrer les causes. Comment ont-ils pu penser, *eux qui prêchent l'unité*, que le système passionnel fût dépourvu d'analogie avec ces phénomènes du système matériel, et que

Digitized by Google

les passions de notre âme ne fussent pas en analogie exacte avec les pièces matérielles du corps ?

Au chapitre 5e l'on a pu juger de l'immensité des chances d'harmonie que présentera le mécanisme passionnel, puisqu'il peut moduler en 5e puissance par 12 tétroctaves ou octaves quadruples ; tel serait un orgue qui aurait 144 touches ou 12 octaves en ligne, et qui les répéterait en 4 claviers accordés en quadruple timbre :

En majeur direct et inverse.
En mineur direct et inverse.

On voit combien le système passionnel de la 5e puissance est déjà plus étendu que notre système musical, qui ne comporte pas plus de 7 octaves, et élude, par la méthode des tempéraments, les 4 nuances qu'il faudrait ménager entre les accords.

Les caractères humains, dont la disparate a si fort désorienté nos sciences, ne sont autre chose qu'une mécanique de 5e puissance à 12 tétroctaves, formant 576 touches de gamme, soutenues par 234 touches de sous-pivot et ambigu en divers degrés. Il est bon de faire entrevoir ces immenses problèmes, tant pour faire juger de l'attention qu'on doit au calcul des séries mesurées qui nous l'expliqueront, que pour signaler la petitesse des théories civilisées qui spéculent en accords domestiques sur la plus petite combinaison possible, sur le doux ménage sans argent, borné à un tendre époux querellant sa tendre épouse et à des enfants demandant du pain au père, qui leur donne le fouet. Quand on n'a su en 3,000 ans de travail inventer que ce pitoyable mécanisme social, comment ose-t-on douter qu'il ne reste une grande théorie à découvrir sur les passions ((et que son étude ne soit pas l'affaire d'un jour)), et qu'il n'y ait en ce genre un nouveau monde aussi inconnu que l'était l'Amérique avant Colomb !

((Quelle science vierge et quel nouveau monde que cette étude des passions ! Que n'ai-je des lecteurs patients? J'aurais traité grandement et méthodiquement cette vaste théorie sur laquelle il faut se borner à des croquis pour s'accommoder à la légèreté et à la frivolité du siècle.)) Divers lecteurs pourront craindre que le sujet ne soit hors de leur portée, ils se tromperaient. Cette nouvelle étude est de la compétence de tout le monde, et surtout de ceux qui, n'étant pas riches, désirent arriver promptement à la fortune. Ceux-là composent l'immense majorité. C'est principalement pour eux que j'écris. Pense-t-on que le titre de pauvres soit limité à ces pères de famille qui n'ont pas de quoi alimenter le ménage, à ces jeunes gens qui souvent n'ont pas le sou en poche ? Ceux-là sont-ils les seuls pauvres ? Non. J'ai prouvé que les rois sont aussi de la classe des pauvres, et sous triple rapport ; car ils sont

Digitized by Google

pauvres de finances, pauvres de plaisirs et pauvres de garanties. J'ai prouvé que les nations riches sont aussi de la classe des pauvres, témoin cette Angleterre, qui, grevée de 20 milliards de dettes et de 800 millions d'intérêts annuels, est, dans sa prétendue richesse, aussi pauvre que Tantale au milieu des eaux fuyant devant lui. Elle voit parmi ses grands propriétaires des colosses de richesses, des images du bien être ((qu'une société bien ordonnée devrait (((graduer))) répartir entre les classes de citoyens)); mais elle voit dans ses ateliers de Manchester et dans la populace de Londres des colosses de pauvreté, des fourmillières de lazzarrons qui lui prouvent assez que s'il est pour les sociétés industrielles une voie de bonheur, cette voie n'est pas la Civilisation.

DES TROIS GROUPES

D'AMBITION, D'AMOUR ET DE FAMILLISME.

[Premier rose vif piqueté, 16e, cote 9.]

SOMMAIRE.

CHAP. I. Du groupe hypermajeur ou Ambition.
CHAP. II. Aperçu de 2 échelles d'Ambition.
CHAP. III. Du groupe hypermineur ou Amour.
CHAP. IV. Du groupe hypomineur ou Famillisme.
CHAP. V. Erreurs sur les propriétés du Famillisme.
CHAP. VI. Propriétés contrastées des groupes en Harmonie.
CHAP. VII. Des dominantes et toniques passionnelles. Postienne.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

DU GROUPE HYPERMAJEUR OU AMBITION.

S'il fallait apprécier chaque passion d'après les diatribes de la philosophie, nous devrions placer l'Ambition au dernier rang. Il paraît que Dieu en juge tout autrement, car il donne à l'ambition le premier rang parmi les 4 affectives. Expliquons régulièrement sa primauté.

L'ordre majeur a le pas sur le mineur, par la même raison que le mâle est supérieur à la femelle, et comme parmi les 2 groupes majeurs celui d'ambition l'emporte sur celui d'amitié, c'est le groupe d'ambition, lien corporatif, qui est le 1^er^ des 4, en dépit des sophistes qui voudraient loger l'ambition au dernier rang, et nous enseigner à mépriser les richesses perfides et le pouvoir, qu'ils ne méprisent guère.

« Nous ne sommes point si ridicules, répondront-ils : nous voudrions, au contraire, exciter les ambitions nobles qui entraînent un vrai citoyen, comme Décius, à faire le sacrifice de sa vie pour le bien de la charte. » Mais si la morale veut que les citoyens aient la noble ambition de s'immoler au bien de tous, elle veut donc l'accord de 7^e^ en ambition ; tel est le rang que tient, en gamme, le dévouement des Décius et des Léonidas ; on prouvera aisément à la morale que, sur d'autres points, elle veut aussi des accords de 8^e^ Y et 8^e^ X, 6^e^, 5^e^, 4^e^, 3^e^, 2^e^, 1^re^ ; qu'enfin elle veut la gamme entière d'ambition harmonique. Dès-lors, que signifient ses diatribes contre l'ambition ? Elles prouvent que la philosophie est en contradiction perpétuelle, disant d'une part qu'il faut être ennemi de soi-même, réprimer son ambition, et d'autre part qu'il faut aimer les ambitions des 8 degrés nobles ; n'eût-il pas été plus régulier de classer les ambitions en harmoniques ou nobles, et en subversives ou ignobles, afin de pouvoir dire : Voilà l'échelle du bien à faire, voilà l'échelle du mal à éviter ? On n'a pas voulu procéder à ce classement des degrés passionnels ; on aurait bien vite reconnu que toute l'échelle du mal est engendrée constamment par les coutumes et relations civilisées, et que, pour arriver à l'échelle du bien, il faut organiser une société autre que la Civilisation perfectibilisée, qui n'engendre que les 8 accords d'ambition malfaisante ou subversive.

Au lieu de procéder ainsi, les philosophes, confondant les 2 échelles, veulent nous faire aimer indistinctement l'une et l'autre, car ils nous disent : Aimez la Civilisation et la Barbarie, qui n'engendrent que la gamme entière des ambitions vicieuses et des amitiés vicieuses ; puis ils nous disent : Aimez les ambitions nobles et les amitiés nobles, qui sont

Digitized by Google

impraticables dans l'état civilisé et barbare. Voilà le thème de la philosophie, toujours prêchant le pour et le contre à la fois, toujours engagée dans un océan de divagations morales, qui, en dernière analyse, veulent que l'homme soit blanc et noir, et qu'il serve à la fois Jésus et Bélial, qu'il aime l'auguste Vérité, et qu'il aime aussi le Commerce, où il faut mentir à chaque parole, sous peine d'être ruiné. Combien d'absurdités la philosophie se serait épargnées si elle eût, selon ses propres avis, procédé à l'analyse de la nature, distingué le mouvement social en harmonique et subversif, tel qu'on le voit dans l'univers, dans les planètes et dans les comètes, et distingué de même les passions en échelle harmonique et échelle subversive, dont le seul parallèle aurait mené à conclure que si les sociétés civilisées et barbares n'engendrent, en passion, que les échelles subversives, elles sont évidemment des sociétés de mouvement subversif dont il faut chercher l'issue.

Venons à l'objet spécial de ce chapitre, au groupe d'ambition. C'est peut-être celui des 4 groupes sur lequel il règne le plus de préjugés. Ils naissent pour la plupart de ce que la science confond les ambitions nobles ou germes d'harmonie avec les ambitions subversives ou germes de discorde et de cupidité, qui dominent en plein dans le mécanisme civilisé.

Nous n'envisageons ici l'ambition qu'en impulsions harmoniques; je donnerai un chapitre sur les impulsions subversives de l'ambition et des 3 autres groupes.

Essayons d'abord de nous concilier avec les grammairiens et synonimistes. Cinq mots se présentent pour dénommer la ligue d'ambition ou groupe hypermajeur. Faut-il l'appeler groupe d'ambition, groupe d'honneur, groupe de sectisme, groupe d'ascendance, groupe de corporation, je ne sais lequel choisir : la langue française est si sujette aux équivoques et ambiguités qu'il serait impossible de nommer exactement le groupe hypermajeur si on voulait se borner à un seul des cinq mots précités. Le mot honneur, groupe d'honneur paraît paraît le plus convenable pour désigner les ambitions d'Harmonie qui s'accordent toujours avec l'honneur; j'emploierai souvent ce nom, sans pour cela m'interdire l'usage des 4 autres, qui, dans divers cas, sont plus caractéristiques.

L'honneur devrait être la passion favorite des philosophes, car c'est celle qui entraîne un homme à mourir et perdre le corps pour illustrer l'âme, comme firent les Décius et les Régulus, les Léonidas, les Codrus, etc. Si les philosophes estiment cette noble affection dans laquelle on sacrifie le corps à l'illustration de l'âme, ils doivent bien haïr la Civilisation, qui n'accorde l'honneur qu'à ceux qui ont la richesse, et n'est qu'un système de persécution générale contre tout homme fidèle aux lois du véritable honneur. Quelques exceptions très-rares confir-

Digitized by Google

ment la règle. On voit quelques hommes d'honneur et de probité récompensés, mais on voit toujours au chemin de la fortune vingt et trente intrigants pour un homme d'honneur.

L'Ambition est la passion dont l'essor est le plus immense dans l'État civilisé, elle seule dès à présent embrasse le globe entier dans ses plans. Un officier ne veut d'abord que s'avancer au grade de capitaine, puis à celui de colonel et de général; peu à peu il veut une principauté, un royaume, un empire, enfin toute la terre. Si cette passion est insatiable dans les individus, elle l'est bien plus encore dans les corporations, dont l'esprit se transmet héréditairement, tandis que les ambitions individuelles s'éteignent d'ordinaire avec l'individu.

Cet esprit d'influence universelle sera commun à toutes les passions et corporations d'Harmonie. On blâme parmi nous cette manie d'universalisme, il eût bien mieux valu étudier les moyens de la satisfaire; car le plus heureux événement qui eût pu arriver sur ce globe, c'eût été qu'un souverain ou une corporation eussent envahi toute la machine ronde; il en serait résulté un progrès très-heureux en échelon social, et un avènement du genre humain en 6e période, quelque vicieux qu'eût été l'individu ou la corporation qui aurait envahi le sceptre du globe.

On n'a pas pu raisonner sur les résultats d'une telle conquête, puisque jamais conquérant n'a possédé seulement le quart du globe en population; mais il est certain que du moment où une autorité quelconque aurait dominé sur le globe entier, elle n'aurait eu d'autre intérêt que d'y maintenir la paix universelle et la libre circulation, adoucir le fardeau des impôts afin de prévenir les soulèvements, et pouvoir diminuer la dépense des armées qui obère les peuples sans enrichir le souverain. Cette spéculation aurait métamorphosé, en plein, toute la politique civilisée, et le cabinet le plus oppresseur serait devenu le plus libéral par excès d'ambition.

Il est bon de débuter par cette remarque pour signaler l'ignorance de notre siècle sur ce qui touche à l'ambition. Si on eût dressé la gamme des accords de cette passion, l'on aurait reconnu que les 2 accords de 8e ne peuvent s'établir que sur une possession du globe entier, une réunion de tous ses empires sous un même sceptre. Comment donc ces philosophes, qui veulent que tout le genre humain soit une famille de frères, osent-ils diffamer ceux qui veulent faire l'opération préliminaire de cette fraternité en réunissant toute la famille sous un gouvernement unitaire! Je prétends qu'on diffame les Unitéistes, et, pour preuve, on a jeté beaucoup trop de ridicule sur l'abbé de Saint-Pierre, qui faisait des rêves politiques sur l'unité et la paix perpétuelle. Qu'on l'eût badiné sur ses moyens illusoires, on en avait bien le droit, car son plan était, quant aux voies d'exécution, le suprême ridicule; mais on devait approuver

Digitized by Google

le principe et le but, et adjurer le génie d'inventer des méthodes plus efficaces pour parvenir à l'unité.

J'avoue que la conquête est une voie odieuse, mais elle est encore meilleure qu'une prétendue philantropie qui, n'établissant point de lien unitaire, laisse les peuples dans un état de guerre périodique où les paix partielles ne sont autre chose que des trèves. — Guerre pour guerre, ne vaut-il pas mieux utiliser le fléau que de le perpétuer inutilement ?

Or, quel était le moyen de rendre la guerre profitable au genre humain? C'était de l'employer à établir l'unité universelle; une telle guerre aurait été la dernière, et, sous ce rapport, elle serait devenue voie de salut général, comme l'instant de souffrance par lequel un chirurgien nous guérit d'une maladie invétérée.

La conquête violentée ou simple n'était pas le seul moyen d'aller au but; il existe, dans l'état actuel de la Civilisation, 2 voies de douceur : le monopole composé et la conquête composée, qui auraient conduit rapidement à l'unité administrative du globe et aux bienfaits sans nombre qu'elle devait produire. On arrivera bien plus promptement à cette unité par l'association, puisque tout particulier qui peut réunir et associer 80 familles villageoises, fondera, au bout d'un an, l'Unité du globe ; mais, abstraction faite de ce moyen, et à ne spéculer que sur les voies déjà connues en Civilisation, comme la conquête et le monopole, il est certain qu'on aurait pu en tirer parti si nos philosophes, moins rétrécis dans leurs vues, avaient su discerner les beaux côtés de ces prétendus vices, les développements dont le monopole et la conquête sont susceptibles quand on les élève du mode simple au composé.

Au lieu de s'adonner à cette étude, ils se sont répandus en déclamations et lieux communs de morale contre ces 2 leviers d'unité; ils ont diffamé à l'envi le monopole et la conquête. Les uns ont tonné contre la cupidité insatiable et dévorante de la perfide Albion. Ce sont des sots qui auraient dû voir qu'Albion péchait par défaut de cupidité, et ne savait pas faire un plan pour envahir le sceptre du monde par monopole composé. D'autres ont critiqué Bonaparte sur ce qu'il manifestait le projet d'envahir le monde entier. Il n'y avait que cela de sensé dans ses vues, sauf les ressorts à mettre en jeu, sauf l'emploi de la conquête composée, que ni lui ni ses philosophes ne savaient inventer.

Reconnaissons donc d'abord qu'aucune passion n'est moins connue que cette Ambition contre laquelle on a tant vociféré; je ne veux pas ici en donner l'échelle détaillée, je me bornerai à des notions générales.

On a vu (2e rose vif piqueté, 144) que les ressorts ou principes radicaux de l'Ambition et de ses groupes sont :

1° L'affinité spirituelle ou ligue et entreprises pour la gloire.

Digitized by Google

2° L'affinité matérielle ou ligue et entreprises pour le pouvoir.

Chacun de ses 2 ressorts peut se subdiviser en 2 leviers, selon l'observation faite (2° rose vif piq.) *.

Ainsi la gloire peut avoir pour véhicules, soit le levier interne ou d'amour propre, d'illustration personnelle, soit le levier externe ou de philantropie et d' [ ].

La ligue de pouvoir agit de même par 2 impulsions : la tendance à l'autorité et la tendance aux richesses ; car, qui jouit de l'autorité veut les richesses, et qui a les richesses veut les honneurs, l'autorité. Ces 2 leviers, richesse et autorité, qu'on ne peut pas séparer, forment le 2e ressort ou principe radical d'ambition.

Les tableaux donnés précédemment sur la vue et l'amitié ont dû habituer le lecteur à dresser une table d'accords passionnels ; il peut s'exercer sur celle des accords d'ambition, en observant les règles indiquées pour l'échelle d'amitié (2e rose vif piq., 163).

Pour le mettre sur la voie, je déterminerai, au chapitre suivant, les accords d'ambition harmonique et d'ambition subversive, je les indiquerai sur 2 gammes, pour mieux frayer le chemin aux amateurs qui voudront s'exercer sur ces problèmes.

[Variante : les paragraphes qui suivent venaient, page 4 du manuscrit, après les mots ci-dessus : *On a vu (2e rose vif piqueté)*, mais Fourier ayant reporté cette phrase à la page 7, et l'ayant fait suivre des paragraphes qui se terminent par ces mots : *sur ces problèmes*, les paragraphes suivants sont restés sans emploi et sans indication de la place qu'ils devaient occuper. Nous les intercalons ici comme variante, en faisant observer qu'après avoir d'abord indiqué le dévouement de Décius et de Régulus comme un accord de prime, Fourier le qualifie d'accord de septième, sans cependant effacer les mots de *prime* dans les lignes suivantes, si ce n'est dans la dernière phrase, ce qui, avec le défaut d'indication d'emploi de ce passage, semble indiquer qu'il avait mis de côté cette portion de son travail, que nous rétablissons néanmoins, en donnant sur cette variante le texte primitif et le texte actuel. A la page 20 il place le dévouement de Décius à l'accord de 7e.]

—Si on veut examiner l'ambition en essor subversif, les ressorts seront changés : le 1er, au lieu d'être une ligue pour la gloire, deviendra une ligue pour la jonglerie et l'obscurantisme ; le 2e, au lieu d'être ligue pour l'avancement par des voies honorables, deviendra cabale pour le pillage et le despotisme ; mais j'ai observé et je répète que nous examinons ici les groupes en essor harmonien et non en subversif. Ce qui

* Nous donnerons ce cahier dans une des prochaines livraisons. (*Note des Editeurs.*)

Digitized by Google

n'empêchera pas de dire quelques mots sur les subversifs, dont le parallèle est souvent nécessaire aux définitions.

Les 2 échelles données sur la vue et l'amitié ont dû enseigner au lecteur la méthode à suivre pour dresser une échelle d'accords passionnels; il peut s'exercer maintenant sur celle d'Ambition. Je vais le mettre sur la voie en déterminant l'accord de

[*Texte primitif.*] — Prime, en individuel et en collectif, qui se fonde sur le jeu d'un seul ressort. — 1re en individuel par amour de la gloire : — [*Texte actuel.*] — Septième en individuel et en collectif. Il peut être simple par le jeu d'un seul ressort. Nous allons le déterminer en simple. On a vu que l'accord de 7e est une déviation des ressorts, un engrenage en d'autres passions. Exposons d'abord cet effet. — 7e d'ambition spirituelle par amour de la gloire :

On citera les Décius, les Régulus; leur dévouement n'a pas pour mobile une ambition de pouvoir, puisqu'ils vont à la mort : c'est donc le ressort de gloire qui est le seul moteur, et il y a prime où il n'y a que jeu d'un seul ressort formant accord avec la masse. Or, à n'opérer que sur le ressort spirituel ou mobile de gloire, on ne peut pas imaginer d'accord plus noble entre l'individu et la masse que l'accord de Décius ou de Régulus avec la nation, pour qui ils se sacrifient. Un maire de Calais a renouvelé, chez les modernes, ce trait de dévouement patriotique, en s'offrant pour victime aux Anglais.

Les accords de prime individuelle sur le ressort du pouvoir sont ceux par lesquels un individu fait le sacrifice de l'autorité qu'il pourrait envahir, et s'en frustre lui-même pour conserver l'indépendance ou les prérogatives de ses concitoyens. On a accordé ce relief à gens qui souvent ont fait de nécessité vertu, et n'ont renoncé à l'autorité absolue que dans la crainte de ne pouvoir pas la conserver. Je ne vois pas qui on pourrait citer parmi les coryphées de l'antiquité. Lycurgue, dit-on, se bannit lui-même, s'immola, en quelque sorte, à l'honneur de faire dominer les lois, les libertés; mais ces prétendues libertés étaient une charte de sa façon, qui permettait à quelques privilégiés le massacre des ilotes et autres brigandages. Lycurgue, en se bannissant, ne faisait que sacrifier quelques avantages au plaisir de dominer indirectement et faire régner ses plans, ses volontés. Ne scrutons pas trop les vertus des civilisés en prime matérielle d'ambition; c'est un chapitre des plus équivoques, et ce n'est guère que la contrebande de la vertu. On verra ailleurs comment cette vertu devient réelle en Harmonie.

L'accord de prime collective spirituelle a lieu chez les masses qui font à la gloire le sacrifice de leur vie, comme les Spartiates mourant aux Thermopyles, ou les Français jurant de mourir dans la redoute de Montelesino, où ils sont enveloppés par une armée, donnant par leur

Digitized by Google

résistance désespérée le temps de gagner la bataille de Montenote.

L'accord de prime collective matérielle a lieu chez les corporations qui font au bien de la masse le sacrifice du pouvoir ; à parler net, je ne sais pas où trouver de pareilles corporations dans les fastes civilisés. Rien ne sera plus commun en Harmonie, où l'état des choses excite chaque société corporative à soutenir constamment les immunités de la masse entière.

Tels sont les accords de ((prime)) septième harmonique d'ambition : l'on peut maintenant s'évertuer à en déterminer d'autres, selon la méthode suivie dans l'échelle d'amitié. — [*Fin de la variante.*]

Les ambitions actuelles étant toutes subversives, leurs ligues, soit publiques, soit secrètes, sont presque toujours ligues d'empiétement sur la masse productive, témoins les corporations nobiliaires, sacerdotales, financières, mercantiles, militaires, etc., qui, toutes, n'aspirent qu'à l'envahissement illimité. Le lien sociétaire d'ambition n'a pas pu s'introduire dans l'agriculture, tandis qu'il s'est déployé colossalement dans une foule de compagnies improductives et même destructives, comme celles des Jacobins et des agioteurs.

Le lien corporatif a aussi jeté d'amples rameaux en administration par les ligues fédérales des Tartares, des princes allemands, des États américains et autres confédérations, qui sont des accords de 3e harmonique, en tant qu'ils ont pour but la défense du pays contre l'ennemi extérieur, mais qui deviennent accords de [ ] en ambition subversive, si la ligue a pour objet l'empiétement sur les classes inférieures.

Les 4 groupes tendent plus ou moins à l'observance graduée des rangs et titres. Celui d'amitié est le moins exigeant en ce genre ; aussi est-il nommé groupe de confusion ou nivellement. Celui d'ambition est au contraire le plus sévère des 4 sur la distinction des rangs et préséances; il est même si intraitable sur ce point que souvent on a vu un débat très-frivole, sur une préséance d'ambassadeur, mettre les armes aux mains de 2 empires (même ridicule dans les duels, dont le motif réel n'a souvent aucun rapport avec l'honneur).

La manie de classement progressif ou gradation de rangs est donc très-forte dans le groupe d'ambition; c'est celui des 4 où elle prédomine. Ce groupe étant formé de sectaires confédérés pour illustrer une fantaisie ou une entreprise commune, il existe nécessairement parmi ses sectaires une gradation d'importance et de rangs, selon les moyens industriels ou scientifiques, ou pécuniaires, que chacun d'eux fournit à la ligue ; dès-lors les affections s'y établissent en ordre ascendant, c'est-à-

Digitized by Google

dire en gradation des fortune et moyens d'utilité à la confédération.

Dans un groupe d'ambition, les inférieurs sont plus dévoués aux supérieurs que ceux-ci ne le sont aux inférieurs ; il n'en est pas de même dans les autres groupes, notamment dans celui de famillisme, où les supérieurs sont les plus dévoués aux inférieurs. Ce contraste de hiérarchie entre les groupes sera le sujet d'un chapitre séparé ; on y verra que dans les 2 groupes mineurs (amour et famillisme), il règne une sorte de contre-sens hiérarchique d'après lequel les supérieurs cèdent aux inférieurs ; le contraire a lieu dans les 2 groupes majeurs : celui d'ambition distingue très-strictement les rangs, et celui d'amitié, tout en paraissant les confondre pour le ton et la bienveillance, exige pourtant qu'il règne quelque déférence pour ceux que la fortune, la dignité, la science élèvent au-dessus de la multitude.

Il suit de là que les groupes d'ambition tiennent, plus que d'autres, à se distinguer par des signes extérieurs et décorations dont ils sont fiers et jaloux. Leur ton est grave, parce que l'objet du rassemblement doit causer de la sollicitude, la ligue ayant toujours des difficultés à surmonter pour triompher de ses rivales : ne fût-ce qu'une troupe d'enfants qui machine quelque soulèvement contre le pédant, quelque expédition pour commettre du dégât, elle met toujours de la gravité dans sa délibération et de l'inégalité dans la distribution des rôles. C'est surtout dans le groupe d'ambition que le besoin d'inégalité et de gradation se fait sentir impérieusement. Aussi les hautes assemblées d'ambition, comme les sénats, les corps législatifs, ne peuvent-ils pas siéger un seul jour sans qu'il s'y manifeste dès le lendemain des gradations de partis et coteries, ainsi que des gradations d'influence individuelle.

D'après sa tendance à l'inégalité graduée, le groupe d'ambition veut l'avancement progressif des sociétaires. Plus les règles d'avancement sont observées sous les 2 rapports du talent et de l'ancienneté, plus les sociétaires sont attachés au lien fédéral.

Ce besoin de gradation ou progression est un principe très-ignoré des philosophes modernes qui, sous prétexte d'économie, tendent à supprimer ou réduire les fonctions intermédiaires et ne conserver que les extrêmes ; on en a vu la preuve dans les assemblées nationales de France qui voulaient faire de toutes les grandes villes autant de bourgades pour tout concentrer dans Paris. Des villes, comme Bordeaux, Rouen, Toulouse, qui avaient été capitales d'une grande région, ne l'étaient plus que d'un petit territoire, et retombaient au niveau de Quimpercorentin, Guéret, Digne, Privas. On a vu à cette époque Lyon n'avoir qu'une petite administration ; Marseille n'en avait point. Marseille, Nantes n'ont

Digitized by Google

point encore de haute cour judiciaire; on n'en voit pas non plus à Strasbourg, Lille, tandis qu'on en donne à Riom, Colmar.

Plusieurs grandes villes de second ordre, comme Reims (32,000 âmes), Dunkerque, la Rochelle, le Havre, Saint-Étienne (24,000), n'avaient ou n'ont pas encore une préfecture; certaines villes de 19,000 habitants, entre autres Valenciennes, n'ont pas même un tribunal d'arrondissement. On remplirait plusieurs pages de ces griefs d'une foule de villes sur ces distributions ridicules que fit l'Assemblée Constituante et dans lesquelles on ne voyait qu'une manie générale chez les représentants, celle de tout concentrer dans Paris, réduire en bourgades les grandes villes, changer en désert les villes moyennes, comme Lorient, qui n'ont pas la faveur, et même les petites, comme Salins, Pézenas, qui auraient eu tant de titres à obtenir un tribunal d'arrondissement.

Telle fut la justice de ces fameux amis de l'Égalité et de la Fraternité qui, se croyant bien installés dans Paris à titre de souverains perpétuels, voulurent, en l'honneur de l'égalité, dépouiller toutes les provinces pour enrichir Paris. Il eût fallu, au contraire, observer l'inégalité progressive, augmenter le nombre des sous-capitales, graduer leur splendeur en leur donnant des établissements administratifs, judiciaires, scientifiques et littéraires équivalant à ceux d'une ville de petite cour; il eût fallu leur donner des musées, bibliothèques, et théâtres et conservatoires, peu inférieurs à ceux de la capitale. Telle est la marche de la vraie liberté que je décrirai en parlant du Garantisme, et tel est le vœu de l'ambition générale, qui désire en tout sens des échelons gradués, soit pour les villes, soit pour les corporations, soit pour les individus.

En détruisant les gradations et en établissant le mode barbare où l'on ne voit qu'une douzaine de maîtres, ou pachas, spoliant des fourmillières d'esclaves, on mécontente la classe intermédiaire, on prive d'aliment une passion très-incompressible, qui est l'ambition. Tel est le faux calcul de la philosophie civilisée; on en a vu la preuve dans sa manie de tout concentrer dans une capitale. Aussi, plus elle se bat les flancs pour modérer l'ambition, plus elle en développe les germes: — l'esprit de monopole, d'agiotage, de fiscalité, de concentration et autres sources de désordre. Il faut avouer que les pauvres philosophes ont la main bien maudite dans tout ce qu'ils entreprennent, témoins leurs visions de républicanisme qui avaient pour but apparent de modérer l'ambition et ramener tous les vrais amis du commerce à l'union des cœurs et au mépris des richesses perfides. On a vu quel a été le succès de ces leviers de modération.

Le groupe d'Ambition a, parmi ses caractères, la garantie de protection et secours proportionnel aux sociétaires, le *minimum gradué*. Ce

Digitized by Google

que les autres groupes font par bienveillance et charité spontanées, celui-ci le fait par statuts et garanties fixes; on en voit un germe dans les corporations affiliées qui soutiennent les plus vicieux de leurs membres jusque dans leurs méfaits. Les Jésuites soutenaient le père Girard, qui appliquait des stigmates à mademoiselle Éradice de la Cadière. Les tribunaux ont soutenu les procureurs contre un écrivain nommé Selves, qui, dans un ouvrage intitulé *la Mort aux procès*, divulguait bonne quantité des ruses employées pour spolier un client; l'ouvrage a été déclaré calomnieux, quoiqu'il n'eût peut-être pas dénoncé le quart des astuces du métier. Les tribunaux ne partagent pas l'opinion de Bacon, qui désirait qu'on dévoilât, dans des traités spéciaux, les fourberies et rapines usitées dans chaque profession.

Si M. Selves n'avait dénoncé que les tricheries des meuniers, des boulangers, des fermiers, des marchands de vin, des [ ], les tribunaux l'auraient déclaré un très-honnête homme, un *foyer de lumières*, car chaque fonctionnaire du Tribunal ou de la Barre est volé par son meunier, son boulanger, son fermier, son marchand de vin.

Mais M. Selves avait oublié que quand on dénonce les larrons il faut s'adresser à ceux qui!!! ou plutôt il ne faut pas s'adresser à ceux qui!... Eh bien ! à qui faut-il s'adresser ? Je ne veux pas le dire. A bon entendeur demi-mot.

Si les ligues d'Ambition s'accordent en Harmonie pour soutenir la probité, il est naturel qu'en Civilisation elles s'accordent pour soutenir la rapine et le mensonge. Quelque vicieuse que soit cette propriété, c'est celle sur laquelle il fallait spéculer pour mettre un terme à l'indigence et établir le minimum ((social)) proportionnel.

Depuis l'existence de la Politique, on avoue que son écueil principal est l'extirpation de l'indigence. Or, si le lien corporatif, ou groupe d'ambition, a la faculté de protéger ses membres en double sens, les appuyer politiquement pour les innocenter lorsqu'ils sont coupables, et les soutenir matériellement contre les revers de fortune, s'il pourvoit d'avance à leurs besoins par des réserves, des retenues et autres mesures, c'était sur ce groupe qu'il fallait spéculer de préférence, et l'on devait organiser toute la classe des industrieux et même des improductifs en corporations étayées de statuts, pour assurer aux plus pauvres sociétaires un minimum proportionnel.

Observons bien que cette précaution ne dispensait pas de recourir aux 3 autres groupes dans l'affaire capitale de l'extirpation de l'indigence. On verra, au traité du Garantisme, que les 4 groupes doivent intervenir combinément pour atteindre ce but; mais c'était principalement sur les groupes d'ambition ou liens corporatifs que devait reposer

Digitized by Google

l'entreprise. On en a eu l'idée partielle dans les établissements d'assurance qui sont une fédération matérielle et non passionnelle.

Au lieu de suivre cette marche, la philosophie s'est obstinée à confier la fonction de charité à celui des 4 groupes qui en est le moins susceptible, au groupe de familisme, et, pour suppléer à l'insuffisance ou à la mauvaise volonté des familles, on ne fait que s'adresser au gouvernement, quoiqu'on ait appris par expérience que les familles ne veulent pas secourir leurs individus pauvres, et que le gouvernement ne peut pas prêter l'oreille aux nombreux indigents qui lui demanderaient plus que le montant de ses impôts.

L'extirpation de l'indigence ne pouvait naître que des combinaisons de ligues affectives. Tel groupe qui a fort peu de propriétés isolément, en acquiert beaucoup par le mixte, ou alliance avec d'autres. De là vient qu'un et deux groupes intervenant pour extirper l'indigence, n'obtiendront aucun succès, tandis que l'action combinée des 4 groupes la fera disparaître. ((Il est vrai que cette action combinée ne peut avoir lieu que par des mesures qui acheminerait en Garantisme ou en 6e période; mais cette transition serait insensible pour des civilisés, puisque le Garantisme admet l'ordre des familles incohérentes ou non associées, telles que nous les voyons en Civilisation. — Insistons sur l'influence des groupes ou actions cumulées des ressorts de divers groupes.))

D'où vient qu'on voit souvent chez les classes peu fortunées beaucoup plus de charité que dans les classes opulentes? Les comédiens en général ne sont pas riches, et pourtant il règne dans leurs réunions une scrupuleuse observance de la charité amicale et de la piété filiale. On les voit faire des collectes fréquentes pour leurs collègues malheureux. Un comédien ne laisse jamais son père dans le besoin, tandis que, dans la classe des riches, on trouve beaucoup de ces êtres scandaleux qui laissent manquer un père du nécessaire, et qui auront l'effronterie de vouer les comédiens aux flammes de l'enfer. La charité semble réfugiée chez les corporations les plus faibles en moyens, témoins les soldats, qui sont bien pauvres, et qui ne refusent jamais de donner pour des incendies une forte aumône, même une journée de leur paie.

D'où vient ce noble effet de vertu chez les classes les moins fortunées? Il provient d'impulsions mixtes réunissant les ressorts de plusieurs passions affectives, ceux du groupe d'Amitié, qui ont beaucoup d'influence chez les hommes aventureux, comme les comédiens et les militaires, ceux du groupe d'Ambition ou honneur, qui excitent l'amour propre de ces corporations, et les portent à donner une leçon de générosité à la classe riche qui les ravale.

Il résulte, de cette cumulation de ressorts, que certaines corporations accusées d'immoralité, sont, sous bien des rapports, plus charitables

Digitized by Google

que les classes qui prêchent la morale. Il fallait donc étendre à l'ensemble du corps social cette influence des groupes mixtes; il fallait s'évertuer à mettre en jeu les impulsions combinées des 4 groupes et de leurs 8 ressorts, et l'on serait arrivé bien vite à l'établissement du minimum et à l'extirpation de l'indigence.

On trouve en foule ces germes de charité dans des groupes et sectes d'ambition, notamment dans les francs-maçons. C'était sur ces esprits de corps que devait opérer une théorie de minimum social combinée avec une garantie de travail. En réunissant sur chaque tête pauvre les secours de 20, 30, 40 corporations qu'il était facile de former, on aurait organisé ce minimum proportionnel dont l'absence fait l'opprobre de nos sociétés; mais nos beaux esprits voient tous les germes de bien sans savoir en employer aucun. Ils déclament contre l'ambition, et c'est dans ses rameaux, dans les esprits de corps, que se trouve la solution du problème qui les met aux abois depuis 3,000 ans, l'extirpation de l'indigence. On ne pouvait la prévenir que par un concours d'impulsions des 4 groupes qui, dans ce cas, auraient rivalisé de procédés pour les charités nécessaires. Or la charité, si illusoire quand elle est bornée à des secours individuels, serait plus que suffisante quand chaque individu pourrait la réclamer de 30 corporations unies à lui par les liens d'ambition, d'amitié et de famillisme.

Les hommes jugent selon leur intérêt, et parmi les 2 éléments de l'ambition, l'intérêt ou principe matériel a le pas sur la gloire ou principe spirituel, qui n'est pas d'un grand poids en ambition civilisée.

Mais quels rêveurs ont imaginé de prêcher une ambition modérée, soit en ressort d'intérêt, soit en ressort de gloire? C'est décéler une crasse ignorance en matière de passion que de vouloir mettre en scène la modération, surtout quand il s'agit d'ambition. Alexandre s'y connaissait mieux que nos philosophes; il n'était point dupe de la modération affectée de Diogène, et il lui disait : Je vois ton orgueil à travers les trous de ton habit. Histrions littéraires, qui prêchez la modération, le mépris des grandeurs et des richesses perfides, et vous, bonnes gens, qui écoutez ces sornettes académiques, avant de lire le traité de l'Attraction, sondez-vous bien sur ce qui touche à la modération. Si vous l'aimez véritablement (ce que j'ai peine à croire), fermez ce livre, car vous n'y trouverez que des amorces pour l'immensité d'ambition. Vous blâmez aujourd'hui celui qui convoite un empire, et vous allez voir qu'en Harmonie, un homme, une femme, un enfant, ne seraient pas gens d'honneur s'ils ne convoitaient pas le trône du monde. Attendez, sur cette assertion, le chapitre des 10 couples de trônes universels d'Harmonie. Sur les 10 couples, il en est 2 qui sont d'hérédité inaliénable,

Digitized by Google

ceux du titre de famillisme en direct et en mixte; mais il est 8 couples qui sont électifs, quelques-uns annuellement. Chaque individu peut y parvenir, selon ses genres de mérite, et un homme ou une femme qui, sur 8 sortes de mérite, ne croiraient pas en avoir un seul, seraient assurément des êtres de peu de valeur chez qui l'insouciance pour le trône du monde ne serait qu'un masque de nullité, qu'un sot orgueil tendant à farder l'incapacité.

Aujourd'hui, selon la philosophie, il faut élever la jeunesse à n'aimer que les raves et le brouet noir, que les places gratuites et les femmes sans dot; et demain il faudra inspirer à la jeunesse, aux femmes comme aux hommes, une ambition sans bornes, une prétention aux trônes du monde. Quel désappointement des visions de la philosophie! Faut-il s'étonner qu'elle regimbe si fort contre la Théorie de l'Attraction, cette science dont les coryphées sont pourtant, par le fait, les plus [ ], car il n'existe pas de classe plus dévorée d'ambition que ces philosophes qui, lorsqu'ils peuvent tâter du gouvernement, se le disputent avec tant d'acharnement, qu'ils s'envoient par coupes réglées à l'échafaud, comme on l'a vu en 1794.

Étrange résultat des [ ] d'une classe qui n'aime, à l'en croire, que la modération, les raves et le brouet noir! Combien ces jongleries, dont on est dupe depuis 3,000 ans, devaient faire sentir le besoin d'une doctrine certaine sur les passions et sur le but ultérieur auquel Dieu les destine!

On est si neuf sur ce sujet, si ignorant sur les propriétés des groupes, et notamment sur celles de l'ambition, que nos philosophes ne savent ni la modérer chez ceux en qui elle surabonde, comme les civilisés, ni la créer chez ceux en qui elle paraît insuffisante, comme les sauvages, qui pourraient devenir en 3 ans de riches propriétaires agricoles, si on savait leur donner une faible dose de cette cupidité qui dévore nos peuples, et élever l'ambition du sauvage au quart de celle de nos paysans. Les jésuites mêmes, gens bien possédés d'ambition et qui auraient dû en connaître les ressorts, n'ont pas su la mettre en jeu avec les sauvages du Paraguay, pour les fixer à la culture.

Cependant, est-il si difficile d'exciter l'ambition et l'esprit de corps? Un soldat ne recueille pas grand avantage de son service, auquel souvent il a été conduit la chaîne au cou, et pourtant il est encore assez imbu d'esprit de corps pour sacrifier sa vie à l'honneur du régiment: ne pouvait-on donc exciter de même l'esprit de corps pour des motifs plus pressants, comme ceux de charité et de minimum social; mais il aurait fallu savoir créer les corporations sociales? mettre en jeu les ressorts compétents, et pour cela connaître la théorie des groupes, dont jamais nos savants n'ont daigné faire aucune étude.

Digitized by Google

[Nous trouvons dans le cahier 3, cote 10, page 72, une note de Fourier que la phrase ci-dessus, *Il faut élever la jeunesse à n'aimer que les raves*, nous donne occasion de citer :]

Prétendra-t-on qu'il y ait de l'exagération dans ce tableau des vexations exercées à table et ailleurs sur les enfants civilisés? J'en parle par expérience, *et quarum pars magna fui*. Que de férules n'ai-je pas reçues pour refus de manger raves et choux, orge, vermicel et drogues morales, qui me causaient des vomissements, outre le dégoût!

Un jour à diner chez le Pédant, j'escamotai un gros quartier de rave cuite qu'il avait servi sur mon assiette, car il me haïssait et voulait me faire avaler des raves. Je cachai adroitement cette rave entre mes habits, et, lorsqu'on sortit de table, je me levai des derniers, je laissai sortir la foule et saisis l'instant favorable pour jeter la rave par la fenêtre, qui était ouverte en été; mais, par frayeur et précipitation, j'ajustai mal, et la rave tomba sur un escalier de bois, où passait quelqu'un, qui se récria. Le Pédant arriva, je fus pris en flagrant délit, forcé d'aller quérir la rave enduite de poussière, et la manger pour l'honneur de la morale outragée. On me cribla de férules appliquées à doigts relevés, supplice qui me causait fréquemment des panaris et faisait tomber tous mes ongles avec des douleurs affreuses, pour le bien de la morale douce et pure.

On prétend aujourd'hui que la morale est moins atroce. Rien n'est plus faux; elle est tout aussi vexatoire, mais mieux fardée de verbiages anodins : elle ne diffère que par les formes.

CHAPITRE II.

APERÇU DES DEUX ÉCHELLES D'AMBITION.

[Lacune : 8 pages blanches.]

(*Le chapitre 3e à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES TRADITIONS.

I

L'homme n'a pas été créé au hasard : ses instincts, ses penchants, ses facultés, en un mot tous les éléments qui composent son être ont été coordonnés, sans doute, d'après un certain plan, et destinés à remplir des fonctions déterminées, de toute éternité, selon l'Ordre et l'Harmonie universels des choses.

De même que la science physiologique nous montre que chaque muscle, chaque artère, chaque veine, chaque nerf, chaque organe, a une fonction propre, et que l'ensemble de ces fonctions concourt directement à la conservation et au développement de l'individu : de même aussi, la science religieuse ou sociale nous apprend que tous les éléments qui constituent l'être social tendent, chacun suivant la fonction qui lui est propre, à la conservation et au développement de cet être, en le mettant en unité directe avec lui-même, avec le monde et avec Dieu.

En effet, l'hommme, en tant qu'être sensitif, se trouve directement en rapport avec le monde extérieur; pour l'homme, l'âme sensitive est le foyer central où viennent se réfléchir les phénomènes de la vie universelle. L'âme sensitive établit des relations intimes entre l'homme et le globe qu'il est appelé à régir; en un mot, c'est par l'âme sensitive que se développe le premier germe de la vie sociale, nous voulons dire l'Industrie.

L'homme, en tant qu'être affectif, est sans cesse attiré vers ses semblables : c'est l'âme affective qui pousse impérieusement l'homme à aimer ses frères, à s'unir à eux, à constituer la Famille qui, dans l'ordre des temps, se présente à nous comme la première ébauche de l'association sur la terre.

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

DES TROIS GROUPES

D'AMBITION, D'AMOUR ET DE FAMILLISME.

(Suite. — Voir la précédente livraison.)

CHAPITRE III.

DU GROUPE HYPERMINEUR OU AMOUR.

[Les hypocrites et les gens corrompus abondent dans la société actuelle : ce sont précisément ceux qui ont le plus tonné contre la prétendue immoralité des conceptions de Fourier. Ils ont pris çà et là dans les œuvres de notre maître des passages sur l'Amour, et leur imagination les a salis. Pour paraître plus purs aux yeux du monde et y gagner de meilleures places et plus d'argent, ils ont fait les pudiques et les timorés, et eux, qui ne rougissent de rien, ont prétendu rougir à la lecture des œuvres de Fourier. A leurs cris furibonds, la Société s'est effrayée et a craint que l'on vînt porter le trouble dans tout ce qu'elle a de plus intime. Ces clameurs hypocrites ont fait prendre les théories de Fourier en défiance à beaucoup d'honnêtes gens, qui, de peur d'être accusés d'immoralité, n'ont pas osé s'approcher de la Science.

Malgré ces criailleries, nous n'en publierons pas moins le chapitre suivant, où Fourier analyse les différents degrés de la gamme d'Amour. Nous donnons ces analyses uniquement comme études scientifiques.

Il est vrai que Fourier y manifeste clairement, dans ce chapitre, son opinion sur le changement des lois et coutumes actuelles à l'endroit des relations des sexes, la perfection de la société (qu'il appelle la haute harmonie) comprenant et exigeant, suivant lui, la liberté dans toutes relations humaines. Chacun a le droit d'avoir, à cet égard, une opinion quelconque. La réforme industrielle et sociale, poursuivie par l'École sociétaire, n'ayant rien de commun avec l'organisation des libertés mineures, question que l'avenir discutera et résoudra à sa guise, nous nous bornons ici au simple rôle d'éditeurs d'une pensée dont nous n'avons pas le droit de frustrer l'humanité, mais dont l'École sociétaire n'entend en aucune façon prendre la responsabilité, nombre

Digitized by Google

de ses membres étant sur ce point d'une opinion opposée à celle du maître. Fourier n'est pas pour nous un pape ou un prophète à la parole infaillible, et nul de ses disciples se croit tenu d'adopter servilement ses idées. Quand le temps sera venu de discuter les lois relatives à l'union des sexes, l'humanité instruira la question et jugera. Nous nous en rapportons parfaitement à elle pour faire son choix dans les œuvres de Fourier, et n'y prendre que ce qu'elle y trouvera de fondé en raison et en vérité.

Qu'il soit donc bien entendu que la publication suivante a pour objet de produire un document sur une question où l'on peut être fort éloigné d'accepter les vues de Fourier, mais où tout homme honorable reconnaîtra qu'il n'a poursuivi qu'un but : faire régner la vérité, la justice, la loyauté et la liberté dans les rapports aujourd'hui si dépravés des sexes.]

Un chapitre sur l'amour ! Eh ! que peut-on dire de neuf sur cette matière, après tant de romanciers et de beaux esprits qui ont tiré la quintessence du sujet ?

Il est bien aisé d'être neuf après des milliers d'écrivains qui sont échos les uns des autres, et qui n'ont guère d'autre science que de peindre le bien qu'ils ne savent pas donner. Ce ne sont pas des tableaux d'amour qu'on leur demande : il en existe assez dans cent mille romans. L'homme riche voudrait des réalités; il sait bien, à prix d'argent, se procurer des odalisques, mais non pas des amantes ni des unions sympathiques, et, lors même qu'il est encore en âge d'en trouver, on l'entend de bonne heure se plaindre de satiété et manque d'illusions. Les romanciers le dédommageront en peinture, mais non pas en réalité ; ils seront dans un étrange embarras si une fée Urgèle, une douairière de 80 ans leur demande le secret d'inspirer à des jeunes gens une belle passion, une illusion sentimentale sans appât d'intérêt; les romanciers diront à la bonne dame de 80 ans : « Revenez à l'âge de 20 ans, et nous vous ferons trouver des jouvenceaux épris de vous pour vos beaux yeux, ou bien sachez, comme Ninon de l'Enclos, être belle et aimable jusqu'à 80 ans. »

Au fait, c'est une science bien neuve que celle des sympathies amoureuses artificielles. Nos faiseurs d'esprit ne savent pas même les établir entre jeunes gens, ils ne savent pas déterminer les causes des sympathies qui existent : comment sauraient-ils en créer quand il y a disproportion d'âge ?

Nous n'avons, répliquent-ils, rien de cette prétention ; nous pensons, au contraire, que la vieillesse doit renoncer à l'amour, puisqu'elle ne peut se procurer qu'à prix d'argent, et par des voies ignobles, une ombre d'illusion, un simulacre d'amour. La vieillesse doit donc se sevrer de ces passe-temps du jeune âge, et s'occuper utilement pour l'équilibre du commerce et de la charte.

Mais que répondre à une douairière qui, jouissant de 400,000 fr. de rente, ne veut s'occuper ni du commerce ni de la charte et préférerait un

Digitized by Google

passe-temps d'amour bien réciproque? Eh ! laissez-la faire, disent nos savants ; si elle a 100,000 fr., manquera-t-elle d'adulateurs et chevaliers de miséricorde qui lui feront oublier les outrages du temps?

Ainsi répondront nos civilisés, gens tout matériels, et ne voyant en amour qu'un principe, que le matérialisme ou rut. Ils publient sur l'amour sentimental de volumineux romans pour le bien de leur commerce ; mais, si on leur demande l'art de procurer cet amour à celui qui le désire, ils répliqueront par 20 escobarderies.

Cependant ils se disent protecteurs du sexe faible. Eh ! peuvent-ils ignorer que les femmes dans l'âge avancé conservent beaucoup de penchant à l'amour? Elles n'ont pas, comme les hommes, des distractions soit d'étude, soit d'affaires ; elles n'ont pas la liberté de s'accommoder publiquement avec une chambrière ou une entretenue; elles manquent tout-à-fait de ce délassement amoureux dont le besoin se fait sentir chez elles, et n'est que peu ressenti du sexe masculin. La loi leur interdit, dans l'âge avancé, cet amour dont l'homme se réserve pourtant la jouissance, quoiqu'un vieillard n'ait presque aucun besoin d'amourette quand il est distrait par les affaires, les études, etc.

Sur ce, on va s'informer si je veux me déclarer l'avocat des douairières et de leurs inclinations galantes. Je suis l'avocat des 12 passions, et je prétends démontrer que, si elles existent, l'ordre social doit en garantir la jouissance aux classes de tout âge qui peuvent la désirer. — Mais pourrez-vous faire en sorte que la vieillesse redevienne aimable et inspire des penchants amoureux à la jeunesse? Le miracle serait trop fort. — Qu'importe ! nous opérerons ce miracle et bien d'autres également incompréhensibles ; on en verra les preuves au traité du ralliement passionnel des 4 groupes; mais, pour comprendre ces effets, commençons par une étude régulière des groupes et de leurs accords tant essentiels que mixtes; ensuite nous apprendrons à opérer sur ces accords et les créer là où ils n'existent pas.

Les 2 ressorts ou principes ont été indiqués (rose vif piq., 144).

Spir. — Affinité spirituelle par la céladonie.

Matér. — Affinité matérielle par la copulation.

Si chacun des 2 principes agit isolément, il en résultera 2 groupes aussi différents que le seraient en ambition 2 groupes, dont l'un aurait la gloire pour objet et l'autre ne songerait qu'au pillage. Rien n'est plus trivial en amour qu'une réunion d'hommes et femmes qui, n'ayant les uns pour les autres aucun penchant de cœur, ne s'assemblent que pour le lien matériel, ou accord de prime sensuelle (monogamie). Cette jouissance peut être goûtée par deux personnes qui se méprisent; elle n'a donc rien de commun avec l'amour sentimental, qui suppose une estime respective.

Digitized by Google

Il n'est pas moins certain que le groupe d'amour peut se former de 2 manières : en monogamie matérielle et monogamie spirituelle. Il n'est noble que par la réunion des 2 ressorts : lien matériel et lien spirituel, d'où natt l'accord de tierce (androgamie), quand les 2 conjoints sont animés du double penchant. Il y a hémigamie quand l'un des 2 conjoints n'a qu'un seul des 2 penchants, comme il arrive souvent dans les mariages, où un vieil époux épris.... d'amour matériel et sentimental pour sa jeune moitié, ne trouve en elle qu'un retour borné au matériel.

Il n'y a pas là discord positif, mais il n'y a pas non plus d'accord plein, comme il existerait si chacun des 2 époux modulait des 2 éléments, du matériel et du spirituel. Cette réciprocité donnerait l'accord de tierce; il n'y a que seconde et consonnance insipide, amour incomplet, dans le lien que je viens de décrire.

Il est très-rare que l'hémigamie soit en spirituel seul chez l'un des conjoints. Quand madame de Maintenon épousa Scarron par amitié, par reconnaissance, elle n'avait sûrement pas pour lui de penchant matériel, pas non plus de penchant céladonique ou sentimental, c'était de sa part un mariage d'amitié, un lien mixte. Ayons soin, en toute occasion, de distinguer les degrés mixtes des degrés spéciaux, de même qu'en échelle de gamme il faut distinguer les 7 essentiels ou diatoniques des 5 ambigus ou dièzes.

J'ai observé, au précédent chapitre, que nous ne pouvons pas connaître en Civilisation la monogamie spirituelle ou groupe de céladonie. Ce penchant ne se manifeste que d'un côté, et jamais, ou presque jamais, chez 2 personnes simultanément; il expose au ridicule et aux duperies le très-petit nombre de ceux qui y sont enclins, et il est nécessairement ridiculisé parmi nous, puisqu'il ne peut être utile que dans les cas d'alliance avec l'accord ⋈ X, omnigamie inverse, qui est si impraticable en Civilisation, que je ne crois pas même devoir en donner la définition, quoiqu'il produise l'effet le plus noble et le plus sentimental qu'il y ait dans la gamme d'amour.

Ajoutons, ou plutôt répétons, car l'observation a déjà été faite, que le lien de pure céladonie, chez les Harmoniens, suppose que les 2 amants aient d'autre part un lien composé ou un lien de tierce par affinité matérielle et spirituelle, c'est-à-dire que Daphnis et Chloé, unis par lien matériel et sentimental, peuvent avoir tous deux un lien sentimental ou céladonique, savoir : Daphnis avec Galatée, puis Chloé avec Tircis. On fait bien parade, en Civilisation, de quelques liens de cette espèce, mais rien n'est plus faux; il n'y a partout que lien d'amour composé, ou convoitise spirituelle et matérielle à la fois; il peut aussi exister quelquefois lien d'amitié simple ou affinité de caractère entre

Digitized by Google

Daphnis et Galatée, entre Chloé et Tircis; mais il n'y a pas de lien céladonique. Je me suis assuré, par une foule d'informations, que ce lien n'existe pas en Civilisation. Si quelques individus en ont le penchant, il n'est jamais partagé. C'était un point très-important à éclaircir, parce que je serai obligé de démontrer en Harmonie composée que le lien céladonique, lien excessivement rare, produit en Harmonie des effets aussi précieux pour l'industrie générale, que l'est le diamant parmi nos pierres; mais ces effets ne pouvant pas avoir lieu en Civilisation, il n'est pas étonnant que l'amour céladonique, tout-à-fait inutile dans cette période, y soit méprisé comme le serait une perle fine chez de grossiers sauvages qui, n'en connaissant pas la valeur, donneront vingt perles pour une bouteille d'eau-de-vie.

J'ai indiqué comparativement (2e rose vif piq., 186) les 4 accords cardinaux d'amour. Il n'est pas à propos de parler des accords transcendants, 7e et 8e Y χ, dont nous n'aurons pas d'emploi en Harmonie simple ou hongrée. Nous n'avons à disserter ici que sur l'amour banal ou accord de tierce, homme et femme unis par lien matériel et sentimental. C'est sur cet accord que nous allons étudier les propriétés générales du groupe hypermineur.

La propriété essentielle de ce groupe est le contresens hiérarchique, la concession du pouvoir au sexe le plus faible. Un véritable amant est celui qui obéit aveuglément à une maîtresse, effet presque impossible en Civilisation, où mille motifs empêchent l'homme de se livrer à cette soumission, et de ployer sous le joug féminin. La femme ne manquerait pas d'exiger d'abord le mariage en cas de convenance pour elle; or, ce risque de mariage concourt, avec d'autres calculs d'intérêt, pour habituer l'homme civilisé à conserver de l'empire sur une maîtresse, et les pères ne manquent pas d'inspirer aux enfants, sur ce point, une défiance qui entrave plus ou moins le penchant au dévouement amoureux.

D'autre part, l'éducation forme et doit former la femme à des sentiments serviles, par convenance pour l'esclavage conjugal, qui est sa destinée. Il faut qu'elle soit disposée d'avance à servir les caprices d'un maître qu'elle ne connaît pas encore. Ainsi, la femme, étant de très-bonne heure imbue de préjugés sur son infériorité, incline à la soumission, qui est nécessaire dans l'ordre civilisé.

L'éducation harmonienne inspirera aux 2 sexes des sentiments tout opposés. La femme, avant d'aimer, s'attendra à une soumission absolue de l'amant. On l'aura, dès le bas âge, façonnée à croire que si les hommes sont supérieurs en force, les femmes doivent l'être en influence dans toutes relations d'amour. Les coutumes et convenances

Digitized by Google

d'intérêt général confirmeront cette opinion; dès-lors la femme n'aura rien des penchants serviles qu'on lui inculque aujourd'hui; quant aux hommes, dès que le dévouement absolu à une maîtresse ne sera d'aucun danger pour eux, on ne prendra aucun soin de les prémunir contre les astuces féminines. L'un et l'autre sexe adoptera en amour la marche naturelle, qui est la soumission du fort au faible, ou *contresens* hiérarchique.

Le mot *contresens* peut sembler impropre, car le contresens n'est que relatif, par comparaison au groupe d'ambition, qui établit la hiérarchie en subordination de l'inférieur au supérieur. Mais quel serait l'élément d'harmonie entre les 4 groupes s'ils ne présentaient pas des contrastes généraux, soit de tons, soit de hiérarchie? Ces contrastes seront analysés en chapitre spécial.

Certains pays, entre autres la France, affectent de reconnaître cette hiérarchie d'amour, cette supériorité du sexe faible. Un étranger qui ne connaîtrait pas la France, et qui se laisserait prendre aux apparences, au ton chevaleresque des coteries, aux fadeurs des couplets d'opéra, aux simagrées générales de courtoisie, serait tenté de croire que les femmes sont reines en France. Il n'en est rien, elles n'y sont que trompeuses et trompées. D'une part elles sont dupes des jeunes gens qui, presque tous aigrefins en amour, se font honneur de *rouer* les femmes; celles-ci, en revanche, usent de représailles sur la classe des hommes confiants et des maris; de sorte que la France, en amour, n'est qu'une roueric universelle ou chaos d'astuces réciproques. On ne trouverait pas en Allemagne moitié de ces tricheries, et je dirais: pas le quart, si je parlais de 89, époque où les Français n'avaient pas séjourné dans toutes les villes d'Allemagne. Leur longue résidence a dû y fausser et franciser le caractère des femmes ainsi que le ton des relations d'amour.

En thèse générale, on peut dire que la femme civilisée, obligée à une dissimulation perpétuelle, est un être dégradé, travesti, dont le naturel ne peut que difficilement se développer; elle est à peu près comme le castor dans l'état domestique, où il devient le plus insignifiant des animaux, quoiqu'il soit le plus intelligent dans son état de pleine liberté. Il est quelques femmes dont l'esprit paraît bien développé parce qu'elles ont secoué le joug du préjugé et acquis l'usage des roueries amoureuses, des astuces conjugales et du jargon de [morale]. Mais de tels développements sont une dépravation, un essor subversif, et non pas un progrès louable et utile, comme serait une invention de quelques usages d'Harmonie. Les femmes ont cette propriété. Je prouverai, au Traité du Garantisme, qu'il aurait suffi de ((80)) 100 ans de Garantisme amoureux pour les conduire à la découverte des séries passionnelles ou des dispositions préliminaires. C'eût été un beau trophée pour l'esprit féminin, qui a plus

Digitized by Google

d'aptitude à ce genre d'invention que le masculin; car la femme a plus de finesse et de tact en ce qui touche au perfectionnement des relations passionnelles. Or, si les femmes civilisées n'ont fait aucune invention en ce genre, on peut dire que, malgré leur raffinement en astuces inutiles, elles ne sont que des êtres qui, comme le castor domestique, ne savent pas faire usage de leurs moyens. [Voir la note intercalée page 140 ci-après.]

Pour apprécier la dégradation des femmes civilisées, il faut les mettre en parallèle avec leurs supérieures et inférieures. Etablissons en ce sens une progression de 3 femmes seulement : l'odalisque de sérail, la bourgeoise civilisée et la dame de cour.

L'odalisque est une espèce de brute, se trouvant honorée de servir de passe-temps à qui l'achète, se croyant dépourvue d'âme et bannie du séjour céleste. Nos paysannes de la classe morale tiennent un peu de cet abrutissement, et sont respectueusement debout derrière le mari attablé. On trouve déjà une grande différence chez nos bourgeoises; elles ont du caractère, du bon sens, et ne se croient pas des machines créées uniquement pour le plaisir des hommes. Cependant, malgré leur aptitude à l'intrigue, elles sont encore bien serviles en affaires d'ambition, parce qu'elles tiennent à la classe d'hommes qui est intraitable sur le chapitre de l'argent, toujours épargné chez les bourgeois, parce qu'ils n'en ont pas à profusion et ne le gagnent pas aisément. Si on passe à la femme de cour ou à la courtisane de grand ton, comme Ninon, Laïs, enfin à la classe qui n'est point rapetissée, hébétée par les soins du ménage et le défaut d'argent, on trouve une immense supériorité sur les femmes de classe morale, dites ménagères. C'est chez les femmes de haut parage et pleinement libres qu'on entrevoit les développements dont l'esprit féminin est susceptible; à la vérité son essor actuel ne tend qu'aux voies du mal, mais elles déploieraient même intelligence dans un état de choses qui les entraînerait au bien. Cet effet ne peut avoir lieu que dans une société supérieure à la Civilisation.

Un indice provisoire de cette étendue des facultés féminines est que sur 10 femmes qui ont régné sans époux, sans maître, on en a vu 9 atteindre à la célébrité; pourrait-on en dire autant des souverains? Si quelques reines ont chancelé, comme Christine de Suède et Marie Stuart, ç'a été par déférence pour les préjugés; car celles qui ont su hardiment les fouler aux pieds, comme Élisabeth et Catherine, sont devenues d'autant plus célèbres qu'elles ont traîné le sexe masculin dans la boue et prouvé qu'il peut de son plein gré, sans le stimulant de l'éducation, se ravaler fort au-dessous des femmes. Vit-on jamais les maîtresses des rois égaler l'opprobre des favoris de Catherine? Or, si on suppose l'amour pleinement libre comme il le serait en Harmonie composée (qui

Digitized by Google

n'est pas celle dont je donne le traité), et les astuces d'intérêt bannies du commerce amoureux, il est hors de doute que les femmes, dans ce cas, atteindront à une grande perfection dont on voit déjà les germes chez les dames de cour et chez quelques bourgeoises bien stylées, dont l'essor est encore entravé par le défaut d'argent, par les simagrées et mascarades qu'exige le préjugé.

Cette digression était nécessaire pour motiver la propriété de contresens hiérarchique et dominance féminine que j'ai assignée au groupe d'amour; elle ne pourra s'établir que dans un ordre de choses exempt des embûches qui excitent à bon droit la défiance des hommes civilisés et leur accord à maintenir les femmes dans une dépendance qui leur est vraiment nécessaire. Car, dans l'état civilisé, elles ont communément le vice des mauvais chevaux qui se cabrent et s'emportent quand ils ne trouvent pas un écuyer capable, mais qui obéissent avec plaisir au bon cavalier qui sait les maîtriser. Soit dit sans injure, c'est bien là le portrait des femmes civilisées; elles ont besoin d'un maître exercé qui les traite en supérieur; elles se moquent d'un homme qui se met au ton du véritable amour et devient l'esclave de sa belle.

Pour analyser exactement les amours de Civilisation, il faudrait les examiner dans l'accord de sixte ou orgie phanérogame ((fédérale)), composée de deux ou plusieurs coteries *honnêtes* et de bonne société, où les hommes ont eu toutes les femmes, et les femmes ont eu tous les hommes. Je ne parle pas des petits bourgeois qui ont assez cet usage de mettre les femmes en commun, je veux parler des réunions plus huppées dont l'orgie devient ligue fédérale, exerçant de l'influence dans le pays. Ces orgies ont le vice de se croire tout permis, de considérer l'honneur comme [ ], et le monde comme un troupeau de benêts à tromper sans scrupule. De pareilles sociétés sont une fréquentation dangereuse pour les non initiés; la coterie ne manque pas de les compromettre pour ses intérêts. Les habitués de ces orgies, hommes et femmes, deviennent bientôt capables de toutes sortes d'infamies, et ce genre de lien prouve que l'amour, plus que les autres groupes, devient d'autant plus dangereux en Civilisation qu'il est plus élevé en degré. Aussi l'accord de tierce n'y est-il que peu dangereux et seulement pour les [ ], tandis que les accords de 4e, 5e, 6e, y forment un *crescendo* de dépravation. C'est bien pis des accords de 7e; nous serons donc bornés à étudier les hauts accords d'amour dans leurs emplois d'Harmonie composée, dont je ne traite pas dans cet ouvrage.

L'accord de sixte s'est légalement établi dans l'ordre Barbare, où règne la coutume des sérails; mais c'est une sixte hongrée, car les sérails ne sont orgie que pour l'homme et non pour la femme. Or, ce n'est pas

Digitized by Google

dans les accords bâtards ou hongrés qu'il faut étudier les propriétés des groupes; on les discernera mieux dans les orgies secrètes des civilisés, car ces orgies ou accords de sixte sont des accords pleins qui opèrent en composé et non en simple; mais les orgies civilisées sont vicieuses, en ce qu'elles ne s'allient pas aux convenances générales ; elles se dérobent à l'influence de la législation et s'enveloppent de mystère; elles feignent beaucoup d'empressement à soutenir la législation et la morale qui les proscrivent. Aussi, les bourgeoises qui ont des orgies secrètes font-elles spéculativement un galimatias de sacrilèges et de pruderies, se confessant et communiant avec éclat, tonnant pour la religion et les bonnes mœurs, affichant un amant titré, une passion romanesque, pour cacher leurs débauches.

Ainsi l'orgie civilisée, ou accord de sixte, et de même les accords de quarte, quinte et septième, ne produisent qu'un chaos d'hypocrisie dans lequel on ne peut nullement étudier les propriétés des hauts accords d'amour. D'ailleurs, la grossièreté et la perfidie des relations civilisées rendent ces sortes de relations si vicieuses qu'on répugne à en faire l'analyse.

((Elles sont pourtant bonnes à examiner comme *contremarches de mouvement*. J'appelle effets de contremarche les résultats que donnent les 12 passions en périodes lymbiques, où elles produisent toujours la fausseté au lieu de vérité, la discorde au lieu d'harmonie; et c'est un calcul assez amusant que celui de la contremarche et diffraction des passions, c'est un parallèle semblable à celui de la chenille et du papillon, qui sont les 2 [ ] produits par le même.))

Elles sont pourtant bonnes à examiner comme effets de diffraction passionnelle.

Qu'est-ce que la diffraction passionnelle? dira plus d'un lecteur, et si on lui répond *ad hoc*, si on veut lui définir la diffraction en simple et en composé, il s'épouvantera du jargon analytique.

On appelle *diffraction ou contact d'extrêmes* un effet de mouvement reproduit en sens inverse, comme le miroir renversé qui montre un individu la tête en bas et les pieds en haut, mais qui, malgré ce contresens, donne la véritable image; nous allons en juger par quelques applications (le 13 du lilas et le 2e ch. du rosat, 1, p. 17).— Justice prompte, pachas, — Sérail, orgie générale.

Il est de même inutile de traiter de l'accord pivotal ou octavien omnigame; c'est une relation inconcevable dans nos mœurs obscènes qui rapportent tout au matériel; l'amour omnigame fait intervenir des masses de plusieurs milliers d'individus qui, souvent, ne se sont jamais vus, et qu'on sait pourtant sympathiser du premier jour (au bout d'une ou 2 heures), en ordre composé, en lien spirituel et matériel; je ne saurais en donner aucune idée avant d'avoir expliqué la théorie et le mécanisme des sympathies harmoniennes.

Digitized by Google

Les gammes d'amour et de familisme, ou gammes affectives mineures, sont les plus propres à démontrer l'inconséquence de nos prétendus amis de la nature, et mettre leur science en contradiction avec elle-même, car ils admirent dans les 2 groupes majeurs tous les hauts accords qu'ils condamnent dans les 2 groupes mineurs ; en outre, ils ne peuvent pas, en affections majeures, en liens d'amitié et d'ambition, faire naître aucune ombre de ces hauts accords qu'ils recommandent, comme la bienveillance universelle. A quoi sert donc leur philosophie de la nature, si, sur 4 gammes d'accords animiques, elle en rejette deux, et ne peut pas, dans les 2 autres, faire usage des touches omnimodes, ou 8es, d'où naîtrait l'harmonie sociale ?

Autre inconséquence : on voit dominer en secret tous les accords défendus par la loi, ceux de 4e, 6e, 7e, et celui qu'elle veut établir exclusivement, l'accord de tierce, Androgamie, ne s'établit jamais ou presque jamais par les voies légales qui régissent l'amour. Il ne manque pas, en Civilisation, de ces amours de tierce où règne, de part et d'autre, le lien matériel et spirituel ; mais ces amours ne naissent que chez des couples qui ne s'aiment pas constitutionnellement en vertu d'acte notarié et enregistré à la municipalité. Tous ces amours sont des infractions à la loi, et pourtant ce sont les seuls beaux selon le monde galant, qui réprouve le système amoureux de la philosophie. Celle-ci, avec ses méthodes légales, n'élève guère les amours qu'à l'Hémigamie, ou accord de seconde ; les conditions de mariage et trafic pécuniaire qu'elle impose à l'amour ne laissent guère d'accès au lien sentimental, réduisent le ménage à une froide et mercantile union, dont les deux conjoints se lassent bien vite, et dont il ne peut résulter qu'un conflit de fausseté universelle, aucun des conjoints ne voulant adhérer sincèrement à la fidélité permanente qu'exige ce lien si éloigné du vœu de la nature.

Et si les philosophes ont quelque respect pour ce vœu, que pensent-ils de l'impulsion qu'elle donne à 500 millions de barbares chez qui l'essor habituel et unanime est la 6e [ ], ou accord de sixte simple, nommé chez nous Polygamie ? que pensera la philosophie de cette bonnête compagnie civilisée, dite gens comme il faut, bourgeois, grisettes, etc., qui, dès qu'ils en ont la faculté, s'adonnent en secret à l' [ ], ou accord de sixte, et font de leurs morales coteries autant d'orgies gazées ? Ainsi, en voulant réduire les groupes à tel ou tel accord exclusivement, il arrive qu'on manque son accord et qu'on tombe communément dans des accords vicieux et subversifs, comme sont tous ces amours qui, contraires à un ordre établi, ne peuvent produire que la fausseté générale : aussi domine-t-elle en plein dans tout le système amoureux de la Civilisation.

Nous aurions, selon le tableau donné (souci 2e, 140), 4 accords faux

Digitized by Google

à décrire, 2 en extragamie, 2 en soligamie; leur influence n'est que trop réelle en Civilisation, et concourt à prouver le vice du système qui régit les amours. Définissons brièvement ces 4 discords.

Soligamie. Le discord négatif direct *ut ré*^{b} a lieu par la masturbation ou soligamie matérielle, genre forcé pour les religieux et les captifs. Tissot, dans un ouvrage intitulé *l'Onanisme*, en a démontré les nombreux inconvénients et les ravages.

Le discord négatif inverse *ut ut*^{b} ou soligamie spirituelle, a lieu par la contemplation discrète, les soupirs romantiques, genre assez en vogue chez les peuples du Nord, et qui est une dépense de temps et de pensées très-nuisibles à l'individu.

Extragamie. Le discord positif direct *ut ut* dièze, extragamie, roule sur une coutume très-obscène de l'antiquité, c'est l'abus des enfants; cette infamie était permise aux républicains d'Athènes par les lois de Solon, qui la défendait seulement aux esclaves et l'autorisait chez les hommes libres. Si l'on en juge par cette loi, ils étaient fort adonnés à ce genre dépravé, dont Plutarque fait l'éloge. En dépit du philosophe Plutarque, ce résultat est compté pour discord en gamme d'amour, vu les résultats évidemment funestes à la classe des enfants qui en est l'objet.

Le discord positif inverse *ut si* bécarre, bestigamie, est fourni par la bestialité, qu'on dit très en vogue chez les tendres bergers des Pyrénées. S'il est vrai que tous les goûts soient dans la nature, celui-là à coup sûr n'est pas de la belle nature, et ces 4 consonnances fausses ne sont point admissibles en Harmonie.

J'ai signalé, au début de ce chapitre, l'erreur de ceux qui pensent qu'il n'y ait rien de nouveau à dire sur l'amour. Tout paraîtra nouveau quand nous mettrons en œuvre les matériaux de cette gamme, dont je n'ai pas fait connaître les 3 touches les plus brillantes, la ⋈ Y, la ⋈ X et la X ⋍, ou om[nimodes],

Celles d'octave, au nombre de 3,

La 8^{e} directe, ⋈ Y,

La 8^{e} inverse, ⋈ X,

La 8^{e} mixte, X ⋍ (1),

Je me borne ici à définir le ressort de la 8^{e} mixte, c'est l'amour pivotal ou lien de permanence composée. On nomme permanents ou pivotaux en Harmonie les individus pour qui on a une constance composée, c'est-à-dire que l'amour qu'on a pour eux peut s'allier avec d'autres,

(1) D'ordinaire je ne fais pas mention d'une touche de 8^{e} mixte dans les gammes, cependant elle y existe, mais je la néglige pour ne pas compliquer les exposés. (*Note de Fourier.*)

Digitized by Google

et qu'on revient à eux avec plaisir, malgré les collègues qu'on leur adjoint. Il est peu de civilisé tant soit peu répandu qui n'ait parmi ses personnes aimées quelque pivotale et souvent plusieurs. Les liens de ce genre, combinés avec les amours de durée incertaine, fournissent en harmonie des sympathies transcendantes, et dont il est impossible de donner aucune idée.

En attendant, la négligence des civilisés, qui n'ont jamais songé dans leurs analyses à distinguer les amours pivotaux, prouve qu'il reste encore, même en Civilisation, beaucoup de choses neuves à dire sur l'amour. Que sera-ce quand on l'examinera en Harmonie dans toutes les combinaisons dont sa gamme est susceptible?

[Nous pouvons intercaler ici un passage sur les femmes tiré des cahiers, 27, cote 10, page 76, et 12, même cote, page 133.]

En régime sociétaire, la fonction d'officier [dans les séries] s'étend aux 3 sexes. Toute série passionnée choisit, élit ses chefs en proportion de sexe, et comme il existe des séries qui se composent de majorité numérique, quelquefois même en totalité, de femmes et d'enfants, chaque sexe étant libre en régime sociétaire et admissible à toutes fonctions, aucun des trois sexes, aucune réunion d'un seul sexe ne va chercher ses officiers dans l'autre sexe, excepté pour le cortège mythologique. Vingt femmes qui cultivent un champ d'œillet pour la parfumerie n'iront pas appeler un pédant masculin pour les présider, soit en travail, soit en conseil, soit en parade; elles éliront des femmes pour officiers, et si la Série se compose de 2 ou 3 sexes, elle mélangera en proportion son état-major et son corps d'officiers.

(Du reste on oublie cet amour-propre quand le talent désigne et fait désirer tel chef de sexe différent, la plus forte passion d'un groupe et d'une série étant toujours de briller en industrie et s'adjoindre les sociétaires dont on peut utiliser les lumières dans une concurrence émulative. Ainsi l'on pourra, dans une série industrielle composée d'hommes presqu'en entier, élire une femme pour recteur, si cette femme est pourvue de connaissances nécessaires.)

Cette méthode pourra déplaire aux philosophes qui veulent persuader aux femmes qu'elles ne sont bonnes qu'à écumer le pot et réparer les culottes d'un époux citoyen, doctrine peu différente de celle des Turcs, qui persuadent aux femmes qu'elles n'ont point d'âme.

On n'admettra pas, en Association, ces devoirs d'esclavage intellectuel que la morale impose aux femmes. Quant à présent, j'avoue que le caractère fallacieux des femmes civilisées paraît motiver cette opinion,

Digitized by Google

mais leur caractère actuel est un travestissement de la nature. Il changera tout-à-fait non pas de fond, mais de marche en régime sociétaire, et l'on s'y convaincra bien vite que la nature leur assigne un rang éminent, les a créées pour former concurrence au sexe masculin dans la majeure partie des fonctions, et surtout dans les actes où les femmes sauront bien vite reprendre le rang qui leur est dévolu, en relation d'industrie d'arts et sciences, de bonnes mœurs et d'honneur.

Mais tant que les théories de bonnes mœurs consisteront à priver les femmes de liberté en amour, en faire une esclave du plus fort, du sexe qui jouit de toutes les libertés refusées à la femme, le caractère féminin sera et devra être ce qu'il est aujourd'hui, l'hypocrisie obligée.

CHAPITRE IV.

DU GROUPE HYPOMINEUR, FAMILLISME OU PARENTÉ, CONSANGUINITÉ, DESCENDANCE.

Déjà j'ai [dit aux] Prolégomènes qu'il règne une foule de préjugés sur le lien de famille et ses propriétés; je vais insister sur ce sujet.

Le groupe de famille, ou lien de consanguinité, est le seul des 4 qui soit immuable; ses relations dans l'ordre civilisé sont restreintes au *minimum* par le mariage exclusif; un bâtard et sa mère en sont exclus, quoiqu'on admette dans la famille des membres évidemment hétérogènes, du côté du père, et dont la physionomie suffirait seule à motiver l'exclusion, souvent provoquée par les aveux indiscrets des amants de la mère.

On peut envisager dans ce groupe 7 liens assez distincts :

Souche. — Le Conjugal. — *Rameaux.* — Le paternel, le filial, le fraternel, le collatéral, l'aïeulique, le naturel et l'équivoque ou transition, qui est l'état de doute sur la paternité ou filialité réelle. Un père peut douter que tel soit son fils et un fils peut douter que tel soit son père. Si ce fils est un mulâtre né d'une mère blanche, il peut bien, en dépit de la loi *Is pater est quem*, etc., douter que son père légal, qui est blanc, soit son véritable père. Voilà donc en matériel 7 liens qui peuvent être l'objet de divers calculs sur les affections, et qui pourtant n'ont aucun rapport avec la gamme de famillisme ou échelle de degrés passionnels, dont nous parlerons ailleurs.

Je ne m'arrête pas à l'analyse de ces divers liens de famillisme, j'en conclus seulement qu'il faut s'habituer à admettre des degrés dans l'analyse des groupes et dans l'intensité du lien. On n'est jamais dans les voies de la nature quand on perd de vue la progression, essence de la passion foyère ⋈ Y, dite Unitéisme.

Digitized by Google

Les moralistes, si charmés du lien de famille, n'ont jamais songé à le classer par échelle de degrés et en remarquer les côtés faibles, notamment dans le lien de souche ou conjugal dont on vante les douceurs, tandis qu'en réalité beaucoup d'époux passent leur vie à se quereller, disputer le pouvoir, et ne commencent à jouir qu'à la mort de l'un des conjoints, qui laisse à l'autre plein exercice de sa volonté.

Une qualité précieuse du lien paternel, c'est qu'il est le plus durable. Aucun des 4 amours n'est aussi stable que le maternel; cette propriété a jeté les philosophes dans une foule d'erreurs. Ils en ont conclu que le lien de famille (qui n'est point réciproque, puisque l'enfant ne rend point au père égale dose d'affection) devait tenir le gouvernail des relations domestiques, où il ne doit intervenir que pour un quart; d'autant mieux que cet amour des pères pour les enfants est très-aveugle et très-vénal. Il ne conduit qu'à deux extrêmes vicieux : à les gâter quand ils sont enfants, et les sacrifier quand ils sont grands. Si les pères avaient la liberté de vendre leurs enfants, comme en Georgie, on en verrait les 3/10 vendre leurs filles, déjà vendues indirectement dans certains mariages où le père ne consulte que son ambition.

Il n'est pas de passion qui entraîne plus à la bassesse que l'amour paternel. Un père se soumet à toutes les humiliations, dévore tous les affronts, pour négocier un placement de son fils ou de sa fille. J'en ai entendu, après des mariages manqués, dire : « Je suis honteux de ce que j'ai fait pour négocier ce mariage. » Ils reconnaissent leur avilissement quand les démarches ont échoué, et demain ils en feront autant pour un autre enfant.

Si donc la philosophie tient à l'honneur, elle ne devait pas faire du famillisme la passion rectrice des relations sociales; car l'esprit de bassesse qu'engendre cette passion, prouve qu'elle a besoin de contre-poids, et qu'il est très-déraisonnable de vouloir en faire un levier dominant en mécanique sociale.

Chaque parti qui domine en Civilisation se passionne pour l'un des 4 groupes, et veut en outrer l'influence, tout subordonner au groupe qu'il préfère. Si l'esprit dominant d'un gouvernement est la démagogie, le groupe d'ambition et de sectisme, comme en 1793-94, vous verrez ce gouvernement fouler aux pieds les 3 autres groupes et enseigner que c'est une vertu de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud. Telle était la doctrine des moralistes Robespierre et Marat, Hébert et Chaumette. Mêmes opinions régnaient chez les vrais républicains et usuriers de Rome. Ils vantaient l'oubli absolu du famillisme, Brutus qui tue son père et Brutus qui immole ses 2 fils. Pareil esprit se reproduit dans les gouvernements sacerdotaux qui sont encore à dominance d'ambition.

Digitized by Google

Ils vanteront Agamemnon qui consent à livrer sa fille aux bourreaux, Abraham qui veut tuer son fils Isaac, et Jephté qui égorge sa fille.

Ainsi, lorsqu'on ne sait pas établir la balance entre les 4 groupes, chacun d'eux opprime les 3 autres. Chez les Barbares, il n'est sorte d'horreurs qu'on ne commette pour favoriser l'amour polygame, qui est légal en Barbarie. Un sultan conduisant ses femmes à la campagne, les fait précéder de quelques bourreaux chargés d'égorger tous les hommes qu'on rencontrera, de peur qu'ils ne soient aperçus des femmes et que la morale barbare n'en soit blessée. Les hordes sauvages, qui sont toutes en pivot d'amitie, foulent aux pieds le lien filial, égorgent les pères et aïeux quand ils sont vieux. Bref, chacun des 4 groupes immolera les 3 autres à ses convenances, tant qu'on ne saura pas établir l'harmonie et l'équilibre des 4 groupes, qui ne peut pas avoir lieu dans les 4 périodes lymbiques dites Sauvagerie, Patriarchat, Barbarie, Civilisation.

Autant les groupes sont injustes, oppresseurs et faux en action isolée, autant ils sont équitables et vrais en action collective. Il faut donc rechercher une méthode qui les fasse intervenir tous 4 combinément en mécanique sociale, et qui ne donne pas à 1 ou 2 toute influence, à l'exclusion des autres. Pour atteindre ce but, il faut d'abord les bien connaître tous 4, ainsi que leurs échelles de développement, que j'ai nommées gammes passionnelles.

Il est à peu près inutile que je donne la gamme de famillisme, car ses hauts accords, déjà impraticables en Civilisation, sont inutiles dans l'Harmonie hongrée, dont nous allons traiter. Par exemple, que nous servirait d'étudier un accord de sixte qui a lieu entre 2 individus reconnaissant spontanément et réciproquement des enfants de plusieurs pères ou mères? Un tel accord est criminel en plein chez les Civilisés où la loi ne reconnaît pas les enfants naturels de père ni de mère. Cet accord est criminel à demi chez les Barbares, où un sultan peut reconnaître des enfants de 6 femmes et 100 concubines, tandis qu'une sultane serait livrée aux bourreaux si elle avouait une grossesse d'un autre que le sultan. Ainsi la sixte de famillisme est honnête chez les Barbares comme la sixte d'amour.

Les accords de 7e simple sont impossibles en Civilisation; la loi ne reconnaîtrait pas 2 pères qui se disputeraient un enfant, et voudraient tous deux se déclarer en lien de paternité avec l'enfant, lui assurer des droits d'héritage. Ainsi auraient fait 2 favoris d'Ninon qui se disputaient, je crois, un de ses enfants. Ce lien équivaut ou accord de transition est de grande utilité en Harmonie composée, où un bâtard est toujours réclamé par plusieurs familles et annexé à plusieurs. De pareils liens sont inconcevables aujourd'hui, et ne peuvent avoir lieu

Digitized by Google

qu'en 8e période, où le genre humain est assez riche pour que les moindres n'aient besoin de rien et soient encore réclamés par une foule de gens riches qui veulent les adopter pour affinité industrielle, ou s'en attribuer la paternité par amour pour la mère.

Les accords de 8e, quoique non praticables en Civilisation, sont une très-belle harmonie, qui tend à unir par lien de consanguinité toutes les familles du globe; et le cadre en sera fortement goûté des moralistes, des philosophes, des hommes religieux, et surtout des princes, qui y verront la garantie la plus stable pour les garanties titulaires. Il n'est pas encore temps de donner l'explication de ces accords; j'en parlerai en traitant de la successibilité directe en lignées princières et sceptres héréditaires garantis.

Le groupe de famillisme déjà si restreint en Civilisation par la monalité conjugale, est encore plus restreint par la brièveté de la vie humaine. L'homme peut à peine voir sa 3e génération, son arrière-petit-fils, et un civilisé devenu arrière-grand-père se croit un vétéran de paternité, tandis qu'un harmonien arrière-grand-père sera un damoiseau, un pilier de bals, un champion de sympathies et d'aventures galantes. Un homme, une femme, verront facilement leur 7e génération en Harmonie, où la longévité est telle que de 12 individus nés le même jour, il en parvient au moins 1 à 144 ans.

L'affection s'établit dans ce groupe du plus âgé au plus jeune : le père aime beaucoup plus son fils que le fils n'aime son père. Il en est de même de l'aïeul à l'égard du petit-fils. La raison de cette inégalité est (je l'ai dit aux Prolégomènes) que l'aïeul doit beaucoup plus au neveu que le neveu à l'aïeul. Le plus obligé des 2 est celui à qui le groupe de parenté procure la plus vive jouissance. Or, laquelle est la plus vive, ou de voir la postérité qu'on a engendrée, ou de connaître celui dont on est descendu. L'expérience prouve qu'en ce genre le plaisir de l'aïeul ou du père est au moins triple de celui du descendant, et la preuve en est qu'un aïeul, surtout en famille titrée, jouit prodigieusement en voyant un bambin de 3 à 4 ans destiné à perpétuer la lignée. Cet enfant ne connaît aucunement ce qu'il peut devoir à l'aïeul, et ne l'aime que parce qu'un grand-père a soin d'affriander l'enfant par des dragées et cajoleries de toute espèce. Le bambin n'a d'autre plaisir dans cette liaison que celui des friandises et faveurs qu'il reçoit, mais pas la moindre jouissance relative au lien de famille, et, pour preuve, si l'aïeul, au lieu de le flatter, ne lui parlait que de la morale et de la charte, sans y joindre quelques sucreries, on verrait l'enfant s'enfuir aux approches de l'aïeul. Il n'y a donc, jusqu'à l'âge de puberté, aucune affection filiale des enfants aux parents, il n'y a qu'affection amicale et corporative,

Digitized by Google

laquelle devient filiale après la puberté, et n'est encore que le tiers de celle des pères.

J'ai observé (Prolég.) que les civilisés pauvres de jouissance et empressés de se créer des illusions, ne veulent pas prêter l'oreille à ces vérités qui pourtant n'ont rien de fâcheux pour eux, car elles ne tendent qu'à leur enseigner un ordre familial où le père sera vraiment payé de retour par l'enfant, et satisfait du tribut; mais, pour bien établir cette théorie consolante pour les pères, il faut les désabuser d'abord des illusions actuelles, et leur prouver qu'ils ne connaissent pas les vrais moyens d'exciter l'amour filial.

Ils se fient sur le titre de paternité; mais la paternité, considérée dans l'acte originel qui la constitue, n'est nullement un titre à l'affection du descendant ni à la considération publique; et pour preuve qu'arriverait-il, si, dans une assemblée de famille, on voyait une de ces scènes qu'on représente dans les mélodrames, un inconnu arriver inopinément, et dire à tel des enfants : « C'est moi qui suis ton père, en voilà les preuves; — les lettres de ta mère attestent nos amours à telle époque; — d'ailleurs tu es ochavon, né de quarteron et blanc, tu ne peux pas être fils de père et mère blancs; c'est moi, quarteron, qui suis ton père; — ta figure est la fidèle image de la mienne : tu ne dois qu'à moi seul la tendresse filiale. » Que déciderait l'assemblée sur cette prétention de l'arrivant qui s'appuierait de la ressemblance, de la voix publique, de la correspondance, et de mille détails aussi scandaleux que vrais? Les assistants opineraient à l'expulser et le déclarer perturbateur du repos des familles, etc.; tous exhorteraient l'enfant à conserver son affection au père légal, et tous, en excluant le vrai père, prouveraient que l'opinion ne considère pas l'acte originel de paternité comme titre à la gratitude et au dévouement du descendant ni à la considération publique. Le dernier des scélérats peut acquérir d'un instant à l'autre le titre de père, et ne sera pas plus respectable. Si Robespierre vient nous dire qu'il est père, il ne sera pas moins un monstre digne de tous les supplices.

De quels titres peut donc s'appuyer un père civilisé et barbare? Est-ce des neuf mois pendant lesquels il a préparé la naissance de l'enfant? Non, car sur ces 9 mois il en est plus de 8 d'exercice inutile où le père est intervenu pour son plaisir et non pour le bien de sa progéniture, qui serait de même née sans cette prolongation de service conjugal. Jusque-là ce n'est pas l'enfant qui est redevable, mais ce sont les père et mère qui sont redevables à l'enfant du plaisir dont sa création a été le résultat; d'autant mieux que souvent les père et mère cherchent par des tricheries à éviter cette naissance, quoiqu'ils sachent qu'en fraudant ainsi la nature et la république ils pèchent grièvement, selon Sanchez, Azor, Suarès et tous les casuistes.

Digitized by Google

Ajoutons que, d'ordinaire, cette naissance d'un rejeton est un grand charme pour eux. Les voilà donc, pour un plaisir sensuel de 9 mois, récompensés par 3 autres plaisirs : 1° celui d'avoir une postérité, un héritier ; 2° celui d'avoir un enfant qui fera leur délassement, le charme de leurs loisirs ; 3° celui de trouver dans un rejeton le soutien de leur vieillesse et de leurs vues ambitieuses. D'après ces 3 plaisirs, joints à celui d'une copulation de neuf mois, le père est 4 fois payé d'avance de sa prétendue peine, et quatre fois redevable à l'enfant avant même que celui-ci ne sache ce que c'est que la paternité.

Faut-il donc établir la redevance filiale sur les soins de l'éducation ? La question est décidée par les mères que jugea Salomon. Il faut que cette éducation soit un grand charme pour les père et mère, puisque les pauvres même ne voudraient pas se défaire de leurs enfants, malgré les peines que leur coûte l'éducation. Elle donne donc en balance plus de plaisir que de peine, et surtout aux riches, qui ont de quoi charger quelque domestique de toute la partie pénible des soins paternels.

Quelle serait la douleur d'un couple de riches époux à qui on enlèverait un enfant unique et à qui on adresserait la lettre suivante : « Ne cherchez point votre enfant et n'en soyez pas inquiets, il sera traité aussi bien que chez vous ; il est chez un couple encore plus riche que vous, mais qui, privé d'enfants, voulait s'en procurer un. Voyez dans ce rapt un double avantage : vous êtes délivrés des embarras de l'éducation, et, de plus, exempts de la dépense ; il y a économie de peine et d'argent. Réjouissez-vous ! » Loin de se réjouir, les père et mère mettraient en quête la police pour arrêter et faire punir le ravisseur.

La mère seule a essuyé des fatigues réelles par l'accouchement et quelquefois par l'allaitement. Il est évident qu'elle en est payée par la nature et l'attraction. Elle attache son bonheur à ces fatigues, et on la voit braver tous les dangers pour conserver l'objet de ses soins ; elle tombe dans le désespoir quand la mort lui enlève le nourrisson. A quoi se reduit donc le mérite des père et mère dans la procréation et éducation d'un enfant ? Leurs titres sont ceux d'un homme qui a cultivé une fleur, élevé un animal, et qui se trouve amplement satisfait en les voyant croître et prospérer. La plante ne lui doit rien, le cheval qu'il a élevé ne lui doit point de reconnaissance, et pourtant il se trouve assez dédommagé par le seul fait de l'accroissement ; et pourtant ces éducations, loin de lui donner neuf mois de plaisir matériel, lui ont donné plusieurs mois et années de fatigue réelle.

C'est redire, en d'autres termes, de fâcheuses vérités déjà exposées aux prolégomènes ; mais si on veut apprendre l'art de jouir vraiment des plaisirs de la paternité et d'inspirer aux enfants un retour sincère pour les parents, il faut d'abord, par une stricte analyse des liens ac-

Digitized by Google

tuels, se convaincre qu'ils n'atteignent pas le but, et que tout est le plus souvent illusoire dans les affections civilisées, comme dans les mérites sur lesquels on veut les fonder.

L'homme civilisé est si dépourvu de mérites réels qu'il veut s'en créer de factices, comme celui de la paternité, et s'arroger à l'appui de ce titre, si souvent faux, une considération publique et une affection filiale qu'il ne sait pas obtenir par lui-même ; et si chacun, sur ce point, défère aux prétentions des pères, c'est que nul ne doit contester un privilège dont il espère jouir demain, en devenant père à son tour.

Les pères vont répliquer avec aigreur : « Faut-il donc penser que nous n'avons aucun titre à l'affection de nos enfants, que nous devons leur être indifférents, étouffer les plus doux sentiments ? » Loin de là, je n'intente cette querelle aux pères que pour leur enseigner le secret de réaliser leur vœux, d'obtenir *la pleine et constante affection de leurs enfants*. Il est certain, de l'aveu de tous les pères, qu'ils ne se trouvent pas assez aimés des enfants, ils ont donc manqué leur but, et il faut recourir à de meilleures voies, car il est évident que les pères n'obtiennent de leurs enfants, en retour d'affection, que le tiers de celle qu'ils ont pour eux.

Tout père voudrait connaître le secret d'être aimé presque autant qu'il aime ; je dis *presque autant*, parce qu'il sent bien que l'affection de l'enfant ne peut jamais égaler celle des père et mère ; mais on voudrait plus de réciprocité ; et, tel est le résultat que va leur garantir l'Harmonie ; c'est un ordre de choses qui satisfera les pères de double manière : car, en les exemptant de toute la partie répugnante de l'éducation, de tous les ennuis matériels et spirituels, entretien et frais, réprimande, contrainte, punition, inquiétude, etc., elle leur assurera de la part de leurs enfants une affection peu inférieure à celle des pères.

Ajoutons que les pères seront amplement satisfaits par le lien d'adoption qui est inconnu aujourd'hui. J'ai déjà observé (Prolég.) que si on estime l'affection des pères à 3, et qu'ils obtiennent en retour des enfants 2, et des adoptifs 2, ils recueilleront 4 pour 3, et seront, en dernière analyse, plus aimés qu'ils n'aimeront.

La nature a si bien disposé les pères à cet ordre de choses, qu'ils ne s'attendent pas à être aimés de l'enfant autant qu'ils l'aiment. Ils seraient amplement satisfaits d'un retour en proportion de 2 pour 3.

Si l'Harmonie, en leur donnant ce retour, leur assure encore une affection d'égal charme dans les adoptifs industriels, n'aura-t-elle pas payé aux pères le double de la dette qu'ils prétendent aujourd'hui, et dont ils sont réduits si souvent à n'obtenir, au lieu d'amour, que la haine des enfants, et poussée jusqu'au crime de parricide ?

En faveur de la brillante perspective que l'Harmonie présente aux

Digitized by Google

pères, on ne doit pas s'étonner qu'elle contredise les préventions civilisées, et que, sur le Famillisme comme sur les 3 autres groupes, je m'efforce de dissiper une foule de préjugés qu'on nous donne pour voix de la nature, et qui ne sont que des illusions philosophiques, puisqu'elles nous conduisent à des résultats fâcheux, comme l'indifférence, ou du moins la tiédeur des enfants pour les pères.

Et parmi ces illusions philosophiques, en est-il de plus [ ] que d'avoir choisi pour pivot de mécanisme social le plus insocial des 4 groupes, celui de Famillisme? Il est frappé d'insocialité, parce que son lien est invariable et restreint chez nous au plus faible développement matériel. Si 2 amis, 2 amants, ou 2 associés, ne se conviennent pas, ils vont former d'autres liens. Le groupe de famille est le seul qui ne soit pas libre de se dissoudre. Caïn et Abel ne peuvent pas, en dépit de leurs haines, cesser d'être frères. Si cette fixité de lien produit quelques effets louables, comme la durée de la tendresse maternelle, il en résulte aussi des vices très-odieux. L'esprit de famille détruit la philanthropie ou amour de la masse; chaque père s'habitue à préférer l'intérêt de sa famille à celui de la société. Il est en véritable état de guerre avec le corps social. Les philosophes le sentent si bien, qu'ils sont obligés de subordonner le système social aux convenances du système familial. C'est sacrifier 3 groupes à un seul, c'est le comble du ridicule. On devait au contraire se proposer pour but d'amener les pères à cette bienveillance charitable, à ces penchants vraiment libéraux qui distinguent les célibataires, surtout dans le jeune âge, où on les voit zélés pour la masse de leurs semblables, enclins à des dépenses et sacrifices pour le bien des corporations quelconques. Cet esprit s'éteint promptement chez l'homme devenu père de famille, d'où il est clair que le groupe de famille est le plus insocial de tous les groupes en relations externes.

Quant à ses relations internes, tout y respire l'injustice. Adam et Ève se passionnent pour Abel, qui est un paresseux, un flatteur; et Caïn, qui se morfond de peine pour nourrir la famille, n'en est payé que par d'injustes dédains. Dix enfants de Jacob sont traités en esclaves, parce qu'ils n'ont pas l'honneur d'être nés de Rachel, la plus récente des favorites. Abraham envoie son fils Ismaël mourir de faim dans le désert, parce qu'il n'a plus d'amour pour sa mère. L'Écriture, pour excuser ce scandale, nous dit que Dieu envoya un ange au secours d'Agar et Ismaël. Leur bannissement était-il moins injuste, et si les lois n'intervenaient de toutes parts pour mettre un frein à l'injustice des pères, verrait-on chez les 9/10 d'entre eux autre chose que l'exposition et la vente des enfants chez le père pauvre, l'oppression et la vente des épouses chez le père opulent? Il est bon de remarquer ces vices

Digitized by Google

dans le groupe de famille, dont on a voulu faire le Pivot de socialité, et qui ne deviendra groupe sociable qu'autant que son influence, déjà fortement comprimée par nos lois, se trouvera pleinement absorbée par les coutumes d'Harmonie.

Toutefois, ce groupe, dont l'analyse paraît peu intéressante, nous présentera en Harmonie des effets très-brillants, entre autres :

D'intéresser chaque individu à prolonger la vie de celui dont il doit hériter;

D'intéresser chacun individuellement à maintenir les couronnes dans la famille titulaire, de sorte que, pendant 70,000 ans d'Harmonie, il ne pourra pas exister une famille détrônée;

D'intéresser chaque famille à réclamer les douteux ou enfants de père incertain, et les adjoindre à 2 familles dont ils cumuleront les protections en participant par demi-droit aux héritages.

Telle sera la véritable harmonie de famille; ce lien qui aujourd'hui n'engendre que l'égoïsme, et auquel les philosophes veulent donner le sceptre des relations, doit au contraire être absorbé de 2 manières. Par l'influence des 3 autres groupes, il doit subir

Absorption numérique par la variété des ramifications,

Absorption concurrente par la masse des adoptions.

On verra ce mécanisme au traité des Séries, dont il est un des effets les plus brillants, surtout en comparaison de l'état actuel des familles, qui ne sont que des arsenaux de discorde, où les époux, les frères, sont en querelle permanente, où tout ne présente qu'injustice, jalousie, spoliation, perfidie, où la loi est obligée d'intervenir pour prévenir l'iniquité testamentaire des pères, à plus forte raison celle des frères, toujours prêts à se spolier en affaires d'intérêt, comme ils étaient dès le siècle d'Abel, qui extorquait la faveur pour prix de son indolence, et de Jacob, qui dupa Ésaü pour un plat de lentilles, et comme ils seraient à perpétuité dans nos familles organisées philosophiquement, restreintes au minimum de liens, contre le vœu de la nature qui veut, dans tous les liens affectifs, la plus grande extension possible.

CHAPITRE V.

APPENDICE SUR LES ERREURS EN PROPRIÉTÉS DU FAMILLISME.

Le groupe de famillisme étant celui qui tient le dé dans notre système social, il importe de bien se désabuser des préventions qui règnent sur ce groupe, et je vais à ce sujet l'examiner en parallèle avec les 3 autres.

Digitized by Google

La nature est parsemée de contrastes, principalement dans le jeu des quatre groupes.

Les deux d'ordre majeur

Amitié.	Ambition.
Confusion.	Ascendance.

Contrastent avec les 2 de pivot mineur,

Amour.	Famillisme.
Inversion.	Descendance.

Commençons l'examen des contrastes par le côté matériel.

Les 2 mineurs sont matériels internes, car les 2 liens de copulation et de consanguinité sont inhérents au corps.

Les 2 majeurs sont matériels externes, car les 2 liens (rose vif, 1er, piq., 144) formés par l'affinité d'industrie et l'affinité de ligue pour aller à la fortune, sont externes et non pas inhérents au corps comme les 2 précédents.

Rectifions ici les opinions exagérées qui nous peignent les groupes tout en impulsions matérielles ou tout en impulsions spirituelles, quand il est certain que l'un et l'autre principe interviennent dans chacun des 4 groupes.

Soit par exemple l'Amour. Quelques romanciers n'y accordent d'influence qu'au principe sentimental et qu'aux illusions romanesques; ils veulent réduire le lien matériel au rang de sensation brutale et méprisable. D'autres exagérateurs prétendent que le plaisir matériel tient exclusivement les rênes de la passion, et que, sur cent hommes les plus aimés, 99 deviendront indifférents à leurs 100 maîtresses, si on fait subir aux cent amants l'opération d'Abeilard. Je crois que bon nombre de maîtresses oublieront tout-à-fait les 100 infortunés, et qu'en Civilisation, il y en aura 99 d'oubliés dès la semaine suivante. Mais on se tromperait fort en jugeant les passions sur leur essor civilisé, où le matériel domine violemment dans les 2 groupes d'amour et d'ambition, tandis qu'il ne domine aucunement dans celui d'amitié, et très-peu dans celui de famille, où un père aime souvent mieux les enfants qui ne sont pas de lui que ceux qui sont à lui par lien naturel et certain.

Voilà un contraste bien bizarre entre les 4 groupes : 2 d'entre eux, Amour et Ambition, sont très-fortement dominés par le lien matériel; 2 autres, Amitié et Famille, sont presque indifférents sur le lien matériel, à tel point qu'il est infiniment rare en amitié de voir des affinités de penchant industriel, et qu'on voit très-fréquemment, d'une part, des pères indifférents sur l'admission d'un enfant de contrebande conjugale, d'autre part, tous les pères (français) dénier la paternité à des naturels dont ils se reconnaissent pour pères.

L'équilibre passionnel qui existera dans l'Harmonie devra rétablir une

Digitized by Google

balance d'influence entre ces 8 ((principes)) (1) ressorts (rose vif pl. 1er, p. 144), et leur ménager, non pas l'égalité philosophique, mais une influence graduée. Par exemple, en amour, tout en admettant que le feu spirituel ou sentimental doive s'éteindre par l'absence du matériel, s'éteindre pour un amant devenu eunuque, il n'est pas moins certain que tous deux doivent intervenir combinément dans un amour régulier, et qu'en Civilisation même on voit encore des amours où le spirituel conserve de l'influence. Par exemple, quand une femme conserve de l'amour à un absent non marié, et lui donne, selon l'usage, un ou plusieurs suppléants pour patienter, elle prouve que le matériel n'est que moitié du lien amoureux, puisqu'elle reste unie à l'amant absent par un nœud purement spirituel, et que ne détruit pas l'accointance matérielle avec les présents.

Il est donc des cas où les 2 ressorts peuvent dominer combinément ou isolément dans un lien, de même qu'il est des cas où le lien est fondé sur un seul des 2 ressorts. Cette dernière méthode est un vice constant de la Civilisation.

((S'il est évident que les 2 ressorts existent et peuvent intervenir dans chacun des 4 groupes, il est de même évident que l'ordre civilisé est vicieux, en ce qu'il exclut d'ordinaire l'un des 2 ressorts pour donner à l'autre tout ou 7/8 d'influence. On en voit la preuve dans les groupes mineurs plus que dans tout autre, par exemple, dans le groupe de famillisme. Il est sujet, plus que tout autre, à ce défaut de balance.)) Pour obvier à cet empiètement d'un des ressorts, il est des traitements à mettre en usage, et le traitement est :

Pour les groupes mineurs, de les absorber hors d'eux-mêmes;
Pour les groupes majeurs, de les absorber en eux-mêmes;

C'est-à-dire qu'aux groupes mineurs, il faut donner une extension si grande, que leur égoïsme s'absorbe dans les nombreuses combinaisons avec les groupes majeurs; puis, à ceux-ci, il faut de même donner une extension si grande, qu'ils deviennent philanthropiques par spéculations appliquées au globe entier. Tel sera le procédé de l'Harmonie pour noyer l'égoïsme familial, les jalousies amoureuses et autres vices des 4 groupes actuels, les absorber dans un cadre de développements illimités.

Appliquons ce principe au groupe de famillisme, à présent réduit au plus petit développement par le lien conjugal exclusif. On ne changera rien à cette méthode dans l'état d'Harmonie bongrée ou 7e période; mais, dans l'Harmonie composée, une phalange d'environ 1,500 habi-

(1) Il n'y a que 2 principes, le matériel et le spirituel. (*Note de Fourier.*)

Digitized by Google

tants sera, au bout de quelques générations, en parenté générale de divers degrés, et l'on pourra en dire : s'ils ne sont pas tous frères, ils sont tous cousins. Ce lien familial une fois étendu à tout le canton, l'égoïsme qu'il inspire aujourd'hui se trouvera métamorphosé en philanthropie communale, sans avoir changé de nature. C'est une des brillantes opérations de l'Harmonie : elle justifie mes critiques fréquentes sur l'égoïsme et les vices du lien familial actuel.

Supposons que, dans une phalange d'environ 1,500 habitants, il y ait seulement 15 individus riches, et parents chacun du tiers de la phalange, donnant à ce 1/3 des legs de 1,000, 2,000, 3,000 fr. : il en résultera que chacun, parmi les pauvres, aura des legs à attendre de divers riches, de 5 au moins, puisque chacun est parent du tiers des habitants. S'il se trouve ensuite 45 habitants de fortune moyenne, chaque pauvre pourra espérer 15 legs d'espèce moyenne de 100, 200, 300 écus. Ces petits legs n'auraient pas lieu en Civilisation, mais ils existent en Harmonie, à cause des 8 liens de groupe qui se trouvent étendus à la masse; et, pour ne parler que des liens de famille, ceux de consanguinité et ceux d'adoption industrielle, ils suffiraient seuls à faire disparaître la haine invétérée que la classe pauvre nourrit contre les riches, s'il n'existait dans les ressorts des 3 autres groupes des germes de liens généraux qui établiront cette amitié, bien facile quand tout le peuple sera poli, industrieux, cultivé, pourvu de minimum, et aussi digne d'affection qu'il est haïssable aujourd'hui.

Chacun des 4 groupes fournit ces germes de charité générale. Qu'un Crésus devienne amoureux d'une des filles de quelque artisan, il aidera la famille de cet artisan, mais sans aider celle du voisin. L'extension de pareils secours serait donc un remède à l'indigence, si chacun des 15 riches d'une phalange étendait le secours à 15 des 200 familles pauvres. Tel sera l'effet du mécanisme d'Harmonie, qui trouvera dans le plein essor des 4 groupes 4 fois plus de préservatifs qu'il n'en faudra contre l'indigence dans un état de choses où l'attraction industrielle et son immense produit suffiront seuls à la garantie d'un ample minimum.

Pour étudier méthodiquement les propriétés des groupes, il aurait fallu les observer par contraste, identité, gradation, en opposant

Soit les 2 majeurs : Ambition, Amitié;
Aux 2 mineurs : Amour, Famillisme;
Ou les deux recteurs : Ambition, Amour;
Aux 2 neutres : Amitié, Famillisme.

Ces oppositions auraient aidé à expliquer la plupart des problèmes. Par exemple, on voit les pères s'indigner, s'étonner de ce que les enfants sont de caractère absolument opposé au leur; il le faut bien, car le groupe de famillisme, déjà fixe par le lien du sang, deviendrait tout-

Digitized by Google

à-fait inhabile à l'engrenage et aux combinaisons sociales s'il était encore fixe par les liens du caractère, par une transmission régulière des penchants. Il ne s'amalgamerait plus avec les 3 autres groupes, et il y aurait, dans cette transmission héréditaire de caractères, un empêchement dirimant à l'association. Il est vrai que cette disparate du père au fils est nuisible en Civilisation; mais il en est de même des propriétés des 3 autres groupes, et plus on les analyse, plus on reconnaît que Dieu les a créés pour un ordre de choses différent de la Civilisation : et c'est pour se dispenser de la recherche de cette société que les philosophes ont toujours eu si grand soin de s'opposer à toute analyse régulière des 4 groupes.

Les 2 mineurs, Amour et Famillisme, ont en commun la propriété de contresens hiérarchique, ou intervertissement de l'ordre naturel d'autorité. Il semble, d'après les convenances de nos sociétés, que le fils doive obéir au père. Quand on aura lu la théorie d'Harmonie, on ne sera pas surpris d'apprendre que c'est le père qui doit obéir à l'enfant.

L'assertion doit paraître au moins ridicule, pour ne pas dire choquante. Oui, selon les convenances de la Civilisation qui, étant un renversement ou une contremarche de la destinée, exige que les 4 groupes fonctionnent à contresens de leurs propriétés; qu'en affaires de ménage et même en liaisons galantes l'homme conserve, sous le masque de courtoisie, quelque supériorité; et qu'en relations de famille l'enfant soit docile au père.

Un tel état de choses est-il garant du bonheur? Interrogeons l'expérience; quel est le père heureux? C'est Henri IV, lorsque, oubliant son rang devant un ambassadeur, il consent à marcher sur les mains pour servir de cheval à son fils et faire autant de tours de chambre qu'il plaît à l'enfant d'en ordonner. Quel est le père malheureux? C'est le moraliste que Diderot a mis en scène, et qui, après avoir long-temps violenté la passion de son fils, ne trouve le bonheur qu'à l'instant où il peut céder au fils.

En vain objectera-t-on que les convenances de Civilisation s'opposent à ce qu'on suive, en lien conjugal et paternel, cette inclination pour le contresens hiérarchique, il n'est pas moins certain qu'on ne trouve le bonheur qu'en suivant ce penchant : or, dans l'analyse des groupes, il ne faut pas disserter *sur ce qui doit être*, mais *analyser ce qui est;* et il est clair que d'une part le père et l'amant sont plus aimés, plus heureux quand ils obéissent, tandis que la femme et l'enfant sont plus satisfaits quand ils commandent au père, et que l'ordre, qui fait le bonheur des individus dont se forme un groupe, est véritable nature du groupe.

Aussi les pères ont-ils plus d'agrément avec le bambin qu'avec l'aîné; parce qu'un bambin de 3 à 4 ans n'est pas encore en âge d'être mora-

Digitized by Google

lisé et qu'on peut lui céder sans conséquence fâcheuse; ils ont de même plus d'agrément près d'une maîtresse dont ils suivent les volontés, que près d'une épouse sur qui ils sentent le besoin de conserver de l'autorité. On verra qu'en Harmonie tout père ou amant peut constamment suivre ce penchant naturel, ce contresens hiérarchique, funeste en Civilisation aux pères et aux amants, dont il sera la sauvegarde quand l'équilibre passionnel sera établi.

Malheureusement pour les pères civilisés ils sont obligés d'intervertir cet ordre pendant la jeunesse d'un enfant ou d'une épouse, afin de les garantir des pièges sociaux. Dans l'Harmonie, où une femme ne peut être dupe d'aucun intrigant, où un enfant abandonné à l'attraction ne se porte qu'au travail productif et aux études avec les groupes de ses semblables, il n'a nul besoin de surveillance ni d'entremise d'une autorité paternelle. Un père, en pareil cas, n'a d'autre tâche que d'admirer et idolâtrer. Alors l'affection familiale s'établit dans l'ordre naturel, qui est l'empire du descendant sur l'ascendant.

L'absence de cet ordre engendre, chez les civilisés, l'indifférence des enfants pour les parents. Un père, après avoir lutté contre les vicieux penchants du fils, la manie de paresse à 10 ans et de dépense à 20 ans, est payé d'ingratitude pour ces services réels qui ont indisposé et attiédi l'enfant. Bientôt le besoin de fortune, *auri sacra fames*, pousse l'enfant à désirer la mort du père devenu vieux.

Dans cette circonstance, comme dans toute autre, le mécanisme civilisé est une trahison méthodique de la nature, tendant à traverser les jouissances de l'homme et l'armer en tout sens contre lui-même par des spéculations de morale, de prudence, qui, selon les termes philosophiques, mettent l'homme sage en état de guerre avec lui-même et avec ses passions. On n'aura nul besoin de connaître ce [ ] dans l'Harmonie, où l'essor direct des passions ne pourra nous entraîner que dans les voies du bonheur collectif et individuel, et maintiendra chaque groupe dans l'exercice régulier de ses fonctions et attributions, qui, dans l'ordre civilisé, sont confondues en tout sens et transférées d'un groupe à un autre : comme la réprimande qui est fonction du groupe d'amitié, et que la Civilisation transfère au groupe de familisme.

Pour débrouiller provisoirement cette confusion, il est à propos d'ajouter un article sur les contrastes de propriétés dans les divers groupes. Je me bornerai à un très petit nombre, le sujet étant peu intelligible tant qu'on ignore le mécanisme des séries passionnelles, avant l'étude duquel il faut préalablement bien connaître les 12 passions radicales.

Digitized by Google

PUBLICATION

DES

MANUSCRITS DE FOURIER.

COSMOGONIE.

(21e section, 9e mineure.)

SOMMAIRE.

Préambule.

CHAP. I. Du Clavier Polyversel, ou Série des touches d'harmonie générale.

CHAP. II. Sur l'harmonie aromale des Astres.

CHAP. III. Du travail des planètes, ou des mobiliers de créations.

CHAP. IV. Des créations faites et à faire sur la planète: — Règne minéral, Règne végétal, Règne animal, Règne aromal.

PRÉAMBULE.

Parvenu à cette 21e section, je sens la même tentation que Montesquieu à son 21e livre. Il voulait adresser aux muses une invocation : je l'ai lue dans un journal qui s'étonnait avec raison de cette faiblesse. Montesquieu, entre autres doléances, disait aux vierges du Pinde : « Je cours

Digitized by Google

» une longue carrière et je suis accablé d'ennuis. » Cependant il avait pour étayer ses travaux et distraire ses ennuis 25,000 fr. de rente, valant plus de 50,000 fr. d'aujourd'hui. Il avait en outre les partisans qui s'attachent à la fortune, au rang, à la renommée, à la faconde oratoire. Peut-on avec tant d'appuis manquer de cœur à l'ouvrage, surtout quand on est sous tous les rapports assuré de la faveur du siècle et qu'on se voit au chemin de l'immortalité?

Ah! Montesquieu! n'insultiez-vous pas les doctes sœurs, quand vous osiez, tout gorgé des faveurs de la fortune, des ressources du génie, demander encore! Les muses pouvaient vous répondre : « Vois ce que » nous avons fait pour tant de grands hommes depuis Homère jusqu'à » J.-J. Rousseau. Nous les avons exposés aux assauts de l'indigence, du » zoïlisme, de la persécution; mais nous leur avons donné le feu sacré » qui aide à surmonter tous les obstacles, à souffrir mille morts pendant » la vie, pour ne vivre qu'après la mort. Et toi, Montesquieu, favori » de la fortune et des muses, tu n'es pas satisfait! tu demandes en» core ! »

Au lieu de tant de secours qui étaient prodigués à Montesquieu, j'ai à soutenir toutes les disgrâces opposées. Ce serait à moi d'exprimer de l'impatience, d'appeler à mon aide les neuf sœurs, et de leur dire : « Je » cours une longue carrière et je suis accablé d'ennuis. » Ce n'est pas par le nombre des tomes à remplir que ma carrière est fatigante : c'est par les recherches qu'elle m'a coûtées, les [ ] qu'elle m'a causés et me causera encore. La fatalité m'a poursuivi chaque fois que j'ai voulu mettre la main à l'ouvrage; toujours des déplacements imprévus et contre-temps bizarres, perte de manuscrits et de notes précieuses dont quelques-unes contenaient des solutions cherchées plusieurs années. Les problèmes de mouvement passionnel semblent des amusettes quand ils sont résolus. Chacun en dit comme des vers de Racine : *Je l'aurais fait ainsi*, mais la difficulté est de le faire. J'ai cherché onze ans la distribution du clavier général des caractères, et je ne croyais pas qu'on pût la trouver sans l'expérience d'une génération d'Harmonie. J'ai échoué sur le calcul de la diffraction passionnelle, malgré quatorze ans de recherches peu suivies, à la vérité, mais encore fréquentes et entravées à la fin par la perte de la note qui fut égarée dans un déplacement.

Souvent un chapitre qui n'est qu'ébauché (diffraction) m'a coûté des années. Les solutions de problèmes ne se livrent pas à la toise comme les articles de bel-esprit ou les systèmes de politique. En calcul d'attraction on ne tranche pas une difficulté par une décision arbitraire. Le problème de la gravitation passionnelle, en raison directe des masses et inverse des distances, me coûta deux mois d'insomnie; il n'est pas un ouvrage, pas une source où j'aie pu puiser une ombre de renseigne-

Digitized by Google

ment. Montesquieu en trouvait dans mille auteurs qui avaient couru la carrière avant lui; il n'avait que l'embarras du choix, et moi je suis dans la position de Robinson qui, jeté seul dans une île déserte, est obligé de tout fabriquer. Chaque progrès m'obligeait à changer quelques dispositions, à refondre les chapitres et les parties. En pareil cas, un Montesquieu a des scribes à ses ordres, et l'ouvrage avance tandis que l'auteur [compose]. Pour moi, quand je veux accélérer les transcriptions, je souffre d'une foulure du pouce qui m'a plus d'une fois arrêté une quinzaine entière; je n'ai pour tout appui [que moi-même]. J'ai éprouvé des contrariétés sans nombre, j'ai la perspective de travailler pour des zoïles qui, après m'avoir harcelé pendant ma vie, tenteront de me spolier après ma mort, ou bien m'assigneront la fâcheuse récompense d'Homère: des autels dans l'autre monde et point de pain dans celui-ci. Poursuivons malgré tous ces dégoûts; et qu'on ne s'étonne pas si mes apostrophes aux favoris, aux coryphées du siècle se ressentent de l'accueil que le siècle m'a fait.

Nous en sommes à la Cosmogonie, science qui paraît en vogue, surtout en France, où les sciences comme les parures sont des objets de mode. La Cosmogonie maintenant y prend faveur. Souvent on remet en scène les maladies des astres et le chapitre des comètes si faiblement traité en 1811. Tout faiseur de systèmes se croit obligé en conscience de donner une cosmogonie, comme en 1788 une constitution. Notre siècle est accusé d'avoir à lui seul plus de cosmogonies que tous les autres ensemble. On en peut dire autant des traités d'économie politique. Malheureusement, dans l'un et l'autre genre, plus la science est féconde en systèmes, plus elle est stérile en bienfaits. Aussi, voit-on les peuples réduits à vivre d'orties et à émigrer par milliers, même dans le pays de Bade, qui est le mieux cultivé.

La Cosmogonie est du nombre des sciences qui pouvaient découvrir le remède à ces misères croissantes. On la croit bornée à divaguer sur les astres, à s'occuper, comme feu de Lagrange, de la formation des comètes et autres inutilités. Elle a des attributions de toute autre importance, principalement celle de déterminer la destination des astres, et par suite celle de leurs habitants; mais sa tâche primordiale est de remédier aux maladies sidérales qui vicient la température, détruisent les récoltes et appauvrissent rapidement notre globe. La cosmogonie est donc la *science médecin* de la planète. C'est à elle à délivrer le globe d'une foule de fléaux matériels dont il souffre depuis 5,000 ans: entre autres, de la paralysie des extrémités ou congélation des pôles. Voilà des fonctions dont ne se doutent guère les beaux esprits qui se mêlent de ce genre d'études. Un cosmogone, s'il est versé dans la science, doit se charger d'opérer à jour fixe le dégagement de l'un des pôles sous cinq

Digitized by Google

ans, et plus tard celui du pôle sud, et de faire croître à cette époque l'oranger au Spitzberg aussi bien qu'à Lisbonne. Quiconque ne souscrirait pas cet engagement est ignorant en cosmogonie (1).

Je ne connais les nombreux systèmes de ce genre que par quelques articles de journaux. Je n'en ai lu qu'un seul très ancien pour notre siècle : c'est la plaisante fable de Buffon, qui suppose qu'une impertinente comète vint heurter le soleil et en fit jaillir 32 éclats, d'où se formèrent nos planètes. C'est fabriquer les mondes à coups de hache; il faut que l'âge moderne soit bien indulgent pour les beaux esprits s'il leur passe de pareilles sornettes. Une comète heurter le soleil! elle ne heurterait pas même le plus petit satellite. On en a vu passer une dans les nefs ou le sanctuaire de Jupiter; pour peu qu'elle se fût dirigée à l'encontre du point de passage d'un satellite, Jupiter et le Soleil, par une chiquenaude aromale auraient fait dériver d'orbite la comète. A quoi servirait donc l'harmonie sidérale, si 32 astres pivotés et unitaires ne se soutenaient pas contre un corps incohérent!

On fait de nos jours des cosmogonies et des géologies qui ne sont guère moins invraisemblables que le choc de comète imaginé par Buffon. J'ai lu dans les journaux de 1816 (Biblioth. Britannique) une réfutation d'un système de M. Cuvier sur la formation des vallées, dont il attribue l'excavation aux courants diluviens : opinion aussi bizarre que celle des sophistes qui supposent que ces mêmes courants ont charrié vers le pôle des ossements d'éléphant ramassés sous la zone torride. Je passerai en revue quelques-unes de ces hypothèses absurdes; elles naissent communément d'une manie qu'ont nos savants de refuser à Dieu un talent égal à celui de nos ouvriers. Je réclamerai souvent pour lui cette légère concession, et pour peu qu'on veuille accorder à Dieu autant d'habileté qu'à nos charpentiers, maçons et forgerons, l'on verra combien il lui a été facile, sans le secours du déluge, de former des vallées par toute la terre, acclimater des éléphants au pôle, etc.

Nous allons traiter d'une cosmogonie plus intéressante, plus étendue que celles qu'on a débitées jusqu'à présent, et plus flatteuse pour l'espèce humaine; elle nous enseignera que les humains titrés de vers de terre, exclus d'initiation aux lois de la nature par la philosophie et la superstition, sont au contraire de hauts et puissants personnages, co-sociétaires de Dieu dans la direction des astres, et investis par lui d'une influence colossale sur ces énormes créatures. La philosophie, pour nous ravaler, se fonde sur notre petitesse corporelle, mais en vertu de la loi du contact des extrêmes, cette exiguïté est le gage de notre haute puissance.

---

(1) En marge de ces cinq lignes est écrit de la main de Fourier le mot : *corriger*.

Digitized by Google

L'homme, à ce titre, est en contact et accord d'unisson avec la touche supérieure qui est Dieu. Selon cette loi, nous avons nécessairement participation à la puissance de Dieu et coopération directe avec lui en régie d'univers.

On a voulu estimer les destins de l'homme en raison de sa stature; mais la dimension des êtres est-elle mesure de leur intelligence et de leurs facultés? Si cela était, une baleine devrait avoir mille fois plus d'esprit que chacun de nos savants. Raisonnons mieux en régie de mouvement: c'est notre qualité de chatnon infiniment petit qui nous assure l'identité avec le chatnon infiniment grand, l'identité d'action avec Dieu et la plus ample répartition dans la série des pouvoirs qu'il a départis aux créatures d'Harmonie. Leur série ou gradation se compose comme il suit: Homme, planète, univers, binunivers, trinunivers, puis décunivers, centunivers, millunivers, etc., etc. Les touches 1, 8, 15, 22, 29 et 36 forment les unissons ou pivots d'octaves, et ont des propriétés différentes des autres; mais parmi ces touches d'octave, l'homme, à titre de pivot extrême, est bien plus brillamment doté que les touches 8, 15, 22, et tout à l'heure on sera épouvanté du tableau de la puissance vraiment monstrueuse que Dieu a donnée à l'homme.

Voici à ce sujet une thèse bien surprenante, et qui va être démontrée en grand détail: Tout homme ayant les moyens de fonder le tourbillon passionnel (et il en est plus de 4,000 en Civilisation) peut opérer sur le tempérament de la planète, en corriger les aromes, et changer la température et son atmosphère, purger les mers, les meubler d'une création magnifique, opérer sur les aromes du soleil et de divers astres, en déplacer cinq pour les ordonner et conjuguer sur notre globe, le revêtir comme Saturne de 2 anneaux. Quant aux opérations hors du tourbillon, nous pouvons opérer l'entrée en plan de 102 comètes, accélérer d'environ 300 ans la concentration du tourbillon, celle de notre univers, et l'opération qui doit les élever de 2e en 3e puissance, d'où résultera un déplacement général dans la masse d'étoiles fixes que l'on voit immobiles depuis 5,000 ans. Eh! que nous importerait ce déplacement, cette nouvelle ordonnance, si elle ne devait pas nous produire de nombreux avantages?

Ceux qu'étonne cette annonce peuvent s'y familiariser en méditant sur la loi la plus connue de la nature, celle du contact des extrêmes; elle serait violée, et tout le système du mouvement serait faussé, si la touche *bas extrême*, l'homme, n'était pas en pleine participation de régie avec la touche *haut extrême*, ou Dieu. Toute violation de cette loi causerait absence du nœud fondamental du mouvement et absurdité radicale dans l'œuvre de la création.

Nos cosmogones, dans les systèmes universels ou autres, ne tiennent

Digitized by Google

aucun cas de cette loi primordiale : ils nous peignent un univers de leur façon, dans lequel rien n'est lié; une prétendue unité qui ne se compose que d'incohérence générale; un Dieu qui n'établit pas de liens dans le système de la nature; un Dieu qui n'a ni relations fixes, ni mode de révélation permanente avec ses créatures; un père de l'univers qui ne communique pas avec ses enfants, qui n'a pas même songé à leur premier besoin, celui d'un code social; un *paraître* qui veut nous avilir, nous exclure de la connaissance des destinées dont il nous inspire la curiosité. Lui seul est distributeur de l'Attraction; ne serait-il pas le plus odieux des tyrans s'il nous avait condamnés à cet état d'ignorance et d'indigence et de nullité opposé à l'attraction qu'il nous a donnée? Selon ces beaux esprits, les touches d'harmonie n'auraient pas d'influence les unes sur les autres; l'homme n'en aurait point sur sa planète, sur le tourbillon, sur l'univers, qui, de leur côté, n'en auraient point sur l'homme. Ainsi, nos savants considèrent l'univers comme un orchestre où chaque instrument, chaque musicien jouerait à sa fantaisie, sans concordance avec les autres. Nous voyons le contraire. Un seul instrument faussé ou hors de ton trouble le jeu de l'orchestre entier. Il en est de même dans l'univers, où le dérangement d'une des touches entrave le jeu de toutes les autres.

Le traité qui suit va dévoiler un Dieu et un univers bien différents des tableaux de nos savants; un système de mouvement où tout est lié et dont le chef suprême veut excéder en générosité l'attente des créatures. C'est peu pour lui de nous dévoiler les lois sur le mécanisme de la nature et sur tous les mystères jugés impénétrables: il veut encore que l'homme s'asseoie avec lui au trône de l'univers et entre en partage de la puissance divine, de la direction des mondes.

« Y pensez-vous? dira quelque plaisant; voulez-vous imiter les régénérateurs de 89, qui offraient au peuple une part à la souveraineté quand il ne demandait que du pain, demande qu'il réitère plus instamment, et vous y répondez en promettant de l'asseoir au trône de Dieu, de l'associer à la direction de l'univers! Eh! soyez moins libéral, diront les railleurs : avisez au plus pressé et donnez du pain au peuple. »

Ceci est une plaisanterie à la française qui cumule force absurdités sous le masque d'un bon mot. Remarquons-en trois.

1° La théorie que je publie ne procède pas comme nos sciences qui promettent le superflu avant d'avoir pourvu au nécessaire. J'ai démontré précédemment qu'avant de faire asseoir l'Homme au trône de Dieu, elle le fera asseoir à une bonne table qui est le premier besoin et le premier désir de chaque individu.

2° Elle ne fait pas à Dieu l'injure de lui demander le strict nécessaire, le pain, demande outrageante pour un père libéral qui peut et

Digitized by Google

qui veut nous donner le superflu. Son système social n'est point disposé pour nous procurer la médiocrité. Nous ne devons pas le découvrir tant que nous cherchons cette médiocrité qui en est l'antipode.

3° Ceux qui argüent des misères actuelles contre les biens que je fais entrevoir se donnent à eux-mêmes un démenti, puisque l'excès des misères de la Civilisation est mesure des biens de l'Harmonie selon les règles de contre-marche proportionnelle (2e section) et de contact des extrêmes (3e section). Plus nous sommes enfoncés dans l'abîme, plus nous avons de facilités pour en sortir par les progrès de l'industrie incohérente qui nous y a plongés.

Ces trois observations suffisent à [faire voir] la faiblesse de certains beaux parleurs qui croient, avec un jeu de mots ou une pensée captieuse, infirmer tous les raisonnements. La France fourmille de ces gens présomptueux, mais il suffit des maux que les sophistes français viennent de causer au monde pour prouver que ce n'est ni aux ergoteurs, ni aux plaisants de cette nation qu'il faut s'en rapporter dans le jugement d'une découverte d'où dépend le sort de l'Humanité.

CHAPITRE PREMIER.

DU CLAVIER POLYVERSEL,

OU SÉRIE DES TOUCHES D'HARMONIE GÉNÉRALE.

Jusqu'à présent il en est de l'univers comme des sciences incertaines: plus on en raisonne, moins on y comprend, et nous allons trouver sur ce sujet de plaisantes bévues à dénoncer. Elles sont à tel point qu'il faudra supprimer le mot Univers, auquel on attache tant de sens contradictoires, qu'il devient impossible d'employer ce mot dans une science régulière. Aussi l'ai-je remplacé par les mots *Polyvers* et *Polyversel*, pour désigner l'ensemble de ce qui existe en choses finies infinies.

Chacun emploie à sa manière le mot univers. Nos romanciers en cosmogonie désignent sous ce nom le sphéroïde stellaire ou masse d'étoiles visibles qui a pour foyer notre soleil et son tourbillon, pour cintre les étoiles fixes visibles, et pour enveloppe extérieure d'autres soleils invisibles formant la croûte ou le cuir de cette courge stellaire tapissée à l'intérieur d'un seul réceptacle de graines qui est la voie lactée. Voilà ce qu'on appelle communément univers. Il faut bien que ladite masse porte un nom quelconque; mais comment faut-il nommer les autres boules stellaires semblables à celle-ci, placées hors de portée de nos lunettes

Digitized by Google

et plus nombreuses que les atomes de notre globe? Si l'on appelle toutes ces boules stellaires des univers, comment nommera-t-on la matière infinie et l'espace infini où elle gravite? Il y aura donc un univers et des univers. Dès lors le mot univers au singulier ne désigne plus qu'une portion infiniment petite de ce qui existe.

Je n'aime pas à chicaner sur les mots, mais il est nécessaire de faire sentir le ridicule de celui-ci, le plus ridicule qui existe, en ce qu'il confond les deux extrêmes, la matière infinie avec une portion de matière qui n'est qu'un point dans l'espace. Que dirions-nous donc d'un homme qui, ramassant sur ses terres un grain de sable, dirait: « Ce grain compose tout mon domaine. » On lui répondrait: « Vous vous moquez! ce grain de sable n'est qu'une portion infiniment petite de votre domaine. » Notre erreur est la même quand nous croyons la matière générale bornée à cette boule étoilée que nous nommons univers, et qui n'est qu'une subdivision de matière moindre que n'est un ciron comparativement à notre globe; car ce globe ayant une étendue déterminée, on peut assigner une proportion exacte entre un ciron et le globe, tandis que la matière et l'espace étant infinis, notre univers est beaucoup moins étendu comparativement à eux que n'est un ciron comparé à notre globe.

« Cependant notre univers est bien grand, dira-t-on, puisque nos télescopes ne peuvent pas mesurer la distance de la terre aux soleils de voûte les plus voisins et encore moins l'éloignement des soleils ultérieurs qui terminent cette boule étoilée. » Cela paraît grand à nos yeux, mais une goutte d'eau paraît grande aux yeux d'un millier d'animalcules qui vivent et se meuvent dans ce petit espace. Un dé rempli d'eau serait pour eux un univers.

Pour apprécier la dimension relative de cette boule d'étoiles dont notre soleil et notre tourbillon occupent le centre, supposons-nous transportés bien loin au-delà, comme à la distance d'un million de fois le diamètre de ladite boule, elle deviendrait par degrés si petite à nos yeux que nous ne la verrions plus avant d'être seulement à moitié de cette distance; car toute masse lumineuse devient un point pour l'œil qui en est éloigné de 100,000 diamètres ou même de 10,000. Vénus, étoile de même grosseur que notre globe, ne semble déjà qu'une cerise quand elle est rapprochée à distance de 4,000 de ses diamètres.

Ainsi notre univers vu à la distance de dix mille de ses diamètres nous semblerait un point, une petite étoile. Nous le verrions confondu avec des fourmilières d'autres points ou univers semblables; nous verrions ces univers agglomérés par millions ne former bientôt qu'une boule qui serait un bin-univers ou amas sphérique d'univers distribués entre eux comme sont les étoiles et tourbillons du nôtre.

En s'éloignant encore de ce bin-univers jusqu'à 10,000, 100,000,

Digitized by Google

1,000,000 de ses diamètres, on verrait une foule de bin-univers distribués entre eux comme nos étoiles et formant un trin-univers sphérique ou touche de deux degrés supérieure à notre univers; puis, en s'éloignant progressivement, on verrait des quatri-univers, déci-univers, vingti-univers, centi-univers, milli-univers ou touche de millième puissance dans le clavier des créatures harmoniques.

Raisonnons seulement sur la troisième. En supposant qu'il faille un million d'univers comme le nôtre pour former un bin-univers, il faudra environ un million de bin-univers pour former un trin-univers, lequel contiendra déjà un trillion d'univers comme le nôtre, et n'aura encore que la grosseur d'un point pour l'œil placé à 10,000 de ses diamètres.

Sans pousser plus loin la progression, j'en ai dit assez pour faire juger du ridicule de ceux qui croient voir les limites du monde en voyant les étoiles ultérieures et ne comprennent pas que cette boule d'étoiles nommée univers est un atome proportionnel. Je les compare à un ver à soie qui, renfermé dans son cocon, croirait qu'il n'existe rien au-delà de cette cellule. Nous avons commis pareille bévue au sujet de notre cellule étoilée que nous nommons univers d'après les préventions et les fausses idées attachées à ce mot. Il sera impossible de s'en servir pour désigner l'ensemble de la matière et de ses distributions. Il faudra procéder à une nomenclature méthodique des créatures ou touches d'harmonie qui composent le monde, le système général de la matière.

Mais n'allons pas nous engager d'abord dans ces immenses détails; je les renvoie au chapitre où je classerai en claviers ces grandes créatures qui se forment de centillions d'univers comme le nôtre, et je nommerai Poly-vers la série générale de ces créatures ou touches d'harmonie dont je me borne à indiquer une octave en commençant par la basse touche qui est l'homme.

Gamme polyversale. — 1re octave.

Ut. . .	monovers. . .	un homme-couple.
Ré. . .	Bi-vers. . . .	une planète.
Mi. . .	tri-vers. . . .	un univers.
Fa. . .	quatri-vers. .	1,000,000 d'univers.
Sol. . .	quinti-vers. .	1,000,000,000,000 d'univers.
La. . .	sexti-vers. . .	1,000,000,000,000,000,000,000,000 d'univers.
Si.. . .	septi-vers. . .	1 suivi de 48 zéros, quinzillion d'univers.
Ut. . .	octi-vers. . .	1 suivi de 96 zéros, vingt-trois-illion d'univers.

Ce tableau dénote que la masse que nous nommons univers est une créature de 3e degré, et si l'on monte seulement à la 6e touche, il faut pour la former un septillion d'univers. Qu'on juge combien

Digitized by Google

c'est peu de chose qu'un univers, et combien ce mot implique contradiction par le sens que l'usage lui donne. Cependant pour capituler autant que possible avec l'usage, il m'est facile de conserver le nom d'univers à cette boule étoilée dont notre soleil occupe le centre, et qui doit en gamme exacte s'appeler tri-vers, puisqu'elle est touche de 3e degré.

On se rappellera que sous le nom de Polyvers, je désigne toutes les touches du clavier, dont je n'ai nommé que la première octave.

En nous bornant aux limites de notre univers dans cette 1re [notice] ce serait déjà effaroucher le lecteur que de le faire voyager dans les astres de la voûte qu'on prétend si éloignée et qui le sont beaucoup moins qu'on ne croit. Il faudra donc débuter par l'examen d'objets plus rapprochés, comme nos planètes et comètes.

Il est assez embarrassant d'adopter ici une méthode régulière, car il faudrait procéder ou par analyse ou par synthèse; l'une et l'autre ennuieraient le lecteur. L'analyse exigerait que pour descendre de l'ensemble aux détails je raisonnasse d'abord sur notre univers et sa destinée, son âge, ses rapports avec les univers voisins que nous ne voyons pas. Ainsi, lorsqu'on enseigne à un enfant la géographie, on commence par l'instruire sur la mappemonde ou ensemble de l'objet à étudier; mais cette méthode rebuterait le lecteur : c'est assez d'avoir donné le premier chapitre, celui du Polyvers.

Il serait de même indiscret de procéder par la synthèse. Il faudrait ((passant d'un extrême à l'autre)) débuter par la mécanique des atomes, qui, malgré leur petitesse, paraîtraient assommants comme les énormes quintivers et sextivers. Quelle règle faut-il donc suivre, si l'on ne peut procéder ni par analyse ni par synthèse? L'initiation irrégulière, — se mettre à la portée du lecteur sans assujettissement à aucun ordre gênant; laisser dire les pédants qui ne rêvent que méthodes et style; commettre au besoin cent péchés contre la méthode et la rhétorique, pourvu qu'on parvienne à initier doucement et insensiblement les esprits : toute méthode est bonne quand elle atteint le but. On a critiqué d'Alembert sur ce qu'il proposait d'étudier l'histoire à rebours, en commençant par le présent et finissant par le passé. Cette manière serait bonne pour certains esprits. Il n'y a de faux en méthodes que celle qui veut tout assujettir à une règle uniforme : l'unité ou harmonie se compose de variétés et non de monotonie.

Je tâcherai de distribuer les matières dans l'ordre que je croirai le plus engageant. Je commencerai par les sujets sur lesquels on a beaucoup divagué sans y rien connaître, comme les comètes, les soleils, les maladies des astres et surtout celles de notre globe. De là je passerai aux sujets moins familiers.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SUR L'HARMONIE ANOMALE DES ASTRES.

Quelques modernes ont soupçonné avec raison qu'il existait parmi les astres d'autres liens d'harmonie que ceux de pesanteur et gravitation. J'ai lu dans un poème mixte (*les Martyrs*, de Chateaubriand) « que divers « élus s'occupaient dans l'autre vie à étudier les mystères de l'harmonie « des sphères célestes. » Or, comme le nombre des élus sera fort petit, selon l'augure évangélique : *Multi enim vocati, pauci verò electi*, les neuf dixièmes d'entre nous peuvent craindre de ne point participer après la mort aux connaissances des élus sur l'harmonie sidérale et d'être au contraire plongés dans la géhenne, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. En conséquence, il sera prudent aux amateurs de la science de chercher à s'initier dès la vie présente à ces mystères de l'harmonie des sphères célestes dont la connaissance doit être fort intéressante puisqu'elle forme la récréation des plus savants d'entre les élus.

Ceux qui ont pris les planètes pour des corps inanimés, sans fonctions et bornés à des promenades géométriques, ressemblent assez aux idiots qui croiraient que le cerveau est inanimé parce qu'il n'a aucune fonction visible, ou que le ventre est oisif parce qu'il n'a pas de travail visible comme celui des membres. On a toujours reproché aux civilisés de croire la nature bornée aux effets connus. Si les planètes n'étaient pas des créatures animées et pouvues de fonctions, Dieu serait donc bien ami de la paresse ; il aurait créé des univers meublés de grands corps inertes passant l'éternité à se promener en allées et venues comme nos oisifs. On fonde cette opinion sur ce que les planètes n'ont pas d'autre emploi à nous connu : c'est comme si l'on pensait que les feuilles d'un végétal ne concourent pas au travail de la fructification parce qu'on ne voit aucun signe extérieur de leur élaboration des sucs.

Les créatures de divers degrés du clavier polyversel ont toutes l'usage de 12 passions radicales, mais elles diffèrent quant au mode d'exercice. Il est grossier chez l'homme qui est créature de transition, puisqu'il est la dernière du clavier. Ainsi, l'homme se nourrit de matières épaisses, et la planète de matières subtiles qu'on nomme Aromes. Le vulgaire qui a cru que le soleil avalait des comètes, a sans doute commis une erreur grossière, mais moins ridicule que celle du monde savant qui croit que les astres ne se nourrissent de rien, qu'ils n'ont pas comme nous

Digitized by Google

l'usage des 5 sens : vue, ouïe, odorat, goût et tact : ils l'ont à un degré beaucoup plus parfait que nous.

On a beaucoup raisonné sur la nature et les propriétés des comètes ; on n'a presque rien hasardé sur celle des planètes. Il est louable de se taire quand on n'a rien de certain à apprendre. Plût à Dieu qu'on eût fait de même sur tant de sujets qu'on a de plus en plus embrouillés, tels que les sciences dites incertaines.

Depuis quelque temps seulement, on commence à accorder quelques fonctions aux planètes, comme le versement d'aromes au soleil. Il a fallu bien des siècles pour obtenir cette légère concession : voilà donc les modernes parvenus à croire que les planètes ne sont pas tout-à-fait inertes, et que Dieu n'a pas créé des univers de paresseux. Il me semble que MM. les humains auraient pu, sans trop de libéralité, accorder au grand corps planétaire qui les porte, au moins les facultés dont jouit l'homme. Ils n'ont pas même accordé aux planètes une âme ; refus peu surprenant de la part de notre siècle, qui a tenté de la retrancher à l'homme et aux univers mêmes, puisqu'on voulait supprimer Dieu, qui est l'âme pivotale.

Chaque planète a non-seulement, comme nous, les 12 passions radicales, mais elle a de plus que nous 12 aromes radicaux analogues à ces passions et susceptibles, comme elles, de combinaisons sans nombre. C'est par les communications aromales que s'opèrent toutes les relations de ces grands corps qui exécutent des travaux aussi actifs que variés, quoique invisibles pour nous; mais nous pouvons acquérir sur tous ces mystères des connaissances très intéressantes qu'on a crues mal à propos réservées aux élus.

La théorie du mouvement aromal dissipera de nombreux préjugés et d'abord ceux contre les comètes qui alarment les peuples. Elles sont un troupeau aromal destiné à nourrir le soleil et les planètes, et leur approche est un sujet de joie pour tous les astres. Elles ne peuvent jamais causer le moindre mal. Chaque astre en aspire divers sucs et leur en verse d'autres nécessaires à leur tempérament.

Les planètes et comètes lancent les jets ou fusées d'aromes aussi rapidement que la lumière, qui fait plus de 4,000,000 de lieues par minute. L'arome lumière est le seul visible, il tient parmi les radicaux le même rang que la passion universalisme, qui est un composé de toutes les autres. Cet arome contient bien d'autres couleurs que les 7 rayons visibles. Il en peut donner 32 non compris le blanc; mais notre globe n'est pas en mesure de les obtenir. Il est au minimum de communication. De là vient qu'il n'extrait que sept couleurs; il n'en obtiendra un plus grand nombre qu'après avoir régénéré son atmosphère.

Chaque planète a, selon ses degrés, un ou plusieurs aromes domi-

Digitized by Google

nants, puis des toniques. La distribution, à cet égard, est la même que celle des caractères, indiquée ( ).

Une planète de premier ou bas degré, comme les lunes de Jupiter, de Saturne, d'Herschell, n'a qu'un arome dominant. Les planètes de 2e degré, comme ces 3 cardinales et notre globe, ont 2 aromes dominants dont un en pivot. Ces classes d'astres correspondent aux caractères indiqués sous le nom de monogynes et dygynes. Notre soleil est du degré pentagyne et a 4 aromes dominants. Les étoiles Mars, Vénus, Bellone et Sapho sont de degré mono-mixte, qui comporte mélange d'aromes. Rappelons que la dominante d'un arome n'empêche pas l'astre d'avoir les 11 autres et d'en faire certains emplois.

Les aromes sidéraux ont un parfum auquel l'homme est initié : la jonquille nous fournit l'arome pivotal de Jupiter; la violette contient l'arome pivotal de notre globe; la rose donne l'arome dominant de Mercure. Chacun de ces végétaux a été créé par l'astre dont il nous transmet l'arome. On verra plus loin comment les astres exécutent ces créations : c'est la partie la plus intéressante de leur mécanisme.

J'ai promis de m'attacher à satisfaire la curiosité sans m'asservir aux formules méthodiques; cependant sans violer à plaisir les règles de la méthode, j'ai commencé par un sujet, le mouvement aromal, qui n'était pas le premier à traiter : il faut le suivre et lui donner au moins la section entière.

J'entrevois beaucoup de questions qu'on se hâterait d'adresser, et d'abord sur la génération des astres : « Comment les planètes se reproduisent-elles ? On ne les voit pas engendrer de petits planetons. Pourquoi ne grandissent-elles pas comme nous ? et sont-elles fixes en dimension? Si pourtant ce sont des corps animés, ils devraient être sujets aux phénomènes d'accroissement, de reproduction, de mort, etc. ; l'on ne voit pas l'ombre de ces modifications. »

Je réponds : ces notions ne sont pas les plus importantes à acquérir ; il en est qui touchent de plus près à nos intérêts, entre autres celles du travail des planètes, dont je parlerai au chapitre suivant. Entre temps, je donne le présent article qui est hors de [cadre] et qui aidera à patienter.

Les germes des astres sont déposés et soignés dans la voie lactée, d'où ils sortent en essaims de comètes qui voyagent longtemps et gravitent d'ordinaire sur divers soleils avant de se fixer en plan dans un tourbillon.

Lesdits germes sont engendrés par copulation aromale des planètes entre elles et avec leur soleil. Il n'est pas encore temps d'entrer dans ces détails.

Nous voyons sous nos yeux la génération s'opérer de bien des ma-

Digitized by Google

nières : une chienne, une poule, une carpe, une abeille diffèrent beaucoup dans les détails de la génération et éducation. Une planète suit encore d'autres procédés. La nature est variée à l'infini en moyens, mais les fonctions sont les mêmes quant au fond ; c'est toujours la génération sous diverses formes, et l'on ne saurait trop répéter à ce sujet qu'il ne faut pas croire la nature bornée aux effets connus de nous, ni penser que les planètes n'élèvent point de rejetons, parce que nous ignorons leurs procédés à cet égard.

Il en est de même quant à l'éducation et à l'accroissement dont les formes varient : on ne voit pas croître une planète et cependant elle croît et décroît, mais en titre d'aromes. Usons de comparaison. Une liqueur forte ne vaut pas le premier jour ce qu'elle vaudra après dix ans de bouteille. Cependant elle n'aura pas augmenté de volume : elle se sera raffinée en titre. Un violon sortant des mains de l'ouvrier a peu de valeur, il en acquiert beaucoup pendant 20 ans de jeu et sans augmenter de volume. Il en est de même d'une planète : c'est un corps immuable en dimension, quoique variable en titres qui ont leurs périodes croissante et décroissante. Le titre de la nôtre était des plus grossiers à l'époque des créations primitives ; aussi furent-elles excessivement vicieuses, témoin les 130 espèces de serpents. On ne peut pas, avec de mauvais aromes, produire de bonnes créations. L'astre s'est raffiné depuis et dans les créations prochaines il donnera un très-précieux mobilier. Notre planète, malgré ce vice originel, est d'espèce vigoureuse. On peut la comparer à ces enfants couverts au berceau de croûtes et d'éruptions qui disparaissent avec le temps et auxquelles succède un bon système humoral.

Les planètes, sans changer de dimension, subissent des modifications d'atmosphère adjacentes ou transjacentes. J'appelle atmosphère adjacente celle qui est contiguë à l'astre, comme l'air que nous respirons. L'atmosphère transjacente se compose de fluides annexes à l'astre et placés loin de lui en forme circulaire, sphérique ou autre. Les anneaux de Saturne et le cristallin solaire sont des atmosphères transjacentes qui se détachent du corps de l'astre et en sont fort éloignées. Notre petit globe aura deux anneaux comme Saturne, dont il est conjugale en octave majeure.

J'ai dit qu'une planète est un corps androgyne, pourvu des deux sexes et fonctionnant en masculin par les copulations du pôle nord, et en féminin par celles du pôle sud. (Voir le *Traité de l'Unité universelle.*)

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DU TRAVAIL DES PLANÈTES,

ou des mobiliers de création.

Les philosophes et les superstitieux nous ont donné sur Dieu des préventions si absurdes qu'il faut peu s'étonner si notre siècle en est venu à le méconnaître. Loin qu'il ait créé les astres pour la paresse, il les emploie à d'immenses travaux d'harmonie graduée, c'est-à-dire, qu'un astre élabore pour les deux créatures supérieure et inférieure; il fournit des aromes pour son univers qui est une touche d'un degré plus élevé; il en fournit aussi pour les hommes de chaque planète, quoique l'homme soit une touche d'un degré inférieur à l'astre; mais tout est lié dans le système du mouvement et les créatures s'y entr'aident en tout sens. Jupiter, Saturne, etc., qui semblent n'avoir aucun rapport avec nous autres hommes, travaillent très activement pour nous. Ils ont en réserve des aromes destinés spécialement au service de notre planète et de nous, aromes dont nous pourrons recueillir le tribut dès qu'il nous plaira de rentrer en commerce sidéral par l'organisation de l'Harmonie.

La partie de ces arômes affectée au service de l'homme se consommera en créations des quatre règnes; nous n'avons pour l'instant qu'une création dont nous devons être fort ennuyés, car elle nous retient dans une extrême pauvreté, nous oblige à guerroyer sans cesse contre les fléaux atmosphériques, contre les vices de température, contre les bêtes malfaisantes et les herbes parasites. Ce n'est là qu'un mobilier provisoire et tel qu'on a pu le faire avec les aromes grossiers que fournissait la planète dans son origine.

Chaque substance des divers règnes est le produit d'un arome versé par quelqu'un des astres et combiné avec celui de la planète. Le bœuf est né d'un arome versé par Jupiter; le cheval, d'un arome versé par Saturne; la rose, d'un arome versé par Mercure; l'œillet, d'un arome versé par Hébé, 8e satellite de Herschell. L'opération est à peu près la même que celle de nos jardiniers : ils sèment des graines qui contiennent un germe à combiner en fermentation avec les sucs de la terre. Ainsi, quand Jupiter nous versa des semences de bœuf, il fallut d'abord qu'elles fussent recueillies et élaborées dans le sein de la planète, puis rejetées sur divers points de sa surface où elles produisirent les premiers troupeaux de bœufs.

Digitized by Google

Trente mille végétaux dont nous jouissons furent le produit de trente mille versements ((co-plantations)) (1) faits à la terre par les divers astres. Il faut du temps à la planète pour recevoir et élaborer les germes. La fable qui prétend que la création fut faite en six jours aurait beaucoup mieux dit en estimant à six siècles au moins la durée de l'œuvre. Il serait fâcheux pour les planètes que le travail fût abrégé, puisqu'il est pour elles une source de plaisirs, une lutte d'ambition, d'amour-propre où chacune étale son habileté en concours. Chacun de leurs produits est vu et jugé par les autres planètes. Saturne, créateur de la puce, a été, sur cet objet, soumis à la censure, aussi bien que sur le cheval.

Si les créations étaient achevées en six jours ou en six semaines, les planètes seraient bientôt réduites au plaisir négatif de l'oisiveté, prôné parmi nous. *Bella cosa far niente !* disent les Italiens. Ils ont raison en tant que civilisés; il y a plus de plaisir à ne rien faire qu'à s'excéder de peine comme nos paysans et nos artisans, et n'avoir ni pain, ni vin, ni vêtements; mais les planètes, qui sont des corps constitués en harmonie, ont dans leurs travaux autant de plaisir et d'ardeur que les groupes déjà décrits, il serait donc très-facheux pour elles de n'avoir rien à faire; mais il y a toujours à créer sur quelques-uns des 32 globes, et notamment sur le soleil intérieur qui ne férie guère en ce genre. Si notre globe est exclu pour le moment de coopération à ce travail, il reste un vaste champ d'industrie dans les autres étoiles, dont les cardinales et mixtes doivent recevoir chacune 24 créations et la pivotale. Quant aux lunes, elles ne comportent que douze créations et la pivotale. Ce nombre doit s'étendre à soixante pour le soleil. On peut donc présumer que les astres ont communément trois ou quatre créations en plein travail, et d'autres en clôture ou initiative. On accélère celles qui sont désagréables comme les deux dont nous voyons les produits sur le globe (je les classerai plus loin), et pour lesquelles il a fallu que la cohorte sidérale opérât sur des aromes viciés ou grossiers, mais on ne précipite point celles qui s'exécutent sur des aromes de bonne qualité. De là vient que les créations 3 et 4 qui auront lieu cumulativement sur notre globe, aussitôt après la fondation de l'Harmonie, seront accélérées, tandis que la belle création 5 (transitive majeure) qui commencera environ 400 ans après l'Harmonie, s'opèrera avec plus de lenteur.

---

(1) Je me sers du mot coplantation pour signifier intervention active de deux créatures animées et d'espèce identique, dont l'une explante et l'autre implante, tandis que, dans nos plantations et cultures, la terre, qui coopère avec nous de surface, et le soleil, qui coopère de rayons, ne sont pas créatures de même espèce que nous. *(Note de Fourier.)*

Digitized by Google

Les créations étant des mobiliers de globe qu'il faut renouveler de temps à autre, et qui ne conviennent plus après un certain laps de siècles, chaque globe, ou pour mieux dire chaque *monovers ou genre humain* d'un globe est libre d'en conserver les produits qui peuvent s'allier utilement avec le nouveau mobilier ; par exemple, il est bien certain que notre globe conservera le cheval après la création prochaine, qui pourtant donnera de nouveaux porteurs; mais il est douteux s'il conservera l'âne autrement que par curiosité, parce que ladite création donnera pour le même genre de service des porteurs moins vicieux et plus agréables. Celui-ci, par sa sobriété, peut convenir dans une société de mendiants et de gueusaille comme les civilisés qui disputent les ossements aux chiens pour en faire la soupe de leurs citadins; mais dans une société où règnera l'extrême abondance et où les chiens de basse-cour seront mieux nourris que nos artisans, on n'aura pas besoin d'animaux, en qui le mérite inutile de la sobriété ne balancera plus de nombreux défauts. De là je présume que les ânes seront supprimés du service de l'Harmonie, qui, d'ailleurs, conservera de cette création les zèbres qu'elle saura apprivoiser. Du reste, c'est ici un calcul d'aperçu que l'on peut établir sur tous les animaux et végétaux de peu de valeur. Je ne prétends pas, quant aux ânes, que l'horoscope de leur suppression soit un arrêt sans appel, n'ayant nulle intention d'indisposer la confrérie des Anes, que l'on dit nombreuse et puissante en Civilisation.

Au sujet des créations, dissipons quelques-uns des préjugés ridicules que portent les civilisés dans toute étude relative au mouvement. J'ai déjà remarqué l'absurdité de croire que la création ne produisit qu'un seul homme, un seul âne, un seul chou, une seule rave. Il est une autre niaiserie dans laquelle chacun croit devoir tomber sous peine d'irreligion : c'est d'attribuer à Dieu tout le travail des créations et prétendre qu'il n'aurait laissé rien à faire aux créatures, hommes, planètes, etc. Demandez à un civilisé : Qui est-ce qui a créé les choux ? — Il répondra : C'est Dieu. — Eh ! qui est-ce qui a créé les ânes ? — C'est Dieu. — Il a donc tout créé, même les hommes ? — Sans doute. Eh ! qui donc les aurait créés ? — Avec cette stupide réponse, les voilà plus savants qu'on ne sera dans l'Harmonie après un siècle d'études ; car il faudra au moins ce temps pour débrouiller et classer l'œuvre de la création actuelle, très compliqué, surtout en végétal, où il présente environ trente mille problèmes d'origine. J'en résoudrai quelques-uns à la partie qui traite de l'Application.

Raisonnons sur cette bizarre prévention : Dieu a tout créé. D'où il résulterait que Dieu est un Desposte, et que les Astres sont des légions de paresseux. Je vais, selon mon usage en pareille matière, disposer les esprits par une comparaison.

Digitized by Google

Supposons-nous placés dans une campagne à cent lieues de la résidence du Roi, et ayant avec un laboureur le colloque suivant : Qui est-ce qui a soin de ces blés ? — C'est le Roi. — Bah ! eh ! qui est-ce qui a planté ces vignes ? — C'est le Roi. — Vous vous moquez ! le Roi fait donc ici toute la besogne à lui seul. Est-ce lui encore qui a planté ce verger ? ce jardin ? — Sans doute. Eh ! qui donc ? — Qui ! les cultivateurs, vous et vos pareils. C'est leur ouvrage. — Ah ! quelle audace ! vous ne reconnaissez donc pas l'autorité du Roi ? — Si vraiment, mais je ne confonds pas son autorité avec ses fonctions, qui sont de surveiller et diriger l'ensemble des travaux du royaume et de les faire distribuer par gradation des ministres aux gouverneurs, et ainsi de suite jusqu'aux laboureurs. — Mais le Roi a tout pouvoir ! — D'accord, cependant, s'il peut tout, il ne fait pas tout, il laisse une portion d'ouvrage à chacun de ses sujets, il se borne à régir l'ensemble et à occuper tout le monde autant que possible, et quoiqu'il ait bien le droit de semer et de planter, ce n'est pas lui qui est venu planter vos choux. — Comment ! vous niez la toute-puissance du roi ! vous êtes un conspirateur. — Et vous un pauvre d'esprit. Adieu.

L'ineptie de ce laboureur serait la même que celle des civilisés qui prétendent que Dieu a tout créé. Que resterait-il donc à faire aux planètes, si Dieu fait tout ? Pourquoi ne vient-il pas labourer et ensemencer nos terres et enserrer nos moissons ? L'acte par lequel trente-deux familles ensemencent et cultivent leur canton est le même, en échelle de mouvement, que celui par lequel trente-deux planètes élaborent et meublent une d'entre elles de germes aromaux, d'où naît une création. Les laboureurs, chaque année, recommencent l'opération et la varient en divers sens, et de même les planètes, après quelque intervalle, comme 4 ou 5,000 ans pour notre globe, réitèrent et varient l'œuvre de création, qui leur fournit des germes de récoltes aussi bien qu'aux hommes : car les aromes de comestibles et autres que verse un globe aux diverses planètes sont d'une qualité proportionnée à la perfection des germes dont il est meublé, tant en règne aromal qu'en règne animal, végétal et minéral. Tout est lié dans le système du mouvement. Une planète mal organisée en ses quatre règnes (1) est pour les autres ce qu'est pour nous un arbre sauvage, dont le fruit n'est pas mangeable ; elle est comme un carreau de jardin jonché de mauvaises

(1) On doit se rappeler que le pivot ne se compte jamais en mouvement. C'est pourquoi l'on ne compte que 4 règnes, sans faire mention du pivotal ou passionnel, qui est supérieur ; comme on ne compte que 32 planètes, sans parler du soleil, qui est la principale. (*Note de Fourier.*)

Digitized by Google

herbes et nul pour le produit. Telle est notre planète, membre inutile à la subsistance aromale et au commerce harmonique des autres. Elles brûlent d'impatience de pouvoir remettre la nôtre en culture et la remeubler d'une nouvelle création [plus profitable] pour elles et pour nous: effet qui n'a pas pu avoir lieu lors de la première création, où les aromes du globe, encore tout viciés, obligèrent à adopter le système subversif ou création contre-moulée, qui ne donne les produits utiles qu'en exception infiniment petite.

J'ai suffisamment fait entrevoir qu'une création est un ouvrage d'intervention générale pour toutes les planètes, chacune selon ses titres, dont je donnerai plus loin le détail. J'enseignerai par quelle méthode on discerne l'œuvre de chacune. Jusque-là, si on demande aux civilisés: Qui est-ce qui a créé les choux? qui est-ce qui a créé les prunes? ils doivent répondre: Je n'en sais rien, je ne connais pas les lois du mouvement Aromal, de l'origine et de la distribution des germes primitifs. On doit se garder de répondre: C'est Dieu qui a créé les prunes. Il a sans doute créé les germes ou aromes originaires; il furent distribués aux touches suprêmes, aux millivers, qui les répartirent aux centivers, ceux-ci aux décivers, nonivers, octivers, jusqu'aux trivers ou univers, lesquels en ont fait la répartition aux bivers ou planètes, celles-ci aux monovers ou hommes, qui les cultivent; mais si tout vient de Dieu, il ne s'ensuit pas que Dieu fasse tout, et quand nous voyons sur une affiche *de par le Roi*, il ne s'ensuit pas que le Roi ait fait le papier et la colle, qu'il ait composé la teneur, imprimé et posé l'affiche, mais seulement que tout acte se fait sous sa surveillance et au nom des mandataires du Roi. Il en est ainsi de toute propriété et fonction départie aux planètes, le tout émane de Dieu et des échelons de fonctionnaires supérieurs, qui régissent la manœuvre harmonique selon les instructions et volontés primordiales de Dieu, mais il faut rapporter chaque opération subalterne à celui qui l'a exécutée. Si l'on vous dit: Qui est-ce qui a créé les choux? Répondez: C'est Herschell. Et qui est ce qui a créé les prunes? Ce sont les satellites d'Herschell, moulant chacun selon sa dominante passionnelle.

Je ne m'arrêterai pas à donner en ce genre un catéchisme aromal, qui nous mènerait bien loin, puisque le seul règne végétal fournirait 30,000 questions d'origine et mille fois plus, 30 millions de questions sur les propriétés et modifications de chaque espèce végétale. Que serait-ce des autres règnes? Chacune de ces questions exige des études, recherches sur lesquelles j'échoue très-souvent après un long travail, quoique je possède la clé de cette science. J'ai cherché vainement quel Astre nous a fait présent du crapaud; mes soupçons portent sur Mars. Toutefois je me suis borné à quelques problèmes des plus remarquables

Digitized by Google

qui suffiront à mettre sur la voie les naturalistes et les personnages compétents, et leur ouvrir une carrière aussi nouvelle qu'immense, l'explication des causes et règles de création dont ils n'ont jusqu'ici étudié que les effets.

Donnons-en un indice, tiré des choux ou des prunes, puisque ce sont les végétaux dont les Français aiment à gloser. Je continue le catéchisme Aromal, dont j'extrais un quatuor d'hiéroglyphes amoureux :

Qui est-ce qui a créé la Prune Reine-Claude?
C'est Hébé, 8e satellite d'Herschell ((versant d'arome en dominante de fidélité.))
Qui est-ce qui a créé la Prune Drap-d'or?
C'est Cléopâtre, satellite d'Herschell ((versant d'arome en dominante de coquetterie)).
Qui est-ce qui a créé l'Abricot, fruit pivotal des Prunes?
C'est Herschell, Cardinale d'Amour (versant d'arome pivotal de matronage.)
Qui est-ce qui a créé la Prune-Pêche, dite Brugnon?
C'est Sapho, ambiguë du Clavier d'Amour ((versant d'arome mixte à dominante de Saphisme et de Pruderie.))

Les questions de causes rouleront d'abord sur le plan général adopté avant de créer les prunes et toutes les autres qui sont l'ouvrage des divers satellites d'Herschell. Comment classa-t-on les caractères et fonctions de l'Amour à représenter allégoriquement par les Abricots et Prunes? Comment distribua-t-on entre les 10 planètes du clavier d'Amour les différents rôles? Comment régla-t-on la compétence de chacune pour représenter tel tableau des effets de l'Amour? Pourquoi fut-il arrêté que le fruit d'Hébé serait vert et saupoudré? Que le fruit de Cléopâtre serait jaune, coloré d'une tache pourprée? Comment peut-on s'assurer que ces dispositions étaient des emblèmes réguliers de tel genre d'Amour? Enfin quels furent les débats et calculs d'après lesquels on statua sur les formes, couleurs, saveurs, propriétés bonnes ou mauvaises, à distribuer à ces divers fruits de manière à représenter fidèlement les effets de l'Amour chez l'espèce humaine, dont tout objet créé doit peindre les passions?

Là-dessus, nos naturalistes répondront qu'ils n'ont pas assisté au conseil d'allégories amoureuses tenu par ces planètes galantes, avant la création des prunes, et que c'est à moi à rendre compte de leurs délibérations si j'y ai assisté. Assurément je n'y étais pas; mais comme inventeur de la science par laquelle on détermine *les causes et règles de création*, je pourrais répondre à ces diverses questions. Il me suffit de faire entrevoir l'immensité de cette nouvelle science, qui va donner une âme à toute la nature en nous montrant les portraits de nos passions, de nos caractères, de nos perfidies et de nos duperies dans toutes les

Digitized by Google

œuvres de cette nature, dont chaque produit nous semblait une énigme indéchiffrable. Tous les voiles seront levés, sauf le travail à faire, et tous les hommes studieux auront une ample moisson à recueillir.

Nous n'en sommes qu'à préluder sur ce sujet, et à combattre le préjugé honteux qui suppose les univers et leurs astres plongés dans l'oisiveté; de toutes les injures qu'on peut faire à Dieu, il n'en est pas de plus grande que de le supposer ami et protecteur de la paresse. L'auteur du mouvement n'aurait donc su créer que des mondes oisifs! et c'est là l'opinion d'un siècle qui se vante d'avoir perfectionné la raison! O dix-neuvième siècle, si le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit, quel rang éminent tu dois y occuper en récompense de ton stupide bel esprit, si éloigné du bon esprit!

Le préjugé qui suppose que Dieu a tout créé justifie de fait les athées et matérialistes; car une création si vicieuse en produits, et qui n'engendre que des sociétés si favorables au vice, donne lieu à tant de récriminations contre Dieu, que les hommes sont pardonnables de douter de son existence plutôt que de lui attribuer ce honteux ouvrage; mais si l'on admet que les créatures peuvent créer comme Dieu, en employant les germes originairement distribués par lui, elles peuvent commettre des fautes, et les univers dans leurs opérations se trompent quelquefois, comme nos architectes et laboureurs. Croit-on que notre univers, qui est jeune encore, n'en ait commis aucune? Je les indiquerai, et l'on verra que ce n'est pas la faute de Dieu si notre globe est meublé d'une si désastreuse création et affligé de tant de misères. Ce n'est pas non plus la faute de nos 31 planètes, qui ont opéré aussi bien que possible, mais c'est la faute de notre univers, qui a opéré précipitamment et mal assuré l'organisation de son tourbillon foyer. On verra plus loin que cette étourderie a causé la perte d'une cardinale d'amitié qui siégeait avant notre globe, et en même orbite. Son remplacement par notre globe a donné lieu à d'autres fautes; car il est d'usage qu'une bévue en entraîne une autre. Les erreurs sont difficiles et lentes à réparer. Les opérations de voûte sidérale exigeant plusieurs mille ans, on travaille depuis 1800 ans à l'opération qui doit tout réparer, j'en parlerai au Chapitre spécial.

Jusque-là, concevons que les désordres de l'univers ne doivent pas être attribués à Dieu, mais aux créatures usant mal de leur libre arbitre, et dans l'objet qui nous occupe c'est toute la voûte sidérale, tout l'Aréopage des étoiles fixes, qui a commis une faute à l'égard de notre tourbillon et de notre globe; mais si vous supposez que Dieu ait tout créé, ce sera Dieu seul qu'il faudra accuser, et ses univers ne seront plus que des monuments de despotisme, de fatalisme et d'oisiveté. Nous supposons Dieu semblable au lion de la fable, qui fait du butin quatre parts

Digitized by Google

pour les associés, et qui les mange toutes quatre. Cependant, s'il y a unité dans son système, pourquoi aurait-il destiné l'homme seul à travailler, tandis que les créatures supérieures, les bivers, dits planètes, les trivers, dits univers, couleraient dans l'oisiveté toute leur carrière?

Cette hypothèse nous jette dans une foule d'inconséquences; et d'abord, si les planètes ne font rien, ne cultivent rien, ne produisent rien l'une pour l'autre, de quoi se nourrissent-elles, et quels seront leurs liens d'harmonie? Quels appâts les retiendront par attraction dans ce plan où nous les voyons fixées? Pour trancher la difficulté, nos savants décident que nos planètes ne mangent pas; mais si elles ne travaillent, ni ne mangent, ni ne copulent, si elles n'ont pas l'usage des passions, tant des sens que de l'âme, leurs fonctions sont donc réduites aux promenades! Ce sont donc des automates privées du libre arbitre et machinales en opérations quelconques! Dans ce cas, la régie de l'univers n'est qu'un acte de despotisme de la part de Dieu. Il se prive lui-même des chances de variété qui peuvent répandre le charme sur cette [domination]. Il imite un Roi qui, jouant avec son ministre, exigerait le choix des cartes, et ne laisserait au sort aucune chance; il n'en résulterait que de l'ennui pour l'un et pour l'autre, et peut-on présumer que Dieu, infiniment sage, commette pareille faute en réduisant au rôle d'automates les créatures qu'il régit? Nos dogmes philosophiques et religieux, en refusant aux astres des fonctions industrielles et créatrices, ont infecté de fatalisme toutes les théories de mouvement, et jusqu'à présent notre ineptie en ce genre est égale à celle des bons simples qui ne sauraient casser un pot sans s'écrier : C'est Dieu qui l'a voulu. Ils en ont menti, Dieu ne veut ni la maladresse ni l'oisiveté; en sage distributeur, il veut que les créatures de tous degrés participent aux travaux et aux jouissances, réservant à lui seul l'impulsion ou attraction, afin qu'elle soit distribuée unitairement, et laisse aux créatures le libre arbitre, la faculté d'opérer harmoniquement pour leur bonheur ou incohéremment pour leur malheur; puis, des subdivisions de l'Harmonie et de l'ordre subversif, naissent les innombrables chances qui forment le stimulant des créatures et de Dieu même.

Nos planètes, fidèles à ses intentions, poursuivent leurs travaux harmoniques de création; tandis que nous les croyons oisives, elles sont prêtes à nous donner un brillant mobilier en remplacement de nos 130 serpents et autres ordures écloses des deux premières créations. Il faut toute l'impudeur des naturalistes pour flagorner la nature sur une œuvre aussi dégoûtante.

Je n'ai rien dit des autres fonctions des planètes; il me suffit d'avoir commencé à dissiper le préjugé sur une seule [de ces fonctions], sur la production. Dans d'autres chapitres, nous traiterons de ce qui touche à

Digitized by Google

la consommation, à la copulation et au mécanisme passionnel de ces astres, pleinement identique avec le nôtre, malgré la variété des méthodes et des procédés. C'est toujours, quant au fond, le développement des 12 passions, sujet, quant aux formes, à d'innombrables différences, ainsi que je l'ai remarqué au sujet de la reproduction des animaux.

A la vérité, nous ne voyons rien de tout ce mécanisme des astres, mais l'arome n'est pas visible pour nous. Si nous pouvions l'apercevoir, nous verrions toute l'aire planétaire obstruée d'une foule de colonnes aromales qui la parcourent en tout sens. Nous ne voyons pas le fluide magnétique dont la circulation autour de notre globe est bien constatée par le mouvement de l'aiguille qu'il dirige. Nous ne voyons pas non plus les 7 couleurs qui existent dans le rayon solaire, avant que le prisme l'ait divisé. Nous ne voyons pas non plus certains aromes, entre autres ceux du tonnerre et de l'électricité qui se font si bien sentir : faut-il s'étonner si nous ne voyons pas les agents de communication des planètes? et les versements de substance aromale et d'autres qui s'opèrent habituellement dans leur société dont notre planète est exclue. La grande aire planétaire est toute sillonnée de ces colonnes d'aromes qui la traversent de toutes parts, s'y croisent comme les boulets sur un champ de bataille. Les planètes absorbent et résorbent ces aromes en divers sens ; un arome de copulation est absorbé par les pôles, un arome de manducation par l'Équateur, un de plantation ou semaille par les diverses latitudes qui le développent, et ainsi des autres, car la planète a des points spécialement affectés à l'exercice de chaque sens. Tout ce mécanisme invisible pour nous n'en existe pas moins, et c'est le cas de rappeler pour la centième fois qu'on juge bien faussement la nature quand on la croit limitée aux moyens connus, aux effets et aux phénomènes qui tombent sous nos sens.

Faut-il s'étonner qu'on ait tardé si long-temps à connaître le mécanisme intérieur des planètes? Nous ne connaissons que d'hier celui des objets contigus à nous : la circulation du sang, les fonctions sexuelles des plantes. Nous avons cru pendant 25 siècles savants que rien, à part les aliments, ne circulait dans notre corps; que le sang, les humeurs et fluides corporels étaient stationnaires ; que les veines, artères et glandes étaient en léthargie, condamnées à l'inaction. N'avons-nous pas cru encore que les feuilles des végétaux étaient sans fonctions? L'on ignorait que la feuille travaille aussi bien que la racine, qu'elle absorbe les sucs pour les porter au tronc, qui les renvoie dans le bois et le fruit, après élaboration. Or, si nous n'avons su, en 25 siècles, juger ni le mécanisme de notre corps, ni celui des plantes que nous avons sous la main, sera-t-on surpris que nous ayons erré sur le mécanisme du grand corps planétaire, qui est comme nous et nos végétaux, un [assemblage] de ressorts

Digitized by Google

et de canaux où circulent une foule de fluides aspirés et mis en œuvre par l'astre, pour être ensuite résorbés et distribués aux autres astres.

Mais comment des astres si éloignés entre eux se parlent-ils ? s'écrivent-ils ? se concertent-ils ? Comment peuvent-ils, à si grande distance, procéder à la copulation qui exige un contact des corps ? Comment ceci ? Comment cela ? On remplirait bien vite une page de ces questions ; mais veut-on que j'explique tout dans un seul chapitre ? Et n'est-il pas temps de terminer celui-ci ? Le point important était de dissiper le plus grossier des préjugés, celui qui établit l'inertie des astres. Nos savants raisonnent sans cesse d'unité et d'analogie sans jamais vouloir y subordonner leurs calculs spéculatifs, puisqu'ils ne connaissent en clavier polyversel que trois créatures, l'homme ou monovers, la planète ou bivers, et l'univers ou trivers. Si on veut supposer l'unité, accordons à ces créatures des passions et des travaux comme à nous. Qu'on se trompe dans la détermination de ces travaux, cela peut arriver, mais du moins qu'on se rallie au principe, sauf à disputer sur les détails, sur le mode le plus probable des relations passionnelles et industrielles des astres. Nous en examinerons successivement les divers problèmes. Continuons d'abord sur l'industrie aromale avant de passer aux autres fonctions planétaires.

CHAPITRE IV.

DES CRÉATIONS FAITES ET A FAIRE SUR LA PLANÈTE (1).

Règne minéral, Règne végétal, Régne animal.

J'ai désigné sous le nom de *mobilier terrestre* le produit des créations faites à la surface d'un astre. Elles meublent aussi son intérieur, car on peut y créer de nouveaux aromes qui pénètrent le corps de l'astre.

On a vu que sur les Satellites ou Lunes, touches de 1^er^ degré, les créations ne sont qu'au nombre de 12, et la pivotale, qui n'est jamais comptée Sur les cardinales comme notre globe, elles sont au nombre de 24, distribuées comme il suit :

---

(1) Tout ce chapitre est renvoyé après le règne aromal zéphyrique et mers à purger. (*Note de Fourier.*)

Digitized by Google

Vibration ascendante.

1. Subversive en divergence composée. . . . . } déjà faite en pivot de vieux continent.
2. Subversive en divergence simple. . . . . } déjà faite en pivot de nouveau continent.
3. Subversive en convergence ((neutre)) simple. . . . . } à obtenir à volonté
4. Subversive en convergence neutre composée. . . . . } à obtenir à volonté } après l'issue de lymbe antérieure.
5. Ambiguë directe. . . . . } après 3 siècles, 434 ans, d'Harmonie mixte ascendante.
6. 7. 8. . . . . } sont les harmoniques directes qui se succèderont avec entr'actes d'environ 12 siècles, 1728 ans.
9. 10. 11. 12. . . . . }

25. . . . } Amphiharmonique directe ou pivotale majeure.
25. . . . } Amphiharmonique inverse ou pivotale mineure.

Vibration descendante.

13. 14. 15. 16. . . . . } sont les harmoniques inverses à distance
17. 18. 19. . . . . } d'environ 12 siècles.
20. Ambiguë inverse ((3 siècles avant la chute de l'Harmonie)) causera la chute en harmonie mixte descendante.
21. Neutre composée causera la chute en lymbe postérieure mixte.
22. Neutre simple. Renfort de ladite lymbe.
24. Subversive composée causera la chute en lymbe obscure.
23. Subversive simple. Roquée; causera la rentrée momentanée en lymbe mixte et peu après la fin de l'humanité.

J'ai dit que nous pouvons obtenir à volonté les 2 créations numérotées 3, neutre simple, et 4, neutre composée, parce que la simple (qui s'opèrera comme la 2e en pivot de continent américain) est affectée à la 7e période sociale indiquée au tableau. Or, comme nous franchirons cette période pour passer immédiatement à la 8e, nous pourrons avoir les deux créations simultanément, les matériaux étant prêts. Les aromes du globe, tout vicié qu'en est le système, ne sont pas moins en degré apte à l'Harmonie. Il suffira, pour les purger et raffiner, d'une très courte opération, que la planète même exécutera par son anneau boréal. Une fois élevée au titre de création 4, elle sera d'autant mieux au titre de la 3e. C'est pourquoi elles seront cumulées ou jumelles, et commenceront, l'une sur le nouveau, l'autre sur l'ancien continent, sitôt après l'inauguration de l'Harmonie. Ainsi, tout homme vivant peut se flatter de les voir, non pas en entier, car, malgré l'extrême accélération que les astres y mettront, l'ouvrage comprendra au moins une siècle, 144 ans, mais il sera opéré d'urgence et avec suspension des

Digitized by Google

méthodes régulières. Le tourbillon planétaire s'en occupera, toute affaire cessante, parce qu'il a un besoin pressant de réinstaller notre planète en fonctions, où elle ne peut pas rentrer pleinement sans un nouveau mobilier ou équipement complet. On y procèdera comme dans les risques d'inondation, où l'on rassemble tous les travailleurs pour enlever en deux heures telles récoltes qui, en temps ordinaire, ne seraient enlevées qu'en deux jours. Cette [ ] ne fatiguera point la planète qui..... [lacune].

§ Ier. — *Règne minéral.*

Un globe qui ne recevrait pas périodiquement des créations nouvelles, tomberait dans le même épuisement qu'une terre qui ne recevrait pas d'engrais, et qui serait excédée de cultures. On verrait les végétaux s'y abâtardir. Tel est l'état de notre globe : c'est un champ ruiné. La création dont nous usons aura été suffisante pour servir durant le cours de la lymbe obscure, encore sous condition que la durée de cette lymbe n'excèderait pas un temps, une période convenue, et qu'on ne forcerait pas [ ], comme il est arrivé. Aussi la création actuelle ne peut-elle plus suffire à notre globe. Examinons son inconvenance dans les règnes divers.

1° En minéral, nous n'avons bientôt plus d'or et d'argent. Nous sommes dénués de diamants et de pierreries : nous le sommes de divers minéraux très utiles en industrie, comme le platine, le zinc, l'antimoine, et même l'étain et le mercure. L'Amérique, pendant 3 siècles, a bien fourni en métaux et diamants, parce qu'elle était vierge ; mais elle n'est maintenant qu'une beauté fanée. Le Potose n'est aujourd'hui Potose que de nom : c'est une mine agonisante. Le Mexique fournit encore, mais il est en déclin sensible. On compte sur l'intérieur de l'Afrique ; il est certain qu'elle récèle plus d'un Potose, grâce à l'absence de civilisation ; car les civilisés ont bientôt détruit les mines. D'ailleurs, l'Afrique a aussi des mines de grain ou de superficie qui contiennent l'or à la surface de la terre aussi abondant que le fer dans les champs de Franche-Comté. L'Afrique est le corps de réserve du globe (en minéralogie). Les Anglais le sentent bien, aussi envoient-ils force voyageurs sous prétexte de philanthropie et d'exploration géographique. Il est évident que le but secret de ces philanthropes est de découvrir les Potoses de l'Afrique, après quoi il sera facile de s'entendre avec les roitelets du pays pour l'exploitation : d'autant mieux que le droit *canon*, joint aux moyens de séduction et d'intrigue, les mettrait bien vite à la raison : et l'Angleterre verait en Afrique de brillantes ressources ; elle y réussirait plus tôt

Digitized by Google

ou plus tard, et, aventurant quelques caravanes avec des présents, elle finirait par s'immiscer dans....

Cette perspective n'est qu'un sujet d'alarmes, en sens minéralogique, et plus encore en sens politique. Les pauvres continentaux sont déjà assez esclaves du minotaure commercial, et pour peu que l'Angleterre en vienne à posséder les mines d'Afrique, mines intactes et par conséquent très fécondes pour deux ou trois siècles, il faudra que tout le continent se réduise à un esclavage encore plus humble, s'il se peut; l'Europe, aujourd'hui, fait le service de journalier qui se vend pour un temps déterminé, pour la moisson ou la vendange, en d'autres termes *pour la durée du subside*, mais si l'Angleterre parvient à tenir les mines d'Afrique, il faudra que la misérable Europe en finisse comme les pauvres villageois qui abandonnent la charrue et vont se réduire en domesticité.

Envisageons plus grandement [ce sujet], faisons abstraction des trois siècles de domesticité que cet évènement ferait naître pour l'Europe, et supposons-nous parvenus à l'époque où les mines d'Afrique seraient déclinantes comme celles d'Amérique, et bientôt après épuisées, comme le Mexique le sera sous un siècle. Il suffirait de 500 ans pour amener cet [épuisement]. Alors il ne resterait rien sur le globe en mines précieuses; on n'aurait pour ressources que les 400,000 volumes philosophiques où l'on apprend que l'or et l'argent sont de vils métaux, des métaux perfides qu'il faut jeter dans le sein des mers avides; mais encore sont-ils moins perfides que le cuivre qui nous empoisonne, cause quelquefois la mort d'une famille entière par le fait d'une casserole enduite de vert de gris. L'or, tout vil qu'on le dit, ne nous joue pas pareille farce. Il est donc permis d'estimer l'or, quoi qu'en disent les philosophes, et de s'alarmer pour l'instant où le globe commencera à manquer d'or et d'argent. Tant de gens, dès à présent, s'alarment à l'idée de manquer de ces vils métaux! Que sera-ce quand toutes les mines seront épuisées; quand l'usé de l'orfèvrerie et des refontes, quand les manies des enfouisseurs si communs dans l'Inde et en Europe depuis les révolutions, quand les naufrages et autres absorbants auront tout consommé!

Alors faudra-t-il en venir aux vertus des Spartiates, à la monnaie de fer ou de cuivre? Mais le cuivre même s'épuisera; les mines de Coperberg et d'Ekaterinbourg ne sont pas loin du déclin, si déjà elles n'y sont arrivées, et que deviendrait notre globe sous mille ans, s'il ne reçoit aucune nouvelle création en minerai comme en d'autres règnes? Ainsi, tandis qu'on ne s'occupe qu'à perfectionner les fumées scientifiques, les perceptions de sensation d'intuition de la cognition, il est trop certain que tout ce qui tient aux biens solides va en déclinant, et ce n'est pas un médiocre dommage que la perte prochaine des métaux précieux, déjà

Digitized by Google

si rares même aux époques de fécondité des mines ! Elles n'ont jamais fourni seulement de quoi subvenir au service d'utilité urgente, comme le couvert d'argent. Les neuf dixièmes du genre humain sont réduits à employer les cuillers d'étain, de fer et de bois. Quelle pauvreté ! Diogène et Sénèque ne nous persuaderont pas qu'un couvert de fer soit aussi propre qu'un d'argent ; qu'une casserole de cuivre, sujette au vert de gris, vaille une casserolle d'argent, qui ne saurait nous nuire ; et sur ce point comme sur tant d'autres, on doit sentir le besoin d'une nouvelle création qui nous donnera en abondance les métaux purs, si nécessaires aux usages domestiques. La création actuelle n'a donné le bien qu'en exception, la prochaine le donnera en dominance ; elle nous fournira de l'or et de l'argent semés en grains comme le fer à la surface de certaines contrées qui auront des fonderies d'or, comme aujourd'hui des fonderies de fer. Alors (et ce [ ] peut commencer sous cinq ans) toute la classe pauvre du genre humain, composant les 2/3 de la population sera servie, par économie, en vaisselle plate. Les ferrements d'apparat, comme harnais, serrures, batteries d'armes ou de cuisine, enfin tout ce qui sera sujet au maniement de l'homme ne seront fabriqués qu'en métaux purs, brillants, exempts de rouille et de poison, comme sont aujourd'hui l'or, l'argent et le platine, et comme seront beaucoup d'autres métaux que la création donnera aussi abondamment que celle-ci a donné le fer, le cuivre et autres substances impures : pouvait-elle manquer à prodiguer les produits immondes en règne minéral, végétal et animal, puisqu'elle devait représenter hiéroglyphiquement les effets des passions qui n'engendrent qu'immondices politiques dans la lymbe obscure ou chaos civilisé, barbare et sauvage ?

Mêmes observations à faire sur les diamants et pierreries, sur les perles, marbres et tout ce que le règne minéral produit de précieux. La création primitive nous a donné ces divers objets avec une parcimonie vraiment ironique. Il semble que la nature ait voulu nous dire : « Je pouvais créer le bien, je me borne à vous le montrer pour vous faire sentir que vous en êtes privés. L'or, le diamant, le marbre si utiles à la parure de vos personnes, à la structure de vos habitations seront relégués dans des lieux inabordables, d'où vous ne pourrez les extraire qu'avec des peines inouïes. Je ne vous en donne qu'une ombre pour vous faire connaître que vous êtes disgraciés et réduits à l'indigence générale. »

J'entends les philosophes répondre que nous n'avons que faire des marbres ni des perles, et qu'il suffit à un farouche républicain d'avoir du pain, du fer, du salpêtre et des vertus, (phrase de 1793), et une femme qui lui prépare des raves cuites à l'eau, comme la ménagère de

Digitized by Google

Phocion en faisait manger à son digne époux ! On pensera bien différemment dans l'Harmonie, et indépendamment de la bonne chère, sur laquelle j'ai disserté, on sera d'avis qu'en vertu de *l'unité du système*, tant réclamée par les philosophes, l'homme doit être paré à l'instar de l'univers. Celui-ci est parsemé de soleils, l'homme doit être parsemé de diamants ; et de toutes nos modes, la plus judicieuse est celle du vêtement à paillettes et broderies. C'est le costume des Dieux et des Rois sur la scène. Tel est le vœu de la Divinité et le but de l'Harmonie : vœu auquel adhère la philosophie même, sans s'en apercevoir ; car elle dit que l'homme est miroir de l'univers : il doit donc, pour la fidélité du tableau, être, comme l'univers, étoilé en ses vêtements, splendide en ses édifices. Un seul bain d'arome unitaire suffira pour blanchir l'intérieur de certaines chaînes de rochers, en coaguler le grain, et former des marbres de toute espèce et y pratiquer par leur condensation une foule de [ ] qui seront une source de richesses végétales par..... [à l'interligne le mot : sources.]

D'autres bains d'arome nous donneront à profusion l'or, l'argent, les diamants et les perles, non dans des lieux inaccessibles, non dans les entrailles de la terre, mais à sa surface, et (amusement. ità. zinc. corail mer. besoin d'un bain). On verra dans le chapitre du règne animal en quel rapport de contre-moule seront distribuées les nouvelles créations.

§ II. — *Règne végétal.*

Passant au règne végétal, j'aurai plus d'un assaut à livrer aux naturalistes qui débuteront par vanter les doux présents de Flore, de Cérès et de Pomone. Pauvres dupes, ces trois divinités se moquent de vous : Flore vous donne des amusettes au moment où il faudrait des subsistances. Le système végétal est organisé de manière à persiffler le civilisé dans les famines périodiques auxquelles il est sujet. Trois grands mois de belle saison s'écoulent avant que l'homme recueille la moindre pâture, car je compte pour rien quelques brimborions, petites raves et minuties que nous donne le printemps. La famine, quand elle se met en scène, comme en 1812 et 1817, reste famine en dépit de Flore, et pendant tout le règne de Flore nos peuples affamés voient en mai fleurir les roses, vrais gratte-culs pour des malheureux qui, mourants de faim, voudraient des fruits et non des fleurs.

« Eh ! ne faut-il pas que la fleur précède le fruit ? ne faut-il pas dans » la nature un ordre, un [ ] établi ? C'est à nous à nous ré- » gler sur celui qui existe et à ménager nos provisions, etc. » Beaux

Digitized by Google

raisonnements ! l'ordre civilisé et toutes les sociétés de lymbe obscure n'ont pas la propriété de faire des provisions anticipées : elles sont nécessairement victimes d'un système végétal qui ne commence à fournir qu'après l'équinoxe et qui ne donne rien en *roqué* ((ni en difracté.))

Nous voyons tant de végétaux donner la fleur avant la feuille, pourquoi n'en avons-nous pas qui donnent un fruit, un objet mangeable avant de donner la fleur? Pour nous substanter en ce genre, la nature aurait pu créer des végétaux roqués, croissant sous les neiges et fournissant un aliment à l'homme, de même que les mousses de Laponie, les Ichos des Cordilières, ménagent sous la neige des provisions aux rennes et aux vigognes. La nature, dans la truffe noire nous démontre l'infinité de ses moyens quant aux transitions : elle nous donne un fruit sans feuilles, ni tige, ni racine et, qui plus est, sans semailles. La truffe, bien plus surprenante que le champignon, prouve que la nature a des procédés pour ménager des liens et transitions de toute espèce, même des semis d'aromes, car la truffe n'a pas d'autre origine. Comment, cette nature, si ingénieuse à lier tout son système, néglige-t-elle de [relier] l'hiver et l'été par des récoltes *roquées* ou antérieures à la saison des fleurs ? La création pouvait en ce sens nous pourvoir de deux manières, d'abord par des comestibles à feuilles grasses, qui auraient dès le printemps leur feuille avant la fleur sans intervertissement de l'ordre établi, ensuite par des racines qui, semées comme le blé à la fin de l'automne, auraient mûri sous les neiges ((ou dans les eaux)) et donné à l'époque des fontes leurs tubercules. Au moyen de ces munitions, nous aurions été à l'abri de la famine; car, dès qu'on aurait vu des risques de famine (et chaque empire peut s'en assurer dès le mois d'octobre par le recensement des récoltes) on aurait semé en abondance les deux classes de végétaux dont il s'agit, l'on en aurait recueilli une ample pâture dès le mois de mars et d'avril, à l'équinoxe de printemps où la famine commence à se faire sentir quand il y a eu rareté de récoltes céréales.

Voilà donc notre règne végétal en avortement composé sur les produits roqués ; il en est pour les animaux, mais point pour l'homme. Or, une opération est manquée quand elle ne se lie pas avec le foyer du mouvement, qui est l'homme. Sur 30,000 végétaux il eût suffi de 1/10000, seulement quatre plantes formées de racines ou de feuilles grasses mangeables au printemps et croissant sous les neiges comme les mousses. Ajoutons que si la création était régulière, l'homme aurait à son service non pas 4 plantes mais au moins 40 en ce genre. Voilà donc la *sage et prévoyante nature* qui n'a rien prévu sur les garanties de famine. Est-ce

Digitized by Google

faute de moyens? Non certes. Si nous pouvions parcourir une planète bien organisée comme Jupiter, nous y trouverions les plantes roquées aussi nombreuses, aussi variées que les fruits de nos vergers. Notre globe est complètement dépourvu de ce genre de végétaux, et il est évident que cette création n'est qu'un avorton en mouvement roqué, malgré sa prétendue richesse de 30,000 espèces dont 29,000 ordures. Je le prouverai plus loin.

Les planètes ignoraient-elles qu'il faut en système régulier ménager un service de mouvement roqué, une anticipation de récolte? Non sans doute. Le roquage est une des règles fondamentales de mouvement; règle qui est devinée d'inspiration par les esprits caractéristiques (1). Aussi, l'inventeur du jeu d'échecs l'a-t-il mis en usage quoique avec trop de restriction; mais il a du moins l'honneur de n'avoir pas méconnu un grand principe du mouvement dans un jeu qui, en fait d'amusettes, est la plus belle conception de l'esprit humain.

Je me borne à ce grief contre l'aimable Flore. J'en pourrais donner vingt autres à sa charge, et faire changer sa couronne de roses en couronne de chardons, mais il faut ménager les jolies femmes. Cette déesse des fleurs nous la baille belle avec son doux printemps qui ne régale que les yeux! je ne puis mieux le comparer qu'à une fête donnée à Lyon par certain général, qui avait fait un mois à l'avance grand étalage de cette soirée. On briguait l'admission, et divers spéculateurs avaient, dit-on, pris, dès la veille, médecine et clystère pour préparer les voies. Disons sans exagération que plusieurs y arrivaient avec des *ventres de 24 heures*, calcul usité chez certains convives. Le début fut brillant pour les yeux : la jeunesse dansait, la vieillesse devisait en attendant le souper. Minuit arrive; une heure sonne sans qu'on entende parler de rien. Les impatients trouvaient à peine quelques verres de limonade qui ne servaient qu'à creuser l'abîme. On jugeait le souper trop différé. Enfin deux heures sonnent; tous les oracles décident qu'on ne peut pas tarder un seul instant à servir le souper, et l'on en avise tout franchement

(1) J'emploie ces mots d'*esprits caractéristiques* pour correctif au mot d'*inspiration*. Je suis loin de croire aux inspirations, mais il est évident que certains esprits sont affectés par caractère à un travail, et qu'ils en deviennent ingénieusement ou machinalement, si l'on veut, les méthodes naturelles : témoin Homère pour l'épopée, témoins Archimède et Pascal pour la géométrie. Un mendiant détermine, trois mille ans avant nous et dans un siècle d'ignorance, les règles d'un genre de poésie transcendante fort inconnue de son temps, genre auquel nos savants, en forçant d'études, ne peuvent pas atteindre, malgré les secours de l'art qui leur sont prodigués! Et comment douter, après cela, qu'il n'existe des caractères en qui l'excès d'aptitude naturelle équivaut à une inspiration? Et moi, ne suis-je pas en théorie d'harmonie ce que fut Homère en épopée? J'en appelle à la postérité. (*Note de Fourier.*)

Digitized by Google

un des chefs de la maison ; mais, ô triste et douloureux déconfort ! il répond que c'est une fête dansante, et qu'il n'y a point de souper ! Je laisse à penser quelle impression ce coup de foudre fit sur l'assemblée. Chacun aurait voulu recourir au traiteur, mais en province les traiteurs sont endormis à pareille heure, surtout en hiver. La majorité de l'assemblée déserta et alla éveiller qui elle put pour se restaurer. Les gourmands furent badinés le lendemain sur leur déconvenue et les plus sobres même s'avouèrent mystifiés ; car il n'est point de bonne fête si la table n'est mise ; et j'en voulais venir à ce grief contre la ridicule saison de Flore, qui nourrit de fumée le pauvre genre humain après un hiver passé le plus souvent dans les privations.

Vient ensuite Cérès avec ses tristes moissons. Que de peine pour recueillir et préparer ce misérable pain, et que le Dieu des Juifs eut bien raison de dire à notre premier père : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » L'Écriture, en nous représentant cette culture du blé comme un supplice infligé à l'homme, n'a point exagéré. Il n'est pas possible de cumuler plus de fatigues et de dégoûts qu'on en éprouve dans les travaux nécessaires à donner à cette chétive nourriture. Elle est pourtant le pivot du système alimentaire de l'homme. Beau trophée pour ceux qui ont imaginé cette création vantée par nos naturalistes ! Les astres qui l'ont faite en ont pitié pour nous. La grossièreté aromale du globe ne permit pas à cette époque de mieux opérer, mais on verra dès la prochaine création comment travaillent les astres sur un globe qui leur fournit de bons matériaux ! et ce sera alors que les dons de Cérès en graminées seront appréciés à leur médiocre valeur.

J'en dis autant de ceux de Pomone qui, la plupart, ne brillent qu'en sens négatif, par la raison que les borgnes sont rois chez les aveugles. Il y a sans doute quelques jolis fruits, mais trop d'insectes à qui il faut les disputer. En outre, la durée en est trop courte, la conserve trop difficile et la répartition très intempestive. La zone tempérée manque de fruits dans la saison où ils sont les plus nécessaires, dans les grandes chaleurs. Il y a un grand mois de chômage entre les fruits rouges et ceux d'automne ; la prune et l'abricot, qui occupent l'interrègne, sont fiévreux et répugnés de beaucoup de gens.

Je parle ici pour la consommation populaire. Sans doute les riches, au moyen des primeurs, sont toujours bien pourvus ; le prince Potemkin mangeait à Pétersbourg des cerises au mois de janvier en les payant un écu pièce ; mais en dissertant sur l'abondance ou rareté d'un comestible, il est entendu qu'on parle dans le sens du peuple, et sous ce rapport on dira que l'habitant de Londres n'a pas de melons, quoique les riches puissent à grands frais s'en procurer.

En résumé, si l'on observe combien les 30,000 végétaux fournissen

Digitized by Google

peu de variétés sur nos tables, on ne peut manquer de s'ébahir sur la pauvreté de cette création, et de souhaiter que le genre humain s'évertue à la faire au plus tôt remplacer, sauf à en conserver les bons végétaux distingués qui, après la nouvelle, seront d'autant plus précieux qu'elle nous donnera en règne animal les contre-moules ou destructeurs de ces légions d'insectes qui dévorent nos légumes et nos fruits. En culture comme en d'autres [fonctions], l'honnête industrieux ne travaille que pour les fripons, et la nature qui l'a entouré d'une légion de fripons à figure humaine, devait, par analogie, par unité de système, assaillir ses greniers, champs et jardins de fripons qui, sous la forme d'insectes, lui enlèvent de toutes parts le fruit de ses travaux. Qu'était-il besoin de créer 33 espèces de charançons pour dévorer nos blés? quand le Dieu des Juifs condamnait Adam à recueillir ce blé à la sueur de son front, au moins devait-il lui laisser ce blé si péniblement obtenu, et ne pas déchaîner contre lui 33 espèces de ravisseurs en un seul genre! Qu'il faut être ennemi du bon sens pour voir dans une création si odieuse l'œuvre d'un Dieu bienfaisant, et pour se refuser à reconnaître une monstruosité provisoire, forcée par les circonstances et que ses auteurs sont impatients de remplacer!

J'ai dit que les créations vieillissent et deviennent avec le temps inconvenantes pour un globe; la nôtre en fournit la preuve, elle ne donne rien de bon pour la grande majorité : elle réduit les villageois à des mets grossiers, des choux et des haricots, des fèves, des pois... D'autre part... cette piètre création, en privant le pauvre de vins et de toniques parfumés, le réduit à user de l'ail, qui contribue à l'empuantir... c'est une infection d'ordre composé, qui transforme les civilisés en fumier ambulant : digne fruit d'une création si bien distribuée pour la perfection aromale de l'homme! Ces grossières productions pouvaient suffire dans les âges primitifs de l'industrie, lorsque des rois, comme Ulysse, vivaient du produit de leur troupeau, et que la princesse Nausicaa tirait vanité d'aller laver ses robes. Les temps sont changés, le progrès des lumières a créé plus de besoins pour la classe bourgeoise que n'en avait la classe des rois au siècle d'Homère. Cependant la création n'a point augmenté en produits : les nouveaux tributs des deux Indes, sucre, café, etc., ne sont point répandus chez le peuple, et il est évident que notre peuple vit plus pauvrement que celui de l'antiquité, qui dévorait de grands quartiers de viande, tandis que le nôtre n'a parfois que des légumes et du mauvais pain. La création a donc vieilli en ce qu'elle ne coïncide plus avec les besoins du monde social; elle serait encore plus disproportionnée si nous étions parvenus en 6e période ou Garantisme.

Dès les premiers âges elle a présenté des lacunes inexcusables, entre autres celle des fruits. L'on a vu qu'ils nous manquent au plus fort des

Digitized by Google

chaleurs, et que la fiévreuse cohorte des prunes et abricots équivaut à un véritable dénuement. Pendant la saison brûlante, les villes, bien pourvues dans leurs alentours de jardiniers habiles, peuvent prolonger la durée des fruits rouges, accélérer la poire et couvrir à peu près l'intervalle. Mais les campagnes ont jusqu'à six semaines de fériation et lacune de fruits au fort de l'été; les poires fondantes, les melons et les raisins, qui seraient si nécessaires en juillet, n'arrivent qu'à la fin d'août, qu'à l'époque des fraîcheurs. Les fruits offrent en septembre le même encombrement que les fleurs en mai, tout dans une saison et rien dans une autre : la poire n'atteint pas au mois de novembre, le raisin finit en décembre pour le peuple, il ne reste en janvier que la pomme, qui semble demeurer pour nous rappeler l'absence de fruits : elle est l'exception qui confirme la règle.

Nous n'en sommes qu'aux préludes sur ce sujet, et je reviendrai sur les vices de cette odieuse création, qui semble et qui est réellement un système de trahisons organisées contre l'homme jusque dans les dons les plus séduisants de la nature. Il n'est rien de plus tentant que la groseille; on croit se rafraîchir avec une belle grappe, on s'infecte en mangeant des punaises cachées entre les grains et dont la couleur a trompé l'œil. Si l'on veut écouter les naturalistes, ils trouveront dans toutes ces ordures un sujet de vanter la bienfaisante nature; mais, pour parler franc, avouons que notre globe est meublé d'une création infernale, dont je vais expliquer plus régulièrement les vices au chapitre suivant.

§ III. *Règne animal.*

Tigres et loups! guêpes et punaises! rats et vipères! c'est à vous à répondre aux apologistes de la bonne et simple nature; aussi ai-je attendu l'instant de vous mettre en scène pour définir son ouvrage.

Dans l'échelle d'harmonie générale, un animal, un subalterne qui attaque le foyer, ou l'homme, est une monstruosité semblable à celle d'un assassin qui poignarde le roi. Habitués à une création *divergente*, où toute la nature est en guerre contre l'homme, nous n'avons pas entrevu l'absurdité d'un tel ordre. Il est, si l'on veut, régulier, à le considérer selon nos préjugés politiques, selon nos lois, qui ne consacrent que la violence et la fausseté; mais, sur un globe harmoniquement meublé, les créations ne doivent donner que des créatures amies de l'homme, sauf l'exception de 1/8 en mixte ou caractère insocial sans être en rébellion contre l'homme. Telle est l'hirondelle qui ne nous fait aucun mal, mais qui est incompatible avec nous et dont nous ne tirons aucun service; car ni sa chair, ni son plumage ne peuvent nous être utiles, tandis que la

perdrix et la caille, quoique non associés avec nous, sont de [illegible] qui nous fournissent une subsistance très précieuse.)

Digitized by Google

SUR

L'ESPRIT IRRÉLIGIEUX

DES MODERNES

ET

DERNIÈRES ANALOGIES

PAR

CH. FOURIER.

Prix : 1 fr. 25 cent.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,
quai Voltaire, 25, vis-à-vis le Pont National.

1850

Digitized by Google

Imprimerie LANGE LÉVY et Comp., 16, rue du Croissant.

Digitized by Google

MANUSCRITS DE FOURIER.

SUR

L'ESPRIT IRRÉLIGIEUX DES MODERNES

I. SUR L'EMPLOI DES SYSTÈMES RÉPULSIFS EN RELIGION.

Le tort principal de la raison est d'envisager toute question de mouvement social en système *simple*, faire de Dieu et de l'homme des êtres simples en mécanisme et en but, exclure Dieu d'intervention régulatrice dans les relations sociales, isoler l'homme de son appui essentiel, qui est Dieu, vouloir que la raison exerce par elle seule et sans intervention de Dieu la plus haute fonction du mouvement, la législation, et compléter cette série d'attentats par l'inconséquence d'implorer Dieu, réclamer sa providence, quand on la repousse de fait par le refus d'étudier l'Attraction, seul interprète de ses décrets sociaux.

Qu'est-ce qu'une société qui s'isole de Dieu et ne coïncide avec lui en aucune branche de système social? Je compare une telle société à une armée qui n'a ni général, ni ordre, ni marche combinée, et dont tous les corps agissent incohéremment. On va voir que telle est la manœuvre de la Civilisation moderne. Isolée en tous sens de l'esprit divin qui doit être son pivot, son point de ralliement, elle est compromise même par les succès partiels qu'elle obtient, comme le succès des sciences physiques. C'est ce que je vais démontrer dans cet intermède, où je ne puis prendre de conclusions que sur le sujet précédemment traité, sur la scission de la raison humaine avec la raison divine dont la Civilisation ne veut pas reconnaître la suprématie, la nécessité d'intervention et révélation.

Tout acte législatif des hommes attente à la suprématie de Dieu. Il

Digitized by Google

règle dans son code passionnel toutes nos relations sociales en mécanisme domestique, administratif et industriel. Il a poussé dans ce code l'exactitude à des détails si minutieux, qu'en les lisant dans le traité de l'attraction qui va suivre, on sera stupéfait de sa prévoyance, de sa générosité infinie à préparer les moyens de satisfaire chacune de nos passions dans tous les raffinements dont elle est susceptible.

La découverte ne pouvait arriver plus à propos, car le globe est inondé de ces pygmées législatifs qui fabriquent des codes pour réprimer les passions. On n'a vu en aucun siècle pulluler si rapidement les constitutions, quoique les civilisés, par leur fatras de constitutions anciennes et modernes, soient amplement convaincus du vice irréparable des lois des hommes, lois qui tombent toujours dans le cercle vicieux et reproduisent constamment les mêmes abus sous diverses formes.

En s'obstinant ainsi contre le témoignage de l'expérience, la raison civilisée doit donner de plus en plus dans les travers, et enchérir d'impéritie sur les siècles obscurs, comme il est prouvé par les scandales récents de l'athéisme et du matérialisme qui complètent dignement les ottises de cette Civilisation toujours ballottée entre la philosophie et la superstition.

Comment cette raison, qui aurait dû se perfectionner en 3,000 ans d'expérience, reconnaître enfin la suprématie de Dieu, la nécessité d'intervention divine en législation; comment est-elle moins avancée que dans son jeune âge, puisqu'elle a perdu jusqu'à l'espoir de cette lumière dont l'antiquité plus judicieuse implorait et espérait la descente? Comment la raison moderne s'est-elle égarée dans ses innombrables systèmes, au point d'exciter la risée de ses propres coryphées, tels que Condillac et Bacon, qui la condamnent *à refaire son entendement et oublier tout ce qu'elle a appris?*

Eh! quels progrès a-t-elle fait depuis Condillac? Elle a produit les théories de fraternité clubique et autres nouveautés de même acabit, dont on peut dire mieux que jamais qu'il faut oublier tout ce qu'on a appris, puisque nos nouvelles lumières aggravent tous les fléaux civilisés: indigence, oppression, fourberie et carnage. La raison est donc de plus belle condamnée à refaire son entendement. On verra à l'extroduction quelle règle elle devait suivre pour atteindre ce but où l'esprit humain ne peut parvenir qu'en se corrigeant du génie simple, en se ralliant au génie composé.

Parmi les vices de la raison sont l'irréligion et l'obscurantisme. L'analyse de leur complicité montrera les ennemis de la religion dans ceux qui se parent d'un zèle fougueux pour elle, et les ennemis des lumières dans ceux qui plaident la cause de la raison. Tant il est vrai que tout n'est que fausseté et travestissement dans les mœurs civilisées,

Digitized by Google

et que celui qui prendrait pour règle de croire constamment tout le contraire des apparences morales des civilisés, serait celui qui porterait sur eux les jugements les plus vrais.

L'irréligion est vice général chez les modernes; elle a gangrené toutes les classes supérieures. Elle règne chez ceux-là même qui par intérêt personnel font parade d'un esprit religieux qui n'est point dans leur âme. Quelques sophistes célèbres, comme J.-J. Rousseau, ont évité ce travers, mais ce sont des jongleurs qui soutenaient le pour et le contre. Il avoue lui-même au sujet d'un discours couronné par l'Académie de Dijon qu'il fut sur le point de soutenir et traiter l'opinion contraire. Quel fonds peut-on faire sur les opinions de pareils hommes? Je ne compte pas non plus pour champions de la religion ceux qui lui devaient de riches dotations, des cent mille francs de rente. Chacun serait religieux à ce prix. Quant à la classe vraiment neutre dans ce débat, il est certain que son esprit dominant est l'irréligion, et il est tout-à-fait scandaleux que trois mille ans de lumière aient amené ce résultat.

Ceux qui ont attribué à Dieu le système des atrocités infernales étaient-ils des hommes judicieux? Ils ont fait haïr la divinité, ils ont déconsidéré la religion et frayé la route à l'impiété, aux sectes d'athéisme et à toutes les intrigues anti-religieuses.

La première tendance de l'homme parvenu à l'âge de raison est de se révolter contre des dogmes qui plongent dans les brasiers éternels des milliards de barbares et sauvages qui n'ont fait d'autre mal à Dieu que d'ignorer une religion qu'il ne leur a pas fait enseigner. C'est prêter à Dieu des cruautés dont rougiraient des cannibales, car ils ne font souffrir leurs ennemis que pendant une journée. Comment un siècle peut-il prendre des idées saines sur Dieu, quand les prêtres qui sont la milice divine déshonorent ainsi leur chef? Faut-il s'étonner après cela que l'humanité, révoltée par cette férocité du Dieu moderne, donne dans les duperies de l'athéisme?

Maintenant les chefs du culte sentent les inconséquences de pareils dogmes et voudraient les modifier; mais il est trop tard, le mal est fait. Le bel âge des études, le XVIII^e^ siècle, a repoussé le guide naturel, l'esprit religieux qui l'aurait mené au but. Les railleries sur la divinité ont occupé le temps qu'on pouvait occuper utilement à des dissertations sur les devoirs et attributs de Dieu. La faute en est à ceux qui ont exposé la divinité au dédain par l'excès des absurdités et atrocités qu'ils lui ont prêtées.

Digitized by Google

Les philosophes n'ont pas voulu délibérer sur cette alternative : suspecter la Civilisation ou suspecter Dieu. Ils se sont ralliés à une opinion bâtarde, l'athéisme, qui supposant l'absence d'un Dieu, dispense les savants de rechercher ses vues, les autorise à donner leurs théories inconciliables pour règle du bien et du mal, et sauve leurs ouvrages de la chute dont ils seraient menacés par l'hypothèse d'un Dieu généreux, d'une providence universelle qui aurait avisé à la confection et révélation d'un code social. L'athéisme est une opinion fort commode pour l'ignorance philosophique, et ceux qu'on a nommés esprits forts pour avoir professé l'athéisme, se sont montrés par là bien faibles de génie ; craignant d'échouer dans la recherche des vues de Dieu sur l'ordre social, ils ont préféré nier et vanter comme une perfectibilité cet ordre civilisé qu'ils abhorrent en secret, et dont l'aspect les désoriente au point de les faire douter de la Providence.

« Qui êtes-vous, vers de terre, indigne créature pour vouloir sonder la profondeur des décrets de Dieu ? » Ainsi s'expriment les superstitieux en parlant à l'homme (1).

Viennent ensuite les philosophes qui en d'autres termes reproduisent le même préjugé, en nous disant : « Arrêtez, mortels téméraires ; profanes, arrêtez ! la nature est couverte d'un voile d'airain que tous les efforts des siècles ne sauraient percer. »

Ainsi les superstitieux et les philosophes sont d'accord pour détourner l'esprit humain de l'étude de la nature. Ils rivalisent de paradoxes pour avilir Dieu et le peindre comme un être haineux et jaloux de nos lumières, avare des révélations qu'il veut au contraire porter au plus haut degré, en nous initiant à la connaissance pleine de son système.

L'athéisme, entre des mains plus habiles que celles des philosophes, pouvait conduire à de brillants résultats pourvu qu'on eût adopté l'athéisme conditionnel ou accusation simultanée de Dieu et de la raison humaine, différant à méconnaître Dieu jusqu'après le parallèle entre les opérations et les devoirs de la Raison et les opérations et devoirs d'un Dieu supposé juste.

Les superstitieux n'ont pas moins outragé la divinité, en croyant la servir. Ils veulent qu'on adore sans raisonner, qu'on révère jusqu'au tigre et au serpent à sonnettes, parce qu'ils sont l'ouvrage de Dieu. Eh ! pourquoi donc Dieu nous a-t-il donné la raison et le libre arbitre,

---

(1) Un ver de terre, Newton, a déterminé la théorie de la 5e branche du mouvement (la loi de la gravitation des corps célestes). N'est-ce pas un indice que d'autres vers de terre pourront déterminer les quatre autres branches de la théorie du mouvement ?

Digitized by Google

si ce n'est pour en faire usage et exercer notre intelligence critique sur tous les problèmes du mouvement et de la création ? Je prouverai, dans cet ouvrage, que la création du serpent à sonnettes fait horreur à Dieu, et qu'il a fallu pour l'y déterminer des raisons de grand poids que je ferai connaître.

Que les superstitieux aient entravé cette étude, cela ne surprend pas ; mais que des gens qui se disent esprits forts, distributeurs de lumières, investigateurs de la nature, aient découragé l'étude du mouvement et de l'attraction au moment même où Newton ouvrait la carrière, et se soient accolés aux superstitieux pour accréditer les préventions d'impénétrabilité, voilà ce qui met la cabale philosophique fort au-dessous de la superstition qu'elle combat, et qui du moins a le mérite de remplir sa tâche en répandant l'obscurantisme. Quant aux prétendus flambeaux de lumières, ils n'ont d'habileté que pour escobarder sur toutes les questions relatives à la destinée sociale; ils ont senti que les misères du genre humain conduisaient à opter entre les deux partis : accuser Dieu d'imprévoyance ou bien accuser la raison d'impéritie dans la recherche des vues de Dieu. Des hommes justes auraient discuté sur cette alternative ; mais pour éviter d'examiner les torts de la raison humaine, les philosophes ont pris le parti de renier Dieu.

Loin que Dieu s'offense de nos doutes et de nos critiques sur ses opérations, il y applaudit comme un vieux géomètre applaudit aux doutes de l'élève et le stimule à vérifier les opérations dont le résultat paraît inconcevable au premier abord. Il en est de même de Dieu qui, loin d'exiger de nous une foi aveugle, désire, au contraire, que nous soumettions au doute ses opérations dont une critique régulière mettra en évidence la justice.

L'amour exalté pour Dieu, la vivacité de foi et d'espérance étaient la meilleure boussole qui pouvaient nous guider dans la recherche du calcul des destinées. Les hommes ont erré en système religieux comme en toute autre chose. Les faits le prouvent assez ; il faut que la politique religieuse ait été bien absurde pour avoir, au bout de trente siècles, amené les nations éclairées à la plus honteuse dégradation, à l'irréligion graduée, l'outrage public à la divinité chez les savants, l'hypocrisie religieuse chez les grands, l'indifférence chez le vulgaire. Apparemment le système religieux qui a produit ce résultat recèle quelque vice grossier qu'il faut examiner.

Il n'a produit qu'une fausse piété, la crainte de Dieu substituée à l'amour, crainte qui est devenue le germe de l'irréligion, car on en vient bien vite à ne plus aimer ceux qu'il faut craindre.

En considérant les ferments de révolution qui existent en Europe,

Digitized by Google

en Amérique et dans tous les pays civilisés, la nécessité où sont les princes, même les plus doux, de s'étayer par les rigueurs et la crainte, l'inhabileté de quelques-uns, qui, ayant tant de moyens de se faire aimer, n'ont su organiser leurs états qu'à la manière jacobite, et ressusciter en chaque canton des comités de dénonciateurs secrets, quand on voit l'impatience secrète des sujets, la haine contre l'autorité et la tendance de la Civilisation à une explosion générale qui n'attend qu'un [ ], on doit conclure que jamais il ne fut plus urgent de bien [ ]; mais pour traiter une maladie, il faut d'abord en assigner exactement les causes, et par conséquent signaler les véritables auteurs de l'irréligion, l'un des plus grands fléaux de la génération moderne, celui qui ouvre la voie à des révolutions pires peut-être que celles d'où nous sortons à peine.

L'irréligion est un fléau si désastreux qu'il importe d'en signaler les causes, les auteurs et les effets. Il règne de grandes erreurs à cet égard. Pour ne parler que des auteurs, on attribue exclusivement le désordre aux philosophes.

Sans doute ils y ont contribué, mais secondairement. Le sacerdoce est le principal coupable. Je vais distinguer les torts respectifs et rendre à chacun selon ses mérites.

Pour ne pas imiter ces artisans de supplices qui dévouent aux mêmes tortures l'intéressante vestale et le sanguinaire Néron, établissons la gradation des délits et posons en principe que les superstitieux qui ont préparé l'irréligion, sont encore plus coupables que les philosophes qui l'ont inventée. Lequel est le plus coupable, ou du larron qui spolie une maison, ou du serviteur qui, préposé à la garde, livre les clefs au larron et favorise la spoliation, tout en opposant une feinte résistance? Tel a été dans l'irréligion le rôle des superstitieux; ils ont sacrifié la religion à l'appât des extorsions et donations dont ils fondaient l'espoir sur les terreurs infernales.

Le sacerdoce pouvait-il ignorer que les philosophes, agitateurs de profession, sophistes par métier autant que par faux jugement, et toujours aux aguets des moyens de brouiller et révolutionner le mécanisme dans une branche quelconque, ne manqueraient pas d'attaquer le système religieux sur les points affaiblis, et que c'était compromettre à la fois l'honneur de la Divinité et le repos de la société, que de produire des dogmes qui exposent Dieu au ridicule, au dédain et à la haine, dogmes faits pour soulever les enfants mêmes; car qui de nous n'a pas été révolté dès son enfance d'entendre dire qu'il n'est point de salut hors l'église romaine, et que six cent millions de barbares et sauvages seront à chaque génération plongés dans les flammes pour n'avoir pas ouï parler de l'église romaine?

Digitized by Google

Le tort des philosophes dans cette affaire, est de n'avoir pas rectifié la politique religieuse, de n'avoir produit aucun système concurrent. Ils n'ont soufflé que l'esprit de parti et non celui d'unité. On a vu une foule de schismes, comme ceux de Luther et Calvin ; mais pas un culte qui ait su absorber la religion romaine, se l'identifier par des mesures purement politiques.

Manque-t-on de connaissances expérimentales? Depuis quatre mille ans d'âges historiques, il a paru sur le globe une infinité de religions tellement contradictoires en dogmes et coutumes, qu'on ne peut pas désigner un crime qui n'ait été vertu dans quelque religion, ni une vertu qui n'ait été crime selon quelque autre culte. Assassinat, larçin, adultère, pédérastie, tout ce que nous appelons crime, a été chez quelques nations vertu religieuse. Les régicides étaient des saints chez le Vieux de la Montagne, chez les Romains et chez les régénérateurs de 1793. Le parricide est une œuvre-pie chez les sauvages, qui condamnent et mènent leur père à la mort. L'adultère est vertu chez une foule de peuples, qui offrent à l'étranger leur femme en signe d'hospitalité. La pédérastie, le vol et l'assassinat des ilotes étaient sentiers de vertu chez les républicains de Sparte qu'on nous propose dans les écoles comme modèles. Enfin, tout crime a obtenu des autels en quelques régions, et toute vertu a été crime dans quelques autres. Les Civilisés, qui s'érigent en arbitres exclusifs de la vertu, sont les plus adonnés à toutes les coutumes déclarées criminelles dans leur culte religieux.

Comment se fait-il que des parallèles de ces cultes nombreux et inconciliables on n'ait pas encore su déduire la division fondamentale de la politique religieuse en trois branches : la méthode de terreur, celle de séduction, et le mode mi-parti, division qui est la même en système administratif?

Quant à l'option, l'alternative était la même pour les hommes que pour Dieu. S'il est évident que le gouvernement d'un prince comme Titus est plus facile à établir et à maintenir que celui d'un tyran comme Néron, n'était-il pas de même évident qu'il est plus aisé de fonder et maintenir un culte indulgent, séduisant comme celui de la mythologie, qu'un culte atroce comme celui d'Odin et de Mexico?

Que penserions-nous d'un Mexicain ou d'un Scandinave qui se serait soulevé contre ses dieux altérés de sang? Chacun le louerait d'avoir déserté leurs infâmes bannières. Mais l'enfer éternel, les démons, vipères, brasiers, du système romain, ne sont-ils pas cent fois plus révoltants que le dogme des farouches Scandinaves, assorti à des peuples grossiers, à qui il était prêché, tandis que le dogme romain des brasiers remplis de vipères, est présenté à des nations policées et parvenues au point d'apprécier l'odieux d'un tel dogme et de ses auteurs.

Digitized by Google

Quel parallèle avec les cultes tolérants des divinités mythologiques ! Faut-il s'étonner après cela que l'esprit religieux soit anéanti chez les modernes, qu'il n'y reste qu'un simulacre de piété, fondé sur l'intrigue et la terreur, totalement dépourvu du puissant levier de l'amour ?

Long-temps les superstitieux ont su persuader aux princes que la religion était un puissant ressort pour contenir les peuples dans l'obéissance. Aujourd'hui cette assertion est confondue par l'expérience. Jamais souverain n'a été si bien obéi que Bonaparte, dont le peuple ne croyait pas à l'enfer et n'avait point d'esprit religieux. Il existait sous son règne un simulacre de culte, mais seulement pour empêcher qu'il ne s'en élevât d'autres : c'était un culte négatif. Sous son règne, les ministres de l'église étaient dédaignés et totalement dépourvus d'influence. Ni paysans ni citadins ne croyaient à l'enfer, et pourtant jamais nation ne supporta plus débonnairement le fardeau des impôts et les milices; jamais armée plus brave, jamais peuple plus dévoué; les Français seraient allés mourir pour lui jusqu'au dernier, et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'ils l'aimaient, et quand il rentra au bout d'un an le peuple l'accueillit avec une joie frénétique dans les villes les plus religieuses, comme Lyon, et la France entière, à part la Vendée et la Provence, provinces d'intrigues, se leva avec ardeur pour aller de nouveau s'immoler pour lui.

Quel souverain saura obtenir pareil dévouement, s'il ne met en jeu que le levier de l'enfer, et quelle est l'erreur de ces hommes qui veulent aujourd'hui nous persuader que la jonglerie de l'enfer soit nécessaire à museler les civilisés? L'invention de l'enfer n'est qu'un effet de faiblesse; elle est due à des avortons qui s'apercevaient que pour gouverner la canaille civilisée et barbare, il faut la terrifier, la décimer au besoin. Le civilisé est semblable à un cheval vicieux, aimant le cavalier qui sait le dompter, méprisant et désarçonnant celui qui ne sait pas le tenir en bride. Quelques chefs qui ne savaient pas museler des hordes primitives, inventèrent les supplices de l'autre monde pour étayer leur faible administration. Celle de Bonaparte a prouvé que l'enfer est le levier des avortons politiques, et qu'un prince habile sait faire de ses peuples un essaim de séides, sans le pitoyable secours de l'enfer, jonglerie à supprimer sous un prince qui sait se faire respecter par lui-même. L'enfer est, comme la philosophie, bien inutile sous les gouvernements forts, bien dangereux sous les gouvernements faibles.

Le système de l'enfer a un inconvénient bien plus grand, c'est d'hébéter les esprits en calcul de mouvement, de les rendre incapables d'études sur les caractères et les attributions de Dieu.

Digitized by Google

Un dogme qui ravale Dieu au-dessous des cannibales et des anthropophages, un dogme digne des cultes atroces de la Scandinavie et de l'ancien Mexique, le dogme des supplices éternels de l'enfer, est enseigné comme croyance obligée dans un siècle qui vante ses lumières. L'enfer fut inventé dans des siècles obscurs, et pour museler des peuples grossiers, incapables de réflexion. Ce dogme a été indécemment continué dans les siècles éclairés qui auraient dû s'en purger. On l'a maintenu par la facilité qu'il offrait de terrifier les moribonds, et extorquer d'eux des donations en faveur de l'autel.

Ce dogme, aussi révoltant que ridicule, produit l'effet qu'on devait attendre, le dégoût de la religion. Les peuples se soulèvent contre un dieu de rage et d'extermination, qui veut plonger dans les brasiers éternels six cents millions de sauvages et barbares. Après qu'ils auront passé leur vie dans les tourments de l'esclavage et de la famine, Dieu les fera torturer éternellement, parce qu'ils n'ont pas eu connaissance d'une doctrine romaine que personne ne leur a jamais enseignée, et parmi les deux cents millions de chrétiens, l'immense majorité sera encore plongée dans des fournaises, selon la maxime : Beaucoup d'appelés, peu d'élus !

Tant de cruautés soulèvent les esprits. On se demande pourquoi Dieu créa le genre humain, s'il avait l'intention d'en plonger les quatre-vingt-dix-neuf centièmes dans des fournaises remplies de vipères. Le dieu de l'Eglise romaine est-il bien le dieu de paix, et comment ses ministres osent-ils prêcher la charité au nom d'un bourreau implacable dans sa fureur ?

II. PARALLÈLE DES SYSTÈMES ATTRACTIF ET RÉPULSIF.

Sans anticiper sur le traité du mouvement passionnel, j'essaie de faire entrevoir le vice politique des religions modernes.

La religion catholique romaine est une manœuvre de diffraction inverse, mode qui a pour caractère constituant de pivoter sur extrêmes conjugués divergents et de laisser toujours le centre dégarni.

1° Elle circonvient et influence les deux âges extrêmes et disparates en moyens intellectuels, les enfants et les vieillards, par la cruauté des supplices de l'enfer; mais cette même crainte influence-t-elle sur l'homme en âge de raison, à vingt, trente et quarante ans ? Non, sans doute ! Voilà donc un système de terreur qui opère sur deux âges extrêmes et très-divergents en culpabilité; car l'âge caduc est pétri de crimes, tandis que l'âge d'enfance n'en a commis aucun. Rien n'est plus disparate sous le rapport des peines méritées; cependant les deux âges

Digitized by Google

interviennent à admettre cette crainte et forment combinément les ressorts de manœuvres, tandis que l'âge central ou âge des amours et des rapines, à vingt, trente, quarante et cinquante ans, se soulève contre le dogme des enfers et se livre à ses passions. Voilà donc sur ce point le centre dégarni et le pivot assis sur extrêmes conjugués divergents.

2° Elle influence et convertit les classes extrêmes et opposées en moyens intellectuels : d'une part, les pauvres d'esprit, les idiots à prétentions, dépourvus de tout relief par eux-mêmes, en cherchent un dans l'affectation de piété; d'autre part elle s'adjoint la classe la plus incompatible avec les sots, celle des surabondants d'esprit, les coquettes surannées et délaissées, et les libertines déclinantes et pétries d'ambition. Mais elle manque la classe moyenne, celle des hommes judicieux qui, par besoin de culte séduisant, se rallient aux illusions de la philosophie également absurde. Voilà dans cette seconde classe d'opération le même vice que dans la première, le centre dégarni et les pivots assis sur extrêmes conjugués divergents.

3° Elle influence les classes opposées en ambition, les pères de famille qui ne veulent que contenir [lacune].

Je pourrais pousser plus loin les exemples, mais c'en est assez pour conclure sur les vices de cette manœuvre, qui laisse toujours le centre sans résistance. On ne peut mieux la comparer qu'à la tactique militaire des Tartares, qui n'ont ni centre ni ligne d'opération, et voltigent sur les flancs de l'ennemi. Cette méthode est bonne dans leurs déserts, et de même le système catholique a été bon dans les âges d'obscurité; mais aujourd'hui il expose la religion à décliner et tomber par toute attaque régulière portée sur le centre. Telle était celle des philosophes, qui, en s'emparant de l'âge moyen, avaient déjà remporté une victoire d'opération avant de l'avoir remporté de fait. L'attaque des francs-maçons eût été bien plus sérieuse et sans remède pour le catholicisme si elle avait eu lieu. Cette religion s'est sauvée par leur ignorance, ainsi que par celle des philosophes, qui n'ont pas su, dans le temps de leur règne, établir un culte judicieux, ces sophistes ne sachant rien inventer. Mais est-on assuré, en cas que la Civilisation se prolonge, d'avoir toujours à faire à des cabales aussi ineptes, et ne doit-on pas craindre que des attaques mieux dirigées n'opèrent la désorganisation qui deviendrait de plus en plus facile, tant que la religion pivotera sur extrêmes conjugués, sans revenir au pivotage du centre, qui aurait l'avantage inappréciable de rétablir l'amour de Dieu et l'espérance en Dieu. L'espérance en Dieu ! chose risible aux yeux des modernes et dont je leur démontrerai dans un article spécial l'immense importance.

Digitized by Google

On peut reprocher aux nations modernes de n'avoir donné que des résultats analogues à leurs manœuvres ou modulation sur extrêmes conjugués. Elles ont produit les deux excès contraires au bon esprit religieux, — dans les siècles ignorants, le fanatisme ascétique, germe des révolutions superstitieuses, — puis dans les siècles éclairés la fausse piété ou crainte de Dieu sans amour. Cette crainte devait engendrer par degrés l'irréligion. Car on en vient bien vite à ne plus aimer ceux qu'il faut craindre. Tel doit être le résultat de tout culte, qui fait de la crainte son principal levier, et n'excite l'amour de Dieu que par des voies incapables de le produire.

Aussi l'irréligion est-elle devenue vice général en Civilisation. Il règne au lieu d'esprit religieux un simulàcre de piété qui offre trois variétés principales :

1° La piété mercenaire ou d'intérêt personnel; par exemple, chez ceux qui tiennent du culte divin une bonne dotation. Leur étalage de sentiment religieux est d'autant plus suspect, qu'ils sont les plus empressés d'avilir Dieu, en étouffant tout espoir de la découverte de son code et en applaudissant au désordre actuel du globe, qui est pour Dieu une double injure en sens matériel et social.

2° La piété spéculative, — celle d'une foule de gens qui ne voient dans la religion qu'un moyen de contenir leurs subalternes, enfants, valets, fermiers, sujets, ou bien qui fréquentent les temples par esprit de parti et coalition avec ceux dont ils briguent la protection.

3° La piété négative ou bouclier de raillerie, ressource des pauvres d'esprit qui, à défaut de moyens, se soutiennent par la cagoterie, ressource des femmes qui au déclin de l'âge se jettent dans les bras de Dieu par distraction, par vide d'esprit, et font de la religion un pis-aller ou contrepoids, au défaut des amours finis pour elles. Aussi voit-on que les coquettes surannées sont des séides de dévotion.

Telles sont les trois nuances de l'esprit religieux chez les modernes. Il ne présente que les gradations de l'hypocrisie. Quel était chez les anciens l'état de l'esprit religieux? Un parallèle très-court va démontrer leur grande supériorité en ce genre.

L'antiquité n'était pas encore sur la voie de révélation de la Providence; elle n'avait pas comme nous l'initiative de communication fournie par le calcul newtonien. Cependant la classe éclairée de l'antiquité inclinait pour le bon esprit religieux; elle cherchait à élever les peuples à la saine croyance, à l'adoration du dieu *un*, *Deo ignoto*, disait Cicéron; elle tendait donc au perfectionnement réel en fait de croyance.

L'antiquité n'était point irréligieuse, parce que ses dogmes et rites

Digitized by Google

faisaient aimer la Divinité. Les dieux mythologiques étaient compâtissants aux faiblesses humaines ; contents des privations qu'éprouvait la pauvre humanité, sans en exiger davantage, ils permettaient les voluptés. Leur culte s'identifiait aux passions, aux besoins du grand nombre. La victime sacrifiée à Jupiter valait toujours quelques lippées aux pauvres gens ; Irus dans l'Odyssée obtient sa part des victimes sacrifiées, et les dieux se rendent aimables au peuple quand ils le font asseoir à un banquet copieusement servi. Chacun pouvait se choisir des dieux assortis à ses goûts et ses passions. Il y avait des divinités même pour les voleurs, les marchands, les tripotiers, qui étaient sous la clientelle de Mercure. De là venait que chacun avait pour les dieux une cordiale affection.

Remarquons sur ce point la fausseté de nos préjugés administratifs. L'antiquité permettait aux voleurs et aux marchands de se ménager des protections dans le ciel ; pourtant on ne voyait pas plus de filous dans les villes ni plus de fourberie chez les marchands, tant il est vrai que l'art de gouverner et contenir les peuples est exclusivement du ressort de la politique. Celui qui se croit obligé de recourir sur ce point à la religion n'est pas administrateur. L'emploi naturel de la religion est de consoler, délasser les peuples et non pas de les contenir.

La religion mythologique avait obtenu ce but ; elle était franchement aimée des grands aussi bien que du peuple. Rien ne le prouve mieux que l'épithète de *pieux Enée* repétée sans cesse par Virgile, si fade, si choquante aux yeux des modernes, qui n'ont plus d'amour pour Dieu. Virgile, homme de cour, poète le plus raffiné de son siècle, aurait-il affublé son héros de cette médiocre épithète. si elle n'eût pas été agréable aux Aristarques de son siècle et à la bonne compagnie de Rome ? Cependant, Enée, par son perpétuel surnom de *pieux*, devient un personnage fort insipide aujourd'hui. Chacun de nous se demande comment un homme aussi exercé que Virgile a pu ainsi manquer de discernement dans la qualification de son héros. L'énigme ne peut s'expliquer que par la chute de l'esprit religieux. Quand il existait, il faisait le charme des nations. Aussi Virgile, pour rendre odieux le tyran Mezence, lui adresse-t-il d'abord le reproche de mépriser les dieux.

Voit-on que Virgile ait manqué de discernement sur quelque autre sujet ? Non, certes. Aucun écrivain de l'antiquité n'a eu le tact plus fin que lui et n'a mieux observé les convenances de toute espèce ; mais il écrivait pour une société qui aimait Dieu. On ne l'aime plus dans l'âge moderne, et la piété d'Enée, qui plaisait à la cour très-polie des Auguste et des Mécène, devient insoutenable parmi nous ; elle excite la risée du vulgaire même, effet nécessaire des religion modernes qui

Digitized by Google

ont affaibli l'amour de Dieu, en raison des devoirs, austérités et supplices qu'elles ont mis en jeu pour le produire.

La religion ancienne avait le bon esprit de s'attacher les jeunes gens d'un et d'autre sexe par sa tolérance et son respect pour la volupté qu'on honorait d'un culte religieux poussé à des excès ridicules. Les dames romaines, tant prônées par la philosophie, faisaient pieusement la procession du Phallus arboré en bannière. L'austère Caton, l'oracle de la morale, applaudissait aux jeunes gens qui fréquentaient les maisons de femmes publiques, et les appelait de vertueux enfants qui ne cherchaient pas à troubler les ménages. Il faut remarquer qu'une circonstance extraordinaire, l'absence des maladies syphilitiques, favorisait ces coutumes. Quoi qu'il en soit, la multitude et surtout la classe opulente, s'attachaient aux dieux en raison de cette licence non dangereuse alors. La jeunesse aimait Dieu, qui aujourd'hui n'a pas un ami sincère parmi les jeunes gens. Tel est le côté faible des cultes modernes; c'est principalement leur intolérance pour la jeunesse qui a causé l'irréligion. J'insiste par un exemple.

Périclès et Aspasie sont amants. Vous leur opposez un dieu irrité de leurs plaisirs et qui les plongera dans des brasiers éternels pour les punir de leurs innocentes jouissances. Nécessairement le couple amoureux se moquera d'un pareil dieu, et n'y croira pas : il prendra en aversion son culte et ses ministres. Mais Périclès et Aspasie donnent le ton à la brillante jeunesse, qui le communique aux classes inférieures. Dès-lors l'irréligion envahit tout par la puissance du ton ou mouvement d'opinion imprimé par la jeunesse ou âge central. Là-dessus interviennent les philosophes, toujours habiles à profiter des chances d'intrigue, qui voient dans ce mouvement irréligieux un moyen de courtiser Périclès et les grands de sa caste; ils attaquent par la raillerie un culte incommode aux classes opulentes et défectueux en mécanisme, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Bientôt la génération est entraînée par cette tactique de raillerie, et l'irréligion devient peu à peu vice dominant. Le culte est sapé dans sa base par l'influence secrète des jeunes gens révoltés contre un dieu ennemi de leurs plaisirs.

Quels sont les auteurs de ce désordre? ce sont les auteurs des dogmes terribles qui heurtent la classe opulente, indisposent la jeunesse, classe pivotale en mécanisme affectueux, et sans l'intervention de qui l'on ne peut ni établir l'amour de la divinité, ni fonder solidement l'esprit religieux. Négliger en système religieux la conquête de la jeunesse, c'est manœuvrer comme un général qui entrouvre son centre et laisse couper ses lignes. Telle a été l'attaque de la philosophie. Elle a porté et porte encore sur le centre du système social dégarni par la défection des

Digitized by Google

jeunes gens, et, forte de leur suffrage, elle a facilement miné le catholicisme. Je tiens que le plus grand affront du monde (politiquement parlant) c'est de se laisser battre par les philosophes, secte si faible qu'un enfant peut les [ ] en employant contre eux la raison dont ils empruntent le masque sans en avoir les armes. Poursuivons sur l'analyse de cette lutte.

Dépourvue de l'appui des jeunes gens, la religion n'est plus qu'un colosse aux pieds d'argile. En vain se rallie-t-elle aux intrigants, aux pauvres d'esprit, aux coquettes surannées, toute cette milice est impuissante pour atteindre le but, qui est de faire aimer et non pas craindre Dieu. Or, ce lien d'amour divin doit se former dans l'adolescence. Il faut pour l'élever à la plus grande force, qu'il soit lien composé ou produit par double ressort; qu'il combine les prestiges de l'enfance avec les prestiges de l'adolescence. Le culte de Vénus atteignait merveilleusement ce but. Aussi la religion mythologique n'avait-elle besoin d'aucune critique pour se faire aimer. Son système, sa manœuvre, étaient judicieux, *par hasard*. La victoire lui était si facile, qu'elle ne craignait aucun ennemi, et elle poussait à l'excès la tolérance, au point d'être sans défiance sur des intrigues qui à la fin la renversèrent parce qu'elle ne sut pas se prêter aux changements de phase et à l'esprit inquiet de civilisation qui exigent périodiquement des innovations en culte comme en législation.

Le christianisme a péché par une marche contraire à celle de la mythologie. Il s'est épouvanté mal à propos des agressions des philosophes qu'il était si aisé de battre en prenant l'offensive, en les attaquant sur les théorèmes de raison dont ils se fondaient sans en avoir seulement l'ombre. Au lieu de suivre cette manœuvre, le christianisme a tenu la défensive avec un mauvais ordre de bataille : il a été rompu du premier choc. Il a dans cette affaire manœuvré comme les Autrichiens à Decenzano. Une de leurs fortes divisions cernait Bonaparte isolé avec douze cents hommes contre cinq mille; il fit semblant d'avoir une grande armée, et somma les Autrichiens de se rendre : ils se rendirent. ils auraient dû lui répondre : Si vous avez une grande armée, nous la verrons en ligne, et nous nous mesurerons avec elle avant de nous rendre. Telle est la marche qu'aurait dû suivre le christianisme en luttant contre le fatras de raison qu'étalaient les philosophes. On devait les forcer à déployer leurs forces, les attaquer pièce à pièce par tous les arguments sur les trois attributions de Dieu que j'ai exposés dans cette section, et l'on aurait vu les jongleurs philosophes passer du rôle d'agresseurs à celui de vaincus.

Aujourd'hui la bataille est perdue, puisque le christianisme a essuyé la perte des biens temporels, de la foi des peuples et de tout ce qui cons-

Digitized by Google

tituait les illusions. Rentrant en scène après de longs échecs, il se reforme dans le même ordre qui a causé sa défaite : veut-il courir à de nouveaux désastres ?

Il n'est aucune classe plus intéressée que les prêtres à réveiller l'espérance en Dieu, à prêcher l'épreuve du calcul de l'attraction et opérer avec la délivrance du genre humain leur propre délivrance, car il n'est pas aujourd'hui d'état plus disgracié que le leur, plus appauvri, plus réduit à d'humiliantes démarches pour obtenir une chétive subsistance. Il semble que la Providence ait voulu les frapper des mêmes peines, qu'ils [ ], car le véritable enfer c'est la pauvreté. Nous applaudissons au jugement de Phalaris qui condamna l'inventeur d'un nouveau supplice à périr le premier par les tortures qu'il destinait à d'autres. Ainsi la classe sacerdotale a subi la première, et dès ce monde, les longs tourments dont elle menace le genre humain par la révoltante invention de l'enfer, l'une des principales causes de l'irréligion civilisée. Des barbares bien autrement religieux que nous, les musulmans, ne sont mus que par l'espoir des récompenses. L'enfer a chez eux si peu d'influence, qu'on n'en parle jamais dans leurs traditions religieuses, on n'y voit que des ressorts de séduction comme les charmes des houris, tandis que dans nos religions faites pour des nations plus sensées, on ne voit que détails de supplices épouvantables, sans aucun détail de récompenses faites pour séduire. Faut-il s'étonner après cela des progrès de l'irréligion ?

III. AVORTEMENT DU RESSORT ATTRACTIF CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

La mythologie ne plongeait dans le Tartare que de grands coupables. Du reste elle n'était nullement alarmante sur le sort des âmes dans l'autre vie, et ne bannissait pas du séjour des bienheureux ceux qui avaient bien joui de celle ci. Nos dogmes suivent une marche opposée, Ils répandent sur l'autre vie des terreurs épouvantables, et veulent nous faire acheter par des austérités continuelles en ce monde une récompense non moins effrayante par le sort insipide promis aux élus du paradis chrétien.

On s'est étonné avec raison de ce que le christianisme ne donne aucune idée des délices de son paradis. Cette lacune a été si bien sentie, que divers écrivains ascétiques ont voulu y suppléer. J'ai lu parmi ces descriptions de paradis celle qu'on dit la plus brillante ; elle est de M. de Châteaubriand. J'y ai trouvé ce que je m'attendais à trouver, un paradis d'ordre simple, rien pour les sens principaux, rien pour les principales affections de l'âme. On peut gager que l'auteur même ne

Digitized by Google

consentirait pas à passer une semaine dans un séjour aussi ennuyeux. Que s'y trouve-t-il? Un escalier tout en massif de diamants! Cela est dépourvu de goût; si l'on met la substance la plus précieuse à l'escalier, aux marches de l'autel, de quoi ornera-t-on l'autel?

Si le paradis chrétien change de décoration au gré de chaque narrateur, l'enfer au contraire ne varie jamais. Ses démons y sont toujours également acharnés et ses chaudières toujours au même degré d'ébullition. C'eût été un grand moyen d'appui pour l'esprit religieux que la disproportion entre les peines. Une peccadille d'amour sera punie éternellement des mêmes supplices que le parricide. Robespierre et Marat ne seront pas plus brûlés que Daphnis et Chloé, qui ont innocemment cédé à l'amour. Où est dans cet arrêt la justice distributive qui est 3e attribut de Dieu, et comment ceux qui le peignent capable de tant de fureurs et d'iniquités peuvent-ils s'attendre à le faire aimer?

Que dans des siècles d'obscurité, chez des peuples à demi-barbares où l'on était ignorant sur les leviers de l'honneur et autres ressorts qui conduisent les peuples et corporations en pays policé, on ait fait usage du dogme de l'enfer, cela n'est pas surprenant, puisque les peuples barbares ne sont régis que par la violence et les châtiments; j'examinerai au chapitre de la diffraction passionnelle jusqu'à quel point ce dogme peut être utile chez les barbares et sauvages; mais est-il pardonnable à des siècles éclairés d'en faire usage?

Qu'une religion fondée par un cannibale comme Odin s'étaie du système de terreur, cela est peu étonnant; elle suit en cela l'esprit de son sanguinaire auteur; mais n'est-il pas calomnieux de prêcher le même dogme au nom de Jésus-Christ, modèle des âmes généreuses et libérales, Jésus, qui en toute occasion protégeait le faible et l'opprimé, Jésus, qui défendait les femmes contre leurs injustes époux et contre le sexe masculin tout entier, en gourmandant collectivement les dénonciateurs de la femme adultère, et, les accusant d'être coupables avant elle. Jésus voulait, comme Henri IV, que le peuple vécût bien et goûtât les joies de ce monde; aussi changea-t-il l'eau en vin aux nôces de Cana.—Enfin Jésus est en toute occasion l'ami des bonnes gens. Il ne poursuivait que les gens méprisables et dangereux, comme les sangsues publiques, les pharisiens et sadducéens, emblème de nos hypocrites et de nos sophistes, les voleurs et les marchands qu'il battait de verges, en quoi il était bien plus sensé que le siècle moderne qui encense leurs fourberies et pirateries. On verra au traité des Crimes du commerce que Jésus, en battant les marchands, donnait aux civilisés la plus judicieuse leçon. Si l'on avait suivi avec eux le même système de répression, l'on aurait depuis long-temps découvert la théorie de concurrence véridique et doublé le revenu des princes tout en augmentant celui des peuples.

Digitized by Google

En résumé, est-ce avec des récompenses chétives qu'il faut relever l'espérance en Dieu? Pour la rétablir, mon principal moyen sera de faire connaître aux hommes le système d'existence composée que Dieu leur destine, c'est-à-dire le genre de bonheur qu'il leur réserve en ce monde et en l'autre, le détail des voluptés matérielles et spirituelles qui leur seront dévolues après comme pendant cette vie.

Ce détail en ce qui concerne l'autre vie s'éloignera fort des descriptions ascétiques données sur pareil sujet. Dieu ne nous prépare pas de médiocres et insipides plaisirs comme ceux de la *cour sainte*, badinée à bon droit par Montesquieu. Mais avant de donner communication du sort dont jouissent dans l'autre vie nos âmes et les nouveaux corps à qui elles s'unissent, il faudra donner dans un abrégé de cosmogonie quelques notions de la planète entière et de ses destinées matérielles et spirituelles auxquelles se rattachent les destinées des défunts. Jusque-là je ne puis [ ] que les preuves négatives en critiquant les systèmes atroces qui défigurent la divinité et détruisent l'espérance en Dieu qu'ils peignent comme un bourreau implacable, acharné à tourmenter nos âmes pendant l'éternité pour des fautes légères, dont plusieurs, telles que l'amour, ne sont point fautes à ses yeux.

Quelle espérance peut-on fonder sur un être susceptible de fureurs dont les cannibales mêmes auraient à rougir? car s'ils font souffrir des tortures à leurs ennemis vaincus, ils sont à demi-excusés par les chances du talion qu'ils ont encourues au combat. D'ailleurs, une journée finit les supplices du prisonnier, tandis que, selon nos dogmes, une éternité de supplices ne suffira pas à assurer l'implacable fureur de Dieu contre ses enfants.

IV. INDUCTIONS TIRÉES DE L'EMPLOI DU SYSTÈME ATTRACTIF.

Si j'étais de ces charlatans qui veulent identifier à leur cause les intérêts du moment, je représenterais aux gouvernements actuels les dangers de voir renaître les fléaux dont la mémoire est si récente. Je leur dirais : Puisque la religion catholique a été assez faible pour se laisser une fois déposséder par une faible milice comme les philosophes; puisqu'elle a été assez ignorante pour ne pas apercevoir la plus redoutable des attaques dirigées contre elle, l'attaque passive des francs-maçons, qui n'a manqué que par l'extrême ineptie de ses clubs, puisqu'enfin cette religion a éprouvé un échec irréparable par la perte des biens temporels, perte qui l'a déconsidérée et l'affaiblit excessivement; craignez, leur dirais-je, que de nouvelles attaques plus adroitement dirigées ne l'atteignent de nouveau sous quelque règne ible; craignez

Digitized by Google

que les philosophes, habiles à prendre tous les masques, ne trouvent quelque nouveau moyen d'attaquer l'autel, et par suite le trône.

Mais je n'ai que faire de toutes ces ruses oratoires. Je ne m'intéresse à aucune classe de civilisés collectivement, parce que, dans les meilleures, on trouvera encore les sept huitièmes de mauvais pour un huitième de bon. Dès lors peu m'importe qu'ils retombent dans les révolutions où je les vois courir à grands pas. Il est même à souhaiter pour eux qu'ils soient prochainement affligés de nouvelles tourmentes. Elles serviront à les désabuser de leur engouement pour l'infâme Civilisation et les perfectibiliseurs. Ainsi l'avis que je vais leur donner sur des dangers futurs n'est point un effet de zèle pour eux, qui ne m'inspirent collectivement que du mépris.

Je ne considère pas des êtres pétris de fourberie, des civilisés, barbares et sauvages, comme espèce humaine, mais seulement comme embryons de la véritable humanité, qui regardera les races mensongères et insociétaires comme espèces dégradées. En conséquence, les avis salutaires que je vais donner sur les dangers de la religion comme sur toute autre branche du mouvement, ne tiennent pas à servir la Civilisation, mais à délivrer le globe de la Civilisation, en indiquant et recommandant les divers moyens d'issue, entre autres le système attractif dans toutes ses branches.

Les nations qui transigent sur les peines infernales ont-elles été moins braves, moins industrieuses, moins bien gouvernées que celles qui sont mues par les terreurs des brasiers? Pour décider cette question, procédons du simple au composé, et jugeons d'abord par l'individu.

Confierait-on un trésor à celui qui avouerait incliner au vol, et n'avoir d'autre frein que la terreur de l'enfer, et si l'on essayait de supprimer les sbires, tribunaux, gibets et clôture dans le pays le plus fanatisé comme l'Espagne, peut-on douter qu'il y aurait le lendemain, sur cent pauvres, quatre-vingt-dix-neuf voleurs, en dépit des brasiers de l'enfer, auxquels croit pourtant la populace espagnole?

A-t-on vu de sectaires plus dévoués que ceux du fameux pontife d'Abyssinie, dit Prêtre-Jean, qui élevait des séides pour faire assassiner les rois ses voisins? Ce n'était point par la terreur des supplices éternels, mais par la promesse et l'avant-goût des délices futures qu'il les envoyait à une mort certaine. Or, si les dogmes voluptueux sont assez puissants pour obtenir d'un néophyte le plus grand des sacrifices, celui de la vie, quelle ignorance, quelle rage malfaisante de recourir aux dogmes de terreur pour obtenir par la crainte ce que l'amour cimenterait!

Outre l'inutilité, ces dogmes ont l'inconvénient de relâcher le lien

Digitized by Google

administratif et religieux, à mesure que l'industrie se perfectionne par les progrès du luxe et des lumières; car, plus les nations sont policées et instruites, plus elles répugnent à ces cruautés. Leur hypothèse oblige donc la religion à adopter le système de l'obscurantisme ou opposition au progrès des lumières. C'est le parti qu'elle a pris, et je prouverai que sans le dogme de l'enfer, elle eût été dispensée de recourir à l'obscurantisme; que les philosophes n'auraient pu attaquer la religion sur aucun des autres points; que leurs facéties sur les mystères et les miracles n'auraient eu aucun succès; mais le système de l'enfer ayant donné prise au ridicule et suscité la haine, il en est résulté le persifflage successif des diverses branches du système religieux.

Les atrocités spéculatives ne sont plus de saison : autres temps, autres mœurs.

Démontrons par quelques exemples récents l'inutilité absurde de ce dogme. La nation française vient d'en fournir une preuve bien frappante. C'est pendant la suppression de l'enfer qu'elle a porté au plus haut degré les trois qualités qui constituent la perfection administrative, savoir :

Extrême soumission au gouvernement;

Progrès rapides et gigantesques en industrie;

Excès de bravoure et de dévouement dans les combats. A-t-on jamais vu une nation réunir ces trois qualités plus éminemment que les Français sous le règne de l'Usurpateur, qui pourtant ne les guidait point par la terreur des brasiers infernaux? L'enfer n'était nullement en crédit à cette époque. Cependant, l'obéissance des peuples était sans bornes et trop aveugle, car ils auraient dû se révolter contre les conscriptions et extorsions continuelles. Leur industrie faisait des progrès colossals; leur bravoure était incomparable. On avait donc pleinement atteint les trois buts d'un gouvernement sans entremettre ni l'enfer ni le purgatoire, dont les paysans, les enfants même haussaien les épaules à cette époque. N'est-il pas évident, d'après ce résultat, que l'enfer, considéré comme ressort administratif, est la ressource des ignorants et des hommes faibles qui se laissent maîtriser et que tout gouvernement intelligent doit dédaigner les deux excès, éviter l'emploi des terreurs superstitieuses, aussi inutiles, aussi dangereuses que les illusions philosophiques, en ce que les uns et les autres préparent l'asservissement de toute administration qui a recours à elles.

Une erreur choquante des modernes en politique religieuse, c'est de croire un système bon quand il tend à comprimer les peuples, et rend la Civilisation stationnaire et déclinante, comme en Espagne. C'est une croyance d'autant plus illusoire, que l'industrie civilisée

Digitized by Google

n'est point stationnaire comme celle de la Chine et de l'Inde; le luxe, au contraire, fait en Europe des progrès rapides. Il faut que les autres branches du système social marchent de front, que l'esprit religieux puisse se raffermir et croître en raison des lumières; que l'amour de Dieu s'augmente en même rapport que le luxe. De là vient que les dogmes qui ont peu convenu dans des siècles grossiers, deviennent comme celui de l'enfer des germes de désorganisation dans des siècles plus avancés en industrie. Il en résulte que la classe éclairée et opulente s'isole de la religion, ne la suit plus de cœur, mais seulement par spéculation sur l'asservissement des petits. Tel est notre état actuel. Ce mépris secret des grands, des savants et des prêtres aussi contre le système religieux et les dogmes de terreur cause le dommage irréparable de faire négliger l'amour de Dieu, l'espérance en Dieu et les précieuses découvertes dont cette espérance eût été le germe. Aussi notre siècle si fécond, si ingénieux en découvertes physiques, ne peut-il pas faire le moindre pas en découverte de politique sociale; il échoue complètement en ce genre, et devait y échouer, puisqu'il est privé du principal ressort, qui est l'espérance en Dieu, détruite par l'imperfection du système religieux.

V. TABLEAU DES ABSORPTIONS INFERNALES.

Le dogme de l'enfer, principale cause de l'irréligion des modernes, est tellement insoutenable aux yeux même de ceux qui le prêchent, que pour les amener à le démentir, il suffit d'y adhérer pleinement et de leur présenter le tableau de ses résultats. Il importe d'en produire les comptes détaillés pour prouver que les dogmes qui imputent à Dieu tant d'atrocités sont les principales causes du dédain qui pèse sur la religion, que la philosophie est dans cette affaire un coupable d'ordre secondaire à qui d'autres coupables ont mis les armes à la main, fourni les élements et ressorts d'impiété. A cet effet procédons à un inventaire exact des boucheries infernales.

D'abord, en vertu du dogme « hors l'Église, point de salut, » l'enfer engloutit de plein droit à chaque génération les trois quarts du genre humain, six cent millions de Barbares et Sauvages, tous damnés sans exception pour n'avoir pas eu connaissance de l'Eglise romaine et de ses dogmes que personne ne leur a communiqués. D'ailleurs, ces dogmes, tels que la transsubstantiation et la consubstantiation, déjà très-inintelligibles aux civilisés qui se vantent de raison, pourraient bien sembler plus incompréhensibles encore aux Barbares et Sauvages, qui n'ont que les lumières du sens commun, très-insuffisantes en pareilles études.

Digitized by Google

Voilà déjà l'immense majorité du genre humain claquemurée dans les brasiers éternels. Reste à loger un quart de la population, les deux cent millions de chrétiens parmi lesquels l'enfer engloutit d'abord tous les juifs, et ceux-là, vu leur extrême fourberie, ne méritent guère de pitié.

Il engloutit tous les protestants de l'église réformée, les Anglais, Écossais, Suédois, Danois, Prussiens, Hollandais, Livoniens, la majorité des nations germaniques et des cantons suisses, la presque totalité des Etats-Unis d'Amérique, etc., etc. Tous ces peuples sont autant de victimes dévouées pour l'éternité aux brasiers, serpents et tortures de l'enfer, sans exception pour aucun individu, puisqu'ils sont hors de l'Eglise romaine, qu'ils connaissent fort bien, sans vouloir s'y agrége. L'enfer engloutit nécessairement les Russes, Moldaves et schismatiques de la communion grecque. Ils ne sauraient être sauvés, puisqu'ils sont en scission très-obstinée avec le pape. S'ils échappaient à la géhenne, il s'ensuivrait que tout gouvernement peut sans péril meconnaître l'unité et l'autorité romaine, établir des schismes, changer les rites, etc. Bonaparte même n'a pas osé le faire. Il est resté dans l'unité romaine, et pourtant il est excommunié. Donc les Grecs, Russes, etc., qui rompent le lien d'unité, dénigrent le pape et modifient les rites et liturgies, sont damnés sans qu'il y ait lieu à délibérer, ou bien il y aurait voie de salut hors de l'église romaine, ce qu'elle n'admet aucunement.

Restent les nations de catholiques, apostoliques et romains. Si l'on veut balancer les chances de salut et de réprobation, il est évident que les neuf dixièmes d'entre eux tomberont encore dans les brasiers éternels; — et d'abord l'enfer engloutit tous les riches, car, selon l'Ecriture, il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, assertion qui damne bien formellement tous les riches, ou au moins les quatre-vingt-dix-neuf centièmes.

Parlerai-je de la classe moyenne, des marchands, des procureurs, dont chaque parole est un mensonge et chaque action une friponnerie? Ceux-là sont damnés de toute voix, et si l'enfer n'existait pas, il faudrait le créer pour eux.

Quant à la pauvre populace, qui, par ses privations, prend dès ce monde un avant-goût de l'enfer, elle ne peut guère y échapper dans l'autre monde, en vertu de la maxime: « Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Or, les pauvres plébéiens qui n'ont pas de quoi conjurer l'orage par des oblations, et qui d'ailleurs se damnent à chaque instant par leur ivrognerie et autres inclinations sensuelles, ne peuvent guère prétendre à cette béatitude céleste dont le trappiste le plus austère n'ose pas se juger digne, quoique passant sa vie dans les austérités. Com-

Digitized by Google

ment donc la populace, généralement adonnée au plaisir des sens, pourrait-elle aspirer au salut, dont désespèrent les plus fervents cénobites ?

Quant à certaines classes qui prétendent arriver de plein pied comme les prélats et ministres catholiques, je ne vois par sur quoi ils fondent leurs prétentions. L'opinion a toujours été qu'ils en sont exclus. On peut citer à ce sujet les extraits des tragédies et mystères écrits au XII^e^ siècle, où l'on ne raillait pas sur les affaires religieuses. On damnait pourtant à cette époque les ecclésiastiques, prélats, moines, abbés et même cardinaux, témoin le morceau suivant :

En cette montagne et haut roc,
Pendus au croc,
Abbé y a et moine en froc,
Empereur, roi, duc, comte et pape,
Et bouteiller avec son broc
De joie à poc ;
Laboureur aussi o son soc,
Cardinal, évêque o sa chape,
Nul d'eux jamais de là n'échappe
Que ne les happe
Le diable avec un ardent broc.
Mis ils sont en obscure trappe ;
Puis fort les frappe,
Le diable qui tous les attrape,
Avec sa râpe
Au feu les mettant en un bloc.

C'est ainsi que l'opinion du siècle était exprimée dans des tragédies saintes, où les prélats mêmes assistaient, et ces vers justifient l'assertion d'un écrivain de notre siècle, qui dit :

Tel sur la terre a plus d'une chapello
Qui dans l'enfer cuit bien tristement.

Bref, à récapituler toutes les chances de réprobation, il est évident que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du genre humain sont plongés dans la géhenne, où il n'y a que pleurs, grincements de dents et tortures éternelles pour une peccadille d'amour aussi bien que pour un parricide, pour Tityre et Amarillys, aussi bien que pour Tibère et Néron.

Ici le simple exposé du dogme et de ses conséquences a l'air d'une satire, tant l'hypothèse de l'enfer est insoutenable et outrageante pour Dieu. Ceux qui ont assis un système religieux sur un pareil pivot étaient-ils judicieux ? Ils ont déconsidéré la religion et la Divinité ; ils ont préparé les voies à l'impiété, aux sectes d'athées, de matérialistes

Digitized by Google

et à toutes les critiques philosophiques et irréligieuses qui déshonorent le XVIII^e^ siècle.

Des ordures scientifiques, telles que le Dictionnaire d'athées, n'auraient pas pu se produire dans l'antiquité, personne ne les eût admises, parce que les dieux de cette époque étaient aimés. Aussi les Anitus et toute l'engeance des calomniateurs accusaient-ils d'impiété un homme qu'ils voulaient perdre. Un pareil reproche le rendait odieux à la nation entière, parce que la nation aimait Dieu, et les magistrats condamnaient un impie pour se populariser, pour plaire à la bonne compagnie comme au peuple. Athènes était pourtant un pays où le peuple était plus éclairé et plus poli que celui de Paris. Fâcheux parallèle pour notre siècle! Alors c'était par la piété, l'esprit religieux et le culte des dieux qu'on arrivait à la faveur générale: aujourd'hui c'est par le mépris secret du dogme religieux qu'on se distingue et se recommande à l'opinion.

D'où vient ce contraste? De ce que dans l'âge moderne on a tellement ravalé la divinité, et que les inventeurs d'enfer ont fait de Dieu un bourreau si implacable, que le sentiment de l'homme parvenu à l'âge de raison est de se révolter contre un Dieu atroce qui condamne aux tortures éternelles six cent millions de sauvages et de barbares pour ignorance d'une religion dont on ne leur pas même fait savoir l'existence. La civilisation moderne attribue à Dieu des cruautés pires que celles du féroce dieu des Mexicains; car les victimes qu'on immolai à ce dernier n'étaient torturées que pendant un jour; mais le Dieu des chrétiens se plaît à plonger pour l'éternité une jeune fille dans une fournaise remplie de vipères et de démons, parce que cette ingénue aura cédé un instant à l'amour dont l'impulsion lui fut donnée par ce Dieu même qui est distributeur de l'attraction.

Autre fureur non moins révoltante! Lorsqu'à force d'austérités, un pénitent est admis au nombre des élus, il faut qu'au préalable, il aille passer des années, des siècles même dans l'horrible fournaise du purgatoire, et pour prix de ses bonnes œuvres, y endure sur les grils et brasiers des tourments dont la durée pendant une heure seulement serait le plus affreux supplice qu'on pût infliger aux grands criminels. Ces supplices dont une seule minute épouvante déjà les imaginations, Dieu les fera endurer pendant des siècles à ceux qui auront pendant leur vie renoncé à tous les plaisirs pour lui plaire. Peut-on pousser plus loin l'ingratitude, la persécution et la rage, et l'on donne à un tel Dieu le titre de Dieu de paix! Cette dérision l'assimile à ce cruel roi de Suède, qui condamna le général Patkul à être rompu à seize coups de barre pour des fautes pardonnables en politique. Le juge qui lisait la sentence ajouta: « Telle est la volonté du roi très-clément

Digitized by Google

Charles. » A quoi l'infortuné Patkul répondit : « Quelle clémence ! » Ne peut-on pas de même, après le tableau des boucheries de l'enfer et du purgatoire, s'écrier : Quel Dieu de paix! Que pourrait faire de pis le prince des démons, si on lui remettre le jugement du genre humain ?

VI. NÉCESSITÉ DE S'ÉLEVER DU SIMPLE AU COMPOSÉ.

L'exposé précédent sur le dogme de l'enfer, sur les chances qu'il prête au ridicule, à la malveillance, prouve combien il eût été urgent de purger le système religieux de cette monstruosité et d'accommoder la doctrine chrétienne aux convenances d'un âge aussi éclairé qu'on l'était peu aux temps et aux lieux de la fondation.

On avait admis tant d'autres modifications, entre autres le purgatoire et les lymbes, qui sont de création moderne; on pouvait à plus forte raison supprimer cet enfer emprunté aux cultes orientaux, y suppléer par quelque innovation recevable. En se refusant ainsi aux amendements nécessaires, le christianisme s'est aliéné les hommes les plus connus par leur piété et leurs lumières dans les diverses communions; témoin Newton parmi les protestants et Fénelon parmi les catholiques.

Newton, dont la piété et la probité ne sont pas équivoques, regardait la doctrine chrétienne comme inconciliable avec celle de Jésus-Christ. Il a publié un ouvrage où il démontre, dit-on, que le pape est le véritable ante-christ. Je n'adhère point à cet ouvrage que je n'ai pas même lu; mais connaissant la tolérance, l'esprit conciliant et l'extrême indulgence de Jésus-Christ, j'estime que l'ennemi capital de sa doctrine, c'est le chef de ceux qui n'ont prêché qu'intolérance et persécution, qui ont excité les schismes de toute espèce par la vente d'indulgences et autres scandales; ceux enfin qui ont condamné à des supplices éternels l'immense majorité du genre humain pour l'inconcevable crime de n'avoir pas eu connaissance des dogmes romains. Ces excès, en déconsidérant la doctrine chrétienne, ont finalement détruit chez les modernes l'esprit religieux dont la chute est funeste sous double rapport, en ce qu'elle a empêché la découverte du calcul de l'attraction passionnelle, et en ce qu'elle cause aujourd' hui l'insouciance pour cette découverte et le retard d'avènement à l'harmonie universelle.

Fénélon, si distingué par les talents et les bonnes mœurs, hasarda une attaque très-mesurée que la jalousie de Bossuet fit échouer. Il laissait entrevoir des intentions de réforme sur laquelle il préludait sans dire pleinement ses opinions, entre autres sur les dogmes anti-voluptueux. On sait que Fénelon était quiétiste. Sur ce qui touche à la

Digitized by Google

volupté, il partageait l'avis de Pétrarque, et les mœurs de tels pécheurs valent bien celles des apôtres du rigorisme, tels que celles d'Alexandre Borgia, saint Bernard, etc. Quand le corps social atteint à l'opulence, les dogmes deviennent graduellement incompatibles avec les mœurs de la classe supérieure qui s'en rit en secret comme de momeries admises pour museler la populace, et il se manifeste une tendance générale à modifier le dogme. Cette rébellion n'avait pas lieu dans la religion mythologique. On n'a pas vu s'élever contre elle un seul schisme remarquable, tandis que le catholicisme en a produit d'innombrables.

La cause de ce soulèvement est le système répulsif, le dogme antivoluptueux de la doctrine romaine. Elle se fait répugner et non pas aimer. Chacun s'indigne en secret contre elle et saisit les occasions de s'affranchir des servitudes qu'elle veut imposer à toutes les classes. Elle ne met en jeu que des ressorts oppressifs et diamétralement opposés à l'esprit de son auguste fondateur. Jugeons-en par les sept indices suivants :

1° En feignant de protéger l'autorité, elle ne tend qu'à l'asservir. Les papes, dans leurs jours de triomphe, ont traité les rois comme des esclaves. Les rois n'ont échappé à cet [ ] que dès l'instant où ils ont pris le parti de la résistance.

2° Elle persécute bien mieux les peuples par l'odieux système de l'inquisition. S'il ne s'est pas étendu partout, c'est que les peuples ont résisté; mais il n'a pas tenu à la cour de Rome que l'inquisition ne devînt universelle et ne fît peser sur tous les peuples policés un régime semblable à celui de Robespierre.

3° Elle abandonne les chrétiens pauvres et captifs en Barbarie sans faire aucune démarche près des souverains pour provoquer leur délivrance et la répression des pirates. Elle a suscité des croisades immensément ruineuses pour conquérir d'inutiles reliques dont elle voulait faire un objet de spéculation lucrative, et elle n'a fait, lors de l'assemblée des princes d'Europe à Vienne, aucune sollicitation pour les mesures à prendre pour la délivrance des captifs.

4° Elle encourage les mœurs sanguinaires et infâmes, témoin la coutume du stylet, qu'on ne voit que dans les pays fanatisés comme l'Espagne et l'Italie. Elle porte la même férocité dans le prosélytisme, témoin l'Amérique, dont elle a fait, sous prétexte de conversion, exterminer les indigènes. Elle tolère constamment la traite des nègres qui, outre l'infamie et la cruauté attachées à ce trafic, introduit en pays chrétien la coutume des sérails et inocule aux colons les mœurs des satrapes d'Asie.

5° Elle professe l'obscurantisme; elle excommunie et persécute les hommes de génie, et si les lumières ont enfin pris quelque essor, ce

Digitized by Google

n'a été qu'à force de résistance au système romain et par l'influence des régions schismatiques ou l'appui de princes amis de la gloire et rétifs aux insinuations superstitieuses.

6° Elle paralyse l'industrie qu'on voit languir dans les lieux de sa domination. L'état de Rome est en friche; l'Espagne, pays le plus fanatisé, est inculte et presque barbare. La plupart des régions catholiques sont en arrière de culture et de bonne administration en comparaison des protestants, et présentent un aspect de misère et de désordre, même au sein de l'abondance. Elle entrave même l'industrie en désunissant les nations par sa propagation, qui a fait exclure les Européens de la Chine, du Japon et autres empires.

7° Enfin elle professe l'égoïsme social en refusant de contribuer aux charges publiques et de rendre à César ce qui est à César. Elle causa la révolution française en appuyant le refus que fit le clergé de subvention proportionnelle au déficit de 56 millions que ce corps aurait pu et dû supporter à lui seul, en contribuant pour un huitième de son revenu; ce qui eût prévenu toutes les révolutions.

En résumé le système romain est en tous sens l'opposé de la doctrine de Jésus-Christ, et il ne faut pas s'étonner que Newton, dans une critique outrée, ait donné au pape un titre odieux. Sans admettre ces incartades, on peut du moins considérer le système romain et ses empiètements tant de fois repoussés comme un ennemi intérieur contre qui les diverses classes, peuples et rois, sont obligés de se tenir en défensive permanente. Les uns, comme Venise, s'étaient garantis par la création d'un Patriarche, d'autres par des dissidences partielles ou réserves des libertés nationales. Toutes ces mesures de résistance devaient faire sentir le besoin d'une réforme dans le dogme. Il fallait l'entreprendre avant que les perfides philosophes n'y intervinssent. Une réforme du système religieux eût coupé le germe des révolutions, et la doctrine de Jésus-Christ se prêtait merveilleusement à cette réforme.

Rien n'était plus facile que d'enter un système de culte attractif sur cette doctrine qu'on a dénaturée par tant d'institutions, car selon les gens versés en théologie, il paraît prouvé que le mariage et la confession auriculaire ne sont nullement d'institution sacramentelle, et que leur promotion au rang de sacrement n'a été que postérieure, comme l'invention du purgatoire et des lymbes.

Ajoutons que Jésu-Christ, catéchisant des peuples grossiers et pauvres, devait proportionner sa doctrine aux temps et aux lieux, et mettre à l'usage des plaisirs beaucoup de restrictions qu'il eût eu la sagesse de ne pas imposer à des peuples riches et éclairés. Il était trop conciliant, trop indulgent sur la volupté pour ne pas lui permettre les développements convenables aux mœurs de chaque siècle.

Digitized by Google

Les extrêmes se touchent, et plus le catholicisme proscrit la volupté, plus il était disposé à l'admettre en ressort du culte religieux, si on lui eût indiqué la méthode d'inoculation. Il possède pour opérer cet amalgame un levier que n'avait pas la mythologie, c'est l'*ascétisme* ou extase d'amour. Il ne restait qu'à élever l'ascétisme du simple au composé, en combinant religieusement les extases d'amour de Dieu avec les extases d'amour des hommes.

VII. VICES DES RESSORTS MIXTES SIMPLES ALLIÉS AUX RÉPULSIFS.

Maintenant les chefs du culte catholique sentent les inconséquences de leur système; ils voudraient le modifier. Ils commencent à dire qu'on ne sait pas précisément si Dieu précipitera dans les enfers ces millions de sauvages et barbares qui n'ont pas eu connaissance de la religion catholique. — Mais si l'on doute aujourd'hui de leur condamnation, pourquoi l'a-t-on affirmé si pertinemment pendant dix-huit siècles par le dogme : « Hors de l'Eglise point de salut? » Et d'ailleurs si les sauvages sont collectivement exempts de l'enfer comme ayant ignoré les obligations à remplir pour l'éviter, ils sont donc bien plus favorisés que les catholiques, dont les neuf dixièmes sont plongés en enfer, et, dans ce cas, c'est donc un grand bonheur pour les peuples que d'être nés hors de la religion catholique? Cette chance, l'ignorance de ce culte sera un gage de salut pour les neuf dixièmes d'entre eux, qui seraient, en cas de catholicité, plongés dans l'enfer, en vertu de la maxime : « Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Et si les sauvages et les barbares ne sont damnés que partiellement et proportionnellement à leurs fautes, ils sont donc aussi avantagés que les catholiques, et il n'y aura aucun avantage à marcher sous la bannière chrétienne, qui exclut du ciel les neuf dixièmes de ses soldats. En outre, si Dieu ne damne et sauve les barbares et sauvages qu'en raison de leurs fautes, il a donc deux balances pour peser les hommes? Quelles règles suivra-t-il pour déterminer les fautes de ces peuples? Il ne les jugera point selon les préceptes du catholicisme sur la chasteté et autres vertus, puisqu'ils n'ont pas connu ces préceptes. Ils ne seront donc jugés que sur la question intentionnelle, et ils auront pu passer leur vie dans la polygamie que permettent leurs usages, sans encourir la damnation? Ils trouveront la voie du salut dans l'usage continuel de ces plaisirs, de cette polygamie, dont un seul instant fait damner à jamais un catholique, et dans ce cas tout l'avantage sera du côté des peuples qui ignorent cette religion?

Admirons ici l'imbécillité de cette politique religieuse qui a créé le dogme de l'enfer. Elle se met dans l'alternative, ou de damner de nou-

Digitized by Google

veau tous les barbares et sauvages, après avoir tenté de revenir sur cette absurdité, ou elle déroge en tout ou en partie à leur damnation; elle rend le mystère de la Rédemption ou inutile ou funeste aux catholiques. On vient d'en lire la démonstration détaillée pour les divers cas. Si elle damne en plein les barbares et sauvages, elle soulève les catholiques par cette monstrueuse boucherie, et détruit son propre système en sapant la religion par le ridicule. Peut-on fonder un culte sur des bases si légères, et n'est-il pas évident que les inventeurs et continuateurs de ces infâmes dogmes de l'enfer, sont les véritables auteurs de tout le désordre religieux qui règne dans l'âge moderne. Je le répète, les philosophes ne sont que des coupables de second ordre; on savait que la philosophie fait métier d'intrigue et de controverse, qu'elle ne manquait pas de recueillir dans la théologie comme dans le système administratif, tous les germes d'agitation qu'elle pouvait y trouver. Il fallait donc se garder de fournir des armes à ces perturbateurs et de compromettre la religion par des dogmes qui déconsidèrent Dieu et lui aliènent tous les cœurs sans aucune utilité en mécanique administrative, ainsi que je l'ai prouvé.

Eh! quel est le dénouement de tant d'ineptie religieuses? Après que ces ballotages de sectes cabalistiques ont affadi les esprits au point d'exciter l'indifférence générale sur toutes controverses religieuses, arrive inopinément la secte des illibéraux ou effarouchés qui se croient religieux en reproduisant les chaudières de l'enfer plus bouillante, que jamais! Autres temps, autres mœurs, les atrocités infernales ne sont plus de saison.

Il faut un nouveau joug au peuple. La plus naturelle, la plus aimable des religions civilisées, la mythologie, est tombée, non par vétusté, mais pour n'avoir pas su transiger à propos avec les fantaisies et convenances progressives de la Civilisation, société inquiète, changeante par tempérament, qui non-seulement a besoin de modifier ses cultes selon les temps et les lieux, mais qui, lors même qu'elle serait dans les voies du bien, se jetterait sciemment dans le mal pour satisfaire son impatience de nouveautés. C'est vraiment à présent que ses cultes auraient besoin de modifications; mais pour opérer sur de pareilles matières, il faut connaître la théorie du mouvement passionnel, et quand on la connaît, on y voit que la Civilisation est arrivée à un tel degré de perversité, qu'elle ne doit plus songer à se corriger, mais à échapper à elle-même.

Rien de plus maladroit dans cette crise que de remettre en scène des ressorts caducs et suspects à tous égards, comme les chaudières de l'enfer. Ce sale moyen avait pour lui, en 1788, la fortune colossale de ses apôtres, la longue habitude des peuples. Aujourd'hui que ces

Digitized by Google

deux illusions sont dissipées, l'enfer reparaît dépourvu d'importance, comme une femme qui, après vingt ans d'absence, rentrant dans son pays sans jeunesse ni fortune, croirait y retrouver des courtisans comme au temps de sa richesse et de sa beauté. — Les souverains sont forcés d'abandonner la mécanique civilisée et d'entrer en période de garantisme, où il ne sera plus besoin ni d'enfer, ni d'autres sornettes de même genre, inutiles lorsque les peuples seront parvenus en 6e période, parce qu'ils deviendront aptes à se guider par la raison, inapplicable en mécanisme civilisé.

VIII. ABSORPTION DES TROIS VERTUS THÉOLOGALES PAR DÉFAUT D'ESPÉRANCE COMPOSÉE EN DIEU.

Thèse d'espérance composée en Dieu.

((La thèse, je le sens, paraîtra bien ridicule aux beaux esprits de France. Il est dans l'ordre que le pays qui publie des dictionnaires d'athées se moque de la foi et de l'espérance en Dieu. Dans cette raillerie les Français auraient-ils les rieurs de leur côté? Quel bénéfice ont-ils trouvé à mettre leur espérance en la philosophie? Leur nation, en dernière analyse, est devenue le jouet de l'Europe qu'elle voulait asservir; les philosophes de France ont presque tous fini misérablement, bon nombre sur l'échafaud, les uns dans l'exil, les autres dans le mépris dont on paie les traîtres après qu'on s'en est servi. On peut donc appliquer à la nation française et à ses beaux esprits l'horoscope que Boileau portait sur l'irréligion :

> A la fin tous ces jeux que l'athéisme élève
> Conduisent tristement le plaisant à la Grève.

Mais passons à l'objet de la discussion.

J'ai fait observer, au chapitre du paradis terrestre, que notre Globe est impardonnable de n'avoir fait aucune recherche sur la société primitive, sur la tradition du bonheur passé, perdu temporairement, non pas indéfiniment, car rien ne prouvait qu'il fût impossible de retrouver la théorie de cette société passée.

On en aurait fait la recherche si on avait eu la foi et l'espérance en Dieu. Cette confiance manque à notre siècle. Son bel esprit le jette dans deux opinions également absurdes: l'une est de nier Dieu, l'autre de ne le reconnaître qu'à demi, faire de lui un être simple, croire sa providence limitée et n'avoir en lui qu'une espérance simple ou bornée aux biens de l'autre monde.

J'entends par espérance composée l'attente du bonheur en l'un et l'autre monde. Tout bonheur limité à l'un des 2 mondes, est un bien

Digitized by Google

d'ordre simple et incompatible avec l'essence de Dieu et de l'homme. Ils sont des associés de nature composée. Leurs relations doivent être de même nature. L'associé supérieur, qui est Dieu, ne doit pas destiner à l'homme un bonheur simple, convenable seulement aux animaux ; l'associé inférieur, qui est l'homme, ne peut pas accepter un bonheur simple de Dieu, qui peut et doit lui assurer le bonheur composé. Le bonheur quant à la vie présente consiste, avant tout, dans la possession des richesses; on en verra la preuve au chapitre des foyers d'attraction. En conséquence tout ordre de choses qui ne nous garantit pas les richesses dès ce monde, est un ordre de bonheur simple, incompatible avec la nature de Dieu et de l'homme.

Les religions modernes ont cru sagement opérer en nous façonnant aux privations, faute de savoir nous procurer la fortune, en nous excitant à acheter le bonheur futur aux dépens du présent. Les religions anciennes tenaient un parti neutre et plus sage; elles ne faisaient des richesses ni éloge ni critique, pensant avec raison que si Dieu a créé les richesses et en inspire l'amour à tous les hommes, il est ridicule de leur en prêcher le mépris; c'est aller à l'encontre des intentions divines et supposer la divinité en contradiction avec elle-même.

On se convaincra de cette vérité, quand on aura vu dans le Traité de l'attraction l'immensité des jouissances qu'elle nous prépare dès ce monde. Je renvoie pour cela aux divers chapitres qui traitent des voluptés de l'harmonie inconnues en Civilisation. Ces détails prouveront que les siècles, peuples et cultes, qui demandent à Dieu un bonheur simple et limité à l'un des deux mondes et qui attendent de lui quelque faveur médiocre en ce monde ou en l'autre, étaient incapables de pénétrer la magnificence de ses plans.

Les extrêmes se touchent, et il se peut que le siècle le plus souillé d'irréligion se prête facilement à l'excès de foi et d'espérance. Raisonnons sur cette hypothèse, en prévenant toutefois que je n'envisage pas les vertus dans le sens ascétique, selon la coutume des fanatiques, mais dans le sens composé, en espoir des biens de l'un et l'autre monde, et d'abord des richesses en celui-ci.

Supposons que l'espérance composée, ou espoir des biens d'un et d'autre monde, eût été prêchée conditionnellement et comme stimulant à la recherche du code divin, cet espoir aurait enflammé tous les esprits par l'appât des richesses. Il aurait exposé au dédain les 400,000 systèmes des philosophes, qui ne produisent que la pauvreté et placent le bonheur dans les agitations démagogiques. L'espoir de découvrir un nouveau mécanisme social générateur des richesses aurait enflammé les esprits d'une ardeur nouvelle, d'un espoir d'investiga-

Digitized by Google

tion générale. Cet espoir aurait produit l'effet d'une force d'élan qui double la force originelle ; fort d'un tel véhicule, l'esprit humain aurait bravé tous les préjugés qui interdisent les calculs de l'attraction, de l'association, etc. A force de fureter, on aurait atteint en tout ou en partie au calcul des destinées par quelqu'une de voies indiquées précédemment.

Si l'espérance en Dieu est déjà un ressort assez puissant pour nous familiariser avec la perspective d'un immense bonheur en l'*autre monde* et nous faire passer sur les invraisemblances de cette promesse, que serait-il arrivé dans le cas où l'on aurait doublé l'intensité de ce ressort, excité autant d'espérance sur les biens de ce monde qu'on en a excité sur ceux de l'autre? Alors la multitude, excitée par le violent appât des richesses, aurait porté confiance à la découverte d'un nouvel ordre social, en retour du bonheur perdu depuis le paradis terrestre. Sans s'arrêter aux invraisemblances, bien grandes quand on ignore le calcul de l'attraction, chacun aurait entrepris des études fondées sur cette croyance. L'espérance en Dieu et la perspective des richesses l'auraient emporté sur tous les prestiges d'impossibilité et d'impénétrabilité que répand la couarderie philosophique.

L'esprit humain aurait d'autant mieux réussi dans ces tentatives qu'il avait, outre le calcul d'attraction, 12 voies d'acheminement indirectes, dont 5 fortuites et 7 méthodiques, ainsi qu'on le verra plus tard.

L'espérance en Dieu est donc une boussole qui a manqué aux modernes dans leurs études. Pour familiariser l'esprit humain avec le calcul des délices de l'Harmonie, il faut l'étayer d'une force nouvelle, qui est la vive espérance en Dieu, en sa générosité sans bornes, la ferme persuasion de son intervention future; il faut se persuader, comme Socrate, que la lumière ou révélation divine devait se manifester un jour, qu'elle n'a été retardée que par l'impéritie des sciences, que les vues d'un Dieu juste et magnanime sont incompatibles avec cette Civilisation, qui n'est en tous sens qu'un enfer anticipé, et que Dieu, au sortir de cette lymbe sociale, devra nous donner dès cette vie, tous les biens que nous avons cru réservés à l'autre.

Loin de là, les hommes n'ont fait que déchoir en espérance. Au lieu de s'élever du simple au composé, ils ont déchu du simple au vide et ont perdu l'attente du bonheur futur, sans compter pour cela sur le présent dont les peuples doivent désespérer plus que jamais dans l'état actuel de la Civilisation.

Sans entrer dans la querelle des deux sciences la philosophie et a superstition, je me borne à les envisager sous le rapport des obstacles qu'elles apportent à la découverte du code divin.

Digitized by Google

La superstition, sous un masque de piété, s'attache à dégrader l'homme, le coopérateur de Dieu. Pour le façonner au dogme de l'enfer, elle le traite de cendre et de poussière, elle lui inspire, comme aux esclaves, un caractère d'abjection, de stupeur, qui détruit en lui tout pressentiment de ses hautes destinées. Comment celui qu'on affuble du titre de *ver de terre*, qui craint d'être déchiré dans les enfers par ordre de Dieu, pourrait-il présumer qu'il doit exercer l'alternat d'initiative avec Dieu en direction du mouvement, et qu'une opération de la plus haute importance, la concentration de l'univers, des étoiles fixes et de leurs tourbillons ne peut avoir lieu sans qu'*un ver de terre*, un homme, prenne sur ce globe l'initiative de cette immense métamorphose ?

La philosophie, sous un masque de raison, met en jeu des ressorts opposés à ceux de la superstition. Elle dégrade Dieu par l'hypothèse d'*improvidence* sur le code passionnel ; puis, plaçant la raison humaine au-dessus de Dieu par l'envahissement des fonctions législatives, elle ferme tout accès à la découverte du code divin, dont elle nie l'existence et ridiculise l'espérance.

Les deux sciences, en feignant de s'attaquer, sont de véritables complices. La superstition vient à l'appui des dogmes philosophiques en admettant pour sage et suffisante la législation humaine, et traitant de profanation la recherche des secrets divins sur les destinées générales, dogmes éminemment favorables à la philosophie, qui ne s'étudie de même qu'à détourner l'esprit humain de l'exploration du code divin, dont la découverte causerait l'anéantissement de tous les codes des hommes.

Ainsi les deux partis, en s'accusant respectivement des maux de l'humanité, concourent à l'envi à les perpétuer. Tous deux tendent, par des voies opposées, aux mêmes empiètements. Il n'y a de différence entre eux que le mode d'exclusion de Dieu. La philosophie empiète sur les droits divins en fonctions législatives à force ouverte et sous prétexte des droits du peuple et du règne de la raison. Quant à la superstition, elle empiète par astuce, et sous prétexte de maintenir les prérogatives divines, elle rompt les communications entre Dieu et l'homme, en interdisant l'étude de l'attraction et des destinées; elle paralyse ainsi l'influence divine en feignant de la maintenir.

Toutes deux arrivent au même but, l'une en ravalant Dieu, l'autre en ravalant l'homme. Elles peuvent aller de pair en absurdité et en malfaisance, puisqu'elles concourent également à prolonger la lymbe civilisée, barbare et sauvage, et à cacher au genre humain ses brillantes destinées.

Tel est l'état des prétendues lumières au dix-neuvième siècle. Il est plus que jamais ballotté entre Charybde et Scylla, entre la superstition

Digitized by Google

et la philosophie. Les orages que leur lutte vient d'exciter, orages précurseurs d'autres tourmentes, devraient faire sentir la nécessité de recourir enfin à de nouvelles sciences, à quelque guide plus sûr que ces deux syrènes, qui depuis 3000 ans précipitent l'humanité d'abîmes en abîmes.

De la charité.

La religion n'était-elle pas dans le vrai sens de la Charité et de la philantropie, quand tous les peuples honoraient leurs dieux respectifs jusque dans l'état de guerre? Autrefois en assiégeant une ville même barbare, on débutait par un acte de civilité religieuse, un sacrifice aux dieux de cette forteresse, pour leur déclarer qu'en attaquant les habitants on respectait les dieux quels qu'ils fussent. Aujourd'hui les civilisés, même en pleine paix, s'accablent d'imprécations superstitieuses jusque dans les pays qui se vantent de tolérance. Le roi d'Angleterre veut plonger dans les enfers les trois quarts des Européens qu'il appelle damnés, chiens de catholiques. Il fait brûler chaque année à Londres l'effigie du pape, son allié, et plût à Dieu qu'il se bornât à damner les Irlandais, ses sujets, sans les persécuter dès ce monde.

L'animosité est la même entre les nations et les sociétés. La Terre ne présente que des empires acharnés à se damner entre eux; des chrétiens qui se damnent entre eux, de secte à secte, car les catholiques damnent tous les protestants; des mahométans qui se damnent entre entre eux, car la secte d'Omar damne la secte d'Ali; puis des religions qui se damnent collectivement et respectivement, car les chrétiens damnent indistinctement tous les mahométans, qui en revanche damnent cordialement tous les chiens de chrétiens.

Chiens, expression d'usage à Maroc et à Londres, sauf qu'à Maroc et Alger on dit « chiens de chrétiens », tandis qu'à Londres on dit « chiens de catholiques, chiens de Français... » Un tel esprit vaut-il les maximes tolérantes et charitables que l'Antiquité professait dans une religion toute gracieuse et d'autant mieux accordée aux convenances, qu'en traitant avec des civilisés, gens collectivement absurdes, elle leur présentait fort sagement ses dogmes absurdes sans être atroces?

Qu'on mette en usage des hypothèses bizarres comme la transsubstantiation et la consubstantialité, il n'y a rien là qui puisse affaiblir l'amour de Dieu, au contraire! Le peuple civilisé et barbare aime les choses inconcevables, mystères, miracles, etc., et les classes supérieures, surtout les femmes, n'y répugnent pas, pourvu qu'il n'y ait pas d'atrocités ni de supplices en perspective. Aussi rien ne constate mieux l'ineptie des philosophes que d'avoir établi coup sur coup les deux reli-

Digitized by Google

gions de Robespierre et de Laréveillère-Lepeaux, toutes les deux raisonnables en dogmes. Oubliaient-ils qu'ils travaillaient pour des civilisés, des nations pétries d'absurdités et qu'il faut [ ] ?

Mais en prenant pour règle d'élaguer en fait de dogme la raison qui n'est pas compatible avec les esprits civilisés, il ne faut pas pour cela donner dans les atrocités. Ne peut-on pas imaginer des épisodes populaires comme le miracle des 2,000 cochons noyés dans la mer Morte, pour délivrer un possédé au sortir duquel le diable alla se loger dans le corps de ces 2,000 cochons et les fit tous sauter dans le lac, où ils se noyèrent tous, miracle fâcheux toutefois pour le propriétaire des cochons, qui essuya de cette aventure une perte sèche de 100,000 francs, à n'estimer les cochons qu'au prix moyen de 50 francs pièce.

Puisqu'il faut aux civilisés des dogmes absurdes, on peut encore, quand il s'agit d'endoctriner leur peuple, qui est querelleur et massacreur, supposer des cruautés passées et indifférentes pour les vivants, comme le meurtre des 50,000 benjamites qui furent frappés de mort pour s'être donné l'innocent plaisir de regarder passer l'arche d'alliance. Une preuve que les fables, meurtres, viols et brigandages conviennent au peuple civilisé et barbare, c'est qu'en tout pays il lit avidement la Bible, qui n'est remplie que de pareils récits. Mais tout cela est au passé, tandis que l'enfer est au futur. C'est pourquoi la Bible convient à merveille en tous lieux, et l'enfer ne convient nullement chez les nations policées et éclairées.

IX. CONCLUSION SUR L'ABUS DES MOYENS MODERNES.

J'ai démontré qu'en fait de religion on ne connaît ni les causes, ni les auteurs, ni les effets, ni les remèdes, et que sur les questions relatives au mouvement religieux, comme sur toutes celles du mouvement social, les modernes en fuyant un écueil ne manquent jamais de tomber dans un autre. Novices en théorie du mouvement, ils n'ont pas encore découvert que les ressorts quelconques, administratifs, religieux ou autres, ont la propriété de s'user et faiblir quand la période sociale a changé de phase, quand elle a grandi ou décliné par le progrès ou déclin de l'industrie et des lumières.

On a vu au chapitre des phases que la Civilisation a fait un progrès très-rapide en l'espace d'un siècle. J'en ai inféré qu'il faut ou étouffer l'industrie et les lumières, et ramener la Civilisation au point où elle était au dix-septième siècle, ou pourvoir à modifier les divers ressorts sociaux qui, bons à cette époque, ne le sont plus aujourd'hui, et parmi ces ressorts devenus caducs, le principal est celui du système infernal

Digitized by Google

qui a le défaut capital de détruire l'espérance, en déversant le ridicule sur la divinité.

N'en doutons pas, ce défaut d'espérance est le principal motif de la faiblesse du génie moderne, de son rétrécissement et de son obstination dans les préjugés de voiles d'airain, d'impénétrabilité. Cette petitesse neutralise tous les secours fournis par les progrès de la science. On en a vu la preuve en politique religieuse, comme en toute autre branche du système civilisé. Nos fabricateurs de religion se sont montrés aussi stupides que nos fabricateurs de constitutions Ils n'ont su tirer aucun parti des 3 grands moyens qu'avait la Civilisation moderne et dont les anciens étaient dépourvus :

1° Le dogme de l'unité de Dieu, de l'unité en essence de système d'opération. Ce dogme est, par un heureux hasard, admis chez les modernes et ne l'était pas chez les anciens. Leurs savants ne pouvaient guères, dans un siècle qui admettait 35,000 dieux, spéculer sur les 3 attributs du dieu UN. Ils étaient absorbés par les débats sur le principe de l'unité divine qu'il fallait d'abord faire admettre. On sait que cette sage opinion conduisit Socrate à la ciguë. Tant que l'unité divine était contestée, méconnue, les savants n'avaient d'autre tâche que d'établir cette vérité primordiale et pouvaient difficilement débattre et produire les conséquences du principe avant de l'avoir fait admettre. Ils y travaillèrent malgré les obstacles de la superstition et luttèrent avec courage contre cette multitude d'idoles qui avait su se faire aimer. On peut donc dire (sauf discussion ultérieure sur les intrigues des philosophes anciens) qu'ils montèrent courageusement à la brèche et opinèrent pour l'unité de Dieu. D'après cette louable tentative, on peut présumer que s'ils avaient réussi à faire admettre le principe, ils auraient travaillé à établir les conséquences, les 3 attributs de la divinité, tâche que les modernes ont négligée, quoique favorisés par l'admission du principe d'unité divine.

2° Les anciens n'avaient pas l'initiative sur la connaissance des destinées. Nous l'avons acquise depuis Newton qui a dévoilé la théorie du matériel. Jusque-là rien ne démentait les préjugés de voile d'airain et d'impénétrabilité de la nature. Il était pardonnable de se laisser frapper de ces terreurs et de mollir en espérance. L'antiquité montre cependant sur ce point une force d'esprit que n'a pas le siècle présent. Tout en s'arrogeant le titre d'esprit fort, les modernes perdent l'espérance en Dieu au omment où le succès de Newton leur ouvre une voie d'initiative au système complet des destinées. L'antiquité au contraire espérait quand elle n'avait encore que de vagues motifs de confiance, que des pressentiments, et sa foi était d'autant plus louable qu'elle était moins étayée d'indices.

Digitized by Google

3° Les anciens n'avaient pas l'expérience des vices du mécanisme civilisé. La Civilisation était jeune et novice, enivrée de toutes les illusions. Les très-petites républiques de la Grèce étaient son berceau, son unique germe; il leur était pardonnable de s'enorgueillir comparativement aux Barbares voisins, et de croire que la Civilisation toute nouvelle encore était voie de perfectionnement Aujourd'hui ses plus engoués partisans sont nécessairement désabusés : vingt-cinq siècles d'épreuves sur tant de vastes empires ont amplement dissipé les prestiges. Telle illusion qui était excusable chez les Grecs devient honteuse chez les modernes. Ils sont en politique sociale de vieux libertins incorrigibles; ils savent à merveille que la Civilisation est un cercle vicieux qui sous tous les régimes reproduit les mêmes abus diversement modifiés; ils sont ridicules de s'obstiner, dans cette société condamnée par l'expérience, à ne pas en chercher d'autre.

Enfin les anciens n'avaient ni les immenses secours que donnent aujourd'hui les progrès des sciences fixes et de l'industrie nautique et manufacturière, ni celui de la suppression de l'esclavage qui est un empêchement dirimant à tout progrès.

Et pourtant les anciens étaient bien plus judicieux que nous avec moins de moyens; mais au lieu de notre fatras de bel esprit et d'idéologie, ils possédaient un grand fonds de bon esprit, une finesse de tact, un instinct du beau, une judiciaire naturelle, dont on voit les preuves irrécusables dans leurs méthodes et monuments en poésie, éloquence, architecture, sculpture et autres branches où ils avaient atteint d'inspiration au vrai beau. La rectitude qu'on remarque dans leur goût se retrouvait dans leurs impulsions religieuses. Par exemple, ils avaient sur le régime de multiplicité divine une tolérance absolue que nous ne savons pas établir sous le régime d'unité divine, tolérance vraiment admirable qui s'était établie chez eux naturellement, sans intervention de la philosophie ni opposition du sacerdoce.

Les modernes, bien éloignés de ces heureuses impulsions, n'ont su que dépasser le but en fait de bon goût et de bon sens et sont devenus avec tout leur esprit des caricatures politiques, des histrions mercantiles, des fruits pourris avant d'être mûrs.

Quel nom donner à un siècle qui, muni des nombreux fanaux que je viens de citer, aidé de plus par la suppression de l'esclavage et le progrès des sciences fixes, ne sait pas faire un pas en avant dans l'étude des destinées, lâche pied au moment où la victoire se déclare pour lui et se jette dans l'athéisme, à l'instant où Dieu laisse évidemment pénétrer le plan et le ressort de son système sur le mouvement? Un tel siècle a l'audace de se vanter de perfectibilité! Moi, je le nomme siècle de barbouillage scientifique et de crapule académique. La postérité lui confir-

Digitized by Google

mera ce titre, en le plaçant fort au-dessous des âges savants de l'antiquité, qui avec des moyens si inférieurs nous surpassait si bien en judiciaire comme en génie.

Faut-il s'étonner de tant de perversité dans l'âge moderne? La malheureuse humanité se croit abandonnée par Dieu. Effrayée à l'aspect de la misère toujours croissante, elle se lasse d'implorer un Dieu qui ne vient pas à son secours. Deux empiriques lui offrent un appui; ce sont la superstition et la philosophie, et quand l'une par son enfer est parvenue à faire redouter et haïr Dieu, faut-il s'étonner que l'autre parvienne à le faire renier, et que le siècle poussé ainsi d'abîme en abîme n'attende plus de la science que de nouvelles charlataneries, désespère de tout moyen de salut et insulte à l'heureuse découverte qui lui ouvre enfin le livre des décrets divins et l'issue de la lymbe civilisée?

Nations modernes, vous vous plaignez à juste titre de la stérilité et de la dépravation du génie. Vos politiques n'enfantent que des conceptions désastreuses. Vos artistes semblent avoir perdu l'héritage du feu sacré. Tout dans les sociétés modernes porte l'empreinte d'une nature déclinante qui se traîne péniblement et ne marche qu'à force d'appuis et de ressorts factices. Les Européens n'ont rien de ce génie d'inspiration qui se trouvait chez les anciens. Ils manquent de ce caractère grandiose qui fait pressentir et envahir une nouvelle carrière. Intimidés par les assauts des zoïles, perclus par la crainte des ridicules, ils s'occupent moins d'atteindre les lauriers que de surmonter les épines. Ils ne sont plus les amants de la gloire, mais seulement les poursuivants de la faveur; et pour me servir des expressions de l'un de nos poètes, on ne retrouve plus dans les génies modernes

Ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

Je n'ai garde de méconnaître les services des illustres modernes, mais je ne veux pas, selon l'usage français, donner dans les excès d'apologie et de détraction. Classons chaque genre de gloire, et sans contester sur l'honneur dû aux travaux opiniâtres des modernes, avouons qu'ils manquent tous de cet esprit créateur qui sait fouler les préjugés, marcher d'inspiration aux découvertes réputées impossibles, franchir brusquement les obstacles et

Ravir au Destin ses augustes secrets.

Lorsqu'on voit le mendiant Homère créer d'inspiration l'Epopée, en double monument; quand on voit les types du vrai beau devinés comme par magie et fixés irrévocablement par une peuplade novice de la

Digitized by Google

Grèce, on est forcé de reconnaître en elle une impulsion toute divine. Quel était donc ce talisman des Grecs? C'est qu'ils étaient plus rapprochés que nous de la nature, du génie composé dont on n'a cessé de déchoir par double cause, — par le zoïlisme qu'ont créé les monopoles de capitale, et par l'irréligion qu'ont engendrée les monstruosités des cultes modernes. Je n'examine dans ce discours que l'influence et les causes de l'irréligion.

Les cultes anciens se rapprochaient de la nature, en divinisant les passions et l'attraction qui sont proscrites et déshonorées par les cultes modernes. Ainsi la société civilisée, en affaires de culte comme dans tout son mécanisme, est en marche rétrograde, et après avoir commencé par suivre la droite voie, tombe dans des inconséquences à peine pardonnables aux âges d'obscurité. En effet, si nous sommes créés à l'image de Dieu (et rien n'est plus vrai), Dieu a donc les mêmes passions que nous. Dès-lors, outrager nos passions, c'est outrager Dieu dont elles sont l'image et dont il est créateur et distributeur.

Le bon esprit religieux ou accord de la raison humaine et divine doit tendre au but suivant : concilier le mécanisme social et religieux avec les passions par un système de lois et de cultes favorable à leur développement, — ou en d'autres termes, — inventer un mécanisme social opposé à l'ordre civilisé qui sacrifie les impulsions divines et l'attraction à des lois et cultes incompatibles avec leur développement.

Bornons-nous sur ce problème qui conduirait à examiner à quelle phase de Civilisation et en quel degré doit s'adapter chacun des 3 systèmes religieux le *passionnel*, l'*anti-passionnel* et le *mixte*. C'est une question transcendante du mouvement. L'examen en serait déplacé dans ces préludes. Je me borne à citer les écarts du système actuel et les erreurs qui ont engendré l'irréligion. Il faut que ces fautes soient bien graves, que la politique religieuse ait été bien maladroite pour avoir poussé aux scandales de l'athéisme et des malédictions un siècle d'ailleurs fort éclairé et qui déjà initié par le calcul newtonien à la connaissance des opérations de Dieu sur le système de l'univers, aurait dû croître en esprit religieux à proportion des espérances que donnait cette première initiation. Loin de là, l'irréligion a pris naissance dans le siècle dont les découvertes excitaient à redoubler d'amour pour la divinité et d'espérance en elle. Assurément le système religieux qui a conduit les modernes à ce honteux résultat recèle quelque vice premier qu'on n'a pas su ou pas voulu corriger.

Digitized by Google

X. PHILIPPIQUE SUR LA CHUTE DES VERTUS THÉOLOGALES ET SOCIALE.

Sectes rivales qui avez amené le genre humain à craindre, haïr et nier un Dieu, superstitieux et philosophes, vous avez reçu le châtiment que vous méritiez. Vous vous êtes perdus les uns par les autres ; la fortune et l'opinion vous ont disgraciés, et si la Civilisation se prolonge, vous serez de plus en plus basculés tour à tour et persécutés dans les nouvelles révolutions dont vous avez semé les germes.

Peuples, qui cherchez le bonheur, n'êtes-vous pas en pleine démence quand vous l'espérez d'une de ces deux sectes. Fatigués des inquisiteurs, de leurs massacres et des auto-da-fé de la superstition, vous vous êtes jetés dans les bras de cette philosophie, qui pour son coup d'essai couvre un grand empire d'échafauds, sur lesquels vos philosophes, après avoir fait périr la famille régnante et l'élite des citoyens, se sont immolés entre eux. Après une telle épreuve, décidez, si vous le pouvez, quel est le plus absurde, le plus sanguinaire de vos deux guides, la superstition et la philosophie.

Il est pour vous un troisième écueil : c'est le calme passager, l'illusion qu'il produit. Parfois les fureurs sociales semblent se calmer; chaque parti s'en attribue l'honneur et promet la félicité durable. C'est un leurre. Désormais le volcan ne s'arrêtera que pour préparer d'autres éruptions. Votre calme apparent ressemble aux intermittences de la fièvre, et jamais la périodicité du mal ne fut plus constante qu'aujourd'hui, où la Civilisation, depuis 1789, a ouvert sous vos pas 16 nouveaux écueils qui n'existaient pas alors. Les instants de calme, ces bonaces politiques, ne sont plus que les entr'actes du volcan. La matière des [ ] est plus [ ] que jamais; les passions plus exaspérées, plus inconciliables que jamais.

Voyez dans ces trois fléaux qui vous poursuivent la superstition ou obscurantisme, la philosophie et l'illusion d'intermittence, le travestissement des 3 vertus théologales. En effet :

1° Qu'est-ce que la superstition et ses illusions, sinon un abus de la foi, une spéculation des intrigants sur la crédulité religieuse et sur l'inclination des humains pour le ralliement à Dieu ?

2° Qu'est-ce que les prestiges philosophiques, sinon l'abus de la charité, l'intrigue revêtue du masque de philantropie et de patriotisme pour déchirer et asservir les peuples ?

3° Enfin, qu'est-ce que vos illusions de bonheur dans les moments d'intermittence? un abus de l'espérance, un abandon coupable aux systèmes civilisés qui ne vous procurent un instant de repos que pour

Digitized by Google

vous supporter de nouvelles tortures plus imminentes que jamais.

Ainsi votre confiance ne s'attache qu'aux 3 simulacres des 3 vertus théologales. Vous êtes dupes des charlatans de toute espèce. Faites un effort pour sortir de l'abîme. Abandonnez en masse tous ces charlatans dont vous êtes victimes depuis 3,000 ans. Recourez à Dieu seul par l'étude de l'attraction, son interprète éternel, et n'espérez ni bonheur ni stabilité sous des codes qui viendront de l'homme seul. Embrassez de bonne foi ces vertus dont vous n'encensez que l'ombre. Livrez-vous à la foi, mais à la foi en un Dieu charitable, magnanime et rempli d'une égale sollicitude pour toutes les nations.

Vous refusez de faire la facile épreuve de l'Attraction; chaque année de délai vous coûte des millions de victimes par la guerre, par l'indigence. Dieu pouvait-il mieux punir votre tiédeur qu'en vous abandonnant à la législation versatile des philosophes, des superstitieux, des conquérants, qui dans leur frénésie sont depuis 3,000 ans les aveugles instruments de l'opprobre que Dieu devait imprimer sur les lois des hommes?

Faites l'essai du code divin, alors commencera pour vous la nouvelle Jérusalem, annoncée par vos prophètes.

C'est en vain que vous fatiguerez Dieu de vos suppliques. Ce n'est pas à des sacrifices, à des simulacres de confiance qu'il accorde sa protection; il repousse ces fantômes de piété. Il veut des cœurs dévoués, confiants. Il veut la foi et l'espérance aux révélations divines dont la théorie de l'attraction est le seul organe. Tant que vous restez sourds aux oracles de ce divin interprète, tant que vous croyez à des suggestions outrageantes pour Dieu, comme le dogme de l'enfer, vous n'êtes que des rebelles, fardés de fidélité; votre foi est outrageante pour le Dieu de paix et de miséricorde qu'elle assimile au bourreau. Votre encens à ses yeux est un encens souillé. Il vous abandonne à l'influence de ces dogmes qui vous font bourreaux de vous-mêmes et métamorphosent vos sociétés en armées de bêtes féroces, acharnées à se torturer par la spoliation, la calomnie, le massacre. Ces fournaises éternelles, cet enfer dont vous attribuez à Dieu l'horrible invention, c'est vous même qui les créez en ce monde, et Dieu vous punit en faisant naître de vos lois les horreurs que vous attribuez aux siennes.

Vous demandez à Dieu sa protection; elle vous est assurée dès l'instant où vous voudrez en faire usage, mais vous n'aurez que la protection d'un Dieu bienfaisant et non d'un tigre altéré de sang. Cessez d'exiger que Dieu se transforme en bourreau pour complaire à vos superstitieux qui ont fait de lui un bourreau de l'humanité. Il ne sera jamais que Dieu de paix et de générosité: sa protection est toute à vous, pourvu que vous imploriez un Dieu juste, charitable, ami de tous les

Digitized by Google

humains, sans distinction de sauvages, barbares ou civilisés. N'est-ce pas lui qui les a tous créés? Pourquoi voulez-vous qu'il en plonge l'immense majorité dans des brasiers éternels pour complaire à quelques prêtres féroces de l'âge moderne? Je vous entends répondre que vous n'exigez pas des cruautés. Mais si vous consentez à envisager Dieu comme père commun des hommes, pourquoi ne voulez-vous pas que le régime de bonheur, le système social composé par lui soit applicable aux barbares et sauvages, comme à vous, civilisés? Vous n'êtes que les plus jeunes de la grande famille et vous imitez ces aînés qui voulaient envahir tout le patrimoine et réduire tous leurs frères et sœurs à la misère. A leur exemple, vous voulez plonger dans les fournaises éternelles tous les barbares et sauvages, bien plus nombreux et plus anciens que vous. Si vous désavouez cette [ ] intention, désavouez donc aussi vos sectes qui la consacrent dans leurs dogmes et dans leurs cultes, vos philosophes qui font des codes applicables à la Civilisation exclusivement et à un seul de ses empires, vos superstitieux qui damnent tous les barbares et sauvages, et avec eux la majorité des civilisés!

S'il en était quelques-uns d'exceptés des bienfaits du code divin, comment pourriez-vous voir l'œuvre et la révélation de Dieu dans ce système qui n'établirait pas le bonheur universel, dans un bonheur simple qui ne s'étendrait pas à l'une et l'autre vie et qui serait par cela seul indigne de deux êtres de nature composée, tels que Dieu et l'homme?

Et quel espoir pourriez-vous fonder sur Dieu si, tel que vous le dépeint la superstition, il se plaisait à vous torturer en cette vie par les privations pour éprouver si vous serez digne de lui dans une autre? D'où présumeriez-vous que votre mort dût être le terme de ses délais, et qu'après vous avoir livrés dans ce monde aux privations, à la hache des bourreaux, il ne continuât pas dans l'autre monde à s'acharner sur vous, comme sur les 600 millions de sauvages et barbares dont vous prétendez que le supplice éternel sera pour Dieu une éternelle jouissance?

A vous en croire, Dieu jouira prodigieusement des tortures éternelles de ces malheureux déchirés pour n'avoir pas été instruits de l'existence du culte romain (1).

---

(1) ..... Non, dit Sergius Dieu qui a formé nos membres si fragiles et si délicats que la moindre parcelle de fer ou de bois suffit à les blesser gravement, ne peut s'amuser à nous donner un jour, dans un intérêt de vengeance, des muscles inaltérables aux douleurs les plus atroces, des membres d'une flexibilité et d'une souplesse sans bornes, pour qu'ils puissent se ployer et se tordre dans des souffrances sans fin, des nerfs d'une sensibilité exquise et d'une vigueur miraculeuse, afin de les voir se contracter

Digitized by Google

Il serait libre de faire cesser leurs souffrances du moment qu'il n'y prendrait aucun plaisir ; mais en vertu de vos dogmes, elles ne finiront jamais ; jamais Dieu ne sera rassassié ni assouvi de leurs épouvantables tourments. Vils cannibales, qui depuis dix-huit cents ans outragez la divinité par de pareilles calomnies, s'il était vrai qu'elle tirât vengeance des outrages que lui font les hommes, ne devrait-elle pas vous foudroyer à la vue des peuples et dans ces temples mêmes où vous ravalez l'Être Suprême au-dessous des plus odieux bourreaux, et comment un Globe qui a toléré et tolère encore cette dégoûtante calomnie contre la divinité s'étonnerait-il de n'avoir pas pénétré les décrets de Dieu sur les destinées sociales ?

Ineptes civilisés qui parlez de raison et de perfectibilité, pourriez-vous dire quel est le plus absurde de votre enfer ou de votre paradis, de votre législation ou de votre morale, de vos athées ou de vos dévots simulés ?

O vous qui avez inventé l'Enfer, anciens prêtres d'Orient, vous avez sans le savoir dit une grande vérité. Oui l'enfer existe. En l'annonçant, vous n'avez fait qu'une erreur de temps et de lieu. L'Enfer, c'est l'état d'un Globe qui ignore le code divin et gémit dans les souffrances engendrées par les lois des hommes ; l'Enfer, c'est la société civilisée, barbare et sauvage qui a vomi sur cette terre malheureuse plus de calamités que les anges de ténèbres n'en auraient jamais inventées.

Et vous, continuateurs de cette infâme doctrine, vous êtes punis par où vous avez péché. La cupidité, l'appât des donations testamentaires vous suggéra le système de l'enfer ; c'est aussi la cupidité qui vous en a ôté le fruit. Dans le début de la révolution, vous refusâtes de contribuer aux charges de l'État, de rendre à César ce qui est à César ; la Civilisation vous a tout ôté, vous êtes tombés dès ce monde dans l'enfer social qui est la pauvreté.

Vous aussi, philosophes, Titans modernes, vous êtes punis par où vous avez péché. La soif de l'or et du pouvoir vous érigea en apôtres de l'athéisme. Dieu qui ne punit les impies qu'en les livrant à eux-mêmes, livra l'Europe et vous aux conséquences de votre inepte doctrine. Vous avez été pris dans les pièges que vous aviez crées : ceux d'entre vous qui ne sont pas montés à l'échafaud sont tombés dans le

---

et vibrer convulsivement, sans s'user ni se blaser jamais, dans les étreintes des plus épouvantables supplices. — Sang du Christ ! interrompit avec feu le capitaine Vasco, aire de notre corps un pareil chef-d'œuvre de puissance et d'inaltérabilité pour se donner le plaisir de le torturer plus rudement et mieux à son aise, quelle horreur ! Allons donc ! maître, je suis de votre avis ; il ne se peut pas que Dieu ait fait cela....

(FORTUNADA, par Antony Méray.)

Digitized by Google

mépris et l'obscurité. Vous êtes odieux aux grands et méprisés des peuples; vous êtes honteux de votre charlatanerie et de votre intrigue; la Civilisation dont vous vantez la perfectibilité est devenue pour vous un véritable enfer.

Et toi, nation d'histrions qui as produit les dictionnaire d'athées, tu méritais de subir l'épreuve du dogme de ses auteurs et de pâtir des billevesées philosophiques. As-tu assez payé ta folle confiance à ces jongleurs? Tu peux maintenant croire à l'enfer; ils l'ont bien créé pour toi. Après vingt-cinq ans de déchirements, tu es devenue un monument d'imbécillité politique, une furie aussi odieuse à toi-même qu'au monde entier bouleversé par tes charlatans philanthropiques.

Pendant ton échafaudage de grandeurs en 1808, tu insultas à l'annonce de la découverte du calcul de l'attraction. Il était digne d'une nation de renégats d'avilir le code divin avant qu'il fût publié et connu. Cette valetaille parisienne qui contesta à Dieu un brevet d'existence pouvait bien me repousser. Dédaignant de confondre ces Parisiens pétris de grossièreté et de vandalisme, j'infligeai aux Français la punition que Dieu inflige aux Globes rebelles, l'abandon à leurs fausses lumières; je laissai la France courir dans l'abîme où on la voyait s'engouffrer, dans les bouleversements que la guerre d'Espagne faisait assez prévoir. Je voulus attendre que la France eût perdu encore un million de têtes dans les combats. L'an 1813 a parachevé le tribut; ce n'est pas un million, mais quinze cent mille têtes que l'imbécille France a payées depuis 1808. Le châtiment s'est étendu à tous ceux qui la gouvernaient. Ses fumées de grandeur sont dissipées avec ses visions de perfectibilité. Ses conquérants, ses philosophes ont fini misérablement par l'exil ou le supplice, les autres par le mépris dont on paie les traîtres après qu'on s'en est servi.

Cette prétendue capitale d'Europe d'où partaient les outrages adressés au calcul mathématique des destinées et de la Révélation permanente, cette moderne Babylone, a été honteusement dépouillée des fruits de ses rapines, et n'est plus maintenant qu'une métropole d'avortons politiques.

En définitif, la France a combattu vingt ans et perdu cinq millions d'hommes pour atteindre au but qu'elle redoutait, pour créer à l'Angleterre un état continental de huit millions, y compris les alliés entraînés par enclave, comme Hesse et Brunswick. Puis elle se vante d'avoir conservé son territoire qui est proportionnellement déchu de moitié en puissance par les nouvelles relations et accroissements des autres continentaux.

Elle éprouve dans ses oscillations que, sous tous les régimes, elle n'est apte qu'à subir le despotisme. Poussée par son esprit turbulent

Digitized by Google

et d'intrigue, elle y arrive par toutes les voies. Lui donnât-on pour maître le soliveau que Jupin donna aux grenouilles, il serait entraîné au despotisme, moins par opposition aux factieux que par impulsion des valets de cour. Il lui sied bien, après ces turpitudes, de gloser sur l'annonce d'une découverte relative à la politique sociale.

Que l'impertinente France fasse maintenant le parallèle de sa misère avec les biens qu'elle eût recueillis d'une facile épreuve de l'harmonie; qu'elle pèse les fléaux dont elle a été frappée par la prolongation de l'ordre civilisé qui pouvait finir en 1809; qu'elle apprenne par ces [ ] que l'auteur d'une découverte d'utilité générale est bientôt vengé des zoïles par son silence; elle expie maintenant par de honteux tributs et par l'asservissement une insulte déjà payée par des torrents de sang :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Nations civilisées, gardez-vous de croire que je fasse votre apologie en accusant celle que vous avez écrasée par le nombre. Si l'une d'entre vous est pétrie de vices, il s'en faut que les autres aient des vertus. Vous ne différez que par les nuances de méchanceté plus ou moins fardée de philanthropie. Je désire me tromper, mais les apparences ne sont pas pour vous. Jamais la religion et l'honneur ne furent plus ouvertement méconnus.

Depuis longtemps la chrétienté s'indignait de voir des chrétiens torturés, martyrisés pour la foi dans les bagnes d'Alger, Tunis, Maroc et Tripoli. Quoi de plus révoltant que de voir une ligue de 150 à 200 millions fléchissant et capitulant devant une poignée de pirates dépourvus de tactique, de marine, de tous les moyens de résister à l'Europe si elle formait contre eux la croisade commandée impérieusement par l'honneur de la religion?

Vous avez entrepris sept croisades immensément pénibles pour des motifs presque frivoles, mais du moins excusables dans le sens religieux. Aujourd'hui que l'honneur, la charité, la religion exigent un effort, on n'avise pas, on ne songe aucunement à réprimer les persécutions de ces pirates, on les tolère, on traite scandaleusement avec eux dans l'instant où l'Europe liguée et pourvue d'une masse immense de forces disponibles sur terre et sur mer n'aurait eu qu'à vouloir pour les anéantir. Mais la religion et l'honneur n'ont trouvé au congrès de Vienne aucun soutien. Où étaient donc ces écrivains qu'on décore du titre d'orateurs chrétiens et qui nous chantent les martyrs de l'antiquité? Pourquoi évoquer les morts pour nous émouvoir? Manque-t-il de martyrs dont les souffrances nous touchent de plus près? Ce sont

Digitized by Google

nos proches et amis qu'on martyrise aux portes de nos empires. Quelle comédie d'apitoyer les cœurs sur le martyre des trépassés quand nos frères périssent dans de longs supplices et implorent en vain l'hypocrite Europe toujours fardée de pitié dans les écrits des romanciers et sourde à la charité quand il faut l'exercer?

Déjà l'on s'était indigné de l'abandon où l'Europe avait laissé les Serviens, nation chrétienne détruite sous nos yeux par les Turcs et empalée après la capitulation. On rejetait leur abandon sur l'influence de l'usupateur de France; mais après sa chute, qu'a-t-on fait? On charge l'Angleterre de négocier quelques trèves, c'est-à-dire que l'Europe se met à la discrétion de l'Angleterre pour les choses qui concernent son honneur.

On a été étrangement surpris que le chef de la religion n'ait fait au congrès aucune demarche au moins d'étiquette pour une cause aussi sacrée. Ce qui a dû surprendre encore davantage, c'est la simagrée philanthropique jouée au sujet de la traite des Nègres qui aujourd'hui est exercée ouvertement par les mêmes Espagnols, signataires de la suppression de la traite dans le congrès de Vienne.

Mais si vraiment la philanthropie eût animé les membres du Congrès, comment se fait-il que les blancs ne leur aient pas paru aussi dignes de commisération que les Nègres, et qu'en affectant de s'intéresser aux uns, ils n'aient pris aucune mesure efficace pour sauver ni les blancs ni les noirs.

Un immense continent réclamait leur générosité. Les habitants de l'Amérique avaient plus d'un droit à la sollicitude du Congrès. Ils avaient pris les armes pour une cause sacrée aux yeux du Congrès, pour la résistance aux empiètements de Napoléon. Leur liberté devait être prononcée pour les convenances et besoins de l'Europe qui demande leurs denrées et le commerce direct de ces régions. La prescription d'indemnité coloniale était plus qu'expirée après deux ou trois siècles de possession, et d ailleurs le souvenir des cruautés de l'Espagne lors de la conquête était un titre de plus pour l'obliger à émanciper enfin cet immense continent, dont elle a suffisamment pressuré les trésors et anéanti les indigènes. Dédaignant ces considérations, l'assemblée européenne a livré à la hache des moines ces peuples qui avaient pris les armes pour elle. Et à qui l'Europe sacrifia-t-elle ainsi ses alliés? A ceux qui se jouent de la justice en rétablissant publiquement la traite des Nègres abolie par le Congrès.

Voilà un dénouement édifiant d'une ligue de qui l'on eût pu attendre, dans ses succès, quelques sentiments de charité. Après ces mœurs, les chrétiens n'ont plus rien à reprocher aux athées. Ceux-ci ont du moins un masque d'intention louable et peuvent dire qu'il est moins

Digitized by Google

nonteux de renier Dieu par indignation des misères humaines que de le confesser pour faire régner en son nom l'oppression, l'hypocrisie, le parjure et la bassesse.

Vos peuples sont foulés et marchent à la pauvreté de la Chine et de l'Inde. — Vos rois, adorés dans les gazettes, sont moins que jamais amis des peuples qu'ils pressurent. — Vos anciens chevaliers sont devenus des usuriers, des croupiers d'agiotage et de bourse. — Vos savants sont dédaignés dans l'un et l'autre camp et les classes utiles partagent la proscription des méchants. — Vos citoyens sont arrêtés par les systèmes de délation qu'encouragent tour à tour les divers gouvernements. — Le caractère de l'Européen est dénaturé et n'offre plus que défiance, haine concentrée et germe de désunion que la terreur ne fera que renforcer. La plus grande malédiction dont on puisse vous frapper, c'est de vous souhaiter une prolongation de cette odieuse Civilisation qui tend à s'abîmer prochainement dans de nouvelles révolutions dont la première a semé les germes.

Avec de telles mœurs, courez, Empires de l'Europe, à ces révolutions dont je vous ai tiré les nombreux horoscopes; elles ne peuvent tarder à éclore, et leur choc très-prochain entraînera dans l'abîme cette infâme Civilisation digne de finir par les plus honteuses catastrophes, puisqu'elle est sourde à la voix de la religion et de l'honneur.

Pour faire disparaître tous les fléaux à la fois, il faudrait attaquer le vice radical, le morcellement des cultures, inventer un moyen — de réuinr sociétairement des masses de 3 à 400 familles inégales en fortune, — de rétribuer chacun, hommes, femmes, enfants, d'une manière satisfaisante sur les trois facultés, travail, capital et talent, —et d'employer utilement les variétés de passions, goûts, instincts, caractères, que la morale veut réprimer, faute de savoir les appliquer à l'industrie pour y créer un mécanisme attrayant adopté aux penchants de chacun.

Digitized by Google

DE L'ANALOGIE.

L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle, que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie et de chaque partie dans le tout.

SCHELLING.

Le génie a toujours de quoi surprendre; son histoire ne se compose que de prodiges inexprimables; il devance le temps et devine ce que la médiocrité est forcée d'apprendre.

Revue musicale, juin.

La vraie puissance de la France doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne.

BONAPARTE.

L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines.

Messager, 3 juin.

L'Analogie est la plus amusante des sciences; elle donne une âme à toute la nature. Dans chaque détail des animaux et végétaux elle dépeint les passions humaines et les relations sociales, l'intérieur de l'homme aussi fidèlement qu'un peintre nous dépeint l'extérieur, et ces tableaux sont très-piquants par la fidélité du pinceau. Par exemple, pourquoi le *Lion* a-t-il les oreilles coupées comme si le ciseau les avait rognées? C'est que le Lion représente le Roi. On ne fait pas entendre la vérité aux rois; les courtisans ne la laissent pas approcher, les souverains sont donc *moralement* privés de l'usage des oreilles. Ils ne connaissent pas le véritable état des choses, la misère du peuple, ses cris de détresse contre les extorsions fiscales. Ses doléances ne parviennent point jusqu'au monarque. On leur envoie pour les abuser quelques chefs d'artisans bien payés pour vanter le bonheur du peuple et les vertus des administrateurs. Telle a été la dernière scène de Charles X: on lui présenta des charbonniers endimanchés pour l'exciter aux coups d'État, lui dire que *charbonnier était maître chez lui*.

Pour nous dépeindre cette surdité morale dont les neuf dixièmes des rois sont affectés, la nature a coupé en rond les oreilles du Lion.

Elle n'en a pas fait de même pour l'*Ane*, qu'elle a pourvu d'oreilles bien amples. C'est que l'Ane représente un être qui entend plus qu'il ne veut l'auguste vérité. Chacun raille son allure pesante et grotesque et son langage trivial; on lui reproche crûment son ignorance, ses voleries, son patelinage hypocrite. Les oisifs des villes et les laquais des seigneurs le criblent de quolibets. Le pauvre paysan est de même obligé

Digitized by Google

d'entendre les plus dures vérités. Aussi le baudet, emblême du paysan, a-t il des oreilles copieuses pour recevoir cette grêle de vérités, mais ses longues oreilles sont chancelantes; elles semblent battues par l'orage, criblées de fatigue, tandis qui celles du lièvre et du lapin, beaucoup plus longues en proportion du corps ont une pose élevée et gracieuse. Quelle est la cause de cette différence? La-dessus, il faudrait entamer un long [ ] sur les analogies d'oreilles, et nous y trouverions plus d'un tableau fâcheux pour des oreilles de haute prétention qui se croient intelligentes et qui ne le sont guères.

Les savants s'accordent à soupçonner l'existence de l'analogie; quelques-uns prétendent que l'homme est *miroir de l'univers* ou en d'autres termes que l'*univers est fait sur le modèle* de l'âme humaine. Cette présomption est fort juste. Il est certain que chaque animal, végétal et minéral, est emblême de quelque effet de nos passions, que la rose est emblême de la virginité, comme la vipère est emblême de la calomnie, ((que le lion est emblême du monarque barbare et l'aigle du monarque civilisé.)))

L'instinct nous a fait pénétrer quelques analogies; mais on n'a pas songé à les étudier en système général. Ceux qui savent expliquer les emblèmes fournis par la rose et la vipère devraient nous expliquer ceux de l'œillet et du crapaud, ceux du tigre et du vautour, ceux de cent mille créatures des trois règnes qui doivent être cent mille tableaux de nos passions, s'il est vrai que l'homme est miroir de l'univers. Un cèdre et une violette, un éléphant et une puce font partie de l'univers, et réfléchissent une idée du tout, selon Schelling. Il nous manque donc une science fixe pour parcourir ce labyrinthe qu'on appelle le grand livre de la nature.

En attendant, quelques barbouilleurs s'emparent de l'idée; on voit de petits livrets contenant des tableaux d'analogies écrites au hasard, sans aucun principe, comme celle-ci : « *la tulipe*, orgueil, ingratitude. » C'est bien gauchement caractériser la belle fleur qui représente la *justice*.

C'est surtout au sujet de l'analogie qu'on reconnaît l'esprit du XIX^e^ siècle, incapable de faire un pas hors de sa sphère, et n'osant pas même chercher les trésors dont tout lui annonce l'existence. L'instinct en nous dévoilant un petit nombre d'analogies provoquait à la recherche de la science entière, comme le ruisseau qui charrie des paillettes d'or annonce la proximité de la mine. Souvent une mine découverte conduit à de plus riches, ainsi qu'on l'a vu dans la chaîne d'Oural, où l'on a trouvé après les mines de cuivre celles d'or et de diamant. De même la théorie de l'analogie nous aurait conduit à des sciences plus précieuses et surtout à celle du vrai progrès en mécanisme social où

Digitized by Google

nous rétrogradons honteusement. Pour le prouver, débutons par un quadrille d'analogies appliqués au mouvement social.

L'Éléphant, le Chien, la Fourmi, l'Araignée.

L'Éléphant est moule ou emblème des quatre passions d'où naissent les groupes affectueux, savoir :

L'Amitié, convenance réciproque sans influence de sexe ni lien de parenté ou d'intérêt;

L'Amour, ou affection pour l'autre sexe;

La Paternité, ou les liens secondaires de famille, ou consanguinité;

L'Ambition, ou ligue corporative en intérêt.

Ces quatre passions peuvent se développer en divers sens, en mode vicieux ou vertueux, la nature a dépeint dans l'éléphant la direction que doivent prendre les quatre passions pour conduire aux vertus sociales et aux liens plus étendus. Nous pouvons donc observer dans cet animal le caractère de la véritable vertu, travestie par nos préjugés philosophiques et nos hypocrisies morales.

Définissons d'abord une vertu réelle et une vertu fausse, par comparaison de l'Éléphant et du Chien dont l'un est emblème de l'amitié noble et l'autre de l'amitié fausse.

1° L'amitié. — Elle est noble chez l'Éléphant; elle se concilie toujours avec l'honneur. Il n'a point la bassesse du chien, qui battu quelquefois sans motif, n'en garde aucun souvenir. L'Éléphant endure les corrections justes, mais ne se laisse pas maltraiter sans motif; il ne pardonne pas des offenses; du reste, son amitié est aussi inaltérable, aussi dévouée que celle du Chien. Cette amitié noble est celle qui conduit à des liens collectifs et corporatifs, mais l'amitié servie du chien n'est favorable qu'au despotisme, au régime civilisé et barbare qui n'est point celui où régneraient les passions nobles, telles qu'on les voit chez l'Éléphant. Les despotes exigent des peuples l'amitié du Chien qui maltraité injustement et avili, sert et aime encore celui qui l'a offensé.

2° L'amour. — Il est décent et fidèle chez l'Éléphant; il est scandaleux et criminel chez le Chien qui est en amour le plus ignoble des quadrupèdes, alliant tous les vices à cette passion, comme les civilisés dans les amours de qui dominent l'astuce, la fraude, l'oppression.

3° La paternité. — Elle est judicieuse et honorable chez l'Éléphant, Il ne veut pas créer des enfants qui seraient dans le malheur, et il s'abstient de procréation dès qu'il est esclave. C'est une leçon qu'il donne aux civilisés, assassins de leurs enfants par la quantité qu'ils en procréent, sans être sûrs de leur procurer le bien-être. La morale ou

Digitized by Google

théorie de fausse vertu les stimule à fabriquer de la chair à canon, des fourmilières de conscrits obligés de se vendre par misère. Cette paternité imprévoyante est fausse vertu, égoïsme du plaisir. Aussi la nature a-t-elle préservé de ce vice l'éléphant qui est le type des quatre passions affectives prises en sens vraiment social et convenable aux liens généraux. Le Chien, emblème des fausses vertus, est doué de cette fausse paternité qui engendre des fourmilières, des portées de onze (premier des nombres anti-harmoniques), des amas dont les trois quarts doivent périr par le fer, la dent ou la famine.

4° L'honneur — Est la quatrième vertu moulée chez l'éléphant; mais ce n'est pas l'honneur moral qui prêche le mépris des richesses et veut qu'on boive dans le creux de la main, comme Diogène. L'éléphant veut non-seulement bonne nourriture (80 livres de riz par jour); il aime encore le grand luxe en vêtements, en comestibles, en vaisselle, en boisson; il se trouve humilié par un changement de vaisselle d'argent en vaisselle de terre.

Si l'éléphant est modèle des quatre vertus sociales, il faut, pour la fidélité du tableau qu'il nous représente le sort de la vertu bafouée en Civilisation. Aussi la nature l'a-t-elle couvert de boue. Il aime lui-même à se couvrir de poussière, par image de l'homme vertueux qui se plaît à s'engager dans les voies de la pauvreté, plutôt que de rechercher une fortune où il n'arriverait que par la pratique de tous les vices, rapines, bassesses, vénalités, injustices, trafics, agiotages, accaparements, usure. La nature aurait pu donner à ce noble animal un riche manteau comme celui du tigre; mais c'eût été un contre-sens, un faux portrait, car dans nos sociétés la vertu réelle et vraiment honorable ne conduit qu'à la pauvreté; — je dis la vertu réelle et non pas les vertus philosophiques, sagesse de caméléon qui se prête à toutes les infamies conduisant à la fortune.

L'éléphant est un ouvrier très-coûteux; il travaille bien, mais sa nourriture est dispendieuse. Il n'est pas l'image de nos industrieux, de nos salariés de campagne qui avec six sous et demi par jour n'ont pas même de quoi acheter du pain. Aussi leurs emblèmes sont-ils le Chameau et l'Ane, qui se nourrissent de rebuts et de mauvais traitements. L'âne est emblème du paysan et le chameau emblème de l'esclave. Ce sont les héros de la morale qui veut que l'ouvrier souffre toutes les privations et les misères pour l'honneur de la vertu et qu'il paie les impôts avec joie. La nature est d'avis contraire, elle veut que l'ouvrier vive bien : aussi a-t-elle rendu dispendieux et ami du luxe l'animal laborieux qui est l'emblème des vertus sociables. Notre peuple sera sociable quand il vivra dans l'aisance. Quant aux prétendues vertus de privation, ce sont des vertus insociables reléguées chez les plus malheureux

Digitized by Google

de nos serviteurs, le chameau et l'âne, qui ne sont pas en société intellectuelle avec nous.

La nature a donné à l'éléphant des défenses d'ivoire, armes très-riches, par analogie à notre état social qui affecte le luxe à la force, à la classe improductive et dominatrice. Aussi, la trompe qui est arme et machine à la fois est-elle pauvrement vêtue parce qu'elle est productive et que l'élephant doit représenter l'état de l'industrie et de la vertu victimes de l'injustice et de la raillerie. Pour emblème du sort de la vertu, il est risible à l'*arrière* par le contraste de sa croupe et de sa queue chétive et sans grâce. Ainsi que lui, la vertu est risible à l'*arrière*; dès que l'homme vertueux a tourné le dos, dès qu'il est sorti d'une assemblée, on le crible de quolibets, ses vertus sont un objet de risée: « c'est, dit-on, une bête avec ses visions de probité; il aurait pu faire ses affaires dans tel poste de finances; il n'a pas grivelé un écu. Il déclamait contre la corruption et parlait indiscrètement de certaines particularités; on l'a fait déguerpir avec sa vertu. C'est un de ces lourdauds qui ne peuvent pas frayer avec le monde comme il faut, c'est un imbécille qui n'aura jamais le sou. » Sur ce, les moralistes répondent que la vertu perfectibilisée par la philosophie moderne doit savoir se prêter aux convenances du monde. La nature pense tout autrement; elle a peint les vertus accommodantes ou vertus morales dans le Caméléon, reptile méprisable, image fidèle de ces vertus du monde que Bernardin de Saint-Pierre nomme avec raison *frivoles et comédiennes vertus*.

Les dents de l'éléphant distribuées en 4 groupes, 2 ascendants et 2 descendants, sont l'emblème des 4 groupes formés par les 4 passions affectives dont l'éléphant dépeint l'essor vertueux : 2 groupes ascendants, amitié, ambition ; 2 groupes descendants, amour, paternité.

L'extrême petitesse de ses yeux forme un contraste choquant avec l'énorme dimension de son corps. C'est un tableau des vues rétrécies de l'homme vertueux. Il ne suffit pas de pratiquer la vertu, il faudrait savoir prendre des mesures pour la rendre dominante et heureuse. Un tel effet ne peut avoir lieu que dans un ordre social où la vertu serait plus lucrative que la vertu ; il fallait chercher et découvrir cet état social que j'indique plus loin et qui est fort différent de la Civilisation. Nos hommes vertueux, depuis Socrate jusqu'à Fénélon, n'ont pas entrevu la nécessité de cette recherche. Ce sont des aveugles en politique de vertu. Pour figurer leur cécité, le rétrécissement de leurs vues politiques, la nature donne à l'Éléphant un petit œil ridicule par sa disproportion avec un être si colossal.

Ses oreilles sont l'opposé des yeux. Leur immense volume et leur forme écrasée figurent la souffrance de l'homme de bien qui n'en-

Digitized by Google

tend qu'un langage d'hypocrisie ou de perversité dans nos sociétés où les uns louent la vertu sans la pratiquer, les autres louent effrontément le vice heureux. L'homme juste est accablé, froissé par ce double langage de dépravation; son oreille est écrasée de n'entendre que fausseté; ce mal être est dépeint dans l'oreille de l'éléphant. [Note en marge] : Vit 144 ans, homme futur et parfait.

Qu'on juge par l'étendue de ce prélude fort abrégé (et qu'il faudrait augmenter d'un parallèle avec l'adversaire ou contre-moule de l'éléphant qui est le rhinocéros) de l'étendue que pourrait comporter chaque article d'analogie porté au complet, aux formes extérieures et intérieures de l'animal ou du végétal, ses habitudes et goûts, allures et instincts.

Les femmes auraient pour cette nouvelle science autant et plus d'aptitude que les hommes; cette voie de célébrité en science fixe vaudrait bien les trophées du roman auquel jusqu'ici elles se sont limitées.

Le Chien est un vrai cloaque de vices, tel que les 12 suivants :

1° Il est l'animal le plus sujet à l'hydrophobie et le plus dangereux dans nos sociétés, par analogie à la fausse amitié, la perfidie, si fréquentes parmi nous. [Note marginale :] *cur* hydrophobe? *Quià* amitié vous trahit et que si non circul. par famille, par eau, homme désespère, est en guerre avec état social.

2° Le plus immonde des animaux en amour, surtout par la propriété d'accouplement prolongé qui enseigne à tous les enfants ce qu'il conviendrait de leur laisser ignorer.

3° Bourreau féroce par plaisir. L'éléphant et le cheval font aussi la guerre par obéissance, mais sans y prendre plaisir, tandis que le chien se délecte au rôle de bourreau.

4° Oppresseur du faible. Si un chien faible est poursuivi, violenté par un plus fort, on voit tous les autres chiens se réunir contre le faible.

5° Servile, plein de bassesse, endurant tous les affronts. On voit très-rarement un chien s'indigner d'un affront, d'un passe-droit.

6° Il est hurleur, faisant un vacarme affreux pour la moindre blessure qu'il reçoit; c'est le contraire du cheval qui souffre sans aucune plainte.

7° Il est hargneux sans motifs, impudent sans offense, défiant sans apparence suspecte, cherchant à se faire valoir, se donner de l'importance, des airs de gardien utile, quand son tapage n'est qu'importun et déplatt; roquet.

8° Il est jaloux du mouvement, furieux contre les roues de voiture et les chevaux au galop. (C'est une analogie avec l'Administration, que j'expliquerai ailleurs.)

Digitized by Google

9° Il adopte les vices de son maître, devient hautain chez les grands, féroce et querelleur chez le peuple, et ainsi des autres classes.

10° Il est glouton, buvant la viande plutôt qu'il ne la mange, dévorant des charognes et des ordures, lors même qu'il a le nécessaire, envahissant brutalement la portion des chats et l'avalant d'un seul trait.

11° Il insulte les pauvres; les hommes et enfants mal vêtus n'échappent guère aux outrages gratuits du chien.

12° Il a le caractère hiéroglyphique de population illimitée. La chienne met bas onze petits d'une seule portée. (Onze est le premier des nombres affectés à la confusion en théorie générale du mouvement.)

Continuons les préludes analytiques. Il s'agit de signaler la rétrogradation sociale. Pour acheminer à ce but, j'examine deux insectes bien connus et bien mal jugés.

L *Fourmi* est l'héroïne des moralistes. Ardente au travail, amassant dans les bonnes saisons pour les besoins futurs, on la croirait sage; mais quel est le fruit de sa sagesse? La fourmi, souvent la fourmilière, périt de faim. C'est l'opposé du travail de l'abeille. C'est un amas confus de provisions, sans nulle proportion avec ses besoins et sans méthode distributive fixe; enfin c'est l'image des travaux du peuple civilisé qui travaille confusément et prodigieusement, pour n'arriver qu'à l'extrême misère, être foulé par les grands comme la fourmi est écrasée sous les pieds de l'homme et détruit par elle-même : car cet insecte est sujet à des guerres collectives comme nous. Elle est malfaisante et improductive, dévorant nos comestibles sans nous rien produire. C'est un emblème de scandale industriel, double abus de l'industrie, misère pour l'insecte, dommage pour l'homme.

Grand sujet de réclamation! — Vous prétendez donc, va-t-on me dire, qu'on ne doit estimer chaque animal ou végétal qu'en raison de son utilité pour l'homme, que vous érigez par là en tyran de la nature? — Sans doute, et ce n'est pas là tyrannie, car l'homme étant le foyer de l'industrie, le centre auquel tout doit se coordonner, toute créature qui s'écarte de cette règle est nécessairement un emblème de mal, et c'est un principe dont on se convaincra pleinement par l'étude de l'analogie. Je l'appuie d'un deuxième exemple.

L'*Araignée* est un animal fort industrieux, mais son travail parasite ne nous produit rien et nous cause du dégoût; il représente donc un labeur de malfaisance. En effet, l'Araignée est l'emblème du Commerce ou piège industriel, travail parasite, improductif et répugnant par la fourberie qu'on en redoute sans cesse. Le commerce, fonction la plus compliquée du système social, entremet mille agents où il n'en faudrait pas cinquante si la vérité régnait pleinement. Or, si la partie dis-

Digitized by Google

tributive du commerce, qui est la seule utile, peut s'opérer par un vingtième des agents, les dix-neuf vingtièmes sont parasites, je le prouve en note (1), et de plus rebutants, comme l'araignée l'est par sa

(1) Pour juger exactement des faussetés du commerce, recourons à l'hypothèse d'une garantie de vérité. Je suppose que les *anges gardiens* qui accompagnent chacun de nous, et qui, connaissant à fond nos pensées et nos actions, reçussent de Dieu l'ordre de dire à haute voix la pleine vérité dans toute affaire de commerce, de donner des démentis à tout trompeur, soit vendeur, soit acheteur : il en résulterait que le mode actuel, la concurrence mensongère deviendrait impossible ; notre mécanisme commercial serait changé, réduit en entrepôt continu. Examinons cet effet.

Tel marchand dirait à l'acheteur : Voici un beau et bon drap bleu, je vous le donne à trente-deux francs l'aune : c'est un prix d'ami ; je n'y gagne rien, en honneur ! J'y perds gros, mais c'est pour vous obliger. — Aussitôt l'ange invisible dirait : Tu mens, tu veux tromper cet homme. Ce drap est un faux teint ; tu l'as acheté à seize francs comme faux teint, et tu veux gagner dessus cinquante pour cent, en disant qu'il est bon teint, que tu y perds gros. — Sur ce, l'acheteur de dire : Ah ! ah ! vous vouliez me mystifier avec vos belles paroles. Adieu, monsieur l'ami du commerce. Merci, seigneur ange. Ah ! que les anges gardiens sont aimables depuis qu'ils disent la vérité ! — Puis le marchand, délaissé et furieux, s'écrierait : Citoyen ange, si vous ne voulez pas vous taire, il sera impossible de faire le commerce. Vous nous ruinez, vous faites manquer toutes nos ventes. — Oui, répond l'ange, tu seras confondu autant de fois que tu mentiras ; je ne te passerai pas le plus petit mensonge !

Et de même chez le marchand de vins qui dirait à l'acheteur : Voici du vrai madère, délicieux, que je vous passerai à cinq francs. Il ne m'en reste guère ; je n'en ai que pour quelques amis. Je vous en ai réservé un panier, parce que vous êtes un ami de la maison ; car je les vends six francs à d'autres. Mais avec vous je ne veux pas gagner : c'est tout d'amitié. — Puis l'ange dira à haute voix : Tu en as menti. Tu as fabriqué ce vin il y a deux jours avec du trois-six, de l'alun et autres drogues ; il ne contient pas une goutte de madère, et il ne te revient pas à un franc. Tu veux gagner quatre cents pour cent, en prétendant que tu n'y gagnes rien. — Alors l'acheteur de dénicher en disant : Vivent les anges gardiens ! Nous ne serons plus victimes des marchands. — Et le marchand de vins, abandonné, de s'écrier : Te tairas-tu, scélérat d'ange gardien ! damné chien ! ennemi du commerce !

Là-dessus les commerçants en chorus diraient : On ne peut plus vivre, si la justice ne fait pas pendre ces coquins d'anges. Mais, comment faire? on ne les voit pas, on ne peut pas les prendre. Hélas ! le commerce est perdu ! Les anges nous assassinent ! On ne peut plus vendre la marchandise à prix d'ami. Ces monstres disent tous les secrets du métier ; c'est la mort du commerce. Ah ! maudite vérité ! maudits anges !

Vraiment le commerce serait anéanti même chez le paysan, qui débite force mensonges en venant vendre ses denrées à la Halle. On connaîtrait par les anges la valeur réelle et les défauts de tout objet mis en vente ; on n'en accorderait que le prix réel, prix de valeur intrinsèque, à bénéfice équitable et admis, plus les frais de transport. Et, dans cet état de choses, tout le commerce serait transformé en grands entrepôts, où, la valeur de chaque objet étant pleinement connue, il n'y aurait pas lieu à marchander et tromper. Les files de marchands qui tapissent les rues seraient inutiles et retourneraient aux travaux productifs, les ventes seraient promptes et faciles ; on pourrait de loin faire des demandes sans voyage d'achat. D'ailleurs les entrepôts primitifs expédieraient dans chaque pays ce qui serait de consommation assurée. Cette

Digitized by Google

laideur et sa saleté matérielle. C'est l'image du commerce qui est une laideur morale et une ordure politique ; ses files de marchands qui encombrent les villes, sont un ramas d'ouvriers inutiles, tendant des pièges aux passants pour duper et spolier comme l'araignée en tend aux mouches pour les dévorer. Le marchand ne dévore pas l'individu, mais seulement l'argent, et comme l'argent ou ressort de circulation, est représenté en règne animal par le sang, il faut que l'araignée, tableau du commerce, ne dévore de ses victimes que le sang pour être image fidèle du genre des rapinescommerciales.

En traçant ces ébauches, mon but est de faire entrevoir que l'analogie va débrouiller tous nos préjugés sur le vice et la vertu. Nous aurons des oracles sûrs ; et c'est de leur ensemble, de leur unanimité qu'on déduira les vrais caractères de la vertu, les vraies routes du bonheur social, et bien d'autres sciences inespérées, par exemple, la médecine naturelle ou l'antidote assigné par la nature à chacune des maladies. Il en est plusieurs qui sont l'écueil de la science : hydrophobie, épilepsie, goutte, rhumatisme et autres, n'ont pas encore de spécifique, et peut-être le remède à chacun de ces maux, se trouve-t-il dans quelque végétal méprisé, foulé aux pieds, comme le café pendant 4,000 ans fut dédaigné dans les champs de Moka.

Ce n'est pas l'analyse chimique des substances qui nous dévoilera leurs propriétés cachées. On n'y parviendra que par l'analyse emblématique.

Si tout est lié dans le système de la nature, s'il y a unité de système, il faut que les substances créées se lient au créateur. Or quelle sorte de liens une rave et un choux peuvent-ils avoir avec Dieu? Ce lien est le tableau des passions.

Les saintes écritures nous disent que l'homme est créé à l'image de Dieu. L'homme a donc les mêmes passions que Dieu, et pour lier avec Dieu les substances créées, il a suffi de les lier avec l'homme, de représenter dans chacune quelques effets des passions et des sociétés humaines.

---

méthode rendrait en France au moins un million d'individus à la culture et établirait un célérité prodigieuse dans les transactions, et elles se multiplieraient considérablement ; car il est quantité d'achats et d'entreprises entravés par le risque de fraude.

Supposons l'invention d'une méthode qui établirait dans toute relation de commerce la même garantie de vérité que donnerait l'intervention des anges gardiens, le mécanisme commercial sera dissous et transformé en entrepôts. C'est actuellement un échafaudage de mensonges, une complication des plus ruineuses par les entraves et la lenteur qu'apporte la fausseté. Et pourtant cet arbre de mensonges est prôné, érigé en source de vertu par nos moralistes, qui prétendent chercher l'auguste vérité. Qu'on juge par là de leur compétence en matière de vertu et de vérité.

Digitized by Google

D'autre part si l'homme, est miroir de l'univers, ses passions doivent être miroir du système suivi dans la création ; elles doivent être analogues aux propriétés des êtres créés. On vient de le voir par l'éléphant, la fourmi et l'araignée.

Et puisque l'homme peut former différents mécanismes sociaux dont cinq sont connus sous les noms de Civilisation, Barbarie, Patriarchat, Sauvagerie et Primitive dite Eden, dont il reste des traditions confuses; il faut que les animaux, végétaux et minéraux representent les effets de passions dans ces diverses sociétés. La première société, dite Eden, n'a pas pu se maintenir. Il est dans l'ordre que certains animaux qui en étaient des tableaux aient péri comme elle. De là vient que le Mastodonte n'a pas pu se soutenir contre l'homme et les autres animaux, et que la giraffe, emblème de la vérité, se conserve avec peine et devient de plus en plus rare, par analogie au sort de la vérité qui décline de plus en plus dans les sociétés civilisées et barbares.

S'il a existé cinq sociétés il peut en exister une sixième, une septième, une huitième encore à naître, et dont on n'a pas su découvrir le mécanisme Il est représenté dans quelques êtres qui nous frappent d'admiration tels que l'abeille et le paon. On a pris l'abeille pour un emblème de l'égalité. Cest tout le contraire. Chaque abeille dans son alvéole figure un effet sociétaire qui n'existe pas, un grand ménage à plusieurs degrés de fortune et de dépenses, un canton sociétaire d'environ dix-huit cents personnes très-inégales en fortune, exerçant combinément les travaux de culture, fabrique, ménage, etc., et répartissant à chacun, hommes, femmes et enfants, plusieurs dividendes affectés au capital, au travail, au talent. Cette réunion d'inégaux et d'agents sociétaires est figurée par la roue du paon.

S'il n'existait pas un système d'analogie entre les substances des divers règnes, et les passions de l'homme, la création serait donc une œuvre arbitraire et faite au hasard. Dieu lui-même ne saurait pas se rendre compte de la justesse de sa méthode ; il ne saurait pas s'il a bien ou mal fait en créant le tigre et le serpent à sonnettes, car ces productions odieuses ne peuvent être justifiées que par la nécessité d'un système d'analogie avec nos vices, tels que la férocité et la calomnie. Sans l'analogie, il y aurait, non pas unité, mais duplicité dans le système de Dieu, car il serait mathématique et juste quant aux effets, et arbitraire quant aux causes. Il serait ami de l'harmonie en mouvement matériel, et ami du chaos en passionnel.

La connaissance de l'analogie peut seule nous démontrer la justesse des œuvres de Dieu, qui, jusqu'ici a dû sembler problématique. Aussi la Civilisation grandit-elle en athéisme à mesure qu'elle grandit en science. Elle ne pourrait sortir de ce dédale que par la connaissance

Digitized by Google

des périodes sociales où régneraient la justice, la vérité et l'intervention de Dieu, qui nous laisse le libre arbitre, la pleine liberté de nous diriger nous-mêmes par la fausse raison nommée philosophie, produisant les trois sociétés industrielles dites Civilisation, Barbarie, Patriarchat, ou de nous laisser diriger par la raison divine, dont l'interprte est l'attraction passionnelle, identique en système avec l'attraction matérielle dont Newton nous a donné la théorie.

C'est par continuation de ce calcul, par analyse et synthèse de l'attraction passionnelle, qu'on parvient à la connaissance des sociétés véridiques et heureuses où règnera l'industrie combinée. La même théorie explique tous les mystères de l'analogie dont nos théories philosophiques nous avaient tellement éloignés qu'on n'a jamais su discerner la plus évidente des analogies, celle du mouvement incohérent et du mouvement combiné, représentés tous deux dans les planètes et les comètes, images des deux mécanismes fondamentaux de nos sociétés, l'état juste et sociétaire, et l'état faux et incohérent.

Les savants de tous les siècles, ayant entrevu et proclamé la nécessité du système de l'analogie dans toutes les parties de l'univers, n'ont jamais su expliquer cette analogie. C'est qu'ils ne connaissaient pas la clef du calcul, la division du mouvement en sociétés fausses et en sociétés vraies. Les effets de ces deux genres de sociétés étant représentés en contraste dans les animaux antipathiques, par exemple, dans l'abeille et la guêpe qui dépeignent les résultats de l'industrie incohérente et de l'industrie combinée, nos savants, qui ne se doutent pas de la possibilité de ces deux industries, n'ont pu rien comprendre aux tableaux analogiques de la création; tableaux qui, dans les trois règnes connus, représentent les résultats de ces deux industries :

Chez l'abeille, double bénéfice par la cire et le miel;

Chez la guêpe, double duperie par la fainéantise de deux classes que nourrit une classe industrieuse, le tout sans aucun profit pour l'homme aux convenances de qui tout doit être coordonné.

Le Papillon, la Chenille, la Harte.

Un insecte hideux et malfaisant qui dépouille nos arbres, est transformé au bout de quelques semaines en insecte charmant qui embellit nos campagnes sans leur nuire, et qui nous donne dans l'une de ses espèces le plus beau et le plus fort de tous les fils, qui est la soie.

Cette métamorphose est l'image du double mécanisme des passions, le vrai et le faux. On a vu que leur développement s'opère en mode faux dans les sociétés 2, 3, 4, 5, et en mode juste dans les sociétés

Digitized by Google

1, 6, 7, 8. Cependant les passions sont les mêmes dans ces deux mécanismes ; il n'y a de changé que les voies de développement.

Dans les sociétés 1, 6, 7, 8, on arrive à la richesse et aux plaisirs par la pratique de la vérité et de la justice ; dans les sociétés 2, 3, 4, 5, on n'arrive à ce but que par la fausseté et l'injustice. De là les moralistes concluent qu'il faut mépriser les richesses et les plaisirs et réprimer ses passions. C'est étouffer la nature ou attraction et mettre l'homme en scission avec lui-même. Pour concilier la nature et la vertu, il faut organiser les sociétés 1, 6, 7, 8, où la nature et la vertu deviennent compatibles.

Avant de pouvoir atteindre ce but, l'humanité est obligée de passer par cinq échelons ou périodes sociales. Elles sont représentées par les sommeils pendant lesquels le ver à soie se dépouille de son enveloppe et en revêt une différente. Ses quatre sommeils donnent cinq enveloppes consécutives à la chenille.

Pendant la durée des 5 périodes l'insecte a amassé de la matière soyeuse pour former le cocon. Ainsi opère l'espèce humaine qui, pendant les 5 périodes 1, 2, 3, 4, 5, amasse des matériaux, industrie et sciences, pour former une société opulente et heureuse. Il n'y a ni richesse ni bonheur dans un ordre où les trois quarts des collaborateurs n'ayant pas de quoi se nourrir et vêtir, détruiraient la société s'il n'étaient contenus par la crainte des supplices.

A la suite de ces 5 périodes, la chenille passe à l'état mixte nommé *chrysalide*, et de même l'état social passerait à un état mixte, formant la 6e période, celle des garanties. Nous la franchirons ainsi que la 7e ; mais sans la découverte du calcul de l'attraction, l'on aurait pu employer des siècles à parcourir les périodes 6 et 7.

La période 7 est représentée par le papillon sans parure, qui est celui de la soie.

La période 8 est celle du grand luxe ; elle est dépeinte par le papillon à grandes ailes parées de riches couleurs. Les quatre ailes parsemées d'yeux dépeignent les 4 groupes qui sont les ressorts du charme industriel et du luxe dans l'agriculture combinée.

L'insecte ne fréquente que les fleurs, ne vit que du pollen des fleurs et voltige de fleurs en fleurs. C'est un emblème des travaux attrayants de la 8e société, qui sont en séances courtes et variées, soutenues de charmes nombreux (voir au traité, les chapitres 21, 22), même dans les fonctions répugnantes pour les sens.

La nature distribue un même sujet sur plusieurs tacleaux. Aussi pour nous peindre la propriété qu'aura la 8e société de donner à la fois l'utile et l'agréable, richesses et plaisirs, elle répartit le tableau

Digitized by Google

de l'utile à la chenille ver à soie, et le tableau de l'agréable aux papillons brillants, mais non productifs.

La Harte ou papillon destructeur, *à ailes simples*, est un moule inverse des deux précédents, qui croissent et se métamorphosent pour le service de l'homme. La Harte au contraire se métamorphose pour opérer la destruction, dévorer nos vêtements, nos meubles, nos fourrures, nos magasins. C'est l'image de l'industrie pauvre et incohérente, qui détruit l'enveloppe du globe, déchausse les montagnes, tarit les sources, ensable les plaines et les mers vicinales, comme la mer Rouge de plus en plus ensablée par les dépôts de nuages de sables.

Par analogie, la harte, malgré sa petitesse, cause de grands dégâts. Il n'est guère d'insecte plus ruineux. Ainsi le petit être nommé l'homme a la propriété de déchausser le Globe, en bouleverser et dégrader la température par l'industrie incohérente qu'on nomme état civilisé et barbare, exploitant sans combinaison sociétaire, distribué par ménage de famille, c'est-à-dire par la plus petite réunion possible et la plus opposée à l'économie, à la vérité et aux vues de Dieu. La harte aussi est incohérente avec nous, puisque loin de nous donner l'agréable et l'utile, elle nous cause double dommage en dégâts et en surveillance et précautions pénibles.

Ainsi la nature donne toujours les emblèmes du double jeu du mouvement, le Papillon pour emblème des sociétés d'industrie combinée, la Harte pour tableau des sociétés incohérentes qui n'aboutissent qu'à appauvrir la multitude et le globe.

On ne comprendrait rien au système du mouvement et de l'analogie si on manquait à y envisager sans cesse l'effet de dualité ou double jeu du mouvement dont nos philosophes n'ont jamais eu l'idée quoiqu'ils le voient retracé dans les planètes et comètes. Je reviendrai souvent sur cette règle pour familiariser avec elle les lecteurs qui veulent que leur Civilisation perfectionnée soit l'unique destinée du genre humain.

L'*Aigle*, le *Vautour*, l'*Autruche*, le *Dronte*.

L'Aigle est nommé roi des animaux. L'instinct ne nous a pas trompés en nous le donnant pour emblème de la royauté qui se trouve dans d'autres moules, tels que le lion.

L'aigle enlève le *Mouton* qui est image du peuple sans défense. Ainsi que l'aigle, tout roi est obligé de dévorer son peuple par les impôts, presque toujours outrés et écrasants pour l'industrie populaire. — L'aigle élève son vol dans les plus hautes régions; c'est encore un

Digitized by Google

emblème de rang supérieur. — Il a la huppe fuyante, c'est un emblème d'alarme; la royauté n'en est pas exempte. (J'ai dit dans la préface que les huppes et coiffures peignent les pensées et le mobilier du cerveau.)

L'aigle habite la partie froide de l'atmosphère des régions. Il semble que ce soit un contre-sens du peintre, car la cour vit dans le luxe qui a pour emblème le soleil et la chaleur. Cette propriété de vivre dans l'opulence est représentée dans les lions et les tigres, emblèmes des rois et des ministres; ils habitent les pays chauds; mais on a vu que la nature distribue sur divers moules les tableaux d'un même sujet.

Ainsi l'aigle est sympathique avec les régions froides par analogie au ton glacial des cours et à l'égoïsme qui y règne. L'étiquette, les intrigues, les perfidies, les faux amis sont autant de [ ] qui tendent à répandre de la froideur dans les relations de la cour. Ainsi l'aigle peint le monarque en sens moral et le lion en sens matériel.

Le *Vautour* et l'aigle, mis en parallèle, offrent un brillant tableau. Tous deux figurent les deux autorités qui s'emparent de l'homme civilisé, — le gouvernement qui envahit la partie matérielle et la superstition qui envahit la partie spirituelle ou âme. L'aigle attaque franchement les vivants, les agneaux, de même que le gouvernement exige sans détour un tribut. Le Vautour s'attaque aux cadavres par emblème de la superstition qui cerne les vieillards, les esprits faibles, pour les dévorer en captant leur succession, en leur vendant le ciel à beaux deniers. C'est dans tous pays le but auquel visent les chefs de la superstition (qu'il faut bien distinguer de l'esprit religieux), ils veulent jeter le grappin sur les héritages en affectant de solliciter pour l'Église et non pour eux.

Un caractère général des religions est la mendicité; elles demandent sans cesse. Ne pouvant comme l'autorité impose, un tribut de vive force, elles l'imposent par astuce, quelquefois aussi par violence comme la dîme et autres prestations; mais en général elles mendient et font retentir les plaies de l'Église. La nature a peint cette astuce dans le vautour qui a le larynx, ou organe de la parole, nu, dégarni de plumes et très pauvre. La tête, le bec, le cou, enfin toute la partie parlante est d'une nudité repoussante. C'est l'emblème de la mendicité qui en parole n'exprime que des plaintes, excite la pitié par son dénuement; mais est-il réel? Non, car un peu au-dessous de sa tête dépouillée, le vautour étale un fastueux collier de plumes, une sorte de couronne qu'il semble n'avoir pu loger sur sa tête. Ainsi le sacerdoce quoique privé directement de la couronne la porte de fait par son influence; il a tout ce dont il semble manquer au premier coup-d'œil; il se plaint de ses privations en public, et on trouve grande chère dans son domes-

Digitized by Google

tique. Aussi le vautour, excepté les parties parlantes, est-il fourni de plumes utiles et bien aptes à prendre le vol élevé qui est l'emblème du pouvoir.

L'*Autruche* et le *Dronte* sont des tableaux des Grands incapables. L'autruche, par sa hauteur figure le rang le plus élevé, celui du monarque. C'est un grand corps sans tête (nom qu'on donne à tout homme dépourvu d'esprit et de moyens). La nature a dépeint cette absence d'esprit par l'exiguité de la tête et par les sottes idées de l'oiseau qui, pressé par le chasseur, va cacher sa pauvre tête derrière une tige d'arbre et croit n'être pas vu du chasseur, parce que lui-même ne l'aperçoit plus. — Il a des plumes précieuses à l'arrière; on les ramasse, *itâ* courtisans le pillent.

Le Dronte est à peu près le même tableau appliqué aux Grands ignorants et fiers. Ils ne sont élevés qu'en titres vains, comme le dronte n'est élevé qu'en hauteur, manquant des plumes d'ailes qui rempliraient la fonction d'oiseau. C'est l'image de ces grands sans esprit et sans moyens, qui ne sont grands que par le poste qu'ils occupent : grandes machines sans emploi, comme le dronte qui ne sert à rien, n'est d'aucune utilité ni par la chair ni par le plumage. Sa tête, fièrement élevée, exprime la bêtise orgueilleuse encore mieux exprimée dans ses regards. Une crête de corne et de couleur terreuse, figure les idées triviales et sottes, qui s'échappent de son cerveau.

Tous ces oiseaux qui figurent les Grands, habitent en général les pays chauds, et toutes les créations de pays chauds sont communément hiéroglyphes des usages de la classe riche et de ceux qui l'entourent. Par exemple, le crocodile ne se trouve point dans les fleuves des pays froids, parce qu'il représente le captateur d'héritages, qui ne s'attache qu'à la classe opulente. Je renvoie les détails à l'article *Amphibies*... [Ici s'arrête le manuscrit.]

Ces deux morceaux de Fourier sur l'irréligion et l'analogie sont extraits de la *Phalange*, revue de la science sociale qui a paru de 1845 à 1849, et dont le sommaire est ci-derrière.

Prix de la collection entière (10 volumes).....	65 fr.
Prix des 8 premiers volumes pris ensemble....	50 fr.
——————————— pris séparément..	7 fr. 50 c.
Prix des deux derniers volumes pris ensemble..	16 fr.

Digitized by Google

SOMMAIRE DES LIVRAISONS DE LA PHALANGE

En 1845, 1846 1847 1848 et 1849.

INTRODUCTION. — Adresse des Phalanstériens des Etats-Unis aux Phalanstériens d'Europe. — Réponse.

PUBLICATION DES MANUSCRITS DE FOURIER. —1845: 216 pages. — DES TROIS UNITÉS EXTERNES. Fausseté des principes sur la circulation. Hiérarchie de la Banqueroute. Monopole nautique. Unités commerciale, administrative et religieuse des Harmoniens. — COSMOGONIE. Du clavier polyversel, ou série des touches d'harmonie générale. Harmonie aromale des astres. Travail des planètes ou des mobiliers de création. Créations faites et à faire sur la planète.—CRIMES DU COMMERCE. Le commerce mensonger. Assujettissement du commerce à la vérité. Distinction entre les mouvements productifs parasites du Commerce. Initiative de l'ordre sociétaire par l'Entrepôt concurrent ou Comptoir Communal. — DES SÉRIES MESURÉES. Excellence de l'ordre mesuré. Séries Mesurées en 3e puissance. Accord des Séries Mesurées en contraste et en identité. La binoctave ou série mesurée à double timbre. Séries mesurées de 4e et 5e puissances.—1846 : 410 pages. — DES 3 GROUPES D'AMBITION, D'AMOUR ET DE FAMILISME. Propriétés contrastées des groupes en Harmonie. Des dominantes et toniques passionnelles. — DU GROUPE D'AMITIÉ. Bas accords, accords cardinaux, accords transcendants.—DES TROIS PASSIONS DISTRIBUTIVES — Nomenclature de la gamme subversive. — DES CINQ PASSIONS SENSUELLES. L'Arbre passionnel et ses subdivisions en séries nuancées et puissancielle. Classement des sens en actif, passif et neutre. État subversif de la vue en accord de prime de seconde et cardinaux. Accords visuels de septième, ou somnambulisme. Accords visuels d'octave. Accords transcendants du tact. Récréation de correspondance sidérale, transmission de la langue universelle et des connaissances acquises dans tous les mondes. Perspective du sort des âmes. Rôle de la matière dans le système de l'univers. — APPENDICE A L'ANALYSE PASSIONNEL. L'arbre passionnel subversif et ses rameaux. Harmonie des 3 nombres sacrés, 3, 7, 12. Analogies du système aromal et planétaire.—1847 : 444 pages Du PARCOURS ET DE L'UNITÉISME — Des Distributives élevées en puissance. — Des passions avortées.—De la pression des 12 radicaux passionnels. — ÉGAREMENT DE LA RAISON démontré par les ridicules des sciences incertaines. — *Métaphysique*. — Nos destinées en cette Vie et après cette Vie. — *Politique* et *Morale*.— FRAGMENTS — DU CLAVIER PUISSANCIEL DES CARACTÈRES. — *Monogynes* ou âmes simples. Intégralité de l'âme. Distribution numérique et typique. *Polygynes* ou caractères de gamme composée. Polygynes transcendants. *Omnigynes*. Caractères de gamme bi-puissancielle. Indices relatifs aux sympathies et antipathies. — DES TRANSITIONS et désordres apparents de l'univers. — ÉCHELLE PARALLÈLE DES ATTRACTIONS SOCIALES. — DÉTÉRIORATION MATÉRIELLE DE LA PLANÈTE. — Des fléaux aromaux, atmosphériques et cutanés. Du goût du merveilleux. — 1848 : 498 pages. — DU MÉCANISME DE L'AGIOTAGE. Origine des nombreuses bourses de commerce qui infestent la France. Mécanisme des Bourses et courtiers. Tactique des Bourses. Distribution des courtiers dans les grandes manœuvres. Concurrence réductive, où maîtrise proportionnelle, solidaire et illimitée. Entretien d'agioteurs au sortir de la Bourse. — DE LA MÉTHODE MIXTE en étude de l'attraction. La queue de Robespierre ou les hommes à principes. Sur le système repressif des passions.—DE LA MÉDECINE NATURELLE, ou attrayante composée. Des divers degrés de folie. De la Gastrosophie. — ANALOGIE ET COSMOGONIE — Propriétés aromales, organiques et instinctuelles des astres. Des deux lunes mixtes ou sensibles. Génération et émission des planètes. Analogies de fleurs, de fruits et d'animaux. — NOTES DIVERSES. —1849. — 525 pages : DES LYMBES OBSCURES, ou période d'enfer social et de labyrinthe passionnel. Société primitive.—. Préparatifs de Dieu pour la naissance de la Civilisation. — LES TROIS NOEUDS DU MOUVEMENT. Les trois discordances du mouvement. Création et durée des substances. Notions préliminaires sur les séries et l'éducation naturelle. — L'INVENTEUR ET SON SIÈCLE. — L'ENIGME des 4 MOUVEMENTS. L'entretien. Du Monopole de Paris.— DU GARANTISME. Des 12 droits de l'homme. Du garantisme visuel en édifice. De la propriété composée en garantisme. De la tribu simple ou association de ménages. — DE LA SÉRISOPHIE ou épreuve réduite. Plan d'opération. Choix des Sociétaires. Installation. Service combiné simple. Système des plaisirs dans la Tribu. Courtoisie entre les 2 sexes. Fusion unitaire des classes. Du service passionnel composé. De l'esprit unitaire en répartition de dividende. — DES DIVERSES ISSUES DE CIVILISATION. — Banques rurales. — Vices des tentatives faites en association. — DE L'ESPRIT IRRÉLIGIEUX CHEZ LES MODERNES. — DERNIÈRES ANALOGIES. — FRAGMENTS.

LA QUESTION RELIGIEUSE. (15 articles). Par H. Doherty. — Nouveau droit administratif, et histoire de la législation française ; par Victor Hennequin. — Du droit au travail et de son organisation par F. Cantagrel. — Nouveau principe à introduire dans les Compagnies Actionnaires. — De la propriété et des diverses manières légitimes d'acquérir. — Salon de 1845 et 1846, par Laverdant. — Vues historiques sur la propriété, par Gilliot. — Poésies, par M. Leconte de Lisle. — Brunhild et Colombanus, drame, par Charles Bénézit. — Le Roi Rodrigue, drame, par Guillemon. — Nécessité d'une réforme scientifique. Physiologie générale et particulière des académies, et autres articles par Victor Meunier. — L'analogie des langues, par Tito Pagliardini. — Considérations positives sur la science sociale, par L Bresson. — Du crédit foncier, par A. Cieskowski. — La série, loi universelle de la nature, introduction par H. Doherty. — Les économistes, par E. B. etc., etc. — Divers articles de BIBLIOGRAPHIE et de MÉLANGES.

12

71 11S C 55

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 019 659 333

This book

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED

Digitized by Google